Holy Cross College
Library

THIS BOOK IS NO LONGER THE
PROPERTY OF THE HOLY CROSS LIBRARY

Date _____ Signed _____

Worcester,
Massachusetts

THIS BOOK IS NO LONGER THE
PROPERTY OF THE HOLY CROSS LIBRARY
Date Signed

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

BOURDALOUE.

BAR-LE-DUC

Imprimerie de Contant-Laguerre et Cie, Éditeurs

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

BOURDALOUE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

NOUVELLE ÉDITION

REVUE PAR UNE SOCIÉTÉ D'ECCLÉSIASTIQUES

TOME SIXIÈME

Pensées (2e partie) — Retraite — Jugements
sur les Sermons — Tables

Domus Societatis Jesu
in Civitate Providentiæ R.I.
1881.

ALMA COLLEGE
252
LIBRARY
B666
Alma, California

HOLY CROSS
ALMA CO
LIBRARY
Alma, California
COLLEGE LIBRARY

PARIS

P. LETHIELLEUX, ÉDITEUR

23, rue Cassette

1865

ALMA CO
LIBRARY
ALMA, CALIFORNIA

HOLY CROSS COLLEGE

OEUVRES COMPLÈTES

DE

BOURDALOUE.

PENSÉES

SUR QUELQUES SUJETS DE RELIGION

ET DE MORALE (2e PARTIE).

DE LA VRAIE ET DE LA FAUSSE DÉVOTION.

I.

Règle fondamentale et essentielle de la vraie dévotion.

Faire de son devoir son mérite par rapport à Dieu, son plaisir par rapport à soi-même, et son honneur par rapport au monde : voilà en quoi consiste la vraie vertu de l'homme, et la solide dévotion du chrétien.

I. Son mérite par rapport à Dieu : car ce que Dieu demande singulièrement de nous et par-dessus toute autre chose, c'est l'accomplissement de nos devoirs. Dès-là que ce sont des devoirs, ils sont ordonnés de Dieu, ils sont de la volonté de Dieu, mais d'une volonté absolue, d'une volonté spéciale. Par conséquent, c'est en les remplissant et en les observant que nous plaisons spécialement à Dieu; et plus notre fidélité en cela est parfaite, plus nous devenons parfaits devant Dieu, et agréables aux yeux de Dieu.

Aussi est-ce par là que nous nous conformons aux desseins de sa sagesse dans le gouvernement du monde, et que nous secondons les vues de sa Providence. Qu'est-ce qui fait subsister la société humaine,

16 Jul '27

si ce n'est le bon ordre qui y règne? et qu'est-ce qui établit ce bon ordre et qui le conserve, si ce n'est lorsque chacun, selon son rang, sa profession, s'acquitte exactement de l'emploi où il est destiné, et des fonctions qui lui sont marquées? Et comme il y a autant de différence entre ces fonctions et ces emplois, qu'il y en a entre les rangs et les professions, il s'ensuit que les devoirs ne sont pas partout les mêmes; et que n'étant pas les mêmes partout, il y a une égale diversité dans la dévotion : tellement que la dévotion d'un roi n'est pas la dévotion d'un sujet; ni la dévotion d'un séculier, la dévotion d'un religieux; ni la dévotion d'un laïque, la dévotion d'un ecclésiastique : ainsi des autres.

Pour bien entendre ceci, il faut distinguer l'esprit de la dévotion et la pratique de la dévotion; ou la dévotion dans l'esprit et le sentiment, et la dévotion dans l'exercice et la pratique. Dans le sentiment et dans l'esprit, c'est partout, et ce doit être la même dévotion; parce que c'est partout et que ce doit être le même désir d'honorer Dieu, d'obéir à Dieu, de vivre selon le gré et le bon plaisir de Dieu. Mais, dans la pratique et l'exercice, la dévotion est aussi différente que les obligations et les ministères sont différents. Ce qui est donc dévotion dans l'un, ne l'est pas dans l'autre : car ce qui est du devoir et du ministère de l'un, n'est pas du devoir et du ministère de l'autre.

Règle excellente! juger de sa dévotion par son devoir, mesurer sa dévotion sur son devoir, établir sa dévotion dans son devoir. Règle sûre, règle générale et de toutes les conditions; mais règle dont il n'est que trop ordinaire de s'écarter. Où voit-on en effet ce que j'appelle dévotion de devoir? Cette idée de devoir nous blesse, nous gêne, nous rebute, nous paraît trop commune, et n'a rien qui nous flatte et qui nous pique. C'est néanmoins la véritable idée de la dévotion. Toute autre dévotion sans celle-là, n'est qu'une dévotion imaginaire : et celle-là seule, indépendamment de toutes les autres, peut nous faire acquérir les plus grands mérites et parvenir à la plus haute sainteté. Car on ne doit point croire que d'observer religieusement ses devoirs, et de s'y tenir inviolablement attaché dans sa condition, ce soit en soi peu de chose, et qu'on n'ait besoin pour cela que d'une vertu médiocre. Parcourons tous les états de la vie, et considérons-en bien toutes les obligations, je prétends que nous n'en trouverons aucun, qui, selon les événements et les conjonctures, ne nous fournisse mille sujets de pratiquer ce qu'il y a de plus excellent dans la perfection évangélique.

Que faut-il, par exemple, ou que ne faut-il pas à un juge qui veut dispenser fidèlement la justice, et satisfaire à tout ce qu'il sait être de sa charge? Quelle assiduité au travail; et dans ce long et pénible travail, où le devoir l'assujettit, que de victoires à remporter sur soi-même, que d'ennuis à essuyer et de dégoûts à dévorer! Quel dégagement de cœur, quelle équité inflexible et quelle droiture! quelle fermeté contre les sollicitations, contre les promesses, contre les menaces, contre le crédit et la puissance, contre les intérêts de for-

tune, d'amitié, de parenté, contre toutes les considérations de la chair et du sang! Supposons la dévotion la plus fervente : porte-t-elle à de plus grands sacrifices, et demande-t-elle des efforts plus héroïques?

Que faut-il à un homme d'affaires, ou que ne lui faut-il pas, pour vaquer dignement et en chrétien, soit au service du prince, dont il est le ministre, soit au service du public, dont il a les intérêts à ménager? Quelle étendue de soins, et quelle contention d'esprit! A combien de gens est-il obligé de répondre, et en combien de rencontres a-t-il besoin d'une modération et d'une patience inaltérable? Toujours dans le mouvement et toujours dans des occupations, ou qui le fatiguent, ou qui l'importunent, à peine est-il maître de quelques moments dans toute une journée, et à peine peut-il jouir de quelque repos. Imaginons la dévotion la plus austère : dans ses exercices les plus mortifiants, exige-t-elle une abnégation plus entière de soi-même, et un renoncement plus parfait à ses volontés, à ses inclinations naturelles, aux douceurs et à la tranquillité de la vie? Que faut-il à un père et à une mère, ou que ne leur faut-il pas pour veiller sur une famille, et pour la régler? Que n'en coûte-t-il point à l'un et à l'autre pour élever des enfants, pour corriger leurs défauts, pour supporter leurs faiblesses, pour les éloigner du vice et les dresser à la vertu, pour fléchir leur indocilité, pour pardonner leurs ingratitudes et leurs écarts, pour les remettre dans le bon chemin et les y maintenir, pour les former selon le monde, et plus encore pour les former selon Dieu? Concevons la dévotion la plus vigilante, et tout ensemble la plus agissante : a-t-elle plus d'attention à donner, plus de réflexions à faire, plus de précautions à prendre, plus d'empire à acquérir et à exercer sur les divers sentiments que les contrariétés et les chagrins excitent dans le cœur? Tel, chargé du détail d'un ménage et de la conduite d'une maison, n'éprouve que trop tous les jours combien ce fardeau est pesant, et combien c'est une rude croix. Or tout cela, ce sont de simples devoirs, mais dira-t-on que l'accomplissement de ces devoirs devant Dieu n'ait pas son mérite, et un mérite très-relevé? Je sais que le Sauveur du monde nous ordonne alors de nous regarder comme des serviteurs inutiles, parce que nous ne faisons que ce que nous devons; mais, tout inutiles que nous sommes à l'égard de Dieu, qui n'a que faire de nos services, il est certain d'ailleurs que notre fidélité est d'un très-grand prix auprès de Dieu même, qui juge des choses, non par le fruit qu'il en retire, mais par l'obéissance et la soumission que nous lui témoignons.

II. Son plaisir par rapport à soi-même. Je n'ignore pas que l'Evangile nous engage à une mortification continuelle; mais je sais aussi qu'il y a un certain repos de l'âme, un certain goût intérieur que la vraie dévotion ne nous défend pas; ou pour mieux dire, qu'elle nous donne elle-même, et qu'elle nous fait trouver dans la pratique de nos devoirs. Car, quoi qu'en pense le libertinage, il y a toujours un avantage infini à faire son devoir. De quelque manière alors que les choses

tournent, il est toujours vrai qu'on a fait son devoir; et d'avoir fait son devoir, j'ose avancer que, dans toutes les vicissitudes où nous exposent les différentes occasions et les accidents de la vie, cela seul est pour une âme pieuse et droite la ressource la plus assurée et le plus ferme soutien. Si l'on ne réussit pas, c'est au moins dans sa disgrâce une consolation, et une consolation très-solide, de pouvoir se dire à soi-même : J'ai fait mon devoir. On s'élève contre moi, et je me suis attiré tels et tels ennemis; mais j'ai fait mon devoir. On condamne ma conduite, et quelques gens s'en tiennent offensés; mais j'ai fait mon devoir. Je suis devenu pour d'autres un sujet de raillerie, ils triomphent du mauvais tour qu'a pris cette affaire que j'avais entamée, et ils s'en réjouissent; mais en l'entreprenant j'ai fait mon devoir.

Cette pensée suffit à l'homme de bien pour l'affermir contre tous les discours et toutes les traverses. Quoi qu'il lui arrive de fâcheux, il en revient toujours à cette grande vue, qui ne s'efface jamais de son souvenir, et qui lui donne une force et une constance inébranlable : J'ai fait mon devoir. D'ailleurs, si l'on réussit, on goûte dans son succès un plaisir d'autant plus pur et plus sensible, qu'on se rend témoignage de n'y être parvenu qu'en faisant son devoir, et que par la bonne voie. Témoignage plus doux que le succès même. Un homme rend gloire à Dieu de tout le bien qu'il en reçoit; il en bénit le Seigneur, il reconnaît avec action de grâce que c'est un don du ciel : mais quoiqu'il ne s'attribue rien à lui-même comme étant de lui-même, il sait du reste qu'il ne lui est pas défendu de ressentir une secrète joie d'avoir toujours marché droit dans la route qu'il a tenue; de ne s'être pas écarté un moment des règles les plus exactes de la probité et de la justice, et de n'être redevable de son élévation et de sa fortune, ni à la fraude, ni à l'intrigue. Au lieu qu'il en est tout autrement d'une âme basse et servile, qui trahit son devoir pour sa passion. Si cet homme prospère dans ses entreprises, au milieu de sa prospérité et jusque dans le plus agréable sentiment de ce bonheur humain dont il jouit, il y a toujours un ver de la conscience qui le ronge malgré lui, et un secret remords qui lui reproche sa mauvaise foi et ses honteuses menées. Mais c'est encore bien pis, si ses desseins échouent, puisqu'il a tout à la fois le désespoir, et de se voir privé du bruit de ses fourberies, et d'en porter les crimes dans le cœur, et d'en être responsable à la justice de Dieu, quand même il peut échapper à la justice des hommes.

III. Son honneur par rapport au monde. Car, s'il est de l'humilité chrétienne de fuir l'éclat, et de ne rechercher jamais l'estime des hommes par un sentiment d'orgueil et par une vaine ostentation, le christianisme, après tout, ne condamne point un soin raisonnable de notre réputation, sur ce qui regarde l'intégrité et la droiture dans la conduite. Or, ce qui nous fait cette bonne réputation qu'il nous est permis jusqu'à certain point de ménager, c'est d'être régulier dans l'observation de nos devoirs. Le monde est bien cor-

rompu; il est plein de gens sans foi, sans religion, sans raison, et pour m'exprimer en des termes plus exprès, je veux dire que le monde est rempli de fourbes, d'impies, de scélérats; mais du reste, j'ose avancer qu'il n'y a personne dans le monde, ou presque personne, si dépourvu de sens ni si perdu de vie et de mœurs, qui n'estime au fond de l'âme et ne respecte un homme qu'il sait être fidèle à son devoir, inflexible à l'égard de son devoir, dirigé en tout et déterminé par son devoir. Ce caractère, malgré qu'on en ait, imprime de la vénération, et l'on ne peut se défendre de l'honorer.

Ce n'est pas néanmoins qu'on ne s'élève quelquefois contre cette régularité et cette exactitude, quand elle nous est contraire et qu'elle s'oppose à nos prétentions et à nos vues. Il y a des conjonctures où l'on voudrait que cet homme ne fût point si rigide observateur des règles qui lui sont prescrites, et qu'en notre faveur il relâchât quelque chose de ce devoir si austère dont il refuse de se départir. On se plaint, on murmure, on s'emporte, on raille, on traite de superstition ou d'obstination une telle sévérité, mais on a beau parler et déclamer, tous les gens sages sont édifiés de cette résolution ferme et courageuse. On en est édifié soi-même après que le feu de la passion s'est ralenti, et que l'on est revenu du trouble et de l'émotion où l'on était. Voilà un honnête homme, dit-on; voilà un plus homme de bien que moi. On prend confiance en lui, on compte sur sa vertu, et c'est là ce qui accrédite la piété, parce que c'est là ce qui en fait la vérité et la sainteté. Au contraire, si c'était un homme capable de mollir quelquefois sur l'article du devoir et qu'il fût susceptible de certains égards au préjudice d'une fidélité inviolable, pour peu qu'on vînt à s'en apercevoir, son crédit tomberait tout à coup, et l'on perdrait infiniment de l'estime qu'on avait conçue de lui. En vain, dans ses paroles, tiendrait-il les discours les plus édifiants, en vain, dans la pratique, s'emploierait-il aux exercices de la plus haute perfection; on n'écouterait rien de tous ses discours, et toutes ses vertus deviendraient suspectes. Il ferait des miracles, qu'on mépriserait également et ses miracles et sa personne; car on reviendrait toujours à ce devoir dont il se serait écarté, et on jugerait par là de tout le reste.

Ce qu'il y a encore de plus remarquable, c'est qu'il ne faut souvent qu'une omission ou qu'une transgression assez légère en matière de devoir, pour décréditer ainsi un homme, quelque profession de vertu qu'il fasse et quelque témoignage qu'il en donne. Le monde est là-dessus d'une délicatesse extrême, et le monde même le plus libertin. Tant la persuasion est générale et le sentiment unanime, que la base sur quoi doit porter une vraie dévotion, c'est l'attachement à son devoir. Je ne veux pas dire que toute la piété consiste en cela; mais je dis qu'il ne peut y avoir de vraie piété sans cela, et que, cela manquant, nous ne pouvons plus faire aucun fond sur notre prétendue dévotion. Puissent bien comprendre cette maxime, certaines âmes dévotes, ou réputées telles! Elles sont si curieuses de

pratiques et de méthodes extraordinaires, et je ne blâme ni leurs méthodes, ni leurs pratiques; mais la grande pratique, la première et la grande méthode, est celle que je viens de leur tracer.

II.

Saints Désirs d'une âme qui aspire à une vie plus parfaite et qui veut s'avancer dans les voies de la piété.

Quand serai-je à vous, Seigneur, comme j'y puis être, comme j'y dois être, comme il m'importe souverainement d'y être; puisque c'est de là que dépend mon vrai bonheur en ce monde, et sur cela que sont fondées toutes mes espérances dans l'éternité?

Il est vrai, mon Dieu, par votre miséricorde, que je tâche à me conserver dans votre grâce. J'ai horreur de certains vices qui perdent tant d'âmes, et qui pourraient m'éloigner de vous. Je respecte votre loi, et j'en observe, à ce qu'il me semble, les points essentiels, ou je les veux observer. Que toute la gloire vous en soit rendue; car c'est à vous seul qu'elle appartient, et si je ne vis pas dans les mêmes déréglements et les mêmes désordres qu'une infinité d'autres, c'est ce que je dois compter parmi vos bienfaits, sans me l'attribuer à moi-même.

Mais, mon Dieu, d'en demeurer là, de borner là toute ma fidélité, de m'abstenir précisément de ces œuvres criminelles dont la seule raison et le seul sentiment de la nature me font connaître la difformité et la honte; de n'avoir devant vous d'autre mérite que de ne me point élever contre vous, que de ne point commettre d'offense capable de me séparer de vous, que de ne vous point refuser un culte indispensablement requis, ni une obéissance absolument nécessaire, est-ce là tout ce que vous attendez de moi? Est-ce là, dis-je, souverain auteur de mon être, tout ce que vous avez droit d'attendre d'une âme uniquement créée pour vous aimer, pour vous servir et vous glorifier? Cet amour qui vous est dû par tant de titres, cet amour de tout le cœur, de tout l'esprit, de toutes les forces, ce service, cette gloire, se réduisent-ils à si peu de chose?

Qu'ai-je donc à faire, Seigneur? Hélas! je le vois assez; vous me le donnez assez à entendre dans le fond de mon cœur; je me le dis assez à moi-même, et je me reproche assez là-dessus, à certains temps, mon peu de résolution et ma faiblesse : car ce ne sont pas les connaissances qui me manquent, ni même les bons désirs, mais le courage et l'exécution. Quoi qu'il en soit, ce qu'il y aurait à faire pour moi, ce serait de me détacher pleinement du monde, et de m'attacher désormais à vous uniquement et inviolablement; ce serait de me conformer à ces âmes ferventes, qu'une sainte ardeur porte à toutes les pratiques de piété que vous leur inspirez, et qui peuvent dans leur état leur convenir; ce serait, en renonçant aux vains amusements du

monde, de m'adonner, selon ma condition et la disposition de mes affaires, à de bonnes œuvres, à la prière, à la considération de vos vérités éternelles, à la visite de vos autels, au fréquent usage de vos sacrements, au soin de vos pauvres, à tout ce qui s'appelle vie dévote et parfaite; ce serait de vaincre sur cela ma lâcheté et mes répugnances, de prendre une fois sur cela mon parti, de me déterminer enfin sur cela à suivre l'attrait de votre divin esprit, qui depuis si longtemps me sollicite, mais à qui j'oppose toujours de nouvelles difficultés et de nouveaux retardements.

Hé quoi! Seigneur, faut-il tant de délibérations pour se ranger au nombre de vos serviteurs les plus fidèles, et, si je l'ose dire, au nombre de vos amis? Tout ne m'y engage-t-il pas? N'êtes-vous pas mon Dieu : c'est-à-dire, n'êtes-vous pas le principe, le soutien, la fin de mon être? ne m'êtes-vous pas tout en toutes choses? Que d'idées je me retrace en ce peu de paroles! plus je veux les pénétrer, et plus j'y découvre de sujets d'un dévouement entier et sans réserve.

Dieu créateur et scrutateur des cœurs, voilà ce que je reconnais intérieurement et en votre présence; mais pourquoi ne m'en déclarerais-je pas hautement et en la présence des hommes? Pourquoi n'en ferais-je pas devant eux une profession ouverte? qu'ai-je à craindre de leur part? En voyant mon assiduité et ma ferveur dans votre service, après avoir été témoins de mes dissipations et de mes mondanités, ils seront surpris de mon changement. On parlera de ma dévotion, on en rira, on la censurera : mais cette censure, ou tombera sur des défauts réels, et je les corrigerai; ou tombera sur des défauts imaginaires, et je la mépriserai. Du reste, j'avancerai dans vos voies, je m'y affermirai; et quoi qu'en pensent les hommes, j'estimerai, comme le plus grand de tous les biens, d'y persévérer, d'y vivre et d'y mourir.

Oui, Seigneur, c'est mon bien et mon plus grand bien, mon bien par rapport à l'avenir, et mon bien même pour cette vie présente et mortelle. Que ne l'ai-je mieux connu jusqu'à présent, ce bien si précieux, ce vrai bien! que n'ai-je su plutôt l'apercevoir à travers les charmes trompeurs et les frivoles enchantements qui me fascinaient les yeux! Tant que ce sera cet esprit de religion et de piété qui me conduira, quels avantages n'en dois-je pas attendre? il amortira le feu de mes passions, il arrêtera mes vivacités et mes précipitations, il purifiera mes vues et mes intentions, il réglera mes humeurs, il redressera mes caprices, il fixera mes inconstances : car une vraie dévotion s'étend à tout cela, et de cette sorte elle me préservera même de mille mauvaises démarches, et de mille écueils dans le commerce du monde. Et en effet, dans toutes mes résolutions et toutes mes actions, cet esprit religieux et pieux me servira de guide, de conseil; il me fera toujours résoudre, toujours agir avec maturité, avec modération et retenue, avec droiture de cœur, avec réflexion et avec sagesse. Mais surtout dans mes afflictions, dans toutes mes traverses, et tous les chagrins inséparables de la misère humaine, c'est

ce même esprit qui sera ma ressource, mon appui, ma consolation. Il me fortifiera, il réveillera ma confiance, il me tiendra dans une humble soumission à vos ordres ; et ces sentiments calmeront toutes mes inquiétudes, et adouciront toutes mes peines.

C'est ainsi, mon Dieu, que se vérifie l'oracle de votre Apôtre. C'est ainsi que la piété est utile à tout. Mais que fais-je? en me dévouant à vous, Seigneur, ce n'est point moi que je dois envisager ; mais je ne dois avoir en vue que vous-même. Il me suffit de vous obéir et de vous plaire ; il me suffit de glorifier autant que je le puis votre saint nom, de rendre hommage à votre suprême pouvoir, d'user de retour envers vous et de reconnaître vos bontés infinies, de vous témoigner ma dépendance, mon zèle, mon amour. Voilà les motifs qui doivent me toucher, et que je dois me proposer. De tout le reste, je m'en remets aux soins paternels de votre providence : car elle ne me manquera pas; et m'a-t-elle manqué jusqu'à ce jour? m'a-t-elle manqué dans le cours même d'une vie tiède, négligente, d'une vie sans fruit et sans mérite, où vous n'avez point cessé de m'appeler et de me représenter mes devoirs? Or il est temps de vous répondre, et ce serait une obstination bien indigne de résister encore à de si favorables poursuites. Je me rends, Seigneur, je viens à vous, je me confie en votre secours tout-puissant; et comme c'est par vous que je commence, ou que je veux commencer l'ouvrage de ma sanctification, c'est par vous que je le consommerai.

Ah ! Seigneur, si ce n'était par vous, par quel autre le pourrai-je ? Serait-ce par moi-même, lorsque dans moi je ne trouve que des obstacles? Toute la nature en est alarmée et y forme des oppositions au-dessus de mes forces, à moins qu'il ne vous plaise de me seconder. Une vie plus réglée, plus retirée, plus appliquée aux exercices intérieurs et toute contraire à mes anciennes habitudes, trouble mes passions, étonne mon amour-propre, ébranle mon courage, et me remplit d'idées tristes et déplaisantes. Grand Dieu ! levez-vous ; prenez ma défense : prenez-la contre moi-même, quoique pour moi-même. C'est contre moi-même que vous la prendrez, en me défendant de ces ennemis domestiques qui sont nés avec moi et dans moi, et qui conspirent à me détourner de la sainte résolution que j'ai formée ; mais ce sera en même temps pour moi-même, puisque ce sera pour le progrès de mon âme et pour mon salut.

III.

Injustice du monde dans le mépris qu'il fait des pratiques de dévotion.

A quoi bon tant de pratiques de dévotion et tant de menues observances? La piété ne consiste point en tout cela, mais dans le cœur. Ainsi parlent un homme et une femme du monde qu'on voudrait en-

gager à une vie plus religieuse et à certains exercices qu'on sait leur être très-convenables et très-salutaires. Le principe qu'ils avancent est incontestable, savoir, que la piété consiste dans le cœur; mais sur ce principe, dont nous convenons également de part et d'autre, nous raisonnons du reste bien différemment. Car, disent-ils, pourquoi ne pas s'en tenir là, et qu'est-il nécessaire de s'assujettir à tous ces exercices et à toutes ces règles qu'on veut nous prescrire? Voilà ce qu'ils concluent; et moi, par un raisonnement tout opposé, voici ce que je leur réponds, et ce que je leur dis : Il est vrai, c'est dans le cœur que la piété consiste; mais, dès qu'elle est vraiment dans le cœur, elle porte, par une suite naturelle, à tout ce que je vous prescris; et dès qu'elle ne vous porte pas à tout ce que je vous prescris, c'est une marque évidente qu'elle n'est pas vraiment dans le cœur.

En effet, du moment qu'elle est dans le cœur, elle veut s'y conserver; or, c'est par toutes ces pratiques qu'elle s'y maintient. Du moment qu'elle est dans le cœur, elle y veut croître et augmenter; or, c'est par tous ces exercices qu'elle y fait sans cesse de nouveaux progrès. Du moment qu'elle est dans le cœur, elle veut se produire au dehors et passer aux œuvres; et c'est selon toutes ces règles qu'elle doit agir. Du moment qu'elle est dans le cœur, elle veut glorifier Dieu, édifier le prochain, faire honneur à la religion, et c'est dans toutes ces observances qu'elle trouve la gloire de Dieu, l'honneur de la religion, l'édification du prochain. Enfin, du moment qu'elle est dans le cœur, elle veut acquérir des mérites et s'enrichir pour l'éternité; et tout ce qu'une sainte ferveur nous inspire, ce sont autant de fonds qui doivent profiter au centuple, et autant de gages d'une éternelle béatitude. Aussi l'Eglise, éclairée et conduite par l'Esprit de Dieu, outre ce culte intérieur qu'elle nons recommande, et qu'elle suppose comme le principe et la base de toute vraie piété, a-t-elle cru devoir encore établir un culte extérieur où la dévotion des fidèles pût s'exercer et se nourrir. Voilà pourquoi elle a institué ses fêtes, ses cérémonies, ses assemblées, ses offices, ses prières publiques, ses abstinences, ses jeûnes : pratiques dont elle a tellement compris l'utilité et même la nécessité, que de plusieurs elle nous a fait des commandemennts exprès, en nous exhortant à ne pas négliger les autres, quoiqu'elle ait bien voulu ne les pas ordonner avec la même rigueur. Rien donc n'est plus conforme à l'esprit de l'Eglise, ni par conséquent au divin Esprit qui la guide en tout, qu'une dévotion agissante, et appliquée sans relâche à de pieuses observances, ou qu'une longue tradition autorise, ou que le zèle suggère, selon les temps et les conjonctures.

Le monde est merveilleux dans ces idées, et prend bien plaisir à se tromper : je dis même le monde le moins profane et en apparence le plus chrétien. On veut une dévotion solide, et en cela l'on a raison; mais cette dévotion solide, on voudrait la renfermer toute dans le cœur : pourquoi? parce qu'on voudrait être dévot, et ne se con-

traindre en rien, ni se faire aucune violence; parce qu'on voudrait être dévot, et consumer inutilement les journées dans une molle oisiveté et dans une indolence paresseuse; parce qu'on voudrait être dévot et vivre en toutes choses selon son gré, et dans une entière liberté. Car ces exercices propres d'une vie spirituelle et dévote, ont leurs difficultés et leur sujétion : il y en a qui mortifient la chair et qui soumettent les sens à des œuvres de pénitence dont ils ont un éloignement naturel; il y en a qui attachent l'esprit, qui l'appliquent à d'utiles réflexions, et l'empêchent de se distraire en de vaines pensées où il aime à se dissiper; d'autres captivent la volonté, réprimment ses désirs trop vifs et trop précipités, et, toute indocile qu'elle est, la tiennent sous le joug et dans la dépendance; d'autres règlent les actions de chaque jour, les fixent à des temps précis, et leur donnent un arrangement aussi invariable qu'il le peut être dans la situation présente.Chacun porte avec soi sa gêne, sa peine, son dégoût. Or voilà ce qui rebute, et à quoi l'on répugne.

Mais, dans le fond, qu'est-ce que toutes ces méthodes, que toutes ces pratiques? Ne sont-ce pas des minuties? Des minuties! mais ces prétendues minuties plaisent à Dieu, et entretiennent dans une sainte union avec Dieu. Des minuties! mais ces prétendues minuties, les plus habiles maîtres et les plus grands saints les ont regardées comme les remparts et les appuis de la piété. Des minuties! mais ce sont ces prétendues minuties qui font le bon ordre d'une vie et la bonne conduite d'une âme. Des minuties! mais c'est dans ces prétendues minuties que toutes les vertus, par des actes réitérés et réglés, s'accroissent et se perfectionnent. Des minuties! mais c'est à ces prétendues minuties que Dieu a promis son royaume, puisqu'il l'a promis pour un verre d'eau donné en son nom.

En vérité, les mondains ont bonne grâce de rejeter avec tant de mépris ce qu'ils appellent, en matière de dévotion, minuties et petitesses, lorsqu'on les voit eux-mêmes, dans l'usage du monde, descendre à tant d'autres petits soins et d'autres minuties, pour se rendre agréables à un prince, à un grand, à toutes les personnes qu'ils veulent gagner. Ils ont bonne grâce de traiter de bagatelle ce qui concerne le service de Dieu, lorsque les moindres choses leur paraissent importantes à l'égard d'un souverain, d'un roi de la terre, dont ils recherchent la faveur, et à qui ils font si assidûment leur cour. Qu'ils en jugent comme il leur plaira : dès qu'il sera question du Dieu que j'adore et des hommages que je lui dois, je ne tiendrai rien au-dessous de moi; mais tout me deviendra respectable et vénérable. Ils riront de ma faiblesse, et j'aurai pitié de leur aveuglement.

IV

Simplicité évangélique, préférable dans la Dévotion à toutes les connaissances humaines.

J'entends une bonne âme qui me parle de Dieu, et qui m'expose les sentiments que Dieu lui donne à la communion, à l'oraison, dans son travail et ses occupations ordinaires. Je suis surpris, en l'écoutant, de la manière dont elle s'explique : quel feu anime ses paroles ! quelle onction les accompagne ! elle s'énonce avec une facilité que rien n'arrête ; elle s'exprime en des termes, qui, sans être étudiés ni affectés, me font concevoir les plus hautes idées de l'Etre divin, des grandeurs de Dieu, des mystères de Dieu, de ses miséricordes, de ses jugements, des voies de sa providence, de sa conduite à l'égard des élus, de ses communications intérieures. J'admire tout cela, et je l'admire d'autant plus que la personne qui me tient ce langage si relevé et si sublime, n'est quelquefois qu'une simple fille, qu'une domestique, qu'une villageoise. A quelle école s'est-elle fait instruire ? quels maîtres a-t-elle consultés ? quels livres a-t-elle lus ? Et ne pourrais-je pas, avec toute la proportion convenable, lui appliquer ce qu'on disait de Jésus-Christ : *Où cet homme a-t-il appris tout ce qu'il nous dit ? n'est-ce pas le fils d'un artisan* (Matth. 13) ?

Ah ! mon Dieu, il n'y a point eu pour cette âme d'autre maître que vous-même et que votre esprit ; il n'y a point eu pour elle d'autre école que la prière où elle vous a ouvert son cœur avec simplicité et avec humilité ; il ne lui a point fallu d'autres livres ni d'autres leçons qu'une vue amoureuse du crucifix, qu'une continuelle attention à votre présence, qu'une dévote fréquentation de vos sacrés mystères, qu'une pratique fidèle de ses devoirs, qu'une pleine conformité à toutes vos volontés, et qu'un désir sincère de les accomplir. Voilà par où elle s'est formée ; ou plutôt, voilà, mon Dieu, par où elle a mérité, autant qu'il est possible à la faiblesse humaine, que votre grâce la formât, l'éclairât, l'élevât.

Aussi est-ce à ces âmes simples comme la colombe, et humbles comme les enfants, à ces âmes pures, droites et ingénues, que Dieu communique avec plus d'abondance ses lumières. C'est avec elles qu'il aime à converser. Il leur parle au cœur, et cette science du cœur, cette science de sentiment, cette science d'épreuve et d'expérience qu'il leur fait acquérir est infiniment au-dessus de tout ce que peuvent nous découvrir toutes nos spéculations et toute notre théologie.

Que je m'adresse à quelqu'un de nos savants, et que je le fasse raisonner sur ce que nous appelons vie spirituelle, vie de l'âme, vie cachée en Jésus-Christ et en Dieu : que me dira-t-il ? peut-être, avec toute son habilité, le verrai-je tarir au bout de quelques paroles ; et sera-t-il obligé de confesser que là-dessus il n'en sait pas davantage :

ou s'il veut s'étendre sur cette matière ; il m'étalera de beaux principes et de belles maximes, mais dont je m'apercevrai bientôt qu'il n'a qu'une connaissance vague et superficielle. Dans ses raisonnements je pourrai remarquer beaucoup de doctrine, beaucoup d'esprit, et cependant j'en serai peu touché, parce que le cœur n'y aura point de part. Deux ou trois mots qui partiraient du cœur, m'en feraient plus comprendre et plus sentir que tous ses discours. Je conclurai donc avec le saint roi David : *Heureux ceux à qui vous enseignez vous-même vos voies, ô mon Dieu* (Ps. 93) ! Tout dépourvus qu'ils peuvent être d'ailleurs des talents et des dons de la nature, *vous rendez leurs langues disertes et éloquentes* (Sap. 10). A quoi j'ajouterai comme saint Augustin : *Hélas ! les ignorants s'avancent, se sanctifient, emportent le ciel ; et nous, avec toute notre étude et tout notre savoir, nous restons aux derniers rangs du royaume de Dieu, et souvent même nous nous mettons en danger de tomber dans l'abîme éternel.*

Mais n'y a-t-il pas eu des saints et de très-grands saints parmi les savants? Je sais qu'il y en a eu, et c'est saint Paul lui-même qui nous apprend que Dieu a établi dans son Eglise, non-seulement des Apôtres et des Prophètes, mais des docteurs qui l'ont éclairée, et qui, en l'éclairant, sont parvenus à la plus haute sainteté. Donnons à leur vaste et profonde érudition toute la louange qui lui est due ; mais du reste, gardons-nous de croire que ce fût là ce qui les entretenait dans une union si intime avec Dieu. Quand il s'agissait de traiter avec ce souverain Maître, et d'aller à lui, ils déposaient, pour ainsi dire, toute leur science ; et bien loin de l'appeler à leur secours, ils en éloignaient toute idée, et craignaient que, par un souvenir même involontaire, elle ne troublât les divines opérations de la grâce. Tout ce qu'ils savaient alors, c'était d'adorer avec tremblement, de s'abaisser sous la main toute-puissante du Seigneur, de s'anéantir en présence de cette redoutable Majesté, de contempler, d'admirer, de s'affectionner, d'aimer. Ils n'avaient besoin pour cela ni d'un génie sublime, ni d'un travail assidu, ni de curieuses recherches, ni de pensées ingénieuses et subtiles ; mais il ne leur fallait qu'une simple considération, qu'une foi vive, qu'un cœur droit. Ainsi, tout savants qu'ils étaient, ils conservaient devant Dieu et dans les choses de Dieu, toute la simplicité évangélique. Quoique savants, ils n'étaient point de ces prudents et de ces sages à qui le Père céleste, suivant la parole du Fils de Dieu, a caché ses adorables mystères ; mais ils étaient du nombre de ces petits à qui Jésus-Christ donnait un accès si facile auprès de sa personne, et qu'il a spécialement déclarés héritiers du royaume de Dieu.

Voilà comment ils approchaient de Dieu, remplis du même sentiment que le prophète Jérémie, lorsqu'il s'écriait : *De quoi suis-je capable, Seigneur, et que puis-je? je ne suis qu'un enfant, et à peine sais-je prononcer une syllabe* (Jérem. 1)? Mais il me semble que Dieu leur répondait intérieurement à chacun, comme à son prophète : *Non, ne dites point que vous ne savez rien, et que vous n'êtes qu'un*

enfant. Parce que vous ne vous regardez point autrement devant moi, c'est pour cela que je vous comblerai de mes dons célestes; que je vous attacherai à moi, et que je m'attacherai à vous; que je vous admettrai à mes entretiens les plus familiers; que je vous révélerai les secrets de ma sagesse, et que je vous mettrai dans la bouche de dignes expressions pour les annoncer. Car c'est aux petits et aux plus petits, que ces faveurs sont réservées.

Soyons de ce nombre favori, et consolons-nous si nous sommes privés de certains mérites personnels, et de certaines qualités qui brillent aux yeux des hommes. La science sans la charité peut être plus nuisible qu'utile à un savant, par ce qu'elle enfle; mais la charité sans la science peut seule nous suffire pour notre propre sanctification, parce que, de son fond et par elle-même, elle édifie. Or, cette charité si sainte et si sanctifiante, nous pouvons l'avoir sans être pourvus de grands talents naturels, ni de grandes connaissances. Nous pouvons même, dans l'état de cette enfance spirituelle, l'avoir plus aisément et la conserver plus sûrement, puisque nous sommes moins exposés à la présomption de l'orgueil, et moins sujets à nous évanouir dans nos pensées: *Voyez, mes frères*, disait l'Apôtre aux Corinthiens, *quelle est votre vocation : il n'y en a pas eu beaucoup parmi vous qui fussent sages selon la chair, ou puissants, ou nobles; mais ce qui passe pour insensé devant le monde, Dieu l'a choisi pour confondre les sages; et ce qui est faible et méprisable devant le monde, Dieu l'a choisi pour confondre ce qu'il y a de plus fort et de plus grand, afin*, conclut le Docteur des Gentils, *que nul homme n'eût de quoi se glorifier* (1. Cor. 1), s'attribuant à soi-même ce qui ne vient que de Dieu, et qui n'appartient qu'à Dieu. Un homme versé dans les sciences, ou divines ou humaines, a plus lieu de craindre qu'une secrète complaisance ne lui fasse dérober à Dieu la gloire de certaines lumières, de certaines vues, de certaines dispositions de l'âme dont la grâce est l'unique principe. Quoi qu'il en soit, suivons l'avis du Sage; *cherchons Dieu dans la simplicité de notre cœur* (Sap. 12). Apprenons à l'aimer, à lui obéir, à le servir, à nous sauver : voilà ce qu'il nous importe souverainement de savoir : voilà *tout l'homme*, selon le terme de l'Ecriture, et par conséquent voilà la grande science de l'homme, et où toute autre science doit se réduire.

V

Défauts à éviter dans la Dévotion, et fausses conséquences que le libertinage en prétend tirer.

Que la nature est adroite, et quelle sait bien ménager ses intérêts! Elle les trouve partout, et jusque dans les choses qui paraissent les plus opposées. Nous pensons à nous défaire d'une passion : que fait la nature? en la place de cette passion, elle en substitue une autre

toute contraire, mais qui est toujours passion, et par conséquent qui lui plaît et qui la flatte. On donne à l'orgueil, à l'envie de dominer et d'intriguer, à l'impétuosité naturelle, à la malignité, à l'indolence et à l'oisiveté, ce qu'on ôte aux autres vices; et de là divers caractères de dévotion plus aisés à remarquer qu'à corriger. Dévotion fastueuse et d'éclat, dévotion intrigante et dominante, dévotion inquiète et empressée, dévotion zélée pour autrui sans l'être pour soi, dévotion de naturel et d'intérêt, dévotion douce et commode.

1° Dévotion fastueuse et d'éclat. Car on aime l'éclat jusque dans la retraite, jusque dans la pénitence, jusque dans les plus saints exercices, et dans les œuvres même les plus humiliantes. Celle-ci peut-être ni celle-là ne se seraient pas retirées du monde, si elles ne l'avaient fait avec éclat, et si cet éclat ne les eût soutenues. Et depuis qu'elles ont renoncé au monde et embrassé la dévotion, peut-être ne se rendraient-elles pas si assidues au soin des pauvres ou au soin des prisonniers, si elles ne le faisaient avec le même éclat, et si, dans ce même éclat, elles n'avaient le même soutien. Bien d'autres exemples pourraient vérifier ce que je dis. On s'emploie à des établissements nouveaux, qui paraissent et qui font bruit dans le monde. On y contribue de tout son pouvoir, et l'on fournit amplement à la dépense. De relever les anciens qui tombent, et d'y travailler avec la même ardeur et la même libéralité, ce ne serait pas peut-être une œuvre moins méritoire devant Dieu, ni moins agréable à ses yeux; mais elle serait plus obscure, et l'on n'aurait point le nom d'instituteur ou d'institutrice. Or, cet attrait manquant, il n'est que trop naturel et que trop ordinaire qu'on porte ailleurs ses gratifications, et qu'on se laisse attirer par l'éclat de la nouveauté. Mais, dit-on, cet éclat sert à édifier le prochain. Sur cela je conviens que l'éclat alors serait bon, si l'on n'y recherchait que l'édification publique; mais il est fort à craindre qu'on ne s'y cherche encore plus soi-même. Hé quoi! faut-il donc quitter toutes ces bonnes œuvres? Non, retenez-les toutes quant à l'action; mais étudiez-vous à en rectifier l'intention.

2° Dévotion intrigante et dominante. En cessant d'intriguer dans le monde et d'y vouloir dominer, on veut intriguer et dominer dans le parti de la dévotion. Car il y a dans la dévotion même différents partis, et s'il n'y en avait point, et que l'uniformité des sentiments fût entière, sans dispute, sans contestation, sans occasion de remuer, de s'ingérer en mille affaires et mille menées, il est à croire que bien des personnes, surtout parmi le sexe, n'auraient jamais été dévotes ni voulu l'être. Le crédit qu'on a dans une secte dont on devient, ou le chef, ou l'un des principaux agents; l'empire qu'on exerce sur les esprits qu'on a su prévenir en sa faveur, et qui prennent aveuglément les impressions qu'on leur donne; l'autorité avec laquelle on les gouverne et on les fait entrer dans toutes ses vues et toutes ses pratiques; le plaisir flatteur d'être l'âme des assemblées, des délibérations, de tous les conseils et de toutes les résolutions; le seul plaisir même d'avoir quelque part à tout cela, et d'y être compté pour quelque

chose : voilà ce qui touche un cœur vain et amateur de la domination, voilà son objet; tout le reste n'est proprement que l'accesoire et qu'une spécieuse apparence.

3° Dévotion inquiète et empressée. *Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous vous mettez en peine de bien des choses* (Luc. 10), disait le Sauveur du monde à cette sœur de Madeleine, voyant qu'elle s'embarrassait de trop de soins pour le recevoir dans sa maison, et pour lui témoigner son respect. C'était sans doute une bonne œuvre qu'elle faisait, puisqu'il s'agissait du Fils de Dieu; mais, dans toutes nos œuvres et particulièremet dans nos œuvres de piété, Dieu veut toujours que nous conservions le recueillement intérieur, qui ne peut guère s'accorder avec une ardeur si vive et si précipitée. Car, dans les choses de Dieu, comme partout ailleurs, il y a de ces vivacités et de ces empressements qu'il faut modérer. C'est le caractère de certains esprits, qui n'entreprennent ni ne font presque jamais rien d'un sens rassis et avec tranquillité : de sorte qu'on les voit dans un mouvement continuel, et que pour quelques démarches qui suffiraient, ils en font cent d'inutiles. Ils croient agir en cela avec plus de mérite devant Dieu ; mais souvent, sans qu'ils l'aperçoivent, s'y mêle-t-il beaucoup de tempérament et quelquefois même une secrète complaisance au fond de l'âme. Car toutes ces manières et toutes ces agitations extérieures ont je ne sais quel air d'importance, dont le cœur se laisse aisément flatter. C'est l'œuvre de Dieu, disent-ils, et *malheur à celui qui fait l'œuvre de Dieu négligemment* (Jerem. 48). Je l'avoue, et je le dis aussi bien qu'eux; mais, sans négliger l'œuvre de Dieu, on peut s'y comporter avec plus d'attention à Dieu même, avec plus de récollection, avec moins de dissipation. Hé! pourrais-je leur demander, que prétendez-vous, en vous laissant ainsi distraire, et perdant par toutes vos précipitations et tous vos troubles la présence de Dieu? Vous le cherchez hors de vous, et vous le quittez au dedans de vous-mêmes.

4° Dévotion zélée, mais fort zélée pour autrui et très-peu pour soi. Depuis que telle femme a levé l'étendard de la dévotion, il semble qu'elle soit devenue impeccable, et que tous les autres soient des pécheurs remplis de défauts. Elle donnera dans un jour cent avis, et dans toute une année elle n'en voudra pas recevoir un seul. Quoi qu'il en soit, nous avons du zèle, et le zèle le plus ardent, mais sur quoi? sur quelques abus assez légers que nous remarquons, ou que nous nous figurons dans des subalternes, et dans des états qui dépendent de nous. Voilà ce qui nous occupe, sans que jamais nous nous occupions des véritables abus de notre état, dont nous ne sommes pas exempts, et qui quelquefois sont énormes. Cependant on inquiète des gens, on les fatigue, on va même jusqu'à les accabler. Le prophète disait : *Mon zèle me dévore* (Ps. 68); mais combien de prétendus zélateurs ou zélatrices pourraient dire : *Mon zèle, au lieu de me dévorer moi-même, dévore les autres.*

5° Dévotion de naturel, d'inclination, d'intérêt. Le vrai caractère

de la piété est d'accommoder nos inclinations et nos désirs à la dévotion ; mais l'illusion la plus commune et le désordre presque universel, est de vouloir au contraire accommoder la dévotion à tous nos désirs et à toutes nos inclinations. De là vient que la dévotion se transfigure en toutes sortes de formes : mais surtout à la Cour elle prend toutes les qualités de la Cour. La Cour (ce que je ne prétends pas néanmoins être une règle générale), la Cour est le séjour de l'ambition : la dévotion y devient ambitieuse ; la Cour est le séjour de la politique : la dévotion y devient artificieuse et politique ; la Cour est le séjour de l'hypocrisie et de la dissimulation : la dévotion y devient dissimulée et cachée ; la Cour est le séjour de la médisance : la dévotion y devient critique à l'excès et médisante. Ainsi du reste. La raison de ceci est, que dans la dévotion même, il y a toujours, si l'on n'use d'une extrême vigilance, quelque chose d'humain et un fonds de notre nature corrompue, qui s'y glisse et qui agit imperceptiblement. On est pieux, ou l'on croit l'être ; mais on l'est selon ses vues, mais on l'est selon ses avantages personnels et temporels, mais on l'est selon l'air contagieux du monde, que l'on respire sans cesse. C'est-à-dire, qu'on l'est assez pour pouvoir en quelque manière se porter témoignage à soi-même de l'être, et pour en avoir devant le monde la réputation ; mais qu'on l'est trop peu pour avoir devant Dieu le mérite de l'être véritablement. Sainteté de Cour, sainteté la plus éminente quand elle est véritable, parce qu'elle a plus d'obstacles à surmonter, et plus de sacrifices à faire ; mais que ces sacrifices sont rares ! et comme il faut pour cela s'immoler soi-même ! que l'esprit de la Cour trouve d'accommodements et de raisons pour épargner la victime !

6° Dévotion douce, oisive, commode. On dit, en se retirant des affaires du monde, et se donnant à Dieu : Pourquoi tant de mouvements et tant de soins ? Tout cela me lasse et m'importune ; je veux vivre désormais en repos. Erreur : ce n'est point là l'esprit de la piété ; mais c'est un artifice de l'amour-propre, qui se cherche soi-même jusque dans les meilleurs desseins. Il veut partout avoir son compte, et être à son aise : en quoi il nous trompe. La sainteté de cette vie est dans le travail et dans la peine, comme celle de l'autre est dans la béatitude et dans la paix.

Que le libertinage, instruit, aussi bien que nous, de ces égarements dans la dévotion et des autres, les condamne, nous ne nous en plaindrons point, et nous ne l'accuserons point en cela d'injustice. Mais de quoi nous nous plaignons et avec raison, c'est que le libertin abuse de quelques exemples particuliers, pour en tirer des conséquences générales au désavantage de toutes les personnes vertueuses et adonnées aux œuvres de piété. De quoi nous nous plaignons, c'est que le libertin prenne de là sujet de décrier la dévotion, de la traiter avec mépris, de l'exposer à la risée publique par de fades et scandaleuses plaisanteries. De quoi nous nous plaignons, c'est que le libertin veuille de là se persuader qu'il n'y a de vraie dévotion qu'en idée, et

que ce n'est dans la pratique qu'un dehors trompeur et un faux nom. De quoi nous nous plaignons, c'est que le libertin exagère tant les devoirs de la dévotion, et qu'il affecte de les porter au degré de perfection le plus éminent, afin que, ne voyant presque personne qui s'y élève, il puisse s'autoriser à conclure, que tout ce qu'on appelle gens de bien, ne valent pas mieux la plupart que le commun des hommes. De quoi nous nous plaignons, c'est que par là le libertin ôte en quelque sorte aux prédicateurs, et à tous les ministres chargés de l'instruction des fidèles, la liberté de s'expliquer publiquement sur la dévotion, d'en prescrire les règles, d'en découvrir les illusions, de peur que les mondains n'empoisonnent ce qu'ils entendent sur cette matière, et que leur malignité ne s'en prévale.

Cependant le monde pensera tout ce qu'il lui plaira, et il raillera tant qu'il voudra; nous parlerons avec discrétion, mais avec force, et nous ne déguiserons point la vérité dont nous sommes les dépositaires et les interprètes. Nous imiterons notre divin Maître, qui n'usa de nul ménagement à l'égard des scribes et des pharisiens, et qui tant de fois publia leurs hypocrisies et leurs vices les plus secrets; nous exalterons la vertu, nous lui donnerons toute la louange qu'elle mérite, nous reconaîtrons qu'elle n'est point bannie de la terre et qu'elle règne encore dans l'Eglise de Dieu : mais en même temps, pour son honneur et pour la réformation de ceux mêmes qui la professent, nous ne craindrons point de marquer les altérations qu'on y fait. Nous démêlerons dans cet or ce qu'il y a de pur et tout ce qu'on y met d'alliage. Plaise au ciel que nos leçons soient bien reçues et qu'on en profite! c'est notre intention; mais quiconque en sera scandalisé, qu'il s'impute à lui-même son scandale.

VI.

Alliance de la Piété et de la Grandeur.

Quelque opposé que semble être au christianisme l'état des grands, il y a une merveilleuse alliance entre la piété et la grandeur. Bien loin qu'elles soient incompatibles, elles se soutiennent mutuellement l'une et l'autre : de sorte que la piété sert à relever la grandeur, et que la grandeur sert à relever la piété.

I. La piété relève tout à la fois la grandeur, et devant Dieu et devant les hommes : devant Dieu, parce que la piété rend la grandeur chrétienne et sainte; devant les hommes, parce que la piété nous rend la grandeur singulièrement aimable et vénérable.

Grandeur chrétienne et sainte devant Dieu : par où? par la piété, ainsi que je viens de le dire. Car, que fait la piété dans un grand, et comment le sanctifie-t-elle? Est-ce en le dépouillant de sa grandeur même? est-ce en le faisant renoncer à tous les titres d'honneur dont il est revêtu? L'oblige-t-elle à céder ses droits, à se démettre de son

autorité et de son pouvoir, à descendre de son rang et à se dégrader, à mener une vie privée et à se réduire dans une retraite obscure, sans pompe, sans éclat, sans nom? Il est vrai qu'il y a eu des grands du monde, et même des princes et des rois, que l'Esprit de Dieu a portés jusque-là. Ils se sont retirés dans les solitudes et dans les cloîtres; et pour se mettre plus sûrement en garde contre la contagion du siècle, ou pour acquérir une ressemblance plus parfaite avec Jésus-Christ humilié et anéanti, ils se sont cachés et ensevelis dans les ténèbres. Mais, si ces exemples sont dignes de notre admiration, ce n'est pas une conséquence que tous les grands les doivent suivre, et qu'ils ne puissent autrement se sanctifier que par cette abdication volontaire et ce renoncement à l'état de distinction où la Providence les a élevés. S'il en était ainsi, il faudrait donc qu'il n'y eût dans le monde chrétien, ni puissance séculière, ni dignité, ni magistrature, ni principauté, ni monarchie, puisqu'il serait nécessaire de quitter tout cela et de se défaire de tout cela, pour pratiquer le christianisme et pour s'y perfectionner. Système qui dérangerait tout le plan de la sagesse divine, et qui renverserait tout l'ordre qu'elle a établi. A ne point parler des saints législateurs et des saints rois qui ont vécu dans l'ancienne loi et gouverné le peuple de Dieu, combien de grands dans la loi nouvelle, combien de rois, sans déroger en rien de leur grandeur, sont parvenus, au milieu de la Cour, à la plus sublime sainteté, et ont mérité d'être honorés d'un culte public par toute l'Eglise?

De là il s'ensuit qu'on peut être grand selon le monde, demeurer dans la condition de grand, vivre en grand, et cependant marcher et s'avancer dans les voies de la perfection chrétienne. Or voilà l'ouvrage, ou plutôt le chef-d'œuvre de la piété : elle fait remonter un grand jusqu'au principe de sa grandeur et de toute grandeur humaine, qui est Dieu; elle lui fait reconnaître avec l'Apôtre, et selon la maxime fondamentale de la foi, que toute puissance vient de Dieu, et par conséquent que tout ce qu'il est, il ne l'est que par la grâce de Dieu. D'où il conclut, par le raisonnement le plus juste et le plus sensible, que toute sa grandeur n'est donc qu'une grandeur subordonnée au souverain Maître de qui il l'a reçue. Que c'est une grandeur dépendante; et que, bien loin qu'elle l'affranchisse des lois divines, elle lui impose une obligation particulière d'honorer d'un culte plus religieux, plus assidu, plus fervent, le suprême auteur à qui il est redevable de son état et de tous les avantages temporels qui y sont attachés. Que ce n'est pas pour lui qu'elle lui a été donnée, cette grandeur, et qu'il n'en est que le dépositaire; mais que, chaque chose devant retourner à sa source, c'est à Dieu que l'hommage en est dû, et à ce Seigneur des seigneurs qu'elle doit être référée par un usage tel qu'il le demande et tel qu'il le mérite.

Toutes ces pensées, et bien d'autres que la piété ne manque point de suggérer, tiennent un grand dans une attention continuelle sur soi-même, pour ne se laisser point éblouir de l'éclat qui l'environne,

et ne se point évanouir dans ses idées; pour se maintenir toujours, devant Dieu et à l'égard de Dieu, dans des sentiments humbles et soumis, dans une dépendance volontaire et entière, dans une obéissance pleine et parfaite; pour n'user jamais de sa puissance contre Dieu, en la faisant servir à satisfaire ses passions, son intérêt, son ambition, ses ressentiments et ses vengeances; mais au contraire, pour l'employer toujours selon les vues et le gré de Dieu, consultant Dieu dans tout ce qu'il entreprend, n'y envisageant que Dieu, et ne s'y proposant autre chose que d'être l'exécuteur de ses ordres, et le ministre de ses éternelles volontés; pour s'attacher avec d'autant plus de fidélité et plus de zèle au service de Dieu, qu'il se voit comblé plus libéralement et plus abondamment de ses dons; pour lui rendre tous les devoirs de religion, d'adoration, de reconnaissance et de dévotion, que l'Eglise de Dieu exige de chaque fidèle, ne manquant à nulle observance, ne se dispensant d'aucune pratique, y en ajoutant même de propres et de personnelles, en un mot, remplissant toute justice, et n'écoutant là-dessus ni respect du monde, ni inclination ou répugnance de la nature. Qui peut douter qu'un grand de ce caractère ne soit spécialement agréable à Dieu? c'est-à-dire, qui peut douter qu'il ne soit vraiment grand aux yeux de Dieu; puisque la vraie grandeur est de plaire à Dieu, et que rien ne doit plaire davantage à Dieu que la grandeur même temporelle, ainsi appliquée à le glorifier et toute dévouée à son honneur? Voilà par où David devint un objet de complaisance pour Dieu, et un prince selon le cœur de Dieu : c'est ce qui consacra toutes ses entreprises et toutes ses victoires; c'est ce qui en fit tout le mérite et tout le prix.

Grandeur singulièrement aimable et vénérable devant les hommes: autre effet de la piété dans un grand. Il est certain que la vertu, en quelque sujet qu'elle se rencontre, est toujours digne de notre estime et de nos respects; mais il faut convenir, dit saint Bernard, que par une grâce et un don particulier, elle plaît surtout dans les nobles. D'où vient cela? on pourrait dire qu'étant beaucoup plus rare dans les grands, elle paraît par-là même beaucoup plus estimable. On pourrait ajouter qu'ayant dans les grands beaucoup plus d'efforts à faire pour se soutenir, et plus de difficultés à vaincre, elle les rend aussi beaucoup plus recommandables par les obstacles mêmes qu'ils surmontent, et par les victoires qu'ils remportent. Mais, sans m'arrêter à ces raisons ni à toutes les autres, voici, ce me semble, la plus essentielle : c'est que la piété corrige dans un grand les défauts les plus ordinaires par où la grandeur devient communément odieuse et méprisable, et qu'au contraire elle lui donne les qualités les plus capables de gagner les cœurs et de les prévenir en sa faveur.

En effet, ce qui nous indispose à l'égard des grands, et ce qui nous porte le plus souvent contre eux aux murmures et aux mépris, ce sont leurs hauteurs et leurs fiertés, ce sont leurs airs dédaigneux et méprisants, ce sont leurs façons de parler, leurs termes, leurs gestes, leurs regards, toutes leurs manières, ou brusques et rebu-

tantes, ou trop impérieuses et trop dominantes. Ce sont encore bien plus leurs tyrannies et leurs duretés, quand, par l'abus le plus énorme du pouvoir dont ils ont été revêtus, ils tiennent dans l'oppression des hommes comme eux, et leur font sentir sans ménagement tout le poids de leur grandeur; quand, par l'indifférence la plus mortelle, uniquement attentifs à ce qui les touche, et renonçant à tous les sentiments de la charité, ils voient d'un œil tranquille et sans nulle compassion, des misères dont assez ordinairement ils sont eux-mêmes auteurs; quand, par une monstrueuse ingratitude, ils laissent sans récompense les services les plus importants, et oublient des gens qui se sont immolés et qui s'immolent sans cesse pour leurs intérêts. Ce sont leurs injustices, leurs violences, leurs concussions, et, si je puis user de ce terme, leurs brigandages, soit connus et publics (car souvent même ils ne s'en cachent pas), soit particuliers et plus secrets, mais qui ne causent pas moins de dommages et ne donnent pas moins à souffrir. Ce sont les désordres de leur vie, leurs débauches, leurs excès, leur irréligion, tous les vices où ils s'abandonnent avec d'autant plus de liberté, que c'est avec plus d'impunité. Voilà, tout grands qu'ils sont, ou par la naissance, ou par la faveur, ce qui les rabaisse infiniment dans les esprits et ce qui les avilit. On respecte dans eux leur caractère; on redoute leur puissance; on leur rend les hommages qu'on ne peut leur refuser, ni selon les lois du monde, ni selon la loi de Dieu : mais leurs personnes, comment les regarde-t-on? et tandis qu'au dehors on les honore, quelle estime en fait-on dans le cœur, et quelles idées en conçoit-on? S'ils en étaient instruits, il faudrait qu'ils fussent bien insensibles, pour n'en être pas pénétrés jusque dans le fond de l'âme.

Or, la piété retranche tout cela, réforme tout cela, change tout cela. En faisant de la grandeur une grandeur chrétienne, elle en fait une grandeur aimable et vénérable : comment? parce qu'elle en fait une grandeur modeste et humble, qui, sans abandonner ses droits ni oublier ses prérogatives, du reste ne s'enorgueillit point, ne s'enfle point, ne se laisse point infatuer d'elle-même; qui n'offense personne, ne choque personne, ne s'éloigne de personne; qui, tout au contraire, se rend affable à l'égard de tout le monde, prévenante, honnête, douce, condescendante. Parce qu'elle en fait une grandeur officieuse et charitable, qui se plaît à obliger; qui volontiers s'emploie pour les petits, pour les pauvres, pour les affligés; qui compatit à leurs maux, et prend soin, autant qu'il lui est possible, de les soulager; qui se communique, se familiarise, pardonne aisément, récompense abondamment, répand libéralement ses dons, et pense plus en quelque manière aux autres qu'à soi-même. Parce qu'elle en fait une grandeur sage, droite et juste : vraie dans ses paroles, fidèle dans ses promesses, équitable dans ses jugements; n'écoutant que la raison, et la suivant en tout sans nul égard; prenant le parti de l'innocence, soutenant la veuve et l'orphelin, rendant à chacun ce qui lui appartient, et aimant mieux, en bien des rencontres, se relâcher de certains

intérêts et de certaines prétentions, que de se mettre au hasard de faire tort à qui que ce soit, et de profiter de ses dépouilles. Parce qu'elle en fait une grandeur réglée dans toute sa conduite et irréprochable dans ses mœurs; tellement adonnée aux devoirs de la religion, qu'elle ne manque à aucun devoir du monde, ennemie du libertinage, zélée pour le bon ordre, commençant par s'y soumettre elle-même, et donnant l'exemple à ceux qu'elle y veut réduire, ou qu'elle travaille à y maintenir.

Supposons un grand en de telles dispositions, et agissant de telle sorte en toutes choses : est-il un homme plus respecté? du moins est-il un homme plus respectable? peut-on se défendre de l'estimer, de l'admirer, de l'aimer? Qu'il ait quelques ennemis secrets; qu'il ait des concurrents et des envieux : ses ennemis mêmes, ses envieux et ses concurrents seront forcés dans le cœur de lui rendre la justice qui lui est due. Quoi qu'il en soit et quoi qu'ils en pensent, tout le public se déclarera en sa faveur; et c'est à son égard que se vérifiera ce que le Saint-Esprit a dit en particulier d'un homme désintéressé : *Quel est celui-là? nous le comblerons d'éloges : car sa vie est un perpétuel miracle* (Eccli. XXXI, v. 9). Mais, dira-t-on, ne voit-on pas quelquefois de ces grands que la piété rend importuns, difficiles, chagrins, bizarres, farouches, et par là même insupportables et méprisables? erreur. Je dis erreur : non pas que je ne convienne de toutes leurs bizarreries, et de tous les travers où ils donnent; mais erreur, si l'on attribue tout cela à la piété. Car il faut bien distinguer ce qui vient d'eux-mêmes et ce qui vient de la piété qu'ils professent. Une parfaite piété, bien loin de nous porter à tous ces écarts, nous en garantit ou nous en retire : et de là il faut conclure, que le principe du mal, c'est qu'ils n'ont encore qu'une piété très-défectueuse. Autant qu'ils la perfectionneront, autant elle les perfectionnera eux-mêmes; et plus elle les perfectionnera en corrigeant les défauts personnels qu'on leur reproche, et leur faisant acquérir les vertus contraires, plus elle donnera de lustre à leur grandeur et les rendra recommandables.

II. Comme la piété relève la grandeur, on peut dire aussi que la grandeur, par un heureux retour, sert infiniment à relever la piété, et cela en plus d'une manière : parce que la grandeur met en crédit la piété; parce que la grandeur a plus de pouvoir pour bannir le vice, et que, par la force de ses exemples, elle engage plus de monde dans le parti de la piété; parce que la grandeur, par l'édification qu'elle donne, détruit le plus puissant obstacle que la piété ait à combattre, qui est le respect humain; parce que la grandeur fournit à la piété de plus importants sujets, et des occasions plus éclatantes de s'exercer et de signaler sa religion et son zèle.

La grandeur met en crédit la piété; et la raison est, qu'étant prévenus naturellement, comme nous le sommes, d'un certain respect pour les grands, nous sommes par là naturellement portés à juger des choses selon qu'ils en jugent; surtout si ce sont d'ailleurs de bonnes choses en elles-mêmes, ou des choses au moins qui ne parais-

sent pas évidemment mauvaises. Ainsi, quand on voit pratiquer les exercices du christianisme à un grand; quand on le voit fréquenter les sacrements, assister régulièrement et dévotement au sacrifice de l'autel, sanctifier les fêtes par son assiduité aux prières et aux offices ordinaires de l'Eglise, observer les abstinences, les jeûnes, écouter la parole divine, ne manquer à rien de tout ce qui concerne le culte de Dieu, on n'en a que plus d'estime pour ces mêmes exercices. On ne les compte plus seulement pour des pratiques du peuple et d'un petit nombre d'âmes pieuses, mais on les regarde comme des devoirs convenables à tous les états et aux plus hauts rangs. Les païens, selon le témoignage de saint Cyprien, respectaient jusqu'aux vices mêmes de leurs prétendues divinités, et il leur semblait que ces vices étaient consacrés, dès que c'étaient les vices des dieux. De là nous devons juger à combien plus forte raison la vertu reçoit des grands un éclat particulier, et quel prix dans l'opinion commune y ajoute leur grandeur.

De ce premier avantage il en suit un autre : c'est que, l'exemple des grands ayant autant d'efficace qu'il en a pour toucher les cœurs et pour les engager, il est par là même d'un secours infini à la piété, pour s'établir et pour se répandre. Ce sont des modèles sur lesquels on se forme beaucoup plus volontiers que sur le reste des hommes. Ce sont des lumières, suivant la figure de l'Evangile, et des lumières, non point *cachées sous le boisseau*, mais *placées sur le chandelier*, dont les rayons *éclairent toute la maison* (Matth. 5), et dont la splendeur frappe vivement les yeux. L'édification que donne un particulier est renfermée dans un petit nombre de personnes qui le voient et qui sont témoins de ses actions : mais il n'en est pas de même d'un grand. Plus il est élevé, plus il est connu et remarqué : d'où il arrive que la bonne odeur de sa piété s'étend bien plus loin, et que sa vie exemplaire devient bien plus édifiante. Edification aussi efficace qu'elle est générale : car les exemples d'un homme au-dessus de nous, sont contre nous les titres les plus convaincants et les plus pressants reproches, quand nous refusons de faire ce qu'il fait, et que nous ne voulons pas tenir la même conduite que lui, ni nous assujettir aux mêmes observances. Notre cœur nous applique à nous-mêmes ce témoignage, et le tourne à notre confusion. Tous les prétextes dont nos passions tâchent de se prévaloir, s'évanouissent, parce qu'on se trouve forcé de reconnaître que ce ne sont en effet que des prétextes et que de fausses excuses. On est intérieurement excité, sollicité, attiré; et plusieurs enfin suivent l'attrait dont ils ressentent l'impression. Voilà comment, dans une ville, dans une cour, il ne tiendrait souvent qu'à quelques personnes distinguées par leur naissance et par leur dignité, de bannir des abus, des coutumes, des modes, des scandales, mille désordres qui ruinent toute la piété, et qui déshonorent la religion. Si leur exemple ne suffisait pas, ils y emploieraient le pouvoir qu'ils ont en main, et le mettant en œuvre à propos, selon les besoins et les rencontres, ils sauraient bien réprimer la licence, et maintenir l'honneur de Dieu et de son service.

De tout ceci, par une conséquence naturelle, qu'arriverait-il encore en faveur de la piété? C'est qu'elle prendrait l'ascendant sur l'ennemi le plus dangereux qui l'attaque et qui s'oppose à ses progrès, je veux dire sur le respect humain. Car il n'y aurait plus de honte à vivre selon les maximes de l'Evangile, et selon les règles de la foi, si les grands se déclaraient hautement pour la piété. Les mondains et les libertins auraient beau parler et railler : cet exemple, sans de longs raisonnements, serait une réponse courte et toujours présente à toutes leurs railleries et à tous leurs discours. S'il y avait même alors quelque chose à craindre, ce n'est pas que le respect du monde perverti et corrompu nous arrêtât; mais c'est qu'une autre sorte de respect humain tout contraire, et que la seule envie de plaire à un grand ne nous portât à une piété hypocrite, et ne nous fît affecter de faux dehors. Tant il est certain que tout cède à l'exemple des grands; et tant ils sont coupables, quand ils ne font pas servir l'empire qu'ils ont sur les esprits à confondre le libertinage, et à mettre la piété en état d'agir ouvertement et de se montrer avec assurance.

Enfin, par une dernière prérogative et un privilége qui lui est propre, c'est la grandeur qui fournit à la piété plus d'occasions et plus de moyens d'entreprendre de grandes choses, et de les exécuter pour la gloire de Dieu, pour le bien du prochain, et pour l'avancement de la religion. Car, plus un homme est élevé selon le monde, plus il peut s'employer utilement selon Dieu, et faire de bonnes œuvres. Par exemple, que ne peut point faire un seigneur dans toutes ses terres? Que ne peut point faire un chef de justice dans tout son ressort, ou un commandant dans toute une province? Que ne peut point faire un roi dans toute l'étendue de ses Etats? Comment saint Louis fit-il de si beaux établissements, porta-t-il des lois si salutaires, donna-t-il de si saints édits, forma-t-il des armées et les conduisit-il contre les ennemis de la foi? c'est que dans sa personne la piété se trouvait soutenue de la grandeur. S'il eût été moins puissant, et qu'il se fût trouvé réduit à une condition médiocre, il n'eût pu, dans la pratique et dans les effets, porter si loin sa charité, son zèle, son détachement, son équité inviolable, sa générosité toute chrétienne, sa patience, son humilité, bien d'autres vertus. Heureux d'avoir su dans sa grandeur et par sa grandeur même, s'élever à un si haut point de sainteté.

Voilà, par proportion, quel serait le bonheur de tous les grands, s'ils savaient user, comme ils le doivent, de leur grandeur. Mais leur malheur est de ne vouloir être grands que pour leur élévation temporelle, et de se persuader presque que la grandeur est un titre qui les affranchit des lois du christianisme. La louange que donne l'Ecriture à un grand, c'est *d'avoir pu faire le mal et de ne l'avoir pas fait* (Eccli. 31); mais, par une règle à peu près semblable, ce qui condamne la plupart des grands, et ce qui leur sera reproché au jugement de Dieu, c'est d'avoir pu faire le bien et le plus grand bien, et d'avoir omis de le faire.

VII.

Pensées diverses sur la Dévotion.

Pourquoi la vraie dévotion est-elle si peu connue, et pourquoi au contraire connaît-on si bien la fausse? c'est que la vraie dévotion se cache, parce qu'elle est humble; au lieu que la fausse aime à se montrer et à se distinguer. Je ne dis pas qu'elle aime à se montrer ni à se faire connaître comme fausse : bien loin de cela, elle prend tous les dehors de la vraie; mais elle a beau faire, plus elle se montre, plus on en dévouvre la fausseté. Voilà d'où vient que le monde juge communément très-mal de la dévotion; car il n'en juge que par ceux qui en ont l'éclat, qui en ont le nom, la réputation : or, ce n'est pas toujours par ceux-là qu'on en peut former un jugement favorable et avantageux. Pour mettre la dévotion en crédit, il faudrait que la fausse demeurât dans les ténèbres, et que la vraie, perçant le voile de son humilité, parût au grand jour.

Si les libertins pouvaient être témoins de ce qui se passe en certaines âmes solidement chrétiennes et pieuses; s'ils voyaient la droiture de leurs intentions, la pureté de leurs sentiments, la délicatesse de leur conscience; s'ils savaient quelle est leur charité, leur humilité, leur patience, leur mortification, leur désintéressement, ils auraient peine à le comprendre : ils en seraient étonnés, touchés, charmés; et bien loin de s'attacher, comme ils font, à tourner la piété en ridicule, ils en respecteraient même jusque dans la fausse les apparences, de peur de se tromper dans la vraie.

Nous cherchons en tout le plaisir, et nous le voulons trouver jusque dans le service de Dieu et dans la piété. Ce sentiment, dit saint Chrysostome, est bien indigne d'un chrétien; mais, tout indigne qu'il est, Dieu, par une admirable condescendance, n'a point refusé de s'accommoder à notre faiblesse, et c'est ce que nous montre l'exemple des saints. Dès cette vie, quelles douceurs, quelles délices intérieures les saints n'ont-ils pas goûtées? Peut-être ne les concevons-nous pas, parce que nous ne nous sommes jamais mis en état de les goûter comme eux; mais les fréquentes épreuves qu'ils en ont faites, et que nous ne pouvons désavouer, sont sur cela des témoignages irréprochables et convaincants. Pendant que les réprouvés dans l'enfer, ainsi que l'Ecriture nous l'apprend, protestent et protesteront éternellement qu'*ils se sont lassés dans le chemin de l'iniquité* (Sap. 5); pendant que tant de mondains sur la terre nous assurent encore tous les jours, et nous prennent à témoin qu'il n'y a pour eux dans le monde qu'amertume, que trouble et affliction d'esprit, que nous ont dit au contraire mille fois les serviteurs de Dieu? que nous disent-ils sans cesse de leur état? Ils n'ont tous là-dessus qu'une voix commune et qu'un même langage, pour nous faire entendre qu'ils ont

trouvé dans Dieu une source inépuisable de consolations, et des consolations les plus sensibles; que Dieu leur tient lieu de toutes choses, et qu'un moment qu'ils passent auprès de lui, leur est incomparablement plus doux que des années entières au milieu de tous les divertissements, et de toutes les joies apparentes du monde. Veulent-ils nous tromper? mais quel intérêt les y porterait? Se trompent-ils eux-mêmes? mais on ne se trompe pas aisément sur ce qu'on sent. Pourquoi donc nous obstinons-nous à ne les en pas croire; ou si nous les croyons, pourquoi nous obstinons-nous à vouloir être malheureux avec le monde, plutôt que de chercher en Dieu notre véritable bonheur?

Dès que les Juifs commencèrent à manger des fruits de cette terre abondante où ils entrèrent en sortant du désert, la manne, qui les avait jusque-là nourris, ne tomba plus du ciel; et tant qu'une âme est attachée aux plaisirs des sens et aux douceurs de la vie présente, en vain espère-t-elle goûter jamais les douceurs et les consolations divines. C'est une nécessité de renoncer à l'un ou à l'autre. Voulons-nous que Dieu nous soit comme une manne où nous trouvions toutes sortes de goûts? il faut que le monde nous soit comme un désert.

Trois ou quatre communions par semaines, et pas un point retranché, ni de son extrême délicatesse et de l'amour de soi-même, ni de son intérêt propre, de son aigreur ou de sa hauteur d'esprit; deux heures d'oraison par jour, et pas un moment de réflexion sur ses défauts les plus grossiers; enfin beaucoup d'œuvres saintes et de pure dévotion, mais en même temps une négligence affreuse de mille articles essentiels, ou par rapport à la religion et à la soumission qu'elle demande, ou par rapport à la justice et aux obligations qu'elle impose, ou par rapport à la charité et à ses devoirs les plus indispensables : voilà ce que je ne puis approuver et ce que jamais nul homme comme moi n'approuvera. Mais les prières, les oraisons, les fréquentes communions ne sont-elles pas bonnes? Oui sans doute, elles le sont; et c'est justement ce qui nous condamne, qu'étant si bonnes en elles-mêmes, elles ne nous rendent pas meilleurs.

Gardez toutes vos pratiques de dévotion, j'y consens, et je vous y exhorte même très-fortement; mais avant que d'être dévot, je veux que vous soyez chrétien. Du christianisme à la dévotion, c'est l'ordre naturel; mais le renversement et l'abus le plus monstrueux, c'est la dévotion sans le christianisme. Pour en donner un exemple, en matière d'inimitié, de vengeance, de médisance, si l'on n'y prend garde, on fait souvent par dévotion tout ce que les libertins et les plus mondains font par passion. Dans le cours d'une affaire ou dans la chaleur d'une dispute, on décrie des personnes, on les comble d'outrages, on les calomnie, et l'on croit rendre par là service à Dieu; si dans la suite il en revient quelque scrupule, on se contente

pour toute réparation, de dire dévotement : N'y pensons plus et n'en parlons plus ; je mets tout cela au pied du crucifix. Mais il y faudrait penser, mais il en faudrait parler, mais il y faudrait remédier, et ce serait là non-seulement la perfection, mais le fond du christianisme et de la religion.

Vouloir accorder tout le luxe et tout le badinage du monde avec la dévotion, cela n'est pas sans exemple ; mais c'est l'aveuglement le plus déplorable. Hé ! ces parures immodestes, ces manières si libres, enjouées, si familières, les peut-on même accorder avec la réputation ?

Beaucoup de directeurs des consciences, mais peu de personnes qui se laissent diriger. Ce n'est pas que toutes les âmes dévotes, ou presque toutes, ne veulent avoir un directeur ; mais un directeur à leur mode, et qui les conduise selon leur sens : c'est-à-dire, un directeur dont elles soient d'abord elles-mêmes comme les directrices, touchant la manière dont il doit les diriger. Cela s'appelle, à bien parler, non pas vouloir être dirigé, mais vouloir, par un directeur, se diriger soi-même.

La dévotion doit être prudente, et on peut bien lui appliquer ce que saint Paul a dit de la foi : *Que votre service soit raisonnable* (Rom. 12). Ce n'est donc point l'esprit de l'Evangile, que par une dévotion outrée nous nous portions à des extrémités qui choquent le bon sens, ou à des singularités qui ne sont propres qu'à faire parler le monde. Mais le mal est que cette prudence, qui est un des caractères de la dévotion, n'est pas toujours le caractère des personnes dévotes. Elles ont, il est vrai, leurs directeurs; mais ces directeurs, elles ne les écoutent pas toujours, et je puis dire avec quelques connaissances, que ce n'est pas pour ces directeurs une petite peine, de voir souvent qu'on leur attribue des imprudences auxquelles ils n'ont nulle part, et sur quoi néanmoins ils ne peuvent guère se justifier, parce qu'il ne leur est pas permis de s'expliquer.

Aller sans cesse de directeur en directeur, et tour à tour vouloir tous les éprouver, c'est dans les uns inquiétude, et dans les autres curiosité. Quoi que ce soit, dans ces divers circuits on court beaucoup, mais on n'avance guère.

Etes-vous de la morale étroite, ou êtes-vous de la morale relâchée? Bizarre question qu'on fait quelquefois à un directeur, avant que de s'engager sous sa conduite. Je dis question ridicule et bizarre, dans le sens qu'on entend communément la chose; car, quand on demande à ce directeur s'il est de la morale étroite, on veut lui demander s'il est de ces directeurs sévères par profession, c'est-à-dire, de ces directeurs déterminés à prendre toujours et en tout,

le parti le plus rigoureux, sans examiner si c'est le plus raisonnable et le plus conforme à l'esprit de l'Evangile, qui est la souveraine raison. Et quand au contraire on demande à ce même directeur, s'il est de la morale relâchée, on prétend lui demander s'il est du nombre de ces autres directeurs qu'on accuse d'altérer la morale chrétienne, et d'en adoucir toute la rigueur par des tempéraments qui accommodent la nature corrompue, et qui flattent les sens et la cupidité. A de pareilles demandes que puis-je répondre, sinon que je ne suis par état ni de l'une ni de l'autre morale, ainsi qu'on les conçoit; mais que je suis de la morale de Jésus-Christ, et que, Jésus-Christ étant venu nous enseigner, dans sa morale, la vérité, je m'en tiens dans toutes mes décisions à ce que je juge de plus vrai, de plus juste, de plus convenable selon les conjonctures, et selon les maximes de ce divin législateur. Tellement que je ne fais point une obligation indispensable de ce qui n'est qu'une perfection; comme aussi, en ne faisant point un précepte de la pure perfection, j'exhorte du reste, autant qu'il m'est possible, de ne se borner pas dans la pratique à la simple obligation. Voilà ma morale. Qu'on m'en enseigne une meilleure et je la suivrai.

Il y a dans saint Paul une expression bien forte. C'est au sujet de certains séducteurs qui prêchaient le judaïsme, et portaient les fidèles à se faire circoncire. *Pourquoi veulent-ils que vous soyez circoncis* (Galat. 6), disait sur cela le grand Apôtre, écrivant aux Galates? *c'est afin de se glorifier dans votre chair*. Comme s'il leur eût dit : Ce n'est pas le zèle de la loi de Moïse qui touche ces gens-là, et qui les intéresse; ils s'en soucient fort peu, puisqu'eux-mêmes ils la violent en mille points. Que prétendent-ils donc? ils voudraient pouvoir se vanter de vous avoir engagés dans leur parti; ils voudraient pouvoir vous compter au nombre de leurs disciples; ils voudraient s'en faire honneur; et c'est pour cela qu'à quelque prix que ce soit, et quoiqu'il vous en puisse coûter, ils exigent de vous que vous vous soumettiez à la circoncision. Voilà, selon le maître des Gentils, quel était l'esprit de ces faux docteurs et de ces dévots de la synagogue. Oh! qu'il est aisé de se faire dans le monde la réputation d'homme sévère, et de la soutenir aux dépens d'autrui!

DE LA PRIÈRE.

I.

Précepte de la Prière.

Saint Augustin s'étonnait que Dieu nous eût fait un commandement de l'aimer, puisque de lui-même il est souverainement aimable, et qu'indépendamment de toute loi, tout nous porte à ce divin amour et tout nous l'inspire. Conformément à cette pensée du saint docteur, n'y a-t-il pas lieu de nous étonner aussi nous-mêmes, que Dieu nous ait fait un commandement de prier, puisque tout nous y engage, et que d'abandonner la prière, c'est abandonner tous nos intérêts, qui en dépendent?

Commandement certain et indispensable; et, sans insister sur tous les autres motifs qui regardent Dieu plus immédiatement, et le culte de religion que nous devons à cette majesté souveraine, commandement fondé, par une raison spéciale, sur la charité que nous nous devons à nous-mêmes. Car à quoi nous oblige étroitement et incontestablement cette charité propre? à prendre tous les moyens que nous jugeons nécessaires pour nous soutenir au milieu de tant de périls qui nous environnent, et pour échapper à tant d'écueils où sans cesse nous pouvons échouer et nous perdre. Or, entre ces moyens, il n'en est point de plus efficace ni de plus absolument requis, que la prière : comment cela? parce que, dans l'impuissance naturelle et l'extrême faiblesse où nous sommes, nous ne pouvons nous suffire à nous mêmes; c'est-à-dire, que nous ne pouvons par nous-mêmes résister à toutes les tentations, nous préserver de tous les dangers, fournir à tous les besoins qui, dans le cours des choses humaines, se succèdent sans interruption les uns aux autres; d'où il s'ensuit qu'il nous faut donc du secours, et un secours prompt, et un secours puissant, et un secours continuel, qui est le secours de Dieu et de sa grâce. Mais ce secours, par où l'obtiendrons-nous? par la prière. C'est ainsi que le Fils de Dieu nous l'a déclaré, et qu'il s'en est expliqué dans les termes les plus formels : *Si vous demandez quelque chose à mon Père, et que vous le demandiez en mon nom, il vous le donnera* (Joan. 14). Ce qui nous fait entendre, par une règle toute contraire, que si nous ne demandons pas, Dieu ne nous donnera pas. Or, si Dieu ne nous donne pas, nous manquerons de secours; si nous manquons de secours, nous ne nous soutiendrons pas, nous succomberons; si nous succombons, nous périrons, et nous périrons par notre faute, puisqu'il ne tenait qu'à nous de prier, et par conséquent de ne pas périr. Dieu donc, qui ne veut pas qu'aucun périsse, et qui, par la loi de la charité que nous ne pouvons sans

crime nous refuser à nous-mêmes, nous ordonne de n'omettre aucun moyen nécessaire pour éviter notre perte, veut que nous ayons recours à la prière, et nous en fait un précepte.

Précepte qui nous marque deux choses les plus dignes de notre étonnement, l'une de la part de Dieu, l'autre de la part de l'homme. Quelle providence dans Dieu, quelle bonté, quel excès de miséricorde et de libéralité nous fait voir ce commandement? Tout ce que nous pouvons attendre des maîtres de la terre, et en quoi consiste auprès d'eux notre plus haute faveur, c'est que, par une affection particulière et qui ne s'étend qu'à un petit nombre de favoris, ils soient disposés à écouter nos demandes et à nous les accorder. Mais ils s'en tiennent là, et ils ne nous font point une obligation étroite de leur demander quoi que ce soit : ils nous laissent là-dessus dans une liberté entière. Vous, mon Dieu, père tout-puissant et tout bon, vous ne vous contentez pas d'une telle disposition de votre cœur à notre égard. C'est trop peu pour vous, et vous ne nous dites pas seulement : *Demandez, et vous recevrez* (Joan. 16); mais vous nous ordonnez de demander, mais vous nous faites un devoir de demander, mais vous nous reprochez comme un crime, et un crime capital, de ne pas demander. Hé! que vous importent, Seigneur, tous les vœux que nous formons et que nous vous adressons? Que dis-je? ô mon Dieu! vous nous aimez, et cela suffit. Votre amour veut se satisfaire; il veut s'exercer, et que nous nous mettions en état d'attirer sur nous vos dons et d'en profiter. Point d'autre intérêt qui vous touche que le nôtre.

D'ailleurs, ce que nous découvre dans l'homme ce même précepte de la prière, n'est pas moins surprenant. C'est l'aveuglement le plus prodigieux, et la plus mortelle insensibilité pour nous-mêmes. Quoi! nous avons continuellement besoin du secours de Dieu; sans cette assistance et ce secours d'en-haut nous ne pouvons rien; qu'il vienne un moment à nous manquer, nous sommes perdus : et cependant, pour exciter notre zèle et notre vigilance à l'implorer, ce secours du ciel dont nous ne pouvons nous passer, Dieu a jugé qu'il fallait un commandement exprès! D'où nous devons conclure combien sur cela il nous a donc connus aveugles et insensibles. Or, une telle insensibilité, un tel aveuglement ne tient-il pas du prodige?

Oui sans doute, c'est un prodige; mais, toute prodigieuse qu'est la chose, voici néanmoins, j'ose le dire, un autre prodige plus inconcevable : et quoi? c'est qu'après même et malgré le commandement de Dieu, nous recourions encore si peu à la prière, et nous en fassions si peu d'usage.

S'il nous survient quelque affaire fâcheuse; si nous craignons quelque disgrâce temporelle dont nous sommes menacés; si nous avons quelque intérêt à ménager dans le monde et quelque avantage à obtenir, que faisons-nous d'abord, et quelle est notre ressource? On pense à tous les moyens que peut suggérer l'industrie, l'intrigue, la prudence du siècle; on cherche des patrons en qui l'on met sa

confiance, et dont on tâche de s'appuyer; on intéresse, autant qu'il est possible, les hommes en sa faveur : mais de s'adresser à Dieu avant toutes choses, de lui recommander les desseins qu'on a formés, afin qu'il les bénisse, de lui représenter dans une fervente prière les dangers où l'on se trouve, et les calamités dont on est affligé, c'est ce qui ne vient pas à l'esprit, et à quoi l'on ne fait nulle attention : comme si Dieu n'entrait point dans tous les événements humains; comme s'il n'y avait aucune part, et qu'il n'étendît pas jusque-là sa providence; comme si nos soins, indépendamment de lui, pouvaient nous suffire, et qu'il y eût moins à compter sur les secours qu'il nous a promis, que sur ceux qu'on attend d'un ami, ou de quelque autre personne que ce soit, qui veut bien s'employer pour nous. Outrage dont Dieu se tient, et doit se tenir grièvement offensé.

De là qu'arrive-t-il? le Saint-Esprit nous l'apprend : *Malheur à celui qui se confie dans la créature aux dépens du Créateur, et qui prend pour son soutien un bras de chair* (Jerem. 17). Dieu permet que nos projets échouent, que nos mesures deviennent inutiles, que nos espérances soient trompées, que tous les maux dont on voulait se garantir, viennent fondre sur nous, que des parents, des amis, de prétendus protecteurs manquent, ou de pouvoir pour nous soutenir, ou de bonne volonté pour y travailler. Dieu, dis-je, le permet; et c'est alors que, forcés par une dure nécessité, et n'ayant plus d'autre refuge, nous commençons à lever les mains vers lui, et à réclamer son assistance.

Or, en de pareilles conjonctures, qu'aurait-il droit de nous répondre? S'il pensait et s'il agissait en homme, il nous rejetterait de sa présence, il refuserait de nous écouter, il nous renverrait à ces faux dieux que nous lui avons préférés, il nous abandonnerait à nous-mêmes, il insulterait à notre misère et il s'en ferait un triomphe, bien loin d'y compatir en aucune sorte et de la soulager. Mais c'est ici le miracle et le comble de sa miséricorde, miracle que nous ne pouvons assez admirer, et qui mérite toute notre reconnaissance. Quoiqu'il soit le dernier à qui nous allions, et que nous n'allions même à lui que par une espèce de contrainte, il veut bien néanmoins encore nous entendre; il veut bien nous ouvrir son sein, et prêter l'oreille à nos prières; il veut bien y condescendre et devenir notre appui, notre consolateur, notre restaurateur; il veut bien, pour nous rétablir et nous relever, nous tendre les bras et répandre sur nous ses dons. Voilà ce qui n'appartient qu'à une bonté souveraine. C'est être miséricordieux et bienfaisant en Dieu.

II.

Sécheresses et aridités dans la Prière. Esprit de Prière.

Quelle misère, mon Dieu! quelle contradiction! Vous êtes pour moi la source de tous les biens : dans l'éternité vous serez toute ma béatitude; et dès cette vie je ne puis prétendre de plus solide bonheur que d'approcher de vous, que d'être en votre présence et devant vous, que de converser et de m'entretenir avec vous : je le sais, j'en suis instruit, la foi me l'enseigne, la raison me le donne à connaître, l'expérience me l'apprend et me le fait sentir. Toutefois, Seigneur, comment est-ce que je vais à la prière, où je dois vous parler, vous écouter, vous répondre? comment est-ce que je vais et que je demeure à l'oraison, qui ne doit être autre chose qu'un commerce intime entre vous et moi? Je dis entre vous, tout grand que vous êtes, ô souverain Maître de l'univers! et moi, tout méprisable, tout néant que je suis, vile et abjecte créature.

A peine ai-je plié le genou, à peine suis-je resté quelques moments au pied d'un oratoire pour vous offrir mes hommages, que je pense à me retirer. Mon esprit volage et sans arrêt m'abandonne, et se porte partout ailleurs. Mon cœur, comme une terre sans eau, ou comme une herbe fanée et sans suc, n'a ni goût, ni sentiment, ni mouvement. D'où il arrive que je tombe dans une indifférence et une langueur qui me rend un des plus saints exercices insipide et onéreux. J'en devrais faire mon plaisir le plus doux, mais il me devient un fardeau et une peine.

Voilà, Seigneur, le triste état où je me vois, et dont j'ai bien sujet de m'humilier. Quoi! mon Dieu, vous daignez me recevoir auprès de vous; vous me permettez de vous exposer humblement et avec une espèce de familiarité mes pensées; vous trouvez bon que je vous adresse mes vœux; vous prêtez l'oreille pour m'entendre; et mon âme stérile et aride ne m'inspire rien, ne produit rien, ne vous dit rien! Si c'était par une crainte respectueuse, qui tout à coup me saisît à la vue de vos grandeurs, et qui m'interdît; si c'était par un principe de la religion, par une vive impression de votre adorable majesté, je ne laisserais pas de vous honorer alors, et mon silence même vous parlerait. Mais je dois, à ma condamnation et à ma honte, le confesser : c'est par une froideur mortelle, c'est par une lenteur oisive et paresseuse, c'est par un assoupissement que rien ne réveille. Ah! Seigneur, ne finira-t-il point? Il y a longtemps que je me le reproche, et que je souhaite d'en sortir : mais ce ne sera qu'avec votre grâce, et de moi-même je ne le puis. Or, cette grâce, je vous la demande. Je viens à vous pour cela, j'ai recours à vous; et, dans la prière que je vous fais, tout le fruit que je me propose, est d'obtenir de vous l'espirtde prière.

Don précieux que votre prophète nous a promis de votre part et en votre nom. C'est par sa bouche que vous avez dit : *Je répandrai sur Jérusalem un esprit de prière* (Zach. 12); c'est-à-dire, que vous répandrez sur l'âme fidèle un esprit d'intelligence, un esprit de recueillement, un esprit de piété. Un esprit de lumière et d'intelligence, qui, dans la prière, lui découvrira vos éternelles vérités, les lui fera creuser et approfondir jusqu'à ce qu'elle en soit remplie et toute pénétrée. Un esprit de recueillement, qui, pendant la prière, effacera de son souvenir toute idée du monde, la dégagera de toute vue humaine, la détournera de tout objet étranger et profane; en sorte que des yeux de la foi elle ne voie que vous, et que toutes ses puissances intérieures ne soient occupées que de vous. Un esprit de piété, qui lui donnera un attrait particulier à la prière, qui l'y affectionnera, qui lui en facilitera la pratique; tellement qu'elle en fasse sa nourriture, son repos, sa joie, ses plus chères délices.

Tel était l'esprit qui animait vos saints dans ces longues et ferventes oraisons où descendaient sur eux les plus purs rayons de votre clarté céleste, où vous les éleviez aux plus hautes connaissances de vos adorables et innombrables perfections, où ils vous contemplaient comme face à face, où ils s'abîmaient et se perdaient amoureusement en vous, où leurs cœurs s'embrasaient du feu le plus ardent, et où ils goûtaient des douceurs ineffables. Aussi, avec quel empressement allaient-ils à la prière, avec quel zèle et quelle assiduité! C'étaient leur entretien le plus ordinaire; c'était, pour ainsi parler, leur pain de tous les jours, et leur délassement le plus agréable dans les fonctions laborieuses qui les occupaient.

Par votre grâce, ô mon Dieu! cet esprit de prière ne s'est point retiré du christianisme. Il y est encore, et il agit parmi ce petit nombre de justes que vous vous êtes réservés sur la terre. C'est lui qui, selon le langage de votre Apôtre, *soutient leur infirmité* (Rom. 8). C'est lui qui prie dans eux et pour eux, *avec des gémissements qui ne se peuvent exprimer* : et vous, Seigneur, qui sondez le fond des cœurs, *vous savez ce qu'il leur inspire.* Vous voyez leurs larmes, vous entendez leurs soupirs, vous êtes témoin de leurs secrets élancements vers vous, de leurs désirs enflammés, de leurs saints transports. Hélas! malgré toute mon indignité, voilà où je pourrais aspirer et parvenir moi-même, si j'apportais à la prière plus de soin, plus de préparation; et si j'apprenais à me faire plus de violence pour recueillir mes sens, pour fixer l'attention de mon esprit, et pour exciter les affections de mon cœur.

Car, quoiqu'il soit vrai que, sans égard aux dispositions d'une âme, quelque bien préparée qu'elle puisse être, vous l'éprouvez quelquefois par des sécheresses où sa volonté n'a point de part, il est certain néanmoins, suivant l'ordre commun de votre providence, qu'à proportion des efforts que nous faisons pour vous chercher dans l'oraison, nous vous y trouvons; et que c'est aux âmes les plus vigilantes, les plus attentives sur elles-mêmes, que vous vous communiquez avec

plus d'abondance. De là donc, aussi négligent et aussi lâche que je le suis et que je me connais, dois-je m'étonner que tout le temps de ma prière se passe en des tiédeurs et des égarements continuels; et n'est-ce pas à ma lâcheté et à mon extrême négligence que je dois les imputer?

Du moins, mon Dieu, n'ai-je point encore perdu l'estime de la prière. Du moins ai-je encore cet avantage d'en comprendre l'excellence, l'utilité, la nécessité. C'est une ressource pour en allumer tout de nouveau dans moi l'esprit, et pour le ressusciter. Je vois quel besoin nous avons tous de ce secours, et quel besoin j'en puis avoir plus que les autres. Je n'ignore pas ce que les disciples de votre Fils bien-aimé lui disaient : *A qui irons-nous, Seigneur, si ce n'est à vous? vous avez les paroles de la vie éternelle* (Joan. 6). Et je sais de plus que, pour aller à vous, il n'y a point de voie plus droite que la prière. Je sais que la prière est cette mystérieuse échelle que vit votre serviteur Jacob, laquelle touchait de la terre au ciel, et par où vos anges montaient et descendaient, pour nous marquer comment l'oraison porte vers vous nos vœux, et attire sur nous vos dons. Je suis persuadé de tout cela, et dans cette persuasion, je regarde comme un des malheurs pour moi le plus funeste, et comme la ruine entière de mon âme, si, rebuté de la prière, je venais à l'abandonner. Vous ne l'avez point encore permis, et vous ne le permettrez point. Quelque éloignement que j'en puisse avoir par mon indolence naturelle et par ma faute, je ne l'ai point après tout quittée jusques à présent, et je ne la veux point quitter. Vous bénirez ma résolution, et vous aurez égard à ma persévérance. Vous m'aiderez à vaincre cette lenteur habituelle qui m'appesantit, et qui rend ma prière si languissante. Vous m'inspirerez vous-même, et vous m'animerez.

Je n'attends pas toutefois, Seigneur, que d'abord vous me traitiez comme tant d'âmes vertueuses, ni que vous me favorisiez des mêmes communications. Ce sont des grâces qu'il faut mériter, et dont vous récompensez notre fidélité et notre constance. Mais, du reste, ayez pitié, mon Dieu, de ma faiblesse; et pour seconder mes efforts, faites au moins couler sur moi de temps en temps quelques gouttes de cette rosée qui s'insinue dans les cœurs les plus endurcis, et qui les amollit. Sans cette onction divine, je me défie de ma fermeté et de mon courage. Cependant, qu'il en soit ainsi que vous l'ordonnerez : ce sera toujours le mieux, et pour votre gloire et pour mon bien. A quelques épreuves qu'il vous plaise de me mettre, je les accepte. Vous ne m'y délaisserez pas; mais vous me soutiendrez, afin que je puisse les soutenir.

Car je l'ai dit, mon Dieu, et souffrez que je m'explique encore devant vous sur un sujet dont il m'est si important de me bien convaincre. Il est vrai que les dégoûts de la prière où nous tombons à certains temps, que ces langueurs sensibles et ces désolations qui nous abattent et semblent nous faire perdre tout courage, sont quelquefois de simples épreuves dont se sert votre providence pour purifier vos élus

et les perfectionner. Vous vous éloignez d'eux en apparence, lors même qu'ils vous cherchent avec l'intention la plus pure et le zèle le plus sincère. Ils vous parlent, et vous ne leur répondez point. Ils vous réclament, et vous êtes comme insensible à leurs vœux. Ils s'écrient sans cesse, et vous disent, comme cet aveugle de l'Evangile : *Seigneur, faites que je voie* (Luc. 18); mais vous les laissez en d'épaisses ténèbres et dans une nuit obscure qu'ils ne peuvent percer : à peine leur reste-t-il quelque lueur pour se conduire. Situation affligeante et presque accablante : il n'y a que ceux qui passent ou qui ont passé par ce désert, qui puissent bien connaître ce qu'il en coûte pour y marcher. Vous avez en cela, mon Dieu, vos desseins toujours adorables et toujours favorables, quoique rigoureux : vous voulez exercer vos élus par de rudes combats, afin de multiplier leurs couronnes par les victoires qu'ils remporteront ; vous voulez leur apprendre à vous servir pour vous-même, et par un pur esprit de foi et d'amour, et non point pour les consolations intérieures, ni toutes les douceurs spirituelles qui pourraient les attirer à vous et les y attacher; vous voulez leur fournir de quoi vous prouver leur fidélité et leur constance, et par là même leur fournir des sujets de sanctification et de mérite. Voilà vos vues, toutes salutaires et toutes miséricordieuses; et dès qu'une âme y est bien entrée, qu'elle est bien instruite et bien persuadée de cette vérité, c'est un appui qui la soutient dans ses langueurs involontaires et ses attiédissements.

Que dis-je, mon Dieu, et n'ai-je pas toujours lieu de me confondre là-dessus et de m'humilier? Ces délaissements apparents et ces aridités dans la prière, j'en conviens, ce sont souvent des épreuves où vous mettez les âmes les plus fidèles; mais il n'est pas moins ordinaire que ce soient de justes châtiments dont vous punissez les âmes négligentes. Vous ne les écoutez point ou vous semblez ne les point écouter, parce qu'en mille choses elles vous refusent ce que vous demandez d'elles, et qu'elles résistent à vos divines volontés; vous ne vous communiquez point à elles, parce qu'elles vont à vous sans préparation, et qu'elles demeurent auprès de vous sans réflexion et sans attention ; vous leur fermez votre sein, parce qu'elles ne se sont pas fait la moindre violence pour se recueillir en vous, et pour se rappeler à elles-mêmes. Or n'est-ce pas là mon état? et de quoi pourrais-je me plaindre, quand je ne puis m'en prendre qu'à moi du peu de goût que je sens à la prière, et du peu de fruit que j'en retire? Mais, Seigneur, c'est déjà une heureuse disposition pour guérir le mal, que d'en connaître le principe. Il s'agit d'y apporter le remède, et c'est pourquoi j'implore votre secours. Les apôtres demandaient autrefois à votre Fils, leur Maître et le nôtre, qu'il leur enseignât à prier : voilà ce que je ne cesserai point de vous demander moi-même. Il y faut de ma part plus de soin, plus de vigilance, plus d'efforts pour fixer mon esprit et pour exciter mon cœur; il y faut plus de ferveur et plus d'assiduité à remplir tous mes devoirs : mais sans vous tous mes soins seraient inutiles. Jetez un regard sur moi du plus

haut des cieux. Faites luire sur votre serviteur un rayon de votre lumière. Parlez-lui au cœur, et par cette parole intérieure que vous lui ferez entendre, daignez le former vous-même à converser utilement et saintement avec vous.

III.

Recours à la Prière dans les afflictions de la vie.

Dans l'affliction où j'étais, je me suis souvenu de Dieu, et j'ai senti la joie se répandre dans mon cœur (Psalm. 76). C'est ce qu'éprouvait le prophète royal, et c'est le témoignage qu'il en rend lui-même. Le sceptre ni la couronne qu'il portait ne l'exemptaient pas de peines; ou plutôt, n'est-ce pas ce qui l'exposait aux plus grandes peines? Quoi qu'il en soit, à quoi, dans toutes ses peines, avait-il recours? à la prière. Il y trouvait son soutien, son repos, sa consolation. Ressource des âmes affligées, et ressource immanquable. Il faut en avoir fait l'expérience pour le connaître.

En effet, ce n'est jamais en vain qu'une âme s'adresse à Dieu dans la douleur qui la presse. Souvent elle ne sait pas, ni ne peut savoir par où Dieu la consolera. Souvent même, à n'en croire que les sens et que la raison humaine, il lui semble que son mal est sans remède, tant elle en est possédée et accablée. Mais qu'elle ne s'écoute point elle-même; qu'elle se fasse violence pour surmonter un certain dégoût qui l'éloigne de la prière (car le chagrin dégoûte de tout); que dans un esprit de foi et de confiance elle se prosterne aux pieds de Dieu, elle se jette dans le sein de Dieu; qu'elle lui dise comme David : Vous êtes, Seigneur, souverainement équitable dans vos jugements; mais vous n'êtes pas moins compatissant à nos maux, ni moins charitable. Vous exercez sur moi votre justice en m'affligeant : exercez encore sur moi-même votre miséricorde en me consolant. Qu'elle agisse et qu'elle parle de la sorte, Dieu se laissera toucher à cette prière : il y prêtera l'oreille et elle opérera dans le temps.

Je dis dans le temps marqué de Dieu. Il a ses moments, et ce n'est pas toujours sur l'heure ni dès le jour même qu'il calme la tempête, et qu'il remet une âme dans sa première tranquillité. Mais au bout de quelques heures, de quelques jours, ou extérieurement il la console par quelque événement auquel elle ne s'attendait pas, et qui lui présente une scène toute nouvelle et plus agréable, ou il la fortifie intérieurement par quelque réflexion qui lui fait envisager les choses sous des idées moins tristes et moins fâcheuses. Car, comme la plupart de nos chagrins ne viennent que d'une imagination blessée, il ne faut assez communément qu'une vue, qu'une réflexion, pour dissiper le nuage qui enveloppait l'esprit et qui le plongeait dans une noire mélancolie. Dans un instant on ne se reconnaît plus; on n'est plus le même : ce qui semblait un monstre ne paraît plus qu'un vain fan-

tôme ; on a honte de sa faiblesse passée, et de l'abattement où l'on est tombé, on se relève et on rentre dans la paix. Qui fait tout cela? c'est qu'on n'a pas oublié Dieu, et qu'on s'est tourné vers Dieu. De là, cet important avis de l'apôtre saint Jacques : *Si quelqu'un est dans la tristesse, qu'il prie* (Jac. 5, v. 13). Peut-être Dieu tardera-t-il un peu à venir et à ramener la sérénité ; mais ne cessons point de prier. La prière, comme la parole de Dieu, *produit son fruit dans la patience* (1).

C'est de quoi nous avons, sinon un exemple, du moins une figure, dans la personne de Jésus-Christ. Ce divin Sauveur, se voyant à la veille de cette sanglante passion où la justice de son Père l'avait condamné, et sentant le trouble et les agitations de son âme, ne cherche point ailleurs de soulagement à sa peine, que dans la prière (Luc. 22). S'il eût suivi l'attrait et le sentiment naturel, il se fût arrêté avec ses Apôtres, il leur eût déchargé son cœur, il leur eût représenté l'extrémité des maux qui lui pendaient sur la tête, et la rigueur du supplice qu'il allait subir. C'eût été pour lui une espèce d'adoucissement, de les entretenir, de les écouter, de recevoir les témoignages de leur zèle, de leur attachement à sa personne, de leur compassion. Mais il connaissait trop combien il y a peu de fond à faire sur les hommes, et combien peu l'on en peut attendre de solides secours dans les adversités de la vie. Il l'éprouvait même sur l'heure : à peine ses Apôtres faisaient-ils quelque attention à ce qu'il leur disait, à peine l'écoutaient-ils ; ils demeuraient plongés dans le sommeil, et ne lui répondaient pas une parole.

Que lui restait-il donc? la prière ; mais une prière humble et soumise, mais une prière continue et prolongée pendant les heures entières, mais une prière fréquente et réitérée jusqu'à trois fois sur le même sujet et dans la même conjoncture. Et en quoi consistait-elle, cette prière? à quoi se réduisait-elle? elle ne consistait point en de longs discours ; mais, selon le rapport des évangélistes, elle se réduisait à quelques mots entrecoupés qu'il prononçait et qu'il répétait de temps en temps. Du reste, il se tenait prosterné devant son Père, il se soumettait à ses ordres, il acceptait ses arrêts, il attendait dans le silence que ce Père tout-puissant et tout miséricordieux jetât sur lui un regard favorable, qu'il le rassurât, qu'il le fortifiât, qu'il lui rendît la tranquillité et le calme.

Chose admirable, et merveilleux effet de la prière! Il semblait que le ciel fût insensible aux gémissements et aux vœux redoublés de ce Dieu sauveur. Il priait, il se remettait à prier, et, sans se rebuter, il recommençait encore tout de nouveau ; mais ses inquiétudes, ses alarmes, ses ennuis, ses combats intérieurs, bien loin de lui donner quelque relâche, croissaient au contraire jusqu'à le faire tomber en défaillance, et à lui causer une sueur de sang. Tout cela est vrai ; mais tout cela n'était point une preuve de l'inutilité de sa prière. Elle

(1) *Fructum afferunt in patientiâ* (Luc. 8).

devait agir dans peu, et le moment approchait où il en devait sentir l'efficace Il vint, ce moment : la prière, ou, pour mieux dire, la grâce d'en-haut, fruit ordinaire de la prière, eut bientôt dissipé ses frayeurs, relevé son courage, et fait succéder dans son âme, aux plus violents orages, la sérénité la plus parfaite. Quelle heureuse et quelle subite révolution dans les sentiments et les dispositions de son cœur ! Avant que de prier, et jusque dans l'exercice de la prière, il était tout interdit, tout abattu, tout désolé ; mais sa prière finie, ce fut tout à coup, pour ainsi dire, comme un autre homme. Plus rien qui l'étonnât, plus rien qui le déconcertât, plus rien qui pût altérer sa fermeté désormais inébranlable, et cette nouvelle force dont il se trouve revêtu.

D'où nous pouvons juger quelle est l'illusion, non-seulement de tant de mondains, mais de tant de chrétiens même et de personnes pieuses, qui, par l'aveuglement le plus déplorable, quittent le remède lorsqu'ils en ont un besoin plus pressant; je veux dire, qui, dans l'affliction, se retirent de la prière et la négligent, lorsque la prière leur est plus nécessaire et qu'ils en peuvent tirer plus d'avantage. Car voilà l'erreur : on est rempli d'amertume, on a dans l'esprit mille pensées qui l'attristent et qui le tourmentent, on a dans le cœur mille mouvements qui le saisissent, qui l'irritent, qui le soulèvent. Que faire en cette situation pénible et douloureuse ? on se persuade pouvoir alors se distraire avec plus de liberté ; on se croit en droit de s'émanciper et de laisser ainsi pendant quelque temps mûrir la plaie et se fermer ; on retranche de ses pratiques journalières; on abrège ses prières les plus communes, bien loin d'en ajouter de nouvelles : c'est-à-dire, qu'on se prive de la plus sûre, et même de l'unique ressource qu'on puisse avoir, et que, par un égarement pitoyable, on cherche sa consolation où elle n'est pas, sans la chercher où elle est, et où tant d'autres l'ont trouvée avant nous. On la trouverait à un autel, on la trouverait à un oratoire et au pied du crucifix, on la trouverait dans une méditation, dans une communion, on la trouverait partout, dès que l'âme s'élèverait à Dieu, et le réclamerait en implorant son assistance.

On me dira : Mais le moyen de prier, lorsqu'on est sans cesse obsédé du sujet qui nous chagrine et qu'on ne peut presque penser à autre chose, ni être touché d'autre chose? Dans ce renversement et ce bouleversement de l'âme, pour s'exprimer de la sorte, est-on maître de recueillir son esprit et est-on maître d'affectionner son cœur? Ah! j'en conviens, et telle est notre misère : il y a de ces temps orageux où l'on n'est proprement maître ni de son esprit par rapport à l'attention que demande la prière, ni de son cœur par rapport à une certaine affection. Mais prions au moins comme nous le pouvons : or, nous le pouvons toujours, puisqu'au moins nous sommes toujours maîtres d'aller nous présenter devant Dieu, et de nous tenir auprès de Dieu. Cette seule présence parlera pour nous, et dira confusément tout ce que nous ne pourrons dire distinctement et en détail. Ainsi le

prophète Jérémie, dans une posture de suppliant et prosterné aux pieds du Seigneur, se contentait de lui représenter sa peine : *Voyez, mon Dieu, considérez en quelle affliction je me trouve* (Thren. 1). Ce langage se fait entendre à Dieu : il en démêle tout le sens, et il est très-disposé à y répondre.

Mais j'ai prié et je n'éprouve point que j'en sois mieux. Peut-être n'en êtes-vous pas mieux actuellement, ou peut-être avez-vous quelque lieu de le croire, parce que votre sensibilité est toujours la même; mais retournez à la prière, persévérez dans la prière, demeurez-y et attendez le Seigneur. S'il diffère, il saura bien vous dédommager de ce délai. On ne perd rien avec lui, et il ne lui faut qu'un instant pour former le plus beau jour dans la plus épaisse nuit, et pour faire succéder la joie la plus pure aux plus amères douleurs. D'autres que vous en ont fait l'épreuve, et ils en ont tous rendu le même témoignage. Croyez-le, et mettez-vous en état de pouvoir bientôt vous-même en servir comme eux de témoin.

Mais je me sens bien : le chagrin qui me poursuit est plus fort que moi; je n'en reviendrai jamais. Jamais! Hé! qui êtes-vous, homme de peu de foi, pour mettre des bornes à la vertu de la grâce et à la douceur de son onction? Est-il un cœur si serré qu'elle ne puisse ouvrir et où elle ne puisse pénétrer, et partout où elle s'insinue et elle pénètre, est-il une blessure si profonde, si envenimée, si cuisante, dont elle ne puisse amortir le sentiment? Vous avez mille voies, Seigneur, pour la répandre, cette onction sainte. Ces voies nous sont inconnues, mais c'est assez que vous les connaissiez. Votre Esprit souffle où il veut, quand il veut, de la manière qu'il veut. Nous ne savons où il va, ni comment il y va; mais enfin il y va, lorsqu'on a pris soin de l'y appeler, et il y porte l'abondance de la paix. Oh qu'il est doux, cet Esprit du Seigneur! et selon la parole de votre prophète, qu'il est doux, mon Dieu, pour ceux qui vous craignent! qu'est-ce donc, pour ceux qui espèrent en vous, qui vous aiment et qui vous invoquent?

IV.

Prière mentale, ou pratique de la Méditation. Son importance à l'égard des gens du monde.

Dans le dernier entretien que nous eûmes il y a quelque temps, je me hasardai à vous parler de la méditation; mais vous en parûtes surpris, et vous me répondîtes d'un ton assez décisif, que cela ne convenait guère à un homme du monde, surtout à un homme aussi occupé que vous l'êtes, et qu'il fallait renvoyer ces sortes d'exercices aux solitaires, aux religieux, à un petit nombre de personnes dévotes qui passent leurs jours dans la retraite. Voilà votre pensée; mais

permettez-moi de vous déclarer ici plus expressément la mienne, et d'insister tout de nouveau sur la proposition que je vous ai faite.

A vous en croire, une courte méditation chaque jour n'est point une pratique qui vous soit propre dans votre état; mais, pour vous détromper de cette erreur, je vais vous faire quelques questions qui vous sembleront fort étranges, et qui ne seront pas néanmoins hors de propos. Car, quand vous me dites : Me convient-il de m'adonner à la méditation? je vous dis, moi, et je vous demande : Vous convient-il de vous sauver? vous convient-il de conserver votre âme nette de tout péché capable de la perdre éternellement et de la damner? vous convient-il, au milieu de tant de piéges, de tant d'écueils où votre condition vous expose par rapport à la conscience, de les découvrir tous et de les bien connaître, pour y prendre garde et pour les éviter? vous convient-il de savoir où vous en êtes avec Dieu, ce que vous devez à Dieu, comment vous vous en acquittez devant Dieu, si, dans toute la conduite de votre vie, vous agissez selon les principes de l'Evangile et de la loi de Dieu? vous convient-il d'apprendre la religion que vous professez, d'en pénétrer les grandes vérités, et de vous en remplir; de n'oublier jamais les hautes espérances qu'elle vous donne, et les terribles menaces qu'elle vous fait; de vous prémunir ainsi contre mille occasions, mille tentations, d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus subtiles, et que peut-être vous ne le remarquez pas? Tout cela, dis-je, et le reste, vous convient-il dans le monde? Sans doute qu'étant chrétien, comme vous prétendez l'être, vous n'hésiterez pas à reconnaître qu'il n'est rien de plus important pour vous, ni rien par conséquent de plus convenable, que tout ce que je viens de vous marquer : or, tout ce que je viens de vous marquer dépend de la méditation; et par une suite incontestable, rien donc, en quelque état que vous soyez, ne vous convient mieux que la méditation.

Sans une sérieuse méditation sur le salut, comment travaillerez-vous solidement et efficacement à une affaire où les illusions sont si fréquentes et les égarements si communs? Comment vous maintiendrez-vous dans l'innocence chrétienne, si vous n'avez la crainte du péché dans le cœur, et comment vous imprimerez-vous dans l'âme cette crainte du péché, si vous ne vous appliquez souvent à considérer les puissants motifs qui vous en doivent inspirer de l'horreur? Comment, assailli de tant de passions également impétueuses et artificieuses, les réprimerez-vous et apercevrez-vous leurs déguisements et leurs surprises, si, par d'utiles retours sur vous-même, vous ne vous étudiez à démêler tous vos sentiments, et à rectifier toutes vos intentions? Le moyen que, dans l'embarras et la diversité d'occupations qui vous répandent au dehors, vous ayez toujours présente la vue de vos devoirs, et que dans vos délibérations, dans vos résolutions, vous ne vous écartiez jamais des voies de la justice ou de la charité, à moins que vous ne preniez sans cesse la balance du sanctuaire pour peser chaque chose devant Dieu, et pour examiner ce

qu'il y a de bon et ce qu'il y a de défectueux? Le moyen, qu'au milieu de tant de précipices dont vous êtes environné de toutes parts, n'ouvrant jamais les yeux pour mesurer vos démarches, et vous laissant aller au hasard, vous ne fassiez pas de tristes et de funestes chutes? que ne repassant jamais dans votre esprit la loi du Seigneur, vous en soyez assez instruit pour la pratiquer fidèlement et pleinement? que, ne vous retraçant jamais le souvenir des grandes vérités de la foi, des jugements de Dieu, de ses châtiments et de ses miséricordes, de votre fin dernière, d'une souveraine béatitude, d'un enfer, vous puissiez, sans être appuyé et comme armé de ces considérations, résister aux attaques de vos ennemis invisibles, et repousser leurs traits empoisonnés? Qu'en sera-t-il donc de vous? ce qu'il en est d'une multitude infinie de mondains qui manquent de réflexion, vivent dans des ignorances criminelles, commettent des fautes très-grièves, négligent les plus essentielles obligations, portent le nom de chrétien, et n'ont presque nulle teinture, nulle idée du christianisme, se font des règles et une morale à leur mode, les suivent sans scrupule, et courent à la perdition avec aussi peu d'inquiétude, que s'ils étaient dans le chemin le plus sûr et le plus droit.

En vérité, l'on ne vous comprend pas, vous autres gens du monde; et quoique éclairés d'ailleurs, vous êtes, au regard du salut, bien aveugles dans vos raisonnements. Vous tombez en des contradictions monstrueuses; vous êtes les premiers à dire que le salut est une affaire capitale, et vous ne voulez pas vous donner le loisir d'y penser; vous dites que c'est une affaire difficile et incertaine, et vous ne voulez faire nulle attention aux moyens d'y réussir et de l'assurer, vous dites que c'est une affaire indispensable et d'une nécessité absolue, et vous vous croyez dispensés des exercices qu'on y juge les plus propres, et qui peuvent le plus y contribuer. Ainsi de tous les autres points que je pourrais parcourir, où vous supposez dans la spéculation les mêmes principes que nous, et vous tirez néanmoins dans la pratique des conclusions toutes contraires.

Vous faites plus, et pour ne point sortir du sujet dont il s'agit entre nous, vous vous prévalez, contre l'usage de la méditation, de cela même qui doit être pour vous une raison plus pressante et plus particulière de vous y rendre assidu. Car vous alléguez le bruit, le tumulte, les soins, les engagements, les agitations du monde : tout votre temps, dites-vous, s'y consume, et à peine pouvez-vous vous reconnaître. Or voilà justement pourquoi vous avez plus besoin d'une solide méditation : afin que ce tumulte et ce bruit du monde ne vous jette point dans un oubli entier de Dieu, et de ce qui lui est dû; afin que ces soins du monde, comme des épines, n'étouffent point dans vous le bon grain de la parole de Dieu, et qu'ils ne vous détournent point du soin de votre âme et de sa perfection; afin que ces engagements du monde ne deviennent point pour vous des engagements d'iniquité, et que ce ne soient point des pierres de scandale où votre vertu se démente; afin que ces agitations du monde ne vous trou-

blent point, et, si j'ose m'exprimer de la sorte, ne vous étourdissent point jusqu'à vous endurcir le cœur et à vous ôter tout sentiment de piété : car c'est ce qui arrive communément.

Le dirai-je, et quelle peine aurais-je à le dire, puisque ce n'est point un paradoxe, mais une vérité certaine et indubitable? Un solitaire, un religieux, une personne de piété et séparée du monde, quoique vivant dans le monde, pourraient plus aisément se passer de la méditation ; et la preuve en est très-naturelle : parce que, dans le silence du désert, dans l'obscurité du cloître, dans le repos d'une vie pieuse et retirée, il y beaucoup moins d'objets qui les puissent distraire ; et qu'après tout, au défaut de la méditation, ils ont bien d'autres observances qui les attachent à Dieu, qui leur en renouvellent à toute heure la pensée, qui, en cent manières différentes, leur remettent devant les yeux les maximes éternelles, et qui, par là, leur servent de préparatifs contre la dissipation de l'esprit, et tous les relâchements où elle serait capable de les porter. Mais, dans le train de vie où vous êtes, et dans la situation où il vous met, si vous rejetez la sainte méthode que je vous prescris, et si vous refusez de vous y assujettir, que vous restera-t-il pour y suppléer?

Peut-être est-ce le terme de méditation qui vous choque : car la faiblesse du mondain va quelquefois jusque-là. On est prévenu contre tout ce qui a quelque apparence de vie dévote ; et c'est assez d'entendre nommer certaines pratiques, pour en concevoir un dégoût, et pour traiter ceux qui nous les proposent d'esprits simples et de gens qui ne savent pas le monde. Eh bien! si le nom ne vous plait pas, laissez-le, j'y consens; mais retenez la chose : il importe peu du reste comment vous l'appellerez. Et ne me dites pas que vous ne savez point méditer, et que vous n'en avez nul usage : car je dis moi au contraire, qu'il n'est rien dont nous ayons plus d'usage que de la méditation, et que sans étude nous savons méditer sur tout. Nous savons méditer sur une affaire temporelle, sur un intérêt de fortune ; méditer sur un procès ou à poursuivre, ou à soutenir, ou à décider ; méditer sur une entreprise, sur un emploi, sur un parti, sur un établissement, sur un mariage; méditer sur une intrigue politique, sur une négociation, sur un traité, sur un commerce ; méditer sur un ouvrage d'esprit, sur un point de doctrine, sur une question, une opinion de l'école ; et s'il faut l'ajouter, méditer même sur un crime que nous projetons : c'est-à-dire, que sur tout cela et sur tout le reste, dont le détail serait infini, nous savons réfléchir, raisonner, chercher des moyens, prendre des précautions, démêler le bien et le mal, le vrai et le faux, ce qui convient et ce qui ne convient pas, ce qui peut profiter et ce qui peut nuire. C'est-à-dire, que nous savons sur tout cela délibérer, examiner, peser les raisons, prévoir les obstacles, faire des arrangements, former des résolutions; c'est-à-dire, que nous savons penser à tout cela, en tous lieux, en tout temps, le matin, le soir, le jour, la nuit, et y penser sans ennui, sans distraction, avec l'attention la plus infatigable et la plus cons-

tante. Comment n'y aura-t-il que les choses de Dieu et que le salut, à quoi nous ne puissions appliquer notre esprit, ni arrêter nos pensées? Comment sera-ce l'unique sujet, sur quoi la méditation nous devienne ou nous semble impratiquable? En deux mots, *veillez*, suivant l'importante leçon du Sauveur des hommes, *et priez*. Veillez et observez attentivement tous vos pas : pourquoi? parce que vous marchez dans un pays ennemi, et qu'à tout moment vous pouvez être surpris. Priez et implorez humblement la grâce d'en-haut : pourquoi? parce que vous êtes faible, et que, sans l'assistance divine, vous ne pouvez vous défendre. Veillez, et votre vigilance rendra votre prière plus efficace auprès de Dieu; priez, et votre prière secondera votre vigilance par les secours qu'elle vous attirera de la part de Dieu. Or, pour l'un et pour l'autre, le même Sauveur vous donne encore cet avis, qui est de vous retirer à l'écart, et de rentrer en vous-même; examinant devant Dieu toute votre conduite, vous demandant compte de toutes vos actions, supputant et vos progrès et vos pertes, prenant des mesures pour réparer le passé et pour réformer l'avenir, vous excitant, vous encourageant, vous adressant au ciel et l'intéressant en votre faveur. Il n'est point question d'y employer beaucoup de temps, mais d'être exact et régulier à y donner tous les jours quelque temps. Vous saurez bien le ménager, ce temps, et le trouver, dès que vous le voudrez; et vous le voudrez, dès que vous comprendrez bien le prix de votre âme, et combien il vous importe de la sauver.

Mais c'est ce que vous n'avez point encore compris comme il faut; et de ce que vous ne le comprenez pas, voilà pourquoi vous y pensez si peu. Vous pensez à toute autre chose, vous vous occupez de toute autre chose : hé! ne penserez-vous jamais à vous-même? jamais ne vous occuperez-vous de vous-même? Car ce que j'appelle vous-même, ce ne sont point ces biens, ces plaisirs, ces honneurs mondains qui passent si vîte, et à quoi vous êtes néanmoins si attentif. Ce ne sont point toutes ces affaires, ou domestiques, ou étrangères, qui ne regardent que des intérêts temporels, et dont vous avez sans cesse la tête remplie. Tout cela n'est point vous-même, puisque tout cela peut être séparé de vous, et qu'indépendamment de tout cela vous pouvez subsister, et être éternellement heureux ou éternellement malheureux. Mais vous-même, vous, dis-je, c'est cette âme immortelle qui fait la plus noble partie de votre être, et que Dieu vous a confiée; cette âme dont la perte serait pour vous le souverain malheur, quand vous pourriez posséder tout le reste; et dont le salut au contraire doit être votre souveraine béatitude, quand il ne vous resterait rien d'ailleurs, et que tout vous serait enlevé. Voilà, encore une fois, et à proprement parler, ce que vous êtes, et voilà par conséquent ce qui demande toutes vos réflexions. Or, ces réflexions ne se font que par la méditation, et de là, vous jugez avec quelle raison on vous recommande une pratique si salutaire.

V.

Usage des Oraisons jaculatoires ou des fréquentes aspirations vers Dieu.

On demande assez communément des pratiques pour se recueillir au dedans de soi-même dans les différentes occupations de la vie. On se plaint du peu de loisir qu'on a pour vaquer à la prière, et pour se réveiller souvent et se renouveler en esprit par ce saint exercice. D'où il arrive que, malgré toutes les résolutions qu'on a prises à certains temps, une multitude d'affaires qui se succèdent les unes aux autres, nous fait perdre le souvenir de Dieu; et que, dans cet oubli de Dieu, on se dissipe, on se relâche, on devient tout languissant, ou du moins qu'on agit d'une façon toute humaine et sans mérite. Or, le remède le plus aisé, le plus prompt, comme aussi le plus efficace et le plus puissant, c'est ce qu'on appelle, selon le langage ordinaire, prières jaculatoires et dévotes élévations de l'âme à Dieu.

Ce sont certaines paroles vives et affectueuses par où l'âme s'élance vers Dieu, tantôt pour lui marquer sa confiance, tantôt pour le remercier de ses dons, tantôt pour exalter ses grandeurs, tantôt pour s'anéantir devant ses yeux; quelquefois pour fléchir sa colère et pour implorer sa miséricorde, toujours pour lui adresser d'humbles demandes et pour réclamer son secours. Ces prières sont courtes, et ne consistent qu'en quelques mots, mais ce sont des mots pleins d'énergie, et, si j'ose le dire, pleins de substance. De là vient qu'on les nomme prières jaculatoires, parce que ce sont comme des traits enflammés qui, tout à coup, partent de l'âme, et percent le cœur de Dieu.

L'Ecriture, et surtout les psaumes, nous fournissent une infinité de ces aspirations, et c'est là particulièrement qu'on les peut choisir. Telle est, par exemple, celle-ci : *Vous êtes le Dieu de mon cœur* (Ps. 72); ou cette autre : *O mon Dieu et ma miséricorde* (Ps. 58)! ou cette autre : *Qui me donnera des ailes comme à la colombe, pour aller à vous, Seigneur, et me reposer en vous* (Ps. 54)? ou mille autres que je passe et dont le détail serait trop long. Il y en a également un très-grand nombre que Dieu avait inspirées aux saints, et qu'ils s'étaient rendues familières : comme celle de saint Augustin : *Beauté si ancienne et toujours nouvelle, je vous ai aimée trop tard;* ou celle de saint François d'Assise : *Mon Dieu et mon tout;* ou celle de sainte Thérèse : *Souffrir ou mourir;* ou celle de saint Ignace de Loyola : *Que la terre est peu de chose pour moi, Seigneur, quand je regarde le ciel!*

Quoique ces prières, quelles qu'elles soient, et quelques sentiments de piété qu'elles expriment, puissent être propres à tout le monde, dès-là qu'elles nous élèvent et qu'elles nous portent à Dieu, il est vrai néanmoins qu'il y en a qui conviennent plus aux uns qu'aux autres. Car, comme dans l'ordre de la nature les qualités et les ta-

lents sont différents, ainsi, dans l'ordre de la grâce, les dons du ciel ne sont pas les mêmes, mais chacun a son attrait particulier qui le touche davantage et qui fait sur son cœur une plus forte impression. Celui-là est plus susceptible d'une humilité et d'une crainte religieuse ; et celui-ci d'un amour tendre et d'une confiance filiale. Or, c'est à nous, dans cette diversité, de prendre ce qui est plus conforme à notre goût et à nos dispositions intérieures. L'expérience et la connaissance que nous avons de nous-mêmes doit nous le faire connaître.

Et il n'y a point à craindre que la continuité du même sentiment, et une fervente répétition des mêmes paroles nous cause du dégoût et nous devienne ennuyeuse. Cela peut arriver, et n'arrive en effet que trop dans les sentiments humains. Ils perdent, par l'habitude, toute leur pointe : ils se ralentissent, et, n'ayant plus de quoi piquer une âme, ils viennent enfin à s'amortir tout à fait et à s'éteindre. De là ces vicissitudes et ces changements si ordinaires dans les amitiés et les sociétés du monde. Ce ne sont que ruptures et que réconciliations perpétuelles, parce que le même objet ne plait pas toujours également, et que d'un jour à l'autre le cœur prend de nouvelles vues et de nouvelles affections. Mais, selon la remarque de saint Grégoire, il y a dans les choses de Dieu cet avantage inestimable, que plus on les pratique, plus on les goûte; de même aussi que, par une suite bien naturelle, plus on les goûte, plus on les veut pratiquer. En sorte que le sentiment qu'elles ont une fois inspiré, au lieu de diminuer par l'usage, croît au contraire et n'en a que plus d'onction.

Il n'est donc pas besoin de les interrompre ni de les varier : le même exercice peut suffire dans tous les temps, et il n'y faut point d'autre assaisonnement que celui que la grâce y attache. A quoi se réduisait toute la prière de ce pieux solitaire, dont il est rapporté, qu'il passait les journées et les nuits presque entières à dire seulement : *Béni soit le Seigneur mon Dieu!* Il le répétait sans cesse, et après l'avoir dit mille fois, il se sentait encore plus excité à le redire. Car, en ce peu de mots, il trouvait un fonds inépuisable de douceurs et de délices spirituelles. Il en était saintement ému et attendri; il en était ravi, et comme transporté hors de lui-même. Ce n'est pas qu'il fût fort versé dans les méthodes d'oraison, ni qu'il en connût les règles : le mouvement de son cœur, joint à l'inspiration divine, voilà l'unique et la grande règle qu'il suivait. Avec cela, le sujet le plus simple était pour lui la plus abondante matière et une source intarissable.

Il est vrai néanmoins qu'il y a des esprits à qui la variété plait dans les pratiques mêmes de piété, et à qui elle est en effet nécessaire pour les soutenir, et pour les retirer de la langueur où autrement ils ne manquent point de tomber. Il est encore vrai que c'est là l'état le plus commun, mais du reste, si c'est le nôtre, nous avons là-dessus de quoi pleinement nous satisfaire, par l'infinie multitude de ces prières dont nous parlons, et qui sont répandues dans tous les livres saints.

Est-on assailli de la tentation, et dans un danger prochain de succomber? on peut dire alors comme les apôtres, attaqués d'une rude tempête, et battus violemment de l'orage : *Sauvez-nous, Seigneur; sans vous nous allons périr* (Matth. 8). Est-on dans le désordre du péché, et pense-t-on à en sortir? on peut dire, ou avec David pénitent : *Tirez mon âme du fond de l'abîme, ô mon Dieu! et souvenez-vous que c'est mon unique* (Ps. 21); ou avec le même prophète : *Seigneur, vous ne mépriserez point un cœur contrit et humilié* (Ps. 50); ou avec le publicain prosterné à la porte du temple : *Soyez-moi propice, mon Dieu : je suis un pécheur* (Luc. 18); ou avec l'enfant prodigue : *Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous* (Luc. 15). Est-on dans l'affliction et dans la peine? on peut dire, soit en reconnaissant la volonté de Dieu qui nous éprouve : *Tout vient de vous, Seigneur, et vous êtes le maître;* soit en se résignant et en acceptant : *Vous le voulez, mon Dieu; et parce que vous le voulez, je le veux;* soit en offrant à Dieu ses souffrances : *Vous voyez, Seigneur, ce que je souffre, et pour qui je le souffre;* soit en cherchant auprès de Dieu du secours et du soulagement : *Il vous a plu de m'affliger, Seigneur; et il ne tient qu'à vous de me consoler.* Si nous sentons notre foi s'affaiblir et chanceler, disons : *Je crois, mon Dieu; mais fortifiez, augmentez ma foi* (Matth. 9). Si nous sommes dans le découragement, et que nous manquions de confiance, disons : *Qu'ai-je à craindre, Seigneur; et tant que vous serez avec moi, que peut tout l'univers contre moi* (Ps. 3)? ou : *Je puis tout en celui et avec celui qui me soutient* (Phil. 4). Si notre amour commence à se refroidir, et qu'il n'ait plus la même vivacité ni la même ardeur, disons : *Embrasez mon cœur de votre amour, ô mon Dieu! et si je ne vous aime point assez, faites que je vous aime encore plus.* Dans la vue des bienfaits de Dieu, nous nous écrierons : *Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, et par où ai-je mérité tant de grâces* (Job. 7)? Dans le souvenir et le désir de l'éternelle béatitude où Dieu nous appelle, nous dirons : *Quand viendra le moment, et quand sera-ce que j'entrerai dans la joie de mon Seigneur et de mon Dieu* (Matth. 25)? Dans la sainte résolution de nous attacher plus étroitement à Dieu, et de le servir avec plus de zèle que jamais, nous lui ferons la même protestation que le roi-prophète : *Je l'ai dit, Seigneur, c'est maintenant que je vais commencer* (Ps. 70); et nous ajouterons : *Cet heureux renouvellement, ô mon Dieu! ce sera l'ouvrage de votre droite.* Enfin, selon les conjonctures, les temps, et selon que nous nous trouverons touchés intérieurement et diversement affectionnés, nous userons de ces prières, et de tant d'autres que je ne marque pas, mais qu'il nous est aisé de recueillir conformément à notre dévotion, et d'avoir toujours présentes à la mémoire.

Peut-être comptera-t-on pour peu des prières ainsi faites, et peut-être, à raison de leur brièveté, se persuadera-t-on qu'elles ne doivent pas être d'un grand poids devant Dieu. Mais le Sauveur des hommes nous a formellement avertis, que le royaume de Dieu ne consiste point dans l'abondance des paroles. La droiture de l'inten-

tion, la force et l'ardeur du sentiment, voilà à quoi Dieu se rend attentif, voilà à quoi il se laisse fléchir, et c'est en ce sens qu'on peut prendre ce qu'a dit le Sage : *Qu'une courte prière pénètre les cieux.* David, dans un même péché, avait commis un double crime, et le pardon de l'un et de l'autre ne devait être, ce semble, accordé qu'à de puissantes intercessions, longtemps et souvent réitérées; mais, dès qu'aux reproches que lui fait le prophète, il s'est écrié : *J'ai péché contre le Seigneur* (II. Reg. 13), cette seule confession, que le repentir lui met dans la bouche, suffit pour apaiser sur l'heure la colère de Dieu. Bornons-nous à cet exemple, et ne parlons point de bien d'autres non moins connus ni moins convaincants. On ne traite avec les grands du monde que par de fréquentes entrevues et de longues délibérations; mais avec Dieu tout peut se terminer dans un instant.

De tout ceci, concluons combien nous sommes inexcusables, lorsque nous négligeons une manière de prier qui nous doit coûter si peu et qui nous peut être si salutaire. Car il n'est point ici question de profondes méditations, et il ne s'agit point d'employer des heures entières à l'oraison. Quand on le demanderait de nous, nous n'aurions communément, pour nous en dispenser, que de vains prétextes et de fausses raisons; mais ces raisons, après tout, quoique frivoles et mal fondées, ne laisseraient pas d'être spécieuses et d'avoir quelque apparence Nous pourrions dire, et c'est en effet ce qu'on dit tous les jours, que nous manquons de temps; que nous sommes chargés de soins qui nous appellent ailleurs; que notre esprit, naturellement volage, nous échappe, et que nous avons peine à l'arrêter; que mille distractions viennent nous assaillir en foule et nous troubler, dès que nous nous mettons à l'oratoire, et que nous voulons rentrer en nous-mêmes; que d'avoir sans cesse à combattre pour les rejeter, c'est une étude, un travail, une espèce de tourment : en un mot, que nous ne sommes point faits à ces sortes d'exercices si relevés et si spirituels, et qu'ils ne nous conviennent en aucune façon.

Voilà, dis-je, de quelles excuses nous pourrions nous prévaloir, quoique avec assez peu de sujet; mais de tout cela, que pouvons-nous alléguer, par rapport à ces dévotes aspirations qui nous devraient être si habituelles? Sont-ce nos occupations qui nous détournent de cette sainte pratique, et qui nous ôtent le temps d'y vaquer? mais il n'y faut que quelques moments. Craignons-nous que cet exercice ne nous devienne ennuyeux? mais quel ennui nous peut causer un instant qui coule si vîte, et qui se fait à peine sentir? Dirons-nous que nous sommes trop distraits? mais, pour un simple mouvement du cœur, et pour quelques paroles que la bouche prononce, il ne faut pas une grande contention d'esprit, et il n'est guère à croire qu'on n'y puisse pas donner l'attention suffisante. Tout est terminé avant qu'aucun autre objet ait pu s'offrir à l'imagination et la porter ailleurs. Enfin, nous retrancherons-nous sur le peu de commodité par rapport aux occasions, aux heures, aux lieux convenables? mais en toute rencontre, à toute heure, partout, et en quelque lieu que ce

soit, il n'est rien qui nous empêche de rappeler le souvenir de Dieu, de nous tourner intérieurement vers lui, et de lui adresser nos vœux. Il n'est point besoin de préparation pour cela; il n'est point nécessaire de se retirer à l'écart, d'être au pied d'un autel, de quitter un travail dont on est actuellement occupé, ni d'interrompre une conversation où la bienséance nous a engagés et où elle nous retient.

Qu'avons-nous donc, encore une fois, à opposer, et quel obstacle réel et véritable peut servir à notre justification? Reconnaissons-le de bonne foi : la source du mal, c'est notre indifférence pour Dieu, et pour tout ce qui regarde la perfection et la sanctification de notre âme. Si nous aimions Dieu, je dis, si nous l'aimions bien, notre cœur, aidé de la grâce et entraîné par le poids de son amour, se porterait de lui-même à Dieu : il ne faudrait point alors nous inspirer les sentiments que nous aurions à prendre, ni les chercher ailleurs que dans le fond de notre âme; et comme la bouche parle de l'abondance du cœur, il ne faudrait point nous suggérer des termes pour exprimer ce que nous sentons; ces expressions viendraient assez, et, sans recherche, sans étude, elle naîtraient, si je l'ose dire, sur nos lèvres. Nous en pourrions juger par une comparaison, si elle était convenable à une matière aussi sainte que celle-ci. Qu'un homme soit possédé d'un fol amour, et qu'il soit épris d'un objet profane et mortel, faut-il l'exhorter beaucoup et le solliciter de penser à la personne dont il est épris? que dis-je? peut-il même n'y penser pas et l'oublier? Toute absente qu'elle est, il ne la perd en quelque manière jamais de vue, et elle lui est toujours présente. Hélas! à quoi tient-il que nous ne soyons ainsi nous-mêmes dans une présence continuelle de Dieu, mais dans une présence toute sainte et toute sanctifiante?

Cette présence de Dieu est un des exercices que tous les maîtres de la vie chrétienne et dévote nous ont le plus recommandé. Ils nous en ont tracé diverses méthodes, toutes bonnes, toutes utiles; mais, de toutes les méthodes, je ne fais point difficulté d'avancer qu'il n'en est aucune, ni plus solide, ni plus à la portée de tout le monde, que de s'accoutumer, ainsi que je viens de l'expliquer et que je l'entends, à parler à Dieu de temps en temps dans le cours de chaque journée. La plupart des autres méthodes consistent en des efforts d'imagination qu'il est difficile de soutenir, et dont les effets peuvent être nuisibles, au lieu que celle-ci se présente comme d'elle-même, et ne demande aucune violence.

Elle a encore cet avantage, que, sans nous détourner des affaires dont nous sommes chargés, ni des fonctions auxquelles nous sommes indispensablement obligés de nous employer selon notre profession, elle nous met en état de pratiquer presque à la lettre cette importante leçon du Sauveur du monde : *Qu'il faut toujours prier et ne point cesser*. Car, n'est-ce pas une prière continuelle? depuis le réveil du matin jusqu'au sommeil de la nuit, d'heure en heure, ou même plus souvent, on pense à Dieu, on dit quelque chose à Dieu, on se

tient étroitement et habituellement uni à Dieu. Ce n'est pas sans retour de la part de Dieu, ni même sans le retour quelquefois le plus sensible. Dieu ne manque guère de répondre, et de faire entendre secrètement sa voix. On l'écoute, et on se sent tout animé, tout excité, tout pénétré. Il y a même des moments où l'on se connaît à peine soi-même; et c'est bien là que se vérifie ce que nous lisons dans l'excellent livre de l'Imitation de Jésus-Christ : *Le Seigneur se plaît à visiter souvent un homme intérieur; il s'entretient doucement avec lui, il le comble de consolation et de paix, et il en vient même à une familiarité qui va au delà de tout ce que nous en pouvons comprendre.* Heureuse une âme qui, sans bien comprendre ce mystère de la grâce, se trouve toujours en disposition de l'éprouver.

VI.

Oraison Dominicale. — Comment elle nous condamne de la manière que nous la récitons, et dans quel esprit nous la devons réciter.

Qu'est-ce que l'Oraison dominicale? c'est le précis de toutes les demandes que nous devons faire à Dieu. Nous les lui faisons en effet chaque jour; nous récitons chaque jour cette sainte prière. Ce sont, dans les vues de Jésus-Christ, des demandes salutaires pour nous; mais, dans la pratique et selon les dispositions de notre cœur, ce sont autant de condamnations que nous prononçons contre nous, et voici comment.

Nous demandons à Dieu *que son nom soit sanctifié*, qu'il soit connu, béni, adoré par toute la terre; et ce nom adorable du Seigneur, nous le profanons, nous le blasphémons. Ce souverain Maître, ce Créateur de toutes choses, que nous reconnaissons digne des hommages de tout l'univers, nous le déshonorons par les désordres de notre vie; nous l'insultons jusques au pied de ses autels par nos scandales et nos irrévérences. Bien loin de nous employer à étendre sa gloire dans toutes les contrées du monde, nous ne prenons pas seulement soin de le faire servir et glorifier dans l'étroite enceinte d'une maison soumise à notre conduite; nous ne l'y glorifions ni ne l'y servons pas nous-mêmes : première condamnation.

Nous demandons à Dieu *que son règne arrive :* c'est-à-dire, que dès cette vie, il règne dans nous par sa grâce, et qu'en l'autre nous régnions avec lui par la possession de son royaume céleste. Mais ce règne de Dieu dans nous par la grâce, nous le détruisons par le péché. Sous l'empire de qui vivons-nous, et voulons-nous vivre? sous l'empire du monde corrompu, sous celui de nos habitudes vicieuses, de nos passions déréglées. Voilà les maîtres qui nous gouvernent et dont nous aimons la domination, toute honteuse et toute injuste qu'elle est. Tellement qu'au lieu de soumettre notre cœur à

Dieu, nous en bannissons Dieu pour y établir en sa place ses plus déclarés ennemis. De là, nous ne pensons guère à ce royaume du ciel où Dieu nous appelle, et où il nous promet de nous faire régner éternellement avec lui et avec ses saints. Comme de vils animaux, nous avons toujours les yeux tournés vers la terre; nous ne sommes occupés que de la vie présente; et c'est à cette vie terrestre et sensuelle que nous rapportons toutes nos vues, tous nos désirs, tous nos intérêts : seconde condamnation.

Nous demandons à Dieu *que sa volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel;* que toute sa loi soit observée, tous ses préceptes fidèlement gardés; que nous ayons là-dessus la même exactitude, la même diligence, la même pureté d'intention, la même ferveur et la même constance qu'ont ces esprits bienheureux dont il a fait ses anges et ses ministres; que, de quelque manière qu'il lui plaise disposer de nous en ce monde, il nous trouve toujours dociles, patients, résignés, et dans une parfaite conformité de cœur aux desseins de sa providence. C'est pour tous les hommes en général, mais spécialement pour chacun de nous en particulier, que nous lui faisons cette prière. Or, de bonne foi, comment pouvons-nous la faire, quand nous transgressons ses commandements avec tant de liberté et tant de facilité; quand nous résistons avec tant d'obstination à tous les mouvements intérieurs, à toutes les inspirations qu'il nous donne, et où il nous déclare ce qu'il veut de nous; quand nous n'accomplissons au moins qu'en partie et qu'avec des négligences extrêmes ce qu'il nous prescrit et ce que nous savons lui être agréable; quand, à la moindre disgrâce qui nous arrive, au moindre événement qui nous chagrine et qui nous mortifie, nous nous troublons, nous nous révoltons, nous éclatons en plaintes et en murmures? Allons après cela lui faire des protestations d'obéissance, et d'un sincère attachement à son bon plaisir; toute notre conduite, tous nos sentiments démentent nos paroles : troisième condamnation.

Nous demandons à Dieu *qu'il nous donne notre pain de chaque jour*, et qu'il nous le donne *dans le jour et pour le jour présent :* rien davantage. Par où nous lui témoignons que nous nous contentons du nécessaire; que nous ne voulons que le pain, et que notre pain; que nous ne prétendons point avoir le pain d'autrui, mais celui seulement qu'il nous a promis, et qui nous appartient comme un don de sa bonté paternelle; que nous ne le voulons même qu'autant qu'il peut suffire dans le cours de la journée à notre subsistance et à nos besoins. Cette demande, prise dans son vrai sens, est sans contredit une des plus raisonnables et des plus modérées. Mais en effet, nous bornons-nous à ce nécessaire? Avons-nous jamais assez pour remplir l'insatiable convoitise qui nous dévore? Fussions-nous dans l'état le plus opulent, nous voulons toujours acquérir, toujours amasser, toujours accumuler biens sur biens. Non contents que Dieu nous fournisse l'aliment et le pain, nous portons bien au delà nos prétentions. Il faut que nous ayons de quoi soutenir d'excessives dépenses en

logements, en ameublements, en équipages, en jeux, en parties de plaisir. Il faut que nous ayons de quoi satisfaire tous nos sens, de quoi leur procurer toutes leurs commodités et toutes leurs aises, de quoi mener une vie molle et délicieuse. Il faut que nous soyons dans le faste, l'éclat, la splendeur. Il le faut, dis-je, selon nos désirs désordonnés; et si les revenus dont on jouit ne sont pas assez amples pour cela, à quelles injustices a-t-on recours? quelles voies prend-on, tantôt de violence ouverte, tantôt d'adresse et d'industrie, pour enlever aux autres le pain qu'ils ont reçu de Dieu et pour se l'approprier? épargne-t-on le pauvre, l'orphelin, la veuve? Et jusqu'où n'étend-on point ses vues dans l'avenir? Il semble que nous nous croyions immortels, et que nous devions au moins passer de plusieurs siècles cet aujourd'hui que le Fils de Dieu nous a toutefois marqué comme l'unique objet de nos soins, et où il veut que nous les renfermions : quatrième condamnation.

Nous demandons à Dieu *qu'il nous remette nos offenses, et qu'il nous pardonne comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Terrible condition, *comme nous pardonnons!* car nous ne pardonnons rien, ni ne voulons rien pardonner : ou si, peut-être après bien des difficultés et de longues négociations, nous consentons à quelque accommodement, du moins attendons-nous qu'on fasse toutes les avances. Et comment encore pardonnons-nous alors? nous ne pardonnons que de bouche et qu'en apparence, sans pardonner de cœur. Nous ne pardonnons qu'à demi, voulant bien nous relâcher jusqu'à certain point, mais sans aller plus loin. De sorte que, malgré nos retours affectés et imparfaits, il nous reste toujours dans le fond un venin secret et une indisposition habituelle qui ne se produit que trop dans les rencontres, et ne se fait que trop sentir. D'où s'ensuivent les plus affreuses conséquences, savoir : qu'en demandant à Dieu qu'il nous remette nos offenses, comme nous remettons celles qui nous ont été faites, nous lui demandons qu'il ne nous en remette aucune, puisque, de toutes celles que nous pouvons recevoir, il n'y en a pas une que nous voulions remettre. Nous lui demandons que s'il se trouve en quelque manière disposé à se réconcilier avec nous, il nous laisse faire vers lui toutes les démarches, sans nous prévenir et sans nous rechercher par sa grâce : ce qui nous rendrait cette réconciliation absolument impossible. Nous lui demandons que s'il daigne se rapprocher de nous, ce soit seulement une réunion apparente, et que son cœur à notre égard demeure toujours dans le même éloignement et le même ressentiment. Nous lui demandons que si, par l'entremise de ses ministres, il veut bien nous donner l'absolution de nos péchés, ce ne soit qu'une demi-absolution, une absolution limitée, laquelle ne l'empêche point d'agir contre nous à toute occasion, et de travailler secrètement à notre ruine. Quelles prières et quelles demandes! Qui n'en doit pas être effrayé pour peu qu'on y pense? Mais elles sont toutes néanmoins comprises dans cette règle : *Pardonnez-nous comme nous pardonnons;* et c'est la cinquième condamnation.

Nous demandons à Dieu *qu'il ne nous expose point à la tentation*, surtout à certaines tentations que nous savons être plus dangereuses pour nous, et où notre faiblesse est plus en péril de succomber. Car, quoique Dieu permette quelquefois que la tentation nous attaque malgré nous, et quoique nous devions alors en soutenir l'effort avec patience et avec courage, il veut du reste que nous la fuyons autant qu'il dépend de nous, et il trouve bon que nous lui adressions nos vœux pour en être délivrés. Mais voici l'énorme contradiction où nous tombons, et qui nous rend inexcusables : c'est que nous nous exposons aux tentations les plus violentes. On a cent fois éprouvé le danger prochain de telle et telle occasion, et cependant on y demeure toujours; on ne peut ignorer combien cette liaison, combien ces conversations, ces entrevues font d'impression sur le cœur, et à quels désordres elles sont capables de conduire, et cependant on n'y veut pas renoncer; on sait que le monde est plein de piéges et d'écueils; on a l'exemple de mille autres qu'on y a vus, et qu'on y voit sans cesse échouer malheureusement; on a l'exemple de ses propres chutes, dont peut-être on ne s'est encore jamais bien relevé, et cependant on veut être du monde, et d'un certain monde : c'est-à-dire, d'un monde particulier qui plait davantage, et dont on se sent plus touché; d'un monde qui excite plus nos passions, qui flatte plus nos inclinations; d'un monde où l'innocence des plus grands saints eût fait un triste naufrage, et où la vertu des anges serait à peine en sûreté. On veut vivre dans ce monde, parmi ce monde, avec ce monde; on veut avoir part à ses divertissements, à ses assemblées, à ses entretiens, sans égard à tous les risques qu'il y a à courir, et sans profiter de la connaissance qu'on a de son extrême fragilité. Il en est de même d'une infinité d'autres engagements, où l'on se jette en aveugle, quoique d'une volonté pleine et délibérée : engagements de professions et d'états, engagements d'emplois et de commissions, engagements d'affaires et d'intérêts. N'avons-nous pas bonne grâce alors de dire à Dieu : Seigneur, détournez de nous les tentations où nous pourrions nous perdre, et ne nous y abandonnez pas! Et Dieu n'a-t-il pas droit de nous répondre : Pourquoi donc y restez-vous habituellement? pourquoi donc ne prenez-vous aucune des mesures que je vous inspire pour vous en défendre? Avec cela ne comptez ni sur moi ni sur vous-mêmes : sixième condamnation.

Nous demandons enfin à Dieu *qu'il nous délivre du mal.* Le plus grand mal qu'il y ait à craindre sur la terre, c'est sans doute le péché; et de tous les maux, le plus grand que nous ayons à éviter dans l'autre vie, c'est la damnation éternelle, où le péché conduit comme la cause à son effet. C'est donc particulièrement de l'un et de l'autre que nous demandons d'être préservés. Mais voulons-nous, si j'ose parler de la sorte, nous jouer de Dieu? prétendons-nous l'outrager en le priant, et lui faire insulte? Seigneur, lui disons-nous, que votre grâce nous garde du péché : mais ce péché, nous l'aimons; mais ce péché, nous l'entretenons dans nous et nous l'y nourrissons; mais ce péché, nous

en faisons le principe de toutes nos actions, le ressort de toutes nos entreprises, l'âme de tous nos plaisirs, la douceur et l'agrément de toute notre vie. Je dis plus : nous en faisons notre idole et notre divinité, nous le favorisons, ce péché, nous nous familiarisons avec lui, nous prenons sa défense, et, si l'on veut nous en donner de l'horreur, c'est contre ceux mêmes qui travaillent à nous en détacher que nous tournons toute notre haine. Ainsi nous laissons-nous entraîner dans cet abîme de malheurs qui en est le terme, et où nous ressentirons éternellement les coups de la vengeance divine. C'est là, c'est dans cette fatale éternité, qu'il n'y aura plus à demander que Dieu nous délivre de ce lieu de tourments où l'arrêt de sa justice nous aura précipités. Il fallait le demander plus tôt, et le bien demander. Nous l'aurons demandé pendant la vie, il est vrai ; mais nous l'aurons demandé comme ne le demandant pas. Car c'est ne le pas demander, que d'y apporter, en le demandant, des obstacles invincibles, et Dieu pourra toujours nous reprocher que nous ne l'aurons pas voulu, ou bien voulu : septième et dernière condamnation.

Où donc en sommes-nous, et que ne sera pas capable de corrompre la malice de notre cœur, quand elle peut de la sorte pervertir la prière même, et la plus excellente de toutes les prières? Je ne dis pas, à Dieu ne plaise, la pervertir en elle-même : c'est une prière toute divine, et qui garde partout son caractère de divinité ; mais je dis la pervertir par rapport à nous, et au fruit que nous en devons retirer. Le dessein du Fils de Dieu, en nous la traçant, a été que ce fût pour tous les fidèles une source de grâces et de bénédictions ; mais, par l'abus qu'en font la plupart des chrétiens en la récitant, elle ne peut qu'irriter le ciel, et qu'attirer sur nous ses anathèmes et ses malédictions. Faut-il pour cela nous l'interdire absolument, et ne la prononcer jamais? autre malheur non moins funeste ni moins terrible. Ce serait nous excommunier nous-mêmes; ce serait nous retrancher du nombre des enfants de Dieu, et ne l'honorant plus comme notre père, ce serait, en quelque manière, nous séparer du corps de l'Eglise, en ne priant plus avec elle ni comme elle. Nous ne pouvons donc trop user d'une prière qui nous a été si expressément recommandée par Jésus-Christ. Si nous sommes justes, cette prière, dite avec une foi vive et une humble confiance, servira à notre avancement et à notre perfection. Si nous sommes pécheurs, cette prière, accompagnée d'un sentiment de pénitence, servira à fléchir le cœur de Dieu et à nous remettre en grâce auprès de lui par une sincère conversion. Si même nous ne nous sentons point encore touchés d'un repentir assez vif, cette prière, jointe à un vrai désir d'être plus fortement attirés, servira à nous obtenir une grâce de contrition. Mais adressons-nous, pour en profiter, au divin Sauveur qui nous l'a enseignée, et demandons-lui que, comme il en est l'auteur, et qu'il nous l'a mise dans la bouche, il en soit, en nous animant de son esprit, le sanctificateur et le médiateur.

Il sera l'un et l'autre, quand nous prierons selon les intentions

que cet adorable Maître s'est proposées en nous apprenant lui-même à prier. Etudions-les, méditons-les, pénétrons-les; et pour y bien entrer, appliquons-nous chacun en particulier chaque demande, et disons à Dieu :

I. *Notre Père qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié.* Dieu de majesté, Roi des rois et Seigneur des seigneurs, grand Dieu, ce ne sont point tous ces titres, et tant d'autres, que j'emploie pour vous intéresser en ma faveur et pour trouver accès auprès de vous. Vous êtes mon père : cela me suffit. Oui, vous l'êtes, Seigneur, et tout ce que j'ai reçu de vous me le donne bien à connaître. Vous êtes le père de tous les hommes; mais j'ose dire que vous êtes encore plus particulièrement le mien, que celui d'une infinité d'autres hommes, puisqu'il y a une multitude innombrable d'hommes et des peuples entiers que vous n'avez jamais prévenus des mêmes grâces que moi, favorisés des mêmes dons.

Cependant, mon Dieu, ce titre de père qui m'est si cher et qui m'annonce vos miséricordes, ne me fait point oublier votre pouvoir suprême et votre souveraine grandeur; et s'il excite toute ma confiance, il ne m'inspire pas moins de respect et de vénération. Car vous êtes dans les cieux, ô Père tout-puissant! et dans le plus haut des cieux. C'est là que vous avez établi le trône de votre gloire, là que vous faites briller toute votre splendeur, là que vous exercez votre empire au milieu de vos anges et de vos élus; et quoique la lumière où vous habitez soit inaccessible, c'est là même néanmoins que vous nous ordonnez d'élever nos esprits, de porter nos cœurs, d'adresser nos vœux. Recevez les miens, Seigneur, je vous les adresse. Ils sont sincères, et ils sont tels que vous le voulez. Par où puis-je mieux commencer que par vous-même; et de toutes les demandes que j'ai à vous faire, quelle est la plus naturelle et la plus juste, si ce n'est que votre nom soit sanctifié?

Ce nom adorable, c'est votre essence divine, puisque vous vous appelez *celui qui est;* ce sont vos infinies perfections; c'est tout ce que vous êtes. Or, que tout ce que vous êtes, ô mon Dieu! soit honoré comme il le doit être, je veux dire du culte le plus pur, le plus religieux, le plus saint. Que tout l'univers vous connaisse, vous glorifie, vous adore. Que tout ce qui est capable d'aimer, s'attache inviolablement à vous et ne s'attache qu'à vous. Tel est le désir le plus affectueux de mon cœur et le plus vif. Mais en vous le témoignant, touché d'une pieuse émulation que vous ne condamnerez point, Seigneur, j'ose ajouter que je voudrais, s'il était possible, moi seul, vous aimer et vous glorifier autant que vous glorifient toutes vos créatures, et que vous aiment tous les esprits bienheureux et toutes les âmes justes.

Que dis-je, mon Dieu? ce ne sont là que des souhaits toujours bons, puisque vous en êtes le principe, l'objet et la fin; mais, au lieu de m'en tenir à des souhaits vagues et indéterminés, ce que je dois surtout vous demander et ce que je vous demande très-instamment, c'est qu'autant qu'il dépend de moi, selon ma disposition et mes

forces présentes, je vous glorifie dans mon état; c'est que sur cela je ne me borne point à des paroles, mais que je passe à la pratique et aux effets ; c'est que par l'innocence de mon cœur, que par la ferveur de ma piété, que par la sainteté de mes œuvres, que par l'édification de mes mœurs, je vous présente chaque jour un sacrifice de louanges, et je vous rende jusques à la mort un hommage perpétuel.

II. *Que votre règne arrive.* Ah! Seigneur, qu'il arrive dans moi, ce règne si favorable et si désirable pour moi. Et comment n'y est-il point encore arrivé? comment dis-je, ô mon Dieu! n'avez-vous pas plutôt régné sur toutes les puissances de mon âme, sur tous mes sens, soit intérieurs, soit extérieurs, sur tout moi-même? Car, qu'y a-t-il en moi qui ne soit à vous, et qui, par la plus juste conséquence et l'obligation la plus essentielle, ne vous doive être soumis?

Il est vrai, vous régnez dans moi et sur moi nécessairement, et par la souveraineté inséparable de votre être. Vous êtes mon Dieu, et puisque vous êtes mon Dieu, vous êtes mon Seigneur ; et parce qu'il ne dépend point de moi que vous soyez mon Dieu, ou que vous ne le soyez pas, il ne dépend point non plus de moi que vous soyez ou ne soyez pas mon Seigneur. Mais, comme je ne contribue en rien à ce règne de nécessité, dès qu'il est indépendant de ma volonté, il ne sert aussi qu'à relever votre gloire, et ne contribue en rien à ma perfection et à mon mérite. Ce n'est donc point là le règne que je vous demande. Je ne vous prie point qu'il s'établisse, puisqu'il est déjà tout établi. Mais, Seigneur, il y a un règne de grâce auquel je puis coopérer et que vous avez fait dépendre de mon consentement et de mon choix. Je veux dire qu'il y a un règne tout spirituel où votre grâce prévient une âme, et ou l'âme prévenue de cette grâce intérieure obéit volontairement et librement à toutes vos inspirations, se conforme en toutes choses et sans réserve à votre bon plaisir, exécute avec une pleine fidélité tous vos ordres, et n'a point d'autre règle de conduite que vos divins commandements et votre loi. Je veux dire qu'il y a un règne d'amour où le cœur se donne lui-même à vous, et se met, pour ainsi parler, dans vos mains, afin que vous le possédiez tout entier; afin que vous le gouverniez selon votre gré; afin que vous lui imprimiez tel sentiment qu'il vous plait; afin que vous le dégagiez de toute affection terrestre, de toute attache humaine, de tout objet qui n'est point vous ou qui ne le porte pas vers vous; afin que vous le changiez en vous et qu'il ne soit qu'un avec vous. Or voilà l'heureux et saint règne après lequel je soupire. Qu'il vienne, et qu'il détruise en moi le règne du péché, le règne du monde, le règne de l'amour-propre et de la cupidité, le règne de tous les désirs sensuels et de toutes les passions.

Je n'ai que trop longtemps vécu sous l'empire de ces injustes maîtres et sous leur tyrannique domination. Je n'ai que trop longtemps gémi sous leur joug également honteux et pesant. En quel esclavage m'ont-ils réduit, et en quel abîme devaient-ils un jour me précipiter! Béni soit le moment où vous daignez m'éclairer. Seigneur,

et où je commence à ouvrir les yeux pour me reconnaître. En rétablissant votre règne au dedans de moi et en me conduisant, vous me remettrez dans la voie de ce royaume céleste où vous m'avez préparé un trône de gloire et une couronne d'immortalité. C'est là que vous régnez sur tous les chœurs des anges, et sur tous vos élus, que vous avez rassemblés dans votre sein pour être leur éternelle et souveraine béatitude; c'est là que vous m'attendez, c'est dans ce séjour bienheureux : et quand y entrerai-je ?

Hélas ! mon Dieu, malgré la vue que la foi me donne de cette sainte patrie où je dois sans cesse aspirer, je sens néanmoins toujours le poids de la misère humaine qui me retient, qui m'appesantît, qui m'attache à ce monde visible et à mon exil, qui me fait craindre la mort et aimer la vie présente. Mais, Seigneur, ce sont les sentiments d'une nature faible et aveugle que je désavoue. Qu'elle y répugne ou qu'elle y consente, tous mes vœux s'élèvent vers le ciel. Que votre règne arrive. Que mon âme, dégagée des liens de cette chair corruptible qui l'arrête, puisse elle-même arriver bientôt à la terre des vivants. Car ce n'est ici que la région des morts, et je serais bien ennemi de moi-même si, pour une vie périssable et sujette à tant de calamités, je voulais prolonger mon bannissement, et retarder la jouissance de mon unique et suprême bonheur.

III. *Que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel.* Ainsi soit-il, ô mon Dieu ! et est-il rien, Seigneur, de plus conforme à la droite raison et à la justice? est-il rien de meilleur pour moi que l'accomplissement de vos adorables volontés ? Etre des êtres et Créateur du monde, c'est par votre volonté que tout subsiste, et par votre volonté que tout doit agir. Y contrevenir en quelque sujet que ce puisse être, c'est un attentat contre l'autorité la plus légitime, et contre les droits les plus inviolables.

Or, voilà les désordres dont je dois néanmoins m'accuser devant vous et me confondre. Vous m'avez donné votre loi, et tant de fois je l'ai violée ! Vous m'avez assujetti aux ordonnances de votre Eglise, et tant de fois je les ai transgressées ! Vous m'avez pressé intérieurement par les saintes inspirations de votre Esprit, et tant de fois j'y ai résisté ! Vous m'avez exhorté par la voix de vos ministres, vous m'avez sollicité par leurs avertissements et leurs instructions, et tant de fois j'ai refusé de les entendre. Si, pour fléchir mon cœur rebelle, et pour me faire rentrer dans le devoir d'une obéissance filiale, vous m'avez châtié par des adversités et des souffrances, bien loin de me rendre, je n'ai cherché qu'à repousser vos coups; et si vous me les avez fait sentir malgré moi, ils n'ont point eu d'autre effet que d'exciter mes impatiences et mes plaintes.

Voilà, mon Dieu, comment j'ai passé toute ma vie dans une indocilité et une rébellion continuelle. J'en rougis, je m'en humilie en votre présence, je vous en témoigne mes regrets; mais ce n'est pas assez : il faut, Seigneur, qu'une soumission entière et sans réserve répare toutes mes résistances et toutes mes révoltes. Parlez, mon

cœur est ouvert pour vous écouter; ordonnez, me voici prêt, par votre grâce, à tout entreprendre et à tout exécuter. Vous plaît-il de m'abaisser ou de m'élever, de m'affliger ou de me consoler, de traverser mes desseins ou de les favoriser : de quelque manière que vous me traitiez, vous êtes le maître, et je n'ai plus d'autre sentiment à prendre que celui de Jésus-Christ même, lorsqu'il vous disait : *Mon Père, que votre volonté s'accomplisse, et non la mienne.*

Et en effet, il est bien de mon intérêt, ô mon Dieu! que ce ne soit pas ma propre volonté qui me gouverne, mais la vôtre. Votre volonté est droite et la droiture même; elle est sage et la sagesse même; elle est sainte et la sainteté même; elle est bienfaisante et la bonté même. Mais qu'est-ce que ma volonté propre? une volonté aveugle et conduite par des guides aussi aveugles qu'elle, qui sont les sens et les passions; une volonté libertine et indocile, qui ne peut s'accoutumer au joug, ni souffrir la gêne et la dépendance; une volonté capricieuse et sujette à mille changements, selon le goût et les humeurs qui la gouvernent; une volonté criminelle et dépravée, que le péché a corrompue, et qui d'elle-même tend encore sans cesse vers le péché. Ah! Seigneur, ne me livrez pas à ses égarements ni à la fausse liberté dont elle est si jalouse. Ne me livrez pas à moi-même; mais, par quelque voie que ce soit, daignez réduire cette volonté dure, et redoublez, s'il est nécessaire, vos plus rudes coups pour la dompter.

Car il faut que toute volonté humaine vous soit assujettie; et, sans parler des autres hommes que vous n'avez point commis à mes soins, il faut que je n'aie plus d'autre volonté que la vôtre; il faut que vous soyez obéi dans moi et par moi, comme vous l'êtes dans le ciel et par vos anges bienheureux : voilà le modèle que vous me proposez, et que je dois me proposer moi-même. C'est-à-dire, mon Dieu, que je dois avoir la même dépendance, pour ne rien faire que par vos ordres et selon votre bon plaisir; la même fidélité, pour n'omettre rien de tout ce qui m'est prescrit, et de tout ce que je sais vous plaire; la même pureté d'intention, pour ne chercher que vous en toutes choses, et pour les rapporter toutes à votre gloire; la même assiduité et la même persévérance, pour ne me point rebuter des difficultés, et ne me lasser jamais de votre service; la même ferveur et le même zèle pour agir toujours avec un amour prompt, vif et fervent. Vous servir autrement, Seigneur, ce ne serait plus vous servir en Dieu.

IV. *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.* Oserai-je le dire? dès que vous êtes notre père, Seigneur, et que vous êtes notre maître, cette double qualité vous engage, et comme père à nourrir vos enfants, et comme maître à entretenir vos serviteurs. Ainsi votre prophète nous l'a-t-il promis de votre part et en votre nom. Parmi les merveilles de votre divine providence et de votre miséricorde infinie, il compte le soin que vous prenez de fournir à la subsistance de ceux qui vous craignent. Mais il n'en dit point encore assez, ô mon

Dieu ! et vous portez bien plus loin vos soins paternels. Non-seulement vous nourrissez vos enfants qui vous aiment, et vos serviteurs qui vous craignent; mais vos ennemis mêmes qui vous renoncent et qui vous blasphêment, mais les plus vils animaux dont vous n'êtes point connu, et jusqu'aux moindres insectes, mais tout ce qui a vie, ou dans les airs, ou dans les abîmes de la mer, ou dans toute l'étendue de la terre.

Je viens donc à vous comme à la source de tous les biens. Ce n'est point une avidité insatiable qui m'amène à vos pieds; mais j'y viens comme un pauvre, vous demander le pain qui m'est nécessaire. Je viens, dis-je, Seigneur, vous exposer mon état, même temporel, puisque vous ne vous contentez pas de pourvoir aux nécessités de l'âme, et que votre vigilance vous rend encore attentif aux besoins du corps. Si vous n'y aviez pensé continuellement depuis le moment de ma naissance, aurais-je pu subsister jusqu'à ce jour? et si vous cessiez présentement d'y penser, en quelle indigence tomberais-je bientôt, et à quelles extrémités me trouverais-je réduit? Soyez béni de tout ce que j'ai déjà reçu de votre main secourable, et dans la suite ne la fermez pas jusqu'à me refuser l'aliment dont je ne puis me passer, et le pain qui me doit soutenir.

Car, quand je viens vous représenter mon état, Seigneur, et mes besoins temporels, je ne prétends obtenir de vous autre chose que le pain, je veux dire que ce qui me suffit, non-seulement pour moi, mais pour tous ceux qu'il vous a plu me confier, et à qui je suis redevable d'un entretien honnête et conforme à leur condition. C'est là que je borne mes désirs, sans les étendre à un superflu qui me serait inutile, qui me deviendrait pernicieux et nuisible par l'abus que j'en ferais, qui allumerait mes passions, qui servirait de matière à mon orgueil pour s'enfler, et à ma sensualité pour satisfaire ses appétits les plus déréglés. Peut-être vous l'ai-je demandé jusques à présent, ce superflu; peut-être ai-je travaillé à l'acquérir, et l'ai-je acquis en effet : mais, si c'est contre votre gré que je le possède, je ne vous prie point de me le conserver, et je vous prierais plutôt de me l'enlever. Quoi qu'il en soit, et quoi que vous jugiez à propos d'ordonner là-dessus, une juste médiocrité pour moi et pour tous ceux dont vous m'avez chargé, voilà, mon Dieu, de quoi je dois être content, et pourquoi j'implore votre assistance. C'est la prière que vous fit autrefois le plus sage des rois d'Israël, et ce fut une prière selon votre cœur.

Ainsi, je vous dis comme lui et dans le même sentiment que lui : *Ne me donnez ni la grande pauvreté, ni la grande richesse; mais accordez-moi seulement ce qu'il me faut pour vivre* (Prov. 30), avec la décence et avec la modestie convenable à mon état. Encore, mon Dieu, ce que j'ose vous demander, ce n'est point absolument que je le demande, mais autant que vous verrez qu'il me peut être utile et salutaire; ce n'est point avec inquiétude sur l'avenir, ni par une trop longue prévoyance, mais c'est seulement pour aujourd'hui, t avec une confiance entière pour le jour suivant. Demain je vous pré-

senterai mes vœux tout de nouveau, et il est bien juste que chaque jour je reconnaisse devant vous mon indigence, que chaque jour je rende hommage à votre pouvoir souverain, et que chaque jour je sois obligé de recourir à vous pour ce jour-là même. De cette sorte, ô Dieu infiniment libéral et magnifique dans vos dons! je puis me reposer sur vous pour toute la suite de mes jours, et compter sur les trésors de votre providence qui sont inépuisables. Ce ne doit point être une confiance oisive et présomptueuse. Vous voulez que je fasse tout ce qui dépend de moi; et quand je l'aurai fait et que je me confierai en vous, vous ne me manquerez point, comme vous ne m'avez encore jamais manqué.

V. *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Hé quoi! Seigneur, malgré toutes ces qualités de créateur, de père, de maître, de conservateur, que je reconnais en vous et que j'y ai toujours reconnues, ai-je donc pu vous offenser? ai-je pu m'élever contre vous? ai-je pu me séparer de vous et vous renoncer? Ah! Dieu de miséricorde, il n'est que trop vrai, et je m'en suis déjà confondu à vos pieds. Mais agréez encore l'humble confession que j'en fais, et que je ne cesserai point de renouveler jusqu'au dernier moment de ma vie, dans l'absolue et affreuse incertitude où je suis si vous m'avez pardonné.

Je sais que je suis pécheur, non-seulement parce que je puis pécher, mais parce qu'en effet j'ai péché et que je pèche tous les jours. Je sais que la multitude de mes péchés est sans nombre; et si votre prophète se croyait chargé de plus d'iniquités qu'il ne portait de cheveux sur sa tête, à combien plus forte raison puis-je dire de moi ce qu'il disait de lui-même en s'accusant et se condamnant? Je sais que tout péché est une dette dont le pécheur doit vous rendre un compte exact, et dont vous exig z, selon la loi de votre justice, une digne satisfaction : d'où il s'ensuit, qu'ayant toujours jusqu'à présent accumulé péchés sur péchés, je n'ai fait, dans tout le cours de mes années, qu'accumuler dettes sur dettes. Quel poids! quelles obligations! quelle matière de jugement, et quels sujets de condamnation! Juge redoutable, il me semble que j'entends tous vos foudres gronder autour de moi; et que ferai-je pour les conjurer? Il me semble que, dans l'ardeur de votre courroux, je vous vois prendre le glaive, lever le bras, vous disposer à me frapper; et comment pourrai-je parer aux coups dont je suis menacé? Toute mon âme en est saisie de frayeur, tous mes sens en sont troublés. Confus, interdit, tremblant, que vous dirai-je? Ah! je me trompe, ô mon Dieu! j'ai votre parole même à vous représenter. Parole authentique, solennelle, infaillible. Car vous avez dit : *Pardonnez et on vous pardonnera; remettez aux autres leurs dettes, et ce que vous devez vous sera remis* (Luc. 6). C'est l'oracle le plus exprès; et comme il est sorti de votre bouche, et que vous ne pouvez vous démentir, c'est la promesse la plus favorable pour moi et la plus immanquable.

De grand cœur, ô mon Dieu! j'accepte la condition. Elle m'est trop

avantageuse pour la refuser. Si j'ai été offensé en quelque chose, de quelque part que ce soit, et quoi que ce soit, je le pardonne, je le pardonne entièrement; je le pardonne, non point seulement de bouche, ni en apparence, mais sincèrement, mais affectueusement, mais cordialement; je le pardonne pour vous, et par une pleine obéissance à votre divin commandement. Telle est, à ce qu'il me paraît, ma disposition intérieure, ou du moins je veux, avec votre aide et par votre aide, qu'elle soit telle. Ce n'est pas que, malgré moi, il ne puisse rester encore dans mon cœur quelque impression capable de l'aigrir; mais vous savez que je la désavoue, et pour l'heure présente, et pour toute la suite de ma vie; vous savez que je veux la combattre en toute rencontre; vous savez que je veux en réprimer tous les sentiments, et en effacer peu à peu jusqu'aux moindres vestiges. Avec cela, Seigneur, Dieu de charité, Dieu d'amour, vous me permettez de venir à vous et de vous dire : Pardonnez-moi, parce que je pardonne, et comme je pardonne. Je fais ce que vous m'avez ordonné, et j'ose me répondre avec une humble confiance, que vous ferez ce que vous m'avez promis.

VI. *Et ne nous exposez point à la tentation.* Qu'est-ce, mon Dieu, que la vie de l'homme? c'est une guerre perpétuelle. D'être donc exempt de toute tentation; de n'avoir jamais ni efforts à faire, ni victoire à remporter; de vivre dans un calme inaltérable, et dans une paix parfaite sur cette mer orageuse du monde où nous passons, c'est à quoi je ne puis m'attendre, et ce que je ne dois pas même vous demander, puisque ce serait un miracle, et qu'à un pécheur comme moi il n'appartient pas de vous demander des miracles et de les obtenir. Il est même de votre providence et de notre bien que nous ayons tous nos tentations, afin que nous ayons de quoi vous prouver notre fidélité, et que vous ayez de quoi nous récompenser. Aussi vos saints ont-ils été d'autant plus éprouvés qu'ils étaient plus saints, et sont-ils encore devenus dans la suite d'autant plus saints qu'ils étaient plus éprouvés. Il n'y a pas jusqu'à l'Homme-Dieu, votre Fils adorable et le Saint des saints, qui, dans les jours de sa vie mortelle, a voulu, pour notre exemple, être assailli de la tentation, et nous apprendre à la surmonter. Après cela, qui refuserait le combat, refuserait la couronne; et qui ne voudrait avoir nulle part au travail, ne voudrait avoir, ni n'aurait en effet nulle part à la gloire.

Mais, mon Dieu, si la tentation me doit être salutaire, c'est par votre grâce; car, que suis-je de moi-même qu'un faible roseau ou qu'un vase fragile, toujours en danger de se briser? A chaque pas je tomberais, à chaque occasion je rendrais les armes et je céderais aux attaques de l'ennemi, à moins que le secours de votre bras tout-puissant ne me prévienne partout, ne m'accompagne partout, ne me suive et ne me soutienne partout. Or c'est ce secours, c'est cette grâce que je vous demande, quand je vous supplie de ne m'exposer point à la tentation; c'est-à-dire, de ne m'y point abandonner à moi-

même, de ne m'y laisser point succomber, de ne permettre point que je m'engage en certains périls où vous prévoyez que ma vertu me manquerait et que je me perdrais ; de redoubler à certains temps, en certaines occurrences plus dangereuses et plus fatales, votre attention sur moi pour veiller à mon salut, et votre divine protection pour me défendre et me garder. Dieu de mon âme et son Sauveur, souvenez-vous du prix qu'elle vous a coûté, et ne souffrez pas que le démon, que le monde, que la chair vous enlèvent ce que vous avez racheté de votre sang.

Mais que fais-je? cette âme si précieuse, je la recommande à vos soins ; et de ma part je la néglige, je n'en prends nul soin, je la hasarde tous les jours, sans réflexion, sans précaution, comme si je n'en tenais aucun compte, ou qu'au milieu de tant d'écueils et de tant de piéges, il n'y eût rien à craindre pour elle. Ah! puissiez-vous, Seigneur, me faire la grâce toute entière. Puissiez-vous, en veillant vous-même à ma conservation, exciter encore ma vigilance pour y travailler avec vous. Car vous voulez que j'y travaille, et si je ne seconde vos soins paternels, ils resteront sans effet. Vous voulez que j'use de cette armure céleste dont nous parle votre Apôtre, lorsqu'il nous dit, et qu'il nous le dit en votre nom : *Revêtez-vous des armes de Dieu, afin de pouvoir résister dans le temps fâcheux. Tenez-vous toujours en état, ayant la vérité pour ceinture autour de vos reins, et la justice pour cuirasse. Prenez en toute rencontre le bouclier de la foi, le casque du salut, et le glaive de l'esprit, qui est la parole de Dieu* (Ephes. 6). Tout cela, mon Dieu, m'enseigne à mettre en œuvre, pour me préserver, tous les moyens que me fournit la sainte religion que je professe. Tout cela m'apprend à me prémunir de la prière, de votre divine parole, de vos sacrements, de tous les exercices que votre Eglise me prescrit, et que la piété chrétienne me suggère. Autrement je ne puis voir le monde, ni m'engager dans le monde, sans m'exposer témérairement à la tentation. Or m'y exposer par une aveugle témérité, ce serait me rendre indigne de votre assistance, ce serait courir à ma perte, et je ne l'ai déjà que trop connu par de funestes épreuves. Heureux au moins, si de mes malheurs et de mes égarements passés, je tire cet avantage, de savoir mieux désormais me tenir en garde et me précautionnner!

VII. *Mais délivrez-nous du mal.* Vous ne me défendez pas, Seigneur, de vous demander la délivrance des maux temporels, de l'infirmité, de la pauvreté, de la douleur, de tous les revers et de tous les accidents qui peuvent survenir et troubler le repos de ma vie. Je vous dois même de continuelles actions de grâces, et je ne puis assez vous témoigner ma reconnaissance de tous ceux dont il vous a plu jusques à présent me délivrer, sans que je l'aie su, et de ceux dont vous me délivrez encore tous les jours, sans que je le voie ni que j'en sois instruit. Car telle est l'efficace et la douceur de votre providence, ô mon Dieu! par des voies secrètes et qui nous sont inconnues, vous nous sauvez de mille dangers que nous n'apercevons pas, et dont il n'y a

que vous qui puissiez nous garantir. Soyez-en loué, béni, glorifié.

Mais, Seigneur, outre ces maux qui ne regardent que le corps et que la vie présente, il m'est bien plus important d'être délivré de ces maux spirituels, de ces maux éternels, de ces maux extrêmes et essentiels, qui vont à la ruine totale de l'homme, et qui lui causent un dommage infini et irréparable. Tous les autres maux, en comparaison de ceux-ci, ne doivent plus être même comptés pour des maux; et comme il n'y a proprement qu'un seul bien qui est le souverain bien, il n'y a proprement qu'un seul mal, qui est le souverain mal. Or, ce souverain mal, c'est le péché, et en conséquence du péché, la damnation. Si donc, pour me mettre à couvert de l'un et de l'autre, il est nécessaire que j'éprouve quelque autre mal que ce soit, ah! mon Dieu, je ne vous demande plus que vous m'épargniez en ce monde. Frappez, s'il le faut, et autant qu'il le faut; renversez, brûlez, tourmentez; je m'offre moi-même, et je me présente à votre justice. Quelque douloureux et quelque sensibles que puissent être ses coups, je les recevrai comme des coups de grâce, pourvu qu'ils servent à détruire en moi le péché, à déraciner le péché, à punir le péché, à couper cours au péché, à prévenir les rechutes dans le péché, à me faire enfin éviter par là cette affreuse réprobation qui doit être dans l'éternité toute entière le châtiment du péché.

Pour cela, Seigneur, daignez me délivrer du malin esprit (1), je veux dire de l'esprit d'intérêt et d'avarice, de l'esprit d'ambition et d'orgueil, de l'esprit d'impureté et d'intempérance, de l'esprit de colère, de vengeance, d'animosité, de l'esprit d'erreur, de tromperie, de mensonge; de toutes les habitudes du vice, de toutes les convoitises des sens, de toutes les passions de mon cœur, et de toutes leurs illusions : car voilà tout ce que je comprends sous ce terme de malin esprit, capable, en me portant incessamment au péché, de m'entraîner dans le précipice et de me perdre sans ressource avec lui.

Dieu du ciel et de la terre, seul puissant et grand, seul juste et saint, seul bon et miséricordieux, vous écouterez les vœux que je viens de vous adresser. Si de moi-même je les avais conçus et formés, et si je ne vous les adressais qu'en mon nom, ah! Seigneur, je me défierais de mon aveuglement qui pourrait me tromper; je me défierais de ma bassesse et de mon néant, qui me rendraient indigne d'être exaucé. Mais c'est votre Fils unique, la sagesse incréée, qui, de point en point, m'a tracé lui-même tout ce que je devais demander. C'est lui-même qui prie dans moi, qui prie avec moi, et pour moi. *Considérez votre Christ;* jetez les yeux, non point sur une vile créature telle que je suis, non point sur un pécheur plus vil encore et plus méprisable, mais sur le divin Sauveur dont j'interpose auprès de vous la médiation, et dont j'emploie, pour vous fléchir, les mérites infinis. De toutes les demandes que je vous ai faites, il n'y en a pas

(1) *A malo, hoc est à maligno.*

une qui n'ait été selon son esprit et selon le vôtre. Je les ai faites avec confiance, et c'est avec le même sentiment que je les renouvelle, et que j'en attends de votre grâce l'heureux accomplissement.

VII.

Pensées diverses sur la Prière.

Il en est de la prière comme de la piété. Elle est plus dans le cœur que dans l'esprit; et elle consiste plus dans le sentiment que dans le raisonnement. On a donné bien des règles de l'oraison, on en a tracé bien des méthodes; les livres en sont remplis, et on en a composé des volumes entiers. C'est à ce sujet que les maîtres de la vie spirituelle se sont surtout attachés, et là-dessus ils ont déployé toute leur doctrine. Rien de plus solide que leurs enseignements, rien de plus sage ni de plus saint. Etudions-les, respectons-les, suivons-les. Mais du reste, sans rien rabattre de l'estime que nous leur devons, je ne feins point de dire que la grande méthode d'oraison, la méthode la plus efficace et la plus prompte, c'est d'aimer Dieu. Non pas que j'entende ici un amour de Dieu, tel que l'ont conçu de nos jours de faux mystiques, justement condamnés et frappés des foudres de l'Eglise. Leurs principes font horreur, et les conséquences en sont affreuses. Mais j'entends un amour véritable, un amour chrétien, c'est-à-dire, un amour ennemi de tout vice, un amour agissant et fervent dans la pratique de toutes les vertus, un amour toujours aspirant à la possession de Dieu, et se nourrissant des espérances éternelles.

Avec cet amour on est tout à coup homme d'oraison. Car faire oraison, c'est s'occuper de Dieu, c'est converser avec Dieu, c'est s'unir à Dieu dans le fond de l'âme : or tout cela suit de l'amour de Dieu. Aimons Dieu : dès que nous l'aimerons, nous irons à la prière avec joie; nous y resterons sans dégoût et même avec consolation; quelque temps que nous y ayons employé, nous en sortirons avec peine, comme ce célèbre anachorète, saint Antoine, qui, le matin, se plaignait que le soleil, en se levant, vînt troubler l'entretien qu'il avait eu avec Dieu pendant le cours de la nuit. Mais encore que dirons-nous à Dieu? hé! que disons-nous à un ami? Nous faut-il beaucoup d'étude et de grands efforts d'imagination pour soutenir une conversation avec lui, et pour lui témoigner nos sentiments? Nous dirons à Dieu tout ce que le cœur nous dictera : le cœur, dès qu'il est touché, ne tarit point; réflexions, affections, résolutions ne lui manquent point. Rien ne le distrait de son objet, rien ne l'en détourne. D'un premier vol et conduit par la grâce, il s'y porte, il s'y élève, il y demeure étroitement attaché. Ne cherchons point d'autre guide dans les voies de l'oraison, ne cherchons point d'autre maître que le cœur; nous apprendrons tout à son école, s'il est plein de l'amour de Dieu.

Quand nous prions, ce sont des grâces que nous demandons, et non des dettes que nous exigeons. Qu'avons-nous donc à nous plaindre, lorsqu'il ne plait pas à Dieu de nous écouter? n'est-il pas maître de ses grâces?

Etrange témérité de l'homme, quand nous trouvons mauvais que Dieu n'ait pas exaucé nos prières, et que nous nous en faisons une matière de scandale. Il est vrai : Jésus-Christ nous fait entendre que tout ce que nous demanderons en son nom, son Père nous l'accordera; mais cette promesse, toute générale et toute absolue qu'elle paraît, est néanmoins conditionnelle, c'est-à-dire, qu'elle suppose que nous demanderons ce qu'il convient de demander, et que nous le demanderons comme il convient de le demander. Je dis ce qu'il convient de demander, soit par rapport à la gloire de Dieu, soit par rapport aux vues de la providence de Dieu, soit par rapport à nous-mêmes et à notre propre salut. J'ajoute, comme il convient de le demander : tellement que notre prière soit accompagnée de toutes les dispositions intérieures et extérieures de l'esprit et du cœur, d'où dépend son efficace et sa vertu. Qu'une de ces deux conditions viennent à manquer, la parole du Fils de Dieu n'est plus engagée pour nous; elle ne nous regarde plus.

De là il nous est aisé de voir combien nos murmures sont téméraires, toutes les fois que nous nous élevons contre Dieu, parce qu'il semble n'avoir pas agréé nos demandes; et qu'il n'y a pas répondu selon que nous le souhaitons. Car, afin que nos plaintes sur cela aient quelque apparence de raison, et que nous puissions les croire en quelque sorte bien fondées, il faut que nous soyons persuadés de deux choses : 1° que nous avons demandé ce qu'il convenait de demander; et par conséquent, que dans notre prière et dans la demande que nous avons faite, nous avons parfaitement connu ce qui était convenable à l'honneur de Dieu, convenable aux desseins de sa sagesse, convenable à notre souverain intérêt et à notre prédestination éternelle; que nous ne nous sommes point trompés là-dessus, mais que nous en avons su pénétrer tout le mystère et découvrir tout le secret; 2° que nous avons demandé comme il convenait de demander, en sorte que nous y avons apporté toute la préparation absolument requise; c'est-à-dire, que nous avons prié avec des sentiments assez humbles, avec une réflexion assez attentive, avec une foi assez ferme, avec une ardeur assez affectueuse, avec un respect assez religieux, avec une persévérance assez constante pour rendre notre prière digne de Dieu et propre à le fléchir. Voilà, dis-je, de quoi nous devons être convaincus, si nous prétendons être en droit de murmurer et d'en appeler à la parole de Jésus-Christ. Or, compter sur tout cela, n'est-ce pas une présomption insoutenable? n'est-ce pas un orgueil seul capable d'arrêter les grâces de Dieu?

Prions, et prions sans cesse, ainsi que l'ordonne l'Apôtre; mais,

si notre prière demeure sans effet, gardons-nous de nous en prendre à Dieu, et de nous élever pour cela contre Dieu. Disons qu'il a des vues supérieures aux nôtres, et qu'il sait ce qu'il nous faut beaucoup mieux que nous ne le pouvons savoir ; disons qu'apparemment nous nous sommes trompés, en regardant comme un avantage la grâce que nous lui demandions, et que s'il nous la refuse, c'est qu'il en pense tout autrement que nous, et que, suivant les sages dispositions de sa providence, il ne voit pas que ce soit un bien pour nous; disons que c'est à nous de demander, mais à Dieu de rectifier nos demandes, en y répondant pas toujours selon nos désirs, qui, communément, sont très-aveugles, mais de la manière et dans le temps qu'il juge plus convenable; disons encore, que si notre prière n'a pas été absolument défectueuse quant au fond, il est bien à craindre qu'elle ne l'ait été quant aux conditions : en un mot, disons et confessons de bonne foi que, quoi que nous fassions, nous sommes toujours indignes des faveurs divines. Nous ne pouvons mieux mériter l'accomplissement de nos vœux, qu'en reconnaissant que nous ne méritons rien.

Comme, dans la vie humaine, et dans le commerce que nous avons entre nous, il y a des gens féconds en paroles, et qui nous font les plus longs discours sans rien dire, il y en a de même, par une espèce de comparaison, dans la vie chrétienne et dans le commerce que nous avons avec Dieu par la prière. Ils récitent de longs offices, ils y passent des heures entières, mais sans recueillement et sans dévotion. Qu'est-ce que cela? c'est parler beaucoup à Dieu, et ne le point prier.

Il y a une prière de l'esprit, du cœur, de la parole ; de l'esprit par la réflexion, du cœur par l'affection, et de la parole par la prononciation. Mais, outre ces trois sortes de prières, je puis encore ajouter qu'il y a une prière des œuvres par la pratique et l'action ; et voici comment je l'entends. Saint Augustin disait : *Celui-là sait bien vivre, qui sait bien prier;* et je dis, en renversant la proposition : Celui-là sait bien prier, qui sait bien vivre. La pensée de ce saint docteur est que, dans la prière et par la prière, nous nous instruisons de tous les devoirs d'une vie chrétienne, nous nous y affectionnons et nous obtenons les grâces nécessaires pour les accomplir; et je veux dire, par un retour très-véritable, que d'accomplir fidèlement tous ses devoirs, que de s'occuper, de travailler, d'agir dans son état selon la volonté et le gré de Dieu, c'est prier : pourquoi? parce que c'est tout à la fois, et honorer Dieu, et l'engager, en l'honorant de la sorte, à nous favoriser de ses dons, qui sont les fruits de la prière. Observation importante et bien consolante pour une infinité de personnes qui se plaignent de leur condition, parce qu'elle ne leur permet pas, disent-ils, de vaquer à la prière, et qu'elle ne leur en laisse pas le loisir. Outre qu'on peut prier partout, et que partout on en a le temps, puisque partout on est maître d'élever son

âme à Dieu, et de lui adresser les sentiments de son cœur : je prétends que ces mêmes occupations qu'on regarde comme des obstacles au saint exercice de la prière, sont tout au contraire des prières elles-mêmes, et des prières très-efficaces auprès de Dieu, quand on les prend dans un esprit chrétien, et qu'on s'y adonne avec une intention pure et droite. *Car le royaume de Dieu*, et tout ce qui a quelque rapport à ce royaume de Dieu, *consiste, non dans les paroles, mais dans les effets*. Dieu vous a chargé d'un emploi, et vous en remplissez avec assiduité les fonctions : en cela vous priez. La Providence vous a confié la conduite d'un ménage, et vous y donnez vos soins : en cela vous priez. Ainsi du reste. *Quand vous ensevelissiez les morts*, dit l'ange à Tobie ; *que vous les cachiez dans votre maison, et que la nuit vous les portiez en terre, je présentais au trône de Dieu ces œuvres de charité* (Tob. 12), et elles sollicitaient en votre faveur la divine miséricorde. Point d'intercession plus puissante auprès de ce souverain Maître que la soumission à ses ordres et l'accomplissement de ses adorables volontés.

Miracle de la prière ! rien ne résiste à son pouvoir, et mille fois elle a changé l'ordre de la nature, et l'a pour ainsi dire forcée à lui obéir ; que dis-je? elle a mille fois désarmé le ciel même, et en a conjuré les foudres. Que d'événements merveilleux ! que de prodiges ! Moïse prie, et Dieu retire son bras prêt à frapper. Josué prie, et le soleil s'arrête dans sa course. Daniel prie, et les lions perdent toute leur férocité à ses pieds. Judith prie, et une formidable armée est mise en déroute. Dès qu'Elie a prié, le feu céleste descend, les pluies les plus abondantes arrosent la terre, les malades sont guéris, les morts ressuscitent : car tel a été dans l'ancienne loi la vertu de la prière ; et ce serait une matière infinie que le détail de tout ce qu'elle a fait dans la nouvelle. Après cela, défions-nous de la promesse du Fils de Dieu, lorsqu'il nous dit : *Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera* (Joan. 14) ! Que je me figure le plus puissant monarque du monde, et que je le suppose prévenu pour moi de la meilleure volonté, je ne puis néanmoins me répondre d'obtenir de lui tout ce que je lui demanderai, parce que son empire, quelque étendu qu'il soit, est limité, et que je lui demanderai peut-être au delà de ce qu'il peut. Mais tout ce que je demanderai à Dieu, Dieu peut me le donner : pourquoi ? parce qu'il est Dieu, et qu'étant Dieu, tout lui est possible. Si donc, dans les prières que nous avons à lui faire, nous manquons de confiance, c'est que nous ne connaissons pas le maître que nous prions. Nous en jugeons par notre faiblesse, au lieu d'en juger par l'indépendance absolue et la souveraineté de ce premier Etre. Ne bornons point nos espérances, quand nous savons qu'elles sont fondées sur la parole d'un Dieu dont la fidélité ne peut se démentir, et dont la puissance est sans bornes.

DE L'HUMILITÉ ET DE L'ORGUEIL.

I.

Parabole du Pharisien et du Publicain, ou caractère de l'Orgueil et de l'Humilité, et les effets de l'un et de l'autre.

Jésus proposa cette parabole, au sujet de certaines gens qui se confiaient en eux-mêmes, comme s'ils eussent été des saints, et qui ne regardaient les autres qu'avec mépris (Luc. 18). L'Evangile nous fait d'abord connaître le dessein du Fils de Dieu, et quels sont ceux qu'il avait en vue, lorsqu'il proposa cette parabole au peuple qui l'écoutait. Quoiqu'en général elle puisse s'appliquer à toute âme vaine et orgueilleuse, elle convient particulièrement, et selon l'intention de Jésus-Christ, à une espèce de faux dévots contre qui cet Homme-Dieu a toujours témoigné plus de zèle, et qu'il n'a point cessé d'attaquer pendant tout le cours de sa mission, et dans ses divines instructions. Gens remplis d'eux-mêmes et de leur prétendu mérite; qui seuls croyaient être, avec leurs disciples, les élus du Seigneur; qui parlaient, qui décidaient, qui agissaient comme s'ils eussent été les seuls dépositaires de la loi et ses interprètes, les maîtres de la doctrine, les modèles vivants de la sainteté; qui se disaient suscités de Dieu pour la réformation des mœurs, pour le rétablissement de la discipline, pour la défense de la plus pure morale; qui, sous un masque de piété et de sévérité, cachaient leurs intrigues, leurs cabales, leurs médisances atroces et leurs calomnies, leurs envies, leurs haines, leurs vengeances, surtout une hauteur d'esprit que rien ne pouvait fléchir, et un orgueil insupportable; qui, par cette vaine apparence d'une vie régulière et austère, éblouissaient les yeux d'une troupe de femmes, dont ils parcouraient les maisons, et dont ils recevaient de puissants secours pour soutenir leur secte et pour accréditer leur parti; qui n'estimaient personne, n'épargnaient personne, ne faisaient grâce à personne, damnant tout le monde, et traitant avec un dédain extrême quiconque ne se déclarait pas en leur faveur et n'entrait pas dans leurs sentiments. Car il y avait des hommes de ce caractère dès la naissance de l'Eglise, et dès le temps même que Jésus-Christ parut sur la terre; il y en a eu dans toute la suite des siècles, et il n'y en a que trop encore dans le nôtre. De sorte que cette parabole n'est pas seulement une figure, mais qu'on peut la prendre pour une histoire commencée dans le judaïsme, continuée dans le christianisme, et par une malheureuse succession, perpétuée d'âge en âge jusqu'à ces derniers jours. Quoi qu'il en soit, entrons dans les vues du Fils de Dieu, et profitons des enseignements qu'il veut ici nous donner.

Deux hommes allèrent au temple pour prier : l'un était pharisien,

l'autre publicain. C'est au même temple qu'ils allèrent tous deux, c'est à la même heure et dans le même temps, c'est dans le même dessein, qui était de faire à Dieu leur prière; mais du reste, ce ne fut pas, à beaucoup près, dans la même disposition de l'âme, ni le même sentiment intérieur. De là vient que la prière de l'un eut un succès si favorable, au lieu que l'autre ne fut point écouté, et que sa prière même devint un crime pour lui, un sujet de condamnation. Car, avec la grâce, ce qui donne le prix à la prière, c'est la disposition intérieure de l'âme : c'est de là qu'elle tire toute sa vertu et tout son mérite. Ces deux hommes n'étant donc pas également disposés par rapport à l'esprit et au cœur, ils ne devaient pas être également reçus de Dieu, qui ne s'arrête point aux dehors, et n'a égard ni aux rangs, ni aux qualités, ni aux conditions, ni aux avantages de la naissance ou de la fortune, ni aux lieux, ni aux conjonctures, ni à quelque circonstance extérieure que ce soit; mais qui pèse le cœur et qui ne juge de tout le reste que par le cœur. Voilà pourquoi le Saint-Esprit nous avertit que notre premier soin *avant l'oraison*, notre soin le plus nécessaire et le plus essentiel, est *de préparer notre âme* (Eccli. 18). Toute autre préparation, sans celle de l'âme, ne peut être de nulle efficace auprès de Dieu; et s'il ne se rend pas alors propice à nos vœux, c'est à nous que nous devons l'imputer, et dans nous que nous devons chercher le principe du mal, puisqu'en effet il est au-dedans de nous-mêmes.

Mais ceci posé, il est question de savoir qui des deux (je dis du pharisien et du publicain), qui, dis-je, était dans la disposition convenable pour prier, et qui n'y était pas. A s'en tenir aux apparences, il semble qu'il n'y ait point là-dessus à hésiter, ni de comparaison à faire. Un pharisien d'une part, et de l'autre un publicain, quel parallèle? Un pharisien, un homme de bonnes œuvres, un homme exemplaire et d'une merveilleuse édification dans toute sa conduite; un homme exact jusqu'aux plus petites observances, et implacable ennemi des moindres relâchements; un homme révéré, vanté, canonisé du peuple; en un mot, un saint selon la commune opinion. Au contraire, un publicain, un pécheur, et un pécheur par état, puisque son seul emploi de publicain le faisait regarder comme tel; un homme noté et décrié pour ses injustices, ses fraudes, ses violences, ses concussions; de plus, un homme sujet à bien d'autres désordres que ceux de sa profession, et ayant vécu jusque-là dans le libertinage et le scandale. Encore une fois, suivant les vues ordinaires, peut-on balancer un moment entre deux hommes dont la différence est si sensible; et qui est-ce qui tout d'un coup ne prononce pas à l'avantage du premier, et ne conclut pas que l'autre doit être réprouvé de Dieu? Mais les jugements du Seigneur sont bien au-dessus des nôtres, et l'événement n'est guère conforme à nos idées. Ce pharisien est condamné, et ce publicain est justifié : pourquoi? c'est que ce pharisien, que ce juste est un orgueilleux dans sa prétendue justice; et que ce publicain, que ce pécheur pénitent est humble dans

sa pénitence. De sorte qu'en deux portraits raccourcis et opposés l'un à l'autre, la parabole nous représente admirablement, et les pernicieux effets de l'orgueil dans le pharisien, et les salutaires effets de l'humilité dans le publicain. Instruisons-nous, et apprenons de là tout ensemble ce que nous devons éviter comme l'écueil le plus dangereux, et ce que nous devons nous efforcer d'acquérir et de pratiquer en toute rencontre comme une des plus excellentes et des plus solides vertus.

II.

Caractère de l'Orgueil et ses pernicieux effets dans le Pharisien.

Le pharisien se tenant debout. Il se tenait debout, et ce n'est pas sans une vue particulière que l'Evangile marque cette circonstance : car c'est par là qu'il commence à faire l'opposition du pharisien orgueilleux et de l'humble publicain. Au lieu que le publicain, à la porte du temple, ainsi qu'il est dit dans la suite de la parabole, se prosterne d'abord contre terre, le pharisien entre, avance, laisse derrière lui tous les assistants, approche de l'autel, va prendre la première place, et là, sans plier un moment le genou, le visage assuré, la tête levée, il porte les yeux au ciel, et par son regard fixe et arrêté, semble plutôt venir exiger du Seigneur une dette, que lui demander aucune grâce.

Il n'y a point de vice qu'il nous soit plus important, dans l'usage du monde, de tenir au moins caché, si nous en sommes atteints, que l'orgueil, parce qu'il n'y en a point qui nous rende plus odieux. On pardonne plus aisément tous les autres vices, on les tolère; mais l'orgueil est insupportable. Aussi Dieu n'a-t-il pu le souffrir dans le ciel; et dès qu'il le vit dans ses anges, il les précipita au fond de l'abîme. Cependant on peut ajouter, que de tous les vices, c'est celui peut-être qui se produit plus naturellement au dehors, et qu'il est plus difficile de dissimuler. Tout le fait paraître : l'air, la contenance, la démarche, le geste, la composition du visage, le tour des yeux, le discours, la parole, le ton de la voix, le silence même, cent autres signes qui frappent la vue et dont on s'aperçoit tout d'un coup.

Un homme n'a donc qu'à se montrer, on le connaît bientôt, et son orgueil se répand dans toutes ses actions. S'il est dans une assemblée, il faut toujours qu'il soit placé aux premiers rangs : il ne balance pas là-dessus; et sans attendre, comme d'autres, et selon l'avis du Sauveur du monde, qu'on lui fasse honnêteté pour l'inviter à monter plus haut, il se croit affranchi de cette loi de bienséance, et prévient de lui-même cette cérémonie. S'il parle dans un entretien, c'est ou en maître qui ordonne avec empire, ou en juge qui décide avec autorité, ou en philosophe qui prononce des sentences et des oracles, ou en docteur qui enseigne et qui dogmatise. Il occupe seul toute la conversation, et ferme la bouche à quiconque voudrait l'in-

terrompre pour quelque temps, et demander à son tour le loisir de s'expliquer. Si, par une disposition toute contraire, il se tait et prend le parti d'écouter, l'attention qu'il donne ne fait pas moins voir avec quelle hauteur d'esprit et quel dédain il reçoit ce que chacun dit. Ses réponses les plus ordinaires, ce sont quelques coups de tête, quelques œillades, quelques souris moqueurs, quelques mots entrecoupés, quelques expressions enveloppées et mystérieuses, comme s'il était seul au fait des choses, comme s'il avait seul la clef des affaires, comme s'il en savait seul pénétrer le secret et démêler les ressorts, comme si tout ce qu'il entend n'était de nul poids et ne méritait nulle réflexion, comme s'il ne daignait pas y prêter l'oreille, et qu'il le regardât en pitié. Car, dans la société humaine, on ne rencontre que trop de ces présomptueux qui n'ont pas même soin de se déguiser et se laissent emporter aux sentiments de leur orgueil. Orgueil grossier dont rougit pour eux toute personne sage et pourvue de raison ; mais eux, ils ne rougissent de rien, tant ils sont infatués d'eux-mêmes et prévenus à leur avantage. Ainsi, sans qu'ils le remarquent et par la plus dangereuse séduction, l'orgueil qui les possède, tout visible qu'il est, échappe à leurs yeux et se dérobe à leur connaissance, tandis qu'il se manifeste aux yeux du public et qu'il choque tout les esprits. A les en croire, toutes les prérogatives qu'ils s'attribuent, tout ce qu'ils disent, tout ce qu'ils font, n'est point orgueil, mais ingénuité et franchise, mais justice et vérité : du moins le pensent-ils de la sorte, et sont-ils bien persuadés qu'on le doit penser de même. Erreur déplorable, mais qui cause plus d'indignation qu'elle ne donne de compassion; et voilà comment, à force de s'estimer eux-mêmes et de vouloir être honorés et estimés, ils perdent toute l'estime qu'ils pourraient d'ailleurs avoir dans le monde.

Ce n'est pas au reste qu'il n'y ait un orgueil plus circonspect et plus délicat. On affecte une certaine modestie extérieure; on est honnête, prévenant, affable; on a de la douceur, de la politesse, de la retenue, une conduite, selon les apparences, toute unie; on ne s'enfle point, on ne s'élève point, on n'entreprend point de dominer ni de se distinguer. Mais, outre que tout cela n'est assez souvent qu'une modestie fastueuse qui, pour user de cette figure, comme un voile transparent, laisse entrevoir l'orgueil même qu'elle couvre, il y a mille occasions où il trompe toute notre vigilance et sort malgré nous des ténèbres où l'on tâchait de le tenir enseveli. En effet, quelque précaution qu'on prenne, et quelque attention qu'on ait sur soi même, il n'est pas moralement possible dans le commerce de la vie que mille sujets imprévus ne piquent notre cœur et ne blessent notre orgueil. Or, du moment que l'orgueil se sent blessé, il se trouble, et dans le trouble où il est, il éclate et ne garde plus de mesures. La raison en est bien naturelle ; c'est que l'orgueil est l'endroit le plus vif du cœur, je dis d'un cœur vain : pour peu qu'on y touche, la douleur nous fait jeter de haut cris. On voit un homme se déconcerter, s'aigrir, s'animer. Il répond sèchement, il parle durement, il s'exprime en des

termes fiers et méprisants ; quelquefois la colère l'irrite jusqu'à l'emportement. On ne le reconnaît plus, et dans la surprise où l'on se trouve, on demande si c'est là cet homme qu'on croyait si modéré, si patient, si humble.

Ce qui doit encore plus étonner, c'est lorsqu'on vient à découvrir cette sensibilité et cet orgueil dans des âmes pieuses et dévotes, dans des âmes religieuses et consacrées à Dieu, dans des ministres de l'Eglise et des pasteurs du peuple fidèle. Le prophète vit en esprit l'abomination de désolation dans le lieu saint, et n'est-ce pas ce qui s'accomplit réellement à nos yeux et de quoi nous sommes témoins, quand nous voyons l'orgueil dans les plus sacrés ministères, l'orgueil dans le sac et sous le cilice, l'orgueil dans le sanctuaire de Jésus-Christ, sous les livrées de Jésus-Christ, à la table, à l'autel de Jésus-Christ? C'est là qu'on le porte; et au lieu de l'étouffer aux pieds d'un Dieu humilié et anéanti, c'est de là qu'on le rapporte aussi entier et aussi vivant qu'il était. Scandale qui confirme le monde dans ses préjugés contre la dévotion, et qui l'autorise à dire, quoique avec une malignité outrée, qu'il suffit d'être dévot pour en être plus jaloux de son rang, plus intraitable sur ses priviléges et sur ses droits, plus sensible à la moindre offense, plus scrupuleux sur le point d'honneur, en un mot, plus orgueilleux.

II. *Il faisait en lui-même cette prière.* Pourquoi en lui-même, et qu'est-ce que cela signifie? Peut-être ce pharisien ne daignait-il pas se conformer à l'usage, ni s'assujettir, comme les autres, à prononcer les prières ordinaires. Peut-être aussi cette parole nous fait-elle entendre, que dans toute sa prière il n'était occupé que de lui-même, et non point de Dieu; qu'il n'envisageait que lui-même et que ses prétendues perfections, dont il venait s'applaudir et se glorifier.

De quelque manière qu'on l'explique, une réflexion là-dessus se présente, et une vérité dont on aurait peine à convenir, si l'expérience n'en était pas une preuve convaincante : c'est que l'orgueil se mêle jusque dans l'exercice de l'oraison, et voici comment. Car dans l'oraison il y a différentes voies : les unes plus communes, et les autres plus relevées et plus particulières; les unes aisées, connues, à la portée de tout le monde ; mais les autres plus secrètes et propres d'un petit nombre d'âmes que Dieu favorise de certaines communications, et à qui il fait contempler de plus près sa souveraine majesté. Selon ces voies différentes, Dieu dispense différemment les dons de son Esprit, de cet Esprit de sainteté qui, n'étant qu'un et étant toujours le même, se diversifie néanmoins en tant de manières dans ses divines opérations, et, suivant le langage de l'Apôtre, fait prendre à sa grâce toutes sortes de formes pour s'accommoder à tous les sujets où il lui plaît de la répandre. Cependant l'ordre naturel n'est pas que Dieu, dès le premier essai, élève une âme à ces sublimes degrés d'oraison et de contemplation où les saints sont parvenus. Il a ses règles que sa sagesse lui prescrit, et qu'elle nous prescrit à nous-mêmes, afin que nous les observions. C'est-à dire qu'il veut que nous

commencions par les pratiques les plus usitées; que nous nous y exercions assidûment et constamment; que nous soyons contents d'en demeurer là, si l'Esprit céleste, dont nous devons attendre l'impression, ne nous conduit pas plus avant; que de nous-mêmes nous ne nous ingérions point dans des mystères qui sont si fort au-dessus de nous; que nous nous estimions indignes de ces grâces singulières et de ces états qui ne conviennent qu'aux âmes choisies et aux fidèles serviteurs de Dieu; enfin, que nous comptions toujours pour beaucoup de pouvoir les suivre de loin, et de marcher par les routes les plus aplanies. Voilà ce que pense une piété humble; voilà ce que lui inspire un bas sentiment de soi-même.

Mais il s'en faut bien que ce ne soit assez pour l'orgueil d'une âme qui se croit appelée à quelque chose de plus grand; car on en trouve ainsi disposées. Leur présomption les emporte d'abord, comme d'un plein vol, dans le sein de la divinité; et du moment qu'elles se sentent attirées à l'oraison, elles ne craignent point de dire ce que dit l'ange superbe dès l'instant de sa création : *Je monterai, j'approcherai du Très-Haut* (Isaï. 14), j'irai directement à lui, et je le verrai dans sa gloire. Qu'un directeur éclairé, et instruit des ruses de l'ennemi, qui se transforme en esprit de lumière, s'oppose à une illusion si dangereuse, et dont il prévoit les conséquences; qu'il entreprenne d'arrêter cette ardeur précipitée, et de rabaisser ces vues trop abstraites et trop mystiques; qu'il veuille les assujettir à une certaine méthode, leur tracer certains sujets, leur faire considérer certains points essentiels, et les maximes fondamentales de la perfection chrétienne : tout cela, à leur goût, n'est bon qu'aux âmes vulgaires, que Dieu laisse aller terre à terre, et marcher pas à pas. Si le directeur insiste, on lui fait son procès. On le traite d'homme peu versé dans la vie intérieure; on se détache de lui, et on l'abandonne. Quelle langue parle-t-on? De s'exprimer simplement et clairement, ce serait descendre et se dégrader. On ne parle plus la langue des hommes, mais celle des anges. Belles expressions où l'on se perd, et qu'on a recueillies en de saints auteurs qui comprenaient ce qu'ils disaient, parce qu'il le disaient de cœur, et non par une puérile affectation. Un des éloges les plus solides que le prophète royal donne au juste, est qu'il ne s'élève point au-dessus de lui-même. Allons à Dieu, et allons-y par la prière; mais notre prière ne peut être agréable qu'autant qu'elle sera sanctifiée par notre humilité. Or, l'humilité nous empêchera de nous émanciper si vite; et plus elle nous tiendra renfermés dans nous-mêmes et dans la vue de nos misères, plus elle engagera Dieu à s'unir à nous, et à nous unir à lui par la connaissance et la vue de ses grandeurs. Tandis que Moïse priait sur la montagne, il était défendu à tout le peuple d'en approcher, et quiconque eût osé même toucher le pied de cette montagne sainte, eût été frappé de mort. Laissons les parfaits goûter les douceurs d'un commerce intime avec Dieu, et s'abîmer dans la contemplation de ses infinis attributs; mais nous, mettons-nous au rang du

peuple, et demeurons-y jusqu'à ce que Dieu nous appelle. Autrement notre témérité trop empressée nous exposerait à de tristes retours, et il serait à craindre que la parole de l'Ecriture ne se vérifiât en nous : *Le Seigneur a dissipé les projets que les orgueilleux formaient dans leur cœur, et il a confondu toutes leurs pensées* (Luc. 1). Plût au ciel qu'on en eût moins vu d'exemples; et plaise au ciel que les exemples qu'on en a vus dans les siècles passés, servent de leçons aux siècles à venir, et les préservent des mêmes égarements!

III. *Mon Dieu, je vous rends grâces.* Rendre à Dieu de continuelles actions de grâces, c'est, entre les devoirs de l'homme, un des plus justes et des plus indispensables. Aussi, ce qu'il y a de répréhensible dans le pharisien, ce n'est pas de remercier Dieu, mais de ne le pas remercier par un véritable esprit de religion, ni avec les sentiments dont ce pieux exercice doit être accompagné. Car la reconnaissance que nous témoignons à Dieu doit être une reconnaissance toute religieuse : or une reconnaissance vraiment religieuse, en quoi consiste-t-elle? 1° à donner à Dieu toute la gloire des grâces qu'on en a reçues, et à ne s'en point glorifier soi-même; 2° à ne point abuser de ces grâces pour se préférer au prochain, et pour le mépriser; 3° à se confondre même du mauvais usage qu'on a fait de ces grâces, et qu'on en fait tous les jours, au lieu qu'en d'autres mains elles profiteraient au centuple; 4° à trembler en vue de ces grâces et du compte rigoureux que Dieu nous en demandera, comme le maître de l'Evangile demanda compte à ses serviteurs des talents qu'il leur avait confiés; 5° à ne se pas contenter de ces grâces, et à ne pas croire qu'on n'a plus besoin de rien; mais à reconnaître, malgré ces grâces, notre extrême indigence, et à implorer sans cesse la divine miséricorde pour en obtenir de nouvelles. Telles sont les dispositions d'une âme reconnaissante envers Dieu, tel est l'esprit qui l'anime et qui la conduit.

Mais ce n'était pas là, à beaucoup près, l'esprit du pharisien. Il remercie Dieu, pourquoi? non pas pour donner à Dieu la gloire de toutes les perfections dont il se flattait d'avoir été doué, mais pour se l'attribuer à soi-même, pour se retracer le souvenir de tant de bonnes qualités, pour se les remettre devant les yeux, et pour s'y complaire. De cette estime de lui-même, ainsi que la suite le fait voir, naît le mépris d'autrui. A son gré, il n'y a personne qui l'égale, ni qui puisse entrer avec lui en quelque comparaison. Bien loin de se reprocher aucun abus des dons excellents que lui a départis la main libérale du Seigneur, il s'applaudit au contraire d'en avoir toujours usé le plus saintement, par tout le bien qu'il a pratiqué et qu'il pratique. Bien loin de craindre le jugement de Dieu, et d'être en peine sur le compte qu'exigera de lui ce souverain juge, il semble qu'il veuille le prévenir, que ce soit ce qui l'amène à l'autel. Il semble qu'il vienne lui-même se présenter pour répondre du bon emploi qu'il prétend avoir fait des rares talents dont il se croit pourvu par la grâce du ciel, et du profit qu'il en a retiré. Enfin, persuadé que rien

ne lui manque, et que ce qu'il a lui suffit pleinement, il ne souhaite ni n'attend rien de plus; et c'est pour cela même qu'il ne demande rien. Chose admirable, remarque saint Augustin! Il est venu dans le temple pour prier; mais examinez toutes ses paroles, et vous trouverez qu'elles ne tendent qu'à se louer. *Seigneur, dit-il, je vous rends grâces*; mais il n'a garde d'ajouter : *Mon Dieu, accordez-moi encore telle grâce.* Il en a autant qu'il est nécessaire, et il ne lui en faut pas davantage pour faire de lui un homme accompli.

La malignité de notre orgueil ne va pas jusqu'à refuser à Dieu la qualité de premier principe, et à ne vouloir pas l'honorer comme l'auteur de tous les biens : il y aurait du blasphème et de l'impiété. Nous nous faisons une religion et une obligation capitale de souscrire à cet oracle de l'Apôtre : *Qu'avez-vous que vous n'ayez point reçu?* Mais l'orgueil de notre cœur ne s'accommode guère de ce qui suit : *Or si vous l'avez reçu, d'où vient que vous vous en glorifiez, comme si vous ne l'aviez pas reçu* (I. Cor. 4)? Il est vrai que sur cela nous gardons certaines apparences; que, dans l'occasion, nous publions assez hautement combien nous sommes redevables à Dieu; que nous voulons qu'il en soit loué, qu'il en soit béni; que nous le bénissons nous-mêmes et nous le remercions : mais que l'orgueil a de retraites cachées pour se sauver! qu'il sait bien ménager ses intérêts, lors même qu'il paraît les abandonner et y renoncer!

Nous remercions Dieu; mais, dans le sentiment de notre reconnaissance, il y a toujours un retour vers nous-mêmes. Nous avons beau protester devant Dieu que la gloire de tout lui appartient : nous le disons des lèvres; mais dans le fond nous en revenons toujours à nous-mêmes, et nous recueillons avec soin tous les rayons de cette gloire qui peuvent rejaillir sur nous et nourrir notre complaisance.

Nous remercions Dieu, et nous voulons même que d'autres nous aident encore à le remercier. Gloire soit à Dieu, dit-on modestement : joignez-vous à moi pour lui rendre grâce de la bonne issue qu'il a donnée à mes desseins, et des bénédictions qu'il a répandues sur mes travaux. Rien de plus chrétien, à ne s'en tenir qu'aux expressions et qu'aux dehors : mais que prétend-on par là? On veut informer les gens de ce qu'ils pourraient ignorer, et qu'on est bien aise qu'ils n'ignorent pas. C'est un tour ingénieux et honnête pour leur faire savoir le succès qu'on a eu dans une affaire dont on était chargé, dans une entreprise qu'on avait formée, dans les fonctions d'un ministère où l'on a été employé.

Nous remercions Dieu, mais aussi nous entendons bien qu'on respectera dans nous les dons de Dieu; qu'on aura pour nous des égards particuliers; qu'on ne nous confondra point avec la multitude, mais qu'on nous distinguera; qu'on nous déférera tous les honneurs dus à notre mérite et à sa supériorité; que s'il y a un choix à faire pour quelque place importante, c'est sur nous qu'il tombera, et qu'aucun n'osera nous en contester la préférence; que nous aurons l'ascendant partout et sur tous; que tout se réglera par nos conseils, que tout

passera par nos mains, n'y ayant personne que nous n'estimions au-dessous de nous, et que nous jugions capable de conduire les choses avec la même dextérité et la même sagesse que nous. Car voilà l'opinion où nous sommes, et si la pudeur nous empêche de nous en déclarer ouvertement, elle ne nous empêche pas, dans le secret du cœur, de le penser.

Nous remercions Dieu ; mais du moins nous rendons-nous en même temps, à nous-mêmes, l'avantageux et consolant témoignage de répondre comme nous le devons aux vues de Dieu, et de faire un saint usage de ses bienfaits ; de n'être point des serviteurs inutiles, mais de coopérer aux œuvres du Seigneur et à l'exécution de ses divines volontés par notre vigilance, notre application, notre habileté, notre industrie; de ne nous point épargner pour cela, et d'y avoir toute l'assiduité et tout le zèle qui dépend de nous? D'où nous tirons, sans hésiter, cette conséquence favorable, que nous ne paraîtrons pas au tribunal de Dieu les mains vides ; et que nous pouvons espérer d'être mis au nombre de ces fidèles serviteurs dont la bonne administration sera éternellement et si abondamment récompensée.

Nous remercions Dieu ; mais de quoi le remercions-nous plus volontiers ? de certaines grâces extérieures, et de certaines qualités plus propres à nous relever dans le monde, à nous y faire connaître, à nous en attirer les applaudissements, à nous donner de l'éclat et de la réputation. Ainsi les apôtres eux-mêmes prenaient plaisir à raconter au Fils de Dieu les miracles qu'ils opéraient, comment ils guérissaient les malades, et comment ils chassaient les démons. Mais toutes les autres grâces qui, sans ce brillant et sans ce bruit, agissent intérieurement sur l'âme, et ne servent qu'à la sanctifier, qu'à lui inspirer l'esprit de piété, de charité, d'humilité, de mortification, de renoncement à soi-même et aux vanités du siècle, ce sont des faveurs célestes et des biens dont nous ne tenons point assez de compte pour en marquer à Dieu notre gratitude et pour lui en demander l'accroissement. Il n'y a que ce qui frappe la vue, qui nous intéresse et qui pique notre envie : tout le reste nous est indifférent, parce qu'il l'est à l'orgueil qui nous domine et que nous n'y trouvons rien qui le soutienne.

N'oublions jamais les dons du Seigneur; mais ne nous en souvenons que pour l'honorer. Ayons sans cesse, et dans le cœur et dans la bouche, les paroles du pharisien; mais disons-les autrement que lui et dans un esprit chrétien : *Seigneur, je vous rends grâces.* Oui, mon Dieu, c'est à vous que je rends grâces, et à vous seul, persuadé que tout ce que j'ai et tout ce que je suis, je ne l'ai que de votre libéralité, et je ne le suis que par votre miséricorde. Or, n'ayant rien que de vous, et n'étant rien que par vous, c'est donc à vous que je dois l'hommage de tout, sans pouvoir rien prétendre à la gloire qui vous revient. Qu'elle soit à vous toute entière ; et malheur à moi, vile créature, si je m'y attribuais quelque droit, et si je voulais en détourner sur moi la moindre partie. *Seigneur, je vous rends grâces,*

et d'autant plus que je me reconnais moins digne des soins qu'a pris de moi votre providence : car qui étais-je, et qui suis-je? Si donc vous m'avez spécialement choisi, si, dans la distribution de vos dons, vous m'avez préféré à tant d'autres, ce n'est point une raison de me mettre au-dessus d'eux dans mon estime, ni de m'enorgueillir. Combien valaient mieux que moi, étaient mieux disposés que moi, vous auraient mieux servi que moi, et auraient mieux répondu à vos adorables desseins? *Seigneur, je vous rends grâces;* mais, bien loin de m'élever au sujet de vos bontés infinies pour moi, c'est au contraire ce qui doit me confondre et m'humilier. Le peu d'usage que j'en ai fait et le peu d'usage que j'en fais : voilà, mon Dieu, mon humiliation, voilà ma confusion. Que de fruits je pouvais produire et que de gloire j'aurais dû vous procurer avec les talents que vous m'avez donnés, avec les moyens que vous m'avez fournis, dans le rang où vous m'avez placé! Hélas! j'ai tout dissipé, tout profané, tout perdu. *Seigneur, je vous rends grâces ;* mais peut-être serait-il à souhaiter que vous eussiez été moins libéral envers moi. Plus je vous suis redevable, plus vos jugements me sont redoutables. Je n'ai rien reçu de vous que je ne dusse employer pour vous et pour moi-même : pour vous, en vous glorifiant; pour moi-même, en me sanctifiant : et c'est ce qui me saisit de frayeur, quand je viens à réfléchir sur le trésor de colère que j'amasse, et sur les titres de condamnation que je vous mets en main contre moi par un énorme abus de vos bienfaits. Pensée terrible qui me retrace dans la mémoire le funeste sort de cet arbre infructueux qui fut coupé et jeté au feu; pensée capable de rabaisser toutes les enflures du cœur le plus vain, de renverser toute la confiance de l'âme la plus présomptueuse. Frappé de cette pensée, c'est à vous, Seigneur, que je m'adresse. Tous les biens dont il vous a plu jusqu'à présent de me gratifier et dont *je vous rends grâces*, me font encore tout espérer de votre miséricorde dans l'avenir. Moins j'ai profité de vos dons, plus j'ai besoin de votre secours pour réparer mes pertes passées et mes dissipations. Vous ne me le refuserez pas, Seigneur, et ce sera un nouvel effet de votre amour, qui renouvellera toute l'ardeur de mon zèle et toute la vivacité de ma reconnaissance. C'est ainsi qu'on remercie Dieu sans orgueil, et que d'humbles actions de grâces l'intéressent plus que jamais en notre faveur, et l'engagent tout de nouveau à répandre sur nous ses bénédictions les plus abondantes.

IV. *Je ne suis pas comme le reste des hommes, lesquels sont voleurs, injustes, adultères, ni tel que ce publicain.* C'est ici que l'orgueil se découvre dans toute son étendue : et par où? par un esprit de singularité, par un esprit de censure et d'une censure outrée, par un esprit de dureté envers les pécheurs; et de plus, par un aveuglement grossier à l'égard de soi-même. Esprit de singularité : *Je ne suis pas comme le reste des hommes;* esprit de censure, mais d'une censure outrée : *lesquels sont voleurs, injustes, adultères ;* esprit de dureté envers les pécheurs : *ni tel que ce publicain ;* aveuglement sur soi-

même, le plus grossier : *Je ne suis pas.* Reprenons tout ceci, et expliquons-le.

Esprit de singularité. Le pharisien ne se regarde pas comme un homme du commun. Il prétend faire rang à part ; et si l'on refuse de le distinguer, il sait assez se distinguer lui-même. Car, de se confondre dans le grand nombre, d'agir de concert avec les autres et de se conformer à leurs exemples, ce serait enfouir son mérite et l'obscurcir. On ne le connaîtrait point, on ne le remarquerait point, on ne parlerait point de lui, et on ne lui rendrait point les honneurs qui lui sont dus. C'est pour cela qu'il commence par se séparer : *Je ne suis pas comme le reste des hommes.* On ne voit partout que trop de ces esprits particuliers à qui rien ne plait, et qui ne peuvent rien goûter à moins qu'il ne soit extraordinaire, à moins qu'il ne soit nouveau, à moins qu'il ne leur soit propre. Ce qui les accommodait d'abord, et ce qui était le plus selon leur sens et selon leur gré, lorsqu'ils étaient seuls à le pratiquer, leur paraît insipide, et perd pour eux tout son agrément et toute sa pointe, du moment qu'il vient à passer en coutume, et que l'usage s'en établit. Encore si l'on n'affectait cette singularité que dans des choses indifférentes, que dans la conduite du monde, que dans la société humaine et civile ; mais on l'introduit dans les choses de Dieu, jusque dans la dévotion, la religion ; jusque dans le sanctuaire et les divins mystères. C'est même ordinairement en cela qu'on se rend plus singulier, et ç'a été de tout temps l'esprit des novateurs.

D'où sont venues tant de variations dans les pratiques de piété, dans les prières, dans la récitation des offices, dans la lecture des livres, dans les décisions de morale, dans les exercices de pénitence, dans l'approchement des sacrements ? Il était naturel, et il eût été mille fois plus convenable et plus sage de laisser les fidèles dans les bonnes pratiques qu'ils observaient, dans les dévotions louables en elles-mêmes, autorisées par la tradition de plusieurs siècles, répandues parmi tout le peuple chrétien. Ils eussent bien plus profité des livres qu'on leur mettait depuis longtemps dans les mains, qui, sans être si polis, ni si ornés, édifiaient davantage par leur simplicité et leur solidité, et servaient beaucoup plus à leur éclairer l'esprit et à leur toucher le cœur. Ils eussent incomparablement plus avancé dans les voies de Dieu, si l'on n'eût point tant agité et troublé les consciences par des rigueurs extrêmes et de fausses terreurs sur la morale, sur la pénitence, sur la fréquentation des sacrements, et qu'on s'en fût tenu aux maximes et à la conduite des habiles maîtres qui avaient éclairci toutes ces matières. Mais le premier principe d'un novateur, c'est *de n'être pas comme les autres hommes.* Car il n'y aurait point assez de gloire pour lui à ne dire que ce que les autres ont dit, et à ne faire que ce que les autres ont fait. Il veut frapper autrement la vue, et pour cela il faut qu'il réforme tout, ou plutôt qu'il renverse tout. De là grand mouvement, grand bruit, nouvelles observances, nouvelles pratiques, nouvelles prières, nouveaux offices, nouveaux

livres, nouvelles questions sur la morale évangélique et nouvelles opinions, nouvelles méthodes pour le sacrifice de la messe, pour la confession, pour la satisfaction des péchés, pour la communion : comme s'il voulait s'appliquer ce que Dieu disait de lui-même : *Voici que je renouvelle toutes choses* (Isaï. 43). Il n'épargne pas même les saints, ni leurs reliques, ni leurs faits mémorables, ni les lieux fréquentés en leur honneur; déplaçant du ciel qui il juge à propos, se piquant là-dessus d'un discernement juste, et refusant de se soumettre à ce qu'il appelle *idées populaires*. Or, qu'est-ce que tout cela? des singularités. Singularités qui vont à changer presque tout le culte extérieur et toute la face de la religion. Singularités qui paraissent aux yeux du public, et qui attirent son attention. Singularités qui ne manquent pas d'approbateurs, d'admirateurs, de sectateurs, surtout parmi le sexe, lequel se porte aisément à tout ce qui a l'air de distinction. En un mot, singularités par où l'on se fait un nom dont on est jaloux et dont l'orgueil se repaît.

Esprit de censure, et d'une censure outrée. Il n'y en eut jamais d'exemple plus sensible que celui du pharisien. Par où débute-t-il? il fait d'abord le procès à tout le genre humain : *Je ne suis pas comme le reste des hommes, lesquels sont voleurs, injustes, adultères.* Voilà sans doute une accusation bien griève, mais en même temps bien générale. Du moins s'il disait : Je ne suis pas comme quelques-uns des hommes, comme plusieurs des hommes, comme le plus grand nombre des hommes; mais ce ne serait point assez pour son orgueilleuse et impitoyable critique. Il faut qu'il mette également tous les hommes, hors lui, dans la masse de perdition. Il faut, dans son idée, qu'il n'y ait que lui sur la terre qui soit homme de bien; et, par un raffinement de vaine gloire que remarque saint Bernard, ce qui le flatte, ce n'est point précisément d'être aussi homme de bien qu'il croit l'être, mais de l'être seul. Il ne fait donc grâce à qui que ce soit, et il ne reconnaît de justice, d'équité, de probité, de vertu que dans sa personne. Afin de ne rien exagérer, convenons, et il est vrai, qu'on ne va guère jusqu'à cette extrémité où le Fils de Dieu, dans une parabole, a voulu nous donner à connaître l'excès de l'orgueil. Nous ne voyons point que cela s'accomplisse à la lettre; et s'il se trouvait un homme parmi nous qui eut assez d'assurance et assez de front, pour se vanter d'être dans toute la nature l'unique en qui réside la grâce du Seigneur, et qui soit droit, équitable, vertueux, on le traiterait d'extravagant et d'insensé. Mais du reste, l'expérience nous apprend combien il y a eu dans l'Eglise de Jésus-Christ, et combien encore il y a de ces prétendus saints, qui, volontiers ou sans beaucoup de peine, damnent presque tout le monde. Prévenus à leur avantage et préoccupés de leurs maximes, ils se persuadent avoir seuls la science du salut, et être seuls instruits des voies de Dieu. Ne se pas joindre à eux, et ne se pas conduire par eux, c'est, selon leur sens, s'égarer, se perdre.

Et parce que le nombre de ceux qui les suivent n'est pas tel après tout qu'ils voudraient, et que c'est le plus petit en comparaison du

reste des fidèles, voilà pourquoi ils s'élèvent avec tant de chaleur et tant de hauteur, ne prononçant que des anathèmes, lançant partout des malédictions, ne cessant point de déplorer l'affreux relâchement des mœurs, s'imaginant voir dans tous les états du christianisme une décadence entière, l'attribuant à des guides aveugles qui mènent d'autres aveugles; se regardant avec une pieuse complaisance, eux et leurs élus, comme d'heureux rejetons que la contagion a épargnés dans le champ du père de famille; bénissant Dieu de les avoir ainsi sauvés du naufrage et garantis de la corruption universelle. Il est certain que le monde est bien corrompu, et sur ce point leurs déclamations ne sont pas tout à fait mal fondées. Mais, avec un peu plus de charité et moins d'orgueil, ils ne pousseraient pas si loin leur censure; ils ne donneraient pas des arrêts si vagues et si étendus, ils ne concluraient pas si vite pour la perte de quiconque ne prend pas leurs leçons et n'entre pas dans leurs intérêts; ils ne se déchaîneraient pas avec tant de violence, contre la société humaine en général, ni en particulier contre des gens de bien dont le mérite les incommode : ils feraient justice à la piété partout où elle se trouve; et ils ne se figureraient pas, comme le pharisien, qu'elle ne se trouve que chez eux, ou qu'elle ne peut être agréable à Dieu, quelque part qu'elle se rencontre, si elle n'est marquée de leur sceau : car c'est ainsi que l'orgueil, ou s'arroge tout, ou réprouve tout.

Esprit de dureté envers les pécheurs. Le publicain était un pécheur, mais c'était un pécheur pénitent : les marques publiques qu'il donnait d'une douleur sincère devaient exciter la compassion du pharisien ; mais l'orgueil pharisaïque est sans pitié; il n'est touché que de sa propre excellence, et il insulte à la misère d'autrui : *Je ne suis pas comme ce publicain*. S'il eût consulté l'Esprit de Dieu, il eût fait réflexion que ce pécheur n'était plus en quelque sorte pécheur, dès-là qu'il était contrit et repentant, et la religion lui eût dicté qu'il fallait condescendre aux faiblesses d'un homme nouvellement converti ; qu'il fallait l'aider, le relever, le recevoir à miséricorde : mais un pharisien ne sait agir qu'en juge inexorable, et jamais en père ; il ne sait parler qu'avec dédain et avec empire, et jamais avec douceur et avec bonté : C'est un malheureux, dit-il, je n'ai garde de lui ressembler. Que ces manières hautes et dédaigneuses, que ces paroles dures, dans la suite des temps, ont rebuté de pécheurs, dont il eût été bien plus à propos de seconder les bonnes dispositions par de sages et de salutaires ménagements! On eût gagné cette âme en la traitant avec plus de circonspection et plus de modération; on l'eût consolée, on l'eût encouragée, on lui eût inspiré de la confiance, au lieu qu'on l'a désolée et désespérée. Mais, dites-vous, c'est sa faute, et ce pécheur doit être préparé à tous les reproches qu'on lui peut faire, et à toute la sévérité dont on peut user à son égard : car il n'y a rien là qu'il ne mérite. J'en conviens, c'est sa faute, et dans le fond il doit se réputer digne des plus mauvais traitements et les accepter; mais, de votre part, n'est-ce pas en même temps une faute, et

une faute très-condamnable, de ne pas respecter dans votre frère, tout criminel qu'il est, l'image de Dieu et le prix du sang de Jésus-Christ; de l'exposer à une ruine totale par l'ascendant trop impérieux que vous prenez sur lui, et dont vous lui faites sentir tout le poids, par l'amertume de vos expressions et par la terreur de vos menaces; de ne vouloir pas charitablement, quoique prudemment, vous rapprocher de lui, afin de le rapprocher de son devoir; mais au contraire, de vous butter, de vous obstiner contre lui, et de ne tenir nul compte du triste abandonnement où votre inflexible roideur le précipite; de vous croire quitte de son malheur en disant : C'est son affaire, que m'importe? s'il veut se damner, qu'il se damne. Il se damne en effet. Mais n'en êtes-vous pas coupable, lorsque vous pouviez, par des voies plus insinuantes, par des précautions plus mesurées, par un accueil plus engageant et plus modeste, le retirer de l'abîme et le remettre dans le bon chemin ?

Aveuglement par rapport à soi-même. L'orgueilleux est d'autant plus sujet à se tromper et à se laisser tromper sur ses qualités personnelles, que son erreur lui plait, parce qu'elle lui est avantageuse. Ce qui fait que souvent il est tout ce qu'il croit ne pas être, et qu'il n'est rien de tout ce qu'il croit être. Ce pharisien de l'Evangile se regarde comme un homme irréprochable et sans vice. *Je ne suis pas ;* et quoi? que n'est-il pas, ou que pense-t-il ne pas être? Il se vante de n'être pas semblable aux autres hommes, et surtout de n'être pas voleur comme eux, injuste comme eux, adultère comme eux. Mais, étrange aveuglement de l'orgueil, dit saint Augustin ! Non-seulement le pharisien est semblable aux autres hommes, mais il est pire que les autres hommes, puisqu'avec tous ses vices, qu'il se déguise à lui-même et qui égalent au moins ceux des autres hommes, il est encore le plus superbe des hommes. Semblable aux autres hommes : car on peut bien juger qu'il n'était pas différent de ces autres pharisiens contre qui le Fils de Dieu s'est tant de fois déclaré, et à qui il reprochait en des termes si forts leur obstination, leur envie, leur animosité, leur ambition, leur intérêt, leurs intrigues, leurs cabales, leurs violences, leur mauvaise foi, leur hypocrisie. Pire que les autres hommes, puisqu'à tous ces vices il ajoutait la présomption et l'orgueil, qui en est le comble. Par où il tombait encore justement dans les mêmes vices qu'il imputait à tous les hommes, en les traitant de voleurs, d'injustes, d'adultères. Car, sans savoir si réellement et dans le sens littéral il était tout cela, on peut toujours dire, continue saint Augustin, qu'il l'était dans un sens plus spirituel et plus mauvais. Et en effet, c'était un voleur, puisqu'il dérobait à Dieu sa gloire; c'était un injuste, puisqu'en se glorifiant lui-même au préjudice de Dieu, il usurpait un bien qui ne lui appartenait pas, et dont Dieu est jaloux par dessus toute chose; c'était un adultère, puisqu'il abusait des dons de Dieu, et qu'il les profanait, en les faisant servir à son amour-propre et à sa vanité. Or voilà ce qu'il n'apercevait pas, et sur quoi l'orgueil lui fermait les yeux : de sorte qu'avec toutes ses imperfections

et tous ses défauts, il ne voyait rien en lui de répréhensible et de défectueux.

C'est ce qui nous arrive à nous-mêmes, et c'est le déplorable aveuglement où nous vivons. Nous avons des vices que nous ne connaissons pas; et pourquoi ne les connaissons-nous pas? parce que notre orgueil nous fascine tellement la vue, que découvrant, selon la figure de Jésus-Christ, jusqu'à *un fétu* dans l'œil d'autrui, nous ne remarquons pas dans le nôtre jusqu'à *une poutre*. Des vices que nous ne connaissons pas, parce que nous ne les voulons pas connaître, et pourquoi ne les voulons-nous pas connaître, pourquoi ne prenons-nous aucun soin de les connaître, pourquoi rejetons-nous même tous les moyens de les connaître, pourquoi n'écoutons-nous ni conseils, ni remontrances, ni remords intérieurs, ni réflexions capables de nous les faire connaître? c'est que cette connaissance nous tracerait de nous-mêmes une image désagréable; c'est qu'elle nous détromperait de la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes, et où nous aimons à nous entretenir; c'est qu'elle nous apprendrait ce que nous ne voulons point savoir, qui est de nous humilier. Des vices que nous ne connaissons pas, mais que le monde connaît, et qui donnent lieu à ses railleries et à ses discours. Car il n'est rien qui pique davantage le monde, ni qui excite plus son indignation et son mépris, que la confiance d'un homme et l'estime qu'il témoigne de lui-même, lorsque chacun voit ses faiblesses, et qu'il n'y a que lui à qui elles soient cachées. On demande s'il ne se trouvera personne qui l'éclaire, et l'on attend, pour son bien et pour son instruction, que quelque occasion mortifiante le désabuse, et le tire de l'ignorance où il est. Des vices que nous ne connaissons pas, parce que nous ne jugeons de nous-mêmes que par comparaison avec d'autres qui semblent plus vicieux que nous. Le pharisien se comparaît avec le publicain, et nous nous comparons avec celui-ci, ou avec celui-là, gens scandaleux et décriés. Or, dans cette comparaison, nos vices disparaissent; mais bientôt ils se montreraient à nous dans toute leur difformité et toute leur laideur, si nous venions à nous mettre en parallèle avec tels et tels dont les exemples nous confondraient. Des vices que nous ne connaissons pas, parce que nous ne comptons pour quelque chose que certains vices grossiers qui corrompent les sens; que certaines actions basses qui portent leur honte avec elles, et avec leur honte leur remède.

Mais, outre ces vices dont peut-être on a eu le bonheur de se garantir, il y a des vices de l'esprit, des vices du cœur, des vices de l'imagination, des vices du naturel, des vices de l'humeur; il y a des passions, des inclinations, des entêtements, des caprices, des légèretés, des inconstances, des aversions, des haines, des mensonges, des dissimulations, et le reste. Ce sont des vices; mais, parce que ce sont des vices secrets, ou parce qu'ils ont une apparence moins odieuse, on se les passe aisément, et l'on n'y fait qu'une attention très-légère. Ainsi ces vices ne diminuent rien de l'idée qu'on a de

soi-même. Mais, si l'on ne se laissait pas aveugler par l'orgueil, on se dirait : Il est vrai, je ne fais tort à personne, non plus que le pharisien; je ne suis point un usurpateur, je ne suis point dans le désordre et la débauche; mais du reste j'ai un esprit difficile, mais j'ai une imagination bizarre, mais j'ai un cœur indifférent, mais j'ai un naturel colère et brusque, mais j'ai une humeur dure et intraitable; je suis obstiné dans mes pensées, violent dans mes désirs, ambitieux dans mes projets, malin dans mes jugements, aigre dans mes ressentiments, piquant dans mes paroles, infidèle dans mes promesses, précipité dans mes résolutions, déguisé dans mes desseins, lâche et négligent dans la pratique de mes devoirs. Voilà ce qu'on se dirait, et ce qu'on ne se dit pas, parce que notre orgueil en souffrirait, et qu'on ne veut rien voir en soi qui puisse lui donner la moindre atteinte. On se considère par le bon côté, et l'on s'arrête là, sans rien examiner de plus, ni tourner ailleurs ses regards. C'est pourquoi Dieu, par un trait de miséricorde, permet quelquefois qu'une âme s'oublie en certaines rencontres, et qu'elle s'abandonne à des fautes grièves, qui, dans la suite, lui deviennent plus utiles que l'état où elle était, quoique moins criminel, parce que ces chutes lui apprennent à se connaître, et en se connaissant mieux, à ne plus tant présumer d'elle-même, mais à s'en défier.

V. *Je jeûne deux fois la semaine; je donne la dîme de tous mes biens.* Autre aveuglement de l'orgueilleux; il croit avoir des vertus qu'il n'a pas. Qu'entend le pharisien, quand il dit qu'il jeûne deux fois la semaine, et qu'il donne la dîme de tous ses biens? il veut dire par là qu'il est fort mortifié et fort pénitent, qu'il est homme religieux et fidèle observateur de la loi. Mais, avec tous les jeûnes qu'il pratiquait, et toutes les dîmes qu'il payait, il n'avait ni la vertu de pénitence, ni la vertu de religion : comment cela? parce que la vertu ne consiste pas précisément dans les œuvres, mais dans l'esprit qui les anime et qui les sanctifie. Elle n'est vertu qu'autant qu'elle procède de Dieu et qu'elle tend à Dieu, qu'autant que Dieu en est le principe et que Dieu en est la fin, qu'autant que c'est un don de Dieu et un fruit de la grâce de Dieu. Mais si c'est l'orgueil qui la produit; si c'est l'orgueil qui l'inspire, qui la soutient, qui la fait agir, la grâce alors n'y a plus de part; Dieu n'en est plus le motif, et par conséquent ce n'est plus qu'un fantôme et une ombre de vertu. Le pharisien pouvait donc jeûner, et n'avoir pas la vertu de pénitence; il pouvait donner la dîme de tous ses biens, et n'avoir pas la vertu de religion : pourquoi? parce qu'il ne jeûnait et qu'il ne payait si abondamment la dîme que par orgueil.

Importante vérité dont nous pouvons et nous devons faire l'application à tant d'œuvres chrétiennes que l'orgueil empoisonne, et qu'il dégrade aux yeux du Dieu. Ce sont de bonnes œuvres, à les regarder en elles-mêmes, et à n'en considérer que la substance : on prie, on passe des heures entières devant les autels, on chante les louanges du Seigneur, on assiste à toutes les assemblées de pié-

té, on y est le plus assidu, et l'on y paraît avec l'extérieur le plus composé et le plus dévot. Ce sont des œuvres utiles au prochain : on s'intéresse pour les pauvres, on les soulage par les aumônes qu'on leur fait, et par celles qu'on leur procure ; on visite les malades, on prend soin des hôpitaux, des prisons, de tout ce qu'il y a d'infirmes et de nécessiteux dans un quartier; on contribue à des établissements de charité, et l'on se retranche pour avoir de quoi y fournir. Ce sont des œuvres même tout apostoliques : on annonce la parole de Dieu, on instruit les peuples, on enseigne les ignorants, on dirige les consciences, on arrête les procès, on accommode les différends, on rapproche les cœurs et on les réconcilie. Ce sont des œuvres pénibles et laborieuses : on se consume de travaux dans une profession, dans un emploi, dans un ministère; on s'éloigne du monde, et on se prive de toutes ses douceurs; on se réforme dans les habits, dans le train, dans les ameublements, et l'on se réduit à un état simple et sans faste ; on s'assujettit à un genre de vie austère, et de la plus haute perfection. Mais tout cela néanmoins, ce ne sont point des œuvres vraiment vertueuses, ni de quelque valeur auprès de Dieu, dès que l'orgueil s'y mêle, et qu'il y répand sa contagion. On fait le bien sans être homme de bien, et l'on pratique les devoirs du christianisme sans être chrétien. Car le bien qu'on fait, on le fait en mondain ; et les devoirs qu'on pratique, on les pratique en païen, puisque c'est une gloire toute humaine.

Ecueil de la vaine gloire, écueil le plus subtil et le plus dangereux. Il est à craindre pour toutes sortes personnes; mais on peut dire qu'il l'est singulièrement pour ceux-là mêmes ou celles qui vivent dans une plus grande régularité, et qui semblent s'avancer avec plus de progrès dans le chemin de la vertu. Aussi est-ce à eux que le Fils de Dieu s'adresse spécialement, quand il nous exhorte à nous préserver des atteintes de l'orgueil : *Gardez-vous de faire vos bonnes actions devant les hommes, afin d'en être vus* (Matth. 6), et afin qu'ils conçoivent pour vous de l'estime. Il leur est plus aisé de se défendre du piége de l'intérêt, et de toutes les convoitises qui corrompent les sens; mais le piége de la vaine gloire est si délicat, si imperceptible, et d'ailleurs si engageant et si touchant, qu'il est d'une extrême difficulté de l'éviter. Difficulté qui croît selon que les exercices et les fonctions où l'on s'occupe ont plus d'apparence et plus d'éclat au dehors. Il est si doux de recevoir sans cesse des éloges, et d'être honoré, respecté de tout le monde ; si doux de s'entendre nommer un modèle de piété, de charité, de zèle, le refuge des pauvres, la consolation des affligés, la ressource de l'innocence, l'appui de la justice, le mobile et l'âme de toutes les œuvres saintes, l'exemple de la Cour, l'édification d'une ville, l'apôtre d'un pays, le maître de l'éloquence et le premier entre les ministres évangéliques, l'honneur du clergé, le défenseur de la religion, le soutien même et le chef d'une secte ; tous ces noms, dis-je, sont si flatteurs, que les plus spirituels s'y laissent prendre, et qu'ils y trouvent un goût dont peut-être ils ne veulent pas s'aper-

cevoir, mais qui ne se fait que trop sentir. Que ce goût, ou plutôt que cette fausse gloire qui le fait naître et qui les pique, vînt à leur manquer, c'est alors qu'ils seraient étrangement déconcertés : marque évidente qu'ils y étaient beaucoup plus sensibles qu'ils ne pensaient. Cependant on s'imagine amasser de grands trésors de mérites. On compte ses vertus, comme le pharisien ; mais ce sont des vertus de pharisien : Dieu ne les reconnaît point, et il ne les récompense point. *Ces riches prétendus, ils sont endormis : toute leur vie se passe en des songes agréables et en de spécieuses illusions ; mais au moment de la mort, où ils commenceront à s'éveiller, quelle sera leur surprise de n'avoir rien dans les mains* (Ps. 75), et de voir toutes leurs espérances s'évanouir! Le remède à un mal si pernicieux, c'est une sincère et profonde humilité, et c'est aussi ce que l'Evangile nous propose dans la pénitence du publicain.

III.

Caractère de l'Humilité, et ses effets salutaires dans le Publicain.

I. *Le publicain se tenant éloigné.* Voici une image bien différente de l'autre. C'est un publicain et un pécheur, mais un publicain, mais un pécheur humble : et saint Chrysostome ne craint point de dire, que l'état même du péché avec l'humilité, vaut mieux que l'état de justice avec l'orgueil ; parce que l'orgueil détruit dans peu toute la piété du juste, au lieu que l'humilité efface le péché et sanctifie le pécheur par une parfaite conversion. Quoi qu'il en soit, le publicain commence d'abord à s'humilier par la place qu'il choisit ; c'est la plus éloignée de l'autel, c'est la dernière, parce qu'il se regarde comme le dernier de tous. Il se connaît lui-même, et cette connaissance qu'il a de lui-même est le fondement de son humilité. Il sait de quelle manière il s'est comporté pendant de longues années ; il sait de combien d'injustices, de fraudes, de vexations, de crimes il s'est rendu coupable : il le sait, et c'est ce qui lui fait sentir toute son indignité. Or, ce sentiment de son indignité, c'est en même temps ce qui le porte à se ravaler autant qu'il peut et à se mettre au plus bas rang. Le pharisien s'était placé jusqu'auprès de l'autel, le peuple s'était avancé dans le temple ; mais lui, il ne se juge pas digne d'y entrer, ni de prier avec eux. Il demeure à la porte, les genoux en terre, la tête penchée, le corps prosterné. Ce n'est pas assez ; mais, selon la remarque de saint Chrysostome, dans cette disposition si humiliante, non-seulement il se méprise lui-même, mais consent qu'on le méprise. Le pharisien vient de l'insulter, et il ne répond rien à l'insulte qu'il a reçue. Il pouvait néanmoins user de récrimination, et de sa part il eût eu bien des reproches à faire à ce faux dévot qui l'outrageait si mal à propos et qui le condamnait avec tant de témérité. Mais il ne se récrie point

contre lui, il ne se plaint point, il se tait; et dans le silence, il est prêt d'accepter les traitements les plus injurieux. Sont-ce même des injures? il ne les prend point de la sorte; au contraire, il est persuadé que toutes les humiliations lui sont dues, et il ne lui faut, pour l'en convaincre, qu'un retour sur soi-même, et que la vue des péchés dont il est chargé.

Nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, et de là vient que nous avons tant de peine à nous humilier; et parce que nous n'aimons pas à nous humilier, de là même encore il arrive que non-seulement nous ne nous connaissons pas, mais que nous ne voulons pas nous connaître. Il ne faudrait qu'un regard sur nous-mêmes pour découvrir le fond de notre misère, et c'est dans ce fond de misère, dans ce fumier, selon l'expression de saint Jérôme, que nous trouverions la perle précieuse, qui est l'humilité. Voilà pourquoi saint Augustin faisait si souvent à Dieu cette prière : *Seigneur, que je vous connaisse, parce que plus je vous connaîtrai, plus je vous aimerai; mais tout ensemble, ô mon Dieu! que je me connaisse moi-même, parce que plus je me connaîtrai, plus je me mépriserai.* Il souhaitait ardemment d'acquérir une vertu qu'il savait être la base de toutes les vertus; et d'ailleurs, entre les moyens de l'acquérir, il n'en comprenait point de plus solide et de plus puissant, que de s'ôter à soi-même le voile de dessus les yeux, de se représenter de bonne foi tout ce qu'on est, et de creuser profondément dans l'abîme de ses faiblesses.

Et en effet, dès que nous nous mettons à creuser cet abîme, quelle idée concevons-nous de nous-mêmes, et quels sujets d'humiliation se présentent à nous? le détail en serait infini. Sans rien dire des infirmités du corps et de tout ce qui a rapport à cette chair terrestre et matérielle, sortie de la poussière et destinée à y retourner, quel est l'état de notre âme? Que d'erreurs et d'ignorances dans l'esprit! que de passions et de malignité dans le cœur! que de corruption dans la volonté! quel penchant au mal! quelle inconstance dans le bien! quels égarements dans toute la conduite! Ceci est général; mais, si chacun voulait en particulier se rendre compte de toutes ses pensées, de toutes ses vues, de tous ses sentiments, de toutes ses inclinations vicieuses, de toutes ses paroles, de toutes ses actions, de tout ce qu'il a commis de péchés et de tout ce qu'il en commet chaque jour, de ses fragilités sans nombre, de ses infidélités, de ses chutes et de ses rechutes continuelles; y a-t-il personne, même parmi les plus spirituels, qui d'un premier mouvement ne s'écriât avec le prophète : *Qu'est-ce que l'homme, Seigneur?* et pour ne parler que de moi, que suis-je, mon Dieu, que suis-je devant vous? Mais que serais-je encore dans l'opinion du public, qui peut-être est prévenu de quelque estime pour moi, parce qu'il ne me connaît que par des dehors trompeurs, s'il pouvait me connaître, Seigneur, comme vous me connaissez, et voir au dedans de moi ce qu'il y a de plus intime et de plus secret? Or, une âme touchée de cette connaissance d'elle-même, et se jugeant avec les lumières de la grâce dans la droiture de la raison et de

la religion, n'a garde d'ambitionner de vains honneurs, ni de chercher des prééminences qu'elle ne croit point lui appartenir. Que d'autres soient élevés au-dessus de sa tête; que dans une Cour, dans une compagnie, on leur défère les premières dignités; que d'eux-mêmes et de leur autorité propre, à l'exemple du pharisien, ils s'emparent de certains rangs et se donnent certaines distinctions : l'humble chrétien se tient à l'écart, reste volontairement en arrière, et se plait dans son obscurité. Qui que ce soit qu'on lui préfère et qui passe devant lui, il n'en conçoit ni jalousie, ni chagrin. On ne l'entend point se répandre là-dessus en murmures, ni s'épancher en termes amers. Bien loin de cela, il semble, à l'entendre parler, qu'on ne lui fait jamais de tort, et qu'à son égard, ce qui paraît oubli, délaissement, rebut, mépris, est moins une injure qu'une justice qui lui est rendue. Il ne lui faut donc point de consolations humaines, il ne lui faut point de réparations ni de satisfactions. Il consent à tout, quelque indifférence qu'on lui témoigne; il est content de tout.

Quelle morale pour le monde, et quelle morale surtout pour les grands du monde! quel étrange paradoxe! car voilà ce que toute la philosophie païenne n'a jamais compris et ce que le monde profane ne peut encore comprendre; voilà ce qui le scandalise, et ce qu'il ose traiter de bassesse. Mais que ce qui est bas et méprisable selon le monde, est sublime et relevé selon Dieu! Le miracle de l'humilité évangélique, et en quoi consiste son excellence, c'est d'avoir pu former de la sorte des hommes supérieurs à toutes les vanités du siècle et à ses frivoles idées; des hommes incapables de se laisser éblouir par un faux lustre et par une grandeur imaginaire; des hommes assez éclairés pour savoir se priser au juste, assez solides pour ne se point estimer et ne vouloir point être estimés plus qu'ils ne valent, et que ne vaut tout homme comme eux; des hommes remplis de cette grande maxime de l'Apôtre, que *quiconque se figure être quelque chose, quoiqu'il ne soit rien, se trompe lui-même* (Gal. 6); des hommes par conséquent ennemis de toute ostentation, de tout faste, et mettant leur gloire et leur bonheur en cette vie à participer aux opprobres de Jésus-Christ. Tels sont les humbles du christianisme, je dis les vrais humbles. Ils sont rares, mais il y en a eu, et il y en a. Plaise au ciel qu'il y en ait toujours dans l'Eglise de Dieu! Or il y en aura tant que nous ne nous perdrons point nous-mêmes de vue, c'est-à-dire, tant que nous ne perdrons point le souvenir de notre pauvreté, de notre insuffisance, et même de notre néant, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce. Nous ne chercherons plus alors à nous produire ni à dominer.

II. *Il n'osait lever les yeux au ciel.* Une sainte confusion lui faisait baisser les yeux. Tandis que le pharisien promenait avec audace ses regards dans toute l'assemblée, le publicain n'avait pas l'assurance de porter la vue, ni vers le ciel, ni vers l'autel, ni vers aucun de ceux qui étaient présents. Touché des remords de sa conscience,

tremblant et interdit, il s'imaginait que tout lui reprochait ses iniquités, et que tout se tournait contre lui : le ciel, dont il avait tant de fois allumé la colère, et de qui il ne pensait pas pouvoir mériter quelque grâce; l'autel, où résidait le Dieu d'Israël, vengeur de la veuve et de l'orphelin qu'il avait opprimés et de tous les droits qu'il avait violés; ceux qui étaient présents et qui assistaient à cette prière publique, lesquels avaient été si souvent témoins de ses violences et de ses concussions, et dont plusieurs en avait ressenti les effets. Il ne pouvait donc jeter nulle part les yeux, qu'il n'y trouvât des accusateurs qui le confondaient, ou des juges qui le condamnaient; et il ne lui restait que de regarder humblement la terre, et de soutenir, sans entreprendre de se justifier, toute la honte de son état.

Quand l'humilité est dans le cœur, elle se montre jusque sur le visage et paraît dans tout l'extérieur. Ce n'est pas qu'elle affecte de se montrer et de paraître : ce ne serait plus humilité, mais orgueil déguisé sous le masque de l'humilité. Un vrai humble est aussi soigneux de cacher son humilité, que toutes ses autres vertus, ou plutôt il est humble sans savoir qu'il l'est, et il ne le serait pas du moment qu'il se flatterait de l'être. Néanmoins, de même que la gloire, selon la parole de saint Jérôme, suit la vertu, comme l'ombre suit le corps, de même y a-t-il des signes par où l'humilité se fait voir, toute attentive qu'elle est à se cacher; et c'est surtout par une pudeur modeste qui accompagne toutes les œillades, tous les gestes, tous les mouvements, toutes les actions d'une personne. Elle ne s'en aperçoit pas; mais on y fait réflexion sans qu'elle y pense, et on en est édifié. D'où lui vient cette modestie, cette pudeur si engageante et si aimable? il y y en a deux principes : l'un est l'estime dont l'humilité nous prévient à l'égard du prochain, et l'autre est la défiance que l'humilité nous donne de nous-mêmes. Car, de cette estime du prochain, il s'ensuit que si l'on parle, si l'on s'entretient, si l'on traite avec quelqu'un, on ne sort jamais des termes du respect qu'on croit lui devoir; et de cette défiance de soi-même naît une espèce de timidité qui nous sert de frein pour mesurer nos discours, pour recueillir nos regards, pour régler toute notre contenance et composer toutes nos manières.

Mais où l'humilité devient encore plus respectueuse, et où elle inspire plus de retenue et plus de recueillement, c'est dans l'exercice de la pénitence, et dans les pratiques religieuses qui appellent l'âme fidèle en la présence du Seigneur, et devant les autels du Dieu vivant. Comment un pénitent, j'entends un pénitent tel qu'il doit être, c'est-à-dire, couvert de la même confusion que le publicain, pénétré des mêmes sentiments de douleur et des mêmes regrets, rougissant de ses ingratitudes envers Dieu, ne se dissimulant rien, ni de la multitude, ni de la grièveté de ses offenses, se considérant comme un objet de haine et se reconnaissant digne d'une damnation éternelle; comment, dis-je, ce pénitent approche-t-il du saint tribunal? comment s'abaisse-t-il aux pieds du ministre de Jésus-Christ? Humilié, presque affaissé sous le poids de ses péchés, ose-t-il lever la tête,

ose-t-il ouvrir la bouche? et tout disposé qu'il est à découvrir les plaies de son âme par une humble confession, oserait-il s'énoncer et s'expliquer, si le devoir ne l'y obligeait et s'il n'était soutenu des exhortations paternelles et des consolations qu'il reçoit du prêtre à qui la Providence l'a adressé? Pudeur et retenue qui, de tous les témoignages sensibles d'une sincère pénitence, est un des plus apparents et des plus certains : au lieu que, rien ne rend la pénitence plus suspecte, que ces airs ou d'indifférence et de dissipation, ou même de hauteur et de présomption, qu'apportent une infinité de mondains, à un sacrement dont le caractère essentiel est d'humilier l'homme, et de le réduire au rang d'un criminel sans excuse et sans défense, mais qui réclame la bonté du souverain Juge et qui demande miséricorde.

De plus, comment l'âme fidèle entre-t-elle dans la maison de Dieu, et comment va-t-elle s'acquitter de ses pratiques de religion? comment assiste-t-elle à l'adorable sacrifice? comment participe-t-elle aux sacrés mystères? comment prie-t-elle dans le sanctuaire? Frappée de la majesté suprême du Tout-Puissant et de la distance infinie qui relève le Créateur au-dessus d'une vile créature, que peut-elle faire autre chose que d'admirer, que d'adorer, que de s'anéantir autant qu'il lui est possible, et de trembler? Ces anges que vit le prophète auprès du trône du Seigneur, se voilaient la face de leurs aîles, ne pouvant contempler la gloire du Très-Haut, ni soutenir l'éclat de sa grandeur. Or, la foi lui retrace toute cette gloire; et à cette grandeur divine, l'humilité lui fait opposer toute sa petitesse. Dans cette comparaison, plus Dieu lui paraît grand, plus elle se voit petite et abjecte. Hé! Seigneur, qu'êtes-vous et que suis-je? qu'êtes-vous, Dieu de l'univers? et que suis-je, moi, ver de terre, moi, cendre et poussière? De là cette frayeur qui la saisit; et dans ce saisissement, dans cette frayeur, laisse-t-elle un moment ses sens se distraire et s'égarer? Le respect le plus profond les retient tous, et tandis qu'elle s'abîme intérieurement, et, pour ainsi parler, qu'elle se concentre toute entière au dedans d'elle-même, on dirait au dehors qu'elle est immobile et sans action.

III. *Mais il se frappait la poitrine.* Ce n'était pas en secret, mais publiquement. Il ne se contente pas de confesser à Dieu ses offenses; mais, pour lui en faire une réparation plus authentique, et pour en lever le scandale, il les confesse devant une nombreuse assemblée. Car, quand il se frappe la poitrine à la vue de tout le monde, c'est comme s'il disait : J'ai péché et j'en fais hautement l'aveu. Que cet aveu coûte à l'orgueil, et que c'est un grand triomphe pour l'humilité!

Nous péchons tous, et nous sommes tous sujets à faire des fautes. Tel est le malheur de la condition humaine, dans cette chair fragile dont nous sommes revêtus, et c'est de quoi les saints gémissaient, et ce qui leur faisait demander à sortir de cette vie. Mais, si nous sommes tous pécheurs, c'est du reste un avantage qui n'est pas donné à tous,

de reconnaître les fautes où nous tombons, et d'en convenir de bonne foi, soit devant Dieu dans le fond de la conscience, soit devant les hommes, selon les conjonctures et les occurrences. Il y a de ces esprits altiers, et tellement préoccupés de tout ce qu'ils pensent, de tout ce qu'ils disent, de tout ce qu'ils font, qu'ils se croient en quelque sorte impeccables. Il semble qu'ils soient infaillibles dans toutes leurs paroles, et irrépréhensibles dans toutes leurs actions. Du moins ont-ils toujours des prétextes pour se persuader que la raison est de leur côté, qu'ils jugent bien des choses, qu'ils parlent bien, qu'ils agissent bien, et que ce serait très-injustement qu'on voudrait les censurer et les blâmer. D'autres sont avec eux-mêmes de meilleure foi, et ne s'aveuglent point assez pour ne pas remarquer dans les rencontres en quoi ils manquent, et ce qu'il y a dans leur procédé de défectueux et de condamnable. Ils se rendent sur cela, à leur propre tribunal, toute la justice qu'ils méritent, et ils ne peuvent ignorer qu'ils se sont mépris en telle affaire, qu'ils se sont engagés mal à propos, qu'ils ont fait une fausse démarche, qu'il leur est échappé une proposition erronée, qu'ils ont embrassé un mauvais parti, en un mot, qu'ils ont tort. Ils le voient; mais de s'en déclarer, mais de dire avec ingénuité : Je me suis trompé, je suis en faute, je me rétracte, ou je me repens, ce sont des termes que l'orgueil ne connaît point. Plutôt que de les prononcer, on s'obstine à se défendre : bien ou mal, il n'importe. On a mille subtilités toutes prêtes, et mille faux-fuyants; on ne passe condamnation sur rien, et en voulant se disculper et se tirer d'embarras, on ne fait que s'embarrasser davantage, et qu'ajouter à la faute qu'on a commise de nouvelles fautes, ou à l'erreur qu'on a avancée de nouvelles erreurs.

Or, un des plus heureux effets de l'humilité, c'est d'éclairer les uns et de les guérir des préjugés avantageux dont ils sont prévenus en leur faveur; et une de ses plus belles victoires, c'est de fléchir l'obstination des autres, et de leur faire surmonter le penchant naturel qu'ils ont à soutenir tout ce qui vient de leur part et à l'excuser. Car si l'humilité est clairvoyante, si elle est ingénieuse, c'est à découvrir dans nous jusques aux fautes les plus légères, et même à les grossir et à les exagérer, bien loin de les pallier à nos yeux et de nous les déguiser. Un homme humble n'a point de peine à porter la sentence contre lui-même, et n'a point de juge plus sévère qu'il l'est de lui-même. Tout ce qu'il fait, il croit ne le faire que d'une manière imparfaite, et jusque dans ses œuvres les plus saintes, il trouve toujours quelque chose à reprendre. Qu'est-ce donc toutes les fois qu'il lui arrive, comme il arrive aux plus justes, de manquer et de faillir véritablement en quelque point? Cherche-t-il à étouffer le remords qu'il en sent? dispute-t-il là-dessus avec sa conscience, et s'efforce-t-il de répondre aux reproches de son cœur par des justifications étudiées? imagine-t-il des circonstances qui rendent sa chute moins griève? dit-il que c'est surprise et inadvertance, que c'est légèreté et une vivacité pardonnable, que c'est une bagatelle? L'humilité lui fait

prendre bien d'autres sentiments. Tout ce qui est offense de Dieu ou offense du prochain, toute faute, de quelque nature qu'elle soit, est un crime dans sa personne. C'est une tache dont il se représente toute la laideur; et, en la considérant, il n'est attentif qu'à ne passer pas un seul trait de sa difformité. Au lieu donc de prétendre se disculper en aucune sorte, il est le premier et le plus zélé à s'accuser en la présence de Dieu : heureux, dans la douleur que lui causent les fautes dont il s'accuse, d'en tirer au moins cet avantage, d'avoir de quoi s'humilier de plus en plus, et de quoi concevoir pour lui-même un plus profond mépris.

Aussi est-ce par là que les saints sont parvenus à un tel degré d'humilité, que, tout saints et grands saints qu'ils étaient, ils s'estimaient les plus grands pécheurs du monde. Témoin saint François d'Assise, qui disait que sur la terre il ne connaissait point de plus méchant homme que lui. Témoin saint Bernard, qui s'appelait la chimère de son siècle, voulant faire entendre que, dans la profession religieuse qu'il avait embrassée, il n'était rien moins que religieux. Témoins une infinité d'autres. Mais comment avaient-ils d'eux-mêmes de pareilles idées? N'était-ce point là de ces façons de parler qui ne sont que dans la bouche? pensaient-ils comme ils s'exprimaient, et le pouvaient-ils? Leurs sentiments ne démentaient point leurs expressions, ils savaient quelles grâces ils avaient reçues de Dieu, et que ces grâces particulières et si abondantes étaient autant d'obligations de s'attacher à lui plus étroitement, et de le servir avec plus de fidélité et plus de zèle. Ils savaient que plus ils étaient redevables à Dieu, plus ils devenaient coupables, ou en négligeant d'accomplir une seule de ses volontés, fût-ce dans le sujet le moins important, ou en manquant d'acquérir un seul degré de la perfection à laquelle il les appelait. Ils se persuadaient que le plus grand pécheur, s'il eût été prévenu de Dieu comme eux, en eût beaucoup mieux profité, et qu'il aurait mille fois plus glorifié Dieu qu'ils ne le glorifiaient. Ils étaient également convaincus que d'eux-mêmes ils n'étaient que péché, et que si Dieu les eût livrés à la corruption de leur cœur, il n'y eût point eu de pécheurs plus perdus et plus abandonnés à tous les vices. De cette sorte, n'attribuant qu'à Dieu tout le bien qui était en eux, et s'attribuant à eux-mêmes tout le mal qu'ils avaient commis ou qu'ils étaient capables de commettre, ils concluaient qu'il n'y avait personne à qui ils eussent droit de se préférer, ni personne au-dessous de qui ils ne dussent même s'abaisser.

L'humilité ne s'en tient pas encore là, mais elle va plus avant. Ce qu'elle nous fait penser de nous-mêmes, elle nous le fait avouer avec ingénuité, quoique toujours avec discrétion et avec prudence. Une mauvaise honte ne nous retient point alors; elle ne nous opiniâtre point à soutenir notre sens et notre conduite; elle ne nous engage point dans des contestations qui ne finissent jamais, et que notre docilité pourrait terminer dans un moment; elle ne nous précipite point d'égarements en égarements par une répugnance insurmon-

table et une inflexible résistance à céder et à se rendre. On se soumet sans difficulté, on souscrit à son arrêt, on le ratifie; et par cette soumission droite, sage, chrétienne, on efface tout, on le répare, et l'on se remet dans la bonne voie.

C'est de là même que l'humilité est surtout une disposition si nécessaire pour la confession des péchés dans le tribunal de la pénitence. Combien de pécheurs et de pécheresses n'ont pas le courage de révéler leur état à un confesseur, et de lui faire connaître les désordres où la passion les a entraînés? Ils voudraient se vaincre là-dessus; mais il semble qu'ils ne le puissent, tant ils sont dominés par la crainte qui les arrête. Ils laissent donc couler les années entières, sans approcher du sacrement; ou si, malgré eux, ils en approchent par certaines considérations, ce n'est que pour le profaner par des confessions imparfaites et dissimulées. Avec plus d'humilité, qu'ils s'épargneraient de troubles, d'incertitudes, de combats, de remords, d'abus, de sacriléges! L'humilité leur ouvrirait le cœur, leur délierait la langue, leur ferait subir une confusion salutaire, et serait ainsi le principe de leur réconciliation avec Dieu et de leur justification. Quand elle n'aurait point d'autre avantage, ne nous suffirait-il pas pour la chérir singulièrement, et pour l'estimer comme une des vertus les plus importantes, non-seulement dans toutes les conditions du monde chrétien, mais dans le cloître même et la retraite religieuse. Car, dans la retraite religieuse et jusque dans le cloître, comme partout ailleurs, il peut arriver quelquefois qu'on ait à déclarer aux ministres de la pénitence d'étranges faiblesses, et qu'on se trouve obligé de former contre soi-même des accusations qui doivent coûter infiniment à notre orgueil.

IV. *Mon Dieu, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur.* C'est ce que disait le publicain, et c'est toute la prière qu'il faisait. Prière courte, mais pleine de foi et animée de cette confiance à laquelle Dieu ne refuse rien. Il sait, ce vrai pénitent, qu'il est un pécheur; mais il sait aussi que Dieu est encore plus miséricordieux. Le souvenir de ses péchés le confond, mais il ne le décourage point, parce qu'il ne lui ôte point le souvenir des miséricordes divines. Dans la vue de ces miséricordes infinies : Ah! s'écrie-t-il, *soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur!* Pour engager Dieu à lui être propice, comme il le demande, il devait, à ce qu'il paraît, omettre cette qualité de pécheur; mais au contraire, c'est justement parce qu'il reconnaît, en qualité de pécheur, ne mériter aucun pardon de la part de Dieu, qu'il mérite que Dieu lui pardonne et lui pardonne tout.

Exemple d'une grande instruction et d'une grande consolation pour tout ce qu'il y a de pécheurs. Ils se sont retirés de Dieu, et Dieu les rappelle. Ils se sont tournés contre Dieu, et Dieu leur tend les bras pour les rapprocher de lui, et pour se rapprocher d'eux. Depuis longtemps ils se sont endurcis contre les saintes impressions de l'Esprit de Dieu, et Dieu néanmoins les attend encore, et est prêt à les recevoir. Qu'ont-ils donc à faire? c'est d'aller en effet à lui, et

de lui dire avec la même confiance que le publicain, avec le même sentiment de contrition et la même humilité : *Seigneur, soyez-moi propice.* Je me suis égaré, j'ai quitté vos voies, le penchant m'a entraîné et précipité d'abîme en abîme, le poids de mes habitudes m'accable, la multitude et la grièveté de mes offenses m'effraye; mais, mon Dieu, c'est pour cela même que j'ai recours à vous, et que je vous conjure de m'être propice, *à moi qui suis un pécheur.* Oui, Seigneur, je le suis et je l'ai été jusqu'à présent, il n'est que trop vrai; mais plus je l'ai été, plus vous ferez éclater les richesses de votre miséricorde en l'exerçant sur moi. Tant de péchés pour lesquels vous pouviez me perdre, et que vous voudrez bien me remettre, serviront à faire voir combien vous êtes bon et indulgent. Vous me sauverez; et dans ce salut dont je vous serai redevable, vous trouverez votre gloire, au même temps que j'y trouverai mon plus précieux intérêt. Dans cette espérance, je me tiens à vos pieds, je lève les mains vers vous, je vous réclame et je ne me lasse point de vous redire : *Seigneur, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur ;* je dis, *à moi qui suis un pécheur,* mais qui ne veux plus l'être, mais qui ai horreur de l'être, mais qui gémis amèrement de l'avoir été, et qui dès-là cesse de l'être. Car tel est le sentiment de mon cœur, et sans cette disposition je ne pourrais rien me promettre de vous; mais, avec ce cœur contrit, avec ce cœur humilié, avec ce cœur déterminé à tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner désormais, et à tout ce qui vous est dû pour une juste satisfaction, j'ai de quoi vous toucher, ô mon Dieu! et j'ose compter que *vous me serez propice, à moi qui suis un pécheur.*

Au reste, ce serait un orgueil et une illusion, de croire que cette prière ne convient qu'à des pécheurs scandaleux, qui, par état et par un libertinage habituel et déclaré, se sont abandonnés au vice, et ont mené une vie licencieuse et déréglée. Il n'y a point d'âme si sainte qui ne doive se l'appliquer, et ce sont même les plus saintes âmes qui en usent plus souvent et plus affectueusement, parce que ce sont les plus humbles. Quoi qu'il en soit, un des plus solides exercices du christianisme en toutes sortes de professions, et pour toutes sortes de personnes, est de s'exciter chaque jour à une vive douleur de ses péchés, et de la renouveler par de fréquents actes de repentir. On ne manque point de matière pour cela, ou plutôt on n'en a que trop; c'est-à-dire, on n'a que trop de péchés dont la conscience est chargée devant Dieu, et dont on ne peut s'assurer d'avoir obtenu la rémission. Péchés griefs qui ont donné la mort à l'âme, et péchés plus légers dans leur espèce, mais toujours très-dangereux; péchés d'action, et péchés d'omission; péchés d'ignorance, de négligence, de fragilité, et péchés de malice et d'une pleine volonté; péchés certains, et péchés douteux; péchés personnels, et péchés d'autrui; péchés de la jeunesse, et péchés actuels et présents : en voilà plus qu'il ne faut pour avoir lieu de s'écrier à toutes les heures de la journée, et à toute occasion : *Mon Dieu soyez-moi propice, à moi*

qui suis un pécheur. On le dit partout et en tout temps, le matin, le soir, avant le repos de la nuit, au réveil, de cœur, de bouche, au pied de l'autel, dans le secret de l'oratoire, en public, en particulier, entrant, sortant, marchant, travaillant, agissant. Plus on fait de progrès dans l'humilité, plus on le répète, parce qu'on se croit plus digne de la colère du ciel, et qu'on sent plus le besoin où l'on est de l'apaiser. On n'a point de sujet plus ordinaire de ses entretiens intérieurs avec Dieu ; et sans chercher toujours des points de méditation si relevés et si subtils, on emploie quelquefois tout le cours d'une oraison à repasser en soi-même ces paroles, à les pénétrer, à les goûter, à les prononcer : *Mon Dieu, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur*.

V. *Celui-ci s'en retourna justifié dans sa maison, tout au contraire de l'autre. Car quiconque s'élève, sera humilié, et quiconque s'humilie, sera élevé*. Nous l'avons déjà remarqué avec saint Chrysostome, et, dans un sens, c'est une maxime constante, qu'un pécheur humble vaut mieux, malgré tous les péchés dont il est coupable, qu'un juste orgueilleux avec toutes les vertus et toutes les bonnes œuvres qu'il pratique. Car l'humilité du pécheur lui attire des grâces qui le convertissent et l'élèvent à l'état de juste ; et l'orgueil du juste l'expose, par un châtiment de Dieu, à des chutes qui le pervertissent et le réduisent à l'état de pécheur. Nous en voyons la preuve dans le pharisien condamné, et le publicain justifié. L'un et l'autre vérifient parfaitement cet oracle du Saint-Esprit, que Dieu *résiste aux superbes, et qu'il se communique aux humbles, et leur fait part de ses plus riches dons* (Jac. 4). Dons célestes par où il les éclaire, il leur découvre ses voies, il les ramène de leurs égarements, il les perfectionne, il les sanctifie. Nous ne devons donc pas nous étonner, conclut saint Augustin, que Dieu ait pardonné au publicain, puisqu'il ne se pardonnait pas à lui-même et qu'il s'humiliait en se reconnaissant pécheur. Il s'éloignait de l'autel ; mais plus il semblait par humilité s'éloigner de Dieu, plus Dieu par sa miséricorde s'approchait de lui. Il n'osait lever les yeux, et voilà pourquoi Dieu attachait sur lui ses regards, et l'écoutait plus attentivement et plus favorablement. Il se frappait la poitrine, comme ayant mérité les plus rudes coups de la justice de Dieu et ses plus rigoureuses vengeances ; et c'est pour cela même que Dieu le rassurait, le fortifiait, et répandait dans son âme les plus douces consolations.

Ainsi Dieu en a-t-il usé de tout temps : car il est maître de sa grâce, et il la donne d'autant plus volontiers aux humbles, qu'ils en retiennent seulement le fruit et lui en rendent toute la gloire ; au lieu que l'orgueilleux, voulant en retenir la gloire, en perd tout le fruit et n'en retire nul avantage. Ainsi Achab, ce roi sacrilége, impie, idolâtre, ce roi barbare et homicide, ce roi vendu au péché et l'objet de la haine de Dieu, dès qu'il s'humilia, devint un objet de complaisance aux yeux du Seigneur; si bien que Dieu, voulant en quelque sorte s'en glorifier, disait à son prophète : *N'avez-vous pas vu Achab*

couché par terre, suppliant et soumis? Or, parce qu'il s'est abaissé devant moi. je l'épargnerai, et je ne ferai point tomber sur sa personne les maux dont il était menacé (III. Reg. 21). Ainsi Nabuchodonosor avait abusé de sa puissance et s'était élevé contre Dieu : Dieu l'humilie, le réduit à la condition des bêtes, l'oblige de manger l'herbe qui croît dans la campagne; mais enfin, sept ans écoulés dans un état si vil et si misérable, ce prince profitant de son humiliation, revient à lui, rend hommage au Dieu du ciel, et Dieu le rétablit sur le trône, lui donne un règne plus florissant que jamais, et le remplit des sentiments les plus religieux. Ainsi le Sauveur des hommes a-t-il tant de fois opéré des miracles de miséricorde et de grâce en faveur de ceux qui se sont adressés à lui avec humilité. C'est par là que la Chananéenne obtint, non-seulement la guérison de sa fille, mais la guérison de son âme; c'est par là que ce seigneur de l'Evangile obtint, outre la santé de son serviteur, sa conversion à la foi et celle de toute sa maison; c'est par là que Madeleine, cette fameuse pécheresse, et cette pénitente aussi célèbre, obtint l'entière abolition de tous les déréglements de sa vie, et qu'elle parvint à un degré si éminent de sainteté.

Heureux donc les humbles de cœur, parce que Dieu les comblera de ses bénédictions, et qu'il les élèvera; mais, par une règle toute opposée, malheur aux âmes hautaines et présomptueuses, parce que Dieu les confondra, et qu'il les rejettera. Ce que le Fils de Dieu est venu particulièrement nous enseigner, c'est l'humilité; et en quoi par-dessus tout il s'est proposé à nous comme notre modèle, c'est dans la pratique de l'humilité. Il ne nous a pas dit : Apprenez de moi à faire des œuvres extraordinaires et toutes miraculeuses, à chasser les démons, à délivrer les possédés, à guérir les malades, à ressusciter les morts; mais *apprenez*, nous dit-il, *que je suis doux et humble* (Matth. 11). Leçon générale : car l'humilité est une vertu propre de tous les états. Propre des grands, afin qu'ils ne se laissent point infatuer de leur grandeur, et qu'ils n'oublient point Dieu en s'oubliant eux-mêmes; propre des petits, afin qu'ils se contentent d'une vie obscure, et qu'ils sachent se contenir et se sanctifier dans la dépendance où le ciel les a fait naître; propre des pécheurs, afin qu'ils subissent avec moins de peine toutes les rigueurs de la pénitence, et qu'ils se soumettent plus aisément à toutes les réparations qu'elle exige d'eux, tant envers Dieu qu'ils ont déshonoré, qu'à l'égard du prochain qu'ils ont scandalisé; propre des justes, afin que leurs travaux ne leur soient pas inutiles, et qu'une vaine complaisance ne leur enlève pas le trésor de mérites qu'ils amassent. Mais cette vertu si nécessaire partout, où la trouve-t-on? On voit encore dans le christianisme de la religion, de la dévotion, de l'assiduité à la prière, de la régularité, de la charité, du désintéressement même, et de la mortification; on y voit des confessions, des communions fréquentes, des aumônes, des visites des pauvres; mais où voit-on une vraie humilité? Formons-la dans nous avec le secours d'en-haut,

et employons-y tous nos soins. La mesure de nos abaissements en ce monde sera la mesure de notre gloire dans l'autre.

IV.

Solide et véritable grandeur de l'Humilité chrétienne.

Vous êtes étrangement philosophe, et quoique je ne doute en aucune manière du fond de votre christianisme, la proposition que vous me fîtes il y a quelques temps au sujet de l'humilité, ne m'édifia pas, et me parut, s'il faut vous le dire, bien païenne. Nous parlions de l'ambition, surtout de l'ambition des gens de la Cour, qui sacrifient tout à cette passion dont ils sont possédés, et qui se repaissent toute leur vie d'honneurs et de fausses grandeurs. Je tâchais de vous inspirer des sentiments plus modestes, et je vous trouvais un peu trop occupé du désir de vous avancer, et de faire une certaine figure dans le monde. Je ne condamnais pas absolument là-dessus une émulation raisonnable; et vous accordant en apparence quelque chose, pour ne vous pas rebuter d'abord par une morale trop relevée, je m'appliquais à vous amener insensiblement aux principes de la religion, et aux maximes de Jésus-Christ. Mais tout d'un coup vous prîtes feu, et dans cette petite saillie dont je n'eus pas de peine à m'apercevoir, il vous échappa de dire d'un air assez vif, et même d'un ton assez haut, qu'après tout, l'ambition était le caractère des âmes nobles; qu'entre les passions c'était sans contredit la plus belle, ou du moins la plus excusable dans un homme de quelque naissance; qu'elle élevait le cœur, et que dans la vie il fallait un peu d'orgueil, pour savoir tenir son rang et se séparer du vulgaire : comme si vous eussiez voulu me faire entendre que l'humilité, quoique sainte du reste et très-respectable, ne convenait guère qu'à des âmes étroites, et qu'à des esprits faibles et peu propres aux grandes entreprises. Car j'ai lieu de croire que c'était là votre pensée.

Nous sommes là-dessus, vous et moi, dans des opinions bien différentes; et quand j'examine à fond ce que c'est que la vertu d'humilité, en quoi elle consiste, sur quels principes elle est établie, par quelles règles elle se conduit, de quelles faiblesses elle nous guérit, quelle supériorité elle nous donne au-dessus des idées communes, à quoi elle dispose et quelles victoires elle remporte, enfin ce qu'elle nous fait entreprendre et ce qu'elle nous fait exécuter : quand, dis-je, j'envisage tout cela, je conclus bien autrement que vous, et je prétends qu'entre les vertus, il n'en est point qui marque plus de solidité dans l'esprit ni plus de fermeté dans l'âme que l'humilité; que bien loin de rétrécir le cœur, elle l'élargit; que bien loin d'abattre le courage, elle le rehausse; que c'est un préservatif contre mille petitesses, contre mille indignités et mille lâchetés qui sont si ordinaires dans l'usage du monde; que c'est une disposition aux plus grands

desseins, et que par une constance inébranlable, elle sait également les former et les accomplir. Voilà ce que j'appelle une vraie grandeur, et ce qui doit sans doute suffire pour vous détromper de l'erreur où vous semblez être.

Allons par ordre, s'il vous plait, et pour mieux éclaircir le point dont il est question entre nous, expliquons d'abord les termes et donnons-en une notion juste. Car il est vrai qu'il y a une timidité naturelle qui nous rend doux, dociles, soumis; qui nous retient dans les rencontres et nous empêche de nous ingérer dans aucune affaire; qui nous ferme la bouche et qui nous lie en quelque sorte les mains lorsqu'il conviendrait d'agir, de se déclarer, de se défendre. Ce n'est point là humilité, mais pusillanimité, mais excès de crainte et défiance outrée de soi-même, qui n'a pour principe que le tempérament. Souvent même, sous les dehors d'une humilité apparente, il y a dans cette pusillanimité beaucoup d'orgueil qui s'y mêle, et d'un orgueil puéril. Il faudrait parler dans l'occasion; mais on se tait sans prononcer une parole : pourquoi? parce qu'on craint de répondre mal à propos, et de s'exposer à la raillerie. Il faudrait prendre une résolution et la soutenir; mais on se tient oisif et l'on demeure : pourquoi? parce qu'on a peur de ne pas réussir et d'avoir à essuyer la confusion d'un mauvais succès. Il faudrait résister et maintenir ses prétentions dès qu'elles sont raisonnables; mais on cède, et l'on ne fait pas la moindre démarche : pourquoi? par l'appréhension de succomber et de donner ainsi plus d'avantage à un concurrent. De sorte qu'on est humble ou qu'on le paraît, non par vertu, mais par une imperfection de la nature, et quelquefois par une fausse gloire.

Traitez cette espèce d'humilité comme il vous plaira, j'y consens, puisque ce n'est point celle dont je prends ici la défense. Sous le nom d'humilité, j'entends une humilité purement évangélique et toute chrétienne, telle que le Fils de Dieu nous l'a enseignée, et telle que les saints, après ce divin Maître, l'ont pratiquée. Je veux dire une humilité qui, par les lumières de la raison et de la religion, nous découvre notre néant et le fond de notre misère; qui nous remplit par là d'un saint mépris de nous-mêmes, et nous fait vivement comprendre que de nous-mêmes nous ne sommes rien, ni ne pouvons rien, par conséquent que nous ne devons rien nous attribuer à nous-mêmes, hors le péché, mais que nous devons tout rapporter à Dieu comme au souverain auteur, et lui rendre gloire de tout; qui, selon le même sentiment et dans la même vue, nous fait regarder avec indifférence toutes les distinctions et tous les honneurs du siècle, parce qu'au travers de leur lustre le plus brillant, nous en découvrons l'illusion et la vanité, et que d'ailleurs nous savons qu'ils sont opposés à l'état de Jésus-Christ dans tout le cours de sa vie mortelle; qui, sans nous mesurer avec le prochain, nous porte à l'honorer, à tenir volontiers au-dessous de lui le dernier rang et à rester dans l'oubli, tandis que d'autres sont dans une haute estime et dans la splendeur;

enfin qui, ne comptant jamais sur elle-même, compte uniquement sur Dieu, mais avec une confiance d'autant plus ferme et plus assurée, qu'elle a des témoignages plus certains qu'il prend plaisir à seconder les faibles, et qu'il aime à exercer sa miséricorde et sa toute-puissance en faveur des petits. Telle est, dis-je, l'humilité dont je parle, et que je conçois comme une des vertus la plus propre à former de grandes âmes et à les perfectionner. Peut-être serez-vous obligé d'en juger ainsi vous-même, si vous voulez peser mûrement la chose et entrer dans quelques réflexions.

I. Car prenez garde, je vous prie, et remarquez d'abord avec moi de quoi l'humilité nous délivre, ce qu'elle corrige dans nous, ou de quoi elle nous préserve. Personne n'ignore, et vous ne devez pas l'ignorer, quelles sont les petitesses, pour ne pas dire les bassesses, où l'ambition et l'orgueil nous réduisent. Je ne sais ce que vous en pensez; mais moi, je ne me figure point d'homme plus petit ni d'âme plus vile qu'un ambitieux qui se laisse dominer par la passion de s'agrandir, et qui veut, par quelque voie que ce soit, la satisfaire; ou qu'un orgueilleux qui s'infatue de ses prétendues bonnes qualités, et se laisse posséder d'une envie démesurée d'être applaudi et vanté dans le monde. Afin de vous en convaincre par vous-même, suivez-le en esprit, et comme pas à pas, cet ambitieux, dans la route qu'il s'est tracée et qu'il se représente comme le chemin de la fortune. Est-il une démarche si humiliante où il ne s'abaisse, dès qu'il croit qu'elle peut le conduire à son terme? et dans l'espérance de monter, à quoi ne descend-il point? Est-il une complaisance si servile où il ne s'assujettisse, pour s'insinuer auprès de celui-ci et pour se concilier les bonnes grâces de celui-là? Est-il hauteurs, dédains, rebuts qu'il n'essuie, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à engager l'un dans ses intérêts, et à se ménager la protection de l'autre? Que d'assiduités, que de souplesses, que de flatteries, et si j'ose ainsi m'exprimer, que d'infamies! il n'a honte de rien, pourvu qu'il puisse atteindre où il vise et réussir dans ses intrigues : et quelles intrigues? souvent les plus criminelles et les plus lâches, où sont violées toutes les lois de la bonne foi et de l'honneur, où sont employés l'artifice, la calomnie, la fraude, la trahison. Il en aurait horreur s'il n'était pas livré à la passion qui l'aveugle, et s'il en jugeait de sens rassis. On en est saisi d'étonnement et indigné, quand, malgré les soins extrêmes qu'il apporte à tenir cachés tant de mystères d'iniquité, on vient à connaître toutes ses menées, et à percer le voile qui les couvrait. Dites-moi comment vous trouvez là cette noblesse de sentiments d'où naît, à vous en croire, l'ambition?

Et d'ailleurs, faites quelque attention à toute la conduite de l'orgueilleux. Ce n'est pas pour la première fois que j'en parle, et autant de fois qu'il y a lieu d'en parler, j'en ressens toujours un nouveau mépris. Tâchez à découvrir les différentes pensées qu'il roule dans son esprit, ou plutôt toutes ses imaginations également frivoles et folles; examinez quel est le fond, ou de ses joies secrètes et de ses

vains triomphes, ou de ses peines les plus vives et de ses déplaisirs les plus piquants. Est-il occupé d'autres choses que de lui-même, de son mérite, de ses talents? Est-il un avantage si léger dont il ne se prévale, et qui, dans son idée, ne lui donne sur les autres une prééminence où il n'est pas aisé de parvenir? Est-il rien de bien fait, si ce n'est pas lui qui l'a fait, et est-il rien de bien pensé, s'il n'est pas selon son sens? Ajoutez ces témoignages favorables qu'il se rend perpétuellement et hautement à soi-même, ces fades et ennuyeuses vanteries dont il fatigue quiconque veut bien l'écouter, cet amour de la louange, même la plus grossière, ce goût avec lequel il la reçoit et ce gré qu'il en sait, en sorte qu'il suffit de le louer pour obtenir tout de lui : au contraire, cette vivacité et cette délicatesse sur un mot qui peut l'offenser, ces agitations où il entre, ces mélancolies où il tombe, ces jalousies, ces amertumes de cœur, ce fiel dont il se ronge, ces soupçons et ces ombrages qu'il prend d'un signe, d'une œillade, d'une parole jetée au hasard et sans dessein. En vérité, qu'est-ce que cela? et pour omettre cent autres articles, je vous demande si vous comprenez rien de plus mince et de plus étroit, qu'une âme de cette trempe et un esprit disposé de la sorte.

Or, voilà de quoi l'humilité chrétienne est le correctif le plus efficace et le plus certain. De toutes ces faiblesses, il n'y en a pas une dont elle ne soit exempte, et qu'on puisse lui imputer. Qu'est-ce qu'un chrétien vraiment humble? c'est un homme sage et réglé dans toutes ses vues, ou n'en ayant point d'autres que les vues de Dieu et de son adorable providence; un homme droit dans toutes ses voies, et incapable de prendre aucunes mesures hors des lois de la fidélité la plus inviolable et de la plus exacte probité; un homme désintéressé et religieux dans ses abaissements volontaires, ennemi de la flatterie et de toute sujétion mercenaire et forcée; un homme équitable dans ses jugements, sans prévention, sans envie, reconnaissant le mérite partout où il est, et se faisant un devoir de le révérer et de l'exalter même à son propre préjudice; un homme indépendant de tous les respects humains et des vaines opinions du monde, parce qu'il ne cherche point à plaire au monde et qu'il le compte pour rien. De là, toujours égal dans l'humiliation comme dans l'élévation, dans le blâme et dans la louange, dans la bonne et la mauvaise réputation; soutenant l'une et l'autre avec une tranquillité inaltérable; ne se laissant, ni éblouir par l'éclat d'une vie agissante et comblée d'éloges, ni contrister par l'obscurité d'une vie abjecte et inconnue. De là encore et par la même conséquence, un homme patient dans les injures, les pardonnant de cœur, plutôt prêt à faire des avances et à prévenir, qu'à exiger de justes satisfactions : du reste, plein de retenue, de modestie dans ses entretiens, dans toutes ses manières, ne disant rien de soi, si ce n'est pour se déprimer et pour s'avilir; honnête, affable, paisible, ne contestant avec personne, ne voulant jamais l'emporter sur personne : et tout cela par des motifs supérieurs et divins, malgré les révoltes de la nature et son extrême sensibilité. Observez

bien tous ces traits, et j'ose me promettre que vous conclurez avec moi qu'un homme de ce caractère doit être incontestablement réputé pour un grand homme. Mais reprenons.

Un homme sage et réglé dans toutes ses vues : c'est-à-dire, un homme qui s'en tient précisément à ce qu'il est selon l'ordre du ciel, et n'aspire point au delà; qui ne s'abandonne point à une ardeur insensée de croître, mais se renferme dans les bornes qu'il a plu à Dieu de lui marquer; qui dit comme David : *Seigneur, mon cœur ne s'est point élevé; je ne me suis point évanoui dans mes pensées ni dans mes désirs, et je n'ai point porté mes regards au-dessus de moi* (Ps. 130). Ce n'est pas qu'il soit tout à fait à couvert des atteintes d'une secrète ambition. L'orgueil, qui nous est si naturel, veut toujours faire de nouveaux progrès, et d'un degré passer à un autre; il y a même des temps, des conjonctures où la tentation est difficile à vaincre. Mais l'humble chrétien sait la réprimer, sait la surmonter, et par une sainte violence se rendre maître d'une passion dont l'empire néanmoins est si étendu. Il est ce que Dieu l'a fait naître, ce que Dieu veut qu'il soit : cela suffit, et que lui faut-il davantage? Si dans le cours des années la Providence l'appelle à quelque chose de plus, il la laisse agir, et attend en paix qu'elle se déclare. Jusque-là, nul empressement, nulle inquiétude : point d'autre soin que de vivre selon Dieu dans son état et de fournir saintement sa carrière. Dans une telle modération, qu'il y a déjà de force! et pour s'y maintenir, qu'il y a de combats à livrer et de victoires à remporter sur soi-même!

Un homme droit dans toutes ses voies. C'est une suite immanquable de la disposition où il est de ne marcher que dans les voies de Dieu, et de ne s'en écarter jamais. Ne voulant rien être que selon le gré de Dieu, et de lui-même ne prétendant à rien autre chose, il n'a pour son avancement propre, ni projets à conduire, ni moyens à imaginer, ni ressorts à faire jouer : d'où il s'ensuit qu'il n'a besoin ni de partis, ni d'industrie, ni de surprise. Il suit toujours une même ligne, et va toujours son chemin, sans détours et sans déguisements. D'ailleurs, instruit des maximes de l'Evangile, qui est la vérité même, il n'a garde, en quelque rencontre que ce soit, d'avoir recours au mensonge que l'Evangile condamne; et, libre de tout désir de se pousser qui pourrait le séduire et le corrompre, il est bien éloigné de mettre en œuvre de criminelles pratiques dont il voit toute l'imposture et toute la honte.

Un homme religieux et désintéressé dans ses abaissements volontaires. Car il y a une humilité prétendue qui n'a de l'humilité que les apparences, il y a de feints abaissements qui ne consistent qu'en de fausses démonstrations et des dehors trompeurs. Souvent le mondain s'humilie, il s'abaisse; mais pourquoi? Je l'ai dit et je le répète : c'est par une fragile espérance, c'est par une flatterie basse, c'est par un vil et sordide esclavage. La religion inspire au chrétien humble, jusque dans ses soumissions les plus profondes, bien plus de générosité et plus de dignité. Il rend honneur au prochain;

il a pour le prochain toute la déférence, tous les ménagements et tous les égards possibles; il ne refuserait pas, s'il le fallait, de ramper sur la poussière et sous les pieds du prochain : mais en cela, qu'est-ce qu'il envisage? Est-ce l'homme? Non certes, puisqu'il n'attend ni ne veut rien de l'homme; mais dans l'homme il n'envisage que Dieu. C'est à Dieu qu'il obéit en obéissant à l'homme; c'est à Dieu qu'il offre son encens, en rendant hommage à l'homme; c'est devant Dieu qu'il se prosterne en s'inclinant devant l'homme : Dieu est le seul objet de son culte, comme il en doit être l'unique récompense.

Un homme équitable dans ses jugements; et voici, j'ose le dire, un des plus nobles efforts de l'humilité. Parce que nous sommes ordinairement préoccupés, soit en notre faveur par notre amour-propre, soit contre le prochain par une maligne envie, on ne peut guère compter sur l'équité des jugements que nous portons, ou de nous-mêmes, ou des autres. Mais, par une règle toute contraire, parce que l'humble chrétien est dégagé de ces préventions qui nous aveuglent, il est beaucoup plus en état de juger sainement; et comme il ne sait point dissimuler ni trahir la vérité qu'il connaît, il parle selon qu'il pense, et communément il pense bien. Si donc il s'agit de lui-même, il ne cherche point à se faire valoir au delà de son prix; et s'il est question du prochain, il lui fait une justice entière, et, bien loin de vouloir le rabaisser ni obscurcir ses avantages, il est le premier à les publier.

Nous en avons dans l'Evangile un exemple des plus célèbres, et quiconque examinera bien la conduite de Jean-Baptiste à l'égard de Jésus-Christ, y trouvera une bonne foi, et dans cette bonne foi un caractère de grandeur qu'on ne peut assez admirer. Jean prêchait aux peuples la pénitence; toutes les rives du Jourdain retentissaient du bruit de son nom; on s'assemblait en foule autour de lui, et il s'était fait une nombreuse école, qui le suivait et recevait ses enseignements comme des oracles : jamais crédit ne fut à un plus haut point. Mais après tout, Jean-Baptiste n'était que le précurseur du Messie, et il n'avait été envoyé qu'en cette qualité. Aussi est-ce à cette qualité seule que se borne toute l'idée qu'il a de lui-même et qu'il en donne à ces députés, qui, de la part de la synagogue, viennent l'interroger pour savoir qui il est. *Etes-vous le Christ?* lui demandèrent-ils; *êtes-vous Elie? êtes-vous prophète* (Joan. 1)? Que l'occasion était délicate pour un homme qui eût été moins humble! Mais à ces demandes il répond simplement et sans hésiter, qu'il n'est ni le Christ, ni Elie, ni prophète. *Qui êtes-vous donc?* répliquent ces envoyés : *Je suis*, leur dit-il, *la voix de celui qui crie dans le désert* : *Préparez le chemin au Seigneur* (*Ibid.*, v. 23) : voilà tout ce que je puis vous apprendre de moi.

Ce n'est point encore assez; mais la même équité qui le fait juger si modestement de lui-même, lui fait rendre à Jésus-Christ, en cette rencontre et en toutes les autres, le plus juste et le plus glorieux témoi-

gnage. Il annonce aux députés de Jérusalem la venue de ce Messie : *Il est au milieu de vous ; mais vous ne le connaissez point. C'est lui qui doit venir après moi, qui est avant moi, et dont je ne suis pas digne de délier les souliers* (*Ibid.*, v. 26). Il s'écrie en le voyant, et l'appelle le Sauveur des hommes : *Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui efface les péchés du monde.* Il fait plus : quand ses disciples, s'apercevant que l'école de leur maître commençait à déchoir, et que celle de Jésus-Christ s'établissait de jour en jour et s'accréditait, témoignent là-dessus quelque jalousie, il leur déclare que désormais ils doivent s'attacher à ce nouveau maître ; il les lui envoie : car *c'est à lui de croître*, conclut-il, *et à moi de diminuer* (Joan. 3). Qu'on me dise s'il est rien de plus grand qu'un tel procédé, et si ce n'est pas ainsi que pensent les plus solides esprits, et les cœurs les mieux placés?

De tout cela, il est aisé de comprendre comment un chrétien humble est indépendant de tous les respects humains, et des vaines opinions du monde, dès-là qu'il ne se soucie ni de l'estime du monde, ni de sa faveur, et qu'il peut dire comme l'Apôtre : *Pour moi, il m'importe peu que vous me jugiez, vous, ou quelque autre homme que ce soit ; je n'ai qu'un juge,* à proprement parler, *et ce juge, c'est Dieu ;* (1. Cor. 4) ; comment il garde toujours la même égalité d'âme, et la même paix au milieu de toutes les vicissitudes où il est exposé, puisque ni l'une ni l'autre fortune ne fait impression sur lui ; comment il endure les plus mauvais traitements avec une patience à l'épreuve de tout, parce qu'il n'y a point d'outrages dont il ne se croie digne, et que d'ailleurs il acquiert par là plus de ressemblance avec le sacré modèle qu'il fait gloire d'imiter, et qui lui est proposé dans la personne adorable de son Sauveur; comment on ne l'entend jamais faire parade de ses bonnes œuvres, vanter ses prétendus exploits, étaler en de longs récits les affaires où il a eu part, et de quelle manière il s'y est comporté; censurer celui-ci, railler de celui-là, entrer continuellement en dispute et s'ériger en homme habile et important. Comment au contraire on le voit à toute occasion se tenir, autant qu'il peut, à l'écart, user de réserve, donner à chacun une attention favorable, approuver, excuser, tourner les choses en bien, et devenir ainsi du meilleur commerce et de la société la plus aimable. Voilà, dis-je, ce qu'on ne doit point avoir de peine à comprendre ; et voilà par où la même humilité qui nous abaisse sert à nous relever. Comme donc l'Ecclésiastique a dit : *Plus vous êtes grand, plus vous devez vous humilier* (Eccli. 20), je ne fais nulle difficulté de renverser la proposition; et, sans altérer en aucune sorte cette divine parole, j'ajoute : *Plus vous vous humilierez, plus vous serez grand.*

II. Mais n'en demeurons pas là ; car il s'agit présentement de savoir si l'humilité n'est point un obstacle aux grandes actions, et à certaines entreprises où il faut de la magnanimité et une résolution que rien n'ébranle. La raison de douter, est que l'humilité a pour fondement la connaissance de notre faiblesse, et une conviction actuelle et habituelle de notre insuffisance : d'où viennent les bas sentiments et la

défiance que l'on conçoit de soi-même. Un homme véritablement humble est persuadé qu'il n'est rien, qu'il ne peut rien, et que, de son fonds, il n'est bon à rien. Or, dans cette persuasion, il n'est pas naturel qu'il forme des projets au-dessus de lui, ni qu'il veuille s'engager en des ministères et des fonctions qui demandent des talents rares et singuliers. Cela ne paraît pas naturel; mais il n'en est pas moins vrai, selon le mot de saint Léon, que *rien n'est difficile aux humbles;* qu'il n'y a point de si vaste dessein dont l'exécution les étonne; qu'ils sont capables de tout oser, et d'affronter tous les périls avec l'assurance la plus ferme et l'intrépidité la plus héroïque; que plus ils se croient faibles, plus en même temps ils s'estiment forts; et que plus ils se défient d'eux-mêmes, plus ils sentent redoubler leur zèle, et portent loin leurs vues. Sont-ce là des paradoxes? sont-ce des vérités? Je prétends qu'il n'est rien de plus réel que ces merveilleux effets de l'humilité chrétienne; je prétends que c'est à quoi elle nous dispose, et ce qu'elle produit en nous. Je vais vous développer ce mystère, et voici comment nous devons l'entendre.

Car, autant qu'un chrétien humble se défie de lui-même, autant il se confie en Dieu; moins il s'appuie sur lui-même, plus il s'appuie sur Dieu. Or il sait que rien n'est impossible à Dieu. Il sait que Dieu prend plaisir à faire éclater sa gloire dans notre infirmité, et que c'est aux plus petits, dès qu'ils ont recours à lui, qu'il communique sa grâce avec plus d'abondance. Muni de ces pensées, et comme revêtu du pouvoir tout-puissant de Dieu même, est-il rien désormais de si laborieux et de si pénible, rien de si sublime et de si grand, dont il craigne de se charger, et dont il désespère de venir à bout? Que Dieu l'appelle, il n'hésitera pas plus que le prophète Isaïe, à lui répondre : *Me voici, Seigneur, envoyez-moi* (Isaï. 6). Que Dieu en effet l'envoie, il ira partout. Il se présentera devant les puissances du siècle, il entrera dans les Cours des princes et des rois, il leur annoncera les ordres du Dieu vivant, et ne sera touché, ni de l'éclat de leur pourpre, ni de leurs menaces, ni de leurs promesses. Il plantera, selon les expressions figurées de l'Ecriture, et il arrachera; il bâtira et il détruira; il amassera et il dissipera.

Quelle espèce de prodige, et quel admirable accord de deux choses aussi incompatibles, ce semble, que le sont tant de défiance d'une part, et de l'autre tant de confiance et de force! Car, au milieu de tout cela, le même homme qui agit si délibérément et si courageusement, ne perd rien de son humilité; c'est-à-dire, qu'il conserve toujours le souvenir de sa faiblesse; qu'il se regarde toujours comme un serviteur inutile, comme un enfant; qu'il dit toujours à Dieu, dans le même sentiment que Jérémie : *Ah! Seigneur, mon incapacité est telle, que je ne puis pas même prononcer une parole* (Jerem. 8). Non, il ne le peut de lui-même et par lui-même; mais, tandis qu'il en fait la confession la plus affectueuse et la plus sincère, il n'oublie point d'ailleurs ce que lui apprend le Docteur des nations, qu'il *peut*

tout en celui qui le fortifie (Philip. 4). De sorte qu'il ne balance pas un moment à se mettre en œuvre et à commencer, quel que soit l'ouvrage où la vocation de Dieu le destine. Qu'il y voie mille traverses à essuyer, et mille oppositions à vaincre; que le succès lui paraisse, non-seulement douteux, mais hors de vraisemblance, il espère contre l'espérance même. Ce n'est point par une témérité présomptueuse, puisque son espérance est fondée sur ce grand principe de saint Paul, que *Dieu fait choix de ce qui paraît plein de folie selon le monde, pour confondre les sages; qu'il choisit ce qui est faible devant le monde, pour confondre les forts; et qu'il se sert enfin de ce qu'il y a de plus bas et de plus méprisable, même des choses qui ne sont point, pour détruire celles qui sont* (1. Cor. 1, v. 27).

Ainsi, quand ce jeune berger qui, d'un coup, renversa Goliath, vit approcher de lui ce philistin d'une énorme stature : *Tu viens à moi*, lui dit-il, *avec l'épée, la lance, et le bouclier; mais moi, je viens à toi au nom du Seigneur, et tout désarmé que je suis, je me tiens certain de la victoire* (1. Reg. 17). Car voici, ajoute-t-il, ce que je te déclare : *Le Seigneur te livrera entre mes mains, je te donnerai la mort, et te couperai la tête; afin que toute la terre sache qu'il y a un Dieu en Israël, et que ce n'est ni par l'épée, ni par la lance qu'il sauve.* Ainsi le même David, se trouvant investi d'ennemis qui l'assaillaient de toutes parts, s'écriait avec une sainte hardiesse : *Le Seigneur est notre ressource : nous combattrons, et il réduira en poudre tous ceux qui nous persécutent.*

Tel est par proportion le langage des âmes humbles : d'autant plus assurées de la protection divine, qu'elles se répondent moins d'elles-mêmes; et du reste d'autant plus tranquilles sur la réussite de leurs entreprises, qu'étant humbles, elles craignent moins de subir la honte des fâcheux événements que Dieu quelquefois, pour les éprouver, peut permettre. Un homme du monde, suivant son orgueil, comme nous l'avons déjà remarqué, ne se hasarderait pas si aisément. Il ne voudrait pas exposer son honneur; et pour se déterminer, il lui faudrait de sérieux examens et de longues délibérations. Mais dès qu'on a l'humilité dans le cœur, on n'est plus si jaloux d'un vain nom, ni si sensible aux reproches qu'on s'attirera, supposé qu'on vienne à échouer. On s'abandonne à la conduite de l'Esprit de Dieu, et du reste on se soumet à tout ce qui en peut arriver pour notre humiliation devant les hommes.

Ce ne sont point là de simples spéculations; on en a vu la pratique. Fut-il jamais une entreprise pareille à celle des apôtres, lorsqu'ils se partagèrent dans toutes les contrées de la terre pour travailler à la conversion du monde entier? Les plus fameux conquérants dont l'histoire profane a vanté les faits mémorables, ont porté leurs armes et étendu leurs conquêtes sur quelques nations; mais ces saints conquérants, ou, pour mieux dire, ces saints et zélés propagateurs de la loi chrétienne, se proposèrent de soumettre généralement tous les peuples à l'empire de Jésus-Christ. Dans ce vaste projet, ils n'exceptèrent ni

âge, ni sexe, ni rangs, ni qualités, ni états. A en juger selon la prudence du siècle, c'était un dessein chimérique, et l'on sait néanmoins avec quelle ardeur ils s'y employèrent, avec quelle constance ils le soutinrent, avec quel bonheur ils l'accomplirent.

Or qu'était-ce que ces apôtres? de pauvres pêcheurs, petits selon le monde et humbles selon l'Evangile. Leur humilité ne borna point leurs vues, elle ne leur resserra point le cœur, elle ne les affaiblit ni ne les arrêta point. Avec cette humilité, ils ont passé les mers, ils ont parcouru les provinces et les royaumes, ils ont répondu aux juges et aux magistrats, ils ont résisté aux grands, ils ont confondu les savants, ils ont instruit les infidèles et les barbares, ils ont triomphé de l'idolâtrie et du paganisme; et dans la suite des temps, combien ont-ils eu d'imitateurs et de successeurs, humbles comme eux, et appliqués sans relâche à perpétuer les fruits de leur zèle? combien en ont-ils encore de nos jours qui, par une sainte alliance, réunissent dans leurs personnes, et la même humilité et la même élévation de sentiments?

Pour en revenir aux apôtres, et pour dire en particulier quelque chose de saint Paul, on ne peut lire ses épîtres, et ne pas voir que ce fut un des esprits les plus sublimes, et une des plus grandes âmes. Quel feu, quelle vivacité, et tout ensemble, quelle solidité! pense-t-on plus noblement? s'exprime-t-on plus éloquemment? Que n'a-t-il pas fait? que n'a-t-il pas souffert? supérieur à tout, aux dangers, aux embûches, aux persécutions, aux trahisons, aux calomnies, aux opprobres, aux fers, à la faim, à la soif, au glaive, à la mort : car disait-il, *nous sommes au-dessus de tout cela* (Rom. 8). Saint Chrysostome en était ravi d'admiration, et n'avait point de termes pour faire entendre ce qu'il en concevait. Cependant ce vaisseau d'élection, ce grand apôtre, quel mépris faisait-il de lui-même et comment en parlait-il? Il se traitait de pécheur, de blasphémateur, de persécuteur de l'Eglise, d'homme indigne de l'apostolat, d'avorton : tant l'humilité lui représentait vivement ses misères, et tant elle le rabaissait dans son estime!

Que ne pourrions-nous pas ajouter de ces sociétés et de ces ordres religieux, qui sont pour l'un et l'autre sexe des écoles de perfection, et dont la sainteté est l'édification du monde chrétien? Que n'en a-t-il pas dû coûter pour former ces grands corps, pour en rassembler tous les membres, pour les assortir et les régler? Que d'études et de soins! que de méditations, de réflexions, de conseils! mais aussi quels progrès surprenants! ces sociétés se sont multipliées; ces ordres religieux se sont répandus dans tous les lieux éclairés de la foi et soumis à l'Eglise de Jésus-Christ. Comme autant de républiques, ils ont leur forme de gouvernement, leurs lois, leurs statuts, leurs offices, leurs fonctions, leurs observances, qu'il a fallu ordonner avec une pénétration et une sagesse qui descendît aux moindres détails, qui prévît toutes choses et ne laissât rien échapper. Voilà par où ils se sont maintenus depuis des siècles, et ils se maintiennent. Or, après Dieu

et la grâce de Dieu, je demande à qui nous sommes redevables de ces saints établissements. Est-ce à d'habiles politiques et à leurs intrigues? est-ce à des philosophes fiers de leur science et pleins d'eux-mêmes? Là-dessus je ne puis mieux répondre que par les paroles du Fils de Dieu à son Père : *Seigneur, Père tout-puissant, je vous bénis et vous rends grâces, d'avoir caché ces choses aux sages selon la chair, et aux savants; mais de les avoir révélées aux petits* (Luc. 10); d'y avoir employé d'humbles instituteurs, un humble François d'Assise, un humble François de Paule et d'autres. Parce qu'ils étaient humbles, ils n'en ont été que plus propres à entrer dans les grandes vues de la Providence sur eux, et que mieux préparés à les seconder.

Je finis, car peut-être n'en ai-je déjà que trop dit; mais, quoi qu'il en soit, apprenez à réformer vos idées touchant une des vertus les plus essentielles du christianisme, qui est l'humilité. Autant qu'elle nous porte à nous mépriser nous-mêmes, autant devons-nous l'estimer. Puissiez-vous en bien connaître le mérite, et plaise au ciel qu'au milieu de tous vos honneurs, vous travailliez désormais à l'acquérir!

V.

Illusion et danger d'une grande Réputation.

Prenez soin de vous établir dans une bonne réputation et de vous y maintenir (Eccli. 41) : c'est l'avis que nous donne le Saint-Esprit; et cette maxime, telle que nous devons l'entendre, est fondée sur de très-solides raisons. Car, suivant le sens de l'Ecriture, qu'est-ce qu'une bonne réputation, et en quoi consiste-t-elle? à être exempt de reproche, chacun dans notre état; je dis de certains reproches qui flétrissent un nom et qui éloignent de la personne; à être réputé, dans l'opinion commune, homme de probité et de bonnes œuvres; homme équitable, droit, fidèle; homme sensé et judicieux, capable dans sa condition de remplir les devoirs de son emploi, de sa charge, de son ministère; en deux mots, honnête homme selon le monde, et homme chrétien selon Dieu. Or, il nous est d'une extrême conséquence d'avoir sur tout cela une réputation saine et sans tache : pourquoi? parce qu'en mille rencontres, il y va de la gloire de Dieu et de l'honneur de la religion que nous professons; parce qu'il y va de notre propre intérêt et de l'avantage personnel que nous y trouvons; parce qu'il n'y va pas moins de l'utilité du prochain, dont nous sommes chargés et auprès de qui nous nous employons.

En effet, rien ne sert plus à glorifier Dieu et à relever l'honneur de son culte, que l'estime qu'on fait de ceux qui le servent, et l'édification qu'on tire de leurs exemples. C'est pour cela que le prince des Apôtres, saint Pierre, recommandait tant aux fidèles de garder parmi les Gentils une conduite régulière; afin, disait-il, que malgré leurs préjugés contre notre sainte loi, venant à examiner votre vie, et n'y

voyant rien que d'édifiant, ils rendent gloire à Dieu, et que vous fermiez la bouche à ceux qui voudraient parler mal de vous. De plus, à n'envisager que nous-mêmes, il est évident qu'une bonne réputation nous est très-avantageuse et même nécessaire pour notre établissement et notre avancement, soit dans l'Eglise, soit dans le monde : car on ne s'accommode nulle part d'un homme noté et décrié. Aussi, quand les apôtres proposèrent aux disciples de choisir entre eux des diacres, et de leur commettre le soin de distribuer les aumônes, la première condition qu'ils leur marquèrent, fut qu'ils prendraient pour cette fonction *des hommes d'une vertu reconnue* (Act. 6). Enfin, considérant la chose par rapport au prochain, il est aisé de voir que sans une réputation à couvert de la censure, il n'est guère possible que nous fassions aucun fruit auprès de lui ; puisque nous ne le pouvons faire qu'autant que le prochain a de créance en nous, et qu'il n'en peut avoir quand il n'est pas bien prévenu en notre faveur. Comment un père, par exemple, inspirera-t-il à ses enfants l'horreur du vice, s'ils sont témoins de son libertinage et de ses désordres ? comment un prédicateur prêchera-t-il l'humilité, et en persuadera-t-il la pratique à ses auditeurs, s'ils le connaissent pour un homme vain et enflé d'orgueil ? comment un directeur, un pasteur de l'Eglise ramènera-t-il les âmes égarées, et les fera-t-il rentrer dans les voies de la foi, si l'on sait qu'il est égaré lui-même, ou s'il est au moins d'une doctrine suspecte ? Il en est de même d'une infinité d'autres sujets.

Il est donc non-seulement permis, mais à propos, surtout en certaines situations et en certaines places, de conserver sa réputation et de la défendre. Et c'est ce qui faisait dire à saint Augustin : *Je me dois à moi-même, et pour mon propre bien, le mérite de ma vie : mais je dois au public et à son progrès dans le chemin du salut, l'intégrité de ma réputation.* Morale dont il avait le modèle dans saint Paul. On pourrait être surpris d'abord, que ce Docteur des nations racontât lui-même les grâces extraordinaires qu'il avait reçues, ses révélations, son ravissement jusques au troisième ciel ; que lui-même il fît le récit de ses courses évangéliques, de ses combats, de ses travaux immenses, et qu'il ne feignît pas même d'ajouter qu'il avait plus travaillé que le reste des apôtres. Ce n'était point là blesser l'humilité, comme il le montre assez ailleurs. Mais il savait combien il lui était important pour la conversion des infidèles, et pour le soutien de ceux qui avaient déjà embrassé l'Evangile, de s'accréditer dans leurs esprits, afin qu'ils devinssent par là plus dociles à l'écouter et à profiter de ses instructions. Voilà pourquoi il croyait devoir ménager sa réputation ; de sorte qu'étant condamné au fouet, il se tint obligé, pour éviter la honte de ce châtiment, de déclarer qu'il était citoyen romain ; et que se voyant cité à Jérusalem pour répondre devant le proconsul Festus, il refusa d'y comparaître et en appela à César.

Mais, outre cette bonne réputation dont il ne sagit point ici précisément, il y en a une autre que nous appelons, selon le terme ordinaire, une grande réputation. La bonne réputation est sans contredit un

bien précieux dans l'estime de tout le monde, et néanmoins elle ne suffit pas aux âmes ambitieuses et orgueilleuses; car il lui manque quelque chose qui contente leur orgueil et qui flatte leur vanité. J'explique ma pensée. Une bonne réputation, quoique honorable, n'a rien dans le fond qui nous distingue beaucoup. C'est un état commun à une multitude de gens raisonnables parmi lesquels nous vivons, et dont le nombre, dans la société humaine, n'est pas petit. Ils sont réguliers, ils se conduisent bien; ils s'acquittent bien, chacun dans sa profession, de leurs exercices, et remplissent fidèlement leurs obligations. On les approuve, et l'on a pour eux toute la considération qui leur est due; mais cette considération, après tout, ne leur donne pas ce lustre, cet éclat, cette vogue qui fait la grande réputation. On ne dit point d'eux comme on le dit de quelques autres : c'est un grand homme, un grand magistrat, un grand politique, un grand théologien, un grand écrivain, un grand orateur, un grand prédicateur : noms fastueux et brillantes qualités qui éblouissent et dont on est souverainement jaloux. Ainsi la grande réputation est au-dessus de la bonne réputation. Or, en matière de réputation et d'honneur, dès qu'on n'est pas au plus haut point, on compte communément assez peu tout le reste. Mais moi je prétends que dans ces grandes réputations il y a souvent bien de l'illusion. Je prétends, lors même qu'elles sont le plus justement acquises, comme quelques-unes peuvent l'être, qu'il y a du moins bien du danger, et qu'il est infiniment à craindre que, par les sentiments qu'elles inspirent, elles ne deviennent plus pernicieuses qu'elles ne sont glorieuses et avantageuses. Je n'avance rien sans preuves; et de toutes les preuves, la plus sensible, c'est la connaissance que nous avons du monde, et ce que l'usage de la vie nous apprend.

I. *Illusion :* car si nous observons bien sur quoi sont établies ces réputations qui font tant de bruit, nous trouverons que la plupart n'ont pour fondement que l'occasion et le hasard, que la conjoncture favorable des temps, que le défaut de compétiteurs et de gens de mérite, que le caprice et le mauvais goût du public, que quelques dehors spécieux accompagnés de beaucoup de confiance et de présomption, que des secours étrangers et cachés, que la distinction de la naissance et du rang, que l'inclination, la faveur, et particulièrement l'intrigue. Gardons-nous de blesser personne : ce n'est pas mon dessein, à Dieu ne plaise. Je parle en général, et quiconque voudrait faire là-dessus des applications odieuses, ne doit les imputer qu'à lui-même, et ne peut m'en rendre responsable.

Mais, cette déclaration faite de ma part, et sans entrer dans aucun détail, je reprends ma proposition, et de bonne foi je demande combien on a vu de ces prétendus grands hommes qui devaient toute leur réputation à un succès où je ne sais quelle heureuse aventure avait eu plus de part que le génie et l'habileté. Tel dans les armes est devenu célèbre par une victoire qu'il a remportée, ou plutôt qu'on a remportée pour lui et en son nom. Elle lui est attribuée, parce qu'il

avait le commandement; et il en a l'honneur, sans en avoir, à bien dire, ni soutenu le travail, ni couru le péril.

Il en est de même dans le maniement des affaires, de même dans la magistrature et la dispensation de la justice; de même dans les lettres et les sciences, soit divines, soit humaines; de même (le croirait-on, si l'expérience ne nous en convainquait pas?) dans le ministère évangélique, dans la direction des consciences, dans la pratique de la perfection et de la sainteté chrétienne. L'un est regardé comme un esprit supérieur, comme un homme intelligent, sage dans ses entreprises, solide dans ses vues, juste dans ses mesures. Il réussit, et parce qu'il est ordinaire de juger par les événements, de là vient la haute estime qu'on en fait. On ne cesse point de l'admirer et de l'exalter. Mais ces lumières si pures, mais ces vues si droites, ces mesures si justes, est-ce de son fonds qu'il les tire, ou ne sont-ce pas peut-être des amis qu'il consulte, des subalternes auxquels il se confie, qui secrètement et quelquefois sans qu'il l'aperçoive lui-même, le guident dans toutes ses démarches, et l'éclairent dans toutes ses délibérations et toutes ses résolutions? L'autre se fait écouter comme un maître, tant il paraît avoir acquis de connaissances, et être versé en tout genre d'érudition. On le met entre les savants au premier rang; et il est vrai qu'il n'y a point de matière sur quoi il ne s'explique d'une manière à imposer. Je dis à imposer : car tout cet appareil de doctrine n'est souvent autre chose qu'une belle superficie, sous laquelle il y a beaucoup de vides et fort peu de substance. A force de tout savoir, ou de vouloir tout savoir, il arrive assez qu'on ne sait rien. On se fait néanmoins valoir par une facilité de s'énoncer et une abondance de paroles qui ne tarit point; par un ton décisif et assuré, qui semble ne pas permettre le moindre doute et prévenir toutes les difficultés; par un étalage de termes, de noms, de raisonnements, de faits qui ne peuvent guère être contredits, parce que la plupart de ceux qui les entendent n'y comprennent rien; et que n'étant pas en état d'en voir le faible, ils deviennent adorateurs de ce qu'ils ignorent.

Que dirai-je de ces orateurs dont la vaine et spécieuse éloquence attire à leurs discours les villes entières? On les suit avec empressement. Le concours croît de jour en jour; ce sont les oracles de tout un pays. Heureux d'avoir eu à se produire dans des temps de décadence et de disette : je veux dire, dans des temps où le goût dépravé du siècle ne discernait ni l'excellent ni le médiocre, mais les confondait ensemble, et négligeait le solide et le vrai pour s'attacher à de fausses lueurs; dans des temps où le talent se bornait au son de la voix dont l'oreille était flattée, et à certain extérieur qui frappait les yeux; surtout dans des temps où de secrets intérêts engageaient un puissant parti à soutenir l'orateur, et à le mettre dans un crédit dont l'éclat réjaillît sur le parti même et servît à l'illustrer et à l'autoriser.

Ce n'est pas pour une fois que ce sont ainsi formées les plus grandes réputations, non-seulement en matière d'éloquence, mais, l'oserai-

je dire? en matière de mœurs, en matière de direction et de conduite des âmes, en matière de piété et de religion. On transforme en anges de lumière des hommes très-peu éclairés dans les choses de Dieu. On les propose comme les dépositaires de la plus pure morale de l'Evangile, comme les seuls guides instruits des voies du salut et capables de les enseigner. On répand leurs ouvrages comme autant de chefs-d'œuvre et comme le précis de toute la vie spirituelle. Mille esprits aisés à séduire se laissent préoccuper de ces idées. De l'un elles se communiquent à l'autre. C'est bientôt une opinion presque universelle et une réputation hors de toute atteinte.

Du moins si des gens qui se voient préconiser de la sorte, rentraient en eux-mêmes; s'ils se rendaient quelque justice, et qu'ils reconnussent de bonne foi combien ils sont au-dessous de ce qu'on pense d'eux, et combien leur réputation passe leur mérite. C'est ce que l'humilité demanderait, et ce que la seule équité naturelle ne manquerait pas de leur inspirer, s'ils la consultaient. Ils seraient peu touchés alors des applaudissements qu'ils reçoivent. S'ils ne se tenaient pas toujours obligés de les arrêter au dehors en se déclarant, ils les désavoueraient dans le fond de l'âme; ils les tourneraient même à leur confusion, bien loin de s'en faire une gloire, parce qu'ils sentiraient combien peu ils leur sont dus et qu'elle en est l'illusion. Ils iraient encore plus avant, et, par la comparaison qu'ils feraient d'eux-mêmes avec d'autres qui valent mieux qu'eux et qui demeurent dans l'oubli, ils comprendraient que ce ne sont pas toujours les vrais mérites qui éclatent. Ils les honoreraient jusque dans leur obscurité; ils les respecteraient, et se garderaient bien de leur témoigner le moindre mépris, ni de s'arroger une supériorité dont ils se déporteraient volontiers en leur faveur. Telles sont, dis-je, les dispositions où ils devraient être; mais, par l'aveuglement et l'enchantement de notre orgueil, tout le contraire arrive, et voilà, outre l'illusion, quel est encore le danger d'une grande réputation.

II. *Danger :* car un homme s'enivre de son succès. Il n'examine point comment, ni par où il est parvenu : peu lui importe de le savoir, et même il se plait à en perdre le souvenir. Il jouit de sa réputation, bien ou mal acquise, il en perçoit et en goûte les fruits : c'est assez. Que dis-je? il va même aisément jusqu'à se persuader qu'il y a en effet dans sa personne quelque chose qui le relève, et qui lui donne rang à part. Il l'entend dire si communément, et ce langage lui est si agréable qu'il n'a pas de peine à le croire. De là donc les retours sur soi-même, les complaisances secrètes où il aime à s'entretenir; de là les hauteurs d'esprit, les airs impérieux, les paroles sèches et dédaigneuses; de là il s'attend bien qu'on le ménagera, qu'on aura pour lui des égards, que dans une société, dans une compagnie, on lui accordera des priviléges, parce qu'il fait honneur au corps et qu'il en est un des premiers ornements; de là il ne peut souffrir que dans les mêmes fonctions et le même emploi, qui que ce soit ose s'égaler à lui. Il trouverait même fort étrange que quelqu'un entreprît d'en

approcher : voulant qu'il ne soit parlé que de lui, et concevant pour autrui la même jalousie qu'il excite dans les autres à son égard. Enfants des hommes, que vous êtes vains, en recherchant comme vous faites la vanité; et qu'il y a d'erreur et de mensonge dans ce que vous poursuivez avec plus d'ardeur !

Ceci, au reste, ne regarde pas seulement ces grandes réputations que j'ai dit être mal fondées, mais celles mêmes qui sont le plus solidement et le plus justement établies. Car il y en a : il y a de ces hommes singuliers et rares, qui emportent avec raison tous les suffrages, et à qui la plus maligne envie est forcée de rendre une espèce d'hommage par son silence et par son estime. Elle plie devant eux, et elle se tait. On en fait mention de tous côtés; partout on les reçoit avec agrément; grands et petits, tout le monde leur témoigne du respect et de la vénération. Or, par là ils sont exposés à la même tentation que les autres; et quoique quelques-uns peut-être, par le bon caractère de leur esprit, se préservent de ce danger, il n'y en a que trop qui y succombent.

Et à dire vrai, il en est d'une grande réputation comme d'une grande fortune. Il est également difficile de bien soutenir l'une et l'autre, et de ne s'y point oublier. Quand on se voit dans un certain degré d'élévation et de distinction, il semble qu'on ait été tout à coup métamorphosé dans un nouvel homme. Ce sont des pensées, des affections, des sentiments tout différents; c'est une conduite toute opposée à celle qu'on avait tenue jusque-là. On était d'un commerce aisé, commode, honnête; on se familiarisait avec des amis : mais les temps sont changés, et il s'est fait le même changement dans le cœur; on est devenu homme trop important, pour entretenir désormais de pareilles liaisons; on a pris son vol bien plus haut, et l'on ne s'associe plus qu'avec les grands : comme si, à l'exemple de ces pharisiens qui se séparaient du peuple, on disait au reste du monde : Tenez-vous loin de moi. On le dit, non pas de vive voix, ni d'une façon si grossière; mais on le donne assez à entendre par un visage froid et composé, par une réserve affectée, par une conversation sérieuse, par mille témoignages qui se font tout d'un coup apercevoir. Pitoyable faiblesse où se laissent aller les meilleurs esprits ! Il n'est point de poison plus subtil que l'orgueil. Il a corrompu jusque dans le ciel les plus sublimes intelligences : ne nous étonnons pas que sur la terre il puisse pervertir les âmes d'ailleurs les mieux constituées et les plus fermes.

Encore si ce n'était là qu'une de ces faiblesses humaines qui n'ont nul rapport au salut, et qui n'y causent aucun dommage; mais en est-il une plus pernicieuse, puisqu'elle est capable de nous enlever devant Dieu tout le fruit d'une vie passée dans les plus longs et les plus rudes travaux ? car il n'en coûte pas peu pour se faire une grande réputation, et pour la conserver. Que la nature nous ait doués des plus belles qualités, cela ne suffit pas. Ces qualités naturelles sont des talents, mais il les faut cultiver; c'est une bonne terre, mais

il y faut planter, il y faut semer, il y faut faire germer et croître le grain. Sans cette culture, tout dépérit et rien ne profite.

Aussi sommes-nous témoins des soins infinis, de l'application continuelle, des études, des recherches, des fatigues d'un homme qui veut, par la voie du mérite, se signaler dans sa profession et rendre son nom célèbre. Toute son attention va là; il ne pense qu'à cette réputation, il n'est en peine que de cette réputation, il ne mesure ses avantages et ses progrès que par cette réputation. Si cette réputation augmente et se répand, il se tient heureux; si quelque événement l'arrête, et qu'elle ne soit pas aussi prompte à s'avancer qu'il le désire, il en est désolé; et parce qu'il n'est rien de plus facile à blesser, est-il précautions qu'il ne prenne pour la ménager? est-il efforts qu'il ne redouble pour la rétablir, du moment qu'elle commence à déchoir et à tomber? Si bien que l'unique objet de ses vœux, c'est cette réputation; que l'unique fin de ses actions, c'est cette réputation; que son idole et comme sa divinité, c'est cette réputation.

Je n'exagère point. Je ne dis que ce que nous observons dans tous les états et tous les jours. Or, de là que s'ensuit-il? un grand désordre et un grand malheur : c'est-à-dire, que nous rapportons tout à notre gloire et non à la gloire de Dieu, voilà le désordre; et que ne faisant rien en vue de Dieu et de sa gloire, tout ce que nous faisons n'est rien devant Dieu, voilà le malheur. Malheur et désordre d'autant plus déplorables, que les plus saints ministères ne sont pas exempts de l'un ni de l'autre, et n'est-ce pas ce que je puis justement appeler l'abomination de désolation dans le lieu saint?

Car, pour nous instruire nous-mêmes, nous, ministres et prédicateurs de l'Evangile, et pour apprendre à nous garantir de la plus mortelle contagion que nous ayons à craindre, est-il rien dans nos fonctions apostoliques de plus fréquent, que de se laisser surprendre à l'attrait d'une grande réputation? En prêchant la parole de Dieu, on la profane, parce qu'on l'emploie, non point à faire connaître et honorer Dieu, mais à se faire honorer et connaître soi-même. Peut-être avait-on eu d'abord des vues plus épurées. Peut-être, en recevant sa mission et en se mettant en devoir de l'exercer, avait-on dit comme l'Apôtre : *Nous ne nous prêchons point nous-mêmes, mais nous prêchons Jésus-Christ Notre Seigneur* (II. Cor. 4). On avait été élevé dans ces sentiments, on les avait apportés au saint ministère, et l'importance était d'y persévérer; mais bientôt l'ennemi est venu jeter l'ivraie dans le champ du père de famillle. Ce n'est point à la faveur des ténèbres, mais au grand jour d'une réputation naissante et brillante. Une foule d'auditeurs qu'on traîne après soi; leur assiduité, leur attention, leurs acclamations; toutes les chaires ouvertes au nouveau prédicateur, tous les honneurs qu'on lui rend; les personnes du plus haut rang qui l'appellent auprès d'eux, et l'accueil favorable qu'ils lui font dès qu'il se présente : tout cela met à d'étranges épreuves la pureté de son zèle et la droiture de ses intentions. Insensible-

ment ses premières vues s'effacent, et le monde prend dans son cœur la place de Dieu. Car autant qu'il plait au monde et parce qu'il plait au monde, le monde commence à lui plaire. Je veux dire, qu'il s'attache au monde, qu'il aime à voir le monde, à converser avec le monde, à se faire d'agréables sociétés dans le monde, non point pour la sanctification du monde, mais pour sa propre satisfaction. Et comme on devient bon avec les bons, méchant avec les méchants, il devient mondain avec les mondains : de sorte que, malgré la sainteté de son ministère, qui, de soi-même, ne tend qu'à rendre gloire à Dieu et à procurer le salut des âmes, il n'a que des idées mondaines, et n'est touché que de sa réputation et des agréments qu'elle lui fait goûter parmi le monde.

Voilà, dis-je, le grand intérêt qui l'anime et qui le soutient dans ses laborieuses occupations; voilà le grand principe qui le meut, qui l'engage à ne se donner aucun relâche ni aucun repos, qui, d'année en année, le pique d'une ardeur et d'une émulation toujours nouvelle : voulant fournir avec le même bonheur et la même estime toute sa carrière, et ne craignant rien davantage que de laisser apercevoir en lui quelque changement et de dégénérer dans l'opinion publique. De cette manière ses jours s'écoulent, son âge avance, la mort approche, et il est enfin question de se disposer à paraître devant Dieu, et à subir ce terrible examen où Dieu lui demandera compte des talents dont il avait été si libéralement pourvu. Or, qui peut exprimer de quel étonnement et de quelle frayeur il sera saisi, lorsque réfléchissant sur lui-même, il entendra dans le secret de l'âme la voix de sa conscience, qui lui redira ce que le Sauveur du monde disait à ses disciples : *Prenez garde de ne point faire vos bonnes œuvres devant les hommes, pour en être vus et considérés; autrement vous n'en recevrez nulle récompense de votre Père céleste* (Matth. 6). Il aura beaucoup travaillé; il aura fait de violentes contentions d'esprit et de corps, et il se sera consumé de veilles; mais avec quelle douleur verra-t-il s'accomplir en lui ce reproche du prophète Aggée : *Repassez sur toute votre vie; faites réflexion sur votre conduite : vous avez beaucoup semé et vous n'avez rien recueilli.* A juger de vos actions par les dehors et selon les apparences, *vous devez avoir amassé beaucoup de mérites;* mais, comme un homme qui mettrait son trésor *dans un sac percé*, ce que vous avez gagné d'une part, vous l'avez perdu de l'autre.

Ce n'est pas assez : il aura même produit beaucoup de fruits par l'efficace et la vertu de la grâce attachée à la divine parole; il aura opéré beaucoup de conversions, beaucoup fléchi d'âmes endurcies, éclairé d'âmes aveugles, fortifié d'âmes faibles, excité d'âmes lâches, élevé d'âmes pieuses et justes : mais avec quelle confusion et quel triste retour sur soi-même se représentera-t-il le sort de ces faux prophètes qui, dans le jugement dernier, diront au Fils de Dieu : *Seigneur, nous avons prophétisé, chassé les démons en votre nom* (Matth. 7), et qui n'auront pour toute réponse que ce formidable

arrêt : *Retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité.* Car c'était une iniquité de dérober à Dieu la gloire qui lui appartenait; de n'agir pas uniquement pour Dieu, dont il était l'ambassadeur et le ministre; de renverser ainsi les desseins de Dieu, qui ne l'avait choisi que pour le sanctifier en l'employant à l'édification de son Eglise, et à la sanctification du prochain. Contre des réflexions si touchantes et si affligeantes, quelle pourrait être sa ressource? Serait-ce une immortalité chimérique, c'est-à-dire, la vaine espérance de vivre, même après la mort, dans la mémoire des hommes? frivole consolation! *Hélas!* s'écrie là-dessus un saint docteur, parlant de ces fameux personnages que l'antiquité a tant honorés, et dont le souvenir s'est perpétué jusqu'à nous, *on les loue où ils ne sont plus; et ils endurent de cruels tourments là où ils sont,* et où ils seront pendant toute l'éternité.

Tirons de là des conséquences bien raisonnables et bien véritables; savoir : 1° qu'une grande réputation est communément un grand obstacle au salut et à la perfection, surtout de ceux que leur vocation a appelés au ministère évangélique; 2° que plus nous réussissons dans ce sacré ministère et plus nous sommes connus dans le monde, bien loin de nous enorgueillir, plus nous devons trembler, nous humilier, veiller sur nous-mêmes, dans la juste crainte qu'une fausse gloire ne nous ravisse le fruit solide et le mérite de nos peines; 3° qu'au lieu d'envier aux autres leur réputation et de les en féliciter comme d'un avantage, nous avons plutôt sujet de les plaindre, et de nous féliciter nous-mêmes de n'être pas exposés à la même tentation; 4° qu'il n'est point d'état plus digne d'envie, parce qu'il n'en est point de plus tranquille ni de plus assuré, que celui d'un homme qui, dans une retraite volontaire, sert Dieu et le prochain sans éclat, sans nom, content d'un travail obscur, pourvu qu'il soit utile et conforme aux vues de la Providence; 5° que s'il plait au Seigneur, qui, selon les conseils de sa sagesse, élève et abaisse, de nous mettre sur le chandelier pour faire luire notre lumière aux yeux du monde, il n'est pas toujours nécessaire ni même à propos de la cacher sous le boisseau, et de nous ensevelir dans les ténèbres : mais que le devoir d'un vrai ministre de Jésus-Christ demande, alors, qu'il ne fasse nul autre usage de l'estime dont on est prévenu à son égard, que pour agir plus efficacement et pour mieux accomplir l'œuvre de Dieu qui lui est confiée; 6° que nous ne pouvons graver trop profondément dans nos cœurs, ni suivre trop régulièrement dans la pratique, la grande leçon du Fils de Dieu aux septante disciples qu'il avait envoyés prêcher son Evangile, lorsque, au retour de leur mission, leur entendant dire avec quelque sentiment de complaisance que les démons même leur étaient soumis, il leur fit cette admirable réponse : *J'ai vu Satan qui tombait du ciel comme un foudre. Il est vrai, je vous ai donné le pouvoir de marcher sur les serpens et d'abattre toutes les forces de l'ennemi, sans que rien soit capable de vous nuire : cependant il ne faut point vous réjouir de ce que les esprits se soumettent à*

vous, ni de ce que cela vous fait craindre et révérer sur la terre; *mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans le ciel* (Luc. 10).

VI.

Pensées diverses sur l'Humilité et l'Orgueil.

Nous aimons tant l'humilité dans les autres : quand travaillerons-nous à la former dans nous-mêmes? Partout où nous l'apercevons hors de nous, elle nous plaît, elle nous charme. Elle nous plaît dans un grand, qui ne s'enfle point de sa grandeur. Elle nous plaît dans un inférieur, qui reconnaît sa sujétion et sa dépendance. Elle nous plaît dans un égal; et quoique la jalousie naisse assez communément entre les égaux, si c'est néanmoins un homme humble que cet égal, et que la Providence vienne à l'élever, nous lui rendons justice, et ne pensons point à lui envier son élévation. Or, puisque l'humilité nous paraît si aimable dans autrui, pourquoi donc, lorsqu'il s'agit de l'acquérir nous-mêmes et de la pratiquer, y avons-nous tant d'opposition? Quelle diversité, et quelle contrariété de sentiments! Mais voici le mystère que je puis appeler mystère d'orgueil et d'iniquité. Car que fait l'humilité dans les autres? elle les porte à s'abaisser au-dessous de nous, et voilà ce que nous aimons : mais que ferait la même humilité dans nous? elle nous porterait à nous abaisser au-dessous des autres, et voilà ce que nous n'aimons pas.

On s'est échappé dans une rencontre, on a parlé, agi mal à propos. C'est une faute; et si d'abord on la reconnaissait, si l'on en convenait de bonne foi, et qu'on en témoignât de la peine, la chose en demeurerait là. Mais parce qu'on veut se justifier et se disculper; parce qu'on ne veut pas subir une légère confusion, combien s'en attire-t-on d'autres? Vous contestez, et les gens s'élèvent contre vous : ils vous traitent d'esprit opiniâtre; et piqués de votre obstination, ils prennent à tâche de vous mortifier, de vous rabaisser, de vous humilier. Avec un peu d'humilité, qu'on s'épargnerait d'humiliations!

Il s'est élevé bien des savants dans le monde, et il s'en forme tous les jours. Quelles découvertes n'ont-ils pas faites et ne font-ils pas encore? Depuis l'hysope jusqu'au cèdre, et depuis la terre jusqu'au ciel, est-il rien de si secret, soit dans l'art, soit dans la nature, où l'on n'ait pénétré? Hélas! on n'ignore rien, ce semble, et l'on possède toutes les sciences, hors la science de soi-même. Selon l'ancien proverbe, cité par Jésus-Christ même, on disait et l'on dit encore : *Médecin, guérissez-vous vous-même* (Luc. 4); ainsi je puis dire : Savants, si curieux de connaître tout ce qui est hors de vous, hé! quand apprendrez-vous à vous connaître vous-mêmes?

Il est vrai, vous ne parlez de vous que dans les termes les plus modestes et les plus humbles. Vous rejetez tous les éloges qu'on vous donne; vous rabaissez toutes les bonnes qualités qu'on vous attribue; vous paraissez confus de tous les honneurs qu'on vous rend; enfin, vous ne témoignez pour vous-même que du mépris. Tout cela est édifiant. Mais du reste, ce même mépris de votre personne, que quelque autre vienne à vous le marquer, ou par une parole, ou par un geste, ou par une œillade, vous voilà tout à tout déconcerté : votre cœur se soulève, le feu vous monte au visage, vous vous mettez en défense, et vous répondez avec aigreur. Que d'humilité et d'orgueil tout ensemble! Mais, tout opposés que semblent être l'un et l'autre, il n'est pas malaisé de les concilier. C'est qu'à parler modestement, et à témoigner du mépris pour soi-même, il n'y a qu'une humiliation apparente, et qu'il y a même une sorte de gloire; mais à se voir méprisé de la part d'autrui, c'est là que l'humiliation est véritable, et par là même qu'elle devient insupportable.

Humilions-nous, mais sincèrement, mais profondément, et notre humilité vaudra mieux pour nous que les plus grands talents; mieux que tous les succès que nous pourrions avoir dans les emplois même les plus saints, et dans les plus excellents ministères; mieux que tous les miracles que Dieu pourrait opérer par nous : comment cela? parce que notre humilité sera pour nous une voie de salut beaucoup plus sûre. Plusieurs se sont perdus par l'éclat de leurs talents, de leurs succès, de leurs miracles : nul ne s'est perdu par les sentiments d'une vraie et solide humilité.

Ainsi, vous ne pouvez vous appliquer à l'oraison; humiliez-vous de la sécheresse de votre cœur, et des perpétuelles évagations de votre esprit. Votre faiblesse ne peut soutenir le travail; humiliez-vous de l'inaction où vous êtes, et du repos où vous vivez. Votre santé ne vous permet pas de pratiquer des austérités et des pénitences; humiliez-vous des ménagements dont vous usez, et des soulagements dont vous ne sauriez vous passer. De cette sorte, l'humilité sera devant Dieu le supplément des œuvres qui vous manquent : supplément sans comparaison plus méritoire que ces œuvres mêmes. Car, au-dessus de toutes les œuvres, ce qu'il y a dans le christianisme de plus difficile, ce n'est pas de faire oraison, ce n'est pas de travailler ni de se mortifier, mais de s'humilier.

Vous vous plaignez de n'avoir pas reçu de Dieu certains dons naturels qui brillent dans les autres, et qui les distinguent : mais surtout vous ajoutez que ce qui vous afflige, c'est de ne pouvoir pas, faute de talent, glorifier Dieu comme les autres le glorifient : illusion. Car si vous examinez bien le fond de votre cœur, vous trouverez que ce qui vous afflige, ce n'est point précisément de ne pouvoir pas glorifier Dieu comme les autres, mais de ne pouvoir pas, en glorifiant Dieu comme les autres, vous glorifier vous-même. Que notre orgueil

est subtil, et qu'il a de détours pour nous surprendre ! jusque dans la gloire de Dieu, il nous fait désirer et chercher notre propre gloire.

Quand on voit dans le ministère un homme doué de certaines qualités, d'un génie élevé, d'un esprit vif, d'une imagination noble, d'une éloquence forte et naturelle, on conclut que c'est un sujet bien propre à procurer la gloire de Dieu, sans examiner d'ailleurs s'il a le fonds d'humilité nécessaire qui doit servir de basse à toutes les œuvres saintes et les soutenir. Mais Dieu en juge tout autrement que nous. Car, si cet homme manque d'humilité, si c'est un homme vain et présomptueux, on peut dire de lui ce que Samuel dit de chacun des six enfants d'Isaïe, frères de David et ses aînés : *Ce n'est point là celui que le Seigneur a choisi* (1. Reg. 16). Sur qui donc tombera son choix ? sur un homme modeste et humble. *Voilà l'homme de sa droite ;* voilà le digne sujet qu'il emploiera aux plus merveilleux ouvrages de sa grâce, et de qui il tirera plus de gloire. Mais c'est un mérite médiocre, ou, pour ainsi parler, ce n'est rien selon les idées du monde. Je réponds que, indépendamment de tout autre mérite, il a devant Dieu le mérite le plus essentiel, qui est celui de l'humilité; et de plus j'ajoute que, n'étant rien ou presque rien dans l'estime commune, c'est cela même qui relève davantage la gloire de Dieu, à qui seul il appartient de faire de rien les plus grandes choses.

On peut m'objecter ce que l'expérience, après tout, nous fait connaître, par exemple, de deux prédicateurs. Car, sans être le plus humble, nous voyons toutefois que l'un, avec les avantages qu'il a reçus de la nature, réussit beaucoup mieux dans l'opinion du public, et l'emporte infiniment sur l'autre. On goûte le premier, on le suit; au lieu que l'autre, dépourvu des mêmes dispositions et des mêmes dons, travaille dans l'obscurité, et qu'il n'est fait de lui aucune mention. Je sais tout cela ; mais je sais aussi que nous donnons ordinairement dans une erreur grossière sur ce qui regarde la gloire de Dieu. Nous croyons la trouver où elle n'est pas, et nous ne la cherchons pas où elle est. Etre admiré, vanté, écouté des grands, produit aux yeux des plus nombreuses et des plus augustes assemblées : voilà où nous faisons consister la gloire de Dieu ; mais souvent elle n'est point là. Où donc est-elle? dans la conversion des pécheurs, dans l'instruction des ignorants, dans l'avancement et l'édification des âmes, et un bon missionnaire, homme sans nom, sans réputation, mais humble, zélé, plein de confiance en Dieu, vivant parmi des sauvages, parcourant des villages et des campagnes, convertira plus de pécheurs, instruira plus d'esprits simples, gagnera plus d'âmes à Jésus-Christ, et les avancera plus dans les voies de Dieu, que le plus célèbre prédicateur. Disons en deux mots : L'un fait beaucoup plus de bruit, mais l'autre beaucoup plus de fruit. Or ce bruit ne sert communément qu'à glorifier l'homme; mais ce fruit, c'est ce qui glorifie Dieu.

Un Père a eu raison de dire que le souvenir de nos péchés nous est infiniment plus utile que le souvenir de nos bonnes œuvres. Pour entendre la pensée de ce saint docteur, il faut distinguer deux choses, nos actions et le souvenir de nos actions. Or, il n'en est pas de l'un comme de l'autre, et ils ont des effets tout opposés. Nos bonnes actions nous sanctifient; mais le souvenir de nos bonnes actions nous corrompt, parce qu'il nous enorgueillit : au contraire, nos mauvaises actions nous corrompent; mais le souvenir de nos mauvaises actions sert à nous sanctifier, parce qu'il sert à nous humilier. De là, double conséquence. Pratiquons la vertu; et dès que nous l'avons pratiquée, que l'humilité nous mette un voile sur les yeux pour ne plus voir le bien que nous avons fait. Et par une règle toute différente, fuyons le péché; mais, quand nous avons eu le malheur d'y tomber, que l'humilité nous tire le voile de dessus les yeux pour voir toujours le mal que nous avons commis. Ainsi nous serons vertueux sans danger, et ce ne sera pas même sans fruit que nous aurons été pécheurs.

Il y a un monde au-dessus de nous, un monde au-dessous de nous, et un monde autour de nous.

Un monde au-dessus de nous ce sont les grands; un monde au-dessous de nous, ce sont ceux que la naissance ou que le besoin a réduits dans une condition inférieure à la nôtre; un monde autour de nous, ce sont nos égaux. Selon ces divers degrés, nous prenons divers sentiments. Ce monde qui est au-dessus de nous, devient souvent le sujet de notre vanité, et de la vanité la plus puérile. Ce monde qui est au-dessous de nous, devient ordinairement l'objet de nos mépris et de nos fiertés. Et ce monde qui est autour de nous, excite plus communément nos jalousies et nos animosités. Il faut expliquer ceci, et reprendre par ordre chaque proposition.

Le monde qui est au-dessus de nous, devient souvent le sujet de notre vanité. Je ne dis pas qu'il devient le sujet de notre ambition : cela est plus rare. Car il n'est pas ordinaire qu'un homme d'une condition commune, quoique honnête d'ailleurs, se mette dans l'esprit de parvenir à certains états d'élévation et de grandeur. Mais du reste, il tombe dans une faiblesse pitoyable : c'est de vouloir au moins s'approcher des grands, de vouloir être connu des grands et les connaître, de n'avoir de commerce qu'avec les grands, de ne visiter que les grands, de s'ingérer dans toutes les affaires et toutes les intrigues des grands, de s'en faire un mérite et un point d'honneur. Ecoutez-le parler, vous ne lui entendrez jamais citer que de grands noms, que des personnes de la première distinction et du plus haut rang, chez qui il est bien reçu, avec qui il a de fréquents entretiens, qui l'honorent de leur confiance, et par qui il est instruit à fond de tout ce qui se passe. Fausse gloire et vraie petitesse, où, voulant s'élever au-dessus de soi-même, l'on se rabaisse dans l'estime de tous les esprits droits et de bon sens!

Le monde qui est au-dessous de nous, devient ordinairement l'objet de nos mépris et de nos fiertés. Dès qu'on a quelque supériorité sur les autres, on veut la leur faire sentir. On les traite avec hauteur, on leur parle avec empire, on ne s'explique en leur présence qu'en des termes et qu'avec des airs d'autorité, on les tient dans une soumission dure et dans une dépendance toute servile : comme si l'on voulait en quelque manière se dédommager sur eux de tous les dédains qu'on a soi-même à essuyer de la part des maîtres de qui l'on dépend. Car voilà ce que l'expérience tous les jours nous fait voir : des gens humbles et souples jusqu'à la bassesse devant les puissances qui sont sur leur tête, mais absolus et fiers jusqu'à l'insolence envers ceux qu'ils ont sous leur domination.

Le monde qui est autour de nous, excite plus communément nos jalousies et nos animosités. On ne se mesure ni avec les grands ni avec les petits, parce qu'il y a trop de disproportion entre eux et nous; mais on se mesure avec des égaux. Et comme il n'est pas possible que l'égalité demeure toujours entière, et que l'un de temps en temps n'ait l'avantage sur l'autre, de là naissent mille envies qui rongent le cœur, qui même éclatent au dehors, et se tournent en querelles et en inimitiés. Car c'est assez qu'un homme l'emporte sur nous, ou, sans qu'il l'emporte, c'est assez qu'il concoure en quelque chose avec nous, pour nous indisposer et nous aigrir contre lui; et n'est-ce pas là ce qui cause entre les personnes de même profession, et jusque dans les états les plus saints, tant de partis et tant de divisions? Etrange injustice où nous porte notre orgueil ! Ayons l'Esprit de Dieu, et suivons-le. Conduits par cet Esprit de sagesse, d'équité, de charité, d'humilité, nous rendrons au monde que la Providence a placé au-dessus de nous, tout ce qui lui est dû, mais sans nous en faire esclaves et sans nous prévaloir, par une vaine ostentation, de l'accès que nous aurons auprès de lui. Nous conserverons sur le monde que le ciel a mis au-dessous de nous, tous nos priviléges et tous nos droits, mais sans le mépriser, ni lui refuser aucun devoir de civilité, d'honnêteté, d'une charitable condescendance; et nous vivrons en paix avec tout le monde qui est autour de nous, sans le traverser mal à propos dans ses desseins, ni lui envier le bien qu'il possède.

Des gens de bien, ou réputés tels, se font un prétendu mérite d'une sorte d'indépendance qu'ils confondent mal à propos avec l'indépendance chrétienne. S'établir dans une sainte indépendance selon l'Evangile, c'est mourir tellement à toutes choses et à soi-même, que rien de tout ce qui n'est pas Dieu, ne touche l'âme ni ne l'affectionne. D'où vient qu'elle est au-dessus de toutes les prétentions, de tous les intérêts, de tous les événements humains. La prospérité ne s'enfle point, l'adversité ne l'abat point. Elle ne craint que Dieu, elle n'aime que Dieu; elle n'espère qu'en Dieu, elle ne cherche à plaire qu'à Dieu, et elle verrait ainsi tout l'univers ligué contre elle, qu'elle demeurerait tranquille et en paix dans le sein de Dieu. Ce n'est pas

qu'elle veuille par là s'affranchir de certains devoirs envers le monde, de certaines bienséances et de certains égards, ni qu'elle se propose de suppléer seule à tous ses besoins, et de n'avoir recours à personne : mais comme en tout cela elle n'envisage que Dieu, qu'elle n'agit que selon le gré de Dieu, et qu'avec une pleine conformité à toutes les dispositions de sa providence; rien aussi de tout cela, quelque chose qui arrive, ne fait impression sur elle et n'est capable de l'altérer. Telle a été l'indépendance des saints, et telle est celle du vrai chrétien. Mais de dire : Je veux prendre des mesures pour ne dépendre de qui que ce soit, parce que la dépendance m'est onéreuse; j'aime mieux vivre dans une retraite entière et dans l'obscurité, sans me mêler de rien, ni avoir part à rien; j'aime mieux me passer de tout, et n'avoir ni vues, ni desseins, ni espérances, pour ne devoir rien à personne, et pour n'être point obligé à des assiduités et à des ménagements qui me déplaisent : penser de la sorte, et se conduire suivant ces principes, c'est une indépendance toute naturelle, une indépendance de philosophe, une indépendance d'orgueil. Dieu veut au contraire qu'il y ait entre nous un rapport mutuel et continuel; que nous ayons affaire les uns des autres, que nous nous demandions et nous prêtions secours les uns aux autres, que nous sachions nous assujettir, nous captiver, nous faire violence les uns pour les autres. Voilà l'ordre de sa sagesse, et c'est ce qui entretient la subordination, ce qui maintient la charité et l'union, surtout ce qui rabaisse notre présomption, enfin ce qui nous fait mieux sentir la grandeur du Dieu que nous adorons, puisqu'il n'appartient qu'à lui de se suffire à lui-même, et d'être seul tout-puissant et indépendant.

La ressource de l'orgueilleux, lorsque l'évidence des choses le convainc malgré lui de son incapacité et de son insuffisance, est de se persuader qu'elle lui est commune avec les autres. Ce qu'il n'est pas capable de bien faire, il ne peut croire qu'il y ait quelqu'un qui le fasse bien. Un mauvais orateur ne convient qu'avec des peines extrêmes qu'il y en ait de bons. Il reconnaîtra aisément qu'il y en a eu autrefois, parce qu'il n'entre avec ceux d'autrefois en nul concurrence. Il les exaltera même comme des modèles inimitables; il les regrettera, il demandera où ils sont, ils s'épanchera là-dessus dans les termes les plus pompeux et les plus magnifiques : mais pourquoi? est-ce qu'il s'intéresse beaucoup à la gloire de ces morts? non certes; mais, pour une maligne consolation de son orgueil, il voudrait, en relevant le mérite des morts, obscurcir le mérite des vivants et le rabaisser.

S'humilier dans l'humiliation, c'est l'ordre naturel et chrétien; mais dans l'humiliation même s'élever et s'enfler, c'est, ce semble, le dernier désordre où peut se porter l'orgueil. Voilà ce qui arrive tous les jours. Des gens sont humiliés : on ne pense point à eux, on ne parle point d'eux, on ne les emploie point, et on ne les pousse à

rien. En sont-ils moins orgueilleux, et est-ce à eux-mêmes qu'ils s'en prennent des mauvais succès qui leur ont fait perdre tout crédit, ou à la Cour ou ailleurs? bien loin de cela, c'est alors que leur cœur se grossit davantage, et qu'ils deviennent plus présomptueux que jamais. S'ils demeurent en arrière, ce n'est, à ce qu'ils prétendent, que par l'injustice de la Cour, que par l'ignorance du public. A les en croire, et par la seule raison qu'on ne les avance pas, tout est renversé dans le monde. Il n'y a plus ni récompense de la vertu, ni distinction des personnes, ni discernement du mérite. Que l'orgueil est une maladie difficile à guérir! L'élévation le nourrit; et l'humiliation, qui devrait l'abattre, ne sert souvent qu'à le réveiller et à l'exciter.

Notre vanité nous séduit, et nous fait perdre l'estime du monde, dans les choses mêmes où nous la cherchons, et par les moyens que nous y employons. Une femme naturellement vaine s'ingère dans les conversations à parler de tout, à raisonner sur tout. Elle juge, elle prononce, elle décide, parce qu'elle se croit femme spirituelle et intelligente; mais elle aurait beaucoup plus de raison et plus d'esprit, si elle s'en croyait moins pourvue, et voulant trop faire voir qu'elle en a, c'est justement par là même qu'elle en fait moins paraître.

On loue beaucoup les grands : car ils aiment à être loués et applaudis. Mais à bien considérer les louanges qu'on leur donne, on trouvera que la plupart des choses dont on les loue, et qui semblent en effet louables selon le monde, sont dans le fond, et selon le christianisme, selon même la seule raison naturelle, plutôt des vices que des vertus.

Tel aurait été un grand homme, si on ne l'avait jamais loué; mais la louange l'a perdu. Elle l'a rendu vain; et sa vanité l'a fait tomber dans des faiblesses pitoyables, et en mille simplicités qui inspirent pour lui du mépris. Je dis en mille simplicités; car, quelque fonds de mérite qu'on ait d'ailleurs, il n'y a point, ni dans les discours, ni dans les manières d'agir, d'homme plus simple qu'un homme vain. On lui fera accroire toutes choses dès qu'elles seront à sa louange. Est-il chagrin et de mauvaise humeur? louez-le, et bientôt vous lui verrez reprendre toute sa gaîté. Les gens le remarquent, le font remarquer aux autres, et s'en divertissent. C'est ainsi que, sans le vouloir ni l'apercevoir, il vérifie dans sa personne cette parole de l'Evangile, que *celui qui s'élève sera abaissé et humilié.* Comme donc l'ambition, selon le mot de saint Bernard, est la croix de l'ambitieux, je puis ajouter que souvent l'orgueil devient l'humiliation de l'orgueilleux.

Cet homme est toujours content de lui; et n'eût-il eu aucun succès, il se persuade toujours avoir réussi le mieux du monde. Contentez-vous de savoir ce qui en est, et d'en croire ce que vous devez; mais

du reste, pourquoi cherchez-vous à le détromper de son erreur puisqu'elle le satisfait, et qu'elle ne nuit à personne? Ce n'est pas qu'il n'y ait quelquefois des raisons qui peuvent vous engager à lui ouvrir les yeux, et à lui faire connaître l'illusion où il est; mais avouez-le de bonne foi, c'est une malignité secrète, c'est une espèce d'envie qui vous porte à l'humilier, et à lui faire perdre cette idée dont il s'est laissé prévenir en sa faveur. Car mille gens sont ainsi faits; non-seulement ils sont jaloux de la réputation solide et vraie qu'on a dans le monde; mais de plus, par une délicatesse infinie de leur orgueil, ils sont en quelque manière jaloux de la bonne opinion, quoique mal fondée, qu'un homme a de lui-même.

Qu'il me soit permis de faire une comparaison. Il y a des mérites, et en très-grand nombre, qui ne devraient se produire à la lumière qu'avec la précaution dont on use à l'égard de certaines étoffes, pour les débiter. On ne les montre que dans un demi-jour, parce que le grand jour y ferait paraître des défauts qui en rabaisseraient le prix. Combien de gens peuvent s'appliquer la parole du prophète : *Mon élévation a été mon humiliation.* C'est-à-dire, qu'ils semblent ne s'être élevés que pour se rendre méprisables, que pour laisser apercevoir leur faible, que pour perdre toute la bonne opinion qu'on avait conçue d'eux. Tant qu'ils se sont tenus à peu près dans le rang où la Providence les avait fait naître, ils réussissaient, on les honorait, on parlait d'eux avec éloge; mais, par une manie que l'orgueil ne manque point d'inspirer, ils ont voulu prendre l'essor, et porter plus haut leur vol. C'est là qu'on a commencé à les mieux connaître, et qu'en les connaissant mieux, on a appris à les estimer moins. En un mot, ils étaient auparavant dans leur place, et ils y faisaient bien; mais ils n'y sont plus, et tout ce qui n'est pas dans sa place, blesse la vue.

DE LA CHARITÉ CHRÉTIENNE

ET DES AMITIÉS HUMAINES.

I.

Caractère de la Charité chrétienne.

Je dois aimer mon prochain dans Dieu, pour Dieu, et comme Dieu l'aime; l'aimer dans Dieu, en sorte que Dieu soit le principe de ma charité; l'aimer pour Dieu, en sorte que Dieu soit le motif de ma charité; l'aimer comme Dieu l'aime, en sorte que Dieu soit le modèle de ma charité : trois points essentiels dont voici le sens.

I. Je dois aimer mon prochain dans Dieu : c'est-à-dire, que je dois l'aimer comme étant l'ouvrage de Dieu, qui l'a créé par sa toute-puissance ; comme étant l'image vivante de Dieu, qui l'a formé à sa ressemblance ; comme étant la conquête et le prix des mérites d'un Dieu, qui l'a racheté de son sang ; comme étant sous la garde de la providence de Dieu, qui veille sur lui sans cesse, et s'applique à le conserver et à le conduire ; comme ayant Dieu aussi bien que moi pour fin dernière, comme étant appelé à vivre avec moi dans la gloire et le royaume de Dieu. De sorte que je puis et que je dois considérer ce vaste univers comme la maison de Dieu ; et tout ce qu'il y a d'hommes dans le monde, comme une grande famille dont Dieu est le père. Nous sommes tous ses enfants, tous ses héritiers, tous frères, et tous, pour ainsi parler, rassemblés sous ses ailes et entre ses bras. D'où il est aisé de juger quelle union il doit y avoir entre nous, et combien nous devenons coupables, quand il nous arrive de nous tourner les uns contre les autres jusque dans le sein de notre Père céleste. N'est-ce pas, si j'ose m'exprimer en ces termes, n'est-ce pas déchirer ces entrailles de charité où il nous porte et où il nous embrasse tous sans distinction ? N'est-ce pas, par proportion, lui causer des douleurs pareilles à celles que ressentit la mère d'Esaü et de Jacob, lorsque ces deux enfants, avant que de naître, se combattaient l'un l'autre dans le sein même où ils avaient été conçus ?

Or voilà néanmoins le triste spectacle que nous avons continuellement devant les yeux. Il semble que le monde soit comme un champ de bataille, où de part et d'autre on ne pense qu'à s'entre-détruire et à se perdre. On y emploie tout, la force ouverte et les violences, les intrigues et les cabales secrètes, la malignité de la médisance, les artifices de la chicane, le poids de l'autorité, le crédit et la faveur, le mensonge, les trahisons et les plus insignes perfidies : car c'est là que tous les jours on se laisse entraîner par les différentes passions qui nous dominent, et qui, pour se satisfaire, étouffent dans les cœurs tout sentiment de charité, et souvent même tout sentiment d'humanité. Tellement que dans la société humaine, au lieu que chaque homme devrait être, à l'égard des autres hommes, un frère pour les aimer et les traiter en frères, un soutien pour les appuyer et les aider dans les rencontres, un patron pour s'intéresser en leur faveur et les défendre, un conseil pour leur communiquer ses lumières et les diriger, un confident à qui ils pussent ouvrir leur âme et déclarer avec assurance leurs pensées, un consolateur qui prît part à leurs peines et qui s'employât à les soulager : on peut dire, au contraire, quoiqu'avec la restriction convenable, que par le renversement le plus affreux, et selon l'expression commune, la plupart des hommes sont, au regard des autres hommes, comme des loups ravissants, qui ne cherchent qu'à surprendre leur proie et à la dévorer (1).

(1) *Homo homini lupus.*

On se hait et l'on s'offense mutuellement les uns les autres, on se décrie et l'on se ruine de réputation les uns les autres, on se dresse des embûches, et l'on travaille à se tromper, à se supplanter, à se dépouiller les uns les autres. Que voyons-nous autre chose que des querelles et des divisions; et de quoi entendons-nous parler plus ordinairement que de procès, de contestations, d'inimitiés, de calomnies, de fourberies, d'impostures, d'injustices, de vexations? D'où il arrive que quiconque aime la paix et veut assurer son repos, se tient, autant qu'il peut, éloigné de la multitude, comme si la compagnie des hommes et leur présence était incompatible avec la douceur et la tranquillité de la vie.

Que ces désordres règnent dans les Cours des princes, je n'en suis point surpris : car on sait assez quel est l'esprit de la Cour; et parce que les intérêts y sont beaucoup plus grands que partout ailleurs, les passions y sont aussi beaucoup plus vives et plus ardentes. Qu'est-ce en effet que la Cour? le siége de la politique, mais d'une politique la plus intéressée. On n'y est occupé que de sa fortune, et l'on n'y a d'autre vue ni d'autre soin que de s'avancer, de s'élever, de se maintenir aux dépens de qui que ce soit, et par quelque voie que ce soit. Telle est l'âme qui anime tout, tel est le mobile qui remue tout, tel est le principal agent qui met tout en œuvre. Et de là même, qu'est-ce communément que ce qui s'appelle *gens de Cour?* gens sans charité et sans amitié, malgré les apparences les plus spécieuses et les plus belles démonstrations; gens obligés d'être toujours sur la réserve, toujours dans la défiance, toujours en garde, parce que, chacun jugeant des autres par soi-même, ils se connaissent tous, et qu'aucun d'eux n'ignore cette maxime générale, que, dans le train de la Cour, il y a sans cesse quelque mauvais coup à craindre, et de nouvelles attaques, ou à livrer, ou à repousser.

Qu'on voie encore ces mêmes désordres dans des états du monde moins relevés, et jusque dans les dernières conditions, je n'ai point de peine à le comprendre. Eu égard à la diversité des esprits, à la différence des tempéraments, à la variété et même à la contrariété absolue des idées et des prétentions, où l'un pense d'une façon, et l'autre tout autrement, où l'un veut ceci, et l'autre cela, il n'est guère possible que le monde ne soit pas perpétuellement agité de discordes et de dissensions : pourquoi? parce que le seul lien capable d'unir les cœurs, malgré tous les sujets de désunion qui naissent, et le seul moyen qui pourrait prévenir tous les troubles et les arrêter, c'est un esprit de christianisme et de charité, et que cet esprit de charité, cet esprit chrétien, est presque entièrement banni du monde, et qu'il n'y a plus ni vertu ni action.

Mais voici ce qui me paraît bien déplorable et bien étrange. Ce n'est pas seulement à la Cour ni dans le monde profane et corrompu, que la passion suscite ces guerres, et cause ces mésintelligences; mais elles ne sont que trop fréquentes au milieu même de l'Eglise, jusque dans le sanctuaire de Jésus-Christ et entre ses ministres, jusque dans la

solitude du cloître et dans le centre de la religion. Le Fils de Dieu nous a dit à tous, dans la personne de ses apôtres : On connaîtra que vous êtes mes disciples, par l'affection mutuelle que vous aurez, et que vous témoignerez les uns envers les autres. Suivant ce principe, et pour donner à leur divin Maître cette preuve d'un attachement si inviolable, les premiers chrétiens n'avaient rien plus à cœur que la charité et que le soin de la conserver entre eux. Mais dans la suite des temps, la charité de plusieurs étant venue à se refroidir, et la paix ayant commencé à se troubler parmi le troupeau fidèle, du moins lui restait-il, ce semble, un asile en certains états plus parfaits, et spécialement dévoués à Dieu par leur caractère et leur profession. Qui l'eût cru que jamais on dût voir ce qu'on a vu tant de fois, je veux dire parmi des hommes d'Eglise, parmi des prêtres du Dieu vivant, dans des retraites et des monastères, les animosités, les jalousies, les partis, les brigues, et tous les maux qui en sont les suites funestes et scandaleuses? Où donc la charité pourra-t-elle se retirer sur la terre, et où sera-t-elle à couvert? Qui la maintiendra, si ceux-là mêmes qui, selon leur ministère, devraient donner tous leurs soins à l'entretenir; qui devraient être autant de médiateurs pour concilier les esprits et terminer les différends; qui, par l'exemple d'une modération inaltérable et d'un plein désintéressement, devraient apprendre aux fidèles à réprimer leurs sentiments trop vifs, et à sacrifier sur mille points peu importants leurs droits prétendus, plutôt que de les défendre aux dépens de la tranquillité et du repos commun; si, dis-je, ceux-là même s'échappent, comme les autres, dans les rencontres, et ont leurs démêlés et leurs aversions? N'insistons pas là-dessus davantage : on n'en est que trop instruit; mais on n'en peut assez gémir.

II. Je dois aimer mon prochain pour Dieu : c'est-à-dire que je dois l'aimer en vue d'obéir à Dieu, qui me l'ordonne; en vue de plaire à Dieu, qui semble n'avoir rien plus à cœur et ne nous recommander rien plus expressément; en vue de marquer à Dieu ma fidélité, ma reconnaissance, mon amour, puisqu'un des témoignages les plus certains que je puis lui en donner, et qu'il attend de moi, est de renoncer pour lui à mes propres sentiments, quelque justes d'ailleurs qu'ils me paraissent, et d'étouffer tout chagrin, toute haine, toute envie, toute antipathie qui m'indisposerait contre le prochain et m'en éloignerait. Motif excellent, qui relève notre charité au-dessus de tout amour purement humain, et qui en fait une charité surnaturelle et toute divine. Motif universel, qui donne à notre charité une étendue sans bornes, et qui la répand sur toutes sortes de sujets, grands et petits, riches et pauvres, domestiques, étrangers, amis, ennemis. Motif nécessaire, et sans lequel il n'est pas possible d'accomplir tout le précepte de la charité chrétienne. Car nous aurons beau consulter la raison, jamais la raison seule ne nous déterminera à certains devoirs que la charité néanmoins exige indispensablement de nous. Il n'y a qu'une vue supérieure qui puisse nous y engager, et c'est la vue

de Dieu. Sous cet aspect, tout nous devient, non-seulement praticable, mais facile; et la charité ne nous prescrit rien alors de si héroïque, qui nous étonne. A tout autre considération, nous pouvons opposer des difficultés : mais il n'y a point de réplique à celle-ci ; et que pourrions-nous alléguer pour notre défense, quand on nous dit : Dieu vous le demande; faites-le pour Dieu.

De là donc, il est aisé de voir l'illusion qui nous séduit, et la fausseté de nos excuses, quand nous voulons nous prévaloir des défauts du prochain, ou des offenses que nous pensons en avoir reçues, pour autoriser notre indifférence à son égard, et le ressentiment que nous lui témoignons par notre conduite et nos manières. On dit : C'est un homme inquiet et bizarre; d'un moment à l'autre on ne le connaît plus, et quoi qu'on fasse, on ne peut le contenter. Le moyen d'essuyer toutes ses humeurs et d'être sans cesse exposé à ses caprices? On dit : C'est un homme violent et emporté ; on ne saurait lui dire une parole qu'il n'éclate tout d'un coup, et qu'il ne vous brusque sans modération et sans ménagement. On dit : C'est un mauvais cœur et un ingrat; on a beau lui faire du bien, il n'en a nulle reconnaissance, et ne voudrait pas vous rendre le plus léger service, après qu'on lui en a rendu d'essentiels. On dit : C'est un malade bien importun; il ne vous entretient que de ses infirmités; et à force de se plaindre, il devient fatigant et ne donne pour lui que du dégoût. On dit : C'est mon ennemi ; il a pris parti contre moi en plus d'une affaire; et je n'en ai jamais eu que des désagréments. Enfin que ne dit-on pas? car il n'est point de matière où l'on soit plus éloquent, que lorsqu'il s'agit des autres et de leurs imperfections. Les raisons, vraies ou apparentes, ne manquent point pour les mépriser et les condamner. On s'établit là-dessus, et l'on demande : Comment vivre avec des gens de ce caractère, et comment aimer ce qui n'est pas aimable?

Comment l'aimer? à cette question la réponse est aisée et prompte : la voici telle que je l'ai déjà fait entendre, et elle est sans réplique. Comment dis-je, l'aimer? pour Dieu : point d'autre raison; et si cette raison ne nous suffit pas, nous cessons d'être chrétiens, et en perdant la charité du prochain, nous perdons la charité de Dieu. Développons ceci, et rendons cette importante leçon plus intelligible. Si je vous disais d'aimer le prochain, parce que l'un est homme de mérite, et qu'il a d'excellentes qualités; parce que l'autre est un esprit doux, patient, accommodant; parce que celui-ci est d'une probité reconnue, d'une piété exemplaire, d'une vertu consommée; parce que celui-là, prévenu en votre faveur, vous comble de grâces et ne cherche qu'à vous obliger et à vous faire plaisir : vous pourriez alors mesurer votre charité selon la diversité des talents et la différence des personnes; vous pourriez la borner à un certain nombre, et en exclure ceux qui n'auraient pas les mêmes avantages et seraient sujets à des vices tout opposés. Vous auriez droit de vous en tenir à la règle que je vous aurais prescrite, et vous pourriez me représen-

ter que tels et tels ne vous conviennent point, et qu'ils n'ont rien d'engageant pour vous; qu'ils sont fiers et hautains, qu'ils sont critiques et médisants, qu'ils sont faux et menteurs; que ce sont de petits génies, sans lumière et sans connaissance; que ce sont des âmes dures, sans condescendance et sans pitié; qu'il n'ont ni retenue, ni pudeur, ni crainte de Dieu, ni religion; que plus d'une fois même ils vous ont personnellement attaqué et insulté, et que tout cela justifie assez l'indifférence avec laquelle vous les regardez, et le peu de part que vous prenez à ce qui les touche.

Ces considérations, je l'avoue, ne sont pas tout à fait déraisonnables, à en juger suivant les vues purement humaines. Aimer ceux qui nous aiment; ceux qui nous marquent de l'estime, de la confiance, de la bienveillance; ceux avec qui nous sympathisons et qui nous plaisent; ceux qui, dans la société, ont des manières plus liantes et plus propres à nous attacher; au contraire, mépriser qui nous méprise; fuir qui nous déplait, qui nous ennuie, qui nous gêne, qui nous choque; se ressentir d'une injure, et user de retour envers celui qui nous blesse; le traiter comme il nous traite, ou le délaisser comme il nous délaisse : voilà ce qu'inspire la nature; mais ce n'est point ce que l'Evangile nous apprend. Ce n'est point là seulement ce qu'exige de nous la loi de Dieu; et puisque je parle ici en qualité de ministre de Dieu et de son Evangile, la charité que je prétends vous enseigner, ne connaît point toutes ces distinctions et ne les souffre point, parce que le motif sur quoi elle est fondée, s'étend à tout sans distinction, et qu'il comprend généralement tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre, sans exception de personne.

Car je vous dis précisément d'aimer le prochain, soit qu'il ait toutes les perfections qu'on peut désirer dans un homme accompli, ou qu'il n'en ait aucune; soit qu'il possède tous les dons d'intelligence, de science, de sagesse, de probité, d'équité, de politesse, d'honnêteté ou qu'il en soit absolument dépourvu; soit que sa naissance, sa fortune le relève, ou que sa condition et sa misère l'avilisse. En un mot, quel qu'il soit et en quelque situation que vous le supposiez, c'est toujours votre prochain; et comme votre prochain, Dieu veut que vous l'aimiez. Il le veut, dis-je, et il vous dit : Si ce n'est pas pour lui-même que vous l'aimez, aimez-le pour moi. De ne l'aimer que pour lui-même, ce serait une charité toute profane, sujette à mille exceptions et à mille variations; mais de l'aimer pour moi, c'est ce qui doit rehausser le prix de votre charité et la sanctifier. Afin de nous ôter tout prétexte, et de donner à notre charité un mérite supérieur en lui proposant un objet tout sacré et tout divin, Dieu se substitue à la place du prochain. Il nous déclare, dans les termes les plus exprès et les plus touchants, que tout le bien que nous ferons à autrui, fût-ce au plus petit et au dernier des hommes, il l'acceptera et le comptera comme fait à lui-même, dès que nous le ferons en son nom. Qu'aurions- nous là-dessus à répondre? et si nous sommes insensibles à cette raison souveraine, il faut que nous ne connaissions, ni ce

que nous devons à Dieu, ni ce que nous nous devons à nous-mêmes.

Je dis ce que nous devons à Dieu : car, pour appliquer ici ce que saint Paul écrivait à son disciple Philémon, en lui renvoyant Onésime et lui recommandant de recevoir avec douceur et avec bonté cet esclave fugitif, il me semble que Dieu, dans le fond de l'âme, nous adresse les mêmes paroles au sujet de chacun de nos frères : *Usez-en envers lui comme si c'était moi-même. Peut-être vous a-t-il fait tort, et peut-être vous est-il redevable en quelque chose; mais je prends tout sur moi, et si vous voulez, c'est moi qui vous le dois : je vous satisferai; pour ne pas dire que vous vous devez vous-même tout à moi* (Philem. v. 18).

J'ajoute ce que nous nous devons à nous-mêmes. Et en effet, nous sommes doublement intéressés à maintenir cette loi de charité établie de Dieu : car en premier lieu, la même loi qui nous ordonne d'aimer le prochain, sans égard à toutes les raisons qui, selon le sentiment naturel, pourraient nous indisposer contre lui et nous retirer de lui, ordonne pareillement au prochain d'avoir pour nous la même indulgence et de nous rendre les mêmes devoirs de la charité évangélique. En second lieu, cette vue de Dieu que nous devons nous proposer dans l'amour du prochain, c'est ce qui consacre, pour ainsi parler, notre charité, et ce qui y attache le mérite le plus excellent. Nous y pouvons faire à Dieu bien des sacrifices, par la pénitence et les austérités, par la patience dans les adversités, par le renoncement au monde et à toutes ses vanités; mais, de tous les sacrifices, j'ose dire qu'il n'en est point de plus méritoire devant Dieu que le sacrifice de notre cœur et de ses affections par la charité. Supporter le prochain pour Dieu, pardonner au prochain pour Dieu, modérer pour Dieu nos ressentiments, adoucir nos aigreurs, réprimer nos colères, surmonter nos répugnances, et que c'est une vertu peu connue des personnes mêmes qui font une plus haute profession de piété! ou, pour mieux dire, sans cette vertu y a-t-il une piété solide et de quelque prix auprès de Dieu?

III. Je dois aimer mon prochain comme Dieu : c'est-à-dire que je dois l'aimer de la même manière, par proportion, que Dieu l'aime. Grand et divin modèle que Jésus-Christ lui-même nous a proposé dans son Evangile, lorsqu'instruisant ses disciples sur la charité du prochain, et en particulier sur le pardon des injures et l'amour des ennemis, il conclut : *Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait* (Matth. 5). Car, selon le texte sacré, cette perfection en quoi Dieu veut surtout que nous l'imitions, autant qu'il est possible à notre faiblesse aidée du secours de la grâce, c'est la perfection de la charité; et c'est aussi conformément à cette même règle et dans le même sens que le Sauveur du monde disait aux Apôtres : *Je vous fais un commandement nouveau, qui est de vous entr'aimer comme je vous ai aimés* (Joan. 13). Commandement nouveau, non point que la charité n'ait pas été une vertu de tous les temps, mais parce qu'elle est sin-

gulièrement et plus excellemment la vertu du christianisme. Or comment Dieu, comment Jésus-Christ, Fils de Dieu et vrai Dieu, nous a-t-il aimés? d'un amour sincère, d'un amour efficace, et, pour m'exprimer de la sorte, d'un amour salutaire et sanctifiant? D'un amour sincère, par une bienveillance et une affection véritable du cœur; d'un amour efficace, et mis en œuvre par mille bienfaits; enfin, d'un amour que j'appelle salutaire et sanctifiant, parce que, dans les vues de Dieu, il ne tend qu'à notre sanctificaiion et à notre salut, et que c'en est là le dernier et le principal objet : trois qualités de la vraie charité. Plût au ciel qu'elles fussent aussi communes qu'elles sont conformes à l'esprit de la religion, et à cette loi d'amour qu'un Dieu-Homme est venu établir parmi les hommes!

Charité sincère et du cœur. A juger par les dehors, jamais siècle ne fut plus charitable que le nôtre, puisque jamais siècle n'eut plus l'extérieur et toutes les apparences de la charité. On est civil, honnête, poli, on a des airs affables, gracieux, insinuants; on affecte une complaisance infinie dans la société : on sait, et l'on se pique de savoir se conformer au goût, aux inclinations, à toutes les volontés des personnes avec qui l'on est en relation. Voilà en quoi consiste la science du monde. Ce ne sont que promesses obligeantes, qu'expressions affectueuses, que protestations de service, et d'un dévouement sans réserve. Mais dans le fond qu'est-ce que tout cela, sinon un langage? Langage qui dit tout, et qui ne dit rien; qui embrasse tout, et qui ne va à rien, où le cœur paraît s'épancher dans les plus beaux sentiments, et ne sent rien; langage dont le monde n'est point la dupe : car, avec le moindre rayon de lumière, on perce tout d'un coup au travers de ces apparences, et l'on entend tout ce qu'elles signifient. On réduit les paroles à leur vrai sens, les empressements étudiés, les témoignages les plus spécieux à leur juste valeur. Ce sont, selon l'opinion commune, des compliments, ce sont des bienséances, des usages, des façons d'agir : rien davantage. De sorte que quiconque ferait fond sur cela, et voudrait tirer de là quelque conséquence en sa faveur, serait regardé comme un homme sans expérience, et dépourvu de toute raison.

En effet, si nous pouvions pénétrer dans le secret des âmes et en découvrir les dispositions intérieures, de quoi serions-nous témoins, et sous ce voile de charité que verrions-nous? l'indifférence la plus parfaite à l'égard de ceux-là même pour qui il semble qu'on brûle de zèle. Encore est-ce peu que cette indifférence; et si du moins on s'en tenait là, ce serait un état plus tolérable, et le mal serait moins grand : mais je dis plus, et sous cet extérieur charitable et officieux, que verrions-nous? les soulèvements de cœur, les mépris, les jalousies, les desseins de nuire, de traverser, d'abaisser, de perdre; les mesures prises à cette fin; les moyens imaginés, médités, préparés de loin et concertés; les intrigues formées en secret, conduites avec art, avancées peu à peu et sans bruit, soutenues jusqu'au bout, aux dépens de toute équité, et au préjudice de tout autre intérêt que le

sien propre. Je n'exagère point, et au lieu d'outrer la chose, peut-être en dis-je trop peu. Or est-ce là charité, ou n'est-ce pas artifice, dissimulation, mauvaise foi, n'est-ce pas imposture et tromperie? De là vient qu'il n'y a presque plus de confiance entre les hommes, et que par sagesse on est obligé de se tenir toujours en garde les uns contre les autres; car à qui se fier, dit-on? On le dit et on a bien sujet de le dire. Dieu voulait que la charité nous unît tous. Il voulait que, par une confiance réciproque, la charité ouvrît les cœurs, et que dans ces ouvertures de cœur, les hommes pussent avoir entre eux de sûres et d'utiles communications. C'était la douceur de la société humaine; c'en était l'avantage le plus solide : mais il fallait pour cela une charité sans fard et s'en déguisement, une charité intime et véritable. Or où la trouver? et tant qu'elle sera aussi rare qu'elle l'est, il n'est pas surprenant que chacun de part et d'autre se tienne si resserré, et qu'entre les esprits il y ait si peu d'accord et de bonne intelligence.

Charité efficace et pratique. Parce que Dieu nous a aimés et qu'il nous aime sincèrement, il nous a aimés et il nous aime efficacement. L'un suit de l'autre et en est l'effet immanquable? Car aimer sincèrement, c'est vouloir sincèrement du bien à celui qu'on aime; et dès qu'on lui veut du bien sincèrement, on le fait du moment qu'on le peut et selon qu'on le peut. Aussi quels biens n'avons-nous pas reçus de notre Dieu? quels biens n'en recevons-nous pas tous les jours, et que nous réserve-t-il encore dans l'avenir? Marque essentielle par où le Fils de Dieu donnait à juger de l'amour de son Père pour nous. Voulez-vous savoir, dit-il à un docteur de la loi, comment Dieu a aimé le monde? *Il l'a aimé jusqu'à livrer son Fils unique pour le monde* (Joan. 3). Marque sensible et convaincante à quoi l'apôtre saint Paul reconnaissait l'amour de Jésus-Christ, même pour lui en particulier : *Il m'a aimé* (Gal. 2), s'écriait ce maître des Gentils, saisi d'étonnement et comme ravi hors de lui-même; il m'a aimé, ce Dieu Sauveur, et la preuve de son amour la plus incontestable et la plus touchante est de *s'être livré pour moi.* Il est vrai que la charité ne nous engage pas toujours à ces sortes de sacrifices; il est vrai qu'elle ne nous oblige pas toujours à exposer notre vie ni à la perdre pour le prochain. Il y a des rencontres où nous le devons; mais ces rencontres, après tout, ces occasions ne sont pas fréquentes, et je veux bien ne les point compter parmi les devoirs communs de la charité. Je me borne à ces devoirs ordinaires, dont les sujets se présentent presque à toute heure, et dont je ne fais point le détail, parce qu'il serait infini. Une âme que la charité anime, n'a pas besoin qu'on les lui fasse connaître : elle les aperçoit d'elle-même; et pour les découvrir, elle devient aussi clairvoyante et aussi ingénieuse, que sa charité est prompte et ardente. Elle sait prévenir, servir, faire plaisir, selon toute l'étendue de son pouvoir. Elle sait assaisonner les services qu'elle rend par des manières encore plus gracieuses, que les grâces mêmes qu'elle fait. Elle sait compatir aux maux du prochain, le sou-

lager, lui prêter secours et l'aider à propos. Elle sait, par l'esprit de charité qui l'inspire et qui la conduit, parler, se taire, agir, s'arrêter, se gêner, se mortifier, relâcher de ses intérêts, et renoncer à de justes prétentions. Elle sait, dis-je, tout cela, parce qu'elle s'affectionne à tout cela, parce qu'elle s'étudie à tout cela; parce que, intérieurement portée à tout cela, elle y pense incessamment et ne laisse rien échapper à son attention et à sa vigilance. Mais, par une règle toute contraire, que la charité vienne à se refroidir ou même à s'éteindre dans nos cœurs, tout cela disparaît à nos yeux et s'efface de notre souvenir. On n'est bon que pour soi-même, et l'on ne se croit chargé que de soi-même. Qu'ai-je affaire, dit-on, de celui-ci et de celui-là? Que puis-je faire pour eux? On ne le voit pas, parce qu'on ne le veut pas voir; parce que, dans une indolence et une insensibilité que rien n'émeut, on ne veut pas, pour qui que ce soit, se donner la moindre peine, ni se causer le moindre embarras. On est amateur de son repos : quiconque peut le troubler passe pour importun et fatigue par sa présence.

Charité sanctifiante et toute salutaire : je m'explique. Je ne dis pas seulement salutaire et sanctifiante à l'égard de celui qui la pratique, et qui en a le mérite devant Dieu; mais je dis sanctifiante et salutaire pour celui même envers qui elle s'exerce, et qui en est le sujet. Car, de même que la charité de Dieu envers les hommes a pour fin principale leur sanctification et leur salut, et que toutes les vues de sa providence sur nous se rapportent là; de même est-il de notre charité de procurer, autant qu'il nous est possible, le salut du prochain, et de nous intéresser dans la plus grande affaire qui le regarde. Non pas que tous soient appelés à prêcher l'Evangile comme les apôtres, ni que tous aient été destinés à conduire les âmes comme les ministres et les pasteurs de l'Eglise. C'est une vocation particulière et spécialement propre de certains états; mais, outre cette vocation spéciale, il y a une vocation commune et générale à laquelle nous avons tous part, et qui se trouve exprimée dans cet oracle du Saint-Esprit : *Dieu les a tous chargés les uns des autres* (Eccli. 22). Et certes, si c'est pour nous un devoir de charité d'assister le prochain dans ses besoins temporels, n'en est-ce pas un encore plus important de l'assister dans ses besoins spirituels, quand nous le pouvons et de la manière que nous le pouvons? Or, il y a mille conjonctures où nous le pouvons : où, dis-je, nous pouvons donner au prochain d'utiles conseils par rapport au salut; où, par de sages remontrances, nous pouvons détourner le prochain des voies corrompues du monde et l'attirer dans les voies du salut; où nous pouvons en de pieux entretiens instruire le prochain, l'éclairer, l'édifier, le porter à de saintes résolutions touchant le salut, et l'y confirmer. Il n'est point pour cela nécessaire que nous soyons revêtus de certaines dignités, ni que nous ayons l'autorité en main. D'égal à égal on peut de la sorte se communiquer l'un à l'autre ses pensées et ses sentiments; on peut être, pour ainsi dire, l'apôtre l'un de l'autre. Zèle d'autant plus digne

de la charité chrétienne, que le salut est un bien plus excellent et que c'est le souverain bien. Par là, combien de mauvais exemples la charité ferait-elle cesser? combien de scandales retrancherait-elle? combien écarterait-elle de dangers et d'obstacles du salut? Elle sanctifierait le monde, comme elle le sanctifia dans ces heureux temps de l'Eglise, où les fidèles vivaient ensemble avec la même union que s'ils n'eussent eu qu'un cœur et qu'une âme. C'est ainsi que nous espérons vivre éternellement dans le ciel, et c'est ainsi que dès maintenant la charité doit nous disposer à cette vie bienheureuse et immortelle où nous aspirons.

II.

Deux sortes d'Amitiés : les unes solides ou prétendues solides, les autres sensibles et prétendues innocentes.

Rien de plus louable ni de plus conforme, non-seulement à la raison, mais à la religion même de l'homme, que l'amitié bien entendue et prise selon les vraies idées que nous en devons concevoir. C'est, dit le Saint-Esprit, un trésor dont le prix est inestimable; c'est une protection contre l'injustice, c'est un remède contre les accidents et les revers de la fortune, c'est une source de lumières et de conseils, c'est l'assaisonnement des biens, c'est l'adoucissement des maux. Que d'avantages! et qui croirait que d'un si bon fonds il dût naître tant de mauvais fruits? Mais, par une malheureuse destinée, les meilleures choses sont sujettes à dégénérer et à se corrompre, comme nous le voyons dans l'amitié. Car, à ne parler même que des amitiés les plus honnêtes en apparence et selon l'opinion du monde, il y en a de deux sortes, savoir : des amitiés solides et des amitiés sensibles. Amitiés solides ou prétendues solides, qui ne consistent point en certains sentiments tendres et affectueux, mais dans un attachement réel à la personne d'un ami, et dans un dévouement parfait à son service. Amitiés sensibles, qui font une impression plus vive sur le cœur, qui le touchent, qui l'affectionnent, mais du reste, à ce qu'il paraît, sans altérer en aucune manière son innocence, et sans le porter au delà des règles du devoir le plus rigoureux. Or, examinons un peu les unes et les autres, telles que le monde les imagine, telles que le monde les demande, telles que le monde les autorise, telles qu'il les approuve et qu'il les vante, jusqu'à les ériger en vertus : quels désordres dans la pratique! quels abus énormes n'y trouverons-nous pas? C'est ce que l'usage le plus ordinaire de la vie ne nous fait que trop connaître, et de quoi nous allons encore ici nous convaincre.

I. *Amitiés prétendues solides.*

Un ami solide : belle qualité. Un ami qui, sans s'arrêter à des paroles, à de spécieuses démonstrations, à de vains sentiments d'une

affection et d'une tendresse puérile, agit efficacement pour son ami dans toutes les rencontres, et ne lui manque jamais au besoin : caractère digne d'une âme bien née, et qu'on ne peut assez estimer. Mais, dans ce caractère si estimable, il y a néanmoins des limites où il faut se contenir, et des extrémités dont on doit se garantir : or, ce sont ces limites que le monde ne connaît point, et c'est dans ces extrémités mêmes que le monde met la perfection de l'amitié. Car, qu'est-ce qu'un solide ami, selon les principes du monde? qu'est-ce qu'un ami sur qui l'on compte, de qui l'on se tient assuré comme de soi-même, en qui l'on a une confiance sans réserve, et dont on ne saurait trop exalter la droiture, la fidélité, le bon cœur? qu'est-ce, dis-je, que cet ami? c'est un homme prêt à entrer dans tous les intérêts de son ami, fussent-ils les plus mal fondés et les plus injustes; prêt à entrer dans toutes les passions de son ami, fussent-elles les plus déréglées et les plus violentes; prêt même à entrer dans toutes les erreurs de son ami, fussent-elles les plus contraires à la religion et les plus fausses. Voilà ce que le monde appelle être solidement ami; voilà, selon le monde, le modèle des amis; mais quel renversement! Considérons la chose plus en détail.

I. On entre dans tous les intérêts d'un ami, et l'on s'y croit obligé par devoir : première maxime sur laquelle on règle sa conduite, et qui n'a rien, à ce qu'il semble d'abord, que de raisonnable. Mais, parce que les intérêts de cet ami se trouvent souvent malheureusement attachés à des entreprises pleines d'injustices, à des prétentions sans fondement, à des usurpations, à des vexations, à des subtilités de chicane, et à des poursuites qui blessent toutes les lois de la conscience; en se portant pour ami, et voulant en faire l'office, on devient par amitié le fauteur et le complice de l'iniquité, de l'intrigue, de la fraude, de l'oppression, des plus criminels et des plus indignes procédés.

Par exemple, cet ami est engagé dans une affaire. C'est un procès qu'il intente mal à propos. Dès qu'on est son ami, on conclut qu'il faut le servir; et pour cela que ne fait-on pas? quels ressorts ne remue-t-on pas? Y a-t-il voie que l'on ne tente, adresse que l'on n'emploie, crédit et faveur que l'on n'épuise? Combien de brigues, combien de prières, combien de sollicitations et d'intercessions pour appuyer un prétendu droit que l'amitié seule soutient? on y réussit, on en vient à bout; mais de quels crimes se trouve-t-on chargé devant Dieu, pour avoir donné sa protection à une cause qui damnera tout à la fois, et celui qui l'a gagnée, parce qu'elle le met en possession d'un bien mal acquis, et celui qui l'a perdue, parce qu'elle le jette dans le désespoir, et celui qui en a connu, parce qu'il a trahi son ministère, et l'ami qui en a pris soin, parce qu'il s'est rendu responsable de tous les dommages qui en doivent provenir? N'est-ce pas là ce qui se passe tous les jours? ne sont-ce pas les preuves que le monde attend d'un attachement véritable et effectif? ne sont-ce pas dans son langage les coups d'ami? Coups d'ami! c'est-à-dire,

détours, artifices, mensonges, fourberies. Coups d'ami! c'est-à-dire, vols et brigandages, cabales formées contre le pauvre et l'innocent, contre la veuve et l'orphelin. Coups d'ami! c'est-à-dire, inhumanités, cruautés, tyrannies.

Cependant n'exagérons rien; et sans sortir de notre exemple et du fait particulier que je rapporte, exposons-le dans les termes les plus simples et les plus favorables. Je sais que dans l'amitié dont je parle, il y a divers degrés d'abus et de désordres. Je sais que cette amitié mondaine n'agit pas également sur toutes sortes de sujets; qu'elle ne corrompt pas jusques à ce point tous les amis, et qu'il y en a d'une conscience assez timorée pour ne vouloir pas s'abandonner ouvertement à de semblables excès. Voilà de quoi je conviens; mais du reste, dans la distinction que je veux bien faire de ces degrés différents, et dans les tempéraments même qu'on prend et où l'on croit pouvoir s'en tenir, je prétends qu'il n'y en a aucun qui puisse être justifié en quelque manière par le prétexte de l'amitié, parce qu'il n'y en a aucun qui puisse en quelque manière s'accorder, non-seulement avec le christianisme le plus exact et le plus étroit, mais avec le christianisme le plus modéré et le moins sévère.

En effet, les uns, quoique d'ailleurs ils ne manquent pas de probité, s'embarquent, pour user de cette expression, témérairement et en aveugles, dans l'affaire d'un ami, sans savoir s'il a droit ou s'il ne l'a pas; sans prendre soin de s'en éclaircir, ne voulant pas même s'en faire instruire, et croyant que ce respect est dû à l'amitié. C'est mon ami, dit-on. Je suppose qu'il est homme d'honneur, et qu'il n'a rien entrepris que dans l'ordre. Je l'offenserais de témoigner là-dessus le moindre doute, et d'en venir à une discussion qui lui serait injurieuse. C'est ainsi qu'on raisonne; et, rassuré par ce faux raisonnement, on met tout en œuvre pour cet homme réputé ou supposé honnête homme. On agit pour lui avec la même chaleur et le même zèle que si l'on était convaincu qu'il a raison, et que la justice est de son côté. Mais est-il donc permis de se mettre si aisément au hasard de la violer, cette justice qu'on ne connaît pas, et qui peut être toute pour une partie adverse que l'on accable? Dieu tient sans cesse la balance en main pour peser ce qui appartient à chacun : souffrira-t-il qu'impunément l'équité soit exposée de la sorte aux indiscrétions d'une amitié zélée, qui donne à tout sans discernement? Car, si cet ami a tort, si cet ami est mal établi dans ses demandes, si cet ami veut avoir ce qui n'est point à lui, et que par votre secours il l'obtienne contre le bon droit, les conséquences n'en peuvent être que très-pernicieuses. Mais à qui pernicieuses? sera-ce seulement au juste et au faible que le poids de votre autorité a fait succomber? ne sera-ce pas encore plus à vous-même? Quand Dieu, comme s'exprime l'Ecriture, viendra juger les justices; quand il faudra lui rendre compte de cette sentence, de cet arrêt qui, pour seconder les criminelles intentions d'un ami, lequel abusait de votre crédulité, vous a coûté tant de démarches et tant de soins, quelle

excuse et quel titre de justification aurez-vous à produire? En serez-vous quitte pour dire : Seigneur, c'était mon ami. Je ne pensais pas qu'il fût capable d'attaquer personne sans sujet, ni qu'il voulût enlever le bien d'autrui : je ne le savais pas. Mais si vous ne le saviez pas, pourquoi ne vous en informiez-vous pas? mais si vous ne le saviez pas, pourquoi vous êtes-vous ingéré avec tant d'ardeur dans une cause dont le fond vous était inconnu, et dont les suites devaient retomber sur vous?

D'autres sont plus éclairés. L'affaire de leur ami leur paraît insoutenable, et ils n'ont garde aussi de la défendre. Ils en auraient trop de scrupule, et ce serait même se déshonorer dans le public, et se couvrir de confusion. Mais après tout, que faire, disent-ils? c'est un ami : le voilà dans un mauvais pas; l'amitié veut qu'on l'en tire le moins mal qu'il sera possible. Quel est donc l'expédient qu'on imagine? c'est de lui ménager un accommodement qui arrête le cours d'une affaire si épineuse et si fâcheuse, qui en prévienne le jugement, qui assoupisse tout, et qui lui ouvre une belle porte pour sortir d'un embarras où il était en danger de se perdre. Ce n'est pas assez, et l'on va plus avant; car la même amitié demande que cet accommodement qu'on médite, on tâche de le rendre à l'ami qu'on sert, le plus avantageux ou le moins onéreux qu'il le peut être; qu'on lui en épargne les avances, les frais, les charges; qu'au moins on les réduise à l'égalité, quoique les droits soient si inégaux; enfin, qu'on ajuste si bien les choses, ou plutôt qu'on les embrouille tellement, qu'il ne paraisse jamais qui des deux avait plus lieu que l'autre de se plaindre. Mais la partie lésée en souffrira : c'est à quoi l'on n'a point d'égard, selon la maxime générale qu'on pense pouvoir suivre, et qu'on applique très-faussement à l'affaire présente, savoir : qu'en matière d'acommodement il est nécessaire que chacun se relâche, et qu'alors la perte, comme le gain, doit être partagée. Mais si cette partie offensée n'y consent pas? si cet homme voyant les conditions dures et hors de raison qu'on lui propose, refuse de s'y soumettre et les rejette? on saura bien l'y faire venir. On formera tant d'oppositions, on suscitera tant d'incidents, on le fatiguera par tant de délais, on l'intimidera par tant de menaces, on le pressera par de si fortes instances, on l'endormira par de si agréables promesses, on l'éblouira par des espérances si engageantes, en un mot, on le tournera de telle façon, qu'on lui arrachera un aveu forcé, et qu'on l'amènera presque malgré lui à ce qu'on avait en vue, qui était de dégager cet ami, et de le sauver d'un écueil où il allait infailliblement échouer. L'affaire est donc ainsi conclue, et l'on s'en applaudit, on en fait gloire, on en triomphe. Gloire dont les grands et les puissants du siècle sont surtout jaloux. Dès qu'une fois ils ont pris quelqu'un sous leur protection, dès qu'ils l'ont honoré de leur faveur, il semble que ce soit désormais une personne sacrée. Il faut prendre garde à ne la pas heurter le moins du monde. Ce serait s'attaquer à eux-mêmes, et oublier le respect dû à leur grandeur et à leur rang;

ce serait assez pour encourir toute leur indignation, et pour s'attirer de leur part d'étranges retours.

De là vient qu'il y a des gens contre qui l'on ne peut jamais espérer de justice. Quelque dommage qu'on en reçoive, on aime mieux, sans éclat et sans bruit, se tenir dans le silence et ne rien dire, que d'avoir aucun démêlé avec eux. Et en effet, c'est souvent le parti le plus sûr et le plus sage : pourquoi? parce qu'ils ont des amis qu'ils vous mettront en tête, et qu'à l'abri de ces protecteurs ils sont en état de repousser tous vos coups, et de résister à tous vos efforts.

De là même vient encore qu'il y a des gens qui, sans nul avantage naturel, sans talent, sans service, sans nom, parviennent à tout, tandis que d'autres, avec les meilleures dispositions et d'excellentes qualités, demeurent en arrière, et ne peuvent s'avancer. Dans une concurrence, un homme de rien, et peut-être, pour n'user point d'une expression plus forte, un malhonnête homme, l'emportera sur un homme de naissance et plein de vertu. Un ignorant occupera une place que le plus habile ne peut obtenir : comment cela? c'est que celui-là est porté par des amis qui le poussent; au lieu que celui-ci n'a pour patron ni pour soutien, que lui-même et que son mérite. Or, le mérite sans les amis ne fait rien; comme au contraire, indépendamment du mérite, il n'y a rien où l'on ne puisse prétendre avec le secours des amis. Car ce sont encore là les services d'ami, d'élever un ami, de lui procurer des emplois utiles et lucratifs, de l'établir dans des postes honorables et importants, sans considérer s'il est propre, ou s'il ne l'est pas; de se servir pour cela de la confiance de ceux qui distribuent les grâces, et de les tromper en leur représentant cet ami comme un homme incomparable, et un très-digne sujet; d'écarter et de supplanter quiconque pourrait se trouver en son chemin, et lui faire obstacle; de ne ménager personne, et de sacrifier le bon ordre et le bien public à nos affections particulières et à la fortune d'un seul qu'on veut pourvoir.

Servons nos amis. Ayons du zèle pour leurs intérêts; mais un zèle réglé, mais un zèle selon la conscience, la justice, la raison, la prudence. Si, dans leurs vues et dans leurs projets, ils s'éloignent du devoir, et qu'ils quittent les voies droites et permises, bien loin de les autoriser, faisons-leur entendre qu'en de pareilles conjonctures ils ne doivent point compter sur nous. Découvrons-leur avec autant de fermeté et de liberté, que de charité et de douceur, leurs égarements. Tachons de les redresser par nos représentations et nos remontrances. S'ils nous écoutent, nous en bénirons Dieu, et ils en profiteront. S'ils ne nous écoutent pas, nous en gémirons; mais du reste nous aurons la consolation que, sans nous rendre complices de leurs mauvaises pratiques et de leurs injustes desseins, nous nous serons acquittés d'une des plus essentielles obligations de l'amitié, qui était de les avertir et de leur donner de bons conseils. C'est ainsi qu'on est, ou qu'on doit être ami solide.

II. On entre dans toutes les passions d'un ami, fussent-elles les plus

déréglées et les plus violentes. La complaisance mutuelle entre les amis, la conformité des inclinations, la sympathie des humeurs, mêmes connaissances, mêmes habitudes, mêmes sociétés, c'est ce qui lie l'amitié, et ce qui l'entretient. Mais après tout, cette complaisance ne doit point aller trop loin; cette conformité d'inclinations, cette sympathie d'humeurs, ces connaissances, ces habitudes, ces sociétés, tout cela peut être très-dangereux et très-pernicieux, si l'on n'y met certaines barrières où l'on se renferme étroitement, et hors desquelles on se fasse une loi inviolable de ne sortir jamais. Voilà pourquoi le choix qu'on fait de ses amis demande tant de circonspection et de précaution; car il est d'une conséquence infinie de ne se point unir d'amitié avec des gens vicieux, débauchés, passionnés, parce qu'insensiblement l'amitié et la familiarité nous entraînent dans tous leurs vices, nous plongent dans tous leurs désordres, nous inspirent toutes leurs passions.

Et le moyen de s'en défendre, quand on se trouve communément ensemble, qu'on traite librement les uns avec les autres, qu'on n'a rien de particulier les uns pour les autres, et que d'ailleurs on est imbu de ces beaux principes du monde : qu'il faut vivre avec ses amis; qu'il faut s'accommoder à eux, faire comme eux, ou rompre avec eux; que d'être si facile à se séparer, ce serait être un ami bien faible; que d'être si scrupuleux et si régulier, ce serait être un ami bien importun; qu'une solide amitié est un lien indissoluble, et un engagement irrévocable où l'ami est tout à son ami; que c'est un commerce, une espèce d'association, où l'on s'unit réciproquement, pour agir toujours de concert, et pour se conduire selon les mêmes maximes; que c'est comme une ligue offensive et défensive, pour se prêter la main dans l'occasion, envers tous et contre tous? Car telles sont les idées du monde; et, suivant ces idées, comment parle-t-on d'un ami? comment le définit-on? On dit : Voilà un ami sur qui je puis faire fond; c'est un homme à moi. Mais qu'est-ce à dire un homme à moi? à bien prendre le sens des termes, c'est-à-dire un homme disposé à devenir le compagnon de toutes mes débauches; l'entremetteur de toutes mes liaisons criminelles, et de tous mes plaisirs même les plus infâmes; l'agent de toutes mes cabales et de toutes mes prétentions; le ministre de toutes mes inimitiés et de toutes mes vengeances; le coopérateur et l'exécuteur de toutes mes volontés, et de tout ce que peut me suggérer ou l'orgueil qui me possède, ou l'ambition qui me dévore, ou la cupidité qui me brûle, ou l'envie qui me pique, ou la haine qui m'anime, ou le ressentiment et la colère qui me transportent.

Ce ne sont point là des exagérations : on en peut juger par la pratique. Qu'un ami soit un homme de bonne chair; que ce soit un homme ennemi du travail, et plongé dans une vie molle, sensuelle, toute animale, il n'y a point d'excès ni d'intempérances où l'on ne s'abandonne pour lui tenir compagnie et pour lui complaire : que dis-je? on est le premier à l'exciter et à le réveiller. Excès où l'on

s'abrutit dans les sens, où l'on éteint toutes les lumières de sa raison, où l'on ruine sa santé, où l'on se perd d'honneur et de réputation, où l'on se porte même souvent sans goût, et contre le penchant naturel et l'inclination. Mais il n'importe (belle réponse qu'on fait aux remontrances qu'on entend quelquefois là-dessus), il n'importe : c'est un ami, nous ne nous quittons point. Et n'est-ce pas ainsi qu'on voit dans le monde, surtout parmi la jeunesse, toutes ces sociétés d'amis oisifs et sans occupation, dont les années s'écoulent et tout le temps se consume en des réjouissances et de vains divertissements qui tour à tour se succèdent? Avec les talents que plusieurs ont reçus de la nature, ils pourraient s'employer honorablement, faire leur chemin, se rendre utiles au public, et encore plus utiles à leurs familles, à leurs proches, à eux-mêmes, à leurs propres intérêts; mais le malheureux engagement où ils se trouvent, et la liaison qu'ils ont entre eux, les arrêtent, et leur font oublier, non-seulement le soin de leur salut, mais le soin de leur établissement et de leur fortune.

Qu'un ami soit joueur, on est de toutes les parties de jeu qu'il propose. On y passe avec lui les journées, et souvent les nuits entières : tellement que la vie n'est qu'un cercle perpétuel du jeu à la table, et de la table au jeu. D'où il arrive, qu'au lieu de corriger cet ami d'une passion si ruineuse, et pour l'âme, et pour le corps, et pour les biens temporels, on l'y entretient; et qu'au lieu de s'en préserver comme d'une contagion très-mortelle, on la prend soi-même, et l'on devient joueur de profession et d'habitude, après ne l'avoir été d'abord que par trop de facilité et trop de condescendance. Passion qui n'est réputée entre les amis que pour un amusement honnête, et un délassement; mais l'expérience de tous les temps a bien montré quels en sont les funestes effets, et combien même elle est dommageable à l'amitié par les contestations qui naissent, et par les ruptures qui les suivent.

Qu'un ami soit querelleur, on épouse toutes ses querelles; et dès-là l'on ne se croit plus permis de voir des gens avec qui néanmoins on n'a jamais rien eu de personnel à démêler. On ne s'informe point s'ils sont en faute ou non, s'ils sont offenseurs ou offensés. C'est assez qu'ils soient mal avec notre ami, c'est assez qu'il ne soit pas content d'eux, et qu'ils aient encouru sa disgrâce; fussent-ils du reste les plus honnêtes gens du monde, on s'en éloigne, on les évite, on se déclare contre eux en toute rencontre, et sur quelque sujet que ce puisse être. C'est de quoi nous avons des exemples plus fréquents et plus marqués dans le grand monde, ou dans ceux qui approchent les grands du monde. Soit jalousie d'autorité, soit toute autre cause, on sait combien il est ordinaire que la diversité des intérêts divise les grandes maisons, et qu'elle les soulève l'une contre l'autre.

Divisions qui éclatent au dehors, et qui ne deviennent que trop publiques. Divisions, pour ainsi dire, héréditaires, qui des pères se communiquent aux enfants, et se perpétuent de génération en géné-

ration. Or, selon la coutume et le train du monde, quelle conduite doivent tenir tous ceux que le lien de l'amitié attache à l'une de ces maisons? Il faut qu'ils se retirent absolument de l'autre, et qu'ils s'en séparent. Il faut que, sans avoir jamais reçu de cette maison le moindre déplaisir qui les touche en particulier, et qui les regarde, ils lui fassent toutefois une guerre ouverte, et qu'ils en soient ennemis par état. Il faut qu'ils lui suscitent mille contradictions, qu'ils s'opposent à tous ses desseins, qu'ils s'affligent de ses prospérités, qu'ils se réjouissent de ses malheurs, qu'ils travaillent de tout leur pouvoir à l'abaisser et même à l'opprimer. Mais c'est encore bien pis, si la vengeance s'empare tellement du cœur d'un ami, qu'elle le porte à ces combats particuliers, défendus par les lois divines et humaines; à ces duels qui ont fait répandre tant de sang, et qui ont ruiné tant de familles, et damné tant d'âmes. C'est là que paraît avec plus d'éclat, ou pour mieux dire, avec plus d'horreur, toute la tyrannie de la fausse amitié. Car, à en juger selon l'estime du monde profane et corrompu, vous vous voyez dans une espèce de nécessité de seconder cet ami, de lui offrir votre secours, de l'accompagner; et contre qui? quelquefois contre des parents, du moins contre des adversaires à qui dans le fond vous ne voulez point de mal, et qui ne vous en veulent point. Cependant on en vient aux mains, et ce serait un opprobre de reculer; on se pousse avec acharnement, on se porte des coups mortels, on s'arrache la vie l'un à l'autre. Qu'est-ce que cette amitié sanguinaire et meurtrière? n'est-ce pas une fureur? n'est-ce pas une barbarie et une brutalité?

Quoi que ce soit, ce ne peut-être une solide amitié. Un ami solide est un ami sage, un ami éclairé, capable de démêler les véritables intérêts de son ami, et incapable de se livrer, sans considération et sans égard, à ses violences et à ses déréglements; il s'efforce d'ouvrir les yeux à cet ami qui se dérange, qui s'égare, qui se perd; il lui fait voir à quoi le mène la passion qui l'aveugle, et en quel abîme elle le conduit; il ne craint point de le contrister par des reproches salutaires et par d'utiles contradictions. Voilà ce que l'amitié lui inspire, et où il exerce volontiers son zèle : mais elle ne lui gâte point le cœur, elle ne le corrompt point. Il laisse à son ami les vices dont il voudrait et dont il ne peut le guérir; mais pour lui-même, il se tient étroitement renfermé dans sa propre vertu, et sait résister généreusement à tout ce qui pourrait l'intéresser en quelque sorte et l'entamer.

III. On entre dans toutes les erreurs d'un ami, fussent-elles les plus contraires à la religion, et les plus mal fondées. On dit communément, *ami jusqu'aux autels*, pour signifier que dans toutes les autres choses qui n'ont nul rapport à la religion, et qui d'ailleurs ne sont pas mauvaises en elles-mêmes, on peut s'accorder avec un ami; mais que dès qu'il s'agit de notre foi, il n'y a point d'ami qu'on ne doive abandonner pour la soutenir, puisque l'Evangile nous ordonne même de renoncer pour cela père, mère, frères, sœurs, tout ce que nous avons de plus cher dans la vie. Et certes cette loi est bien équi-

table : car il est question alors du culte de Dieu, qui est au-dessus de toute comparaison ; et il y va du plus grand de nos intérêts, qui est celui de notre éternité. Mais comme on a vu des hérésies dans tous les temps depuis la naissance du christianisme, on a vu aussi dans tous les temps des hérétiques ou des fauteurs d'hérésies, qui ne l'étaient que par certains engagements d'alliance et d'amitié. Tellement qu'on pouvait dire d'eux, dans un vrai sens, mais bien différent de l'autre, qu'ils étaient *amis jusqu'aux autels :* c'est-à-dire, qu'ils l'étaient jusques à quitter, par amitié, leur première et ancienne croyance, jusques à embrasser, par le même principe, des doctrines étrangères et erronées, jusques à défendre des dogmes proscrits et condamnés, jusques à se mêler dans des partis révoltés contre l'Eglise et frappés de ses anathèmes.

N'est-ce pas ce qui s'est encore passé dans ces derniers siècles, et sous nos yeux, au sujet des hérésies qui s'y sont élevées? Mille gens se sont attachés et s'attachent à des nouveautés avec une opiniâtreté que rien ne peut vaincre. On a beau leur opposer les décisions les plus formelles, les censures des pasteurs et des juges ecclésiastiques, qui sont le pape et les évêques ; on a beau raisonner et tâcher de les convaincre par une multitude de preuves dont ils devraient être accablés : ils n'en sont pas moins fermes, ou, pour parler plus juste, ils n'en sont pas moins obstinés dans ces nouvelles opinions dont ils se sont laissés préoccuper. D'où procède cette obstination et cet aheurtement? Est-ce qu'un ange est venu du ciel leur révéler des vérités inconnues à toute l'Eglise? mais assurément ce ne sont pas des saints à révélation; et d'ailleurs l'apôtre saint Paul nous marque expressément, que si un ange du ciel nous apportait une doctrine contraire à celle de l'Eglise, nous devrions le réprouver avec la doctrine qu'il nous enseignerait. Est-ce qu'ils ont des vues plus pénétrantes que les autres, et qu'ils ont mieux approfondi ces sortes de matières que les plus habiles théologiens et les docteurs les plus consommés? mais souvent ils avouent eux-mêmes qu'ils n'y comprennent rien ; et comment y comprendraient-ils quelque chose, n'en ayant jamais fait aucune étude, et n'étant point dans leur état à portée de ces sciences abstraites et trop relevées pour eux? Comment un homme du monde, une femme du monde, qui peut-être savent à peine les points fondamentaux, et comme les éléments de la religion, seraient-ils suffisamment instruits sur des questions qui, pendant de longues années, ont de quoi occuper toute l'attention, et toute la réflexion des esprits les plus clairvoyants et les plus intelligents? N'est-il donc pas merveilleux, qu'au lieu de se soumettre là-dessus avec docilité et avec simplicité au jugement de l'Eglise, ils osent prendre parti contre elle et contre ses définitions, et qu'ils se portent pour défenseurs de ce qu'elle a noté publiquement et qualifié d'erreur? Il est bien évident qu'ils n'agissent point en cela avec connaissance de cause, et que ce n'est point la raison qui les conduit. Qu'est-ce donc? l'amitié, et voilà le nœud de l'affaire. Ils ont des amis parti-

sans de ces erreurs; ils tiennent, par le sang ou par quelque rapport que ce soit, à tel et à tel qui professent ces erreurs : sans autre motif, ni autre discussion, c'est assez pour les déterminer. Ainsi, d'amis en amis, l'erreur se communique, et répand de tous côtés son venin.

O la belle preuve pour un catholique, enfant de l'Eglise, pour un ministre même des autels, que ce qu'on entend dire à quelques-uns : Cet homme est de mes amis, il est naturel que je me joigne à lui. O les belles conséquences, et l'admirable suite de raisonnements : c'est mon ami : donc je dois lui assujettir ma foi, et la régler selon ses vues et ses préventions ; c'est mon ami : donc son autorité doit l'emporter dans mon esprit sur celle des souverains pontifes et des prélats, dépositaires de la saine doctrine; c'est mon ami : donc je dois lui être plus fidèle qu'à l'Eglise même, et lui prouver mon attachement aux dépens de ma religion ; c'est mon ami : donc, s'il se pervertit, je dois me pervertir comme lui; et s'il est rebelle à la vérité, je dois par mon suffrage, lui fournir des armes pour la combattre. Certainement ce serait un mal bien pernicieux dans la vie humaine et dans le christianisme, que la solide amitié, si elle exigeait des amis une pareille déférence. Mais ce n'est point là ce qu'elle veut, ni à quoi elle se fait connaître. Ce qu'elle demanderait plutôt, en de semblables occasions, c'est qu'après avoir fait tous les efforts possibles pour remettre un ami dans la bonne voie, et pour fléchir la dureté de son cœur, on eût l'assurance de lui faire cette déclaration précise et positive : Je suis à vous, il est vrai : je suis votre ami; mais je dois l'être encore plus de Dieu, encore plus de l'Eglise, encore plus de la foi que j'ai reçue dans mon baptême, et que je veux conserver pure; encore plus de mon devoir, qui est d'obéir et de croire; encore plus de mon âme, dont le salut dépend de ma catholicité et de ma soumission.

Un ami de cette trempe est proprement un ami solide; et de tout ceci il faut conclure que, quoiqu'il n'y ait personne qui ne se pique d'être solide dans ses amitiés, il y en a néanmoins très-peu qui le soient véritablement, parce qu'il y en a très-peu qui aient l'idée juste d'une solide amitié.

II. *Amitiés sensibles et prétendues innocentes.*

Comme il y a des cœurs plus sensibles les uns que les autres, il y a aussi des amitiés beaucoup plus affectueuses et plus tendres; et c'est surtout entre les personnes de différent sexe que ces sortes d'amitiés sont plus communes. Amitiés d'estime mutuelle, d'inclination naturelle, de conformité d'humeurs, de sympathie, sans qu'il y entre de la passion : car c'est ainsi qu'on se le persuade. Amitiés qui ne servent, ce semble, qu'à la société, à l'entretien, au délassement de la vie, et où l'on ne voudrait pas permettre qu'il se glissât le moindre désordre. De là, amitié dont on ne se fait aucun scrupule, parce qu'on se flatte d'y garder toute l'honnêteté et toute l'innocence chré-

ienne. Mais que cette innocence est suspecte! et de tous les piéges que doivent craindre certaines âmes qui, d'elles-mêmes, ne sont pas vicieuses, et qui ont un fonds d'honneur et de vertu, voilà, sans contredit, le plus subtil et le plus dangereux. En effet, selon la disposition la plus ordinaire de notre cœur, il est bien difficile et même presque impossible, que ces amitiés prétendues innocentes ne soient pas, ou peu à peu ne deviennent pas criminelles en plus d'une manière : criminelles par le péril qui y est attaché, et où l'on s'expose volontairement; criminelles par le scandale souvent qu'elles causent, et à quoi l'on n'a point assez d'égard; criminelles par les impressions qu'elles font sur l'esprit et sur le cœur, et par les sentiments qu'elles produisent; enfin, criminelles par les extrémités où elles entraînent, et les chûtes funestes où elles précipitent. Vérités dont il ne faudrait point d'autre preuve que l'expérience. Heureux si, déplorant le malheur d'autrui, nous savions en profiter pour nous-mêmes!

I. Amitiés criminelles par le péril qui y est attaché, et où l'on s'expose volontairement. Car, qu'est-ce qui forme ces amitiés sensibles et tendres? ce n'est pas la raison, mais c'est le penchant du cœur; ce sont les sens : d'où vient que ces amitiés sont quelquefois si bizarres et si mal assorties, parce que les sens sont aveugles, et que le cœur, dans ses affections, bien loin de consulter toujours la raison, agit souvent contre elle et la combat. Quoi qu'il en soit, toute liaison où les sens ont part, et où le cœur n'est attiré que par le poids de l'inclination et la pente de la nature, doit être d'un danger extrême : pourquoi? c'est que les sens, non plus que le cœur, ne tendent qu'à se contenter, et que, dans les progrès qu'ils laissent faire à leurs désirs tout naturels et tout humains, ils ne mettent point de bornes. Non pas que le cœur tout d'un coup, ni que les sens prennent tellement l'empire sur la raison, qu'ils l'obligent de se taire; non pas qu'ils en éteignent toutes les lumières, et qu'ils entreprennent d'abord de nous porter au delà du devoir, et de nous faire franchir les lois de la conscience : tout charnels et tout grossiers qu'ils sont, ils y procèdent avec plus d'adresse : et c'est ce qui rend leurs atteintes d'autant plus dangereuses et plus mortelles qu'elles se font moins apercevoir.

Cette amitié, dans sa naissance, n'est qu'une estime particulière de la personne, de sa modestie, de sa retenue, de sa sagesse. Elle plait, parce qu'avec des manières engageantes, elle a du reste de la fermeté dans l'esprit, de la droiture dans le cœur, une régularité irréprochable dans la conduite. Quel sujet y aurait-il donc de s'en défier, et quel péril peut-il y avoir à entretenir une connaissance fondée sur de si excellentes qualités : sur la probité, l'ingénuité, la candeur d'âme, les bonnes mœurs, le mérite? C'est ainsi qu'on se rassure : mais cela même où l'on pense trouver sa sûreté, c'est justement ce qui doit inspirer plus de défiance, puisque c'est ce qui augmente le danger. Car, sans que ce soit une proposition outrée, il est certain qu'une personne mondaine, dissipée, d'une vertu équivoque et ré-

putée telle, serait beaucoup moins à craindre. On en concevrait du soupçon et du mépris, on s'en garderait, on s'en dégoûterait. Mais celle-ci qu'on estime, touche d'autant plus le cœur, qu'elle paraît plus estimable et qu'elle l'est. On s'y attache; et si l'attache devient réciproque, eût-on d'ailleurs les intentions les plus pures, et fût-on de part et d'autre dans les plus saintes résolutions, on ne peut plus guère compter ni sur cette personne, ni sur soi-même.

Voilà pourquoi il est alors d'une conséquence infinie d'user d'une grande réserve à se voir et à se parler, et c'est aussi pour cela que les Pères et les saints docteurs se sont toujours si hautement récriés contre les longues et fréquentes conversations des personnes de sexe différent. Ils n'ont point distingué là-dessus les états, les caractères, les emplois; ils n'ont point considéré si c'étaient des personnes pieuses, ou ayant la réputation de l'être; si c'étaient des personnes libres ou dévouées à Dieu, si c'étaient des personnes du monde ou des personnes d'église, des personnes séculières ou des personnes religieuses. Ils ont compris que dans toutes les conditions et toutes les professions, partout nous nous portions nous-mêmes, et avec nous-mêmes toute notre fragilité. Ils se sont donc expliqués en général, et sur ce point ils nous ont tracé les règles les plus sévères, et en même temps les plus nécessaires. Mais en quoi l'on commence à se rendre criminel, c'est qu'on croit pouvoir rabattre de cette rigueur, et qu'on ne veut point s'astreindre à des lois si salutaires, ni en reconnaître la nécessité. On se recherche l'un l'autre. Il n'y a presque point de jour qu'on ne passe plusieurs heures ensemble. On se traite familièrement, quoique toujours honnêtement. On se fait des confidences. Souvent même tout le discours roule sur des choses de Dieu. Un homme d'église, un directeur forme par ses leçons la personne qu'il conduit, et lui étale avec une abondance merveilleuse les principes de sa morale. Hé bien! disent-ils, quel mal y a-t-il à tout cela? nous n'y en trouvons point, et nous n'y en cherchons point. Le mal, ce n'est pas précisément l'inclination que vous vous sentez l'un pour l'autre; car ce sentiment ne dépend pas de vous : mais c'est de ne pas prendre les mesures convenables pour vous précautionner contre cette inclination, et pour prévenir les suites mauvaises qu'elle peut avoir. Le mal, c'est que, par une confiance présomptueuse, et par un attrait que vous suivez trop naturellement, vous vous mettiez de vous-mêmes dans un danger où Dieu peut-être, pour vous punir, permettra que vous succombiez.

Mais ce danger, nous ne le voyons pas. Vous ne le voyez pas; mais c'est que vous ne le voulez pas voir; mais on vous en a avertis plus d'une fois; mais si vous n'avez reçu là-dessus aucun avis personnel, et qui vous regardât spécialement, les maximes générales que vous avez si souvent entendues sur cette matière, doivent vous suffire; mais vous-mêmes, malgré vous, vous l'avez entrevu, ce péril, en plus d'une rencontre, où votre conscience vous l'a représenté et vous l'a reproché; mais enfin il ne tient qu'à vous de vous en convaincre

par deux réflexions les plus palpables, et qui sont sans réplique. La première est, que ces conversations où engage une amitié sensible, ne sont ni si longues ni si fréquentes, que parce que le cœur y trouve du goût, et je ne sais quel goût sensuel; car, s'il n'y en trouvait pas, bientôt elles deviendraient fatigantes, et vous auriez cent raisons pour les abréger, ou pour vous en dispenser. Faites-y une attention sérieuse, et vous conviendrez de ce que je dis. La seconde réflexion est que ce goût du cœur, joint à la diversité des sexes, à la familiarité des entretiens, à leur durée et à leur privauté, mène insensiblement, mais immanquablement au vice, et y est la disposition la plus prochaine. Or, de se mettre dans l'occasion du péché, et dans une occasion si prochaine, de s'y mettre sans besoin et par le seul désir de se satisfaire, qui peut douter que ce ne soit un péché; et n'est-ce pas déjà en ce sens que se vérifie la parole du Saint-Esprit : *Celui qui aime le péril, y périra* (Eccli. 3, v. 27)?

II. Amitiés criminelles par le scandale souvent qu'elles causent, et à quoi l'on n'a point assez d'égard. Il n'est pas moralement possible que deux personnes se voient avec trop d'assiduité sans qu'on le remarque, comme il n'est pas non plus possible, qu'en le remarquant, on n'en raisonne. Chacun en juge à sa manière; mais de tous ceux qui en sont témoins, il n'y en a aucun qui ne blâme une amitié si peu discrète, et qui n'en prenne une sorte de scandale. Les uns, plus modérés et plus charitables l'attribuent seulement à légèreté, à vivacité, à un manque de considération et de circonspection; mais d'autres, plus rigoureux dans leurs jugements ou plus malins, n'en demeurent pas là; et selon l'expérience qu'ils ont du monde, ils vont jusqu'à tirer des conséquences dont la vertu des personnes intéressées et leur réputation doit beaucoup souffrir. C'est le sujet de mille railleries, de mille paroles couvertes, lesquelles, quoiqu'enveloppées, n'en sont pas moins expressives ni moins intelligibles. Si celle-ci entre dans une compagnie, on conclut que celui-là ne tardera pas, et que dans peu il arrivera. Si quelqu'un demande ou est un tel, on répond, sans hésiter, qu'il est avec une telle, ou qu'une telle est avec lui. Les signes de tête, les ris moqueurs, les œillades, les gestes, tout parle sur cela, et ne fait que trop bien comprendre ce que la langue ne prononce qu'à demi, et ce que la bouche n'ose tout à fait déclarer. Injurieuses idées qui peuvent être fausses, mais qui ne sont ni injustes, ni téméraires. Car elles ne sont pas sans fondement; et en vérité, que peut-on penser, quand des gens se livrent ainsi au penchant de leur cœur, et ne gardent aucuns dehors, ni aucunes règles de bienséance?

Ce qu'il y a de plus déplorable (je l'ai déjà marqué en passant, et je ne fais point ici difficulté de le redire et de m'en expliquer : les mondains verront au moins par là, que s'il se glisse des abus dans l'Eglise, on ne les y approuve pas, et qu'au contraire on les reconnaît de bonne foi et on les condamne) : ce qu'il y a, dis-je, de plus déplorable, c'est que des ministres de Jésus-Christ, occupés à conduire les

âmes, donnent lieu quelquefois eux-mêmes à de pareils discours, pour ne pas dire à de pareils scandales, jusque dans les plus saints exercices du sacré ministère, jusque dans la confession même et la direction. Il est vrai que leurs fonctions sont tout apostoliques, et que pour les remplir dignement, ils doivent être disposés à recevoir toutes sortes de personnes, à les écouter et à leur répondre. C'est ce qu'ont fait les saints : mais les saints le faisaient sans exception et sans distinction; mais les saints ne bornaient pas leur zèle au soin d'une personne qui leur fût plus chère que les autres; mais les saints n'étaient pas continuellement avec cette même personne, et ne perdaient pas des temps infinis à l'entretenir. Encore, malgré toute leur vigilance et toute leur réserve, quelques-uns n'ont pas été à couvert de la censure du monde et de la malignité de ses raisonnements. Que sera-ce d'un directeur qui semble n'avoir reçu mission de Dieu que pour une seule âme, à laquelle il donne toute son attention? qui, plusieurs fois chaque semaine, passe régulièrement avec elle les heures entières, ou au tribunal de la pénitence, ou hors du tribunal, dans des conversations dont on ne peut imaginer le sujet, ni concevoir l'utilité; qui expédie toute autre dans l'espace de quelques moments, et l'a bientôt congédiée, mais ne saurait presque finir dès qu'il s'agit de celle-ci; qui s'ingère même dans toutes ses affaires temporelles, en ordonne comme il lui plait, et les prend autant et peut-être plus à cœur que si c'étaient les siennes propres? Est-ce donc là ce qu'inspire un zèle évangélique? Ce ne sont point seulement les maîtres de la morale chrétienne qui en jugent autrement, mais le monde le plus mondain. Il a peine à se figurer qu'il n'y ait rien dans une semblable conduite que de surnaturel, et il ne serait pas aisé de lui en donner des preuves bien certaines. Il pourrait interpréter les choses plus favorablement; mais dans le fond on ne sait qui est le plus coupable, ou le monde qui porte trop loin sa critique, ou ceux qui lui en fournissent l'occasion.

Toutefois des gens ne s'étonnent point des bruits qui courent sur leur compte, et ne s'en inquiètent point. Ils se contentent du témoignage qu'ils se rendent à eux-mêmes et disent tranquillement avec saint Paul : *Il m'importe peu que vous me condamniez, vous ou quelque autre homme que ce soit* (I. Cor. 4). *Dieu est mon juge*, et il connaît mon cœur. Mais ils ne prennent pas garde à ces paroles du même apôtre : *Tout m'est permis; mais tout n'est pas pour cela convenable ni expédient* (I. Cor. 6). Ils ne se souviennent pas de ce que disait encore ce docteur des nations : *Si mon frère se scandalise de me voir user de telle nourriture, toute ma vie je m'en abstiendrai* (I. Cor. 8), quoiqu'elle ne me soit pas défendue. Ils n'ont nul égard à cette grande leçon qu'il a faite, de ne pas fuir seulement ce qui est mal, *mais d'éviter même jusqu'à l'apparence du mal* (I. Thess. 5). Dans l'engagement où ils sont, et qui leur fascine les yeux, rien n'est capable de les ébranler. Or pour ne point parler de tout le reste, cette obstination n'est-elle pas condamnable; et quand ils seraient, dans le secret de l'âme et dans

toutes leurs vues, aussi purs et aussi innocents qu'ils prétendent l'être ne serait-ce pas toujours devant Dieu une offense plus grièvе qu'elle ne paraît, d'exposer de la sorte sa réputation et de manquer à l'édification publique?

III. Amitiés criminelles par les impressions qu'elles font sur l'esprit et sur le cœur, et par les sentiments qu'elles y produisent. C'est une erreur en matière d'impureté, de ne compter pour péché que certaines fautes grossières. Tout ce qui ne va point jusque là, on le traite de bagatelles, ou tout au plus de menus péchés. Mais qu'est-ce néanmoins que ces menus péchés, qu'est-ce que ces bagatelles où l'on se laisse aller si aisément et habituellement dans le cours d'une amitié sensible et tendre? ce sont mille idées, mille pensées, mille souvenirs d'une personne dont on a incessamment l'esprit occupé; mille retours, et mille réflexions sur un entretien qu'on a eu avec elle, sur ce qu'on lui a dit et ce qu'elle a répondu, sur quelques mots obligeants de sa part, sur une honnêteté, une marque d'estime qu'on en a reçue; sur ses bonnes qualités, ses manières engageantes, son humeur agréable, son naturel doux et condescendant; en un mot, sur tout ce qui s'offre à une imagination frappée de l'objet qui lui plait et qui la remplit. Ce sont, en présence de la personne, certaines complaisances du cœur, certaines sensibilités où l'on s'arrête, et qui flattent intérieurement, qui excitent, et qui répandent dans l'âme une joie toujours nouvelle; ce sont, dans toute la conversation, des termes de tendresse, des expressions vives et pleines de feu, des protestations animées et cent fois réitérées, des assurances d'un dévouement parfait et sans réserve; ce sont, dans toutes les façons d'agir, des airs, des démonstrations, des attentions, des soins, de petites libertés, ou, pour les mieux nommer, des badineries et des puérilités, souvent indignes du caractère des gens, et dont ils devraient rougir. Or, je demande si l'on peut croire raisonnablement que, dans les impressions que tout cela fait et doit faire sur l'esprit, sur le cœur, sur les sens, il n'y ait rien qui puisse blesser la plus délicate de toutes les vertus, qui est la pureté chrétienne? Comment, si près de la flamme, n'en ressentir nulle atteinte? comment, dans un chemin si glissant, ne tomber jamais? comment, au milieu de mille traits, demeurer invulnérable? Est-il rien qui nous échappe plus vîte que notre esprit, rien qui nous emporte avec plus de violence que notre cœur, rien qu'il nous soit plus difficile de retenir que nos sens? A peine une vertu angélique y suffirait-elle. Du moins les âmes les plus retirées et les plus pures, malgré la solitude où elles vivent, malgré leur vigilance continuelle, malgré toutes leurs austérités et toutes leurs pénitences, ont encore de rudes combats à soutenir, et craignent en bien des moments de s'être laissé vaincre : que faut-il conclure des autres?

Mais ces âmes si timorées se font une conscience trop scrupuleuse. Voilà ce que disent des mondains séduits par la fausse prudence de la chair, et qui se conduisent par les principes les plus larges, dans

un point où la religion est plus resserrée et moins indulgente. Car selon la morale du christianisme, c'est assez d'une pensée, d'un sentiment, d'un consentement passager pour corrompre l'âme et pour lui imprimer une tache mortelle. Ce qui, posé comme une vérité constante, nous apprend de combien de péchés qu'on ne connaît pas et qu'on refuse de connaître, une amitié telle que je viens de la représenter, est la source inépuisable.

Mais nous résistons à toutes ces idées, nous désavouons tous ces sentiments, nous renonçons à toutes ces impressions qui préviennent la raison et qui sont dans nous malgré nous. Si vous y renonciez réellement et sincèrement, vous renonceriez au sujet qui les fait naître, vous l'éloigneriez, vous observeriez ce grand précepte du Fils de Dieu : *Arrachez votre œil , coupez votre bras, votre pied, s'ils vous scandalisent* (Matth. 18). Quand donc vous prendrez de telles mesures pour vous préserver ; quand vous vous tiendrez à l'écart, et que, par une sage précaution, vous vous priverez du vain contentement que vous cherchiez dans une liaison trop naturelle et trop intime, alors, si la tentation vient vous assaillir jusque dans votre retraite et que vous vous efforciez de la surmonter, vos résistances ne me seront plus suspectes, et je ne douterai point que vous ne soyez dans une vraie volonté de repousser les attaques de l'ennemi qui vous poursuit. Mais autrement je dirai que vous résistez à peu près comme saint Augustin confesse lui-même qu'il priait, avant qu'il se fût tout à fait dégagé de ses habitudes et converti à Dieu. Il demandait au ciel d'être délivré d'une passion qui l'arrêtait; mais en même temps il craignait que le ciel ne l'exauçât. C'est-à-dire, que ce qu'il demandait, il ne le voulait qu'à demi : or, ne le vouloir qu'à demi, c'était , quant à l'effet, ne le point vouloir du tout. Voilà de quelle manière on résiste, et c'est une des plus subtiles illusions. On a encore, à ce qu'il paraît, assez de conscience d'une part, pour ne vouloir pas entretenir une société où l'on crût qu'il y a de l'offense de Dieu. D'autre part, on n'a pas assez de résolution pour quitter cette personne avec qui l'on est actuellement engagé. Cependant on entre quelquefois en inquiétude sur tout ce qu'on ressent dans le cœur. Mais à quoi a-t-on recours pour se tranquilliser? on se répond à soi-même qu'on ne consent à rien de mauvais; que tous ces fantômes dont on est troublé, que toutes ces images, toutes ces sensibilités, ne sont point dans la volonté. On le pense, ou l'on veut ainsi le penser; mais Dieu, qui sonde les cœurs, n'en juge pas comme nous. *Les cieux mêmes ne sont pas purs devant lui, et il a trouvé de la corruption jusque dans ses anges.* La vertu se forme difficilement; mais elle s'altère très-aisément. Raisonnons tant qu'il nous plaira : il sera toujours certain que de ne pas remédier aux principes, lorsqu'on le peut et qu'on le doit, c'est vouloir toutes les suites où ils sont capables de porter.

IV. Amitiés criminelles par les extrémités où elles entraînent et les chutes funestes où elles précipitent. Gardons-nous de descendre ici dans un détail qui pourrait troubler les âmes vertueuses et

chastes; et ne révélons point des horreurs qui ne serviraient qu'à décréditer les plus saintes professions, et qu'à déshonorer la religion. Il est moins surprenant qu'une amitié trop sensible et trop tendre dégénère bientôt, entre des mondains et des mondaines, dans l'amour le plus passionné, et qu'elle se termine enfin aux derniers excès où peut emporter l'aveuglement de l'esprit et le déréglement du cœur. Mais ce qui doit nous saisir d'étonnement et nous remplir de frayeur, c'est que des gens élevés dans l'Eglise de Dieu aux ordres les plus sacrés, employés à la célébration des plus augustes mystères, revêtus du sacerdoce de Jésus-Christ, ses vicaires, ses substituts; que des personnes adonnées à toutes les bonnes œuvres, et regardées comme des modèles de sainteté, en viennent quelquefois, par des chutes éclatantes, aux mêmes extrémités. Les exemples en sont connus, et les âmes zélées ont souvent gémi de voir, parmi le peuple fidèle et dans le lieu saint, de si déplorables renversements, et une si affreuse désolation.

O vous qui teniez entre les anges du Seigneur le premier rang, vous qui brilliez avec tant d'éclat! comment êtes-vous tombé du ciel (Isaï. 14)? Vous faisiez fond sur vous-même, et considérant la dignité de votre caractère, l'excellence de votre vocation, l'ardeur qui vous animait dans la pratique de vos devoirs, vous disiez avec confiance : *Je monterai* à la perfection la plus sublime. *Je m'assiérai sur la montagne de l'alliance. Je me placerai au-dessus des nuées, au-dessus même des astres. Je serai semblable au Très-Haut* (*Ibid.*), ou je tâcherai d'acquérir toute la ressemblance que je puis avoir avec ce Dieu des vertus et ce Saint des saints. Vous le disiez et vous le vouliez : mais vous voilà tout à coup *déchu de cette gloire, et plongé dans l'abîme le plus profond.* On le sait, et l'on en est dans une surprise qu'on ne peut exprimer. *Est-ce là cet homme?* sont-ce ces personnes pour qui l'on était prévenu d'une si haute estime? Quel prodigieux changement! et d'où est-il arrivé? Hélas! il n'a fallu pour cela qu'une inclination mutuelle, dont ils ne se défiaient en aucune sorte. De là est venue une fréquentation très-réservée dans ses commencements, et très-circonspecte. *L'ange de Satan s'est transformé* à leurs yeux *en ange de lumière* (II. Cor. 11), pour leur justifier une amitié qui paraissait n'être que selon Dieu, et ne tendre qu'à Dieu.

Cependant le feu s'allumait. C'était un feu caché, mais souvent un feu caché n'en est que plus vif. Il prenait toujours de nouveaux accroissements d'un temps à l'autre, et une fatale occurrence l'a fait éclater. Dieu l'a permis, et leur présomption leur a attiré ce châtiment. Si leur vigilance ne s'était point relâchée; s'ils avaient su se modérer et user des préservatifs qu'une prudence chrétienne leur suggérait; s'ils avaient mieux reçu les conseils qu'on a voulu quelquefois leur donner, ou qu'ils eussent écouté ce que leur propre conscience leur dictait dans les rencontres, Dieu les eût aidés de sa grâce, je dis d'une grâce spéciale, et les eût fortifiés contre l'occasion. Mais ils n'en ont voulu croire qu'eux-mêmes, et Dieu aussi les

a livrés à eux-mêmes. Ils se sont oubliés, et jusques à quel point? Or si une amitié tendre et sensible est si contagieuse et si pernicieuse pour les plus justes, combien le doit-elle être encore plus pour les pécheurs, je veux dire pour ceux que leur condition engage dans le monde, et dans un certain monde où les passions dominent avec plus d'empire, et où la loi du Seigneur a moins de pouvoir, et est tous les jours violée avec plus d'impunité?

Quoi qu'il en soit, la sensibilité du cœur n'est point un crime en elle-même, mais c'est le principe de bien des crimes : car aisément elle se change en sensualité. Il y a néanmoins une sensibilité qui est toute, pour ainsi dire, dans la raison, et celle-là ne porte à aucun désordre. On est sensible sur ce qui concerne un ami ; on ressent ses prospérités et ses adversités, ses avantages et ses disgrâces; mais ce sentiment est tout spirituel. La sensibilité n'est donc si pernicieuse que lorsque les sens y ont part; mais comme souvent il est difficile de démêler quelle part ils y ont, et s'ils y en ont en effet quelqu'une, le plus sûr et le meilleur est de tourner toute la sensibilité de notre cœur vers Dieu; de n'aimer que Dieu dans nos amis, et de n'aimer nos amis qu'en Dieu et que par rapport à Dieu. Telle est l'amitié chrétienne. Amitié d'autant plus pure que Dieu en est le sacré lien; et d'autant plus solide, que la mort ne la peut rompre, et qu'elle doit durer éternellement par cette charité consommée qui unit ensemble tous les bienheureux.

III.

Pensées diverses sur la Charité du prochain et les Amitiés humaines.

Cet homme est sujet à mille faiblesses, c'est un esprit difficile. Je l'avoue; mais que s'ensuit-il de là? Le moyen donc, concluez-vous, de bien vivre avec lui? Fausse conséquence et illusion : car Dieu vous ordonne d'aimer le prochain tel qu'il est, et avec toutes ses faiblesses; et ce sont les faiblesses mêmes du prochain qui doivent être la matière de votre charité. Si les gens étaient sans défauts, qu'aurions-nous à en souffrir? et n'ayant rien à souffrir de personne, comment accomplirions-nous cette divine leçon de saint Paul : *Supportez-vous les uns les autres* (Gal. 6; II. Cor. 5). Mais que cet homme ne se corrige-t-il? De se corriger, c'est son affaire; mais de le supporter, quoiqu'il ne se corrige pas, c'est la vôtre. Faites ce qui est pour vous du devoir de la charité; et du reste, n'examinez point si les autres font ce qu'ils doivent, ou s'ils ne le font pas, puisque vous n'aurez point à en rendre compte.

Ce qui cause les plus grandes divisions, et ce qui excite les plus grands troubles, c'est le peu de soin qu'on a de ménager les esprits,

et de ne pas aigrir imprudemment les passions d'autrui. Mais faut-il donc ne rien dire à un homme ; et n'est-il pas bon de lui faire connaître ses défauts et de les lui faire sentir, afin qu'il y prenne garde? Cela est bon en général ; mais en particulier, il y a une infinité d'esprits avec qui l'on n'a point d'autre parti à prendre que celui du silence. Quoi que vous disiez, vous ne les changerez pas ; au contraire, vous les porterez à des éclats qui vous donneront de la peine, et vous aurez bien plutôt fait de vous taire sagement et charitablement. Il est vrai, ils pourront abuser de votre facilité et de votre condescendance ; mais vous profiterez devant Dieu de votre patience et de votre charité.

Nous nous faisons de l'amitié une religion : et de la charité, nous nous faisons tous les jours un sujet de profanation. C'est une charité, dit-on, d'humilier ces gens-là, de les mortifier, de leur apprendre leur devoir : beau prétexte dont on s'autorise pour les traiter dans toute la rigueur, pour les poursuivre à outrance, pour les calomnier, les décrier, les confondre ; c'est-à-dire, pour venger contre eux, ses propres querelles, pour contenter ses ressentiments, ses antipathies, ses envies. Car voilà souvent où se réduit cette prétendue charité. Or, employer la charité à de tels usages, est-ce la pratiquer? est-ce la profaner?

Qu'est-ce que ces airs de franchise, de simplicité, de cordialité, que nous affectons quelquefois en parlant au prochain, et lui disant certaines vérités très-désagréables? Est-ce un adoucissement que nous prétendons mettre aux avis que nous lui donnons, pour en tempérer l'aigreur et pour les lui faire mieux goûter? rien moins que cela : mais tout au contraire, c'est souvent une voie plus subtile, plus adroite que notre malignité nous inspire, pour mieux contenter, en l'outrageant et l'humiliant, la passion qui nous anime. On dit à une personne les choses les plus dures et les plus piquantes, de la manière, à ce qu'il semble, la plus douce et la plus naïve ; et l'on prend plaisir à lui enfoncer le trait dans l'âme d'autant plus avant et plus sensiblement qu'on paraît le faire plus charitablement et plus amiablement.

On se réconcilie au lit de la mort ; on fait appeler des personnes qu'on ne voyait point depuis plusieurs années, et qu'on regardait comme ennemis ; on se remet en grâce avec eux ; on leur pardonne, et on leur demande qu'ils nous accordent le même pardon. On en use ainsi par principe de religion et de conscience, et l'on ne se croirait pas autrement en état de recevoir les derniers sacrements de l'Eglise et d'aller paraître devant Dieu. Tout cela est bien : mais du reste, pourquoi attendre si tard? L'obligation de ne garder nulle inimitié dans le cœur, n'est pas moins indispensable pendant tout le cours de la vie, qu'à la dernière heure ; n'est-ce pas l'aveuglement le plus étrange, de

vouloir vivre dans des dispositions et des sentiments où l'on ne voudrait pas mourir?

Je veux un ami véritable, et, autant qu'il se peut, un ami sincère, et tel dans le fond de l'âme qu'il est dans les apparences; un ami zélé pour mon bien, et désintéressé pour lui-même, qui s'attache à ma personne, et non à ma fortune, à mon crédit, à mon rang, à tout ce qui est hors de moi et qui n'est point moi; un ami vigilant, prévenant, compatissant, auprès de qui je trouve de la consolation dans toutes mes peines, et du soutien dans toutes mes disgrâces; un ami fidèle, sur qui je puisse compter; discret, à qui je puisse me confier; prudent et sage, que je puisse consulter, et qui soit capable de me conduire et de m'éclairer; droit, juste, équitable, qui m'inspire la vertu, et avec qui je puisse utilement et saintement communiquer; un ami constant, que l'humeur ne domine point, que le caprice ne change point, toujours le même malgré la diversité des temps, des événements, des conjonctures et des situations où je puis me rencontrer; enfin, un ami qui, seul et jusques au dernier moment de ma vie, ait de quoi me suffire, quand il ne me resterait nulle autre ressource, et que je ne pourrais attendre d'ailleurs ni recevoir aucun secours. Voilà encore une fois l'ami que je cherche; mais où est-il, et de qui viens-je de tracer ici la peinture? Ah! Seigneur, je le sais, je le sens, mon cœur me le dit; et à ces traits, c'est vous, mon Dieu, que je reconnais, et ce n'est que vous. Assez d'amis parmi les hommes; mais quels amis! assez d'amis de nom, assez d'amis d'intérêts, assez d'amis d'intrigue et de politique; assez d'amis d'amusement, de compagnie, de plaisir; assez d'amis de civilité, d'honnêteté, de bienséance; assez d'amis en paroles, en expressions, en protestations; et si peut-être quelques-uns sont mieux disposés, à ce qu'il paraît, on n'éprouve que trop néanmoins dans l'occasion, combien sur ceux-là même il y a peu de fond à faire. Voilà de quoi le monde se plaint tous les jours, et de quoi il a bien sujet de se plaindre. Heureux, s'il en profitait pour s'élever vers vous, Seigneur, et ne s'appuyer que sur vous!

La plupart des hommes sont beaucoup plus vifs dans leurs haines, que dans leurs amitiés. D'où vient cela? de notre amour-propre, qui nous fait tout rapporter à nous-mêmes, et tout mesurer par nous-mêmes. Comme donc les offenses qui excitent notre amitié et notre haine, nous regardent spécialement et s'attaquent à nos personnes, et qu'au contraire le caractère de l'amitié est de nous détacher en quelque sorte de nous-mêmes pour nous attacher au prochain, il arrive de là communément que nous sommes tout à la fois et de froids amis, et de violents ennemis.

Rien de plus fragile que les amitiés humaines. Il faut des années pour les former, il ne faut qu'un moment pour les rompre. Encore

s'il était facile de les renouer : mais souvent, ce qu'un moment a détruit, des siècles ne le rétabliraient pas. Les amitiés chrétiennes sont beaucoup plus fermes et plus durables : pourquoi ? parce que le christianisme nous rend beaucoup plus patients, plus désintéressés, plus humbles, et par conséquent, beaucoup moins vifs et moins sensibles sur tout ce qui fait les ruptures et les divisions.

On dit communément, et on a raison de le dire : L'ami de tout le monde n'est ami de personne. Il y a en effet des gens de ce caractère : ils vous aperçoivent, ils viennent à vous avec un visage ouvert, vous tendent les bras, vous saluent, vous embrassent, vous font les plus belles offres de service. Mais enfin, après mille protestations d'amitié, ils vous quittent et demandent au premier qu'ils rencontrent, comment vous vous appelez, et qui vous êtes.

Une heure de prospérité fait oublier une amitié de vingt années. Depuis longtemps vous étiez lié avec cet homme, de connaissance et de société, parce que vous vous trouviez à peu près dans le même rang ; mais la faveur l'a fait monter, et l'a placé au-dessus de vous. Allez désormais vous présenter à lui : il ne vous connaît plus ; et comment vous connaîtrait-il, puisque infatué de sa nouvelle grandeur, il ne se connaît plus lui-même ?

Hérode et Pilate devinrent amis, mais aux dépens de Jésus-Christ. Hélas ! combien de grands se sont liés de même et accordés ensemble aux dépens du pauvre et de l'innocent !

Vous croyez faire un grand sacrifice à Dieu, parce que vous vivez retiré du monde, et que vous ne voyez presque plus personne. Cela est bon, et je conviens que vous ne voyez presque personne ; mais vous voyez trop une seule personne que vous ne devriez plus voir ; voyez le reste du monde et ne voyez point celle-là. Tout le reste du monde vous sera moins dangereux : celle-là seule est le monde pour vous, et le monde le plus à craindre.

DE L'ÉGLISE,

ET DE LA SOUMISSION QUI LUI EST DUE.

I.

Devoirs indispensables de chaque fidèle envers l'Église.

Nous devons obéir à l'Eglise comme ses sujets, nous devons l'aimer comme ses enfants, et nous devons la soutenir et l'appuyer comme ses membres. En qualité de sujets, nous devons lui obéir comme à notre souveraine; en qualité d'enfants, nous devons l'aimer comme notre mère; et en qualité de membres, nous devons la soutenir et l'appuyer comme le corps mystique de Jésus-Christ où nous sommes aggrégés. Elle est notre souveraine, puisque Jésus-Christ l'a substituée en sa place, et qu'il l'a revêtue de toute sa puissance; elle est notre mère, dit saint Augustin, puisqu'elle nous a engendrés à Jésus-Christ, qu'elle nous a donné une éducation chrétienne, qu'elle nous a instruits et élevés dans la foi; et elle est le corps mystique de Jésus-Christ, puisqu'il se l'est associée, et qu'il en a prétendu former une communauté dont il est le chef. Comme souveraine, elle impose des lois, elle fait des décrets, elle prononce des jugements, et nous gouverne toujours selon les maximes de l'Evangile les plus dures et les plus saintes. Comme mère, elle nous porte dans son sein, elle nous fournit tous les secours spirituels, elle pourvoit à tous nos besoins et prend de nous les soins les plus affectueux et les plus constants. Comme corps mystique de Jésus-Christ, elle nous lie à ce chef adorable, elle lui sert de canal pour faire couler sur nous les divines influences de sa grâce, elle nous communique tous les mérites de son sang, et nous conduit enfin à sa gloire. Que de raisons pour nous attacher à cette Eglise! mais, hélas! il est bien déplorable qu'il faille si peu de chose pour nous en détacher. Développons encore ceci, et donnons-y quelque éclaircissement.

I. Comme sujets nous devons obéir à l'Eglise: pourquoi? parce qu'elle a sur nous un pouvoir souverain; pouvoir évidemment et formellement exprimé dans ces paroles du Sauveur du monde à ses apôtres, qui, dès-lors, représentaient l'Eglise : *Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel; et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel* (Matth. 16); c'est-à-dire, tout ce que vous jugerez, tout ce que vous déciderez, tout ce que vous ordonnerez ou pour la doctrine ou pour les mœurs, sera confirmé et ratifié dans le ciel; si bien que tout jugement de l'Eglise, en tant qu'il est prononcé par l'Eglise, devient un jugement du ciel; et que

tout ordre de l'Eglise, en tant qu'il est émané de l'Eglise, devient pareillement un ordre du ciel même.

Pouvoir d'une telle étendue, que dans toutes les parties de la terre, il n'y a point de puissance qui ne lui soit subordonnée. Non pas qu'elle entreprenne de passer les bornes que Jésus-Christ, son époux, lui a prescrites, ni qu'elle prétende porter plus loin son empire. Ce divin Sauveur nous a expressément déclaré que son royaume n'était pas de ce monde, voulant par là nous faire entendre que ce n'était pas un royaume temporel. Ainsi l'Eglise, bien loin de s'élever au-dessus des puissances humaines, ni d'affaiblir leur domination, est au contraire la plus zélée à maintenir leurs droits et l'obéissance qui leur est due. Car voilà sur quoi elle s'est expliquée le plus hautement et le plus ouvertement par deux de ses plus grands oracles, l'un le Docteur des nations, et l'autre le Prince même des apôtres. *Que toute personne soit soumise aux puissances supérieures, parce qu'elles sont établies de Dieu. Quiconque ose leur résister, résiste à Dieu même et s'attire une juste condamnation* (Rom. 13) : c'est la leçon que nous fait saint Paul. *Rendez-vous obéissants à vos maîtres; soit au roi, comme à celui qui est au-dessus de tous; soit aux commandants, comme à ceux que le prince a envoyés et qu'il a revêtus de son autorité* (1. Petr. 2); c'est ce que saint Pierre nous enseigne. Mais du reste, dès qu'il s'agit de la puissance spirituelle, il faut alors que tout plie, que tout s'humilie, que, depuis le monarque qui domine sur le trône, jusqu'au plus vil sujet qui rampe dans la poussière, depuis le grand jusqu'au plus petit, depuis le savant jusqu'au plus simple, tous reconnaissaient la souveraineté de l'Eglise, et se tiennent à son égard dans une dépendance légitime. Point là-dessus d'exception ni de lieux, ni de rangs, ni de conditions.

Pouvoir d'une telle prééminence, que nul autre parmi les hommes ne l'égale, ni ne peut atteindre au même degré. De tous les rois, de tous les princes, et de tous les potentats du siècle, aucun n'a le même droit sur les opérations de mon âme, ni dans la même étendue : je veux dire qu'aucun ne peut m'ordonner de croire tout ce qu'il croit, de penser tout ce qu'il pense; de condamner intérieurement tout ce qu'il condamne, d'approuver tout ce qu'il approuve. Au dehors ils peuvent exiger de moi, ou un silence respectueux, ou certaines apparences d'un acquiescement extérieur. Je dois même, dans le fond du cœur et par un esprit d'obéissance, me conformer, autant qu'il est possible, à ce qu'ils jugent et à ce qu'ils ordonnent; mais du reste, dans la persuasion où je suis qu'étant homme comme les autres, ils ne sont pas plus exempts d'erreurs que les autres, s'ils se trompent en effet, je puis ne penser point comme ils pensent. Il n'appartient qu'à l'Eglise, à cette Eglise souverainement dominante, de nous dire : Croyez ceci, et de nous imposer par là une obligation étroite de le croire; de le croire, dis-je, de cœur, sans qu'il nous soit permis de douter, de raisonner, de former des difficultés, et de disputer sur ce qu'elle a une fois jugé et défini : elle a parlé, c'est

assez. A cette seule décision, le plus sublime génie et l'esprit le plus borné doivent également se rendre, et il n'est pas plus libre à l'un qu'à l'autre d'entrer dans un examen qui leur est interdit. Quiconque refuserait à l'Eglise cette soumission, elle est autorisée à le traiter de rebelle, à le retrancher de sa communion, et à le frapper de ses anathèmes ; triste état où l'indocilité de tant d'hérétiques les a réduits. Ce sont des brebis errantes et perdues, à moins qu'il ne plaise à Dieu de les ramener par sa grâce. Demandons-lui pour eux ce retour si nécessaire ; mais surtout demandons-lui pour nous la simplicité de la foi, et une docilité d'esprit qui nous préserve des mêmes égarements.

II. Comme enfants de l'Eglise, nous devons l'aimer, puisqu'elle est notre mère. Le prophète disait : *Une mère peut-elle oublier l'enfant qu'elle a mis au monde* (Isaï. 49) ? et, renversant la proposition sans la contredire, j'ajoute et je dis de même : Un enfant peut-il oublier la mère qui l'a conçu dans son sein, et à qui il est redevable de la vie et de la naissance ? Une mère qui abandonnerait son enfant et lui refuserait ses soins, serait indigne du nom de mère ; et un enfant qui renoncerait sa mère ou la regarderait avec indifférence, démentirait tous les sentiments naturels et toute l'humanité. Or que l'Eglise soit mère et notre mère ; qu'elle ait pour nous toute l'attention, toute la tendresse de mère, c'est, selon l'esprit et non selon la chair, l'aimable qualité et l'illustre prérogative qui ne lui peut être contestée, pour peu que nous considérions toute sa conduite envers chacun des fidèles.

Dès notre naissance elle nous a régénérés en Jésus-Christ par le baptême. Elle nous a marqués du sceau de Dieu et du caractère de la foi. Elle nous a recueillis dans ses bras, et elle s'est chargée de nous donner la nourriture spirituelle. Y a-t-il moyen qu'elle n'emploie dans tout le cours de nos années pour nous former, pour nous instruire et pour nous éclairer, pour nous diriger dans les voies de Dieu et nous y avancer, ou pour y appeler ceux qui ont eu le malheur d'en sortir ? Que de ministres elle députe pour cela, que de secours elle nous fournit, que de prières elle adresse à Dieu, que d'offrandes et de sacrifices elle présente, toujours attentive à nos besoins et toujours sensible à nos véritables intérêts, qui sont les intérêts du salut. C'est ainsi qu'elle nous conduit dans les divers âges de notre vie, et qu'elle ne cesse point de veiller sur nous, ni d'agir pour nous.

Elle fait plus, et c'est surtout à la mort, à ce passage si dangereux, qu'elle redouble sa vigilance, et qu'elle déploie dans toute son étendue son affection maternelle. Elle ouvre en notre faveur tous ses trésors ; elle donne aux prêtres qui nous assistent, tous ses pouvoirs ; elle ne se réserve rien, et elle leur confère toute sa juridiction pour pardonner et pour absoudre. Il n'y a qu'à l'entendre parler elle-même. En quels termes s'exprime-t-elle dans cette recommandation qu'elle fait à Dieu de l'âme d'un mourant ! Est-il rien de plus vif, est-il rien

de plus tendre et de plus touchant? encore n'en demeure-t-elle pas là: ses enfants lui sont toujours chers jusques à la mort et après la mort. Ils disparaissent à ses yeux, mais leur mémoire ne s'efface point de son souvenir. Elle veut que leurs corps reposent dans une terre sainte, et que leurs ossements soient conservés avec la décence convenable. Cependant elle s'intéresse encore plus pour leurs âmes : et parce qu'elle a un juste sujet de craindre que ces âmes, quoique fidèles, redevables à Dieu, ne soient détenues dans un feu qui les purifie, et où elles doivent souffrir jusqu'à ce qu'elles aient satisfait à la justice du Seigneur, elle les aide, autant qu'il est en elle, de ses suffrages, ne cessant point de prier, de solliciter, d'agir, tant qu'elle est incertaine de leur état et qu'il lui reste là-dessus quelque doute.

Or, à un tel amour, par quel amour devons-nous répondre? Supposons un fils bien né, et qui ne peut ignorer le zèle, les soins infinis d'une mère à laquelle il doit tout : que sent-il pour elle, ou plutôt que ne sent-il pas, et que ne lui inspire pas un cœur reconnaissant? Est-il témoignage d'un attachement inviolable qu'il ne lui donne? est-il honneur qu'il ne lui défère? est-il devoir qu'il refuse de lui rendre? Si nous aimons l'Eglise, voilà notre modèle; et pouvons-nous ne l'aimer pas dans la vue de tous les biens que nous en avons reçus et que nous en recevons tous les jours? Pour peu que nous y pensions et que nous les comprenions, nous nous tiendrons éternellement et inséparablement unis à cette mère des croyants. Dans le même esprit que David, et encore à plus juste titre, nous lui dirons ce que ce saint roi disait à Jérusalem, qui n'en était que la figure : *Plutôt que de vous oublier jamais, que j'oublie ma main droite, et que je m'oublie moi-même. Plutôt que de perdre un souvenir qui me doit être si doux et dont je dois faire le principal sujet de ma joie, que ma langue se dessèche et qu'elle demeure collée à mon palais* (Ps. 136). Point sur cela de respect, point de considération humaine : pourquoi? parce que rien dans notre estime n'entrera en comparaison avec l'Eglise, et que, par un intime dévouement, nous n'aurons avec elle qu'un même intérêt.

III. Comme membres de l'Eglise, nous devons la soutenir et l'appuyer. L'Eglise est un corps, je dis un corps mystique et moral. Ce corps a un chef, qui est Jésus-Christ, et il a des membres, qui sont les fidèles. Ainsi l'apôtre saint Paul nous l'enseigne-t-il en divers endroits, mais surtout dans son épître aux Ephésiens, où il parle de la sorte, au sujet de Jésus-Christ : *Dieu lui a mis toutes choses sous les pieds, et il l'a établi chef sur toute l'Eglise, laquelle est son corps et le représente tout entier, lui qui a dans tous ensemble toute sa perfection* (Ephes. 1). Comme si le grand Apôtre disait : Mes frères, nous ne faisons tous qu'un même corps avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ. L'assemblée de tous les fidèles unis à Jésus-Christ par la foi, voilà le corps de l'Eglise : mais ces mêmes fidèles pris séparément et considérés chacun en particulier, voilà les membres de l'Eglise. Plus

ces membres croissent et se fortifient, plus le corps prend d'accroissement et acquiert de force ; et c'est ainsi que le chef reçoit lui-même plus de perfection en qualité de chef, à mesure que le corps par l'union des membres se fortifie et se perfectionne.

Quoi qu'il en soit, ce caractère, non-seulement d'enfants de l'Eglise, mais de membres de l'Eglise, est un des plus beaux titres dont nous puissions nous glorifier devant Dieu et selon Dieu. Comme membres de l'Eglise, nous appartenons spécialement à Jésus-Christ ; puisqu'en vertu du baptême que nous avons reçu, et par où nous fûmes aggrégés au corps de l'Eglise, nous avons contracté avec Jésus-Christ une alliance plus étroite et plus prochaine. Comme membres de l'Eglise, nous ne sommes point *des étrangers ni des gens de dehors;* mais nous sommes les *domestiques de la foi ;* nous sommes *de la cité des saints et de la maison de Dieu, les pierres vivantes du nouvel édifice, bâti sur le fondement des Apôtres et des Prophètes, où Jésus-Christ lui-même est la première pierre de l'angle* (Ephes. 2). Comme membres de l'Eglise, nous participons à toutes les grâces qui découlent de son divin chef, et qu'il lui communique sans mesure. Car elle est dépositaire de ces sources sacrées du Sauveur où nous puisons avec abondance les eaux du salut. Elle est la dispensatrice de son sang précieux et de ses mérites infinis; et n'est-ce pas sur nous qu'elle les répand par une effusion continuelle? Or de là, nous voyons combien il est de notre intérêt que cette Eglise subsiste, et combien il nous importe de travailler tous et de concourir à son affermissement.

Je sais qu'indépendamment de nous, cette Eglise subsistera en effet jusques à la fin des siècles, et que, selon la promesse du Fils de Dieu, les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle; mais ce corps, qu'il n'est pas au pouvoir des hommes de détruire, peut après tout, selon la mauvaise disposition des membres qui le composent, avoir ses pertes et ses altérations, soit par la désertion de quelques-uns de ses enfants, soit par l'affaiblissement de la charité du plus grand nombre; et voilà sur quoi tout notre zèle doit s'allumer. Tel fut le zèle des Apôtres, quand, au péril même de leur vie et au prix de leur sang, ils s'employèrent sans relâche à former l'Eglise naissante et à l'étendre dans toutes les parties du monde. Tel est encore de nos jours et parmi nous le zèle de tant d'hommes apostoliques, qui se consument d'études et de veilles pour la défense de l'Eglise ; qui, dans les chaires, dans les tribunaux de la pénitence, dans les entretiens publics et particuliers, consacrent leurs talents et leurs soins à l'édification de l'Eglise ; qui passent les mers, et vont prêcher l'Evangile aux barbares et aux idolâtres, pour l'avancement du royaume de Dieu sur la terre et le progrès de l'Eglise. Tel enfin doit être par proportion le zèle de chaque fidèle, qui, selon le mot de Tertullien, devient soldat dès qu'il s'agit de l'Eglise, et est indispensablement obligé de combattre pour sa cause, autant qu'il est en son pouvoir.

Car, suivant la figure dont se servait saint Paul sur un autre sujet, et qui ne convient pas moins à celui-ci, de même que dans le corps humain chacun des membres contribue à la bonne constitution du corps, de sorte que tous s'aident au besoin les uns les autres; ainsi dans le corps de l'Eglise devons-nous tous, par une sainte unanimité, être tellement liés ensemble, que jamais nous ne permettions qu'on y donne la moindre atteinte, et que nous nous opposions comme un mur impénétrable à tous les coups que l'erreur, l'incrédulité, l'impiété pourraient entreprendre de lui porter. Devoir propre de certains états et de certaines fonctions dans le gouvernement de l'Eglise; mais d'ailleurs, sans nulle différence de fonctions ni d'états, devoir commun et universel. Si ce n'est pas par le ministère de la parole que nous soutenons l'Eglise, et si nous n'avons pour cela ni le don ni la vocation nécessaire, soutenons-la par la pureté de nos mœurs, et rendons témoignage à la vérité de sa foi par la sainteté de nos œuvres. Si ce n'est pas par la pénétration de nos lumières, ni par l'étendue de nos connaissances, soutenons-la par la docilité de notre soumission, et par une fermeté inébranlable à ne nous départir jamais ni de ses jugements, ni de ses commandements. Si ce n'est pas contre les tyrans, soutenons-la contre les artifices de l'hérésie, contre les insultes du libertinage; et de quelque part que ce puisse être, ne souffrons point qu'elle soit attaquée impunément en notre présence. Nous lui devons tout cela; et quand nous nous sommes engagés à elle, nous lui avons promis tout cela. A Dieu ne plaise que nous démentions un engagement si saint et si solennel; ce serait nous démentir nous-mêmes. Gardons-nous d'abandonner, par une lâche désertion, cette Eglise militante où nous vivons présentement, afin qu'éternellement nous régnions avec cette Eglise triomphante, que forment dans le ciel les élus de Dieu et les héritiers de sa gloire.

II.

Marque essentielle et condition nécessaire d'une vraie obéissance à l'Eglise.

Il en est de l'obéissance d'un fidèle à l'égard des décisions de l'Eglise, à peu près comme de l'obéissance d'un religieux à l'égard des ordres qu'il reçoit de son supérieur. Qu'un religieux obéisse quand on ne lui ordonne rien que de conforme à ses inclinations, c'est une obéissance très-équivoque, parce que la nature peut y avoir autant de part que l'Esprit de Dieu. Mais qu'il se montre également prompt à obéir lorsqu'on lui donne des ordres tout opposés à ses désirs, et qui le gênent, qui le mortifient, c'est là ce qu'on peut sûrement appeler une obéissance religieuse, puisqu'il n'y a qu'une vraie religion qui en puisse être le principe. D'où vient que

ce grand maître de la vie monastique et régulière, saint Bernard, donnait à ses religieux cet important avis : Mes frères, ne vous abusez pas, et gardez-vous d'une illusion bien dangereuse et bien commune dans le cloître. Souvent on n'a de l'obéissance que le dehors et que le nom, sans en avoir la vertu ni le mérite. Quiconque, ou par adresse, ou par importunité, ou en quelque manière que ce soit, fait en sorte que ce qu'il souhaite et ce qui est de sa volonté propre, son supérieur le lui enjoigne, se trompe alors et se flatte en vain d'être obéissant; car, à proprement parler, ce n'est point lui qui obéit au supérieur, mais le supérieur qui lui obéit.

Or, nous devons raisonner de même au regard de l'obéissance que nous rendons à l'Eglise. Qu'un fidèle ou un homme réputé tel, se soumette aux décisions de l'Eglise, et qu'il les accepte, quand elles sont selon ses vues et selon son sens particulier, quoique sa soumission puisse être bonne et méritoire, elle n'est pas néanmoins à l'épreuve de tout soupçon. Car ce peut être quelquefois autant une simple adhérence à son propre sentiment, qu'une véritable soumission au tribunal d'où ces définitions sont émanées. Mais que je voie cet homme aussi soumis d'esprit et de cœur, quand l'Eglise décide contre lui, quand elle prononce des jugements qui le condamnent, qui l'humilient, c'est alors que je canonise sa foi, et que je lui applique, avec toute la proportion convenable, ce que le Fils de Dieu dit au prince des Apôtres : *Vous êtes heureux* dans votre obéissance, *puisque ce n'est point la chair ni le sang qui vous l'a inspirée, mais qu'elle ne peut venir que d'en-haut, et de la grâce du Père céleste* (Matth. 16).

Cette remarque regarde tous les temps, et spécialement le nôtre. Je demanderais volontiers à des gens : Pourquoi ce partage que vous faites, et pourquoi, contre la défense du Saint-Esprit, avez-vous un poids et un poids? Ou soumettez-vous à l'autorité de l'Eglise en tout ce qui concerne la foi, ou ne vous y soumettez en rien, et retirez-vous. Car c'est la même autorité qui définit un article aussi bien que l'autre; et elle n'est pas plus digne, ou, pour mieux dire, elle est aussi digne de créance sur l'un que sur l'autre.

En effet, dès que nous entreprendrons d'examiner les décisions de l'Eglise, et que nous nous croirons en droit de discerner les unes des autres; dès que nous voudrons, pour ainsi dire, partager notre soumission, et que selon notre sens, nous recevrons celles qui nous plairont, ou nous rejetterons celles qui ne nous plairont pas, nous détruirons l'autorité de ce souverain tribunal, et la foi que nous y avons. Car la foi que nous devons avoir aux oracles de l'Eglise, cette foi ferme et inébranlable, n'est fondée que sur son infaillibilité, de même que son infaillibilité est établie sur cette promesse de Jésus-Christ : *Voilà que je suis avec vous en tout temps jusqu'à la consommation des siècles* (Matth. 28). Or, du moment que nous refuserons notre créance à un seul point décidé par le jugement de l'Eglise, nous ne la regarderons plus comme infaillible, puisque nous prétendrons

qu'en ce point particulier, non-seulement elle a pu faillir, mais qu'elle a failli en effet. Nous adhérerons, je le veux, à tous les autres; mais ce qui nous y déterminera, ce ne sera point précisément l'Eglise, ni son témoignage. Nous y souscrirons, parce qu'ils se trouveront conformes à nos raisonnements et à nos principes : de sorte que, dans notre adhésion et notre soumission, nous ne nous réglerons point tant sur ce que l'Eglise aura jugé, que sur ce que nous aurons jugé nous-mêmes.

Car si l'autorité de l'Eglise était, comme elle doit l'être, la règle de notre obéissance, quoi qu'elle prononçât, nous n'aurions là-dessus ni doutes à former, ni difficultés à opposer. Il nous suffirait de savoir qu'elle a parlé : sa parole fixerait toutes nos incertitudes, et arrêterait toutes les contestations. Peut-être sur tel article ou sur tel autre, notre esprit naturellement indocile aurait-il de la peine à plier, et peut-être préoccupé de ses opinions, serait-il porté à disputer et à se défendre; mais bientôt nous le réduirions sous le joug, et nous réprimerions ses révoltes. Nous nous dirions à nous-mêmes : En cette décision, ou c'est l'Eglise qui se trompe, ou, malgré mes prétendues connaissances et mes préjugés, c'est moi qui suis dans l'erreur et qui m'égare. Il n'y a point de milieu. Or de penser que, sur aucun point qui appartienne aux dogmes de la religion et à la doctrine chrétienne, l'Eglise de Dieu, l'Epouse de Jésus-Christ, l'organe vivant et l'interprète de l'Esprit de vérité, ait pu se méprendre et ait manqué de lumière, c'est de quoi, dans une sainte catholicité, je ne puis avoir le moindre soupçon. Par conséquent, c'est moi qui me suis trompé jusques à cette heure, et non point l'Eglise, toujours éclairée d'en-haut. Elle a pris soin de s'expliquer; cela suffit Pourquoi me persuaderais-je que l'assistance du ciel, dans la question présente, lui ait été refusée, et que Dieu, dans cette conjoncture particulière, l'ait abandonnée? Comment irais-je jusqu'à cet excès de présomption, de m'imaginer que je suis mieux instruit qu'elle du sujet dont elle vient de connaître; que je l'ai mieux approfondi, et que j'en ai une notion plus juste? Avant qu'elle se déclarât, et tandis que la question était entière, je pouvais raisonner à ma façon; je pouvais réfléchir, méditer, user de recherches, alléguer mes preuves, et m'y attacher; mais maintenant il faut que l'autorité l'emporte, et si la raison ose encore tenir et ne veut pas se soumettre, il faut que ce soit une raison aveugle, prévenue, éblouie d'une fausse lueur qui la séduit, ou que ce soit une raison opiniâtre et inflexible dans son obstination. Voilà, dis-je, les leçons qu'on se ferait à soi-même; et, conformément à ces leçons, on ne prendrait plus garde si ce sont nos sentiments que l'Eglise a proscrits, ou si ce sont ceux d'autrui; si c'est ceci, ou si c'est cela. On s'humilierait sous le poids d'une autorité si respectable et si vénérable. On y reconnaîtrait l'autorité de Dieu même, et l'on aurait dans son obéissance un mérite d'autant plus excellent, qu'elle nous coûterait un sacrifice plus difficile, et plus contraire à l'orgueil de l'homme, qui est celui de notre propre jugement et de nos pensées.

Telle fut l'obéissance des premiers chrétiens dans une célèbre matière qu'ils agitèrent entre eux, et que saint Luc rapporte au quinzième chapitre des Actes des Apôtres. Le fait est mémorable, et plût à Dieu que, dans toute la suite des temps, on eût profité de l'exemple de soumission que donnèrent pour lors les premiers fidèles. Il s'agissait de savoir si les Gentils convertis à la foi devaient être assujettis aux cérémonies judaïques; s'ils devaient observer la loi de Moïse, et s'ils étaient obligés à la circoncision. Les esprits ne convenaient pas; il y avait des raisons de part et d'autre, et chacun s'arrêtait à celles qui le touchaient davantage. Dans cette diversité d'opinions, on contestait, on s'animait, et la chaleur de la dispute causait du bruit parmi le troupeau. Or, pour rendre la paix à l'Eglise, et pour rompre le cours d'une controverse dont les suites étaient à craindre, quel parti prirent les Apôtres? Ce fut de s'assembler à Jérusalem, de discuter à fond et de concert le point en question, d'en faire un examen juridique, et d'en donner une résolution solennelle, qui réunît tout le corps des fidèles, Juifs et Gentils, dans une même créance et une même pratique. Tout s'exécute ainsi qu'on se l'était proposé. Sous la garde et la direction de ce divin Esprit qui préside à tous les conseils de l'Eglise, Pierre, vicaire de Jésus-Christ, au nom duquel il s'énonce, se lève dans l'assemblée, parle, non point en homme simplement, mais en homme plein de Dieu, qui l'inspire et qui l'autorise; déclare où l'on s'en doit tenir, et résout en peu de mots toute la difficulté. *Mes frères*, dit-il, *Dieu n'a mis nulle différence entre nous et les Gentils, et ce n'est point par la loi de Moïse qu'il purifie leurs cœurs, mais par la foi. Maintenant donc*, continue l'Apôtre, *pourquoi tentez-vous le Seigneur, jusqu'à charger les disciples d'un joug que nos pères ni nous n'avons pu porter* (Act. 25). C'était l'ancienne loi et toutes ses observances. Jacques, évêque de Jérusalem, prend ensuite la parole, et se joint au prince des Apôtres, qui, tous ensemble, jugent et décident comme lui. Le décret est envoyé au nom d'eux tous. Alors plus de dispute, consentement unanime de toute la multitude; et c'est ce que l'historien sacré nous fait admirablement entendre dans une parole des plus courtes, mais en même temps des plus énergiques : *Alors toute la multitude se tut.* Nul qui entreprît de répliquer, nul qui se crût en droit de renouveler une affaire finie : tant on était persuadé qu'après le jugement de l'Eglise, il n'y a plus rien à recevoir, et qu'elle est également incapable d'erreur, soit qu'elle décide pour nous, ou contre nous.

Que n'en sommes-nous persuadés nous-mêmes, et que ne portons-nous jusque-là notre obéissance! Avec cette obéissance pleine et sans réserve, qu'on eût épargné jusqu'à présent de combats à l'Eglise, et qu'on eût prévenu de scandales et de troubles parmi le peuple de Dieu! Mais quel a été le désordre de tous les temps, et quel est encore celui de ces derniers siècles? C'est une chose merveilleuse de voir avec quels éloges et quel zèle on reçoit dans les rencontres une décision qui paraît nous favoriser, et noter nos adversaires. On n'a point

de termes assez forts pour en relever la sagesse, l'équité, la sainteté, et là-dessus en épuise toute son éloquence. On voudrait la faire retentir dans les quatre parties du monde, et qu'il n'y eût pas un enfant de l'Eglise qui n'en fût informé. Enfin, conclut-on, refuser de souscrire à une vérité si authentiquement reconnue, ce serait une révolte, un attentat insoutenable. Tout cela est beau; mais le mal est que tout cela ne se soutient pas; et l'occasion ne le fait que trop connaître. Car dans la suite et sur d'autres sujets, que l'Eglise vienne à nous juger nous-mêmes, et à condamner nos opinions nouvelles et erronées, c'est assez pour la défigurer tellement à nos yeux, qu'elle nous devient méconnaissable. Par quelque organe qu'elle tâche alors de se faire entendre, sa voix est trop faible, et ne peut parvenir jusqu'à nos oreilles. Ce n'est plus, à nous en croire, cette voix si intelligible et si distincte; mais c'est une voix obscure et sombre, qu'il faut éclaircir. De là donc, cette autorité de l'Eglise qu'on portait si loin et qu'on faisait tant valoir, on la conteste, on la restreint, on lui prescrit des bornes, et des bornes très-étroites; c'est-à-dire qu'on prétend la régler selon son gré, et qu'au lieu de dépendre d'elle, on veut la faire dépendre de nous et de nos idées. En vérité, est-ce là obéir? et quelque soumis que l'on soit d'ailleurs ou qu'on le paraisse, n'est-ce pas ici qu'il faut dire avec saint Jacques : *Celui qui pèche dans un point, se rend coupable sur tout le reste* (Jac. 2).

III.

Actions de grâces d'une âme fidèle et inviolablement attachée à l'Eglise.

Grâces immortelles vous soient rendues, Seigneur, de m'avoir fait naître au milieu de votre Eglise, de m'avoir mis au nombre des enfants de votre Eglise, de m'avoir nourri du pain, je veux dire, de la doctrine de votre Eglise : de cette Eglise formée du sang de votre Fils adorable, son chef invisible, dont saint Pierre, et après lui ses successeurs, tiennent la place en qualité de chef visible; de cette Eglise catholique, apostolique, romaine, la seule vraie Eglise; de cette Eglise la colonne de la vérité, et contre laquelle toutes les puissances de l'enfer n'ont jamais prévalu, ni ne prévaudront jamais.

Voilà, mon Dieu, le choix qu'il vous a plu faire de moi, parmi tant d'autres que vous avez laissés dans les ténèbres de l'infidélité et de l'erreur; et voilà ce que je dois regarder comme une marque de prédestination dont je ne puis assez vous bénir, ni vous témoigner assez ma reconnaissance. Combien de peuples sont nés dans l'idolâtrie, et ont reçu depuis leur naissance une éducation toute païenne! La nuit s'est répandue sur la terre; elle a enveloppé dans ses ombres les plus vastes contrées : les pères ont méconnu le vrai Dieu, et les enfants instruits, ou plutôt séduits par leurs pères, ont prodigué,

comme eux, leur encens à de fausses divinités. Vous l'avez permis, Seigneur, et vous le permettez encore par un de ces jugements où nos vues ne peuvent pénétrer, et où nous n'avons d'autre recherche à faire que d'adorer en silence la profondeur de vos conseils. Combien même, jusques au milieu du christianisme, sont nés dans l'hérésie, l'ont sucée avec le lait, y ont vécu, et ont eu le malheur d'y mourir! Pourquoi n'ont-ils pas été éclairés de votre lumière comme moi; ou pourquoi ne suis-je pas tombé comme eux dans un sens réprouvé? C'est une distinction que je dois estimer par-dessus tout, et dont je dois profiter; mais du reste, c'est un secret de providence qui passe ma raison, et dont il n'appartient pas de découvrir le mystère.

Vous avez encore plus fait, Seigneur; et me faisant naître dans le sein de votre Eglise, vous m'avez donné une religieuse et pieuse affection pour cette sainte mère, pour ses intérêts, pour son honneur, pour son affermissement et son agrandissement. Car si je me trouve aussi sensible que je le suis, et que je fais gloire de l'être, à tout ce qui la touche, à tout ce qui peut blesser ses droits, à tout ce qui peut affaiblir son autorité, c'est à vous que je me tiens redevable de ces sentiments. C'est vous, mon Dieu, qui me les avez inspirés, et c'est ce que je compte pour une de vos grâces les plus particulières.

Hélas! entre les enfants même que l'Eglise a élevés, qu'elle a tant de fois reçus à ses divins mystères, pour qui elle a employé tous ses trésors, nous n'en voyons que trop qui la traitent avec la dernière indifférence, et je pourrais ajouter avec le dernier mépris. Gens toujours déterminés à railler de ses pratiques, à censurer la conduite de ses ministres, à se faire un divertissement et un jeu de ses troubles, de ses scandales, de ses afflictions et de ses pertes. Ah! Seigneur, si votre Apôtre veut que nous pleurions avec ceux qui pleurent, et que nous nous réjouissions avec ceux qui ont sujet de se réjouir, fussent-ils d'ailleurs nos plus déclarés ennemis, à combien plus forte raison devons-nous prendre part, et nous intéresser aux divers états de notre mère, à ses avantages et à ses disgrâces?

Pour moi, mon Dieu, quoique le plus indigne de ses enfants, j'ose le dire, et je ne perdrai rien de l'humilité et de la basse estime de moi-même qui me convient, en me rendant devant vous et à votre gloire, ce témoignage, que tout ce qui part de votre Eglise, m'est et me sera toujours respectable, toujours vénérable, toujours précieux et sacré; que tout ce qui s'attaque à elle me blesse dans la prunelle de l'œil, ou plutôt par l'endroit le plus vif de mon cœur; et que dans toutes ses épreuves et toutes ses douleurs, elle ne sent rien que je ne ressente avec elle. Oui, Seigneur, je le dis encore une fois, et dans cette confession que je fais en votre présence, et que je serais prêt de faire en présence du monde entier, je trouve une consolation que je ne puis exprimer, parce que j'y trouve un des gages les plus certains de mon salut.

Cependant, Seigneur, puisque j'ai commencé à raconter vos misé-

ricordes envers moi, je n'ai garde d'omettre celle qui m'est encore la plus chère, et qui me découvre plus sensiblement les vues de votre aimable providence sur ma destinée éternelle : c'est, mon Dieu, cet esprit de docilité dont je me sens heureusement prévenu à l'égard de l'Eglise et de ses décisions. Vous nous l'avez prédit, Seigneur, que dans tous les temps il y aurait des contestations, des schismes, des partialités, et votre parole s'accomplit de nos jours, comme elle s'est accomplie dans les siècles qui nous ont précédés. Je vois bien des mouvements et des agitations; j'entends bien des discours et des raisonnements. L'un me dit : *Le Christ est ici;* l'autre : *Il est là.* Mais dans ce tumulte, et parmi tant de questions qui partagent les esprits, je vais à l'oracle, je consulte l'Eglise, et je m'arrête à ce qu'elle m'enseigne. Dès qu'elle a parlé, je me soumets et je me tais. Je n'écoute plus, ni celui-ci, ni celui-là; ou je ne les écoute que pour rejeter l'un parce qu'il n'écoute pas l'Eglise, et pour me joindre à l'autre parce qu'il fait profession comme moi de n'écouter que l'Eglise.

Par là, mon Dieu, je me dégage de bien des embarras, et dans un moment je lève toutes les difficultés; car j'en ai tout d'un coup la résolution dans mon obéissance à l'Eglise. Par là ma foi devient plus pure, plus ferme, plus assurée et plus tranquille. Au milieu de toutes les tempêtes et de tous les orages, je me jette dans la barque de Pierre; et toute battue qu'elle est des flots, j'y goûte la douceur du calme le plus profond. Je passe à travers les écueils et je ne crains rien : pourquoi? c'est que je sais que dans la barque de Pierre, il n'y a pour moi ni écueils ni naufrages à craindre.

Ce n'est pas là sans doute, Seigneur, une de vos moindres faveurs. Que dis-je, et ne puis-je pas avancer que cet esprit docile et soumis est le premier caractère de vos élus? Quand j'aurais tous les autres signes qui les font connaître, si je n'avais pas ce caractère essentiel, toutes mes espérances seraient renversées. Mais, mon Dieu, si d'autres me manquent, ah! du moins j'ai celui-ci, et vous ne permettrez pas que jamais je vienne à le perdre. De cette sorte, quelque peu de bien que je fasse, je le ferai avec confiance, parce que je le ferai dans votre Eglise. Hors de là que ferais-je sur quoi je pusse compter? car une vérité capitale et un principe incontestable dans la religion, c'est qu'il n'y a point de salut hors de l'Eglise. Vous nous l'avez ainsi déclaré vous-même dans votre Evangile, et dans les termes les plus exprès, lorsque vous nous avez donné pour maxime de regarder comme un publicain et comme un païen, quiconque n'est pas uni à l'Eglise, et ne lui rend pas le devoir d'une obéissance filiale. Or, puisque hors de l'Eglise il n'y a point de salut, il doit s'ensuivre que tout le bien qui ne se fait pas dans sa communion n'est qu'un bien apparent; que toutes les vertus qui se pratiquent, ne sont que des vertus vides, et sans mérite par rapport à l'éternité, qu'on n'est rien devant vous, et que rien ne profite pour s'avancer dans votre royaume. Tellement que, séparé de l'Eglise, en vain je ferais des miracles, en vain je transporterais les montagnes, je prédirais l'ave-

nir, je répandrais tout ce que je possède en aumônes, je livrerais mon corps à la mort. Avec tout cela je ne pourrais être qu'un anathème, et je serais immanquablement rejeté, parce que, selon votre témoignage même, je n'entrerais pas par la porte, et que je ne serais pas de vos brebis.

Je veux donc, Seigneur, comme le prophète, je veux confesser votre saint nom; mais je le veux *confesser dans votre Eglise* (Ps. 34). Je veux publier vos grandeurs, et célébrer vos louanges; mais je les veux *célébrer dans votre Eglise*. Je veux annoncer votre parole et vos divines vérités; mais je les veux *annoncer dans votre Eglise*. C'est la sainte montagne d'où votre loi devait sortir; c'est le temple auguste où les peuples devaient s'assembler de toutes les parties du monde, pour vous offrir leur encens et vous adresser leurs vœux; c'est le sanctuaire où vous voulez recevoir notre culte, et c'est la chaire où vous enseignez vos voies par la bouche de vos prédicateurs et de vos prophètes. Toute autre assemblée, le dirai-je après un de vos apôtres? toute autre assemblée n'est qu'une synagogue de satan, et toute autre chaire, qu'une chaire de pestilence. Heureux si, par une vie conforme aux divins enseignements et aux règles de cette Eglise où nous avons eu l'avantage d'être élevés et adoptés parmi vos enfants, nous méritons d'être couronnés dans le séjour de votre gloire, et de participer au bonheur de vos élus. Ainsi soit-il.

IV.

Esprit de neutralité dans les contestations de l'Eglise.

Qu'ai-je affaire de telle et telle question qui causent tant de mouvements dans l'Eglise? qu'ai-je affaire de toutes ces contestations, et qu'est-il nécessaire que je me déclare là-dessus? Je n'examine point qui a raison, ni qui ne l'a pas; je ne suis pour personne ni contre personne. Tel est votre langage et celui de bien d'autres comme vous. Mais voyons un peu quel principe vous fait demeurer dans cet état de neutralité. Ou c'est ignorance, ou c'est erreur, ou c'est politique, ou c'est insensibilité, ou c'est lâcheté. Or rien de tout cela n'est bon.

Ignorance : parce que ce sont des matières au-dessus de vous, et que vous n'êtes pas capable d'en juger. Erreur : parce que vous voulez vous persuader que les questions qu'on agite et sur lesquelles il est intervenu un jugement de l'Eglise, n'ont rien d'essentiel, et que chacun sur cela peut croire tout ce qu'il lui plait, sans que la foi en soit altérée. Politique : parce que vous avez des intérêts particuliers à ménager; parce que vous avez certaines liaisons de dépendance, de société, d'amitié, à quoi vous seriez obligé de renoncer; parce que vous recevez de certaine part certains secours qui vous seraient refusés, et dont il faudrait vous passer; parce que cet appui, cette

protection vous manquerait, et que vous en avez besoin : car voilà ce qui n'entre que trop souvent dans la conduite qu'on tient, même en matière de religion. Insensibilité : parce que tout occupé des choses de la vie et des affaires du monde, vous n'êtes guère en peine de ce qui regarde l'Eglise, et que tous les outrages qu'elle peut recevoir vous touchent peu. Enfin, lâcheté : parce que vous n'avez pas le courage de parler ouvertement, et que, dominé par une crainte humaine qui vous lie la langue et qui vous ferme la bouche, vous ne vous sentez pas assez de force, ni assez de résolution pour résister au mensonge et à ceux qui le soutiennent. Mais encore une fois, tout cela est criminel, ou vous êtes criminel en tout cela, et votre conscience devant Dieu en doit être chargée. Si vous m'en demandez les raisons, il est aisé de vous les donner ; et il est à propos que vous les pesiez mûrement, et que vous les compreniez, afin de vous détromper sur un point d'une tout autre importance que vous ne l'avez conçu jusques à présent. Reprenons tous les principes, ou plutôt tous les prétextes que je viens de marquer. J'ose dire qu'il n'y en a pas un dont vous ne reconnaissiez d'abord l'illusion et le désordre, si vous y faites l'attention convenable.

I. Est-ce ignorance? Il est vrai, n'étant pas assez éclairé pour approfondir les sujets qui, de part et d'autre, sont controversés, et ne pouvant connaître par vous-même, entre les divers sentiments, quel est le mieux fondé et le plus conforme à la saine doctrine, vous seriez excusable de ne vous attacher à aucun, et de demeurer dans l'incertitude, si c'était par vos propres lumières que vous dussiez vous déterminer. Mais vous avez une autre règle qui vous doit suffire, et qui vous ôte toute excuse, parce qu'elle supplée parfaitement à l'ignorance où vous pouvez être. Règle générale, règle commune aux esprits les plus grossiers comme aux plus pénétrants et aux plus subtils ; règle visible et qui tombe sous les sens ; règle qui ne vous peut tromper, et dont vous êtes obligé de reconnaître la supériorité, l'autorité, l'infaillibilité sur tout ce qui a rapport à votre croyance. Cette règle, c'est la décision de l'Eglise. Dès-là que l'Eglise a parlé, dès-là que le souverain pontife et les premiers pasteurs qui la conduisent se sont fait entendre, il ne vous en faut pas davantage pour vous fixer ; et si vous restez volontairement et opiniâtrément dans votre doute, vous êtes dès-lors coupable, parce que vous ne vous soumettez pas à l'Eglise.

Prenez donc bien garde à ce qu'on vous demande, et à ce qui est pour vous d'une obligation indispensable. On ne vous demande pas que vous examiniez en théologiens les questions sur lesquelles on dispute ; on ne vous demande pas que vous en fassiez une étude expresse, ni que vous en ayez une claire connaissance. Cette étude, cette connaissance ne vous sont point nécessaires : mais c'est assez que vous sachiez que l'Eglise a défini telle chose, et que vous devez adhérer d'esprit, de cœur, de vive voix à tout ce qu'elle a défini. Votre science sur les matières présentes et dans la situation où vous

êtes, ne doit point aller plus loin. Croyez, agissez selon cette créance, et vous croirez, vous agirez en catholique.

Ainsi il est inutile de dire : Je ne sais rien, et je ne suis pas d'un état et d'une profession à faire là-dessus de longues et de sérieuses recherches; j'ai d'autres affaires. On veut que je condamne cet ouvrage, et je ne l'ai jamais lu. On veut que je rejette cette doctrine, et je ne l'entends pas. C'est aux savants et aux docteurs à produire leurs pensées et à s'expliquer, mais cela me passe; et m'appartient-il de m'ingérer en ce qui n'est point de mon ressort? Non, encore une fois, il ne vous appartient pas de vous engager en de curieux examens, ni d'entreprendre de démêler la vérité au travers des nuages dont on l'enveloppe et dont on tâche de l'obscurcir; il ne vous appartient pas de vous ériger en juge de la doctrine. Mais il vous appartient d'écouter l'Eglise, qui en a jugé, et de souscrire de bonne foi à ce qu'elle a jugé. Mais il vous appartient de condamner ce que l'Eglise condamne, et de rejeter ce que l'Eglise rejette, sans en vouloir d'autre raison, sinon que l'Eglise l'a condamné et qu'elle l'a rejeté. Mais il vous appartient d'embrasser ouvertement et hautement ce que l'Eglise vous propose à croire, et de vous y attacher. Voilà, dis-je, ce qui vous appartient, et pour vous en défendre il n'y a point d'ignorance à alléguer. Car il n'est pas besoin d'une grande pénétration pour savoir quels sont les sentiments de l'Eglise, puisqu'elle les publie partout, et qu'elle les annonce dans tout le monde chrétien. Or, du moment que vous les savez, et que vous ne pouvez les ignorer; du moment que vous savez encore d'ailleurs que l'Eglise de Jésus-Christ ne peut s'égarer, et ne veut point vous égarer, vous avez toute l'habileté et toute l'érudition qu'il faut pour vous résoudre, et pour bien prendre votre parti, qui est celui d'une ferme adhésion, et d'une humble et parfaite obéissance. Hé ! où en serions-nous, s'il en fallait davantage? il faudrait donc que chacun, sans nulle différence ni de caractère ni de condition, allât s'instruire dans les écoles de théologie, que chacun s'appliquât à la lecture des saints Pères, que chacun quittât son emploi pour vaquer à l'étude de l'Ecriture et des saints canons? Ce serait multiplier étrangement les docteurs, et, à force de doctrine, renverser toute l'économie et toute la conduite du monde.

II. Est-ce erreur? c'est-à-dire, est-ce que vous êtes dans l'opinion que telles et telles propositions, que les uns attaquent avec tant de zèle, et que les autres défendent avec tant de chaleur, ne sont d'aucune conséquence à l'égard de la foi, et que de quelque manière que vous en pensiez, votre religion n'en sera pas moins pure, ni votre croyance moins orthodoxe? Je conviens que, comme le Sage a dit des choses du monde, qu'il a plu à Dieu de les abandonner aux découvertes et aux subtilités des philosophes, on peut dire aussi de certaines matières, que l'Eglise les abandonne à nos vues particulières et à nos raisonnements. Les esprits sont partagés en ce qui n'est point défini : l'un enseigne d'une façon, et l'autre d'une autre; l'un s'appuie

sur un principe qu'il croit véritable, et l'autre se fonde sur un principe tout contraire, et suit un système tout opposé qui lui paraît plus juste et plus raisonnable ; on apporte de part et d'autre ses preuves, on propose ses difficultés, on fait valoir ses pensées autant qu'on le peut, et l'on s'y arrête : mais la foi en tout cela ne court aucun risque, parce que ce sont des questions problématiques, sur lesquelles l'Eglise a gardé jusqu'à présent le silence et n'a rien prononcé.

Que sur tous ces articles vous suspendiez votre jugement sans incliner d'un côté plus que de l'autre, j'y consens, et l'Eglise vous le permet. Je sais de plus, qu'on s'efforce de vous persuader qu'il en est de même des points dont il s'agit présentement; car c'est là que tendent ces discours, que vous entendez partout : Qu'on veut tyranniser les esprits et leur ôter une liberté qui leur est acquise de plein droit; qu'on veut bannir des écoles catholiques les plus grands maîtres, qui sont sans contredit saint Augustin et saint Thomas; qu'on veut proscrire des opinions répandues de toutes parts, reçues dans les corps les plus célèbres et dans les plus savantes compagnies, établies par l'Ecriture, autorisées par la Tradition et par la plus vénérable antiquité; que ce sont au reste de ces sentiments qu'on peut embrasser ou contredire sans cesser d'être uni à l'Eglise; et qu'en un mot, soit qu'on les admette ou qu'on les combatte, le sacré dépôt de la doctrine de Jésus-Christ est toujours à couvert. Voilà ce qu'on vous rebat continuellement, et ce qu'on tâche de vous imprimer dans l'esprit, et voilà en même temps ce qui vous rassure ; mais n'est-ce point une fausse assurance que celle où vous êtes? ne vous trompez-vous point? ne vous trompe-t-on point? Un doute de cette nature, et sur un sujet de cette importance, mérite bien que vous preniez soin de l'éclaircir. Or, où en chercherez-vous l'éclaircissement, et où le trouverez-vous? vous l'avez dans vos mains et sous vos yeux, car je vous renvoie toujours au même oracle, qui est l'Eglise. Voyez quel jugement est émané de son tribunal; lisez et convainquez-vous. Quoi! ce que l'Eglise, ce que son chef visible, ce que ses pasteurs qualifient de scandaleux, de faux, d'hérétique, vous le regarderez comme indifférent par rapport à la foi? Ces anathèmes partis du siége apostolique et secondés de tant d'autres qui les ont accompagnés ou suivis dans les églises particulières, tout cela ne vous étonne point? vous pouvez tenir contre tout cela? vous pouvez vous figurer que tout cela ne tombe que sur de pures opinions, que sur des opinions permises et arbitraires? Vous me répondez qu'on vous le dit de la sorte : mais qui sont ceux qui vous le disent? quels qu'ils puissent être, devez-vous compter sur leur témoignage, lorsque vous le voyez démenti par l'Eglise universelle?

III. Est-ce politique? Car la politique se mêle dans les affaires de religion comme dans toutes les autres. On veut garder des mesures ; et quoiqu'on pense ce qu'on doit penser, on prétend avoir de bonnes raisons pour ne pas parler de même. Il ne reste donc que l'une de ces deux choses à faire : ou de parler autrement qu'on ne pense, et

ce serait une mauvaise foi dont on n'est pas capable et dont on ne pourrait porter le reproche au fond de sa conscience ; ou de ne point parler du tout, et de ne rien dire, et c'est à ce milieu qu'on s'en tient comme au tempérament le plus juste et le plus sage. Je ne suis, dit-on, ni ne veux être rien : j'ai mes vues, j'ai mes prétentions ; et pour y réussir, il faut être ami de tout le monde. Ces gens-là peuvent m'être utiles dans les rencontres, ou ils me le sont même actuellement. D'ailleurs ce sont la plupart des personnes de connaissance, et j'ai toujours été en commerce avec eux ; la prudence m'engage à les ménager. La prudence! mais quelle prudence? la prudence de la chair. Or, selon saint Paul, *cette prudence de la chair est ennemie de Dieu* (Rom. 8); et puisqu'elle est ennemie de Dieu, il s'ensuit que c'est une prudence criminelle devant Dieu et réprouvée de Dieu.

Comment ne le serait-elle pas? Y a-t-il raison de fortune, de parenté, de société ; y a-t-il considération et intérêt humain, qui doive vous lier la langue, et vous empêcher de vous déclarer, de vous élever pour la cause de l'Eglise, et pour celle du Seigneur? On vous parle tant en d'autres conjonctures des engagements de votre baptême, et ils sont grands en effet. A Dieu ne plaise que j'en diminue l'obligation. Mais plus ils sont grands, plus ils sont authentiques et solennels, et plus vous êtes coupables de les soutenir si mal. Est-ce là, ce que vous avez promis à Dieu et à son Eglise sur les sacrés fonts où vous fûtes régénéré en Jésus-Christ? Avez-vous renoncé au monde, pour vous conduire par des vues si mondaines? Du moins si c'était en ce qui regarde le monde, mais en matière de foi, quelle part la sagesse du monde doit-elle avoir? *Qu'y a-t-il de commun entre la justice et l'iniquité, entre la lumière et les ténèbres; et qu'a le fidèle à partager avec l'infidèle* (II. Cor. 6).

Soyez sage et circonspect, je le veux, et je suis le premier à vous y exhorter : mais soyez-le avec cette sobriété que demande l'Apôtre ; soyez-le jusqu'à certain point, et non au delà. Ayez des égards, j'y consens ; mais n'en ayez que jusqu'à l'autel. Car à l'autel, c'est-à-dire, quand la religion est en compromis, et qu'il y va de l'honneur et de l'autorité de l'Eglise, vous devez oublier tout le reste, et ne vous souvenir que des paroles du Fils de Dieu : *Quiconque aura quitté pour mon nom sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses héritages*, je le mettrai au nombre de mes disciples, *et il possédera la vie éternelle* (Matth. 19). Voilà une promesse bien avantageuse; mais écoutez en même temps une menace bien terrible, et digne de toute votre réflexion : *Celui qui sauve sa vie, la perdra; et celui qui la perdra pour moi, la sauvera* (Matth. 10). Dans le sens de l'Evangile, qu'est-ce que cela signifie? Ce que vous ne pouvez trop méditer : savoir, qu'en toutes choses, mais surtout dans les choses de Dieu, on ne doit point tant avoir de ménagements pour le monde, et qu'en voulant se sauver pour le temps présent, on se perd pour l'éternité.

IV. Est-ce insensibilité? est-ce que vous vous souciez peu de tout

ce qui concerne l'Eglise et la religion? Mais à quoi serez-vous donc sensible, si vous ne l'êtes pas à ce qui touche la foi que vous devez professer, où vous devez vivre, et où vous devez mourir? Est-il rien qui vous soit plus important que de la conserver pure, cette foi, laquelle doit être le fondement de votre sanctification et de votre salut?

Vous me direz : Je ne l'attaque pas. Non, vous ne l'attaquez pas directement; mais vous souffrez qu'on l'attaque impunément; mais on l'attaque, et vous ne vous y opposez pas; mais vous ne la soutenez pas, mais vous ne la défendez pas. Or, quiconque n'est pas pour elle, est contre elle; de même que *quiconque n'est pas pour Jésus-Christ, est contre Jésus-Christ* (Matth. 12). Vous me direz : il n'est question que de quelques points; et faut-il tant se remuer pour cela et se troubler? Je le sais; ce n'est que de quelques points; mais ce sont des points essentiels, ce sont des points de foi. Or, à l'égard de la foi, tout est d'une extrême conséquence, et il n'y a rien à négliger. Vous me direz : Ce n'est pas là mon affaire; mais de qui sera-ce donc l'affaire? Est-ce l'affaire des hérétiques? est-ce l'affaire des infidèles? ou n'est-ce pas l'affaire de tous les enfants de l'Eglise, de s'intéresser pour leur mère, et de résister en face à ses ennemis? Je dis l'affaire de tous les enfants de l'Eglise : car c'est une affaire commune, et chacun y est pour soi, quoique différemment et par proportion. Ah! de tous ceux qui tiennent pour le parti contraire, j'ose avancer qu'il n'y en a pas un, ou presque pas un, qui ne se fasse une affaire de l'appuyer de toutes ses forces. On a du zèle pour le mensonge : on en manque pour la vérité. Vous me direz : quand je me déclarerai, la cause de l'Eglise n'en sera pas meilleure. Et que suis-je en effet? De quel poids peut être le suffrage d'un homme comme moi, d'un homme sans lettres et sans études? On vous l'accorde : l'Eglise peut fort bien se passer de votre suffrage; et si l'on vous presse de vous déclarer, ce n'est point précisément afin que la cause de l'Eglise en devienne meilleure, mais c'est afin que vous-même, en vous déclarant, vous en soyez meilleur. C'est, dis-je, afin que vous vous acquittiez de votre devoir envers l'Eglise; afin que vous rendiez à l'Eglise l'hommage d'une soumission publique qu'elle exige de vous, et que vous ne pouvez lui refuser sans violer ses droits, et sans être coupable. De sorte que je puis appliquer ici ce que disait saint Augustin dans l'affaire du pélagianisme, et à l'occasion de quelques-uns qui gardaient le silence, et ne voulaient point donner à connaître ce qu'il pensaient : *Faisons-leur*, écrivait ce saint docteur à Sixte, seulement prêtre alors, et depuis pontife, *faisons-leur une salutaire violence pour les attirer à nous, non point dans la crainte qu'il ne nous nuisent, mais dans la crainte qu'ils ne se perdent.*

V. Est-ce lâcheté? Elle serait honteuse dans le service d'un prince de la terre; et pour en éviter la honte, il n'y a point de péril où l'on ne s'exposât : on n'y épargnerait pas sa vie. Mais présentement, qu'est-ce que je vous demande au nom de l'Eglise? une parole, un

simple témoignage de votre déférence à ses sentiments, et vous n'avez pas assez de résolution pour la prononcer, cette parole, ni pour le donner, ce témoignage! Où donc est l'esprit du martyre, dont tout catholique doit être animé? Mais encore que craignez-vous, et qui craignez-vous? Faut-il si peu de chose pour vous étonner?

Malheureuse neutralité qui forme tant de fausses consciences! car, sous le frivole et vain prétexte qu'on demeure à l'écart, et qu'on ne prend part à rien, on croit sa conscience en sûreté : comme si la foi ne voulait de nous point d'autre confession que le silence. Neutralité scandaleuse : c'est un outrage que vous faites à l'Eglise de n'oser pas vous ranger de son côté, ni professer ouvertement ce qu'elle vous enseigne. D'ailleurs, à combien de gens persuadez-vous par votre conduite, que vous ne recevez pas le jugement que l'Eglise a porté, et que dans le cœur vous le rejetez, quoiqu'au dehors vous gardiez des mesures et que vous affectiez de paraître neutre? A combien d'autres donnez-vous au moins lieu de penser qu'ils n'ont pas plus à se mettre en peine que vous, et que le mieux est de laisser toutes ces affaires comme indécises? Ils se déclareraient, si vous étiez une bonne fois déclaré vous-même. Neutralité que l'Eglise aussi, dans tous les temps, a condamnée et traitée de prévarication.

Enfin, neutralité favorable à toutes les hérésies, et qui sert à les établir et à les répandre. Car de même que, dans une guerre civile, les factieux sont contents, pourvu qu'on ne s'oppose point à leurs entreprises, ainsi les hérétiques ne souhaitent rien davantage, sinon qu'on ne les contredise point et qu'on ne forme aucun obstacle à leurs progrès. Ils savent bien du reste s'aider et se fortifier. Ce sont les premiers à demander la neutralité; mais à condition qu'ils ne l'observeront pas, et qu'ils n'omettront rien pour agir sourdement et plus efficacement. Ce sont les premiers à demander la paix; mais bien entendu qu'ils profiteront de cette paix pour continuer la guerre avec d'autant plus de succès, qu'elle se fera avec moins d'éclat. Une infinité de personnes, même de ceux qui ne sont point mal intentionnés, se laissent surprendre à ce piége. Que ne vit-on en paix, disent-ils, et pourquoi tout ce bruit? J'aimerais autant, quand le loup est dans la bergerie, et que le berger crie de toutes ses forces pour appeler du secours, qu'on lui demandât pourquoi il se donne tant de mouvements et fait tant de bruit. Sans ces mouvements, sans ce bruit, que deviendrait le troupeau? La paix est à désirer : qui en doute? mais il faut que ce soit une bonne paix.

V.

Pensées diverses sur l'Eglise et sur la soumission qui lui est due.

Il y en a qui des intérêts de l'Eglise font leurs propres intérêts, et il y en a qui, de leurs intérêts propres, font les intérêts de l'Eglise. Grande différence des uns et des autres. La disposition des premiers est bonne et toute sainte, et celle des seconds est mauvaise et toute profane. Que veux-je dire? le voici. Les uns font des intérêts de l'Eglise leurs propres intérêts : comment, et par où? par leur zèle pour l'Eglise, par leur attachement inviolable à l'Eglise, par la sensibilité de leur cœur sur tout ce qui a rapport à l'Eglise, soit sur ses avantages, pour y prendre part et s'en réjouir ; soit sur ses disgrâces, pour s'en affliger et y compatir. De sorte que, sans égard à aucun intérêt personnel, ils envisagent d'abord en toutes choses les intérêts de l'Eglise, et y adressent toutes leurs intentions et tous leurs désirs. Mais les autres se conduisent par un principe et un sentiment tout opposé. Ils font de leurs intérêts propres les intérêts de l'Eglise ; c'est-à-dire, que pour autoriser l'ardeur qu'ils témoignent à rechercher les dignités ecclésiastiques, ils se regardent volontiers comme des sujets utiles à l'Eglise, comme des gens capables de rendre à l'Eglise des services importants, et d'y faire beaucoup de bien. Beaucoup de bien! Hé! que ne sont-ils de meilleure foi, et que ne connaissent-ils mieux le fond de leur âme! Leur vue directe et primitive n'est pas tant le bien qu'ils feront dans l'Eglise, que le bien et les revenus dont ils y jouiront.

On ne peut trop respecter la primitive Eglise ; mais la haute idée qu'on en a, ne doit pas servir à nous faire mépriser l'Eglise des derniers siècles. Dans la primitive Eglise, parmi beaucoup de sainteté, il ne laissait pas de se glisser des relâchements ; et dans l'Eglise des derniers siècles, parmi les relâchements qui s'y sont glissés, il ne laisse pas d'y avoir encore beaucoup de sainteté.

Oserai-je faire une comparaison? Elle est odieuse, mais elle n'en est pas moins juste. N'avoir pour l'Eglise et pour ses jugements qu'une soumission de respect ; ne lui rendre qu'un honneur apparent et extérieur ; ne déférer à ses oracles que par le silence, lorsqu'en secret on s'élève contre elle, lorsqu'on lui résiste dans le cœur, et même par les effets : n'est-ce pas traiter cette épouse de Jésus-Christ comme Jésus-Christ lui-même, son divin époux, fut traité des soldats auxquels on l'abandonna dans sa passion? ils le couronnèrent, ils lui mirent un sceptre dans la main, ils venaient tour à tour se prosterner à ses pieds et l'adorer : voilà de grands témoignages de respect; mais en même temps ils le frappaient au visage, et lui donnaient des soufflets.

Cette grande lumière du monde chrétien, ce docteur par excellence et ce défenseur de la grâce, cet homme d'un génie si élevé et d'une si haute réputation dans tous les siècles qui l'ont suivi, saint Augustin, en traitant des matières de religion, ne voulait pas qu'on le crût sur son autorité particulière, ni sur sa parole, mais il renvoyait au témoignage de l'Eglise. Aujourd'hui des troupes de femmes, faisant profession de piété, et conduites par un directeur qui, certainement, n'est rien moins que saint Augustin, se laissent tellement prévenir en sa faveur, que dès qu'il a parlé, elles ne veulent déférer à nul autre tribunal, quel qu'il soit. Ce seul homme, souvent d'un savoir très-superficiel, voilà leur évêque, leur pape, leur Eglise.

On me dira qu'elles agissent de bonne foi, et que leur simplicité les excuse. Qu'il y ait en cela de la simplicité, j'en conviens; mais il faut aussi convenir qu'il y a encore plus d'opiniâtreté. Or, je doute fort qu'une simplicité, accompagnée d'un tel aheurtement et de tant d'opiniâtreté, doive être traitée de bonne foi, ou qu'une telle bonne foi puisse être devant Dieu un titre de justification.

Je m'en tiens à ce que m'enseigne mon directeur : c'est le pasteur de mon âme : voilà ma règle. Mais selon cette règle, croyez-vous être en droit de rejeter toutes les décisions de l'Eglise auxquelles ce directeur n'est pas soumis? conduite pitoyable et hors de toute raison. Car quand vous vous élevez contre l'Eglise pour vous attacher à ce directeur, cela montre que vous ne vous y attachez que par entêtement, et non par le vrai principe, qui est un principe de religion; puisque la même religion qui vous ordonne d'écouter ce pasteur particulier, vous ordonne encore beaucoup plus expressément d'écouter le commun pasteur des fidèles et le corps des évêques qui lui sont unis de communion.

Dieu, par le prophète Isaïe, se plaint qu'il a formé son peuple, qu'il a pris soin *de les nourrir comme ses enfants, de les élever, et qu'il l'ont méprisé* (Isaï. 1). Les prédicateurs appliquent quelquefois ces paroles à l'Eglise, et lui font dire, dans un sens moral et spirituel, qu'elle nous a formés en Jésus-Christ; que dès notre naissance et par la grâce de notre baptême, elle nous a reçus entre ses bras et dans son sein; qu'elle nous a fait croître, et qu'elle n'a point cessé pour cela de nous fournir une nourriture toute céleste, qui sont ses divines instructions et ses sacrements : mais que nous ne lui témoignons que du mépris, que nous la déshonorons, que nous la scandalisons par notre conduite et par une perpétuelle transgression de ses commandements. Cette application est juste, et cette plainte, solide et bien fondée. Mais laissons ce sens spirituel et moral, et prenons la chose dans le sens des termes le plus littéral, dans le sens le plus propre; l'application n'en sera pas moins raisonnable. En effet, combien de gens ne sont distingués que par le rang qu'ils tiennent dans l'Eglise, ne sont riches que des biens de l'Eglise, ne vivent que du patrimoine

de l'Eglise, et sont toutefois les plus rebelles à l'Eglise, et les plus déclarés contre elle? C'est bien à leur sujet, et bien à la lettre, que l'Eglise peut dire, des uns : *Je les ai nourris* (*Enutrivi*), et la subsistance qui, peut-être, leur eût manqué dans le monde, ils l'ont trouvée à l'autel ; des autres : *Je les ai élevés* (*Exaltavi*), agrandis, et sans l'éclat qui leur vient de moi, peut-être ne seraient-ils jamais sortis de l'obscurité et des ténèbres. Cependant, leur reconnaissance, à quoi se réduit-elle? à une obstination invincible contre mes plus sages et mes plus saintes ordonnances (*Spreverunt me*).

On voit des femmes d'un zèle merveilleux pour la réformation de l'Eglise : c'est là leur attrait, c'est leur dévotion. Elles entrent dans toutes les intrigues et tous les mystères : car certain zèle n'agit que par mystères et que par intrigues. Elles s'entremettent dans toutes les affaires. Mais cependant si l'on vient à examiner ce qui se passe dans leur maison, on trouve que tout y est en désordre. Un mari, des enfants, des domestiques en souffrent: mais c'est de quoi elles sont peu inquiètes. Pour leur citer l'Ecriture, qu'elles ont si souvent dans les mains, où elles se piquent tant d'être versées et intelligentes, on peut bien leur dire avec saint Paul : *Celui qui ne prend pas soin de sa propre maison, comment veut-il prendre soin de l'Eglise de Dieu* (Ad. Tim. 3).

Zèle pour l'Eglise, zèle qu'on ne peut louer assez, ni assez recommander. Mais du reste, c'est une vertu, et toute vertu consiste dans un milieu et dans un juste tempérament, qui évite toutes les extrémités. Vous prenez les intérêts de l'Eglise, et en cela vous faites votre devoir, et le devoir de tout chrétien, de tout catholique. Mais ne les prenez-vous point quelquefois plus que l'Eglise ne les prend elle-même? Pourquoi ces abattements, ces désolations où vous tombez? Pourquoi ces inquiétudes, ces alarmes continuelles? Pourquoi ces aigreurs, ces amertumes de cœur? N'omettez rien de tout ce qui dépend de votre vigilance et de votre attention ; parlez, agissez : mais au regard du succès, laissez à Dieu le soin de son Eglise ; c'est son affaire plus que la vôtre. Le mal vient de ce qu'il se glisse dans la plupart de ces disputes, beaucoup de naturel, beaucoup d'humain. Si l'on n'y prend garde, une guerre de religion devient une guerre de passion.

Ce n'est pas toujours par la profession que nous faisons d'être attachés à l'Eglise, qu'on peut bien discerner si nous sommes vraiment catholiques, ou si nous ne le sommes pas. Il n'y a point de langage plus ordinaire aux hérétiques et aux novateurs, que de témoigner dans leurs discours et dans leurs écrits un grand attachement à l'Eglise, que de prêcher la soumission à l'Eglise, que d'exhorter les fidèles à prier pour l'Eglise. Mais quelle est cette église pour laquelle ils semblent si zélés? une église à leur mode, et qu'ils se sont faite; une église, ou plutôt une secte séparée de la vraie Eglise. Voilà ce

qu'ils entendent sous ce titre pompeux d'Eglise, et voilà ce qui éblouit les simples et ce qui les trompe. *La voix est de Jacob, mais les mains sont d'Esaü* (Genes. 27). C'est donc à la règle et au caractère distinctif que nous a marqué saint Ambroise, qu'il faut s'en tenir. Ce Père parle de Satyre, son frère, et voici ce qu'il en dit. Après un naufrage d'où il était échappé, il voulut, en actions de grâces, participer au sacrement de l'autel, et, dans cette pensée, il s'adressa à l'évêque du lieu. Mais comme c'était un temps de division et de schisme, il s'informa d'abord si cet évêque était catholique : *C'est-à-dire*, ajoute saint Ambroise, expliquant ce terme de catholique, *s'il était uni de communion et de créance avec l'Eglise romaine*. Car sans cela, Satyre ne reconnaissait point la vraie catholicité, et n'en devait point reconnaître.

Tout est subordonné dans l'Eglise : mais ce grand principe, ce principe si raisonnable et si essentiel pour la conduite et le bon ordre de toute société, nous l'entendons diversement, selon les divers rapports sous lesquels nous le considérons. A l'égard de ceux qui dépendent de nous, nous sommes les plus rigides et les plus implacables défenseurs de la subordination. Mais s'il s'agit d'une puissance supérieure de qui nous dépendons nous-mêmes, c'est sous ce rapport que la subordination n'excite plus tant notre zèle : il se ralentit beaucoup, et même il s'éteint absolument. Ainsi, entendez parler un supérieur ecclésiastique de ceux qui sont soumis à sa juridiction; ce sont des plaintes perpétuelles du peu de docilité qu'il trouve dans les esprits; ce sont de profonds gémissements sur le renversement de la discipline, parce que chacun veut suivre ses idées et suivre à sa mode; ce sont les discours les plus pathétiques et les plus belles maximes sur la nécessité de la dépendance, pour établir la règle et pour la maintenir. Tout ce qu'il dit est sage, solide, incontestable : mais il serait question de voir si ce qu'il dit, il le pratique lui-même à l'égard d'une souveraine et légitime puissance dont il relève et à qui il doit se soumettre. Voilà néanmoins ce qui serait bien plus efficace et plus persuasif, que tant de gémissements et tant de plaintes, que tant de belles maximes et tant de discours. Peut-être croirait-on, en se soumettant, affaiblir l'autorité dont on est revêtu, et c'est au contraire ce qui l'affermirait. Voulons-nous qu'on nous rende volontiers l'obéissance qui nous est due? donnons nous-mêmes l'exemple, et rendons de bonne grâce l'obéissance que nous devons.

Dans les troubles de l'Etat, le bon parti est toujours celui du roi et de son conseil; et dans les troubles de l'Eglise, en matière de créance et de doctrine, le bon parti est toujours celui du vicaire de Jésus-Christ, du Siége apostolique et du corps des évêques.

Un époux infidèle qui quitte son épouse pour en prendre une ou plus noble ou plus riche, voilà l'idée que je conçois d'un bénéficier

qui, par un intérêt temporel et tout humain, quitte son église pour passer à une autre. Mais, dit-il, je ne fais rien contre les règles, dès que la puissance ecclésiastique et supérieure me donne sur cela les pouvoirs nécessaires. Pour lui répondre, je me servirai encore de la même figure : il en fera telle application qu'il lui plaira. Des pharisiens vinrent demander au Fils de Dieu s'il était permis à un homme de renvoyer la femme qu'il avait épousée. Qu'est-ce que Moïse a ordonné là-dessus, leur répondit le Sauveur du monde? Moïse, dirent-ils, a permis de faire un acte de divorce, et de se séparer ainsi de sa femme. Il est vrai, reprit Jésus-Christ, Moïse vous l'a accordé; mais il ne l'a accordé qu'à *la dureté de votre cœur* (Matth. 19).

D'autres n'ont garde d'abandonner un bénéfice qu'ils possèdent, et ne pensent point à le quitter. Il est dans leurs mains; mais leurs mains n'en sont pas remplies. Que faut-il donc? accumuler bénéfices sur bénéfices. Ils disent aisément, et le disent même bien haut : Ce n'est pas assez; mais on ne les entend jamais dire : C'est trop. Le prophète, parlant à ces riches qui entassent acquêts sur acquêts, et joignent maisons à maisons, s'écriait : *N'y aura-t-il que vous sur la terre pour l'habiter* (Isaï. 5). Il me semble que je pourrais m'écrier de même : *N'y aura-t-il que vous dans l'Eglise pour la servir?* Mais que dis-je, pour servir l'Eglise? elle serait souvent bien mal servie, si elle ne l'était que par ceux qui veulent avoir plus de raisons et plus d'obligations de la servir.

DE L'ÉTAT RELIGIEUX.

I.

Véritable bonheur de l'Etat religieux.

Quand on parle du bonheur de l'état religieux, il me semble qu'on en donne quelquefois des idées bien humaines; et j'avoue que je n'entends pas volontiers des prédicateurs nous représenter la vie religieuse comme une vie douce, exempte de toutes peines et dégagée de tout soin. On dirait, à les en croire, que le religieux n'a rien à souffrir, rien à supporter; que rien ne lui manque et que tout lui rit; que tout succède selon ses désirs. Pour une maison qu'il a quittée, cent autres et au delà lui sont ouvertes; pour un père et une mère dont il s'est séparé, autant d'autres qu'il y a de supérieurs chargés de sa conduite. Tout cela est beau : mais le mal est que tout cela n'est guère évangélique. Et pourquoi faudrait-il renoncer au monde, si c'était là le centuple que Jésus-Christ nous eût promis et qu'on eût à

attendre dans la religion? Outre qu'on trouverait beaucoup à décompter des espérances qu'on aurait conçues en embrassant l'état religieux, il serait sans doute fort étrange qu'on cherchât hors du monde ce qu'on a prétendu fuir en sortant du monde, c'est-à-dire, des avantages purement temporels et des douceurs toutes naturelles.

Le grand avantage de la profession religieuse, c'est l'abnégation chrétienne, c'est la mortification des sens, c'est la croix : et voilà sous quel aspect on la doit envisager. Tout ce qui s'éloigne de cette vue, s'éloigne de la vérité, et par conséquent n'est qu'illusion. Je veux donc qu'on ne dissimule rien à une jeune personne qui forme le dessein de se retirer dans la maison de Dieu, et qui s'y sent appelée. Je veux qu'on ne lui déguise rien par de brillantes, mais de fausses peintures; qu'on lui laisse voir toutes les suites du choix qu'elle fait; qu'on lui propose les objets tels qu'ils sont, et qu'on lui montre les épines dont est semée la voie où elle entre. Car qu'est-ce en effet que la vie religieuse, sinon l'Evangile réduit en pratique, et dans la pratique la plus parfaite? et qu'est-ce que l'Evangile, sinon une loi de renoncement à soi-même, de mort à soi-même, de guerre perpétuelle contre soi-même?

Mais on me dira que ces pensées peuvent décourager une âme et la rebuter; et moi je réponds, que c'est de là même au contraire, qu'elle peut et qu'elle doit tirer les motifs les plus propres à la résoudre et à l'affermir dans sa résolution : comment? parce que c'est de là qu'elle apprend à estimer l'état religieux par où il est précisément et souverainement estimable, savoir, comme un état de sanctification, comme un état de perfection, comme un état de salut, comme un état où l'âme religieuse peut amasser chaque jour de nouveaux mérites pour l'éternité, et accumuler sans cesse couronnes sur couronnes. Point capital auquel elle doit uniquement s'attacher, et en quoi elle doit faire consister sur la terre tout son bonheur. Aussi est-ce sur cela seul que le prédicateur lui-même doit insister, et en cela seul qu'il doit renfermer les excellentes prérogatives de la profession religieuse. Quoi qu'il en soit de tout le reste, et quelques couleurs qu'on emploie à l'embellir et à le relever, dès qu'on s'écartera de cette importante considération du salut, je n'hésiterai point à dire en particulier de l'état religieux et des personnes qui s'y engagent, ce que saint Paul disait en général du christianisme et des chrétiens qui le professaient : *Si l'espérance que nous avons se borne à cette vie, de tous les hommes, nous sommes les plus malheureux* (1. Cor. 15).

Voilà ce que je dirai, sans craindre d'en être désavoué par aucun de ceux qui ont quelque connaissance de la vie religieuse, et surtout de ceux qui en ont quelque expérience. Mais du moment qu'on m'alléguera le salut, qu'on me parlera de la vocation religieuse comme d'un gage de prédestination et de salut, qu'on m'y fera reconnaître une prédilection de Dieu, et une providence spéciale par rapport à mon salut, ah! c'est alors que je m'écrierai avec le même saint Paul :

Au milieu de mes tribulations et dans les plus rudes épreuves de mon état, *je suis rempli de consolation, je suis comblé de joie* (II. Cor. 7).

J'ajouterai encore, comme le prophète royal : *Un jour dans votre maison, ô mon Dieu ! vaut mieux pour moi que mille années parmi les pécheurs du siècle* (Ps. 83). Que j'y sois humilié, dans cette maison de mon Dieu, et que j'y occupe les dernières places ; que j'y ressente toutes les incommodités d'une étroite pauvreté, et que j'y porte tout le poids d'une obéissance rigoureuse ; que la nature avec toutes ses convoitises y soit combattue, domptée, immolée : il me suffit que ce soit une maison de salut, pour me la rendre non-seulement supportable, mais agréable, mais aimable. Je n'y demande rien autre chose, et c'est là que je porte toutes mes prétentions. Traiter de la sorte le bonheur de la profession religieuse, c'est prendre dans le sujet ce qu'il y a de solide et de réel, et c'est toujours dans chaque sujet à ce qu'il y a de réel et de solide qu'un prédicateur doit s'arrêter ; autrement il dira de belles paroles qui frapperont l'air, mais sans convaincre les esprits ni toucher les cœurs.

Et il ne faut point me répondre que l'Evangile, après tout, que tous les Pères de l'Eglise, fondés sur la parole de Jésus-Christ, promettent au religieux, non-seulement le centuple de l'autre vie, qui est le salut éternel, mais encore dès cette vie présente, un centuple qui ne peut être autre chose que le repos dont on jouit et toutes les douceurs qui l'accompagnent. Il est vrai que le Sauveur du monde a parlé de ce double centuple, l'un de la vie future, l'autre du temps présent, puisqu'il a dit dans les termes les plus formels : *Personne ne quittera pour moi sa maison, ou ses frères ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou ses héritages, qui dès à présent ne reçoive cent fois autant, et qui, dans le siècle à venir, n'obtienne la vie éternelle* (Matth. 19). Il n'est pas moins vrai que le centuple de cette vie ne peut être, pour une âme religieuse, que la paix qu'elle goûte dans son état, et qui seule vaut cent fois mieux que tous les héritages et tous les biens auxquels elle a renoncé : car c'est ainsi que les interprètes vérifient ce beau passage de saint Marc, et qu'ils entendent la promesse du Fils de Dieu. Mais qu'est-ce que cette paix ? voilà l'article essentiel et sur quoi de jeunes personnes peuvent être dans une erreur dont il est bon de les détromper, au lieu de les y entretenir par des discours flatteurs et de vaines exagérations.

Quand Jésus-Christ donna la paix à ses disciples, il les avertit en même temps que ce n'était point une paix telle que le monde la conçoit ni qu'il la désire. Je vous donne ma paix, leur dit ce divin Maître : c'est la mienne et non point la paix du monde. Cette paix du monde, cette paix fausse et réprouvée, est une paix oisive, molle, fondée sur les aises et les commodités de la vie, sur tout ce qui plait à la nature et qui satisfait l'amour-propre : mais la paix de l'âme religieuse est établie sur des principes tout contraires, sur la haine de soi-même, sur un sacrifice perpétuel de ses appétits sensuels, de ses inclinations, de ses passions, de ses volontés. Tellement que le reli-

gieux ne peut être content de sa retraite, qu'autant qu'il sait s'humilier, se crucifier, se vaincre, se rendre obéissant, pauvre, patient, assidu au travail, exact à ses devoirs, ne se dispensant de rien, ne se ménageant en rien, ne voulant être épargné sur rien. Il lui en doit coûter pour cela; mais, par une espèce de miracle, moins il se ménage, moins il s'épargne lui-même, et plus il sent l'abondance de la paix se répandre dans son cœur.

Et ne voyons-nous pas aussi que c'est justement dans les communautés les plus régulières et les plus austères, qu'on témoigne plus de satisfaction, et qu'on trouve le joug de Jésus-Christ plus doux et son fardeau plus léger? Tout contribue à ce contentement et à cette tranquillité d'une âme vraiment religieuse : l'indifférence où elle est à l'égard de toutes les choses humaines, et son dégagement de tous les intérêts qui causent aux mondains tant d'inquiétudes; l'entier abandonnement de sa personne entre les mains de ses supérieurs, pour se laisser conduire selon leur gré et selon leurs vues; le calme de la conscience, l'attente de cette souveraine béatitude où elle aspire uniquement, et vers laquelle elle travaille chaque jour à s'avancer par de nouveaux progrès; et surtout l'onction intérieure de la grâce divine qui la remplit. Car Dieu, fidèle à sa parole, a mille voix secrètes pour se communiquer à cette âme et pour la combler des plus pures délices.

A en juger par les dehors, on ne voit rien, dans tout le plan de sa vie, que de pénible et de rebutant : clôture, solitude, silence, dépendance continuelle, soumission aveugle, règle gênante, observances incommodes, fonctions laborieuses, exercices humiliants, abstinences, jeûnes, macérations de la chair. Mais, sous ces dehors capables d'effrayer des âmes qui n'ont jamais pénétré plus avant, et qui n'ont appris par nulle épreuve à connaître les mystères de Dieu, combien y a-t-il de ces consolations cachées, suivant le témoignage du prophète, et réservées à ceux qui craignent le Seigneur? combien plus encore y en a-t-il pour ceux qui l'aiment et qui le servent en esprit et en vérité?

De là vient, par une merveille que l'homme terrestre et animal ne comprend pas et ne comprendra jamais, mais qui se découvre à l'homme religieux et spirituel par l'expérience et le goût le plus sensible; de là, dis-je, il arrive, qu'au lieu que les gens du monde, avec tous leurs biens, tous leurs honneurs, tous leurs plaisirs, sont presque toujours mal contents et se plaignent incessamment de leur sort, le religieux, dans son dénûment, dans son obscurité, sous l'obédience la plus rigide et dans les pratiques les plus mortifiantes, ne cesse point de bénir sa condition, et fournit paisiblement toute sa carrière. La paix qu'il possède est la paix de Dieu; et l'Apôtre, qui l'avait lui-même éprouvé, nous assure que la paix de Dieu est au-dessus de tous les sens et que rien en ce monde ne l'égale. Or voilà, encore une fois, par où je veux qu'on représente aux personnes religieuses le bonheur de leur état. Voilà sur quoi je veux

qu'on insiste, et ce qui servira à exciter leur zèle, leur vigilance, leur ferveur, en leur faisant conclure qu'elles ne seront heureuses que par là ; mais que par là même aussi, elles le seront pleinement et constamment.

II.

Vocation religieuse : combien il est important de s'y rendre fidèle et de la suivre.

Ce n'est point une chose indifférente ni d'une légère importance de manquer à la vocation de Dieu, quand il appelle à l'état religieux. Nous avons là-dessus, dans l'Evangile même, un exemple, qui, seul, suffira pour nous faire entendre à quoi s'expose quiconque ferme l'oreille à la voix du Seigneur et résiste à l'attrait de sa grâce. Examinons-en toutes les circonstances, et il nous sera aisé de comprendre où peut enfin conduire une infidélité, sur un point aussi essentiel que celui-ci, et quelles en sont les suites malheureuses.

Cet exemple si convaincant, c'est celui de ce jeune homme qui s'adressa au Fils de Dieu, pour apprendre de ce divin Maître, comment il pourrait parvenir à la vie éternelle. *Gardez les commandements* (Matth. 19), lui répondit le Sauveur du monde. Sur quoi ce jeune homme répliqua : *Seigneur, c'est ce que j'ai fait jusques à présent, et ce que je fais encore.* Sainte disposition où se trouvent communément ceux à qui Dieu inspire le dessein de la retraite, et qu'il veut s'attacher plus étroitement dans la religion. Ce sont de jeunes gens dont les mœurs sont assez réglées, et dont le monde jusque-là n'a corrompu ni l'esprit ni le cœur. Quoi qu'il en soit, Jésus-Christ parut touché de la réponse du jeune homme qui lui parlait ; il témoigna concevoir pour lui une affection particulière ; il l'envisagea d'un œil de bienveillance ; et l'invitant à une sainteté plus relevée : *Si vous voulez*, lui dit-il, *être parfait, allez, vendez tous vos biens, donnez-les aux pauvres et suivez-moi.* Voilà à peu près la vocation religieuse ; mais c'est là même que le zèle de ce jeune homme commence à se refroidir : la proposition du Fils de Dieu l'étonne ; il lui est dur d'abandonner tous ses héritages et de se défaire ; cette pensée l'attriste, il ne saurait s'y résoudre, il se retire. De là, que s'ensuit-il, et qu'en doit-on naturellement conclure ? sinon que ce jeune homme quittait les voies de la perfection qui lui étaient ouvertes, sans quitter néanmoins les voies du salut, puisqu'il gardait les préceptes, et que, pour être sauvé, c'est assez de les avoir observés. Mais le Fils de Dieu conclut bien autrement ; car, se tournant vers ses disciples : *Je vous dis en vérité*, s'écrie-t-il, *difficilement un riche entrera dans le royaume des cieux* (Matth. 19). Quelle conclusion ! Quoiqu'elle regardât tous les riches en général, elle avait un rapport particulier à ce jeune homme, qui possédait de grands biens, et qui, par attachement aux richesses temporelles, avait seulement refusé de tendre à

une plus haute perfection que la simple pratique des commandements. D'où il semblait que le Sauveur du monde ne dût tirer d'autre conséquence que celle-ci : *Difficilement un riche parviendra à la perfection de mon Evangile.* Cependant il ne s'en tient pas là; mais il déclare expressément que ce riche de qui il s'agissait, aurait bien de la peine à se sauver, et qu'il était fort à craindre qu'il ne se sauvât jamais : pourquoi? parce que, si la perfection qu'on lui avait proposée n'était pour les autres qu'un conseil, elle était devenue pour lui une obligation, en vertu de la grâce spéciale qui l'y appelait, et qu'il rendait inutile par sa résistance.

Il y va donc du salut; et en faut-il davantage pour déterminer une jeune personne que la vocation divine porte à la vie religieuse, et qui sur cela se croit suffisamment instruite des volontés du Seigneur? C'est là qu'elle doit imiter, autant qu'il lui est possible, la promptitude et l'ardeur de Madeleine, qui, dans le moment, quitta tout, dès qu'on vint lui dire : *Le Maître est ici, et il vous demande* (Joan. 11). Et parce qu'une telle résolution est quelquefois sujette, ou par une considération de fortune, ou par une affection naturelle, à de grandes contradictions de la part d'une famille, c'est là que lui est non-seulement permise, mais en quelque sorte ordonnée, une pieuse dureté, pour voir, sans se troubler, le trouble d'un père, et sans s'attendrir, les larmes d'une mère. *Car je veux sauver mon âme,* disait, dans une pareille conjoncture, la généreuse Paule. Cette seule raison répond à tout, et tout doit céder à un intérêt qui est au-dessus de tout.

De là même nous devons juger combien, de leur part, des parents se rendent coupables lorsqu'ils s'opposent à la vocation de leurs enfants, et qu'ils les empêchent de suivre la voix de Dieu qui se fait entendre à eux. C'est s'opposer à Dieu même en s'opposant à ses desseins, et c'est détourner des enfants de la voie du salut qui leur est marquée. On me dira qu'on ne prétend point absolument les détourner de la profession religieuse, mais qu'on veut seulement éprouver leur vocation, c'est-à-dire, ainsi que s'en expliquent des parents, même assez chrétiens d'ailleurs, qu'on veut, par exemple, que cette fille n'agisse point en aveugle; qu'on veut qu'elle sache ce qu'elle quitte, et pour cela qu'elle voie le monde, qu'elle le connaisse avant que d'y renoncer. Principe spécieux et raisonnable dans l'apparence, mais dans la pratique très-dangereux, et souvent en effet très-pernicieux. On en sera convaincu par une réflexion que peu de gens font, et qui néanmoins est solide et importante. Car, à quoi se réduit cette connaissance du monde qu'on prétend donner à une jeune personne? Elle consiste à lui faire voir ce qui peut lui inspirer du goût pour le monde, sans lui faire en même temps connaître ce qui est capable de l'en dégoûter. De sorte que, d'une part, on lui présente le poison, sans lui présenter, d'autre part, le contre-poison; et de cette manière on la jette dans le péril le plus évident, et on l'expose à la tentation la plus forte. Développons ceci davantage, et faisons-le mieux comprendre.

Si l'on pouvait dessiller les yeux à une jeune fille, et lui révéler les secrets des cœurs; si l'on pouvait la rendre témoin de ce qui se passe dans l'intérieur des familles, et lui découvrir toutes les peines, tous les chagrins, toutes les traverses dont le faux bonheur du monde est accompagné, ce serait pour elle un préservatif : mais tout cela ne s'apprend que par l'expérience; et cette expérience, elle ne peut encore l'avoir acquise dans l'âge où elle est. Cependant on la produit dans le monde, on la pare des ornements du monde, on la mène dans les compagnies du monde, on la fait entrer dans les parties de plaisir, dans les jeux, dans les spectacles du monde. Elle n'aperçoit devant elle qu'une figure brillante et agréable, qui l'éblouit, et qui naturellement doit lui plaire. D'où il arrive de deux choses l'une : ou qu'elle se laisse prendre à l'attrait, et qu'elle succombe à l'occasion, perdant ses premiers sentiments et manquant aux desseins de Dieu sur elle; ou du moins que, persistant dans sa résolution, et se mettant en devoir de l'accomplir, elle emporte avec elle une idée du monde qui ne servira qu'à la troubler à certains moments d'amertume et d'ennui presque inévitables, jusque dans les plus saintes communautés. Or, pour ne rien dire de plus, il vaudrait assurément beaucoup mieux la préserver de telles occasions, et prévenir de si mauvais effets. Mais elle ne connaîtra donc point le monde? Qu'est-il nécessaire qu'elle le connaisse, puisque Dieu même la retire justement du monde, afin qu'elle ne le connaisse point? Plût au ciel que bien d'autres ne l'eussent jamais connu! Quoi qu'il en soit, c'est une victime que le Seigneur s'est réservée. Contentez-vous que, de votre côté, son choix soit pleinement libre, et du reste laissez-la marcher à l'autel le bandeau sur les yeux. Dieu l'y attend, et il saura bien, dans sa sainte maison, l'éprouver lui-même, autant qu'il faut et selon qu'il faut. Elle ne peut être en de meilleures mains.

J'ai dit que ce devait être assez pour vous qu'en se dévouant à l'état religieux, son choix, de votre part, fût pleinement libre; et en cela j'ai voulu marquer un autre excès où se portent des parents tout mondains, par des vues également contraires, et à l'esprit du christianisme, et aux sentiments de l'humanité. Car, quelque respectable et quelque inviolable que soit la liberté des enfants au regard de la vocation, surtout de la vocation religieuse, on abuse de l'autorité qu'on a sur eux, en l'étendant jusque sur leur volonté; et sans les consulter, ni consulter Dieu, on les détermine, par une espèce de contrainte, à une profession qui ne leur convient en aucune sorte, et à laquelle ils ne conviennent point, puisque ce n'est point l'état où ils se sentent appelés. Or, qu'est-ce que cela? Je n'en puis donner une figure plus juste, mais tout ensemble plus terrible, que ce qui nous est présenté dans l'Ecriture; le voici.

On ne peut lire sans horreur ce qui est dit au psaume cent cinquième, où le prophète rapporte que les Juifs, séduits par les nations étrangères, et engagés dans leur idolâtrie, conduisaient eux-mêmes leurs propres enfants aux pieds des idoles, et que là, sans

respect de la nature et de ses droits, ils versaient le sang de ces innocentes victimes, et les immolaient aux démons. Quels meurtres! quels parricides! Mais je puis le dire, et ce ne sera point une exagération : voilà ce que nous voyons encore de nos jours, quand les pères et les mères, trompés par les fausses maximes du monde, font violence à des enfants pour les bannir de la maison paternelle, et les confiner dans un cloître. Que dis-je, après tout? ce n'est point aux démons, c'est à Dieu qu'ils les sacrifient. Ah! c'est à Dieu! Hé! ne sait-on pas combien ces parents inhumains sont peu en peine de la gloire de Dieu, et de son service! Mais ce qui les touche, c'est leur cupidité et leur intérêt : ces enfants coûteraient trop à entretenir et il faut à moins de frais s'en défaire. Ce qui les touche, c'est leur ambition démesurée, et la passion d'élever une famille : pour la mieux établir, il faut la soulager, et en réunir les biens, qui se trouveraient partagés entre trop d'héritiers. Ce qui les touche, c'est leur fol amour et leur prédilection pour un fils uniquement cher : il faut qu'il emporte tout, et que l'héritage des autres soit la retraite et la pauvreté religieuse. Ainsi cet intérêt, cette ambition, cette prédilection, voilà les idoles, voilà les démons auxquels sont immolées de tendres victimes dont le sang crie au tribunal de Dieu. Je dis immolées; car c'est leur donner la mort : une mort purement civile, j'en conviens; mais plus dure peut-être que ne le serait la mort naturelle, dès que cette mort, quoique civile seulement, est une mort violente et forcée. Je m'exprime là-dessus en des termes bien forts et biens vifs; mais c'est que je conçois fortement et vivement la chose : et si dans le monde on la concevait de même, tant de pères et de mères y feraient plus d'attention. Heureux ceux qui font au Seigneur un plein sacrifice d'eux-mêmes; mais il ne peut être saint ni agréé de Dieu, si le cœur n'y a part, et si ce n'est un sacrifice volontaire.

III.

Esprit religieux : quels biens il produit; comment il s'éteint, et comment on peut le faire revivre.

Comme il y a une multitude infinie de chrétiens qui ne sont pas vraiment chrétiens, on peut dire qu'il y a bien des religieux qui ne sont pas vraiment religieux. Ainsi l'Apôtre disait en ce même sens, que *tous les descendants d'Israël, quoique descendants d'Israël, n'étaient pas pour cela de vrais Israélites* (Rom. 6) : et que leur manquait-il pour l'être? l'esprit de la loi. Que manque-t-il de même à une infinité de chrétiens, pour être de vrais chrétiens? l'esprit chrétien. Et que manque-il à un grand nombre de religieux pour être de vrais religieux? l'esprit religieux.

Mais qu'est-ce que cet esprit religieux? c'est une sincère estime de sa vocation, et une disposition intérieure et habituelle à remplir

toute la mesure de perfection où l'on se sent appelé en qualité de religieux : si bien que cette perfection religieuse, qu'on sait être de la volonté de Dieu, soit la fin prochaine et immédiate de toutes nos intentions, de toutes nos affections, de toutes nos actions. Tel est l'esprit dont le religieux doit toujours être animé ; telle est l'âme qui doit lui donner la vie, je dis cette vie spirituelle, cette vie divine et surnaturelle sans quoi il ne peut plus être dans la maison de Dieu qu'un membre mort et inutile, soit pour la religion, soit pour lui-même. Il est donc d'une conséquence extrême d'entretenir, autant qu'il est possible, cet esprit dans une communauté religieuse, et dans le cœur de chaque personne religieuse. Quels biens n'est-il pas capable de produire? Quels abus au contraire, quels désordres s'introduisent dans les sociétés les plus régulières, dès qu'il commence à s'éteindre? Comment le perd-on? Comment peut-on le faire revivre et le ressusciter ? Autant de points dignes des plus sérieuses réflexions, et dont il importe infiniment d'être instruit.

I. Et d'abord, quels biens cet esprit religieux n'est-il pas capable de produire? On peut lui appliquer ce que Salomon a dit de la sagesse : *Tous les biens me sont venus avec elle* (Sap. 7). En effet, qu'un religieux soit rempli de cet esprit, de là lui vient le goût de son état, la fidélité à tous les devoirs de son état, l'exactitude aux moindres pratiques de son état, le prix devant Dieu et la sanctification des exercices de son état; enfin, la paix et un parfait contentement dans son état. Que d'avantages! Comprenons-les bien, et considérons-les chacun en particulier.

Le goût de son état : pourquoi? parce qu'alors le religieux estime son état. Or, de l'estime suit naturellement le goût. Et c'est ainsi qu'on a vu, et que nous voyons encore de nos jours tant de personnes religieuses de l'un et de l'autre sexe, s'affectionner à des états dont l'austérité révolte tous les sens, et semble être au-dessus des forces humaines · tellement que la nature des choses paraît changer à leur égard, et que ce qui devrait, selon les sentiments ordinaires, leur inspirer de l'horreur et les rebuter, leur devient un attrait pour les engager et les attacher. La fidélité à tous les devoirs de son état : pourquoi ? parce qu'alors le religieux aspire à la perfection de son état, qu'il la désire véritablement et ardemment, qu'il la désire même uniquement. Or, n'ignorant pas d'ailleurs qu'elle est toute renfermée dans ses devoirs, il s'y porte avec un zèle infatigable et une ferveur que rien n'arrête. Toute son étude, ce sont ses devoirs; toute son occupation, ce sont ses devoirs; toute sa vie, ce sont ses devoirs. Il n'en omet pas un, et il n'y en a pas un où il n'apporte autant de vigilance, et autant de soin, que si c'était le seul dont il fût chargé et dont il eût à répondre. L'exactitude aux moindres pratiques de son état : pourquoi? parce qu'alors le religieux, n'ayant rien plus à cœur que son avancement dans les voies de Dieu, et sachant combien y peuvent contribuer certaines pratiques, qui, sans être proprement des devoirs, ni d'une obligation étroite, sont néanmoins des usages

communs, et des coutumes établies, il s'en fait à lui-même des règles, et comme des lois inviolables. Rien n'est petit pour lui, dès que c'est un moyen de s'élever à Dieu et de faire quelques progrès dans l'humilité, dans la charité, dans l'obéissance, dans la mortification et la patience, dans toutes les vertus. Il embrasse tout, il se réduit à tout, il profite de tout. Le prix devant Dieu et la sanctification des exercices de son état : pourquoi? parce qu'alors le religieux, ayant toujours Dieu présent, et en conservant partout le souvenir, il ne se conduit que par des vues supérieures et toutes religieuses. Point d'autre principe qui le fasse agir, point d'autre motif que le bon plaisir de Dieu. Or, ce qui donne à toutes nos œuvres un caractère de sainteté plus excellent, et ce qui en rehausse particulièrement la valeur, c'est la sainteté même du principe d'où elles partent, et l'excellence du motif qui les accompagne.

Enfin la paix, et un parfait contentement dans son état; dernier avantage, qui est la suite immanquable des autres. Car le religieux, aimant son état, goûtant tous les devoirs de son état, s'affectionnant aux moindres pratiques de son état, envisageant Dieu dans tous les exercices de son état, et y trouvant un trésor de mérites qu'il amasse et qu'il grossit d'un jour à l'autre, doit, par une conséquence infaillible, se plaire dans son état, et y ressentir les plus solides consolations. C'est ce que mille exemples jusques à présent ont vérifié; et comme le bras de Dieu n'est point raccourci, et que sa grâce, malgré l'iniquité du siècle, opère toujours avec la même onction, c'est encore maintenant ce que mille exemples vérifient. Ces consolations au reste, cette onction que Dieu répand dans l'âme religieuse, n'ont rien de ces plaisirs grossiers, ni de ces vaines douceurs où les mondains font consister leur prétendu bonheur. Ce sont des consolations toutes pures, toutes célestes, qui, par l'alliance la plus merveilleuse, s'accordent avec toutes les rigueurs de l'abnégation évangélique, et toute la sévérité de la pénitence. Car voilà le miracle que nous ne pouvons assez admirer : dans une vie où la nature est incessamment combattue; où chaque jour elle est domptée, mortifiée, crucifiée, on jouit d'un repos inaltérable, on ne cesse point de bénir son sort, et l'on s'y estime plus heureux qu'au milieu de toutes les pompes et de toutes les joies du monde.

Or, encore une fois, qui fait tout cela? je l'ai dit : l'esprit religieux. Esprit intérieur, qui, du fond de l'âme où il réside, se communique au dehors, et se montre dans tout l'extérieur du religieux : dans ses discours, dans son air, dans sa marche, dans toutes ses manières. Les gens du monde s'en aperçoivent bien, et de deux religieux, ils savent bien distinguer celui qui se comporte en religieux, et celui qui parle, qui converse, qui se conduit en séculier. D'où vient le respect qu'ils ont pour l'un, et le mépris qu'ils témoignent quelquefois pour l'autre. Voilà pourquoi, dans ce premier noviciat par où, selon l'ordre et la discipline de l'Eglise, il faut passer, avant que de prendre avec la religion un engagement fixe et immuable, les maîtres

à qui l'on confie le soin de former ces jeunes élèves que Dieu retire du milieu de Babylone, et qu'il rassemble auprès de lui, s'étudient par-dessus tout à leur imprimer profondément cet esprit religieux, et ne leur recommandent rien avec plus d'instance, que de le nourrir dans eux, de l'y fortifier, et de l'y maintenir jusques à la mort. Tant on est persuadé que c'est le premier fondement de l'édifice spirituel qu'ils ont à bâtir; et que de cette racine doivent procéder tous les fruits de justice que Dieu attend d'une vie régulière et conforme à la profession religieuse.

II. Mais, parce que les contraires ne paraissent jamais mieux que lorsqu'on les oppose à leurs contraires, après avoir vu quels biens produit l'esprit religieux, voyons quels abus et quels désordres s'introduisent dans une communauté dès qu'il commence à s'éteindre. Il serait à souhaiter qu'on en eût des preuves moins fréquentes et moins éclatantes; mais on est obligé de le reconnaître, quoiqu'avec une extrême douleur : c'est par là que sont tombées des maisons entières, où la régularité, depuis leur établissement, s'était conservée dans toute sa vigueur, et qui longtemps avaient été l'édification de l'Eglise. Dieu y était servi fidèlement et saintement : la bonne odeur de leur piété se répandait de jour en jour, et se perpétuait d'année en année; tout le public en était instruit, et les regardait comme des asiles de l'innocence chrétienne, et de la pureté des mœurs la plus parfaite. On vantait de tous côtés la tranquillité, l'union, la charité qui y régnait, et qui, d'un grand nombre de sujets, ne faisait qu'un même cœur et qu'une même âme. Mais quelle malheureuse révolution a troublé cette harmonie, et renversé ce bel ordre? comment est arrivé ce changement prodigieux, et cette triste décadence qui a perdu des communautés où l'observance était si exacte, et la règle si bien établie? c'est qu'on y a laissé entrer l'esprit du monde, et que l'esprit du monde en a banni l'esprit religieux; je veux dire, qu'il en a banni l'esprit de retraite, l'esprit d'oraison, l'esprit de dévotion, l'esprit de pauvreté, de pénitence, de soumission; l'esprit de détachement, de renoncement à soi-même, et qu'il y a porté avec lui un esprit de dissipation, un esprit de licence et d'indépendance, un esprit de tiédeur et d'éloignement des choses de Dieu, un esprit de propriété, de commodité, de paresse; un esprit vain, hautain, jaloux des préférences, des distinctions, impatient, délicat, sensible, et la source enfin de mille divisions : car voilà quel est cet esprit du monde qui prend la place de l'esprit de religion.

Faut-il alors s'étonner que cette ivraie, semée dans le champ du père de famille, y étouffe tout le bon grain? Faut-il, dis-je, être surpris qu'une maison se dérange, et qu'elle prenne une face toute nouvelle? que de maison de Dieu qu'elle était, elle devienne une maison de confusion, où les plus anciennes pratiques s'abolissent, où les plus saints réglements sont négligés, où chacun vit selon son gré, et où les fautes demeurent impunies; où il n'y a plus ni subordination à l'égard des supérieurs, ni déférence à leurs avis et à leurs

répréhensions, ni assiduité à la prière, ni zèle pour la fréquentation des sacrements, ni amour de la solitude, ni recueillement, ni pauvreté, ni austérité? S'il y reste encore quelques âmes vraiment religieuses, de quel œil voient-elles une défection si générale et si déplorable, et de quelle amertume sont-elles remplies dans le cœur, quand elles comparent l'état présent où la communauté se trouve réduite, avec ce premier état, cet état florissant dont elles ont été témoins, et dont elles ne peuvent presque plus découvrir le moindre vestige? C'est le sujet de leurs gémissements, d'autant plus douloureux qu'elles se croient moins capables de remédier au mal qui les afflige : car souvent elles sont même obligées de se taire là-dessus, et n'osent s'en expliquer ni déclarer leurs sentiments, parce qu'elles savent que tout ce qu'elles diraient serait mal reçu, et ne servirait qu'à irriter les esprits. Cependant le désordre, bien loin de se corriger, croît tous les jours : à mesure que l'esprit religieux s'en va, une certaine crainte de Dieu s'efface, une certaine tendresse de conscience diminue; on s'enhardit, pour ainsi dire, à faire certains pas, à franchir certaines barrières : et en de telles conjonctures, à quoi n'est-on pas exposé, à quels égarements, à quels scandales? Hélas! le souvenir du passé est sur cela une leçon bien terrible et bien touchante.

Il est vrai, après tout, que de pareilles chutes sont moins ordinaires et moins à craindre pour toute une maison religieuse, que pour quelques particuliers qui s'oublient et qui s'écartent de leurs devoirs. Car, quoique le corps d'une communauté se soutienne, il peut y avoir des membres infirmes et mal affectés, c'est-à-dire, qu'il peut y avoir de mauvais sujets qui se relâchent et qui dégénèrent de la sainteté de leur vocation. Or, n'y en eût-il qu'un seul, il est certain que la cause de son malheur est, ou de n'avoir jamais bien pris l'esprit religieux, ou de l'avoir perdu. Peut-être avec cet esprit avait-il eu d'abord les plus heureux commencements; peut-être était-il entré dans la carrière avec une ardeur et une résolution dont il semblait qu'on dût tout espérer pour l'avenir. Mais ces espérances peu à peu se sont évanouies; au milieu de sa course, il s'est arrêté, il s'est dérouté, il a quitté son chemin; et qui sait quand il le reprendra? Combien d'autres, après s'être égarés comme lui, n'en sont plus revenus! *O aveugles et insensés!* disait saint Paul aux Galates, *vous êtes si dépourvus de raison, qu'ayant commencé par l'esprit, vous finissez maintenant par la chair; vous marchiez bien : pourquoi n'avez-vous pas continué de même, et quel obstacle s'est opposé à votre persévérance* (Galat. 5)? Cet obstacle, à l'égard du religieux dont nous parlons, et à qui nous pouvons appliquer dans toute leur force les paroles de l'Apôtre, c'est qu'il n'a plus le même esprit qui le dirigeait et le gouvernait. Trop de commerce et de distractions au dehors, trop de mouvements même et d'agitations au dedans, omissions trop libres et trop fréquentes de l'observance régulière, négligences et tiédeurs dans ses exercices de piété, nouvelles idées,

nouvelles inclinations, nouvelles prétentions : tout cela insensiblement a déraciné de son cœur les principes de religion où il avait été élevé.

Or, n'ayant plus le même esprit, il n'a plus les mêmes maximes; il ne pense plus comme il pensait, il ne goûte plus ce qu'il goûtait, il n'agit plus dans les mêmes vues qu'il agissait. Son état, qu'il aimait, lui devient ennuyeux et insipide, ses devoirs, auxquels il était inviolablement attaché, lui paraissent incommodes et gênants; mille petites pratiques qui ont passé en coutume, et qu'une sainte ferveur ajoute à la règle, ne sont plus dans son estime que des minuties et des dévotions de novice. Il se ménage, il s'épargne, et tâche de s'adoucir le joug en se déchargeant de tout ce qu'il peut. Ce qu'il observe même, par une obligation dont il n'est pas en son pouvoir de se dispenser, il n'y satisfait qu'à demi, que de mauvaise grâce, qu'avec une espèce de regret, que par un respect humain, que par une crainte servile, et qu'autant qu'il est éclairé de l'œil des supérieurs. Ainsi, dans une langueur mortelle, il traîne une vie lâche, imparfaite et sans mérite. Que dis-je, une vie sans mérite? Plût au ciel qu'elle fût seulement inutile, et qu'elle ne fût pas aussi criminelle qu'elle l'est! Car, dans ce relâchement, il n'est pas possible qu'on ne soit exposé à bien des péchés beaucoup plus griefs qu'on ne les conçoit, et qui, au jugement de Dieu, seront pour la conscience de rudes charges. Puissions-nous y faire présentement toute l'attention nécessaire, et n'attendre pas à y chercher le remède lorsqu'il n'y en aura plus! Il y en a encore; et quel est-il? ce serait un esprit plus religieux. S'il est mort en nous, travaillons à le ranimer : c'est l'entreprise la plus digne de nos soins.

III. En effet, l'esprit religieux ne se retire point si absolument d'une âme qu'on ne puisse le rappeler, et il ne s'amortit point de telle sorte qu'on ne puisse le réveiller et le ressusciter. Vérité dont il est important avant toutes choses de se bien convaincre, et confiance qu'on ne doit jamais perdre, à quelque degré d'attiédissement et d'imperfection qu'on en soit venu. Car le démon, ennemi du progrès spirituel et de la sanctification du religieux, comme il est l'ennemi du salut de tous les hommes, n'a point d'artifice plus dangereux ni plus puissant pour empêcher le retour d'une âme religieuse, et pour s'opposer à la grâce qui la sollicite intérieurement et qui l'attire, que de la décourager, de lui persuader qu'elle ne pourra rentrer dans ses premières voies, ou qu'en y rentrant elle ne pourra s'y maintenir. Elle se représente là-dessus à elle-même des difficultés qu'elle n'ose espérer de vaincre. Elle se sent dans une aridité, une sécheresse, un dégoût et un abattement où il lui semble qu'elle restera toujours, quelque bonne volonté qu'elle ait d'en sortir : mais c'est une illusion. Tout ne dépend que d'un seul point, qui est de faire revivre dans elle l'esprit religieux. Or, pourquoi ne le pourrait-elle pas? Hé! les plus grands pécheurs du siècle peuvent bien, avec l'assistance divine, reprendre l'esprit du christianisme; pourquoi lui serait-il plus diffi-

cile, avec le même secours, de reprendre l'esprit de sa vocation? Il y a des moyens pour cela, et les plus efficaces se réduisent à trois, qui sont la réflexion, l'action, la prière.

Car, si je veux me rétablir dans cet esprit de religion qui m'a fait renoncer au monde, et dont j'ai reçu les prémices en recevant l'habit religieux, ou si je veux le rétablir dans moi, le premier moyen que j'y dois employer est la réflexion. C'est-à-dire, que je dois attentivement considérer, et me remettre devant les yeux ces grands objets dont j'ai ressenti l'impression à certains temps de ma vie, et en certaines rencontres, surtout quand je me suis dévoué à Dieu dans sa sainte maison; que je dois me retracer vivement ces grandes vues que j'avais alors de l'importance de mon salut, du prix de mon âme, de la vanité du monde et de ses dangers, des avantages de la retraite et de la profession religieuse, des desseins de Dieu sur moi et de l'obligation d'y répondre, de mes devoirs envers lui, soit généraux comme chrétien, soit particuliers comme religieux; des hommages qui lui sont dus, des grâces dont il m'a comblé, de la reconnaissance qu'il en attend et qu'il a droit d'en attendre, des promesses que je lui ai faites, de la fidélité constante à quoi elles m'engagent. Frappé de ces idées, je dois ensuite me tourner vers moi-même et contre moi-même; je dois me dire : Où en suis-je, et que fais-je dans mon état, dans cet état de sainteté et de perfection? Je l'ai choisi; mais en le choisissant, que me suis-je proposé, et en m'y consacrant, qu'ai-je prétendu? J'ai voulu mettre en sûreté le salut de mon âme; et jusque dans l'asile où elle devrait être à couvert de tout péril, je la perds. J'ai voulu me garantir de la contagion du monde; et ce monde que je fuyais, je le recherche, je me rapproche de lui à toute occasion, ou je tâche de le rapprocher de moi; je ne me plais qu'avec lui, et tout sans lui m'est un désert et m'ennuie. J'ai voulu me sanctifier par une vie religieuse; mais de bonne foi, qu'est-ce que ma vie? n'est-elle pas moins religieuse que séculière, et combien de personnes séculières vivent beaucoup plus régulièrement et plus religieusement que je ne vis? J'ai voulu me donner à Dieu, et m'y donner sans réserve; j'ai voulu suivre sa voix qui m'appelait, et remplir les desseins de sa providence; j'ai voulu l'honorer, le servir, m'unir à lui par les nœuds les plus étroits; je lui en ai fait au pied de son autel une protestation solennelle : mais en vérité puis-je croire que je sois à lui comme je le dois; que je marche dans ses voies, et que j'accomplisse ses desseins; que je le serve selon qu'il le demande et qu'il le mérite; que je m'acquitte à son égard de tout ce que je lui ai promis, et que je lui garde la fidélité que je lui ai jurée? Hélas! comment pourrais-je me le persuader, lorsque je tiens une conduite dont je ne puis ignorer le déréglement? Voilà, dis-je, quels reproches je dois me faire, et voici ce qu'il y faut ajouter. Car cette conduite si peu religieuse, où doit-elle enfin aboutir? Demeurera-t-elle toujours impunie? Après que mes supérieurs auront eu peut-être assez de condescendance pour la tolérer, Dieu en usera-t-il de même, et quand je

paraîtrai à son tribunal, aura-t-il la même indulgence? Toutes ces pensées, bien approfondies en de sérieuses méditations, sont capables de rallumer le feu dans une âme, et c'est le premier moyen d'y exciter par la réflexion, et d'y renouveler l'esprit religieux.

Le second est l'action. Saint Augustin, au sujet de la foi, parlant à un homme qui dit : *Si je comprenais, je croirais,* lui répond : *Croyez, et vous comprendrez.* On peut faire la même réponse à un religieux. Si j'avais, dites-vous, l'esprit religieux, j'agirais; mais pour l'avoir, agissez : c'est en agissant que vous le formerez dans vous et que vous l'y ferez renaître. Vous l'avez perdu, cet esprit religieux, en cessant de pratiquer les exercices de votre état; et vous le retrouverez en les reprenant. Mais puis-je agir sans cet esprit? vous le pouvez, aidé de la vertu céleste; vous pouvez, dis-je, indépendamment du goût, du sentiment, de la vivacité que donne cet esprit, vous rendre assidu à tout ce qui est de votre règle; vous pouvez, aux heures et aux temps prescrits, vous recueillir devant Dieu et méditer, lire de bons livres et vous y appliquer, rentrer en vous-même et faire l'examen de votre conscience; approcher plus souvent du tribunal de la pénitence, de la sainte table, et y apporter plus de préparation; assister plus exactement aux divins offices, et les réciter avec plus de révérence et plus de modestie; vaquer à toutes vos fonctions, sans en rien omettre ni en rien négliger. Il n'est pas besoin de descendre là-dessus dans un plus long détail. Vous savez assez quelles sont les observances propres de votre institut; vous en voyez la pratique dans votre communauté : soumettez-vous à tout cela, et n'en passez pas un point, quelque léger qu'il soit. Vous y aurez de la peine, j'en conviens; vous n'agirez qu'avec répugnance : mais si vous vous armez d'une généreuse résolution, et que vous teniez ferme, marchant toujours du même pas, et suivant toujours la même route, malgré toutes les épines qui s'y rencontreront, j'ose vous assurer que ce ne sera pas en vain, et je puis vous promettre que l'esprit religieux qui s'était éloigné, ou plutôt que vous aviez vous-même éloigné de vous, reviendra; qu'il ramènera avec lui l'Esprit de Dieu, ou pour mieux dire, que l'Esprit de Dieu le ramènera lui-même, et qu'il vous secondera. Vous serez surpris d'une si heureuse conversion; vous en bénirez mille fois le ciel, et vous vous écrierez comme le saint homme Job : *Ce que mon âme rejetait avec horreur, est maintenant ma plus douce nourriture* (Job. 6). Votre profession et tous ses engagements, bien loin d'être encore pour vous un fardeau aussi pesant qu'ils l'étaient, ou qu'ils vous le semblaient, vous deviendront aisés, et vous porterez le joug du Seigneur avec une sainte allégresse.

Mais achevons, et disons quelque chose du troisième moyen, qui est la prière. Il n'y a rien qu'elle ne puisse obtenir; et voilà ce que le Sauveur des hommes nous a fait entendre dans son Evangile par ces paroles si expresses : *Demandez, et vous recevrez.* Or, si Dieu est toujours disposé à nous écouter, lors même qu'il n'est question que d'affaires humaines et d'intérêts temporels, que sera-ce quand nous

voudrons attirer sur nous les dons de son esprit, et que dans ce dessein nous élèverons vers lui nos cœurs? Ainsi, l'âme religieuse, concevant les dommages infinis que lui a causés la perte qu'elle a faite de l'esprit religieux, et touchée d'un vrai désir de les réparer, n'a point de ressource plus prompte ni plus solide que de recourir à Dieu. Qu'elle lui représente sa misère : Hélas! Seigneur, elle est extrême, et vous en êtes témoin; vous voyez la désolation de mon cœur et le triste abandonnement où il se trouve. Il est en votre présence *comme une paille sans suc et toute desséchée* (Job. 13). Ah! mon Dieu! il n'y a plus rien en moi de religieux que le nom. Qu'elle se reconnaisse coupable, et qu'elle lui en témoigne humblement et affectueusement son repentir. Non, Seigneur, ce n'est point à vous que je puis imputer le désordre de mon état, mais à moi-même; ce n'est point à vous que je puis m'en prendre, mais je n'en dois accuser que moi-même. Je m'en accuse à vos pieds, et je confesse devant vous que j'ai péché; juste sujet de mes regrets et de mes gémissements! S'ils ne sont point encore aussi vifs que je le voudrais, du moins ils sont sincères et vous le savez. Qu'elle implore avec confiance sa miséricorde, et qu'elle lui redemande cet esprit de grâce qui peut seul la relever ou la mettre en disposition de se relever elle-même : Jusqu'à quand, ô mon Dieu! jusqu'à quand? n'y a-t-il donc pas assez de temps que je languis dans le fond de mon indolence, et ne sortirai-je point de mon assoupissement? Daignez me renvoyer votre esprit, et l'esprit de la sainte religion où il vous a plu de m'appeler; avec cet esprit religieux, vous me rendrez la vie; mais sans cet esprit religieux, je n'ai ni sentiment ni mouvement. Qu'elle le fasse souvenir de ses bontés passées et des miracles que sa grâce a opérées en faveur de tant d'autres : Pourquoi, Seigneur, ne ferez-vous pas pour moi ce que vous avez fait pour eux? Ils s'étaient égarés comme moi, et peut-être plus que moi; mais, au premier signe qu'ils ont donné d'un retour véritable, au premier désir qu'ils en ont marqué, vous leur avez tendu les bras, vous les avez recueillis dans votre sein, vous les avez embrasés d'un feu céleste, et revêtus d'une force divine. Leur changement a comblé de consolation toute une communauté; et après en avoir été le scandale, ils en sont devenus l'exemple. Hé! mon Dieu! puissiez-vous répandre sur moi les mêmes bénédictions! J'en ai le même besoin, je les désire avec la même ardeur; il ne tient qu'à vous que je n'en ressente les mêmes effets. Enfin, que l'âme religieuse insiste toujours, et qu'elle ne cesse point de prier, jusqu'à ce que Dieu se soit laissé fléchir, et qu'il l'ait exaucée. Il n'éprouvera pas longtemps sa persévérance; car il n'est point de prière qu'il agrée davantage, parce qu'il n'en est point qui soit plus selon ses vues. Quoi qu'il en soit, on ne peut rechercher avec trop d'empressement, ni demander avec trop d'instance un aussi grand don que l'esprit religieux. C'est le trésor évangélique, trésor caché et tout intérieur, mais si nécessaire et si précieux qu'il faut tout vendre pour l'acheter. Heureux quiconque le possède; plus heureux quiconque le conserve, l'entretient, le fait croître jusques à la mort.

IV.

Habit religieux : ce qu'il signifie, et à quoi il engage.

Ce que l'apôtre saint Paul recommandait aux premiers fidèles, il nous le recommande à tous, qui est *de nous revêtir de Notre Seigneur Jésus-Christ* (Rom. 13). Or, dans un sens spirituel, se revêtir de Jésus-Christ, c'est se remplir l'esprit et le cœur des maximes de Jésus-Christ et de ses sentiments ; c'est conformer sa vie à la vie de Jésus-Christ, et régler toute sa conduite sur ce divin modèle. Mais, prenant les paroles du grand Apôtre plus à la lettre, on peut bien les appliquer à l'habit religieux, et dire plus proprement d'une personne appelée à la religion, et admise à ce saint état, que, dans la cérémonie de sa vêture, c'est de Jésus-Christ qu'elle se revêt. En effet, elle se revêt de la pauvreté de Jésus-Christ, puisque l'habit religieux est un habit pauvre; elle se revêt de l'humilité de Jésus-Christ, puisque l'habit religieux et un habit modeste et humble; elle se revêt de la pénitence de Jésus-Christ, puisque l'habit religieux est un habit pénitent. Ainsi du reste.

Mais entrons en quelque détail, et voyons plus en particulier quel est le mystère du saint habit que nous portons en qualité de religieux. Voyons quels en sont les engagements, quels en sont les avantages, comment il nous instruit de nos obligations, comment il condamne nos relâchements, de quelle manière il nous honore, et de quelle manière nous l'honorons, ou nous le déshonorons, selon l'esprit qui nous anime, et la bonne ou mauvaise édification que nous donnons au dehors. De tout ceci, nous pourrons tirer des leçons très-salutaires, et de puissants motifs pour allumer toute notre ferveur dans la pratique de nos devoirs.

Qu'est-ce que l'habit religieux? c'est, pour user de cette expression, une espèce de sacrement : je veux dire que c'est un signe visible des dispositions intérieures et des sentiments invisibles de l'âme religieuse. Le religieux touché de Dieu, et sentant l'efficace de cette parole évangélique : *Bienheureux les pauvres*, ne se contente pas d'une pauvreté en esprit, mais embrasse réellement la pauvreté de Jésus-Christ par un dépouillement absolu de toutes choses; et c'est pour en faire une profession ouverte qu'il se revêt d'un habit pauvre, afin de donner ainsi à entendre que toute la fortune du monde ne lui est rien, qu'il y a renoncé, et qu'il n'aspire qu'aux richesses immortelles qui lui sont réservées dans le ciel. Le religieux, disciple d'un Dieu humilié, et connaissant toute la vanité du faste et de l'orgueil humain, s'attache à l'humilité de Jésus-Christ; et c'est pour en faire une déclaration publique qu'il se revêt d'un habit modeste et humble, afin de témoigner par là combien il est ennemi de tout ce qui s'appelle pompes du siècle, combien il les méprise, et qu'au lieu de chercher à paraître et à se distinguer par un faux éclat, toute son ambition est de tendre sans cesse vers l'héritage éternel, et d'y briller

dans la splendeur des saints. Le religieux mort à lui-même, ou désirant d'y mourir, et sachant quelle est la corruption des sens, et combien il importe de les tenir dans la sujétion, prend pour son partage la mortification de Jésus-Christ; et c'est pour notifier le choix qu'il fait, qu'il se revêt d'un habit grossier et pénitent; comme s'il disait : Que les mondains, idolâtres de la chair, la flattent et l'entretiennent dans une mollesse criminelle; pour moi, je suivrai mon Sauveur crucifié, et chaque jour je me chargerai de sa croix, et la porterai sur mon corps.

A cet habit religieux, les personnes du sexe ajoutent le voile; ce voile sacré que Tertullien compare à un bouclier, qui sert de défense à l'âme contre tous les scandales où elle pourrait être exposée, et contre tous les assauts de la tentation qu'elle aurait à soutenir. Mais, quoi qu'il en soit de la pensée de ce Père, ce qui est de certain, c'est qu'en se couvrant de ce voile, une vierge chrétienne fait une protestation authentique et solennelle de la résolution où elle est, de fermer désormais les yeux à tous les objets terrestres et profanes; d'étouffer dans elle les deux désirs les plus pernicieux, et néanmoins les plus ordinaires, qui sont le désir de voir et le désir d'être vue; de s'ensevelir toute vivante, et de se cacher dans l'obscurité de la retraite, pour n'être plus du monde et n'avoir plus de rapport avec le monde; de ne s'occuper que du soin de plaire à son divin époux, et de le gagner; de se dévouer uniquement à Dieu, et de n'avoir plus de conversation et de commerce qu'avec Dieu.

Voilà, dis-je, de quoi l'habit religieux est un témoignage sensible; voilà ce qu'il signifie et ce qu'il annonce. Et de là même ce respect qu'il inspire communément aux gens du monde, qui le regardent comme un habit d'honneur. Je dis comme un habit d'honneur : car s'il y a des habits pour le seul usage et la seule commodité, il y en a aussi pour marquer la distinction et la dignité. Ainsi voyons-nous les rois porter dans les grandes solennités le manteau royal, comme le symbole et le caractère de la majesté de leur personne; ainsi voit-on les souverains pontifes vêtus de leur habit de cérémonie qui les fait reconnaître entre tous les prélats de l'Eglise; ainsi les bienheureux mêmes dans le ciel, ont-ils, selon l'expression de l'Ecriture, un *vêtement de gloire*, proportionné au degré de leur béatitude et de leur sainteté. Or, tel est par comparaison l'habit religieux; et c'est ce qui en fait l'ornement et le prix. Car le prix et l'ornement d'un habit ne doit point précisément consister dans la matière qui le compose, mais dans le ministère auquel il est affecté, mais dans la condition, dans l'élévation, dans le rang et la prééminence qu'il représente. D'où vient donc que l'habit de la religion, avec toute sa simplicité et toute sa pauvreté, est cependant si respectable et si honorable? ce ne peut être que parce qu'il représente des amis de Dieu, des hommes spécialement engagés et consacrés à Dieu, des serviteurs et des servantes de Dieu par état, des épouses de Jésus-Christ, des vierges de Jésus-Christ, des pauvres

de Jésus-Christ, des fidèles imitateurs de Jésus-Christ, dont ils ont pris les livrées, et à qui seul ils font gloire d'appartenir.

Ce sont là en effet les premières idées que le monde conçoit d'une personne religieuse, à en juger par son habit. Mais allons plus avant; et de tout cela que doit apprendre le religieux? que doit-il conclure? quel retour doit-il faire sur lui-même? qu'a-t-il à se reprocher, et de quoi doit-il se confondre? C'était la pratique de saint Bernard; il se remettait sans cesse devant les yeux les devoirs de sa profession, et il se demandait : *Où êtes-vous venu, et pourquoi y êtes-vous venu?* Solide réflexion, et utile souvenir qui ne devrait jamais s'effacer de l'esprit d'un religieux.

Car, c'est à peu près comme saint Barnard, et même avec plus de sujet que saint Bernard, qu'il doit s'interroger souvent lui-même et se demander : Quel est l'habit que je porte, et qu'ai-je prétendu, ou qu'ai-je dû me proposer en le recevant? C'est un habit pauvre, par où je professe devant le monde la pauvreté de Jésus-Christ : hé! qu'est-ce donc d'avoir, sous cet habit pauvre, des sentiments tout opposés à la pauvreté que j'ai choisie; de veiller avec tant de soin à ce que rien ne me manque; de trouver si étrange que quelque chose me soit refusé; de ne pouvoir me réduire au nécessaire, mais de rechercher avec un empressement extrême des superfluités qui m'accommodent; de n'avoir point de repos qu'elles ne me soient accordées, et d'imaginer mille prétextes pour m'en justifier l'usage; d'affecter même quelquefois (pitoyable faiblesse dont les sociétés religieuses ne sont pas toujours exemptes) d'affecter, pour ainsi dire, jusque dans le sac et le cilice, un arrangement, un air de propreté, qui se ressent de l'esprit mondain dont mon cœur ne s'est encore jamais bien dégagé? C'est un habit modeste et humble, par où je professe l'humilité de Jésus-Christ : hé! qu'est-ce donc de conserver, sous cet habit humble et modeste, des sentiments tout contraires à l'humilité chrétienne, de savoir si peu m'abaisser, céder dans les rencontres, supporter un mépris, écouter un avertissement; de désirer avec tant d'ardeur certaines préférences, certaines places qui piquent mon orgueil, et de prendre tant de mesures pour les emporter; de nourrir au fond de mon cœur tant de jalousies secrètes contre ceux ou celles à qui l'on donne l'ascendant sur moi, et qui sont dans une certaine estime à laquelle je n'ai pu encore parvenir; de faire tant d'attention à tout ce qui est capable, ou de me causer le moindre désavantage, ou de me procurer le moindre éclat, parce que l'un blesse ma vanité, et qu'elle se repaît de l'autre? C'est un habit grossier et pénitent, par où je professe devant le monde la mortification de Jésus-Christ : hé! qu'est-ce donc, dans cet habit pénitent et grossier, d'être d'une si grande délicatesse sur ce qui concerne ma personne, mes aises, mes commodités : ne voulant me gêner en rien; fuyant, autant que je le puis, la peine et le travail; usant de toutes les fausses raisons que mon imagination me suggère, pour m'adoucir la rigueur de l'observance régulière et pour m'en décharger; me laissant abattre à

la plus légère infirmité qui m'arrive, et m'en servant pour demander des dispenses et obtenir des soulagements dont je pourrais fort bien me passer; enfin, vivant au gré de mes sens, et ne leur faisant aucune violence?

Mais qu'est-ce encore, sous un voile qui me consacre à la solitude et au silence d'une vie retirée, et qui me fait disparaître aux yeux du monde pour me séparer du monde; sous un voile qui marque le détachement, le recueillement, l'esprit intérieur si propre de ma vocation : qu'est-ce, dis-je, sous ce voile, d'aimer toutefois le monde; c'est-à-dire d'aimer les visites du monde, les conversations du monde, les liaisons avec le monde, d'y prendre un goût qui m'attache le cœur, qui me distrait et me dissipe, qui me détourne de mes exercices et me les rend ennuyeux, qui me refroidit dans l'oraison, dans la communion; qui, peu à peu, éteint dans moi toute la ferveur de la dévotion et tout le zèle de mon avancement et de ma perfection; qui peut-être, à certaines heures, me retrace assez vivement les pensées du monde, pour me faire soupirer dans mes liens, et regretter presque la liberté que j'ai sacrifiée?

Qu'est-ce en effet que tout cela? Quelle contrariété entre l'habit et les sentiments! et, dans cette contrariété, à qui peut-on mieux comparer le religieux, qu'à ces faux prophètes qui, selon l'expression de l'Evangile, se montraient sous des vêtements de brebis, mais qui, dans le fond, n'étaient rien moins que ce qu'ils paraissaient? L'habit religieux n'est donc alors qu'une hypocrisie, qui peut en imposer aux hommes, mais qui ne peut tromper Dieu.

C'est bien pis quand le monde même vient à s'apercevoir d'une telle contradiction. Et comment ne s'en apercevrait-il pas? Car, outre qu'il est d'une critique et d'une pénétration extrême à l'égard des religieux, il faut convenir que, comme il y a des séculiers qui, sous l'habit du monde, font voir des sentiments tout religieux, il n'y a que trop de religieux qui, sous l'habit de religion, font voir des sentiments tout séculiers. On les découvre à leurs manières libres, à leurs airs évaporés, à leurs paroles peu mesurées et peu discrètes, sans retenue et sans nulle considération. Le monde, qui les voit et qui les entend, en est surpris; et s'il ne leur témoigne pas la surprise où il est, si même devant eux il semble leur applaudir, il sait bien s'en expliquer dès qu'ils se sont retirés. Sont-ce là, dit-on, des religieux? Ils pensent comme nous, ils parlent comme nous, ils agissent comme nous : à l'habit près, quelle différence y a-t-il entre eux et nous?

Scandale qui retombe sur l'habit même, et qui le déshonore; mais faisons-le cesser, ce scandale qui se répand si aisément et si vite. Il ne tient qu'à nous, et nous le pouvons par une conduite digne de notre profession. Ne soyons pas religieux seulement par l'habit; mais que notre habit et nos mœurs s'accordent parfaitement ensemble. Craignons que ce saint habit ne devienne un témoin irréprochable, quand nous paraîtrons au jugement de Dieu. Soutenons-en la sainte-

té, et honorons-le de telle sorte par une fidélité entière et une exacte régularité, que ce soit pour nous une robe de noces, avec laquelle nous puissions être reçus au festin de l'Epoux, et avoir part au banquet céleste.

V.

Vœux de religion, ou Sacrifice religieux.

Ce qui fait essentiellement le religieux, ce sont les trois vœux de religion; et il faut bien que la profession de ces vœux soit quelque chose de grand et de relevé, puisque les Pères de l'Eglise en ont parlé avec tant d'éloges, et qu'ils lui attribuent des qualités si glorieuses et si avantageuses. Car les uns l'ont appelée un second baptême qui efface les péchés, et qui ne fait plus seulement renaître l'âme chrétienne à la vie de la grâce, mais à une vie sainte et à un état de perfection. Les autres l'ont regardée comme un vrai martyre, non point de la foi, mais de la charité : martyre, dit saint Bernard, qui, sans effusion de sang, et sans l'horreur apparente de toutes ces cruautés que les tyrans exerçaient contre les défenseurs du nom chrétien, n'est pas dans le fond, à raison de sa durée, moins rigoureux, et semble même plus difficile à soutenir. Voilà quels ont été les sentiments de ces saints docteurs. Pensées nobles et sublimes, mais auxquelles je ne crois pas néanmoins devoir ici m'attacher, parce qu'il me paraît que le prophète royal, plus directement encore inspiré du ciel, nous donne de cette profession des vœux une idée plus naturelle et plus propre, lorsqu'il nous la représente comme un sacrifice : *Offrez au Seigneur votre Dieu*, ce sont ses paroles, *offrez-lui un sacrifice de louange, et présentez vos vœux au Très-Haut* (Ps. 49).

Sacrifice tout religieux : comment ? en deux manières dont l'alliance est remarquable. En premier lieu, parce que, dans ce sacrifice, c'est le religieux qui, lui-même et en personne, fait la fonction de sacrificateur et de prêtre. Et en second lieu, parce que, dans ce sacrifice, c'est le religieux qui, lui-même et en personne, tient la place d'hostie et de victime. Le religieux, dans la profession de ses vœux, prêtre et victime tout ensemble. Prêtre qui offre, et victime qui est offerte. Prêtre qui offre, et qui, par cette oblation et ce sacrifice, s'engage à Dieu solennellement et authentiquement : victime qui est offerte, et qui, en conséquence de cette oblation et de ce sacrifice, appartient désormais à Dieu spécialement et totalement. Deux rapports sous lesquels toute âme religieuse peut se considérer : deux vues qui lui doivent servir de règle dans la conduite de toute sa vie, et qui l'une et l'autre ont de quoi lui fournir, sur son état et sur les devoirs de son état, des réflexions très-édifiantes et de très-salutaires instructions.

I. C'est le religieux qui, lui-même et en personne, dans la profession de ses vœux, fait la fonction de sacrificateur et de prêtre : pourquoi ? parce que c'est lui-même qui s'oblige, lui-même qui se

voue, lui-même qui se donne, lui-même, en un mot, qui s'immole et se sacrifie. Dieu est présent à ce sacrifice, pour l'agréer; le ministre député de l'Eglise y assiste, pour l'accepter; le peuple fidèle en est spectateur, pour en rendre témoignage et pour le vérifier : mais celui qui le fait, c'est le religieux même, et nul pour lui ne le peut faire. La preuve en est manifeste : car, selon la maxime de la théologie, le vœu est un acte de la volonté, et d'une volonté libre; par conséquent d'une volonté qui agit elle-même, qui se détermine elle-même, qui, en vertu du pouvoir qu'elle a reçu de Dieu sur elle-même, dispose en effet d'elle-même et se lie elle-même. Il est vrai qu'elle est pour cela prévenue et soutenue de la grâce; il est vrai que la vocation divine la presse, la sollicite, l'attire; mais après tout, cette grâce, cet attrait, cette vocation d'en-haut, ce n'est point ce qui forme l'engagement que le religieux contracte avec Dieu. Il faut que la volonté acquiesce, qu'elle consente, qu'elle se livre, et que dans cet acquiescement de la volonté, que dans ce consentement, dans ce dévouement, il n'y ait ni violence, ni contrainte, ni nécessité, ni erreur, ni surprise, rien enfin qui puisse en aucune sorte préjudicier à la liberté de l'homme et à ses droits.

Droits tellement inviolables, et condition si absolument requise dans le religieux, que de là dépend la vérité de son sacrifice, la sainteté de son sacrifice, le mérite et l'utilité de son sacrifice, la stabilité de son sacrifice et sa perpétuité. Tout ceci est important. 1° La vérité de son sacrifice : car, comme il s'agit de la personne du religieux, si ce n'est pas lui qui, de son gré et d'une volonté pure, vient s'offrir et se consacrer, ce ne peut être un vrai sacrifice, puisque ce ne peut être un vrai engagement. En vain paraîtra-t-il au pied de l'autel; en vain, au milieu d'une compagnie attentive à l'écouter, prononcera-t-il d'une voix haute et distincte la formule prescrite et les paroles essentielles : si elles ne sont que dans la bouche et que ce ne soit point de l'intérieur qu'elles partent, tout cet appareil ne sera plus qu'une montre spécieuse et qu'une cérémonie sans effet. Ainsi le décident tous les maîtres de la morale; et c'est conformément à cette doctrine, qu'ils rejettent, comme promesse vaine et de nulle valeur, tout vœu qui n'aurait eu d'autre principe qu'un respect humain, qu'une crainte servile, que de trompeuses espérances, que des menaces capables de troubler le religieux et de le forcer dans son choix. 2° La sainteté de son sacrifice : la raison est que ce qui sanctifie, c'est l'intention, c'est l'esprit. D'où il faut conclure que le sacrifice du religieux n'étant pas accompagné de cette intention, ni animé de cet esprit, il ne devrait être censé, au jugement de Dieu, que pour une action indifférente et morte. Quel honneur en reviendrait à Dieu, qui ne se tient honoré que de la disposition de l'âme? Et qu'ai-je à faire, disait-il aux Juifs, des fruits de la terre que vous apportez dans mon temple, et du sang des animaux qui coule sur mes autels? Tout cela ne m'est rien, tandis que vos cœurs ne sont point à moi, et ne se portent point vers moi. 3° Le mérite et l'utilité de son sacrifice :

Jésus-Christ a promis le centuple en ce monde et la vie éternelle dans l'autre; mais à qui? non pas à celui qu'on aura dépouillé de ses terres et de tous ses héritages; mais à celui qui lui-même et volontairement les aura quittés : non pas à celui qu'on aura éloigné de son père, de sa mère, de ses frères, et de ses sœurs; mais à celui qui lui-même et volontairement se sera séparé d'eux : non pas à celui qu'on aura entraîné après lui; mais à celui qui lui-même et volontairement se sera mis à sa suite. Et en effet, il n'y a rien de méritoire auprès de Dieu, que ce qui nous est volontaire; et Dieu ne mesure le prix de ce que nous faisons, que par l'affection avec laquelle nous le faisons. 4° La stabilité de son sacrifice et sa perpétuité : les vœux de religion sont irrévocables, et par là même ils sont perpétuels, et en quelque manière éternels. Or, ils ne le peuvent être qu'autant que la volonté s'est engagée. Par conséquent, si ce n'était pas elle-même qui se fût engagée, et que l'engagement du religieux n'eût été qu'un engagement faux et apparent, il pourrait le désavouer, il pourrait le révoquer, il pourrait secouer un joug auquel il ne se serait pas soumis, et où il ne se croirait attaché par aucun lien. Il en faut donc revenir à ce point capital, que pour être véritablement, dignement, constamment à Dieu, c'est le religieux qui lui-même doit se présenter et se consacrer; et voilà le sens de ma proposition, quand je dis que dans son sacrifice il doit faire lui-même l'office de sacrificateur et de prêtre.

Grande vérité, qui fournit à l'âme religieuse bien des sujets, et de consolation, et d'instruction, soit dans le temps même où elle s'engage par la profession de ses vœux, soit dans toute la suite et tout le cours de ses années. Et d'abord, quel fonds de consolation, lorsqu'après les épreuves ordinaires, appelée devant le Seigneur pour se déclarer à la face de l'Eglise, et pour consommer son sacrifice par une promesse et une protestation publique, elle peut se dire à elle-même et le dire à Dieu : que ce qui la conduit, ce n'est point un esprit de servitude, qui est l'esprit des esclaves; mais un esprit d'amour, qui est l'esprit des enfants; que ce n'est point un esprit d'intérêt, qui est l'esprit des mercenaires; mais un esprit de religion, qui est l'esprit des élus? Oui, Seigneur, me voici : je viens; mais vous me permettez en même temps de me porter à moi-même le doux témoignage que je viens parce que je le veux; que c'est mon cœur qui vous désire, mon cœur qui vous cherche, et que le don qu'il vous fait n'est point un bien qu'on lui arrache, mais un hommage qu'il vous rend. Bénie soit, mon Dieu! votre miséricorde, qui sait ainsi me mettre en état de goûter le plaisir le plus solide, quand je puis penser que je fais quelque chose pour vous, et que c'est moi qui le fais, sans y être autrement déterminée que par le mouvement de votre divin Esprit, et par ma fidélité à en suivre la sainte impression. Fidélité qui vous honore d'autant plus, et fidélité qui m'est d'autant plus salutaire et plus méritoire, que c'est le fruit d'une volonté plus maîtresse d'elle-même et de ses résolutions.

Telle est, dis-je, et telle doit être la consolation de l'âme religieuse. Consolation durable qui, de ce premier moment où l'âme commence son sacrifice, s'étend jusqu'au dernier moment où elle sort de cette vie mortelle pour passer dans le sein de Dieu. Car il n'en est pas du sacrifice religieux comme des autres sacrifices, qui, sur l'heure et dans un espace de temps très-court, se consomment par l'entière consommation de la victime. Le religieux, tout immolé et tout sacrifié qu'il est, subsiste encore, et peut avoir une nombreuse suite de jours à remplir; mais avec cet avantage, que chaque jour il peut aussi renouveler le même sacrifice. Ce n'est pas un nouvel engagement qu'il contracte, mais c'est le même qu'il confirme. Il n'est plus désormais en son pouvoir de s'en dispenser; mais il est toujours vrai, et il lui suffit de savoir, que c'est lui-même qui se l'est imposé : tellement que cet état, par une heureuse et sainte propagation, se perpétue de jour en jour, ou d'âge en âge, et se communique à toutes ses observances, à toutes ses fonctions, à tous ses emplois, jusqu'à ce qu'il plaise au ciel de finir sa course et de couronner ses mérites.

Ce n'est pas assez : mais de là même quelles instructions tire le religieux? quels motifs pour se soutenir dans la pratique de ses devoirs et pour se reprocher ses relâchements et ses tiédeurs? Hé quoi, j'ai dit, j'ai promis, j'ai voulu! J'ai dit à Dieu : Vous êtes mon Dieu, et je n'ai point d'autre maître à servir. Je lui ai promis une soumission et un attachement sans réserve. Comme je le promettais, je le voulais. Je voulais vivre selon ma règle; je voulais en accomplir toute l'obligation et en acquérir toute la perfection. Or, ce que j'ai voulu si justement et d'une vue si délibérée, ai-je cessé de le vouloir? ou, si je le veux encore, pourquoi ne le veux-je plus avec le même zèle et la même ardeur? Le poids de la régularité me devient rude et pénible, surtout à certains temps; une longue persévérance est sujette à bien des dégoûts et à bien des ennuis : mais j'ai dû prévoir tout cela : que dis-je? je l'ai même en effet prévu; et en le prévoyant, je l'ai accepté. J'en ai donné généreusement et hautement ma parole. Etait-ce pour la révoquer? était-ce pour me démentir? était-ce pour manquer de courage dans l'exécution? Malheur à moi, si je détruisais de la sorte et j'anéantissais la vertu d'un sacrifice où, moi-même et en personne, j'ai fait la fonction de sacrificateur et de prêtre.

II. C'est le religieux qui, lui-même et en personne, dans la profession des vœux, tient la place d'hostie et de victime. Car, dans son sacrifice, ce qu'il offre, ce n'est rien autre chose que lui-même, et que tout ce qui lui peut appartenir. Or, en s'offrant lui-même, il fait à Dieu l'offrande la plus précieuse, la plus honorable, la plus universelle.

1° Offrande la plus précieuse : je dis la plus précieuse, non point absolument et en soi, mais par rapport à celui qui la fait. Expliquons-nous. A me considérer moi-même, tel que je suis et dans le fond de mon être, je ne suis rien, je ne puis rien, je ne dois me

compter pour rien : mais ce rien, après tout, c'est ce que j'ai de plus cher, puisque c'est moi-même, et qu'à tout être, rien après Dieu n'est plus cher que soi-même. Quand donc je me donne moi-même, je fais de ma part le don le plus grand. Dieu dit à Abraham : *Prends Isaac ; c'est ton fils unique et tu l'aimes : cependant je veux que tu le conduises sur la montagne, et que là tu me le sacrifies* (Genes. 22); car je te le demande. Le saint patriarche obéit ; il mena son fils au lieu qui lui était marqué ; il éleva lui-même le bûcher où il devait l'immoler, se mit en état de le frapper selon l'ordre qu'il en avait reçu ; et si l'ange du Seigneur ne lui eût arrêté le bras, c'était fait d'Isaac, et bientôt le sang de ce fils bien-aimé allait être répandu et sa vie terminée. Voilà ce que toute la postérité a comblé d'éloges et canonisé comme un des sacrifices les plus saints et les plus mémorables. Voilà ce qui plut singulièrement à Dieu, et ce qu'il regarda comme un des monuments les plus certains et les plus sensibles de la religion d'Abraham et de sa foi : *C'est maintenant que je connais combien tu me crains, puisque tu n'as pas même épargné ton fils unique.* Le Seigneur n'en demeure pas là ; mais sa libéralité le porte encore plus loin : *Parce que tu as fait cela, et que, pour me témoigner ton amour, tu n'as point eu d'égard à ton propre fils, je te bénirai, je multiplierai ta race, je la rendrai aussi nombreuse que les étoiles du ciel.*

Or, sans prétendre rabaisser en aucune manière un sacrifice dont l'Ecriture a tant exalté le mérite, et que Dieu récompensa si abondamment et si magnifiquement, il est vrai du reste qu'Abraham, en sacrifiant Isaac, ne se sacrifiait pas lui-même. Il sacrifiait un fils. Dans ce fils, le seul appui de sa famille, et le seul par qui son nom dût se perpétuer, il sacrifiait toutes ses espérances pour l'avenir : mais encore une fois, ce fils, ce n'était pas lui-même ; et il en faut toujours revenir à la maxime de l'Evangile, qu'il n'y a point de sacrifice pareil à celui de donner sa vie pour ses amis et de se donner soi-même. Avantage inestimable du religieux ; et c'est par là qu'il pratique à la lettre, et dans toute la force de son sens, cette grande leçon du Sauveur des hommes : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même* (Matth. 16). Prenez grade, remarque saint Grégoire pape, c'est beaucoup de renoncer à ce qu'on possède, mais ce n'est pas tout ; le point difficile et le souverain degré, c'est de renoncer à ce qu'on est et à sa personne (1).

2° Offrande la plus honorable : comment ? par la raison même que c'est l'offrande la plus précieuse. Et en effet, le prix de la victime augmente le prix du sacrifice ; et le prix du sacrifice honore le maître à qui il est présenté. Dans l'ancienne loi, on offrait à Dieu les fruits de la terre, on lui offrait le sang des boucs et des taureaux. Il ne rejetait point ces victimes, il voulait bien les accepter ; mais

(1) *Minus est abnegare quod habet : valdè autem multùm est abnegare quod est* (Greg. hom. 32. in Evang.).

dans le fond était-ce des victimes dignes de ce souverain Etre, et de quel œil voyait-il ses autels ensanglantés de telles hosties? Il n'y a qu'à l'entendre s'en déclarer à son peuple par la bouche du roi prophète, et dans les termes les plus énergiques et les plus formels : *Ecoute, Israël, et reçois ce témoignage de ma part. Je ne dédaigne point tes sacrifices ; je veux même les avoir continuellement devant mes yeux, afin qu'ils me sollicitent sans cesse à te faire du bien. Mais sais-tu*, poursuit le Seigneur, *sais-tu ce que j'agréerais au delà de tout le reste, et ce qui conviendrait mille fois plus à ma grandeur? ce ne sont point les prémices de tes campagnes ou de tes troupeaux. Et que m'importe tout cela? si j'ai faim, si je suis pressé de la soif, est-ce à toi que j'aurai recours, et tout l'univers n'est-il pas à moi* (Ps. 49)? Mais par où donc, ô le Dieu de nos pères? reconnaîtrons-nous votre suprême puissance, et ce domaine absolu qui soumet à votre empire tous les êtres créés? Quel tribut exigez-vous pour cela de nous? point d'autre que vous-mêmes, répond le Dieu tout-puissant. De tout ce que vous pouvez m'offrir entre les êtres sensibles et dépourvus de raison, rien ne vous égale vous-mêmes, et rien ne doit plus servir à ma gloire : car ma gloire, c'est que l'homme, que cet homme, l'une des plus nobles créatures qui soient sorties de mon sein, que cet homme formé à la ressemblance et marqué du sceau de son Créateur, que cet homme que *j'ai mis dans les mains de son conseil* (Eccl. 15), et à qui j'ai laissé la disposition de lui-même, n'en veuille point autrement disposer que pour moi et que pour se dévouer à moi. Voilà le sacrifice dont je suis jaloux. Or, ce que Dieu, dès les premiers temps, disait aux Israélites, c'est avec bien plus de sujet ce que, dans la loi évangélique, il dit à l'âme religieuse; et ce qu'elle fait en se sacrifiant, selon le langage de l'Apôtre, comme une *hostie vivante, sainte, agréable à Dieu, et lui rendant* par ce sacrifice d'elle-même *le culte raisonnable* qu'elle lui doit, et qui lui est le plus glorieux (Rom. 12).

3° Offrande la plus universelle : se donner soi-même, c'est tout donner. Il n'y a pour l'homme que trois sortes de biens naturels : biens de la fortune, biens du corps, biens de l'âme. Biens de la fortune, qui sont les richesses temporelles ; biens du corps, qui sont les plaisirs des sens ; biens de l'âme, qui sont l'entendement et la volonté : or, le religieux, en se donnant lui-même, donne et sacrifie tout cela. Biens de la fortune, c'est ce qu'il donne et ce qu'il sacrifie par le vœu de pauvreté ; biens du corps, c'est ce qu'il donne et ce qu'il sacrifie par le vœu de chasteté; biens de l'âme, c'est ce qu'il donne et ce qu'il sacrifie par le vœu d'obéissance. Que lui reste-t-il donc? rien. Mais je me trompe, et s'il ne lui reste rien en effet, mille choses peuvent lui rester en espérances, en prétentions, en désirs. C'est la belle pensée de l'abbé Rupert, et la voici : Car quand je me trouverais, par le malheur de ma naissance et de ma condition, dans un dénuement entier, et que de tous les biens humains je n'en posséderais aucun, du moins pourrais-je en prétendre la posses-

sion par une infinité de droits légitimes que je serais capable d'acquérir; du moins pourrais-je en espérer la possession par mille voies justes et mille moyens qu'il me serait permis de mettre en usage; du moins pourrais-je en désirer la possession, et sans bornes porter mes souhaits à tout ce que je verrais et à tout ce que j'imaginerais. Je le pourrais, dis-je, comme tout autre que moi le pourrait de même : pourquoi? parce que si l'être de l'homme est limité, sa convoitise ne l'est pas, et que son cœur, quelque étroite qu'en soit l'étendue, a néanmoins assez de capacité pour renfermer tout le monde.

On me dira que ces prétentions, ces espérances, ces désirs n'ont rien de réel; que ce sont de simples idées et communément de vaines chimères : je le veux; mais c'est justement en quoi je crois devoir admirer davantage l'efficace et la vertu du sacrifice religieux. Car c'est dans ce sacrifice où le religieux se donne lui-même, qu'il donne conséquemment et qu'il sacrifie toutes ces prétentions, toutes ces espérances, tous ces désirs; et c'est là même aussi que Dieu, dans l'acceptation qu'il fait de ce sacrifice, considère ces prétentions comme si c'étaient des titres solides, reçoit ces espérances comme si c'étaient des biens assurés et présents, compte ces désirs comme si c'étaient des possessions actuelles et véritables. Et voilà comment les Pères entendent ces paroles de saint Pierre à Jésus-Christ : *Seigneur, nous avons tout quitté pour vous suivre* (Matth. 19). Quelle confiance, dit saint Jérôme! Qu'était-ce que Simon-Pierre? un pauvre pêcheur. Qu'avait-il quitté? des filets qui faisaient toute sa richesse, et qui lui servaient à gagner sa vie. Cependant il semble qu'il eût quitté l'état le plus opulent et le plus abondant : *Nous avons tout quitté.* Ah! il est vrai, Pierre, dans le fond à proprement parler, n'avait rien quitté ; mais, selon l'esprit et dans la préparation de son cœur, il avait tout quitté, parce qu'il avait quitté l'affection de tout avoir, ou, pour mieux dire, toute affection d'avoir. Il avait quitté toute la terre, parce que s'il eût eu le domaine de toute la terre, il y eût renoncé en vue de Dieu et en vue de Jésus-Christ son Sauveur et Fils de Dieu. Ainsi, ce ne doit point être une proposition outrée, si j'avance, selon que je viens de l'expliquer, que le religieux, par l'offrande qu'il fait de soi-même à Dieu, lui offre dans soi-même et avec soi-même tout l'univers.

Sacrifice dont la gloire, quoique rapportée à Dieu seul, rejaillit néanmoins sur l'âme religieuse, puisque c'est en vertu de cette offrande que le religieux devient, non-seulement devant Dieu, mais devant les hommes et dans l'estime des hommes, une personne sacrée. Sacrifice auquel sont attachées les plus grandes récompenses de Dieu, soit pour ce monde, soit pour l'autre. Et sacrifice aussi qui, depuis le jour de la profession des vœux jusqu'au dernier jour de la vie, engage indispensablement le religieux à se tenir dans un état perpétuel de victime. Or; qu'est-ce que cet état? il y en a peu qui le comprennent bien, et encore moins qui veuillent bien s'y réduire et en embrasser toute la perfection. Car être victime, j'entends victime

de Dieu, et l'être par état, c'est n'être plus à soi, ne plus disposer de soi, n'avoir plus aucun droit sur soi et n'en plus prétendre; c'est être uniquement au pouvoir de Dieu, ne plus dépendre que de Dieu, ne plus agir que selon les ordres de Dieu et ses adorables volontés, par quelque organe et de quelque manière qu'il nous les fasse déclarer; c'est être dans un état de mort, et comme un mort, se laisser conduire, gouverner,placer au gré de Dieu et des puissances supérieures à qui Dieu nous a soumis : de sorte que chaque jour nous puissions dire avec l'Apôtre, et dans le même sentiment que l'Apôtre : *Seigneur, tous les jours nous sommes livrés à la mort pour l'amour de vous*, et à chaque moment *nous sommes regardés* et nous nous regardons *comme des victimes qu'on immole* (Rom. 8). Vue admirable pour l'âme religieuse : je suis une victime de mon Dieu. Vue capable de la soutenir dans toutes ses observances, quelque pénibles qu'elles soient et quelques efforts qu'elles demandent. Dans cette considération, à quoi n'est-elle pas préparée? S'il faut prier, veiller, travailler, s'humilier, se mortifier, aux dépens de son repos, aux dépens de sa santé, aux dépens de toutes ses inclinations et à quelques prix que ce puisse être : rien ne l'étonne, quand elle pense que c'est en tout cela qu'elle est victime. Qualité qui la touche d'autant plus, qu'elle voit tant de mondains se faire les victimes de leur ambition, les victimes de leur intérêt, les victimes de leur plaisir et de leurs plus honteuses cupidités, les victimes du monde qui les tyrannise et qui les perd; au lieu qu'étant la victime de Dieu et d'un saint amour de Dieu, elle est la victime de son devoir, la victime de sa perfection, la victime de son salut, la victime de l'éternelle félicité qui lui est réservée et qu'elle s'efforce de mériter.

Voilà pourquoi elle s'estime heureuse, et par où elle l'est en effet. Voilà par où nous pouvons l'être dans la religion. Notre sacrifice n'est point un simple sacrifice; mais c'est un holocauste où toute la victime doit être consommée. Vouloir en retenir quelque chose, ou le reprendre après l'avoir sacrifié, ce serait un larcin que Dieu, selon le terme de l'Ecriture, aurait en horreur, et qui nous exposerait à ses plus rigoureux châtiments. Si là-dessus nous nous sentons coupables par quelque endroit, rougissons de notre infidélité, réparons-la, et, par une protestation toute nouvelle, rendons à Dieu ce que nous lui avons enlevé. Point de réserve avec vous, Seigneur : car vous êtes un maître trop grand pour vous contenter d'un partage indigne de vous. C'est même beaucoup que vous daigniez agréer le sacrifice que je vous ai fait, et que je vous fais encore. Hé! mon Dieu, ce que j'en voudrais retrancher, à qui le donnerais-je? et ce que j'en ai retranché jusques à présent, à qui l'ai-je donné? quoi que ce soit, il est toujours temps de le rapporter à votre autel, et vous êtes toujours prêt à le recevoir. Ne le rejetez pas, Seigneur; et si je l'ai profané, si je l'ai employé, contre vos ordres, à me relâcher de la rigueur de ma règle, ne le méprisez pas, puisque je ne veux plus désormais l'employer, et tout ce que je suis, qu'à vous obéir et à vous plaire.

VI.

Jugement du religieux, ou le Religieux au jugement de Dieu.

C'est une promesse bien consolante pour le religieux, que celle de Jésus-Christ aux Apôtres : *Je vous dis en vérité, qu'au temps de la résurrection, lorsque le Fils de l'Homme sera assis sur le siége de sa majesté, vous qui m'avez suivi, vous serez vous-mêmes assis sur douze siéges, et que vous jugerez les douze tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté pour moi sa maison, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, tous ses héritages, recevra le centuple et la vie éternelle* (Matth. 19). Le religieux, comme les apôtres, a tout quitté. Il a même, dans un sens, beaucoup plus quitté que les apôtres, puisqu'ils ne quittèrent que leurs barques et leurs filets, n'étant que de pauvres pêcheurs. Enfin, c'est au nom de Jésus-Christ et pour Jésus-Christ qu'il a renoncé au monde et à tous les biens du monde. Il a donc part à la promesse du Fils de Dieu ; et elle n'exprime rien de si grand qu'il ne puisse s'appliquer et où il n'ait droit de prétendre. Quelle espérance! quelle récompense! Mais voici d'ailleurs une autre parole bien terrible, sortie de la bouche du même Sauveur, et qui fournit au religieux un fonds inépuisable de réflexions, et des réflexions les plus sérieuses : *On exigera beaucoup de celui à qui l'on a beaucoup donné ; et plus on lui aura confié de talents, plus on lui en redemandera* (Luc. 12). C'est-à-dire, que nous serons jugés selon notre état, et selon les grâces attachées à notre état : de sorte que, plus l'état aura été saint et capable de nous sanctifier, plus nous aurons de comptes à rendre et de châtiments à craindre. Car, suivant ce qui est encore écrit dans l'Evangile : *Le serviteur qui a connu la volonté de son maître, et qui ayant eu plus de moyens pour l'accomplir, l'aura néanmoins négligée et n'aura mis ordre à rien, en sera plus criminel et plus rigoureusement puni* (Luc. 12, v. 47).

Voyons donc un religieux au jugement de Dieu, je dis un religieux tiède, lâche, imparfait, peu soigneux de ses devoirs, et peu zélé pour son avancement et pour sa perfection. Voyons-le à ce jugement redoutable où Dieu ne distinguera les conditions et les professions, que pour en faire la matière et la règle de ses arrêts. C'est là que nous comparaîtrons tous, et que le religieux, comme le reste des hommes, viendra répondre de toute sa vie, et recevoir sa sentence. Ne nous flattons pas que ce soit toujours une sentence favorable. Jusque dans le sacré collége des apôtres, il y a eu un apostat et un réprouvé : nous étonnerons-nous après cela que, dans les plus saints Ordres, il se trouve des sujets indignes de l'habit qu'ils portent, et réservés aux vengeances du Seigneur?

Quoi qu'il en soit, il sera jugé, ce religieux, quel qu'il puisse être; et comment Dieu y procédera-t-il? quelle forme de jugement observera-il? que lui remettra-t-il devant les yeux pour le convaincre?

quatre choses : le bienfait de sa vocation, les devoirs de sa vocation, les moyens qui lui auront été fournis pour remplir sa vocation, enfin l'abus criminel qu'il aura fait des grâces de sa vocation. Tout cela formera contre lui un témoignage qui l'accablera, et qui ne lui laissera nulle excuse pour se justifier.

I. Le bienfait de sa vocation. Dieu ne s'était pas contenté de l'appeler au christianisme, de l'agréger par le baptême au corps de son Eglise, de lui révéler les vérités de son Evangile, et de le faire instruire de ses mystères, de ses commandements, des voies ordinaires du salut. Grâces communes qui doivent suffire à tout chrétien pour l'attacher inviolablement à Dieu. Mais, à l'égard de cette âme religieuse, Dieu avait eu des vues encore plus relevées et plus particulières. Il l'avait regardée comme sa vigne choisie, selon la figure dont il se servait lui-même en parlant de Jérusalem. Cette vigne qu'il voulait faire profiter au centuple, et dont il prétendait recueillir des fruits de sainteté les plus excellents, il l'avait plantée dans une terre de bénédiction. Il se proposait de la voir croître, monter, s'élever, et voilà pourquoi il l'avait distinguée et spécialement élue. C'était de sa part une faveur, une élection toute gratuite; et c'est aussi ce qu'il représentera au religieux, c'est de quoi il lui retracera l'idée la plus vive et le souvenir le plus touchant.

Il lui développera les secrets de sa providence et toute sa conduite; comment il l'avait prédestiné de toute éternité pour être associé à son peuple chéri et à ses plus fidèles amis; comment il l'avait prévenu dès ses plus jeunes années, pour lui inspirer le dégoût du monde et pour l'en séparer; comment, dans un âge faible, il lui avait donné assez de force et assez de courage pour rompre tous les liens de la chair et du sang, et pour vaincre tous les obstacles qui pouvaient le retenir; comment il l'avait reçu dans sa maison, dans son sanctuaire, pour n'y être occupé que des choses divines et pour ne vaquer qu'à de pieux exercices; comment il l'avait appelé aux plus hauts degrés de la sainteté, et il lui en avait ouvert les voies; comment il avait eu en vue de lui faire mener sur la terre, autant qu'il était possible, la vie des anges dans le ciel, de le tenir toujours auprès de lui comme ces esprits bienheureux, et de l'admettre en quelque manière dans sa confidence et dans sa plus intime familiarité. Car telle est, en effet, l'excellence de la vocation religieuse; en voilà les prérogatives et les plus précieux avantages.

II. Les devoirs de sa vocation. Les grâces de Dieu, surtout certaines grâces, portent avec elles leurs obligations; et selon le prix et la mesure de ces grâces, les obligations croissent et s'étendent à des pratiques plus parfaites. De là vient que la sainteté d'un religieux doit autant surpasser la sainteté d'un homme du siècle, que la vocation de l'un est au-dessus de la vocation de l'autre : et c'est pour cela même aussi que l'état religieux consiste essentiellement dans ce sacrifice entier que nous faisons de nous-mêmes par les trois vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance : de pauvreté, en dévouant à Dieu

tous nos biens; de chasteté, en dévouant à Dieu tous nos sens; d'obéissance, en dévouant à Dieu tout notre cœur et toute notre volonté.

C'est encore pour cela que les saints instituteurs, éclairés et inspirés de Dieu, ont ajouté à ces trois engagements, chacun une règle, où, dans un cours d'observances ordonnées et solennellement approuvées, sont contenus et réduits en acte tous les conseils évangéliques, toutes les vertus : le plus pur amour de Dieu, la charité du prochain la plus désintéressée, une mortification continuelle, soit intérieure, soit extérieure; l'humilité, le mépris de sa personne, la patience, la soumission, le recueillement, la retraite, le silence, la modestie, le jeûne, les abstinences; l'assiduité à l'oraison, à l'office divin, aux lectures de piété, aux examens de la conscience, à la confession, à la communion, au travail et aux fonctions de son emploi; en un mot, tout ce qui peut servir à perfectionner l'âme religieuse et à la sanctifier. Devoirs que Dieu détaillera, pour ainsi dire, de point en point, au religieux, sans en omettre un seul article. Voilà votre règle; reconnaissez-la. Voilà ce que vous deviez faire et ce que vous deviez être; vous l'aviez promis, et je l'avais exigé de vous. Et qu'y avait-il en tout cela que de juste, que de convenable à votre profession? il fallait l'honorer comme elle vous honorait; il fallait en soutenir la sainteté. La route vous était tracée : il y fallait marcher.

III. Les moyens qui lui auront été fournis pour remplir sa vocation. Non-seulement Dieu ne nous demande rien d'impossible, mais tout ce qu'il nous demande, quelque difficulté qu'il s'y rencontre, eu égard à notre faiblesse, il prend soin de nous le faciliter par sa grâce, et de nous le rendre praticable. C'est ce qui paraît dans l'état religieux. Si le religieux doit tendre à toute la perfection de l'Evangile, combien de moyens la religion lui met-elle en main pour y parvenir? Qu'épargne-t-elle pour l'instruire, pour l'éclairer, pour l'animer, pour le fortifier, pour le préserver des occasions, pour le relever de ses chutes, pour le régler par de bons modèles, pour allumer sans cesse dans son âme une sainte ferveur et pour l'avancer?

Temps d'épreuve où, tout récemment sorti du monde et novice dans les choses de Dieu, de sages maîtres n'ont d'autre occupation que de le dresser, de l'exercer, de lui former l'esprit et le cœur, de lui enseigner la science des saints et de lui apprendre à la pratiquer. Temps de retraite où, rentrant en lui-même et repassant par ordre les vérités les plus touchantes, il revient de ses dissipations, il se remet de ses langueurs, il pleure ses infidélités et ses négligences, il reprend sa première ardeur et redouble le pas dans la carrière qui lui est marquée. Temps de renouvellement où, pour se lier plus étroitement à Dieu que jamais, et pour serrer les sacrés nœuds qui l'attachent, il ratifie toutes les promesses qu'il a faites; il se reproche les plus légères atteintes qu'il peut y avoir données; il s'engage par de nouvelles protestations, et se rétablit ainsi auprès du Seigneur dont il commençait à s'éloigner. Exercices journaliers : la méditation,

la prière, la visite des autels, l'assistance au chœur, les louanges divines, l'approche des sacrements, les fréquentes revues, les œuvres de pénitence, les entretiens spirituels, les conférences, les exhortations, l'usage des bons livres; vigilance des supérieurs, exemples des égaux, concours unanime des sujets dont une communauté est composée, qui vivent sous la même règle, et qui, par une édification mutuelle et une sainte émulation, se soutiennent les uns les autres. Ajoutez les grâces du ciel, grâces intérieures, grâces particulières, grâces plus abondantes dans les maisons religieuses que partout ailleurs, lumières, sentiments, inspirations.

Que faut-il de plus? et ce que Dieu disait à Israël, n'aurait-il pas droit de le dire à un religieux : *Qu'ai-je pu faire pour vous que je n'aie pas fait* (Isaï. 5)? Je vous ai sauvé de l'Egypte, je vous ai conduit dans une terre de bénédiction, je vous ai nourri de la manne céleste; ma miséricorde vous environnait de toutes parts, et je vous ai recueilli sous mes ailes pour vous défendre de tous vos ennemis. Quelles barrières n'aviez-vous pas à leur opposer? De quelles armes n'étiez-vous pas muni pour les combattre? Que vous demandais-je au-dessus de vos forces; et pour vous seconder, quelle protection, quels soins, quels appuis vous ont été refusés? Vous ne vous plaindrez pas de moi et de ma providence; mais c'est à moi maintenant d'examiner quelles plaintes j'ai à former contre vous, et combien vous êtes redevable à ma justice.

IV. L'abus criminel qu'il aura fait des grâces de sa vocation. Voici le point capital et décisif, voici le terme fatal et le dénouement de cette dangereuse procédure. L'Evangile ne nous annonce rien sur cela que d'effrayant, que de sinistre. Le Fils de Dieu cherche du fruit dans un figuier, et n'y en trouvant point, il le maudit. Le cep de la vigne qui ne produit que des feuilles, est coupé, desséché et mis au feu. Le serviteur qui ne rend que le talent qu'on lui a confié, et qui ne l'a pas fait valoir, est réprouvé du maître. Ainsi, que sera-ce au moment de la mort, à ce moment où le religieux cité, au tribunal de Dieu, paraîtra devant cette souveraine Majesté et aux pieds de ce juge inexorable qui n'a acception de personne? que sera-ce, dis-je, quand Dieu, s'adressant à lui, il lui dira comme ce seigneur à son intendant : *Rendez-moi compte de votre recette* (Luc. 16). Car voilà ce que vous aviez reçu, et à quelles conditions vous l'aviez reçu. Tel était le bienfait de votre vocation, tels étaient les devoirs de votre vocation, tels ont été les moyens qu'on vous a fournis pour remplir votre vocation : à quoi tout cela s'est-il terminé, et de votre part quels en ont été les effets?

Que sera-ce quand Dieu, reprenant le fil et toute la suite de sa vie, pendant les trente, les quarante années, et peut-être davantage, il lui fera voir une vie passée dans l'oisiveté, dans la paresse, dans une tiédeur mortelle et habituelle; une vie dissipée, immortifiée, quelquefois plus sensuelle par proportion et plus mondaine que la vie même du monde; une vie sans attention sur soi-même, sans zèle de

sa perfection, sans goût pour toutes les pratiques de piété, et sans dévotion ; des vœux très-imparfaitement gardés, et souvent tout à fait violés ; des règles, ou méprisées et hautement transgressées, ou observées par nécessité, par crainte, par bienséance, par respect humain ; des actions toutes naturelles, des intentions toutes serviles, des passions très-vives, des conversations très-libres, des paroles très-médisantes et très-malignes, des animosités nourries et invétérées dans le cœur, des impatiences au dehors et des saillies de colère qui n'ont que trop éclaté dans les rencontres, et que trop causé de trouble et de scandale.

Car nous parlons d'un religieux de ce caractère : c'est-à-dire (et faut-il, hélas! que nous soyons contraints de faire un tel aveu!) c'est-à-dire que nous parlons d'un grand nombre de religieux, sans y en comprendre d'autres, dont il serait à souhaiter que les égarements, plus affreux encore et plus déplorables, fussent ensevelis dans un éternel oubli. Or, encore une fois, que sera-ce quand ce religieux se trouvera chargé de répondre à Dieu d'une telle vie, et d'une conduite si peu religieuse? Est-ce là ce que Dieu attendait de lui, et ce qu'il devait en attendre? est-ce là ce que lui-même il avait eu d'abord en vue, lorsqu'il sortit de la maison paternelle, et qu'il se dégagea, avec une détermination si ferme et si constante, de tous les liens du monde, pour se consacrer uniquement au service de Dieu? était-ce là que devait se réduire ce service de Dieu, et en cela qu'il devait consister? Hé! s'il ne s'agissait d'autre chose, qu'était-il nécessaire de faire tant d'efforts, de rompre tant de nœuds, de s'enfermer dans le cloître, et de recevoir, pendant une année de probation, tant de leçons ; de prendre des engagements si saints, si étroits, si irrévocables? Pourquoi tout cet appareil? Il n'y avait qu'à rester dans le siècle, et qu'à y jouir de sa liberté.

Mais allons plus avant ; et que sera-ce encore, quand, pour achever de confondre le religieux, et pour lui ôter toute excuse, Dieu formera contre lui un jugement de comparaison : je veux dire, quand Dieu l'opposera lui-même à lui-même, quand Dieu le comparera avec tant de justes qui vivaient dans le monde et qui s'y sont sanctifiés, quand Dieu fera même servir à sa condamnation les pécheurs du monde, et toute leur conduite selon le monde? Témoignages qu'il ne pourra récuser, et dont il sera accablé. Reprenons.

1° Comparaison de lui-même avec lui-même. Et en effet, il n'y a point, ou presque point de si mauvais religieux, qui, vivant au milieu de ses frères, et les voyant assidus à leurs observances, n'ait eu quelquefois certains sentiments, et ne se soit trouvé en certaines dispositions où Dieu le touchait, où il comprenait le bonheur de son état, où il en considérait la sainteté, où il s'affectionnait à ses devoirs, où il était résolu de s'y rendre plus fidèle, et où il les remplissait véritablement. C'était pour les supérieurs une consolation, pour la communauté un sujet d'édification, et pour lui-même un repos de conscience dont il goûtait toute la douceur et toute l'onction. C'est

donc là, c'est à ces heureux jours que Dieu, pour ainsi dire, le renverra. Que pensiez-vous alors? à quoi étiez-vous disposé? que faisiez-vous? qu'y avait-il dans la règle que je vous avais imposée et que vous aviez embrassée, qui vous étonnât, qui vous rebutât, qui vous arrêtât? vous couriez dans mes voies, et vous vouliez y persévérer et y mourir : pourquoi vous en êtes-vous retiré, et d'où est venu ce changement? Ce qui était un devoir pour vous, a-t-il cessé de l'être? Ne vous étiez-vous donné à moi que pour un temps, et n'étiez-vous pas toujours engagé par la même profession et les mêmes vœux? Ces grands motifs qui vous attachaient à vos obligatoins, ont-ils perdu toute leur force, et le joug que vous portiez si délibérément et avec tant de courage. est-il devenu plus pesant et moins soutenable? Soyez vous-même votre juge; car c'est à vous-même que j'en appelle : ce que vous avez voulu en telle conjoncture et ce que vous avez pratiqué, vous avez toujours dû le pratiquer, et toujours dû le vouloir.

2° Comparaison avec les justes du siècle. Le monde est bien corrompu; mais c'est cela même qui relève la gloire et le mérite de tant de saintes âmes qu'on voit dans le monde, tout corrompu qu'il est, et malgré tous ses dangers, s'adonner constamment à toutes les œuvres de la piété chrétienne, et vivre selon toute la perfection de l'Evangile. Quelle innocence, quelle pureté de mœurs! Quelle dévotion vive et ardente dans l'oraison, dans la communion, dans toutes les pratiques de religion! Quelle fidélité aux moindres exercices que leur a prescrit un ministre de Jésus-Christ, en qui elles ont mis leur confiance! Quelle docilité aux leçons de ce directeur, et quelle obéissance à ses ordres comme aux ordres de Dieu même! Quel esprit de pénitence, que d'austérités secrètes, que de rigueurs qu'on est plutôt obligé de modérer que d'exciter! Combien d'autres opérations de la grâce qui ne paraissent point, parce que ce sont des âmes sans ostentation, et plus soigneuses de se cacher que de se produire aux yeux du public! Il n'y a que les prêtres du Seigneur dans le sein desquels elles déposent leur conscience, qui soient bien instruits de ces mystères ; et je ne dissimulerai point que moi-même j'en ai cent fois rougi devant Dieu, voyant dans le plus grand monde des saints et des saintes, et y découvrant d'éminentes vertus qui me reprochaient mes imperfections et mes faiblesses.

Mais ce reproche, combien sera-t-il encore plus pressant au jugement de Dieu, et quels prétextes le religieux pourra-t-il alléguer là-dessus pour sa défense? Le Fils de Dieu parlant des Juifs, disait : *Les Ninivites s'élèveront au jugement contre cette nation, et la condamneront. Car, dès qu'ils entendirent la prédication de Jonas, ils firent pénitence; et voici plus que Jonas* (Matth. 12). Le même Sauveur ajoutait : *Plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident, et auront place au festin avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux; mais les enfants du royaume seront rejetés* (Matth. 8). Tristes figures dont le sens ne peut que trop s'appliquer à notre sujet, et

qui n'en sont qu'une trop sensible démonstration. Car voilà ce qui doit s'accomplir à l'égard du religieux, et voilà comment Dieu, pour ainsi parler, lui confrontera des troupes de séculiers dont la vie et les exemples feront sa honte et sa condamnation. Dans la terre des pécheurs, ils se sont sanctifiés; et vous, dans la terre des saints, quel degré de sainteté avez-vous acquis? Ils étaient au milieu des périls, et ils se sont sauvés; vous, dans un lieu d'asile et gardé de toutes parts, en combien de manières avez-vous exposé et hasardé votre salut? Tout conspirait à les détacher de moi, et jamais ils ne se sont départis de ma loi et de la perfection de ma loi; vous, tout vous portait vers moi, et combien de fois m'avez-vous oublié, combien de temps? Cette perfection où ils sont parvenus n'était pour eux qu'un conseil, et ils n'en ont pas néanmoins négligé ni volontairement omis un seul point: pour vous, c'était un devoir indispensable, c'était un précepte de la désirer, de la rechercher, d'y tendre sans cesse, et de vous y avancer; mais quel effort avez-vous fait pour cela, mais y avez-vous pensé, mais vous en êtes-vous occupé, mais, en mille rencontres, et sur mille sujets, avez-vous même observé l'essentiel de l'Evangile, et satisfait au commandement?

3° Comparaison avec les pécheurs du siècle. Ce sont ces mondains qui, possédés du monde dont ils se sont rendus esclaves, donnent aux affaires du monde, et à son service, toute leur attention et tous leurs soins. Que ne font-ils point pour lui plaire, et que ne leur en coûte-t-il point pour acquérir ses biens, pour obtenir ses récompenses, pour parvenir à ses honneurs, pour s'insinuer dans sa faveur, et pour s'y maintenir? On peut dire qu'il y a peu d'ordres religieux, et qu'il n'y en a peut-être point, quelque austères qu'ils soient, qui exigent autant de vigilance et de réflexions, autant de veilles et de fatigues, autant d'exercices pénibles et laborieux, autant de sujétion et de dépendance, autant de sacrifices de ses aises, de son repos, de sa santé, de sa propre volonté, qu'il en faut dans la cour d'un prince, dans la profession des armes, dans un ministère, dans une charge, dans un négoce, partout où l'on cherche à établir sa fortune et à réussir. Or, toutes ces peines, tous ces mouvements, tous ces assujettissements, sont-ce des obstacles capables d'arrêter un mondain dans la poursuite de ses prétentions et de ses projets? Autre conviction contre le religieux, et autre sujet de confusion en la présence de Dieu. Hé quoi! lui dira Dieu, n'étais-je pas un maître assez grand, et le monde devait-il être mieux servi que moi? Etait-il plus puissant, plus riche que moi? Etait-il plus libéral dans ses promesses, plus magnifique dans ces dons? Avait-il, sur tant de mondains qui l'adoraient ou qui l'idolâtraient, des droits plus sacrés, plus inviolables que je n'en avais sur vous? Lui appartenaient-ils autant que vous m'apparteniez? car vous étiez mon héritage, vous étiez de ma maison, de mon peuple particulier. Le joug qu'il leur imposait était-il moins pesant que le mien? et en le portant, ce joug du monde, n'avaient-ils nul chagrin, nulle contradiction, nul ennui, nul dé-

goût à dévorer? Toutefois, comment le portaient-ils? Ils servaient le monde comme leur divinité; m'avez vous servi comme votre Dieu?

De là quelle décision, quel arrêt ? C'est ce que toute personne religieuse doit mûrement considérer : car qui sait s'il est digne de haine ou d'amour? Mais du reste, il est certain qu'il y en a dans chaque communauté à qui cette matière convient davantage, et que, par un aveuglement bien déplorable, peut-être même par une espèce d'endurcissement, ce sont justement ceux-là qui en paraissent moins touchés que les autres, et moins en peine. De quelque espérance qu'ils osent se flatter, parce qu'après tout on ne leur voit point faire de chutes grossières, et qu'ils suivent, disent-ils, le train ordinaire de la maison, nous lisons néanmoins dans l'Evangile une parabole qui les regarde, et qui devrait rabattre leur confiance. C'est celle des dix vierges. Il est constant que toutes étaient vierges, et il n'est point écrit que dans leur vie il y eut rien de scandaleux. Cependant de ces dix vierges, lorsqu'il fut question d'entrer dans la salle du festin, il y en eut cinq que l'Epoux rejeta et à qui il répondit : *Je ne vous connais point* (Matth. 25). Affreuse réponse pour une âme religieuse que la mort aura conduite au tribunal de Dieu ! Dans un désir ardent d'être admise à la béatitude céleste, elle s'écriera : *Seigneur, Seigneur, ouvrez-moi* : mais quel coup de tonnerre, quel anathème! si Dieu vient à lui dire : *Je ne vous connais point.* Hé ! Seigneur, je suis de ces vierges que vous aviez appelées. Il est vrai : mais vous êtes de celles qui se sont endormies. Ce n'était d'abord qu'un léger assoupissement; mais bientôt vous êtes tombée dans un sommeil oisif et plein de paresse. *Bienheureux le serviteur que le maître, en arrivant, trouvera sur ses gardes et dans le devoir : il lui donnera l'administration de tous ses biens* (Matth. 24). Mais vous, qui n'avez rien fait de ce que j'attendais de vous, que pouvez-vous attendre de moi? *Je ne vous connais point.*

Ce ne sont point là de vaines terreurs, et plaise au ciel qu'elles fassent sur nous une impression salutaire! Saint Paul craignait d'être réprouvé, et ce que ce maître des Gentils, ce vaisseau d'élection craignait pour lui-même, tout apôtre qu'il était, nous pouvons bien le craindre pour nous, tout religieux que nous sommes. D'avoir demeuré à Jérusalem et dans les saints lieux, écrivait saint Jérôme, ce n'est pas un mérite ni un sujet de louange; mais le mérite, et ce qui est digne de louange, c'est d'avoir mené dans ces lieux saints une vie sainte. Disons de même de la profession religieuse; et si nous voulons que le jugement de Dieu nous soit favorable, prévenons-le. Entrons nous-mêmes en jugement avec nous-mêmes; mais entrons-y sérieusement, sans ménagement, sans retardement. Rappelons dans l'amertume de notre âme toutes nos années, supputons toutes nos pertes, tâchons de les réparer, rachetons le temps; et sans faire aucun fond sur le passé, concluons comme David : *C'est maintenant, Seigneur, que je vais commencer* (Ps. 76).

VII.

Saintes résolutions d'une âme religieuse qui reconnaît la perfection de son état, et se confond de ses infidélités.

Je vois, Seigneur, ce que je suis et ce que je devrais ne pas être, comme aussi je ne vois que trop ce que je devrais être, et ce que je ne suis pas. Que d'infidélités dans tout le cours de ma vie! que de tiédeurs et de lâchetés! voilà, mon Dieu, ce que je ne devrais pas être, mais ce que je suis néanmoins, et de quoi je me confonds à vos pieds. Au contraire, quelles vues de sanctification, quels desseins votre providence a-t-elle formés sur moi? A quelle perfection m'appelez-vous, et qu'exige de moi l'état religieux, ce saint état où votre grâce m'a conduit? voilà ce que je devrais être, mais ce que je ne suis pas; et de ne l'être pas, c'est mon humiliation et ma condamnation. Car je ne puis me dissimuler à moi-même, combien je me trouve encore loin du terme où vous vouliez m'élever, et combien peu j'ai avancé jusques à présent dans les voies que vous m'avez tracées. Il n'a tenu qu'à moi d'y marcher; et si je les avais constamment et fidèlement suivies, je serais un saint : hélas! mon Dieu, que suis-je, qu'un prévaricateur et un pécheur?

Je le reconnais : mais après tout, Seigneur, je puis, par votre miséricorde, non à ma gloire, mais à la vôtre, me rendre à moi-même, en me reprochant mes faiblesses, ce témoignage bien consolant, que toutes faiblesses qu'elles sont, ce ne sont point de ces désordres si ordinaires dans le monde, je dis dans le monde corrompu. Je vous sers très-imparfaitement, il est vrai : mais enfin je n'ai point, comme une multitude innombrable de mondains, quitté votre service; je n'y ai point renoncé. Je crains de vous perdre en perdant votre amour, je redoute vos jugements, j'ai horreur du vice, je tâche à me tenir exempt de certaines passions, et je ne m'y laisse point entraîner; je ne donne point entrée dans mon cœur à des objets capables de l'attacher criminellement, et de l'infecter d'une contagion mortelle; je ne me livre point à ces injustices, à ces violences, à ces excès où portent une convoitise insatiable, un intérêt sordide, une ambition désordonnée, une molle sensualité, un libertinage de mœurs et de croyance. Ah! Seigneur, qu'éternellement vous soyez béni de tout cela, puisque tout cela vient de vous et que ce sont les prérogatives inestimables de ma vocation à la vie religieuse. Sans cette prédilection que vous avez eue pour moi; et ce choix que vous avez fait de moi, comment n'aurais-je point été emporté par le torrent du monde? Comment aurais-je échappé à l'incendie le plus général, et n'aurais-je point été malheureusement consumé par le feu avec des millions d'autres?

Car il faudrait, mon Dieu, que je fusse l'homme le plus présomptueux et le plus ingrat, si, me connaissant tel que je me

connais, j'osais m'attribuer à moi-même un avantage dont je ne suis redevable qu'à votre bonté infinie. Je n'ignore pas la conduite du monde, et je suis assez instruit des iniquités qui s'y commettent. De quoi n'ai-je point entendu parler, et de quoi n'ai-je pas souvent été témoin? Le crime y règne dans toutes les manières, et il y règne ouvertement. Non-seulement il ne cherche point à se cacher, mais il lève la tête, mais il se montre au grand jour, mais il devient un sujet de gloire et une espèce de triomphe. Tout mon zèle s'allume là-dessus; et sans être assez téméraire pour me comparer à votre prophète, je crois pouvoir dire que je me sens touché de la même douleur que lui, et pouvoir m'écrier comme lui : *Seigneur, j'ai vu les pécheurs de la terre :* je les ai vus transgresser hautement votre loi, la mépriser, la profaner, et j'en ai été ému jusque dans le fond de l'âme; *j'en ai séché de regret et de tristesse* (Ps. 118). Je le dis en effet; mais dans le plus vif sentiment de mon indignation, je fais un retour sur moi-même, je m'examine moi-même, je considère les dispositions de mon cœur, et de là j'apprends quelle doit être pour vous ma reconnaissance, et à quoi elle m'engage. Car tout ce que j'aperçois dans ces mondains dont je déplore l'aveuglement et les prodigieux égarements, c'est, mon Dieu, ce que je pouvais devenir, et, selon les apparences, ce que j'aurais été comme eux, si j'avais eu à vivre parmi eux et avec eux; c'est où la passion, où l'occasion, où la coutume, où l'exemple, où mille engagements m'auraient précipité.

Quand donc, Seigneur, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le commun des hommes, ce n'est point par le même esprit que le pharisien, qui vous remerciait de n'être pas comme le reste des hommes, et qui, par là, prétendait se mettre au-dessus de tous les hommes. Loin de moi cette confiance orgueilleuse qui se prévaudrait de vos dons, et qui, par une présomption insoutenable, sans se contenter du fruit que j'en retire, vous en ravirait encore l'honneur. C'est dans une vue toute contraire, que je reconnais, et qu'à ma confusion je fais devant vous cet aveu, que si vous m'aviez confondu avec le commun des hommes, et qu'il ne vous eût pas plu de me recueillir par une faveur singulière dans votre sainte maison, je me serais peut-être abandonné à de plus grands désordres, et rendu plus criminel qu'ils ne le sont; ou que, s'il vous eût agréé de traiter comme moi le commun des hommes, et de les rassembler auprès de vous et dans votre sanctuaire, ils y auraient beaucoup mieux rempli que moi la place que j'occupe, et y auraient acquis bien d'autres mérites que moi.

Cependant, mon Dieu, en vous bénissant de tout le mal que je n'ai pas fait jusques à présent, et que je pouvais faire, quand pourrais-je également vous bénir du bien que je pratique? Je ne demande pas quand je pourrais vous bénir du bien que vous m'avez mis en état de pratiquer : dès maintenant, Seigneur je vous en bénis, puisque j'ai pour cela les moyens les plus abondants et les plus puis-

sants. Mais de pouvoir pratiquer le bien et de le pratiquer, ce n'est pas une même chose, et l'un n'est pas une conséquence de l'autre. Je ne l'éprouve que trop, et je n'ai que trop lieu de craindre le sort de ce serviteur inutile, qui fut rejeté et condamné, non point pour avoir perdu son talent, mais pour n'en avoir pas usé selon les intentions de son maître. Hé! mon Dieu, quand viendra ce temps que j'attends, auquel j'aspire depuis de longues années, que j'ai cent fois désiré, et qui, par ma faute, n'est point encore arrivé; quand, dis-je, viendra-t-il cet heureux temps où je sortirai de mon assoupissement et de ma langueur, où je reprendrai un feu tout nouveau, où j'accomplirai fidèlement tous mes devoirs, où je suivrai de point en point toute ma règle, où je penserai, je parlerai, j'agirai, je vivrai en religieux?

J'ai de bons moments où je veux tout cela, où je me propose tout cela, où je forme sur tout cela des desseins : mais que le passage est difficile de la résolution à l'exécution, et qu'il est ordinaire d'y échouer! Si je prends d'abord quelques mesures, si je fais quelques efforts, ce sont des efforts semblables à ceux de saint Augustin, lequel se comparait à un homme endormi qui se réveille et qui voudrait se lever, mais que l'appesantissement où il est le replonge aussitôt dans son premier sommeil. C'est ainsi que le poids de ma fragilité me rentraîne, et, malgré tous mes projets, me fait retomber dans mes premiers relâchements. Grand Dieu! créateur des âmes et leur sanctificateur, donnez à l'ouvrage que vous avez commencé dans moi, sa dernière perfection. D'être dans la terre des saints, selon l'expression d'un de vos prophètes, et de n'y point commettre l'iniquité, c'est un avantage des plus précieux; mais ce ne sera, Seigneur, un avantage complet, que lorsque dans cette terre des saints je travaillerai efficacement moi-même à me sanctifier.

Je dis, mon Dieu, à me sanctifier selon toute la sainteté de mon état; car ce qui peut me suffire comme chrétien, serait trop peu pour moi comme religieux. Au simple chrétien vous n'avez, ce semble, donné qu'un talent ou deux : mais c'est au religieux que vous en donnez jusques à cinq. Mieux il est partagé, plus il est obligé de rapporter, et si celui des serviteurs qui avait reçu deux talents, dut les rendre et deux autres au delà, c'est avec la même proportion, qu'en ayant reçu cinq, je dois les faire valoir et les consacrer à votre gloire et à mon avancement dans vos voies.

Quels progrès j'aurais faits, Seigneur, si j'avais ainsi employé toutes mes années, depuis que vous m'avez appelé à votre service et que je m'y suis engagé! Où en serais-je? où en sont tant d'autres que je vois comblés de vertus et de grâces? Chaque jour ils croissent, ils montent, ils s'élèvent, tandis que je demeure en arrière, et que, chargé comme eux de votre joug, au lieu de le porter avec la même allégresse, je ne fais que le traîner. Etait-ce donc là, mon Dieu, ce que vous vous proposiez, quand vous m'avez séparé du monde, et que par une distinction aussi glorieuse pour moi, qu'elle m'est favo-

rable et avantageuse, vous m'avez admis au nombre de tant d'âmes choisies? Est-ce là, cette perfection propre de l'état religieux, et cette sainteté particulière qui le relève au-dessus de l'état séculier? Ne vous ai-je promis rien autre chose, en me dévouant à vous? N'aspirais-je à rien autre chose dans ce temps d'épreuve par où j'ai passé, et qui a précédé la profession de mes vœux? Sont-ce là les leçons qu'on me faisait, et n'est-ce qu'à cela qu'on me formait? Tout me condamne, Seigneur, tout rend témoignage contre moi, et je n'imagine point d'excuse, que mon cœur malgré moi ne démente.

Du reste, ma vie s'en va, mes jours s'écoulent, et peut-être mon heure est-elle plus proche que je ne le pense. Quoi qu'il en soit, elle vient, cette dernière heure; et que sera-ce, si je la laisse venir, et qu'elle arrive sans que je l'aie prévenue, ni que j'aie presque rien fait de tout ce que je devais? Car à parler de bonne foi et pour le dire à ma confusion, le peu que je fais, n'est rien; ou si c'est quelque chose, ce n'est point à beaucoup près ce que demande ma vocation, ni ce que vous attendez de moi. Mais n'est-il pas temps enfin, Seigneur, de commencer? N'est-il pas temps d'être religieux en pratique et en effet, après ne l'avoir été depuis tant d'années que d'habit et que de nom?

C'est bien tard que je prends une résolution si salutaire et si nécessaire. C'est bien tard que je commence, ou que je veux commencer: mais, Seigneur, entre les ouvriers du père de famille, ceux qui ne vinrent travailler à sa vigne que vers la moitié du jour, eurent la même récompense que les autres, parce qu'ils regagnèrent par l'activité de leur travail ce qu'ils avaient perdu par leur retardement et leur lenteur. Or, voilà ce que j'ai à faire présentement; et de cette sorte mes pertes passées, au lieu de me décourager, m'exciteront, m'animeront, se tourneront à bien. Moins j'ai avancé, plus je redoublerai ma course. Moins j'ai été religieux, plus je m'efforcerai de le devenir. Car je le puis encore, et malheur à moi, si je ne le voulais pas, si désormais je n'y donnais pas tous mes soins, si je ne suivais pas la sainte ardeur que votre grâce m'inspire et que je sens se rallumer dans mon âme. Faites, mon Dieu, que ce ne soit point une ferveur passagère. Toute vive qu'elle est ou qu'elle paraît, je ne saurais me répondre de ma persévérance, qu'autant qu'il vous plaira de me seconder, et que je serai soutenu de votre secours tout-puissant.

VIII.

Gouvernement religieux, et quelles vertus y sont plus nécessaires.

Quand on traite de l'obéissance religieuse, on ne s'attache communément qu'à instruire ceux qui doivent obéir, et l'on ne parle presque jamais à ceux qui doivent commander. Cependant, les supérieurs

ne sont point impeccables, non plus que les inférieurs. Les fautes des uns ne sont pas moins importantes, et ne causent pas moins de dommage dans une communauté, que celles des autres; et l'on peut dire au sujet de l'obéissance, qu'il est aussi difficile, et même plus difficile de bien savoir la faire pratiquer, que de bien savoir la pratiquer.

L'autorité supérieure dans une maison religieuse est une prérogative, c'est une distinction; mais une distinction à titre onéreux, et une charge plus qu'un honneur. Les fondateurs, inspirés de Dieu dans l'institution de leurs ordres, y ont établi une forme de gouvernement nécessaire pour lier ensemble le chef et les membres, et pour maintenir tout le corps dans un bon état en le maintenant dans la règle. Cette forme de gouvernement n'est pas la même partout; et comme il y a une diversité de grâce et de voies par où la divine Providence conduit ses élus, il y a pareillement une diversité d'observances et d'instituts, qui fait un des plus beaux ornements de l'Eglise. Mais tous, quelque différents qu'ils soient d'ailleurs, conviennent en ce point, qu'il y ait à la tête de chaque société régulière une puissance qui préside, qui ordonne, qui tienne la place de Dieu, de qui l'on reçoive l'impression, et qui dirige toutes les démarches et tous les mouvements. Or, que ce premier mobile vienne à manquer, qu'il se dérange, et qu'il s'arrête (et, afin de ne considérer la chose que par rapport à vous, qui m'engagez à vous écrire mes pensées, et à vous donner cette courte instruction touchant la place que vous occupez présentement), qu'une supérieure n'ait pas les talents requis pour gouverner, ou que les ayant, elle ne les mette pas en œuvre, on voit assez quels désordres il doit de là s'ensuivre. Car voilà comment des communautés entières sont tombées dans une triste décadence et dans un relâchement qui les a perdues.

Il est donc pour vous d'une conséquence infinie, qu'étant obligée de tenir les autres dans le devoir, vous fassiez vous-même une étude très-sérieuse de vos devoirs; que vous vous les imprimiez vivement et dans l'esprit, et dans le cœur : dans l'esprit pour les connaître; dans le cœur, pour vous y affectionner; que vous en conféríez souvent avec Dieu, et qu'aussi souvent vous en conféríez avec vous-même, et vous vous en demandiez compte devant Dieu; que vous appreniez ainsi à bien mesurer tous vos pas dans la route où vous commencez à marcher. Elle est périlleuse; les écueils y sont communs, et des écueils qu'on ne peut éviter sans une grande attention. De toutes celles qui vous ont précédée, combien peut-être y ont échoué! Quoi qu'il en soit, si le pilote s'endort au milieu des rochers où il se trouve engagé, il est fort à craindre que, par sa négligence, le vaisseau ne périsse; et si vous n'avez toujours les yeux ouverts pour prendre garde à vous et pour vous observer, non-seulement vous vous égarerez, mais au jugement de Dieu, vous deviendrez responsable de vos égarements.

Ce qui doit être d'abord le sujet de votre consolation et de votre confiance, c'est que vous ne vous êtes point ingérée dans le gouvernement, que vous ne l'avez point recherché, et, pour m'exprimer

avec saint Paul, que *vous ne vous êtes point attribué l'honneur* (Hebr. 5). D'où vous avez droit de conclure que vous y êtes appelée de Dieu, et que Dieu étant fidèle à ceux qui suivent sa vocation, il ne vous abandonnera point, mais que sa grâce vous éclairera, qu'elle vous soutiendra, qu'elle consommera la bonne œuvre qu'il a commencée dans votre personne, par le choix qu'il a fait de vous. Sans cette vocation d'en-haut, vous ne pourriez vous répondre si assurément de l'assistance du ciel; que dis-je! vous devriez vous attendre de la part du ciel à un funeste abandonnement. Car ce ne serait plus Dieu alors qui vous aurait tracé le chemin où vous entrez, et il dirait de vous ce qu'il disait des faux prophètes : *Je ne les envoyais point, et ils couraient; voilà pourquoi ils seront rejetés et livrés à eux-mêmes* (Jerem. 23).

D'autres que vous l'ont éprouvé, ou s'exposent à l'éprouver. Et ne le savez-vous pas? ne le voyez-vous pas? L'envie de dominer, disons mieux et ne craignons point d'user du terme propre, une pitoyable ambition n'est pas tout à fait bannie des maisons religieuses; mais elle s'entretient et se nourrit jusque dans l'obscurité de la retraite, et comme dans le sein de l'humilité. On veut être quelque chose, quoiqu'en se séparant du monde on ait déclaré qu'on ne prétendait plus à rien. Ce divorce avec le monde a plus été de corps que d'esprit; et parce que, selon le sentiment naturel, qui est partout le même, on aime, à se voir considéré, ménagé, craint, respecté, de là vient que sans résistance et sans combat on succombe à la tentation, et qu'on se laisse aisément surprendre au vain éclat de la supériorité. Mais le moyen d'y parvenir, et comment y procéder? Il est rare qu'on s'y porte ouvertement, et qu'on témoigne sur cela son désir. Au contraire, on a bien soin de le cacher, et l'on affecte en toutes ses paroles et toutes ses manières de marquer là-dessus une indifférence parfaite et même une espèce d'éloignement. Rien de plus modeste que les expressions dont on se sert en parlant de soi-même, et reconnaissant son peu de suffisance et son indignité : mais ce sont des discours; et avec ces beaux discours, le désir qu'on a dans le cœur, tout caché qu'il est, n'en est pas moins vif. On le dissimule; mais il agit et il fait agir. On prépare de loin les esprits, le parti se forme, l'une attire l'autre. Cependant une élection approche, et c'est alors qu'il faut redoubler ces attentions, et se montrer plus affable et plus officieuse que jamais envers tout le monde, surtout envers les amies. Enfin, le jour arrive où la communauté s'assemble, et où il est question de décider. Les voix se recueillent, la pluralité l'emporte, la supérieure est élue, bien contente de sa destinée, et peut-être encore voulant se persuader que c'est Dieu qui l'a choisie et qu'elle n'y a contribué en aucune sorte.

Tout ceci au reste ne doit point étonner depuis qu'on a vu les apôtres mêmes élevés à l'école de Jésus-Christ, disputer entre eux de la préséance, et ambitionner les premiers rangs de son prétendu royaume temporel. Mais de quoi l'on ne doit pas non plus être surpris,

c'est que Dieu se retire et qu'il ne bénisse point un gouvernement qui n'est pas dans l'ordre de sa providence; c'est qu'il permette que cette supérieure s'égare, qu'elle s'aveugle en mille rencontres et qu'elle fasse mille fautes, qui détruisent toute l'estime qu'on en avait conçue, et qui la décréditent dans une maison dont elle croyait devoir être l'oracle et la directrice; c'est que dans une place où elle espérait trouver de la douceur et de la satisfaction, il lui laisse sentir toute l'amertume et tout le déboire de mille événements fâcheux, de mille contradictions, de mille inquiétudes, dont elle est sans cesse agitée, troublée, désolée, et qui lui donnent bien lieu de regretter l'état de dépendance d'où elle a voulu sortir, et où elle vivait mille fois plus tranquille et plus heureuse; c'est que, pour la punir et pour punir le grand nombre de celles qui l'ont appuyée de leurs suffrages, plus par inclination que par raison, il prive la communauté d'une protection spéciale dont il la favorisait, et que de cette sorte tout l'Esprit de Dieu s'éteigne et toute la discipline religieuse se dérègle. Châtiment aussi juste qu'il est terrible, et que les suites en sont malheureuses!

Mais revenons, et puisque de bonne foi vous pensez n'avoir rien à vous reprocher sur cet article, ne nous y arrêtons pas davantage. Il s'agit maintenant de répondre à la vocation de Dieu, et d'en remplir tous les devoirs. Le premier pas est fait, et bien fait : je le veux; et je n'en puis douter, connaissant votre droiture et votre esprit religieux. Vous voilà dans la carrière; mais le point est de la fournir heureusement et dignement, soit pour la gloire de Dieu, soit pour le bien de votre maison, soit pour la sanctification de votre âme. Vous voulez donc savoir comment vous devez vous comporter dans une fonction d'autant plus critique pour vous, qu'elle vous est toute nouvelle, et que vous n'en avez eu jusques à présent nul usage. Vous me demandez quelles sont les conditions les plus essentielles d'une bonne supérieure, et par où elle peut se mettre en état de réussir. Je comprends tout en cinq paroles, dont chacune mérite une réflexion particulière : exemple, vigilance, charité, fermeté, prudence. Avec cela, j'ose vous annoncer un succès tel que vous le pouvez désirer : car à l'égard de la profession religieuse, c'est dans l'assemblage de ces qualités que consiste toute la science du gouvernement.

I. Exemple. Jésus-Christ lui-même a commencé par là : avant que d'enseigner, il a pratiqué. Vous êtes supérieure, il est vrai; mais en devenant supérieure, vous n'avez pas cessé d'être religieuse : c'est-à-dire, que vous êtes toujours dans la même obligation de travailler à votre perfection particulière et à votre avancement spirituel, selon l'esprit de votre règle, et par les moyens qu'elle vous prescrit. Vous n'êtes donc pas plus exempte des observances ordinaires que le reste de la communauté : vous pouvez vous en dispenser plus impunément; mais vous ne le pouvez pas avec plus de droit ni plus légitimement. Vous le pouvez plus impunément puisque, dans la

maison dont la conduite vous est confiée, il n'y a personne qui puisse vous demander compte de vos actions, ni entreprendre de vous corriger : mais vous ne le pouvez pas plus légitimement ni avec plus de droit, puisque vous êtes liée par les mêmes engagements que les autres, et qu'en vous chargeant de la supériorité, on n'a pas prétendu vous décharger de la régularité. Vous avez des pouvoirs que n'ont pas les autres; je le sais, et on ne vous les conteste point : mais comme vous ne devez user de ces pouvoirs en faveur des autres qu'avec poids et mesures, qu'avec raison et pour de justes sujets, vous n'en devez pas plus aisément ni plus librement user par rapport à vous-même.

Et ce serait sans doute une chose assez étrange, qu'une supérieure, préposée pour maintenir la règle dans toute sa vigueur, fût la première à la transgresser. Est-ce là l'exemple qu'elle doit donner, et qu'on attend d'elle? Saint Paul disait aux fidèles : *Soyez mes imitateurs comme je le suis de Jésus-Christ* (I. Cor. 11); et c'est ainsi, par proportion, que la supérieure, dans une communauté de religieuses, doit être en état de dire à toutes les personnes qui lui sont soumises : Agissez comme vous me voyez agir. Car sans cet exemple, de quel poids seront toutes ces paroles et toutes ces exhortations? Osera-t-elle même parler? Osera-t-elle exhorter à la pratique de la pauvreté, lorsqu'on verra qu'elle ne veut manquer de rien? osera-t-elle recommander la mortification des sens, lorsqu'on verra qu'elle s'accorde tous les soulagements et se ménage toutes les douceurs qu'elle est en pouvoir de se procurer? osera-t-elle exiger l'exactitude, l'assiduité, la fidélité à tous les exercices, soit publics, soit intérieurs, lorsqu'on verra qu'elle abuse de son autorité pour vivre à sa mode et selon qu'il lui plait, ayant toujours des prétextes, et se prévalant de tout pour excuser sa dissipation et son dérangement perpétuel? Pour peu qu'elle raisonne et qu'elle rentre en elle-même, ne sera-t-elle pas forcée de se taire? ou si, malgré tout cela, elle venait à s'expliquer et à se plaindre des relâchements qu'elle aperçoit et des fautes qui se commettent, ne serait-on pas tenté de lui alléguer ce proverbe cité par Jésus-Christ dans l'Evangile de saint Luc : *Médecin, guérissez-vous vous-même* (Luc. 4)?

II. Vigilance. Tout supérieur est responsable de ceux que Dieu a mis sous son obéissance. Par conséquent il doit veiller sur eux : un père sur sa famille, un pasteur sur son troupeau, et vous sur votre maison. Devoir que vous ne pouvez négliger sans une offense très-grièvе : car c'est de là que dépend, ou le soutien, ou la ruine d'une communauté. Un tel intérêt n'est-il pas assez grand pour engager la conscience, et ne devez-vous pas trembler en y pensant? Ce n'est pas mon dessein de vous troubler par de vaines frayeurs; mais, en vérité, bien des supérieures vivent là-dessus dans une sécurité pire que tous les scrupules et toutes les frayeurs que je vous donnerais. Elles sont dans leur place comme ces idoles que nous dépeint le prophète au psaume cent-treizième. On leur présente de l'encens; mais du reste,

elles ont des yeux et ne voient point, elles ont des oreilles et n'entendent point, elles ont des mains et n'agissent point, elles ont des pieds et ne marchent point. C'est-à-dire, qu'ennemies de tout soin et de toute peine, elles n'entrent presque en rien, elles ne s'informent de rien, elles ne prennent garde à rien. Leur unique vue est de couler en repos le temps de leur supériorité; pourvu qu'on ne les importune point, et qu'on les laisse en repos, elles sont contentes. Mais cependant tout le temporel d'une maison est mal administré et se dissipe; mais cependant mille usages s'introduisent, et chacune se donne des libertés qui passent en coutume et qui sont de véritables abus; mais cependant les anciens réglements s'abolissent, la discipline domestique se renverse, le recueillement se perd, la ferveur se refroidit, plus de zèle pour le service de Dieu, plus de silence, plus de retenue, plus d'oraison; et plaise au ciel que d'autres désordres ne succèdent pas à ceux-ci, et que l'abomination de la désolation ne s'établisse pas dans le lieu saint!

Or, rien de tout cela ne retombera-t-il sur la supérieure; et sera-t-elle dûment justifiée devant Dieu, quand elle dira : Seigneur je n'en étais pas instruite? Non, elle ne l'était pas, mais parce qu'elle ne voulait pas l'être, ou qu'elle ne le voulait pas bien; mais parce qu'elle se souciait peu de l'être, mais parce qu'elle ne prenait pas les mesures raisonnables pour l'être. Quel poids aura-t-elle donc à porter; et n'est-il pas à craindre qu'elle n'en soit accablée? Gardez-vous au reste de donner dans une extrémité tout opposée; et apprenez à distinguer la vigilance, qui est une vertu, et l'inquiétude, qui est une faiblesse. Rendez-vous attentive et vigilante; c'est ce que je vous demande : mais je n'entends point que vous soyez de ces supérieures timides et trop recherchantes, qui prennent ombrage de tout et que tout alarme. Esprits défiants et soupçonneux. Leurs vivacités, leurs mouvements, leurs agitations continuelles, les fatiguent beaucoup, quoiqu'assez inutilement; et par là même elles ne fatiguent pas moins une communauté, composée de très-bons sujets, qui n'ont pas besoin d'une inspection si scrupuleuse et si incommode. Il y a de la modération en toutes choses, et des bornes où il faut se contenir.

III. Charité. Que ne puis-je vous l'inspirer dans la perfection que vous devez l'avoir; ou puissiez-vous travailler solidement à l'acquérir, et la mettre partout en œuvre! Remarquez, s'il vous plait, ce que je dis : *dans toute la perfection que vous devez l'avoir.* Et en effet, cette charité commune et fraternelle que nous nous devons les uns aux autres en qualité de chrétiens, ne suffit pas à une supérieure au regard de ses filles; mais puisque ce sont ses filles en Jésus-Christ, elle leur doit une charité de mère; je veux dire qu'elle leur doit une charité tendre, pour compatir à leurs infirmités, une charité bienfaisante, pour leur faire tous les plaisirs et leur procurer tous les soulagements conformes à leur état; une charité affable et prévenante, pour leur ouvrir le cœur et leur donner la confiance de lui exposer leurs sentiments; une charité douce et patiente, pour les écouter à toutes les

heures et ni les rebuter jamais, malgré l'ennui que quelques-unes peuvent lui causer; une charité universelle qui les embrasse toutes en notre Seigneur, sans distinction et sans prédilection. De cette sorte, vous aurez dans votre gouvernement la plus solide et la plus sensible consolation que puisse désirer une supérieure, qui est de voir ses filles venir à elle avec confiance; lui obéir par amour, et non par crainte; chercher auprès d'elle leur soutien dans toutes leurs peines, et leur conseil dans toutes leurs résolutions; lui faire part de leurs pensées les plus intimes, et déposer leurs âmes dans ses mains.

Mais que serait-ce, si vous étiez de ces supérieures hautes et impérieuses qui pensent bien plus à relever leur autorité, qu'à l'adoucir et à la tempérer; de ces supérieures indifférentes, dures, sans pitié (car il y en a de ce caractère, et je ne crois pas m'exprimer trop fortement); de ces supérieures très-indulgentes pour elles-mêmes, très-peu touchées des besoins d'autrui, et traitant volontiers d'imaginations tous les maux dont on se plaint; de ces supérieures brusques dans leurs manières, sèches dans leurs paroles, aigres dans leurs réprimandes, fâcheuses dans leurs humeurs, partiales dans leurs affections, accordant tout aux unes, et refusant tout aux autres? Pourriez-vous alors trouver mauvais que les cœurs vous fussent fermés, et que chaque particulière, après avoir essuyé vos rebuts et vos rigueurs extrêmes, se tînt à l'écart, et attendît une conduite plus charitable et plus engageante que la vôtre? Souvenez-vous que le joug de la religion est le joug de Jésus-Christ, et que Jesus-Christ nous assure, dans les termes les plus formels, que son joug est doux et son fardeau léger. Ne démentez pas cette parole de la vérité même, et n'appesantissez pas, ne rendez pas insupportable un joug qui, selon la promesse de notre divin Maître, doit être aisé à porter. Il ne faut pécher par aucun excès : mais il me semble, après tout, que dans une supérieure, il serait moins condamnable de pécher par un peu trop de bonté, que par trop de sévérité. Pensez que vos filles ne sont pas nées esclaves, qu'elles ne sont pas nées dans la dépendance; mais qu'elles s'y sont réduites volontairement et par choix; que ce sont les servantes de Dieu, qui est un Dieu de miséricorde; que c'est le plus cher troupeau du Fils de Dieu qui en a fait ses épouses. Peut-être quelqu'une vous paraîtra-t-elle trop délicate, trop occupée de sa santé; mais à moins que vous n'en ayez une certitude bien fondée, penchez plutôt à la contenter, autant que cela se peut, qu'à lui retrancher ce qu'elle croit lui être nécessaire. Dans le danger d'être trompée, il vaut mieux que vous le soyez en faisant du bien, que de l'être en contristant une personne et la mortifiant.

IV. Fermeté. C'est le correctif d'une lâche et molle condescendance : car la charité ne doit point dégénérer dans une tolérance aveugle et pusillanime, ni affaiblir le gouvernement. Les puissances du siècle ont le glaive en main pour punir les coupables; et vous avez en main l'autorité pour réprimer les esprits indociles, et pour les tenir dans le devoir. Quand donc l'occasion se présente, et qu'il y va de la gloire

de Dieu et du bon ordre de votre communauté, c'est alors que vous devez vous armer d'une sainte assurance ; que vous devez avertir, reprendre, user de tout votre pouvoir, et vous opposer, comme un mur d'airain, à tous les scandales et à toutes les nouveautés. Vous me direz qu'il faut à tout cela de l'assaisonnement et de l'onction : j'en conviens ; mais je vous dis aussi qu'il y faut de la force et de la résolution. Voyez quelle menace Dieu faisait à son prophète ; elle est terrible, elle vous regarde : *Prophète, je vous ai établi sur la maison d'Israël, pour lui annoncer mes ordres et lui déclarer mes volontés. Si, par une considération humaine, et par une timidité indigne de votre ministère, vous demeurez dans le silence ; si vous manquez de vous faire entendre à ce peuple, et que quelqu'un s'égare et se perde, il périra dans son péché et par son péché ; mais ce péché même vous sera imputé, vous y participerez, et le sang de ce pécheur frappé de mon indignation et de ma colère, rejaillira sur vous pour votre ruine et votre condamnation* (Ezech. 35). C'est ainsi que Dieu vous parle à vous-même dans la situation présente où vous êtes, et il n'y a rien là que vous ne puissiez vous appliquer.

Si, par une trop grande réserve, vous avez des ménagements où vous n'en devez point avoir ; si, par votre extrême facilité, c'est la communauté qui vous gouverne, au lieu qu'on vous a constituée pour la gouverner, qu'arrivera-t-il de là ? ce sera bientôt un renversement universel, parce qu'il n'y aura plus de frein qui arrête. Or, dans ce renversement que vous auriez pu et dû prévenir, jugez ce qu'il y aurait à craindre pour vous de la part de Dieu. Mais je voudrais ne faire de peine à personne : vous le voudriez ; et moi je vous dis qu'il y a des personnes à qui l'on est quelquefois obligé d'en faire. Mais je les choquerai, j'attirerai bien des murmures contre moi, et je prévois que cela fera du bruit : vous le prévoyez ; et moi je vous réponds qu'il y a des conjonctures où le bruit est nécessaire ; que les murmures retomberont sur celles qui s'y laisseront emporter ; qu'ils passeront, et que vous aurez acquitté votre conscience. Mais il est fâcheux de s'exposer, en parlant, à des réponses désagréables, et à de secrètes animosités dont il ne sera pas aisé dans la suite d'effacer l'impression. La chose est fâcheuse, je le sais ; mais je vous demande : qui parlera donc si vous vous taisez ? et comme vous avez les avantages de la supériorité, n'est-il pas juste que vous en ayez les désagréments ? Enfin, vous souhaiteriez de gagner les cœurs et de vous affectionner la maison : votre intention est bonne, elle est louable ; mais vous êtes dans l'erreur si vous comptez de vous faire aimer par une indulgence qui souffre tout, et qui accorde tout. On vous méprisera ; et celles mêmes qui vous témoigneront plus d'attachement parce que vous ne les contredirez en rien, perdront pour vous toute estime dans le fond de l'âme. Car voilà comment nous sommes faits. En même temps que nous voulons, par le sentiment naturel, jouir de notre liberté et satisfaire nos désirs, si néanmoins un supérieur nous lâche trop la bride, et nous abandonne à nous-mêmes, notre raison

le condamne. Ayez pour vos filles beaucoup d'honnêteté, beaucoup de douceur, je vous l'ai déjà dit : mais d'ailleurs faites-leur comprendre que vous savez vous faire craindre, respecter et obéir. Elles ne vous en aimeront pas moins, et elles vous en estimeront davantage.

V. Prudence. De toutes les vertus requises pour le gouvernement, voilà sans contredit la plus importante, voilà l'âme de tout gouvernement, soit séculier, soit religieux. Aussi, dans un supérieur, la préfère-t-on à la sainteté même; et c'est une maxime générale, qu'il vaut mieux être gouverné par un homme sage, quoique moins saint, que par un saint dépourvu d'une certaine sagesse. En effet, suivant la remarque de saint Augustin, un saint n'est saint que pour lui-même; mais un supérieur sage l'est pour le bien et l'utilité de sa maison. Avec cette prudence, on est presque toujours assuré du succès; ou si le succès n'est pas tel qu'on pouvait l'attendre, on est au moins toujours exempt de reproche, parce qu'on n'a point agi témérairement, et qu'on n'a rien entrepris mal à propos. Mais sans cette prudence, combien fait-on de fautes et combien en fait-on faire aux autres? Observez ces dernières paroles : combien de fautes fait-on faire aux autres? Souvent une fille, qui, du reste, était un très-bon sujet, ou avait toutes les qualités pour l'être, s'oublie, s'échappe, se déroute, et se précipite dans un égarement d'où peut-être elle ne reviendra jamais : pourquoi? c'est qu'elle a eu le malheur d'avoir affaire à une supérieure indiscrète et inconsidérée, qui n'a pris nulle précaution à son égard; qui n'a fait nulle attention au caractère de son esprit, à son tempérament, à ses dispositions; qui n'a pas su se modérer, s'étudier, choisir le temps, les conjonctures favorables, prévoir les suites d'un avertissement mal placé, et qui s'est livrée à un zèle trop impétueux pour la pousser et pour l'humilier.

C'est par cette raison qu'un très-saint religieux, assez connu de nos jours, et dont la mémoire est en vénération, priait Dieu, dans la défiance qu'il avait de lui-même, de ne lui point donner de supérieurs qui fussent pour lui des occasions de chute. Il est vrai que la prudence dont je vous parle, et dont vous concevez la nécessité, est un don de Dieu, qui départ ses grâces à qui il lui plait et comme il lui plait : mais il n'est pas moins vrai qu'avec le secours d'en-haut on peut s'y former, on peut l'acquérir. On l'acquiert par la réflexion, et par de fréquents retours sur soi-même. On l'acquiert par les épreuves passées, et par les exemples dont on a été témoin. On l'acquiert en prenant conseil, et ne déférant point trop à son propre sens; en consultant des personnes d'âge, d'expérience, de vertu, et qu'on sait être les plus capables de nous diriger. Mais surtout on l'obtient par la prière: *Car si quelqu'un a besoin de sagesse,* dit saint Jacques, *qu'il en demande à Dieu* (Jac. 1). Que ce soit là votre grande ressource. Dans tous vos desseins, dans toutes vos vues, dans toutes vos délibérations, implorez l'assistance de Dieu, et les lumières de son Esprit. Tâchez d'abord à vous dégager de toute passion, de tout intérêt, de tout préjugé qui pourrait vous séduire; et puis dites à Dieu comme Salo-

mon : *Vous voyez, Seigneur, la droiture de mon âme .Je ne veux que ce que vous voulez : mais comment connaîtrai-je votre divine volonté, et comment l'accomplirai-je, si vous ne m'éclairez et si vous ne m'aidez? Envoyez-moi donc votre sagesse, ô mon Dieu! Envoyez-la moi du plus haut des cieux, afin qu'elle travaille avec moi, et que je travaille avec elle* (Sap. 9). Dieu vous écoutera, il vous conduira, il répandra sur vous ses bénédictions, et tout votre gouvernement tournera à sa gloire,à l'avantage de votre communauté, et à votre sanctification.

IX.

Pensées diverses sur l'Etat religieux.

De tous les titres dont le Docteur des nations, sans blesser en aucune sorte l'humilité chrétienne et apostolique, a cru pouvoir se glorifier selon Dieu et en Dieu, il ne paraît pas qu'il y en ait eu un qui lui fût plus cher, que celui de *prisonnier pour Jésus-Christ, de prisonnier dans le Seigneur et pour le Seigneur* (Ephes. 3. — *Ad Philem. v.* 1 *et* 9). Aussi est-ce la qualité la plus ordinaire qu'il prend en divers endroits de ses épîtres; tant il s'estimait heureux dans ses fers, et tant il trouvait de goût et d'onction à penser qu'il les portait pour la cause et l'amour de son divin Maître. C'est encore dans le même esprit, qu'étant à Rome, où il avait été conduit par l'ordre de Festus, gouverneur de Judée, et ayant assemblé devant lui une troupe de Juifs, afin de leur rendre compte de son état, il leur montrait sa chaîne et leur disait : *Cette chaîne que vous voyez, mes frères, autour de moi, c'est pour l'espérance d'Israël que j'en suis chargé* (Act. 28). Cette espérance d'Israël, cette vue des biens éternels qui lui étaient réservés, voilà ce qui lui adoucissait toutes les rigueurs de la captivité. Bien loin d'en gémir et de s'en plaindre, il en triomphait de joie, il en était pénétré et rempli de consolation.

Or, pourquoi dans un sens moins littéral, ne pourrais-je pas appliquer ces mêmes sentiments à une âme religieuse, surtout à l'une de ces sages et saintes vierges, qui, volontairement et d'elles-mêmes, si j'ose user de cette expression, se sont condamnées à une clôture perpétuelle? Ce seul terme de clôture marque déjà par soi-même quelque chose de triste et dont la nature ne doit pas s'accommoder : mais qu'est-ce, quand à cette clôture la perpétuité se trouve jointe? Certainement une fille, quoique née libre, ainsi que l'était saint Paul, peut bien dire alors comme ce grand apôtre, qu'elle est liée, qu'elle est enchaînée, qu'elle est captive. Mais aussi ne puis-je douter qu'elle ne soit également animée, consolée et même attendrie lorsqu'elle vient à faire devant Dieu cette réflexion si touchante, qu'elle est captive *pour Jésus-Christ;* qu'elle est captive *dans le Seigneur et pour le Seigneur;* qu'elle est captive et enchaînée *pour l'espérance d'Israël.* Espérance qu'elle conserve précieusement dans son sein, et qu'elle

ne voudrait pas risquer pour tous les plaisirs du monde. Elle considère la clôture où sa profession la retient, comme un rempart contre la licence des enfants du siècle; et plus elle conçoit les dangers de cette licence mondaine, plus elle aime ses liens; elle voudrait, s'il était possible, les serrer toujours davantage; elle en rend sans cesse à Dieu de nouvelles actions de grâces, et mille fois elle se félicite elle-même d'avoir su perdre sa liberté, afin que sa liberté ne la perdît pas.

Qu'est-ce que la volonté de l'homme, et qu'est-ce surtout que ce qu'on appelle propre volonté? cette volonté propre est une volonté particulière, qui se renferme tout entière dans elle-même, et ne suit en toutes choses que son gré et que ses affections. Rien n'est plus dangereux, et ne cause de plus grands maux dans une communauté religieuse. Car comme les affections sont aussi différentes que le sont les caractères, et que le gré de l'un est souvent tout opposé à celui de l'autre, on voit assez quelle confusion ce serait, et quelles divisions s'ensuivraient, si chacun, dans toute sa conduite, n'avait point d'autre principe que d'agir selon qu'il lui plaît. Voilà pourquoi les Pères, et entre les autres saint Bernard, ont tant déclamé contre cette propre volonté, et l'ont regardée comme la ruine des sociétés les plus régulières. Mais voici l'avantage inestimable de l'obéissance religieuse : c'est que toutes ces volontés particulières, elle les réunit dans une même volonté universelle et commune, qui est la volonté de Dieu, et qui nous est déclarée dans nos règles, et par la bouche de nos supérieurs. Ainsi, malgré la diversité et même la contrariété des esprits et des inclinations, elle conserve l'ordre, l'unanimité, la paix.

Pour mieux comprendre ce précieux avantage de l'obéissance, et pour mieux reconnaître la sagesse de Dieu dans l'institution des ordres religieux, il n'y a qu'à considérer les déréglements de notre volonté et ses égarements, lorsqu'elle est abandonnée à elle-même. C'est une volonté aveugle : elle réside dans le cœur, qui, lui-même, n'est que ténèbres et qu'obscurité; c'est une volonté inconstante et volage : aujourd'hui nous voulons, et demain nous ne voulons plus; maintenant un exercice est de notre goût, et bientôt ensuite il nous ennuie et nous rebute; c'est une volonté incertaine et irrésolue : en mille rencontres on ne sait à quoi s'en tenir, ni quel parti prendre; c'est une volonté capricieuse et bizarre : souvent on veut sans raison, et même contre toute raison; c'est une volonté dure et opiniâtre : on a toutes les peines du monde à céder jusque dans les moindres sujets, et il suffit qu'on nous contredise pour nous obstiner davantage; c'est une volonté hautaine et impérieuse, jalouse de ses prétendus droits, et délicate sur tout ce qui les blesse : si vous entreprenez de la gêner en quoi que ce soit, elle s'élève et ne cherche qu'à secouer le joug. Que dirai-je de plus? c'est une volonté violente et précipitée dans ses désirs : s'ils ne sont promptement satisfaits, elle s'impatiente, elle murmure, elle éclate; c'est une volonté artificieuse et trompeuse:

les prétextes ne lui manquent jamais pour séduire l'esprit et pour le prévenir en sa faveur, Mais par-dessus tout, c'est une volonté perverse et criminelle : tout ce qui lui est défendu, c'est là qu'elle se porte par un penchant de la nature corrompue et ennemie de la loi. Telles sont, dis-je, les malignes qualités de la volonté humaine; telles en sont les dispositions, et pour les connaître, nous n'avons qu'à nous consulter nous-mêmes. Or, à tout cela il faut un correctif; et ce correctif si nécessaire, c'est l'obéissance.

En effet, cette volonté aveugle, l'obéissance la dirige; cette volonté inconstante et volage, l'obéissance la fixe; cette volonté incertaine et irrésolue, l'obéissance la détermine; cette volonté capricieuse et bizarre, l'obéissance la redresse; cette volonté dure et opiniâtre, l'obéissance la fléchit; cette volonté impérieuse et hautaine, l'obéissance la soumet; cette volonté violente et précipitée, l'obéissance la réprime; cette volonté artificieuse et trompeuse, l'obéissance la dévoile; enfin, cette volonté perverse et criminelle, l'obéissance la sanctifie. Que de merveilles, et de là que d'heureux fruits doivent naître! Car toutes les volontés dirigées de la sorte et conduites par l'obéissance, fixées, déterminées, redressées, fléchies, soumises, réprimées, éclairées, sanctifiées, s'ajustent alors et s'accordent aisément entre elles. C'est une même main qui leur donne l'impression, un même moteur qui les remue, un même guide qui leur trace la voie, un même législateur qui les gouverne, et qui, à la faveur de la lumière divine qu'il reçoit d'en haut, prend soin de les assortir tellement ensemble, qu'elles ne heurtent point les unes contre les autres. De cette manière, se vérifie ce qu'a prédit autrefois le prophète, savoir : Qu'on verrait le lion et l'agneau paître en repos dans les mêmes pâturages, et se ranger sous le même pasteur; c'est-à-dire, que sans égard à la différence des pays, des tempéraments, des humeurs, on verrait parmi des personnes religieuses, et sous le même chef, la concorde et l'uniformité la plus parfaite.

Quel est l'état du monde où l'on soit exempt de toute dépendance, et où l'on fasse toutes ses volontés? Je dis plus, et je demande quel est même l'état du monde où l'on ne soit pas continuellement obligé de rompre sa volonté, de renoncer à sa volonté, d'agir contre sa volonté, et dans les choses souvent les plus rebutantes et les plus contraires à notre sens?

Cet état de franchise dont je parle, cet état de pleine liberté, est-ce la Cour? mais qui ne sait pas quelle est la vie de la Cour; et y a-t-il esclave plus esclave que tout ce qui s'appelle gens de Cour? Est-ce la profession des armes? mais toute la discipline militaire n'est-elle pas fondée sur l'obéissance, et sur l'obéissance la plus héroïque, jusqu'à braver les périls, jusqu'à répandre son sang, jusqu'à risquer sa vie et à la perdre? Sont-ce les dignités, les charges, les ministères publics? mais n'est-il pas évident que sous une spécieuse apparence, ce sont dans la pratique des assujettissements perpétuels et

très-réels, à moins qu'on ne veuille, par un abus énorme, en négliger toutes les fonctions et en abandonner tous les devoirs? Est-ce la conduite particulière de chaque maison, de chaque famille? mais est-il une famille qui puisse bien se soutenir, si la subordination y manque, et peut-on vivre sans trouble dans une maison, si l'on n'use incessamment de condescendance les uns envers les autres, aux dépens de ses propres inclinations? Est-ce le commerce ordinaire du monde? mais ce commerce du monde, tout aisé et tout agréable qu'il paraît, n'a-t-il pas ses lois, et des lois très-importunes et très-onéreuses? Quelles mesures et quels égards n'exige-t-il pas? A combien de coutumes et de modes, de bienséances et de complaisances n'asservit-il pas? Il faut donc partout savoir se captiver, savoir prendre sur soi et se gêner, savoir obéir et plier. Il le faut, et voici où tout cela tend, voici le point où j'en veux venir. Car c'est une leçon sensible et palpable pour nous : je dis pour nous, soumis à la règle et à l'observance religieuse. Nous sommes dans un état de sujétion, nous portons le joug : mais c'est le joug du Seigneur; et pour nous l'adoucir, si quelquefois il nous semble pesant et incommode, tournons les yeux vers le monde. Voyons dans le monde comment des hommes dépendent d'autres hommes, comment des hommes obéissent à d'autres hommes; et quels sont enfin ces hommes de qui l'on dépend et à qui l'on obéit. De là, bientôt nous apprendrons comment, dans la maison de Dieu, nous devons obéir à Dieu même.

On hait le monde dans soi-même, mais on l'aime dans autrui. Parlons plus clairement. On renonce au monde, à tout rang, à toute distinction, et l'on se réduit, en se dévouant à Dieu, dans un état humble, obscur, dépendant. Voilà, ce semble, le monde détruit dans nous, le voilà comme anéanti. Mais cependant on sait qu'une famille, où l'on a pris naissance et à qui l'on appartient par une étroite proximité, prospère dans le monde; on sait qu'elle parvient à des places honorables, et c'est à quoi l'on est extrêmement sensible, de quoi l'on s'applaudit intérieurement dans l'âme, sur quoi l'on fait au dehors éclater sa joie. Si c'était par une pure affection du sang et de la nature, ce sentiment serait plus tolérable, quoiqu'il ne fût pas assez religieux. Mais il y a plus : car on est bien aise de savoir que des proches sont dans la splendeur, parce qu'il en doit rejaillir sur nous quelque rayon, parce qu'on acquiert ainsi une nouvelle considération, parce que des égaux dans une communauté et même des supérieurs nous traiteront avec plus de ménagement et plus de circonspection Secrète complaisance qu'on nourrit dans le fond du cœur, malgré les airs modestes dont on s'étudie à la couvrir. Or, est-ce là un détachement parfait, ou plutôt n'est-ce pas une des plus subtiles illusions de l'amour-propre, qui veut sauver du débris tout ce qu'il peut, et d'une part se dédommager de ce qu'il a perdu de l'autre?

Le monde nous quitte beaucoup plus vîte que nous ne le quit-

tons. A-t-il besoin de nous? malgré notre éloignement, il sait bien nous retrouver; mais avons-nous besoin de lui? il commence à nous méconnaître. Ainsi, du moment qu'une jeune personne a pris le saint voile et qu'elle s'est engagée au Seigneur, c'est une illusion, si désormais elle se persuade qu'une famille et des proches s'intéressent fort à ce qui la regarde. Je conviens qu'il y a là-dessus des exceptions à faire; mais les exceptions ne servent qu'à confirmer la règle générale. Saint Bernard l'éprouvait lui-même de son temps, et le témoignait à une dame de piété, en la remerciant de ses aumônes et de ses largesses. *Vous nous prévenez*, lui écrivait-il, *vous nous comblez de vos grâces; et nous en sommes d'autant plus touchés, qu'il n'y a entre vous et nous aucune autre alliance que celle de la charité. Car, pour ce qui est de nos parents*, ajoutait ce Père, *en est-il un seul qui ait soin de nous? En est-il un, je ne dirai pas qui s'informe de nous, ni qui soit en peine de nous, mais même qui pense à nous? Nous sommes pour eux comme un vase cassé, qu'on jette et dont on ne fait nul usage* (1).

Ces expressions, quoique fortes ne nous marquent rien dont une fréquente et longue expérience n'ait dû nous convaincre. Toutefois il est étonnant de voir avec quel empressement, quelle vivacité, quelle ardeur, des personnes religieuses entrent dans les intérêts de leurs familles, je dis dans les intérêts temporels. D'aimer ses parents, on le doit, pourvu que ce ne soit point un amour trop naturel, et qu'on se contente de les aimer en Dieu et selon Dieu. Aidons-les de nos prières, donnons-leur les conseils du salut, contribuons de tout notre pouvoir à la sanctification de leurs âmes; mais du reste qu'avons-nous affaire de leurs desseins, de leurs vues ambitieuses, de leur établissement, de leur fortune, de leurs prétentions, de leurs procès? Pourquoi nous ingérer en tout cela, et nous inquiéter de tout cela? Hé! du moins, mourons au monde comme le monde meurt à nous.

Le Fils de Dieu disait à ses apôtres : *Vous êtes dans le monde, mais vous n'êtes pas du monde.* N'y a-t-il point des personnes religieuses au regard de qui l'on devrait renverser la proposition, et à qui, dans un sens tout opposé, l'on pourrait dire : *Vous n'êtes pas dans le monde, mais vous êtes du monde.*

Il n'est point absolument contre l'état d'un religieux de voir le monde et de converser avec le monde; mais dans quelle vue doit-il y aller, et comment y doit-il paraître? comme l'ambassadeur d'un prince va dans un pays étranger. Cette comparaison est d'autant plus juste, qu'elle est fondée sur la parole même de saint Paul : *Nous faisons la fonction d'ambassadeurs au nom de Jésus-Christ et pour Jésus-Christ* (II. Cor. 5) Or, le ministre d'un prince, pourquoi va-t-il dans une Cour étrangère, et de quelle manière s'y comporte-t-il? il y va

(1) *Propinquis nostris facti sumus tanquàm vas perditum* (Epit. 118).

non point de son mouvement, ni par une inclination particulière, mais précisément parce qu'il y est envoyé. Il ne pense point à y ménager d'autres intérêts que les intérêts de son maître. S'il y fait des liaisons, des connaissances, ce n'est que par rapport à son maître et qu'autant qu'elles peuvent être utiles au service de son maître. C'est de concert avec son maître qu'il agit en tout, de son maître qu'il prend tous les ordres, à son maître qu'il rend compte de toutes ses démarches; car il est l'homme du prince qui le députe, et, pourvu que ce maître qu'il sert soit content de son ministère, il lui importe peu que ceux auprès de qui il l'exerce l'approuvent ou ne l'approuvent pas : ce ne sont pour lui que des étrangers, et ce n'est point d'eux qu'il fait dépendre sa fortune, ni chez eux qu'il a dessein de s'établir.

Belle image d'un religieux qui, par une vocation apostolique, sort de sa retraite pour se communiquer au monde. Le monde lui est comme étranger, et néanmoins il y va; mais pourquoi et comment? parce que Dieu l'y destine, selon que Dieu l'y destine, dans le même esprit que Dieu l'y destine. Il est l'homme de Dieu, et par conséquent il ne s'emploie dans le monde qu'à ce qui regarde Dieu, et qu'à ce qui peut glorifier Dieu. Voilà le point où il dirige toutes ses réflexions, toutes ses intentions, tous ses soins. Le reste, quoi que ce soit, ne l'affectionne et ne le touche en aucune sorte : tellement que s'il cessait de trouver cette gloire de Dieu et ce bon plaisir de Dieu dans le commerce qu'il a avec le monde, il renoncerait à toute habitude au dehors, et se tiendrait profondément enseveli dans l'obscurité d'une vie retirée et cachée. Disposition toute religieuse et toute sainte. Mais que serait-ce si, prenant l'essor et s'émancipant volontiers d'une certaine observance régulière, il voyait le monde par goût; si, dis-je, il voyait le monde parce que le monde lui plaît, parce que le silence et la solitude l'ennuient, parce qu'ennemi d'un travail qui applique, il cherche d'oisives conversations qui l'amusent; s'il voyait le monde pour se faire un nom, pour acquérir du crédit et de la réputation, pour s'insinuer auprès des grands et en être reçu avec distinction; s'il voyait le monde pour avoir part à ses douceurs, pour en tirer des soulagements et des secours, pour se rendre la vie plus agréable et plus commode? Chose bien déplorable, quand le monde, par un usage trop fréquent, devient à un religieux comme une demeure propre, tandis que sa propre maison, par le dégoût qu'il en conçoit, n'est plus pour lui que comme un lieu de passage ou comme un exil.

Que de scènes se passent dans le monde, surtout à certains temps et en certaines conjonctures! Guerre entre les Etats, batailles sanglantes, victoires et défaites, négociations, traités de paix, alliances, intrigues de Cour, établissements de fortune, décadences et révolutions : mille autres événements dans la société humaine plus particuliers et moins éclatants, mais très-connus toutefois et très-remar-

quables : les uns qui s'avancent et les autres qui demeurent, les uns qui gagnent et les autres qui perdent, les uns qui se réjouissent et les autres qui gémissent; ceux-là qui brillent dans une haute réputation et ceux-ci qui tombent dans le décri et la confusion : morts subites, coups imprévus, procès, dissensions : que dirais-je encore, ou que n'aurais-je pas à dire, si j'entreprenais d'en venir à un détail immense dans son étendue? Or, là-dessus, quelle diversité de sentiments selon la diversité des intérêts! Que de discours et de raisonnements! que d'agitations et de mouvements! On va, on vient, on délibère, on prend des mesures; tout est en alarmes, tout est en feu dans une Cour, dans un royaume, dans une province, dans un quartier.

Cependant une âme religieuse, dans le fond de sa solitude, où elle se plaît et qu'elle aime, ignore tout cela, et par conséquent n'en ressent pas le moindre trouble : ou si peut-être, pour m'exprimer de la sorte, à travers les murs qui lui servent de rempart contre le monde, et où elle se tient close et à couvert, le bruit de tout cela pénètre enfin jusqu'à ses oreilles, son cœur n'en est pas plus ému, ni son repos plus altéré : pourquoi? parce qu'elle n'a personnellement aucune part à tout cela. Ce n'est pas néanmoins qu'elle soit absolument insensible à tout ce qui arrive parmi le monde. Elle s'y intéresse assez pour recommander à Dieu les affaires publiques; assez pour s'employer auprès de Dieu en faveur de ceux qu'elle sait être, ou dans l'égarement, ou dans la peine; et avoir plus besoin de l'assistance divine : mais du reste, a-t-elle satisfait là-dessus à ce que la charité lui inspire, elle reprend tranquillement ses exercices ordinaires, elle ne s'inquiète pas davantage, s'appliquant l'oracle du Fils de Dieu, et se disant à elle-même : *Laissez les morts ensevelir les morts* (Matth. 8).

Il est donc vrai, et ce n'est point une contradiction de dire, que si, dans un sens, nul n'est plus sujet ni plus dépendant que le religieux, nul aussi, dans un autre sens, et un sens très-réel, n'est plus libre ni plus indépendant.

La demeure, le vêtement, l'aliment, c'est à quoi saint Paul veut qu'un chrétien borne ses espérances en cette vie, et c'est aussi, à plus juste titre, où la pauvreté religieuse doit se renfermer. Mais en cela même il faut distinguer trois choses : le nécessaire, le commode, le superflu; le nécessaire, que la raison demande; le commode, que la sensualité recherche; le superflu, dont l'orgueil se pare et qui entretient le faste. Or quelle est la différence du mondain et du religieux? C'est que l'homme du monde, sans se resserrer précisément à ce qui suffit, et ne le comptant pour rien, prétend avoir toutes ses commodités et aller jusqu'à l'abondance et la superfluité; au lieu que le religieux, fidèle observateur de la pauvreté qu'il a vouée, s'en tient au pur nécessaire. D'où vient encore une autre différence très-essentielle; car, comme le commode et le superflu n'ont point de bornes, et qu'au

contraire le simple nécessaire, par lui-même, est limité, il arrive de là que les gens du monde ne goûtent jamais ce qu'ils ont, étant sans cesse agités de nouveaux désirs, et voulant toujours être plus à leur aise et dans une plus grande abondance; tandis que le religieux qui a su se fixer, use tranquillement de ce que son état lui accorde : il est content, parce qu'il ne souhaite rien davantage ; et il ne souhaite rien davantage, parce qu'il est content. A force de vouloir être heureux, on cesse de l'être; et dès que l'on consent à l'être moins, surtout qu'on y consent par principe de religion, c'est alors qu'on l'est véritablement et solidement.

ESSAI D'AVENT.

AVERTISSEMENT.

Du temps que le Père Bourdaloue entra dans le ministère de la prédication, c'était un usage fort commun parmi les prédicateurs de se proposer pour tout le cours de l'Avent un dessein général, et d'y rapporter les sermons qu'ils avaient chaque jour à faire. Ainsi voyons-nous que Biroat, le Père Giroust, le Père Texier, célèbres prédicateurs, avaient pris pour sujet des Avents qu'ils ont prêchés, l'un *la condamnation du monde par l'avénement de Jésus-Christ*; l'autre, *les faux Prétextes du Pécheur*, et l'autre, *l'Impie malheureux*. Suivant cette méthode, le Père Bourdaloue avait lui-même formé le projet d'un Avent; et quoiqu'il ne l'ait jamais exécuté, il en avait dressé tout le plan et arrangé toutes les matières. J'ai cru qu'il n'en fallait pas frustrer le public : les Prédicateurs en pourront profiter, aussi bien que les personnes pieuses qui cherchent à s'édifier par de bonnes lectures.

DESSEIN GÉNÉRAL.

Saint Jean, précurseur de Jésus-Christ, et disposant le monde à la venue du Messie.

Hic est, de quo scriptum est : Ecce ego mitto angelum meum ante faciem tuam, qui præparabit viam tuam ante te.

C'est là celui dont il est écrit : Voici que j'envoie devant vous mon ange qui vous préparera le chemin. (S. Matth., ch. 11.)

Le prophète l'avait dit, et selon l'exprès témoignage du Fils même de Dieu, cet embassadeur, cet ange qui devait précéder le Messie, et lui préparer le chemin, c'était Jean-Baptiste. Aussi est-ce à lui que s'adressait Zacharie, quand, éclairé d'une lumière céleste, et dans le ravissement de son âme, il s'écria : *Et vous, saint enfant, vous serez appelé le prophète du Très-Haut : car vous irez devant le Seigneur, et vous enseignerez à son peuple la science du salut pour la rémission des péchés* (Luc. 1).

Il est donc venu, mes frères, ce divin précurseur, et il vient encore maintenant, sinon en personne, du moins en esprit, s'acquitter de l'importante fonction pour laquelle il fut prédestiné. C'est lui qui,

dans tout le cours de cet Avent, vous instruira; c'est lui qui, par ses oracles et ses excellentes leçons, vous disposera à recevoir cet adorable Rédempteur qui nous a été promis, et dont bientôt nous devons célébrer la naissance; c'est de ma bouche, si je l'ose dire, que partira cette voix qui retentissait sur les rives du Jourdain, et se faisait entendre à ces nombreuses troupes que Jean rassemblait autour de lui. Toutes les paroles qu'il prononça, je les recueillerai, je les développerai, je vous les appliquerai par ordre et avec méthode; j'en tirerai tous les sujets que je me propose de traiter dans cette chaire, et fasse le ciel que vous sachiez en profiter.

Ainsi, tout mon dessein se réduit à vous représenter Jean-Baptiste annonçant Jésus-Christ, l'envoyé de Dieu, et le désiré des nations. Or, en cette qualité de précurseur, il fallait, 1° qu'il fît connaître aux peuples Jésus-Christ; 2° qu'il prêchât aux peuples la pénitence comme une disposition nécessaire à l'heureux avénement de Jésus-Christ; 3° qu'il traçât aux peuples les règles de morale qu'ils devaient suivre dans toutes les conditions, et qu'il leur marquât de quoi ils devaient se préserver, pour ne pas éloigner d'eux Jésus-Christ; 4° qu'il achevât enfin de perfectionner les peuples, et que par d'utiles pratiques, il les formât aux exercices les plus capables de les unir à Jésus-Christ. Voilà, dis-je, ce que demandait de lui son ministère, et voilà ce qu'il accomplit sans en rien omettre. Tellement que nous le verrons faisant tout à la fois, si je puis parler de la sorte, l'office de théologien, de prédicateur, de docteur, de directeur. L'office de théologien, en nous découvrant le grand mystère de l'incarnation divine, et nous donnant de la sacrée personne de Jésus-Christ la plus haute idée; l'office de prédicateur, en nous exhortant à la pénitence la plus parfaite, et nous en proposant les motifs les plus solides et les plus touchants; l'office de docteur, dans ses décisions sur les points de conscience les plus essentiels, et en établissant, pour la réformation des mœurs et le bon ordre de la vie, les plus droites et les plus saintes maximes; l'office de directeur, en nous apprenant de plus en plus à nous avancer par l'usage des choses saintes, et conduisant les âmes à Jésus-Christ par les voies les plus pures, et par la pratique des plus sublimes vertus.

Souverain auteur de notre salut, Verbe incarné, Dieu fait homme pour la rédemption de tous les hommes, c'est vous qui inspirâtes votre zélé précurseur; c'est votre esprit qui l'éclaira, qui l'anima, qui le remplit de cette force et de cette grâce dont tous ses discours furent accompagnés. Répandez sur moi le même esprit, revêtez-moi de la même force, donnez à mes paroles la même grâce pour vous préparer les cœurs et pour vous les attacher. Et vous, glorieuse Mère de mon Dieu, Vierge sans tache, qui dans votre chaste sein portâtes toute la ressource et toute l'espérance du monde, secondez mes vœux, et dans la carrière que j'ai à fournir pour la gloire de votre Fils, et la sanctification de mes auditeurs, daignez me favoriser de vos regards, et m'aider de votre puissante protection.

PREMIÈRE SEMAINE.

Jean-Baptiste annonçant aux peuples Jésus-Christ et le faisant connaître.

Le premier devoir du précurseur de Jésus-Christ était de le faire connaître, et voilà par où saint Jean commence. Il fait connaître Jésus-Christ, 1° comme Dieu-Homme : *Celui qui va venir après moi, est avant moi* (Joan. 1); 2° comme auteur de la grâce et sanctificateur des âmes : *Nous avons tous reçu de sa plénitude... La grâce et la vérité est venue par Jésus-Christ* (*Ibid.*); 3° comme instituteur des sacrements, et en particulier du baptême : *C'est lui qui vous donnera le baptême de l'Esprit-Saint et du feu* (Luc. 3); 4° comme juge de l'univers : *Il a le van en main, et il nettoiera son aire* (Matth. 3); 5° comme rémunérateur de la vertu dans les justes et les prédestinés : *Il amassera son blé dans le grenier;* 6° comme vengeur des crimes dans les pécheurs et les réprouvés : *Pour la paille, il la brûlera dans un feu qui ne s'éteint point* (*Ibid.*). Tout cela fournit la matière d'autant de discours fondés sur les paroles et les enseignements du divin précurseur.

DIMANCHE.

Jean-Baptiste faisant connaître Jésus-Christ comme Dieu-Homme.

SERMON SUR L'INCARNATION DIVINE.

Qui post me venturus est, ante me factus est : quia prior me erat.
Celui qui va venir après moi, est avant moi; car il est plus ancien que moi. (Joan., ch. 2.)

Dans ces paroles il y a, ce semble, de la contradiction; mais cette contradiction apparente, c'est ce qui nous fait connaître en Jésus-Christ une double génération : l'une éternelle, l'autre temporelle. Génération éternelle dans le sein de Dieu son Père, et génération temporelle dans le sein de Marie sa mère. Selon cette génération éternelle, qu'est-ce que Jésus-Christ? le Fils unique de Dieu, et Dieu lui-même; mais selon sa génération temporelle, qu'est-ce que ce même Jésus-Christ? le Fils de Marie, et homme semblable à nous. Voilà donc comment il était tout à la fois, et avant, et après Jean-Baptiste. Avant Jean-Baptiste, comme Dieu : *Il est avant moi, et plus ancien que moi;* après Jean-Baptiste, en qualité d'homme : *Il va ve-*

nir après moi. Mystère d'un Dieu-Homme, mystère ineffable, mystère caché en Dieu de toute éternité, et révélé au monde dans la suite des siècles. En trois mots, qui contiennent tout le fonds de ce discours, mystère dont nous devons faire, surtout en ce saint temps, le sujet le plus ordinaire de nos méditations, c'est le premier point; l'objet de nos plus tendres affections, c'est le second point; la règle universelle de nos actions, c'est le troisième point.

PREMIER POINT. Mystère dont nous devons faire le sujet le plus ordinaire de nos méditations. C'est particulièrement en cette vue que l'Eglise a institué l'Avent. Il est vrai que dans tous les autres temps de l'année, nous ne pouvons mieux ni plus utilement nous occuper que des incompréhensibles merveilles de l'incarnation divine : mais l'Eglise veut encore qu'il y ait des jours spécialement consacrés à la mémoire du Verbe incarné; et ces jours, ce sont ceux où nous entrons. Que n'avons-nous point à méditer dans ce profond mystère! Quels prodiges à considérer! Quels abîmes à creuser! Dieu descendu jusqu'à l'homme et l'homme élevé jusqu'à Dieu; Dieu glorifié par ses anéantissements mêmes, et l'homme sauvé; toute la puissance de Dieu déployée dans ce grand ouvrage; sa sagesse, sa sainteté, sa justice, sa miséricorde, son infinie libéralité, sa charité, toutes ses perfections connues et manisfestées. Plus nous y penserons, plus nous découvrirons de nouveaux miracles.

Mais sur cela deux désordres. Les uns jouissent du don de Dieu, et du plus signalé bienfait; mais, par un monstreux oubli, ils y font aussi peu de réflexion que s'ils n'y avaient nul intérêt. Cependant de quoi se remplissent-ils l'esprit? de mille sujets frivoles, et des divers événements du monde, où souvent ils n'ont point de part, tandis qu'ils perdent le souvenir de l'événement le plus prodigieux, et dont il leur est le plus important d'être bien instruits, puisque c'est le mystère de leur rédemption et de leur salut. Les autres y pensent; mais, par une curiosité présomptueuse, ils voudraient comprendre et pénétrer, avec les faibles lumières de leur raison, ce qui est au-dessus de la raison humaine et de ses connaissances. D'où il arrive qu'abandonnés à leur propre sens, ils tombent dans les plus grossières erreurs, et qu'ils s'y attachent quelquefois avec une telle obstination, qu'il n'est presque plus possible de les en retirer. L'Eglise, hélas! ne l'a que trop éprouvé, et n'en a que trop gémi, puisque c'est de là que sont venues tant d'hérésies qui l'ont désolée.

Ne cessons point de méditer un mystère si digne de toute notre attention; mais méditons-le en chrétiens, c'est-à-dire, avec toute la simplicité de la foi, et toute sa soumission. Car nous ne le pouvons connaître que par la foi; et plus même notre foi sera simple et soumise, plus serons-nous en état d'entrer, si j'ose parler ainsi, dans ce sanctuaire, et de découvrir les immenses trésors de grâce et de gloire qui y sont renfermés : je dis de grâce pour nous, et de gloire pour Dieu. Ce sont les humbles que Dieu éclaire, et c'est à

eux qu'il communique ses vérités les plus sublimes et les plus secrètes; au lieu qu'il laisse errer en d'épaisses ténèbres, ces esprits orgueilleux qui présument d'eux-mêmes, et prétendent tout voir par eux-mêmes.

Second point. Mystère dont nous devons faire l'objet de nos plus tendres affections. Un Dieu-Homme, réduit à toutes les misères de l'homme, et cela pour l'homme, si ce n'est pas un objet propre à exciter dans nos cœurs les sentiments les plus affectueux, il n'y a rien qui puisse nous affectionner et nous toucher. Sentiments d'admiration, de vénération, d'amour, de reconnaissance, de zèle : et si nous avons eu jusques à présent le malheur de ne rien faire pour un Dieu qui a tout fait pour nous; si même, par la plus énorme ingratitude, la passion nous a portés jusqu'à l'offenser et à lui déplaire, sentiments de repentir, de douleur, de confusion ; résolutions à l'égard de l'avenir les plus sincères, protestations les plus vives, désirs les plus ardents. Tels ont été, dès l'ancienne loi, les sentiments des patriarches et des prophètes, dans la vue anticipée que Dieu leur donnait de Jésus-Christ qu'ils attendaient, et après lequel ils soupiraient. Tels ont été, depuis la venue de ce Fils éternel de Dieu, les sentiments de toute l'Eglise ; et voilà ce qui fait le plus doux entretien des âmes fidèles. De là ces extases, ces ravissements, ces saints transports où elles entrent. De là *ce feu qui s'allume dans leur méditation* (Ps. 38), comme parle le prophète royal, et dont elles sont tout embrasées.

Cependant, affreux déréglement de l'esprit de l'homme ! ce même mystère, capable de produire des sentiments si justes, si purs, si relevés, ce fut pour les Juifs un scandale; ce fut pour les Gentils une folie; et n'est-ce pas encore l'un et l'autre pour tant de libertins et de prétendus esprits forts ? Ce qui devrait leur rendre un Dieu-Homme plus adorable et plus aimable, je veux dire ses abaissements et ses humiliations, c'est ce qui les en détache, c'est ce qui choque leur fausse prudence, ce qui les révolte et qui les rebute, ce qui devient la matière de leurs impiétés et de leurs blasphèmes.

Ils ne peuvent se persuader qu'un Dieu ait voulu descendre de sa gloire, et s'assujettir à toutes les infirmités d'une nature aussi faible que la nôtre. Cet état vil et obscur, cet état de pauvreté, de misère, de souffrance, de dépendance, leur paraît indigne de la majesté du Très-Haut : pourquoi? parce qu'ils en jugent en hommes, et qu'ils n'ont jamais compris quelle est l'étendue des divines miséricordes. Mais, par une conséquence toute contraire, plus mon Dieu s'est fait petit, dit saint Fulgence, plus il m'est cher : comment cela? c'est que je sais qu'il ne s'est ainsi humilié, ainsi anéanti que pour moi : ç'a été de sa part un excès d'amour ; mais cet excès d'amour pour moi, est justement ce qui demande et ce qui excite tout mon amour pour lui. Que les impies raisonnent tant qu'il leur plaira, et comme il leur plaira; malgré leurs raisonnements et leurs vaines

difficultés, nous conclurons toujours avec saint Bernard, et nous dirons : *Ah! Seigneur, que ne vous dois-je point pour m'avoir créé! mais après m'être perdu moi-même, combien vous suis-je encore plus redevable de m'avoir racheté, et racheté à ce prix!*

Troisième point. Mystère dont nous devons faire la règle universelle de nos actions. Pourquoi? c'est qu'en se faisant homme, le Fils de Dieu vient se proposer à nous comme notre modèle; car c'est dans ce dessein qu'il nous est donné; de sorte que Dieu, selon le témoignage exprès de l'Apôtre, ne nous reconnaîtra jamais pour ses enfants et pour ses élus, qu'autant qu'il nous trouvera conformes à l'image de son Fils. Et voilà pourquoi ce Dieu-Homme s'est revêtu de notre chair, afin de pouvoir se montrer sensiblement à nos yeux, et que nous puissions en observer tous les traits et les imiter. S'il était seulement Dieu, remarque saint Léon, il ne pourrait nous servir d'exemple, parce que nous ne pourrions le voir; mais étant Dieu et homme tout ensemble, il a de quoi frapper nos sens, et il a le droit de nous dire : Regardez-moi, et formez-vous sur moi. Il nous le dit, en effet; il veut qu'entre sa vie mortelle et la nôtre y ait une ressemblance aussi parfaite qu'elle peut l'être; car il ne prétend point tellement nous sauver par l'efficace de ses mérites, qu'en même temps nous ne nous sauvions pas nous-mêmes par la sainteté de nos œuvres. Or, nos œuvres ne sont saintes qu'à proportion qu'elles sont faites en Jésus-Christ, selon Jésus-Christ, conformément à l'esprit et aux œuvres de Jésus-Christ : si bien que chacun de nous, pour user de l'expression de saint Grégoire de Nysse, devienne dans toutes ses intentions, tous ses désirs, toutes ses entreprises, dans toutes ses démarches et toute sa conduite, comme un autre Jésus-Christ.

Excellente règle, règle toute divine, qui ne nous peut tromper. Car, pour nous tromper, il faudrait, ou que Jésus-Christ se trompât lui-même, ou qu'il voulût nous tromper. Or Jésus-Christ, comme Dieu, est tout à la fois, et la sagesse même, et la bonté même. Puisqu'il est la souveraine sagesse, tout lui est présent et rien n'échappe à sa connaissance : d'où il faut conclure qu'il est donc incapable de se tromper; et puisqu'il est la bonté souveraine, il nous aime et ne cherche que notre bien, ce qui prouve évidemment qu'il ne veut donc pas nous tromper. Ainsi nous pouvons et même nous devons, avec une confiance entière, régler sur lui tout le plan de notre vie. Mais est-ce la règle que nous suivons? Déplorable renversement dans le christianisme! Nous sommes chrétiens, ou nous nous disons chrétiens; mais du reste, comment vivons-nous, et par quels principes agissons-nous? selon les maximes du monde, selon les jugements du monde, selon les intérêts du monde, selon les coutumes et le torrent du monde. Toutefois, prenons-y garde, et ne nous flattons point : Jésus-Christ est la voie, comme il nous l'a fait lui-même entendre, et l'unique voie. Par conséquent, toute autre voie

nous égare et nous mène à la perdition. Point de milieu : ou la vie par Jésus-Christ; ou, hors de Jésus-Christ, une mort éternelle et la damnation. Plaise à Jésus-Christ même, notre médiateur et notre rédempteur, de nous aider à le suivre et à parvenir au bienheureux terme dont il vient nous enseigner le chemin.

LUNDI.

Jean-Baptiste faisant connaître Jésus-Christ comme auteur de la Grâce, et sanctificateur des âmes.

SERMON SUR LA GRACE.

De plenitudine ejus nos accepimus... Gratia et veritas per Jesum Christum facta est

Nous avons tous reçu de sa plénitude... La grâce et la vérité est venue par Jésus-Christ. (Joan., ch. 1, 16.)

Le saint précurseur l'avait déjà dit, que le Verbe de Dieu, que l'Homme-Dieu était *plein de grâce*, et c'est de cette plénitude qu'il nous apprend maintenant que nous avons tous reçu. Car c'est par Jésus-Christ que la grâce est venue, par Jésus-Christ qu'elle s'est répandue sur tous les hommes, et par Jésus-Christ qu'il s'en fait encore tous les jours, pour la sanctification des âmes, de si salutaires effusions. Don de la grâce que le prophète Isaïe nous a représenté comme des eaux bienfaisantes qui coulent des sources du Sauveur, et que nous y devons puiser avec joie; don infiniment précieux, et par sa nécessité et par sa force. Appliquez-vous à l'un et à l'autre. Je dis la nécessité de la grâce par rapport au salut, et la force de la grâce; sans la grâce nous ne pouvons rien : en voilà l'absolue nécessité; avec la grâce nous pouvons tout : en voilà le pouvoir et la force. De ces deux principes, qui feront le sujet des deux parties, nous tirerons, sur l'importante matière que je traite, et sur l'usage de la grâce, les conséquences les plus solides et les plus morales; elles regarderont surtout deux sortes de personnes. Les uns sont des présomptueux qui se confient en eux-mêmes; et dans la nécessité de la grâce il y aura de quoi abaisser leur orgueil et le réprimer; les autres sont des pusillanimes qui s'étonnent des moindres obstacles; et dans la force de la grâce, il y aura de quoi relever leur courage et le ranimer.

Premier point. Sans la grâce nous ne pouvons rien. N'entrons point là-dessus dans une sèche et longue dispute, mais tenons-nous-en à la foi : elle nous suffit. Il ne nous faut point d'autre preuve que la parole expresse de Jésus-Christ, point d'autre que l'incontestable

témoignage de son Apôtre, point d'autre que les décisions des conciles contre les erreurs de Pélage, et que la créance commune de l'Eglise. Il est donc certain que de notre fonds, et à l'égard de ce salut qui nous est promis comme la récompense de nos œuvres, nous ne pouvons rien sans le secours de Dieu et de sa grâce; et pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à écouter Jésus-Christ, la vérité éternelle, quand il nous dit : *Vous ne pouvez rien faire sans moi* (Joan. 15). Prenez garde, remarque saint Augustin : *Soit peu, soit beaucoup, vous ne le pouvez faire, à moins que vous ne soyez aidés de Celui sans qui l'on ne peut rien faire.* Nous n'avons qu'à consulter saint Paul, l'apôtre et le docteur de la grâce, quand il nous enseigne que *nous ne sommes pas capables de nous-mêmes, comme de nous-mêmes, de former une bonne pensée; et que si nous en sommes capables, c'est par l'assistance divine* (II. Cor. 3). Nous n'avons qu'à parcourir les définitions des conciles et des Pères de l'Eglise, lorsqu'ils ont décidé tant de questions sur la grâce du Rédempteur, et qu'ils en ont déclaré leurs sentiments. Nous n'avons même qu'à suivre les lumières de la raison, qui nous dicte assez, que des actions surnaturelles et dignes du royaume de Dieu, ne peuvent partir d'une nature aussi faible que la nôtre, si Dieu ne prend soin de la seconder, et s'il ne l'élève au-dessus d'elle-même.

De là, quatre conséquences qui doivent nous servir de règles dans toute la conduite de notre vie. Première conséquence : c'est de reconnaître l'extrême dépendance où nous sommes de la grâce de Dieu, et de son infinie miséricorde; c'est de nous humilier dans cette vue, et de trembler sous la main toute-puissante de Dieu; c'est de ne nous glorifier de rien, ou de ne nous glorifier qu'en Dieu, *qui fait vouloir et exécuter* (Philip. 2) suivant sa volonté toute bienfaisante, et qui, selon que s'exprime saint Augustin, *en couronnant nos vertus, couronne ses dons, beaucoup plus que nos mérites.* Seconde conséquence : c'est de lever sans cesse les yeux au ciel, pour attirer sur nous l'abondance des grâces divines. Car Dieu veut que nous les demandions : il veut que, sentant notre besoin, nous ayons recours à lui, que nous lui adressions nos vœux, que nous le sollicitions; et n'est-ce pas aussi sur la nécessité de la grâce qu'est particulièrement fondée la nécessité de la prière ? Dans l'impuissance où nous réduit notre faiblesse, il ne nous reste que de nous écrier presque à chaque moment : *Ah! Seigneur, sauvez-nous; autrement nous allons périr* (Matt. 8)! Troisième conséquence : c'est de bénir la bonté de Dieu, qui ne nous a point laissé jusques à présent manquer de grâce. Tant de fois il nous a prévenus! tant de fois il nous a éclairés, pressés, excités! Voilà le sujet de notre reconnaissance, et voilà peut-être en même temps le sujet de notre confusion et de notre condamnation. Dieu nous a appelés; mais avons-nous prêté l'oreille à sa voix ? Il nous a inspirés, mais avons-nous répondu à ses inspirations ? en avons-nous profité ? Au contraire, combien de combats avons-nous livrés et soutenus, pour nous défendre de sa grâce, et pour en arrêter les mouvements ?

combien de temps l'avons-nous laissé frapper à la porte de notre cœur? et maintenant même ne l'y laissons-nous pas encore sans lui ouvrir? C'est le reproche qu'il faisait à Jérusalem, et qu'il a bien droit de nous faire. Combien de fois, disait-il à ce peuple infidèle, ai-je voulu te recueillir dans mon sein et entre mes bras? mais tu ne l'as pas voulu; et ma grâce, mille fois redoublée, n'a servi qu'à redoubler tes révoltes, et qu'à te rendre plus criminel. Reproche suivi de la plus affreuse menace. Car, poursuivait le Seigneur, c'est pour cela, peuple rebelle, que tu seras abandonné; pour cela que cette grâce, si longtemps et si indignement rebutée, se retirera de toi. Or, sans le secours de ton Dieu, que feras-tu, que deviendras-tu? Quatrième et dernière conséquence : c'est de ne plus recevoir en vain la grâce, quand il plait à Dieu de nous la donner; de ne nous pas exposer, par nos retardements et nos résistances, à perdre un talent, qui nous doit être d'autant plus cher qu'il nous est plus nécessaire. S'il nous échappe, où le retrouverons-nous? Quelle autre ressource aurons-nous? Il n'est rien que nous négligions dès que la fortune ou que la vie en dépend; et nous négligeons, que dis-je? nous méprisons formellement, nous rejetons des grâces à quoi nous savons que le salut est attaché.

Second point. Avec la grâce nous pouvons tout. Qu'est-ce que la grâce? un secours de Dieu, qui agit dans l'homme et avec l'homme. Or, tout étant possible à Dieu, il s'ensuit que tout, avec le secours de Dieu, nous doit être possible? Allons par degrés : possible, quelques difficultés d'ailleurs qui s'y rencontrent; possible, jusqu'à devenir aisé et facile; possible, jusqu'à devenir même doux et agréable. Quelle force! Voyons de quelle manière la grâce opère toutes ces merveilles.

Possible, quelques difficultés d'ailleurs qui s'y rencontrent. Paul, ce vaisseau d'élection, en est un exemple bien marqué. Assailli de la tentation, il prie Dieu de l'en délivrer, et Dieu se contente de lui répondre : *Ma grâce te suffit* (II. Cor. 12). Mais, Seigneur, l'attaque est violente; c'est l'ange de Satan qui me poursuit sans relâche. Il n'importe; quand tout l'enfer serait déchaîné contre toi, *ma grâce te suffit*. Mais que suis-je, Seigneur, et que n'ai-je point à craindre de ma fragilité? Non, ne crains point; *ma grâce te suffit, et c'est dans l'infirmité même qu'elle éclate davantage et qu'elle paraît plus puissante*. Qui peut dire, en effet, combien la grâce, dans tous les temps, a fait de miracles? miracles de conversion, miracles de sanctification. Qui peut dire combien d'endurcis elle a touchés, combien d'opiniâtres elle a soumis, combien de lâches et de paresseux elle a portés aux entreprises les plus héroïques? Quelles sortes d'obstacles n'a-t-elle pas surmontés? Quelles sortes d'engagements n'a-t-elle pas rompus? Demandons-le à Madeleine, à cette femme pécheresse, que tant de nœuds attachaient si fortement au monde, et qui, d'un premier effort de la grâce, brisa tous ses liens, renonça à tous les plaisirs et à toutes

les pompes humaines, se dévoua pour jamais, et sans réserve, à Jésus-Christ. Demandons-le à saint Augustin, en qui la grâce, par un double triomphe, surmonta si heureusement, et l'obstination de l'hérésie, et la corruption du vice. Demandons-le à une multitude innombrable de pécheurs aussi fameux par l'éclat de leur pénitence, qu'ils l'avaient été par l'excès de leurs désordres.

Possible, jusqu'à devenir aisé et facile. Nous savons quels exercices et quelles austérités pratiquaient dans les déserts tant de solitaires, et dans les cloîtres tant de pénitents dont nous avons entendu parler. Qu'était-ce que leur vie? Retraite, pauvreté, prières, jeûnes, veilles, travaux, macérations du corps, une parfaite abnégation d'eux-mêmes. Tout cela leur semblait-il difficile? trouvaient-ils le joug trop pesant? se plaignaient-ils que Jésus-Christ les eût trompés en les assurant que *son fardeau est léger* (Matth. 11)? Tous les chemins s'ouvraient devant leurs pas; et non-seulement ils marchaient, mais *ils couraient*, comme le prophète, *dans les voies de Dieu* : pourquoi? parce que la grâce *leur dilatait le cœur* (Ps. 118), parce qu'elle leur aplanissait les sentiers les plus raboteux et les plus épineux, parce qu'elle les emportait sur ses ailes et les enlevait. Sa vertu est toujours la même qu'elle était alors; et quoique la charité se soit refroidie de nos jours, il y a néanmoins encore de ces âmes ferventes à qui la grâce fait accomplir tous les devoirs de la justice chrétienne avec une facilité et une ardeur que rien n'arrête.

Possible, jusqu'à devenir même doux et agréable. C'est le prodige que les siècles passés ont admiré dans les martyrs. Quel spectacle! Des hommes livrés aux tourments les plus cruels, des hommes exposés aux bêtes féroces, attachés à des croix, étendus sur des brasiers, plongés dans des huiles bouillantes, et cependant remplis de joie, s'estimant heureux, goûtant les plus pures délices et les plus sensibles consolations! Voilà ce qu'on voyait, et où l'on reconnaissait le doigt de Dieu. Or, ce doigt de Dieu, qu'était-ce autre chose que l'esprit de Dieu, qui versait dans leurs cœurs l'onction de sa grâce? Car tel est le caractère de la grâce, d'unir ensemble l'onction et la force, et de conduire les œuvres de Dieu avec autant de douceur que d'efficace.

De tout ceci quelle conclusion? quelle résolution à prendre? quelles erreurs à corriger? Le voici en trois mots. De ne plus tant écouter nos défiances et nos craintes naturelles, quand il est question d'obéir à Dieu, et de travailler à notre salut et à notre perfection. De n'en point juger par nos propres forces, mais par la force de la grâce; de nous abandonner à ses saints mouvements, et de compter que ce que nous aurons entrepris et commencé avec elle, elle nous le fera soutenir et achever; de nous encourager comme l'Apôtre, et de nous affermir contre les répugnances et les révoltes de la nature par ce généreux sentiment : *Je puis toutes choses en celui qui me fortifie* (Phil. 4). Oui, je puis tout, mais en qui et par qui? non point en moi-même, ni par moi-même, puisque de moi-même je ne suis rien, et que n'étant rien, je ne puis rien ; mais je puis tout dans le

Tout-Puissant, et par le Tout-Puissant. Plus même je reconnaîtrai devant lui mon insuffisance, et je me confierai en lui dans la vue de ma faiblesse, plus je l'engagerai à verser sur moi les richesses de sa grâce, et à déployer en ma faveur toute sa vertu. Aura-t-elle pour moi moins de pouvoir que pour tant d'autres? Le bras du Seigneur n'est point raccourci, et sa miséricorde, qui remplit toute la terre, est inépuisable.

MARDI.

Jean-Baptiste faisant connaître Jésus-Christ comme instituteur des Sacrements, et en particulier du Baptême.

SERMON SUR LE BAPTÊME.

Ipse vos baptizabit in Spiritu Sancto et igni.
C'est lui qui vous donnera le baptême de l'Esprit-Saint et du feu.
(Matth., ch. 3.)

Ce feu de la charité, ces dons du Saint-Esprit répandus dans les cœurs, ces opérations divines et secrètes : voilà l'essentielle différence qui se rencontre entre les sacrements, soit de la loi de nature, soit de la loi de Moïse, et les sacrements de la loi de Jésus-Christ. Il n'appartenait qu'à ce Dieu-Homme de nous conférer, sous des signes extérieurs et visibles, une sainteté intérieure et invisible; et c'est surtout ce qu'il fait dans le sacrement du baptême. Sacrement que nous marque spécialement Jean-Baptiste, et auquel j'ai cru devoir m'attacher dans ce discours. Sacrement dont peut-être nous n'avons jamais bien connu, ni les avantages, ni les obligations. Or, il nous est important de les connaître. Avantages du baptême, obligations du baptême. Avantages que j'appellerai la grâce du baptême ; obligations que j'appellerai les engagements du baptême. Cette grâce du baptême, c'est ce que nous avons reçu de Dieu et ce qui demande toute notre reconnaissance : premier point. Ces engagements du baptême, c'est ce que nous avons promis à Dieu, et ce qui demande toute notre fidélité : second point. L'un et l'autre mérite une attention particulière, et les plus sérieuses réflexions.

Premier point. Grâce du baptême, grâce infiniment précieuse en deux manières : parce que c'est une grâce de salut et de sanctification, et parce que c'est une grâce de choix et de prédilection. Grâce de salut et de sanctification : comment cela? parce que c'est en vertu de cette grâce, que l'homme, conçu dans le péché, et né dans le péché, est tout à coup régénéré en Jésus-Christ, et revêtu de

Jésus-Christ; que d'enfant de colère, il devient enfant de Dieu, frère de Jésus-Christ, membre de Jésus-Christ, héritier de Dieu et cohéritier de Jésus-Christ. Car voilà, par le changement le plus merveilleux, ce qu'opèrent dans nous ces eaux saintes dont nous sommes lavés sur les sacrés fonts. *Autrefois*, écrivait l'Apôtre aux Ephésiens, *nous n'étions devant Dieu, selon notre naissance, que des objets de haine et de colère; mais ce même Dieu, qui est riche en miséricorde, lorsque nous étions morts, nous a vivifiés en Jésus-Christ et avec Jésus-Christ, par l'excès de sa charité* (Ephes. 2). C'est donc là que tout péché est effacé, que toute peine due au péché est remise; là que l'âme est enrichie des trésors célestes, que la foi, l'espérance, la charité, que les habitudes des plus excellentes vertus lui sont infuses; là, pour ainsi dire, que le sceau de Dieu lui est imprimé, et qu'au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit, elle reçoit un caractère ineffaçable, qui est le caractère de chrétien. Caractère plus glorieux mille fois que tous ces titres de noblesse dont le monde repaît son orgueil, et dont il tire tant de vanité. Caractère dont la dignité, si j'ose user du même langage que saint Léon, va jusqu'à nous rendre en quelque sorte participants de la nature divine. Caractère que nous porterons avec nous au tribunal de Dieu, pour y être reconnus comme les disciples de son Fils bien-aimé, comme son peuple, comme son troupeau.

Telle est, dis-je, la grâce du baptême; tels sont pour nous les avantages inestimables qu'elle renferme. Mais y pensons-nous? est-ce par là qne nous mesurons notre bonheur, et que nous nous croyons favorisés du ciel? Si Dieu, par proportion, nous avait autant élevés selon le monde; s'il nous avait délivrés des misères du monde et comblés de ses prospérités et de ses honneurs, peut-être alors serions-nous touchés de quelque reconnaissance. Du moins serions-nous sensibles et très-sensibles à l'éclat de cette fortune temporelle. Mais qu'il nous ait purifiés, mais qu'il nous ait réconciliés, mais qu'il nous ait sanctifiés, et que, par cette sanctification du baptême, nous soyons entrés dans nos droits à l'héritage éternel, ce sont des faveurs trop au-dessus des vues humaines, pour intéresser des mondains accoutumés à n'estimer les choses et à n'en juger que par les sens. O homme aveugle et tout terrestre! ne prendrez-vous jamais des sentiments conformes à votre véritable grandeur? Ne la reconnaîtrez-vous jamais? Rendez grâces à la divine Providence des autres qualités dont il lui a plu vous honorer à l'égard de cette vie mortelle et présente, j'y consens et vous le devez. Quoique ce ne soient que des qualités passagères, et que toutes les grandeurs qui y sont attachées doivent périr, ce sont toujours des dons du Seigneur; mais de quel prix ces dons peuvent-ils être à vos yeux, dès que vous les mettrez en parallèle avec ce don parfait, comme parle l'Apôtre, avec ce grand don qui descend spécialement du Père des lumières, et qui vous approche de votre Dieu par de si étroits et de si saints rapports? Avançons.

Non-seulement grâce de salut et de sanctification, mais grâce de

choix et de prédilection. Ce choix, cette préférence nous plait en tout, et nous flatte. Or elle est entière ici, et c'est une circonstance bien remarquable. On a formé jusques à présent et l'on forme tous les jours tant de raisonnements et de questions sur cette multitude d'enfants morts avant que de naître, et hors d'état, par cette mort prématurée, de parvenir à la grâce du baptême. On demande par quel malheur imprévu, ou quelle conduite de la Providence, d'autres heureusement nés et sur le point de recevoir la sainte ablution, ont été enlevés dans le moment qu'on s'y attendait le moins, et sans qu'on ait pu les pourvoir d'un sacrement si nécessaire. On demande pourquoi, dans des terres infidèles et dans les plus vastes empires, Dieu permet que des peuples entiers manquent de ce secours, et soient privés de ces sources de vie qui nous sont ouvertes. On fait là-dessus bien des recherches, on propose bien des difficultés, on imagine bien des convenances ; et moi, sans prétendre m'ingérer dans les conseils de la Sagesse éternelle, je me contente d'adorer la profondeur de ses jugements. Car, à qui appartient-il de connaître les voies du Seigneur, et qui peut pénétrer dans ses pensées? Mais du reste le point capital à quoi je m'attache, c'est de faire un retour salutaire sur moi-même ; c'est d'apprendre de l'infortune des autres et du triste abandonnement où ils semblent être, quel est donc le bien que je possède. Hé! mon Dieu, où en serais-je, si vous m'aviez traité comme eux ; et pourquoi, Seigneur, avez-vous jeté sur moi un regard plus favorable? Qu'avaient-ils fait contre vous? qu'avais-je fait pour vous? Mystère de grâce dont je suis redevable à votre miséricorde, et sur quoi je n'ai autre chose à dire, que de m'écrier avec le prophète royal, dans les mêmes sentiments d'admiration, d'amour, de gratitude : Le Dieu d'Israël, le Dieu de l'univers *n'en a pas usé de même envers toutes les nations ;* il ne les a pas distinguées comme moi, *et ne leur a pas révélé ses commandements* (Ps. 147). Heureux si je sais lui rendre ce qu'il attend de ma fidélité !

Second point. Engagements du baptême. Le baptême est une grâce, nous n'en pouvons douter; mais c'est en même temps une dette. Nous y avons contracté des engagements inviolables; et pour concevoir une juste idée de ces engagements du baptême, considérons-en, dans une courte exposition, et l'étendue, et la solennité. Engagements les plus étendus, puisqu'ils embrassent toute la loi. Engagements les plus solennels, puisque nous en avons pris Dieu même à témoin et toute son Eglise.

Je dis d'abord engagements les plus étendus : car comme l'Apôtre, instruisant les Galates leur déclarait, et, afin de donner plus de force à ses paroles, leur protestait que quiconque, selon la pratique et l'esprit de l'ancienne loi, se faisait circoncire, était dès-lors, et en conséquence de cette circoncision légale, étroitement obligé de garder tous les préceptes de la loi judaïque; ainsi dois-je, avec la même assurance, non-seulement annoncer et déclarer, mais protester à

tout homme honoré dans la loi nouvelle du caractère de chrétien, que du moment qu'il commença de *renaître par l'eau et par le Saint-Esprit*, il commença d'être soumis à la loi et à toute la loi du divin Législateur dont la grâce lui fut communiquée; c'est-à-dire, que dès ce jour et dès cet instant, il s'assujettit à l'indispensable obligation où nous sommes de professer cette loi, de ne rougir jamais de cette loi, de vivre selon cette loi, de persévérer jusques à la mort dans l'observation de cette loi, d'éviter tout ce que cette loi défend, et de ne rien omettre de tout ce qu'elle ordonne. Et parce que l'ennemi commun de notre salut, parce que le monde, la chair, s'opposent continuellement dans nous à la pratique de cette loi, et qu'ils emploient tous leurs efforts à nous en détourner, c'est pour cela qu'en entrant dans la milice de Jésus-Christ, nous avons renoncé à Satan et à toutes ses illusions, au monde et à toutes ses pompes, à la chair et à toutes ses cupidités. D'où vient que, selon l'excellente morale des apôtres, et les enseignements qu'ils nous ont laissés, avoir été baptisé en Jésus-Christ, c'est être mort au péché, mort à soi-même, à ses passions, à ses sens, à tous les désirs du siècle, pour ne mener sur la terre qu'une vie céleste.

Saints engagements aussi solennels qu'ils sont étendus. Je dis engagements solennels, et c'est l'autre article que j'ajoute. En effet, ces engagements du baptême, ce sont des promesses, mais des promesses faites à Dieu, faites au ministre de Dieu, faites dans le temple de Dieu, à la face des autels, au milieu des fidèles, les uns simples spectateurs, les autres garants des paroles qu'ils ont données en notre nom, et que nous-mêmes, dans le cours des temps, nous avons confirmées. Quand donc, par le déréglement de nos mœurs, nous démentons des promesses si authentiques et si dignes du maître auquel nous nous sommes dévoués, voilà ce que les Pères ont traité de parjure, de désertion, d'apostasie. Or, n'est-ce pas le désordre presque général du christianisme? Où en sommes-nous, et que sommes-nous? Sommes-nous chrétiens, sommes-nous païens? A le bien prendre, nous ne sommes ni l'un ni l'autre : ni païens, puisque nous croyons en chrétiens; ni chrétiens, puisque nous vivons en païens. Quoi qu'il en soit, la sainteté de notre caractère en qualité de chrétiens, et la corruption de notre vie en qualité de pécheurs, c'est une alliance monstrueuse; c'est un abus sacrilége et une profanation.

Elle ne demeurera pas impunie. Ce saint caractère que nous aurons profané, nous le conserverons jusque dans l'enfer. Le réprouvé l'aura toujours devant les yeux pour sa confusion et pour son désespoir; et Dieu en aura toujours le souvenir présent pour allumer sa colère et pour exciter ses vengeances. Car c'est de là en effet que les péchés d'un chrétien ont un degré de malice tout particulier, et c'est de là même aussi qu'ils doivent être punis plus rigoureusement. Nous mesurons la griéveté des péchés selon la sainteté des états; et suivant cette règle très-juste et très-bien fondée, nous disons qu'un prêtre qui

pèche est plus coupable qu'un simple laïque, parce qu'il est plus obligé, comme prêtre, à honorer son sacerdoce par la pureté de ses mœurs et par une conduite exemplaire. Nous disons de la même action qu'elle est plus criminelle et plus condamnable dans un religieux que dans un homme du monde, parce que le religieux est appelé à une plus haute perfection que le séculier. Or, nous devons raisonner de même d'un chrétien, par comparaison avec tant de peuples nés dans les ténèbres de l'infidélité et privés de la grâce du baptême. Malheur à vous, disait le Sauveur des hommes, parlant aux Juifs, et leur reprochant tout ce qu'il avait fait pour eux dans le cours de ses prédications évangéliques, malheur à vous; car, au jugement de Dieu, vous serez traités avec plus de sévérité que ceux de Tyr et de Sidon : pourquoi? parce que ces idolâtres se seraient convertis, et qu'ils auraient fait pénitence sous le sac et sous la cendre, s'ils avaient été éclairés comme vous et prévenus des mêmes secours. Appliquons-nous à nous-mêmes cette terrible menace, et prenons garde qu'elle ne s'accomplisse un jour dans nous-mêmes, quand Dieu nous demandera compte du précieux talent qu'il nous a mis dans les mains. Comme il eût mieux valu pour Judas ne n'être point né, que d'avoir trahi et vendu son maître, il vaudrait mieux alors pour nous de n'avoir jamais été initiés au christianisme que de n'en avoir pas rempli les devoirs, et d'avoir violé des engagements aussi indispensables et aussi sacrés que le sont les promesses de notre baptême.

MERCREDI.

Jean-Baptiste faisant connaître Jésus-Christ comme juge de l'univers.

SERMON SUR LE JUGEMENT UNIVERSEL.

Cujus ventilabrum in manu suâ, et permundabit aream suam.
Il a le van en main, et il nettoiera son aire. (Matth. ch. 3.)

Dans cette figure, qui ne reconnaît Jésus-Christ envoyé du ciel, non plus pour sauver le monde, mais pour le juger? Comme, au temps de la moisson, le laboureur prend le van dans les mains et nettoie son aire, il viendra, ce juge des vivants et des morts, armé du glaive de sa justice, pour faire le discernement des justes et des pécheurs, et pour rendre à chacun ce qui lui appartient. Jugement universel où cet Homme-Dieu présidera lui-même et en personne : pourquoi? par trois raisons : afin que ce jugement soit plus sensible, c'est la première; afin que ce jugement soit plus irréprochable, c'est la seconde; afin que ce jugement soit plus rigoureux, c'est la troisième, et voilà le sujet des trois points.

PREMIER POINT. Jugement par Jésus-Christ, afin que ce soit un jugement plus sensible. Développons cette première pensée. C'est un mystère de notre religion que ce qui nous est déclaré en termes exprès dans l'Evangile au sujet du jugement général, savoir : que *le Père céleste*, tout Père et tout Dieu qu'il est, *ne juge personne, mais qu'il a donné à son Fils toute la puissance de juger* (Joan. 5). Et ce qui paraît encore plus surprenant, c'est que l'Evangile ajoute que le Père a donné cette puissance à son Fils, *non pas absolument et précisément parce qu'il est son Fils, mais parce qu'il est Fils de l'homme* (*Ibid.*, v. 27). Mystère qui ne nous est pas tellement révélé par la foi, qu'il ne se trouve en même temps fondé sur une très-importante raison. Car il est vrai, c'est à Dieu qu'il appartient de juger souverainement; mais, comme a fort bien remarqué saint Augustin, Dieu, demeurant dans la forme et dans la nature de Dieu, était trop élevé au-dessus de nous, trop éloigné de notre vue et de nos sens, pour entreprendre d'exercer lui-même à notre égard un jugement public et réglé. Il a fallu qu'il s'humanisât, et, si je l'ose dire, qu'il se proportionnât à nous; c'est-à-dire, il a fallu qu'il se fît homme, afin qu'ayant à juger des hommes, il pût se montrer sensiblement à eux et se faire entendre. Voilà ce qu'exprimait admirablement le saint patriarche Job, lorsque, parlant à Dieu, dans l'excès de sa douleur et dans l'amertume de son âme, il lui disait : *Seigneur, ne me condamnez pas* (Job. 10); quelque coupable que je sois, ne me poursuivez pas dans la rigueur de votre justice : mais suspendez-en les arrêts; et s'il est nécessaire pour m'en défendre que je me prévale de ma faiblesse, en vous opposant votre propre grandeur et l'excellence de votre être, permettez-moi de vous demander s'il vous convient d'entrer en jugement avec moi? *Avez-vous comme moi des yeux de chair? voyez-vous les choses comme je les vois? Vos jours sont-ils semblables aux miens*, et êtes-vous homme mortel comme je le suis? Sentiment, au rapport même de l'Ecriture, dont Job était prévenu, dans la connaissance anticipée qu'il avait, qu'en effet notre Dieu se ferait chair, et que, dans cette chair empruntée de nous, il serait plus en état de faire comparaître devant lui toutes les nations et d'appeler tout l'univers à son tribunal.

Nous le verrons donc, et nos yeux seront frappés de l'éclat de sa gloire. Nous le verrons, dis-je, *ce Fils de l'homme, venir sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté* (Luc. 21). Quel spectacle, quel objet de terreur, quand, après les guerres, les famines, les pestes; après les tremblements de terre, les frémissements et les débordements de la mer; après la chute des étoiles, les éclipses de la lune, du soleil; après le bouleversement du monde et la résurrection générale des morts, il paraîtra accompagné de toute la milice du ciel, et qu'il s'assiéra sur son trône! *Les hommes en sécheront de peur* (*Ibid.*). Et qui ne tremblerait pas, à la présence de ce juge redoutable, devant qui toute distinction humaine disparaîtra, toute dignité sera abaissée, toute autorité détruite, toute grandeur anéan-

tie? Car il n'y aura plus là, à proprement parler, ni grands, ni petits, ni rois, ni sujets, ni riches, ni pauvres : tout sera confondu; et d'homme à homme, il ne restera plus d'autre différence que le mérite des œuvres. Craignons dès maintenant celui qu'il ne sera plus temps de commencer à craindre, lorsqu'il se fera voir sensiblement à nous, le bras levé et prêt à lancer la foudre sur nos têtes. Honorons-le et imitons-le dans les travaux et les humiliations de son premier avénement, si nous voulons nous le rendre favorable dans son avénement glorieux, et au grand jour de ses vengeances éternelles.

Second point. Jugement par Jésus-Christ, afin que ce soit un jugement plus irréprochable. Comme Dieu est la vérité même et la sainteté, c'est le caractère de tous ses jugements d'être saints et sans reproche. Dès que ce sont les jugements du Seigneur, dit le prophète, ils n'ont point besoin de justification, puisqu'ils se justifient assez par eux-mêmes. Cependant, afin que ce dernier jugement, où tous les hommes seront cités et qui fera la consommation des siècles, fût encore, autant qu'il est possible et dans le sens que nous devons l'entendre, un jugement plus irréprochable, il fallait que Jésus-Christ même, rédempteur du monde, y tînt la place de juge, et qu'il prononçât la sentence. La preuve en est évidente, et la voici : car s'il y a un jugement qui soit à couvert de tout soupçon, c'est-à-dire, s'il y a un jugement qui ne puisse être suspect, ni de prévention, ni d'inimitié, ni d'antipathie, ni d'envie, ni d'intérêt propre, ni de toute autre disposition mauvaise et de toute autre passion, c'est sans doute celui d'un ami, celui d'un bienfaiteur, d'un patron, celui d'un frère uni à nous par les nœuds les plus étroits de la nature et du sang. Or Jésus-Christ, en qualité de sauveur, est à notre égard plus que tout cela. Et quel droit, par conséquent, le pécheur aurait-il de le récuser? Qu'aura-t-il à lui opposer? Quelle plainte aura-t-il lieu de former, ou de quelle excuse pourra-t-il s'autoriser?

Dira-t-il que c'est un juge préoccupé contre lui? mais de quel front oserait-il le dire, lorsqu'il verra ce Dieu fait homme pour lui; lorsqu'il verra la croix où ce Dieu fait homme fut attaché pour lui; lorsqu'il verra, sur le sacré corps de ce Dieu fait homme, les cicatrices des plaies qu'il reçut pour lui? Dira-t-il qu'il n'était pas instruit des voies du salut et qu'il ne les connaissait pas? Mais comment pourrait-il le dire, lorsque ce Dieu fait homme lui présentera la loi qu'il est venu, comme nouveau législateur, nous enseigner autant par ses exemples que par ses paroles, et qui tant de fois, au milieu du christianisme (car c'est à des chrétiens que je parle ici), lui a été annoncée, notifiée, expliquée? Dira-t-il que les grâces, que les moyens lui ont manqué? Mais aurait-il l'assurance de le dire à ce Dieu fait homme, qui lui produira son sang comme une source inépuisable de secours spirituels dont il fut si abondamment pourvu; qui lui demandera compte de tant de lumières et de vues, de tant d'inspirations et de mouvements intérieurs, de tant de retours secrets et de remords de la

conscience, de tant d'avertissements, de conseils, d'exhortations, de leçons; qui lui fera le même reproche que Dieu faisait à Jérusalem et dans les mêmes termes : *Réponds, âme ingrate, réponds. Qu'ai-je pu faire pour toi, que je n'aie pas fait* (Isaï. 5)? et de tout ce que t'a suggéré la malice de ton cœur, que n'as-tu pas fait contre moi? De là, cette conviction qui accablera le pécheur, forcé de reconnaître la multitude et l'énormité de ses iniquités. De là, cette confusion qui le troublera, qui l'interdira, qui lui fermera la bouche. Hé! quelle pourrait être sa défense? Quoi qu'il voulût alléguer en sa faveur, l'univers assemblé le démentirait. Car c'est ainsi que le Saint-Esprit nous le fait entendre au livre de la Sagesse, et dans les termes les plus formels : *Il armera toutes les créatures, pour tirer vengeance de ses ennemis, et le monde entier combattra avec lui contre les insensés* (Sap. 5). Humilions-nous dès maintenant en sa présence. Ne cherchons point par de vaines excuses à nous justifier; mais confessons-nous coupables et dignes de ses châtiments, afin que l'humilité de notre confession et la sincérité de notre repentir attirent sur nous ses miséricordes.

Troisième point. Jugement par Jésus-Christ, afin que ce soit un jugement plus rigoureux. Il paraît étrange, et il semble d'abord que ce soit un paradoxe, de dire que nous devons être jugés avec moins d'indulgence, parce que c'est un Dieu sauveur qui nous jugera. Nous comprenons sans peine la parole de saint Paul : *Qu'il est terrible de tomber dans les mains du Dieu vivant* (Hebr. 10). Mais qu'il soit en quelque sorte plus terrible de tomber dans les mains d'un Dieu médiateur, d'un Dieu qui nous a aimés jusqu'à se faire la victime de notre salut, voilà ce qui nous étonne et ce qui renverse toutes nos idées. Cette vérité néanmoins est une des plus constantes et des plus solidement établies : comment? c'est qu'après avoir abusé des mérites d'un Dieu sauveur et profané son sang précieux, le pécheur en sera plus criminel, et qu'une bonté négligée, offensée, outragée, devient le sujet de l'indignation la plus vive et de la plus ardente colère. Job disait à Dieu : *Ah! Seigneur, vous êtes changé pour moi dans un Dieu cruel* (Job. 30). Funeste changement qu'éprouveront tant de libertins et de pécheurs, de la part de ce Dieu-Homme qu'ils auront, les uns méconnu en renonçant à la foi, les autres méprisé et déshonoré par la transgression de sa loi. Ce qui devait leur donner un accès plus facile auprès de lui, et leur faire trouver grâce, je veux dire les abaissements et les travaux de son humanité, sa passion, sa mort, c'est, par un effet tout contraire, ce qui l'aigrira, ce qui l'irritera, ce qui lui fera lancer sur eux les plus sévères arrêts et les anathèmes les plus foudroyants.

Juge d'autant plus inexorable qu'il aura été sauveur plus miséricordieux. Aussi est-il remarquable dans l'Ecriture, qu'à ce dernier jour, qui sera son jour, il nous est représenté comme un agneau, mais *un agneau en fureur* (Apoc. 6), qui répand de tous côtés la dé-

solation et l'effroi. Telle est l'affreuse peinture que nous en fait le disciple bien-aimé, saint Jean, au chapitre sixième de son Apocalypse, lorsque, annonçant par avance le dernier jugement de Dieu, dont il avait eu une vue anticipée, et le décrivant, il dit que les rois, les princes, les potentats de la terre, les conquérants, les riches, que tous les hommes, soit libres, soit esclaves, saisis d'épouvante et consternés, allèrent se cacher dans les cavernes et dans les rochers des montagnes, et qu'ils s'écrièrent : Montagnes et rochers, tombez sur nous et dérobez-nous à la colère de l'Agneau : car le grand jour de sa colère est arrivé; et qui peut soutenir ses regards?

Il n'y aura dont point à lui remontrer, dans l'espérance de le fléchir, tout ce qu'il a fait et tout ce qu'il a souffert pour nous : il s'en souviendra, mais pour régler par ce souvenir même la mesure de ses vengeances. Je le sais; j'ai tout fait pour vous, tout souffert pour vous; mais vous en avez perdu tout le fruit. Or, il faut que j'en sois dédommagé, que j'en sois vengé; et pour cela : *Retirez-vous de moi, maudits; allez au feu éternel* (Matt. 25). Ils y descendront, et c'est là qu'ils seront tourmentés, selon qu'ils auront été, dans la distribution de ses grâces, plus ou moins libéralement partagés. Car la rigueur de ce jugement, quoique extrême du reste, aura ses degrés. Jugement rigoureux pour tous, mais plus encore pour les uns que pour les autres. Il ne tient qu'à nous de le prévenir, de nous rendre Jésus-Christ propice, en nous revêtant de son esprit et nous conformant à lui, d'employer utilement ses dons, et de marcher dans les voies du salut qu'il nous a tracées; de pratiquer fidèlement son Evangile, de prendre tous ses sentiments, d'imiter toutes ses vertus. C'est ainsi que nous mériterons qu'il nous mette au nombre de ses élus, quand il fera cette fatale séparation des bons et des méchants, et qu'il nous dise : *Venez, vous qui êtes bénis de mon Père : possédez le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde* (Matth. 25).

JEUDI.

Jean-Baptiste faisant connaître Jésus-Christ comme rémunérateur de la vertu dans les justes et les prédestinés.

SERMON SUR LE BONHEUR DU CIEL.

Congregabit triticum suum in horreum.
Il amassera son blé dans le grenier. (Matth. ch. 3.)

Ce n'est pas seulement pour la condamnation des pécheurs que Jésus-Christ a reçu de son Père le pouvoir de juger le monde, mais pour la gloire et la récompense des justes. Comme le bon grain que le père de famille, selon l'expression figurée de Jean-Baptiste, fait

recueillir et garder avec soin dans ses greniers, le Sauveur des hommes doit conduire avec lui ses élus dans son royaume, et leur faire goûter dans cette sainte patrie toutes les douceurs du bonheur céleste. Suprême bonheur, capable de nous rendre vraiment heureux, et dans la vie future, et dans la vie même présente : dans la vie future, où nous le posséderons; dans la vie même présente, où nous l'attendons. Nous allons donc voir, en premier lieu, comment la possession de ce bonheur est, dans le ciel, pour les élus de Dieu, une félicité consommée; et nous verrons, en second lieu, comment, même dès ce monde, la seule attente de ce bonheur est déjà, pour les élus de Dieu, une félicité anticipée. Deux vérités qui, par la haute estime qu'elles nous donneront de cette souveraine béatitude, nous engageront à y penser uniquement, et à redoubler sans cesse nos soins pour la mériter.

PREMIER POINT. Bonheur du ciel, bonheur dont la possession est pour les élus de Dieu une félicité consommée. Car un état où l'homme n'a plus rien à désirer de tout ce qui peut contribuer à sa béatitude, et un état où l'homme n'a plus rien à craindre de tout ce qui pourrait troubler sa béatiude et la terminer, voilà ce que nous pouvons appeler une félicité complète. Or, tel est l'état des élus de Dieu dans le ciel. Ils possèdent Dieu, et dans Dieu ils trouvent le repos le plus parfait et l'assemblage de tous les biens : le repos le plus parfait, puisque Dieu est leur fin dernière, et que chaque être, parvenu à sa fin, s'y repose comme dans son centre; l'assemblage de tous les biens, puisque Dieu est seul tout leur bien, et que lui seul, par une conséquence naturelle, il leur tient lieu de toutes choses. C'est pourquoi le Sauveur des hommes disait à ses disciples : *Quand vous serez avec moi dans ma gloire, vous ne demanderez rien à mon Père* (Joan. 16), leur faisant entendre que rien alors ne leur manquerait. Mais qu'est-ce que cette possession de Dieu? Qu'opère-t-elle dans l'âme bienheureuse? comment la remplit-elle, la rassasie-t-elle, l'enivre-t-elle de ces torrents de joie dont a parlé le prophète? Mystères, nous répond le grand Apôtre, qu'il n'est permis à nul homme sur la terre de pénétrer. Mystères au-dessus de tout ce que l'œil de l'homme a jamais vu, de tout ce que l'oreille de l'homme a jamais entendu, de tout ce que l'esprit de l'homme a jamais compris. Et de ce que ni l'œil de l'homme n'a jamais rien vu, ni l'oreille de l'homme n'a jamais rien entendu, ni l'esprit de l'homme n'a jamais rien conçu de pareil, n'est-ce pas cela même qui nous fait mieux connaître l'excellence de ce bonheur incompréhensible et ineffable?

Quoi qu'il en soit, il nous suffit de savoir, et la foi nous l'enseigne, que dans cette béatitude tous les désirs de notre cœur seront tellement accomplis, qu'il ne nous restera plus rien à souhaiter; de même aussi que dans tout l'avenir et dans tout le cours de cette éternelle béatitude, nous n'aurons plus rien à craindre, parce que c'est une béatitude sans terme, et qu'elle nous mettra à couvert de toutes les révolutions et de tous les changements. Ainsi nous a-t-elle été an-

noncée dans l'Evangile et promise par Jésus-Christ, comme *une joie* durable et permanente *que personne ne peut ravir*; comme un bonheur indépendant de tout accident humain, de toute puissance ennemie; comme *une rédemption* (Luc. 21), un affranchissement, une délivrance de tous les maux, soit de l'âme, soit des sens; de toutes les entreprises et de toutes les persécutions où peuvent exposer l'animosité, l'envie, la violence, l'intrigue, la cabale. Eternellement les élus du Seigneur, rassemblés dans son sein, aimeront Dieu et seront aimés de Dieu; et dans cet amour mutuel et invariable, éternellement ils jouiront de l'abondance de la paix et des plus pures délices.

Que prétendons-nous, et à quoi aspirons-nous, si ce n'est pas là que nous portons tous nos vœux? Qui nous arrête, et quel autre bonheur nous enchante? Où le faisons-nous consister, ce faux bonheur dont nous sommes si jaloux? Est-ce dans ces biens bornés, qui jamais n'éteignent notre soif, et nous laissent toujours un vide infini dans le cœur? Quel opulent du siècle a dit quelquefois : C'est assez? Quel ambitieux comblé d'honneurs, a dit : Il ne m'en faut pas davantage, et je ne vise pas plus haut? Quel voluptueux, nourri dans le plaisir, a dit : Je suis content, et je ne veux rien de plus? Est-ce dans ces biens passagers, que nous ne possédons jamais sans inquiétude, parce que nous savons à combien de revers et à quelles décadences ils sont sujets? Hommes aveugles et insensés! jusqu'à quand le charme de la bagatelle nous fascinera-t-il les yeux, et nous cachera-t-il le seul bien solide et véritable que nous devons rechercher? Quelle comparaison de ce souverain bien, et de ces ombres sans fond et sans consistance, de ces vaines figures qui nous éblouissent et qui nous jouent? Cependant, par le renversement le plus déplorable et par une espèce d'ensorcellement, c'est à ces figures que nous nous attachons, et c'est après ces ombres que nous courons. Car voilà à quoi se passe la vie de tout ce que nous voyons de mondains, les uns tout occupés de leur agrandissement selon le monde, les autres dominés par un vil intérêt et dévorés d'une insatiable avidité, qui ne demande qu'à se remplir; d'autres plongés dans une oisive mollesse, et uniquement attentifs à contenter leurs sensuelles cupidités; tous aussi peu touchés de l'avenir que s'ils n'avaient rien à y prétendre, et qu'ils n'eussent aucune part aux promesses du Seigneur. Dis-je rien dont nous ne soyons témoins; et pour peu qu'on ait de zèle, peut-on voir un égarement si prodigieux sans en ressentir la douleur la plus amère?

Second point. Bonheur du ciel, bonheur dont la seule attente est, dès ce monde même, pour les élus de Dieu, une félicité anticipée. Deux effets qu'elle produit dans une âme chrétienne : l'un est d'y retrancher les principes ordinaires des peines qui nous troublent en ce monde; et l'autre est d'y répandre une onction toute divine, et d'y faire couler les plus douces consolations par un avant-goût des biens de l'éternité. Donnons à l'un et à l'autre l'éclaircissement nécessaire.

Quels sont communément les principes de tant de peines dont nous sommes sans cesse agités et troublés? C'est notre extrême attachement aux biens de la vie, et c'est la vivacité de notre sentiment dans les maux de la vie. Nous estimons les biens de la vie, nous les aimons; et de là, pour les acquérir ou pour les conserver, mille désirs qui nous brûlent, mille passions qui nous déchirent, mille jalousies qni nous rongent, mille soins, mille embarras qui nous tourmentent. Nous redoutons les maux de la vie, nous y sommes sensibles à l'excès; et de là, soit que nous en soyons attaqués, ou seulement que nous en soyons menacés, ces frayeurs mortelles qui nous dessèchent, ces impatiences qui nous aigrissent, ces dépits qui nous désespèrent, ces chagrins, ces désolations qui nous accablent. N'est-ce pas là ce qui fait, dès maintenant, le supplice de tant de gens, n'est-ce pas ce qui les rend malheureux?

Mais quel serait le remède? c'est une sainte indifférence qui corrigeât cet amour désordonné des biens de la vie; et c'est une généreuse patience qui modérât cette sensibilité excessive dans les maux de la vie. Or, telles sont les heureuses dispositions où s'établit une âme fidèle qui tourne toutes ses pensées vers le ciel, et ne s'occupe que du royaume de Dieu où elle est appelée. Voit-elle les grandeurs du monde, les fortunes du monde? tout cela ne la touche point, parce qu'elle sait qu'elle n'est point faite pour tout cela, mais qu'elle est destinée à quelque chose de plus grand. *J'ai prié le Seigneur*, dit-elle avec le prophète roi, et je lui ai demandé *qu'il me fît connaître ma fin* (Ps. 38). J'ai considéré que *mes jours sont mesurés, et que toute la vie de l'homme ici-bas n'est que vanité; qu'il thésaurise sans savoir pour qui, et qu'après s'être fatigué inutilement, il disparaît comme un songe. Hé! quelle est donc mon attente*, ai-je conclu; *n'est-ce pas le Seigneur*, et ce qu'il me réserve dans sa gloire? que m'importe tout le reste? Est-elle assaillie de disgrâces temporelles, de souffrances, d'adversités, de misères? tout cela ne l'ébranle point, parce qu'elle sait que tout cela ne sert, en l'éprouvant, qu'à lui assurer la couronne qui est le terme de son espérance. *Je souffre*, s'écrie-t-elle avec l'Apôtre des nations, *mais je n'en ai point de confusion* (II. *ad* Tim. 1), et au milieu de toutes les calamités humaines, je ne me laisse point déconcerter ni abattre : *car je n'ignore pas quel est celui en qui je me confie, et je puis compter qu'il me garde mon dépôt*, et que mon trésor ne périra point entre ses mains. Quel soutien! et, dans ce lieu d'exil où nous vivons, s'il peut y avoir quelque bonheur pour nous, en concevons-nous un autre que ce dégagement du cœur, que cette paix inaltérable, que cette indépendance de toutes les vicissitudes et de tous les événements; que cette force, cette fermeté supérieure à tout ce qu'il peut arriver d'infortunes, de pertes, de traverses, d'humiliations, d'infirmités?

Que sera-ce, si nous ajoutons l'onction sainte et les consolations intérieures que l'on goûte à contempler la maison de Dieu et toutes ses richesses? Car, dès cette vallée de larmes, où nous n'en avons

encore qu'une image imparfaite et ne la voyons que de loin, la méditation, aidée de la grâce, nous la rend en quelque sorte présente, et nous en fait déjà sentir par avance les beautés inestimables. Mais n'entreprenons point ici d'expliquer ce que c'est que ce sentiment, que ce goût. Il en faut faire épreuve pour le connaître. David l'éprouvait et le connaissait; et c'est au souvenir de la céleste Jérusalem, que son âme s'enflammait, qu'elle s'abimait, pour ainsi dire, et se perdait heureusement en Dieu : *Seigneur, Dieu des vertus, que j'aime à me retracer la magnificence, l'éclat, la splendeur de vos tabernacles* (Ps. 83)! Plus j'y pense, plus la vue que j'en ai me touche; et le trait qui me pénètre est si vif, *que j'en tombe même en défaillance.* Tant de saints l'ont éprouvé et l'ont connu. Bien d'autres l'éprouvent chaque jour et le connaissent : car, dans tous les états, malgré la corruption du siècle, il y a toujours, par la Providence divine, un petit nombre d'âmes ainsi dégagés de la terre, et dont *tout le commerce est au ciel.* Envions leur sort, et déplorons le nôtre. Reconnaissons notre aveuglement, et travaillons à le guérir. Nous voulons dès ce monde une vie tranquille, et nous négligeons d'apprendre où se trouve cette tranquillité et ce calme. Ouvrons les yeux de la foi. Elevons-nous par l'espérance chrétienne au-dessus de tous les objets mortels et périssables; et pour notre bonheur, même présent, ne nous occupons que du bonheur à venir.

VENDREDI.

Jean-Baptiste faisant connaître Jésus-Christ comme vengeur des crimes dans les pécheurs et les réprouvés.

SERMON SUR LA DAMNATION ÉTERNELLE.

Paleas autem comburet igni inextinguibili.
Pour la paille, il la brûlera dans un feu qui ne s'éteint point.
(Matth., ch. 3.)

Je vous l'ai annoncé, pécheurs, et je viens encore ici vous le faire entendre : autant que notre Dieu est riche en miséricorde et libéral dans ses récompenses, autant est-il sévère dans ses arrêts, et redoutable dans ses châtiments. Il ramasse le bon grain pour le conserver; mais il rejette la paille pour la brûler. Il appelle à lui ses élus, et les couronne dans son royaume; mais il sépare de lui ses ennemis, et les précipite loin de sa présence, dans un lieu de tourments. Que dis-je? Jusque dans ce lieu de torture et au même temps qu'il les réprouve, il leur est toujours présent : et pourquoi? pour leur faire sentir toute la pesanteur de son bras et pour déployer sur eux toute la rigueur de sa justice. Car, sans donner dans aucune contradiction, ni que ces

deux points se détruisent l'un l'autre, voici, selon l'idée que j'en conçois, en quoi je fais consister le terrible mystère de la damnation éternelle. Je dis que c'est tout ensemble, et dans une éternelle séparation de Dieu, et dans une présence éternelle de Dieu. Prenez garde : Dieu, comme Dieu et souverain bien, séparé pour jamais du réprouvé : premier point; Dieu, comme vengeur et souverain juge, présent pour jamais au réprouvé : second point. Deux articles importants que nous avons à développer, et deux grands sujets de nos réflexions et de notre crainte.

Premier point. Dieu, comme Dieu et souverain bien, séparé pour jamais du réprouvé. Afin de mieux comprendre le malheur de cette fatale séparation, il faut d'abord supposer que Dieu, comme Dieu, étant le souverain Etre, il est aussi le souverain Bien. Non-seulement le souverain Bien en lui-même et pour lui-même, mais le souverain Bien de l'homme et sa fin dernière. Il faut encore poser pour principe incontestable, que de vouloir être heureux, c'est un désir si naturel à l'homme, une inclination si nécessaire, que rien ne peut l'arracher de son cœur. D'où suit enfin une troisième vérité, que dans tous ses sentiments, dans toutes ses démarches, l'homme, par une pente née avec lui, et dont il n'est pas en pouvoir d'arrêter l'impression, tend sans cesse vers Dieu : comment cela? parce que sans cesse il tend vers son propre bien et son bonheur, et que Dieu seul est ce bien dont il ne peut se passer, et ce souverain bonheur qu'il cherche. Car, comme disait à Dieu saint Augustin : *Seigneur, c'est pour vous que vous nous avez faits, et ce n'est que pour vous; et tant que notre cœur ne se reposera pas en vous, il sera dans l'agitation et le trouble.*

Voilà ce que le réprouvé sur la terre ne connaissait pas, ou de quoi il n'avait qu'une vue confuse. Il sentait assez que tout ce que le monde lui présentait ne lui pouvait suffire; d'un objet il courait bientôt à un autre, et toujours il lui fallait quelque chose de nouveau, mais, ce quelque chose où il aspirait et qui lui manquait, qu'était-ce? il ne faisait pas attention que c'était Dieu. Quand l'a-t-il connu? hélas! lorsqu'il n'a pu le connaître que pour son supplice et pour son désespoir. La mort, toute ténébreuse qu'elle est, en l'enlevant, et l'ensevelissant dans ses ombres, lui a ouvert les yeux et l'a éclairé. Depuis ce terrible moment, il porte toujours dans son esprit l'image de Dieu profondément gravée; mais une image qui le consterne et qui l'accable; mais une image qui le transporte jusqu'à la fureur, mais une image qui, lui retraçant le prix infini du bien qu'il a perdu, lui retrace tout le malheur de la perte infinie qu'il a faite. En effet, plus de Dieu pour lui. Non pas que ce Dieu, dont il est séparé et entièrement abandonné, ne soit plus le Dieu de l'univers, ni qu'en particulier et à la lettre, ce ne soit plus son Dieu; mais plus de Dieu en qui il puisse espérer, plus de Dieu qu'il puisse posséder, plus de Dieu qu'il puisse aimer de cet amour qui fait la béatitude des saints, et qui devait faire dans les siècles des siècles sa suprême félicité.

Ah ! plus de Dieu ! par conséquent plus rien : ni dons de la nature, ni dons de la grâce, ni dons de la gloire, ni paix, ni repos; car la perte de Dieu enferme la perte de tout cela, ou ce qui peut rester de tout cela ne doit être qu'un surcroît de peine.

Séparation d'autant plus affreuse, et perte d'autant plus désolante, qu'elle est irréparable. Dieu l'a dit, il a lancé ce foudroyant anathème, il a prononcé cette parole attérante: *Retirez-vous;* jamais il ne le révoquera. Eternellement le réprouvé ressentira une telle perte, parce qu'éternellement il aura dans son souvenir l'idée du Dieu qui s'est séparé de lui, et qu'éternellement cette idée lui représentera l'excès de sa misère; éternellement il souhaitera d'être reçu au festin de l'Epoux céleste, et Dieu éternellement lui dira : *Retirez-vous.* Eternellement il s'écriera : *Où est mon Dieu?* et Dieu éternellement lui répondra : *Retirez-vous* (Matth. 25). De là quel dépit dans le cœur de ce malheureux, frappé d'une malédiction qu'il pouvait prévenir, et dont il ne lui est plus possible de se relever ! dépit contre Dieu, et dépit contre lui-même : contre Dieu, qui se rend inexorable à tous ses vœux, et inaccessible à toutes ses poursuites; contre lui-même, parce que lui-même il a commencé ce funeste divorce, et qu'il en est l'auteur; parce que de lui-même et par une aveugle passion qui l'entraînait, il s'est détaché de Dieu son créateur, pour s'attacher à de viles créatures. Jugez de ses sentiments, mondains ambitieux, mondains voluptueux, mondains avares et intéressés : jugez-en par ces douleurs mortelles, et ces regrets qui vous percent l'âme, par ces cruelles jalousies dont vous vous rongez, par ces tristesses profondes où vous vous abîmez, par ces langueurs et ces défaillances où vous tombez, si quelquefois dans le monde il vous arrive, et surtout par votre faute, ou de vous voir exclus d'une préférence et d'un rang d'honneur à quoi vous pouviez prétendre, ou d'être frustrés d'un gain et d'une opulente fortune qui n'a dépendu que de vos soins et de votre vigilance; ou, dans le cours d'un engagement sensuel, de perdre ce que vous aimez, et de ne plus éprouver de sa part que du mépris et de l'indifférence. Conclusion. Point de plus juste ni de plus salutaire que celle du prophète : *Pour moi, c'est au Seigneur que je veux me tenir inviolablement uni* (Ps. 72), par la grâce, et dès maintenant, afin que le péché ne m'en sépare jamais dans l'éternité.

Second point. Dieu, comme vengeur et souverain juge, présent pour jamais au réprouvé. Ce fut, entre les autres motifs, ce qui détermina le généreux Eléazar à demeurer ferme dans l'observation de la loi, malgré les ordres du tyran et la sévérité de ses menaces. *Il est vrai,* dit ce sage et zélé vieillard, *en obéissant au prince, ou feignant de lui obéir plutôt qu'à Dieu, je pourrai éviter le supplice qui m'est préparé de la part des hommes, et prolonger encore mes jours; mais vif ou mort, je n'échapperai pas à la main vengeresse du Tout-Puissant* (1. Mach. 6). Raisonnement solide et digne de l'esprit de reli-

gion dont ce saint et glorieux martyr était animé. Car, comme Dieu est présent dans le ciel pour y glorifier sa miséricorde, il est présent dans l'enfer pour y glorifier sa justice. Sa présence dans le ciel fait le bonheur des élus, et c'est ainsi que sa miséricorde y est glorifiée; et sa présence dans l'enfer fait le tourment des réprouvés, et c'est par là qu'il y glorifie sa justice et qu'il venge ses intérêts. C'est donc lui qui, de son souffle, allume ce feu et ces tourbillons de flammes où les pécheurs, selon le terme de l'Evangile, sont ensevelis; c'est lui qui, par une vertu toute divine, sans nourriture, nourrit ce feu, et sans matière qui serve à son entretien, l'entretient; c'est lui qui, par un miracle supérieur à toute la nature, fait passer jusqu'à l'âme toute l'ardeur de ce feu, et lui en fait sentir toute la violence : comme si c'était un feu spirituel, ou que l'âme, toute spirituelle qu'elle est, devînt, ainsi que le corps, un sujet sensible et combustible; c'est lui qui, depuis la création du monde, par une action que toutes les révolutions des temps n'ont jamais ni interrompue ni altérée, renouvelle à chaque moment l'activité de ce feu, et qui, sans terme, sans fin, le fera subsister au delà des siècles, et lui conservera toujours la même force : car, suivant la parole expresse de Jean-Baptiste, *ce feu ne s'éteint point*. Que dirons-nous encore? c'est lui qui, pour seconder sa colère, déchaîne toutes les puissances infernales, et les emploie comme les ministres de ses vengeances, contre ces troupes de malheureux qu'il a précipités dans ce feu, et qu'il y tient liés et entassés; c'est lui qui, pour redoubler l'horreur de l'affreuse prison où il les a rassemblés, y répand ces épaisses ténèbres, que ce feu, privé lui-même de toute lumière, ne peut percer ni éclairer; c'est lui qui, non content de cette peine du feu, quelque extrême qu'elle puisse être, y joint de plus ce ver intérieur, ce ver de la conscience, qui, de sa pointe, pique sans relâche le cœur du réprouvé, et le ronge impitoyablement sans le consumer; ce ver qui *ne meurt point* (Marc. 9), parce que le péché d'où il naît ne s'efface point, et que la mémoire ne s'en perd point.

Demeurons-en là, et ne nous engageons pas plus avant dans un détail que nous ne pourrions épuiser. Ne descendons point à des particularités qui ne nous sont pas assez connues pour les bien exprimer; mais arrêtons-nous à ces idées générales : que c'est Dieu alors qui punit en Dieu; que c'est Dieu qui se satisfait par un châtiment digne de sa majesté lésée et offensée; que c'est Dieu qui, sans compassion, sans nul sentiment d'amour, décharge toute sa haine sur une âme criminelle. Elle est dans ses mains; et qui pourra la dérober à ses coups? Où ira-t-elle pour le fuir; et puisqu'il la suit jusque dans le fond de l'abîme où il la tient captive et asservie, quand, malgré lui, sera-t-elle en état d'en sortir? Je dis malgré lui; car jamais il ne le voudra: jamais, dis-je, il ne voudra qu'elle sorte de cet abîme de misère; jamais il ne le permettra, et c'est un point capital de notre foi. Il veut maintenant que par nos soins, aidés de sa grâce, nous nous préservions de cette éternelle réprobation. Il nous fournit

pour cela tous les moyens ; il nous fait donner sur cela tous les avis nécessaires. Heureux, si nous y pensons ; si nous marchons au milieu des dangers qui nous environnent, avec toute la vigilance et toute la précaution convenable ; si nous ne perdons jamais de vue le précipice où tant d'autres avant nous se sont laissé entraîner, et où chaque pas peut nous entraîner nous-mêmes. Gardons-nous de la présence redoutable de Dieu dans l'enfer, par une présence utile et profitable dès ce monde, c'est-à-dire, ayons Dieu dès ce monde toujours présent à l'esprit, comme ennemi du péché. Imaginons-nous partout le voir armé de son tonnerre, et sur le point d'éclater et de nous frapper. La frayeur dont cette pensée nous doit saisir, ne sera point une frayeur chimérique. C'est la crainte la plus juste, puisqu'elle est fondée sur les principes les plus solides. C'est une crainte toute chrétienne, puisque Jésus-Christ lui-même a voulu nous l'inspirer dans cette grande maxime qu'il a prononcée, et qu'il a cru même, à raison de son importance, devoir confirmer par un serment. Méditons-la, repassons-la mille fois, afin que ce soit pour nous un appui inébranlable dans la voie du salut, et un préservatif assuré contre toutes les occasions et toutes les tentations. La voici : *Ne craignez point ces maîtres qui donnent seulement la mort au corps, et qui ne peuvent rien faire de plus. Mais je vais vous montrer qui vous devez craindre. Craignez celui qui, après avoir ôté la vie au corps, peut encore perdre l'âme et la damner. Oui, je vous le dis, voilà le maître qu'il faut craindre, et craindre souverainement* (Luc. 12).

SECONDE SEMAINE.

Jean-Baptiste prêchant la pénitence pour disposer les peuples à la venue de Jésus-Christ.

Après avoir annoncé Jésus-Christ aux peuples, et le leur avoir fait connaître, il fallait les disposer à le recevoir, et c'est pour cela que Jean-Baptiste leur prêche la pénitence; il leur prêche, 1° une pénitence prompte et sans retardement : *La cognée est déjà à la racine de l'arbre* (Matt. 3); 2° une pénitence sincère et sans déguisement : *Rendez droites les voies du Seigneur* (*Ibid.*); 3° une pénitence humble et sans présomption : *Race de vipères, qui vous a appris à fuir la vengeance dont vous êtes menacés? Et ne dites point : Abraham est notre père* (Luc. 3); 4° une pénitence fructueuse et sans relâchement : *Faites de dignes fruits de pénitence* (Matt. 3); 5° une pénitence austère et sans ménagement : *Or, son vêtement était de poil de chameau; il avait autour des reins une ceinture de cuir, et sa nourriture, c'étaient des sauterelles et du miel sauvage* (Luc. 3); 6° une pénitence efficace et salutaire : *Tout homme verra le salut qui vient de Dieu.*

DIMANCHE.

Jean-Baptiste prêchant une pénitence prompte et sans retardement.

SERMON SUR LE DÉLAI DE LA PÉNITENCE.

Jam securis ad radicem arborum posita est.
La cognée est déjà à la racine des arbres. (Luc, ch. 3.)

Il n'y a donc point lieu de différer et d'attendre, puisque l'arbre est si près de sa chute, et que le coup qui va l'abattre va bientôt partir et le renverser. Parlons sans figure, ou tirons de cette figure l'avis important que Jean-Baptiste voulait donner à tout pécheur actuellement engagé dans le désordre du péché, qui est de n'y point demeurer, de ne s'y point obstiner, mais de retourner promptement à Dieu, et de ne s'exposer pas aux suites funestes d'un retardement très-dangereux. Je dis d'un retardement très-dangereux; et sans insister sur ces accidents imprévus, où la mort, par un juste châtiment de Dieu, surprend un pécheur qui diffère, mais pour ne prendre la chose que dans le cours même le plus naturel et le plus commun, arrêtons-nous aux deux effets les plus ordinaires du délai de la pénitence, et ren-

fermons-les en deux propositions. Car le délai de la pénitence forme l'habitude du péché : c'est le premier effet, et la première proposition ; et par un retour presque immanquable, l'habitude du péché entretient jusques à la mort le délai de la pénitence, et par là conduit à l'impénitence finale : c'est le second effet et la seconde proposition. Expliquons-nous mieux, et en moins de paroles : habitude du péché, effet du délai de la pénitence ; délai de la pénitence, effet de l'habitude du péché ; de l'un et de l'autre, impénitence finale : voilà ce que nous allons développer ; et si ces vérités ne nous touchent pas, il faut que nous soyons bien peu sensibles aux intérêts de notre salut.

Premier point. Le délai de la pénitence forme l'habitude du péché. Il n'est pas difficile de le comprendre, et l'on en voit d'abord la raison. Car ce qui forme les habitudes, ce sont les actes fréquents et réitérés ; et ce qui doit par conséquent former l'habitude du péché, ce sont les longues et fréquentes rechutes dans le péché. Or, tel est l'état d'un pécheur qui diffère sa pénitence ; voilà l'effet de ses remises continuelles, et de ses retardements.

Il s'agit d'un homme que ses passions ont entraîné hors des voies de Dieu, et fait entrer dans les voies de l'iniquité ; il s'agit d'une femme, d'une jeune personne que le monde éblouit, que le plaisir enchante, que certains objets attachent, que la sensibilité du cœur précipite dans des déréglements, ou secrets, ou même connus. Dieu les rappelle, il les presse par sa grâce, on leur parle de sa part, on leur prêche la pénitence. Mais que répondent-ils? Ils ne s'aveuglent point assez pour prétendre justifier leur conduite ; ils conviennent qu'il y a du libertinage, et qu'ils ne vivent pas dans l'ordre, ni selon la loi de Dieu ; ils comptent sur l'avenir, et ils se promettent bien de changer quelque jour, de prendre une route tout opposée, et de travailler sérieusement à la réformation de leurs mœurs. Mais ce jour, disent-ils, n'est point encore venu : il serait trop tôt maintenant, et il faut attendre. Ah ! il faut attendre ! c'est-à-dire, qu'il faut laisser le vice jeter de profondes racines et se bien établir ; c'est-à-dire, qu'il en faut contracter l'habitude, qu'il faut la laisser croître, et lui donner tout le loisir et tous les moyens de se fortifier ; c'est-à-dire, qu'il faut se lier au péché, se livrer au péché, se rendre le péché si familier, qu'on ne le craigne plus, et qu'on n'en ait plus de scrupule. Car, qu'est-ce que tous ces retardements dont on use, et à quoi se réduisent-ils, si ce n'est à multiplier les péchés en suivant toujours le même train de vie, en demeurant toujours dans les mêmes engagements, en s'abandonnant toujours aux mêmes excès, en ne corrigeant rien, mais ajoutant toujours crimes sur crimes, débauches sur débauches? Or, pour reprendre le principe que nous avons déjà posé touchant l'habitude et son origine, n'est-ce pas là ce qui la fait naître, et n'est-ce pas ainsi qu'elle s'insinue dans un cœur et qu'elle se l'assujettit? Un premier péché ne la forme pas ; mais, comme a remarqué saint Bernard, ce premier péché dispose au second ; celui-ci

donne une facilité toute nouvelle pour l'autre qui lui succède : de degrés en degrés la contagion se répand; le cœur se tourne au mal, il s'y accoutume, il s'y attache, et tombe dans un esclavage où il n'est presque plus maître de lui-même.

Triste vérité, d'autant plus constante que les habitudes vicieuses ont cela de propre, qu'elles s'impriment beaucoup plus aisément et plus profondément : pourquoi? parce que notre nature corrompue est plus disposée à les recevoir, et que nous portons au dedans de nous-mêmes de malheureuses concupiscences qui les secondent et qui les appuient. Une prompte pénitence les préviendrait et leur couperait cours. Elle ne nous mettrait pas à couvert de toute rechute, et quoique pénitents, nous ne serions pas impeccables; mais nous serions moins sujets à la tyrannie de l'habitude. En appliquant le remède aussitôt que le mal viendrait à paraître, on l'empêcherait de s'invétérer. En jetant l'eau, selon la comparaison de saint Augustin, à mesure qu'elle entrerait, tout fragile et tout ouvert qu'est le vaisseau, on le garantirait du naufrage. Et c'est à quoi l'Apôtre exhortait si fortement les fidèles, et ce qu'il leur recommandait par ces paroles : *Mes frères, ne souffrez donc point que le péché règne dans votre corps mortel; en sorte que vous vous soumettiez à toutes ses convoitises* (Rom. 6). Prenez garde : ce saint Apôtre ne leur disait pas précisément : Ne tombez jamais, et préservez-vous de tout péché : heureuse disposition, qui serait bien à désirer, et qui n'est guère à espérer. Mais du moins, leur faisait-il entendre, si par le poids de la faiblesse humaine vous tombez quelquefois, si vous péchez, ne permettez pas au péché d'affermir son empire dans vous et sur vous, par une possession paisible et habituelle. Leçon d'une conséquence infinie. Leçon dont nous ne comprendrons jamais mieux la nécessité, que lorsque nous comprendrons toute la malignité d'une criminelle habitude. Le péché est un mal; mais au-dessus de ce mal, tout extrême qu'il est, on peut dire qu'il y a quelque chose encore de plus pernicieux et de plus à craindre : et quoi? c'est l'habitude dans le péché. Il n'y a qu'à consulter sur ce point de morale les Pères de l'Eglise, et les maîtres de la vie chrétienne. Il n'y a qu'à voir avec quelle force et en quels termes ils s'en expliquent. Mais allons plus loin : car peut-être dira-t-on que, si par le délai de la pénitence l'habitude s'est formée, on n'est pas après tout sans ressource, et que désormais, n'apportant plus à sa conversion de nouveaux retardements, on peut, par un vrai retour à Dieu, réparer le passé et sanctifier le reste de ses années : espérance dont on se flatte; mais espérance que doit pleinement détruire une seconde proposition qui va faire le sujet du second point.

SECOND POINT. L'habitude du péché entretient jusques à la mort le délai de la pénitence, et par là conduit à l'impénitence finale. N'exagérons rien, et pour nous renfermer dans les bornes de la vérité la plus exacte, convenons d'abord du sens de cette proposition,

et mettons-y tous les tempéraments et toutes les modifications convenables. Ce n'est point une règle universelle ni absolue ; ce n'est point à dire que l'habitude soit à la pénitence du pécheur un obstacle insurmontable, ni qu'elle le détermine tellement à persévérer dans son péché, qu'il ne lui soit plus libre d'en sortir. Ce n'est point à dire même que de temps en temps on n'ait vu et qu'on ne voie encore un petit nombre de pécheurs, que la grâce enfin, par un dernier effort, semble arracher à l'iniquité, et en qui elle triomphe de mille résistances et des retardements les plus opiniâtres. Voilà, pour ne donner dans aucune extrémité, ce que nous sommes obligés de reconnaître. Mais du reste, il n'en est pas moins vrai que, si le retour d'un pécheur d'habitude n'est pas impossible, il est toujours d'une difficulté extrême, et en voici la preuve convaincante. Car si le pécheur n'ayant point encore l'obstacle de l'habitude à surmonter, et avant qu'elle se soit fortifiée, n'a pas eu néanmoins le courage de rompre ses liens, et d'entrer dans les voies de la pénitence, que sera-ce quand, aux autres obstacles qui l'ont arrêté, celui-ci se trouvera joint? Que sera-ce, dis-je, quand il aura laissé le vice s'enraciner dans son âme; quand il se sera attaché plus étroitement que jamais au péché, qu'il se sera, pour ainsi dire, vendu au péché, asservi au péché, naturalisé avec le péché; quand, par la force et l'impression de l'habitude, il aura presque perdu tout le remords du péché, et que ce ne lui sera plus une charge sur la conscience, ni un sujet d'inquiétude?

De là, remises sur remises, et retardements sur retardements. Ce n'est pas, comme je l'ai déjà observé, qu'on rejette tout à fait la pénitence, et qu'on prétende ne quitter jamais son péché. Il n'y a qu'un petit nombre d'impies qui s'abandonnent à ce désespoir. Mais tandis qu'on se flatte, qu'on se promet de retourner quelque jour à Dieu, parce qu'on en voit l'indispensable nécessité ; dans la pratique et quant à l'exécution, on ne veut jamais se persuader que ce jour soit venu, et selon que saint Augustin le témoigne de lui-même, on dit toujours : *Demain, demain; tantôt, tantôt; encore un peu, encore un peu.* Voilà par où tant de pécheurs, esclaves de l'habitude, vieillissent dans leurs désordres ; et n'en avons-nous pas mille exemples devant les yeux? Cependant les années passent, la mort arrive, une dernière maladie se déclare, et alors même le malade croit toujours pouvoir remettre. Si dans les premières atteintes du mal, on l'avertit de penser à lui, que répond-il? *Attendons* (Isaï. 28). Si, dans le cours du mal qui augmente, on le presse de nouveau, même réponse : *Attendons encore.* Enfin, à force d'attendre, ou tout à coup il est surpris par une subite révolution qui l'enlève, ou dans une extrémité qui lui ôte presque toute connaissance, tout sentiment, il ne fait plus qu'une pénitence imparfaite, qu'une pénitence précipitée et forcée. Tout cela veut dire qu'après avoir vécu dans l'impénitence, il meurt impénitent.

Concluons avec l'Apôtre : *Voici l'heure de nous réveiller de notre sommeil, voici le temps favorable, voici les jours du salut* (Rom. 13) :

ne les perdons pas, et hâtons-nous Car ces jours de salut, ce temps, cette heure favorable que nous avons présentement, nous ne les aurons pas toujours. Ils s'écoulent, et nous ne savons quand ils reviendront. Que dis-je, et savons-nous même si jamais ils reviendront? Peut-être nous persuadons-nous qu'une pénitence différée cause moins de peine, et qu'avec le temps elle devient plus aisée. Mais c'est une erreur, et la plus trompeuse de toutes les illusions. Tout le reste, il est vrai, s'affaiblit avec l'âge : le tempérament s'altère, les forces du corps diminuent, les lumières mêmes de la raison s'obscurcissent; mais les passions du cœur, mais les habitudes vicieuses prennent toujours de nouveaux accroissements. Le temps serre les nœuds et les endurcit; les années donnent à la passion et à l'habitude plus d'ascendant; et dans un âge avancé, non-seulement on se trouve tel que l'on était dans une première jeunesse, mais c'est alors qu'on sent les funestes progrès du vice, et qu'on se voit presque hors d'état de l'attaquer et de le vaincre. De là cette maxime générale de remédier aux plus petits maux, et de bonne heure, afin d'en arrêter de plus grands où l'on se laisserait entraîner. Maxime dictée par la sagesse humaine, et appliquée à toute la conduite de la vie, en quelque conjoncture et sur quelque sujet que ce soit; mais à plus forte raison, maxime spécialement nécessaire dans la conduite du salut, et dans la pénitence chrétienne. Quoi qu'on en puisse penser et qu'on en puisse dire, vouloir sans cesse remettre sa pénitence d'un jour à un autre jour, d'une semaine à une autre semaine, d'un mois à un autre mois, c'est en quelque manière vouloir absolument et pour toujours y renoncer. Or, y renoncez-vous en effet? y renoncez-vous pour jamais? Quelle est dans cette assemblée l'âme si endurcie, qu'une telle proposition ne lui fasse pas horreur? Voilà néanmoins à quoi l'on s'expose, et ce qu'on ne peut trop craindre ni prévenir avec trop de soin.

LUNDI.

Jean-Baptiste prêchant une pénitence sincère et sans déguisement.

SERMON SUR LA PÉNITENCE DU CŒUR.

Rectas facite semitas ejus.
Rendez droites les voies du Seigneur. (Luc, ch. 3.)

Ces voies du Seigneur, ce sont pour les pécheurs les voies de la pénitence, puisque c'est par la pénitence que nous nous rapprochons de Dieu, et que Dieu se rapproche de nous. Il faut que ces voies soient droites, il faut que notre pénitence soit sincère : car Dieu

aime la vérité, et rien ne peut lui plaire de tout ce qui n'est qu'extérieur et apparent. C'est donc dans les sentiments du cœur que consiste la vraie pénitence : c'est dans le cœur qu'elle doit naître, et du cœur qu'elle doit partir. Car, pour prendre la chose dans son fond, quelle est la nature de la pénitence, ou quelle en est la fonction la plus essentielle? c'est de détruire le péché et de rétablir l'homme, à l'égard de Dieu, dans l'état d'où le péché l'a fait déchoir. Voici ma pensée. Le péché, disent les théologiens, consiste dans un mouvement de l'âme, qui se détache de Dieu et s'attache aux objets créés; et par une règle toute contraire, la pénitence doit donc consister dans un retour de l'âme, qui se détache des objets créés et s'attache à Dieu. Or, l'un et l'autre ne se peut faire véritablement et sincèrement que par la pénitence du cœur. Sans la pénitence du cœur, point de vrai détachement du péché, ou des objets qui ont été la matière du péché : premier point. Sans la pénitence du cœur, point de vrai attachement à Dieu, ni par conséquent de réconciliation avec Dieu; second point. Voilà, dans un partage également simple et solide, une des instructions les plus importantes.

Premier point. Sans la pénitence du cœur, point de vrai détachement du péché, ou des objets qui ont été la matière du péché. Ce n'est point par les larmes ni par les gémissements; ce n'est point par les vœux, les longues prières, les promesses, les protestations; ce n'est même précisément, ni par la confession de ses offenses, ni par la réparation qu'on en fait au jugement des hommes; ce n'est point, dis-je, par tout cela qu'on se détache du péché : pourquoi? parce qu'avec tout cela on peut encore avoir au péché une attache secrète et criminelle. En effet, tout cela peut subsister et se trouver dans un pécheur, sans que le cœur y ait aucune part, ou sans qu'il y ait la part qu'il y doit avoir. Les Juifs s'humiliaient, se prosternaient contre terre, se couvraient la tête de cendres, déchiraient leurs habits en signe de pénitence; mais le prophète leur reprochait qu'en déchirant leurs habits, ils ne déchiraient ni ne brisaient pas leurs cœurs. Or, dès que le cœur n'entre point dans ces démonstrations extérieures, elles ne peuvent opérer un vrai détachement du péché : la raison en est aisée à comprendre. Car qu'est-ce que se détacher du péché? c'est renoncer au péché, c'est détester le péché, c'est prendre une sainte résolution de quitter le péché, et de ne le plus commettre. Or, renoncer de la sorte, détester, résoudre, ce sont des opérations du cœur. Par conséquent, si le cœur n'agit, il n'y a ni vrai renoncement, ni vraie détestation, ni vraie résolution; et par une même conséquence, point de vrai détachement du péché.

Mais, dira-t-on, le prêtre néanmoins, comme ministre de la pénitence, sans autres preuves que la parole du pécheur, que son accusation, sa confession, ses larmes et les témoignages ordinaires de repentir, lui confère le bienfait de l'absolution. J'en conviens, et en cela il s'acquitte de son devoir, bien loin d'être répréhensible. Car

ne pouvant lire immédiatement dans le cœur pour en connaître la véritable disposition, il est obligé de s'en tenir à certains dehors, et de former là-dessus son jugement. Ces dehors naturellement et par eux-mêmes sont les signes visibles du détachement intérieur. Ce ne sont que des apparences, je le sais; mais dès que le ministre a pris toutes les mesures convenables pour en bien juger; dès qu'il a fait tout l'examen nécessaire, et qu'il y a employé toutes les lumières de la prudence évangélique, alors, s'il se trompe, il n'est point responsable de son erreur. Elle ne lui peut être imputée, et le seul pénitent en doit rendre compte à Dieu.

Car, sous l'extérieur le plus apparent, Dieu sonde le cœur; et parce que souvent il arrive que sous le voile le plus spécieux, le détachement du cœur n'est pas tel qu'il doit être, que sert au pécheur l'absolution qu'il a reçue, ou qu'il a cru recevoir? à le charger devant Dieu d'un nouveau crime, et à lui attirer de la part de Dieu un nouvel anathème. Terrible vérité pour tant de mondains et de mondaines qui, par je ne sais quelle bienséance, viennent à certains jours de l'année se présenter au saint tribunal! Sont-ils vraiment touchés? sont-ils dans le cœur vraiment détachés de leur péché? prennent-ils les moyens de l'être, et y font-ils toute l'attention qu'il faut? se détache-t-on sans violence, sans réflexion, sans une ferme détermination, et cette violence, cette réflexion, cette détermination ferme et inébranlable, est-ce le fruit d'une revue courte et superficielle, d'une confession faite légèrement et à la hâte, de quelques prières récitées par mémoire et prononcées avec indifférence, de quelques propositions ou de quelques velléités qui n'engagent à rien de particulier ni ne décident rien? Sous cet appareil trompeur, la plaie reste toujours dans l'âme; et si l'on a jeté sur le feu quelques cendres pour le couvrir, il est toujours dans le cœur aussi ardent que jamais. La suite le montre bien, et dès la première occasion on n'éprouve que trop combien l'on tenait encore au péché, et combien peu il avait perdu de son empire.

Mais vérité surtout terrible pour tant de mourants. Ils font assez entendre de soupirs et de regrets. On voit la tristesse répandue sur leur visage; on lit dans leurs yeux le trouble qui les agite, et la frayeur dont ils sont saisis. Ils réclament la miséricorde du Seigneur, ils déplorent amèrement la perte et le mauvais emploi qu'ils ont fait de leurs années. Mais de savoir s'ils sont pour cela pleinement dégagés des liens du péché, il n'y a que vous, mon Dieu, qui le puissiez connaître, puisqu'il n'y a que vous qui puissiez démêler les replis du cœur, et en découvrir les sentiments. Ce que nous savons, c'est que, malgré toutes ces marques de repentir, la pénitence de la plupart des pécheurs à la mort a toujours paru suspecte aux Pères de l'Eglise et aux maîtres de la morale chrétienne : pourquoi? parce qu'ils ont toujours craint que ce ne fût pas une pénitence de cœur; c'est-à-dire, une pénitence où le cœur se fût détaché réellement et sincèrement du péché.

SECOND POINT. Sans la pénitence du cœur point de vrai attachement à Dieu, ni par conséquent de réconciliation avec Dieu. Je l'ai dit, et c'est un principe universellement reconnu, que la pénitence, en nous détachant du péché, doit en même temps nous rapprocher de Dieu. Telle est la doctrine expresse de saint Augustin, lorsqu'il nous enseigne que la pénitence est renfermée en deux mouvements tout contraires, l'un de haine, l'autre d'amour; de haine par rapport au péché, et d'amour à l'égard de Dieu : de haine, voilà le détachement du péché; et d'amour, voilà l'attachement à Dieu. Je n'examine point quel doit être le degré de cet amour : il me suffit que sans quelque amour, ou parfait ou commencé, il n'y a point de pénitence recevable au tribunal de Dieu. Or qui ne sait pas que c'est le cœur qui aime, le cœur qui s'affectionne, le cœur qui s'attache; et de là qui ne conclut pas que, de la part du pécheur pénitent, il ne peut donc y avoir de véritable attachement à Dieu que par la pénitence du cœur? Faisons du reste tout ce qui nous peut venir à l'esprit de plus généreux, de plus héroïque et de plus grand; sacrifions nos biens, mortifions notre chair, versons notre sang, donnons notre vie : tout cela, sans l'action du cœur, n'est point s'attacher à Dieu ni aimer Dieu, et par une suite évidente, tout cela n'est point conversion à Dieu, ni pénitence. Qu'est-ce donc? c'est, pour user des expressions figurées de l'Apôtre, courir en vain, et battre l'air inutilement. C'est pour cela même aussi que Dieu, par la bouche des prophètes, rappelant les pécheurs et les invitant à la pénitence, ne leur recommandait, à ce qu'il paraît, rien autre chose que de revenir à lui de cœur, de rentrer dans leur cœur, de se faire un cœur nouveau; parce que n'étant point à lui de cœur, c'était n'y point être du tout.

Vérité que le roi prophète avait bien comprise, lorsque, reconnaissant les désordres où la passion l'avait conduit, et voulant en obtenir de Dieu le pardon, il lui disait : Si pour vous apaiser et pour me réunir à vous, vous demandiez, Seigneur, des victimes, j'en aurais assez à vous offrir : mais que serait-ce pour un Dieu que le sang des animaux, et quelle estime feriez-vous de tous les holocaustes? Le grand sacrifice qui doit vous plaire, ô mon Dieu! poursuivait ce roi pénitent, c'est celui de mon cœur. Sans cette offrande, toutes les autres ne vous peuvent être agréables; mais un cœur contrit et humilié devant vous, mais un cœur qui se tourne vers vous, qui se donne à vous, voilà ce que vous n'avez jamais méprisé et ce que jamais vous ne mépriserez.

Non, il ne le méprise point; et que dis-je? il en est même jaloux, et tellement jaloux, qu'il daigne bien, selon le témoignage de l'Ecriture, se tenir lui-même à la porte de notre cœur pour nous en demander l'entrée et la possession. Il ne le méprisa point, ce cœur contrit, quand, touché de la pénitence de Manassès, il lui pardonna toutes ses impiétés et le rétablit dans tous ses droits; il ne le méprisa point quand il remit à Madeleine tous ses péchés, parce qu'elle avait

beaucoup aimé, c'est-à-dire, parce que, ayant détaché son cœur de tous les engagements du monde, elle le lui avait dévoué désormais et sans réserve. Il ne l'a point méprisé en tant d'autres, il ne le méprisera point dans nous.

Que de raisons nous engagent à lui faire ce sacrifice, et que de puissants motifs doivent nous exciter à cette pénitence du cœur! Après nous être séparés d'un maître si bon, et si digne d'un attachement éternel, retournons à lui, non point dans un esprit de servitude, ni par une crainte basse et toute naturelle, mais dans un esprit de confiance, d'espérance, d'amour. Si donc en ce saint temps, il nous fait entendre sa voix, n'endurcissons point nos cœurs, mais ouvrons-les à sa grâce, qui nous est communiquée pour les amollir et pour les rendre sensibles. A quoi le seront-ils, s'ils ne le sont pas à l'offense du souverain Auteur qui les a formés, et qui ne les a formés que pour lui?

MARDI.

Jean-Baptiste prêchant une pénitence humble et sans présomption.

SERMON SUR LA FAUSSE CONFIANCE

En la miséricorde de Dieu.

Genimina viperarum, quis ostendit vobis fugere à venturâ irâ? Et ne cœperitis dicere: Patrem habemus Abraham.

Race de vipères, qui vous a appris à fuir la vengeance dont vous êtes menacés?... Et ne dites point: Abraham est notre père. (Luc, ch. 3.)

Ces Juifs à qui parle Jean-Baptiste descendaient d'Abraham et s'en glorifiaient; mais pour confondre leur orgueil, ce zélé prédicateur leur reproche la corruption de leurs mœurs, jusqu'à les appeler *race de vipères*. En cette qualité d'enfants d'Abraham, ils pensaient être à couvert de la colère du ciel; mais le divin Précurseur leur annonce qu'elle éclatera sur eux, et qu'ils n'ont qu'une confiance présomptueuse qui les séduit. Telle est encore, par une juste comparaison, la fausse confiance de tant de pécheurs, qui se font de la miséricorde du Seigneur un prétexte pour s'autoriser dans leurs désordres et pour se flatter d'une impunité prétendue. Confiance que j'attaque aujourd'hui, et que nous allons considérer sous deux rapports: par rapport à Dieu, et par rapport au pécheur. Par rapport à Dieu, confiance la plus injurieuse: premier point. Par rapport au pécheur, confiance la plus trompeuse: second point. Heureux l'homme qui craint le Dieu tout-puissant, et qui, touché de cette crainte, prend soin de le

fléchir par l'humilité de la pénitence, et prévient ainsi ses jugements éternels.

Premier point. Confiance par rapport à Dieu la plus injurieuse. Dire : Dieu ne veut pas me perdre, il est bon, il est miséricordieux; et en conséquence de ce principe, se confirmer dans son péché et devenir plus libre à le commettre, c'est se rendre tout à la fois coupable envers Dieu, et de l'abus le plus énorme, et de la plus sacrilége profanation.

1° Abus le plus énorme : de quoi? de la bonté de Dieu. Car de cette bonté même de Dieu, qui est un des motifs les plus puissants pour nous attacher à lui, c'est prendre sujet et se faire une raison de se tourner contre lui. Hé quoi! disait l'Apôtre, parlant aux Romains, *ignorez-vous que la miséricorde du Seigneur vous invite à la pénitence* (Rom. 2)? N'est-ce pas par sa miséricorde qu'il est plus digne de notre amour? Et est-il donc enfin une dureté de cœur pareille à celle d'un homme qui veut vivre ennemi de Dieu, et dans un état de guerre avec Dieu, parce qu'il sait que Dieu l'aime assez pour être toujours disposé à le recevoir et à lui pardonner? 2° Profanation la plus sacrilége : car c'est profaner la miséricorde divine. Sa fonction la plus essentielle est d'abolir le péché en faisant grâce au pécheur; mais par l'usage le plus monstrueux, et par le plus abominable renversement, ce péché qu'elle doit effacer, un pécheur la fait servir à l'entretenir, à le fomenter et à le perpétuer. Voilà de quoi le Dieu d'Israël se plaignait si amèrement à son peuple, et de quoi il peut se plaindre à nous-mêmes : *Vous m'avez fait servir à vos iniquités* (Isaï. 43); comme si j'en étais le fauteur; comme si ma miséricorde, cet excellent attribut de ma divinité, n'était qu'une indulgence aveugle et molle; comme si, par une patience contraire à ma sainteté et aux intérêts de ma justice, elle devait excuser tout, tolérer tout, me rendre insensible à tout.

Telle est en effet l'idée que le pécheur présomptueux conçoit de Dieu, et qu'il veut en concevoir : pourquoi? parce que cette idée est favorable à sa passion, et voici le mystère. Quelque libertin et quelque abandonné qu'il puisse être, il y a toujours de secrets reproches de la conscience qui le troublent, et à moins qu'il n'ait éteint dans son cœur toutes les lumières de la foi, les menaces du ciel et ses vengeances l'effraient malgré lui à certains moments. Mais que fait-il pour se délivrer de ces remords et de ces frayeurs? Il se figure dans Dieu une miséricorde selon son gré, une miséricorde qui ne lui manquera jamais, une miséricorde où il trouvera dans tous les temps une ressource prompte et présente. De cette sorte, il vient à bout de deux choses qui l'accommodent : l'une, de demeurer dans son péché; l'autre, d'y être tranquille et sans alarmes. De demeurer, dis-je, dans son péché; et voilà ce qui lui plaît, voilà ce qui fait toute la douceur de sa vie; mais afin de mieux goûter cette douceur, il faut qu'il y soit exempt de toute inquiétude, et voilà ce qu'il obtient, ou

ce qu'il tâche d'obtenir, en éloignant de son esprit, autant qu'il peut, les formidables jugements du Seigneur, et ne conservant que le souvenir de ses bontés infinies.

Or, à l'égard de Dieu, est-il un outrage plus signalé? Malheur à moi, mon Dieu, si la passion m'aveuglait jusques à ce point. Je me souviendrai de votre miséricorde; et comment pourrais-je l'oublier, Seigneur, lorsqu'elle m'environne de toutes parts, et que dans mes égarements elle ne cesse point de me suivre et de m'appeler? mais je m'en souviendrai et je m'y confierai pour me laisser vaincre enfin à ses aimables et favorables poursuites; pour m'encourager moi-même, et m'exciter à rompre par un généreux effort les habitudes criminelles qui me retiennent; pour me répondre du secours tout-puissant de votre bras qui m'aidera et me soutiendra; pour me reprocher l'obstination de mon cœur et pour la fléchir par la considération de tant d'avances que vous avez déjà faites en ma faveur, et de tant de sollicitations auxquelles j'ai toujours résisté; pour comprendre combien mon âme jusques à présent vous a été chère, combien elle l'est encore, et pour apprendre ce que je dois à l'amour d'un Dieu, qui, tout pécheur que je suis, veut me sauver. Car voilà, Seigneur, à quoi doit me servir la vue de cette miséricorde dont j'ai trop longtemps abusé; voilà désormais l'usage que j'en dois faire.

Second point. Confiance, par rapport au pécheur, la plus trompeuse. Il compte sur une miséricorde dont il se rend spécialement indigne, et il s'expose par sa confiance même aux châtiments de Dieu les plus rigoureux. C'est donc une grossière illusion que cette confiance sur laquelle il s'appuie; et c'est, pour établir l'espérance de son salut, un fondement bien peu solide et bien ruineux.

1° Miséricorde dont il se rend spécialement indigne. Tout pécheur, dès-là qu'il est pécheur, est indigne de la miséricorde de Dieu : mais outre cette indignité commune et générale, il y en a une spéciale et particulière, c'est celle du pécheur présomptueux. Car est-il rien par où l'on se rende plus indigne d'une grâce, que d'en abuser; que de s'en jouer, pour parler ainsi, et de la mépriser; que de l'employer contre celui même, ou de qui on l'a reçue, ou de qui on l'attend? Or, se rendre, non-seulement indigne, mais spécialement indigne de la miséricorde du Seigneur, et cependant faire fond sur elle et s'en tenir assuré, tandis qu'on l'insulte, tandis qu'on s'oppose à ses desseins et qu'on renverse toutes ses vues, tandis qu'on en tarit toutes les sources, n'est-ce pas une témérité insoutenable, et y a-t-il confiance plus vaine et plus chimérique? Hé quoi! les pénitents mêmes, je dis les vrais pénitents, touchés du repentir le plus vif et le plus sincère, n'osent encore se tenir assurés d'avoir obtenu grâce. A en juger selon les règles de la prudence chrétienne, ils ont pris toutes les mesures nécessaires pour fléchir la divine Miséricorde et pour se la rendre propice. Ils se sont humiliés devant Dieu; ils ont eu recours à ses ministres; ils ont pleuré, gémi, renoncé à leurs engagements;

ils se sont accusés, condamnés, assujettis à des exercices pénibles et contraires à toutes leurs inclinations. Que de sujets de confiance, et que de raisons pour bannir de leur esprit toute inquiétude! Cependant ils tremblent toujours; la vue de leur indignité les trouble, et les jette quelquefois dans des alarmes dont ils ont peine à revenir : tant ils sont frappés de cette parole de l'Ecclésiastique, que *nous ne devons point être sans crainte pour les offenses même qui ont été remises* (Eccli. 5). Comment donc le pécheur présomptueux peut-il demeurer tranquille sur celles qui sont à remettre, et dont tous les jours il augmente le nombre?

2° Confiance aussi qui expose le pécheur aux châtiments de Dieu les plus rigoureux. Mille exemples l'ont fait voir; et combien de fois Dieu, également jaloux de toutes ses perfections et de ses divins attributs, a-t-il montré aux hommes par des coups éclatants, que s'il est miséricordieux, il n'est pas moins juste; et qu'autant qu'il est libéral et bienfaisant dans ses dons, autant est-il sévère et terrible dans ses vengeances?

Et sur qui les exercera-t-il avec plus de sujet, ces vengeances redoutables, si ce n'est sur des pécheurs qui se retirent de lui, qui s'obstinent contre lui, qui foulent aux pieds toutes ses lois, qui le trahissent et le déshonorent, en présumant de sa grâce? Le jour viendra, dit-il, et vous apprendrez alors, mais à vos propres dépens et à votre ruine, *vous le verrez, vous le saurez, quel mal c'était pour vous d'abandonner le Seigneur votre Dieu* (Jerem. 2), et de l'abandonner parce que vous vous répondiez à vous-même de son amour. Ce n'était pas seulement l'offenser, mais l'insulter; or, il aura son temps, où lui-même il insultera à votre malheur, quand la mort viendra fondre sur vous comme un orage, et que dans une prompte et fatale révolution vous vous trouverez tout à coup au fond de l'abîme. Car c'est ainsi que l'Esprit du Seigneur s'en est expliqué, et telle est la menace qu'il vous fait encore aujourd'hui, mais peut-être pour la dernière fois : c'est à vous d'y prendre garde. De là en effet, ces accidents imprévus, que le ciel permet; de là ces morts subites, qui surprennent un pécheur; de là cet aveuglement de l'esprit, dont Dieu le frappe; de là cet endurcissement du cœur où il le laisse tomber; de là ce foudroyant arrêt qu'il lui prépare dans l'éternité. Espérons et tremblons. Espérons en la miséricorde de Dieu, mais tremblons sous le glaive de la justice de Dieu. Deux sentiments si ordinaires au prophète royal. Que notre confiance soutienne notre crainte qui pourrait nous abattre; et que notre crainte retienne notre confiance qui pourrait trop nous élever. Que l'une et l'autre, dans un parfait accord, nous conduisent au terme du salut.

MERCREDI.

Jean-Baptiste prêchant une pénitence fructueuse et sans relâchement.

SERMON SUR LES FRUITS DE LA PÉNITENCE.

Facite fructus dignos pœnitentiæ.
Faites de dignes fruits de pénitence. (Luc, ch. 3.)

Ce ne sont point seulement des fruits de pénitence que demande Jean-Baptiste, mais de dignes fruits; et ces fruits consistent à rétablir l'homme pénitent dans l'ordre, d'où le désordre du péché l'a fait sortir. Il s'est déréglé par la transgression de ses devoirs, et voilà les fruits de son iniquité; mais c'est par la pratique de ces mêmes devoirs qu'il se remet dans la règle, et voilà les fruits de sa pénitence. Dignes fruits, si cette pratique est telle que Dieu la veut et qu'elle doit être, si, dis-je, c'est une pratique fidèle, et si c'est une pratique fervente. Comme donc on connaît l'arbre par ses fruits, on connaît notre pénitence par ses œuvres : je veux dire qu'on la connaît par l'accomplissement de nos devoirs. Pratique fidèle qui ne laisse rien échapper : premier point. Pratique fervente qu'une sainte ardeur anime et que rien ne peut arrêter : second point. Daigne le ciel nous renouveler ainsi par la grâce de la pénitence, et puissions-nous travailler nous-mêmes à ce changement par une conduite plus régulière et plus exemplaire.

Premier point. Pratique de nos devoirs, pratique fidèle qui ne laisse rien échapper. Quand Dieu parle, dans l'Apocalypse, à cet évêque d'Ephèse dont la charité s'était refroidie, et qu'il l'avertit de faire pénitence : *Souvenez-vous*, lui dit-il, *d'où vous êtes déchu, et reprenez vos premières œuvres* (Apoc. 2). Ces premières œuvres, c'étaient ses fonctions, c'étaient ses devoirs, qu'il avait négligés, et à quoi Dieu lui ordonnait de s'appliquer avec une fidélité toute nouvelle. Sans cela, qu'est-ce que la pénitence? Car une solide pénitence n'est pas seulement de s'abstenir du mal qu'on a commis, mais de pratiquer le bien qu'on n'a pas fait. Voilà pourquoi Dieu, rappelant les pécheurs par la bouche de ses prophètes, et les exhortant à la pénitence, ne se contentait pas de leur dire : *Quittez vos voies corrompues;* mais ajoutait : *marchez dans mes voies, marchez dans les voies de la justice.* Or nos devoirs, ce sont, pour chacun de nous, les voies de la justice, se sont les voies de Dieu. Devoirs envers Dieu, devoirs envers le prochain, devoirs à l'égard de nous-mêmes. Devoirs envers Dieu, qui sont tous les devoirs de religion et de piété; devoirs envers le prochain, qui sont tous les devoirs de charité, de

miséricorde, de société, de droiture et d'équité, de vigilance sur autrui et par rapport à autrui, selon la différence des états et les divers degrés de subordination; devoirs à l'égard de nous-mêmes, qui regardent la réformation de nos mœurs et la sanctification de notre vie, le retranchement de nos vices et notre avancement dans les vertus. Devoirs généraux et devoirs particuliers : les uns qui nous regardent en général comme hommes, comme chrétiens, comme enfants de l'Eglise; les autres qui nous concernent spécialement et en particulier, selon les divers engagements et les obligations propres que nous imposent notre vocation, notre profession, notre condition, la place que nous occupons, le rang que nous tenons, le caractère dont nous sommes revêtus. Quel champ pour la pénitence, et que de fruits elle peut produire!

Fruits abondants : car dans une exacte observation de ces devoirs, surtout après un libertinage de plusieurs années, il n'y a pas peu de violence à se faire, ni peu de victoires à remporter. A combien d'exercices faut-il s'assujettir, dont on n'a presque jamais eu l'usage? à combien de soins faut-il descendre, qu'on avait jusque-là négligés, et même tout à fait abandonnés? combien de dégoûts et d'ennuis y a-t-il à soutenir; et en combien de rencontres faut-il rompre sa volonté et agir contre son inclination? Fruits solides : puisque dans la pratique de ces devoirs, tout communs qu'ils sont, il n'y a pas une perfection commune, et que rien au contraire n'est plus selon l'Esprit et le gré de Dieu. Tout le reste est bon, et l'on n'en doit rien omettre, autant qu'il est possible; mais les devoirs sont préférables à toute autre chose, et Dieu ne demande rien de nous plus particulièrement ni plus expressément. Fruits durables et permanents : d'autres pénitences qu'on peut s'imposer, et que suggère un saint désir de satisfaire à Dieu, sont passagères; elles ont leurs jours; elles ont leurs temps : mais l'accomplissement de nos devoirs est une pénitence de toute la vie; elle ne souffre point d'interruption, et c'est un joug que nous portons jusqu'au tombeau. Suivant ce plan, formons-nous l'idée d'une âme vraiment pénitente : car en voilà la plus juste image. Mais où la trouve-t-on cette âme, et où voyons-nous de tels fruits? Ne pourrais-je pas dire d'un pénitent de ce caractère, ce qui est dit de la femme forte, qu'il est *aussi rare que ce qu'on apporte de plus précieux des extrémités du monde* (Prov. 31)? Malgré la corruption du siècle nous entendons encore parler de quelques conversions : mais à quoi se terminent-elles? à corriger certains excès, à se défaire de certains vices, de certains attachements honteux et scandaleux; mais du reste en devient-on plus fidèle aux devoirs du christianisme, aux devoirs de son état, à tout ce qui est du bon ordre et d'une vie réglée? Là-dessus nulle exactitude, nulle attention.

Second point. Pratique de nos devoirs, pratique fervente qu'une sainte ardeur anime et que rien ne ralentit. C'était une excellente règle que donnait l'apôtre saint Paul aux Romains, quand, pour

leur apprendre de quelle manière ils devaient se comporter dans la loi nouvelle qu'ils avaient embrassée, il leur disait : *Comme vous avez fait servir vos corps à l'impureté et au crime, pour tomber dans le péché, faites-les servir maintenant à la vertu et au devoir, pour vous rendre saints* (Rom. 6). Règle que tout pénitent doit s'appliquer à lui-même, et qui lui fournit un des plus puissants motifs pour exciter son zèle dans la nouvelle route où il est entré, et dans tous les exercices d'une vie chrétienne. Ce n'est point assez pour lui de se remettre à la pratique de ses devoirs : il faut de plus que la ferveur dont cette pratique est accompagnée, la relève et la sanctifie. Car, doit-il dire : La même ardeur que j'ai eue dans mes égarements, et avec laquelle je me suis porté à tout ce qui pouvait contenter mes passions au préjudice de mon devoir, ne serait-il pas bien indigne qu'elle vînt à se refroidir dans mon retour, et à m'abandonner, lorsqu'il s'agit de satisfaire à mes obligations les plus essentielles?

Ferveur tellement nécessaire, que sans cela notre pénitence ni ses fruits ne peuvent longtemps se maintenir. Et en effet, sans ce feu, sans cette ferveur et la force qu'elle inspire, le moyen qu'un pénitent surmonte toutes les difficultés qu'il doit immanquablement rencontrer dans un genre de vie auquel il n'est point fait, et qui le gêne, qui le rebute, qui le tient toujours dans un état pénible et violent? De là donc tant de pénitents, semblables à ces lâches combattants d'Effrem qui prirent la fuite au jour du combat et cédèrent dès le premier choc, se sont rendus aux moindres assauts, et ont démenti toutes leurs résolutions : pourquoi? parce qu'un fonds de tiédeur où ils sont demeurés, quoique pénitents, leur a affaibli le courage, et qu'ils ont manqué de fermeté pour résister. Et voilà aussi la dernière et la plus commune ressource qui reste à l'ennemi de notre salut, ou plutôt à la nature corrompue, pour reprendre l'empire sur nous et pour nous enlever tous les fruits de notre pénitence. A ces heureux moments où la grâce nous touche, nous pénètre, nous possède, l'enfer, le monde, la nature, la passion, sont en quelque sorte réduits à se taire. On ferme l'oreille à toutes leurs suggestions, on repousse tous leurs efforts, on franchit toutes les barrières qu'ils nous opposent. Il faut qu'ils cèdent, et qu'ils nous laissent agir selon les saints mouvements qui nous transportent. Mais ce feu n'est pas toujours également vif. On pourrait l'entretenir : mais on n'y emploie pas les moyens convenables. Il diminue, il passe, il s'éteint : et si peut-être on n'en vient pas d'abord jusqu'à retomber dans les mêmes déréglements, du moins, au bout de quelques jours, on se relâche, on devient lent, froid, tout languissant. Or, c'est alors que ces mortels ennemis sur qui l'on avait eu l'avantage, et qui semblaient abattus et vaincus, commencent à se relever. C'est là l'heure justement, c'est la dangereuse conjoncture qu'ils attendaient pour renouveler leurs attaques. L'esprit tentateur sollicite plus fortement que jamais; le monde se présente avec ses charmes les plus engageants; la nature, la passion se réveillent; et dans la disposition

où l'on est, dans cette langueur et cet attiédissement, il n'est que trop ordinaire de rendre bientôt les armes et de reprendre ses premières voies.

Si nous voulons être à Dieu, soyons-y comme nous y devons être, et d'une manière digne de Dieu. Honorons-le d'autant plus que nous l'avons plus déshonoré; édifions d'autant plus le prochain, que nous l'avons plus scandalisé; tâchons de regagner tout ce que nous avons dissipé de temps, de grâces, de mérites, et enrichissons-nous d'autant plus que nous nous sommes plus appauvris. Or tout cela ne se peut sans une ferveur toujours vive, toujours agissante. Telle a été la ferveur de Madeleine, et d'une multitude innombrable de pénitents dans tous les siècles : telle soit la nôtre.

JEUDI.

Jean-Baptiste prêchant une pénitence austère et sans ménagement.

SERMON SUR LES ŒUVRES SATISFACTOIRES.

Ipse autem habebat vestimentum de pilis camelorum, et zonam pelliceam circa lumbos suos. Esca autem ejus erat locustæ et mel sylvestre.

Or, son vêtement était de poil de chameau. Il avait autour des reins une ceinture de cuir; et sa nourriture, c'était des sauterelles et du miel sauvage. (Matth., ch. 3.)

Ce n'est point seulement de bouche ni par ses paroles, que Jean-Baptiste prêche la pénitence, mais par ses œuvres et par ses exemples. Ce vêtement grossier dont il est couvert, cette abstinence, ce jeûne perpétuel qu'il pratique, ce renoncement à toutes les aises et à toutes les douceurs de la vie, voilà ce qui dut être mille fois plus efficace sur les esprits de ses auditeurs, pour les porter à une pénitence austère, que tous les raisonnements et tous les discours. Quoi qu'il en soit, c'est à cette pénitence, c'est à ces saintes rigueurs, à cette mortification des sens, à tout ce que nous appelons œuvres pénibles et satisfactoires, que nous engagent nous-mêmes deux grands intérêts : l'intérêt de Dieu, et notre intérêt propre. L'intérêt de Dieu que nous avons à venger : premier point. Notre intérêt propre que nous avons à procurer : second point. Voici une matière dont la délicatesse du monde sera offensée; mais il faut que le péché soit puni, et on n'est pas pénitent pour mener une vie commode et molle.

Premier point. L'intérêt de Dieu que nous avons à venger, soit par un esprit de justice, soit par un esprit de reconnaissance et d'amour : double raison qui regarde Dieu directement, et qui, en vue de ses droits que nous avons violés, doit nous animer d'un saint zèle contre nous-mêmes.

1° Esprit de justice : car il est bien juste que Dieu, après l'offense qu'il a reçue de l'homme par le péché, reçoive aussi de l'homme, par une peine proportionnée, la satisfaction qui lui est due. Ainsi nous devons là-dessus nous regarder comme juges établis par la justice divine entre Dieu même et nous. Dieu nous dit à chacun ce qu'il disait par son prophète aux infidèles habitants de Jérusalem : *Soyez juges entre moi et ma vigne* (Isaï. 5) : c'est-à-dire entre moi et vous, pécheur, que j'ai formé, que j'ai cultivé avec le même soin que le vigneron cultive une vigne dont il veut recueillir de bons fruits. Où sont-ils, ces fruits que j'attendais? Sont-ce tant d'iniquités où la passion vous a porté? Sont-ce tant d'outrages que vous m'avez faits et à ma grâce? Voilà donc sur quoi nous devons prendre en main la cause de Dieu et nous juger nous-mêmes, sans égard, ni aux prétextes de l'amour-propre, ni aux répugnances de la nature, ni aux révoltes des passions; car il n'y a que l'équité qui doit ici nous animer et nous conduire. Selon cette droite équité, nous mesurerons la vengeance par la grièveté de l'offense; et plus nous nous reconnaîtrons criminels, plus nous redoublerons le châtiment et la peine. Or, pour comprendre combien nous sommes coupables, comprenons, autant qu'il est possible à la faiblesse de nos connaissances, ce que c'est que Dieu, et ce que c'est que l'homme rebelle à Dieu : ce que c'est, dis-je, que Dieu, et combien les droits de ce souverain Maître sont inviolables et sacrés; ce que c'est que l'homme devant Dieu, et quelle est sa dépendance, quels sont ses devoirs. De là, nous conclurons de quoi nous sommes redevables à Dieu en qualité de pécheurs; et que faudra-t-il davantage pour nous déterminer à tout ce qu'il y a, dans une vie pénitente, de plus rude et de plus sévère?

2° Esprit de reconnaissance et d'amour. Plus un pécheur pense à la grâce que Dieu lui a faite en le rappelant, en se réconciliant avec lui, en lui remettant son péché et la peine éternelle où l'exposait son péché, plus il sent croître son amour pour un Maître dont il ne peut assez admirer l'infinie miséricorde; et plus il est touché d'amour pour Dieu, plus il se condamne lui-même, plus il se hait lui-même de cette haine évangélique qui nous sauve en nous perdant. Dans cette disposition, on ne cherche guère à s'épargner. Vous m'avez pardonné, mon Dieu, et c'est pour cela que je ne me pardonnerai pas moi-même; vous pouviez exercer sur moi vos vengeances pendant toute l'éternité : je le méritais; mais vous ne l'avez pas voulu, et c'est pour cela que je veux au moins, dans le temps, vous venger de moi-même, selon qu'il vous plaira de me l'inspirer, et que votre gloire le demandera. Ah! Seigneur, j'étais un ingrat, lorsque je me suis tourné contre vous, et que j'ai transgressé vos divins commandements. Tant de bienfaits que j'avais déjà reçus, c'étaient des raisons bien fortes pour vous être fidèle jusques à la mort, et pour ne me détacher jamais de vous. Je vous ai toutefois oublié, et j'ai suivi la passion qui m'entraînait; mais, dans mon égarement même, vous avez pris soin de moi; vous m'avez recherché et vous daignez me

recevoir. Or, après cette nouvelle grâce, ne serait-ce pas dans moi une ingratitude toute nouvelle et même le comble de l'ingratitude, si je refusais de vous satisfaire, si je ne voulais me faire pour cela nulle violence, si je ne voulais rien supporter pour cela, et si de moi-même je ne me condamnais à rien? Ainsi parle une âme contrite; et de là, à quoi n'est-elle pas préparée? quelles réparations ne voudrait-elle pas faire à Dieu? Il n'y a point d'état si mortifiant dont elle ne se juge digne, et souvent on est plutôt obligé de la retenir que de l'exciter. Mais nous, par des principes bien opposés, de quels ménagements n'usons-nous pas, lors même que nous sommes pénitents, ou que nous croyons l'être? La pénitence consiste dans le repentir du cœur, il est vrai : mais, dès que ce repentir est dans le cœur, il se produit au dehors et passe bientôt aux œuvres; autrement, il est bien à craindre que ce ne soit un faux repentir qui nous trompe, et une illusion que nous n'apercevons pas, ou que nous nous cachons à nous-mêmes, mais que Dieu connaît.

Second point. Notre propre intérêt que nous avons à procurer, soit pour la vie présente, soit pour l'autre vie : deux motifs qui nous regardent spécialement, et qui, en vue des avantages attachés aux œuvres d'une pénitence satisfactoire, sont encore pour nous de nouveaux engagements à les pratiquer, autant que notre condition le comporte, et selon qu'elle le peut permettre.

1° Par rapport à la vie présente. Le plus grand intérêt que nous ayons sur la terre, c'est de vivre dans la grâce de Dieu, et de mettre par là à couvert notre salut; de tenir en bride nos passions, et de réprimer leurs appétits déréglés; de nous prémunir contre les tentations du démon, contre les dangers du monde, contre les illusions de la cupidité, contre les convoitises de la nature corrompue; de marcher ainsi dans les voies du ciel, et d'y persévérer jusques à la mort. Or, qui ne sait pas que le moyen le plus assuré pour tout cela, ce sont les exercices de la mortification chrétienne? Mener une vie aisée, passer ses jours dans le repos et dans le plaisir, ne rien refuser à sa sensualité et à ses désirs, de tout ce qu'on croit pouvoir leur accorder sans crime, et en même temps vouloir garder son cœur et le préserver de toute corruption, c'est vouloir être au milieu du feu, et ne pas brûler. *Ils se sont réjouis*, disait le prophète, *ils se sont traités et nourris délicatement, ils se sont engraissés* (Deut. 23); et qu'est-il arrivé de là? *C'est qu'ils ont abondonné le Seigneur, leur Dieu et leur Créateur*. Source ordinaire de tant de vices qui règnent parmi les hommes, et dont les saints ne se sont garantis qu'en se renonçant eux-mêmes, et en se déclarant les plus implacables ennemis de leurs corps. Que dis-je? tout saints qu'ils étaient, et avec toutes les pénitences qu'ils pratiquaient, ils n'ont pu même éteindre absolument dans eux le feu de cette concupiscence qu'ils avaient apportée en naissant. Quoique morts en apparence, ou réduits, par la continuité de leurs abstinences et de leurs jeûnes, par les excès

de leurs austérités, à n'être plus, pour ainsi dire, que des cadavres vivants, ils ressentaient néanmoins encore l'aiguillon de la chair. Le grand Apôtre lui-même n'en était pas exempt : il s'en plaignait humblement à Dieu, et il demandait avec instance d'en être délivré. Saint Jérôme, jusque dans le fond de son désert, en éprouvait les importunes atteintes, et en gémissait. Que serait-ce, s'ils eussent flatté leurs sens, et qu'ils eussent vécu dans les délices.

2° Par rapport à l'autre vie. Car c'est une loi indispensable que le péché soit expié, et que la justice de Dieu soit satisfaite, ou maintenant, ou après la mort. Maintenant nous sommes, pour parler de la sorte, dans nos mains, mais après la mort nous serons dans les mains de Dieu. Or l'Apôtre nous avertit que *c'est une chose terrible que de tomber dans les mains du Dieu vivant* (Hebr. 10) : pourquoi? parce que ce n'est plus proprement alors sa miséricorde qui agit, mais sa plus pure et plus étroite justice. Car c'est là, selon le langage de l'Evangile, que Dieu redemande tout, et qu'il fait tout payer jusqu'à un denier. Il vaut donc bien mieux nous acquitter dès ce monde à peu de frais; je dis à peu de frais, et qu'est-ce en effet que toute la pénitence de cette vie, en comparaison de ce feu où les âmes sont purifiées des taches qu'elles emportent avec elles, et qu'elles n'ont pas pris soin d'effacer? que ne pouvons-nous là-dessus les interroger! que ne pouvons-nous être témoins de leurs regrets, lorsqu'elles pensent à la perte qu'elles ont faite, en ne ménageant pas des temps de grâce qui leur devaient être précieux, et où il ne tenait qu'à elles de prévenir toutes les peines qu'elles endurent! Oh! si elles étaient en état de les rappeler, ces heureux moments! s'il leur était permis de revenir sur la terre et de réparer l'extrême dommage que leur a causé une trop grande indulgence pour elles-mêmes et pour leurs sens! que leur proposerait-on de si austère qui les étonnât; et quel prétexte la délicatesse de la chair pourrait-elle leur opposer qui les arrêtât? Déplorable aveuglement des mondains! leur sensibilité est infinie, le moindre effort les incommode, la moindre douleur leur paraît insoutenable; et ils ne craignent point de s'exposer à des flammes dont l'atteinte la plus légère est au-dessus de tout ce que nous pouvons imaginer de plus douloureux. Apprenons à mieux connaître nos véritables intérêts; moins nous nous épargnerons, plus nous gagnerons.

VENDREDI.

Jean-Baptiste prêchant une pénitence efficace et salutaire.

SERMON SUR L'EFFICACE ET LA VERTU DE LA PÉNITENCE.

Et videbit omnis caro salutare Dei.
Tout homme verra le salut qui vient de Dieu. (Luc, ch. 3.)

Effet merveilleux de la pénitence! elle nous ramène à Dieu, elle nous remet en grâce avec Dieu, elle nous procure le salut qui vient de Dieu. *Tout homme*, disait Jean-Baptiste, prêchant lui-même la pénitence, *tout homme le verra, ce salut* : c'est-à-dire, que tout pécheur aura part aux avantages inestimables de cette pénitence, s'il en prend les sentiments, et s'il en suit les saintes impressions. Est-il une vérité plus consolante, et de quelle confiance n'est-elle pas capable de nous remplir, à quelques égarements que nous ayons été sujets? Confiance chrétienne, confiance absolument nécessaire pour la conversion du pécheur, puisque sans cela il doit désespérer de la miséricorde divine, et s'abandonner à tous les excès où son désespoir peut le précipiter. Il nous est donc bien important de savoir quelle est l'efficace et la vertu de la pénitence, afin que nous ayons recours à cette piscine salutaire, et que nous y cherchions la guérison des blessures de notre âme. Or, tout se réduit à deux articles, savoir, qu'il n'y a point de pécheur que la pénitence ne puisse justifier, et qu'elle ne puisse sanctifier. Deux avantages tout différents : justifier le pécheur, et sanctifier le pécheur. Justifier le pécheur, c'est précisément le rétablir dans la grâce de Dieu qu'il avait perdue; mais, parce que dans cet état de grâce il y a divers degrés, sanctifier le pécheur, c'est de plus le faire monter à cette perfection qui distingue les élus de Dieu et qui en rehausse le mérite. Ainsi, le pécheur justifié par la pénitence, sanctifié par la pénitence, voilà le double miracle qu'elle opère dans nous. Parlons encore autrement, et disons : Nul péché, si grief et si énorme, que la pénitence ne puisse effacer : et nulle sainteté, si haute et si parfaite, où la pénitence ne puisse nous élever.

Premier point. Nul péché, si grief et si énorme, que la pénitence ne puisse effacer; et par là même, point de pécheur qu'elle ne puisse justifier. Cette proposition suppose une vraie pénitence, une pénitence parfaite, une pénitence accompagnée de toutes les conditions requises : car c'est en ce sens que nous devons l'entendre. Or, tel est alors son pouvoir, qu'il n'y a rien dont elle n'obtienne une rémission assurée, une rémission prompte, une rémission entière; et c'est

ainsi qu'en humiliant l'homme devant Dieu, elle triomphe du cœur de Dieu, quelque irrité qu'il soit, et lui fait une espèce de violence pour le fléchir et le gagner.

Rémission assurée : non pas que Dieu, selon les droits de sa justice, ne pût rejeter le pécheur, et lui refuser sa grâce pour jamais. Mais la miséricorde l'emporte sur cette justice rigoureuse; et c'est assez que le pécheur, renonçant à son péché, lève l'obstacle qui le séparait de Dieu, pour engager Dieu, comme un père tendre, ou comme ce bon pasteur de l'Evangile, à recevoir cette brebis égarée, et à reprendre en faveur de cet enfant prodigue les premiers sentiments de son amour. Nous en faut-il d'autre garant que Dieu lui-même et que sa parole? Toutes ses Ecritures sont pleines sur cela des promesses les plus authentiques et les plus expresses. Point d'exception : elles s'étendent à tout péché, de quelque nature qu'il soit, et quelque abominable que nous le puissions concevoir. On ne peut lire, sans en être frappé et comme saisi d'horreur, tous les reproches que le Dieu d'Israël faisait à son peuple. C'est une nation vendue au péché, disait le Seigneur; c'est un peuple chargé de toutes les iniquités, une race pervertie et corrompue; ce sont des enfants ingrats et scélérats : malheur à eux! Quelle image et quel anathème! Ne semble-t-il pas qu'il n'y avait plus de ressource pour ce peuple et qu'ils étaient perdus? Cependant que s'ensuit-il de tout cela? Après tant de reproches et de si terribles menaces : *Revenez*, conclut le même Seigneur parlant aux mêmes pécheurs, *convertissez-vous, cessez de faire le mal et ne craignez point. Quand vos péchés seraient comme l'écarlate, ils deviendront comme la neige; et quand vous auriez été tout noircis de crimes, vous serez blancs à mes yeux comme la laine la plus blanche* (Isaï. 1). Quelle assurance pouvons-nous demander plus formelle et plus marquée?

Rémission prompte : un moment suffit; comment cela? c'est qu'il ne faut qu'un moment pour former l'acte d'une contrition parfaite. Or, cet acte est toujours et immédiatement suivi de la rémission. David avait péché; le prophète, de la part de Dieu, vient lui reprocher son crime, un adultère et un meurtre tout ensemble. Mais, à la voix du prophète, ce roi pécheur ouvre tout à coup les yeux, rentre en lui-même, se reconnaît coupable, se tourne vers Dieu, et, dans un sentiment de repentir, s'écrie : *J'ai péché contre le Seigneur* (II. Reg. 12). Que lui répond Nathan? Il ne lui dit pas : Le Seigneur vous pardonnera; il ne lui dit pas : Allez vous humilier, prier devant l'arche et demander miséricorde, le Seigneur vous l'accordera : mais il lui dit dès l'heure même et sans retardement : *Le Seigneur a éloigné de vous votre péché;* vous ne mourrez point. C'est-à-dire, le Seigneur vous a pardonné, votre péché vous est remis, vous voilà réconcilié et en état de grâce. Du moment qu'un criminel crucifié à côté de Jésus-Christ lui eut témoigné son regret, et que, se reconnaissant digne du supplice qu'il endurait, il lui eut fait, avec un cœur contrit et pénitent, cette humble prière : *Seigneur, souvenez-vous de moi, quand*

vous serez dans votre royaume : que lui promit ce divin Maître? *Je vous le dis en vérité,* lui répondit Jésus, *dès aujourd'hui vous serez avec moi dans le paradis* (Luc. 23). Différence remarquable entre la rémission du péché et la satisfaction : celle-ci demande des œuvres et du temps; mais l'autre ne veut qu'un mouvement du cœur et qu'un instant.

Rémission entière. Car Dieu ne pardonne point à demi, et sa grâce n'est point partagée. En remettant un péché, j'entends un péché mortel, il remet tous les autres; de même aussi que le pécheur vraiment contrit d'un péché, l'est de tous les péchés dont il se trouve chargé devant Dieu.

Rémission même si réelle et si complète, que, selon le langage de l'Ecriture, Dieu perd en quelque manière le souvenir de tout le mal que le pécheur a commis. *L'impiété de l'impie tombera sur lui ; mais s'il se remet dans le devoir et qu'il fasse pénitence, je ne me ressouviendrai plus de toutes ses injustices, et il vivra* (Ezech. 18). Non pas que Dieu en effet les perde jamais de vue, puisqu'il est incapable du moindre oubli, et que tout le passé, comme l'avenir, lui est toujours présent. Mais le pécheur alors n'est plus aux yeux du Seigneur un objet de colère; et comme si tous ses péchés avaient été rayés des livres de la sagesse divine, Dieu n'y pense plus pour les lui imputer et le condamner à une peine éternelle.

Ne disons donc point comme Caïn : *Mon iniquité est trop grande; je n'en aurai jamais le pardon* (Gen. 4). Ce serait faire injure au Père des miséricordes. *Hé! pourquoi mourrez-vous, maison d'Israël* (Ezech. 21)? Pourquoi, pécheur, n'irez-vous pas vous jeter dans le sein de votre Dieu, tandis qu'il vous est ouvert et que la pénitence peut vous y conduire? Il vous appelle, venez : venez, dis-je, qui que vous soyez. Si vous vous rendez sourd à sa voix, et si vous le forcez de vous perdre, vous ne pourrez attribuer votre perte qu'à vous-même. Car c'est vous-même, vous dira-t-il, qui vous êtes obstiné contre ma grâce. Votre innocence avait malheureusement échoué et fait un triste naufrage; mais je vous présentais une planche pour vous sauver. Vous étiez au fond de l'abîme, mais je vous tendais les bras pour vous en retirer. La grièveté, la multitude de vos offenses vous troublait, mais je ne cessais point de vous faire entendre, et par moi-même et par mes ministres, que rien ne pouvait épuiser les trésors infinis de ma bonté, et que j'étais encore plus miséricordieux que vous n'étiez pécheur. Il fallait profiter de ces dispositions favorables de votre Dieu : il le voulait; que ne le vouliez-vous comme lui!

Second point. Nulle sainteté si éminente et si parfaite où la pénitence ne puisse nous élever, et par conséquent point de pécheur qu'elle ne puisse sanctifier : pourquoi cela? par deux raisons, l'une prise du côté de Dieu, et l'autre tirée de la nature même de la pénitence.

Car, à prendre d'abord la chose du côté de Dieu, il est certain que Dieu, de tout temps, mais surtout depuis la loi de grâce, a toujours

pris plaisir à faire éclater les richesses de sa miséricorde dans la sanctification des plus grands pécheurs. Pierre avait renoncé Jésus-Christ, et Dieu en a fait le prince des Apôtres. Saul était un blasphémateur et un persécuteur du nom chrétien, et Dieu en a fait le maître des nations. Augustin avait été également corrompu et dans sa foi et dans ses mœurs, mais Dieu en a fait le plus célèbre docteur de l'Eglise. Qu'était-ce, avant leur conversion, que tant de pénitents de l'un et de l'autre sexe? A quels vices n'étaient-ils pas sujets? A quels désordres ne s'étaient-ils pas abandonnés? Quels scandales n'avaient-ils pas donnés au monde? Mais Dieu en a fait des solitaires, des anachorètes, de sublimes contemplatifs, des modèles de mortification, d'abnégation de soi-même, d'oraison, de toutes les vertus chrétiennes et religieuses. Miracles de la droite du Très-Haut, qui, pour sa gloire et pour notre salut, a voulu nous donner de tels exemples, afin de nous piquer d'une sainte émulation, quelque criminels que nous soyons, et de nous faire comprendre qu'il ne tient encore qu'à nous d'aspirer, par la voie de la pénitence, à ce qu'il y a de plus relevé dans la perfection de l'Evangile : car le même Dieu, auteur de tant de merveilles, n'est pas moins puissant pour nous, qu'il l'a été pour des millions de pécheurs et de pécheresses qui sont tombés avant nous dans les plus grands égarements, et qu'il a fait monter aux premiers rangs parmi ses élus; il n'est pas moins jaloux présentement de sa gloire qu'il l'était dans les siècles passés, et l'intérêt de cette gloire divine ne l'engage pas moins à faire de nous, selon les termes de l'Apôtre, des vases d'honneur pour être placés sur le buffet, après avoir été, par nos déréglements et nos excès, des vases d'ignominie et de colère.

D'ailleurs, à considérer la nature même de la pénitence, rien ne doit être plus sanctifiant. Car elle fait trois choses : elle attire sur le pénitent des grâces de sainteté, elle inspire au pénitent le goût de la sainteté, et elle fournit au pénitent les sujets et les occasions les plus capables de le conduire à la sainteté.

Grâces de sainteté : la pénitence les attire sur le pénitent; en sorte que, selon la parole de saint Paul : *Où le péché abondait, la grâce devient surabondante* (Rom. 5) : pourquoi? pour récompenser la fidélité du pécheur à suivre l'impression des premières grâces qui l'ont touché et qui l'ont excité à rechercher Dieu. Et en effet, ce n'est jamais en vain ni sans fruit qu'on est fidèle aux grâces de Dieu, et sa main libérale ne cesse point de la répandre sur nous, si nous ne cessons point d'y coopérer et d'y répondre. *Parce que vous avez été fidèle dans l'administration des cinq talents que je vous ai confiés, en voici cinq autres que j'y ajoute* (Matth. 25).

Goût de la sainteté : la pénitence l'inspire au pénitent, et c'est ce que l'expérience nous montre. Par une providence particulière de Dieu, un pécheur dégagé de la servitude du péché trouve dans les pieux exercices qui l'occupent une onction dont il est lui-même surpris : si bien qu'il peut dire comme Job : *Ce qui m'était auparavant*

le plus insipide, est maintenant ma plus douce nourriture (Job. 6). En quel repos se trouva tout à coup saint Augustin, dès le moment de sa conversion? En quel dégagement et quelle liberté d'esprit? il l'admirait et ne le comprenait pas; il en était comme hors de lui-même. Quel changement, s'écriait-il, et où en suis-je, depuis que mes liens sont rompus? Je ne croyais pas pouvoir me passer des plaisirs qui m'enchantaient, et maintenant mon plaisir le plus sensible est d'être privé de tout plaisir.

Sujets et occasions les plus capables de conduire un pénitent à la sainteté : c'est enfin ce que la pénitence lui fournit. Car, dans le cours d'une pénitence généreusement entreprise et constamment soutenue, en combien de rencontres faut-il pratiquer les vertus les plus héroïques? Combien de fois faut-il se captiver, se gêner, se raidir contre soi-même, sacrifier ses inclinations, surmonter ses répugnances, combattre ses habitudes, essuyer les discours du monde, fouler aux pieds le respect humain, sans parler de toutes ces œuvres secrètes que l'esprit de pénitence ne manque point de suggérer? Or, est-il rien de plus sanctifiant que tout cela? Quels trésors de mérites n'amasse-t-on pas? quels progrès ne fait-t-on pas? Ainsi ces ouvriers de l'Evangile, qui vinrent après tous les autres travailler dans la vigne du père de famille, furent égalés aux premiers, et reçurent le même salaire : pourquoi? parce qu'en peu d'heures ils avaient réparé le temps perdu, et autant avancé par l'ardeur de leur travail, que ceux qui s'y étaient appliqués dès le grand matin. Ce n'est pas même assez; et combien y a-t-il eu de pénitents élevés à des degrés de sainteté où ne sont jamais parvenus le commun des fidèles? De quels dons ont-ils été favorisés? et en sortant de ce monde, quels riches fonds ont-ils emportés avec eux?

De là, si nous sommes justes, c'est-à-dire, si par une protection spéciale de Dieu, nous avons eu jusques à présent le bonheur de vivre dans l'ordre et dans la règle, gardons-nous de nous confier à nous-mêmes, ni d'entrer dans les sentiments de ce pharisien qui se préférait avec tant d'orgueil au publicain, et même à tous les autres hommes. Ne méprisons jamais le pécheur, quel qu'il soit, et quelque abandonné qu'il paraisse. Ce pécheur, dans la suite des temps, sera peut-être un saint, et peut-être, dans sa personne, la parole de Jésus-Christ se vérifiera-t-elle : *Je vous dis en vérité que les publicains et les femmes de mauvaise vie vous précéderont dans le royaume de Dieu* (Matth. 21). De là encore, si nous nous trouvons nous-mêmes engagés dans l'état du péché, réveillons-nous de notre assoupissement, et pour allumer tout notre zèle, sans égard à ce que nous sommes, ayons sans cesse devant les yeux ce que nous pouvons devenir; car est-il rien de plus touchant et de plus consolant pour l'âme la plus criminelle, que cette pensée : Tout pécheur que j'ai été et que je suis, si je le veux, je puis être un saint. Mais est-il rien en même temps qui doive plus nous confondre au jugement de Dieu, si nous nous rendons insensibles à une telle espérance?

TROISIÈME SEMAINE.

Jean-Baptiste traçant aux peuples des règles de morale, et condamnant les vices les plus opposés à l'esprit de Jésus-Christ.

Ce n'était point assez pour le saint Précurseur de prêcher en général la pénitence; mais, afin de mieux instruire les peuples et de leur donner une connaissance plus distincte de ce qu'il y avait à réformer dans leurs mœurs, il descend au détail des vices les plus opposés à l'esprit de Jésus-Christ, et leur trace des règles de morale toutes contraires à ces désordres. Il condamne donc : 1° L'impureté : *Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère* (Marc. 6). 2° L'ambition : *Toutes les montagnes et toutes les collines seront abaissées* (Luc. 3). 3° L'attachement aux richesses : *Ne demandez rien au delà de ce qui vous est marqué. Contentez-vous de votre solde* (*Ibid.*). 4° Les emportements et les violences : *Ne faites point de violence* (*Ibid.*). 5° La médisance : *Ne parlez mal de personne* (*Ibid.*). 6° La dureté envers les pauvres : *Que celui qui a deux habits en donne un à celui qui n'en a point, et que celui qui a de quoi manger en use de même* (*Ibid.*).

DIMANCHE.

Jean-Baptiste condamnant l'impureté.

SERMON SUR L'IMPURETÉ.

Non licet tibi habere uxorem fratris tui.
Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère.
(Marc, ch. 6.)

Il fallait tout le zèle et toute la sainteté de Jean-Baptiste, pour parler avec tant d'assurance à un roi possédé de sa passion, et pour s'exposer de la sorte à sa disgrâce. Mais, sans être ni aussi zélé ni aussi saint que ce divin Précurseur, il ne fallait qu'une étincelle de raison pour voir toute l'indignité du commerce où Hérode était plongé, et pour en connaître tout le désordre. C'est néanmoins ce que ce prince voluptueux ne voyait pas lui-même ou ne voulait pas apercevoir ; et tel est le caractère et le déréglement affreux de l'impureté. Il semble, dès qu'on se laisse dominer par ce vice infâme, qu'il nous fasse perdre toute raison, et avec la raison, toute religion. De sorte

que l'impudique n'a plus de règle droite et sûre qui le guide, ni raison qui le conduise en qualité d'homme, ni religion qui le conduise en qualité de chrétien. Arrêtons-nous à ces deux pensées. Toute la raison de l'homme renversée par l'impureté : premier point; toute la religion du chrétien profanée par l'impureté : second point. Effets pernicieux d'une passion dont nous ne pouvons trop concevoir d'horreur, et contre laquelle nous ne pouvons nous précautionner avec trop de soin.

PREMIER POINT. Toute la raison de l'homme renversée par l'impureté. On n'en doit pas être surpris : car il n'est rien de plus opposé à la raison que les sens ; or, l'impureté est un péché des sens, et c'est même de toutes les convoitises des sens la plus animale et la plus grossière. De là donc, ou bien elle éteint en nous toutes les lumières de la raison ; ou, sans les éteindre, elle nous fait agir contre toutes les vues de notre raison.

1° Elle éteint en nous toutes les lumières de la raison. En effet, à consulter la seule raison, combien y a-t-il de motifs les plus forts et les plus puissants, pour nous détourner d'un vice aussi honteux et aussi dangereux que l'est l'impureté? La pudeur naturelle, les bienséances de l'état, du rang, de l'emploi, de la profession ; les suites malheureuses où s'expose surtout une personne du sexe, aux dépens de sa réputation et de tout le bonheur de sa vie ; les périls où elle s'engage là-dessus et les risques qu'elle a à courir ; le dérangement où vit un homme par rapport à ses devoirs, par rapport à son avancement dans le monde, par rapport à la conduite de ses affaires, et souvent par rapport à sa santé qu'il ruine ; l'esclavage et la dépendance où il passe ses jours auprès d'une idole dont il est adorateur ; les infidélités qu'il éprouve, les désagréments qu'il essuie, les inquiétudes qui l'agitent, les dépenses qu'il fait et qui l'incommodent, les exemples d'une infinité de gens qui, par là, se sont perdus, les discours du public, les remontrances et les reproches de ses amis, mille autres considérations plus particulières encore et plus secrètes : tout cela bien examiné et bien pesé, si l'on était raisonnable, devrait servir de préservatif contre les amorces de la plus flatteuse passion. Mais, dès qu'elle s'est emparée du cœur, plus d'attention à tout cela ; on dépose toute pudeur, on ferme les yeux à toute bienséance, on méprise tout danger, on oublie tout intérêt, on supporte toute contrainte, toute gêne, on dévore tout chagrin, on ne craint nulle dépense, on ne profite de nul exemple, on n'écoute nul avis, nul conseil. L'esprit et le cœur ne sont occupés que d'un objet : tout le reste disparaît ; et où est alors la raison ?

2° Si l'impureté n'éteint pas dans nous les lumières de la raison, du moins nous fait-elle agir contre toutes les vues de notre raison. Point de preuve plus sensible que le témoignage de saint Augustin, qui le connaissait par son expérience propre et qui s'en est si bien expliqué. *Je soupirais*, dit-il, *je voyais ma faiblesse, j'en rougissais ;*

et cependant j'étais toujours attaché, non point par une chaîne de fer, mais par ma volonté dépravée, plus dure que le fer. Voilà comment la passion tyrannise un homme qui s'y est une fois livré. Il gémit de sa servitude, et il en sent tout le poids. Il voit tout ce qu'une saine raison demanderait, et il est le premier à reconnaître ses égarements; mais de briser ses liens et de se dégager, c'est à quoi il ne peut se résoudre. Il suit le charme qui l'enchante, et quoiqu'il condamne dans lui le vice, il n'en est pas moins vicieux. Samson n'ignorait pas que Dalila le trahissait. Que lui disait sur cela sa raison? Mais sa raison avait beau parler, il ne laissait pas de rechercher avec la même assiduité cette perfide, et de se tenir auprès d'elle. Peut-être, à la fin de nos jours, vient-il un temps où la raison prend le dessus; mais peut-elle désormais réparer les dommages infinis qu'on s'est causés à soi-même? Plus sage mille fois celui qui les prévient de bonne heure, et qui n'attend pas si tard à y apporter le remède.

Second point. Toute la religion du chrétien profanée par l'impureté. Deux sortes de profanations : l'une générale, par rapport à tous les états du christianisme; l'autre particulière et plus criminelle encore, par rapport à certains engagements et à certains caractères.

1° On peut dire en général que toute impureté, dans un chrétien, est une profanation : pourquoi? parce qu'il souille une chair sanctifiée par le baptême de Jésus-Christ, honorée d'une alliance toute pure avec Jésus-Christ, devenue le temple du Saint-Esprit que l'Apôtre appelle l'Esprit de Jésus-Christ. Morale que nous ne devons point traiter d'idée subtile et superficielle, mais dont nous comprendrions toute la solidité et toute la force si nous étions plus remplis des principes de la religion et plus touchés de ses sentiments. Morale dont les Pères ont fait plus d'une fois le sujet de leurs instructions, et sur laquelle Tertullien insistait si vivement. Car, disait-il, avant que le Fils de Dieu se fût revêtu d'un corps semblable au nôtre, c'était toujours un crime de s'abandonner aux désirs de la chair; mais depuis le mystère de l'Homme-Dieu, maintenant et plus que jamais, ce n'est plus seulement un crime, c'est un sacrilége. Morale qu'ils avaient puisée dans l'excellente et sublime théologie de saint Paul et dans ces fréquentes exhortations qu'il faisait aux fidèles, en leur représentant qu'ils étaient les frères de Jésus-Christ, qu'ils étaient ses membres, qu'ils étaient son corps, et par conséquent qu'ils avaient une obligation plus étroite de se conserver purs et sans tache. *Quoi donc*, s'écriait dans l'ardeur de son zèle ce maître des Gentils, *quoi! les membres de Jésus-Christ, je les abandonnerai à une prostituée* (II. Cor. 6)! Quel scandale dans la foi que nous professons! Quel abus énorme!

2° Profanation particulière, et plus criminelle encore par rapport à certains engagements, à certaines vocations, à certains caractères. N'entrons point là-dessus trop avant dans un détail qui pourrait blesser les âmes innocentes et chastes. Il serait à souhaiter que ces abo-

minations fussent ensevelies dans un éternel oubli ; mais le moyen de dérober à la connaissance du public des désordres si publics? Que veux-je donc dire? Vous le savez, vous qui, liés par le sacré nœud du mariage, après vous être juré au pied de l'autel une fidélité mutuelle et inviolable, démentez toutes vos promesses, et profanez un sacrement si saint par des attachements si illégitimes; vous le savez, vous qui, sans respect pour le Dieu vivant et pour la présence de son Fils adorable, osez profaner le temple même, le sanctuaire, la table de Jésus-Christ, et y apporter toute la corruption d'un cœur sensuel et dissolu; vous le savez, vous qui, voués spécialement au Seigneur, élevés aux plus hauts ministères, employés à la célébration des mystères les plus redoutables, consacrés pour cela et comme marqués du sceau de Dieu, vous dégradez vous-mêmes et n'avez point horreur de profaner dans votre caractère ce que la religion a de plus auguste et de plus divin. Après cela, nous étonnerons-nous de tant de calamités qui se répandent sur la terre, et n'est-ce pas le juste châtiment de la licence effrénée de notre siècle et du débordement de nos mœurs? Rappelons toute notre raison, ranimons toute notre religion : l'une et l'autre, avec la grâce du ciel, purifieront nos voies, et rétabliront le peuple de Dieu dans sa première sainteté.

LUNDI.

Jean-Baptiste condamnant l'ambition.

SERMON SUR L'AMBITION.

Omnis mons et collis humiliabitur.
Toutes les montagnes et toutes les collines seront abaissées.
(Luc, ch. 3.)

Puisque le Fils unique de Dieu descend du sein de son Père, et qu'il vient sur la terre s'abaisser lui-même et s'anéantir, il est bien juste que les montagnes du siècle, c'est-à-dire, que les grandeurs humaines s'humilient, et qu'elles déposent aux pieds de cet Homme-Dieu tout leur orgueil. Mais, par le plus déplorable renversement, tandis que la Majesté divine quitte le trône de sa gloire et s'abîme en de profondes ténèbres, l'homme veut s'élever, se distinguer, et ne pense qu'à satisfaire son ambition. Esprit répandu dans tous les états de la vie, et même jusque dans les plus viles conditions, où chacun, selon qu'il lui peut convenir, est jaloux d'une certaine supériorité qui e place au-dessus de ses égaux, et qui lui donne sur eux l'ascendant. C'est ce désir de l'honneur, cet esprit d'ambition que nous devons aujourd'hui combattre, comme opposé directement à l'Esprit de Dieu : car c'est par là, et non par les raisons d'une sagesse mon-

daine, que nous allons l'attaquer. Ambition dont nous verrons tout ensemble, et le désordre, et le malheur : ambition criminelle, et ambition malheureuse; criminelle devant Dieu, malheureuse de la part de Dieu. Ambition criminelle devant Dieu; en quoi? dans les projets qu'elle inspire à l'ambitieux : premier point. Ambition malheureuse de la part de Dieu; comment? par les jugements et les coups du ciel qu'elle attire sur l'ambitieux : second point. La suite développera mieux encore ces deux vérités.

Premier point. Ambition criminelle devant Dieu dans les projets qu'elle inspire à l'ambitieux. On veut s'agrandir précisément pour s'agrandir; on le veut pour jouir des avantages temporels de la grandeur. On le veut à l'infini, sans se prescrire aucun terme où l'ambition s'arrête; on le veut indépendamment de Dieu; on le veut sans égard au mérite, et sans être en peine si l'on a les dispositions requises. Enfin, on le veut par les voies les plus illicites et aux dépens de la conscience. Tout cela, autant de désordres par où l'ambition devient criminelle devant Dieu. Reprenons toutes ces propositions.

1° On veut s'agrandir précisément pour s'agrandir; on ne cherche dans la grandeur que la grandeur même. Or la grandeur, comme grandeur, ne convient qu'à Dieu, qui est seul grand et qui le doit seul être. Vouloir donc s'élever et se faire grand, c'est une espèce d'attentat sur les droits du Seigneur, et de cet Etre suprême devant qui tout être créé n'est que néant. 2° On veut s'agrandir pour jouir des avantages temporels de la grandeur, c'est-à-dire, pour se glorifier, pour recevoir des hommages et des respects, pour tenir partout le premier rang, pour vivre dans la pompe et dans l'éclat. Or, ce n'est point à cela que les grandeurs du siècle sont destinées; et n'y envisager que cela, c'est un abus hautement condamné dans la loi de Jésus-Christ : elles sont établies pour la gloire de Dieu et non point pour la nôtre. 3° On veut s'agrandir à l'infini, et sans se prescrire jamais un terme où l'ambition s'arrête; plus on monte, plus on veut monter, et à peine a-t-on fait un pas, que la pensée naît d'en faire un autre : désir insatiable, désir déréglé, contraire à la modestie et à la modération chrétienne. Mais désir surtout condamnable dans des gens de rien, quand, à force de se pousser, devenus plus audacieux, ils ne rougissent point d'aspirer enfin aux degrés les plus éminents, et prétendent, comme l'ange superbe, se placer au-dessus des nues et des astres de la première grandeur. 4° On veut s'agrandir indépendamment de Dieu et sans faire nul fond sur Dieu. L'ambitieux compte sur lui-même, compte sur son industrie, compte sur des amis, sur de puissants protecteurs; mais pense-t-il à mettre Dieu dans ses intérêts? Contre l'oracle et l'expresse défense du Saint-Esprit, il s'appuie sur un bras de chair. Voilà toute sa ressource. 5° On veut s'agrandir sans égard au mérite, et sans examiner si l'on a les dispositions requises : témérité insoutenable; on s'ingère dans des postes, dans des ministères, dans des prélatures qu'on n'est pas

en état de remplir, et où l'on ne doit néanmoins entrer que pour en accomplir tous les devoirs. 6° On veut s'agrandir par les voies les plus illicites et aux dépens de la conscience. Y a-t-il iniquité que l'ambition n'emploie pour venir à bout de ses desseins? Mais la conscience y répugne : hé ! qu'est-ce que la conscience d'un ambitieux, ou a-t-il une autre conscience que son ambition ? Concluons par les paroles de Jésus-Christ, et disons que, de la manière dont on se comporte dans la poursuite des honneurs du monde : *Ce qui est grand aux yeux des hommes, n'est qu'abomination aux yeux de Dieu* (Luc. 16).

Second point. L'ambition malheureuse de la part de Dieu : comment? par les jugements et les coups du ciel qu'elle attire sur l'ambitieux. Nous ne lisons point dans l'Ecriture des menaces plus ordinaires que celle-ci, savoir : que Dieu confondra les orgueilleux de la terre. Que tandis qu'ils s'épuiseront de travaux et de soins pour l'établissement de leur fortune et pour leur agrandissement, il déconcertera leurs mesures, il dissipera leurs desseins, il fera échouer leurs entreprises. Que s'il les laisse parvenir au point de prospérité où ils visaient, ce sera pour tourner contre eux leur prospérité même, et qu'ils y trouveront une source de chagrins et de déplaisirs les plus mortels ; que s'il les laisse atteindre jusqu'au faîte de la grandeur, ce sera pour rendre leur chute d'autant plus désastreuse et plus éclatante, qu'ils tomberont de plus haut, et que, dans leur ruine, il les abandonnera à eux-mêmes et à leur désespoir. Menaces qui ne regardent que la vie présente ; car ne parlons point de ce que Dieu prépare à l'ambitieux dans l'éternité. Menaces confirmées par tant d'exemples dont les saints livres nous font le récit. Menaces qui se vérifient encore de siècle en siècle par mille événements que nous devons attribuer à la justice de Dieu, et qui sont de visibles, mais terribles châtiments de l'ambition.

1° Combien y en a-t-il que Dieu arrête au milieu de leur course. Ils s'agitaient, ils se tourmentaient, ils disposaient les choses avec toute l'adresse et toute l'assiduité imaginables : une espérance presque certaine leur répondait du succès ; mais un fâcheux contre-temps, mais la mort d'un patron, mais le refroidissement d'un ami, mais la faveur d'un concurrent, mais quelque sujet que ce soit, a tout à coup rendu inutiles tant de démarches et tant de mouvements. Comme cette tour de Babylone, l'ouvrage est demeuré imparfait ; et de cette fortune qu'on voulait bâtir, il n'est resté que la douleur d'y avoir perdu ses peines, et vainement cousumé ses jours. Ils édifieront, dit le Seigneur, et de mon souffle, je disperserai tout ce qu'ils auront amassé de matériaux et fait de préparatifs. 2° Combien y en a-t-il qui, plus heureux en apparence, ont obtenu ce qu'ils souhaitaient? tous les chemins leur ont été ouverts, tout les a soutenus; mais, dans leur élévation, à quoi se sont-ils vus exposés? à la censure et aux mépris, aux plaintes et aux murmures, aux traverses et aux contradictions, aux alarmes

continuelles, aux affaires les plus désagréables, aux embarras les plus accablants, aux dégoûts et aux déboires les plus affreux ; de sorte qu'ils ont été forcés de reconnaître, que dans la médiocrité de leur premier état, ils étaient mille fois, et plus honorés du public, et plus contents en eux-mêmes : ils se promettaient de marcher dans des voies tout applanies, mais Dieu les a semées d'épines. 3° Combien d'autres, après avoir vécu un certain nombre d'années dans la splendeur, et y avoir eu tout l'agrément qu'ils pouvaient attendre, ont été renversés par une disgrâce? De quelles chutes avons-nous entendu parler, et avons-nous même été témoins? Tout s'est éclipsé : des familles entières sont tombées avec leur chef, et l'éclat des pères n'a pu passer jusques aux enfants ; car ce sont-là les coups du bras tout-puissant de Dieu, et c'est ainsi qu'il abat de leur trône les potentats qui se confiaient en leur pouvoir. 4° Encore s'il daignait les consoler dans leur infortune! mais, parce jamais ils ne se sont occupés de Dieu, et que jamais ils n'ont su recourir à Dieu, il les livre à leurs noires mélancolies. Il les voit se ronger, se désoler, dépérir, sans verser sur eux une goutte de son onction divine pour leur adoucir l'amertume du calice. Apprenons de Jésus-Christ à être humbles; c'est ce qu'il vient nous enseigner, et c'est dans notre humilité que nous trouverons tout à la fois et l'innocence et le repos de nos âmes.

MARDI.

Jean-Baptiste condamnant l'attachement aux richesses.

SERMON SUR L'ATTACHEMENT AUX RICHESSES.

Nihil amplius quàm quod constitutum est vobis faciatis... Contenti estote stipendiis vestris.

Ne demandez point au delà de ce qui vous est marqué... Contentez-vous de votre solde. (Luc, ch 3.)

Rien de plus juste que cette règle de conduite; rien de plus conforme à la droite raison. Les publicains à qui parlait Jean-Baptiste, établis pour recevoir les deniers publics, ne devaient point grossir leur recette, en exigeant au delà du prix ordinaire; et les soldats, contents de leur solde, ne devaient rien prétendre au-dessus de ce qui leur était assigné par l'ordre du prince. Que de désordres cesseraient, si l'on se conduisait dans tous les états selon son esprit d'équité! mais une insatiable avarice semble l'avoir banni du monde, et si l'iniquité règne dans toutes les conditions, on peut dire que c'est surtout par l'attachement aux richesses. Passion qu'il nous importe infiniment de déraciner de nos cœurs; et rien ne doit plus fortement nous y exciter, que d'en considérer les divers caractères : car c'est

une passion vaine, inquiète dans ses mouvements, dangereuse dans ses effets. Passion la plus vaine dans son objet; ce sont les biens temporels qu'elle se propose : premier point. Passion la plus inquiète dans ses mouvements; ce sont les soins fatigants et les embarras où elle jette : second point. Passion la plus dangereuse dans ses effets; ce sont les injustices qu'elle fait commettre aux dépens de la conscience et du salut : troisième point. Bienheureux les pauvres de cœur, qu'un saint détachement dégage d'une passion si frivole, si importune, si pernicieuse!

Premier point. Passion la plus vaine dans son objet. Il ne s'agit point ici de la vue sage et modérée qu'on peut avoir de ne pas manquer dans son état, de s'y soutenir honnêtement. C'est une prudence, et Salomon lui-même demandait à Dieu de ne pas tomber dans l'extrême pauvreté; mais il ne souhaitait pas avec moins d'ardeur que Dieu le préservât de la passion des richesses, la regardant comme une des passions les plus frivoles et les plus vaines.

En effet, à quoi aspire-t-elle, et pourquoi y aspire-t-elle? 1° A quoi aspire-t-elle? aux biens de la vie, à les amasser, à les multiplier, à les accumuler; car c'est une de ces deux sangsues qui nous sont représentées aux livres des Proverbes, et qui, ne se trouvant jamais remplies, ne cessent point de crier : *Apporte, apporte* (Prov. 30). Or, qu'est-ce que ces biens qui allument une soif si ardente? des biens temporels, passagers, périssables, des biens qu'on acquiert aujourd'hui, et qu'on perd demain; des biens qui du moins un jour nous seront certainement enlevés, et dont on n'emportera rien avec soi; des biens qui nous causeront d'autant plus de douleur quand, malgré nous, il les faudra quitter, que nous y aurons été plus attachés. En vérité, pour peu qu'on raisonne, peut-on ne pas voir que des biens de cette nature ne doivent point faire naître des désirs si vifs, et que de s'en infatuer, c'est une vanité et une faiblesse pitoyable?

2° De plus, cette passion si aveugle, pourquoi aspire-t-elle à ces biens visibles et terrestres? Est-ce pour en jouir? est-ce pour en goûter les douceurs? C'est seulement et précisément pour les posséder; car pour en jouir, il faudrait en user, et l'usage les diminuerait. Or, c'est ce qu'une âme intéressée ne veut point. On veut toujours mettre en réserve et jamais ne rien ôter. De là, jusqu'au milieu de l'abondance, les plus sordides épargnes. Au lieu que l'Apôtre, plein de l'esprit de l'Evangile, disait : *Nons n'avons rien et nous possédons tout* (II. Cor. 6); l'avare, idolâtre de son trésor, doit dire : J'ai tout, et je vis comme ne possédant rien. Qui donc jouira de tant de biens? des héritiers, et non point le maître qui les a actuellement dans les mains. Voilà ce que le Saint-Esprit, dans la Sagesse, appelle une *grande misère*, et ce que nous pouvons appeler une *insigne folie*.

Second point. Passion la plus inquiète dans ses mouvements. C'est pour cela que l'Evangile compare les richesses à des épines,

qui, de leurs pointes, piquent le cœur et déchirent l'âme. Inquiétude dans l'acquisition des biens après lesquels on soupire, et inquiétude dans leur possession.

1° Inquiétude dans l'acquisition : car ces biens ne viennent pas se présenter d'eux-mêmes; il faut les rechercher, et ce n'est pas sans peine qu'on les trouve. Mille obstacles s'opposent aux desseins qu'on forme; mille accidents les dérangent et les arrêtent. Cependant la passion d'avoir, sollicite, presse, ne peut souffrir de retardement, tant elle est précipitée, ne peut se contenter de rien, tant elle est avide. De là donc les troubles et les agitations. On se surcharge de travail, d'affaires, d'entreprises. L'une terminée, on s'engage dans une autre, et souvent même on les embrasse toutes à la fois. On y pense la nuit, on s'en occupe le jour; on y sacrifie son repos, on y altère sa santé, on y expose sa vie. A force de vouloir se procurer un prétendu bonheur, que l'imagination fait consister dans l'opulence, on se rend malheureux, et l'on consume ses années dans un tourment que la mort seule finit.

2° Inquiétude dans la possession. Il n'en coûte pas moins pour conserver, que pour acquérir. Ce qu'on aime, on craint de le perdre; et plus on l'aime, plus les alarmes sont fréquentes : car on les prend aisément. Une perte qui arrive, chagrine, et est capable de désoler un homme, à qui néanmoins il reste d'ailleurs beaucoup plus qu'il ne lui faut pour être en état de porter le dommage qu'il a souffert. Parce qu'on est âpre sur l'intérêt, on ne veut rien laisser inutile, mais on prétend que tout ce qu'on a profite; et ce sont toujours pratiques nouvelles, toujours nouvelles fatigues. On ne veut rien céder, rien relâcher de ses droits; on les exige à la rigueur, et de là les contestations, les démêlés, les procès. Il n'y a là-dessus qu'à interroger tant de riches du siècle, et qu'à les faire parler. Leur convoitise les dévore; mais s'ils savaient la contenir et la régler, avec une fortune un peu moins ample, ils vivraient beaucoup plus tranquilles, et cette paix vaudrait mieux que toutes leurs richesses.

Troisième point. Passion la plus dangereuse dans ses effets à l'égard de la conscience et du salut. Outre que l'attachement aux biens de la vie est en soi un péché, et qu'il a sa malice propre, c'est encore la source de mille péchés. Vérité d'autant plus triste et plus déplorable, qu'elle a moins besoin de preuves, et que les exemples en sont plus communs. Y a-t-il injustice que cette passion ne fasse commettre, et y a-t-il injustice qu'elle n'empêche de réparer?

1° Quelles sortes d'injustices cette criminelle passion ne fait-elle pas commettre? Qu'a-t-on vu dans tous les siècles, et que voyons-nous autre chose tous les jours, que des usures, que des fraudes, que des violences, que des concussions? Quelles voies n'a-t-on pas imaginées pour gagner et pour s'enrichir aux dépens des particuliers, aux dépens du juste, aux dépens du pauvre, aux dépens de la veuve, de l'orphelin; et cela, non point seulement dans le monde

libertin et corrompu, mais dans le monde même chrétien, parmi un certain monde assez réglé d'ailleurs et réputé vertueux et dévot? Iniquités plus grossières dans les uns, iniquités plus subtiles et plus couvertes dans les autres; mais toujours iniquités qu'on ne justifiera jamais au tribunal d'une conscience droite et saine, quoiqu'on ne manque pas d'artifices et de détours pour les accorder avec une conscience fausse et erronée.

2° Le comble de l'iniquité, c'est que la même passion qui fait commettre tant d'injustices, empêche de les réparer. La nécessité de la restitution est un principe universellement reçu; nul ne l'ignore: mais la pratique de la restitution est une chose presque absolument inconnue. Chacun sait s'en dispenser: pourquoi? parce que chacun ne consulte que son attache au bien, et qu'il n'est rien de plus ingénieux que cette damnable avarice, à inventer des prétextes et à éluder les plus étroites obligations. Mais si elle se déguise à nos yeux, elle ne peut se déguiser aux yeux de Dieu, qui la dévoilera dans son jugement et qui la réprouvera. Gardons-nous d'une si terrible condamnation, et suivons l'avis que nous donne le Sauveur des hommes : *Ne cherchez point à amasser des trésors sur la terre, où la rouille et les vers consument tout; mais travaillez à amasser des trésors dans le ciel, où il n'y a ni rouille ni vers qui consument. Car où est votre trésor, là est votre cœur* (Matth. 6).

MERCREDI.

Jean-Baptiste condamnant les emportements et les violences.

SERMON SUR LA DOUCEUR CHRÉTIENNE.

Neminem concutiatis.
Ne faites point de violence. (Luc, ch. 3.)

Rien de plus pernicieux dans la société humaine et dans le commerce de la vie, que la colère. Elle cause des violences qui troublent tout, et mille épreuves ont fait connaître quelles en sont les suites funestes, et à quelles extrémités elle est capable de nous emporter. C'est pourquoi le Sauveur des hommes nous a tant recommandé la douceur, et nous l'a proposée comme une béatitude en ce monde, parce qu'elle arrête tous ces accès, et qu'elle établit partout le bon ordre et la tranquillité. Douceur chrétienne dont peu de personnes comprennent bien tous les avantages, et à laquelle on ne donne pas communément, parmi les vertus, le rang qui lui est dû. Or, nous en allons considérer tout ensemble, et le mérite et le fruit. Le mérite, qui en fait l'excellence : premier point. Le fruit, qui, dès cette vie

même, en est la récompense : second point. De l'un et de l'autre, nous apprendrons à nous conduire en toutes choses selon l'esprit de cette paix que le Fils de Dieu vient apporter sur la terre, et qui est un des plus beaux caractères de son Evangile.

Premier point. Le mérite de la douceur chrétienne. Il consiste en ce que cette vertu demande une victoire de nous-mêmes la plus héroïque, et une victoire de nous-mêmes la plus constante.

1° Victoire de nous-mêmes la plus héroïque. Car il n'est pas ici question d'une douceur de naturel, qui ne s'émeut de rien, et qui, sans effort, s'accommode à tout ce qui se présente et à tout ce qu'on souhaite. C'est un don de Dieu, mais ce n'est point précisément une vertu. Il s'agit d'une douceur chrétienne dont les devoirs sont : de réprimer dans le fond de l'âme toutes les vivacités et toutes les saillies que la colère peut exciter; de ne donner au dehors nuls signes ni d'impatience, ni d'aigreur, en des rencontres où le cœur souffre intérieurement et se sent piqué ; de mesurer toutes ses paroles et de n'en pas laisser échapper une ou de mépris ou de plainte, même à l'égard de ceux dont on a plus lieu d'être mal content ; de se comporter dans toutes ses manières avec un air toujours honnête, modeste, humble et affable ; d'user de condescendance dans les occasions contre son inclination propre, et de se gêner, de se contraindre en faveur de certains esprits difficiles, en faveur de certaines personnes, plus capables que les autres par leurs imperfections et leurs faiblesses, d'inspirer de l'éloignement et et du dégoût. Or, pour cela, quelles violences n'est-on pas obligé de se faire, et que ne doit-on pas prendre sur soi? Car la douceur ne rend ni aveugle, ni insensible : on s'aperçoit des choses, on en est touché, et si l'on suivait les impressions de la nature, on éclaterait ; mais en vue de Dieu et par un esprit de christianisme, on étouffe sa peine et on l'ensevelit. Est-il un plus beau sacrifice? est-il une abnégation de soi-même et une mortification plus parfaite?

2° Victoire de nous-mêmes la plus constante. Il y a des vertus dont la pratique est plus rare, parce que les sujets en sont moins ordinaires et moins fréquents. Mais la douceur dont nous parlons, est une vertu de tous les états, de tous les lieux, de toutes les conjonctures, de tous les temps, une vertu de toute la vie et de tous les moments de la vie : car toute la vie se passe à penser, à converser, à traiter avec le prochain, à agir; et par conséquent, les sujets sont continuels de se vaincre, en ne se départant jamais d'une douceur toujours égale, soit dans les sentiments, soit dans les paroles, soit dans les actions. Continuité qui donne le prix à toutes les vertus, et qui en est comme le couronnement et la perfection. Hélas ! les moyens de se sanctifier ne nous manquent point; mais nous leur manquons. Où est cette douceur évangélique, et où la trouve-t-on? Je ne demande pas où l'on trouve une douceur affectée et de politique, une douceur apparente et de pure bienséance, une douceur de tempéra-

ment et d'indifférence; car voilà quelle est la douceur que font paraître en certaines rencontres un nombre infini de mondains. L'intérêt les retient, et ils craignent de se faire tort en éclatant, et de nuire à leur fortune. Une vaine gloire les arrête, et ils croiraient se déshonorer, s'ils venaient à perdre la gravité et la modération qui convient à leur âge, à leur état, à leur caractère. Une lente et molle indolence les rend insensibles à mille choses, qui, selon les vues ordinaires et humaines devraient les piquer et les soulever. Mais tout cela ne peut être devant Dieu de nulle valeur, puisque tout cela n'a Dieu ni pour principe, ni pour fin. Je demande donc où l'on trouve cette douceur que Jésus-Christ a canonisée et dont il a été le modèle; cette douceur qui, par le motif d'une charité fraternelle et toute divine, apprend au fidèle à se renoncer, à se captiver, à se modérer, à se taire, à supporter, à pardonner, à ne s'expliquer qu'en des termes obligeants, et à ne témoigner jamais ni amertume ni dédain. Où, dis-je, est-elle? l'usage du monde et de toutes les conditions du monde ne fait que trop voir combien elle y est peu connue et peu mise en œuvre.

Second point. Le fruit de la douceur chrétienne : c'est la paix au dedans de soi-même, et la paix au dehors.

1° La paix au dedans de soi-même. Un des plus grands biens que nous avons à désirer pour le bonheur de notre vie, et en même temps pour la sanctification de notre âme, c'est de nous rendre maîtres de nous-mêmes et de nos passions; surtout maîtres de certaines passions plus vives, plus impétueuses, plus turbulentes. Sans cet empire, point de paix intérieure. Et de quelle paix en effet peut être assuré et peut jouir dans son cœur, un homme sujet aux colères, aux promptitudes, aux dépits, aux aversions, aux antipathies, aux envies, aux vengeances? D'une heure à une autre peut-il compter sur lui-même; et n'est-il pas comme une mer orageuse, où les flots s'élèvent au premier vent et forment de rudes tempêtes? Or, que fait la douceur chrétienne? Elle bannit toutes ces passions, ou elle les combat; et à force de les combattre, elle les soumet et les calme. On prend tout en bonne part; ce qu'on ne peut justifier, on le tolère; on ne s'offense point, on ne s'aigrit point; et par là que de mouvements du cœur et de pénibles sentiments on s'épargne! que de réflexions chagrinantes! que d'agitations de l'esprit et de dissipations! Mais ce qui est encore plus important, de combien de fautes, de combien de péchés se préserve-t-on! Quelles grâces du ciel, quelles communications divines est-on en disposition de recevoir! Car comme Dieu ne se plaît point dans le trouble, il aime à demeurer dans la paix; et une âme pacifique est d'autant mieux préparée à le posséder, qu'elle sait mieux se posséder elle-même.

2° La paix au dehors. On l'entretient par la douceur; c'est-à-dire qu'on vit bien avec tout le monde. Et le moyen qu'on eût avec qui que ce soit quelque démêlé, puisqu'on est toujours attentif à ne rien

dire et à ne rien faire qui puisse blesser personne, puisqu'on est toujours prêt à prévenir les autres et à leur céder, puisqu'on a un soin extrême d'éviter toute contestation qui pourrait naître entre eux et nous, puisque partout on leur donne toutes les démonstrations d'une affection sincère et d'une pleine déférence à leurs volontés? c'est ainsi qu'on se les attache, et que la parole du Fils de Dieu s'accomplit, savoir, que *les débonnaires gagneront toute la terre* (Matth. 4). Heureuses donc, soit dans l'état séculier, soit dans l'état religieux, toutes les sociétés qu'une charité douce et officieuse assortit, et où elle maintient la bonne intelligence et l'union des cœurs! Mais par une règle toute contraire, on ne saurait assez pleurer le sort de tant de familles, de tant de maisons et de compagnies, où des esprits ardents, des esprits impatients et brusques, des esprits durs et intraitables, des esprits fiers et hautains, défiants et délicats, des esprits critiques et sévères à l'excès, de faux zélés, d'impitoyables et de faux réformateurs, allument le feu de la discorde et sèment les querelles et les divisions. Quels scandales, quels maux s'ensuivent de là! On n'en est que trop instruit; mais, pour couper cours à de tels désordres et pour y remédier, on ne peut trop s'étudier soi-même ni trop prendre de précautions.

JEUDI.

Jean-Baptiste condamnant la médisance.

SERMON SUR LA MÉDISANCE.

Neque calumniam faciatis.
Ne parlez mal de personne. (Luc, ch. 3.)

Ce que condamne le saint Précurseur, ce ne sont point seulemen ces fausses suppositions que le mensonge imagine, et ces lâches calomnies dont il noircit le prochain; mais ce sont ces médisances, en cela même plus mortelles ou du moins plus irréparables, que la vérité les accompagne, et qu'elles sont fondées sur des faits plus réels et plus certains. Est-il un péché plus à craindre? en est-il un contre lequel il nous importe plus de nous prémunir par toute la vigilance et toute l'attention nécessaire? Il y a des péchés où l'on se porte plus difficilement; et cette difficulté sert en quelque sorte de préservatif pour s'en défendre. Il y a des péchés où nous nous laissons entraîner plus aisément, mais où nous péchons aussi plus légèrement, et cette légèreté de l'offense en diminue le péril. Mais un péché où se rencontrent tout à la fois et une extrême facilité à le commettre, et une offense grièvе en le commettant, voilà ce que nous devons regarder

comme un des péchés les plus dangereux, et n'est-ce pas là le double caractère de la médisance? Facilité de la médisance : premier point. Grièveté de la médisance : second point. Ces deux points unis ensemble et rapportés l'un à l'autre, nous feront comprendre l'oracle du Saint-Esprit : que c'est un bonheur inestimable de savoir bien gouverner sa langue, et de ne pécher point en paroles.

PREMIER POINT. Facilité de la médisance. Un péché où nous porte le penchant de la nature; un péché dont l'occasion nous est fréquente et presque continuelle; un péché que nous nous justifions à nous-mêmes par de spécieux prétextes et des sujets apparents; un péché qui ne coûte que quelques paroles, et dont les moyens sont toujours les plus présents et les plus prompts, enfin un péché qui fait l'agrément des conversations, et qui se trouve applaudi et bien reçu de tout le monde, c'est sans doute un péché aisé à commettre : or, telle est la médisance.

1° Péché où nous porte le penchant de la nature, je dis de la nature corrompue; car voici quelle est la perversité de notre esprit : nous nous rendons mille fois plus attentifs à découvrir dans le prochain le mal que le bien, et nous sommes incomparablement plus enclins à nous entretenir de ses mauvaises que de ses bonnes qualités. C'est ce que nous éprouvons tous : mais outre cette inclination commune, il y en a encore de plus particulières dans une multitude infinie de gens, les uns légers à parler et ne pouvant rien retenir de tout ce qu'ils savent, ou qu'ils croient savoir; les autres critiques et censeurs, trouvant partout à reprendre, et s'épanchant volontiers sur tout ce qu'ils remarquent dans autrui, ou qu'ils pensent y remarquer d'imperfections et de défauts : or, dès que c'est la pente naturelle qui nous conduit, a-t-on de la peine à suivre le mouvement dont on se sent emporté?

2° Péché dont l'occasion nous est fréquente et presque continuelle. Hé! que fait-on autre chose dans la société humaine, que de se voir, que d'avoir ensemble d'oisifs et de longs entretiens; et parce qu'il ne semble pas qu'on puisse les soutenir sans le secours de la médisance, de quelle autre chose s'occupe-t-on? On se donne l'exemple les uns aux autres, on s'excite les uns les autres; les plus sages ne peuvent résister au torrent, et sont en quelque manière forcés d'entrer dans le discours et de se joindre à ceux qui l'ont entamé. Bien loin qu'il leur fût difficile de médire, il ne leur serait presque pas possible de s'en abstenir et de se taire.

3° Péché que nous nous justifions à nous-mêmes par de spécieux prétextes et des sujets apparents. On dit : que faire? il faut bien que quelqu'un soit mis en jeu; autrement on tarirait bientôt et on demeurerait dans le silence. On dit : Il faut bien être instruit de ce qui se passe; il faut bien connaître le monde, afin de ne s'y pas tromper. On dit : Je n'ai rien contre toutes ces personnes, et je ne prétends point leur nuire; si j'en parle, c'est fort indifféremment. On dit : La

chose n'est pas secrète, ou dans peu elle cessera de l'être. On dit : C'est un homme dont je n'ai pas lieu d'être content; il en use mal; pourquoi l'épargnerais-je? il se fait trop valoir; il est bon de l'humilier. On dit : Je n'en impose point, je n'avance rien de faux, tout est comme je le rapporte. Enfin, que ne dit-on pas? et rassuré de la sorte, avec quelle liberté ne s'explique-t-on pas, et ne lance-t-on pas les traits les plus piquants?

4° Péché qui ne coûte que quelques paroles, et dont les moyens sont toujours les plus présents et les plus prompts; il ne s'agit que de s'énoncer, ou même au défaut de la voix, un geste, un signe, un coup d'œil suffit, et dans un moment fait concevoir tout ce que la bouche pourrait exprimer; car on médit en plus d'une façon, et il y a pour cela plus d'un langage.

5° Péché qui fait l'agrément des conversations, et qui se trouve applaudi et bien reçu de tout le monde. Ce n'est pas que dans le fond de l'âme, on n'ait souvent en horreur le médisant; mais la médisance plaît, surtout quand elle est assaisonnée de bons mots, c'est-à-dire, de mots qui percent, qui déchirent, qui exposent le prochain à la risée, et qui insultent en quelque sorte à sa honte et à son malheur. Tous les esprits alors se réveillent pour écouter, et on redouble l'attention; il n'est donc point surprenant, après cela, qu'avec un accès si facile la médisance fasse de si grands progrès, et que sans obstacle elle répande de tous côtés son venin. Aussi est-ce le péché le plus commun, et de là les parfaits chrétiens tirent deux conséquences : la première, d'éviter, autant qu'il leur est possible, le commerce du monde; et la seconde, d'y être toujours en garde, toutes les fois qu'ils y sont appelés; car ils n'ignorent pas combien la médisance est un mal contagieux, et avec quelle subtilité et quelle vitesse il se communique.

Second point. Grièveté de la médisance. C'est un principe général, et que nous devons reconnaître avant toutes choses, savoir, que la médisance est, de sa nature, un péché grief : pourquoi? par le tort qu'elle fait au prochain, à qui elle ravit le plus cher de tous les biens de la vie humaine et civile, qui est la réputation. Car la réputation, disent les théologiens, est un bien propre où chacun a droit, et un bien d'une valeur inestimable dans l'opinion des hommes; par conséquent, si je l'enlève à mon frère sans un titre légitime et sans une solide raison, c'est une injustice dont je me rends coupable envers lui, et dont je lui dois une réparation aussi entière qu'elle le peut être; mais pour ne pas insister davantage sur un point si universellement établi et tant de fois traité dans la chaire, attachons-nous à quelques circonstances particulières sur quoi il est moins ordinaire de s'expliquer, et mesurons ici la grièveté de la médisance par le caractère des personnes qu'elle attaque, par les tours malins qu'on lui donne, par le dessein prémédité qu'on s'y propose, par l'éclat avec lequel on la répand, par les scandales qui en naissent : cinq degrés

d'injustice, et cinq articles qui contiennent tout le fonds de cette seconde partie.

1° Grièveté de la médisance par le caractère des personnes qu'elle attaque. A qui fait-elle grâce, et où ne porte-t-elle pas ses coups? Y a-t-il une dignité si auguste qu'elle respecte? y a-t-il une profession si sainte qu'elle épargne? Or, il est vrai néanmoins qu'il y a des places, des rangs, des professions où la réputation est beaucoup plus précieuse, plus délicate, plus aisée à blesser que dans les autres, et où les brèches qu'on y fait ont des conséquences beaucoup plus funestes. Ce qui n'est qu'une atteinte légère pour un homme du monde, est une profonde blessure pour un homme d'église, pour un pasteur des âmes, pour un ministre des autels; la médisance ne connaît point cette distinction, et ne la veut point connaître; on confond le séculier et le régulier. Que dis-je? c'est souvent contre le régulier qu'on se déchaîne avec plus d'aigreur, et l'on ne prend pas garde qu'en le décréditant on arrête tout le fruit de son ministère, et qu'on le met peut-être hors d'état d'exercer jamais utilement ses fonctions.

2° Grièveté de la médisance par les tours malins qu'on lui donne. Un fait rapporté simplement et mis dans son jour naturel, peut faire moins d'impression. Mais ce n'est point assez pour la médisance; il faut qu'elle en raisonne, il faut qu'elle l'enfle, qu'elle l'exagère, qu'elle l'interprète à son gré, qu'elle en pénètre les plus secrètes intentions, qu'elle en développe tous les plis et tous les replis : comme si elle n'était pas contente du récit injurieux qui la rend déjà criminelle, et qu'elle voulût encore y ajouter le jugement téméraire et la calomnie.

3° Grièveté de la médisance par le dessein prémédité qu'on s'y propose. Médire par entretien et par une espèce d'amusement, médire par inconsidération et par envie de parler, c'est toujours être condamnable : mais qu'est-ce donc de médire pour médire? Expliquons-nous. Qu'est-ce de médire pour déshonorer, de médire pour diffamer, de médire pour couvrir des gens d'opprobre, sans autre vue que l'opprobre même qui doit rejaillir sur eux? Car voilà jusqu'où va la médisance. Est-ce méchanceté pure? est-ce quelque intérêt, quelque passion qui anime? quoi que ce soit, on ne s'en tient pas à ce qui semble de soi-même se présenter, ni à ce qu'on sait par les voies communes; mais on s'informe, mais on tâche de s'instruire, mais on recueille de toutes parts des mémoires, et l'on en grossit des volumes. Tout cela, à quelle fin, et quelle en est l'utilité? quel en est le fruit? point d'autre que de décrier des particuliers, que de flétrir des familles, que d'humilier des maisons, que de scandaliser le public et de le susciter contre des compagnies entières.

4° Grièveté de la médisance par l'éclat avec lequel on la répand. Plus le déshonneur est public, plus l'injure est sanglante : et souvent n'est-ce pas là ce qu'on demande et à quoi l'on vise? On sonne, pour ainsi dire, de la trompette, afin de faire entendre la médisance plus au loin. On veut qu'elle retentisse dans toute une ville, dans toute

une province, dans tout un royaume. De là, ces bruits qui courent comme des torrents impétueux, et dont toutes les oreilles sont rebattues. De là ces écrits, ces libelles dont toute la terre est inondée.

5° Grièveté de la médisance par les scandales qui en naissent. Un médisant dans une assemblée, c'est un homme contagieux, c'est un tentateur qui expose tous les assistants à deux sortes de tentations. En effet, un abîme attire un autre abîme, et une médisance une autre médisance. Si vous n'aviez point produit sur la scène celui-ci, ou celle-là, il n'en eût point été question : on n'y pensait pas. Mais vous avez commencé, et on vous a suivi. Ce que vous avez dit pouvait être moins essentiel; mais on a bien enchéri sur vous. Vous ne l'avez pas prévu; mais il le fallait prévoir. De plus, si quelques-uns, plus réservés et plus circonspects, se sont abstenus de la médisance, ne l'ont-ils pas écoutée ; et en l'écoutant, ne l'ont-ils pas favorisée, n'y ont-ils pas pris goût? Or, en cela ils sont coupables, et vous êtes l'auteur de leur péché. Scandale sur quoi l'on n'entre point en scrupule, dont on ne se fait point de peine, dont on ne s'accuse point, mais dont on ne sera pas sans reproche au tribunal de Dieu. Arrêtons-nous là : laissons bien d'autres circonstances que nous pourrions marquer, et que nous sommes obligés d'omettre : c'est une matière inépuisable que toutes les injustices de la médisance et tous les désordres qu'elle cause. Prions Dieu qu'il dirige notre langue, et qu'il la conduise : car le Sage nous apprend que *c'est au Seigneur de la gouverner* (Prov. 16). Apportons-y nous-mêmes toute l'attention et toute la circonspection nécessaire; et n'oublions jamais cette autre parole du Saint-Esprit, que la langue, selon que nous la réglons ou que nous lui permettons de s'échapper, *porte la mort ou la vie* (Prov. 18).

VENDREDI.

Jean-Baptiste condamnant la dureté envers les pauvres.

SERMON SUR L'AUMONE.

Qui habet duas tunicas, det non habenti; et qui habet escas, similiter faciat.

Que celui qui a deux habits en donne un à celui qui n'en a point, et que celui qui a de quoi manger en use de même.

(Luc, ch. 3.)

Est-il rien de plus opposé aux sentiments humains que la dureté des riches envers les pauvres; et comment un homme, pour peu qu'il écoute la nature, peut-il voir dans la souffrance et la misère un homme comme lui, sans en être ému de compassion et sans prendre

soin de le soulager? Obligation indispensable dans tous les temps depuis la naissance du monde : mais obligation plus particulière encore et plus étroite dans la loi nouvelle, qui est une loi de charité. C'est le sujet important que nous allons traiter; et pour réunir dans un même dessein les plus puissants motifs qui nous engagent à la pratique de l'aumône, nous la considérerons tout ensemble, et comme un devoir d'obéissance, et comme un devoir de reconnaissance, et comme un devoir de pénitence. Il faut obéir à Dieu, il faut reconnaître les bienfaits de Dieu, il faut apaiser la colère de Dieu. Or, voilà ce que nous faisons par l'aumône. Devoir d'obéissance par rapport au commandement de Dieu qui nous l'ordonne : premier point. Devoir de reconnaissance, par rapport à la bonté de Dieu qui nous gratifie de ses dons : second point. Devoir de pénitence par rapport à la justice de Dieu qui nous menace de ses châtiments : troisième point. Puissions-nous mériter ainsi l'éloge que le prophète donnait au juste : *Il a répandu ses biens; il en a fait part aux pauvres : ses bonnes œuvres subsisteront toujours, et il en recevra la récompense dans les siècles des siècles* (Ps 111).

Premier point. Devoir d'obéissance : car l'aumône est un commandement de Dieu. Commandement que Dieu a pu faire, commandement que Dieu a dû faire, commandement que Dieu a fait. Reprenons.

1° Commandement que Dieu a pu faire. Il est maître de nos biens, ou plutôt, ce ne sont pas proprement nos biens, mais les biens de Dieu, qui nous les a donnés, et dont nous sommes seulement à son égard comme les dépositaires et les économes. C'est par grâce que nous les avons reçus : or le maître qui dispense ses grâces à qui il lui plaît, peut y apposer aussi telle condition qu'il lui plaît. D'où il s'ensuit qu'il était libre à Dieu, en confiant au riche ses trésors, de le choisir seulement comme ce sage et fidèle administrateur, dont il est dit dans l'Évangile, que le père de famille *l'a établi sur toute sa maison, afin qu'il fournisse à chacun, quand il le faut, de quoi se nourrir* (Matth. 24).

2° Ce n'est pas assez : commandement que Dieu a dû faire. Où serait sa providence, cette providence universelle, s'il n'avait pas pourvu à la subsistance des pauvres? Or, les deux voies d'y pourvoir étaient, ou de mettre entre les hommes une égalité parfaite de conditions et de facultés, tellement qu'il n'y eût point de pauvres sur la terre; ou supposé cette inégalité que Dieu, dans le conseil de sa sagesse, a jugée plus convenable au gouvernement du monde, de porter une loi qui obligeât les uns d'assister les autres, et de suppléer à ce qui leur manque. Sans cela que feraient tant de misérables et de nécessiteux? A quoi auraient-ils recours? Dieu n'est-il pas leur père? Ne sont-ils pas ses créatures, son ouvrage, et leur a-t-il donné l'être et la vie pour les laisser périr de calamités et de besoins?

De là donc enfin, commandement que Dieu non-seulement a pu faire, non-seulement a dû faire, mais qu'il a fait; et en voici

la preuve incontestable. C'est que l'Ecriture, surtout l'Evangile, nous apprend que parmi les titres de damnation qui doivent être produits contre les réprouvés, un des plus formels, ce sera l'oubli des pauvres et le défaut de l'aumône. Par conséquent, disent les théologiens, il y a un commandement de l'aumône, puisque Dieu ne nous damnera que pour une offense mortelle, et que sans l'infraction d'un précepte, il n'y a point d'offense mortelle et digne de la réprobation. Détruire ici toutes les explications qu'on veut faire de ce précepte, tous les prétextes qu'on oppose à ce précepte, tous les détours qu'on prend pour éluder ce précepte, c'est ce que nous n'entreprendrons pas; mais souvenez-vous, riches, que Dieu ne se laisse point tromper, et que, malgré toutes vos explications, malgré tous vos prétextes et tous vos détours, vous n'en serez pas moins frappés de ses anathèmes et rejetés éternellement de sa présence.

Second point. Devoir de reconnaissance.. Reconnaissance envers Dieu, et reconnaissance envers Jésus-Christ, sauveur des hommes et Fils de Dieu.

Reconnaissance envers Dieu. Sans parler de toutes les autres grâces dont les riches lui sont redevables, n'est-ce pas de sa libéralité qu'ils tiennent les biens qu'ils possèdent? N'est-ce pas lui qui, dans le partage de ses dons temporels, les a distingués; et s'ils vivent dans l'abondance, tandis qu'une multitude presque innombrable d'indigents ressentent toutes les rigueurs de la pauvreté et de la disette, n'a-ce pas été de sa part une pure faveur? Or, il est juste de lui en témoigner la reconnaissance qui lui est due; et celle qu'il nous demande, c'est que nous fassions retourner vers lui ses bienfaits, et que nous en usions pour l'entretien des pauvres qui sont ses enfants. Tout méprisables qu'ils paraissent selon le monde, il les aime, et il veut que nous l'aimions dans eux : il veut que nous acquittions envers eux sa providence, qui en est chargée. Excellent motif de l'aumône : Je rends à Dieu ce qu'il m'a donné! Dans l'ancienne loi, on lui offrait solennellement les prémices des fruits de la terre, et il les recevait dans son temple et à son autel, par le ministère de ses prêtres : mais sans cet appareil ni cette solennité, je lui offre encore les mêmes prémices et les mêmes fruits. Le temple où je les porte, c'est cet hôpital, c'est cette prison, c'est cette pauvre famille que je visite; et les prêtres qui les reçoivent au nom du Seigneur, ce sont ces malades, ce sont ces captifs, ce sont ces orphelins, c'est cette veuve, ce père, cette mère, qui tous me tiennent la place de Dieu, et dont je deviens la ressource et le soutien. Est-il pour une âme charitable une pensée plus touchante et plus consolante?

Reconnaissance envers Jésus-Christ, le Fils de Dieu et Sauveur des hommes. Dans un mot cette qualité de Sauveur nous fait comprendre tout ce que nous lui devons; et si nous le comprenons, est-il possible que nous ne nous sentions pas brûler d'un désir ardent de lui marquer nous-mêmes notre amour? Or, ce qu'il dit

à saint Pierre, il nous le dit, quoique dans un autre sens : *Si vous m'aimez, paissez mes brebis* (Joan. 21). C'est trop peu : non-seulement les pauvres sont ses brebis, mais il les appelle ses frères, mais il ne dédaigne pas de les compter pour ses membres. De sorte que tout ce qui est fait à un pauvre, et au plus petit des pauvres il l'accepte comme étant fait à lui-même. Sommes-nous chrétiens, si des rapports aussi étroits que ceux-là entre Jésus-Christ et les pauvres n'excitent pas notre charité? Que pouvons-nous refuser à un Dieu sauveur? Or tout ce que nous refusons à ses frères et à ses membres, c'est à lui que nous le refusons. Après cela ne craignons-nous point qu'il ne retire de nous sa main libérale, et qu'il ne nous ferme le sein de sa miséricorde? Rien n'est plus capable de tarir la source des grâces divines, que notre ingratitude.

Troisième point. Devoir de pénitence. Ou nous sommes dans l'état actuel du péché, et il en faut sortir par la pénitence; ou nous sommes rentrés dans l'état de la grâce, mais il faut expier nos péchés passés par la pénitence : or, un des moyens les plus efficaces pour l'un et pour l'autre, c'est l'aumône.

Moyen efficace pour sortir de l'état du péché : car il faut pour cela une grâce de pénitence, et cette grâce, nous ne pouvons plus sûrement l'obtenir que par les œuvres de la charité chrétienne envers les pauvres. C'est ainsi que les Pères entendent ce beau témoignage du saint homme Tobie en faveur de l'aumône, où il dit en termes si exprès et si précis, que *l'aumône délivre de la mort de l'âme, qu'elle efface les péchés, qu'elle fait trouver grâce auprès de Dieu, qu'elle conduit à la vie éternelle* (Tob. 12). Comment cela? non pas, répond saint Augustin, que le pécheur soit réconcilié avec Dieu, ni que ses péchés lui soient remis du moment qu'il a fait l'aumône; mais parce que ses aumônes lui attirent du ciel de puissants secours pour se relever de ses chutes par une solide conversion et pour se remettre dans le chemin du salut. La grâce est le fruit de la prière; et selon l'oracle du Saint-Esprit, l'aumône prie pour nous, et sa voix monte jusqu'au trône de Dieu pour le fléchir. Aussi est-ce une maxime constante parmi les maîtres de la morale et les docteurs les plus éclairés dans la conduite des âmes, qu'à quelques excès qu'un homme soit abandonné, on peut toujours espérer de lui dans l'avenir un retour salutaire, tant qu'au milieu de ses desordres on le voit porté à faire du bien aux pauvres. Tôt ou tard Dieu récompense la miséricorde par la miséricorde.

Moyen efficace pour expier les péchés passés. Car après être revenu à Dieu, il faut satisfaire à la justice de Dieu, il faut dès cette vie acquitter les dettes dont nous sommes chargés devant Dieu, et par là prévenir les rigoureux châtiments qui nous sont réservés après la mort, puisque en ce monde ou en l'autre le péché doit être puni. Or, entre les œuvres pénales et satisfactoires, il n'en est point de plus agréable à Dieu ni de plus recevable à son tribunal que l'aumône, et

cela à raison de son utilité. En effet, les autres œuvres de pénitence ne sont profitables et utiles qu'au pénitent même qui les pratique ; au lieu que l'aumône profite tout à la fois et au pénitent qui la fait, et au pauvre qui la reçoit. Sur quoi l'aveuglement des riches est bien déplorable, quand ils négligent un moyen si présent que Dieu leur met dans les mains, et qu'ils perdent le plus grand avantage de leurs richesses, car voilà à quoi elles sont bonnes, et ce ne sont plus alors des richesses d'iniquité, mais une rançon pour racheter toutes les iniquités de la vie, et pour échapper au souverain juge, qui n'en remet la peine qu'autant que nous nous l'imposons nous-mêmes. Tout autre usage des biens temporels est, ou criminel, ou vain, ou du moins passager; mais de s'en servir pour rendre à Dieu le devoir d'une humble obéissance, pour marquer à Dieu les sentiments d'une vive reconnaissance, pour se rapprocher de Dieu par la grâce et par une solide pénitence, c'est là l'usage chrétien qui les sanctifie, et qui, de richesses périssables, en fait les gages d'une bienheureuse immortalité.

QUATRIÈME SEMAINE.

Jean-Baptiste perfectionnant les peuples et les formant aux vertus les plus capables de les unir à Jésus-Christ.

Il restait à Jean-Baptiste de former les peuples à la pratique des vertus et de les perfectionner, pour les attacher plus étroitement à Jésus-Christ. Or, il les perfectionne, 1° par la foi en Jésus-Christ : *Celui qui croit au Fils, possède la vie éternelle ; mais celui qui refuse de de croire au Fils, n'aura point la vie, et la colère de Dieu s'appesantira sur lui* (Joan. 3) ; 2° par l'espérance en Jésus-Christ : *Voilà celui qui efface les péchés du monde* (Joan. 1) ; 3° par l'amour de Jésus-Christ : *L'ami de l'époux qui est présent et qui l'écoute, met toute sa joie à entendre la voix de l'époux, et voilà ce qui rend ma joie parfaite* (Joan. 3) ; 4° par une vertu solide, droite et sans intérêt : *C'est à lui de croître, et à moi de déchoir* (*Ibid.*) ; 5° par la confession des péchés : *Ils recevaient de lui le baptême dans le Jourdain, en confessant leurs péchés* (Matth. 3). 6° Fête de Noël : *La grâce de Dieu, notre Sauveur, s'est manifestée à tous les hommes pour notre instruction, afin que, renonçant à l'impiété et aux convoitises du monde, nous vivions dans ce siècle selon les règles de la tempérance, de la justice et de la piété, attendant le bonheur qui est le terme de notre espérance* (Tit. 2).

DIMANCHE.

Jean-Baptiste perfectionnant les peuples par la foi en Jésus-Christ.

SERMON SUR LA FOI.

Qui credit in Filium habet vitam æternam, qui autem incredulus est Filio, non videbit vitam, sed ira Dei manet super eum.

Celui qui croit au Fils possède la vie ; mais celui qui refuse de croire au Fils, n'aura point de vie, et la colère de Dieu s'appesantira sur lui. (Joan, ch. 3.)

Malgré ce magnifique éloge que Jean-Baptiste faisait de la foi en Jésus-Christ, les Juifs l'ont rejetée, cette foi chrétienne, et c'est pour cela même aussi que s'est accomplie dans eux cette terrible menace du divin Précurseur : *Celui qui ne veut pas croire au Fils n'aura point la vie ; mais la colère de Dieu tombera sur lui, et y demeurera.* Les nations ont profité du malheur de ce peuple incrédule ; et par un transport qui nous a été favorable, la foi que les Juifs n'ont

pas voulu recevoir, a passé aux Gentils, et s'est perpétuée jusques à nous. Don de la foi, don précieux où paraît admirablement, outre la miséricorde du Seigneur, sa sagesse et sa providence; car il nous fallait tout ensemble et une foi ferme, et une foi méritoire : une foi ferme, et par conséquent assez éclairée pour bannir de nos esprits tout doute raisonnable, et pour les fixer; une foi méritoire, et par conséquent assez obscure pour faire de notre soumission une vertu, et pour l'exercer. Deux excellentes prérogatives de la foi chrétienne. Nous ne pouvons mieux la comparer qu'à cette colonne qui conduit les Israélites dans le désert, et qui, toute lumineuse d'une part, était de l'autre toute ténébreuse. Foi assez éclairée dans la force des motifs qui nous la rendent croyable, pour former la persuasion la plus solide et la plus ferme : premier point. Foi assez obscure dans le fond de ses vérités, pour éprouver la soumission la plus humble et la plus aveugle : second point. De ce double avantage nous apprendrons quelle estime nous devons faire de notre foi, et nous comprendrons le sens de l'Apôtre, quand il dit que *la foi est la conviction des choses que nous ne voyons point* (Hebr. 11).

Premier point. Foi assez éclairée dans la force des motifs qui nous la rendent croyable, pour former la persuasion la plus solide et la plus ferme. Car si nous croyons en Jésus-Christ, et si nous y devons croire, ce n'est point sans preuve. Cet Homme-Dieu s'est montré sur la terre, il s'est dit envoyé de Dieu et Fils de Dieu, il a annoncé aux hommes son Evangile, il leur a prêché une loi nouvelle; mais il n'a point exigé qu'on se soumît à sa doctrine, ni qu'on s'attachât à sa personne, sans produire en sa faveur des témoignages irréprochables et capables de convaincre les esprits. Or, ces témoignage qu'ils produisait aux Juifs, ont toujours la même force pour nous; et soutenus encore des autres témoignages que la suite des temps, depuis Jésus-Christ, y a joint, permettent-ils à tout homme doué de raison, la moindre incertitude? et peut-on, à moins que de s'aveugler soi-même, ne pas apercevoir la lumière qu'ils répandent sur la créance chrétienne.

Témoignages les plus authentiques et les plus sensibles. Ce sont : 1° l'accomplissement des plus fameuses prophéties, les unes faites de Jésus-Christ et vérifiées dans sa personne, les autres faites par Jésus-Christ même et confirmées par les événements les plus incontestables et les plus connus; 2° l'éclat de tant de miracles du premier ordre, opérés par la parole toute-puissante de Jésus-Christ, pour établir l'autorité toute divine de sa mission, et la vérité de sa doctrine; 3° l'excellence de la loi que Jésus-Christ est venu prêcher au monde, la sublimité de ses mystères, la sagesse de ses maximes, la sainteté de sa morale; 4° le sang d'une multitude innombrable de martyrs, c'est-à-dire, de témoins qui, malgré les plus cruels tourments, ont rendu gloire à la loi de Jésus-Christ, et l'ont défendue aux dépens de leur vie; 5° l'établissement si prompt et si général de la loi de

Jésus-Christ dans toutes les parties de la terre, au milieu des obstacles en apparence les plus insurmontables, et avec les moyens les plus faibles en eux-mêmes et les plus impuissants; 6° le consentement universel depuis plus de dix-sept siècles, et le concours unanime des plus saints et des plus savants personnages, des docteurs les plus consommés, des plus grands génies, à recevoir la loi de Jésus-Christ, à la publier, à la combler d'éloges, à en faire le sujet de leurs méditations et la règle de toute leur conduite.

De là il est aisé de voir avec quelle témérité et quelle injustice Julien l'Apostat reprochait aux chrétiens que leur foi ne consistait que dans une simple ignorance, et qu'on se contentait de leur dire, *Croyez* : on nous le dit en effet; mais en même temps on y ajoute tout ce qui peut déterminer un esprit droit et l'affermir. Il a été de la providence de Dieu d'en user ainsi à notre égard; et nous ayant donné une raison pour nous diriger dans toutes les autres choses et nous servir de guide, il n'a pas voulu, dans les matières mêmes de la religion, l'exclure absolument et la détruire. Il a prétendu la soumettre, la captiver, l'humilier; mais non pas lui interdire tout exercice et la rejeter. Autrement nous n'aurions, ou qu'une foi chancelante et sans assurance, ou qu'une foi forcée et sans mérite. On dira peut-être que ces motifs, qui nous semblent si forts et si convaincants, ne font pas la même impression sur les libertins, et qu'ils n'en sont point touchés. Hé! comment le seraient-ils? y pensent-ils assez pour cela? Se donnent-ils le loisir de les examiner, de les étudier, et s'appliquent-ils à les bien comprendre? sont-ils d'assez bonne foi, et ont-ils le cœur assez libre pour en juger sans prévention, sans passion? et est-ce enfin au milieu de la débauche où ils demeurent plongés, est-ce parmi une troupe d'impies comme eux et dans la dissipation du monde, qu'on est en état de s'instruire? Des yeux couverts d'un voile épais n'aperçoivent point la lumière du soleil; mais elle n'en est pas moins vive. Laissons le libertinage raisonner à son gré et se perdre dans ses raisonnements; pour nous, raisonnons en chrétiens. Notre raison appuiera notre foi et nous aidera à dissiper tous les nuages de l'incrédulité.

Second point. Foi assez obscure dans le fond de ses vérités pour exercer la soumission la plus humble et la plus aveugle. C'est un autre avantage de la foi chrétienne, et c'est proprement ce qui en fait le mérite. Voilà pourquoi le Fils de Dieu disait à saint Thomas : *Bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru* (Joan. 20). Heureux de croire et de ne pas voir, parce que s'ils voyaient ils ne croiraient plus, puisque croire c'est adhérer à ce qu'on ne voit pas; heureux de croire et de ne pas voir, parce que s'ils voyaient, ils n'auraient plus de foi, puisque leur foi se changerait en évidence, et que l'obscurité est essentielle à la foi; heureux de croire et de ne pas voir, parce que s'ils voyaient, leur adhésion à ce qu'ils verraient, ne serait plus pour eux une vertu ni un sujet de récompense, puisqu'elle ne dépendrait

plus de leur volonté et de leur consentement : car l'esprit est-il maître de ne pas acquiescer à ce qu'il voit, et faut-il le moindre effort et le moindre acte de la volonté, pour commander à la raison de le reconnaître et pour l'y obliger ?

C'est donc ici que nous devons admirer l'infinie miséricorde et la suprême sagesse de notre Dieu, lorsqu'il a formé le dessein de nous conduire au salut par la voie de la foi. Il a eu tout à la fois en vue, et sa gloire et notre sanctification; il a, dis-je, voulu que la soumission de notre foi honorât son adorable et souveraine vérité; et que, comme nous lui faisons par l'amour le sacrifice de notre cœur, nous lui fissions par la foi le sacrifice de notre esprit. Il ne s'est pas contenté de cela; mais en cela même il a encore eu égard à notre intérêt; il a voulu que la soumission de notre foi, par l'effort qu'elle nous coûterait et par la victoire qu'elle nous ferait remporter sur nous-mêmes, nous tînt lieu de mérite auprès de lui et nous devînt profitable pour l'éternité. Or, il est vrai que dans le fond de ses vérités et des mystères qu'elle nous révèle, la foi, par son obscurité, est en effet pour nous la plus grande épreuve et conséquemment la plus méritoire.

Car quelles vérités nous propose-t-elle à croire, et quels mystères? 1° des mystères au-dessus de tous les sens, et plusieurs mêmes tout opposés à ce que les sens nous représentent; 2° des mystères au-dessus de l'intelligence humaine, et où la raison, toute pénétrante qu'elle est, ne peut par elle-même se faire jour, ni suppléer au défaut des sens; 3° des mystères dont la connaissance s'est perdue dans les plus vastes contrées de la terre, et que des nations entières d'infidèles ignorent et ne sont nullement en peine de savoir; 4° des mystères exposés, jusque dans le sein du christianisme, aux mépris et aux contradictions, attaqués par l'impiété, combattus par l'hérésie; 5° et quelle créance néanmoins dois-je donner à ces mystères? une créance si absolue, que pour cela je dois démentir tous mes sens, imposer silence à ma raison, lui faire violence et la tenir assujettie sous le joug; une créance si pure, si simple, que je ne puis écouter la moindre difficulté, ni former le moindre doute; une créance si pleine et si parfaite, qu'elle doit généralement s'étendre à tous les articles de la foi que je professe : de sorte qu'il ne m'est pas permis d'en retrancher un seul, puisque de pécher dans un seul point, c'est pécher dans tous les autres; une créance si résolue et si constante, que rien ne puisse m'en détacher : ni craintes, ni espérance, ni menaces, ni promesses, ni autorité, ni grandeur, ni persécutions, ni tourments, ni la vie, ni la mort. Ah! Seigneur, un tel hommage vous est bien dû, mais il n'appartient qu'à vous et à votre divine parole. Ce n'est point là ce que nous révèle la chair et le sang : mais cette docilité, cette soumission sans réserve ne peut venir que de la grâce de votre Père céleste. Tout l'esprit de l'homme y répugne; son indépendance naturelle, sa curiosité, sa présomption ne peuvent s'accommoder de ce saint esclavage où la foi le réduit :

mais malgré toutes les révoltes intérieures et toutes les répugnances, je crois, mon Dieu, parce que je veux croire; et je veux croire, parce que je sais que je dois croire. Vous cependant, Seigneur, augmentez ma foi, animez-la, vivifiez-la, afin que ce ne soit pas une foi stérile, mais agissante, mais féconde en bonnes œuvres, et salutaire.

LUNDI.

Jean-Baptiste perfectionnant les peuples par l'espérance en Jésus-Christ

---

SERMON SUR LA RÉDEMPTION DES HOMMES

Par Jésus-Christ.

Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi.
Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui efface le péché du monde.
(JOAN., chap. 1.)

S'immoler à Dieu comme la victime du monde; en cette qualité de victime, effacer les péchés du monde, et être le rédempteur du monde : tout cela c'est, en différents termes, le même sens. Dès-là donc que Jésus-Christ est venu nous délivrer du péché, il est venu nous sauver; et pouvons-nous concevoir une rédemption plus parfaite, de quelque manière que nous la regardions, soit dans son principe, soit dans son mérite, soit dans son étendue? Arrêtons-nous à ces trois points. Rédemption dans son principe la plus gratuite : premier point. Rédemption dans son mérite la plus abondante : second point. Rédemption dans son étendue la plus universelle : troisième point. De là nous tirerons autant de motifs pour exciter notre confiance en ce Dieu-Homme, dont nous nous disposons à célébrer la glorieuse nativité; et sans présumer de ses miséricordes, nous nous sentirons portés à le réclamer dans tous nos besoins, et à implorer auprès de son Père sa toute-puissante médiation.

PREMIER POINT. Rédemption dans son principe la plus gratuite. Quand saint Paul veut relever et nous donner à connaître l'amour extrême que Dieu nous a témoigné dans la rédemption du monde, il nous marque deux circonstances, savoir, que nous n'avions mérité cette grâce en aucune sorte, ni par aucune de nos œuvres; et de plus, que le péché même nous en rendait formellement indignes, puisque nous étions dans la disgrâce de Dieu et ennemis de Dieu. D'où l'Apôtre conclut, que si nous avons été rachetés par un Dieu sauveur, ça été de sa part une pure miséricorde et une pure grâce.

1° Qu'avions-nous fait et que pouvions-nous faire, qui dût nous attirer du ciel un don aussi excellent et aussi grand, que celui du

Fils unique de Dieu pour être le médiateur de notre salut et le prix de notre rançon? *Voilà*, dit Jésus-Christ lui-même dans saint Jean, *voilà comment Dieu a aimé le monde. Il a donné son Fils pour le monde, afin que ceux qui croiront en lui, ne périssent point, mais qu'ils parviennent à la vie éternelle* (Joan. 3). Paroles remarquables. Ce divin Maître ne dit pas : Voilà comment Dieu a récompensé le monde, voilà comment il a eu égard aux vœux et aux bonnes œuvres du monde; mais, voilà comment il l'a aimé : c'est-à-dire, qu'il ne s'est intéressé pour nous que par amour, qu'il n'a compati à nos maux que par amour, qu'il ne nous a sauvés que parce qu'il est bon, et que par amour.

2° Ce n'est point encore assez, poursuit le Docteur des nations. Car une autre circonstance où notre Dieu a fait éclater, ne disons plus simplement sa charité, mais les richesses infinies, mais l'excessive condescendance, mais le comble de sa charité, c'est de l'avoir exercée envers nous lors même que nous étions pécheurs, et que, participant à la désobéissance de notre premier père et à la malédiction tombée sur lui, nous n'étions à ses yeux que des enfants de colère et des sujets de haine. Du moins si nous n'avions eu que ce peché d'origine : mais combien d'autres péchés prévoyait-il, dont nous sommes devenus dans la suite des temps, et nous devenons sans cesse coupables? Péchés actuels et personnels, péchés énormes et de toutes les espèces, péchés sans nombre; et péchés toutefois qui n'ont pu, ni par leur malice et leur grièveté, ni par leur innombrable multitude, rétrécir *ces entrailles de miséricorde avec lesquelles il a plu au Seigneur de venir d'en-haut nous visiter, pour éclairer ceux qui demeuraient ensevelis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et pour nous mettre dans le chemin de la paix* (Luc. 1). Après cela, que n'avons-nous pas droit d'attendre d'un Dieu qui nous a ainsi prévenus? Craindrons-nous d'aller à lui? Tout offensé qu'il était, et tout égarés que nous étions, il n'a pas dédaigné de nous chercher lui-même et de faire toutes les avances pour nous ramener et nous retirer de la voie de perdition : nous rejettera-t-il, quand nous nous présenterons à son trône, que nous nous jetterons à ses pieds, que nous lui adresserons nos demandes dans un esprit d'humilité et avec un cœur droit et contrit? Cessera-t-il de nous aimer, dans le temps où par notre confiance et par des dispositions chrétiennes nous travaillerons à nous rendre moins indignes de son amour?

Second point. Rédemption dans son mérite la plus abondante. Elle a eu deux effets : l'un d'effacer pleinement le péché, l'autre de nous enrichir d'un trésor de grâces inépuisable.

1° Rédemption abondante, parce qu'elle a effacé pleinement le péché : comment cela? C'est que la vertu des mérites de Jésus-Christ est au-dessus de toute la malice du péché, et que ces mérites ont été plus que suffisants pour laver les péchés, non-seulement du monde entier, mais de mille mondes. Car la malice du péché, quelle qu'elle

puisse être, et à quelque excès qu'elle soit montée, n'est, après tout, infinie que dans son objet; c'est-à-dire, qu'elle n'est infinie que parce qu'elle s'attaque à Dieu, qui est le premier être, un être infiniment grand : au lieu que les mérites de Jésus-Christ sont infinis en eux-mêmes et par eux-mêmes : pourquoi? parce que ce sont les mérites d'un Homme-Dieu, les mérites du Fils de Dieu, les mérites d'un Dieu.

2° Rédemption abondante par le trésor de grâces dont elle nous a enrichis. Trésor dont l'Eglise est dépositaire, et qui lui est resté des mérites de son époux. De là cette belle et consolante parole de l'Apôtre, que *là où le péché était abondant, la grâce a été surabondante* (I. Ad Tim. 1). De là même ce raisonnement si juste et si solide que faisait aux Romains le maître des Gentils pour affermir leur espérance : *Dieu n'a pas épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous. Or, en nous le donnant, ne nous a-t-il pas tout donné avec lui et en lui* (Rom. 8)? En effet, c'est de ce don essentiel, de ce premier don, comme d'une source intarissable, que sont venus, et que viennent sans interruption, tous les autres dons qui se répandent sur la terre et qui servent à la sanctification des âmes; c'est de là que partent toutes les grâces renfermées dans les sacrements de l'Eglise, et de là qu'ils tirent toute leur vertu; c'est de là que nous sont communiqués tous les secours intérieurs et spirituels qui nous fortifient, toutes les lumières qui nous éclairent, toutes les vues qui nous conduisent, tous les sentiments qui nous touchent; tout ce qui nous approche de Dieu, qui nous convertit à Dieu, qui nous élève et nous unit à Dieu.

Ah ! Seigneur, *il est bien vrai que vous êtes le Sauveur du monde* (Joan. 4). Nul autre que vous ne pouvait l'être, puisque nul autre ne pouvait satisfaire pour les péchés du monde, ni ne pouvait sanctifier le monde. Vous avez fait l'un et l'autre, et comment l'avez-vous fait? avec quelle effusion de vos miséricordes! avec quelle plénitude et quelle perfection ! Mais, hélas! s'il ne manque rien à notre rédemption de la part de ce Dieu Sauveur; n'y manque-t-il rien de notre part? Car ne nous flattons point, dit saint Augustin : le même Dieu qui nous a créés sans nous, ne veut point nous sauver sans nous. En effaçant le péché, il n'a point prétendu nous dégager de l'obligation d'effacer nous-mêmes nos péchés et de les expier, autant que nous le pouvons et que nous le devons. Et en nous comblant de ses grâces, il nous a ordonné de ne les pas recevoir en vain, mais d'y être fidèles et de les faire valoir. Selon ces deux devoirs si indispensables, jugeons-nous nous-mêmes, et voyons si notre espérance en Jésus-Christ est bien fondée, et si ce n'est point une espérance présomptueuse.

TROISIÈME POINT. Rédemption la plus universelle dans son étendue. Tous les hommes y sont compris : tous en général, chacun en particulier.

1° Tous en général : ce n'est point seulement pour une nation que Jésus-Christ est venu et qu'il a été envoyé, mais pour tous les peuples

et toutes les contrées de la terre. Car *auprès du Seigneur*, dit l'apôtre saint Paul, *il n'y a ni Juif, ni Gentil, ni circoncis, ni incirconcis, ni Scythe, ni Barbare, mais Jésus-Christ est tout* (Col. 3), et tout est en Jésus-Christ. Ce n'est point seulement pour certaines conditions. Le Dieu que nous adorons, *n'a acception de personne* (Ephes. 6); ni de celui qui est dans la grandeur, ni de celui qui est dans l'abaissement, ni du riche, ni du pauvre, ni du monarque, ni du sujet, ni de l'affranchi, ni de l'esclave. Ce n'est point seulement pour les fidèles et pour un petit nombre de prédestinés, mais pour les infidèles et les idolâtres, mais pour les pécheurs, mais pour les réprouvés. Le Père des miséricordes a *fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants; et sans exception, il a fait couler sur les uns et sur les autres la rosée du ciel* (Matth. 5) et les saintes influences de sa grâce.

2° Chacun en particulier. C'est ce que nous enseigne expressément le Prince des Apôtres, dans sa seconde épître, où nous lisons ces paroles si claires et si décisives : *Le Seigneur use de patience à cause de vous, ne voulant point que pas un périsse, mais que tous aient recours à la pénitence* (II. Petr. 3). D'où vient que saint Jérôme n'a pas craint d'avancer cette proposition : que Jean-Baptiste, en disant de Jésus-Christ : *Voilà celui qui efface les péchés du monde,* eût été dans l'erreur et nous eût trompés avec lui, s'il y avait un seul homme dont les péchés n'eussent pas été effacés par la médiation de ce divin Sauveur. Sur quoi saint Bernard ajoute, et ceci est bien remarquable, que comme tous les êtres créés peuvent dire chacun à Dieu : Vous êtes mon créateur; ainsi tous les hommes peuvent chacun lui dire : Vous êtes mon rédempteur. Vérités constantes dans l'Eglise chrétienne : vérités fondées sur les sacrés oracles du Saint-Esprit, sur les écrits des Apôtres, sur la tradition des Pères, sur la créance commune et orthodoxe, sur la raison même éclairée de la foi et dirigée par la foi. Car sans cela, quel fond pourrions-nous faire sur la Providence divine, et qui pourrait s'assurer qu'elle ne lui a pas manqué? Non, elle n'a manqué à personne; mais voici le renversement. Dieu a voulu et veut encore sauver tous les hommes; mais de tous les hommes, combien y en a-t-il peu qui veuillent leur propre salut : qui le veuillent, dis-je, sincèrement, efficacement! Tous sont appelés à ce salut éternel, tous pour cela ont eu le même rédempteur, et néanmoins il n'y a que très-peu d'élus : pourquoi? parce qu'il n'y en a que très-peu qui veuillent l'être, que très-peu qui travaillent à l'être, que très-peu qui prennent les moyens de l'être. Confions-nous en Jésus-Christ et en ses mérites; mais souvenons-nous qu'on n'y participe qu'en participant à ses souffrances et à ses travaux, qu'en observant ses préceptes, qu'en se conformant à ses exemples, qu'en imitant ses vertus.

MARDI.

Jean-Baptiste perfectionnant les peuples par l'amour de Jésus-Christ.

SERMON SUR LA DÉVOTION ENVERS JÉSUS-CHRIST.

Amicus sponsi, qui stat et audit eam, gaudio gaudet propter vocem sponsi. Hoc ergò gaudium meum impletum est.

L'ami de l'époux qui est présent et qui l'écoute, met toute sa joie à entendre la voix de l'époux : et voilà ce qui rend ma joie parfaite. (Joan., ch. 3.)

Qu'est-ce que cet époux, et qu'était-ce que cet ami de l'époux? Dans le sens propre de l'Evangile, cet époux c'est Jésus-Christ, et cet ami de l'époux c'était Jean-Baptiste. En témoignant ses sentiments à l'égard du nouveau Maître qui commençait à paraître dans le monde et à enseigner, le saint Précurseur avait en vue de les inspirer à ses disciples, et de les répandre par leur ministère dans tous les cœurs. Sentiments dont nous devons être remplis nous-mêmes; sentiments d'un zèle sincère pour Jésus-Christ, d'un dévouement parfait à Jésus-Christ, d'une fervente dévotion envers Jésus-Christ. Que ne suis-je assez heureux pour l'allumer dans vos âmes cet amour, cette dévotion si digne de l'esprit chrétien ! c'est du moins à quoi je vais travailler dans ce discours. Dévotion envers Jésus-Christ, dévotion tout à la fois et la plus sainte, et la plus sanctifiante. La plus sainte en elle-même : premier point. La plus sanctifiante par rapport à nous : second point. La plus sainte en elle-même, en voilà l'excellence; la plus sanctifiante par rapport à nous, en voilà les avantages, Quoique cette matière soit générale, c'est vous surtout qu'elle regarde, âmes fidèles et pieuses qui cherchez à vous avancer dans les voies de la perfection évangélique, et à vous tenir étroitement unies au principe même de toute sainteté, qui est le Sauveur envoyé du ciel pour le salut et la sanctification des hommes.

Premier point. Dévotion envers Jésus-Christ, dévotion la plus sainte en elle-même. Doublement sainte, soit par l'objet qu'elle se propose, soit par l'esprit qui l'anime.

1° Dévotion sainte par l'objet qu'elle se propose. C'est le Verbe éternel de Dieu, le Fils unique de Dieu, le Saint des saints. Les autres dévotions sont saintes. C'est une sainte dévotion que d'honorer les saints, qui sont les amis de Dieu et les héritiers de son royaume. C'est une sainte dévotion que d'honorer les anges bienheureux qui assistent autour du trône de Dieu et qui sont ses ministres et ses ambassadeurs. C'est une dévotion encore plus sainte d'honorer la mère de Dieu, que les mérites de ses vertus et l'éclat de sa dignité ont

portée au plus haut point de l'élévation, et qui, dans le ciel, au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu, tient le premier rang. Tout cela est vrai : mais en tout cela notre culte, après tout, n'a pour objet prochain et immédiat que de pures créatures. Ce sont des élus de Dieu, des favoris de Dieu, ce sont des saints; mais toute leur sainteté ne peut entrer en comparaison avec la sainteté de l'Homme-Dieu. Si donc, à raison de leur sainteté, et à proportion de leur sainteté, le culte qu'on leur rend est saint; combien plus le doit être le culte que nous rendons, dans l'adorable personne de Jésus-Christ, à la sainteté même incarnée? Culte si agréable à Dieu, qu'il en a fait un commandement exprès, non-seulement aux hommes qui vivent sur la terre, mais aux principautés et aux puissances célestes. Car, selon le témoignage de saint Paul, c'est de ce Dieu-Homme, de ce *Fils premier-né entrant dans le monde*, que le Père tout-puissant a dit : *Que tous les anges de Dieu l'adorent* (Hebr. 1).

2° Par l'esprit qui l'anime. Esprit de religion, esprit d'amour, esprit de reconnaissance, voilà les grands et puissants motifs de notre dévotion envers Jésus-Christ, et est-il rien de plus saint que ces sentiments? Esprit de religion qui nous remplit de la plus haute idée de Jésus-Christ et de ses grandeurs; qui, par la foi, nous le fait reconnaître et envisager comme la sagesse incréée, la parole de Dieu, la force et la vertu de Dieu; comme la splendeur de la gloire, l'image de la substance du Père, en qui il a mis ses complaisances et en qui réside la plénitude de la divinité; comme le principe et la fin, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, par qui toutes choses subsistent, et ayant sur toutes choses l'empire et la prééminence. Expressions de l'Ecriture, et divines qualités d'où nous concluons avec l'Apôtre, qu'il est digne de tous nos respects, et qu'au nom de Jésus tout ce qu'il y a dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, doit fléchir le genou et lui rendre hommage.

Esprit d'amour, qui nous le fait plus particulièrement envisager selon les rapports qu'il a avec nous et que nous avons avec lui; qui nous le fait considérer comme l'auteur de notre salut, comme le pacificateur entre Dieu et nous, et le médiateur de notre réconciliation; comme le pontife de la loi nouvelle, le grand-prêtre assis à la droite de Dieu, et toujours vivant pour prendre toujours nos intérêts et intercéder en notre faveur; comme le chef du corps de l'Eglise dont nous sommes les membres; comme notre frère, en qualité d'homme semblable à nous, tout Dieu qu'il est. Vues également solides et touchantes. La juste conséquence qui en suit, c'est le beau sentiment du Maître des Gentils : *Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ* (Rom. 8)? ou cet autre : *Quiconque n'aime pas notre Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème* (1. Cor. 16).

Esprit de reconnaissance, qui nous fait descendre dans le détail de tous les biens qui nous sont venus par ce Rédempteur du monde; qui nous retrace dans le souvenir comment il a quitté le sein de son Père, et il s'est abaissé jusqu'à nous; comment il s'est revêtu de notre chair

et chargé de toutes nos misères pour demeurer parmi nous; comment, dans le cours de sa vie mortelle, il a conversé avec nous; comment il a souffert pour nous, il est mort pour nous; comment, dans son retour même au ciel, il n'a point voulu nous priver de sa présence, mais il est toujours resté au milieu de nous. Toutes ces considérations pénètrent une âme, la ravissent, l'enflamment, l'attachent pour jamais à son bienfaiteur et à son Sauveur, et dans l'ardeur de son zèle, lui font dire sans cesse avec le prophète : *Que donnerai-je à celui qui m'a tout donné* (Ps. 115), et que ferai-je pour celui qui a tout fait pour moi?

Or, encore une fois, une dévotion établie sur de tels fondements, n'est-ce pas, de toutes les dévotions, la plus sainte? Aussi était-ce la dévotion de saint Paul. Il n'y a qu'à voir ses Epîtres : elles sont toutes remplies de Jésus-Christ, et il n'y est presque fait mention que de Jésus-Christ; tant il avait Jésus-Christ vivement imprimé, et dans l'esprit et dans le cœur. Aussi est-ce la dévotion de l'Eglise. De quoi est-elle occupée, que de chanter les louanges de Jésus-Christ, que de célébrer les mystères de Jésus-Christ, que d'offrir le sacrifice de Jésus-Christ; et adresse-t-elle une prière à Dieu où elle ne fasse entrer Jesus-Christ? Aussi a-ce été la dévotion des saints, surtout de saint Bernard : *Quoi que je lise*, disait-il, *je ne m'affectionne à rien, si je ne lis le nom de Jésus-Christ; quoi que j'entende, je ne goûte rien, si je n'y entends le nom de Jésus-Christ. Toute nourriture est insipide à mon âme sans cet assaisonnement et ce sel divin.* Quelle est donc l'illusion de notre siècle? illusion assez commune dans le monde chrétien. Chacun se fait des dévotions à sa mode, des dévotions selon son sens. A Dieu ne plaise que nous les blâmions : mais ce qu'il y a de blâmable, c'est la préférence qu'on donne à ces dévotions nouvelles et arbitraires, au-dessus des dévotions essentielles dans le christianisme, telles que la dévotion envers Jésus-Christ.

Second point. Dévotion envers Jésus-Christ, dévotion la plus sanctifiante par rapport à nous. Elle l'est, et dans les pratiques où elle s'exerce, et dans les effets qu'elle produit.

Dévotion sanctifiante dans les pratiques où elle s'exerce. Ces pratiques se réduisent à trois : adoration, invocation, imitation. *Adoration :* Sous ce terme est compris tout ce que suggère à l'âme fidèle un saint désir d'honorer Jésus-Christ. Car, que fait-elle, cette âme zélée pour l'honneur de l'adorable et aimable époux à qui elle s'est vouée, et dont elle voudrait répandre la gloire dans toute l'étendue de l'univers? Parce qu'elle sait que c'est Jésus-Christ même qui, chaque jour, est immolé sur nos autels, elle se rend assidue à ce sacrifice non sanglant, et se fait un devoir d'y apporter toute la réflexion, toute la révérence, toute la piété convenable; parce qu'elle sait que c'est Jésus-Christ même qui habite dans nos temples et qui réside dans le sanctuaire, elle a ses heures et ses temps réglés pour le visiter, pour s'entretenir avec lui, pour s'humilier en sa présence, et pour lui

offrir son encens; parce qu'elle sait que c'est Jésus-Christ même qu'elle reçoit à la sainte table, elle s'en approche, autant qu'il lui est permis, par de fréquentes communions; elle s'y dispose par de rigoureuses et d'exactes revues; elle ne souffre pas la moindre tache qui puisse blesser les yeux de son bien-aimé, et n'omet rien de toute la préparation que demande le plus auguste sacrement. Or, combien tous ces exercices et les autres doivent-ils contribuer à sa sanctification, et qu'y a-t-il de plus propre à élever une âme et à la perfectionner? *Invocation :* en honorant Jésus-Christ, l'âme ne s'oublie pas elle-même ni ses besoins. Jésus-Christ, dans toutes les conjonctures et tous les événements de la vie, est sa ressource, son conseil, son guide, son soutien. La nuit et le jour elle n'a, pour ainsi dire, et dans le cœur, et dans la bouche, que Jésus-Christ qu'elle réclame sans cesse et qu'elle invoque; et de cette sorte toutes ses délibérations, toutes ses résolutions, toutes ses actions sont sanctifiées, parce qu'elle n'entreprend rien ni ne fait rien qu'au nom de Jésus-Christ, que sous sa conduite et par son secours. *Imitation :* voilà le point capital, voilà, en quelque dévotion que ce soit, ce qu'il y a d'essentiel : s'efforcer d'acquérir une sainte ressemblance avec le Fils de Dieu, notre grand et unique modèle. Or, n'est-ce pas à quoi l'âme s'applique avec d'autant plus de soin, qu'elle s'est plus solidement et plus étroitement liée à Jésus-Christ? Toute son étude, c'est Jésus-Christ, pour apprendre à penser comme lui, à parler comme lui, à agir comme lui. Ce n'est point seulement sur le Thabor qu'elle veut le suivre, mais au Calvaire; ce n'est point seulement à sa gloire qu'elle veut avoir part, mais à sa pauvreté, mais à ses humiliations, mais à ses souffrances. Tout état où elle se croit conforme à Jésus-Christ, est pour elle l'état le plus heureux.

2° Dévotion sanctifiante dans les effets qu'elle produit. Car de là l'union la plus intime et le commerce le plus sacré entre Jésus-Christ et l'âme dévote. C'est alors qu'elle peut bien dire avec l'Apôtre : Je vis, non plus moi-même, mais Jésus-Christ vit en moi. De là cette abondance de grâces dont Jésus-Christ la comble : il lui ouvre tous ses trésors; et qu'épargne-t-il à son égard? de quelles lumières ne l'éclaire-t-il pas? quelles vues, quels sentiments ne lui donne-t-il pas? de quelle onction ne la remplit-il pas? De là même aussi ces progrès qu'elle fait d'un jour à l'autre, allant toujours, comme le juste, de vertus en vertus, et accumulant mérites sur mérites. Quoi qu'il en soit, nous sommes chrétiens; et en qualité de chrétiens, quelle dévotion peut mieux nous convenir que la dévotion envers Jésus-Christ? Souvenons-nous que c'est la pierre fondamentale sur qui doit porter tout l'édifice de notre perfection; souvenons-nous qu'il n'y a point d'autre nom que le sien par qui nous puissions obtenir le salut. Nous vivons sous sa loi; il nous a marqués de son sceau, il nous a revêtus de ses livrées : soyons par amour à notre maître, puisque nous lui appartenons déjà par un droit inviolable; et que jamais rien ne nous sépare de la charité de Jésus-Christ, ni dans le temps, ni dans l'éternité.

MERCREDI.

Jean-Baptiste perfectionnant les peuples par une vertu solide et droite.

SERMON SUR LA DROITURE & L'ÉQUITÉ CHRÉTIENNE.

Illum oportet crescere, me autem minui.
C'est à lui de croître, et à moi de déchoir. (JOAN., ch. 3.)

Il n'y avait qu'une solide vertu qui pût inspirer à Jean-Baptiste un sentiment si droit et si équitable. Ses disciples, par un faux zèle pour leur maître, dont ils voyaient l'école s'affaiblir, semblaient vouloir le piquer de quelque jalousie contre Jésus-Christ, dont le crédit au contraire croissait tous les jours, et le nom se répandait dans la Judée. Mais, bien loin de se laisser surprendre à une tentation si dangereuse et si délicate, l'humble Précurseur est le premier à relever le mérite de ce prétendu concurrent qui leur donnait de l'ombrage; et il n'hésite pas à leur répondre : *C'est à lui de croître, et à moi de diminuer.* Esprit de droiture et d'équité, esprit qui discerne les vraies vertus de celles qui n'en ont que l'apparence et le nom. C'est avec cet esprit et par cet esprit que Jean-Baptiste, sans écouter ses disciples, et sans égard à son intérêt propre, se fait justice à lui-même, et fait en même temps justice à Jésus-Christ. *C'est à moi de diminuer :* voilà comment il se fait justice à lui-même. *C'est à lui de croître :* voilà comment il fait justice à Jésus-Christ. Ainsi le double caractère de la sainteté et de l'équité chrétienne, est de savoir (surtout en matière de dons, de talents, de qualités, de mérites, de rang, de prééminence), de savoir, dis-je, tout ensemble, et se faire justice à soi-même : premier point; et faire justice au prochain : second point. Adressons-nous à Dieu pour obtenir cet esprit de droiture : il nous l'accordera, puisque, selon la parole de l'Evangile, *il ne refuse point le bon esprit à ceux qui le lui demandent* (Luc. 12).

PREMIER POINT. Se faire justice à soi-même . c'est s'estimer précisément soi-même tel qu'on est, et ne vouloir point être estimé des autres au delà de ce qu'on est.

1° S'estimer précisément soi-même tel qu'on est, et rien davantage; c'est la règle la plus raisonnable et la plus juste : mais notre amour-propre ne peut s'en accommoder, et il lui faut quelque chose de plus. De là vient que nous aimons à nous tromper par de flatteuses images que nous nous faisons de nous-mêmes et qui nous représentent à notre imagination tout autres que nous ne sommes; fausses peintures qui nous plaisent, et dont nous nous occupons, dont nous nous infatuons, où nous portons tous nos regards et où nous les arrêtons. Car

de nous considérer nous-mêmes dans la vérité, et pour cela de rentrer en nous-mêmes, de nous examiner à fond, de bien démêler, s'il est permis de parler ainsi, dans le champ de notre âme, le bon et le mauvais grain, c'est ce qui nous humilierait, parce que c'est ce qui nous mettrait devant les yeux des taches qui nous blesseraient la vue, et ce qui rabattrait les idées favorables que nous avons conçues de nos avantages et de nos perfections. Comme donc nous avons de la peine à nous humilier, nous avons la même peine à nous détromper de l'opinion, quoique erronée, que nous nous sommes formée de nous-mêmes. Or, une vertu solidement et vraiment chrétienne nous guérit de cette illusion : comment? parce que dès que c'est une vertu solidement chrétienne, c'est une vertu humble, et que l'humilité nous empêche de nous élever au-dessus de nous-mêmes, et nous dégage de toutes ces pensées vaines qui emportent les âmes faibles et où elles s'évanouissent. D'où il arrive que nous sommes alors plus disposés à juger sainement de notre état, à reconnaître de bonne foi nos imperfections et nos défauts, à voir ce qui nous convient et ce qui ne nous convient pas, de quoi nous sommes capables, et de quoi nous ne le sommes pas; à dire enfin avec le prophète royal : *Seigneur, mon cœur ne s'est point enflé; je m'en suis tenu à ce que j'étais, et je ne me suis point égaré en de spécieuses chimères, ni dans une présomptueuse estime de moi-même* (Ps. 130). Qu'une telle disposition marque de fermeté et de sagesse! mais qu'elle est rare! et l'expérience ne nous convainc-t-elle pas tous les jours qu'il n'y a presque personne dans la vie et dans toutes les conditions de la vie, qui veuille de la sorte, ni qui sache se rendre à soi-même la justice qui lui est due?

2° Ne vouloir point être estimé des autres au delà de ce qu'on est. Malgré les déguisements et les artifices de la nature, qui nous cache nos faiblesses et notre peu de suffisance, nous ne laissons pas souvent de les apercevoir : mais quelle est notre ressource? c'est de les dérober, autant qu'il nous est possible, à la connaissance du public. Nous voulons qu'on nous estime, qu'on nous traite avec honneur, qu'on nous fasse monter à certains rangs, qu'on nous donne certaines places, comme si rien ne nous manquait pour cela, et que nous eussions droit d'y prétendre. Si l'on nous témoigne le moindre mépris, nous en sommes outrés de douleur; si quelqu'un obtient la moindre préférence sur nous, nous éclatons en plaintes et en murmures; si l'on entreprend de nous faire sur quelque article la moindre remontrance, nous la prenons pour une injure et nous nous en offensons. Quel serait le remède? cet esprit droit et chrétien, dont il est ici question. Avec ce fonds d'équité et de droiture, on ne cherche point à paraître ce qu'on n'est pas, ni à se faire valoir plus qu'on ne vaut. Tel qu'on se connaît, tel on consent d'être connu; sans ambitionner des titres, des honneurs, des distinctions qu'on sait être au-dessus de soi.

Des prêtres et des lévites furent envoyés de Jérusalem à Jean-Baptiste pour lui demander s'il était le Messie, ou du moins s'il était

Elie; mais, en deux mots, il se contenta de leur répondre nettement et simplement : *Je ne suis ni l'un, ni l'autre.* Ils insistèrent, et le pressant de s'expliquer : *Qui êtes-vous donc*, lui dirent-ils, *et quel témoignage rendez-vous de vous-même?* Mais lui, comme il était le précurseur de Jésus-Christ, il se contenta encore, avec la même sincérité et la même simplicité, de se faire connaître par l'office dont il était chargé, et dont il s'acquittait : *Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez le chemin au Seigneur.* Excellent modèle! mais qui est-ce qui le suit, et où trouve-t-on cette candeur d'âme, cette modestie à l'épreuve des plus fortes tentations? C'est une des plus belles vertus, c'est une vertu héroïque, mais bien peu commune. Une justice si rigoureuse n'est guère de notre goût, dès que c'est nous-mêmes qu'elle regarde.

SECOND POINT. Faire justice au prochain, c'est faire intérieurement du prochain l'estime qu'il mérite, et du reste le voir sans peine dans le degré d'élévation où, par son mérite, il est monté.

1° Faire intérieurement du prochain l'estime qu'il mérite. Puisqu'il la mérite, cette estime, pourquoi la lui refusons-nous? C'est que la passion nous domine et nous séduit; c'est que l'envie nous met un voile sur les yeux, ou qu'elle répand sur le mérite d'autrui un nuage qui l'obscurcit et qui nous empêche de le découvrir; c'est que la malignité de notre cœur nous peint la plupart des objets avec de fausses couleurs, et qu'elle les diminue ou les grossit, selon qu'ils sont conformes à nos inclinations, ou qu'ils y sont opposés. Or, étant naturellement jaloux de notre propre excellence, il s'ensuit de là que nous sommes beaucoup plus enclins à rabaisser le prochain dans notre estime, qu'à le relever. Car de nous en faire un portrait aussi avantageux qu'il devrait l'être, de reconnaître toutes ses bonnes qualités et toutes ses vertus, ce serait ou l'égaler à nous, ou même lui donner dans notre esprit l'ascendant sur nous; et voilà ce que nous n'aimons pas. Que faisons-nous donc? Nous avons, suivant le langage de l'Ecriture, un poids et un poids, une mesure et une mesure. Selon l'une, nous nous jugeons nous-mêmes avec toute l'indulgence possible; et selon l'autre, nous jugeons le prochain avec une sévérité extrême. Tout ce qu'il y a de bien en lui, nous nous le représentons sous des images qui l'altèrent, qui l'affaiblissent, qui le défigurent; et tout ce qu'il peut y avoir de mal ou de moins parfait, nous l'augmentons, nous l'exagérons, nous l'outrons.

Injustice que Jésus-Christ reprochait avec tant de raison aux pharisiens : *Comment voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, tandis que vous ne voyez pas une poutre dans votre œil* (Matth. 8)? Ce n'est point là ce caractère de droiture dont Jean-Baptiste nous a donné, dans sa personne et dans toute sa conduite, un exemple merveilleux. Dès que le Fils de Dieu paraît dans le monde, de quels sentiments d'admiration, de vénération, de religion est-il rempli et témoigne-t-il l'être pour ce Sauveur envoyé du ciel! Quand nous sau-

rons ainsi nous dégager de toute préoccupation, de tout intérêt propre, ou que nous n'aurons point d'autre intérêt que celui de la vérité et de la charité, c'est alors que nous estimerons le mérite partout où il est, parce que nous n'aurons plus sur les yeux le bandeau qui nous le cache; nous le verrons dans toute son étendue et dans toute sa perfection, et nous lui rendrons au dedans de nous-mêmes le légitime hommage qui lui appartient. Mais cela suppose une piété bien épurée et bien détachée d'elle-même : et comme il en est très peu de cette sorte, il n'est que trop ordinaire à un nombre infini de gens, dévots de profession ou plutôt de nom, d'être les plus rigides censeurs du prochain, et de se rendre, dans l'usage de la vie, les plus dédaigneux et les plus méprisants.

2° Voir sans peine le prochain dans le degré d'élévation où, par son mérite, il est monté. Il y a des mérites si évidents et si connus, qu'on ne peut se les déguiser à soi-même, et qu'on est forcé d'en convenir. Mais voici le comble de l'injustice : au lieu de dire, comme saint Jean : *C'est à lui de croître*, on voudrait disputer à un homme la place qu'il occupe, et la lui enlever, quoiqu'on ne puisse néanmoins se dissimuler qu'il y est monté par la bonne voie, et qu'il a toutes les dispositions et toutes les conditions requises pour la remplir dignement. On l'avoue, on en est persuadé ; mais malgré cette persuasion et cet aveu, on ne le voit qu'à regret dans un rang, dans une dignité, dans un ministère où l'on aspirait, et qu'on prétendait obtenir, sinon par le mérite, du moins par l'intrigue et par la faveur. Car tel est présentement, plus que jamais, l'iniquité du monde. Le plus faible moyen pour s'y avancer, c'est le mérite : ce qui fait que, sans égard au mérite d'un compétiteur, ni à ses talents beaucoup supérieurs aux nôtres, on ne craint point toutefois d'entrer en concurrence avec lui, parce qu'on est appuyé d'ailleurs de puissants secours et de patrons sur qui l'on compte et dont on se prévaut. Si donc il arrive qu'on ne réussisse pas, et que l'autre ait le dessus, quoique ce soit une justice qui lui est faite, on en est vivement touché, et l'on ne peut digérer sur cela son chagrin. Où est la raison? où est la probité naturelle? où est le christianisme? *Rendons*, dit le grand Apôtre, *rendons à chacun ce que nous lui devons; le tribut à qui est dû le tribut, et l'honneur à qui est dû l'honneur* (Rom. 13). Saint Paul faisait cette leçon aux premiers fidèles, et leur prescrivait cette règle à l'égard même des païens et des idolâtres; combien plus des chrétiens doivent-ils entre eux l'observer! S'il a plu à la Providence d'exalter celui-ci et *de le placer sur le chandelier*, quel droit avons-nous de nous opposer à ses desseins? Si celui-là se trouve plus digne que nous du crédit où il est et des emplois qu'on lui confie, soit dans l'Eglise, soit dans le siècle, que ne lui cédons-nous de bonne grâce un avantage qui lui est si justement acquis? *C'est notre frère, qu'il croisse* (Gen. 24). Pour penser de la sorte, il suffit d'être homme : mais à plus forte raison, c'est ainsi que pense une âme bien fondée dans les principes de l'Evangile, qui est la droiture même et la souveraine justice.

JEUDI.

Jean-Baptiste perfectionnant les peuples par la confession des péchés.

SERMON SUR LA FRÉQUENTE CONFESSION.

Baptizabantur ab eo in Jordane, confitentes peccata sua.
Ils recevaient de lui le baptême dans le Jourdain, en confessant leurs péchés. (MATTH., ch. 3.)

Cette confession que faisaient les peuples en recevant le baptême de Jean-Baptiste, c'était une confession publique; mais la confession que nous faisons au saint tribunal de la pénitence, est une confession particulière et secrète. Le pécheur touché de Dieu va se prosterner aux pieds du ministre de Jésus-Christ et servir de témoin contre lui-même en déclarant ses péchés et s'en accusant. Confession dont je ne viens pas seulement vous recommander l'usage, mais le fréquent usage : l'un est de précepte, l'autre de conseil. De confesser aux prêtres nos péchés, du moins une fois dans le cours de chaque année, c'est ce que l'Eglise nous a expressément ordonné, et voilà le précepte; mais de n'en pas demeurer là, et d'aller souvent se laver à cette sainte piscine où sont renfermées les eaux de la grâce, et d'où elles nous sont communiquées par de salutaires effusions, c'est à quoi l'Eglise, sans nous en faire une loi, se contente de nous inviter; et voilà le conseil. Or, j'entreprends ici de vous représenter les avantages infinis de cette importante pratique. Je veux vous montrer de quelle conséquence et de quelle utilité nous doit être à tous l'exercice de la fréquente confession. Ce n'est pas un commandement, j'en conviens; mais il y a des pratiques qui, sans être spécialement commandées, ont du reste une telle vertu, et peuvent tellement contribuer à l'affaire de notre salut et à notre avancement dans les voies de la sainteté chrétienne, que nous sommes inexcusables de les négliger. Ainsi, distinguant dans le christianisme deux états qui le partagent, je prétends vous faire voir l'importance de la fréquente confession, et par rapport aux pécheurs : ce sera le premier point; et par rapport aux justes : ce sera le second. Le Seigneur est proche : apprenons à lui préparer nos âmes et à les sanctifier, pour participer avec le plus d'abondance que nous pourrons, à la grâce qu'il vient apporter au monde.

PREMIER POINT. Importance de la fréquente confession par rapport aux pécheurs : pourquoi? parce que la fréquente confession est un des plus puissants moyens pour déraciner dans nous les principes du péché, et pour prévenir les suites malheureuses du péché.

1° Puissant moyen pour déraciner dans nous les principes du péché. J'appelle principes du péché ces convoitises avec lesquelles nous sommes nés et qui sont, selon saint Jean, la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux, et l'orgueil de la vie; c'est-à-dire, les passions qui nous dominent, les inclinations qui nous entraînent, le penchant de la nature corrompue qui nous emporte vers les biens sensibles et périssables, richesses, honneurs, plaisirs. J'appelle principes du péché, ces attachements criminels qui nous lient, ces habitudes vicieuses qui nous captivent, ces objets flatteurs qui nous attirent, ces respects humains qui nous tiennent asservis, ces occasions qui nous exposent à des périls si présents et à de si rudes attaques. Or, pour couper ces racines empoisonnées et pour en arrêter les progrès, rien de plus efficace que le fréquent usage de la confession.

A prendre la chose absolument, je sais quelle est la vertu du sacrement de pénitence, et qu'une seule confession, dès qu'elle est faite avec toutes les dispositions et tous les sentiments convenables, peut suffire pour nous fortifier contre les rechutes, et pour nous affermir dans l'état de grâce où elle nous a rétablis; mais d'ailleurs je ne puis ignorer que cette confession, quelque sainte et quelque fervente qu'elle soit, n'éteint pas tout à coup dans le cœur le feu de la passion, ne redresse pas tout à coup l'habitude, n'efface pas tout à coup de l'esprit des objets dont le souvenir frappe et touche sensiblement, ne corrige pas tout à coup des idées vivement empreintes dans l'âme, ne dégage pas tout à coup de certaines occasions et de certaines tentations. Il faut du temps pour tout cela; de sorte qu'après même avoir obtenu dans le sacrement le pardon des offenses dont nous nous sommes reconnus coupables, et que le ministre de Jésus-Christ nous a remises, nous avons néanmoins encore les mêmes ennemis à combattre, et au dedans de nous-mêmes, et hors de nous-mêmes. Ils sont affaiblis, je le veux, mais ils ne sont pas abattus. Les plaies que nous en avions reçues sont fermées; mais ils sont toujours en disposition de les rouvrir, et de lancer contre nous de nouveaux traits. Si nous cessons de les poursuivre; si nous mettons entre une confession et l'autre trop de distance, dans ce long intervalle ils répareront bientôt leurs pertes passées, et reprendront sur nous le même ascendant. Hélas! combien de funestes épreuves ont dû nous l'apprendre! Mais voulons-nous enfin nous affranchir de leur tyrannie et nous mettre à couvert de leurs coups? voulons-nous dessécher ce mauvais levain que nous portons dans le cœur, et qui sans cesse grossit et se répand sur toutes les puissances de notre âme pour les corrompre? voulons-nous arracher ces principes de mort qui nous sont si intimes, et arrêter les impressions que font sur nous tant d'objets qui nous environnent? en voici le moyen le plus infaillible : c'est d'user fréquemment des armes de la pénitence, c'est de se présenter régulièrement et fréquemment à son tribunal. A force de médicaments on guérit les plus profondes blessures, et on en tire tout le venin; et à force d'employer les remèdes que fournit un confesseur, à force de

s'accuser devant lui, de se confondre, de se reprocher ses faiblesses, de résoudre, de promettre, de s'assujettir à de justes satisfactions, il n'y a point de passion si violente dont, avec l'assistance divine, on n'amortisse peu à peu l'ardeur, point de nœuds si serrés qu'on ne délie, point d'habitude, point de tentation qu'on ne surmonte. Mettons-nous en état de le connaître par nous-mêmes; l'expérience nous en convaincra.

2° Puissant moyen pour prévenir les suites malheureuses du péché. Trois effets du péché, qui en sont les suites les plus ordinaires : l'aveuglement de l'esprit, l'endurcisssement du cœur, l'impénitence à la mort, ou la mort dans le péché. L'aveuglement : un homme adonné à son péché, où il reste et où il vit pendant un long espace de temps, perd de jour en jour les idées de Dieu et de la religion, oublie les vérités du christianisme, et se laisse tellement préoccuper, ou, pour mieux dire, tellement infatuer des erreurs et des fausses maximes du monde, qu'il n'a plus d'autre règle qui le guide, ni dans tous ses jugements, ni dans toute sa conduite. L'endurcissement : le mal se communique au cœur; toutes les pointes de la conscience s'émoussent, on tombe à l'égard du salut dans un espèce de léthargie où l'on n'est ému de rien; et il n'y a ni avertissements, ni remontrances à quoi l'on prête l'oreille et qui fasse quelque sensation. Enfin l'impénitence à la mort, ou la mort dans le péché : car il arrive assez communément qu'on est surpris de la mort lorsqu'on s'y attendait le moins, et qu'en remettant sa confession d'une pâque à l'autre, on ne peut atteindre ce terme, et l'on disparaît sans avoir eu le loisir de penser à soi et de se reconnaître.

Or, il est évident que le remède à tout cela le plus certain, c'est la fréquente confession. Et en effet, dans la fréquente confession, on se rappelle souvent le souvenir de Dieu et de la loi de Dieu, on se retrace ses devoirs, on s'occupe des vérités éternelles : remède contre l'aveuglement de l'esprit. Dans la fréquente confession, on s'excite souvent à la haine du péché, au repentir et à la douleur, à l'amour de Dieu, à la crainte de ses jugements, à de saints désirs et à de saintes résolutions : remède contre l'endurcissement du cœur. Dans la fréquente confession, on se réconcilie promptement avec Dieu, si l'on a eu le malheur de perdre sa grâce; on bannit de son âme le péché presque aussitôt qu'il y est entré, on ne lui permet pas de s'y établir, et par là, selon la parole de Jésus-Christ, on se tient toujours prêt et toujours en garde contre les surprises de la mort. Vigilance que le Fils de Dieu nous a tant recommandée dans l'Evangile, et qui, par une sage précaution, eût pu sauver des millions de réprouvés qu'une mort imprévue et subite a précipités dans l'enfer. Ils comprennent, mais trop tard, ce que c'est que d'avoir trop différé à se relever du péché, et d'avoir longtemps vécu dans un état de damnation. Comprenons-le nous-mêmes, mais de bonne heure, mais dès à présent, mais quand cette connaissance nous peut être salutaire.

SECOND POINT. Importance de la fréquente confession par rapport aux justes. Que celui qui est saint, dit l'Ecriture, se sanctifie toujours davantage; c'est-à-dire, que l'âme juste se purifie toujours de plus en plus devant Dieu, et qu'elle renouvelle toujours de plus en plus sa ferveur dans le service de Dieu. Or, il est aisé de voir combien la fréquente confession contribue à l'un et à l'autre.

1° Rien de plus propre à purifier de plus en plus l'âme juste, que la fréquente confession. Le juste, selon le témoignage du Saint-Esprit, tombe jusques à sept fois le jour. Il n'y a donc point d'âme, si innocente et si nette aux yeux de Dieu, qui n'ait toujours besoin de se purifier; car la parole du Sage est générale, et il ne dit pas seulement quelques justes, mais il dit, absolument et sans restriction, le juste, quel qu'il soit. La raison est, que le juste est toujours homme, et que tout homme sur la terre est faible et sujet aux fragilités humaines. Cependant il est d'un extrême intérêt, pour une âme qui veut être à Dieu, d'acquérir, autant qu'il lui est possible, la plus grande pureté de cœur, et de s'y maintenir : pourquoi? parce qu'autrement elle ne peut jouir des faveurs du ciel, ni recevoir certaines grâces de Dieu, lequel ne se communique qu'aux âmes pures, et ne se découvre à elles qu'à proportion de leur pureté : ce qui a fait dire au Sauveur du monde : *Heureux ceux dont le cœur est pur; car ils verront Dieu* (Matth. 5). Or, on ne peut douter que ce ne soit par la fréquente confession que l'âme chrétienne se purifie des moindres taches. Plus elle rentre souvent en elle-même, plus elle s'examine, et plus elle devient clairvoyante à les apercevoir; et du moment qu'elle les aperçoit, elle ne peut avoir de repos qu'elle ne les ait effacées par les larmes de la pénitence. De cette sorte, elle les empêche de croître; elle se préserve des chutes plus grièves où elle pourrait être entraînée par une multitude de fautes, quoique légères, qu'elle laisserait grossir et s'accumuler; elle se présente toujours à Dieu, suivant la figure du prophète royal, telle qu'*une reine qui paraît devant le prince, son fidèle époux, parée de divers ornements et avec un habit enrichi d'or* (Ps. 44). Dans cet état, elle attire sur elle les yeux de Dieu : elle lui plaît; et parce qu'il n'y a point d'obstacle qui le puisse éloigner, il vient à elle, l'honore de sa présence et la comble de ses dons.

2° Rien de plus propre à renouveler sans cesse la ferveur de l'âme juste que la fréquente confession. Il n'y a point de feu si ardent qui ne se ralentisse quand on ne prend pas soin de l'entretenir, et il n'y a point de piété si fervente qui, pour ne pas déchoir et ne se pas refroidir, n'ait besoin d'être souvent ranimée et réveillée. Cet évêque de l'Apocalypse l'avait éprouvé, lorsque Dieu lui reprochait qu'il avait beaucoup perdu de sa première charité, et qu'il était tombé dans le relâchement et la tiédeur. Voilà où en sont réduites tant d'âmes qu'on a vues à certains temps toutes brûlantes de zèle pour l'honneur de Dieu et pour leur sanctification. Rien n'échappait à leur fidélité, rien ne les arrêtait, rien ne leur coûtait; il ne leur a manqué que la constance. Or, pour se remettre en de si heureuses dispositions, point de

meilleure pratique à leur prescrire, que de fréquenter le sacrement de pénitence.

Car plus elles en approcheront, plus elles participeront aux grâces renfermées dans ce sacrement; et ce qui allume la ferveur, ne sont-ce pas les saints mouvements de la grâce? Plus elles en approcheront, plus elles se rempliront l'esprit de pieuses considérations, la volonté de vives affections; et ne sont-ce pas là toujours de nouveaux aliments pour nourrir le feu et pour le perpétuer? Aussi est-il vrai qu'on ne se retire point communément du sacré tribunal, sans en emporter une certaine onction qui s'insinue dans le cœur et qui occupe, pour ainsi dire, toute la capacité de l'âme. On se sent tout recueilli en soi-même, tout pénétré d'une joie céleste et intérieure, quelquefois même tout attendri de dévotion : les yeux se baignent de larmes, le cœur éclate en soupirs; dans l'ardeur où l'on est, on redouble le pas, on avance, on se rend plus régulier que jamais et plus assidu à tous ses exercices. Effets merveilleux et plus ordinaires à ces fêtes solennelles où l'Eglise célèbre les grands mystères de la religion. En est-il un plus touchant que celui de la naissance d'un Dieu fait homme pour le salut des hommes et de tous les hommes? Justes et pécheurs, je vous l'annonce. Il vient, ce Rédempteur, il est près de nous; ouvrons-lui tous les chemins de notre cœur, afin qu'il daigne y entrer et y prendre une naissance toute spirituelle; car c'est ainsi qu'il le prétend. Levons tous les obstacles qui pourraient s'opposer à son passage et le séparer de nous. *Comblons toutes les vallées, redressons tous les sentiers tortus, aplanissons tout ce qu'il y a de raboteux* (Luc. 3). Dégageons-nous de tous les liens et de toute la corruption du péché. N'en souffrons pas la moindre souillure, et que ce soit là le fruit d'une digne confession. De cette manière, nous pourrons renaître nous-mêmes avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ, pour vivre éternellement en lui et avec lui.

FÊTE DE NOEL.

SERMON SUR LA NATIVITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Apparuit gratia Dei salvatoris nostri, omnibus hominibus, erudiens nos ; ut abnegantes impietatem et secularia desideria, sobriè, et justè, et piè vivamus in hoc seculo, expectantes beatam spem.

La grâce de Dieu, notre Sauveur, s'est manifestée à tous les hommes pour notre instruction : afin que, renonçant à l'impiété et aux convoitises du monde, nous vivions dans ce siècle selon les règles de la tempérance, de la justice et de la piété, attendant le bonheur qui est le terme de notre espérance. (Epit. a Tit., ch. 2.)

C'est ce jour qu'elle s'est montrée aux hommes, cette grâce de Dieu notre Sauveur, et c'est dans l'adorable personne de Jésus-Christ naissant, que se sont accomplies ces belles et consolantes paroles de l'Apôtre. Dans le mystère de l'incarnation divine, cette grâce du Sauveur est descendue sur la terre; mais elle demeurait encore cachée dans le chaste sein de Marie, et ce n'est qu'en Bethléem et dans l'étable, qu'elle s'est rendue visible par la sainte nativité de l'Enfant-Dieu qui nous l'apportait. Il est donc venu, et il a paru au monde, ce Messie, ce Désiré des nations : pourquoi? pour nous instruire et pour nous donner la science du salut. Sience du salut dont avait parlé Zacharie, père de Jean-Baptiste, dans son admirable cantique, et que le divin Précurseur devait lui-même enseigner au peuple de Dieu. Science du salut, science suréminente, l'abrégé de toutes les sciences, ou plutôt l'unique science qu'il nous importe d'acquérir et de bien apprendre. Science que saint Paul fait consister en deux choses : l'une, d'éloigner de nous tous les obstacles du salut; et l'autre de pratiquer toutes les œuvres du salut. Car ce sont là, dans la pensée du Maître des Gentils, les deux importantes instructions que nous devons tirer de la naissance de Jésus-Christ. *La grâce de Dieu, notre Sauveur, s'est manifestée à tous les hommes, afin que nous renoncions aux convoitises du monde et à ses désirs sensuels* : voilà les obstacles du salut dont un Dieu-Homme et naissant parmi les hommes, nous apprend à nous dégager : premier point. *Cette même grâce de Dieu, notre Sauveur, s'est manifestée à tous les hommes, afin que nous vivions selon les règles de la tempérance, de la justice et de la piété :* voilà les œuvres du salut qu'un Dieu-Homme et naissant parmi les hommes, nous apprend à pratiquer : second point. Grandes et salutaires leçons où est renfermée toute la sagesse évangélique, et qui demandent toute notre étude et toute notre attention.

Premier point. Obstacles du salut dont un Dieu-Homme et naissant parmi les hommes nous apprend à nous dégager. Ces obstacles

sont les biens du monde, les honneurs du monde, les plaisirs du monde et l'attachement que nous y avons. Je dis l'attachement que nous y avons, et c'est cet attachement que l'Apôtre appelle convoitises du siècle et désirs sensuels. L'expérience de tous les temps n'a fait que trop voir de combien de crimes ces malheureuses convoitises ont été la source, et combien d'âmes elles ont damnées, combien elles en damnent tous les jours. Or, c'est ce que le Fils de Dieu, dès sa naissance, nous apprend à retrancher de nos cœurs; et c'est pour nous y porter avec plus d'efficace et plus de force, qu'il commence par nous en donner lui-même l'exemple le plus touchant.

En quel état naît-il? dans un état de pauvreté, dans un état d'humiliation, dans un état de souffrance et de mortification. Lisons sur cela l'Evangile : tout y est remarquable. Pauvreté : la mère, qui se voit proche de son terme, cherche un lieu convenable où se retirer; mais son extrême indigence la fait refuser partout; il ne lui reste qu'une étable : quelle demeure pour un Dieu et pour une Mère de Dieu! Quoi qu'il en soit, c'est là que Marie met au monde le Sauveur et le Roi du monde, c'est là qu'il commence à paraître. Le lit où il repose, c'est la paille; son berceau, c'est une crèche; ses vêtements, ce sont de misérables langes : voilà son palais, voilà tous ses trésors. Humiliation : hors quelques pasteurs qui viennent lui rendre leurs hommages, nul ne le connaît, ni ne pense à lui. A la naissance des princes, la joie éclate de toutes parts : on célèbre leur nom; les peuples, par des feux, des acclamations publiques, leur applaudissent : mais à l'égard de ce Dieu naissant, tout est dans le plus profond silence; il est dans le monde comme s'il n'y était pas. Souffrance et mortification : dans les ténèbres d'une nuit obscure, et au milieu de la plus rigoureuse saison, il se trouve exposé à toutes les injures du temps; quel soulagement peut-il recevoir de Joseph et de Marie? toutes choses leur manquent, et ils n'ont point d'autres secours à lui donner que de s'attendrir à ses cris et de compatir à ses douleurs.

Est-ce donc ainsi que devait naître le Libérateur d'Israël, le Rédempteur des hommes, l'Envoyé de Dieu? Est-ce ainsi que la Synagogue l'attendait? Bien loin de cela, elle se promettait un Messie puissant selon le monde, grand selon le monde, comblé de tout le bonheur et de toute la gloire du monde; fausse espérance dont les Juifs s'étaient laissé prévenir. Mais ce n'est point là le plan que Dieu, dans le conseil de sa sagesse éternelle, s'était formé pour l'ouvrage de notre rédemption et pour son accomplissement; il nous fallait un Sauveur qui nous enseignât la science du salut, et qui d'abord nous apprît à en lever tous les obstacles; qui, dis-je, nous l'apprît encore plus par ses exemples que par ses paroles, puisque les paroles sans les exemples, perdent infiniment de leur vertu et ne font pas, à beaucoup près, la même impression. Par conséquent il nous fallait un Sauveur tel que nous l'avons, et tel qu'il se présente à nos yeux : un Sauveur pauvre, un Sauveur abject et humilié, un Sauveur souffrant et pénitent : pourquoi? afin qu'il pût nous dire avec plus d'autorité et

d'une manière plus persuasive, ce qu'il nous dit en effet de sa crèche : *Malheur à vous, riches* (Luc. 6); non point précisément parce que vous êtes riches, mais parce que, vous confiant dans ces richesses périssables que vous aimez, vous ne pensez point à ce souverain bien, à ce bien éternel que je viens vous promettre et qui seul est digne de vos soins. *Malheur à vous qui*, pour vous élever et vous agrandir sur la terre, *ambitionnez les premiers rangs et voulez occuper les premières places* (Luc. 11); non point précisément que ce soit un crime de devenir grand et d'être grand; mais parce qu'éblouis de cette grandeur humaine et passagère dont vous êtes si jaloux, vous oubliez la véritable grandeur où vous devez sans cesse aspirer, et qui est la gloire céleste et immortelle. *Malheur à vous qui vous réjouissez et qui trouvez votre consolation en cette vie* (Luc. 6); non point précisément que toute joie et toute consolation vous soit défendue, car il y en a d'innocentes et même de saintes; mais parce qu'enivrés des plaisirs sensuels qui vous corrompent, vous ne portez jamais vos vues vers la suprême béatitude où vous êtes appelés, et que vous ne prenez nulles mesures pour l'obtenir.

Solides enseignements du divin Maître qui, pour nous faire marcher avec plus d'assurance dans les voies du salut, nous en découvre les écueils. Il nous parle; mais l'entendons nous? voulons-nous l'entendre? Renoncer au monde, aux prospérités du monde, aux grandeurs du monde, au bonheur du monde, y renoncer, sinon d'effet, au moins de cœur, quel langage pour les mondains! mais c'est le langage de Jésus-Christ, c'est son Evangile. Nous trompe-t-il? veut-il nous tromper? Raisonnons comme il nous plaira : il faut, ou suivre ce guide qui vient nous conduire, et qui est la voie même, la vérité, la vie, ou vivre et mourir dans un funeste égarement qui nous mène à la perdition.

Second point. Œuvres du salut qu'un Dieu-Homme et naissant parmi les hommes nous apprend à pratiquer. L'Apôtre nous les a marquées dans ces paroles, *afin que nous vivions selon les règles de la tempérance, de la justice et de la piété.* Œuvres, suivant l'explication de saint Bernard, œuvres de tempérance et d'une modération chrétienne par rapport à nous-mêmes, œuvres de justice et d'une charité chrétienne par rapport au prochain, œuvres de religion et d'une piété chrétienne par rapport à Dieu.

1° Œuvres de tempérance et d'une modération chrétienne par rapport à nous-mêmes. Ce devoir se réduit aux saintes violences qu'il en coûte pour se maintenir dans l'ordre et se bien gouverner en toutes choses; pour garder une conduite toujours sage, droite, pure et régulière, selon la raison et selon l'esprit du christianisme. Car dans l'usage de la vie, combien y a-t-il pour cela de combats à livrer contre ses propres inclinations et ses propres sentiments? combien de vivacités à réprimer, combien de mouvements impétueux à arrêter, combien de jugements particuliers à soumettre et à déposer,

combien de répugnances à vaincre, de volontés à rompre, combien d'efforts à faire, soit pour agir, soit pour s'abstenir et pour souffrir : en un mot, combien de fois, et sur combien de sujets faut-il, non-seulement renoncer au monde et à tous les objets extérieurs et sensibles, mais s'immoler soi-même, mais se dépouiller de soi-même, mais se renoncer soi-même? Sans cela, bien loin de pouvoir posséder son âme et de savoir se régler, à quoi souvent ne s'échappe-t-on pas? à quelles extrémités ne se porte-t-on pas? en combien de rencontres ne s'oublie-t-on pas? Guerre évangélique dont cet enfant, à qui nous rendons nos hommages comme à notre Dieu, et que nous adorons dans l'étable, lève, pour ainsi parler, aujourd'hui l'étendard? guerre qu'il vient allumer sur la terre, et qu'il propose à tous ses disciples, ne les reconnaissant pour être à lui que par le renoncement à eux-mêmes; guerre qui réforme tout l'homme, qui le tient continuellement en bride, qui redresse ses caprices, ses légèretés, ses humeurs; qui le garantit de tous les excès où l'ardeur de ses passions pourrait l'entraîner; qui l'établit et l'affermit inébranlablement dans cette sobriété, pour user du terme de saint Paul, dans ce tempérament, et ce milieu où réside la sagesse, et où les maîtres de la morale font consister la vertu; guerre difficile, il est vrai, mais il y va du salut. Or, un Dieu descendu de sa gloire, un Dieu fait chair et sujet à toutes nos infirmités, un Dieu né dans la misère et anéanti pour ce salut même dont le soin nous est confié, ne nous donne-t-il pas assez à entendre quelle en est l'importance, et que, dans une affaire d'une telle conséquence, il n'y a rien à ménager?

2° Œuvres de justice et d'une charité chrétienne par rapport au prochain. De justice : rendant à chacun ce qui lui est dû, et ne refusant rien à personne de tout ce qui lui appartient. De charité : ajoutant au devoir la bonne volonté, l'inclination à faire du bien, le désir d'obliger et de faire des grâces, la patience dans les injures et une prompte disposition à pardonner. Contemplons notre modèle, et observons-y tous ces traits pour les former en nous, et pour les imiter. Il naît, ce Roi du momde, et il naît dans l'exercice actuel de la justice la plus exacte, par l'hommage qu'il rend aux puissances du siècle, quoique païennes et ennemies de sa loi. Si Marie, tout enceinte qu'elle était, a quitté Nazareth et s'est transportée à Bethléem, c'est pour se soumettre à l'édit d'Auguste-César, qui ordonne qu'on dresse un état de l'Empire, et que tous, sans exception, aillent se faire inscrire, chacun dans la ville dont il est originaire : voilà pourquoi cette mère vierge s'expose, elle et l'enfant qu'elle porte, à toutes les fatigues d'un pénible voyage, et aux rudes épreuves qu'elle a à soutenir dans une bourgade où elle est regardée et traitée comme étrangère. Elle obéit, elle pratique par avance, et fait pratiquer à son fils, cette grande maxime qu'il doit un jour prêcher lui-même : *Rendez à César ce qui est à César* (Matth. 19); tant les droits du prochain sont inviolables, et tant devons-nous les respecter, de quelque nature qu'ils soient et en qui que ce puisse être. Ce n'est pas tout : il naît,

cet aimable et adorable Sauveur, et c'est par un effet de la charité la plus ardente et la plus désintéressée; c'est pour nous délivrer de la mort, c'est pour nous combler de ses biens, nous, indignes et viles créatures, nous, pécheurs et ennemis de son Père. Comptons, après cela, le peu que nous faisons pour nos frères; car, qu'est-ce que notre charité, et en quoi se montre-t-elle? où sont ses largesses? où sont ses soins prévenants et bienfaisants? Que donne-t-elle? que supporte-t-elle? que remet-elle? Toutefois, un des caractères les plus marqués du christianisme, et par conséquent une des vertus les plus nécessaires au salut, c'est la charité.

3° Œuvres de religion, et d'une piété chrétienne par rapport à Dieu. Voilà le point capital, et c'est là que tout doit tendre : c'est, dis-je, à la gloire et au culte de Dieu. Aussi est-ce l'essentielle et dernière fin de l'avènement du Médiateur qui nous est né. En entrant dans le monde, que dit-il au Père tout-puissant qui l'envoie? Ecoutons l'Apôtre, et voyons comme il le fait parler : *Vous n'avez point voulu, Seigneur, du sang des taureaux et des boucs ; vous ne vous êtes point contenté de ces oblations et de ces victimes : mais vous m'avez formé un corps ; et dans ce corps me voici, mon Dieu ; je viens faire votre volonté, selon qu'il est écrit de moi* (Hebr. 19). C'est par la transgression de cette volonté divine que votre gloire a été blessée, et je viens la réparer; je viens vous honorer, autant que le mérite votre Etre suprême. Ainsi, en effet, vient-il glorifier le Dieu vivant, ce Fils unique de Dieu; il s'abaisse à tout pour cela, il se soumet à tout : mais nous, ce même Dieu à qui nous assujettit une dépendance encore plus naturelle et plus entière, en quoi le glorifions-nous? est-ce dans nos sentiments, est-ce dans nos paroles, est-ce dans nos actions? quels actes de religion, quels exercices de piété pratiquons-nous? ou si nous les pratiquons, comment les pratiquons-nous? Devoirs indispensables, mais qu'on abandonne absolument, ou dont on ne s'acquitte qu'imparfaitement; on s'en fait une gêne, une servitude, un fardeau. A qui donc offrons-nous notre encens? à qui le devons-nous? et s'il nous est enjoint de rendre au monde ce qui appartient au monde, nous est-il moins étroitement ordonné de rendre à Dieu de qui appartient à Dieu? Or, ce qui appartient à Dieu, c'est l'honneur, et l'honneur de Dieu, c'est que nous le servions, que nous l'adorions, que nous observions sa loi, que nous révérions ses mystères, que nous soyons assidus à chanter ses louanges, à célébrer ses grandeurs, à invoquer son nom, à entendre sa parole, à fréquenter ses autels, à fuir tout le mal qu'il nous défend, et à ne rien omettre de tout le bien qu'il nous commande. Reprenons tout ce discours, et concluons. Nous avons appris de Jésus-Christ naissant la science du salut, ou nous avons dû l'apprendre; nous savons quels sont les obstacles du salut, quelles sont les œuvres du salut. Joignons à ces connaissances la pratique : c'est tout ce qui manque à l'ouvrage de notre rédemption, qu'il ne tient qu'à nous, avec la grâce du Sauveur, d'achever et de consommer.

ESSAI D'OCTAVE

DU SAINT-SACREMENT.

AVERTISSEMENT.

Outre l'Essai d'Avent qu'on donne au public, il s'est encore trouvé dans les écrits du Père Bourdaloue un Essai d'Octave du Saint-Sacrement. C'était la coutume autrefois de la prêcher toute entière, aussi bien que l'Avent, sous un même dessein général, qui comprenait huit sujets particuliers, et les prédicateurs faisaient de ces différents sujets autant de discours. Le Père Bourdaloue avait voulu se conformer à cet usage, et pour cela même il avait tracé sur le papier le fond et la suite des huit sermons qu'il se proposait de faire. Mais là-dessus, comme à l'égard de l'Avent, il s'est tenu au projet, sans en venir à l'exécution.

DESSEIN GÉNÉRAL.

La vie de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

Hoc facite in meam commemorationem.
Faites ceci en mémoire de moi. (S. Luc, ch. 22.)

Ce n'est point une représentation seulement, ni une simple commémoration. Tel que Jésus-Christ, ce Fils unique du Père dans l'éternité et ce fils de Marie dans le temps; tel, dis-je, que ce Dieu-homme vécut sur la terre parmi les hommes, et qu'il y parut revêtu d'une chair paisible et mortelle, tel encore, quoique d'une vie beaucoup plus parfaite, il vit dans l'auguste sacrement dont il fut l'instituteur, et dont j'ai à vous entretenir pendant le cours de cette octave. Il est vrai qu'il ne se montre point à nous comme autrefois : nous ne le voyons pas, nous ne l'entendons pas, nous ne sommes pas témoins de ses divines opérations. Mais dans ces ombres qui le couvrent, il n'est pas moins vivant, et c'est là même que se renouvellent les plus graves mystères de cette première vie qu'il passa dans la Judée, et qu'il finit, après trente-trois ans, par le supplice de la croix.

Entre ces mystères de la vie de Jésus-Christ, notre Sauveur, nous distinguons celui de sa bienheureuse nativité, lorsqu'une mère-vierge,

par la toute-puissante vertu du Saint-Esprit, l'ayant conçu et porté neuf mois dans son sein, le mit au monde dans l'étable de Bethléem ; celui de l'adoration des Mages, lorsque trois rois, conduits par l'étoile et encore plus par la foi qui les éclairait, vinrent lui rendre hommage et le reconnaître, malgré son état pauvre et abject, pour le Dieu et le souverain Maître de l'univers; celui de sa présentation, quand Marie se purifia dans le temple, et qu'obéissant à la loi, elle offrit ce premier-né et présenta au Seigneur ce don précieux qu'elle en avait reçu ; ceux de sa vie agissante, quand parcourant les villes et les bourgades, il conversait avec les peuples, il opérait des miracles, il multipliait les pains et nourrissait dans le désert de nombreuses troupes; ceux de sa vie souffrante; où il fut si violemment persécuté, outragé, crucifié, enfin le glorieux mystère de sa résurrection, où il triompha de la fureur de ses ennemis et de la mort même.

Or je prétends que tout cela s'accomplit tout de nouveau dans la très-sainte Eucharistie. C'est là, 1° que Jésus-Christ prend une seconde naissance; 2° que Jésus-Christ, reçoit nos adorations; 3° que Jésus-Christ est présenté et offert à Dieu ; 4° que Jésus-Christ converse avec les hommes; 5° qu'il se multiplie en quelque manière, et qu'il nourrit de son sacré corps, une multitude innombrable d'âmes fidèles; 6° qu'il est exposé aux insultes et aux persécutions ; 7° qu'il est même crucifié par les pécheurs sacriléges; 8° enfin, qu'il devient, comme dans sa résurrection, victorieux et triomphant.

Voilà, chrétiens auditeurs, ce que je me propose de développer en autant de discours que j'ai marqué d'articles différents. Voilà tout le plan que je me suis tracé pour votre instruction et votre édification : je dis pour votre édification; car ayant à parler dans un auditoire chrétien et catholique, mon dessein n'est pas de m'arrêter uniquement à de sèches controverses, ni à des spéculations abstraites et sans fruit. Je veux tellement vous expliquer les points de votre créance touchant le grand et ineffable sacrement dont nous solennisons la fête, que vous appreniez en même temps à le révérer, à le fréquenter, à l'honorer par toutes les pratiques d'une piété solide et religieuse. Ce serait peu d'éclairer l'esprit, si je ne touchais le cœur; et il ne suffirait pas d'établir les dogmes de la foi, si je ne travaillais également à corriger les abus et à sanctifier les mœurs.

Dieu tout-puissant, Dieu de majesté, vous dont toute la grandeur est cachée sous de fragiles espèces et de viles apparences, Seigneur, aidez-moi de votre grâce. C'est pour seconder les intentions de votre Eglise que je monte dans cette chaire; c'est pour exalter le plus signalé de vos bienfaits, pour en rappeler le souvenir, pour en raconter les merveilles, et pour inspirer à mes auditeurs toute la vénération et tout l'amour qu'il mérite. Vous me soutiendrez, mon Dieu, vous bénirez mon travail, et, pour l'honneur de votre sacrement, vous donnerez de la force à mes paroles et les imprimerez profondément dans les âmes.

Peut-être, ô mon Dieu, votre providence, qui veille sur le salut de tous, conduira-t-elle quelques-uns de nos frères errants. Dans un temps où le plus religieux monarque s'applique avec plus de zèle et plus d'efficace que jamais à ramener ces brebis égarées et à les faire rentrer dans le bercail, peut-être quelques-uns, ou par un esprit de critique, ou par un vrai désir de s'instruire, se mêleront-ils dans la troupe et se rendront-ils attentifs à m'écouter. Daignez, Père des miséricordes, jeter sur eux un regard favorable; daignez, pour disposer l'ouvrage de leur conversion, donner à ma voix une vertu particulière et toute nouvelle. Qu'elle s'insinue, cette vertu divine, jusque dans le fond de leurs cœurs; qu'elle les pénètre, qu'elle les remue, qu'elle les fléchisse. Ce sont nos frères, quoique séparés de nous. Ce sont des enfants rebelles à leur mère; mais dont elle pleure la perte et dont elle souhaite ardemment le retour. Heureux, si je puis y contribuer, et s'il vous plait de m'employer, Seigneur, à une œuvre si sainte et si digne de mon ministère!

PREMIER JOUR.

Jésus-Christ prenant dans l'Eucharistie une seconde naissance.

SERMON SUR LA PRÉSENCE RÉELLE DE JÉSUS-CHRIST

Dans le Saint-Sacrement.

Cœnantibus autem eis, accepit Jesus panem, et benedixit ac fregit, deditque discipulis suis, et ait : Accipite et comedite : hoc est corpus meum.

Pendant qu'ils soupaient, Jésus prit du pain, le bénit, le rompit, et le donna à ses disciples, disant : Prenez et mangez, ceci est mon corps. (S. Matth., ch. 26.)

Comment est-ce le corps de Jésus-Christ? et devons-nous être surpris de la dispute qui s'éleva d'abord entre les Juifs, lorsque lui ayant entendu dire : *Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde* (Joan. 6). Ils se demandaient les uns aux autres : Comment cet homme nous peut-il donner sa chair à manger? Ils ne comprenaient pas le merveilleux changement qui se fait dans l'Eucharistie, de la substance du pain et du vin, en la substance du corps et du sang de ce Dieu-Homme. Nous ne le comprenons pas nous-mêmes; mais plus dociles que ces incrédules, ce que nous ne comprenons pas, nous le croyons; et sans vouloir l'approfondir, nous nous soumettons à cet article de notre foi. Changement qui, selon la pensée des Pères, et en particulier de saint Chrysostome, est une extension de l'incarnation divine : de sorte que nous pouvons regarder cet excellent mystère comme une seconde naissance du Fils de Dieu. Outre sa gé-

nération éternelle dans le sein de son Père, il naquit sur la terre, pour la première fois, du sein de Marie, où il avait été conçu; et j'ose dire que cette seconde naissance qu'il prend sur nos autels, entre les mains des prêtres, n'est pas moins réelle, ni moins véritable : premier point; n'est pas moins miraculeuse, ni moins admirable : second point; n'est pas moins avantageuse aux hommes, ni moins salutaire : 3e point. Reprenons, et mettons ceci dans tout son jour.

Premier point. Naissance réelle et véritable. C'est un langage assez ordinaire des Pères, que Jésus-Christ, dans le sacrement de l'autel, est réellement et véritablement produit; car ils appellent *production* cette conversion du pain et du vin au corps du Sauveur et en son sang. Aussi est-ce en ce même sens que saint Augustin, relevant la dignité du sacerdoce de la loi nouvelle, s'écrie : O respectable et redoutable dignité des prêtres, puisque c'est par leur ministère et dans leurs mains que le Fils même de Dieu s'incarne (1)!

Je sais de quelles erreurs l'hérésie a infecté sur cela les esprits. A l'exemple des Capharnaïtes, les hérétiques des derniers siècles se sont non-seulement étonnés, mais scandalisés d'une vérité néanmoins si solidement établie. En vain pour les convaincre leur a-t-on opposé ces paroles si claires, si formelles, si précises, *ceci est mon corps, ceci est mon sang;* ils n'ont point manqué de subtilités pour les interpréter et les détourner; car voilà le caractère de l'incrédulité, de ne pas voir au milieu de la lumière et de s'aveugler, si je puis le dire, en plein jour. Pressés par un témoignage si évident, à la propre signification des termes, ils n'ont pas rougi de substituer le sens le moins naturel et le plus forcé : altérant la proposition de Jésus-Christ, l'affaiblissant, tout expresse qu'elle est, et la réduisant à dire : Ceci est le signe, la figure de mon corps, et ceci la figure de mon sang.

Le vaste champ, si j'entreprenais de combattre ces ennemis de l'Eglise; et si je m'engageais à justifier contre leurs dogmes erronés la croyance orthodoxe et catholique où nous vivons! Que n'aurais-je point à produire pour les détromper, si de bonne foi ils le voulaient être, et que l'opiniâtreté, que souvent même un intérêt secret ou une fausse gloire ne les retînt pas obstinément et presque invinciblement dans leurs préjugés? Je leur demanderais avec quelle vraisemblance ils peuvent se persuader que le Sauveur du monde, la veille de sa mort, déclarant à ses apôtres ses dernières volontés comme par testament, et leur marquant le don qu'il faisait aux hommes de son corps et de son sang précieux, il se soit énoncé dans une pareille conjoncture, et sur un sujet de cette importance, en des termes équivoques et métaphoriques; qu'il ne se soit pas fait entendre autrement, et que, ne s'expliquant pas davantage, il ait donné aux fidèles et à toute l'Eglise l'occasion la plus prochaine d'une idolâtrie publique et perpétuelle.

(1) *In quorum manibus incarnatur Filius Dei* (Aug.).

Je leur ferais observer les affreuses conséquences qui doivent s'ensuivre, s'il est permis, surtout en ce qui concerne les mystères de la religion, de restreindre à un sens impropre et figuré ce que l'Ecriture, ce que l'Evangile exprime le plus nettement, et sans la moindre restriction ni la moindre ambiguité. Pourquoi ne serais-je pas en droit d'user de la même liberté, au regard de l'humanité de Jésus-Christ, au regard de sa mort, de sa résurrection, prenant tout ce qu'en dit le texte sacré pour des apparences et rien de plus? Or, où en serions-nous et que deviendrait toute la foi chrétienne?

Je leur porterais le défi : et apprenez-nous donc vous-mêmes, leur dirais-je, quelles expressions plus convenables et moins obscures pouvait employer le Fils de Dieu, pour signifier que le pain avait été changé en son corps, et le vin en son sang. Fallait-il que, sans se contenter de dire : Ceci est mon corps, ceci est mon sang, il ajoutât : Ceci est réellement mon corps, et ceci est réellement mon sang? Mais eût-il parlé selon l'usage commun?

Je dis, par exemple : Voilà du pain, voilà du vin, ou quelque autre chose que ce soit, et je m'en tiens là. Quiconque m'écoute, ne conçoit-il pas d'abord ma pensée, et que je veux dire, que c'est en effet du pain, ou que c'est en effet du vin? Est-il besoin que j'ajoute : Voilà réellement du pain, ou voilà réellement du vin? Cette addine paraîtrait-elle pas inutile, ne le serait-elle pas? Que dis-je! et le Sauveur du monde ne s'explique-t-il pas même par une addition importante et remarquable, quand, après avoir dit : Ceci est mon corps, ceci est mon sang, il poursuit et ajoute : Le même corps qui sera livré pour vous, le même sang qui doit être répandu pour vous.

Enfin je les renverrais à la tradition de tous les siècles depuis l'établissement de l'Eglise, aux définitions des conciles, tant généraux que nationaux, aux sentiments de tous les Pères, soit grecs, soit latins, à la foi de tous les peuples, de tous les empires, de tout le monde chrétien, où d'âge en âge et sans interruption, je vois une profession authentique et unanime de cette vérité capitale, que Jésus-Christ, dans son sacrement, est présent en personne, et contenu sous les accidents du pain et du vin. A qui nous en rapporterons-nous? Qui en croirons-nous? J'en atteste le jugement secret et la conscience de tout homme sage et non prévenu. Est-il de la raison que les vues singulières et nouvelles de quelques hérésiarques l'emportent dans notre estime sur de telles autorités, et sur cette nuée de témoins?

Ne nous arrêtons pas ici plus longtemps, chrétiens auditeurs. Ce qui fait le scandale des hérétiques doit être la matière de notre foi, et d'une foi ferme et soumise. Avec cette fermeté et cette soumission de la foi, nous découvrons un Dieu sur nos autels, et nous lui disons, comme un de ses prophètes : Ah! Seigneur, *vous êtes vraiment un Dieu caché* (Isaï. 45). Vous le fûtes à votre naissance dans l'étable de Bethléem ; et vous l'êtes encore plus à cette autre naissance où votre humanité même se dérobe a nos yeux. Mais tout caché que vous êtes, vous n'en êtes pas moins Dieu, et le même Dieu-Homme qui, dans

le ciel, est assis à la droite du Père. Ainsi je le crois; vous, Seigneur, animez toujours par votre grâce et fortifiez ma foi.

Second point. Naissance admirable et toute miraculeuse. Dans le ciel, le Fils éternel de Dieu est produit d'un père sans mère; sur la terre, il fut produit d'une mère sans père; et dans l'Eucharistie, il est produit sans l'un ni l'autre : quel prodige! Pour opérer ce divin sacrement, la parole suffit; et quelle parole! Voici la merveille. L'Ecriture nous apprend que toutes choses ont été faites par la parole de Dieu; que c'est par cette parole que les cieux ont commencé à rouler sur nos têtes, par cette parole que la terre s'est affermie sous nos pieds, par cette parole que les eaux ont rempli les abîmes, par cette parole enfin que tous les êtres créés sont sortis du néant, et ont composé ce vaste univers : tant cette parole de Dieu, selon les termes de l'Apôtre, est vive, efficace, agissante. Tout cela est grand sans doute, et digne d'admiration; mais dans le sacré mystère du corps et du sang de notre Sauveur, et dans la manière dont il s'accomplit, je trouve quelque chose de plus surprenant. Car ce n'est pas même la parole de Dieu qui agit : c'est la parole d'un homme ministre de Dieu. Tellement que nous pouvons appliquer au prêtre cette belle et noble expression du prophète royal, parlant de Dieu, créateur du monde : *Il dit et tout se fit* (Psal. 32).

En effet, le prêtre parle, il prononce, il dit : et tout à coup que de miracles! Il dit, et dans l'instant toute la substance du pain, toute celle du vin est détruite : de sorte que sous la même figure, les mêmes dehors, et sans que rien de nouveau paraisse, ce n'est plus ni du pain ni du vin, mais Jésus-Christ en substance avec tout son corps, tout son sang, tout son être comme Dieu et comme homme. Il dit, et, par une division au-dessus de tout l'ordre naturel et jusque-là inconnue à toute la raison humaine, de faibles accidents, tels que ceux du pain et du vin, couleur, odeur, saveur et autres, sont séparés de leur sujet, demeurent en cet état, et ne subsistent que par la vertu divine qui les soutient. Il dit, et, ce même corps caché sous les espèces sacramentelles, y est à la manière des esprits : c'est-à-dire, qu'étant tout entier dans toute l'hostie, il est encore tout entier dans chaque partie de l'hostie; qu'il y est indivisible et incorruptible, et que ce n'est ni ce corps que l'on partage en partageant l'hostie, ni ce corps qui se dissout quand l'hostie vient à se dissoudre. Il dit, et le même Fils de Dieu qui, sortant de ce monde après sa résurrection, monta au plus haut des cieux, sans quitter ce séjour céleste, descend sur l'autel : si bien qu'il est en même temps et dans le ciel et sur la terre; tout éclatant de lumière dans le ciel, et comme enseveli dans l'obscurité sur la terre, mais aussi glorieux néanmoins sur la terre que dans le ciel.

Miracles incompréhensibles et ineffables! Miracles que les Pères n'ont considérés qu'avec une sainte horreur, et que saint Chrysostome appelle mystères terribles et formidables! Miracles que les héré-

tiques osent contester, parce que, ne les pénétrant pas, ils ne les jugent pas possibles : comme s'ils ignoraient cet oracle de l'Evangile, qu'il n'y a rien d'impossible à Dieu ; comme s'ils prétendaient mesurer la toute-puissance de Dieu selon leurs vues étroites et bornées ; comme si les œuvres de Dieu n'étaient pas aussi merveilleuses qu'elles le sont, parce qu'elles passent notre intelligence et qu'elles sont au-dessus de tous nos raisonnements. Hé quoi ! dit saint Augustin, refuserons-nous à un Dieu si grand, cet avantage de pouvoir faire plus que nous ne pouvons penser ni comprendre ? Humilions-nous et tremblons sous le poids de sa grandeur ; reconnaissons-la dans le ministre qu'il en a fait comme le dépositaire en le revêtant de son pouvoir ; entrons dans le sentiment de ces troupes de peuple dont parle l'évangéliste saint Matthieu, qui furent saisies d'une crainte religieuse, et s'écrièrent d'une commune voix, en louant Dieu et le bénissant d'avoir donné aux hommes le pouvoir de remettre les péchés ; bénissons-le mille fois nous-mêmes, et rendons-lui mille actions de grâces du pouvoir qu'il a donné à ces mêmes hommes de consacrer son corps et son sang. Sentiment d'autant plus juste, que ce pouvoir ne leur est accordé qu'en notre faveur et pour notre salut.

Troisième point. Naissance infiniment avantageuse et salutaire pour nous. *Ne craignez point*, dit l'ange aux pasteurs, en leur annonçant la naissance de Jésus-Christ : *Je viens vous apprendre une nouvelle qui doit être pour tout le peuple le sujet d'une grande joie, savoir, qu'il vous est né un Sauveur* (Luc. 2). Or, c'est en cette même qualité de Sauveur que Jésus-Christ se rend présent sur l'autel, et qu'il se renferme dans son sacrement. Il y renferme avec lui des trésors infinis de grâces, puisqu'il est l'auteur de la grâce, et la source inépuisable de tous les dons célestes. Ce n'est pas pour les tenir resserrés dans son sein, mais pour les répandre sur nous et pour nous les communiquer avec abondance.

C'est donc dans ce divin mystère, et par rapport à nous, que se vérifie ce que disait le Fils de Dieu touchant la fin de sa mission et de son avènement sur la terre : *Je suis venu afin qu'ils aient la vie, et qu'ils l'aient plus abondamment* (Joan. 10). Sacrement de salut, parce qu'il sert à entretenir la vie spirituelle de nos âmes et à nous soutenir dans la voie du salut ; parce qu'il sert à guérir toutes nos faiblesses et à nous fortifier contre tous les obstacles du salut ; parce qu'il nous fournit tous les secours nécessaires au salut ; enfin, parce que c'est un gage de cette vie future où nous aspirons, et de cette gloire éternelle où consiste le salut. Quel fonds de réflexions, si j'entreprenais de le creuser ! quelle matière à tous les sentiments de la plus vive reconnaissance ! Je ne vous prierai point, Seigneur, comme le prophète, de dire à mon âme : *Je suis votre salut* (Psal. 34). Vous l'êtes déjà avant que je vous le demande, et vous avez sur cela prévenu mes vœux. Mais je m'adresserai à toutes les créatures ; je les inviterai à chanter vos miséricordes envers moi ; je leur crierai dans

le transport de ma joie : *Venez, voyez, admirez combien le Seigneur a fait pour mon âme de grandes choses* (Psal. 65). Il l'a créée, il l'a purifiée et lavée de la tache originelle, il l'a remplie de son esprit et l'a sanctifiée; il est sorti du sein de son Père et s'est revêtu de notre chair pour la rechercher, pour la racheter, pour la réconcilier; il n'y a pas épargné jusqu'à sa vie : mais tout cela ne lui a point encore suffi; il veut que ce corps qu'il a pris pour le salut de cette âme, lui reste comme un héritage; il veut que chaque jour ce corps renaisse en quelque sorte pour elle, et qu'elle en puisse toujours recevoir une nouvelle force et de nouveaux accroissements de grâce.

Voilà où l'amour de ce Dieu sauveur l'a porté; car ce sacrement de grâce et de salut est en même temps un sacrement d'amour; mais de quel amour? qui peut l'exprimer? *Ayant aimé les siens*, dit saint Jean, et dans eux tous les hommes, *il les aima jusques à la fin* (Joan. 13). Qu'est-ce à dire, *jusques à la fin ?* c'est-à-dire, qu'il les aima jusqu'à sa mort, c'est-à-dire qu'il les aima jusqu'à ce jour où ces mêmes hommes à qui il se donnait, conjurés contre lui, le trahissaient, le vendaient, n'aspiraient qu'à sa ruine, et lui préparaient les plus cruels tourments: c'est-à-dire, que par l'effort le plus généreux et le plus constant de son amour, sans égard à tout le mal qu'ils méditaient contre sa personne et que la haine leur inspirait, il ne pensa qu'à eux-mêmes et au bien qu'il leur voulait faire; c'est-à-dire, que sans avoir encore pleinement satisfait jusque-là son amour, il y mit le comble par le don qu'il leur fit, et ne leur laissa plus rien à désirer sur la terre de tout ce qu'ils en pouvaient attendre Voilà comment il a aimé le monde, et voilà comme il m'a aimé, moi en particulier : car il pensait dès-lors à moi, et il m'avait en vue comme les autres. Son amour n'a point eu de bornes : tous y ont été compris, et tous en peuvent profiter. Or sur cela que me dit mon cœur, ou que ne me dit-il point, que ne me reproche-t-il point? Hélas! s'il ne me dit rien, c'est qu'il ne sent rien; et de quoi sera-t-il touché, s'il est insensible à un tel amour? Malheur à moi et à mon indifférence! Elle ne se fait que trop connaître dans toute ma conduite à l'égard du sacrement de ce Dieu d'amour; dans les évagations de mon esprit, dans mes tiédeurs, mes lâchetés, mes ennuis en la présence de ce sacrement. Cependant l'Apôtre s'explique en des termes bien terribles pour moi : *Quiconque n'aime pas le Seigneur Jésus, qu'il soit anathème* (1. Cor. 16). Je dois l'aimer dans tous les états où la foi me le représente. Mais en quel état doit-il me paraître et me doit-il être plus aimable, que dans un mystère où il veut s'unir tellement à moi et m'unir si étroitement à lui, qu'en conséquence de cette union la plus intime et la plus parfaite, je puisse dire ce que disait le Maître des Gentils, dans l'ardeur de l'amour dont il était embrasé : *Je vis; mais non, ce n'est plus moi qui vis : c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (Galat. 2).

SECOND JOUR.

Jésus-Christ recevant dans l'Eucharistie nos adorations.

SERMON SUR LE CULTE D'ADORATION RENDU A J.-C.

Dans le Saint-Sacrement.

Venite, adoremus, et procidamus : quia ipse est Dominus Deus noster.
Venez, adorons le Seigneur, et prosternons-nous devant lui, car c'est le Seigneur notre Dieu. (Psaume 94.)

C'est au nom de toute l'Eglise, de cette sainte épouse de Jésus-Christ, que nous sommes appelés devant les autels de son divin Epoux, pour lui offrir notre encens et pour l'adorer. Elle ne se contente pas que nous lui rendions un honneur commun, soit aux esprits bienheureux, soit aux saints, qui sont les élus de Dieu : elle veut que ce soit un culte particulier et d'adoration. Elle ne se contente pas que nous l'adorions dans le ciel où il est remonté, et qui est le séjour de sa gloire : elle veut encore qu'il soit adoré sur la terre, dans ses tabernacles où il réside et dans son sacrement. En vain l'hérésie lui a-t-elle refusé ce culte suprême, et par une audace insoutenable a-t-elle entrepris de l'abolir. L'Eglise, armée de ses foudres, s'est élevée, et en a pris la défense. Animée d'un zèle de religion, elle n'a rien omis pour la cause de ce chef invisible dont elle est le corps mystique; et elle s'est employée de tout son pouvoir à le maintenir dans la juste possession où il a toujours été de voir les fidèles se prosterner en sa présence, et de recevoir dans son sanctuaire les hommages dus à la Divinité. Allons donc, chrétiens auditeurs, et nous-mêmes acquittons-nous d'un devoir si légitime. Afin de nous y exciter davantage, perçons le voile qui couvre un si grand mystère, ne nous arrêtons point à des apparences capables de rabaisser l'idée que nous en devons avoir; mais comprenons bien deux vérités qui feront le partage de ce discours; car je vais vous montrer comment l'état de Jésus-Christ, dans le sacrement de l'autel, est celui où il mérite plus nos adorations : premier point; et comment ce même état de Jésus-Christ, dans le sacrement de l'autel, est encore celui qui donne à nos adorations plus de mérite : second point. Deux instructions qui demandent votre attention.

Premier point. L'état de Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel, est celui où il mérite plus nos adorations : comment? 1° en vertu de sa présence plus immédiate et plus prochaine; 2° en reconnaissance de l'humiliation volontaire où il est réduit et où il se tient abaissé pour nous. Je m'explique.

1° Présence de Jésus-Christ plus immédiate et plus prochaine dans le sacrement de l'autel : premier motif qui nous engage spécialement l'y adorer. A parler en général, il est partout également adorable, puisqu'il est partout également Dieu; mais plus il est proche de nous et plus nous sommes proches de lui, c'est alors que nous devons devant lui nous comporter avec plus de révérence, et redoubler nos adorations. Ainsi, pour user de cette comparaison, le prince, dans toute l'étendue de ses Etats, est également respectable à tous ses sujets; mais s'ils ont à paraître devant ses yeux, s'ils sont admis auprès de sa personne, quel tremblement tout à coup les saisit, et quels témoignages ne lui donnent-ils pas d'un nouveau respect et d'une profonde vénération ! Ainsi, pour me servir d'un exemple plus convenable encore et plus propre, Moïse était sans cesse occupé de la pensée du Dieu de ses pères, et en tous lieux il l'adorait : mais quand le Seigneur lui apparut; quand une voix, sortie du buisson ardent, lui fit entendre ces paroles : *Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob;* en ce moment quelle fut sa surprise ! Dans une sainte frayeur, tout éperdu et comme hors de lui-même, il se couvrit le visage, il se jeta contre terre, il y demeura dans le silence, n'osant pas lever la tête ni porter ses regards vers cette flamme où il connut que le Dieu d'Israël était présent. Or, Jésus-Christ ne nous est pas moins présent, et nous est même plus présent sur nos autels, et dans son sacrement. Moïse eut défense d'approcher du buisson, au lieu que nous allons jusques au pied de l'autel où le Seigneur repose. Jésus-Christ est auprès de nous, et nous sommes auprès de Jésus-Christ; nous prenons place à sa table, nous recevons à certains jours et aux fêtes solennelles sa bénédiction : d'où, par la conséquence la plus naturelle, il s'ensuit que c'est donc là qu'il attend avec plus de sujet nos hommages et notre culte.

Culte, dit saint Chrysostome, que lui rendent des légions d'anges assemblés dans son sanctuaire, pour lui former une cour digne de lui; culte que l'Eglise a toujours cru devoir lui rendre, et qu'elle lui a toujours rendu, comme toujours elle le lui rendra, quoi qu'en puissent dire nos hérétiques. Ils ont bien vu que ce culte d'adoration, s'ils en convenaient, devait être contre eux une preuve évidente de la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie. Voilà pourquoi ils ont tant contesté sur ce culte, et pourquoi ils refusent de le reconnaître. Egalement incrédules et sur le droit et sur le fait, ils n'ont voulu souscrire ni à l'un ni à l'autre : c'est-à-dire, qu'ils n'ont point voulu croire, ni qu'on doive adorer le sacrement que nous adorons, ni que, dans toute l'antiquité, depuis l'établissement de l'Eglise, on l'ait adoré. Mais que, sans se prévenir, ni s'obtiner contre des faits sensibles et palpables, ils suivent de siècle en siècle la plus ancienne et la plus constante tradition; qu'ils écoutent les conciles, qu'ils interrogent les Pères, qu'ils consultent les liturgies, ils pourront aisément se détromper et se convaincre. Et n'est-ce pas en vue de ce culte divin, que l'Eglise a institué de si au-

gustes cérémonies; qu'elle récite tant de prières, qu'elle ordonne des prêtres, qu'elle leur confère l'onction, qu'elle consacre les temples, les autels, les vases, les vêtements, tout ce qui a rapport à la célébration des saints mystères? Quoi donc, dit saint Chrysostome, tout cela, n'est-ce qu'un jeu, n'est-ce qu'un appareil de théâtre?

Mais revenons et concluons, qu'à l'égard du sacrement de Jésus-Christ, un double précepte nous oblige à l'adorer : l'un, selon le terme de l'école, précepte négatif; et l'autre, suivant le même langage, précepte positif; l'un, qui consiste à ne rien faire contre l'honneur et le culte dû à ce sacrement; l'autre, qui exige de nous envers ce sacrement tous les devoirs d'une adoration, non-seulement extérieure et apparente, mais véritable et intérieure. Car, sans le cœur, tout le reste n'est de nul prix au jugement de Dieu. Le Seigneur *doit être adoré en esprit et en vérité* (Joan. 4), et ce sont de tels adorateurs qu'il cherche, parce que ce sont là ceux qui l'honorent. Est-ce ainsi que nous l'adorons? Nous paraissons devant lui, mais pensons-nous à lui? Lors même que nous sommes à ses pieds, et qu'au dehors nous lui donnons quelques marques de respect et de religion, où est notre esprit? où se porte-t-il et où s'arrête-t-il? Cependant il nous voit, ce Dieu scrutateur des cœurs; mais de quel œil voit-il les vaines idées qui nous amusent, et les frivoles imaginations qui nous dissipent?

2° Humiliation volontaire où Jésus-Christ se réduit pour nous dans le sacrement de l'autel : second motif qui doit nous exciter plus fortement et spécialement à l'y adorer. Saint Paul, parlant des anéantissements du Fils de Dieu dans l'incarnation, dit : *Il s'est anéanti, prenant la forme d'esclave* (Philip. 2). De là qu'est-il arrivé? c'est, poursuit le saint apôtre, que *Dieu l'a élevé, et lui a donné un nom au-dessus de tout nom* (*Ibid.*). Pourquoi cela? *afin*, conclut le même docteur des nations, *qu'au nom de Jésus, tout ce qu'il y a dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, fléchisse le genou, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père* (*Idid.*). Paroles remarquables; paroles qui conviennent admirablement au point que je traite. A considérer Jésus-Christ humilié dans le saint mystère, abaissé, comme anéanti, le libertin se révolte, et selon la prudence de la chair qui l'aveugle, ce sacrement, tout grand qu'il est, lui semble méprisable. Mais, sagesse humaine! que tes lumières sont trompeuses, et que tes raisonnements sont faux! Parce qu'il est descendu de sa gloire, ce Verbe de Dieu, et qu'il s'est d'abord anéanti en se faisant homme, c'est pour cela que Dieu l'a exalté, pour cela qu'il a voulu que tout pliât sous son nom, et qu'on l'adorât dans toute l'étendue de l'univers. Et parce qu'il s'anéantit tout de nouveau dans le sacrement de son corps qu'il nous a laissé, et dont il lui a plu de nous gratifier, c'est pour cela même que l'âme fidèle, piquée d'une sainte émulation, sent tout son zèle s'allumer, et qu'elle tâche, autant qu'il lui est possible, de compenser par ses plus humbles adorations les abaissements de son Sauveur.

D'autant plus vivement touchée et plus animée de zèle, que ce sont des abaissements volontaires, et où de lui-même il se réduit pour nous. David disait : *Devant le Seigneur qui m'a choisi, et qui m'a établi chef de son peuple, je m'humilierai, je me ferai petit, et plus petit que je ne l'ai encore été; je me mépriserai moi-même, et ce sera là toute ma gloire* (II. Reg. 6). Le saint roi parlait de la sorte à la vue de l'arche; et telle, à plus forte raison, doit être la disposition d'une âme témoin des humiliations d'un Dieu pour elle. Vous vous abaissez jusques à moi, Seigneur, et pour moi; et moi, que ne puis-je, devant vous et pour vous, m'abîmer jusques au centre de la terre! que ne puis-je appeler toutes les nations en votre présence, et vous offrir avec mes hommages ceux du monde entier! Car de tout ce qui dépend de moi, que dois-je omettre pour relever et pour vous rendre une gloire dont vous n'obscurcissez l'éclat qu'afin de vous accommoder à ma faiblesse, et de me faciliter l'accès auprès de vous?

C'est dans ce même sentiment que tant d'âmes pieuses et dévotes, par l'inspiration de l'Esprit de Dieu, et du consentement des pasteurs de l'Eglise, se sont associées pour l'adoration perpétuelle du très-saint Sacrement. Elles ont mesuré, sur les humiliations de Jésus-Christ, leurs adorations. Comme donc et le jour et la nuit il demeure toujours dans le même anéantissement, elles n'ont pas voulu qu'il y eût un moment, et de la nuit, et du jour, où on ne lui fît hommage, et où ne lui rendît une partie de l'honneur qu'elles savent lui appartenir. De tout ceci, jugez, femmes mondaines, avec quelle affreuse indécence vous venez dans nos temples, non pas honorer un Dieu humilié, mais vous donner en spectacle, mais attirer sur vous les regards, et vous faire voir parées comme des idoles; mais, si j'ose dire, vous faire encenser vous-mêmes et adorer.

SECOND POINT. L'état de Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel, est encore, par un heureux retour, celui qui donne à nos adorations plus de mérite. Car, en adorant Jésus-Christ dans l'Eucharistie, 1° nous adorons ce que nous ne voyons pas; 2° nous adorons même contre ce que nous voyons.

1° Nous adorons ce que nous ne voyons pas. Que les anges et toutes les âmes qui jouissent de la béatitude dans le ciel, adorent le Seigneur Jésus; que, suivant la vision qu'en eut saint Jean, et qu'il rapporte au chapitre cinquième de son Apocalypse, ils disent et redisent incessamment à haute voix : *Il est digne, cet Agneau qui a été immolé, de recevoir la puissance, la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction* : voilà de quoi je ne suis point surpris. Ils le voient dans les splendeurs des saints, et revêtu d'un éclat plus grand encore qu'il ne parut aux apôtres sur le Thabor. Que même les Mages, sans égard à la pauvreté de l'étable où il était né, et de la crèche qui lui servait de berceau, se soient prosternés dès qu'ils l'aperçurent; qu'ils aient ouvert leurs trésors, et que dans les présents mystérieux qu'ils lui offrirent, ils l'aient reconnu pour leur

Roi, et adoré comme leur Dieu : cela non plus ne m'étonne point. Du moins voyaient-ils son humanité sainte, et pouvaient-ils dans ses yeux, dans tous les traits de son visage, ainsi que l'observe saint Jérôme, découvrir quelque chose de divin et au-dessus de l'homme. Mais comme le Sauveur du monde a dit : *Bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru* (Joan. 20), je dis de même et conformément à cet oracle : Bienheureux ceux qui ne voient point, mais qui néanmoins se soumettent, et qui adorent avec la même humilité et la même affection de cœur que s'ils voyaient. Pourquoi bienheureux? parce que dans leurs adorations, ils ont le mérite de la foi la plus pure et de la religion la plus parfaite.

Or, voilà ce que nous faisons à l'égard de l'Eucharistie : nous adorons sans voir, et sans demander à voir. Je ne dis pas que nous adorons sans connaître : c'est un des reproches que le Fils de Dieu fit à la Samaritaine : *Vous adorez ce que vous ne connaissez pas* (Joan. 4); mais nous, ce que nous adorons, nous le connaissons. Et en effet, ce que nous adorons, nous savons que c'est Jésus-Christ; non point Jésus-Christ passible et mortel comme autrefois, mais Jésus-Christ ressuscité et vivant, mais Jésus-Christ impassible et immortel : nous le savons, nous le connaissons, et nous n'allons pas plus loin. Tout le reste n'est que ténèbres pour nous, et nous n'entreprenons point de les éclaircir. Au milieu de ces ténèbres, tout épaisses qu'elles sont, nous agissons, nous nous assemblons auprès du Seigneur, nous répandons à ses pieds nos âmes encore plus que nos corps; nous nous tenons dans un silence respectueux, la tête penchée, les mains jointes, et en posture de suppliants. Pour cela, quel empire faut-il prendre sur sa propre raison; et pour la captiver de la sorte et la fixer, quelles victoires n'y a-t-il pas à remporter sur soi-même? Est-ce sans fruit, et de tels sacrifices ne sont-ils, dans l'estime de Dieu, de nulle valeur?

2° Nous adorons même contre ce que nous voyons : car que voyons-nous? toutes les apparences du pain et toutes les apparences du vin : rien de plus. Sont-ce de fausses apparences? il est vrai que nous pouvons être quelquefois trompés par de vaines illusions qui présentent à nos yeux certaines images et certains dehors où il n'y a rien de réel; mais ici ce sont de vrais accidents que nous voyons, ce sont réellement les espèces du pain et les espèces du vin; elles sont telles qu'elles ont toujours été, et il ne s'y est fait aucun changement. De là que nous dictent nos sens? que c'est donc du pain, que c'est du vin, et point autre chose. Or là-dessus, éclairés d'une lumière divine, nous les démentons tous et nous les contredisons. Qu'ils parlent, nous ne les écoutons point; qu'ils se récrient, nous les forçons de se taire. Selon leur rapport, ce qu'ils aperçoivent n'est que du pain, et n'est que du vin; et selon la vive et infaillible persuasion où nous sommes, ce n'est ni du pain, ni du vin, mais le Dieu que le ciel adore et que nous devons adorer. Il est dit d'Abraham, qu'il *espéra contre l'espérance même* (Rom. 4); c'est-à-dire, qu'il

espéra, lors même que, suivant l'ordre naturel, il perdait, ce semble, tout sujet d'espérer; et voilà comment nous adorons, lors même que ce qui frappe nos sens ne nous représente nul objet digne de notre culte : que dis-je ! lors même que ce qui nous frappe la vue ne nous représente que des objets à qui, par eux-mêmes, aucun culte ne peut être dû. L'espérance d'Abraham lui fut imputée à justice, et n'est-ce pas ainsi que vous daignez, Seigneur, recevoir notre encens *en odeur de suavité?* Si vous ne vous découvrez pas sensiblement à nos yeux, c'est de votre part un trait de miséricorde. Moins nous vous voyons, plus nos adorations vous deviennent agréables, et nous deviennent méritoires. Rien n'en interrompra le cours; mais ce sera en cette vie notre plus commun exercice, jusqu'à ce que nous puissions parvenir à cette autre vie où nous vous verrons face à face, et nous jouirons de votre gloire pendant tous les siècles des siècles.

TROISIÈME JOUR.

Jésus-Christ présenté à Dieu dans l'Eucharistie.

SERMON SUR LE SACRIFICE DE LA MESSE.

Oblatus est, quia ipse voluit.

Il a été offert, parce que lui-même l'a voulu. (Isaïe, ch. 53.)

C'est ainsi que parlait le prophète dans une vue anticipée de Jésus-Christ offert à son Père comme la victime du salut des hommes. Ce Sauveur du monde, selon que le témoigne l'apôtre saint Paul, se présenta d'abord lui-même en entrant dans le monde. Quelques jours après sa naissance, il fut encore présenté par Marie, sa mère, qui le porta au temple, le mit dans les mains de Siméon, et fit hommage à Dieu de cet Enfant-Dieu, lequel devait un jour, par sa mort, réparer la gloire de Dieu. Il arriva, ce jour; cette mort, la plus ignominieuse et la plus cruelle, fut concertée par les intrigues et la haine des Juifs; cette Hostie pure et sans tache reçut le dernier coup sur la croix, et fut immolée à l'honneur de la divine Majesté. Tout cela, parce qu'il avait été résolu de la sorte dans le conseil de la Sagesse éternelle, et que le Fils du Très-Haut y avait volontrairement et librement consenti. Mais ce n'était point assez pour ce Dieu médiateur. Tout ressuscité et tout vivant qu'il est, il ne cesse point d'être victime, et c'est en cette qualité de victime qu'il veut être offert ou qu'il s'offre lui-même par les mains de ses ministres, dans le sacrifice de nos autels. Sacrifice le plus excellent et au-desus de tous les sacrifices, puisqu'il est d'un prix infini; sacrifice unique et où se rapportaient tous les sacrifices de l'ancienne loi, comme les

figures à la vérité qu'elles représentent; sacrifice tout à la fois eucharistique, propitiatoire, impétratoire. En trois mots, qui comprennent tout le fond de ce discours, sacrifice de louange, sacrifice de propitiation, sacrifice d'impétration. Sacrifice de louange pour honorer Dieu : premier point; sacrifice de propitiation, pour effacer les péchés et apaiser la colère de Dieu : second point; sacrifice d'impétration, pour obtenir les grâces de Dieu : troisième point. De tout ceci nous apprendrons dans quel esprit nous y devons assister, quelle attention nous y devons apporter, quels avantages et quels fruits nous en pouvons et nous en devons retirer.

Premier point. Sacrifice de louange pour honorer Dieu. Nous offrons à Dieu le sacrifice de nos autels, 1° pour l'honorer et le glorifier comme souverain Seigneur; 2° pour l'honorer et le remercier comme bienfaiteur.

1° Pour honorer Dieu comme souverain Seigneur. C'est en cette vue que Marie, dans le temple de Jérusalem, selon que je l'ai déjà remarqué, après s'être purifiée, présenta Jésus-Christ. Elle obéissait à la loi, laquelle ordonnait que tout premier né serait présenté à Dieu : pourquoi ? afin de reconnaître solennellement que tout vient de Dieu; par conséquent, que tout est à lui, et que la gloire de tout lui doit être rendue. Or, voilà ce que nous faisons en sacrifiant le corps et le sang du Sauveur; car c'est un vrai sacrifice qui s'accomplit dans nos temples : l'autel, le prêtre, la victime, l'oblation, la consommation, rien n'y manque. Voilà, dis-je, ce que nous faisons, ou plutôt ce que fait le prêtre plus immédiatement et plus parfaitement en notre nom. Il offre, et quoi? c'est Jésus-Christ même; il offre, et à qui? au Dieu tout-puissant et immortel; il offre, et pourquoi ? pour rendre à la souveraine Majesté un honneur souverain : car de tous les honneurs, le plus grand est celui du sacrifice, et par cette raison même il ne peut être dû qu'à Dieu.

Il y a plus; mais parce que le sacrifice ne consiste pas seulement dans l'oblation, et qu'il consiste encore dans la consommation où la victime est détruite, le même ministre, après avoir présenté l'hostie et l'avoir consacrée, la consomme : si bien, oserai-je le dire? que selon son être sacramentel, Jésus-Christ meurt à ce moment, et est détruit lui-même. Pourquoi détruit de la sorte? Ah! mes frères, pour faire bien moins par les paroles que par la pratique, cette grande protestation à son Père : Dieu du ciel et de la terre, Seigneur, vous êtes l'Etre des êtres, et devant vous tout autre être disparaît et n'est rien. Protestation toujours glorieuse à Dieu, de quelque part qu'elle vienne : qu'est-ce donc quand elle est faite aux dépens d'un Dieu et par un Dieu? De là quelle leçon pour nous! quelle règle pour assister dignement au sacrifice de l'autel! On nous trace là-dessus assez de méthodes : elles sont bonnes, et je n'ai garde de les condamner, pourvu qu'elles soient conformes aux intentions de l'Eglise. Mais de toutes les méthodes, voici sans contredit une des plus solides :

d'assister au sacrifice en esprit de sacrifice ; de nous y entretenir des plus hautes idées de la grandeur de Dieu et des plus bas sentiments de notre faiblesse ; de nous unir au prêtre qui sacrifie, d'offrir avec lui la même victime, de nous offrir nous-mêmes avec Jésus-Christ : tout cela dans un vrai désir de glorifier ce premier Etre, dont nous dépendons essentiellement, et qui est seul la fin de toutes choses comme il en est le principe.

2° Pour honorer et remercier Dieu comme bienfaiteur. L'infinie bonté de Dieu se répandant sur nous par tant de bienfaits, il était juste qu'il y eût dans la religion un sacrifice d'actions de grâce. Or, tel est le sacrifice de nos autels. Le prêtre nous le fait bien entendre, lorsqu'au milieu des saints mystères, avant que de consacrer le corps et le sang de Jésus-Christ, il nous avertit expressément de rendre grâces au Seigneur notre Dieu. Car il est, ô mon Dieu ! continue-t-il, de la droite justice et de l'équité la mieux fondée, que partout et en tout temps on vous remercie, on vous loue, on vous bénisse en mémoire de vos dons. Sacrifice qui, dans sa valeur, égale au moins et même surpasse communément tout ce que nous avons reçu ou pu recevoir de la libéralité divine. *Celui qui n'a pas épargné son Fils, mais qui l'a livré pour nous, ne nous a-t-il pas tout donné avec lui* (Rom. 8)? C'était le raisonnement de l'Apôtre, et suivant cette règle, je dis : Nous sommes redevables à Dieu de tout, puisque nous tenons tout de lui, il est vrai; mais de lui présenter son Fils, n'est-ce pas lui rendre tout, et que peut-il au delà demander de notre reconnaissance?

Pensée capable d'occuper utilement et saintement une âme dans toute la suite du sacrifice où elle est présente. Elle repasse dans son souvenir les bienfaits de Dieu : elle ne les peut compter, parce qu'ils sont sans nombre, mais elle en est comme toute remplie au dedans d'elle-même et comme tout investie au dehors. Insolvable de son fonds, elle sent sa pauvreté et sa misère ; elle la reconnaît et s'en humilie. Que ferais-je donc, dit-elle, avec le roi-prophète : *Que donnerai-je au Seigneur pour tout ce qu'il m'a donné* (Psal. 115)? Mais là-dessus elle ne demeure pas longtemps incertaine; elle a devant elle une ressource prompte et la plus abondante : c'est la précieuse victime immolée sur l'autel ; elle prend le calice du salut, selon l'expression du même prophète, et pleine de confiance en le présentant, elle se croit auprès de Dieu quitte de tout du côté de la reconnaissance. De quels sentiments, au reste, accompagne-t-elle cette offrande? de quelle gratitude et de quel zèle pour la gloire d'un Dieu si libéral envers elle et si bon !

Second point. Sacrifice de propitiation, pour effacer les péchés et apaiser la colère de Dieu. Il l'apaise, soit à l'égard des vivants, soit même à l'égard des morts.

1° Sacrifice de propitiation pour les vivants. Nous ne doutons point que le sacrifice de la croix n'ait été un sacrifice de propitiation, où le

Sauveur des hommes a versé son sang, et est mort pour effacer les péchés du monde, et pour apaiser son Père, justement irrité contre nous. Or, le sacrifice de l'autel est le même que celui de la croix : c'est la même hostie, le même corps et le même sang de l'Homme-Dieu, et par une suite nécessaire, c'est la même efficace et la même vertu ; avec cette différence néanmoins, que le sacrifice de la croix fut un sacrifice sanglant, au lieu que celui-ci est non sanglant. Ainsi le décide en termes formels le saint Concile de Trente, nous donnant à connaître et nous enseignant que Jésus-Christ n'a pas voulu que son sacrifice se terminât à la croix, mais qu'étant prêtre dans toute l'éternité, et prêtre selon l'ordre de Melchisédech, il s'est proposé deux choses : l'une, que le même sacrifice se perpétuerait dans l'Eglise jusqu'à la consommation des siècles ; et l'autre, qu'il s'accomplirait sous les espèces du pain et du vin, comme c'était du pain et du vin que Melchisédech avait offert au Seigneur.

Doctrine appuyée sur cette parole du Fils de Dieu, que rapporte saint Paul dans sa première épître aux Corinthiens : *Toutes les fois que vous mangerez de ce pain et que vous boirez de ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur* (I. Cor. 11). Qu'est-ce à dire vous annoncerez? Ce n'est pas seulement à dire : Vous rappellerez la mémoire de cette mort ; mais : Vous la renouvellerez, et le mérite vous en sera appliqué. C'est donc dans le sacrifice de l'autel, comme sur la croix, que Jésus-Christ est une victime de propitiation pour nos péchés ; et cela posé, il serait bien étrange qu'on éloignât les pécheurs d'un sacrifice institué pour eux et pour leur réconciliation. Soyons-y tous assidus : mais vous surtout, venez-y, pécheurs, et ne craignez point. De participer à ce sacrifice par la communion dans un état de péché, c'est ce que l'Eglise vous défend sous les plus grièves peines ; mais d'y prendre part en y assistant, en le présentant, c'est, dans votre péché même, l'avantage inestimable qui vous reste, et qu'il vous importe infiniment de ne pas perdre. Venez, dis-je, à cette piscine où le ministre du Seigneur, pour votre guérison, donne le mouvement, non point à une eau salutaire, mais à un sang tout divin. Venez-y dans la même disposition que le publicain allant au temple et y priant. C'était un pécheur, mais dans la vue de toutes ses iniquités, il s'humiliait, il se confondait, il se tenait les yeux baissés, il se frappait la poitrine, il disait à Dieu : Seigneur, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur. Voilà votre modèle. Il s'en retourna justifié ; et qui sait si vous-mêmes vous ne serez pas comme lui touchés d'une grâce toute nouvelle, et si, par la force de votre contrition, d'ennemis que vous étiez, vous ne vous retirerez pas amis de Dieu.

2° Sacrifice de propitiation même pour les morts. La preuve sur ce point la plus convaincante, c'est la pratique de l'Eglise. Dans tous les temps, elle a toujours offert le sacrifice pour les morts, et de siècle en siècle nous produisons là-dessus les témoignages les plus sensibles et les plus irréprochables. A remonter même jusques au

temps de l'ancienne loi, nous avons l'exemple du fameux Judas Machabée et des sacrifices qu'il ordonna pour ceux du peuple qui, dans un sanglant combat, avaient été tués. L'Eglise n'est pas moins attentive encore que la synagogue, aux besoins de ses enfants jusques après leur mort; et le sacrifice qu'elle offre pour eux est bien d'un autre prix que toutes les victimes qu'on immolait dans le temple de Jérusalem. Elle le sait, et elle sait de plus qu'elle a des voies sûres pour leur faire part du riche trésor dont elle est dépositaire. C'est donc pour cela qu'autant de fois que ses ministres célèbrent les saints mystères, elle veut qu'ils fassent une mention particulière des morts : disant à Dieu : *Souvenez-vous, Seigneur, de ceux et de celles qui nous ont précédés au tombeau, et qui reposent dans le sommeil de la paix.* Voilà à quoi je reconnais une mère charitable. Et que n'entrez-vous dans ces sentiments de compassion et de charité, vous que l'hérésie endurcit sur l'état de tant d'âmes que vous pourriez aider, et à qui vous refusez votre secours! Que la miséricorde ne vous rend-elle plus dociles, et ne vous fait-elle prêter plus aisément l'oreille à une vérité que tant de voix annoncent, et où vos frères se trouvent si intéressés! Ne serait-ce pas assez du seul doute pour vous déterminer en leur faveur, et par quelle aveugle prévention aimez-vous mieux leur manquer que de déposer vos erreurs.

Mais, que dis-je! et d'ailleurs, tout fidèles que vous êtes dans la créance, n'est-ce pas à vous-mêmes, mes chers auditeurs, que je puis adresser le même reproche? Catholiques dans la foi et par la foi, l'êtes-vous également dans les œuvres et par les œuvres? et sans m'écarter de mon sujet, vous savez quel est l'efficace du sacrifice de nos autels pour le soulagement des morts et pour leur délivrance; vous en êtes instruits : mais en avez-vous plus de zèle à les secourir? Quel usage faites-vous d'un moyen qui vous est si facile et si présent? L'injustice de votre part va encore plus loin; et combien de fois arrive-t-il que ce qu'eux-mêmes, dans leurs dernières volontés, ils ont prescrit sur cela, par une sage prévoyance et pour le repos de leurs âmes, demeure sans exécution? pourquoi? par un oubli criminel, par une négligence affectée, par une monstrueuse insensibilité? Hélas! des pères, des mères, des parents ordonnent; des enfants, des héritiers s'engagent et leur promettent; mais dès que la mort les a enlevés et qu'on ne les voit plus, ordres, engagements, promesses, tout s'évanouit.

Troisième point. Sacrifice d'impétration pour obtenir les grâces de Dieu. Deux sortes de grâces que nous obtenons par ce sacrifice : 1° grâces spirituelles; 2° grâces même temporelles.

1° Grâces spirituelles. Tout ce que l'Eglise demande à Dieu, c'est par les mérites de Jésus-Christ qu'elle le demande et qu'elle l'obtient. C'est pourquoi elle finit ainsi toutes ses prières : *Par Notre Seigneur Jésus-Christ votre Fils, qui vit et règne avec vous dans les siècles des siècles.* Or, où peut-elle mieux, où peut-elle plus efficacement em-

ployer les mérites et la médiation de Jésus-Christ, que dans le sacrifice de l'autel, où Jésus-Christ en personne est la victime, et où elle offre le corps et le vrai sang de ce puissant Médiateur? *Dans les jours de sa vie mortelle*, dit saint Paul, *il fut exaucé par la révérence qui lui était due* (Heb. 5). Est-il moins digne dans son sacrement de ce même égard pour sa divinité, et quand, en qualité de sacrificateur et de sacrifice tout ensemble, il s'intéresse pour nous et qu'il prie, est-il rien que nous n'ayons droit de nous promettre, et rien qui nous puisse être refusé, surtout si les grâces que nous demandons par son entremise, sont plus selon les vues et l'esprit de Dieu? Car, il y en a de différentes espèces; et celles qui regardent l'âme, son avancement, son salut, appelées pour cela *grâces spirituelles*, sont incomparablement au-dessus des autres.

Aussi est-ce particulièrement pour ces sortes de grâces que l'Eglise présente le sacrifice. Elle ne l'offre jamais qu'elle ne demande pour le troupeau fidèle, et spécialement pour tous ceux qui assistent à cet acte de religion, qu'ils soient admis au nombre des élus, et préservés de la damnation éternelle; qu'ils entrent un jour dans la société des saints, et que Dieu, dès ce monde, les comble de toutes les bénédictions célestes; que, par une conduite toujours innocente et pure, ils évitent tout ce qui pourrait les séparer de lui, et qu'une fidélité inviolable, jusques au dernier soupir de la vie, les attache sans relâche à ses commandements. Mais parce que ces demandes sont générales, et que, suivant les diverses occurrences, nous avons plus de besoin, tantôt d'une grâce, et tantôt de l'autre, l'Eglise encore, dans le cours du sacrifice, a autant de prières propres pour demander, tantôt une foi vive, tantôt un ardent amour de Dieu, tantôt la charité envers le prochain, ou l'humilité dans les sentiments, la patience dans les peines, ou la force contre les tentations; quelquefois l'extirpation des vices et des habitudes criminelles; d'autres fois l'extinction des schismes et des hérésies : chaque chose en détail, selon qu'elle est plus nécessaire dans les conjonctures présentes. Quelle matière à nos réflexions, dans ces moments précieux où un Dieu s'immole pour nous! quelle occasion favorable pour lui exposer chacun les misères et les besoins de notre âme! Nous les éprouvons tous les jours, nous nous en plaignons amèrement : nous nous plaignons, dis-je, du penchant de notre cœur qui nous entraîne; de la tyrannie de nos passions qui nous dominent; des illusions du monde qui nous enchantent; de nos sécheresses, de notre indifférence pour Dieu et pour tout ce qui regarde son service; de l'instabilité de nos résolutions; du peu de progrès que nous faisons. C'est un bien de ressentir nos maux; et ce serait le dernier malheur de ne les pas connaître et de n'en être pas touchés. Mais si nous les ressentons et si nous les déplorons sincèrement, que ne courons-nous donc au remède? que ne profitons-nous d'un temps où nous pouvons avec plus de fruit réclamer l'assistance divine, et que n'assistons-nous à l'autel, tandis *qu'on y exerce l'ouvrage de notre rédemption* (Offic. Eccl.)? N'est-ce

pas là que se dispensent plus libéralement les grâces du salut? et n'est-ce pas à ceux qui les demandent alors avec plus de recueillement, plus d'attention, plus de ferveur et de zèle, qu'elles sont accordées avec moins de réserve?

2° Grâces même temporelles. Elles peuvent être l'objet de nos prières, et Dieu ne nous défend point de les demander. Dans la loi de Moïse, il y avait des hosties pacifiques, soit pour reconnaître les bienfaits de Dieu déjà reçus, soit pour en obtenir de nouveaux; et ces bienfaits n'étaient communément, dans cette loi de servitude, que des avantages humains. David obtint par des sacrifices que son empire fût délivré de la peste qui le désolait; Onias obtint de même la santé d'Héliodore, et ainsi de bien d'autres dont il est parlé dans les saints livres. Or, suivant la pensée de saint Chrysostome et de saint Augustin, le sacrifice de la loi nouvelle contient éminemment et réunit en soi toutes les propriétés des anciens sacrifices : par conséquent il n'y a point à douter que Dieu ne l'agrée, lors même qu'il lui est offert pour des biens temporels, dès qu'ils ne sont point contraires aux desseins de sa providence. Saint Chrysostome explique du sacrifice de l'autel, ces paroles de l'apôtre à son disciple Timothée : *Ayez soin, je vous conjure, qu'on fasse des supplications, des vœux, des demandes pour les rois et pour toutes les personnes d'un haut rang, afin que nous vivions, eux et nous, dans la tranquillité et la paix* (1. Timoth. 2). Quand nous sacrifions à Dieu, et que, sans effusion de sang, nous lui présentons la victime, dit saint Cyrille de Jérusalem, nous prions pour la prospérité des empereurs, pour le succès de leurs armes, pour la guérison des malades, pour la consolation des affligés, pour quelque sujet que ce soit de même nature, où nous voulons attirer sur nous le secours et la protection du ciel.

Ce n'est donc point traiter indignement les sacrés mystères ni les profaner, que d'employer les mérites de Jésus-Christ même à obtenir de telles grâces. Et n'est-ce pas ce que fait l'Eglise, et ce qu'elle a fait dans tous les temps? Elle offre le sacrifice pour les fruits de la terre et la fertilité des campagnes, pour l'heureuse issue d'une entreprise et le gain d'un procès, pour le soutien d'une famille, pour la conservation ou le rétablissement de la santé, et le reste. En quoi nous ne pouvons assez admirer la condescendance toute paternelle et l'immense charité de notre Dieu. Il se prête, s'il m'est permis d'user de ce terme, et il veille à tous nos intérêts. Mais est-ce à lui que nous avons recours? dans toutes les affaires qui nous surviennent, les patrons dont nous recherchons d'abord l'appui, sont-ce les ministres du Seigneur, sont-ce les prêtres? et parmi les moyens que nous prenons pour réussir, le sacrifice de nos autels est-il, comme il le devrait être, notre première ressource? C'est toutefois la plus convenable et la plus certaine; mais avec cette condition essentielle, qu'elle ne soit mise en œuvre que pour de justes causes et des intérêts légitimes. Car de présenter le sacrifice, ce sacrifice de louange, ce sacrifice de propitiation, ce sacrifice d'impétration; de l'offrir, dis-je, pour avoir de

quoi contenter nos passions, de quoi nourrir nos cupidités, de quoi flatter notre orgueil, de quoi fomenter tous nos désordres, ne serait-ce pas l'usage le plus abominable? ne serait-ce pas de tous les abus le plus énorme? Cependant, tout énorme qu'il est et qu'il nous doit paraître, est-il sans exemple?

QUATRIÈME JOUR.

Jésus-Christ conversant avec les hommes dans l'Eucharistie.

SERMON SUR LES ENTRETIENS INTÉRIEURS AVEC J.-C.

Dans le Saint-Sacrement.

In terris visus est, et cum hominibus conversatus est.
Il s'est fait voir sur la terre, et il y a conversé avec les hommes.
(Baruch., ch. 3.)

Ce fut pendant sa vie mortelle que le Fils de Dieu parut sur la terre, et qu'il se fit entendre sensiblement aux hommes, en leur annonçant son Evangile. Ce temps est passé : ce Dieu-Homme, depuis son ascension au ciel, a disparu : mais, vous le savez, chrétiens, il ne s'est point pour cela séparé de nous, il ne nous a point quittés; sa parole y était engagée, et il l'avait promis solennellement à ses disciples assemblés sur la montagne des Olives, pour y être témoins de son triomphe. Car *voilà*, leur dit-il dans ce dernier adieu qu'il leur fit, *Voilà que je suis avec vous jusques à la fin des siècles* (Matth. 28). Il y est en effet, et ce qui doit plus nous toucher, il y est comme un ami qui se communique à nous, qui converse avec nous, et qui nous permet de traiter nous-mêmes et de converser avec lui. Pieux et saints entretiens; sacrés colloques entre Jésus-Christ et l'âme fidèle. Que n'en connaissons-nous toute la douceur et les avantages inestimables! Il ne tient qu'à nous, puisqu'il ne dépend que de nous d'en faire l'épreuve, et qu'on ne peut mieux les connaître que par l'expérience. C'est ce qui faisait dire au prophète : *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux* (Psal. 33). Prenez garde : il ne disait pas : Voyez d'abord, et puis vous goûterez; mais il disait : Goûtez, et par là vous verrez, vous apprendrez, vous connaîtrez. Je viens donc vous inviter, mes chers auditeurs, non point encore à la table de Jésus-Christ, mais à son autel et devant son tabernacle. C'est là qu'il vous attend pour vous faire part de ses plus intimes communications, et c'est en son nom que je vous y appelle. Je viens vous expliquer quel heureux commerce vous pouvez avoir avec Jésus-Christ, soit en l'écoutant, soit en lui répondant; et pour vous proposer tout mon dessein en deux paroles, je veux vous apprendre comment Jésus-

Christ nous parle dans son sacrement : premier point ; et comment nous-mêmes, dans ce sacrement, nous devons parler à Jésus-Christ : second point. Matière dont peut-être vous n'avez point été jusques à présent assez instruits, et qui mérite par son importance toute votre réflexion.

PREMIER POINT. Comment nous parle Jésus-Christ dans son sacrement. Il nous parle intérieurement, il nous parle affectueusement, il nous parle utilement, il nous parle à tous et en tout temps. J'aurais dans ces quatre articles de quoi fournir à un discours entier. J'abrége, et je me contente d'en tracer ici une idée générale.

1° Il nous parle intérieurement. Il y a une voix de Dieu secrète et tout intérieure. Elle n'éclate point, elle ne fait sur les sens nulle impression ; mais imperceptiblement et sans bruit, elle va jusques à l'oreille du cœur, et se fait entendre à l'âme. Ainsi Dieu se faisait-il entendre à Jérusalem : *Je la conduirai dans la solitude, et là je lui parlerai au cœur* (Osée. 2). Ainsi se faisait-il entendre au prophète royal, comme ce saint roi nous le marque lui-même : *J'écouterai ce que le Seigneur me dit au dedans de moi-même* (Psal. 34). Ainsi le bon pasteur se fait-il entendre à ses brebis : *Je les connais, elles me connaissent, et elles entendent ma voix* (Joan. 10). Or, voilà comment Jésus-Christ nous parle dans son sacrement. Certaines lumières dont il éclaire l'esprit, certains sentiments qu'il excite dans le cœur : tel est son langage. Langage muet, mais qui, dans un moment, en dit plus mille fois, et en apprend plus que toute l'éloquence humaine n'en peut exprimer. Langage intelligible à l'âme fidèle, recueillie, comme Madeleine, aux pieds de Jésus-Christ, et selon la comparaison de l'Ecriture, recevant en silence la divine parole comme une rosée qui découle sur elle et la pénètre. Vous ne l'entendez pas, mondains ; ce langage, vous ne le comprenez pas : pourquoi ? parce que vous ne vous mettez jamais en disposition de l'entendre ni de le comprendre ; parce que vous êtes tout répandus au dehors et tout extérieurs ; parce que, dans la maison même de Dieu, et jusque dans le sanctuaire, vous ne savez point rentrer en vous-mêmes, que vous ne le voulez point ; que par mille pensées vaines et sans arrêt, par mille souvenirs, mille soins qui vous occupent, vous tenez toutes les avenues de votre cœur fermées à cette manne céleste. Mais ouvrez-le, autant qu'il est en votre pouvoir ; mais appliquez-vous, et prenez toutes les mesures convenables pour vous rappeler à vous-mêmes devant l'autel du Seigneur, et pour éloigner les obstacles qui vous rendent sourds à sa voix : ce ne sera point en vain : ce qui n'était pour vous qu'obscurité et que ténèbres, se changera dans un plein jour ; ce que vous traitiez de repos oisif et d'heures inutilement consumées, vous deviendra un temps précieux ; vous ferez vos plus chères délices de ce qui vous semblait insipide et sans goût, et votre peine alors ne sera plus de demeurer en la présence du sacrement de Jésus Christ, mais de vous en retirer.

2° Il nous parle affectueusement. Dans ce sacrement d'amour,

peut-il parler autrement que par amour et qu'avec amour? Il disait à ses apôtres, dans la dernière cène, et dans ce long et admirable discours qu'il leur tint : *Je ne vous donnerai plus le nom de serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ; mais vous êtes mes amis ;* et comme entre les amis il n'y a rien de caché, *c'est pour cela que je vous ai découvert tout ce que j'ai appris de mon Père* (Joan. 15). Voilà ce qu'il dit encore aux âmes dévotes qui le viennent visiter, et voilà comment il se comporte à leur égard. En leur parlant, il accompagne, et, pour m'exprimer de la sorte, il assaisonne ses paroles de toute l'onction de sa grâce. Qui peut dire quels sont les merveilleux effets de cette onction divine? Est-il une âme si froide que tout à coup elle n'enflamme, une âme si dure qu'elle ne fléchisse et n'attendrisse, une âme si lente et si endormie qu'elle ne remue et dont elle ne réveille toute l'activité? David, à la seule vue de l'arche d'alliance, sentait son cœur tressaillir d'une sainte joie, et ne la pouvait même tellement contenir dans le secret de son âme, qu'elle ne se communiquât jusques à sa chair et à tous ses sens. Du moment que Marie, enceinte de Jésus, et le portant dans ses chastes flancs, salua Elisabeth, Jean-Baptiste, renfermé lui-même dans le sein de sa mère, ressentit la présence de ce Messie, et fut rempli d'une subite allégresse. Impressions vives et pénétrantes qui ravissaient les saints, qui les transportaient hors d'eux-mêmes, qui les plongeaient dans les plus profondes et les plus douces contemplations, qui quelquefois leur faisait verser des torrents de larmes, qui, sans fatigue, sans ennui, les attachaient devant l'adorable sacrement pendant les heures et presque les journées entières. Que votre parole est touchante, Seigneur! qu'elle est insinuante! c'est ce que chante l'Eglise dans l'office de cette fête. Mais, hélas! que sert-il que Jésus-Christ nous parle, ou qu'il soit ainsi disposé à nous parler, si nous n'allons à lui, si nous ne nous rendons assidus auprès de lui; si même nous le fuyons, bien loin de le rechercher, et si, par le plus injuste et le plus faux de tous les préjugés, nous regardons comme une gêne de converser quelques moments avec lui?

3° Il nous parle utilement : c'est pour notre bien. Et que nous dit-il en effet, de quoi nous entretient-il? des voies où nous devons marcher, et qu'il nous enseigne; des écueils que nous devons éviter, et qu'il nous découvre; des vaines opinions, des erreurs dont nous nous laissons préoccuper, et dont il nous détrompe; des degrés de sainteté, de perfection où nous pouvons avec son secours nous élever, et où nous sommes appelés. Il nous représente nos fautes, il nous reproche nos relâchements et nos tiédeurs, il ranime notre ferveur et notre zèle. En quelque situation que nous nous trouvions, il s'y conforme, et il y proportionne ses grâces et ses inspirations. Manquons-nous de courage, il nous fortifie; nous défions-nous de nous-mêmes, il nous rassure; dans nos délibérations, il nous dirige: dans nos incertitudes et nos irrésolutions, il nous détermine; si nous sommes assaillis de la tentation, il nous soutient; si nous sommes

affligés, il prend part à nos peines et les adoucit : tout cela par les vues qu'il nous donne, et les différentes considérations qu'il nous suggère. De sorte que l'âme, sans bien savoir comment, se trouve tout autre qu'elle n'était. Elle apprend ce qu'elle doit faire, elle connaît de quoi elle doit se préserver, elle revient de ses illusions, elle gémit de ses chutes passées, elle aspire à de nouveaux progrès; son feu se rallume, ses forces renaissent, ses craintes, ses doutes se dissipent. Plus de difficultés qui l'étonnent, plus de troubles qui l'agitent, plus de chagrins qui l'abattent. Le calme règne dans cette âme; tout y est en paix.

Que dirais-je même de ces faveurs plus particulières qu'elle reçoit quelquefois? que dirais-je de ces élévations vers Dieu, de ces connaissances qu'elle acquiert de l'être de Dieu, des grandeurs de Dieu, des mystères, des conseils de Dieu? Car étant comme abîmée en Jésus-Christ, ne l'est-elle pas dans le sein de la Divinité même, et que n'y voit-elle pas? Ce sont là, j'en conviens, des dons extraordinaires : mais ces dons singuliers et si relevés, où les obtient-on, et où doit-on plutôt les obtenir, que devant le sacrement d'un Dieu qui en est le dispensateur?

4° Il nous parle à tous et en tout temps. Que disait Moïse aux Israélites, leur annonçant la loi du Seigneur, et voulant leur faire connaître la prééminence du peuple de Dieu au-dessus de tous les autres peuples? *Non*, s'écriait-il, *il n'y a point de nation qui ait des dieux aussi proche d'elle que notre Dieu l'est de nous, ni d'un accès aussi facile pour elle que notre Dieu l'est pour nous* (Deut. 4). Le saint législateur ne faisait parmi le peuple nulle distinction ni des grands, ni des petits, ni des riches, ni des pauvres; mais il leur donnait à entendre que le Dieu d'Israël n'avait acception de personne; et cette admirable condescendance, cette égalité, où paraît-elle davantage que dans le sacrement de l'autel? C'est là que Jésus-Christ nous parle, et qu'il nous parle à tous sans exception : nul n'est exclu de ces salutaires entretiens. Grands du monde, ce serait, selon les vains sentiments de l'orgueil dont vous êtes enflés, dégénérer de votre grandeur et l'avilir, que de traiter avec les petits et avec les pauvres. Parce que la Providence les a réduits dans des états au-dessous de vous, et qu'il lui a plu de vous élever sur leurs têtes, à peine daignez-vous les favoriser d'un regard, bien loin de les admettre auprès de vos personnes, et de vous familiariser avec eux. Prenez garde, toutefois, et ne vous y trompez pas : l'entrée de vos palais leur est interdite, mais la maison de Dieu leur est ouverte; ce n'est point à la porte de cette sainte demeure qu'ils doivent se tenir, ce n'est point aux derniers rangs que leurs places sont marquées : il leur est libre de s'avancer jusques aux pieds de Jésus-Christ : car il est toujours le Sauveur de tous les hommes, et ce qu'il disait autrefois, il le dit encore : *Laissez ces petits venir à moi* (Marc. 10). Ce sont des pauvres; mais, ajoute-il, *c'est aux pauvres que mon Père m'a envoyé prêcher l'Evangile* (Luc. 4). Il les reçoit donc, il leur dispense la parole du salut et de la vie éter-

nelle : c'est même avec ces âmes simples et humbles qu'il aime spécialement à s'entretenir. Tellement qu'il semble que moins il les a avantagés selon l'ordre de la nature, plus il se montre libéral envers eux, selon l'ordre de la grâce : et que moins il leur a départi de biens temporels, plus il les enrichit de biens spirituels.

Vous me demandez s'il y a pour cela des heures privilégiées, et des temps plus favorables les uns que les autres. Ah! chrétiens, voici dans une dernière circonstance, un nouveau trait de la bonté de notre Dieu et de son amour pour nous : comme Jésus-Christ nous parle à tous, il nous parle en tout temps Les princes de la terre ont leurs heures et leurs moments qu'il faut étudier avec soin, et souvent attendre avec une patience infatigable. Quelques paroles de leur bouche, voilà tout ce qui vous est accordé : il faut se retirer dans l'instant, pour ne se rendre point importun. Encore ne s'expliquent-ils pas communément par eux-mêmes; ils emploient des bouches étrangères qui vous parlent en leur nom et vous déclarent leurs volontés. Il n'y a qu'un maître aussi bon que vous, Seigneur, avec qui l'on n'ait point tant de mesures à garder, ni tant d'obstacles à vaincre. Car avant de s'introduire auprès d'un grand du siècle, ou auprès de ceux qui le représentent par l'autorité dont il les a revêtus, combien y a-t-il de barrières à franchir? Vous seul, aimable Sauveur, êtes toujours prêt à me parler, non-seulement par vos ministres, mais immédiatement et par vous-même. La nuit, le jour, le matin, le soir, en quelque conjoncture que je me présente à vous, jamais vous ne me refusez de vous communiquer à moi; ma présence ne vous lasse point, ne vous importune point, ne vous rebute point. Si la piété me porte à prolonger le temps que je passe devant vous, quelque étendue que je lui donne, non-seulement vous n'en êtes point offensé, mais vous vous en faites un plaisir, et vous m'en faites un mérite. Heureux, si c'était là l'unique ou du moins le plus ordinaire exercice de ma vie.

Second point. Comment nous devons parler à Jésus-Christ dans son sacrement. Parlons-lui, 1° avec respect; 2° avec amour; 3° avec confiance; 4° avec persévérance. Quatre dispositions essentielles pour bien rendre à Jésus-Christ nos devoirs et pour profiter de l'avantage que nous avons de le posséder dans le sacrement de l'autel, et de pouvoir l'y entretenir.

1° Avec respect. Le respect, à l'égard des grands du monde, va jusqu'à nous éloigner d'eux; ou, si l'on peut les approcher, du moins est-il du respect alors de se taire et de ne leur point adresser la parole qu'ils ne l'aient permis. Ce n'est point là le respect que Jésus-Christ exige de nous, puisqu'au contraire toutes les voies nous sont aplanies pour aller à lui, et qu'il nous est libre de lui parler selon que nos propres intérêts et les sentiments de religion nous y engagent. Mais ce qu'il attend et ce qui lui est bien dû, c'est, outre la composition extérieure du corps, le recueillement intérieur et l'atten-

tion de l'esprit : l'un sert à l'édification, l'autre excite et nourrit la dévotion. Car, sans insister précisément sur l'outrage fait à Jésus-Christ, de quelle édification peut-il être, que dis-je ! quel scandale n'est-ce pas de voir des chrétiens, des fidèles, dans des contenances et des postures indécentes au pied de l'autel où ils reconnaissent présent le Dieu qu'ils adorent ? Est-ce ainsi qu'on lui parle ? est-ce ainsi même qu'on ose parler à un homme, à un prince de la terre ? Ce n'est pas assez; et d'ailleurs comment accorder avec cela, comment avoir et conserver ce recueillement, cette attention de l'esprit, cette dévotion si nécessaire dans un commerce aussi étroit que l'est celui de Jésus-Christ et de l'âme chrétienne ? On parle à ce Dieu sauveur sans lui parler ; c'est-à-dire, qu'on lui parle sans penser à ce qu'on lui dit, et sans le savoir. On prononce des prières, on récite des offices : ces prières, en soi, ces offices sont bons et saints ; mais, dès que la réflexion y manque, qu'est-ce autre chose que des paroles qui frappent l'air, comme les sons d'une cymbale retentissante ? Si l'on se tient dans une espèce de méditation, c'est un silence paresseux, et une méditation vague, où l'esprit ne s'attache à rien, où il s'égare sans cesse, où il reçoit tous les objets qui se présentent, et perd de vue l'unique objet dont il doit être occupé ? O que ne sommes-nous pénétrés autant que l'était Abraham, de la grandeur et de la majesté du Dieu à qui nous parlons ! je sais, disait ce père des croyants, je sais à qui je parle ; je sais que c'est à mon Seigneur et à mon Dieu ; et en présence d'un tel maître, que suis-je, moi vil insecte, moi, cendre et poussière ! Cette idée, fortement et profondément gravée dans nos esprits, nous arrêterait, nous fixerait, nous absorberait en Jésus-Christ.

2° Avec amour. Il est bien juste de rendre à Jésus-Christ amour pour amour ; et si nous ne sommes absolument insensibles, pouvons-nous lui parler sans amour, dans un sacrement où il nous parle si affectueusement lui-même ? Peut-être cet amour n'est-il pas encore dans nos cœurs assez ardent; mais faisons quelque effort pour l'y allumer. Demandons à Jésus-Christ même qu'il répande sur nous et dans nous quelques étincelles du ce feu divin qu'il est venu apporter sur la terre et dont il veut qu'elle soit toute embrasée. Repassons dans notre souvenir tant de motifs capables de toucher les âmes les plus indifférentes et d'en amollir toute la dureté. Pensons à la Providence toute miséricordieuse, et à la charité d'un Dieu qui habite parmi nous, qui s'associe en quelque manière avec nous, qui se donne à nous, qui n'a en vue que nous dans le sacrement qu'il a institué, et qui n'y est que pour nous. Est-il un cœur qui ne soit ému de ces réflexions; et dès que le cœur s'émeut et qu'il commence à aimer, combien devient-il éloquent à s'expliquer ? On se plaint quelquefois de la sécheresse où l'on se trouve dans les visites du saint Sacrement. Que fais-je là, dit-on ? à peine y ai-je été quelque temps, que je taris tout d'un coup, et que je n'ai plus rien à dire. La réponse est prompte et courte : aimez; ce seul mot comprend tout et satisfait

à tout. Une âme éprise d'amour pour le divin Epoux ne manque point de sentiments qui l'appliquent, qui la remplissent, qui l'affectionnent. Il n'y a pour elle ni ennui, ni dégoût à craindre. Plus elle parle à son Seigneur et à son bien-aimé, plus elle veut lui parler; et les heures, dans ce saint exercice, passent comme des moments. Tout le mal est donc que nous n'aimons pas. De là l'extrême froideur où nous sommes; mais d'où, avec la grâce de Jésus-Christ, avec plus de résolution et un peu plus de violence, il ne tient qu'à nous de sortir. Du reste, ô mon Dieu! quel renversement, quelle honte qu'il nous faille des violences et des efforts pour vous aimer et pour vous témoigner notre amour!

3° Avec confiance. En qui nous confierons-nous, si ce n'est en celui qui, dans son sacrement, veut être le pasteur de nos âmes, notre aliment, notre soutien, notre guide, notre refuge, notre intercesseur auprès de son Père, notre sanctificateur, notre salut? car c'est sous toutes ces qualités que nous devons considérer Jésus-Christ dans les secrets entretiens que nous avons avec lui. Parlons-lui comme à notre pasteur : Je suis de votre troupeau, Seigneur, et c'est à ce troupeau chéri que vous avez dit : *Ne craignez point, parce qu'il a plu à votre Père céleste de vous destiner son royaume et de vous le donner* (Luc. 12). En vertu, Seigneur, de vos mérites, je l'attends, ce royaume où je vous verrai sans voile, et où vous ferez rejaillir sur moi le rayon de votre gloire. Parlons-lui comme à notre guide et notre conducteur : *Enseignez-moi vos voies, dirigez-moi, Seigneur, dans la route que je dois suivre* (Psal. 24), et qui me doit conduire à vous. Parlons-lui comme à notre soutien et à notre protecteur : *Vous m'avez appelé, Seigneur, à votre Eglise : vous m'y avez placé comme dans un pâturage fertile et abondant. Vous avez préparé pour moi une table, où je prends des forces contre tous les ennemis qui m'attaquent, visibles et invisibles* (Psal. 22). Parlons-lui comme à notre médiateur : Ah! Seigneur, j'ai péché, je pèche sans cesse; *je suis une brebis égarée : daignez me rechercher* (Psal. 118) et me remettre en grâce. Parlons-lui comme à notre sanctificateur : C'est votre sacrement, Seigneur, c'est ce calice, *ce vin salutaire qui fait les vierges, qui fait les saints* (Zach. 9); quand serai-je de ce nombre, quand serai-je de ce *peuple choisi en qui vous mettez vos complaisances?* De vouloir parcourir ici tout ce qu'inspire une confiance chrétienne, ce serait une matière inépuisable. Chacun sait son état, ses misères, ses besoins, ce qu'il voudrait corriger, ce qu'il voudrait obtenir; et voilà ce que nous devons exposer à Jésus-Christ, lui développant tous les plis et tous les replis de notre cœur, lui confiant tous nos desseins, tous nos projets, tous nos désirs, toutes nos répugnances, toutes nos inquiétudes, toutes nos peines. Non pas que par lui-même il ne connaisse tout cela; mais il aime que nous lui en parlions comme s'il l'ignorait, parce qu'il veut que nous lui marquions notre confiance. Ce n'est point par une abondance de paroles que l'on s'énonce: souvent la bouche ne dit rien, mais l'âme sent, et qu'est-ce que ce sentiment?

qu'il est touchant, qu'il est consolant, qu'il est efficace et puissant! A l'exemple de ce disciple favori qui reposa sur le cœur de Jésus-Christ, on s'endort tranquillement entre ses bras et dans son sein. Quel mystérieux sommeil! quel repos!

4° Avec persévérance. On n'acquiert pas tout d'un coup une sainte familiarité avec Jésus-Christ. Il y eut pour le peuple d'Israël des déserts à passer, avant que d'arriver à cette terre promise où coulait le lait et le miel; et pour une âme qui veut se former aux entretiens intérieurs avec le Fils de Dieu et aux fréquentes visites de son divin sacrement, il y a d'abord, ainsi que je l'ai déjà remarqué, des aridités et des dégoûts à soutenir. On n'est point encore fait à un exercice si sérieux, et, parce qu'il en coûte pour cela, on se rebute et on quitte tout. Mais si l'on persévérait; si l'on avait la même constance que cet ami dont il est dit dans l'Evangile, que malgré les refus de son ami, il se tenait toujours à la porte, il appelait toujours et continuait de frapper, alors, par une heureuse habitude, le goût succéderait à l'ennui. Car l'usage accoutume à tout, et mille expériences nous font voir que les pratiques dont on s'accommodait le moins, et à quoi l'on ne croyait pas pouvoir jamais s'assujettir, sont justement celles où l'on se porte dans la suite avec plus d'attrait. Mais, dès les premières difficultés qui se rencontrent, l'esprit se révolte, on demeure sans poursuivre ce qu'on avait commencé, et l'on ne va pas plus loin. Hé! combien de conversations soutient-on dans le monde qui déplaisent, qui fatiguent? On le fait par honneur; on le fait par une politesse et une bienséance mondaine : autrement, ce serait détruire la société civile, ce serait ne pas savoir vivre. Quoi donc! n'y aurait-il qu'en matière de piété, et qu'à l'égard de Jésus-Christ, qu'on n'apprendra point à se captiver, au moins pendant quelque temps, et qu'on manquera de persévérance?

C'est à peu près le même reproche que fit le Sauveur du monde à ses apôtres : *Vous n'avez pu veiller seulement une heure avec moi* (Matt. 26). De là, permettez cette expression, de là, dis-je, cette affreuse solitude où nous le laissons. J'entre dans le lieu saint; et qu'est-ce à mes yeux que cette maison de Dieu? je le répète, c'est un désert, et le désert le plus abandonné. Je porte de tous côtés la vue, et nul ne se présente à moi. Personne en la compagnie de Jésus-Christ, personne qui rende ses devoirs à Jésus-Christ, personne qui s'entretienne avec Jésus-Christ. Dans la surprise où cela me jette, je me demande à moi-même : Où est-ce que je suis? est-ce ici le temple du Seigneur? est-ce là l'autel où il réside? est-ce là son sanctuaire, son tabernacle? Si c'était le palais d'un roi, j'y verrais une cour nombreuse; si c'était un lieu de spectacle, j'y verrais une foule d'auditeurs et de spectateurs; si c'était une académie de jeu, j'y verrais une multitude assemblée et toute occupée d'un vain passe-temps : mais c'est la demeure du Dieu de l'univers, et je l'y trouve seul! quelle indignité! quel opprobre!

Quoi qu'il en soit, chrétiens auditeurs, ne perdons pas un avantage

aussi estimable qu'il l'est de pouvoir converser avec Jésus-Christ. C'est un honneur que nous ne pourrions acheter trop cher. Quand donc il nous est accordé si libéralement, combien sommes-nous coupables de le négliger! Allons écouter ce Dieu sauveur et lui répondre; il nous sera permis en même temps de lui faire nos demandes, et il ne refusera point de nous honorer lui-même de ses réponses. Alors nous pourrons dire comme l'Apôtre : *Notre conversation est dans le ciel* (Phil. 3), puisqu'elle est avec le Dieu du ciel.

CINQUIÈME JOUR.

Jésus-Christ se multipliant en quelque manière dans l'Eucharistie, et nourrissant les âmes fidèles.

SERMON SUR LA FRÉQUENTE COMMUNION.

Ego sum panis vivus, qui de cœlo descendi : si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum; et panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vitâ.

Je suis le pain vivant, qui suis descendu du ciel : si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement; et le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour la vie du monde. (S. Jean, ch. 6.)

De tous les miracles du Fils de Dieu, un des plus éclatants, ce fut sans doute cette prodigieuse multiplication qu'il fit des pains, en faveur d'une multitude de peuple qui l'avait suivi dans le désert. De cinq pains, il nourrit jusques à cinq mille personnes, et des restes même il y eut encore de quoi remplir douze corbeilles. Image bien naturelle, disent les interprètes et les docteurs, de cet auguste sacrement que le Seigneur nous fait distribuer à sa sainte table, et qu'il nous donne comme un pain de vie pour la nourriture de nos âmes. C'est là qu'il se multiplie en quelque sorte, et que ses ministres, sans diviser ni partager son sacré corps, le dispensent, par son ordre, à chacun des fidèles qui le demandent, et qui viennent se présenter pour le recevoir. Divin et salutaire aliment, où nous participons par la communion, mais dont nous ne profitons point assez, parce que nous n'en savons pas user selon qu'il le faut et que nous le pouvons. Il est donc, mes chers auditeurs, d'une conséquence infinie de vous apprendre l'usage que vous en devez faire, et de vous découvrir deux écueils que vous avez également à éviter : car je prétends ici traiter avec vous de bonne foi; je prétends, sur l'importante matière dont j'ai à vous parler, ne me laisser prévenir d'aucun des préjugés ordinaires. La vertu consiste dans un juste milieu, et elle ne se porte à nulle extrémité. Or, examinant avec la balance du sanctuaire, et dans un esprit d'équité, notre conduite la plus commune touchant la fréquentation du sacrement de l'autel, je trouve deux excès à corri-

ger : l'un de communier trop aisément et trop souvent ; l'autre, de communier trop difficilement et trop rarement. Usage de la communion trop fréquent quelquefois dans les uns : premier point ; usage de la communion trop rare dans les autres : second point. Sujet où je pourrais craindre de refroidir les âmes pieuses, et de ralentir leur ardeur pour la communion, si je ne prenais sur cela les précautions nécessaires. A Dieu ne plaise que j'autorise l'erreur de ces faux zélés, dont l'extrême sévérité ne tend qu'à éloigner des sacrements, et en particulier de l'Eucharistie. Ce n'est point là ce que je me propose, comme la suite vous en convaincra. Ecoutez-moi, s'il vous plait, et commençons.

Premier point. Usage de la communion trop libre quelquefois dans les uns et trop fréquent. A le considérer en lui-même, il ne peut être trop fréquent, puisque, selon l'expresse doctrine du concile de Trente, il serait à souhaiter que tous les fidèles, assistant au divin sacrifice, fussent en état d'y participer chaque jour par la communion. Mais les dispositions que la communion demande, et que nous n'y apportons pas ; mais les fruits que la communion doit opérer dans nous, et qu'elle n'y produit pas, voilà par où l'on peut juger si quelques-uns n'en approchent point trop aisément et trop souvent. Je vais développer ma pensée, et il est important que vous vous appliquiez à la bien comprendre, afin qu'elle ne devienne pour personne un prétexte dangereux et une occasion de scandale.

1° Dispositions que demande la communion, surtout la communion fréquente, et qu'on n'y apporte pas. Je l'ai dit, et il est vrai : le caractère de l'erreur est de porter toutes choses à des excès, ou de relâchement, ou de sévérité. C'est ce que nous pouvons observer au regard de la fréquente communion, où, par une rigueur sans mesure, on a cru ne devoir admettre que des âmes élevées aux degrés les plus éminents de la perfection chrétiennne. De là, le découragement du grand nombre des fidèles, qui, dans le désespoir d'atteindre, au moins sitôt, à ce point de sainteté, se sont retirés du sacrement de Jésus-Christ, et ont dit, comme les Israélites, au sujet de la terre promise : *Le moyen de parvenir là* (Num. 13)? Des âmes très-régulières du reste, des âmes adonnées à la pratique de toutes les bonnes œuvres, ont passé des années entières sans paraître une fois à la sainte table. Elles se sont excommuniées elles-mêmes, intimidées par les discours qu'elles entendaient et par les vaines alarmes qu'on leur donnait. On les a entretenues dans ces erreurs chimériques ; et cet éloignement de la communion, qu'elles devaient craindre comme un mal très-pernicieux, et comme un des plus grands désordres, on le leur a représenté comme une vertu : car voilà de quoi nous avons eu et nous avons tous les jours tant d'exemples ; voilà ce que j'ai cent fois déploré en le voyant, et sur quoi je ne cesserai point de m'expliquer, tant qu'il plaira au Seigneur de me confier le ministère de la divine parole.

Ce n'est donc point là le plan, ce n'est point l'idée que je me forme des dispositions que requiert la communion fréquente. Je veux bien avoir là-dessus quelque égard à la fragilité humaine, et lui remettre quelque chose : mais d'ailleurs je ne dois point oublier la dignité du sacrement, ni la révérence qui lui est due; et je ne puis approuver de fréquentes communions faites sans la préparation qui convient; c'est-à-dire, faites précipitamment et à la hâte, faites sans recueillement et sans attention sur soi-même, faites dans une dissipation habituelle et volontaire, dans un mouvement d'affaires, d'intrigues où l'on aime à s'ingérer, et dont on devrait se retirer; faites dans un état de tiédeur, où l'on se néglige, où l'on se pardonne bien des fautes à qnoi on ne prend pas garde et qu'on traite de bagatelles, où l'on s'élargit la conscience, sous ombre de se garantir des scrupules; faites par coutume, quelquefois même par une espèce d'ostentation, quelquefois par une secrète émulation, par comparaison avec celle-ci ou avec celle-là, quelquefois par une crainte servile et une fausse considération, quelquefois par entêtement et obstination. Quelle matière, si je reprenais article par article, et si j'étalais ce fonds de morale dans toute son étendue! Ce n'est pas tout; et que n'aurais-je point encore à dire de ces communions faites par un vil intérêt? Ministres mercenaires, c'est à vous là-dessus que je pourrais m'adresser. Je ne condamne point un juste honoraire que l'Eglise vous accorde, et je sais, selon la maxime de saint Paul et la pratique de tous les temps, que celui qui sert à l'autel, doit vivre de l'autel; mais de n'y aller que pour cela, mais de ne consacrer le corps de Jésus-Christ que pour cela, mais de n'y participer tous les jours et de ne communier qu'en vue de cela, si bien que, cet avantage temporel ne s'y trouvant plus, on serait prêt d'abandonner et l'autel et le ministère, je demande si l'on est ainsi disposé à la fréquentation du sacrement.

Quoi qu'il en soit, la fréquente communion est bonne, pourvu qu'elle soit réglée. Or, la première et l'une des règles la plus essentielle, c'est celle de saint Paul : *Que l'homme s'éprouve* (I. Cor. 11). Faisons, avant toutes choses, un retour sur nous-mêmes; sondons notre cœur; voyons, sans nous flatter, quel en est l'état, quelles en sont les vues, les intentions, les affections; considérons, selon le langage de l'Ecriture, toutes nos voies; quelle est notre manière de penser, de converser, d'agir; comment nous nous comportons envers Dieu, envers le prochain, à l'égard de nous-mêmes; en un mot, comment nous remplissons tous nos devoirs : et sur cela jugeons de nos dispositions à la communion. Que dis-je! n'en soyons pas juges nous-mêmes, parce que nous serions toujours exposés, ou à nous condamner trop scrupuleusement par une crainte excessive, ou à décider trop légèrement en notre faveur par une aveugle présomption; mais ayons recours à un directeur éclairé, ne lui cachons rien de nos faiblesses, ni rien même de ce qu'il peut y avoir de bien en nous : prenons ses conseils, soumettons-nous à ses décisions, et suivons-les avec confiance.

2° Fruits que la communion fréquente doit opérer dans nous, et qu'elle n'y opère pas. *Vous les connaîtrez par leurs œuvres* (Matth. 7), disait le Fils de Dieu parlant des faux prophètes; et selon la même règle, je dis que nous-mêmes nous connaîtrons si nous devons communier plus ou moins souvent, par le profit que nous tirons de la communion. Qu'un homme, usant chaque jour de viandes solides, demeure toujours également faible, que concluons-nous? ce n'est point aux aliments que nous attribuons le mal; mais nous jugeons que le corps n'est pas bien affecté, et qu'il y a quelque principe vicieux qui arrête la vertu de la nourriture qu'il prend. De là, quoique bonne en elle-même, on la lui retranche; on ne la lui donne qu'avec précaution, qu'avec réserve. Appliquons cette figure : l'aliment de votre âme le plus salutaire, c'est le sacrement de Jésus-Christ. Une communion peut suffire pour vous sanctifier; et quels effets produisent en vous tant de communions? quel changement, quel amendement, quel avancement? Il est donc à craindre que ce ne soit pour vous une nourriture trop forte, et que l'abondance ne vous devienne plus dommageable que profitable.

Ce n'est point là une de ces morales vagues dont on ne voit que très-peu d'exemples : plût au ciel qu'ils ne fussent pas si communs! On communie souvent; mais que remporte-t-on de l'autel? mêmes imperfections, mêmes défauts, mêmes habitudes, même système de vie. On communie souvent; mais en est-on plus rempli de Dieu, plus détaché des intérêts ou des vains amusements du monde, plus zélé pour sa perfection, et moins négligent dans tous ses exercices? On communie souvent, mais en est-on plus circonspect dans ses démarches, plus discret dans ses paroles, plus charitable dans ses sentiments, moins délicat sur les plus légères offenses, et plus facile à les pardonner? On communie souvent; mais quelles violences apprend-on à se faire, en quoi se renonce-t-on, sur quoi se mortifie-t-on, que corrige-t-on dans ses caprices, dans ses hauteurs, dans ses contradictions perpétuelles, dans ses vivacités et ses impatiences? Je passe cent autres points que je pourrais marquer, et où l'on ne voit pas que la fréquente communion opère beaucoup, ni qu'elle fructifie autant qu'elle devrait.

Les premiers chrétiens communiaient souvent, ils communiaient même tous les jours; mais, par la grâce du sacrement, qui les dégageait de tous les intérêts temporels, ils se dépouillaient de leurs biens, vendaient leurs héritages, en partageaient le prix avec leurs frères, ne voulaient rien posséder en propre, et pratiquaient toute la pauvreté évangélique. Ils communiaient souvent; mais, attirés à Dieu par l'efficace du sacrement qui les embrasait d'une ardeur toujours nouvelle, ils s'assemblaient dans le temple, ils redoublaient leurs prières, ils persévéraient dans l'oraison, ils s'exerçaient dans toutes les pratiques du plus pur et du plus parfait christianisme. Ils communiaient souvent; mais, soutenus de ce pain céleste qui les fortifiait, ils étaient à l'épreuve des plus violentes persécutions; de la

table du Sauveur, ils allaient se présenter aux tyrans, affronter les tourments, répandre leur sang, et sacrifier leur vie. Cependant, où m'emporte mon zèle, et ne vais-je pas trop loin? Arrêtons-nous là, et pour ne point décourager les âmes par de si grands exemples, convenons, 1° que la communion, après tout, quelque fréquente qu'elle soit, ne nous rend point impeccables, et que ce n'est pas toujours une raison de s'en abstenir, que de légères fautes qui échappent aux plus vigilants; 2° que c'est même une conduite de Dieu assez ordinaire, de permettre que des âmes, d'ailleurs très-élevées et très-agréables à ses yeux, soient encore sujettes à quelques fragilités qui les humilient, et les préservent ainsi d'un orgueil secret; 3° que les progrès d'une âme sont quelquefois insensibles, de même qu'une jeune plante croît sans qu'on le remarque d'un jour à un autre, et que ces progrès, qui tout d'un coup ne se font point apercevoir, n'en sont pas moins véritables ni moins réels; 4° enfin que sur les fruits qui suivent la communion, comme sur les dispositions qui la précèdent, ce n'est point tant nous-mêmes que nous devons croire, que le ministre qui nous connaît et qui nous gouverne. Principes solides et certains; principes avec lesquels nous pourrons nous conduire prudemment dans une des pratiques où il nous faut plus de circonspection et de réflexion.

Second point. Usage de la communion trop rare dans les autres. Ou ce sont des pécheurs, j'entends des pécheurs pénitents, ou ce sont des justes. Or, ce que j'ai dit autrefois de la fréquente confession, je le dis ici de la fréquente communion; elle est utile aux uns et aux autres, et par conséquent, ni les uns ni les autres ne doivent se tenir trop longtemps éloignés du sacrement.

1° Fréquente communion, utile aux pécheurs. Je parle de ces pécheurs qui se sont reconnus et sont retournés à Dieu. Ce sont des morts ressuscités : car ils étaient morts selon Dieu, et la pénitence leur a rendu la vie; mais, quoique vivants, ils se ressentent encore des blessures mortelles qu'ils avaient reçues : elles ne sont pas tellement guéries, qu'il ne leur en reste une faiblesse extrême. Cependant, tout faibles qu'ils sont, ils ont, pour ne pas retomber, bien des ennemis à combattre et bien des efforts à faire. Ils ont de leur part des passions qui les dominent, des habitudes qui les tyrannisent, de malheureuses concupiscences qui les attirent. Ils ont, de la part du monde, des railleries à essuyer, des respects humains à surmonter, des exemples à quoi résister; combien ont-ils de tentations à repousser de la part de cet esprit de ténèbres, qui les sollicite, qui les presse, qui tourne sans cesse autour d'eux, comme un lion rugissant, pour les dévorer! Ah! Seigneur, au milieu de tout cela, que feront-ils? où iront-ils? Que deviendront toutes leurs résolutions? et sans un secours puissant et présent, que peut-on se promettre de leur persévérance? Or, ce secours, c'est vous-même, Seigneur, c'est votre sacrement. Ainsi l'Eglise nous le déclare-t-elle formellement dans le concile de Trente :

car ce sacrement de salut, dit le saint concile, est comme un antidote le plus excellent, par où nous sommes tout à la fois, et purifiés des fautes journalières, et préservés des fautes grièves. C'est donc pour le pénitent un préservatif contre les rechutes. La grâce attachée au sacrement est pour lui une grâce de combat; et l'effet propre de cette grâce, disent saint Cyrille et saint Thomas, est de dessécher en nous la racine du péché: elle réprime les aiguillons de la chair, elle amortit le feu de la cupidité, elle éteint les traits enflammés de l'ange de Satan; elle le met en fuite, et, suivant la pensée de saint Chrysostome, elle nous rend terribles à toutes les puissances de l'enfer.

De là, il est aisé de voir si c'est une bonne conduite à l'égard du pécheur nouvellement converti, de lui interdire l'usage de la communion jusqu'à ce qu'il ait rempli toute la mesure des œuvres satisfactoires qui lui sont imposées comme le juste châtiment de ses désordres. Est-il raisonnable, dit-on, et paraît-il convenir qu'un homme, une femme, à peine sortis du péché, osent entrer dans la salle du festin, et qu'ils viennent prendre place à une table toute sainte? Où est la bienséance chrétienne? où est l'honneur dû au sacrement le plus vénérable? Enfin, conclut-on, cette séparation même du corps du Seigneur est une pénitence. Mais je réponds, moi : Quelle pénitence, qui prive ce pécheur du moyen le plus nécessaire pour se maintenir dans l'état de sa pénitence! Hé quoi! l'on veut qu'il demeure ferme et inébranlable dans son retour, qu'il détruise ses habitudes vicieuses, qu'il résiste à toutes les attaques, qu'il pare à tous les coups, qu'il remporte mille victoires, tout cela par la grâce divine; et on l'éloigne de la source des grâces! et au milieu des plus rudes combats, on le désarme! et lorsqu'il est plus à craindre que ses forces ne viennent à défaillir, on lui soustrait le pain qui doit les réparer et le conforter! Il est vrai, et je veux bien toujours m'en souvenir, c'est un pécheur : mais on n'entendît autrefois que les pharisiens murmurer et se plaindre que Jésus-Christ reçut les pécheurs et qu'il mangeât avec eux. C'est un pécheur; mais ami de Dieu comme pénitent; mais rétabli dans la maison paternelle et remis au nombre des enfants, comme le prodigue pour qui l'on tua le veau gras, après l'avoir revêtu d'une robe neuve. Dieu de miséricorde, c'est selon vos sentiments que je parle, et vous ne m'en désavouerez point. Gardons-nous toutefois de confondre les états; distinguons le pécheur marchant encore dans la voie de la pénitence, et le juste depuis longtemps confirmé dans les voies de Dieu : ce que nous donnons à l'un, ne l'accordons pas indifféremment à l'autre; mais faisons-en le discernement, pour distribuer à chacun sa portion. Le fidèle économe de l'Evangile, que *le maître a établi sur ses domestiques*, ne laisse manquer personne, mais il leur donne à tous *la mesure de blé qu'il faut, et dans le temps qu'il faut* (Matth. 24).

2° Fréquente communion utile aux justes, soit pour se soutenir et ne pas reculer, soit pour faire toujours de nouveaux progrès et pour s'avancer. Pour se soutenir et ne pas reculer, en tombant dans un

état de tiédeur; pour faire de nouveaux progrès et pour s'avancer, en s'élevant toujours jusqu'à ce qu'ils parviennent au point de perfection où Dieu les appelle. Reprenons : Utile pour se soutenir et ne pas reculer. Malheureuse condition de l'homme, que le poids de la nature corrompue assujettit à tant de vicissitudes! L'âme aujourd'hui la plus fervente, sentira demain son feu se ralentir. Après avoir aujourd'hui formé les plus beaux desseins, et s'être déterminée à tout, elle sera demain chancelante, indécise, irrésolue; les moindres obstacles l'étonneront, et peu à peu elle commencera à déchoir, si elle n'a quelque ressource pour se réveiller de son assoupissement, et pour rallumer sa première ardeur. C'est pour cela que saint Paul exhortait tant les fidèles au renouvellement de l'esprit, qui est un renouvellement de zèle dans le service de Dieu et pour le service de Dieu. Ce grand Apôtre savait que sans cela il n'y a point de piété si bien affermie en apparence et si constante, qui ne s'altère, qui ne se démente, et ne dégénère enfin dans un relâchement où l'on se laisse entraîner plus vite qu'on ne s'en relève.

Or, ce qui doit plus contribuer à ce renouvellement intérieur, c'est sans contredit la communion fréquente. Pour peu qu'on ait quelque fonds, et de crainte, et d'amour de Dieu, il est difficile, quand on approche régulièrement de la table de Jésus-Christ, il n'est pas même moralement possible, qu'au pied de l'autel, où tout inspire le recueillement et la dévotion, on ne soit éclairé de certaines lumières, touché de certains sentiments qui remuent une âme, qui la rappellent à elle-même, qui lui font voir les pertes qu'elle peut avoir faites, ou qu'elle est en danger de faire; qui lui découvrent les piéges où elle pourrait s'engager, et dont elle doit se préserver; qui lui reprochent divers manquements, quoique légers, et diverses infidélités capables de la conduire par degrés à un attiédissement entier, et de la dérouter; qui lui suggèrent les mesures qu'il faut prendre pour prévenir une telle décadence, et pour ne se point écarter de son chemin; qui la piquent, qui l'encouragent, qui redoublent son activité et sa vigilance. Peut-être une communion n'opère-t-elle pas tout cela; mais celle qui la suit achève l'ouvrage que l'autre a commencé. Elles s'aident mutuellement, et contribuent de la sorte à entretenir la santé de l'âme, de même que de bons aliments pris à des temps réglés, entretiennent la santé du corps. Parce que ces troupes, qui marchaient à la suite de Jésus-Christ, n'avaient pas eu soin de pourvoir à leur nourriture, et que tout ce peuple avait passé trois jours sans manger, le Sauveur du monde craignit, ou parut craindre, que dans l'affaiblissement où ils se trouvaient, ils ne vinssent tout à fait à tomber, et qu'ils ne restassent en chemin. Dès que les Juifs se dégoûtèrent de la manne que Dieu leur envoyait du ciel, l'Ecriture nous dit qu'ils furent sur le point de périr tous, et qu'ils allèrent jusqu'aux portes de la mort. Et quand on néglige la communion, qu'elle est trop rare et qu'on est trop longtemps privé de la vertu du sacrement, bientôt le goût des choses de Dieu s'é-

mousse; on se ralentit, on se dérange à l'égard de tous les autres exercices, et insensiblement l'esprit de piété s'éteint. Aussi est-ce par là qu'on a vu bien des personnes se relâcher. La fréquentation des sacrements les gênait; c'était un frein qui les captivait et les retenait. Elles ont peu à peu secoué le joug, et s'émancipant là-dessus, elles se sont émancipées sur tout le reste.

Mais je dis plus, et j'ajoute : Fréquente communion utile aux justes, non-seulement pour se soutenir et ne pas reculer, mais pour faire plus de progrès et pour s'avancer. Car, selon la maxime de tous les Pères et de tous les maîtres de la vie spirituelle, dans les voies de Dieu, le juste ne doit jamais s'arrêter, ni dire : C'est assez. La sainteté est un fonds où l'on trouve toujours à puiser; c'est une vaste carrière où il y a toujours à courir pour emporter le prix; et voilà pourquoi le Docteur des Gentils, après les avoir convertis à la foi, leur recommandait si expressément, tantôt de *rechercher les dons les plus sublimes* (I. Cor. 12), tantôt de prendre *une voie plus excellente encore* (*Ibid.*) que celle où ils avaient marché, tantôt *de croître* incessamment et *de toutes manières en Jésus-Christ, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à l'état d'hommes faits* (Ephes. 4). Or, comment l'âme juste peut-elle mieux croître en Jésus-Christ que par une union aussi étroite avec Jésus-Christ que l'est la participation de son corps et de son sang? Union en vertu de laquelle, selon l'oracle de Jésus-Christ même, nous demeurons en lui, et il demeure en nous : et puisqu'il demeure, qu'il vit dans nous, conclut saint Jérôme, il s'ensuit que la sagesse, que la force, que la charité, que la piété, que toutes les vertus vivent dans nous avec lui et par lui; qu'elles y agissent, et que, par les actes réitérés qu'elles produisent, elles nous perfectionnent de plus en plus et nous sanctifient. Je ne puis donc mieux finir ce discours, qu'en adressant à tout ce qu'il y a ici d'âmes justes et fidèles les paroles de l'ange au prophète Elie : Ne vous trompez pas, ne pensez pas que vous soyez déjà au terme; *il vous reste bien du chemin à faire* (III. Reg. 19). Mais, afin de ne vous point lasser dans la route, et de la poursuivre heureusement, *prenez et mangez* (*Ibid.*). Le pain que je vous présente, est le pain des forts. Elie obéit à l'ange; il mangea, et, remis de toutes ses fatigues, il ne cessa point de marcher qu'il ne fût arrivé à la montagne d'Oreb. Puissions-nous, munis du divin aliment qui nous est offert, avancer nous-mêmes dans les sentiers de la justice chrétienne, et atteindre jusques au sommet de la montagne du Seigneur! Ainsi soit-il.

SIXIÈME JOUR.

Jésus-Christ outragé dans l'Eucharistie.

SERMON SUR LES OUTRAGES FAITS A JÉSUS-CHRIST

Dans le Saint-Sacrement.

Saturabitur opprobriis.
Il sera rassasié d'opprobres. (JÉRÉM., THREN., ch. 3.)

Etait-ce donc là le partage du Messie, de cet envoyé du ciel, le désiré des nations, et le Sauveur promis au monde? Est-ce à cela qu'était destiné le Fils unique de Dieu, égal à son Père et Dieu lui-même? N'était-ce pas assez qu'en se revêtant de notre humanité, il se fût revêtu de toutes nos misères; et fallait-il encore qu'il fût exposé à tant d'opprobres de la part de ces mêmes hommes, pour qui il avait quitté le séjour de sa gloire, et était descendu sur la terre? Nous n'en pouvons douter, chrétiens auditeurs, puisque le prophète l'avait ainsi prédit, et que Jésus-Christ même l'annonça à ses apôtres en des termes si précis, lorsque, sur le point d'entrer dans Jérusalem, il leur dit : *Voici que nous allons à Jérusalem ; et là tout ce qui est écrit du Fils de l'homme s'accomplira. Il sera livré aux Gentils, moqué, flagellé, couvert de toutes sortes d'ignominies* (Matth. 20). J'ose dire néanmoins que la prédiction ne fut pas alors tellement accomplie, qu'elle ne se soit vérifiée tout de nouveau dans la suite des temps. Il est resté avec nous et au milieu de nous, ce divin Médiateur. En nous privant de sa présence visible, il ne s'est point séparé de nous, et nous avons toujours le bonheur de le posséder dans son adorable sacrement. Mais qui jamais pourrait se le persuader, si nous n'en étions convaincus par la triste et malheureuse évidence des faits? c'est là, c'est à l'égard de cet auguste mystère, qu'ont été renouvelés tous les opprobres de la passion de Jésus-Christ, et n'est-ce pas là même qu'ils se renouvellent tous les jours? Que d'excès! que d'attentats! que d'irrévérences! que d'outrages! A qui viens-je adresser cette plainte, et à qui dois-je reprocher de telles abominations? Est-ce à ces déserteurs de la foi, que l'hérésie a suscités contre le sacrement de nos autels? est-ce à ces fidèles prétendus, qui, dans la pratique et par la plus monstrueuse contradiction, démentant leur foi, déshonorent le sacrement qu'ils font profession d'adorer? C'est aux uns et aux autres : ennemis de l'Eglise, enfants de l'Eglise, hérétiques, catholiques, tous ont outragé le Seigneur dans ses tabernacles. Outrages éclatants et pleins de violence de la part des uns, ennemis déclarés de l'Eglise : premier point. Outrages, quoique

moins violents, plus sensibles encore et plus piquants de la part des autres, indignes enfants de l'Eglise : second point.

Voilà, mes frères, ce que j'ai à vous mettre devant les yeux. Ce sont des horreurs que je devrais, ce semble, s'il était possible, tenir cachées sous le voile, et dérober à votre connaissance ; mais d'ailleurs il ne sera pas inutile de vous en retracer le souvenir : pourquoi? non point précisément pour exciter dans vos cœurs une juste indignation ; non point pour déplorer seulement avec vous des profanations qui méritent toutes nos larmes ; mais afin que vous compreniez toute la charité d'un Dieu, laquelle ne put être éteinte par la vue anticipée qu'il eut de tant de désordres, en se donnant à nous dans l'institution du sacrement de son corps ; mais afin que vous admiriez son invincible patience à souffrir tout cela et à le dissimuler, sans en tirer une vengeance aussi prompte qu'il le pouvait et que la justice le demandait ; mais afin que vous preniez la généreuse résolution du prophète royal, lorsque, voyant le Dieu d'Israël offensé par un peuple rebelle, il s'écriait, dans un saint transport de zèle : Ah ! Seigneur, puis-je être témoin des injures que vous recevez et ne les pas ressentir jusques au fond de l'âme? *Dans l'ardeur du ressentiment qui me dévore, elles me deviennent comme personnelles, et elles retombent sur moi* (Psal. 68). Si je n'ai pu les arrêter, du moins je veux, autant qu'il est en mon pouvoir, les réparer, et c'est le dessein que je forme. Je me promets de votre piété, chrétiens, que ce sera là pour vous-mêmes le fruit de ce discours.

Premier point. Outrages éclatants et pleins de violence de la part des hérétiques, ennemis déclarés de l'Eglise. *Nous prêchons Jésus-Christ* (I. Cor. 1), écrivait saint Paul aux chrétiens de Corinthe : cet Oint du Seigneur, ce Christ, *est la force même de Dieu et la sagesse de Dieu* pour les vrais fidèles qui ont cru et qui croient en lui ; mais, pour les Juifs, ç'a été *un sujet de scandale*, et il a paru aux Gentils *une folie*. Paroles que j'applique en particulier au grand mystère du corps et du sang de Jésus-Christ présents sous les espèces du pain et du vin.

Nous prêchons cet ineffable mystère, nous en démontrons l'incontestable vérité, et les âmes dociles à la foi nous écoutent, se soumettent, reconnaissent dans ce sacrement leur Sauveur et leur Dieu ; mais qu'en ont pensé des hommes incrédules et présomptueux, que le démon de l'hérésie a infectés de son souffle empoisonné? qu'en ont-ils dit? Le sacrement le plus redoutable, et devant qui les puissances mêmes du ciel tremblent et s'humilient, a été pour eux un objet de dérision : ç'a été une folie. Comment surtout en ont parlé les Wiclef, les Calvin, les Œcolampade, tant d'autres suppôts de l'enfer et ministres du mensonge? Ils ont, pour m'exprimer avec le prophète, ils ont aiguisé leurs langues comme celle du serpent, et de leurs bouches empestées ils ont lancé le plus subtil venin de l'aspic. Oserais-je rapporter ici leurs blasphèmes? leurs livres en sont rem-

plis. Car, pour contenter l'aigreur dont ils étaient animés, il ne leur suffisait pas de parler, il fallait que la plume, teinte dans le fiel le plus amer, prêtât à la langue son ministère, il fallait que la main traçât sur le papier tout ce que le cœur avait conçu de plus outrageant et de plus insultant.

De là tant d'ouvrages qu'ils ont répandus par toute la terre, et qu'ils ont laissés à la postérité, pour être des monuments durables et publics contre les hommages que nous rendons à Jésus-Christ dans son sanctuaire. C'est là, c'est dans ces ouvrages écrits avec toute la malignité et toute l'impiété que leur inspirait l'esprit d'erreur; c'est-là, dis-je, qu'il se sont spécialement élevés contre le plus salutaire et le plus grand sacrifice, qui est celui de la messe. Ont-ils rien omis pour le décrier, pour l'avilir, pour l'anéantir et l'abolir? Et quels termes y ont-ils employés? sous quelles idées l'ont-ils représenté? Ne descendons point à un détail d'expressions qui ne peuvent convenir à la dignité de la chaire, et qui ne serviraient qu'à blesser les oreilles pieuses et à révolter les esprits.

Cependant l'Eglise a-t-elle abandonné son divin Epoux, traité de la sorte, et livré à de telles insultes? Dépositaire du plus riche trésor, l'a-t-elle laissé enlever sans se mettre en devoir de le défendre? Elle s'est opposée comme un mur d'airain à des rebelles et à des audacieux que nulle considération, nul égard ne retenait. Elles les a frappés de ses anathèmes; mais, déterminés à tout événement, ils ont également méprisé, et les anathèmes, et l'Eglise; elle les a retranchés de sa communion, elle les a séparés, et ils se sont séparés eux-mêmes. Si bien que, par un renversement le plus injurieux au Fils de Dieu, et le plus contraire à ses desseins, le sacrement qu'il avait institué pour être le sacré lien d'une paix, d'une charité, d'une union mutuelle et perpétuelle entre ses disciples, est devenu l'occasion des plus scandaleuses divisions et des guerres les plus sanglantes.

Où me conduit mon sujet? à quelles fureurs? Que d'effrayantes peintures j'aurais à vous faire, si le temps me le permettait! vous verriez familles contre familles, villes contre villes, provinces contre provinces, le feu de la sédition allumé de toutes parts, et les royaumes, les empires sur le penchant de leur ruine; vous verriez les temples pillés, souillés, changés en des places d'armes ou habités par de vils animaux et leur tenant lieu de retraite; vous verriez des troupes de satellites attaquer le Seigneur dans sa sainte maison, et porter sur lui leurs mains parricides. Quand les soldats, envoyés des Juifs, vinrent l'investir dans le jardin et le prendre : *Vous venez à moi*, leur dit-il, *comme à un malfaiteur, armés de bâtons et d'épées* (Matth. 26). Ah! Seigneur! qui l'eut alors imaginé, que dans le cours des siècles il y aurait encore des hommes à qui vous pourriez faire le même reproche? Qui l'eut pensé, que, dans l'avenir, il y aurait d'autres temps, de malheureux temps où vos tabernacles seraient brisés et enfoncés, où vos autels seraient renversés, où votre corps adorable serait tiré des vases sacrés qui le renferment et jeté sur

le fumier, foulé aux pieds, livré aux flammes? des temps où le sang de vos prêtres, en haine du sacrement dont ils étaient les ministres, coulerait devant vos yeux; où ils seraient poursuivis, tourmentés, immolés comme des victimes? Or, on les a vus, ces temps; toute l'Eglise en a gémi, tout le peuple fidèle en a été dans le trouble et la confusion. Les partis se sont formés, les schismes ont rompu l'unité; la robe du Sauveur, qu'épargnèrent les soldats mêmes, en le crucifiant, cette robe a été déchirée; le troupeau s'est dispersé : et quelle espérance y a-t-il de le rassembler sous le même pasteur et à la même table? Que dis-je! le bras du Seigneur n'est point raccourci : cette réunion, qui ne peut être l'œuvre que du Très-Haut, nous la voyons heureusement commencée. Les serviteurs du père de famille ramènent des troupes entières et en remplissent la salle du festin; le nombre des conviés se multiplie à la table de Jésus-Christ, il croît de jour en jour, et le présent efface en quelque manière le souvenir du passé, ou du moins nous en console.

Qu'était-il donc nécessaire, me direz-vous, de le rappeler, ce souvenir si odieux, et pourquoi le retracer par des images plus capables de scandaliser que d'édifier? Pourquoi? il le fallait pour affermir la foi peut-être encore chancelante de tant de prosélytes nouvellement réconciliés à l'Eglse. Car la grande réflexion qu'ils ont à faire sur tout cela, c'est de se demander à eux-mêmes s'il est à croire que leurs pères, en se portant à des excès dont on ne peut entendre le récit sans frémir, fussent conduits par l'esprit de vérité. L'Evangile de Jésus-Christ est un Evangile de paix. Il nous forme à l'obéissance, et non point aux révoltes; il nous apprend à souffrir la mort, et non point à la donner. Les apôtres ne l'ont point prêché à la tête des armées; ils ne l'ont point annoncé le feu et le fer à la main; ils ne l'ont point établi en violant toutes les lois de l'équité, de la charité, de la société, et même de l'humanité. Le glaive dont ils ont usé, était un glaive tout spirituel : c'était le glaive de la divine parole, et non point ce glaive matériel et exterminateur qui tue et qui ravage.

Tout ceci, mes très-chers frères, nouvel héritage acquis à Jésus-Christ et à son Eglise; tout ceci, je le dis, non pour vous confondre, mais pour vous instruire. En reconnaissant l'esprit de passion et de rébellion dont vos pères se laissèrent transporter, et ne reconnaissant point dans ces caractères l'esprit de Dieu, vous conclurez sans peine qu'ils ne marchaient pas dans les voies du Seigneur; que l'esprit de ténèbres les aveuglait et les égarait; qu'il leur avait fasciné les yeux, et qu'une ignorance criminelle, puisqu'elle était volontaire, les empêchait de connaître le Dieu qu'ils outrageaient, et la dignité du sacrement qu'ils rejetaient; vous rendrez au ciel mille actions de grâces, et mille fois vous le bénirez de vous avoir découvert un mystère qui leur fut caché, et qui l'est encore à tant d'autres, dont les plus puissants motifs n'ont pu vaincre jusques à présent l'obstination; vous ne penserez désormais qu'à dédommager l'Eglise de Jésus-Christ de

toutes les douleurs que vous lui avez fait ressentir, et Jésus-Christ lui-même, de tous les honneurs que vous lui avez trop longtemps refusés. Enfin, comme le Fils de Dieu disait que des étrangers viendraient de l'Orient et de l'Occident, et que, par préférence aux enfants du royaume, ils seraient assis dans le banquet céleste, avec Abraham, Isaac et Jacob, vous vous efforcerez, entre les vrais adorateurs de la très-sainte Eucharistie et à la table où elle se distribue, d'être au nombre des plus zélés et des plus fervents.

Second point. Outrages, quoique moins violents, plus sensibles toutefois et en quelque manière plus piquants de la part des catholiques, indignes enfants de l'Eglise. C'est une plainte bien commune, et que vous avez cent fois entendue, que celle de David, lorsque, ses propres amis l'ayant délaissé, et s'étant même tournés contre lui, il s'adressait à l'un d'eux et lui faisait ce reproche : *Si c'était un ennemi qui m'eût attaqué et qui m'eût chargé de malédictions, la chose me paraîtrait moins surprenante, et j'en serais moins touché; mais vous, uni avec moi d'esprit et de cœur; vous, le confident de mon âme* et pour qui je n'avais rien de secret; *vous, avec qui je vivais,* je m'entretenais, *je mangeais* (Psal. 54), que vous m'ayez oublié et méconnu, que vous m'ayez insulté et déshonoré, voilà ce qui ne m'est pas supportable; voilà pour moi le trait le plus vif et ce qui doit me blesser plus sensiblement. Reproche que les interprètes appliquent à Jésus-Christ, par rapport à ce perfide disciple qui le trahit et le vendit aux Juifs après avoir fait avec lui la cène.

Or, ce reproche, mes chers auditeurs, ne vous regarde-t-il pas vous-mêmes, et ne peut-il pas bien vous convenir? Je parle à vous que l'Eglise a formés, qu'elle a élevés, qu'elle a nourris du lait de la plus saine doctrine; à vous qui la reconnaissez pour mère, et qui, sauvés du naufrage où tant d'autres ont péri, avez heureusement conservé le don de la foi; à vous, catholiques de nom, catholiques de profession, qui, par l'engagement le plus étroit et le plus inviolable attachement, deviez être pour Jésus-Christ ce qu'étaient les apôtres pour ce divin Maître, quand il leur dit, en les félicitant : *Vous êtes demeurés auprès de moi, et vous m'avez été fidèles dans les épreuves que j'ai eu à soutenir* (Luc. 22); encore une fois, c'est à vous que je parle. Vous ne pouvez ignorer quelle est la sainteté et la dignité de ces temples que la piété de nos pères a construits et consacrés à Dieu. Lieux saints, parce que Dieu, qui d'ailleurs remplit tout l'univers, en a fait spécialement sa maison, et que c'est là qu'il doit recevoir notre encens et notre culte; mais lieux doublement et plus particulièrement saints, parce que c'est le sanctuaire destiné à l'adorable Eucharistie, et qu'elle y est tout ensemble, et comme sacrement et comme sacrifice : comme sacrement, où l'Homme-Dieu est présent en personne, et nous donne sa chair à manger; comme sacrifice, ou ce même Dieu-Homme est immolé pour nous, ainsi qu'il le fut sur la croix, et devient notre hostie et notre rédemption.

Quand donc nous entrons dans le temple, où allons-nous; et tant que nous y restons, où sommes-nous? Nous allons nous présenter à Jésus-Christ, nous sommes devant Jésus-Christ, près de Jésus-Christ, sous les yeux de Jésus-Christ. De son autel il nous voit, il connaît toutes nos pensées, il démêle tous nos sentiments, il entend toutes nos paroles, il est témoin de toutes nos démarches, et il exige de tout cela le juste tribut : c'est-à-dire qu'il exige que toutes nos pensées se portent vers lui, que tous nos sentiments n'aient pour objet que lui, que toutes nos paroles ne soient, ou que des demandes, ou que des actions de grâces, ou que des louanges qui s'adressent à lui; que toutes nos démarches, tous nos exercices ne tendent qu'à l'honorer et à nous humilier devant lui. Partout ailleurs, il consent que, sans rien penser, ni rien désirer, ni rien dire, ni rien faire qui soit contre la raison et la religion, du reste nous nous occupions des choses humaines, selon qu'il convient à notre état; mais, dans le lieu saint et au pied de l'autel où il a établi son trône, il est du respect et de l'honneur qu'il attend de nous, que nous bannissions de notre esprit toutes les affaires, tous les soins, toutes les vues du siècle, et que rien de profane n'interrompe l'attention que nous devons à son auguste sacrement. Ainsi Jacob, après avoir vu seulement en songe le Seigneur, et cette échelle mystérieuse où les anges montaient et descendaient : *Que ce lieu est terrible!* s'écria-t-il, tout éperdu et saisi de crainte; *c'est la porte du ciel, c'est la demeure de Dieu* (Genes. 28)! Ce n'est ni en songe, ni en figure, que nous voyons le sacrement de Jésus-Christ. Rien de plus réel que sa présence, et de là jugeons à quoi elle nous engage, et ce qu'elle doit nous inspirer.

Voilà, mes frères, ce que nous savons assez dans une stérile et sèche spéculation; mais comment y répond la pratique? Le dirai-je, et faut-il que je révèle ce qui fait l'opprobre, bien plus des fidèles ou prétendus fidèles, que du sacré mystère qu'ils outragent? Mais en vain voudrais-je déguiser ce qui n'est que trop connu, ce qui se produit au plus grand jour, ce qui scandalise le peuple de Dieu, ce qui avilit nos assemblées et nos cérémonies les plus religieuses, ce qui change le temple du Dieu vivant et la maison du Seigneur en des places publiques et des rendez-vous où l'on vient se distraire, se dissiper, couler le temps, et le perdre en d'inutiles amusements.

Là, quels sujets appliquent l'esprit, et de quelles idées, de quelles imaginations se repaît-il? Pensées frivoles, pensées vagues et sans arrêt, égarements continuels, mille réflexions confuses, mille raisonnements, ou plutôt mille rêveries. Là, quels sentiments forment le cœur? souvent les plus vains, les plus mondains, et même les plus corrompus et les plus sensuels : tantôt envie de paraître et de se montrer, envie de se distinguer et d'attirer sur soi les regards, envie de plaire; et pour cela les ajustements, les parures immodestes, les airs étudiés, les retours perpétuels sur sa personne; tantôt complaisances secrètes, désirs criminels, inclinations naissantes, selon que les yeux se promènent avec moins de retenue, ou qu'ils se fixent sur

ce qui les frappe plus fortement, et qui peut allumer le feu de la passion. Là, quelle est la matière des entretiens? on laisse les ministres de l'Eglise s'acquitter de leurs fonctions : on les laisse parler à Dieu, chanter les louanges de Dieu, célébrer les offices divins, consacrer le corps de Jésus-Christ, l'offrir en sacrifice, soit pour eux-mêmes, soit pour tous les assistants; mais ces mêmes assistants, que font-ils? ils lient ensemble d'oisives conversations, tiennent même les discours les plus dissolus, s'attroupent quelquefois comme dans un cercle, et mêlent leurs voix à celles des prêtres, non pour prier, mais pour se réjouir et pour plaisanter. Là, de quelle manière agit-on, et comment se comporte-t-on? Quelles contenances négligées et peu séantes! quels mouvements de la tête pour observer tout ce qui se passe autour de soi, et jamais ce qui se passe à l'autel et devant soi! Daigne-t-on fléchir quelques moments le genou, on se lève bientôt, on s'assied, on se tourne de tous les côtés, selon que le caprice l'inspire, ou que la commodité le demande.

Je dis ce qui paraît : mais que serait-ce, si je venais à percer le mur? Que serait-ce, si, donnant à cette morale toute son étendue, je venais à découvrir ces œuvres d'iniquité, ces œuvres de ténèbres, qui se dérobent à la vue des hommes, mais qui ne peuvent échapper à la vue de Dieu! Car vous voyez tout, Seigneur : vos yeux, suivant la comparaison de votre Apôtre, sont plus pénétrants que le glaive le mieux affilé. Et qu'aperçoivent-ils, ô Dieu de pureté, et la pureté même! Je n'oserais y penser : comment oserais-je m'en expliquer? Tirons le rideau sur toutes ces abominations, et déplorons l'affreuse décadence, non pas de l'Eglise de Jésus-Christ, puisqu'elle est toujours la même, toujours pure et sans tache, mais des enfants de l'Eglise, les frères et les cohéritiers de Jésus-Christ. Voilà donc ce cher troupeau; voilà ces disciples qu'il s'était réservés, et dont il voulait faire sa joie, sa gloire, sa couronne : *Gaudium meum et corona mea.* Il se proposait d'en être spécialement honoré : sont-ce là les marques d'honneur qu'il devait attendre? Il est vrai, l'on ne va pas toujours jusqu'à lui refuser certains témoignages d'un respect apparent et à ne pas avoir certains égards. Il y a quelques dehors, à quoi ne permettent guère de manquer, ou un reste de foi, ou plus souvent une considération tout humaine. On se tient devant l'autel et en présence du sacrement, la tête nue; on s'incline à certains temps, on se prosterne même : mais qu'est-ce que ces démonstrations extérieures? N'est-ce pas un jeu? ne sont-ce pas des insultes, plutôt que des actes de religion?

Quoi qu'il en soit, je finis par où j'ai commencé, en marquant le fruit que nous devons retirer de ce discours. 1° Apprenons quels efforts il en dut coûter à l'amour de Jésus-Christ pour nous, quand il voulut demeurer avec les hommes, et qu'il nous laissa le sacré dépôt de son corps. Il voyait à quels outrages il s'exposait dans la suite des siècles, et tout l'avenir lui était présent : mais l'amour d'un Dieu surmonte tous les obstacles; et l'audace, la malignité, l'impiété, l'énorme

ingratitude des hommes, ne pouvait aller à tels excès, que ce divin amour ne se portât encore plus loin, et qu'il en reçût quelque atteinte. 2° Ce qui n'est pas moins digne de notre étonnement, et ce qui ne peut être l'effet que d'une infinie miséricorde, c'est qu'un Dieu tant de fois et si outrageusement insulté, n'ait pas éclaté sur l'heure, qu'il ait suspendu ses foudres, qu'il ait fait en quelque sorte violence à sa justice, laquelle ne cessait point de lui crier : *Levez-vous, Seigneur, et prenez en main votre cause* (Psal. 73). Les Samaritains n'avaient pas voulu donner chez eux entrée à Jésus-Christ; et, pour ce seul refus, ses disciples lui demandèrent de faire tomber le feu du ciel et de réduire en cendre toute une ville. Qu'eussent-ils dit, s'ils l'eussent vu au milieu de toutes les ignominies où je vous l'ai dépeint? Cet aimable Sauveur n'écouta point le juste ressentiment des disciples; il n'écouta et n'écoute tous les jours que cette douceur inaltérable, que cet esprit de la loi de grâce qu'il est venu annoncer au monde. 3° Concevons un nouveau zèle pour l'honneur de la maison de Dieu et du sacrement de Jésus-Christ. Au souvenir de tant d'irrévérences passées, faisons-lui toute la réparation qui dépend de nous. S'il ne nous est pas possible de lui rendre toute la gloire qu'il mérite et qui lui a été ravie, du moins glorifions-le autant que nous le pouvons. Ah! Seigneur! que tous les peuples vous révèrent; et que ne tient-il à moi de conduire à vos pieds tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre, pour vous faire hommage et vous honorer! Ce ne sont là que des souhaits, peu efficaces, mais sincères, mais du cœur, et au défaut de l'exécution, qui n'est pas toujours en notre pouvoir, vous vous contentez, Seigneur, du désir, et vous l'acceptez.

SEPTIÈME JOUR.

Jésus-Christ crucifié dans l'Eucharistie.

SERMON SUR LA COMMUNION INDIGNE.

Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei.
Ils crucifient tout de nouveau le Fils de Dieu dans leurs personnes.
(Aux Hébreux, ch. 6.)

En quels termes plus énergiques le grand Apôtre pouvait-il s'exprimer, pour nous donner à connaître le crime de ces apostats qui renonçaient la foi qu'ils avaient embrassée, et retournaient au judaïsme après s'être soumis à l'Evangile de Jésus-Christ? C'était une infidélité pour l'expiation de laquelle, dans la pensée du Maître des Gentils, il eût été nécessaire que le Fils de Dieu subît de nouveau le supplice de la croix, si, par les mérites infinis de son sang, ce Rédempteur des hommes n'eût pas également satisfait, et pour tous les péchés déjà

commis, et pour tous ceux qui devaient se commettre. Mais, de quelque manière que les interprètes entendent les paroles de saint Paul, elles ne vous conviennent que trop, sacriléges profanateurs, qui, sans respect du sacrement où vous venez participer, apportez à la plus sainte table une conscience criminelle, et vous rendez, par une communion indigne, coupables du corps et du sang d'un Dieu. N'est-ce pas là en effet crucifier le Fils de Dieu : non plus comme les Juifs, sur un bois inanimé et sans sentiment, mais dans nos personnes, mais dans nos âmes? et voilà, mes frères, l'affreux attentat dont je voudrais aujourd'hui vous donner toute l'horreur qu'il mérite. Matière d'autant plus importante, qu'il est plus à craindre qu'à ces temps de l'année où la solennité des fêtes, la coutume des fidèles et une bienséance chrétienne, nous appellent à l'autel du Seigneur, et nous engagent à y recevoir le pain de vie, bien des mondains s'y présentent sans la robe des noces, je veux dire, sans l'innocence absolument requise, et avec le péché dans le cœur. Or, pour entrer d'abord dans mon dessein, observez avec moi, s'il vous plait, que quelque douloureux que fût le supplice de la croix où le Sauveur du monde fut condamné, il y eut après tout une circonstance essentielle qui dut lui en adoucir la rigueur, et la voici : c'est que ce supplice lui fut volontaire. Prenez garde : volontaire, pourquoi? parce qu'il y trouvait tout à la fois deux grands biens, qui devaient être l'accomplissement de sa mission, comme ils en étaient la fin, savoir : la gloire de son Père et le salut de l'homme; la gloire de son Père qui avait été blessée, et qu'il voulait réparer; le salut de l'homme qui s'était perdu, et qu'il voulait relever de sa chute et sauver. Mais, dans une opposition dont on ne peut assez gémir, nous allons voir quelle violence fait à Jésus-Christ le pécheur par une communion sacrilége, puisque c'est tout ensemble, et l'offense de Dieu la plus griève : premier point; et la ruine du pécheur la plus funeste : second point. Plaise au ciel que ce discours vous inspire une crainte salutaire, et que, dans cette juste crainte, vous n'approchiez jamais du sacrement le plus vénérable, sans un sérieux retour sur vous-mêmes, et sans toute la préparation qui convient!

Premier point. Offense de Dieu la plus griève : d'où nous devons d'abord juger quelle violence le pécheur fait à Jésus-Christ par une communion sacrilége. Il faut convenir que les Juifs se portèrent à d'étranges extrémités contre le Fils de Dieu, lorsqu'après l'avoir comblé d'ignominie, déchiré de coups, ils le crucifièrent enfin, et le firent expirer dans les douleurs et la honte d'une mort aussi infame qu'elle fut cruelle; mais ce Dieu Sauveur s'était soumis à tout cela, avait consenti à tout cela, avait accepté tout cela. La gloire de son Père, qu'il s'agissait de rétablir, y était intéressée. Il le savait, et il était touché de ce grand intérêt par préférence à tout autre. Cette seule vue devait donc lui rendre toutes les souffrances de sa passion, non-seulement plus supportables, mais désirables.

Il est vrai que dans le jardin, livrant son humanité sainte à la tristesse, à la frayeur, au dégoût et à l'ennui, il témoigna une extrême répugnance pour la croix qui lui était préparée, et qu'il demanda de ne point boire un calice si amer : mais c'était l'homme qui parlait; c'était, dans le langage commun, ce que nous appelons l'appétit sensitif et la partie inférieure de l'âme, tandis que la raison supérieure et la volonté agréait tout et se résignait à tout. L'événement le montra bien. Dès que ses ennemis vinrent l'arrêter et se saisir de sa personne, avec quelle ardeur alla-t-il au devant d'eux ! avec quelle fermeté et quel courage se présenta-t-il à eux ! Rien ne l'étonna, parce qu'il voulait effacer ainsi l'injure faite à Dieu par le péché, et satisfaire à la justice du ciel. Mais il en va tout autrement dans une communion sacrilége. C'est là, pour user toujours de la figure et de l'expression de l'Apôtre, c'est là que Jésus-Christ est crucifié, puisque le pécheur est une croix pour lui et la plus rude croix. Mais, bien loin de rien apercevoir, dans cette croix, qui puisse tourner à l'honneur de la Majesté divine, il n'y voit qu'un crime, et le crime le plus énorme. Car, qu'est-ce de communier indignement? quel abus du Saint même des saints ! quelle audace ! quelle perfidie ! quelle hypocrisie ! Je reprends, et suivez-moi.

1° Quel abus ! Il n'est rien que Dieu nous ait ordonné plus expressément que le respect des choses saintes. C'est pour cela que, dans l'ancienne loi, le peuple était exclu du sanctuaire, et qu'il n'était permis qu'au souverain pontife d'y entrer. C'est pour cela que le même peuple d'Israël eut défense d'approcher seulement de la montagne où le Seigneur devait descendre et converser avec Moïse. C'est pour cela que, du moment qu'Osa eut porté la main sur l'arche, et que, par un zèle indiscret, il se fut avancé pour la soutenir, il tomba mort à la vue d'une nombreuse multitude, et, par un châtiment si sévère et si prompt, répandit la terreur dans tous les esprits. Et n'est-ce pas pour cela même encore que l'usage des pains de proposition était interdit à quiconque n'avait pas eu soin de se purifier, et ne s'était pas abstenu des plaisirs les plus légitimes? Or, je demande : Qu'était-ce que ce sanctuaire? qu'était-ce que cette montagne? qu'était-ce que cette arche d'alliance? qu'était-ce que ces pains de proposition? et jamais en tout cela y eut-il, ou put-il y avoir rien de plus saint, ni même d'aussi saint, que le sacrement de Jésus-Christ, que le corps de Jésus-Christ, que le sang de Jésus-Christ? Voilà néanmoins ce que profane le pécheur sacrilége par une communion indigne. Dans une même âme, il allie ensemble le péché et la sainteté même. Union la plus monstrueuse et la plus abominable.

2° Quelle audace ! Saint Jean Chrysostome, prêchant au peuple d'Antioche sur le même sujet que moi, leur disait : Prenez garde, mes frères, et donnez-y toute votre attention; comprenez de quel pain vous allez vous nourrir, et soyez-en saisis de frayeur. Il le disait à tous, sans exception, aux plus justes comme aux autres; et les plus justes, en effet, tremblaient, s'examinaient, osaient à peine se pré-

senter à l'autel : mais le pécheur sait s'affermir contre toute crainte, et d'un pas ferme, d'un visage assuré, il s'ingère dans la troupe des fidèles. En vain lui fait-on entendre ces paroles de saint Paul aux Corinthiens : *Vous ne pouvez boire tout ensemble le calice du Seigneur et le calice des démons; vous ne pouvez avoir part tout ensemble à la table du Seigneur et à la table des démons. Voulez-vous irriter le Seigneur, et comme le piquer de jalousie? êtes-vous plus forts que lui* (1. Cor. 10)? En vain, soulevée malgré lui et contre lui, sa conscience lui crie-t-elle, avec l'ange de l'Apocalypse : *Heureux ceux qui ont lavé leur robe dans le sang de l'Agneau : mais loin d'ici, loin de ce saint lieu, enchanteurs, impudiques, homicides, idolâtres, fourbes et imposteurs, vous tous qui aimez le péché et qui le commettez* (Apoc. 22). Nulle considération ne l'arrête, tant il est résolu de ne rien écouter, et de franchir toute barrière. A la face du Dieu vivant, sans égard à la présence de Jésus-Christ, et sans hésiter, il se montre, il marche, il va recevoir, ou plutôt enlever le divin aliment qui n'est réservé qu'aux âmes innocentes et pures.

3° Quelle perfidie! Judas trahit son maître par un baiser; et le baiser que donna au Fils de Dieu cet infame disciple, eut-il rien de plus perfide qu'une communion où le pécheur, selon toutes les apparences, vient à Jésus-Christ en ami, pour se dévouer et s'attacher à lui du nœud le plus étroit et le plus intime, mais dans le fond en ennemi, pour le vendre et pour le livrer? A qui le livrer? aux plus criminelles habitudes, aux plus sales passions, aux plus sensuelles et aux plus brutales convoitises, à tous les vices d'un cœur corrompu, où il descend et où il est dans une espèce d'esclavage. Qu'est-ce que cet état pour un Dieu, et qu'est-ce que de l'y réduire!

4° Quelle hypocrisie! Ah! chrétiens, ne sont-ce pas souvent ces profanateurs qui affectent les plus beaux dehors? Comme ce n'est point un principe de religion qui les fait participer au sacrement, mais un respect humain, mais une certaine coutume à quoi ils veulent satisfaire, mais un certain exemple qu'ils veulent donner, tout leur soin est, non pas de préparer leur âme, mais de se masquer et de se déguiser. Ils se prosternent, ils s'humilient, ils prient. Quand le Sauveur du monde, dans la dernière cène qu'il fit avec ses apôtres, leur apprit qu'un d'entre eux avait conjuré sa perte, Judas fut un des premiers à lui témoigner là-dessus sa surprise, et ne parut pas moins empressé que les autres à lui marquer son attachement et son zèle. *Est-ce moi*, s'écria-t-il, *est-ce moi, Seigneur* (Matth. 26)? C'était en effet ce malheureux; mais il craignait d'être connu, et pour cela il palliait ses sentiments et se contrefaisait. Plût au ciel, qu'entre les ministres de Jésus-Christ, il fût le seul à qui l'on pût reprocher une si damnable dissimulation! Mais, hélas! puis-je sans horreur le prononcer! le ministère même le plus sacré n'a pas toujours été exempt des plus sacriléges profanations : il ne l'est pas encore. Le Fils de Dieu nous avertit de nous garder des faux prophètes, qui viennent à nous sous des toisons de brebis, et qui sont au dedans

d'eux-mêmes des loups ravissants. Daigne le Seigneur préserver son Eglise de ces indignes sacrificateurs qui, couverts des saints vêtements, montent à l'autel, y opèrent le divin mystère, le consomment dans leur sein, le dispensent de leurs mains, et cependant recèlent au fond de leurs âmes des mystères d'iniquité qu'ils tiennent ensevelis, autant qu'il leur est possible, en de profondes ténèbres; mais que Dieu voit, et que Jésus-Christ, juste vengeur de son sacrement, saura produire à la plus éclatante lumière dans le grand jour de la révélation.

Or, pour reprendre ma première proposition, de tout ceci, il est aisé de conclure que ce ne peut être sans une sorte de violence, que Jésus-Christ voit à sa table un pécheur sacrilége, et qu'il souffre que le pain des anges lui soit administré. Aussi, selon la remarque des évangélistes, lorsqu'il aperçut Judas au milieu des apôtres, mangeant avec eux l'agneau pascal, recevant comme eux le pain consacré, il en fut ému. Tout maître qu'il était de lui-même, il suivit le mouvement de son cœur, il se plaignit, il s'expliqua. Nous ne pouvons nous en étonner, pour peu que nous concevions ce que c'est, dans son estime et par rapport à lui, qu'une communion où toutes ses vues sont renversées, et qui, bien loin de contribuer à la gloire de son Père, ainsi qu'il se le proposait, ne sert qu'à l'offenser plus grièvement, ce Père céleste, et qu'à le déshonorer. Je ne crains donc point de passer les bornes de la vérité la plus exacte et j'ajoute sans hésiter, que si ce Sauveur était encore dans une chair passible et mortelle, et qu'il dût comme autrefois endurer une seconde passion et une seconde mort, rien de toutes les cruautés qu'exercèrent sur lui ses bourreaux, ni de tous les tourments qu'il souffrit par la haine et la barbarie des Juifs, ne lui serait plus odieux, et en ce sens plus douloureux que le crime d'un chrétien qui, par un sacrilége, profane le sacrement de son corps et de son sang. Voilà, Seigneur, ce que la malice des hommes vous réservait. Vous ne fûtes crucifié qu'une fois au Calvaire : combien de fois l'avez-vous été, et l'êtes-vous dans vos temples et jusque dans votre sanctuaire!

Second point. Condamnation et ruine du pécheur, la plus funeste : autre conjecture qui nous donne à connaître quelle violence le pécheur fait à Jésus-Christ par une communion sacrilége. Le Fils de Dieu ayant pensé à nous de toute éternité et nous ayant aimés, il est venu parmi nous dans la plénitude des temps, et s'est chargé de toutes nos misères, non-seulement comme réparateur de la gloire de Dieu, mais comme rédempteur des hommes et leur médiateur auprès de Dieu. Il est donc certain que rien, après la gloire divine, ne l'a touché plus fortement que ce grand ouvrage du salut et de la rédemption du monde. C'est ce qui l'a attiré sur la terre; c'est pour cela qu'il était envoyé, et c'est à quoi il a travaillé sans interruption jusques au dernier moment de sa vie. Or, ce salut qu'il avait en vue, et qui lui fut si cher, c'était le prix de sa croix et de toutes les igno-

minies, de toutes les douleurs de sa passion : c'était là la fin où il aspirait; et souhaitant la fin avec tant d'ardeur, ce désir si vif et si empressé devait lui faire prendre avec moins de peine le moyen nécessaire pour y parvenir. Mais quel est le fruit malheureux d'une communion sacrilége? à quoi se termine-t-elle? Je l'ai dit : à la plus terrible condamnation du pécheur et à sa ruine.

Car, prenez garde : il devient coupable devant Dieu du corps et du sang de Jésus-Christ; c'est l'expression de l'Apôtre. De là, selon les termes formels du même Apôtre, en mangeant le corps et buvant le sang de Jésus-Christ, il mange et boit son propre jugement. Pour comble de malheur, il tombe dans un affreux abandonnement de la part de Dieu : d'où suit enfin une mortelle indifférence pour les choses de Dieu et pour le salut, qui le conduit à la perte entière de son âme. Que dis-je, à la perte de son âme! de cette âme si précieuse à Jésus-Christ; de cette âme, la conquête de Jésus-Christ et comme son héritage; de cette âme que Jésus-Christ voulait nourrir, conserver, avancer, élever à la gloire et à la béatitude éternelle, par l'efficace et la vertu de ce sacrement. Hé quoi! ce même sacrement qui devait lui donner la vie, c'est ce qui lui donne la mort! ce même corps, ce même sang de son Sauveur qui devait la sanctifier, c'est, par l'abus qu'il en fait, ce qui l'infecte, ce qui la noircit, ce qui la rend abominable devant Dieu, ce qui lui imprime un caractère de réprobation, et qui la damne! Dieu de miséricorde, Dieu rédempteur, quels sont sur cela vos sentiments? Jamais vîtes-vous avec plus d'horreur la croix où vous fûtes attaché, et tout le fiel dont on vous abreuva eut-il rien pour vous de si amer? Mettons ceci dans un nouveau jour, et expliquons-nous.

1° Il devient coupable devant Dieu, et par conséquent responsable à Dieu du corps et du sang de Jésus-Christ. Il en devient coupable, dit le Docteur des nations, puisqu'il profane l'un et l'autre, puisqu'il traite indignement l'un et l'autre, puisqu'il ne fait pas de l'un et de l'autre le discernement qu'ils méritent par tant de titres. Et dès qu'il s'en rend coupable, il en est responsable à Dieu, puisque l'offense remonte jusques à Dieu même; puisque c'est le corps et le sang du Fils de Dieu; puisque Dieu, jaloux de l'honneur de son Christ, et souverainement équitable, ne peut laisser impunis une profanation et un abus si énormes. Ce sang donc, ce sang qui coula sur la croix pour la justification du pécheur, retombe sur lui pour sa damnation. Ce sang, dont la voix, plus éloquente que celle du sang d'Abel, s'élevait pour lui vers le ciel et criait miséricorde, crie vengeance contre lui. Quel changement! quel renversement! Qu'il se l'impute à soi-même. C'est toujours le même sang qui devait être sa rançon; mais à son égard (je puis le dire, et les Pères l'ont dit avant moi) il en fait le plus contagieux et le plus subtil poison. C'est toujours le même Sauveur qui voulait le défendre et lui servir d'avocat; mais il en fait son témoin le plus irréprochable et son plus dangereux accusateur.

2° En mangeant le corps et buvant le sang de Jésus-Christ, il mange et il boit son propre jugement. Et en effet, ce témoin, cet accusateur que le pécheur reçoit au dedans de lui-même, et qu'il suscite contre lui-même, c'est en même temps son juge, mais un juge ennemi, mais un juge irrité, parce que c'est un juge outragé. Il n'est point besoin d'un autre tribunal que la table du Seigneur; il ne faut point aller plus loin. C'est là que le crime se commet : il est sans excuse, il est constant et avéré. C'est donc là que le Seigneur, présent en personne, prononce sur l'heure, contre le criminel, le même anathème qu'il prononça dans une pareille conjoncture contre ce disciple qui le trahissait : *Malheur à cet homme* (Matth. 26). Malheur, parce que plus le sacrement qu'il viole est saint, plus il se rend coupable, et que plus il est coupable, plus le châtiment qu'on lui prépare sera rigoureux. *Il vaudrait mieux pour cet homme de n'être jamais né* (*Ibid.*). Jugement ratifié dans le ciel à l'instant même qu'il est porté sur la terre.

3° Il tombe dans un affreux abandonnement de la part de Dieu. De n'avoir pas profité d'une grâce et de l'avoir reçue en vain, c'est assez pour arrêter le cours de certaines grâces que Dieu nous destinait, et pour l'engager à les retirer : que sera-ce de recevoir l'auteur de la grâce, le principe et la source de toutes les grâces, je ne dis pas inutilement et sans fruit, mais criminellement, mais sacrilégement; Car il ne s'agit pas seulement ici d'une simple omission, d'une simple résistance à la grâce, en ne faisant pas ce que la grâce inspire : mais d'un sacrilége actuel et formel, mais de l'attentat le plus noir, en profanant le divin mystère. Je dis de l'attentat le plus noir, parce que c'est souvent un attentat médité, prévu, concerté, fait avec connaissance et d'un sens rassis, malgré mille remords, malgré mille reproches intérieurs de l'âme qui répugne, qui hésite, qui voit à quel excès elle se laisse emporter et à quoi elle s'expose. Après cela, nous paraîtra-t-il étrange qu'elle soit délaissée de Dieu et livrée à elle-même? Ainsi le fut Judas, quand le Sauveur du monde, au moment qu'il eut communié, lui dit : *Ce que vous avez résolu de faire, faites-le au plus tôt* (Joan. 13). Comme s'il lui eût dit : Je vous ai averti, je vous ai sollicité et pressé; rien n'a pu vaincre votre obstination : allez donc, et agissez; périssez, puisque vous voulez périr.

4° De là, indifférence mortelle pour les choses de Dieu et pour le salut. Abandonné de Dieu et privé des grâces qui lui étaient réservées, comment serait-il touché de quelque chose par rapport à Dieu et au salut de son âme? Pour acquérir l'habitude d'une vertu, il ne faut quelquefois qu'une seule victoire qu'on a remportée sur soi-même, qu'une seule violence qu'on s'est faite, qu'un acte héroïque qu'on a pratiqué dans l'occasion. Or, il en va de même, ou à peu près de même, à l'égard du crime. Il y en a d'une telle nature, qu'il suffit de les commettre une fois, pour rompre tous les liens qui nous retenaient, et pour s'ouvrir une carrière libre dans les voies de l'iniquité : on secoue le joug, on ne ménage plus rien. C'était en effet un joug

pour plusieurs, que l'obligation d'approcher du sacrement de Jésus-Christ à certains temps de l'année où l'on ne pouvait guère s'en dispenser : c'était un frein qui gênait et qui incommodait. La vue d'une communion prochaine troublait, inquiétait, engageait à prendre quelques mesures pour calmer une conscience encore timide, ou plutôt pour l'assoupir et l'endormir. Mais quand, fatigué de ces inquiétudes et de ces troubles, on a pris le plus court moyen de s'en affranchir en communiant avec son péché, c'est alors que la passion émancipée, pour ainsi parler, et tirée de servitude, se livre à tout sans règle et sans nulle considération. Une communion faite indignement, affermit contre la crainte d'une seconde, et en diminue l'horreur. De cette sorte, on vit tranquille dans ses désordres ; on se sert même de la communion comme d'un voile pour les couvrir et les tenir cachés. Ils se multiplient sans obstacle et presque à l'infini. Quel fonds de corruption, où, de jour en jour, on se plonge plus avant et on s'abîme! Quelle impénitence, commencée dans la vie, pour être, hélas! par le plus redoutable châtiment, consommée à la mort!

Voilà donc, chrétiens auditeurs, pour vous remettre sous les yeux tout le plan de ce discours, et pour vous en retracer l'idée, voilà l'extrême violence que le pécheur sacrilége fait à Jésus-Christ ; voilà l'essentielle différence que j'ai marquée entre cette croix matérielle où il mourut par la conjuration des Juifs, et cette croix spirituelle où il est attaché par une communion indigne. Il accepta l'une d'une volonté pleine et parfaite, parce qu'il y envisageait l'honneur de Dieu et l'avantage de l'homme; mais il déteste l'autre, il l'abhorre parce qu'il y voit tout à la fois, et Dieu déshonoré, et l'homme perdu. Dans le fort de sa douleur, aux approches de sa passion, il disait à son Père, en se résignant : *Que votre volonté soit faite, et non la mienne* (Luc. 22), qui doit se conformer à la vôtre; mais c'est ce qu'il ne peut dire ici, puisqu'une communion sacrilége ne peut être de la volonté du Père, ni de la volonté du Fils. Il ne lui reste que de renouveler la plainte de son prophète : *C'est en vain que j'ai travaillé; en vain*, âme criminelle, *que j'ai consumé pour vous toute ma force* (Isaï. 46). Je vous avais sauvée par la croix ; mais le fruit de cette croix, où j'avais opéré l'œuvre de votre salut, vous le détruisez par une autre croix que vous m'avez dressée dans votre cœur. Plainte accompagnée d'une menace formidable : car, ajoute le prophète, ou Jésus-Christ même dans la personne du prophète : *Le Seigneur*, ce Père tout-puissant, *me fera justice*. S'il tient maintenant ses coups suspendus, il aura son temps pour frapper, et son bras doit s'appesantir sur vous d'autant plus rudement, que c'est le sang de son Fils qu'il vengera.

Pensons-y, mes frères, et tremblons. Les jugements de Dieu sont à craindre pour tous les pécheurs, mais surtout pour les pécheurs sacriléges. Nous savons à quel désespoir Judas fut abandonné de Dieu, et à quelle fin malheureuse il s'abandonna lui-même, après avoir

profané le sacré mystère nouvellement institué. Il est moins ordinaire, j'en conviens, de le profaner d'une vue aussi délibérée ; mais de s'y exposer, mais de se mettre là-dessus dans un danger évident et prochain, par l'extrême négligence avec laquelle on se présente à la sainte table, c'est ce qui n'arrive que trop fréquemment, et de quoi nous ne pouvons nous préserver avec trop de soin. Quelque bien disposés que fussent les apôtres, et quoique le Fils de Dieu leur eût lavé les pieds, en signe de cette pureté intérieure de l'âme qu'ils devaient avoir et qu'ils avaient en effet, toutefois, lorsque, sur le point de les communier, il leur déclara, ainsi que je l'ai dit, qu'il y avait un traître parmi eux et un profanateur, ils furent saisis d'une crainte religieuse. Aucun ne présuma de lui-même ni de son état; mais ils s'écrièrent tous en général et chacun pour soi : *Serait-ce moi, Seigneur?* Prenons ce sentiment, sans rien perdre néanmoins d'une confiance raisonnable et chrétienne. Nettoyons, lavons, purifions notre cœur; effaçons, autant qu'il dépend de nous avec le secours du ciel, jusques aux moindres taches; et du reste, malgré toutes nos précautions, défions-nous encore de nous-mêmes, et ne comptons point sur nous-mêmes. Je vais à vous, Seigneur, je vais à votre autel où vous m'invitez et où vous voulez vous donner à moi : mais comment y vais-je, et en quelle disposition ? Vous le voyez mieux que moi, puisque vous me connaissez mieux que je ne me connais moi-même. Ah! mon Dieu ? n'y a-t-il point dans mon âme quelque venin secret qui la corrompe ? suis-je dans votre grâce ? Je n'en ai point de certitude ; mais du moins ce que je sais, c'est que je souhaite d'y être, c'est que je veux y être, c'est que je crois de bonne foi n'avoir rien épargné ni rien omis pour y être. Voilà, Seigneur, tout ce que je puis de ma part; et vous, par votre miséricorde, vous suppléerez, comme je l'espère, à tout ce qui me manque.

HUITIÈME JOUR.

Jésus-Christ victorieux et triomphant dans l'Eucharistie.

SERMON SUR LES PROCESSIONS DU SAINT-SACREMENT.

David, et omnis domus Israël, ducebant arcam testamenti Domini in jubilo et in clangore buccinæ.

David et toute la maison d'Israël conduisaient l'arche du Seigneur au milieu des cris de joie et au son des trompettes.

(2e Livre des Rois, ch. 6.)

Jamais le saint roi d'Israël, et l'innombrable multitude du peuple qui l'accompagnait, ne furent remplis d'une joie plus pure, ni ne témoignèrent plus de zèle pour la gloire du Seigneur, que lorsqu'avec l'appareil le plus pompeux, et parmi les acclamations publiques, ils

conduisirent l'arche du testament et la placèrent dans la capitale de l'empire. Ce fut pour cette arche, après avoir renversé l'idole de Dagon, après avoir mis en déroute l'armée des Philistins, après avoir attiré sur le pieux Obédédom et sur toute sa famille les bénédictions du ciel; ce fut, dis-je, pour cette arche victorieuse comme un triomphe. Tout Israël y applaudit; tout l'air retentit de chants d'allégresse, et David ne ménagea rien pour contribuer à la célébrité de cette fête. Belle figure, mes chers auditeurs, qui, dans une comparaison très-naturelle, nous représente ce qui se passe en ces saints jours, à l'égard du sacrement de Jésus-Christ. Qu'est-ce que ce sacrement adorable? Dans la pensée des Pères et des interprètes, c'est l'arche de la nouvelle alliance. Et comment l'Eglise veut-elle surtout que ce sacrement soit honoré, dans cette octave, qu'elle a établie et qu'elle lui consacre? On le porte publiquement et processionnellement; tout le peuple fidèle s'assemble autour du char où il est élevé; le concours est universel, et voilà ce que j'appelle son triomphe. Religieuses processions et augustes cérémonies dont je me suis proposé de vous entretenir; car, après vous avoir fait voir Jésus-Christ outragé dans son sacrement, insulté, persécuté, crucifié, il faut maintenant, pour effacer de si tristes idées, vous le faire considérer victorieux et triomphant. Ainsi les évangélistes, après nous avoir fait le détail des mystères de sa vie souffrante et de toutes les ignominies de sa mort, nous racontent les merveilles de sa résurrection, et peignent à nos yeux la gloire de son ascension au ciel. Quoi qu'il en soit, voici en trois mots le partage de ce discours : triomphe de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, triomphe le plus glorieux par son éclat et sa solennité : premier point; triomphe le plus juste et le plus légitimement dû, suivant les intentions de l'Eglise et selon les motifs qui l'ont engagée à l'instituer : second point; triomphe le plus capable d'exciter le zèle des fidèles et de réveiller les sentiments de leur piété : troisième point. J'ai cru le sujet assez important pour mériter une instruction particulière : d'autant plus que c'est une matière qu'on ne vous a jamais peut-être suffisamment développée dans la chaire, et dont il est bon que vous ayez une pleine connaissance.

PREMIER POINT. Triomphe le plus glorieux par son éclat et sa solennité. C'est une réflexion bien vraie des maîtres de la vie chrétienne et spirituelle, quand ils regardent et qu'ils nous font regarder l'entrée de Jésus-Christ, par la communion, dans une âme, surtout dans une âme pénitente, comme un triomphe. Cette âme, disent-ils, dégagée des liens du péché dont elle était esclave et qui la tyrannisait, devient pour son libérateur comme une terre conquise. Il en prend possession, il y établit son empire et l'y affermit. Point d'inclination vicieuse qu'il ne réprime, point de passion qu'il ne tienne sous le joug. Ses volontés règlent tout, tout obéit à sa loi, tout suit les mouvements de sa grâce; et plus il lui en a coûté d'efforts pour s'assurer

une telle conquête, plus il a de quoi s'en glorifier : de sorte que les efforts mêmes qu'il a faits, que les combats qu'il a livrés, ne servent qu'à relever le prix de sa victoire. Puissiez-vous, adorable Maître, régner ainsi dans nous et sur nous ; puissions-nous vivre toujours sous une si heureuse domination !

Cependant, chrétiens, ce triomphe est tout intérieur, et n'a rien qui frappe les yeux. Dieu seul et l'âme en sont témoins. Or, il fallait à Jésus-Christ un triomphe plus éclatant, il fallait qu'une fois au moins, chaque année, il y eût un temps où il se produisît au grand jour, et il se donnât en spectacle à tout le monde chrétien. Oui, *Seigneur, levez-vous, vous, dis-je, et l'arche que vous avez sanctifiée* (Psal. 131), qui est votre sacré corps. Sortez des ténèbres où vous vous tenez enfermé dans vos tabernacles, et montrez-vous. Autrefois vous traîniez après vous les quatre, les cinq mille hommes qui vous suivaient et vous bénissaient. Ce que vous avez fait dans les jours de votre vie mortelle et passible, vous convient encore mieux dans cette vie bienheureuse et immortelle dont vous jouissez. Et vous, *filles de Sion, venez au devant de l'Epoux céleste* (Cant. 3); nation chérie entre toutes les nations, catholiques zélés, réunissez-vous, et de compagnie venez prendre part à cette pompeuse et dévote solennité. Venez voir, non plus *le roi Salomon ceint du diadême* (*Ibid.*), mais le Roi des rois, mais le Dieu de l'univers couronné de splendeur et de gloire.

Ce que je dis, c'est ce que l'Eglise ordonne, et ce qui s'exécute selon qu'elle l'a prescrit. De toutes parts on se rend au lieu désigné pour la marche; on se dispose, on se range; une nombreuse assemblée, ou, pour mieux dire, une nombreuse cour, se forme de tous les états et de toutes les conditions, depuis le plus petit et le plus pauvre, jusques au plus puissant et au plus grand, jusques au prince, jusques au monarque. A l'aspect de la Divinité présente, toute dignité disparaît, et chacun à l'envi ne pense à se distinguer que par ses hommages et ses respects.

J'ai vu le Seigneur, disait le prophète, *il était assis sur un trône élevé. Des séraphins étaient autour du trône et se couvraient de leurs ailes ; ils répétaient sans cesse et se criaient l'un à l'autre : Saint, Saint, Saint, le Seigneur, le Dieu des armées ; toute la terre est remplie de sa majesté* (Isaï. 6). Ainsi les prêtres, comme ces anges qui dans le ciel assistent autour du trône et devant la majesté du Très-Haut, approchent du sanctuaire, prêts à exercer leurs fonctions. Les rues sont jonchées de fleurs, les maisons parées et ornées, les autels dressés sur la route, d'espace en espace, pour recevoir le Seigneur et pour lui servir en quelque manière de repos. Enfin, le signal est donné, et c'est alors que de son temple part ce Dieu triomphant, et qu'il commence à se produire.

Il est au milieu de ses ministres comme grand-prêtre et pontife souverain ; il est sous le dais comme roi du ciel et de la terre. On lui offre de l'encens, et il le reçoit comme Fils de Dieu et Dieu lui-même. Le bruit même des armes se fait entendre et l'honore comme vain-

queur du monde. Que de voix s'élèvent pour célébrer son nom et pour l'exalter! Que de cantiques de louanges! que d'harmonieux concerts! que de bénédictions! que d'adorations! Tout s'humilie, tout se prosterne. Il me semble que je pourrais bien lui appliquer les belles et mystérieuses paroles du prophète : *Il a établi sa demeure dans le soleil, et il y paraît avec la même grâce qu'un époux qui sort de sa chambre nuptiale. Il a pris son essor comme un géant pour fournir sa course, et sur son passage il répand le feu de tous côtés et les rayons de sa lumière* (Psal. 18).

Ah! chrétiens, que dis-je? et quel autre état tout opposé, quelle autre vue vient me frapper l'esprit! quel parallèle! Que cette marche est différente de celle qu'il fit dans la ville de Jérusalem la veille de sa passion! Là, il fut livré entre les mains des impies et traîné avec violence de tribunal en tribunal comme un criminel; ici, il est dans les mains des ministres du Dieu vivant, qui le conduisent avec révérence d'autel en autel, et l'y placent comme le Saint par excellence et le principe de toute sainteté. Là, poursuivi d'une populace animée, abandonné aux plus indignes traitements d'une insolente et brutale soldatesque, il fut exposé aux injures les plus atroces, aux imprécations, aux blasphèmes, à tout ce qu'inspire la haine et une aveugle fureur; ici, révéré jusques à l'adoration, recherché avec empressement, invoqué avec une confiance chrétienne, il n'entend, et pour lui-même, et pour ceux qui le réclament, que des souhaits, que des vœux, que d'humbles actions de grâces et de ferventes supplications. Là, envoyé à Hérode, il comparut devant toute sa Cour, et y fut méprisé, moqué, traité de fou; de là, renvoyé honteusement, il comparut pour une seconde fois devant Pilate et son conseil, et il y fut accusé, jugé, condamné : ici, dans les plus superbes Cours comme dans les campagnes et les bourgades, dans les ordres les plus élevés par la supériorité du rang et par l'autorité, comme dans les dernières conditions, partout on s'acquitte envers lui du même devoir de religion, et l'on publie également ses grandeurs.

Il est vrai qu'il y eut un jour où les Juifs eux-mêmes lui déférèrent les honneurs du triomphe. Ils le reconnurent pour fils de David, ils le proclamèrent roi d'Israël, ils coururent en foule l'accueillir avec des branches d'olivier et des palmes à la main, ils se dépouillèrent de leurs vêtements et les étendirent sous ses pieds. Quelle inspiration les saisit tout à coup, quel subit mouvement les emporta? c'est ce que je n'examine point. Mais du reste, ce ne fut là qu'un triomphe particulier, et renfermé dans la seule capitale de la Judée; ce ne fut qu'un triomphe passager, à quoi bientôt succéda toute la confusion et toute l'infamie de la croix. C'est dans votre sacrement, Seigneur, que votre triomphe est universel et perpétuel. De l'Orient à l'Occident, chez toutes les nations éclairées de la foi, où cette sainte solennité n'est-elle pas en usage? où chaque année ne se renouvelle-t-elle pas, et depuis son institution, où ne subsiste-t-elle pas? Soutenons-la, chrétiens auditeurs, autant que nous y pouvons concourir, et reprochons-

nous notre indifférence ou notre extrême délicatesse, quand nous négligeons d'y assister. On est si curieux de vains spectacles, on donne si volontiers sa présence à des cérémonies mondaines, on ambitionne d'y avoir place et d'y être remarqué : ayons du moins, à l'égard de celle-ci, la même assiduité et la même ardeur. Entre tous les motifs qui nous y engagent, la raison de l'édification et de l'exemple peut nous suffire.

SECOND POINT. Triomphe le plus juste et le plus légitimement dû selon les vues et les intentions de l'Eglise en l'instituant. Que se propose l'Eglise dans cette cérémonie ? que prétend-elle ? 1° Reconnaître l'excellent don que Jésus-Christ nous a fait de son corps et de son précieux sang; 2° répandre les bénédictions célestes et les grâces que Jésus-Christ porte avec soi, et sanctifier spécialement tous les lieux où il passe et qu'il honore de sa présence; 3° confondre l'incrédulité des hérétiques, ennemis du sacrement de Jésus-Christ; et même, ce qui n'est pas sans exemple, faire naître dans leurs esprits des réflexions qui les touchent, qui leur dessillent les yeux, et leur découvrent enfin la vérité; 4° réveiller et affermir la foi des fidèles, souvent endormie, et par là même, ou chancelante, ou moins vive et moins agissante. Je me borne là, et je demande s'il est rien de plus raisonnable que ces intentions de l'Eglise, et rien de plus conforme à l'esprit de Dieu. Exposons-les par ordre, et appliquez-vous.

1° Reconnaître l'excellent don que Jésus-Christ nous a fait de son corps et de son précieux sang. Que ce soit le don le plus excellent, on n'en peut avoir le moindre doute, puisque c'est le corps et le sang d'un Dieu; don d'autant plus estimable, qu'il est pleinement gratuit, et que rien de notre part ne nous l'a pu mériter. Or, une partie de la reconnaissance est de publier le bien qu'on a reçu, d'en marquer une haute idée, et de l'employer à la gloire du bienfaiteur. Voilà pourquoi l'Eglise, redevable à Jésus-Christ d'un sacrement où sont contenues toutes les richesses de la miséricorde, et où réside corporellement la plénitude de la divinité même, ne veut pas que ce soit un trésor caché. Sensible à l'amour et à l'infinie libéralité du divin Epoux qui l'en a gratifiée, elle veut lui en faire honneur; et pour cela, bien loin de l'enfouir, elle le montre dans les places publiques et le présente à la vue de tout le peuple, comme si elle nous adressait ces paroles du prophète royal : *Venez, et voyez combien le Seigneur a fait pour moi de grandes choses* (Psal. 65). Ce n'est pas seulement pour moi, ajoute-t-elle, qu'il les a faites, mais pour chacun de vous en particulier. D'où elle conclut, avec le même prophète : *Allons donc, réjouissons-nous dans le Seigneur, et faisons retentir de toutes parts des chants d'allégresse. Humilions-nous devant notre Dieu, adorons-le : car c'est le grand Dieu, et nous sommes son peuple et les brebis de son troupeau* (Psal. 94).

2° Répandre les bénédictions célestes et les grâces que Jésus-Christ porte avec soi. Dans les entrées des princes, ils dispensent plus

abondamment leurs dons; il est de la majesté et de la grandeur royale, que les peuples se ressentent de leur présence, et que la mémoire de ces jours solennels se perpétue, non-seulement par la pompe et la magnificence qu'ils y étalent, mais par les largesses qu'ils accordent. Je sais que pour opérer ses merveilles et pour exercer sa toute-puissante vertu, la présence de Jésus-Christ n'est point absolument nécessaire. Ce qu'il faisait autrefois, il le peut encore. Absent comme présent, il voyait le fond des cœurs, il gagnait des âmes, il chassait des démons, il rendait la santé aux malades, il ressuscitait les morts; et quand il dit à ce centenier qui lui demandait la guérison de son serviteur : *J'irai chez vous et je le guérirai* (Matth. 8), cet homme, plein de foi, lui fit une réponse aussi vraie qu'elle était humble : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison*, et il n'en est pas besoin. *Prononcez une parole*, c'est assez; *mon serviteur sera guéri.* Tout cela, chrétiens, est incontestable; mais d'ailleurs, je puis ajouter que cette présence de Jésus-Christ, surtout dans une cérémonie qui se rapporte toute à lui, l'engage spécialement à se communiquer, à ouvrir tous ses trésors, et à les faire couler avec moins de réserve. Il descendait de la montagne où il s'était retiré pour prier; il s'arrêta dans la plaine; et là, de toute la Judée, une grande multitude le vint trouver, peuples, scribes, pharisiens, docteurs; chacun s'empressait autour de lui : pourquoi, remarque l'Evangéliste? *Parce qu'il sortait de lui une vertu miraculeuse et bienfaisante* (Luc. 6). Cette vertu est toujours la même; la source en est intarissable, et c'est dans les saintes visites du Seigneur qu'il s'en fait une effusion toute nouvelle. Il n'attend pas pour cela que nous allions à lui; mais il vient lui-même à nous, mais il paraît au milieu de nous, et, nous tendant les bras, il ne cesse point de nous dire : *Puisez avec joie dans les sources de votre Sauveur* (Isaï. 21).

3° Confondre l'incrédulité des hérétiques. Ils ont tant déclamé contre le sacrement de l'autel; ils se sont tant efforcés d'en affaiblir la créance, et ont tant blasphémé cet adorable mystère, que l'Eglise, après avoir employé pour les convaincre les plus solides raisonnements, a cru devoir encore opposer à leurs clameurs le magnifique appareil de cette fête. C'est un témoignage qui se présente aux yeux, et qui des yeux se communique à l'esprit, et peut faire impression sur leurs cœurs. Car le dessein de l'Eglise n'est pas de les confondre, précisément pour les confondre, mais de les engager à rentrer en eux-mêmes, à revenir des préjugés dont ils se sont laissé préoccuper. Il me semble qu'elle leur dit à peu près, comme une mère toujours affectionnée et tendre, ce que saint Paul écrivait aux Corinthiens : *Je ne cherche point à vous insulter; mais je vous avertis comme mes enfants bien-aimés* (I. Cor. 4); car vous l'êtes, en vertu de votre baptême. Si ce concours, cette foule d'adorateurs, cette pompe vous cause de la confusion, *je me réjouis, non de votre confusion, mais du bon effet qu'elle peut avoir en contribuant à votre retour et à votre pénitence* (II. Cor. 7). Tels sont, dis-je, les souhaits de l'Eglise, et plus d'une

fois ses espérances là-dessus ont été remplies. A ce triomphe de Jésus-Christ dont ils ont été témoins, à ce spectacle si religieux, des esprits rebelles et indociles ont été touchés; le charme qui les aveuglait et qui les retenait est tombé. Foudroyés, non point au dehors ni avec éclat comme saint Paul, mais intérieurement et dans le fond de l'âme, ils ont répondu comme lui à la voix qui les appelait : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse* (Act. 9)? Je suis à vous. La victoire a été aussi complète qu'elle était subite; ils se sont déclarés, ils se sont joints à la multitude, et sans différer, se sont mis eux-mêmes à la suite de ce Dieu vainqueur. Ce sont là de ces coups de grâce et de ces miracles dont nous ne pouvons présumer, mais qui sont toujours dans la main de Dieu. Son bras n'est point raccourci. N'entreprenons point de pénétrer ce secret de prédestination : contentons-nous d'adorer et d'espérer.

4° Réveiller et affermir la foi des fidèles. Ils sont fidèles, ils croient; mais du reste, comme la charité se refroidit avec le temps, de même la foi s'affaiblit et devient toute languissante : elle n'est pas tout à fait éteinte, elle subsiste dans le fond; mais elle n'a pas ce degré de fermeté, de vivacité, qui fait agir et qui porte à la pratique. Ainsi, pour me renfermer dans mon sujet, parce que plusieurs n'ont, à l'égard du sacrement de Jésus-Christ, qu'une foi faible et vague, de là viennent tant d'irrévérences qui se commettent devant les autels, et cette tiédeur avec laquelle on assiste au sacrifice, ou l'on approche de la sainte table. Mais est-il rien de plus propre à l'exciter, à la fortifier, cette foi lente et comme assoupie, que la célébrité de ces saints jours? Qu'est-ce que cette auguste cérémonie où se rassemble tout le corps des fidèles? c'est une nouvelle profession de foi que fait l'Eglise, profession authentique et publique, profession commune et par là même plus efficace. Cet exemple mutuel qu'on se donne les uns aux autres, ce consentement universel, cette unanimité forme une conviction qui, dans un moment, lève toutes les difficultés et résout tous les doutes. On voit et on croit, non pas contre la parole du Fils de Dieu, qui nous dit : *Bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru* (Joan. 20); mais en ce sens que ce qu'on voit dispose à croire, d'une foi plus vive et plus ferme que jamais, ce qu'on ne voit pas. Concluons et disons, que ce n'est donc pas sans de puissants motifs, que l'Eglise a ordonné ce triomphe dont elle honore Jésus-Christ; qu'en cela ses vues ont été les plus raisonnables, et que plus ses intentions sont droites, sages et saintes, plus nous devons nous y conformer et les seconder.

Troisième point. Triomphe le plus capable d'allumer le zèle des fidèles et de renouveler les sentiments de leur piété. Trois sentiments que cette solennité doit inspirer aux âmes fidèles envers le sacrement de Jésus-Christ : vénération, dévotion, consolation.

1° Vénération. Partout où est présente la sacrée personne de Jésus-Christ, il mérite également nos respects, puisqu'il est partout également Dieu. A prendre donc la chose absolument et en elle-même;il

n'est pas moins digne de notre culte dans un lieu ni dans un temps, que dans un autre ; mais il faut d'ailleurs convenir qu'il y a toutefois certaines conjonctures où l'on est plus vivement touché et qui tiennent dans une plus grande attention et un plus respectueux silence. Quand on est spectateur d'un appareil pompeux et magnifique; quand on voit tout un peuple humilié et prosterné, ou qu'on est témoin des mouvements, des saints empressements d'une multitude qui ne pense qu'à témoigner son zèle et à rendre ses hommages; quand on n'entend autour de soi que des acclamations, que des éloges, que des chants de piété, tout sert à recueillir l'âme et porte à faire un retour sur soi-même, à s'humilier et à se prosterner soi-même.

Et en effet, c'est alors que se retracent dans l'esprit plus fortement que jamais, ces hautes idées qu'on a conçues du sacrement que l'Eglise honore : de la présence réelle d'un Homme-Dieu dans ce sacrement, de toute la majesté de Dieu renfermée dans ce sacrement, de toute la puissance de Dieu mise en œuvre dans ce sacrement, de tous les trésors de la grâce de Dieu réunis dans ce sacrement; de ce sacrement incompréhensible, ineffable, l'abrégé des merveilles du Seigneur. Occupé de tout cela, rempli d'admiration à la vue de tout cela, on voudrait en quelque manière s'abîmer et s'anéantir. Que toute la terre vous adore, Seigneur, s'écrie-t-on ; et que tout le ciel ne vient-t-il ici se joindre à la terre pour exalter votre saint nom et votre adorable mystère ! Car, qu'est-ce que les adorations d'un homme comme moi ? Du moins, mon Dieu, vous voyez mon désir, et vous l'agréerez; vous suppléerez à ma faiblesse, et vous aurez égard, non point tant à ce que je fais, qu'à ce que je voudrais faire. Ainsi pense-t-on, quand c'est un esprit de religion qui conduit à cette cérémonie. Mais si c'est un esprit de curiosité, un esprit d'amusement, le même esprit qui mène au théâtre et à des spectacles tout profanes, il n'est pas surprenant alors qu'on fasse d'une si auguste solennité un passe-temps inutile où l'on ne cherche qu'à repaître ses yeux, qu'à voir et à être vu. De là même ce tumulte et cette confusion, ces allées et ces venues, ces immodesties dont cette fête est troublée : nulle réflexion, nulle retenue. On promène de tous côtés ses regards, sans les tourner peut-être une fois vers Jésus-Christ. Tandis que ses ministres prient à haute voix, afin que tous les assistants s'unissent à eux, du moins d'esprit et de cœur; on s'entretient de bagatelles, on converse, on agit, on se comporte en tout avec autant de liberté et aussi peu de circonspection que si c'était une partie de plaisir et un divertissement mondain.

2° Dévotion. De ce sentiment de respect et de vénération, qu'inspire la cérémonie de ce jour, naissent des sentiments de dévotion. Sentiments prompts et subits, vifs et ardents. Le cœur tout à coup s'émeut, s'enflamme, devient tout de feu. Soit amour plus tendre, soit reconnaissance plus affectueuse, soit confiance plus intime, tout le remue, et quelquefois le transporte comme hors de lui-même. C'est la grâce intérieure qui produit ces sentiments; mais il n'est pas moins vrai

que certain extérieur de religion qu'on aperçoit de toutes parts autour de soi, ne contribue pas peu à les former. Car je parle d'une dévotion sensible ; je veux dire, d'une dévotion qui se répand jusque sur les sens, après que les sens ont eux-mêmes servi à l'exciter. Je ne sais quelle onction coule dans l'âme, et de l'âme rejaillit en quelque sorte jusque sur le corps, selon cette parole du prophète : *Mon cœur et ma chair ont tressailli, et se sont réjouis dans le Dieu vivant* (Psal. 83).

3° Consolation. De quel transport de joie Madeleine fut-elle saisie, quand elle vit son aimable Maître ressuscité? Elle courut à lui, elle se jeta à ses pieds, et sans tarder un moment, elle alla, selon l'ordre qu'elle en reçut, porter aux apôtres une si heureuse nouvelle. Tel est le sentiment de consolation dont est pénétrée une âme qui aime Jésus-Christ, et qui le voit dans l'éclat de la gloire et dans la splendeur. Elle le suit, non point comme une esclave attachée à son char, mais comme une épouse qui, par une fidélité inviolable, prend part à tous les états de son époux; je veux dire, à ses humiliations et à son élévation; à ses humiliations qu'elle a pleurées, et à son élévation dont elle ne peut assez le féliciter, ni se féliciter assez elle-même. Elle les a pleurées amèrement, ces humiliations de son Sauveur, toutes les fois qu'elle en a rappelé le souvenir; elle a gémi de tant d'outrages qui lui ont été faits; mais maintenant que l'Eglise les répare, la consolation qu'elle goûte est d'autant plus douce, que ses larmes ont été plus abondantes et ses gémissements plus amers. Chaque pas qu'elle fait à la suite de son bien-aimé, est une réparation de tout ce qui a pu lui échapper à elle-même de moins circonspect envers le sacrement du Seigneur, et de moins digne de la présence d'un Dieu. Elle se reproche une distraction la plus légère, un regard, une parole; il n'y a rien sur cela de petit pour elle.

Quoi qu'il en soit, mes chers auditeurs, nous voici à la fin d'une octave où je vous ai représenté la vie de Jésus-Christ dans la très-sainte Eucharistie. Profitons de ce sacrement pour vivre nous-mêmes d'une vie chrétienne et toute pure; car voilà le fruit que nous en devons retirer : il nous soutiendra jusques à la mort. A cette dernière heure, ce sera notre grande ressource : non point précisément pour prolonger sur la terre et dans cette vallée de larmes des jours sujets à tant de vicissitudes et tant de misères; mais pour nous garantir des surprises de l'ennemi, qui redouble alors contre nous ses attaques; mais pour nous adoucir les rigueurs d'une séparation toujours contraire aux sens et à la nature; enfin, pour nous servir de viatique et nous faire passer à une vie éternelle et bienheureuse. Ainsi soit-il.

RETRAITE SPIRITUELLE

A L'USAGE DES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES.

AVERTISSEMENT.

L'expérience a fait assez connaître jusqu'à présent, quelle est l'importance et l'utilité de la Retraite spirituelle pour maintenir la régularité dans les communautés religieuses, ou pour l'y rétablir. On en a vu les fruits les plus sensibles, et on les voit encore dans les maisons les mieux réglées, et où cette sainte pratique est plus en usage.

De là vient que, dans la plupart des Ordres religieux, on s'est fait une coutume, et dans plusieurs mêmes, une obligation expresse et une règle, de vaquer une fois chaque année, pendant un certain nombre de jours, aux exercices de la Retraite. Afin de s'y laisser moins distraire, on s'interdit tout entretien et tout commerce, non seulement au-dehors, mais dans l'intérieur de la communauté. On interrompt ses emplois ordinaires, et l'on ne se réserve d'autre soin que de s'occuper de Dieu et de soi-même.

C'est dans ce silence et ce dégagement entier de toutes les occupations humaines, que l'âme, comme rendue à elle-même, peut avec plus de liberté s'élever à Dieu, et qu'elle se trouve en état de méditer avec plus de réflexion les vérités éternelles. Elle rappelle, en la présence du Seigneur, toutes ses années; elle reconnaît devant lui ses égarements; elle en découvre les principes, elle y cherche les remèdes; et après avoir pleuré ses lâchetés et ses tiédeurs passées, elle forme des résolutions et prend de solides mesures pour l'avenir.

Dieu, de sa part, ne lui manque pas. Dès qu'avec le secours de sa grâce une âme s'est mise en disposition de l'écouter et de lui répondre, c'est alors qu'il se fait entendre et se fait sentir à elle par de plus intimes communications. Lumières, inspirations, attraits, goûts spirituels, il n'y épargne rien. Il lui représente ses devoirs, il lui reproche ses infidélités; il lui donne des vues de perfection toutes nouvelles : il l'encourage à les suivre, lui en suggère les moyens, et par l'ardeur dont il l'anime, lui en adoucit toutes les difficultés.

Il est rare avec cela qu'une communauté vienne à dégénérer de son premier esprit, et à le perdre : car la Retraite est un des préservatifs les plus assurés contre les abus qui s'y pourraient glisser. Ou si peut-être la fragilité humaine, dont on n'est exempt nulle part, y trouve l'entrée à quelques relâchements, du moins n'est-il pas aisé qu'ils y fassent beaucoup de progrès, ni qu'ils y passent en habitude, parce que la Retraite est une des ressources les plus infaillibles pour en arrêter le cours et en empêcher la prescription.

Et il faut aussi convenir qu'il n'est rien de plus touchant, ni rien de plus propre à faire impression, soit sur l'esprit, soit sur le cœur, que les grands sujets dont on s'entretient dans une retraite. Ce qui doit même

leur donner une force et une vertu toute particulière, c'est l'enchaînement et l'ordre des Méditations. L'une conduit à l'autre, et celle-ci soutient celle qui la suit. Ainsi, après une mûre considération de notre dernière fin dans l'éternité, qui est Dieu, et de notre fin prochaine en ce monde, qui est la sanctification de notre âme, selon l'état où Dieu nous a appelés, on comprend sans peine les dommages infinis que le péché nous cause, en nous éloignant de ces deux termes; on l'envisage comme le souverain mal, puisqu'il s'attaque au souverain Être, et qu'il nous prive de notre souverain bien; on en conçoit de l'horreur; et de quelque manière qu'on le regarde, ou dans sa nature, ou dans ses circonstances, ou dans ses effets, il paraît également difforme et digne de haine.

De cette vue du péché naissent les sentiments de componction et de repentir. Dans le regret qui la presse, l'âme s'humilie, se confond, a recours à Dieu, et pense à se rapprocher de lui par un prompt retour. Pour s'exciter de plus en plus à la pénitence, elle ajoute aux puissants motifs dont elle est déjà touchée, les idées effrayantes de la mort, du jugement, de l'enfer. Enfin, l'exemple de l'enfant prodigue, qu'elle se met devant les yeux, achève de la déterminer; et le voyant si favorablement reçu de son père, elle en tire tout à la fois une double leçon, et de ce qu'elle doit faire pour trouver grâce auprès de Dieu, et de ce qu'elle peut espérer d'un si bon maître et de son infinie miséricorde.

Ce ne sont là néanmoins encore que les premières démarches; et ce serait peu de revenir à Dieu, ou ce serait n'y revenir qu'imparfaitement, si ce n'était dans le dessein de s'adonner à la pratique des vertus, et de tendre à toute la perfection que Dieu demande de nous. Voilà pourquoi l'on se propose ensuite Jésus-Christ pour guide et pour modèle. Après avoir trop longtemps vécu sous l'esclavage des sens, on se range, pour ainsi parler, sous l'étendard et sous l'empire de cet Homme-Dieu. Car toute notre sainteté consiste à le suivre; et nous ne sommes parfaits qu'autant que nous marchons sur ses traces, et que nous portons ses livrées et son image.

L'âme n'est donc plus désormais attentive qu'à le contempler et qu'à l'étudier. Depuis le moment de son incarnation divine, elle le suit dans les principaux mystères de sa vie cachée, de sa vie agissante, de sa vie souffrante, de sa vie glorieuse; et dans chacun de ces mystères elle trouve de quoi s'instruire, et sur quoi se former. De l'un elle apprend l'humilité, de l'autre la pauvreté, d'un autre l'obéissance, de celui-là le mépris et la fuite du monde, de celui-ci l'amour du prochain et la charité. Tellement que, de vertu en vertu, comme de degré en degré, elle s'avance jusqu'à ce pur amour de Dieu, par où elle finit, et qui est l'accomplissement de toute justice.

Voilà le plan de cette Retraite, et la liaison des sujets qui la composent. C'est à saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, que nous sommes redevables de cette excellente méthode; ou plutôt, c'est à Dieu que nous la devons, puisque c'est de Dieu qu'il l'avait reçue lui-même. Les personnes religieuses trouveront ici cet avantage, que chaque sujet y est traité d'une manière conforme à leur état. Ce n'est pas que les autres Retraites qui ont paru jusqu'à présent et qui n'ont rien de particulier à l'état religieux, ne puissent d'ailleurs leur être utiles; mais après tout, comme la religion leur impose des devoirs propres, et les engage à des observances plus étroites et plus parfaites, on ne peut douter qu'une

Retraite et des Méditations spécialement à leur usage, ne leur soient encore beaucoup plus convenables et plus profitables.

Ce n'est pas non plus que les personnes engagées dans le monde ne puissent tirer du fruit de ces Méditations, ni que cette Retraite ne leur convienne en aucune sorte. Les vérités du christianisme sont toujours les mêmes dans le fond, et pour tous les états. Il n'y a de différence que dans l'application, et chacun peut se la faire à soi-même, selon la situation présente et la disposition de sa vie. A quoi l'on peut ajouter, qu'au milieu même du monde il y a un grand nombre d'âmes vertueuses qui, plus régulières et plus ferventes que le commun des chrétiens, pratiquent la plupart des exercices de la profession religieuse, et se proposent d'en acquérir autant qu'il est possible, ou d'en imiter la perfection.

Mais, malgré les avantages de la Retraite, on est du reste obligé de reconnaître quelle devient quelquefois assez infructueuse, et qu'on n'en voit pas tous les bons effets qu'elle est capable de produire. La raison est que nous n'y apportons pas toute la préparation nécessaire, ou de l'esprit, ou du cœur. Car, suivant les règles ordinaires, Dieu n'agit en nous qu'autant que le cœur et l'esprit sont bien disposés; et c'est pour cela que l'Ecriture nous avertit, avant que d'aller à l'oraison, de rentrer en nous-mêmes, et de préparer notre âme.

Le point le plus essentiel de cette préparation, et celui qui renferme tous les autres ou dont ils dépendent, est une intention droite et une vraie volonté d'apprendre à se bien connaître, et de travailler de bonne foi à se renouveler selon Dieu, et à se perfectionner. Sans cela il y a peu à compter sur une retraite; et hors quelques sentiments de piété qui passent et qui ne vont à rien, on en sort tel qu'on y est entré. *Si vous cherchez le Seigneur, cherchez-le.* Cette expression du prophète nous donne assez à entendre combien nous devons nous défier de nos prétendues bonnes volontés, et que rien n'est plus sujet à l'illusion. Souvent on cherche Dieu, ou l'on se flatte de le chercher, quoiqu'on ne le cherche pas véritablement; et souvent on pense vouloir être à lui, lorsqu'en effet on ne le veut pas.

Cet avis est général; mais il ne faut point craindre de dire que là-dessus on est encore plus exposé à se tromper soi-même dans les maisons religieuses, que parmi les gens du monde. Car, quand un homme, une femme du monde se dérobent à leurs affaires temporelles, et viennent à certains temps se retirer dans la solitude, il n'y a guère lieu de croire qu'ils n'y soient pas conduits par l'Esprit de Dieu et par la seule vue de leur salut, puisqu'ils n'ont ni règle, ni devoir indispensable, ni aucune considération humaine qui les y obligent. Mais il n'en est pas de même à l'égard d'une communauté religieuse, où l'usage de la Retraite est établi. C'est une observance dont on n'est pas maître de s'exempter; ou c'est au moins une coutume à laquelle on ne saurait manquer sans une espèce de scandale. D'où il arrive plus aisément que le motif des Retraites qu'on fait, soit autant la nécessité, la bienséance, l'exemple, qu'un désir sincère de changer et de se réformer.

On ne peut donc trop s'éprouver avant la retraite, ni trop s'exciter à ce désir solide d'un saint renouvellement de soi-même. Assez de réflexions se présentent, dont chacune est capable de l'allumer. Le peu de bien qu'on a fait, celui qu'il y a dans la suite à faire, l'excellence de sa vocation, le danger d'une vie toujours lâche et imparfaite, un âge peut-être avancé et où il faut songer à mourir : toutes ces pensées, et d'autres

que Dieu inspire, sont de puissantes raisons pour se réveiller de l'assoupissement où l'on est, et pour entreprendre les exercices spirituels dans un ferme dessein de se les rendre aussi salutaires qu'ils le peuvent être.

C'est de cette première disposition que suivront toutes les autres. Touché de ce sentiment, on n'omettra aucune des pratiques ni aucun des réglements qui sont marqués. On gardera un silence exact; on éloignera de son esprit tous les objets qui le pourraient dissiper, et l'on en détournera ses sens ; on donnera à chaque exercice son heure, sa place, tout le soin et toute l'application qu'il requiert; on s'abandonnera à la grâce, et l'on ne refusera rien à Dieu, quoi que ce puisse être, et quelque effort qu'il en doive coûter.

Ce ne sera pas en vain. Dieu recherche même ceux qui le fuient : que fera-t-il pour une âme qui le désire et qui vient à lui? Il pourra peut-être la faire passer d'abord par quelque épreuve, et la laisser pour quelque temps dans une sécheresse de cœur où elle demeurera sans goût et sans onction. Rien ne l'attachera ni ne l'affectionnera : au contraire, elle tombera dans l'abattement et dans un ennui qui la rebutera. C'est sans doute un état pénible, et l'on a besoin alors de courage pour se soutenir. Mais quand on sait persévérer, et que, sans se relâcher un seul moment, on attend en patience la rosée du ciel, Dieu souvent la fait descendre avec une telle abondance, qu'on en est tout pénétré. Les nuages peu à peu se dissipent, et les plus pures clartés succèdent aux plus épaisses ténèbres. On en peut croire une infinité de personnes qui l'ont expérimenté, et qui en portent témoignage. Combien ont commencé la retraite avec une froideur et une indifférence qui les affligeait et les désolait; mais l'ont finie dans des transports de dévotion qui les ravissaient, et y ont goûté les plus sensibles consolations?

Ce qui est d'autre part à craindre, et de quoi l'on doit se garantir comme du piége le plus subtil, c'est de faire trop de fond sur ces sortes de sensibilités, et de mesurer par là le fruit de la retraite. Les plus tendres affections, et les mouvements les plus animés dans la méditation sont peu de chose, si l'on ne va pas plus loin et qu'on ne les réduise pas à la pratique. Car c'est la pratique qui sanctifie, et tous les maîtres de la vie intérieure n'ont jamais beaucoup estimé de simples sentiments, quelque relevés et quelque dévots qu'ils fussent, à moins qu'on ne les accompagnât de saintes et de fortes résolutions. Ils ne se contentent pas même de cela; mais, dans les résolutions qu'on prend, ils veulent que, sans se borner à des propositions vagues et indéterminées, on en vienne au détail : par exemple, qu'on s'applique à tel défaut où l'on se reconnaît plus sujet; et que, pour le corriger, on se propose d'user de tel moyen qu'on sait être plus sûr et plus efficace Quelques-uns encore conseillent de marquer sur le papier ce qu'on a ainsi résolu et promis à Dieu, afin de se le représenter de temps en temps, et de se l'opposer à soi-même, comme la condamnation de ses infidélités et de ses rechutes.

Ceci suffit pour concevoir quelque idée de la retraite, et de la conduite qu'on y doit tenir : mais pour en être mieux instruit, il n'y a qu'à voir la première méditation qui est à la tête de cette Retraite, et qui y sert comme d'entrée. Quoi qu'il en soit, on en apprendra plus par l'usage que par toutes les instructions. Car voilà surtout le caractère des choses de Dieu : on en connaît plus par soi-même dans l'exercice, que les paroles des plus grands maîtres n'en peuvent enseigner.

Le P. Bourdaloue étant accoutumé à parler solidement sur toutes les

matières qu'il traitait, et à les développer dans toute leur étendue, on ne sera point surpris que la plupart de ces méditations et de ces considérations qu'il y a jointes, soient un peu longues ; mais chacun pourra choisir ce qui lui sera propre, et s'y arrêter. Outre qu'il y a plusieurs personnes qui, pour fixer leur imagination naturellement vive et prompte à s'échapper, sont bien aises d'avoir un livre dont la seule lecture, avec quelques retours sur eux-mêmes, puisse utilement les occuper pendant tout le temps de l'oraison.

De plus, comme le P. Bourdaloue était fait aux manières de la chaire, il a mis au commencement de chaque méditation un texte de l'Ecriture, qui en exprime le sujet. Enfin, s'il conserve toujours son esprit de prédicateur, et qu'il s'explique avec toute la liberté de l'Evangile sur les manquements et les imperfections ordinaires dans les communautés religieuses, les gens du monde ne peuvent raisonnablement s'en prévaloir contre l'état religieux. On se porte partout soi-même, et l'on a partout ses faiblesses ; mais avec cette différence entre le religieux et l'homme du siècle, que les faiblesses de l'un ne vont point à beaucoup près aux désordres et aux excès de l'autre. Ce qui paraît répréhensible dans un religieux, serait à peine remarqué dans un séculier. On lui en ferait même quelquefois une vertu ; et tel passerait dans le monde pour un saint, s'il voulait seulement s'assujettir à vivre dans sa condition, autant qu'elle le lui permet, comme vit dans le cloître le religieux le moins fervent.

MÉDITATION

POUR LA VEILLE DE LA RETRAITE.

Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus.
Je la conduirai dans la solitude, et là je lui parlerai au cœur.
(Oséɛ, ch. 2.)

Premier Point. C'est Dieu qui m'appelle à cette retraite, c'est lui qui m'en a inspiré le dessein ; et la résolution que j'ai prise de m'éloigner pour quelque temps de tout commerce, et de me tenir dans la solitude, n'a pu être qu'un effet de sa grâce. Je dois donc suivre le mouvement de cette grâce, et en faire tout l'usage que Dieu veut que j'en fasse pour ma conversion.

C'est une grâce de prédilection par rapport à moi ; car Dieu ne la fait pas à tout le monde. Combien de mondains et de mondaines vivent dans le désordre du péché, et dans un profond oubli de Dieu, sans penser jamais à rentrer sérieusement en eux-mêmes ? ce qui serait néanmoins le souverain remède de leurs maux, et peut-être l'unique ressource de leur salut. Dieu use envers moi d'une miséricorde toute spéciale : avec quelle attention et quel soin dois-je ménager une grâce si précieuse ?

C'est peut-être la dernière retraite de ma vie que je vais com-

mencer. Si je le savais, quel zèle, quelle ferveur y apporterais-je? Combien en ai-je fait d'inutiles, et qui n'ont produit en moi aucun changement? Mais il faut que celle-ci répare les défauts de toutes les autres, et qu'elle achève dans mon âme l'œuvre de Dieu. Enfin, c'est Dieu lui-même qui m'y conduit, et qui veut m'y servir de guide. Jésus-Christ, qui était le Saint des saints, fut conduit par l'Esprit de Dieu dans le désert : voilà le modèle que je dois me proposer dans ma retraite, si je veux que ce soit pour moi une retraite salutaire, une retraite dont le succès réponde au besoin que j'en ai, et à ce que Dieu attend de moi. La faire par coutume, la faire parce que c'est dans mon état un devoir commun dont je ne puis me dispenser, c'est ce qui m'est arrivé plus d'une fois, et de là vient que j'en ai si peu profité. Il faut que j'y entre par le même esprit, et dans le même esprit que Jésus-Christ y entra.

Second point. Dieu, qui veut me sanctifier, m'appelle à la solitude intérieure encore plus qu'à la solitude extérieure. Car l'extérieure, sans l'intérieure, n'est de nul effet. Ainsi je dois, pendant ces saints jours, me séparer absolument, d'esprit et de cœur, de tout ce qui pourrait me distraire et me détourner de Dieu. Je dois me comporter comme s'il n'y avait dans le monde que Dieu et moi; en sorte que je m'occupe uniquement de lui, et que je puisse m'écrier avec l'épouse des cantiques : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui* (Cant. 2). Loin de moi toute autre pensée, quelque bonne qu'elle fût d'ailleurs; et quelque apparence de bien que je crusse y apercevoir, ce bien qui me partagerait, cesserait pour moi d'être bien.

Dieu veut être seul avec moi, parce qu'il veut me parler au cœur; et par conséquent il faut que mon cœur soit vide du monde. Non pas seulement de ce grand monde qui est hors de moi, et avec lequel je n'avais presque nul rapport; car à peine le connais-je, depuis que je l'ai quitté, et à peine me connaît-il : mais de ce petit monde qui m'environne, et qui se trouve même dans la religion; de ce petit monde qui est en moi, et qui fait partie de moi-même; de ce petit monde qui sont mes passions, mes inquiétudes, mes curiosités, mes attaches. Tant que mon cœur sera plein de ce petit monde, ni Dieu ne me parlera point, ni je ne serai point dans la disposition de l'écouter.

Malheur à moi, si je portais ce petit monde jusque dans le sanctuaire de la solitude; c'est-à-dire, si j'entrais dans la retraite avec un esprit dissipé, ou un cœur immortifié! Or, il ne faut pour cela qu'un vain désir, qu'un chagrin, qu'une aversion, qu'une jalousie secrète, qu'une amitié trop humaine. Malheur à moi, si par là je me rendais incapable des communications et des entretiens que je dois avoir avec mon divin Epoux! car dès-là, quelque édifiante que parût ma retraite, je n'y trouverais pas Dieu, parce que Dieu ne m'y trouverait pas dans ce parfait recueillement où doit être une âme qui veut converser avec lui. Puisqu'il se dispose à me parler et à me parler au

cœur, je dois de ma part me mettre en état de lui pouvoir dire, ou comme David : *J'écouterai*, mais avec réflexion et avec respect, *ce que le Seigneur me dira* (Psal. 34), ce qu'il m'inspirera, ce qu'il me reprochera; ou comme Samuël : *Parlez, Seigneur, parce que mon âme est attentive à vous écouter* (I. Reg. 3). Je dois, à l'exemple de Marie, sa sainte mère, recueillir et conserver dans mon cœur toutes les paroles par où il me fera entendre intérieurement ses volontés.

Troisième point. La fin de ma retraite ne doit pas être de goûter le repos de la solitude. Ce repos est saint, mais ce n'est pas assez, et il y a un avantage plus solide qu'il y faut chercher. Il m'est permis de dire : dans le même sentiment que le prophète royal : *Qui me donnera des ailes comme celles de la colombe, afin que je prenne mon vol, et que je me repose dans le sein de Dieu* (Psal. 54)? Mais il ne m'est pas permis de borner là mes vues et mes désirs. Je dois envisager dans ce repos quelque chose de meilleur et de plus nécessaire que ce repos même. La fin de ma retraite ne doit pas non plus être d'y employer plus de temps à l'oraison, d'y faire plus de communions, plus de lectures, plus d'austérités. Tout cela, ce sont d'excellents moyens dont je puis et dont je dois me servir; mais ce n'est pas la fin que je me dois proposer. Mon erreur a souvent été de confondre en ceci les moyens avec la fin, et de m'imaginer que j'avais fait une bonne retraite, parce que je m'étais régulièrement acquitté de ces exercices.

Mais la fin de ma retraite doit être de réformer ma vie; de me bien connaître moi-même, et les desseins de Dieu sur moi; de découvrir une bonne fois le fond de mes dispositions, de mes imperfections, de mes mauvaises habitudes; de régler toute ma conduite, toutes mes actions, tous mes devoirs; de me renouveler dans l'esprit de ma vocation; en un mot, de me changer, et de devenir, comme dit saint Paul, *une nouvelle créature en Jésus-Christ* (II. Cor 5). Car, si la retraite que j'entreprends n'aboutit là, et si j'en sors sans avoir rien corrigé de mes défauts ordinaires, en vain y aurais-je eu tous les sentiments de la dévotion la plus affectueuse, ce ne serait qu'une illusion pure. Il s'agit de me convertir, et non de raisonner, ni de contempler. Cependant, cette fin conçue de la sorte, est encore trop générale et trop vague. Il faut, afin qu'elle soit plus efficace, qu'elle soit déterminée à quelque chose de plus marqué; et c'est à moi d'examiner devant Dieu quelle doit être pour moi la fin particulière de cette retraite : par exemple de me réformer dans l'observation de mes règles; de me réformer en ce qui regarde la charité, l'humilité, la mortification. Ainsi du reste.

Conclusion. Eclairez-moi, mon Dieu, dans le choix que je dois faire de cette fin; et donnez-moi tous les secours nécessaires pour y parvenir. Puisque c'est vous qui m'attirez dans la solitude, faites-moi connaître la perfection où vous m'appelez, et les voies que j'ai à prendre pour y arriver. Ne permettez pas que cette retraite, qui a

été pour tant de pécheurs un moyen de conversion, devienne pour moi, si je n'en retirais aucun fruit, un sujet de condamnation.

Que voulez-vous que je fasse, ô mon Dieu! car c'est à vous de me prescrire à quoi je dois spécialement travailler durant ces jours de retraite, qui sont des jours de salut; et c'est à moi, quoi qu'il m'en coûte, de retrancher tous les obstacles qui pourraient m'empêcher d'accomplir vos ordres et de seconder vos adorables desseins, quand je les aurai connus. Il me semble, Seigneur, que mon cœur y est disposé; et qu'en commençant cette retraite, je pourrai, avec une humble confiance, me rendre devant vous le même témoignage que votre prophète : *Mon cœur est prêt, mon Dieu, mon cœur est prêt* (Psal. 56). Mais peut-être que je me flatte, et qu'il y a encore dans mon cœur de secrets replis d'amour-propre et d'attachement à moi-même. Aidez-moi, Seigneur, à les développer; achevez de préparer ce cœur, qui veut vous être soumis, et qui ne se sépare aujourd'hui du commerce des créatures, que pour mieux recevoir les impressions de votre grâce et de votre esprit.

PREMIER JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

De la fin de l'homme.

Notum fac mihi, Domine, finem meum.
Seigneur, faites-moi connaître ma fin. (Psal. 38.)

Premier point. Pourquoi Dieu m'a-t-il créé? pour le connaître, pour l'aimer, pour le glorifier en cette vie, et pour le posséder en l'autre. Voilà ma fin. Je ne suis point dans le monde pour y établir une fortune temporelle; je n'y suis point pour y acquérir de la réputation et de l'estime; je n'y suis point pour y vivre agréablement et à mon aise. Tout cela n'est point ma fin, ni ne le peut être; j'y suis pour y cher cher Dieu, pour servir Dieu, pour y accomplir les volontés de Dieu. *En cela*, dit le Sage, *consiste l'homme, et tout l'homme* (Eccl. 12).

Grande vérité sur laquelle roulent toutes les autres vérités! C'est néanmoins cette vérité, que je n'ai pas connue jusqu'à présent, ou du moins que je n'ai jamais bien approfondie; tellement que j'ai vécu comme si je ne la connaissais pas. Car, au lieu que j'étais créé pour Dieu, par un abus énorme de ma raison, je n'ai vécu que pour moi-même, je n'ai pensé qu'à moi-même, je n'ai été occupé que de moi-même, j'ai rapporté tout à moi-même : en un mot, je me suis regardé comme si j'eusse été moi-même ma fin. Ne suis-je pas obligé d'en convenir? Tel est donc l'affreux aveuglement dans

lequel j'ai passé ma vie, ou la meilleure partie de ma vie. Si j'avais bien connu ma fin, et si je l'avais toujours eue devant les yeux, toute ma vie aurait été sainte. D'où sont venus mes égarements, mes relâchements, mes déréglements? de ce que j'ai oublié cette fin ; de ce que, mille fois et dans des occasions essentielles, j'ai négligé de faire cette réflexion si salutaire : Quelle est ma fin ? de ce que, dans des affaires capitales, où la sagesse chrétienne me devait conduire, je n'ai pas envisagé ma fin. C'est là ce qui m'a perdu.

Non-seulement Dieu est la fin de ma création et de mon être en général, mais de toutes mes actions en particulier. Car il n'y en a pas une qui, par la raison que j'ai été créé pour Dieu, ne doive aussi être pour Dieu. Saint Paul n'en a pas excepté les actions même les plus indifférentes et les plus basses. *Soit que vous mangiez*, dit-il, *soit que vous buviez, faites tout pour Dieu* (1. Cor. 10). Que s'ensuit-il de là? que tout ce que j'ai fait dans ma vie pour une autre fin que pour Dieu, sans parler du désordre et du péché qui s'y rencontrait, n'a été pour moi devant Dieu de nul mérite. Quand j'aurais fait les actions les plus éclatantes, quand j'aurais fait des miracles, Dieu n'en ayant point été la fin, tout cela n'est que vanité, et que vanité des vanités. *Ils se sont détournés de leur fin*, disait le prophète, *et dès-là ils sont devenus inutiles* (Psal. 13), ou plutôt, tout leur est devenu inutile. N'est-ce pas là mon état, et puis-je assez le déplorer?

Second point. Ce qui doit fortement m'exciter à tendre sans cesse vers ma fin, c'est qu'il n'en est point de plus excellente. Dieu, lui-même, n'en a pas une plus noble, puisqu'il est lui-même sa fin. De tout éternité, il se connaît, il s'aime, il forme des desseins pour sa gloire, et il les exécute dans le temps. Or en cela il m'a créé à son image et à sa ressemblance; car il m'a donné un entendement pour le connaître, une volonté pour l'aimer, un corps et une âme pour le glorifier. J'ai donc, en vertu de ma création, une fin aussi sublime que Dieu. *O Seigneur !* s'écriait le saint patriarche Job, *qu'est-ce que l'homme, pour mériter que vous l'ayez exalté de la sorte* (Job. 7)? Reconnais, mon âme, reconnais ta dignité, non pas pour en concevoir un vain orgueil, mais pour rendre à Dieu l'hommage d'une profonde adoration, et pour lui offrir le juste tribut de tes louanges. Au contraire, quand j'agis pour une autre fin que pour Dieu, je m'avilis, je me dégrade, je renonce à l'honneur que j'avais d'être fait pour Dieu, et pour Dieu seul. Quand je me cherche moi-même, par une juste punition de Dieu, je me trouve moi-même; et en me trouvant moi-même, je ne trouve que le néant. *L'homme a oublié Dieu, et en l'oubliant il s'est méconnu, et par là il est devenu non-seulement semblable aux bêtes* (Psal. 48), mais de pire condition que les bêtes : car au moins les bêtes, quoique privées de raison, agissent-elles conformément à leur fin, et Dieu est toujours leur fin; au lieu qu'il n'est plus la mienne, quand je suis assez aveugle et assez insensé pour m'en proposer une autre que lui.

Point encore de fin plus nécessaire, soit par rapport à Dieu, soit par rapport à moi. Nécessaire par rapport à Dieu : car Dieu ne serait pas Dieu, s'il m'était permis d'agir pour une autre fin que pour lui. Il cesserait d'être Dieu, si je pouvais avoir droit de former la moindre pensée, de dire la moindre parole, de faire la moindre action, sans la rapporter à lui. Cependant il ne suffit pas qu'il soit ma fin par la nécessité de son être : il faut qu'il le soit, et il veut l'être par mon choix. Voilà ce qui fait sa gloire ; voudrais-je la lui disputer ? Nécessaire par rapport à moi : car il n'y a que Dieu qui puisse me rendre heureux, et par conséquent, qui puisse être ma fin. *Vous m'avez fait pour vous*, *Seigneur*, disait saint Augustin, *et mon cœur sera toujours dans l'agitation et dans le trouble, jusqu'à ce qu'il se repose en vous.* Quoi que le monde fasse pour moi, il ne me contentera jamais : je ne l'ai que trop éprouvé, pour n'en être pas convaincu. Il me faut quelque chose de plus que le monde, et je ne serai rassasié que lorsque je posséderai mon Dieu.

Troisième point. — Tout, hors le péché, peut me conduire à ma fin. Il n'y a point de créature dans l'univers qui ne m'aide à connaître Dieu, qui ne me découvre quelque perfection de Dieu, et qui ne doive m'inspirer de l'amour pour Dieu. Il n'y en a donc pas une qui ne puisse être, et qui ne soit actuellement un moyen pour m'élever à Dieu. Les cieux, les astres, les éléments, tout m'annonce un Dieu ; en sorte que je suis inexcusable, si le connaissant, je ne réponds pas à l'obligation étroite où je me trouve de le glorifier comme Dieu. Est-il possible, Seigneur, qu'il y ait eu des mondains assez infidèles pour ne vouloir pas écouter cette voix de toute la nature ? Votre Apôtre néanmoins me l'apprend ; mais aussi m'assure-t-il que, par un juste jugement, vous les avez tous livrés à leur sens réprouvé. Que serait-ce de moi, si jamais vous veniez à m'abandonner ainsi moi-même !

Quoi qu'il en soit, je dois, dans l'ordre de sa providence, regarder tout ce qui m'arrive comme un moyen dont Dieu veut que je me serve pour arriver à la fin qu'il m'a marquée : prospérité, adversité, santé, maladie, pauvreté, commodités, mépris, honneur, joie, affliction. *Car nous savons*, dit saint Paul, *que tout cela contribue au bien de ceux qui aiment Dieu* (Rom. 8) ; parce qu'il est vrai que tout cela, si je suis fidèle à la grâce, me porte à Dieu, m'attache à Dieu, me soumet à Dieu, me force de recourir à Dieu. Et en effet, Dieu a conduit ses élus par toutes ces différentes voies ; et toutes ces voies différentes, dans l'usage qu'en ont fait les saints, ont également servi à leur prédestination : dans tous ces événements, quoique contraires, ils ont trouvé le royaume de Dieu, qui était leur fin.

Or, voilà ce que je n'ai point assez connu : l'utilité de tout cela, et les desseins de Dieu en tout cela ; ou, si je l'ai connu d'une connaissance stérile et de spéculation, voilà ce que j'ai pleinement ignoré dans la pratique. Car, malgré les desseins de Dieu, j'ai abusé de tout

cela : de la santé, pour vivre au gré de mes passions; de l'infirmité, pour mener une vie lâche; des afflictions, pour murmurer; de la joie, pour me dissiper; de la prospérité, pour m'enorgueillir; de l'adversité, pour m'abattre. Quel renversement de l'ordre de Dieu! quelle infidélité à sa providence! quel oubli de mes propres intérêts! Je ne dois donc désormais user des créatures que pour arriver à ma fin : c'est-à-dire, que je ne dois les estimer, les désirer, les rechercher, qu'autant qu'elles peuvent m'approcher de Dieu et me tenir uni à Dieu. Si je les regarde autrement, elles se tournent contre moi; et pour venger à mes dépens le Dieu qui les a créées, bien loin de m'être utiles et profitables, elles me deviennent pernicieuses et dommageables.

Conclusion. Il n'y a que votre grâce, ô mon Dieu! qui puisse me tirer du déplorable aveuglement où je vis depuis tant d'années. Faites-moi connaître ce que je suis, et pourquoi je le suis; donnez-moi une idée vive de la fin où je dois aspirer; une idée qui me fasse agir, qui m'anime, qui me soutienne. Qu'il paraisse dans ma conduite que je suis en effet, non-seulement persuadé, mais touché de cette fin; que mon unique soin soit de la chercher partout et en tout, d'en renouveler tous les jours l'intention et le désir, et de me faire incessamment à moi-même le reproche que Jésus-Christ faisait à Marthe : *Vous vous embarrassez de bien des choses, et il n'y en a qu'une seule de nécessaire* (Luc. 10). Or, cette seule chose nécessaire, c'est ma fin.

Quant aux moyens, Seigneur, je vous demande cette sainte indifférence où vous voulez que je sois à l'égard de tout ce qu'il y a dans le monde : biens ou maux, grandeurs ou humiliations, plaisirs ou afflictions; et que m'importe d'être riche ou pauvre, d'être sain ou malade, d'être méprisé ou honoré, pourvu que je sois à vous, et que vous soyez éternellement à moi? Que m'importe par quelle voie je parvienne à ma fin, pourvu que j'y parvienne? Sainte indifférence qui me délivrerait de tous les troubles, de tous les chagrins, de toutes les inquiétudes, de toutes les craintes dont mon attachement aux créatures est la source! sainte indifférence qui bannirait de mon cœur toutes les passions dont il est continuellement agité! sainte indifférence qui mettrait le calme dans mon âme, et qui serait déjà pour moi une béatitude anticipée.

Ajoutez, mon Dieu, à cette indifférence une disposition encore plus sainte, de préférer, entre les choses du monde, celles que je connaîtrai m'être plus utiles pour m'avancer vers ma fin, à celles que je saurai me l'être moins; car, quoique toutes soient des moyens pour aller à vous, il y en a qui m'y conduisent bien plus sûrement et plus infailliblement, et quelque horreur naturelle que je puisse avoir de celles-ci, je ne dois pas hésiter à leur donner la préférence sur les autres, qui me seraient plus agréables, mais dont il me serait plus facile et plus dangereux d'abuser. Surtout aidez-moi à m'établir et à me fortifier dans la sainte résolution où je dois être, d'em-

brasser généralement et sans réserve tous les moyens par où vous voulez que j'arrive à cet unique nécessaire, qui est ma fin ; car, s'il y a un seul de ces moyens que j'excepte, quand je prendrais tous les autres, dès-là je ne voudrais plus sincèrement ni efficacement ma fin, et la volonté que j'aurais d'atteindre à cette fin, ne serait plus qu'une velléité et qu'une erreur. Point de restriction, ô mon Dieu ! point de limitation ni de bornes, quand il s'agit d'une fin aussi essentielle que celle-là. Examen de mon cœur sur ces trois dispositions : Suis-je dans cette indifférence parfaite pour tout ce qui n'est pas Dieu? Suis-je déterminé à choisir, quoi qu'il m'en coûte, les moyens les plus sûrs et les plus propres pour me conduire à Dieu ! Veux-je les employer tous, et le veux-je bien?

DEUXIEME MÉDITATION.

De la fin du Chrétien.

Si quis vult venire post me, abneget semetipsum.
Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même.
(Matth., ch. 16.)

Premier point. Pourquoi suis-je chrétien? pour servir et honorer Dieu. Non plus selon les simples vues de ma raison, puisque ma raiton étant aussi faible, aussi bornée et aussi obscurcie qu'elle l'est par le péché, elle ne me donnerait pas d'assez hautes idées de Dieu. Non plus selon les maximes générales de la religion; car Dieu demande de moi, comme chrétien, quelque chose de plus parfait, que ce que la religion en général prescrit à tout homme qui connaîtrait Dieu, et n'aurait que la foi d'un Dieu. Mais je suis chrétien pour servir Dieu, et pour le glorifier selon les règles particulières, et selon l'esprit de la loi de Jésus-Christ. Dieu ne veut plus que je vive selon d'autres règles que celles-là; et tout ce qui n'est pas selon ces règles, n'est plus selon le cœur de Dieu.

En effet, Jésus-Christ n'est venu au monde que pour me faire connaître Dieu, et que pour m'apprendre à honorer Dieu comme Dieu mérite d'être honoré. C'est pour cela qu'il disait : *Mon Père, j'ai fait connaître aux hommes votre nom* (Joan. 17). Moïse avait appris aux Juifs à honorer Dieu par des sacrifices et des victimes; mais ces sacrifices, où l'on n'immolait que des animaux, n'étaient que l'ombre et la figure du vrai culte que Dieu attendait de moi. Ces sacrifices étaient infiniment au-dessous de ce que Dieu méritait. Jésus-Christ est donc venu pour m'enseigner à honorer Dieu en esprit, c'est-à-dire, par le sacrifice de moi-même et par le renoncement à moi-même.

Divine leçon que cet Homme-Dieu, comme législateur et comme maître, m'a faite dans sa propre personne. *Entrant dans le monde, il*

dit à Dieu : Vous n'avez plus voulu, Seigneur, d'oblation étrangère; mais vous m'avez formé un corps. Les holocaustes de l'ancienne loi ont cessé de vous agréer; c'est pourquoi j'ai dit : Me voici, je viens, je m'offre, je me livre à vous (Hebr. 10). En un mot, il s'est immolé lui-même, il s'est anéanti lui-même, et cela pour honorer Dieu; mais en même temps pour avoir droit de me dire : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce et qu'il meure à soi-même* (Matt. 16).

Voilà, dis-je, pourquoi je suis chrétien, et c'est uniquement par là que je me mets en état de rendre à Dieu le véritable hommage que je lui dois. Il faut donc conclure, que si je ne renonce à moi-même, je ne suis chrétien que de nom; que si je ne renonce à moi-même, je ne porte le nom de chrétien que pour ma confusion; que quoi que je fasse d'ailleurs, si je ne renonce à moi-même, je ne connais pas Dieu, je n'aime pas Dieu, je suis incapable de glorifier Dieu, de la manière que je le dois connaître, que je le dois aimer et que je le dois glorifier. C'est dans ce renoncement à moi-même, et dans ce sacrifice de moi-même que consiste pour moi la religion. Les Juifs pouvaient l'ignorer; mais, après la révélation expresse qu'il a plu à Dieu d'en faire au monde par Jésus-Christ, mon ignorance sur ce point serait mon crime. Ce renoncement est difficile; mais il est nécessaire. Se quitter soi-même, se dépouiller de soi-même, c'est une parole bien dure selon les sens et selon les inclinations naturelles; mais c'est une parole de salut, une parole de vie, et de la vie éternelle.

Second point. En qualité de chrétien, je dois être conforme à Jésus-Christ; car c'est dans cette vue, dit saint Paul, que Dieu a choisi ses élus, les ayant tous prédestinés sur le modèle de son Fils. Y a-t-il entre Jésus-Christ et moi de la conformité, j'ai droit d'espérer en Dieu, et de faire fond sur ses miséricordes; mais n'y a-t-il dans moi nul trait de ressemblance avec Jésus-Christ, quand j'aurais d'ailleurs toutes les perfections des anges, Dieu ne me reconnaît point, ni ne me compte point au nombre des siens. Quoi qu'il en soit, voilà ma fin et à quoi je dois travailler comme chrétien : à me faire une copie vivante de Jésus-Christ, à envisager Jésus-Christ comme l'excellent original sur lequel je dois me former, à me dire sans cesse, en le contemplant, ce que Dieu dit à Moïse : *Voyez, et faites selon le divin exemplaire que vous avez devant les yeux* (Exod. 25).

En qualité de chrétien, je dois être revêtu de Jésus-Christ : c'est l'expression dont s'est servi l'Apôtre : *Vous tous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous êtes revêtus de Jésus-Christ* (Galat. 3). Quel honneur pour moi, en me dépouillant du vieil homme, de m'être revêtu du nouveau! Mais quelle honte aussi pour moi, si je n'en suis revêtu qu'extérieurement, et si, faisant profession d'être chrétien, je n'en ai pas intérieurement l'esprit! Quelle contradiction, si, portant le caractère et la marque du sacrement de Jésus-Christ, je n'en ai pas la sainteté, et si dans la pratique je sépare l'un de l'autre! Quelle monstrueuse hypocrisie, si je ne suis chrétien qu'en apparence, et si devant Dieu j'ai un esprit et un cœur tout païens!

En qualité de chrétien, je dois être incorporé à Jésus-Christ comme un de ses membres; je dois lui être uni comme à mon chef. C'est encore la doctrine du saint Apôtre : *Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres de Jésus-Christ* (I. Cor. 6)? Or, entre le chef et les membres, il doit y avoir de la proportion; et s'il n'y en a point entre Jésus-Christ et moi, je n'ai plus avec lui cette liaison qui fait selon Dieu tout mon bonheur et toute ma gloire. Ou si je suis, comme chrétien, un des membres de Jésus-Christ, je ne suis, comme indigne chrétien, qu'un de ces membres gâtés, qui ne servent qu'à déshonorer son corps mystique.

Enfin je dois, en qualité de chrétien, vivre de la vie même de Jésus-Christ : de sorte que *la vie de Jésus-Christ doit paraître* (II. Cor. 4) dans toute ma conduite, et même, ainsi que me l'enseigne le Maître des nations, *dans ma chair mortelle.* Je suis chrétien, pour pouvoir dire comme ce grand saint : *Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis; c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (Galat. 2), et par conséquent qui pense en moi, qui parle en moi, qui agit en moi. Puis-je, en la présence de Dieu, sans me tromper, sans me flatter, me rendre à moi-même ce témoignage? Voilà toutefois à quoi Dieu m'appelle.

TROISIÈME POINT. Ce n'est point assez, pour être parfaitement chrétien, que je sois dans une sainte indifférence à l'égard de tout ce qui n'est pas Dieu : il faut que je m'attache expressément et déterminément aux moyens que Jésus-Christ m'a lui-même marqués comme les plus efficaces, les plus infaillibles, et, supposé le choix qu'il en a fait, les plus indispensables et même les seuls suffisants pour acquérir la perfection où le caractère de chrétien m'engage, et où est renfermée ma fin. Or, suivant ce principe, je dois donc, sans balancer, préférer la pauvreté, j'entends la pauvreté de cœur, aux biens de ce monde : c'est-à-dire, que je dois m'estimer plus heureux d'être détaché des biens de ce monde, que de les posséder; plus heureux de les mépriser que d'en jouir, parce que le détachement et le mépris des biens de ce monde, est le premier moyen que Jésus-Christ m'a proposé pour honorer Dieu.

Suivant ce principe, je dois préférer la vie austère et pénitente à la vie douce et commode, parce que c'est ainsi que Jésus-Christ l'a jugé lui-même, et qu'il l'a pratiqué. *Au lieu du bonheur, même temporel, et de la joie qui lui était due, il a pris la croix pour son partage* (Heb. 12) : car il venait, comme sauveur, établir une religion d'hommes pécheurs à qui la pénitence était nécessaire pour apaiser la justice de Dieu. Il venait, comme réformateur du monde, en corriger les désordres, et il savait que la vie douce et commode était la source empoisonnée de toute la corruption du monde, et qu'au contraire la vie austère et pénitente en était le remède souverain.

Suivant ce principe, je dois être persuadé de ces maximes si communes dans l'Evangile, et si familières aux Apôtres : Qu'il ne suffit pas que je porte ma croix, mais qu'il faut que ce soit moi-même qui

m'en charge et qui me l'impose ; qu'il ne suffit pas que je m'y soumette, mais qu'il faut que je l'aime, qu'il faut que je m'en glorifie ; que sans cela je ne puis honorer Dieu, comme Jésus-Christ m'a fait connaître que Dieu veut être honoré ; que, si je ne crucifie ma chair, je ne puis appartenir à Jésus-Christ, ni par conséquent à Dieu ; que pour être enfin revêtu de Jésus-Christ, il faut que je sois revêtu de la mortification de Jésus-Christ.

Suivant ce principe, bien loin de fuir l'abjection et l'humiliation, je dois l'accepter, la souhaiter, la demander plus que toutes les grandeurs et que tous les honneurs du monde ; puisque c'est le grand moyen que Jésus-Christ a mis en œuvre pour rendre à Dieu la gloire qui lui avait été ravie. L'orgueil avait soulevé l'homme contre Dieu, et il n'y avait que l'humilité qui pût réparer l'injure faite à Dieu. Moyen excellent, mais moyen indispensablement requis pour trouver grâce auprès de Dieu.

Conclusion. Voilà, Seigneur, ce que le monde ne connaissait pas ; voilà ce que les sages du monde ne connaissent point encore : mais grâces immortelles vous soient rendues, de m'avoir révélé de si sublimes et de si importantes vérités ! Par là vous m'avez enseigné la vraie sagesse en me détrompant des erreurs grossières dont le monde est rempli sur ce qui regarde ses faux biens ; par là vous m'avez guéri des passions dont il est, en vue de ces biens, malheureusement possédé et cruellement déchiré ; par là vous m'avez fait goûter le solide repos, et vous m'avez fait éprouver la vérité de votre promesse : *Apprenez de moi que je suis humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes* (Matth. 11) ; mais par là vous m'avez surtout appris à honorer votre Père, et à lui offrir le culte le plus digne de lui, le plus conforme à ses inclinations, et le plus capable de me sanctifier moi-même. Soyez mille fois béni, aimable et adorable Maître, de m'avoir ainsi fait entendre ce que c'est que d'être chrétien, de m'avoir instruit de la fin pour laquelle je le suis, de m'avoir prescrit les moyens qui doivent me mener à cette fin, et de m'avoir rendu tout cela, non-seulement intelligible, mais sensible dans votre sacrée personne ; car j'avais besoin, et de votre autorité et de votre exemple, pour bien comprendre tout cela. Il me fallait un aussi grand modèle que vous, pour m'animer, pour me soutenir, et dans la recherche de cette fin si contraire à mon amour-propre, et dans la pratique de ces moyens si directement opposés à tous les sentiments de la nature.

Cependant ai-je été jusques à présent bien convaincu de la nécessité de l'un et de l'autre, je veux dire de la nécessité d'aspirer à cette fin et d'en prendre les moyens ? Tout chrétien que je suis, ai-je vécu dans ce renoncement à moi-même, qui est l'abrégé et la fin de la loi de Jésus-Christ ? En m'examinant sur ces trois moyens, sans lesquels Jésus-Christ m'a déclaré qu'il n'y a point de salut pour moi, que trouverai-je ? Suis-je pauvre de cœur ? suis-je humble de cœur ? suis-je mortifié et circoncis de cœur ? Et si je ne le suis pas, que

suis-je donc dans l'idée de Dieu, et qu'est-ce que ma vie, sinon un fantôme de christianisme que Dieu réprouve? Je ne puis, encore une fois, alléguer là-dessus mon ignorance pour excuse. Je ne puis plus demander à Dieu qu'il me donne une connaissance certaine de ma fin : Jésus-Christ s'en est plus que suffisamment expliqué. Voilà à quoi se réduit tout son Evangile. O mon Dieu! que vous répondrai-je un jour, quand vous m'opposerez cet Evangile? que puis-je vous répondre dès aujourd'hui, quand cet Evangile et ma conduite s'accordent si peu? Cet Evangile ne changera jamais : c'est donc à moi de changer ma conduite et de réformer ma vie.

TROISIÈME MÉDITATION.

De la fin du Religieux.

De mundo non estis.
Vous n'êtes plus du monde. (JOAN, ch. 15).

PREMIER POINT. Dieu m'a appelé à l'état religieux, afin que j'y vive séparé du monde, détaché du monde, crucifié pour le monde, et absolument mort au monde. Quatre degrés par rapport auxquels je dois me juger moi-même, et me confondre d'avoir jusques à présent si mal répondu à ma vocation.

Ma fin, dans l'état religieux, est d'y vivre séparé du monde, non-seulement d'habitation et de demeure, mais d'esprit et de sentiments. Il ne me suffit pas, pour être religieux, d'en porter l'habit ni même d'en avoir fait le vœu; il faut que j'en aie l'esprit. Or il arrive tous les jours que l'esprit du monde s'introduit jusque dans la religion; comme, par un effet tout contraire, l'esprit de la religion se communique quelquefois aux conditions les plus engagées dans le monde. Combien d'âmes toutes mondaines dans les communautés religieuses! Ne suis-je point de ce nombre?

Ma fin, dans l'état religieux, est d'y vivre détaché du monde. Car je serais le plus malheureux des hommes, si j'étais séparé du monde sans en être détaché, puisque dès-là je n'aurais plus, ni les consolations du monde, ni celles de Dieu. Etre séparé du monde et n'en être pas détaché, ce serait pour moi, non-seulement le plus grand de tous les malheurs, mais le plus grand de tous les désordres; et je pourrais me reprocher alors plus justement que saint Bernard, que je suis la chimère de mon siècle, c'est-à-dire, que je ne suis ni séculier, ni religieux : ni séculier, puisque je me suis retiré du monde; ni religieux, puisque je tiens encore au monde et que je ne l'ai point tout à fait abandonné.

Ma fin, dans l'état religieux, est d'y être, comme saint Paul, cru-

cifié pour le monde; tellement que si, malgré ma profession de religieux, j'aime encore le monde, et si le monde m'aime encore; que si je me plais encore avec le monde, et si le monde se plait encore avec moi; que si le monde, tout religieux que je suis, ne laisse pas de s'accommoder de mes maximes, et si je m'accommode également des maximes du monde, je ne suis plus religieux que de nom. Pour l'être en effet et en vérité, il faut que je sois dans le monde comme dans un état de souffrance. Il faut que le monde soit ma croix, comme je serai infailliblement la croix du monde, par la contrariété de sentiments et de principes, qui se trouvera entre lui et moi, dès que je me comporterai en religieux.

Ma fin, dans l'état religieux, est de mourir absolument au monde et à moi-même : car en vain me flatterais-je d'être mort à tout ce qui s'appelle le monde, si je n'étais mort à moi-même. Le monde auquel je dois surtout mourir, est en moi; le monde qui est hors de moi n'a rien pour moi de dangereux, en comparaison de celui que je porte au milieu de moi; le monde que j'ai à combattre, ce sont ces trois concupiscences dont parle saint Jean, d'autant plus à craindre pour moi, qu'elles sont dans moi-même et une partie de moi-même. Etre mort à moi-même dans la religion, c'est n'y avoir plus de volonté, plus d'humeur, plus de vues ni de prétentions humaines. Si tout cela est encore en moi, et si j'ai encore, pour certains intérêts que l'on se fait dans la profession religieuse, des vivacités, des empressements, de la sensibilité, je ne suis ni mort selon Jésus-Christ, ni enseveli avec Jésus-Christ. Ainsi ma religion est vaine, et n'eût-il pas presque autant valu rester dans le monde?

Second point. Cette séparation et ce détachement du monde, ce crucifiement et cette mort spirituelle, sont d'une sainteté bien relevée. Mais pourquoi suis-je entré dans l'état religieux? pour y travailler, tout autrement que je n'aurais pu faire dans le monde, non-seulement à mon salut, mais à ma perfection. Supposé mon engagement à la religion, ma perfection et mon salut sont désormais deux choses inséparables. Je dois donc être persuadé, qu'au lieu que le Sauveur du monde disait à ce jeune homme de l'Evangile : *Si vous voulez être parfait, quittez tout ce que vous avez, et suivez-moi* (Matth. 19); il me dit maintenant et sans condition : Parce que vous avez tout quitté, et que vous vous êtes engagé à me suivre, souvenez-vous que vous devez être parfait. Cette perfection, que Jésus-Christ a proposée aux chrétiens du siècle comme un conseil, est donc pour moi un commandement que je me suis imposé : il m'était libre d'être religieux ou de ne l'être pas; mais, du moment que je le suis, il ne m'est plus libre de renoncer à l'obligation que j'ai d'être parfait, ou du moins de vouloir sincèrement et efficacement le devenir. Voilà toutefois le devoir essentiel à quoi je manque, quand je suis assez lâche pour abandonner, dans la profession religieuse, le soin de ma perfection : péché grief, puisque je deviens prévaricateur de mon

état, jusqu'à sortir de mon état : car mon état, comme religieux, est de tendre continuellement à la perfection. Dès-là donc que je la néglige, et que je n'y aspire plus; dès-là que je ne me soucie plus d'y parvenir, et que je n'en ai plus le zèle, outre le désordre de ma conduite envers Dieu, outre le danger que Dieu ne retire de moi ses grâces, je sors de la voie où j'étais appelé. Or, sortir de la voie que Dieu m'avait marquée, c'est, dans l'ordre du salut, l'égarement le plus funeste et dont les suites sont le plus à craindre.

Mais, en m'éloignant ainsi de la fin pour laquelle je suis religieux, quel sujet n'ai-je pas de rougir et de trembler, quand je vois au milieu du monde des séculiers plus touchés que moi du désir de leur perfection, plus occupés que moi du soin de leur perfection, et par là même beaucoup plus parfaits dans leur condition que moi dans la mienne? Sans parler des vertus politiques et civiles qui font le mérite des partisans du monde, et qui devraient être déjà pour moi autant de leçons, combien y a-t-il de chrétiens dans le monde plus mortifiés, plus humbles, plus charitables qu'une infinité de religieux! Quel témoignage contre moi et quelle conviction, quand Dieu, dans son jugement, me mettra ces exemples devant les yeux! Toute comparaison à part, n'est-il pas bien honteux et bien indigne, qu'après tant d'années que je suis religieux, et que je me trouve obligé par mon état à marcher dans la voie de la perfection, j'y aie fait si peu de progrès; que je n'aie peut-être pas encore commencé, ni même sérieusement pensé à m'y avancer; que je sois peut-être aujourd'hui plus imparfait que lorsque j'étais dans le monde; que, bien loin de croître en vertu dans la maison de Dieu, j'y aie peut-être toujours été en dégénérant et en me relâchant? Est-ce là ce que Dieu demandait de moi? est-ce là ce que je lui avais promis?

Troisième point. C'est par une grâce toute spéciale, qu'il a plu à Dieu de m'appeler à la perfection religieuse; c'est par une distinction et un choix, dont je ne puis assez reconnaître, ni assez estimer les avantages. Il est vrai que Dieu, en vertu de ce choix, exige de moi plus qu'il n'exige du commun des chrétiens; mais en cela même quelles ont été les vues de sa providence et de sa miséricorde envers moi? Il a voulu que je lui fusse dévoué d'une façon plus particulière et plus intime; il a voulu me mettre au rang de ses favoris, qui l'approchent de plus près, et avec qui il a de plus fréquentes et de plus abondantes communications; il a voulu, non-seulement me conserver dans une innocence plus parfaite, mais m'élever aux plus sublimes vertus, afin de me tenir plus étroitement uni à lui et de me donner lieu d'acquérir plus de mérites devant lui; il a voulu faire éclater en moi toutes les richesses de sa grâce, et me disposer à recevoir un jour les dons les plus excellents de sa gloire; il a voulu me proposer au monde comme un modèle, et que mes entretiens, que mes actions, que toute ma vie honorât son service, édifiât le prochain, et fût pour les chrétiens du siècle une leçon visible et présente qui les

instruisît et qui les touchât. Car tout cela est attaché à cette perfection qui fait la sainteté et le caractère propre de mon état.

Or n'est-ce pas en quoi je dois admirer la bonté de Dieu, qui m'a choisi de la sorte; qui, par une prédilection toute gratuite, m'a destiné à de si grandes choses, et m'a prévenu de telles faveurs; qui, pour me soutenir dans une vocation si sainte, et pour m'aider à la remplir, m'a fourni tant de moyens? Je puis donc dire, aussi bien que Moïse, et même avec plus de sujet que Moïse, qu'il n'en a pas ainsi usé à l'égard de toute nation, c'est-à-dire qu'entre les chrétiens même, qu'entre les enfants de la même Eglise et parmi son peuple, il m'a préféré à des millions d'autres qu'il a laissés et qu'il laisse encore au milieu des dangers du monde et de toute sa corruption. Q'avais-je fait plus qu'eux avant que Dieu me retirât de ce siècle perverti, où je me trouvais exposé comme eux; et par où m'étais-je rendu plus digne d'un de ses bienfaits les plus signalés ?

Après cela, que dois-je penser de moi-même, si, dans un état où je dois être singulièrement dévoué à Dieu, je m'occupe de toute autre chose que de Dieu? si, dans un état où je dois communiquer plus souvent et plus intimement avec Dieu, je me dégoûte de tous les exercices qui peuvent me porter à Dieu, et je vis dans une dissipation continuelle qui me fait perdre presque tout sentiment de Dieu? si, bien loin de me préserver, selon mon état, des taches les plus légères, et de pratiquer toute la sainteté du christianisme dans le degré le plus éminent, je fais en mille rencontres de mortelles blessures à mon âme, ou je me jette au moins là-dessus en des embarras de conscience très-dangereux; et si je n'ai pas même le fond et l'essentiel de la piété chrétienne? si, bien loin de m'enrichir pour le ciel, je demeure dans une vie lâche et inutile où je ne profite de rien, parce que je m'acquitte de tout négligemment, et sans esprit intérieur? si, bien loin de faire honneur au service de Dieu et à ma profession, je les déshonore, et au lieu d'édifier le monde, je le scandalise? Il n'y a que trop de religieux à qui ces reproches conviennent : y en a-t-il à qui ils conviennent plus qu'à moi? Quoi qu'il en soit, c'est à moi de me les appliquer utilement, et d'en tirer de justes conséquences pour mon instruction et ma sanctification.

Conclusion. Ah! Seigneur! je n'avais point encore conçu ce que c'est que d'être religieux. Je n'en avais qu'une faible idée; et voilà pourquoi je me suis si peu mis en peine de parvenir à la fin d'un état si saint. La vie religieuse ne m'avait paru qu'une vie obscure et abjecte selon le monde, qu'une vie de contrainte et de gêne selon les sens; mais je n'en comprenais pas l'excellence et la perfection. C'est aujourd'hui, mon Dieu, que vous me la faites connaître; c'est aujourd'hui que je commence à sentir mon bonheur et à le goûter, parce que c'est aujourd'hui que je conçois une toute autre estime de ma vocation.

Mais du reste, Seigneur, ce n'est point assez que je connaisse la perfection de mon état; il faut qu'autant que je la connais, qu'autant

que je l'estime, je la désire, et que je la désire comme elle doit être désirée. Or, il n'y a que vous qui puissiez, par votre grâce, former en moi ce désir, accompagné de toutes les qualités nécessaires pour être conforme à mes obligations; car, vous le savez, Seigneur, ce qui m'a perdu, c'est que je n'ai jamais eu pour la perfection religieuse qu'un désir vague, qu'un désir oisif et languissant, qu'un désir borné et limité, qu'un désir passager et volage, qu'un de ces désirs qui tuent l'âme et qui ne la sanctifient pas; qu'un de ces désirs de pure complaisance, dont l'enfer est plein. Au lieu que, pour arriver à une fin si importante et si sublime, il me fallait un désir fervent, un désir efficace et pratique, un désir universel et sans mesure, un désir constant et ferme, un désir suivi et soutenu d'une sainte persévérance. Qu'ai-je donc à faire pour exciter désormais, et pour entretenir dans mon cœur un tel désir, c'est de me souvenir sans cesse de la fin pour quoi je suis religieux; c'est, à l'exemple de saint Bernard, de me demander sans cesse à moi-même: *Pourquoi ai-je quitté le monde? Pourquoi suis-je venu en religion*? Car voilà, mon Dieu, ce que j'ai cent fois oublié, et dans des occasions essentielles où il était pour moi de la dernière conséquence d'y penser; voilà à quoi je n'ai fait nulle attention.

Mais, Seigneur, c'est ce que je me propose dans la suite d'avoir toujours présent à l'esprit, et de quoi je veux me faire une règle pour tout le reste de ma vie. Quand l'amour-propre me portera à rechercher mes commodités et mes aises au préjudice de la vie régulière que j'ai embrassée, je rentrerai en moi-même et je me dirai: Est-ce pour cela que je me suis fait religieux? Quand il me prendra, ou quelque dépit secret d'une humiliation, ou quelque chagrin de voir les autres au-dessus de moi, ou quelque envie d'occuper certaines places et d'être employé à certaines fonctions, ou quelque dégoût de mes observances et de mes exercices ordinaires, j'en reviendrai toujours à la même réflexion: Qu'ai-je eu en vue lorsque j'ai renoncé au monde, et qu'ai-je prétendu en me consacrant à Dieu? Cette pensée m'animera, me fortifiera, et pour me la rendre salutaire, vous y ajouterez, Seigneur, l'onction de votre divin esprit et de votre grâce.

CONSIDÉRATION.

Sur la perfection de nos actions ordinaires.

PREMIER POINT. Notre perfection, selon Dieu, ne consiste point à faire beaucoup de choses: ce fut l'erreur de Marthe, que Jésus-Christ condamna. Ce n'est point non plus à faire de grandes choses; il y a des saints très-grands devant Dieu, qui n'ont rien fait de grand

pour Dieu; des saints dont la vie a été obscure et cachée, dont les actions n'ont rien eu de brillant et d'éclatant, dont le monde n'a point parlé. Ils étaient grands par leur sainteté; mais toute leur sainteté était renfermée en de petites choses, et Dieu, dans la fidélité avec laquelle ils pratiquaient ces petites choses, leur faisait trouver des trésors infinis de grâces; ils étaient grands par leur humilité, et leur humilité les portait toujours à choisir les derniers emplois, laissant aux autres les fonctions où il y avait plus à paraître, et ne se jugeant pas capables d'y être appliqués. Enfin, notre perfection ne demande point que nous fassions des choses extraordinaires et singulières. Dès-là qu'elles sont singulières et extraordinaires, elles sont rares, et les occasions n'en sont pas fréquentes : cependant notre perfection doit être en ce qui nous est plus habituel, en ce qui nous occupe plus souvent, en ce que nous avons continuellement dans les mains, en ce qui remplit les journées et les années de notre vie.

D'où il s'ensuit que c'est de nos actions les plus ordinaires que dépend la perfection où Dieu nous appelle. Car ce sont là les actions propres de notre profession et de notre état; et par conséquent, ce sont celles que Dieu veut spécialement de nous, puisqu'il ne nous a attirés par sa grâce dans cet état et cette profession, que pour y vivre et pour y agir selon l'ordre qui est établi. Or, il est certain d'ailleurs que ce qui fait notre sanctification, c'est la volonté de Dieu; que c'est cette volonté de Dieu qui donne le prix à tout ce que nous faisons; que sans cette volonté de Dieu, nos plus grandes actions ne sont rien, et qu'avec cette volonté de Dieu, nos moindres actions ont un mérite très-relevé. Je dois donc conclure que je ne serai parfait devant Dieu que par l'accomplissement de mes devoirs les plus communs. Qu'a fait Jésus-Christ pendant trente ans? rien de remarquable dans l'estime du monde, et rien même que de vil aux yeux des hommes; mais, parce qu'il faisait la volonté de son Père, parce *qu'en toutes choses*, ainsi qu'il le disait lui-même, *il agissait selon le gré de son Père* (Joan. 8), ces actions, viles aux yeux des hommes, étaient l'objet des complaisances de Dieu.

Quel fonds de consolation pour nous! Il n'est point nécessaire de chercher bien loin notre perfection : elle est auprès de nous et dans nous. Je trouverai la mienne dans mes obligations et dans mes exercices de chaque jour. Une perfection hors de ces exercices, et qui n'irait pas à m'acquitter de ces obligations, serait pour moi une perfection mal entendue et mal réglée, que Dieu ne reconnaîtrait point, que le monde même réprouverait, qui pourrait m'inspirer de l'orgueil, et qui m'exposerait à mille défauts. Au lieu que cette perfection d'une vie commune est approuvée de Dieu et des hommes; elle édifie, elle met la vertu en crédit, elle maintient la règle, elle n'enfle point, ni n'est point sujette à la vanité. On la croit aisée, et elle l'est dans la spéculation; mais, pour en soutenir longtemps et constamment la pratique, qu'il y a de difficultés à vaincre, qu'il y a de violences à se faire, et par là même aussi de récompenses à obtenir!

SECOND POINT. Notre perfection n'en demeure pas là; mais, à ces actions ordinaires sur quoi elle est fondée, elle doit ajouter certaines circonstances et certaines conditions nécessairement requises : c'est-à-dire, qu'il ne suffit pas de faire ce qui est de notre état, de notre vocation, de notre emploi; mais qu'il le faut bien faire, tellement qu'on puisse dire de nous, par proportion, ce qu'on disait du Fils de Dieu : *Il a bien fait toutes choses* (Marc. 7).

Or, bien faire toutes ses actions, c'est les faire avec exactitude, avec ferveur, avec persévérance. 1° Avec exactitude : de sorte qu'on n'en omette aucune volontairement et par sa faute, et qu'on ne retranche pas même à une seule la moindre partie de ce qui lui est assigné. Cette exactitude regarde encore l'heure, le lieu, la manière : car ne les pas faire au temps marqué, dans le lieu qui convient, de la manière qui est prescrite, ce sont autant d'imperfections qui en diminuent la valeur, puisque ce sont autant de transgressions de la volonté de Dieu, qui est ordonnée en tout et qui s'étend à tout, sans oublier les plus petites particularités. 2° Avec ferveur : ce n'est pas à dire avec goût, avec plaisir, avec une ardeur sensible. Quoique la ferveur soit communément accompagnée de ce goût, de ce plaisir, de cette ardeur, elle n'en est pas toutefois inséparable. On peut être très-fervent, et avoir un dégoût naturel pour ce que l'on fait, y sentir de la répugnance, et n'y trouver que de la sécheresse et de la froideur. C'est même alors que la ferveur est beaucoup plus solide et plus méritoire, quand elle nous fait agir résolûment et délibérément malgré ces répugnances et ces dégoûts, malgré ces froideurs et ces sécheresses. 3° Avec persévérance : c'est, par-dessus tout, cette persévérance qui coûte; et c'est ce qui faisait dire à saint Bernard, parlant de la vie religieuse, qu'à n'en regarder que chaque exercice en particulier, et en lui-même, elle n'est pas, à beaucoup près, si rigoureuse que le martyre; mais qu'à les rassembler tous et à considérer leur durée, il n'y a point, selon leur nature, de martyre plus insoutenable. Aussi, voit-on assez de religieux dans les communautés, et même de chrétiens dans le monde, fidèles à leurs pratiques et à leurs obligations en certains temps et à certains jours, où ils sont plus touchés de Dieu; mais d'en trouver qui marchent toujours d'un pas égal, qui n'aient pas leurs vicissitudes et leurs changements, qui fassent avec la même attention et la même assiduité le lendemain, ce qu'ils ont fait le jour précédent, et qui sur cela ne se relâchent ni ne se démentent jamais jusques au dernier moment de leur vie, c'est une espèce de miracle.

Voilà donc les trois règles que je dois prendre pour me diriger dans la voie de ma perfection et dans la sanctification de mes actions : exactitude, ferveur, persévérance. Mais en même temps ne sont-ce pas pour moi trois grands sujets de m'humilier, et de déplorer toutes mes infidélités? Il ne faudrait, pour me sanctifier, que mes observances et ma règle; mais de combien d'omissions y suis-je coupable, de combien de lâchetés, d'inconstances, de variations! Dois-je

m'étonner qu'avec tant de moyens de m'avancer, j'aie fait si peu de progrès; ou plutôt, ne dois-je pas trembler du peu de progrès que j'ai fait avec des moyens si abondants et si présents de me perfectionner?

Troisième point. Ce n'est pas tout encore; mais il y a un dernier degré de perfection que nous devons donner à nos actions, et qui en est comme l'âme et comme la vie : c'est de les faire par un esprit intérieur et un principe de religion : car tout le reste n'est que le corps de la sainteté; mais ce qui les vivifie, ce qui les anime et qui les consacre, c'est le motif qui nous conduit, et l'intention que nous nous proposons. Faire ses actions par humeur, par caprice, par inclination, par coutume, par respect humain, par ostentation, par intérêt, ce n'est pas les faire pour Dieu ni en vue de Dieu; et dès que Dieu n'y a point de part, quel compte nous en peut-il tenir, et comment peut-il les agréer? *Tout le mérite de la fille du roi lui vient*, avec la grâce de Dieu, *du dedans et du fond de son cœur* (Psal. 44). Quand donc je ferais les actions les plus héroïques, si Dieu n'en est pas la fin, et si je ne les fais pas pour lui plaire, comme il n'en tire nulle gloire, il les regarde d'un œil au moins indifférent, et je n'en puis retirer moi-même aucun fruit.

Vérité terrible, si je la médite bien : car, si je repasse sur toutes mes actions, et que je les examine au poids de cette balance, combien en trouverai-je sur quoi j'aie quelque sujet de compter? Il est vrai, j'agis à l'extérieur comme les autres; je vais à la prière, au travail, à mes occupations; j'assiste à tout, et je satisfais en apparence à tout; mais du reste, sans vue de Dieu, sans retour vers Dieu; souvent avec une légèreté d'esprit et une dissipation qui m'ôte toute bonne pensée, et tout bon sentiment; souvent par une certaine habitude que j'ai contractée avec le temps, et que je suis en aveugle; tout au plus par une certaine bienséance, et une raison purement naturelle; quelquefois même par nécessité et par contrainte; d'autres fois, et peut-être en bien des rencontres, par une vaine complaisance et une envie secrète de me distinguer. Or tout cela, qu'est-ce devant Dieu? et n'est-ce pas de tout cela néanmoins que ma vie est composée? c'est-à-dire, que j'agis comme si je n'agissais pas, et que tout ce que je fais, ne sert pas plus à ma perfection que si je ne faisais rien.

D'autant plus malheureux et plus condamnable, qu'il n'y a pas une si petite action que je ne pusse rapporter à Dieu, et qui, rapportée à Dieu, n'eût son mérite auprès de Dieu. Car ce que Dieu considère dans nos actions, ce n'est pas tant la substance que l'esprit; et en cela nous devons reconnaître la sagesse et la douceur de sa providence. Il ne nous a pas donné à tous les mêmes talents, et il ne nous a pas tous mis en état de vaquer aux mêmes emplois; mais, parce qu'il nous appelle tous à la perfection, il a voulu que, de toutes nos actions, il n'y en eût point de si obscure ni de si servile qui ne pût

être relevée par la droiture et la pureté de notre intention, et qui, de la sorte, ne contribuât à nous élever nous-mêmes. De là, je dois bien gémir de me voir si pauvre et si dénué des dons spirituels, après qu'il m'a été si facile de m'enrichir et de croître sans cesse de vertus en vertus. Chaque action de ma vie me pouvait profiter; mais que sais-je s'il y en a eu une seule que Dieu ait trouvée digne de lui, et qui m'ait été de quelque utilité pour l'avancement de mon âme? Quelle perte que je dois regretter, mais qui m'engage encore plus à redoubler mes soins, et à réveiller tout mon zèle pour la réparer!

DEUXIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

Du Péché mortel.

Scito et vide, quia malum est reliquisse te Dominum Deum tuum.
Sachez et voyez que c'est un mal d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu. (Jerem., ch 2.)

Premier point. Il est pour moi d'une absolue nécessité de bien connaître ce que c'est que le péché mortel. Or, ce n'est pas seulement le plus grand de tous les maux, mais, à proprement parler, c'est le seul et unique mal, c'est le souverain mal; et ce qui achève d'y mettre le comble, c'est le souverain mal de Dieu. C'est l'unique mal : car tous les autres maux, hors le péché, ne sont point absolument des maux. Maladies, pauvreté, disgrâces : tout cela, dans les vues de Dieu, et si j'en fais l'usage que Dieu prétend, sont plutôt des biens. Le péché seul est un mal que Dieu n'a point fait, ni ne peut faire, parce que c'est un mal essentiel, un pur mal. C'est le souverain mal, comme Dieu est le souverain bien; et par cette raison, il doit être souverainement détesté, comme Dieu mérite d'être souverainement aimé. Voilà la mesure de la haine que je dois concevoir du péché mortel : le haïr autant que j'aime Dieu. S'il y avait quelque chose dans le monde, que j'aimasse autant que j'aime Dieu, dès-là je n'aimerais plus Dieu comme Dieu : et si je craignais quelque autre mal, autant ou plus que le péché mortel, dès là je ne le haïrais pas, ni ne le fuirais pas, autant que je suis obligé de le haïr et de le fuir.

Mais ce qu'il m'importe par-dessus tout de comprendre, c'est que le péché mortel est le souverain mal de Dieu, parce que c'est un mépris formel de Dieu, une préférence actuelle et véritable de la créature à Dieu. Préférence qui consiste en ce que le pécheur, se trouvant dans la nécessité ou de renoncer à son plaisir, ou de perdre la grâce de Dieu, aime mieux perdre la grâce de Dieu que de

renoncer à ce plaisir criminel où sa passion le porte. Il ne laisse pas de savoir, en spéculation, que Dieu est infiniment au-dessus de tout être créé; mais c'est cela même qui le rend encore plus coupable, puisqu'il ne le sait que pour outrager Dieu avec plus d'indignité, en lui préférant néanmoins dans la pratique une vile créature.

Après cela, je ne dois point m'étonner de quatre vérités, aussi constantes selon la foi, qu'elles sont effrayantes : 1° Que Dieu, pour un seul péché d'orgueil, ait précipité du haut du ciel dans le fond de l'abîme ses plus nobles créatures, qui sont les anges, qu'il en ait fait des réprouvés et des démons; que, sans leur donner le temps de se repentir, il les ait livrés pour jamais à toutes les rigueurs de sa justice. Quel exemple! et de cet exemple, quelle conséquence dois-je tirer? S'il n'a pas épargné ses anges, puis-je me promettre qu'il m'épargnera? 2° Que, pour une seule désobéissance, Dieu ait chassé le premier homme du paradis terrestre; qu'il lui ait ôté tous les priviléges de l'état d'innocence; qu'il l'ait condamné à la mort, lui et toute sa postérité; qu'en punition de ce seul péché, nous naissions tous enfants de colère, et que, sans autre péché que celui-là, nous soyons, comme enfants de colère, sujets à toutes les calamités de cette vie, et même exclus du royaume de Dieu. Quel châtiment! quelle vengeance! Toutefois les jugements de Dieu sont équitables, et l'équité même. 3° Que, pour expier cette désobéissance, il ait fallu que le Fils éternel de Dieu s'incarnât, s'humiliât, s'anéantît; parce qu'il n'y avait que les humiliations d'un Dieu qui pussent réparer la gloire de Dieu, et compenser l'injure qui lui avait été faite par le péché. 4° Que, pour un péché qui se commet dans un moment, Dieu ait préparé une éternité de peines, et qu'entre ces peines éternelles et le péché, il y ait une juste proportion. Voilà ce que la foi m'enseigne. S'il y a eu jusque dans le christianisme des incrédules qui n'ont pas voulu reconnaître ces vérités, c'est qu'ils n'ont point assez connu la malice du péché mortel, ni assez compris que ce péché est le souverain mal de Dieu. L'ai-je compris moi-même autant que je le devais? Si cela était, aurais-je été jusques à présent si sensible aux autres maux, et peut-être si indifférent à l'égard de celui-ci ?

Second point. Il ne m'est pas moins nécessaire de savoir et de bien considérer que le péché mortel est le souverain mal de l'homme : parce qu'il prive l'homme de l'amitié de Dieu, parce qu'il fait un divorce entier entre l'homme et Dieu, parce qu'il rompt tous les liens qui attachaient l'homme à Dieu; parce qu'en séparant l'homme de Dieu, il lui ôte la vie la plus précieuse, qui est la vie de la grâce, et qu'il lui cause la plus funeste mort, qui est la mort de l'âme. Car c'est pour cela qu'il est appelé mortel. Cette grâce, que le juste possédait, était en lui le principe de la vie surnaturelle : du moment donc qu'il la perd, cette grâce, il est mort devant Dieu, et selon Dieu.

De là, je ne dois point encore être surpris de deux autres vérités qui ne sont pas moins incontestables ni moins terribles : 1° que le péché mortel dépouille l'âme de tous les mérites qu'elle pouvait avoir acquis, lorsqu'elle était dans l'état de la grâce. Quand j'aurais amassé des trésors immenses de mérites pour le ciel, quand je serais aussi saint que les apôtres, si je viens à commettre un péché mortel, tout m'est enlevé. Ces mérites pourront revivre lorsque je rentrerai en grâce avec Dieu. Jusque-là ils sont perdus pour moi; et si je meurs dans cet état, Dieu ne m'en tiendra jamais compte : pourquoi? c'est que je suis alors son ennemi, et que de la part d'un ennemi il n'agrée rien, ni n'accepte rien. 2° Que les actions les plus vertueuses et les plus saintes en elles-mêmes, faites dans l'état du péché mortel, ne sont d'aucun prix devant Dieu, ni d'aucune valeur pour l'éternité bienheureuse. Quand je passerais toutes les journées en prières, quand je ferais toutes les pénitences des plus austères anachorètes, quand je pratiquerais toutes les œuvres de la piété et de la charité chrétienne, tout cela, ce sont des œuvres mortes, parce que je suis moi-même dans un état de mort; ce sont des œuvres stériles, dont je ne dois attendre nulle récompense. Quelque miséricorde que Dieu puisse ensuite me faire, jamais ces œuvres mortes ne seront du nombre de celles qu'il couronnera dans la gloire. Sont-ce néanmoins des œuvres tout à fait inutiles? non : car elles me sont au contraire très-utiles pour sortir de l'état du péché; très-utiles pour me disposer à retourner à Dieu; très-utiles pour disposer Dieu à m'accorder la grâce de ma conversion. Mais du reste, tant que le péché mortel n'est pas effacé, il est toujours vrai que je ne mérite rien en les pratiquant, et qu'elles ne me donnent aucun droit à l'héritage céleste. Quelle pauvreté! quelle misère!

N'est-ce pas là que j'en ai été réduit à certains temps de ma vie, et peut-être pendant des temps considérables? N'est-ce pas là peut-être que j'en suis encore actuellement réduit? Je n'en sais rien : car *qui sait s'il est digne d'amour ou de haine* (Eccles. 9)? Affreuse incertitude! C'est un abîme où l'esprit se perd, et qu'on ne peut regarder avec les yeux de la foi, sans être saisi d'horreur. Du moins puis-je prendre dans la suite de justes mesures pour me rassurer là-dessus, autant qu'il est possible, et pour m'établir, par une vie pénitente et agissante, dans une solide et sainte confiance.

Troisième point. Quelques avantages que j'aie dans l'état religieux, je n'y trouve point, après tout, de préservatif infaillible contre le péché mortel. Et comment y en trouverais-je? Le premier ange et ceux qui l'ont suivi, n'en ont point trouvé dans le ciel; le premier homme, malgré l'innocence où il avait été créé, s'est perdu dans le paradis terrestre; Judas est devenu un apostat dans la compagnie de Jésus-Christ. La maison où je suis est-elle plus sainte que le sacré collége des Apôtres, que le paradis terrestre, que le ciel? N'a-t-on pas vu arriver dans les communautés les plus régulières des chutes

très-scandaleuses? Ne le voit-on pas encore? Dieu le permet, et il a ses raisons pour le permettre. *Que celui qui croit se tenir ferme, prenne garde de tomber* (1. Cor. 10).

Il y a même des péchés mortels où l'on peut être, dans la religion, plus exposé que dans le monde. Tels sont, par exemple, les péchés qui blessent la charité; parce que, dans la religion, les occasions de ces péchés sont d'autant plus fréquentes que les objets sont plus présents. On y est plus à couvert de l'avarice et d'une certaine ambition; mais on y est souvent plus sujet aux murmures et aux divisions. Or, qu'importe par quels péchés on se damne, si l'on est en effet assez malheureux pour se damner?

Ce qu'il y a de plus à observer, c'est que le péché mortel, dans la profession religieuse, est beaucoup plus grief que dans le monde, parce qu'il suppose alors un état plus saint. Ce qui n'est que simple péché pour un chrétien du siècle, est, en bien des matières, sacrilége pour un religieux. Dois-je conclure de là qu'il eût mieux valu demeurer dans le monde que de m'engager dans la religion? Je conclurais donc aussi qu'il vaudrait mieux n'être pas chrétien, parce que les péchés d'un chrétien sont plus punissables que ceux d'un païen. A Dieu ne plaise que je raisonne de la sorte! Si la religion a ses dangers, le monde en a bien d'autres et de plus grands. Mais ce que je conclus, c'est de ne point présumer de mon état; c'est de me défier, non point de mon état, mais de moi-même dans mon état; c'est, malgré toute la sainteté de mon état, d'opérer, selon l'avis de l'Apôtre, mon salut avec crainte et avec tremblement.

Conclusion. Achevez, mon Dieu, par votre grâce, ce que vous avez commencé par votre miséricorde. Vous m'avez appelé à vous, vous m'avez retiré du monde pour me garantir du péché : ne permettez pas qu'il me poursuive jusque dans votre sanctuaire, et qu'entre vos bras je succombe à ses attaques. Quelle malédiction sur moi, si, *dans la terre des saints, je commettais l'iniquité* (Isaï. 26); et si, parmi tant d'âmes justes, je devenais un anathème!

Ah! Seigneur, vous voyez le fond de mon âme, et je ne le vois pas comme vous. N'y a-t-il point dans mon cœur quelque poison secret qui l'infecte et qui le corrompt? N'y a-t-il point quelque péché qui m'éloigne de vous et qui vous éloigne de moi? Daignez me le découvrir, ô mon Dieu! il n'y a rien, pour le détruire, à quoi je ne sois résolu. Quand même j'aurais eu jusqu'à présent le bonheur de me défendre de ce fatal ennemi, et de me préserver de ses mortelles atteintes, j'ai toujours tout à craindre de ma faiblesse; mais, Seigneur, ma vigilance, avec votre secours, y suppléera. Elle me fera sans cesse recourir à vous; elle me tiendra dans une attention continuelle sur moi-même; elle me rendra circonspect dans toute ma conduite, et clairvoyant sur les moindres dangers, afin de me mettre ainsi plus en assurance contre la transgression de vos divins commandements.

DEUXIÈME MÉDITATION.

Du Péché véniel.

Nolite contristare Spiritum sanctum.
Ne contristez point le Saint-Esprit. (Ephes., ch. 4.)

Premier point. On ne compte communément pour rien le péché véniel; mais si j'en avais bien conçu la nature, j'en jugerais tout autrement, et je prendrais tout autre soin de l'éviter.

Quelque véniel que je le suppose, c'est une offense de Dieu. Cela me suffit, ou me doit suffire. En y tombant, je déplais à Dieu. Non pas que je rompe absolument avec Dieu; mais je fais ce que je sais devoir causer entre Dieu et moi du refroidissement. Je n'éteins pas dans moi le Saint-Esprit, mais je le contriste. Or, dès que c'est une offense de Dieu, je dois donc le craindre plus que tous les maux temporels, qui ne s'adressent qu'à moi-même. Car le plus petit mal qui regarde Dieu, est infiniment au-dessus de tout mal qui ne regarde que la créature.

Quelque véniel que je le suppose, il n'y a point de raison imaginable pour laquelle il me puisse jamais être permis. Car, s'il pouvait m'être permis, dès-là il cesserait d'être péché. Quand il s'agirait de convertir et de sauver tout le monde, Dieu ne voudrait pas que je fisse un mensonge, quoique léger; et jusque dans cette circonstance, il s'en tiendrait offensé. Quand il s'agirait de procurer à Dieu toute la gloire qui lui peut être procurée, Dieu ne veut point de cette gloire à une telle condition. Il veut que j'abandonne même le soin de sa gloire, plutôt que de commettre le moindre péché.

Quelque véniel que je le suppose, il est de la foi que jamais il n'entrera avec moi, ni moi avec lui, dans le royaume des cieux : car *rien de souillé ne sera reçu ni n'aura place dans ce royaume céleste* (Apoc. 21). En vain je serais d'ailleurs comblé de mérites : avec tous mes mérites et avec toute la sainteté que je pourrais avoir acquise, si mon âme, sortant de cette vie, porte encore la tache d'un péché véniel que je n'aie pas effacé par la pénitence, cela seul doit être un obstacle à ma béatitude et à la possession de Dieu. Il faut que mon âme, quoique juste, quoique sainte, quoique prédestinée et digne de Dieu, demeure séparée de Dieu, jusqu'à ce que ce péché soit expié. Il faut qu'elle passe par le feu du purgatoire et qu'elle y soit purifiée, avant que d'être admise dans le sein de Dieu. Et dès ce monde même, avec quelle sévérité Dieu n'a-t-il pas puni le péché véniel? Il fit périr presque tout un peuple pour une simple vanité de David; il fit tomber mort au pied de l'arche un lévite, pour l'avoir seulement touchée. Il est donc étrange que je commette si facilement un péché qui m'expose à

de si rigoureux châtiments. Mais ce qu'il y a mille fois encore de plus condamnable et de plus indigne, c'est qu'étant redevable de tout à Dieu, et qu'ayant tout reçu de Dieu, au lieu de la reconnaissance et de l'amour que je lui dois, je me laisse si aisément aller à un péché dont il se tient blessé, et qui est en effet une injure pour lui.

Second point. Du moins, si ces fautes vénielles que je commets n'étaient pas si fréquentes, ni si nombreuses; mais leur multitude est infinie. Et c'est ce qui affligeait David, et ce qui le jetait dans une désolation extrême, quand il disait à Dieu : *Je suis, Seigneur, tout environné de maux, et mes iniquités m'accablent, jusqu'à ne pouvoir plus m'en tenir compte à moi-même, ni en faire le dénombrement; elles sont multipliées plus que les cheveux de ma tête; et la vue que j'en ai me fait tomber en défaillance* (Psal. 39). Voilà comment parlait ce saint roi. Or, dans une vie lâche et imparfaite comme la mienne, si j'entreprenais de supputer tous les péchés qui m'échappent, et si Dieu m'éclairait là-dessus, où irait cette multiplication? Je ne les vois pas; mais n'est-ce pas assez que Dieu les voie? N'est-ce pas assez que je sache qu'ils sont sans nombre, pour en être pénétré de douleur, et comme inconsolable?

Combien de péchés d'ignorance, causés par l'oubli de mes devoirs, par ma négligence à m'en instruire, par mon indocilité à souffrir qu'on m'en avertisse, par ma présomption à ne vouloir croire que moi-même? Combien de péchés d'imprudence et d'inadvertance, causés par la dissipation de mon esprit, par la légéreté de mon humeur, par la liberté de ma langue, par la témérité de mes jugements, par la malignité de mes soupçons? Combien de péchés de fragilité et de faiblesse, causés par l'habitude que je me suis faite de ne me contraindre en rien, de ne m'assujettir à aucune règle, de suivre en tout les mouvements de la nature, de ne faire nulle violence à mes inclinations et à mon tempérament?

Combien même de péchés commis par malice, avec réflexion et de dessein formé, contre tous les remords de ma conscience, à toute occasion et pour le plus faible sujet, sous ombre que ce ne sont que des péchés véniels, et que Dieu n'y a pas attaché une peine éternelle? En quoi je montre bien mon indifférence pour Dieu; et que je ne suis sensible qu'à mes propres intérêts. N'est-ce pas là ma vie la plus ordinaire? Il est vrai qu'il n'est pas moralement possible en ce monde de se préserver de tous les péchés véniels, et de n'en commettre aucun. Fatale nécessité qui faisait gémir les saints, qui leur faisait désirer la mort, qui faisait dire à saint Paul : *Malheureux que je suis! qui me délivrera de ce corps dont le poids m'appesantit* (Rom. 7)? Mais il n'y a pas un seul de ces péchés en particulier que je ne puisse prévenir, et dont il ne soit en mon pouvoir de me garantir. Combien donc, si je voulais et si je prenais plus garde à moi, en pourrais-je diminuer le nombre! Hélas! bien loin de le diminuer, je l'augmente tous les jours.

TROISIÈME POINT. Quelles sont les suites du péché véniel, plus déplorables que je ne me le suis peut-être jamais persuadé? Il conduit au péché mortel, comme la maladie conduit à la mort. Par conséquent, si j'ai quelque zèle pour mon âme, je dois en user, à l'égard du péché véniel, comme j'en use à l'égard d'une maladie dont je suis menacé, ou dont je suis subitement attaqué. Que ne fais-je point pour l'arrêter dans son principe? que ne fais-je point pour la guérir? que ne fais-je point pour n'y pas retomber? Elle peut aboutir à la mort : il ne m'en faut pas davantage pour y apporter les remèdes les plus prompts, les plus efficaces, et même les plus violents. Pourquoi ne raisonné-je pas de la même sorte, quand il s'agit d'un péché, qui, de toutes les maladies de l'âme, est la plus dangereuse, et qui me dispose à cette seconde mort mille fois plus à craindre que la mort du corps?

Et en effet, quiconque néglige le péché véniel, et beaucoup plus, quiconque le méprise, tombera infailliblement dans le mortel. Oracle du Saint-Esprit, qui ne se vérifie que trop par l'expérience. C'est par le mépris du péché véniel qu'on perd insensiblement l'horreur du mortel. Au commencement, le seul nom de péché mortel faisait frémir : peu à peu l'on s'y accoutume et l'on s'y familiarise. D'autant plus que, du péché véniel au mortel, il y a souvent peu de distance, et que l'intervalle entre l'un et l'autre est comme imperceptible; car il n'y va pour l'ordinaire que du plus et du moins : or, entre ce plus et ce moins, il n'y a qu'un point qui décide de la vie et de la mort. Quel risque ne court-on pas alors, et n'est-on pas sur le bord du précipice?

De cette proximité même, entre le péché véniel et le mortel, il arrive très-naturellement que l'on confond l'un avec l'autre. Combien de fois m'y suis-je trompé, et combien de fois ai-je estimé léger ce qui ne l'était pas? combien de fois, m'aveuglant moi-même, et jugeant des choses selon les désirs de mon cœur, ai-je pris pour injustice vénielle, ce qui peut-être était devant Dieu une iniquité griève et mortelle? Le discernement en était difficile, et c'est pour cela qu'à l'égard même du péché véniel, je devais avoir une conscience timorée. Je n'étais pas assez éclairé pour en faire un jugement exact; et voilà pourquoi je devais m'en défier et me précautionner.

Mais quand je serais assuré de mes lumières, puis-je ignorer que je suis faible, et la faiblesse même? Or, le péché véniel et le mortel se touchant de si près, quelle présomption de me flatter qu'étant faible au point que je sais l'être, je m'en tiendrai précisément au véniel; que je ne passerai pas outre, et que je serai assez maître de mon cœur pour lui prescrire telles bornes qu'il me plaira, surtout en certains péchés où l'impression de la nature est si forte et si puissante! Il me faudrait, pour me soutenir en de pareilles conjonctures, des grâces de Dieu toutes particulières; mais ne m'a-t-on pas cent fois averti, qu'une punition de Dieu très-commune, est de nous refuser, en conséquence d'un péché véniel, des grâces spéciales qu'il

nous avait préparées, et avec lesquelles nous serions heureusement arrivés au terme du salut : au lieu que, par la soustraction de ces grâces, nous en venons à des égarements et à des désordres pour lesquels il nous réprouve. C'est ainsi que le péché véniel peut être, et est, pour bien des âmes, la source de leur damnation.

Conclusion. Le remède, ô mon Dieu ! est de m'attacher, non-seulement à votre loi, mais à toute la perfection de votre loi. Plus je m'efforcerai de m'élever, moins je serai en danger de déchoir; et plus j'aspirerai à ce qu'il y a de plus saint dans l'observation de mes devoirs, moins je serai en disposition de les violer dans des points essentiels. Ce n'est pas, Seigneur, que, malgré la résolution que je fais en votre présence et par votre grâce, j'ose me répondre de me maintenir devant vous dans une innocence entière. Tant que je vivrai sur la terre, il ne m'échappera que trop de fautes; et tant que je serai revêtu d'un corps mortel, je ne ressentirai que trop les tristes effets de la condition humaine. Mais au moins, en me proposant d'aller toujours au delà de mes obligations, me mettrai-je plus en état de n'y pas manquer dans des matières importantes; et en travaillant à me sanctifier, serai-je plus hors de l'occasion et du péril de me pervertir.

Donnez-moi, mon Dieu, donnez-moi cette conscience tendre et délicate qui s'effraie de l'ombre même du péché. Formez en moi, ou m'aidez à y former cette conscience étroite et sévère qui ne se permet rien, ni ne se pardonne rien. C'est cette inflexible rigueur pour moi-même qui fera ma sûreté. Il m'en coûtera; il faudra me retrancher bien des choses où le penchant me porterait, et m'interdire bien des satisfactions qui semblent même assez innocentes. Il faudra, en bien des rencontres, soumettre mon esprit, étouffer les sentiments de mon cœur, peser mes paroles, captiver mes yeux, mortifier mes sens; mais, Seigneur, puis-je acheter trop cher le double avantage, et de vous moins offenser, et de mieux garder mon âme? Le bonheur de vous plaire, la paix de ma conscience, l'un et l'autre me dédommagera de tout, ô mon Dieu ! et me tiendra lieu de tout.

TROISIÈME MÉDITATION.

Du Péché de Scandale, ou du Mauvais exemple.

Necesse est ut veniant scandala.
C'est un mal inévitable, qu'il arrive des scandales.
(MATTH., ch. 18.)

PREMIER POINT. Ce que nous appelons scandale, n'est que le mauvais exemple; ou du moins, tout mauvais exemple est un véritable scandale. Or il ne faut point se flatter dans l'état religieux : on y voit de mauvais exemples, comme on y en voit de bons; et il n'y a point de communauté si régulière où il ne se trouve des âmes imparfaites qui scandalisent les autres; comme il n'y en a guère de si déréglée où Dieu ne conserve de saintes âmes, qui travaillent à maintenir l'ordre, et qui empêchent que le scandale, par une malheureuse prescription, ne prenne le dessus et ne prévale.

Aussi le Sauveur du monde nous a fait entendre qu'il était nécessaire qu'il arrivât des scandales; c'est-à-dire, qu'il n'était pas moralement possible que, les hommes étant si différents les uns des autres, soit dans leurs sentiments, soit dans leurs mœurs, il n'y en eût en toute assemblée qui, par le relâchement et le désordre de leur conduite, devinssent, pour ceux avec qui ils ont à converser et à agir, des sujets et des occasions de chute. Et cela même est encore plus vrai à l'égard des maisons religieuses, parce qu'on y a beaucoup plus de rapport ensemble, et que tout ce qui s'y passe frappe de plus près et beaucoup plus fréquemment la vue. S'il y a donc, jusque dans la religion, des écueils à craindre, on peut dire qu'un des plus dangereux et des plus ordinaires, ce sont ces scandales domestiques, et ces exemples qu'on a sans cesse sous les yeux et devant soi. Il est très-difficile de s'en défendre; et pour y résister, il faut une vertu bien pure et bien à l'épreuve.

Ai-je eu sur ce point, jusqu'à présent, toute l'attention et toute la circonspection que je devais avoir? Ai-je pris garde à ne rien dire et à ne rien faire qui pût être nuisible aux personnes qui m'entendaient, ou qui étaient témoins de mes actions. Combien, dans les rencontres, ai-je débité de maximes, ai-je donné de conseils, ai-je inspiré de sentiments, ai-je approuvé de procédés contraires à l'esprit religieux et au devoir? Combien ai-je montré d'indocilité, ai-je témoigné de mépris, ai-je fait de murmures ou de railleries malignes sur des choses qui n'allaient qu'au bien et qu'à entretenir la règle? C'étaient autant de scandales que j'ai dû me reprocher; et combien y en a-t-il d'autres dont je ne me suis jamais fait de scrupule, et dont je n'ai jamais pensé à m'accuser? J'ai déclaré mes péchés; mais combien y

en avait-il où la circonstance du scandale et du mauvais exemple était jointe, sans que j'en aie rien dit? Peut-être ne la connaissais-je pas, ou n'y faisais-je nulle réflexion; mais mon ignorance ou mon oubli étaient-ils excusables? C'est sur quoi je dois m'écrier avec le prophète : *Lavez-moi, mon Dieu, purifiez-moi de mes péchés secrets et cachés. Pardonnez-moi, non-seulement ceux que j'ai commis, mais ceux que j'ai fait commettre* (Psal. 18).

SECOND POINT. *Malheur à celui qui donne le scandale* (Matth. 18). Cette malédiction est sortie de la bouche même de Jésus-Christ : c'est un anathème divin. Et il faut bien que le scandale soit un grand mal, puisqu'il *vaudrait mieux pour un homme qu'il fût précipité au fond de la mer, que de scandaliser le plus petit de ses frères* (*Ibid.*). Maxime générale, et proposition universelle dont personne n'est excepté. Car il n'y a personne qui ne doive l'exemple au prochain : *Que votre lumière luise aux yeux de tout le monde, afin que ceux qui verront vos bonnes œuvres, en rendent gloire à Dieu* (Matth. 5).

Ainsi, malheur à moi en particulier, si je suis l'auteur de quelque scandale dans la communauté où je vis! Car je la prive, autant qu'il est en moi, d'un des plus solides avantages de la profession religieuse, qui est l'édification mutuelle et l'émulation du bon exemple. Je fais plus encore, puisqu'au lieu de contribuer à la régularité et à l'observance, j'y deviens un obstacle; et que souvent je suis cause, par mon exemple, que des abus s'introduisent, que d'utiles et d'anciennes pratiques s'abolisent peu à peu, que la discipline se relâche, et que des règles, qui étaient auparavant en vigueur, ne s'observent plus, ou ne s'observent que fort imparfaitement. N'est-ce pas de là qu'est venue la ruine spirituelle et la décadence de tant de sociétés très-saintes dans leur première institution?

Que si le mal ne s'étend pas toujours si loin, du moins il n'y a que trop d'esprits faciles, et déjà mal disposés, que mon exemple ne manque pas d'entraîner. Or, malheur à moi, encore une fois, parce que je serai responsable à Dieu de tout cela, et qu'il m'en demandera compte. Quel trésor de colère, et quel poids dont je dois craindre d'être accablé! Malheur à moi qui, par mon expérience et par mon âge, devrais être un modèle pour ceux qui sont moins avancés; à moi qui, par le rang que je tiens, par l'autorité, le crédit, les talents que j'ai reçus de Dieu, par la créance que les autres ont en moi, devrais leur servir de guide et les conduire, et qui ne sers qu'à les égarer! Il ne faut qu'un religieux de ce caractère pour perdre toute une maison.

Mais, par-dessus tout, malheur à moi, si c'est par moi que commencent à s'établir certains usages, certains priviléges et certaines dispenses où la raison de la commodité, de la sensualité, de l'amour-propre, a beaucoup plus de part que celle d'une vraie nécessité! Autrefois, toutes ces choses étaient inconnues, et peut-être sans moi n'y eût-on jamais pensé. C'est à moi de voir ce que j'aurai à dire,

quand Dieu m'en représentera toutes les suites, et qu'il me chargera de tous les dommages que la religion en aura soufferts. Les prétextes dont je m'appuie peuvent tromper les supérieurs qui me gouvernent, et me tromper moi-même; mais on ne trompe point Dieu.

TROISIÈME POINT. Comme il y a un scandale donné, il y a un scandale reçu; et malheur aussi à celui qui le reçoit et qui le prend. Car il le faut rejeter, et ce n'est point une excuse légitime auprès de Dieu, que le mauvais exemple qu'on a eu et qu'on a suivi. Ce fut l'exemple du premier ange qui engagea les autres dans son apostasie, et ils n'en ont pas moins été réprouvés. Il est vrai qu'un mauvais exemple est une tentation, et une des plus fortes tentations; mais ce n'est point une tentation au-dessus de nos forces, et puisque nous la pouvons vaincre, c'est un péché que d'y succomber.

Il ne suffit donc pas pour moi que je m'étudie à ne donner aucun scandale; mais il y a des règles que Dieu me prescrit contre les scandales qu'on me donne, et contre les mauvais exemples que j'aperçois autour de moi. 1° Je ne dois point m'en troubler : je puis bien m'en affliger et en gémir; mais mon zèle n'en doit point être refroidi, ni ma piété ébranlée. Car il n'y a rien là que Jésus-Christ ne nous ait prédit, ni rien par conséquent qui me doive surprendre. 2° Je dois même en profiter, regardant ces scandales, et ces mauvais exemples dont j'ai à me garantir, comme des épreuves de ma fidélité, et des occasions de témoigner à Dieu mon attachement inviolable. C'est dans l'occasion qu'on se fait bien connaître, et qu'on apprend à se bien connaître soi-même. 3° Je dois m'en éloigner, c'est-à-dire que je dois, autant que je le puis, m'éloigner des personnes dont je prévois que la société me serait dommageable. Et il n'y a point à considérer si ce sont des personnes d'esprit et de mérite, ni si ce sont de mes amis : il faudrait même alors, selon l'Evangile, renoncer à mon père et à ma mère. Cela ne m'exempte pas de les honorer, de les aimer en Dieu, de leur rendre service, et de les aider dans le besoin; mais du reste, point de liaison ni de communication particulière. 4° Je dois m'y opposer prudemment, mais fortement; avec modestie, mais avec ardeur; avec charité, mais avec un saint mépris de tous les respects humains; tenant ferme pour la règle, et ne m'en départant jamais, quand même, ce que Dieu ne permettra pas, il n'y aurait que moi à la garder. 5° Enfin, je dois en tirer sujet de m'humilier devant Dieu : reconnaissant que, de moi-même, je ne suis que faiblesse et qu'imperfection, et que, sans la grâce divine, je serais pire que tous les autres.

CONCLUSION. Quelle misère, mon Dieu! et faut-il donc qu'après avoir quitté le monde pour nous préserver de ses piéges, nous en trouvions jusque dans votre maison? Ce n'est qu'à nous-mêmes que nous devons nous en prendre. La religion est sainte; mais nous ne répondons pas toujours à sa sainteté. Faites par avance, Seigneur, ou

plutôt aidez-nous à faire, dès maintenant, ce que feront vos anges dans votre jugement dernier, lorsque vous les enverrez pour enlever de votre royaume tous les scandales. Votre royaume sur la terre, ce sont particulièrement les communautés religieuses. N'y aurais-je été admis, et n'aurais-je place parmi votre peuple choisi, que pour le détourner de votre service par mes exemples, et pour ralentir sa ferveur? ne serais-je entré dans un état si parfait, que pour m'y rendre plus coupable, et par moi-même, et par ceux que vous y avez appelés avec moi? Ah! mon Dieu, j'ai bien assez de mes propres péchés, sans y ajouter les péchés d'autrui.

Mais que serait-ce encore, Seigneur, si, dans le saint asile où vous m'avez retiré, je venais d'ailleurs à me perdre par la contagion de certains exemples que j'y puis avoir? Que serait-ce, si, par une lâche condescendance, je me laissais emporter et séduire à ces exemples; si je les imitais et je m'y conformais, au lieu de ne me conformer qu'à vos ordres et à vos adorables volontés? Ma règle, ô mon Dieu! ma règle seule et telle que vous me l'avez imposée; ma règle dans toute sa pureté, dans toute sa force et toute sa sévérité : voilà la route où je marcherai, voilà le conseil que j'écouterai, voilà l'oracle que je consulterai, et par qui je me conduirai. Quiconque me portera là, volontiers je m'unirai à lui, et je le suivrai, parce qu'il me portera à vous. Mais quiconque aussi me détacherait de là, me détacherait de vous, Seigneur; et, sans balancer un moment, je me séparerai de lui, parce que je ne veux jamais, pour qui que ce soit, ni en quoi que ce soit, me séparer de mon Dieu.

CONSIDÉRATION.

Sur l'Oraison mentale.

Ce qu'il y a particulièrement à considérer sur l'oraison mentale, ou sur la pratique de la méditation, se réduit à trois points, qui sont : ses avantages infinis et son importance, les défauts les plus communs qui en arrêtent le fruit, et les vains prétextes qui détournent de ce saint exercice et qui le font négliger.

Premier point. Avantages et importance de l'oraison mentale. Le juste vit de la foi, et nous ne nous sanctifions qu'autant que nous sommes remplis et touchés des maximes de l'Evangile, et des grandes vérités du christianisme. Principe si universellement reconnu, que les gens du monde conviennent eux-mêmes qu'ils agiraient tout autrement qu'ils ne font, et qu'ils ne s'abandonneraient pas à tant de désordres, s'ils avaient plus de foi, ou s'ils étaient plus pénétrés de ce que la foi leur enseigne. Examinons la chose à fond, et reconnais-

sons-la telle qu'elle est : nous trouverons que ce manque de foi, d'une foi vive et animée, n'est pas seulement la source des déréglements qu'on voit dans le monde, mais des relâchements qui se glissent dans la vie religieuse. Ce n'est pas qu'on ne croie; mais on n'a pas une certaine conviction, une certaine vue qui frappe, et qui rend les objets presque aussi sensibles que s'ils étaient présents.

Or, voilà ce qui s'acquiert par l'oraison. A force de se retracer dans l'esprit les vérités de la foi, de méditer les perfections et les grandeurs de Dieu, ses miséricordes et ses vengeances, ses récompenses et ses châtiments; de considérer par ordre, et dans une méthode suivie, tous les mystères de Jésus-Christ, sa doctrine, sa loi, sa morale, ses exemples; de tirer de là d'utiles leçons et des règles de conduite : toutes ces idées s'impriment profondément dans l'âme. On les porte partout, et l'on en a partout la mémoire prompte et récente. On apprend ce qu'on doit à Dieu, ce qu'on doit au prochain, ce qu'on se doit à soi-même. On prend des pensées supérieures à celles dont on s'était laissé prévenir, et l'on découvre ses erreurs, ses illusions, ses faux jugements. Ce que l'oraison, sur cela, n'a fait un jour qu'ébaucher, elle le perfectionne dans un autre et l'achève. La grâce soutient tout, et répand ses lumières avec d'autant plus d'abondance, que l'oraison est plus fréquente et plus constante : de sorte que les vérités auparavant les plus obscures, et qu'on avait plus de peine à concevoir, se présentent, en certains moments, avec une telle clarté, qu'il semble qu'on en ait la connaissance la plus parfaite, et une espèce d'évidence.

Ce n'est pas assez : car, la liaison étant aussi intime qu'elle l'est entre l'esprit et le cœur, ces vérités, ou plutôt l'impression de ces vérités passe de l'un à l'autre. Le cœur s'enflamme, et, comme disait de lui-même le roi-prophète *: Le feu s'allume dans la méditation* (Psal. 38). On s'élève à Dieu, on s'affectionne à ses devoirs, on se reproche ses infidélités, on prend des mesures pour l'avenir, et l'on sort de l'oraison tout renouvelé et tout changé. C'est par où les saints sont parvenus à une si haute perfection, et c'est là le chemin qu'ils ont tracé à tous les disciples qu'ils formaient et qui aspiraient à la sainteté. Aussi tous les instituteurs des ordres religieux y ont-ils spécialement recommandé, et expressément établi la pratique de l'oraison. Ils avaient du reste des vues différentes, et ils étaient diversement inspirés, pour composer cette admirable variété de réglements et d'observances qui fait un des plus beaux ornements de l'Eglise; mais, sur le point de l'oraison et de sa nécessité, ils se sont tous accordés, et n'ont tous eu qu'un même esprit.

Et l'on peut dire, en effet, qu'il est comme impossible qu'une âme se dérange lorsqu'elle est assidue à l'oraison : ou, si quelquefois Dieu permet qu'elle s'oublie, l'oraison est pour elle une ressource immanquable. Mais d'où vient le désordre de plusieurs personnes, même religieuses, et par où commencent-elles à se dérégler, jusqu'à tomber dans des égarements pitoyables et scandaleux? c'est en quittant

l'oraison. Par là elles s'éloignent de Dieu et perdent tout sentiment de piété ; par là elles se réduisent dans une sécheresse, dans une froideur et une indifférence mortelle; par là elles se privent des plus solides consolations, qui sont les consolations intérieures, et se dégoûtent ainsi de leur état ; par là elles demeurent livrées à toutes leurs passions, et à toutes les attaques de l'ennemi; et l'on n'a vu que par trop d'épreuves où tout cela aboutit, et quelle en est la fin malheureuse.

Second point. Défauts plus communs qui arrêtent le fruit de l'oraison. Premièrement : on y va sans préparation, contre la parole du Saint-Esprit : *Préparez votre âme avant la prière, et ne soyez pas comme un homme qui tente Dieu* (Eccli. 18). C'est demander à Dieu qu'il change la conduite ordinaire de sa providence, et par conséquent, qu'il fasse un miracle en notre faveur, que d'attendre de lui qu'il se communique à nous dans la méditation, lorsque nous ne prenons nul soin de nous y disposer. Or, il y a une préparation éloignée, et une préparation prochaine. La préparation éloignée, c'est, dans l'usage de la vie, un recueillement habituel, et l'esprit de retraite, autant qu'il peut s'accorder avec notre condition et la situation présente où nous sommes. La préparation prochaine, c'est ce qui se fait quelque temps avant l'oraison, ou au temps qu'on la commence : par exemple, prévoir la matière dont on doit s'occuper, l'arranger et la diviser, se mettre en la présence de Dieu, invoquer le Saint-Esprit, se rappeler à soi-même, et se dégager de toutes les pensées qui pourraient nous distraire. Il y en a qui récitent pour cela quelque courtes prières, et chacun peut suivre là-dessus ce que sa dévotion particulière lui inspire; mais, en général, il n'y a guère de fond à faire sur l'oraison, si nous n'y apportons de notre part les dispositions convenables.

Secondement : on y va sans nulle vue et nul dessein d'en profiter. Pourvu qu'on ait rempli l'heure marquée, qu'on se soit assemblé avec la communauté, et qu'on y ait été présent, beaucoup plus de corps que d'esprit; qu'on ait même fait quelques réflexions assez légères, et produit quelques actes qui ne tendent à rien, on est content. Mais *la sagesse*, cette sagesse céleste qui nous sanctifie, *ne se découvre qu'à ceux qui la désirent et qui la cherchent* (Eccli. 4).

Troisièmement : on se met à l'oraison sans se proposer aucun sujet, et l'on se laisse conduire, dit-on, à l'Esprit de Dieu. Mais cet Esprit, toujours réglé et mesuré dans ses divines opérations, n'agit point au hasard. S'il y a des âmes qu'il transporte tout à coup, c'est une grâce sur laquelle on ne doit pas compter. Cette grâce même, ces âmes ne l'ont communément obtenue qu'après s'être longtemps exercées dans les sujets les plus ordinaires. Qu'arrive-t-il donc? c'est que l'imagination n'ayant rien qui la fixe, elle s'égare sans cesse; et que l'esprit embrassant tout, il se trouve à la fin tout aussi vide qu'il l'était d'abord.

En quatrième lieu : si l'on choisit quelque sujet, on donne dans un autre écueil, qui est de vouloir porter trop haut son premier vol, et de ne s'attacher, dès les commencements, qu'à certains sujets plus sublimes et plus relevés. Il y a là souvent beaucoup d'orgueil et de présomption ; du moins il y a bien de l'illusion. On se repaît de belles spéculations, mais dont on voit peu d'effet dans la pratique. Quand il plaît à Dieu de nous ravir, comme saint Paul, au troisième ciel, suivons le mouvement de sa grâce ; mais, de nous-mêmes, marchons pas à pas, et prenons les routes les plus battues : ce sont les plus sûres. La bonne oraison est celle qui nous rend plus réguliers, plus humbles, plus charitables, plus patients, plus mortifiés.

En cinquième lieu : dans les sujets du reste les plus propres et les plus solides, on s'arrête trop aux raisonnements, et l'on ne s'entretient point assez dans les affections et les sentiments. Il est nécessaire, avant toutes choses, de convaincre l'esprit ; mais il est encore plus important d'exciter ensuite le cœur et de l'émouvoir : car c'est dans le cœur que se forment les résolutions, et c'est par les résolutions qu'on passe à l'action.

En sixième lieu : à l'égard même de ces résolutions, il y a une erreur d'autant plus dangereuse qu'elle est plus subtile et plus spécieuse. C'est de s'en tenir à des propositions universelles et indéterminées, au lieu de descendre au détail de notre vie, et à certains points essentiels qui nous regardent personnellement, et qui demandent actuellement notre attention. Ce détail est d'une extrême utilité ; et si l'on y entrait, on ne manquerait pas si tôt de matière dans l'oraison, et l'on aurait chaque fois un grand champ à parcourir.

En septième et dernier lieu, le défaut capital que nous avons à corriger dans l'exercice de l'oraison, et le principal obstacle au fruit que nous en pouvons retirer, c'est un fonds de paresse naturelle et de négligence à quoi l'on se livre et qu'on ne s'efforce point de vaincre. Pour faire oraison, il faut s'appliquer, et toute application coûte : or, c'est justement ce qu'on ne veut point. On voudrait qu'il n'en coûtât ni violence, ni combat, ni travail, pour se recueillir, pour s'animer, pour se réveiller de l'assoupissement et de la langueur où l'on est. Jacob n'obtint la bénédiction de l'ange, qu'après avoir lutté contre lui pendant une nuit entière, et en vain espérons-nous que Dieu bénisse notre oraison, tandis que nous y demeurons dans une nonchalance et une oisiveté volontaire.

Troisième point. Faux prétextes qui détournent de l'exercice de l'oraison. Les uns allèguent pour excuse qu'ils ont trop d'affaires, et qu'ils n'ont pas le temps de s'adonner à l'oraison ; les autres, qu'ils y sont trop distraits, et qu'ils ne peuvent retenir la vivacité de leur esprit ; d'autres, qu'ils s'y trouvent en de continuelles aridités, et qu'ils tarissent dans un instant ; plusieurs, qu'ils s'y ennuient, et que cet ennui les en dégoûte ; enfin quelques-uns, que l'oraison est trop difficile pour eux et qu'ils ne s'en jugent pas capables. Voilà ce que

disent la plupart des gens du monde, et ce qu'on entend même dire à des personnes religieuses. Mais si l'on était de bonne foi avec soi-même, et qu'on ne cherchât point à se tromper, on reconnaîtrait bientôt la vanité de ces prétextes dont on s'autorise pour se dispenser de l'oraison.

Et d'abord, bien loin que la multitude des affaires soit là-dessus une dispense légitime, c'est au contraire ce qui nous impose une obligation plus étroite de rentrer de temps en temps en nous-mêmes, et de nous servir de l'oraison comme d'un préservatif contre nos fréquentes occupations et contre la dissipation qu'elles peuvent causer. Plus les saints étaient chargés de soins, et même de soins tout spirituels, plus ils pensaient devoir s'attacher à l'oraison. Ils savaient en trouver le temps : qui nous empêche de le trouver aussi bien qu'eux? De plus, il n'est point d'esprit si vif et si distrait, qui ne puisse faire quelque réflexion. On en fait tant d'inutiles et de nuisibles : pourquoi n'en ferait-on pas de sérieuses et de salutaires? Il est vrai que les uns ont sur cela plus de peine que les autres ; mais il n'y aurait qu'à la vouloir prendre cette peine, et qu'à savoir un peu se surmonter et se contraindre. D'ailleurs, malgré toutes les distractions, l'oraison nous sera toujours utile, dès que ce ne sera pas des distractions volontaires et que nous ferons effort pour les rejeter. Nous aurons devant Dieu le mérite de les avoir combattues, et il nous restera toujours quelque teinture des saintes vérités que nous aurons tâché de méditer.

Il en est de même des sécheresses et des aridités. Ne manquons à rien de tout ce qui dépend de nous, et confions-nous en Dieu. C'est de cette sorte qu'il éprouve notre fidélité et notre constance : si nous nous rebutons, nous perdons tout; mais, si nous persévérons dans la prière, il a ses moments pour nous écouter et pour nous dédommager. Quoi qu'il en soit, humilions-nous en la présence du Seigneur, et imitons ce saint solitaire dont toute l'oraison consistait à redire sans cesse ces courtes paroles : *Vous qui m'avez créé, ayez pitié de moi.* Ce ne sera point là un temps perdu : ajoutez que c'est une œuvre de mortification fort agréable à Dieu, que d'accepter en esprit de pénitence, et de soutenir l'ennui et le dégoût que donne quelquefois l'oraison. Jésus-Christ, la veille de sa passion, pria sans goût, et même dans une désolation entière : unissons-nous à lui; et quand notre oraison ne nous serait bonne alors qu'à pratiquer la patience et toutes les vertus que la patience renferme, cela seul ne serait pas un petit gain pour nous, et nous devrions l'estimer comme un profit très-considérable.

Enfin, il ne faut point nous former une idée si parfaite de l'oraison, que nous désespérions d'y atteindre. Elle est à la portée de tout le monde, et la science humaine n'y est pas d'un grand secours. Car il ne s'agit point de discourir beaucoup; mais, avec une seule pensée et une pensée très-commune, l'âme la plus simple peut se porter à Dieu de la manière la plus affectueuse et la plus ardente. Or c'est cette union intérieure de l'âme avec Dieu, qui fait toute l'excellence

et tout le prix de l'oraison. Il n'est question que d'une bonne volonté: apportons-la au pied de l'oratoire, et tout nous deviendra praticable et profitable.

TROISIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

De la tiédeur dans le service de Dieu.

Quia tepidus es, incipiam te evomere.
Parce que vous êtes tiède, je vais commencer à vous rejet
(Apoc., ch. 3.)

Premier point. En peu de paroles, saint Bernard décrit admirablement l'état de tiédeur. *Il n'y a guère de communautés religieuses où l'on ne trouve des âmes lâches et languissantes, qui portent le joug de la religion, mais qui le portent de mauvaise grâce; qui tâchent, autant qu'elles peuvent, ou de le secouer, ou d'en diminuer la charge; qui ont sans cesse besoin d'aiguillon pour les piquer, et de correction pour les redresser; qui s'abandonnent à la vaine joie, qui se laissent abattre à la tristesse; dont la componction dure peu, dont la conversation est toute mondaine, qui n'ont que des pensées charnelles et animales :* c'est-à-dire, qui ne pensent qu'à elles-mêmes et à leurs commodités, qu'à ce qui peut leur plaire et les contenter; *qui obéissent sans vertu, qui prient sans attention, qui parlent sans circonspection, qui lisent sans en tirer aucun fruit pour leur édification.* On voyait, dès le temps de saint Bernard, des religieux de ce caractère; mais aussi dès-lors comment les regardait-on? comme des religieux de nom, sans l'être d'effet. Voilà le portrait qu'en faisait ce grand saint : n'est-ce pas le mien? Du moins est-ce à moi d'en bien considérer tous les traits, et d'examiner si je ne dois pas m'y reconnaître.

Or, le désordre et le danger de cette tiédeur spirituelle, consiste en ce que les tièdes ne sont pas même touchés de leur état. Ils ne s'estiment pas grands pécheurs : 1° parce qu'au lieu de penser au mal qu'ils font, et au bien qu'ils devraient faire et qu'ils ne font pas, ils ne pensent communément qu'au mal qu'ils ne font pas, et au peu de bien qu'ils font; 2° parce qu'au lieu de se comparer avec ceux qui, dans la religion, sont plus fervents, plus réguliers qu'eux, ils ne se comparent qu'avec d'autres qui le paraissent moins; 3° parce que, dans cette comparaison qui les flatte et qui les trompe, ils se disent, avec la même confiance que le Pharisien, qu'ils n'ont pas tels et tels défauts de celui-ci et de celui-là. D'où il arrive, qu'en servant Dieu très-lâchement, ils se rendent encore des témoignages avantageux d'eux-mêmes, comme s'ils accomplissaient toute justice.

Etat bien funeste, puisque, selon la parole du Saint-Esprit, un état encore plus mauvais, c'est celui du péché, lui serait néanmoins préférable. Et en effet, il eût mieux valu, pour certaines âmes, qu'elles fussent tombées dans un péché grossier et grief, que dans cette vie tiède et relâchée; car elles n'auraient pas longtemps soutenu les remords de ce péché : ce péché, en les humiliant et en les effrayant par son énormité, les eût bientôt forcées à se convertir; au lieu qu'elles ne se font aucun reproche ni aucun scrupule de leur tiédeur. C'est de là que tous les maîtres de la vie chrétienne et religieuse ont conclu, qu'il était plus difficile de sortir de l'état de tiédeur, que de l'état du vice et du libertinage. Et, entre les autres, Cassien témoigne qu'il avait vu un grand nombre de mondains devenir, par leur conversion, des hommes fervents et spirituels; mais qu'il n'avait jamais vu le même changement dans des religieux tièdes. Cette expérience ne doit-elle pas me faire trembler?

Etat encore d'autant plus à plaindre, qu'il nous rend le joug du Seigneur plus pesant : tandis que l'âme fervente le porte avec une sainte allégresse, parce que l'onction de la grâce lui adoucit tout; l'âme tiède en sent au contraire tout le poids, et n'y éprouve que de la peine. Châtiment visible de Dieu, qui, dès ce monde, punit la tiédeur par la tiédeur même. Mais il ne s'en tient pas là, et, selon qu'il s'en explique lui-même, la tiédeur lui devient si insupportable, qu'elle le provoque à une espèce de vomissement dont la seule idée fait horreur. Il ne rejette pas encore absolument une âme tiède, mais il *commence à la rejeter*, en s'éloignant d'elle. Cette tiédeur est donc un commencement de réprobation; et que me faut-il davantage pour travailler à m'en retirer? attendrai-je que je sois tout à fait réprouvé de Dieu?

Second point. Après avoir considéré le malheur et le désordre de l'état de tiédeur, si j'en veux connaître les causes, je dois les chercher dans moi-même; car cet état ne peut se former dans moi, sans que j'en sois librement et volontairement le principe. Je dois donc me l'imputer, et le comble de l'injustice serait de vouloir l'attribuer à Dieu. Dieu permet bien quelquefois qu'une âme sainte tombe dans des états de sécheresse; mais ces états de sécheresse, suivant les vues de Dieu, ne servent qu'à la purifier, qu'à la détacher des consolations sensibles, qu'à la perfectionner dans son amour. Ainsi, il ne faut pas confondre ces sécheresses avec la tiédeur. L'âme sainte et fervente gémit de ces sécheresses; mais l'âme tiède et lâche ne gémit point de sa langueur : l'une est dans un état violent, dont elle est innocente; mais l'autre est dans un état qu'elle aime et dont elle est coupable. Voici comment.

Une des causes de la tiédeur, c'est la facilité à omettre les exercices ordinaires de piété : l'oraison, la lecture, la communion, les examens de conscience, les œuvres de pénitence et de mortification. La moindre affaire en détourne, le moindre empêchement est un pré-

texte pour s'en exempter, du moins pour les interrompre, pour les différer et les remettre à un autre temps, c'est-à-dire, pour ne les point faire du tout. Combien de fois cela m'est-il arrivé? combien de fois ai-je quitté Dieu pour le monde? combien de fois, pour de vains sujets, et souvent sans nul sujet, ai-je abandonné mes pratiques? Dois-je m'étonner après cela si je suis tiède? comment ne le serais-je pas? Quand un homme du monde se plaint d'avoir peu de foi : Le moyen que vous en ayez, lui dit-on? vous ne faites rien de tout ce qu'il faut pour la fortifier et pour l'animer. De même dois-je me dire : Le moyen que je ne perde pas l'esprit de dévotion et de ferveur, lorsque je ne m'assujettis à rien de tout ce qui le peut conserver?

On ne va pas néanmoins d'abord jusqu'à se dispenser de tous ses exercices et de tous ses devoirs; mais on ne s'en acquitte qu'avec négligence, et c'est une autre cause de la tiédeur. On vit, à ce qu'il paraît, comme les autres, et l'on se conforme à l'ordre d'une communauté, mais sans recueillement et sans esprit intérieur. On est dans une disposition habituelle à se répandre au dehors et à se dissiper. Or, est-il possible que, dans ce trouble et dans cette diversité d'objets dont on se remplit, on ne laisse pas peu à peu s'éteindre le zèle de sa perfection, et qu'à mesure que ce zèle s'amortit, on ne vienne pas à se ralentir et à déchoir? Je n'en puis que trop bien juger, et mon exemple ne m'en convainc que trop sensiblement.

Mais ce n'est pas là encore la première source du mal, et il tire son origine de plus haut. La cause essentielle de la tiédeur, quoique la plus éloignée, c'est le mépris des petites choses. Voilà par où l'on commence à dégénérer : au lieu de se souvenir qu'il n'y a rien de petit en ce qui concerne l'honneur de Dieu et le culte qui lui est dû; que la perfection ne consiste pas tant dans les grandes choses que dans les petites; que c'est même une grande chose que d'être fidèle dans les petites choses, et que c'est enfin par les petites choses que les grandes se maintiennent : au lieu d'envisager tout cela, on se lasse de ces menues observances; on ne les croit bonnes que pour les commençants; on n'y prend plus garde, et de ce degré l'on descend bientôt à un autre, jusqu'à ce qu'on en soit venu à un attiédissement parfait. Ah! si depuis ces jeunes années où je suis entré au service de Dieu, j'avais toujours eu la même attention et la même vigilance sur les moindres manquements et les moindres infidélités, que j'aurais fait de progrès! Hélas, bien loin d'avoir ainsi avancé, ce serait beaucoup pour moi, si j'étais au moins tel présentement que je l'ai été dans ce premier temps d'épreuve et de noviciat!

Troisième point. La tiédeur n'est point, après tout, absolument irrémédiable. Il est difficile d'en guérir; mais, avec l'assistance divine, ce n'est point une guérison au delà de mon pouvoir. On en voit peu d'exemples; mais on en voit, et Dieu veut que je sois du nombre. Voilà pourquoi il m'a inspiré le désir de cette retraite; et quels sont les remèdes dont je puis user? ils se rapportent tous à deux chefs : l'un de pure réflexion, et l'autre de pratique.

Quant à la réflexion, 1° c'est de considérer souvent la grandeur du Dieu que je sers; ce qu'il m'est, et ce que je lui suis. Ce qu'il m'est : mon souverain, mon juge, mon créateur; comment mérite-t-il donc d'être servi? Ce que je lui suis : son sujet, son esclave, sa créature; comment exige-t-il donc que je le serve? C'était le motif par où saint Paul excitait la ferveur des premiers chrétiens : *Je vous conjure de marcher dans la voie de Dieu d'une manière digne de Dieu* (Colos. 1). Règle excellente, et remède infaillible contre la tiédeur : penser, parler, prier, s'occuper, vivre toujours *d'une manière digne de Dieu*. 2° C'est de considérer comment on sert les grands du monde : car la conduite du monde est pour moi une leçon continuelle; et je dois rougir, en me comparant avec tant de mondains, que l'intérêt ou l'ambition attachent aux puissances du siècle. Je dois m'humilier et me confondre d'avoir si peu de zèle pour Dieu, tandis qu'ils témoignent tant d'ardeur pour des hommes et des maîtres mortels. 3° C'est de considérer dans chaque action religieuse son importance et le bien inestimable qu'elle me peut procurer. Cette action que je vais faire, c'est l'œuvre de Dieu. Selon que je l'aurai faite plus ou moins saintement, j'en aurai une récompense plus ou moins abondante; elle peut me mériter une gloire éternelle. Ce sont ces pensées, et d'autres semblables, qui, chaque jour et presque à chaque moment, embrasaient d'un feu nouveau ces saints religieux, du même ordre et de la même profession que moi, dont on m'a raconté les vertus, et que je dois me proposer pour modèles.

Quant à la pratique, le remède le plus efficace pour me réveiller de mon assoupissement et de ma tiédeur, c'est d'en détruire les causes et de leur opposer des principes tout contraires; car les contraires se guérissent par les contraires. Par exemple, c'est de reprendre tous les exercices dont l'omission m'a été si préjudiciable, et de m'y rendre désormais plus exact et plus assidu; c'est d'y apporter tout le soin et toute l'application qui dépend de moi, et dont je suis capable; c'est de ne manquer à rien, pas même aux plus petits devoirs et aux plus petites règles; surmontant toutes les difficultés, m'élevant au-dessus de toutes mes répugnances, consentant, s'il le faut, à servir Dieu toute ma vie sans consolation et sans onction : trop heureux qu'il daigne bien encore à ce prix me recevoir.

Conclusion. Dans ce sentiment, ô mon Dieu! et dans cette préparation de mon cœur, je reviens à vous avec confiance. Malgré toutes mes lâchetés et toutes mes tiédeurs, j'ose encore me flatter que vous n'avez point retiré de moi votre miséricorde. Vous le pouviez, Seigneur, vous m'en aviez menacé, et je le méritais; mais vos menaces, jusques à présent, n'ont été que des avertissements pour moi; et puisque vous m'appelez aujourd'hui tout de nouveau et plus fortement que jamais, je ne puis douter que vous ne vouliez me faire rentrer dans la voie de vos fidèles serviteurs, et me remettre dans la sainte ferveur que j'ai perdue. Qu'il en soit, mon Dieu, comme vous

le souhaitez et comme vous l'ordonnez, et qu'il en soit comme je le veux moi-même, et comme j'en forme devant vous le dessein.

Ce n'est pas, Seigneur, pour la première fois que j'ai pris de pareilles résolutions, ni pour la première fois que je vous ai fait de telles promesses. Celles-ci ne seront-elles point comme les autres? A consulter le passé, j'ai tout à craindre de ma faiblesse dans l'avenir; elle est extrême. Mais quoi, Seigneur, languirai-je donc toujours? N'est-il donc pas temps d'être à vous comme j'y dois être? n'est-il pas temps d'agir en religieux, puisque j'en porte l'habit et que j'en ai contracté l'engagement solennel? Ne vous ai-je pas assez dérobé de mes années! ne m'en suis-je pas assez dérobé à moi-même? Car c'est me les dérober à moi-même que de les dérober à mon avancement et à la sanctification de mon âme. Faudra-t-il que je traîne jusqu'à la fin de mes jours une vie imparfaite, sans régularité, sans fruit, sans mérite? Vous me faites encore entendre sur cela votre voix, Seigneur, et les reproches de ma conscience; mais si je n'en profitais pas, si je ne prenais pas une bonne fois mon parti, où en viendrais-je peut-être? A tomber dans l'état de cette tiédeur complète et achevée, qui ne ressemble que trop à l'aveuglement et à l'endurcissement où vous livrez certains pécheurs. Que dis-je, mon Dieu? Vous ne le permettrez pas : vous m'aiderez à me relever, vous me donnerez la main, et vous me seconderez dans mon retour. C'est par votre grâce que je vais embrasser une vie toute nouvelle, et par votre grâce que je la soutiendrai.

DEUXIÈME MÉDITATION.

De l'abus des Grâces.

Hortamur vos, ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.

Nous vous exhortons de ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu. (1. Cor., 6.)

Premier point. Il est de la foi, que Dieu me demandera compte de toutes les grâces que j'ai reçues, et que je reçois continuellement de lui; car ces grâces sont des talents qu'il me confie, mais qu'il veut que je fasse profiter. Ce ne sont point des grâces sans retour; mais des fonds d'obligation que je contracte avec Dieu, et cela s'entend de toute sorte de grâces, de quelque nature qu'elles soient. Il est encore de la foi, que plus j'en reçois, plus j'aurai de comptes à rendre; car chaque grâce, par l'usage que je suis obligé d'en faire, doit fructifier en moi, et rapporter à Dieu un degré de gloire. *Vous m'avez donné cinq talents*, dit le bon serviteur à son maître : *en voilà cinq autres que j'y ai ajoutés et que j'ai gagnés* (Matt. 25).

De là il s'ensuit, que plus Dieu me favorise de ses grâces, plus je

dois être humble et fervent dans son service. Humble, parce que je les reçois, et que j'en dois répondre à Dieu; car peut-on se glorifier d'un bien qu'on ne tient pas de soi et dont on est comptable? Fervent, parce que c'est uniquement par là que je puis m'acquitter envers Dieu des dettes immenses dont je suis chargé, en conséquence des grâces infinies qu'il m'a faites. Or, il est évident qu'en qualité de religieux, j'ai reçu de Dieu plus de grâces, et des grâces plus abondantes, plus particulières, que les chrétiens du siècle. Je serais le plus aveugle et le plus ingrat des hommes, si je n'en convenais pas. Il est donc vrai que je suis beaucoup plus redevable à Dieu que les chrétiens du siècle, et qu'il attend beaucoup plus de moi.

Je tremble quelquefois pour ceux d'entre les gens du monde à qui Dieu donne de grands biens de fortune, et qu'il élève à de grands honneurs. Hélas! je dois plutôt trembler pour moi-même, après tant de biens, non pas temporels, mais spirituels et d'un plus grand prix, que Dieu m'a mis dans les mains, et sur quoi il me jugera. Pourquoi Jésus-Christ pleura-t-il sur Jérusalem? ce ne fut point en vue du supplice qu'il y allait endurer, mais en vue de tant de grâces dont cette nation infidèle avait été pourvue, et dont elle avait abusé. Voilà ce qui le toucha de compassion, parce qu'il prévit de quelles calamités et de quels malheurs l'abus de ces grâces serait suivi. Ne lui ai-je pas donné plus de sujet encore de répandre sur moi des larmes? Les réprouvés dans l'enfer pleureront éternellement les grâces qu'ils auront perdues : ils souhaiteront éternellement de pouvoir réparer cette perte, et leur désespoir sera de penser qu'elle est irréparable pour eux. Il faut que leur exemple m'instruise, et que leur désespoir même serve à ranimer mon espérance. Tandis que, par le bon emploi des grâces présentes, je puis réparer l'abus des grâces passées, il faut que mon espérance, soutenue de ma pénitence, soit ma ressource auprès de Dieu.

Second point. Il y a plus d'une sorte de grâces; il y en a d'extérieures, et il y en a d'intérieures. Sans parler des dons naturels, les grâces extérieures, ce sont les moyens de salut que Dieu nous fournit. Ces moyens ne m'ont jamais manqué, ou, pour mieux dire, Dieu me les a prodigués en quelque manière dans l'état religieux : à quoi m'ont-ils servi? à quoi m'ont servi tant d'oraisons, tant de lectures, tant de confessions, tant de communions, tant d'instructions, d'exhortations, de remontrances, d'avertissements charitables, tant de bons exemples? J'ai abusé de tout cela, et Dieu me reprochera cet abus. J'en ai abusé en me rendant tout cela inutile, et me faisant peut-être de tout cela une matière de péché. Voilà ce que je ne puis assez déplorer en la présence de Dieu, et dans l'amertume de mon âme.

Oui, Dieu me reprochera l'inutilité de tant de moyens les plus excellents et les plus propres à me sanctifier. *Qu'on le coupe*, dit le Maître de l'Evangile, parlant du figuier infructueux, *et qu'on l'ar-*

rache. Pourquoi occupe-t-il la terre inutilement (Luc. 13)? Ce figuier, n'est-ce pas moi-même, et cette parabole ne me fait-elle pas entendre de quoi je suis menacé, si je continue à ne point profiter de tant de secours que la religion me donne, et malgré lesquels j'y demeure comme un arbre stérile? J'y remplis en vain une place qui serait bien mieux occupée par une âme fidèle.

En effet, tous ces moyens de salut et de perfection ont sanctifié des millions d'âmes religieuses; et moi, depuis tant d'années que j'en puis user, ils ne m'ont rendu ni plus exact, ni plus vigilant, ni plus mortifié, ni plus détaché du monde et de moi-même. Ces moyens auraient converti des peuples entiers d'idolâtres, et ils n'ont pas corrigé dans moi un seul défaut, ni ne m'ont pas fait acquérir une vertu. *Malheur à vous, Corozaïn, parce que si Tyr et Sidon avaient vu les mêmes miracles que vous, il y a longtemps que ces villes criminelles se seraient reconnues et qu'elles auraient fait pénitence* (Matth. 11). Cette malédiction me regarde, et l'application en est bien naturelle et bien juste. Non-seulement Dieu me reprochera l'inutilité de ces moyens si salutaires, mais l'abus formel que j'en fais, lorsque, par ma faute, ils me deviennent même une matière de péché; car ces moyens, si fréquents et si présents dans ma profession, ne peuvent être des moyens indifférents; du moment qu'ils me sont inutiles, j'en suis plus coupable et plus condamnable. Suivant cette mesure, quel trésor de colère ai-je amassé contre moi, et ne dois-je pas craindre qu'il ne m'accable, si je ne prends soin de le diminuer? Hélas! bien loin de le diminuer, je ne fais que l'augmenter tous les jours.

Troisième point. Outre les grâces extérieures, il y en a d'intérieures; et ces grâces intérieures, c'est tout ce que le Saint-Esprit opère en moi, pour me faire connaître les voies de Dieu, et pour me les faire aimer. Tant de lumières dont il m'éclaire, tant de vues qu'il me donne de mes devoirs, tant d'inspirations secrètes, tant de bons désirs, tant de remords de ma conscience, tant de mouvements par où il me presse de tenir une autre conduite et de mener une vie plus religieuse. En résistant à toutes ces grâces, qu'ai-je fait? selon le langage de l'apôtre saint Paul, j'ai résisté au Saint-Esprit même, qui est l'Esprit de grâce, je lui ai fait outrage, j'ai foulé aux pieds le sang de Jésus-Christ, j'ai anéanti, par rapport à moi, le mérite de sa croix, dont la moindre grâce a été le prix.

Abus que Dieu punit dès à présent par la soustraction de ces mêmes grâces. Je les néglige, et il me les ôte; je les méprise, et il me les retire. N'est-il pas en cela, comme en tout le reste, souverainement équitable? Châtiment sans miséricorde, puisque cette soustraction de grâces est un mal pur et sans mélange d'aucun bien; châtiment que j'ai déjà peut-être éprouvé, et que j'éprouve : car, n'est-ce pas de là que je n'ai plus certains sentiments de Dieu que j'avais autrefois, et que ma conscience ne me fait plus certains reproches qu'elle me

faisait? Je suis dans un relâchement visible, et cependant j'y vis tranquille et en paix; cette paix est pire que tous les troubles.

Mais châtiment à quoi surtout nous expose l'abus de certaines grâces d'élite qui sont, dans l'ordre du salut et de la sanctification de l'âme, comme une espèce de crise, semblable à celle qui arrive dans l'ordre de la nature et dans les maladies du corps; car il y a des jours d'une bénédiction particulière de la part de Dieu, tels que peuvent être pour moi ces jours de solitude et de retraite.

Abuser de ces sortes de grâces, c'est la chose la plus dangereuse, et qui peut avoir les conséquences les plus funestes. Saint Augustin, et une infinité d'autres comme lui, étaient perdus, s'ils n'eussent profité des moments où, par une providence singulière, Dieu avait attaché la grâce de leur conversion. Et combien de religieux sont tombés dans les plus déplorables égarements, pour n'avoir pas, en certaines conjonctures, répondu à Dieu qui les appelait, et qui les sollicitait de reprendre le soin de leur perfection qu'ils avaient abandonné!

Conclusion. Vous me parlez encore, Seigneur, et ce que j'entends, au fond de mon cœur, ce que j'y ressens, ne peut être que l'effet de votre grâce. Heureux que vous ne m'ayez pas délaissé après tant de résistance, ni fermé le sein de votre miséricorde! Mais pour cette fois ne me rendrai-je pas enfin, et m'obstinerai-je aveuglément à ma perte, lorsque vous travaillez si charitablement et si constamment à mon salut?

Soyez mille fois béni, ô mon Dieu! de tous les moyens que j'ai eus, par votre providence, dans mon état, pour m'y avancer et pour en acquérir toute la sainteté. Je ne puis vous en glorifier assez, ni assez vous en témoigner ma reconnaissance très-sincère et très-affectueuse; mais ce qui fait, à votre égard, le sujet de mes actions de grâces et des louanges éternelles que je vous dois, c'est, par rapport à moi, le sujet de ma douleur; et plaise à votre bonté infinie que ce ne soit pas, dans l'éternité, le sujet de ma confusion et de mon repentir!

Je croyais, Seigneur, n'avoir à craindre devant vous que mes péchés; mais je vois que vos grâces sont encore plus à craindre pour moi que mes péchés mêmes, ou plutôt, que mes péchés ne sont à craindre pour moi qu'à cause de vos grâces : car si je n'avais reçu de vous nulles grâces, mes péchés ne seraient plus péchés, et je serais à couvert de votre colère et de vos vengeances. Dois-je vous demander pour cela que vous me les enleviez, toutes ces grâces, et que vous en interrompiez le cours! Hé! Seigneur, où en serais-je alors, et que ferais-je sans vous? Non, mon Dieu, ne m'en retranchez rien, et daignez au contraire les redoubler : c'est toute ma richesse et tout mon espoir. Mais voici ce que je dois conclure, et ce que je conclus en effet : de les faire toutes désormais valoir, autant qu'il dépendra de ma fidélité et d'une pleine correspondance; de n'en plus arrêter les divines impressions, et de ne leur plus prescrire de bornes dans les vues saintes et les desseins qu'elles m'inspireront; d'agir, tout le

reste de ma vie, et de vous servir selon toute l'étendue et toute l'efficace des moyens dont vous avez bien voulu me gratifier, et dont vous voulez bien ne me pas priver. Ainsi, je le promets, ô mon Dieu ! et dans la même résolution que votre prophète; ainsi j'en fais entre vos mains le serment, et je le jure en votre présence.

TROISIÈME MÉDITATION.

De la perte du temps.

Dùm tempus habemus, operemur bonum.
Faisons le bien tandis que nous en avons le temps.
(Galat., ch. 6.)

Premier point. Il n'est rien de plus précieux que le temps, puisque c'est le prix de l'éternité. Selon que j'aurai bien ou mal usé du temps que Dieu me donne dans la vie, je serai, après la mort, ou récompensé, ou condamné : *car chacun recevra suivant ce qu'il aura fait dans le temps* (II. Cor. 5). Si bien que tout mon salut dépend du temps; et comme Dieu, en nous créant et en nous mettant sur la terre, nous impose à tous une obligation étroite de travailler à notre salut, il nous fait par là même à tous un commandement absolu de profiter du temps que nous avons, et de le passer utilement.

Ce n'est pas seulement pour nous, mais encore pour lui-même et pour sa gloire, que Dieu nous a donné le temps. Il veut que nous l'employions à le servir et à le glorifier, et que ce soit même là notre première vue dans l'emploi que nous en faisons. Ainsi, ne le pas rendre à Dieu par un saint usage, et le dérober à son service, c'est tomber, à l'égard de Dieu, dans le même désordre qu'un serviteur qui refuserait son temps à son maître. Suis-je, en effet, moins coupable, quand je laisse vainement couler un temps que je dois à Dieu, et que je me dois à moi-même? et puis-je me tenir en assurance, parce que, dans tout le reste, ma vie me paraît assez unie, et qu'il ne m'échappe aucune faute grossière? Sans autre mal, la seule perte du temps n'est-elle pas un grand mal?

D'autant plus grand que le temps, une fois perdu, ne revient plus. Où sont, pour moi, tant d'années déjà passées? Chaque jour, chaque heure, chaque moment pouvait avoir son mérite, et me rapporter au centuple; mais que m'en reste-t-il, et quels fonds ai-je amassé? Où seront, à la mort, les années que Dieu voudra bien dans la suite m'accorder? Si ce sont des années aussi stériles que les autres, qu'aurai-je dans les mains, et qu'emporterai-je avec moi? Je les regretterai; mais tous mes regrets les rappelleront-ils? Je comprendrai toute la grandeur, et du gain que je pouvais faire, et de la perte que j'aurai faite; j'en gémirai : mais, malgré mes gémis-

sements, il en faudra toujours revenir à ce point essentiel et à cette triste réflexion, que ces années auront été, et qu'elles ne seront plus; que ce gain était en mon pouvoir, et qu'il n'y sera plus; que j'aurais pu me garantir de cette perte, et que je ne le pourrai plus. O que ne suis-je assez heureux pour bien concevoir, dès aujourd'hui, combien, dans un sujet aussi important que celui-là, ces deux paroles sont affreuses et désolantes : Je pouvais, et je ne puis plus! J'aurai recours à Dieu; je lui protesterai mille fois que, s'il lui plaisait encore de me donner quelque temps, j'en voudrais ménager jusqu'à la moindre partie. Belles résolutions! Mais Dieu les écoutera-t-il? Ah! qu'il vaudrait bien mieux les prendre, dès maintenant, lorsqu'elles me peuvent être salutaires, et que j'ai le temps de les mettre en pratique.

Second point. On peut perdre le temps dans l'état religieux, comme on le perd dans le monde; et communément même, les personnes religieuses sont plus exposées à ce désordre, qu'on ne l'est dans le monde, parce qu'elles sont plus dégagées des affaires humaines et des soins temporels qui occupent les gens du monde.

Il y en a dont les observances et les fonctions sont très-bornées, et ne remplissent pas beaucoup de temps. Dès qu'elles y ont donné quelques heures prescrites par la règle, à quoi s'en vont presque toutes leurs journées? souvent à ne rien faire. Fréquents entretiens, conversations toutes profanes, longues et inutiles visites de la part du monde, curiosité de savoir tout ce qui se passe au dehors, et de s'en informer : voilà presque toute leur occupation. On fait tous les jours scrupule aux séculiers de leur oisiveté : mènent-ils une vie plus oisive que celle-là?

D'autres agissent davantage, et sont plus dans l'exercice. Toujours empressées, elles ne se donnent point de relâche. Mais quel est le principe de toutes ces agitations et de tous ces mouvements? est-ce l'esprit de leur vocation? est-ce la volonté de Dieu, et l'ordre de leurs supérieurs? Bien loin de cela, ce serait assez que l'obéissance exigeât d'elles tout ce qu'elles font, pour qu'il leur devînt, ou qu'il leur parût insoutenable. Ce n'est donc que leur inquiétude et leur impétuosité naturelle qui les conduit. D'où il arrive qu'elles s'ingèrent en mille affaires, soit domestiques, soit étrangères, qui ne les regardent point; elles voudraient être de tout, et vaquer à tout, hors à leurs devoirs. Est-ce là employer le temps, ou n'est-ce pas le dissiper?

Enfin, plusieurs ont suffisamment de quoi s'occuper dans l'observation de la discipline religieuse, et dans les emplois et le travail dont elles se trouvent chargées. Mais on peut dire encore que presque tout leur temps et tous leurs moments sont perdus, parce qu'elles ne s'acquittent de leurs obligations qu'avec une négligence extrême, ou que dans des vues tout humaines Le temps n'est utile qu'autant qu'il est employé selon le bon plaisir de Dieu, et qu'il sert à notre profit spirituel : or, ce qui se fait nonchalamment ou trop humaine-

ment, peut-il être agréable à Dieu? et dès qu'il ne peut plaire à Dieu, quel avantage, devant Dieu, en pouvons-nous retirer?

De tout ceci je dois apprendre, 1° qu'après avoir satisfait à mes observances et à tout ce qui est de mon ministère, s'il me reste encore du temps, je n'en suis pas tellement le maître, qu'il me soit permis de le consumer en de vains amusements : il n'y a point de loi particulière qui me détermine l'emploi que j'en dois faire; mais il y a toujours une loi générale qui m'ordonne d'en faire un bon emploi; 2° qu'une vie très-laborieuse me peut être très-infructueuse, parce que les soins dont elle est remplie ne sont point tant de ma profession que de mon choix, et que c'est moi qui, volontairement et aux dépens mêmes de la régularité, me les suis imposés; 3° que pour un saint usage du temps, ce n'est point assez que toutes mes occupations soient saintes et religieuses dans leur substance, si elles ne le sont dans leurs circonstances; et qu'en gardant ma règle, je puis perdre mon temps, dès que je n'en prends que le corps et que j'en laisse l'esprit. D'où il m'est aisé de voir, mais avec la plus sensible douleur, combien de temps j'ai perdu jusqu'à cette heure, et si je puis même faire fond sur un seul jour.

Troisième point. Quoique, dans un sens, le temps perdu soit irréparable, il ne l'est pas dans un autre : car il ne tient qu'à moi de le racheter, selon cette parole expresse de l'Apôtre : *Rachetez le temps* (Ephes. 5). Ces ouvriers de l'Evangile qui vinrent les derniers, et vers le milieu du jour, reçurent la même récompense que les premiers qui avaient travaillé dès le matin : pourquoi? parce que, dans le peu de temps qu'ils eurent, ils firent plus de diligence, et qu'ils redoublèrent d'autant plus leur activité, qu'ils étaient venus plus tard. Voilà comment il est encore dans mon pouvoir de regagner, par mon application et par ma ferveur, tout ce que mes dissipations et mes lâchetés m'ont enlevé.

Il faut que je répare tant de mauvais jours où je n'ai rien mérité auprès de Dieu, ni rien acquis pour le ciel. Ce sont là proprement mes mauvais jours. Car ce que je dois regarder comme de mauvais jours pour moi, ne sont pas ceux où j'ai eu des croix à porter, ni des peines, des infirmités à endurer; au contraire, ces jours pénibles et fâcheux selon les sens, ces jours d'épreuve, sont, pour les âmes vraiment chrétiennes et religieuses, de bons jours. Mais tant de jours d'une vie lente et paresseuse, d'une vie toute distraite, sans recueillement, sans réflexion, sans mortification, voilà, encore une fois, les mauvais jours que j'ai à racheter.

Heureux que Dieu m'en donne le temps! C'est une grâce des plus précieuses; mais, pour profiter de cette grâce, il n'y a point à différer. Tout retardement serait à craindre, puisque je ne sais si cette ressource ne me manquera pas dans peu. Je sais bien qu'en usant comme je le dois du temps à venir, je puis suppléer au temps passé; mais je ne sais combien durera cet avenir, et rien n'est plus incertain.

Je sais bien que Dieu m'accorde le présent que j'ai ; mais je ne sais s'il m'accordera l'avenir que je n'ai pas. Il est donc de la sagesse de faire valoir, autant qu'il me sera possible, ce présent que j'ai, et de me hâter là-dessus, parce qu'il n'y a que ce présent sur quoi je puisse compter. Quand même je me tiendrais assuré de cet avenir que je n'ai pas, serait-ce trop de le consacrer tout à Dieu, en aurais-je plus qu'il ne faut pour me dédommager de toutes mes pertes? *Marchons pendant que la lumière nous éclaire* (Joan. 12) *: la nuit vient, cette nuit éternelle, où l'on n'est plus en état de travailler ni d'avancer* (Joan. 9).

Conclusion. Dieu de miséricorde, Seigneur, vous me voyez à vos pieds, prosterné et humilié, comme ce serviteur insolvable qui, par sa prière, toucha le cœur de son maître, et en fut favorablement écouté. Vous pouvez ordonner de mon sort. C'est vous qui avez mesuré le nombre de mes jours, et il ne tient qu'à vous de les abréger tant qu'il vous plaira : mais, *encore un peu de patience*, ô mon Dieu ! *et je vous rendrai tout* (Matth. 18) ; encore quelque temps, et je n'oublierai rien pour vous satisfaire.

J'y suis assez intéressé pour moi-même, Seigneur ; et si vous me refusez le peu de délai que j'ose vous demander, que deviendrai-je? En quelle pauvreté et en quelle misère paraîtrai-je devant vous ! Les saints désiraient que le temps finît pour eux, et ne soupiraient qu'après l'éternité. Je ne m'en étonne pas, c'étaient des saints. Leurs années étaient des années pleines ; et, après s'être enrichis sur la terre, il ne leur restait plus que d'aller dans votre royaume goûter les fruits de leurs travaux. Mais moi, mon Dieu, je crains la fin du temps, et j'ai bien sujet de la craindre. Je crains que la mort ne vienne trop tôt, et qu'elle ne me ravisse des jours qui me sont si nécessaires, et qui seuls peuvent compenser, en quelque sorte, tous les autres jours de ma vie. Votre providence, Seigneur, ne m'abandonnera pas, et c'est en elle que je me confie : mais, dans cette confiance, je ne veux pas perdre désormais un moment ; je n'attendrai point à commencer demain : dès ce jour, et dès cet instant je commence. C'est bien tard, ô mon Dieu ! mais, après tout, il est encore temps. Tous les temps ne sont pas propres au service du monde ; mais dans tous les temps on peut vous aimer, Seigneur, vous servir, et se sanctifier.

CONSIDÉRATION.

Sur l'Office divin.

L'office divin est un des plus communs et des plus saints exercices de l'état religieux, et il y a là-dessus quatre obligations principales qui me regardent et qui demandent une sérieuse réflexion.

PREMIER POINT. La première obligation, par rapport à l'office divin, est de le réciter. C'est un tribut de louanges, que je dois à Dieu, et que Dieu exige de moi, en vertu de ma profession, comme il l'exige des prêtres en vertu de leur caractère, et des bénéficiers, en vertu des titres ou des revenus qu'ils possèdent. Manquer à l'office divin, ou en omettre quelque partie notable, c'est donc une offense grièvе, parce que c'est violer un précepte qui, selon tous les maîtres de la morale chrétienne, oblige sous peine de péché, et même de péché mortel. Ainsi je dois considérer l'office divin comme une des plus essentielles fonctions de mon état, comme une des plus importantes et des plus ordinaires occupations de ma vie, comme ce qui doit être particulièrement mon office (car de là vient qu'il est appelé *office*), et par conséquent comme un devoir que je dois préférer à toutes les affaires humaines. Malheur à moi, si c'était celui qui me touchât le moins, et dont je fusse moins en peine de me bien acquitter!

Sainte obligation, qui m'engage à faire sur la terre ce que les bienheureux font dans le ciel, et ce que j'y ferai éternellement moi-même si je parviens jamais à ce royaume. Sainte obligation, qui me fait entrer dans l'esprit de l'Eglise : car l'office divin est spécialement la prière de l'Eglise; et quand je le récite, je prie au nom de toute l'Eglise. C'est l'Eglise qui me fait prier, et qui m'apprend à prier, et il est vrai que cette seule prière, si je la faisais comme il faut, me suffirait pour me rendre parfait selon Dieu, et pour m'entretenir habituellement dans la présence de Dieu. Sainte obligation, qui me donne droit, quand j'y satisfais, de dire à Dieu, comme le prophète royal : *Je vous ai loué, Seigneur, sept fois le jour* (Psal. 118). David, tout chargé qu'il était du gouvernement d'un empire, avait pour louer Dieu ses heures réglées, et il se faisait une loi de s'y assujettir : sera-ce une sujétion trop onéreuse pour moi, de réciter l'office divin aux heures et aux temps prescrits par l'Eglise? et si je n'ai sur ce point nulle régularité, si je n'y garde nul ordre, et que je ne suive que mon caprice, ou que je n'aie égard qu'à ma commodité, suis-je excusable devant Dieu, et n'est-ce pas un juste sujet de scrupule? L'Eglise a eu ses vues dans la distribution de son office et dans le partage des heures et des temps qu'elle y assigne. Dois-je compter pour rien d'aller contre les vues de l'Eglise, et de ne vouloir pas me faire quelque violence pour m'y conformer?

SECOND POINT. Une seconde obligation à l'égard de l'office divin, est de le bien réciter : c'est-à-dire, de le réciter respectueusement, attentivement, dévotement : trois circonstances indispensablement requises.

Respectueusement : les plus hautes puissances du ciel tremblent devant Dieu en le louant; de quelle frayeur et de quel tremblement ne dois-je pas être saisi, moi qui ne suis que cendre et que poussière? Si donc il m'arrive de réciter ces saintes prières de l'Eglise avec une précipitation que je ne voudrais pas avoir en toute autre chose; avec

un air de négligence dont je me suis fait, sans y penser, une mauvaise habitude, dans des postures indécentes, et peu convenables à un devoir de religion : dès-là, bien loin d'honorer Dieu, je lui perds le respect, et je l'offense.

Attentivement : car l'Eglise, en me commandant l'office divin, me commande un culte raisonnable; or, ce n'est plus un culte raisonnable, quand ma raison n'y a plus part; et quelle part ma raison y peut-elle avoir, lorsqu'elle n'y fait nulle attention? Prier, c'est élever son esprit à Dieu : je cesse donc de prier, dès que l'élévation de mon esprit à Dieu vient à cesser; et par une suite naturelle, le même précepte qui m'oblige à prononcer distinctement les louanges de Dieu, m'oblige à m'y appliquer. D'où il faut enfin conclure, que d'être volontairement distrait pendant l'office divin, ou, ce qui revient au même, que de ne faire nul effort pour me dégager des distractions qui m'y surviennent et que je remarque, c'est me rendre coupable du même péché, que si je l'avais tout à fait omis.

Dévotement : dans cet hommage et ce sacrifice que je présente à Dieu, le cœur et l'esprit doivent agir de concert; autrement mon attention même ne serait plus qu'une pure spéculation. C'est dans le cœur que consiste le mérite de la prière; et si mon cœur n'est touché, je deviens semblable à ces Juifs que Jésus-Christ, dans l'Evangile, traitait d'hypocrites, et dont il disait : *Ce peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur est éloigné de moi* (Matth. 15). Qu'une de ces trois conditions me manque, qu'ai-je alors à craindre? ce que déplorait saint Augustin, et ce qu'il se reprochait à lui-même. Hélas! s'écriait-il, je deviens plus criminel par cela même qui devrait me rendre plus saint; et qui me justifiera devant Dieu, si mes prières mêmes servent à me condamner?

Troisième point. La troisième obligation qui concerne l'office divin, est d'assister au chœur, où on le récite solennellement. Puisque le chœur est un des engagements de l'état que j'ai embrassé, et de la communauté dont je suis membre, tous les sujets qui la composent y sont également obligés, et je ne suis pas plus autorisé que les autres à m'en dispenser. Par conséquent, si je m'absente du chœur sans raison et sans nécessité; si je m'en absente sans en avoir demandé et en avoir obtenu la permission; si je m'en absente sans en faire aucune réparation : tout cela, ce sont autant de péchés dont je charge ma conscience, et dont je répondrai à Dieu.

Rien de plus pernicieux que cette liberté de s'absenter du chœur. S'en absenter sans nécessité et sans une nécessité absolue, c'est la marque visible d'une âme qui se refroidit, et qui perd sa première ferveur; s'en absenter de soi-même et sans permission, c'est la marque infaillible d'une âme qui se licencie et qui secoue le joug de l'obéissance; s'en absenter impunément et sans être tenu à nulle réparation, c'est la marque évidente d'une communauté qui se dérègle et qui dégénère de son ancienne discipline. En combien de maisons

religieuses, ce qui était, dans son origine, et ce qui paraît encore perfection et austérité, devient-il l'occasion d'un véritable relâchement? Se lever, comme le roi-prophète, au milieu de la nuit, pour louer en commun le Seigneur, rien de plus saint pour le petit nombre de ceux et de celles qui le pratiquent; mais rien en même temps de plus propre à favoriser la paresse du grand nombre, qui s'en exempte sous des prétextes de faiblesse et de besoins plus imaginaires que réels.

Par une règle toute contraire, assister exactement au chœur; ne s'en dispenser jamais que pour de solides raisons, et qu'après les avoir soumises au jugement et à la décision des supérieurs; ne point écouter de frivoles excuses que la nature suggère, et les rejeter comme des illusions; se faire une pénitence et une mortification de son assiduité, et l'offrir dans cette vue à Dieu : c'est la marque indubitable d'une âme fidèle à ses devoirs, et qui aime sa profession. Et de même, enfin, maintenir cette régularité dans toute sa vigueur; ne point tolérer sur cela les licences et les abus; en empêcher la prescription par le soin qu'on a de les punir : c'est la marque sensible et certaine d'une communauté fervente, et qui conserve l'Esprit de Dieu.

Cette assistance au chœur m'est plus avantageuse qu'elle ne me doit être pénible. Outre les grâces particulières qui y sont attachées, selon la parole de Jésus-Christ, qui nous a dit expressément, que *là où plusieurs sont assemblés en son nom, il est au milieu d'eux* (Matth. 18); en assistant au chœur, il me sera beaucoup plus facile d'éviter toutes les fautes à quoi je suis sujet, et qui me sont si fréquentes, quand je récite en particulier mon office. L'émulation, l'exemple inspirent plus de retenue, et la présence des autres, au lieu d'être une matière de distraction, contribue infiniment à recueillir l'âme, et à la remplir des sentiments de piété les plus vifs et les plus ardents. Les premiers chrétiens allaient tous les jours au temple, et s'y réunissaient pour célébrer ensemble les grandeurs de Dieu, et pour lui rendre unanimement des actions de grâces. Ce n'était pas en vain : le Saint-Esprit descendait sur ces troupes dévotes, et c'était alors qu'il leur communiquait ses dons avec plus d'abondance.

Quatrième point. Il y a une dernière obligation, qui est de chanter l'office divin. Car l'assistance au chœur, qui m'est ordonnée, n'est point une simple comparution, ni une vaine représentation de ma personne. J'y vais pour y faire mon devoir, et c'est un de mes devoirs que de soutenir le chant qui a été établi, et qui fait une partie du culte de Dieu. J'y vais pour partager avec les autres le travail, aussi bien que le mérite de ce pieux exercice. J y vais pour former avec eux, par l'union de nos voix, cet harmonieux concert où l'Eglise militante et l'Eglise triomphante joignent mutuellement et si saintement leurs célestes accords en l'honneur de la majesté divine.

Comme David ne séparait point le chant de la psalmodie, je ne dois point non plus séparer l'un de l'autre, puisque l'obligation est égale pour l'un et pour l'autre. *Seigneur,* disait à Dieu ce saint roi, *nous solenniserons vos merveilles, et en chantant, et en psalmodiant* Psal. 20). Voilà à quoi m'engage la qualité de religieux ou de religieuse du chœur. Si j'en ai le titre, c'est pour en faire les fonctions, quelque fatigantes qu'elles me paraissent et qu'elles puissent être en effet. Quand donc je m'épargne au chœur, et que je me ménage; quand, par un excès de délicatesse, et pour ne pas intéresser une santé dont j'ai trop de soin, je n'y chante que faiblement, ou je n'y chante point du tout; quand ma présence n'y est d'aucun soulagement pour les autres et de nul secours, je n'observe pas ce que l'Eglise et la religion veulent de moi. Je prétends avoir peu de santé, et si cela est, on ne me refuse point dans le besoin les dispenses nécessaires; mais du reste, quelque peu de santé que j'aie, à quoi puis-je mieux l'employer qu'à chanter les louanges de mon Dieu? L'user de la sorte, c'est accomplir à la lettre ce que saint Paul nous a si fortement recommandé, de faire de notre corps une hostie vivante, et de l'immoler au Seigneur.

QUATRIÈME JOUR.

PREMIÈRE MEDITATION.

De la Mort.

Statutum est hominibus semel mori.
C'est un arrêt porté contre les hommes, de mourir une fois.
(Hébr., ch. 9.)

Premier point. Il n'est rien de plus certain que la mort, ni rien de plus inévitable. C'est un châtiment auquel la justice de Dieu a condamné tous les hommes, et c'est une loi générale, où je suis moi-même compris comme les autres. Il faut mourir : parole terrible! mais après tout, ce qu'il y a de plus terrible dans la mort, ce n'est point précisément la mort même, ce sont ses suites.

La mort en elle-même est une séparation entière de toutes les choses du monde, des biens, des honneurs, des plaisirs, des emplois, des charges, des parents, des amis, des affaires, des négociations, des entretiens, de tout ce qui fait la vie temporelle de l'homme. C'est, par rapport à la société humaine, une espèce d'anéantissement : un mort n'a plus de part à rien sur la terre, n'entre plus en rien; on ne le voit plus, on ne l'entend plus, et bientôt on n'y pense plus. Tout cela effraie, dès qu'on s'arrête à le considérer selon les sens; la

nature y répugne, et de là vient qu'elle y résiste de toutes ses forces. Mais tout cela, néanmoins, pris en soi et indépendamment des suites de la mort, n'est point si affreux que la nature et les sens se le représentent. Cette séparation, de quelque douleur qu'elle soit précédée ou accompagnée, se termine en un très-petit espace de temps; et d'un moment à l'autre, tout ce qu'elle a pu causer de peines et de souffrances au mourant, s'évanouit, sans qu'il en ressente désormais la moindre impression.

Mais ce qu'il y a de formidable dans les suites de la mort, c'est qu'elles sont éternelles : si bien que le moment qui sera pour moi la fin de cette vie présente, sera en même temps pour moi le commencement d'une éternité, ou bienheureuse ou malheureuse. *Du côté que l'arbre tombera, il y restera* (Eccl. 11, 3); et dans l'instant qu'on pourra dire de moi avec vérité : Il est mort, on pourra ajouter avec la même certitude : Voilà son sort décidé devant Dieu; le voilà pour jamais ou prédestiné, ou réprouvé. Car on ne meurt qu'une fois, et après la mort il n'y a plus de grâces ni de bonnes œuvres. Par conséquent, l'état où l'on se trouve alors est invariable; et si c'est un état de damnation, il est irréparable.

Ce qui doit encore redoubler ma frayeur, c'est que je ne sais quand se fera cette redoutable décision de ma destinée, ou pour un bonheur, ou pour un malheur éternel, parce que je ne sais quand je mourrai. Rien de plus évident ni de plus connu que la nécessité de la mort; mais rien de plus inconnu ni de plus caché que l'heure de la mort. Il n'y a point de jour qui ne puisse être mon dernier jour; il n'y a donc point de jour où je ne puisse recevoir mon arrêt, et être, ou sauvé pour toujours, ou perdu sans ressource.

Solides pensées dont je devrais continuellement m'occuper, et que je ne saurais m'imprimer trop vivement dans l'esprit; car elles sont propres des religieux comme des gens du monde. Religieux et séculiers, nous mourrons tous, et nous sommes tous également intéressés à nous assurer une bonne mort. Or, qu'ai-je fait jusqu'à présent pour m'y disposer, et que fais-je encore maintenant? Suis-je actuellement en état de mourir, et voudrais-je actuellement mourir dans l'état où je suis? Je n'ai qu'à consulter là-dessus de bonne foi ma conscience; que me dicte-t-elle? que me reproche-t-elle? à quoi me fait-elle entendre qu'il faut mettre ordre avant la mort? C'est à cela que je dois m'attacher, et sur cela que je dois prendre incessamment toutes les mesures nécessaires. Connaître l'importance infinie de bien mourir, savoir que je puis à toute heure mourir, ne me sentir pas dans la disposition actuelle de mourir comme je voudrais mourir, n'est-ce pas assez pour me faire tout entreprendre et pour n'y apporter pas le plus court délai?

SECOND POINT. La mort des pécheurs, selon la menace et l'expression du Saint-Esprit, n'est pas seulement mauvaise, mais très-mauvaise. Très-mauvaise par le trouble qui les agite, très-mauvaise par

le désespoir de la divine miséricorde où ils tombent, très-mauvaise par les surprises de la mort et les coups subits qui les enlèvent, très-mauvaise et souverainement mauvaise par l'impénitence où ils meurent. Or, la mort d'un religieux, après une vie imparfaite et négligente, n'a-t-elle pas, par proportion, tous ces caractères? Il est bien étrange et bien déplorable, qu'on puisse faire une telle comparaison; mais, si j'examine la chose à fond, et que je rappelle ce que j'ai su, ce que j'ai entendu, et ce que peut-être j'ai quelquefois vu, je trouverai que cette comparaison n'est ni chimérique ni outrée.

Quel sujet de trouble pour une personne religieuse à la mort, de n'avoir presque rien fait de tout ce qui était de sa règle et de son devoir; d'avoir vécu dans la maison de Dieu, et de n'en être pas plus avancée dans les voies où Dieu voulait la conduire; d'avoir quitté le monde, et d'être néanmoins, à la fin de ses jours, aussi vide de l'Esprit de Dieu, aussi remplie des idées et de l'esprit du monde, que si elle avait passé toute sa vie dans le monde! Elle est donc comme *investie et assiégée des douleurs de la mort* (Psal. 17). Car les douleurs de la mort viennent de l'attache qu'on a à la vie, au monde, à soi-même; et voilà son état. Elle aime la vie, elle aime le monde, elle s'aime encore plus elle-même. Qu'il en doit coûter pour rompre tous ces liens, et qu'il y a de rudes combats à soutenir! *O mort! est-ce ainsi que tu nous sépares* (I. Reg. 15)?

Aura-t-elle recours à Dieu? mais c'est au contraire la vue de Dieu qui augmente ses inquiétudes et qui la désole. Elle sait avec quelle lâcheté elle l'a servi; mille péchés qu'elle traitait de scrupules dans une vie tiède et dissipée, mille doutes qu'elle ne voulait point éclaircir, ou qu'elle décidait à son gré, lui reviennent à l'esprit. Si ce n'est pas en détail que tout cela se présente, c'est en général, et dans une confusion qui l'effraie d'autant plus qu'elle en peut moins démêler l'embarras. Tout lui devient suspect : ses confessions passées, ses communions, les sentiments de son cœur qu'elle a suivis, les liaisons qu'elle a entretenues, les faux principes qu'elle s'est faits sur des points capitaux et essentiels; les libertés qu'elle s'est données, au mépris de la règle, et souvent au scandale de la communauté; les dispenses qu'elle a demandées, et les voies dont elle a usé pour les obtenir. Autrefois rien de tout cela ne lui faisait peine; mais cette conscience, autrefois si large, est maintenant une conscience étroite, ou plutôt une conscience droite qui ne sert qu'à la tourmenter. On tâche à lui inspirer de la confiance en Dieu et en sa miséricorde; mais, malgré tout ce qu'on peut lui dire, il lui reste toujours une obscurité dans l'âme, une incertitude, un souvenir de ses obligations et un reproche de ses perpétuelles transgressions, une crainte des jugements de Dieu capable de la consterner. Si elle ne va pas jusqu'au désespoir des pécheurs du siècle, le rayon d'espérance qu'elle conserve est bien faible, et n'a guère de force pour la relever.

Encore plus à plaindre quand elle est frappée d'une mort subite : car on n'est pas plus à couvert dans la religion que dans le monde,

de ces morts imprévues et précipitées; et comme Dieu a des châtiments secrets qu'il exerce dans le monde, il en a qu'il exerce dans la religion. Toute une maison, témoin d'un pareil accident, en est touchée. On juge charitablement de la personne, on prie, on espère pour elle; mais du reste, on ne peut se dissimuler à soi-même la vie peu régulière et peu édifiante qu'elle menait; on est obligé d'en convenir, et l'on ne peut s'empêcher de dire, du moins de penser, qu'il eût été bien à souhaiter qu'elle eût eu du temps pour rentrer en elle-même et pour se préparer. Du temps! hé! n'en a-t-elle pas eu? et qne doit être autre chose toute la vie religieuse, qu'une préparation habituelle à la mort? Ce n'est donc point le temps qui lui a manqué; mais elle n'a pas su en profiter, lorsqu'elle l'avait et comme on l'en avertissait. Le temps de Dieu est venu : elle ne l'attendait pas, mais il avançait toujours; elle s'y est enfin trouvée dans le moment qu'elle y songeait le moins.

Combien de religieux et de religieuses sont ainsi morts dans une espèce d'impénitence qui ne ressemble que trop à l'impénitence des pécheurs? c'est-à-dire, qu'ils sont morts dans leur relâchement, dans leur tiédeur, dans leurs habitudes, dans des dispositions d'esprit et de cœur très-dangereuses. Combien même de religieux et de religieuses, ayant à la mort tout le loisir de rentrer en eux-mêmes, et de se munir des sacrements de l'Eglise, ont fait voir, en les recevant pour la dernière fois, la même indifférence et la même froideur qu'ils avaient eue pendant la vie? C'est une maxime générale qui se vérifie dans l'état religieux, aussi bien que dans tous les autres états, qu'on meurt comme on a vécu. Comment est-ce que je vis? comment est-ce que je veux vivre dans la suite? Voilà comment je mourrai.

Troisième point. Autant que la mort des pécheurs est mauvaise, autant l'Ecriture nous apprend que la mort des justes est précieuse devant Dieu. Précieuse, parce qu'ils meurent dans un saint détachement et sans regret; précieuse, parce qu'ils meurent dans une confiance pleine de consolation et de douceur; précieuse, parce qu'ils meurent dans une union intime avec Dieu et dans l'exercice des plus excellentes vertus; précieuse, parce qu'ils meurent dans la grâce de Dieu et avec le don inestimable de la persévérance. Or, entre ces justes, les âmes vraiment religieuses ne tiennent pas le dernier rang. Quelle est donc la mort d'un religieux fervent et fidèle? c'est là qu'il commence à goûter les fruits de son travail et à en recevoir la récompense.

Il meurt en paix et sans douleur, parce qu'il meurt dans un parfait détachement de toutes les choses humaines. Il a le cœur libre et dégagé de tout ce qui pourrait l'arrêter sur la terre; au lieu de rien regretter en ce monde, il remercie Dieu, comme David, de ce qu'il achève de rompre ses liens. Il n'y a plus, Seigneur, que le lien de ce corps mortel, et vous m'en allez délivrer; j'y consens. Non-seulement il y consent, mais il le désire : *Qu'y a-t-il, mon Dieu, que je puisse souhaiter hors vous* (Psal. 72), et que m'importe tout le reste,

pourvu que je vous possède? Il envisage la mort comme la fin de ses peines et le commencement de son souverain bonheur. Elle paraît aux impies une destruction totale de l'homme ; mais il la regarde comme un passage du lieu de son bannissement à sa bienheureuse patrie, et de cette sorte *il n'en ressent point le tourment* (Sap. 3).

Il meurt dans une humble et vive confiance; et que craindrait-il, lorsque, sans présumer de soi-même et rendant gloire de tout à Dieu, il se voit enrichi de trésors et de mérites qu'il a amassés dans la religion? Tous ces mérites, dispersés dans le cours d'une longue vie, se réunissent devant ses yeux, et le comblent d'une joie intérieure qui lui adoucit les rigueurs de la mort; toutes ses pensées se tournent vers le ciel où il aspire, et dont la possession lui est déjà presque assurée; Dieu lui donne de cette félicité éternelle un avant-goût qui le ravit et le transporte : tellement qu'il peut s'écrier avec le premier martyr de l'Eglise, saint Etienne : *Je vois les cieux ouverts, et Jésus qui m'attend à la droite de Dieu* (Act. 7).

Il meurt dans la plus étroite union avec Dieu, et dans l'exercice de toutes les vertus qu'il a si longtemps et si souvent pratiquées. Il s'y est formé de bonne heure, et il recueille alors tout le fruit de la sainte habitude qu'il s'en est faite; quoique mourant et réduit par la violence de la maladie dans la dernière faiblesse, il n'a point de peine à s'élever à Dieu, à s'immoler à Dieu, et à lui faire le sacrifice de sa vie. Accoutumé qu'il est à tous ces actes et à divers autres, il y entre d'abord et sans effort; et pour peu qu'on lui parle ou qu'on le fasse souvenir de Dieu, son cœur prend feu tout à coup et s'enflamme.

Enfin, par une grâce au-dessus de toutes les grâces, il meurt dans la persévérance finale, qui est la consommation de sa persévérance et de sa constance dans l'accomplissement des devoirs de la vie religieuse. Car la persévérance finale suppose une persévérance commencée, et c'est par celle-ci qu'on parvient à l'autre. Ainsi il meurt ami de Dieu, entre les bras de Dieu, dans le sein de Dieu, où son âme va se reposer. Il passe de l'état de sainteté à l'état d'impeccabilité; c'est-à-dire, d'un état où, tout juste et tout attaché qu'il était à Dieu, il pouvait encore le perdre et l'offenser, à un état où il ne pourra plus que l'aimer et que le glorifier.

Conclusion. Y a-t-il, Seigneur, à délibérer pour moi, et une mort si heureuse ne doit-elle pas être l'objet de tous les vœux de mon cœur? Mais telle est, mon Dieu, notre misère, et la mienne en particulier : nous voulons une sainte mort, et nous vous la demandons; mais pour cela, vous demandez de nous une vie sainte, et c'est ce que nous ne voulons pas. Hélas! Seigneur, c'est ce que je n'ai en effet jamais bien voulu. Cependant, il faut vouloir l'un et l'autre tout ensemble : car, selon votre providence ordinaire, vous ne donnez point l'un sans l'autre; et se promettre de mourir comme vos plus zélés serviteurs, sans vous avoir servi comme eux, c'est la plus fausse et la plus trompeuse illusion.

A quoi donc me suis-je exposé depuis tant d'années, et à quoi m'expose encore présentement ma langueur et ma nonchalance dans votre service? Faites-le-moi comprendre, ô mon Dieu! faites-moi ressentir pendant la vie toutes les frayeurs de la mort, afin que je ne les ressente pas à la mort même.

Je me trompe, Seigneur, on ne craint que trop la mort; mais on ne la craint pas comme on la doit craindre : or, apprenez-moi à la bien craindre. On craint la mort, parce qu'on aime la vie : c'est la craindre en homme, et non en chrétien ni en religieux. De cette crainte toute naturelle il arrive, ou qu'on ne pense point à la mort et qu'on en perd autant qu'il est possible la vue, afin de n'en être point affligé; ou qu'on ne pense à la mort que pour s'en préserver le plus qu'on peut, que pour l'éloigner et pour y apporter des précautions qui flattent notre amour-propre, et qui fomentent notre paresse. Une telle crainte, bien loin de nous être utile, nous devient nuisible puisqu'elle ne va qu'à nous inspirer le relâchement et à nous y entretenir. Ce n'est point ainsi, mon Dieu, que vos saints ont craint la mort; et ce n'est point là non plus la crainte que j'en dois avoir : il m'importe peu de vivre, mais il m'importe infiniment de bien vivre, de vivre religieusement et saintement, pour mourir de même. Ce que je dois donc craindre, ce sont les terribles conséquences de la mort, afin de les prévenir; ce que je dois craindre, c'est le danger affreux d'une mort qui me surprendrait et que je n'aurais pas prévue. Heureuse l'âme que cette crainte tient dans une attention et une vigilance continuelle! Plaise à votre miséricorde, ô mon Dieu! que j'en retire ce fruit de grâce et de sanctification!

DEUXIÈME MÉDITATION.

Du Jugement de Dieu.

Statum est hominibus semel mori : post hoc autem judicium.
C'est un arrêt porté contre les hommes de mourir une fois : après quoi vient le jugement. (Hébr., ch. 9.)

Premier point. Après la mort, suit le jugement de Dieu : c'est-à-dire, que dès le moment même où mon âme se séparera de mon corps, elle paraîtra devant le tribunal de Dieu, et lui sera présentée comme à son juge. Il est vrai qu'il y aura, à la fin des siècles, un jugement général, où nous serons tous rassemblés, pour y recevoir une dernière sentence et un arrêt solennel; mais, avant que ce grand jour arrive, et que tous les temps pour cela soient consommés, la foi m'enseigne, et c'est une vérité fondamentale, qu'il y a, dès l'heure de la mort, un premier jugement que chacun des hommes doit subir en particulier, et qui se passe secrètement entre Dieu et l'âme.

Il ne faut point que cette âme fasse un long trajet, ni qu'elle se transporte bien loin pour comparaître en la présence de Dieu. Quelque part que l'homme meure, Dieu se trouve là pour y exercer sa souveraine justice : car il est partout, et il agit partout également et avec la même puissance. Ainsi, en quelque lieu que ce puisse être, je n'aurai pas plutôt rendu mon dernier soupir et cessé de vivre, que je serai comme investi de la Majesté de Dieu. Je ne l'apercevrai, ni ne le verrai point : mais, sans se montrer à mes yeux, il se fera sentir à moi, et m'imprimera une vive idée de sa grandeur. Tellement que la parole de Job s'accomplira à mon égard : *J'ai craint le Dieu tout-puissant ; et, dans le juste effroi qu'il m'inspirait, je me le représentais comme une mer d'une étendue infinie, dont les flots, grossis de tous côtés, et semblables à de hautes montagnes venaient fondre sur ma tête, et m'accabler* (Job. 31). Voilà comment Dieu m'enveloppera, pour ainsi dire, et comment il se rendra maître de moi, sans qu'il ait besoin de nul autre que de lui-même pour me saisir et pour m'arrêter.

Que ferai-je, quelle sera ma ressource? En vain penserais-je à m'échapper, et voudrais-je m'enfuir de devant la face du Seigneur : il me tiendra en ses mains; et, dès qu'une fois on tombe dans les mains du Dieu vivant, on n'en peut plus sortir. En vain compterais-je sur les hommes et sur leur secours : à qui pourrais-je me faire entendre, étant seul avec Dieu? et quand je serais en état d'appeler toutes les créatures à mon aide, que serviraient tous leurs efforts contre leur Créateur et le mien? Peut-être des personnes charitables, des amis, viendront-ils, auprès de mon corps, me rendre certains devoirs, et témoigner leurs regrets. Toute une communauté où j'ai vécu, tout un Ordre m'accordera ses suffrages, et offrira des vœux en ma faveur : mais ces prières, ces vœux mettront-ils mon âme en assurance, si Dieu ne les écoute; et les écoutera-t-il, si tout cela n'est soutenu par les mérites et la sainteté de ma vie? Je me trouverai donc, en ce terrible moment, abandonné à Dieu et à moi-même : à Dieu, de qui dépendra ma destinée pour l'éternité toute entière, et qui sera sur le point d'en décider; à moi-même, qui, dépourvu de tout le reste, et dans le dépouillement le plus universel, n'emporterai avec moi que mes œuvres, et n'aurai point d'autre soutien ni d'autre fonds. Où en serai-je si ce fonds me manque, et par où pourrai-je y suppléer?

O que j'apprendrai bien alors à faire d'une vie sainte et religieuse l'estime qui lui est due! Que je comprendrai le bonheur de ma vocation, si je l'ai fidèlement suivie, et si j'en ai rempli tous les devoirs! Que me donneront de confiance, une exacte régularité, une obéissance aveugle, une pauvreté dénuée de tout, la soumission de mon esprit, la mortification de mes sens, la retraite du monde, l'assiduité à la prière, le soin des plus petites choses, et toutes les observances de mon état ponctuellement et constamment gardées! Que je me saurai bon gré de m'être fait là-dessus d'utiles violences; d'avoir combattu

mes répugnances naturelles, et de les avoir surmontées; de n'avoir eu égard, ni à certains exemples que j'avais devant les yeux et qui pouvaient me séduire, ni à certaines considérations et à de vains respects, qui m'auraient porté au relâchement et détourné de mes exercices, ni à tous les prétextes que ma délicatesse n'eût été que trop ingénieuse à me suggérer, pour peu que j'y eusse prêté l'oreille! C'est cette vue et ce souvenir du passé qui fera toute ma force, et qui m'affermira contre la frayeur d'un jugement où je n'aurai que moi pour prendre en main ma cause, et pour me défendre.

Mais au contraire, si, de tout le passé, il ne me reste rien sur quoi je puisse m'appuyer et m'assurer; si, me voyant au pouvoir d'un Dieu qui va me juger selon le bon ou le mauvais emploi de mes années, je n'y découvre que tiédeurs, que négligences, qu'infractions perpétuelles de mes règles, qu'un vide affreux et une inutilité toute infructueuse, pour ne pas dire toute criminelle, en quel accablement tomberai-je, et en quelle désolation! J'en frémirai d'horreur. *Ils viendront*, dit le Sage, parlant des pécheurs (et combien de mauvais religieux seront de ce nombre?) *Ils viendront tout tremblants et tout interdits* (Sap. 4). De retourner sur leurs pas et de rentrer dans la vie, pour en faire un meilleur usage, c'est ce qu'ils ne pourront obtenir; d'avancer vers Dieu, et d'approcher de son tribunal, pour y rendre compte d'une vie perdue, c'est ce qui les consternera. Ah! que n'y pensaient-ils et que n'y prenaient-ils garde, lorsqu'ils en avaient les moyens! Je les ai présentement, et bientôt, peut-être, ne les aurai-je plus. N'en négligeons aucun : il n'y a point de temps à perdre; et le malheur dont je veux me garantir est assez grand pour ne rien omettre de toute la vigilance et de toute la précaution que j'y puis apporter.

Second point. Dans les jugements que rendent les hommes, le procès doit être instruit, et le juge ne prononce qu'après avoir éclairci les faits, et les avoir examinés avec toute l'attention nécessaire pour n'y être pas trompé. On interroge le criminel, on lui confronte les témoins, on écoute ses réponses, et il n'est point condamné que la preuve ne soit entière et la conviction juridique. Dieu gardera envers moi la même forme de justice, et c'est pour cela que j'aurai à subir de sa part l'examen le plus général, mais en même temps le plus prompt et le plus convaincant.

Examen le plus général. Dans toute la suite de la plus longue vie, et depuis le premier usage de ma raison, je n'aurai pas formé une pensée, pas conçu un désir, pas dit une parole, pas fait une action ni omis un devoir, où cet examen ne s'étende et sur quoi je n'aie à me justifier. Et comme tout cela se trouve ordinairement accompagné de circonstances qui aggravent le péché ou qui le diminuent, il n'y aura, par rapport à chaque article, ni vue, ni intention, ni sentiment, en un mot, pas un point si léger qui n'entre en compte, et qui ne soit mis dans la balance pour y être pesé. En qualité d'homme

éclairé de la lumière naturelle, en qualité de chrétien soumis à la loi de l'Evangile, en qualité de religieux appelé à la perfection, j'avais des obligations différentes; et c'est de toutes ces obligations qu'il me faudra répondre. Mes œuvres les plus pieuses en apparence ne seront pas à couvert de cette recherche; la moindre imperfection qui s'y sera glissée, l'œil de Dieu la découvrira; et, s'il ne laisse rien échapper de tout ce qui en aura fait le mérite, il ne laissera rien non plus passer de tout ce qui en aura pu avilir le prix et altérer la sainteté.

Examen le plus prompt. Une telle discussion me coûterait maintenant des soins infinis; et encore, avec tous mes soins et toutes mes réflexions, n'y pourrais-je suffire, parce que je ne puis avoir une connaissance assez claire ni assez présente de toute ma vie. S'il était même seulement question de me retracer une idée bien juste de tout ce que j'ai fait, dit et pensé dans l'espace d'une journée, je n'y réussirais pas : tant il y a eu de choses, ou que je n'ai pas d'abord remarquées, ou qui se sont évanouies de mon esprit. Mais il n'en est pas ainsi de Dieu, ni d'une âme dégagée des sens, et capable, après la mort, de connaître et de voir par elle-même. Car Dieu, depuis le premier instant de mon être, ne m'ayant jamais perdu de vue, et d'ailleurs n'étant sujet à nul oubli, il n'aura pas besoin de temps pour rappeler et pour me remettre devant les yeux toute ma conduite et tout ce qu'il y aura eu dans moi de plus intérieur. D'un seul trait de sa lumière divine, il rapprochera les objets les plus éloignés; et, sans nulle confusion, il les réunira tous dans un même point, et me les présentera chacun aussi distinctement que s'il était séparé des autres, et que je n'eusse en particulier que celui-là à considérer. Je les verrai donc tous dans le même moment, et, malgré leur innombrable variété, mon âme, d'un coup d'œil, les démêlera tous, parce qu'elle ne dépendra plus des organes qui l'arrêtaient, et qu'elle agira selon toute l'étendue de ses puissances et toute leur activité.

De là, enfin, examen le plus convaincant. Il ne consistera ni en raisonnements, ni en conjectures, mais dans une vue simple et nette. De sorte qu'il n'y aura point à contester avec Dieu, ni à dissimuler. Combien de péchés, à quoi je ne pense plus et dont je ne me souviens plus, se produiront tout de nouveau et se montreront à moi? combien en apercevrai-je d'autres qui m'étaient absolument inconnus, et dont je ne me croyais pas capable? de combien d'illusions, d'excuses et de prétendues justifications découvrirai-je la fausseté? combien de difficultés et de questions, que j'avais toujours résolues en ma faveur, seront décidées à ma condamnation? combien de vertus qui brillaient devant les hommes, perdront tout leur éclat, et ne paraîtront qu'intérêt, que vanité, qu'habitude, qu'inclination naturelle, que bienséance, peut-être même que déguisement et hypocrisie?

Quel spectacle sera-ce là pour moi, et qu'aurai-je à dire? Quoi que je voulusse alléguer, ma conscience s'élèverait en témoignage et me démentirait. Car elle concourra avec Dieu pour me convaincre, et malgré moi, elle m'arrachera ce triste aveu et cette courte, mais

cruelle confession : *J'ai péché* (II. Reg. 12). Que ne le dis-je dès à présent? je le dirais avec fruit; que ne vais-je le reconnaître aux pieds de Dieu, dans le sentiment d'un humble repentir, afin de n'être pas obligé de le reconnaître, au pied de son tribunal, dans un mortel désespoir? Que ne suis-je plus attentif aux reproches de ma conscience; et, selon l'avertissement de Jésus-Christ, que n'ai-je soin de l'apaiser et *de m'accorder promptement avec elle, tandis que je marche encore dans le chemin, afin qu'elle ne me livre pas au juge* (Matth. 5)? Dès que je l'aurai satisfaite, elle se rendra mon avocate auprès de Dieu, elle lui représentera ma pénitence, mon retour sincère, mes bonnes résolutions et les effets salutaires dont elles auront été suivies; elle effacera des livres de la justice éternelle tout ce qui était écrit contre moi, et elle m'en obtiendra l'entière abolition.

Troisième point. Selon l'examen que Dieu aura fait de moi et de toutes mes œuvres, il formera mon arrêt de réprobation ou de salut. Quoique ce ne soit pas une sentence aussi publique qu'elle le doit être dans le jugement universel, elle n'en sera ni moins authentique, ni moins irrévocable. Car ce que Dieu aura prononcé, ou pour mon malheur éternel, ou pour mon éternelle béatitude, il ne le changera jamais : puisque je ne serai plus alors dans la voie où l'on peut perdre et obtenir sa grâce, mais dans le terme où l'on ne peut ni pécher, ni mériter. Il m'est donc d'une extrême importance que cet arrêt de Dieu me soit favorable : sans cela, que deviendrais-je, et en quelle misère serais-je réduit!

Pensée effrayante! Comment ai-je pu si souvent l'oublier, et que dois-je avoir plus fortement gravé dans la mémoire? Pour en mieux sentir l'impression, je n'ai qu'à m'imaginer que je suis actuellement devant le trône de la justice de Dieu, et qu'après m'avoir interrogé, il se déclare enfin, et lance sur moi ce redoutable anathème : *Retirez-vous de moi, maudit* (Matth. 25). Quel coup de foudre! que je me retire de mon Dieu! que je sois éternellement privé de mon Dieu! que mon Dieu me frappe de sa malédiction, et de toute sa malédiction, sans qu'il me soit désormais possible de l'apaiser, ni qu'il me reste aucune espérance de le retrouver jamais et de le posséder! Est-ce pour cela qu'il m'avait séparé du monde, qu'il m'avait appelé à l'état religieux, qu'il m'avait recueilli dans sa maison, et qu'il m'y avait fourni tant de moyens de sanctification? Il voulait m'attacher à lui plus étroitement que le commun des chrétiens; et le voilà qui me rejette de sa présence, et qui fait un divorce entier avec moi! Il voulait me mettre au rang de ses élus et des âmes spécialement choisies et prédestinées, et le voilà qui m'enlève toutes les grâces dont il m'avait enrichi, et qui me dégrade jusqu'au plus bas rang des âmes réprouvées! Il voulait me faire monter aux premières places de son royaume; et le voilà qui me précipite au fond de l'abîme! Je n'ai, dis-je, qu'à prévenir ainsi le temps, et, me supposant par avance dans cette fatale extrémité, je n'ai qu'à suivre tous les sentiments qu'exci-

teront dans mon cœur de si tristes et de si désolantes idées. Heureux que ce ne soit encore qu'une supposition, et cent fois heureux, si, par une conduite toute nouvelle, je vis de telle sorte, que cette figure ne devienne jamais pour moi un effet, ni une vérité.

C'est par ce renouvellement et ce changement de vie que je puis mériter un jugement de salut et de bénédiction, car il y en a un pour les âmes justes, et surtout pour les âmes vraiment religieuses. Au lieu de ce funeste arrêt dont j'étais menacé, si ma vie, jusqu'à la mort, eût toujours été également imparfaite et irrégulière, qu'il me sera doux d'entendre, de la bouche de mon souverain Juge, cette aimable invitation et ces consolantes paroles : *Courage, bon serviteur, vous m'avez été fidèle en peu de chose, et pour ce peu de chose je vous destine un grand héritage. Entrez dans la joie de votre Seigneur* (Matth. 25). Comblé de cette joie toute pure et toute divine, dont je commencerai à goûter les douceurs ineffables, je reconnaîtrai bien que c'était peu de chose que Dieu demandait de moi en ce monde, et que tout ce que j'y aurai, ou entrepris, ou souffert, ou quitté pour lui, n'était rien en comparaison de la récompense qu'il m'avait préparée, et de la gloire où il s'était proposé de m'élever. Si je pouvais encore alors être touché de quelque regret, ce ne serait pas d'avoir porté trop loin mon zèle, ni de ne m'être point assez ménagé dans les saintes pratiques qu'il m'inspirait pour mon avancement et ma perfection ; ce serait plutôt de l'avoir trop mesuré, et de ne lui avoir pas donné plus de liberté et plus d'étendue. En puis-je trop faire lorsqu'il s'agit d'un maître qui, dans son jugement, ne sera pas moins libéral et magnifique à couronner ma fidélité, que sévère et inexorable à punir mes négligences et mes lâchetés?

Conclusion. Grand Dieu ! qui d'un regard ébranlez les colonnes du firmament, et faites trembler la terre; Dieu de sainteté et la sainteté même, devant qui les cieux ne sont pas purs, et qui avez trouvé de la corruption jusque dans vos anges : hélas ! Seigneur, comment pourra soutenir votre présence une créature aussi faible que je le suis, et comment une âme chargée de tant de dettes osera-t-elle entrer en jugement avec vous? *Malheur à la vie même la plus chrétienne et la plus religieuse dans l'estime des hommes, si vous l'examinez à la rigueur, et si vous la jugez sans miséricorde* (August.). Car vos vues sont bien au-dessus des nôtres; et qui peut se flatter d'être à vos yeux exempt de tache et digne d'amour?

Cependant, mon Dieu, vos divines Ecritures m'enseignent que cette miséricorde, qui m'est si nécessaire, et sur laquelle je dois principalement établir ma confiance, n'aura plus de part dans le jugement que je recevrai de vous à l'heure de ma mort, et que votre justice y présidera seule. Quelle grâce ai-je donc à vous demander, et quelle prière ai-je présentement à vous faire? Ah! Seigneur, c'est que vous n'attendiez pas, pour me juger, que ce dernier jour soit venu; mais que vous me jugiez dès cette vie, parce que vos juge-

ments en cette vie sont des jugements paternels et salutaires. Oui, mon Dieu, jugez toutes mes infidélités et toutes mes offenses : il est juste que j'en porte la peine; mais ne me réservez pas à ce temps, où *vous ne me reprendriez que dans votre colère, et vous ne me jugeriez que dans votre fureur* (Psal. 6).

Vous faites plus encore, ô Dieu souverainement bon et plein d'indulgence! vous voulez bien ne me pas juger vous-même, pourvu que je sois mon propre juge; et vous consentez à me remettre tous vos intérêts, pourvu que j'en prenne soin contre moi-même, et que je vous fasse toute la justice qui dépend de moi. Y aurait-il un aveuglement plus déplorable et moins excusable que le mien, si je refusais une condition aussi avantageuse que celle-là? De grand cœur, ô mon Dieu! je l'accepte et je m'y soumets. Je me citerai moi-même au tribunal de ma conscience, je serai moi-même mon accusateur et mon témoin, je ferai de toute ma vie la revue la plus rigoureuse et la plus sévère, j'y proportionnerai ma pénitence, et, dans un vrai désir de vous satisfaire, je la rendrai aussi complète qu'elle me semblera devoir l'être, et que ma faiblesse la pourra supporter. Je n'en demeurerai pas là, Seigneur : je réglerai l'avenir, je le sanctifierai; je ne m'y permettrai, ni ne m'y pardonnerai rien, afin que rien ne m'arrête quand vous m'appellerez à vous, et que je puisse, sans retardement et sans obstacle, prendre possession de l'éternelle béatitude que vous m'avez promise.

TROISIÈME MÉDITATION.

De l'Enfer.

Discedite à me, maledicti, in ignem æternum.
Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel. (Mat., ch. 25.)

Premier point. Il y a trois choses à considérer dans l'enfer, qui paraissent bien étonnantes, et qui sont pour nous autant de sujets d'horreur. La première est que Dieu, pendant toute l'éternité, n'y fera jamais nulle grâce, lui, néanmoins, qui est la souveraine miséricorde.

Ce Dieu, dont la nature n'est que bonté; ce Dieu qui, depuis la création du monde, fait luire également son soleil sur les méchants et sur les justes; ce Dieu qui, pour ses ennemis mêmes et pour des pécheurs, est descendu de sa gloire, s'est revêtu de notre humanité et a voulu mourir sur une croix, après tant de bienfaits, et des témoignages si sensibles de son amour, ne jettera jamais un regard favorable sur aucun des réprouvés, ni jamais ne fera distiller sur eux une seule goutte de ce sang qu'il a répandu toutefois pour eux-mêmes avec tant d'abondance dans sa passion : tellement que la miséricorde

divine, dont les communications sont infinies envers tout le reste des créatures, même les plus viles, demeurera éternellement sans action à l'égard des damnés. Ils pousseront des cris lamentables, il se désoleront, ils verseront, selon l'expression de l'Evangile, des torrents de larmes : mais ce Dieu vengeur n'arrêtera pas une seule fois pour cela son bras, ni ne suspendra pas un moment ses coups ; et tant qu'il sera Dieu (or il le sera toujours, comme il l'a toujours été), il verra souffrir des âmes qu'il a formées à son image, des âmes qu'il a marquées du sceau de sa divinité, des âmes qui porteront le caractère de ses sacrements, sans être ému pour elles du moindre sentiment de compassion. Le pourrais-je croire, s'il ne nous l'avait pas lui-même révélé? Mais c'est un article de la foi que je professe. Il faut donc qu'une âme réprouvée soit bien affreuse aux yeux de Dieu, puisque la haine qu'il en conçoit est capable de l'endurcir de la sorte, et de fermer à cette âme maudite toutes les sources de la grâce.

Mais encore, qu'est-ce qui peut ainsi la défigurer aux yeux de Dieu, et en faire un objet si abominable? le péché, qui vit dans elle, et qui n'y mourra jamais. Avec cette tache, désormais ineffaçable, elle sera toujours pour Dieu, qui est infiniment saint, une victime de colère et de damnation. Le réprouvé pouvait, pendant la vie, l'effacer, cette tache si odieuse; il pouvait renoncer à son péché, et par là obtenir grâce; il était, par son péché, dans un état de réprobation seulement commencée et non consommée. La mort est venue; et à ce terme fatal, le même péché que la pénitence eût pu réparer, est devenu irréparable. Cette damnation anticipée, mais seulement commencée, est devenue une damnation complète, et a reçu sa dernière consommation; cette miséricorde, auparavant si prévenante, et si facile à s'épancher et à pardonner, s'est resserrée et retirée sans retour : comme elle trouvera toujours le péché présent et vivant, ce sera toujours, selon l'ordre des décrets divins, un obstacle invincible qui la retiendra, et qu'elle ne pourra plus surmonter; de sorte qu'il n'y aura dans tous les siècles que la justice qui agira, que la justice qui frappera, que la justice qui vengera ses droits et qui se satisfera. O que je suis aveugle, si je n'apprends pas de là, 1° à redouter la justice de Dieu, et à craindre de tomber dans ses mains; 2° à redouter encore plus le péché, puisque la justice de Dieu n'est redoutable qu'à cause du péché; 3° à ne pas négliger les miséricordes du Seigneur, lorsqu'il me les offre si libéralement, mais à en faire tout l'usage que je puis, pour me mettre à couvert de ses vengeances!

Second point. Une autre chose, non moins digne de notre étonnement, et qui ne doit pas nous remplir d'un moindre effroi, c'est que des âmes faites pour Dieu, pour le voir, pour l'aimer, pour le posséder, et pour être heureuses en le possédant, ne le verront néanmoins jamais dans l'enfer, ne l'y posséderont jamais; et qu'au contraire, malgré toute la force du penchant et de l'inclination naturelle qui les portera vers ce premier Etre, leur fin dernière et le centre de

leur repos, éternellement elles le haïront, éternellement elles le blasphémeront, éternellement elles trouveront dans la connaissance qui leur restera de ses perfections infinies, et dans l'idée qu'elles en conserveront, leur supplice le plus rigoureux et le sujet de leur désespoir.

Car étant, d'une part, séparées de Dieu, et cela par une séparation violente, comme si elles étaient à chaque instant arrachées du sein de leur Créateur; par une séparation totale, en conséquence de laquelle toute alliance entre Dieu et elles sera rompue; par une séparation éternelle qui leur ôtera tout moyen, toute espérance de retour et de réunion; et, d'autre part, quoique ennemies de Dieu, étant sans cesse occupées du souvenir de Dieu, comme du plus grand de tous les biens; comme du seul bien, soit absolument et en lui-même, soit par rapport elles, puisqu'elles n'en pourront avoir d'autre; comme d'un bien infini qui devait remplir tous leurs désirs, et les établir dans une félicité parfaite; comme d'un bien qui leur était destiné, et auquel elles avaient les droits les plus légitimes; comme d'un bien dont la privation sera pour elles le comble du malheur, et qu'elles auront perdu pour de vains avantages; comme d'un bien où elles aspireront toujours, par une nécessité inséparable de leur être, et que jamais elles n'obtiendront, par la dure fatalité de leur état : voilà ce qui les rongera perpétuellement, et ce qui les transportera jusqu'à la fureur et à la rage.

Ainsi, par une contrariété de sentiments la plus cruelle, le même Dieu qu'elles regretteront et qu'elles désireront sans cesse, elles l'auront en horreur; et le même Dieu qu'elles auront en horreur, elles ne cesseront point, pour leur tourment, de le regretter et de le désirer. Désirs et regrets aussi inutiles qu'ils seront douloureux; et ce qui en fera même la douleur la plus sensible, ce sera leur inutilité. Car est-il une peine, dit saint Bernard, comparable à celle de vouloir toujours ce qui ne doit jamais être, et de ne vouloir jamais ce qui doit toujours être? L'âme réprouvée voudra toujours s'élever à Dieu, et c'est ce qui ne sera jamais; elle ne consentira jamais à être éloignée de Dieu, et c'est ce qui sera toujours. De tous côtés malheureuse : c'est-à-dire, malheureuse d'être abandonnée de son Dieu; et plus malheureuse, dans ce terrible abandonnement, de ressentir la perte qu'elle aura faite, et d'en comprendre toute la grandeur : malheureuse d'être déchue de toutes ses prétentions au royaume et à l'héritage de son Dieu; et plus malheureuse, dans cette funeste décadence, de soupirer uniquement et si ardemment après ce séjour bienheureux : malheureuse, dans la violence de ses transports, de se tourner, par mille imprécations, contre son Dieu; et plus malheureuse, malgré ses imprécations et ses blasphèmes, d'être si fortement attirée vers ce suprême Auteur, de qui elle avait tout reçu, et de qui elle devait tout attendre.

Hé, que ne peut-elle l'oublier! que ne peut-elle se délivrer de ce poids qui l'entraîne, et de cette pente qui la domine et qui la tyran-

nise ! l'enfer ne lui serait plus enfer qu'à demi. Quoi qu'il en soit, c'est à moi d'examiner en quelle disposition je suis maintenant par rapport à Dieu. Ai-je lieu de croire que je lui sois uni par la grâce ? Si cela est, je ne puis l'en bénir assez, ni trop prendre de précautions pour ne me laisser pas enlever un trésor si précieux. Ai-je sujet de craindre que le péché ne m'en ait séparé, ou qu'il ne m'en sépare bientôt ? voilà sur quoi je dois me réveiller, et user de tous les remèdes les plus efficaces et les plus prompts. Vivre dans un divorce actuel avec Dieu, et dans sa disgrâce, ce serait m'exposer à un divorce éternel après la mort. Les réprouvés ne le perdront dans l'éternité, que pour avoir commencé dès cette vie à le perdre.

Troisième point. Ce qui doit encore bien nous surprendre dans la considération de l'enfer, et dans ce que l'Evangile nous en fait connaître, c'est que, par autant de miracles de la toute-puissance divine, un feu matériel agisse sur des âmes spirituelles pour les tourmenter. Que ce feu, tout matériel qu'il est, subsiste toujours, conserve toujours la même activité et la même ardeur, et n'ait pour cela point d'autre aliment qui l'entretienne, que le souffle de Dieu. Que ce feu, appliqué au corps d'un damné, le brûle sans le consumer ; et que ce corps immortel au milieu des flammes dont il sera investi, n'en reçoive point d'autre impression que les douleurs cuisantes et intolérables qu'elles lui causeront. Qu'il n'y ait pas un moment où ce feu n'exerce toute sa rigueur, ni pas un moment où le corps et l'âme n'en éprouvent sans relâche toute l'âpreté et toute la pointe. Que, dans tout l'avenir, il ne doive jamais y avoir un moment où ce feu s'éteigne, ni un moment qui soit enfin, pour le réprouvé, le terme de son supplice. Car c'est ainsi que Dieu se glorifiera aux dépens des pécheurs qui l'auront déshonoré et outragé. De l'une ou de l'autre manière, il faut que ses créatures servent à sa gloire ; et si ce n'est pas par les dons de sa miséricorde et par leur salut, ce sera par les arrêts de sa justice et par leur damnation. Comme il voulait les récompenser en Dieu, il les punira en Dieu : si bien qu'il ne fera pas moins éclater son pouvoir et sa grandeur dans l'enfer que dans le ciel.

Grandes et essentielles vérités dont il ne m'est pas permis de douter. Dès que je suis chrétien, je dois convenir de tout cela, et reconnaître tout cela. L'esprit de l'homme a beau raisonner et former des difficultés : malgré toutes les difficultés et tous les raisonnements, cet ordre de réprobation s'est déjà accompli, et s'accomplit tous les jours à l'égard d'une multitude innombrable d'anges et d'hommes livrés au bras de Dieu. Il n'est donc point question de vouloir pénétrer le fond de ces principes, puisque ce sont des principes de foi ; mais ce qu'il est question d'approfondir et de pénétrer, ce sont les conséquences de ces mêmes principes, qui me regardent aussi bien que les autres, et peut-être plus que bien d'autres. Je suis religieux : il est vrai, et je ne saurais trop en témoigner ma reconnaissance à Dieu,

qui m'a mis par là plus en garde contre le malheur de la damnation. Mais je dois toujours me souvenir que, tout religieux que je suis, je puis me damner; qu'il y a eu des religieux qui se sont damnés; que plusieurs de ceux-là mêmes, pendant un grand nombre d'années, avaient mieux vécu que moi; mais que malheureusement ils sont venus à se démentir, et que Dieu l'a permis, par une juste punition de certaines négligences et de certaines infidélités où ils étaient tombés. Que Dieu peut le permettre de même pour moi, et que je n'ai nul droit d'espérer qu'il me traite plus favorablement, si je le sers aussi lâchement et aussi négligemment. En un mot, que personne ne sait s'il est en état de grâce, ou s'il n'y est pas; et que, dans cette incertitude absolue, il n'y a point d'attention que je ne doive avoir, point d'effort que je ne doive faire, point d'occasion de péril dont je ne doive m'éloigner, point d'embarras de conscience, de doute, de scrupule que je ne doive éclaircir; rien de si pénible, ni de si contraire aux inclinations et aux sens, à quoi je ne doive m'assujettir, pour me procurer toute l'assurance raisonnable et moralement possible. J'ai embrassé la profession religieuse, pour me sauver : que serait-ce de faire naufrage dans le port même, et d'y échouer!

Conclusion. Seigneur, que vous êtes bon dans vos miséricordes, mais que vous êtes impénétrable dans vos jugements, et formidable dans vos châtiments! Plus j'y pense, plus je suis saisi de frayeur; et plus ma frayeur augmente, plus je sens croître mon amour pour vous. Car je ne puis ignorer, mon Dieu, ce que j'ai mérité, et en quel abîme vous pouviez me précipiter. J'ai péché contre vous, et vous avez arrêté votre justice qui s'élevait contre moi. Du moins pouvais-je me porter à bien des péchés, où ma témérité, où ma dissipation m'exposait, et dont votre grâce m'a préservé. Ah! Seigneur, c'est m'avoir autant de fois retiré de l'enfer.

Vous n'avez pas eu pour tant d'autres la même providence. Qu'avaient-ils fait qui les rendît plus indignes de vos soins? qu'avaient fait tant de solitaires et d'anachorètes, que leurs chutes déplorables ont entraînés dans la voie de la perdition, et qui n'en sont jamais revenus? A me comparer avec eux, je n'en puis conclure autre chose, sinon que vous avez usé envers moi d'une plus grande indulgence, et que si je n'ai pas été enveloppé dans la même ruine, c'est à vous seul que j'en dois rendre gloire.

Or, c'est cela même qui me touche, ô mon Dieu, et qui demande de ma part une gratitude éternelle. Il faut que le feu de l'enfer serve, de cette sorte, à allumer dans mon cœur le sacré feu de votre charité; il faut qu'il ranime toute ma ferveur, qu'il excite toute ma vigilance, qu'il me soutienne dans tous les exercices d'une austère pénitence, et qu'il m'en adoucisse toutes les rigueurs; il faut qu'il me rende patient dans tous les maux de la vie, constant dans toutes les observances de mon état, ardent et zélé dans tout ce qui concerne votre service et le salut de mon âme. Car voilà, Seigneur, le fruit que je dois retirer

de la méditation et de la vue de cet enfer, dont il vous a plu jusqu'à présent de me garantir, où je pourrais néanmoins encore dans la suite être condamné, et que je n'éviterai jamais qu'en m'attachant à vous par une fidélité inviolable et par la pratique de toutes les vertus chrétiennes et religieuses.

CONSIDÉRATION.

Sur les visites du Saint-Sacrement.

Outre les heures marquées par la règle pour s'assembler devant l'autel du Seigneur, et pour y rendre à Dieu les devoirs ordinaires, chacun, selon sa piété particulière, peut, à certains temps libres, visiter le Saint-Sacrement, et aller s'entretenir avec Jésus-Christ. Il n'y a point de dévotion plus solide que celle-là, il n'y en a point de plus conforme aux vues et aux intentions de Jésus-Christ, et il n'y en a point de plus salutaire pour nous-mêmes ni de plus utile.

PREMIER POINT. Dévotion solide : car elle a Jésus-Christ pour objet. Non point seulement Jésus-Christ en figure ni en représentation : non point seulement Jésus-Christ dans le simple souvenir ni dans l'imagination : mais Jésus-Christ, présent réellement et substantiellement; présent en personne, et comme Dieu, et comme homme : en un mot, présent tel qu'il est au plus haut des cieux et à la droite de son Père.

Quand, au pied de mon oratoire, ou en quelque autre lieu que ce soit, qui n'est ni le temple, ni l'autel de Dieu, je m'occupe de Jésus-Christ et que je m'entretiens avec lui, que je lui parle, que je l'adore, que je lui rends tous les hommages que m'inspirent mon zèle et mon amour : tout cela ne se passe qu'en esprit, puisque Jésus-Christ n'est pas là en effet, que je ne suis pas véritablement devant lui, ni auprès de lui, et qu'il n'est pas véritablement devant moi ni auprès de moi. Quand, même en présence de son tabernacle, et dans son sanctuaire, je médite sur sa bienheureuse nativité, sur sa douloureuse et sanglante circoncision, sur les opprobres de sa croix, sur sa résurrection ou son ascension glorieuse, ce ne sont plus là que des images que je me forme, et des mystères passés dont je me retrace la mémoire. Car, quoiqu'il soit actuellement sur l'autel où je prie et où je fais ces saintes méditations, il n'y prend pas actuellement naissance, il n'y est pas actuellement circoncis, on ne l'y crucifie pas actuellement, et il ne ressuscite pas, ni ne monte pas actuellement au ciel. Mais il n'en est pas de même à l'égard du Saint-Sacrement : ce sacrement adorable, c'est Jésus-Christ lui-même et tout Jésus-Christ, je veux dire Jésus-Christ selon sa divinité et selon son humanité. De sorte que, dans les visites que je rends à ce divin sacrement, c'est effective-

ment Jésus-Christ que je visite, c'est devant Jésus-Christ que je me prosterne, c'est avec Jésus-Christ que je converse. Il est là dans l'état où je le viens chercher, et où je prétends l'honorer; il y est pour me recevoir, pour m'entendre, pour me répondre; il y est au milieu d'une multitude infinie d'esprits célestes, qui ne partent point de son autel; et je suis moi-même comme au milieu de cette troupe bienheureuse, à laquelle je me joins pour offrir ensemble nos hommages et notre encens à ce Dieu caché sous de fragiles espèces.

S'il y avait un lieu dans le monde où il se fît voir d'une manière sensible et à découvert, il me semble que j'aurais de l'empressement et de l'ardeur pour l'y aller trouver, et que je serais disposé à entreprendre pour cela les plus longs voyages. Je m'en ferais un mérite et une vertu, et je ne croirais pas pouvoir mieux lui marquer mon zèle et mon attachement. Or, il ne serait point plus présent partout ailleurs qu'il l'est dans son temple; et sans qu'il soit nécessaire de le chercher bien loin, nous l'avons auprès de nous et parmi nous : nous ne le voyons pas, il est vrai; mais nous avons la foi, qui supplée au défaut de nos sens, ou qui y doit suppléer, et ce que nous connaissons par la foi, nous est plus certain que tout ce que nos yeux nous peuvent découvrir.

D'où arrive-t-il donc que des chrétiens, que des religieux aient tant d'indifférence pour un sacrement où Jésus-Christ est en personne, disons mieux, pour un sacrement qui est Jésus-Christ même; et qu'ils soient si peu assidus à s'acquitter du culte qu'ils lui doivent et à lui présenter leurs adorations. Il y a des temps dans la journée où je parais comme les autres devant ce divin sacrement; mais, à ne me point flatter, ne serai-je pas obligé de reconnaître que j'en retrancherais beaucoup, si ce n'étaient pas des temps prescrits par l'obéissance et que j'en pusse disposer selon mon gré? Hors de ces temps où la nécessité, peut-être, me fait plus agir qu'une sincère piété, vais-je une fois et de moi-même aux pieds de Jésus-Christ, lui témoigner les sentiments de mon cœur, et lui tenir, pour ainsi dire, compagnie dans l'extrême solitude où il s'est réduit pour moi? A peine y ai-je été quelques moments, que l'ennui me prend, et au lieu que l'amour, la reconnaissance, le respect devraient m'y attacher de telle sorte qu'il fallût me faire violence pour m'en retirer, ce n'est au contraire qu'avec une espèce de violence que je m'y porte, et qu'autant que l'observance régulière m'y appelle.

Ce qu'il y a souvent en cela de plus étrange, c'est qu'en même temps qu'on abandonne ou du moins qu'on néglige le sacrement de Jésus-Christ, on se fait une dévotion particulière et une pratique inviolable de visiter certains oratoires en l'honneur des saints. Si l'on y manquait, on se le reprocherait comme une infidélité, et l'on ne serait point content de soi qu'on n'eût réparé cette omission. D'honorer les saints, c'est sans doute un pieux exercice et une dévotion louable; mais, après tout, notre premier devoir regarde le Saint même des saints, et tout autre doit céder à celui-là. David ne souhai-

tait rien plus ardemment que d'entrer dans le temple du Seigneur, et il se fût estimé heureux de n'en sortir jamais. Daniel, éloigné de la Judée et captif en Babylone, ouvrait chaque jour trois fois les fenêtres de sa chambre du côté de Jérusalem, et de là, fléchissant les genoux, il adressait sa prière au Dieu d'Israël, comme s'il eût été dans son temple. Les premiers chrétiens voulaient toujours avoir avec eux le Saint-Sacrement. Il y a eu des saints qui ont presque passé toute leur vie en sa présence, et combien y a-t-il de sociétés et de communautés, où est établie cette institution si religieuse de l'adoration perpétuelle? Enfin, s'il faut se servir ici de l'exemple même du monde, dans les Cours des princes, les courtisans ne perdent jamais, autant qu'ils peuvent, la vue du maître. Or, le premier maître, le premier supérieur de cette maison, c'est Jésus-Christ. Comment donc vais-je si peu à lui, surtout lorsqu'il n'y a que quelques pas à faire, et que je l'ai si près de moi?

Second point. Dévotion la plus conforme aux vues et aux intentions de Jésus-Christ. Le plus grand art de la politique humaine, pour ceux qui approchent les rois de la terre, et qui sont employés à leur service, est d'en étudier les inclinations et de s'y conformer. Il est souvent difficile de les connaître; mais nous n'avons pas besoin d'une longue recherche, pour nous instruire des inclinations du Fils de Dieu, le Roi des rois, et le Médiateur des hommes. Il s'en est assez déclaré dans ses divines Ecritures, et il nous a fait assez hautement entendre, que *d'être avec les enfants des hommes*, et de converser avec eux, *ce sont ses plus chères délices* (Prov. 8) : car c'est la sagesse incréée qui parle de la sorte; et cette Sagesse du Père, n'est-ce pas Jésus-Christ? Il ne dit pas, au reste, qu'il a mis sa gloire à s'entretenir avec nous, mais qu'il y a mis ses délices. Sa gloire est en mille autres choses; et c'est, par exemple, de présider à toute la nature, de régner dans le ciel et sur la terre, de commander aux esprits bienheureux, et d'en faire ses anges et ses ambassadeurs. Mais, au milieu de tout cela, il nous témoigne que son inclination et son plaisir le plus sensible est de nous voir auprès de lui et devant lui, non point précisément pour le glorifier, mais pour traiter familièrement avec lui.

Aussi, quand il annonça à ses apôtres qu'il se disposait à les quitter et à retourner dans le sein de son Père, il leur promit *qu'il ne les laisserait point orphelins* (Joan. 14) en ce monde, et que, quoiqu'il les privât de sa présence visible, *il serait néanmoins avec eux jusqu'à la fin des siècles* (Matth. 28). C'est ce qu'il nous promit à nous-mêmes dans leurs personnes, et c'est ce qu'il accomplit tous les jours dans le sacrement de nos autels. Il nous répète sans cesse de son tabernacle, ce qu'il dit alors à ses premiers disciples : *Me voilà*, et me voilà, non point pour un jour, ni pour une année, mais pour tous les temps à venir et *jusqu'à ce qu'ils soient tous consommés*. Je suis rentré dans le séjour de ma béatitude éternelle; je suis remonté à cette céleste patrie : mais

ne croyez pas m'avoir perdu pour cela ; mon sacrement est le supplément de mon ascension. Comme vous ne pouvez vous soutenir sans moi, je ne puis demeurer sans vous. C'est ainsi que nous parle cet aimable Sauveur, ou tel est au moins le sens de ses paroles. Or, afin qu'il demeure avec nous, il faut que nous demeurions avec lui ; car, dès que nous n'aurons pas soin d'aller à lui et que nous ne serons point avec lui, il ne sera point avec nous, et nous renverserons toutes les mesures et tous les desseins de son amour.

De là, je dois conclure deux choses : la première, que je ne puis rien faire de plus agréable à Jésus-Christ, que de lui rendre de fréquentes visites. Il m'appelle, il m'invite ; et le même empressement qu'il a pour m'attirer à lui, ne dois-je pas l'avoir pour répondre à de si tendres invitations? avec la même constance qu'il daigne bien m'attendre, ne dois-je pas, aussi longtemps qu'il m'est possible, me tenir auprès de lui? Mais, parce que les différentes occupations de la vie et les divers emplois commis à nos soins, nous retirent souvent de son sanctuaire, et ne nous permettent pas d'y rester autant que notre dévotion nous l'inspirerait, que fait une âme solidement vertueuse et toute dévouée à son divin Epoux ? dans un saint désir de lui plaire, elle sait au moins ménager certaines heures où elle va régulièrement le visiter ; elle y va le matin pour le saluer, et pour lui offrir les prémices de la journée, ou même pour la lui offrir par avance toute entière ; elle y va vers le milieu du jour, pour se recueillir et pour se remettre en quelque sorte de la dissipation où auraient pu la jeter ses fonctions extérieures ; elle y va le soir, pour prendre sa bénédiction avant le repos de la nuit, pour reconnaître à ses pieds les fautes dont elle se sent coupable, et pour les lui confesser avec douleur ; pour implorer sa grâce et le secours de sa main toute-puissante contre ses ennemis invisibles, et contre tous les dangers auxquels elle pourrait être exposée pendant son sommeil. Tout cela ne consiste point en de longues prières, mais en des sentiments affectueux, où chacun s'arrête plus ou moins, selon le mouvement de sa piété et la disposition présente des affaires.

L'autre conclusion est toute contraire, quoiqu'elle soit fondée sur le même principe : c'est que je ne puis guère montrer plus de mépris pour le sacrement de Jésus-Christ, que de le délaisser ; ni offenser plus sensiblement ce Dieu d'amour, que de n'avoir nul égard aux instances qu'il me fait et à la manière dont il me prévient. Car, pour reprendre la comparaison des grands du siècle et des princes, le sanctuaire de Jésus-Christ est comme le palais où il tient sa Cour : or, que la Cour du prince se trouve déserte, c'est une confusion qu'il doit vivement ressentir, parce que c'est un signe manifeste du peu d'état que font de lui ses sujets ; et certes, ce Sauveur, si indignement traité, et si justement irrité d'un pareil oubli, peut bien me faire alors le même reproche qu'il fit à ses apôtres, qui s'étaient endormis dans le jardin pendant qu'il priait : *Hé quoi ! vous n'avez pu veiller une heure de temps avec moi* (Matth. 26)! Ils n'eurent rien à

lui dire là-dessus pour se justifier; et de quel prétexte pourrais-je me servir moi-même pour excuser ma négligence? Il n'est que trop abandonné des gens du monde; et à qui est-ce d'y suppléer, sinon à des religieux qu'il a spécialement choisis, et avec qui il a voulu avoir un commerce plus intime et plus ordinaire?

TROISIÈME POINT. Dévotion la plus utile pour nous-mêmes et pour notre avancement spirituel. Une des coutumes les plus établies dans le monde est de se visiter les uns les autres; mais qu'est-ce que la plupart de ces visites, et qu'en retire-t-on? on y perd beaucoup de temps, et quelque innocentes qu'elles puissent être, elles sont au moins fort inutiles : souvent, par l'importunité des personnes et par le désagrément de leur conversation, elles deviennent très-ennuyeuses et très-incommodes; la paix quelquefois y est troublée par les chagrins qu'on y reçoit; plus de fois encore la conscience y est blessée par les discours médisants qu'on y tient, et qu'on y entend; enfin, ce sont presque toujours des visites dangereuses et pernicieuses par la dissipation qu'elles causent, et par la diversité des objets qui s'y présentent. Mais il n'en est pas de même des visites qu'on rend à Jésus-Christ et à son sacrement : ce sont des visites toutes saintes, des visites toutes salutaires, des visites toutes consolantes et pleines d'une onction toute divine. Une âme y trouve mille avantages pour sa perfection, et en remporte des fruits inestimables.

Visites toutes saintes, soit par la fin qu'on s'y propose et le motif qui y conduit, soit par les actes de toutes les vertus qu'on y pratique, surtout d'une foi vive, d'une ferme confiance, d'une ardente charité, d'une humilité profonde, d'une soumission parfaite, d'une sincère contrition. Car voilà de quoi l'on doit plus communément s'y occuper, et ce qui ne demande point tant des paroles que de secrètes élévations du cœur.

Visites toutes salutaires, puisqu'on y va à la source même des grâces. Et en effet, comme la plénitude de la divinité habite en Jésus-Christ corporellement, c'est aussi dans le sacrement de son corps et de son précieux sang, que toutes les grâces sont renfermées, et c'est de là que ce Dieu sauveur les répand avec plus d'abondance. De sorte que, les mêmes miracles qu'il opérait autrefois à l'égard des maladies du corps, *en parcourant la Judée* (Act. 10), il les opère, à l'égard des maladies de l'âme, en demeurant dans son tabernacle. Il éclaire les aveugles, il fortifie les faibles, il guérit les infirmes, il ressuscite les morts. Mais, pour obtenir de lui toutes ces merveilles, il est bien juste que nous ayons recours à lui, et que, par nos assiduités, nous l'engagions à nous les accorder.

Visites toutes consolantes : il n'y a que ceux qui se mettent en état de l'éprouver, qui le puissent connaître et qui en puissent parler. Toute la vie de l'homme n'est que misère et affliction d'esprit; et malgré les prérogatives de la profession religieuse, chacun, comme partout ailleurs, y a ses peines. Mais qu'heureuse est l'âme affligée

qui sait où elle peut trouver le remède à ses maux, et qui va chercher auprès de Jésus-Christ sa consolation! Il ne faut quelquefois qu'une visite du Saint-Sacrement pour changer tout à coup la disposition d'un cœur, et pour y faire succéder au trouble et à la douleur le plus doux repos et un plein contentement. On était venu tout triste, tout languissant, et l'on s'en retourne tout rempli de force et de courage, et même de joie. Comment cela se fait-il? c'est un secret réservé à la connaissance de Dieu. Il nous suffit de savoir que la chose arrive ainsi; mais d'en vouloir pénétrer le fond, c'est ce qui ne nous appartient pas. Contentons-nous de l'expérience de tant d'âmes saintes qui en ont rendu, et qui, tous les jours, en rendent encore témoignage.

Voici donc la résolution que je forme ou que je dois former : de renouveler ma dévotion envers le très-saint sacrement de l'autel, et de m'adresser à Jésus-Christ dans toutes les conjonctures et tous les états de ma vie. Si j'ai quelque doute à résoudre, j'irai le consulter; si j'ai quelque affaire à entreprendre, j'irai la lui recommander; si je me sens attaqué de la tentation, j'irai implorer son assistance. Dans mes tiédeurs et mes lâchetés, il me ranimera; dans mes dissipations et mes égarements, il me rappellera à moi-même; dans mes dégoûts, mes ennuis, mes inquiétudes, dans toutes mes souffrances, soit intérieures, soit extérieures, il me consolera; en un mot, dans tous mes besoins, il sera mon refuge et ma plus solide ressource. Au reste, ce ne sera pas seulement pour mon intérêt que j'irai à lui, ni pour les biens que j'en espère, mais pour sa gloire et pour l'honneur qui lui en peut revenir; ce ne sera pas seulement pour moi, mais encore pour lui-même : je m'unirai de cœur avec lui; et jouissant, autant que je le pourrai, de sa divine présence, je commencerai, dès maintenant, ce que par sa grâce je dois faire dans l'éternité bienheureuse, qui est de l'aimer et de le posséder.

CINQUIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

Du retour de l'enfant prodigue à son père, et de celui de l'âme religieuse à Dieu.

Et surgens, venit ad patrem.
Il partit aussitôt, et retourna à son père. (Luc, ch. 15.)

PREMIER POINT. Le dessein de Jésus-Christ, dans la parabole de l'enfant prodigue, a été de nous y proposer l'idée d'un véritable retour à Dieu, et d'une sincère pénitence. Ce jeune homme, emporté

par le feu de l'âge, avait quitté la maison de son père, et s'en était allé dans un pays étranger, pour y vivre selon son gré, et pour y jouir de sa liberté. Mais il eut bientôt lieu de reconnaître son aveuglement, et de penser à revenir dans la maison paternelle. Trois choses l'y déterminèrent : le sentiment de la misère où il se trouva réduit en très-peu de temps; le reproche intérieur et le repentir de la faute qu'il avait commise; enfin, la confiance qu'il conçut en la bonté du meilleur de tous les pères, dont il s'était séparé, et de qui il se promit d'être encore favorablement reçu.

Qu'est-ce que ce prodigue? N'est-ce pas moi-même? et y a-t-il un plus grand prodigue qu'une âme religieuse qui, depuis bien des années, a vécu comme moi dans la tiédeur? Quelles grâces, quels dons célestes et quels biens spirituels n'ai-je pas dissipés? mais voudrais-je toujours persister dans mon égarement, et dois-je différer davantage à rentrer dans les voies du Seigneur, et à réparer, autant qu'il me sera possible, toutes mes dissipations? Les motifs qui inspirèrent à l'enfant prodigue une si prompte et si ferme résolution à l'égard de son père, ne sont-ils pas assez puissants pour me l'inspirer à l'égard de mon Dieu?

La première vue qui le toucha, ce fut celle de sa misère. Dans la vie licencieuse et voluptueuse qu'il avait menée, il ne lui fallut que quelques mois pour épuiser tout son héritage; et est-il une disette pareille à celle où l'Evangile nous le fait voir? De riche qu'il était, le voilà dans une extrême pauvreté, et dépouillé de tout. Cette liberté dont il avait été si jaloux, il est obligé de l'engager et de la vendre. Sous la domination d'un maître dur et impitoyable, il manque de pain pour se nourrir; et il s'estimerait même heureux d'avoir la pâture des plus vils animaux et de pouvoir s'en rassasier, mais on la lui refuse. C'est donc alors qu'il rentre en lui-même : car rien n'est plus capable de nous ramener à nous-mêmes, et de nous ouvrir les yeux, que l'adversité. Il compare son état présent avec l'état où il était auprès de son père : *Combien*, dit-il, *y a-t-il de valets et de mercenaires, dans la maison de mon père, qui ont du pain en abondance; et moi je meurs ici de faim* (Luc. 15)! Réflexion qui le pénètre, et qui, sans lui permettre de délibérer plus longtemps, lui fait prendre le parti de retourner dans sa famille, et de s'y remettre dans le devoir.

On peut dire, et n'est-ce pas ce que j'éprouve, qu'il n'y a point de misère plus semblable à celle du prodigue, que la mienne, depuis que je me suis éloigné de Dieu, et que j'ai perdu ma première ferveur dans les exercices de la religion. Mon cœur s'est desséché, et tout l'esprit de retraite, d'oraison, de mortification, de piété, s'est éteint en moi. Où est ce recueillement, cette modestie, cette vigilance, cette conscience timorée que j'avais autrefois? Je n'ai plus rien de tout cela, et je me trouve sur tout cela dans un dénûment déplorable. A quels maîtres me suis-je assujetti, en me livrant à mes désirs et à mes passions! Au lieu que je ne devais être nourri, dans la maison de Dieu, que du pain des anges, et des délices intérieures d'une vie toute

divine, je ne cherche, comme cet infortuné prodigue, qu'à me remplir de la nourriture et du gland des pourceaux : c'est-à-dire, que je ne cherche que des consolations humaines, et que les vaines satisfactions que je puis me procurer de la part des créatures, surtout de la part du monde. Encore ne les ai-je pas, ou ne les ai-je pas assez pour me contenter : car mon état, malgré moi, me les interdit, ou du moins ne me les accorde pas autant que je le demanderais.

Que me reste-t-il donc, et où en suis-je? Ah! combien de mercecenaires, combien de chrétiens du siècle, au milieu du siècle même, s'élèvent à Dieu, goûtent Dieu, jouissent des plus douces communications de Dieu! et moi, de tout ce qui a rapport à Dieu, je ne sens rien, je ne m'affectionne à rien, je ne profite de rien. Heureux! après tout, que j'aie au moins quelque connaissance d'une si triste disposition, et que j'en voie le désordre et le malheur! heureux que je n'y sois pas tout à fait insensible! Y vivrai-je toujours, et ne ferai-je nul effort pour en sortir? Serai-je plus lent à me résoudre que ne le fut l'enfant prodigue? Je me suis égaré comme lui ; voilà le déréglement de ma vie; mais ce qui achèverait de me perdre, et ce qui mettrait le comble à ma ruine, ce serait de ne pas revenir désormais aussi promptement que lui.

Second point. Après avoir considéré sa misère, et l'avoir déplorée avec bien de la compassion pour lui-même, ce prodigue prit un sentiment encore plus raisonnable et plus généreux, parce qu'il était moins intéressé. Il se retraça dans l'esprit toutes les bontés de son père, et ce souvenir le couvrit de confusion et le saisit de douleur. Il comprit toute l'indignité de sa conduite, et il ne se dissimula rien de toute l'énormité de la faute qu'il avait commise contre un père digne de toute sa reconnaissance et de tout son amour; il s'en fit tous les reproches qu'un vrai regret ne manque point d'inspirer à un cœur sensible et touché de repentir. Car, quoique l'Evangile ne nous marque rien là-dessus en détail, il nous le donne néanmoins assez à connaître par trois choses que le prodigue se proposa de faire en se présentant devant son père.

Avant que de se mettre en chemin, il médita ce qu'il avait à dire, et régla lui-même la manière dont il devait se comporter dans son retour. 1° Il résolut de se jeter aux pieds de son père; de ne chercher point à se justifier, mais au contraire, de se reconnaître criminel et sans excuse; de lui en témoigner sa peine très-sincère, et de se mettre par là en état d'obtenir grâce. *Je partirai, j'irai à mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous* (Luc. 15) : contre le ciel, qui m'ordonnait de vous être soumis et de vous rendre tous les devoirs d'une obéissance filiale; contre vous, envers qui j'ai fait voir tant d'ingratitude, et dont j'ai tant négligé les avis et les salutaires leçons. 2° Il ne se contenta pas de cela; mais le mépris qu'il avait conçu de lui-même, le porta à s'humilier encore davantage, et à ne prendre plus auprès de son père la qualité de fils, dont il se

crut désormais indigne : *Je ne mérite plus d'être appelé votre fils* (Luc. 15.) et ce n'est plus ainsi que vous me devez regarder. Je n'ai point agi en fils à votre égard; vous avez droit à mon égard, de n'agir plus en père. 3° Enfin, il ne s'en tint pas à l'humiliation, en consentant à être dégradé et dépouillé du titre de fils; mais il alla jusqu'à l'austérité de vie, et à la sévérité de la pénitence, en demandant à n'avoir point d'autre place dans la maison de son père, ni d'autre traitement que les domestiques et les valets : *Comptez-moi pour un de vos serviteurs, et ne me traitez point autrement qu'eux* (Luc. 15). Ce sera beaucoup pour moi d'être admis chez vous à cette condition, et ce sera beaucoup pour vous de me l'accorder. Quel langage de la part de ce jeune homme, autrefois si indocile, si présomptueux, si amateur de sa personne, et si adonné à son plaisir! Quel changement et quelle conversion!

Voilà ce qu'opère, dans une âme pénitente, la douleur qui la presse, et voilà ce qu'elle doit opérer en moi. Le père du prodigue avait-il jamais rien fait pour son fils, qui puisse égaler toutes les faveurs et toutes les miséricordes dont je suis redevable à la providence de mon Dieu? Y puis-je penser, sans en avoir le ressentiment le plus tendre et le plus affectueux, ou puis-je n'y pas penser sans être le plus méconnaissant et le plus ingrat de tous les hommes? Cette pensée d'un Dieu si bon, et surtout d'un Dieu si bon envers moi, pour peu que je m'applique à la bien pénétrer, me touchera infailliblement le cœur, avec le secours de la grâce; et le sentiment de ma contrition, s'il est dans le degré nécessaire, ne manquera pas de produire ces trois effets, qui sont essentiels à la pénitence.

1° De recourir promptement à Dieu, de me prosterner en sa présence, de lui faire l'aveu de tous les relâchements de ma vie, de les détester de bonne foi à ses pieds, et de les pleurer amèrement. J'ai péché, mon Dieu, *j'ai péché contre vous* (*Ibid.*), non pas une fois, comme l'enfant prodigue contre son père, mais presque autant de fois que j'ai vécu de moments. Je n'entreprends point d'entrer avec vous en de vaines justifications, ni de me couvrir de faux prétextes : mon cœur me démentirait, et les lumières de votre sagesse me confondraient. Ah! j'ai péché, Seigneur, plus encore que je ne le connais, et autant que vous le connaissez mieux que moi. Je viens tout confesser devant vous; et pour vous fléchir en ma faveur, je n'ai à vous présenter que cette confession douloureuse et que mes larmes.

2° De me mépriser moi-même, et de sentir d'autant plus mon indignité, que je suis dans une profession plus sainte. Hélas! Dieu voulait faire de moi un religieux; mais le suis-je en effet? J'en ai le nom parmi les hommes, j'en ai les apparences; mais en ai-je le fond? Chose étrange! ce nom de religieux que je porte, devait m'être un sujet de gloire, et c'est pour moi un sujet de confusion. Car de quoi dois-je plus rougir, que de passer pour religieux, et de ne l'être pas? Ai-je lieu de m'étonner après cela, Seigneur, que vous ne me favorisiez pas de ces grâces spéciales et de ces communications di-

vines dont vous gratifiez tant de parfaits religieux? Ce sont proprement vos enfants, parce qu'ils vous honorent et qu'ils vous servent comme un père, et c'est aux enfants qu'est réservé le pain des enfants : je ne puis ni le demander, ni l'attendre.

3° De me condamner à tout ce qu'il y a, dans la vie religieuse, de plus pénible, de plus austère, et de m'y assujettir : ne voulant m'épargner en rien, et ne souhaitant point de l'être; acceptant tous les degoûts et toutes les répugnances que je pourrai avoir à supporter dans mon retour; agréant que Dieu me laisse éprouver toute la pesanteur du fardeau, sans me l'adoucir. N'est-ce pas assez, mon Dieu, que vous ne me rejetiez pas de votre maison? Du reste, je n'y ai pas vécu comme un fils docile et obéissant : il est juste que vous m'y traitiez comme *un mercenaire* et un esclave. C'est ainsi que pense une âme contrite; c'est ainsi qu'elle agit; et c'est ainsi que je dois penser moi-même, que je dois parler et agir.

Troisième point. Malgré tout ce que le prodigue avait projeté de dire à son père, et de faire en sa présence, il pouvait craindre de n'en être pas écouté. Plus il se reconnaissait criminel, moins il avait lieu d'espérer un favorable accueil; et le désordre de sa conduite devait naturellement lui inspirer de la défiance. Mais il se souvint qu'il retournait à un père, et qu'un père est toujours père, et ne peut oublier ce qu'il est. Aussi, dans la résolution qu'il prit, et dans le dessein qu'il forma de son retour, il ne dit pas : *J'irai* à mon maître, ni, à mon juge, mais, *à mon père.* Ce nom de père le rassura; et, la confiance, prenant le dessus, elle bannit de son cœur toute crainte, et ne lui permit plus de délibérer.

Soutenu donc d'une confiance si ferme et si solidement fondée, il part, il marche, il arrive, il approche de son père, qui lui fait bien éprouver sur l'heure qu'il ne s'était pas trompé dans l'espérance qu'il avait conçue : car du moment que le père aperçoit son fils, il va au devant de lui, il l'embrasse et lui donne le baiser de paix; il l'introduit tout de nouveau dans sa maison, et, sans éclater en des reproches amers sur le passé, il assemble toute sa famille pour leur témoigner sa joie et pour leur en faire part. Ce n'est point encore assez : bien loin de traiter en mercenaire et en esclave ce dissipateur et ce prodigue, qui s'était réduit, par ses dépenses excessives, dans un état si misérable et si pauvre, il veut qu'on le revête d'une robe neuve, qu'on tue pour lui le veau gras, qu'on prépare un grand souper, et qu'on l'accompagne d'une agréable symphonie, afin qu'il ne manque rien à cette fête. Pourquoi tout cela? ah! s'écrie ce père si bon et si tendre, *c'est que mon fils était mort et que le voilà ressuscité; c'est qu'il était perdu, et que je l'ai heureusement retrouvé.*

Or, il en est de même à l'égard d'un pécheur qui revient à Dieu, et que Dieu reçoit. Il en sera de même à mon égard; et dès que j'irai à Dieu dans le sentiment d'une vraie componction, et que je m'humilierai devant lui dans la vue de mes ingratitudes et de mes infidélités,

je le trouverai encore mieux disposé en ma faveur, que le père de l'enfant prodigue ne l'était en faveur de son fils. Il est vrai que, selon les règles de sa justice, il pourrait me rejeter, et que, si je n'avais point d'autre fonds sur quoi je pusse compter que mes œuvres et que ma vie, il aurait droit de me renoncer pour toujours et de me refuser tout accès auprès de lui; mais j'ai toute sa miséricorde pour garant de ma confiance, et en même temps que je penserai à satisfaire moi-même sa justice, je puis me répondre de cette miséricorde sans mesure, qui ne demande qu'à se répandre et qu'à s'exercer.

Je ne dois donc point écouter les craintes et les défiances que la nature m'inspire, et par où les ennemis de mon salut et de ma perfection tâchent de me retenir. Je ne dois point m'étonner de toutes les difficultés que je prévois, et de toutes les répugnances que je sens à les combattre et à les vaincre : fussent-elles mille fois encore plus grandes, la pénitence me doit mettre dans une ferme disposition d'endurer tout; mais, du moment que je m'y serai bien établi, et que, dans cet esprit, je ferai les premiers pas pour aller à Dieu, l'expérience me détrompera bientôt des fausses idées qui me troublaient, et des vaines alarmes que me causait la vue de mes faiblesses et de mes égarements. Au lieu de trouver un Dieu sévère et inexorable, je trouverai un Dieu plein de bonté et de tendresse pour moi. Il n'oublie pas même ceux qui le fuient; que fera-t-il pour ceux qui le cherchent?

Ainsi, tout offensé qu'il peut être, et quelque sujet qu'il puisse avoir de me bannir de sa présence, voici néanmoins ce que j'ose me promettre de sa part : 1° c'est qu'il viendra lui-même au devant de moi, pour m'aplanir le chemin, et pour me faciliter vers lui le retour que je médite; 2° c'est qu'il m'accordera une prompte rémission de toutes mes fautes, et qu'il se relâchera infiniment de la satisfaction qui lui en est due; 3° c'est qu'il me secondera par des grâces toujours nouvelles dans tous les efforts que j'aurai à faire, soit pour me relever, soit pour me soutenir, et pour persévérer; 4° c'est que, non content de me voir rentré dans la voie de mes observances, il s'appliquera à m'y avancer et à m'y perfectionner : de sorte qu'il ne tiendra qu'à moi de regagner tout ce que j'ai perdu, et de parvenir au rang des âmes les plus parfaites. D'autres que moi, après avoir comme moi vécu dans le relâchement, sont ensuite devenus des modèles de régularité, et des saints; 5° c'est qu'au milieu de tout cela, sans que je lui demande ses consolations divines, ni que j'y prétende, il les répandra sur moi avec une espèce de profusion, et qu'il saura bien me dédommager des victoires que je remporterai pour lui, et des sacrifices que je lui ferai. Que me faut-il davantage, et puis-je encore balancer un moment sur le parti que je dois prendre?

Conclusion. Père des miséricordes, Dieu d'espérance et de paix, Seigneur, soyez béni de la sainte résolution que votre grâce m'a inspirée, et daignez, par cette même grâce, m'y confirmer. Je reviens à

vous, et me voilà à vos pieds confus et humilié, mais rassuré par vous-même et comptant sur votre bonté toute paternelle. Car c'est vous-même, ô mon Dieu ! qui m'avez fait entendre votre voix pour me rappeler : ai-je à craindre que vous me fermiez votre sein pour ne me pas recevoir ?

Que vous dirai-je, Seigneur, et par où puis-je vous fléchir? ou plutôt, qu'ai-je autre chose à faire pour cela, que de rallumer tout mon zèle pour vous, et de recommencer tout de nouveau à vous servir? Ce ne sont point des paroles que vous voulez, ce sont des effets. Mais après tout, Seigneur, quoique je fasse, ce ne serait rien encore, si vous me traitiez selon toute la sévérité de vos jugements. *Qu'est-ce qu'un homme, pour répondre à un Dieu* (Job. 9), et pour entrer en compte avec lui? Ah! mon Dieu, toute ma ressource, c'est votre cœur, ce cœur de Père. Malheur à quiconque voudrait m'ôter là-dessus ma confiance : ce serait m'éloigner de vous pour jamais!

Je la conserverai donc précieusement, cette confiance qui vous a ramené tant d'âmes, et je m'y laisserai conduire. Bien loin de me rendre moins vigilant et moins attentif sur mes devoirs, elle me les fera pratiquer avec beaucoup plus de ferveur, parce que je les pratiquerai par reconnaissance et par amour. Bien loin de flatter ma délicatesse, et de me tenir lieu de prétexte pour m'épargner les rigueurs d'une vie pénitente, plus elle vous représentera à moi comme un Dieu propice et miséricordieux, plus elle me fera comprendre mon injustice envers vous, et la grièveté de mes offenses; et par là même, plus elle m'animera à les réparer et à vous venger de moi-même par toutes les austérités de la mortification religieuse. Vous agréerez sur cela, Seigneur, mes faibles efforts, et vous les seconderez; vous aurez égard à ma bonne volonté, et à la droiture de mes intentions. Le retour sera réciproque de vous à moi, et de moi à vous; la réconciliation sera parfaite, et, par votre secours tout-puissant, elle durera dans tous les siècles des siècles.

DEUXIÈME MÉDITATION.

Du règne de Jésus-Christ dans l'âme religieuse.

Tollite jugum meum super vos, et invenietis requiem animabus vestris.
Prenez sur vous mon joug, et vous trouverez le repos de vos âmes.
(Matth., ch. 11.)

Premier point. Il ne suffit pas, en retournant à Dieu, que je travaille à détruire dans moi la sensualité et l'amour-propre, qui ont été les principes de tous mes relâchements; il faut encore que j'y fasse régner Jésus-Christ, ou plutôt, c'est en établissant par la grâce le règne de Jésus-Christ dans mon cœur, que j'y détruirai l'empire des sens et l'amour de moi-même.

Ce règne de Jésus-Christ est tout intérieur : il consiste à bannir de mon âme tout autre esprit que celui de Jésus-Christ; à ne juger de rien que selon les maximes de Jésus-Christ; à n'aimer rien que selon les sentiments de Jésus-Christ; à faire vivre en moi, par une pratique constante et habituelle, toutes les vertus de Jésus-Christ : tellement que ce soit Jésus-Christ qui me gouverne en tout, qui me règle en tout, qui me fasse tout entreprendre et tout accomplir.

Ce règne de Jésus-Christ n'est point de ce monde : c'est-à-dire, que ce n'est point un règne où Jésus-Christ, comme les autres rois, se montre dans la pompe et dans l'éclat, ni où, par la puissance des armes, il cherche à étendre ses conquêtes et à s'acquérir des sujets. Au contraire, il ne se fait voir que dans les états les plus pauvres, les plus obscurs, les plus humiliants; et s'il remporte des victoires, c'est par l'attrait de ces mêmes états où il s'est abaissé et où il a voulu se réduire. Une âme touchée de le voir marcher devant elle, comme son chef, et de lui voir prendre la route la plus épineuse et la plus étroite, se sent excitée à le suivre : elle se livre à lui toute entière, et s'abandonne sans réserve à sa conduite; par quelque voie qu'il lui plaise de l'appeler, elle y entre généreusement, elle s'y attache inviolablement, elle y persévère et elle y avance constamment; ses exemples sont des ordres pour elle, et elle aurait honte qu'il y eût une difficulté qui l'arrêtât, lorsque son divin Maître les veut éprouver toutes, et qu'il lui apprend à les surmonter. *Allons*, dit-elle, comme saint Thomas, *et mourons avec lui* (Joan. 11). *L'esclave n'est point au-dessus de son souverain Seigneur* (Matth. 10), ni la créature au-dessus de son Dieu. C'est donc lui qui la mène; lui qui lui donne, à chaque pas qu'elle fait, l'impression et le mouvement; lui qui la détermine, qui l'encourage et qui la soutient : c'est une soumission sans réserve, et la dépendance est parfaite.

Voilà à quoi notre Sauveur nous invite, quand il nous dit : *Prenez sur vous mon joug, et portez-le* (Matth. 11). Il adresse cette invitation à tous les chrétiens en général, mais en particulier aux religieux; car elle regarde diversement les uns et les autres. S'il exige des chrétiens qu'ils se chargent de son joug, ce n'est, dans la rigueur de la lettre, que par rapport aux préceptes de sa loi; mais ce qu'il exige des religieux va jusques aux conseils et à la plus sublime perfection. Du reste, il veut que ce soit nous-mêmes qui nous soumettions à ce joug du Seigneur; et en nous donnant la grâce de la vocation religieuse, il ne nous a pas dit : Recevez mon joug que je vous impose; mais : Prenez-le et mettez-le vous-mêmes sur vous. Il ne lui serait point assez glorieux de nous entraîner par violence après lui : il demande à régner par amour, et non par force ni par contrainte.

Est-ce ainsi qu'il règne sur moi et dans moi? Veux-je en effet ne me conduire désormais que par lui et que selon lui? Le veux-je, dis-je, en effet? car, jusqu'à présent, je ne l'ai voulu qu'en apparence. Depuis tant d'années, ce qui m'a conduit, ce sont les désirs de mon cœur, auxquels je n'ai jamais eu le courage de résister, et que j'ai,

au contraire, toujours cherché à satisfaire; ce sont mes inclinations naturelles, que je n'ai jamais pu me résoudre à combattre, et au gré desquelles j'ai toujours vécu; ce sont mes sens que j'ai flattés et que j'ai écoutés, sans jamais les contredire ni les mortifier dans les moindres choses; c'est le monde, dont je n'ai point quitté l'esprit en quittant ses biens, et dont, peut-être, j'ai conservé, sous un saint habit, les sentiments les plus profanes, pour ne pas dire les plus criminels; ce sont mes vues particulières, soit de vaine gloire et d'ambition, soit d'intérêt propre et de recherche de moi-même : car tout cela n'est que trop ordinaire jusque dans la religion; et, quoique les objets y soient différents, ce sont néanmoins les mêmes passions. Voilà l'esclavage où j'ai passé une grande partie de ma vie; voilà les maîtres à qui j'ai obéi; et dois-je être surpris que, sous de tels maîtres, je sois tombé en de si déplorables égarements?

Or, n'est-il pas temps de faire place à Jésus-Christ, et de l'établir dans mon âme, comme dans son royaume, pour la posséder et pour y dominer? Est-il un meilleur maître? en est-il un plus sage et plus éclairé? il est *la sagesse même de Dieu, et il a les paroles de la vie éternelle* (I. Cor. 1). Que me demande-t-il que de saint, que de raisonnable, que de conforme à la plus droite justice et à l'équité, que d'utile et de salutaire pour moi? Mais surtout, que me demande-t-il qu'il n'ait pratiqué avant moi? Ne serait-ce pas une indignité que la condition me parût trop dure, d'aller après mon Sauveur, de me joindre à lui, d'agir avec lui et sous lui, d'aimer ce qu'il a aimé, et de faire ce qu'il a fait?

Second point. Il m'est d'autant moins permis de me soustraire à ce règne de Jésus-Christ dans moi, qu'il est plus solidement établi et mieux fondé. Le seul christianisme nous soumet tous au joug de cet Homme-Dieu, notre législateur et notre maître. Etre chrétiens, ou plutôt se dire chrétiens, et ne vouloir pas se laisser conduire par Jésus-Christ; ne vouloir pas entrer dans la voie qu'il nous a tracée, et recevoir de lui l'ordre qui doit diriger toutes nos actions et régler toutes nos démarches, c'est une contradiction.

Pourquoi, dans notre baptême, avons-nous renoncé au démon, à la chair, au monde et à ses pompes? N'a-t-ce pas été pour faire entendre que nous ne voulions point nous assujettir à leur empire, ni nous asservir sous une si honteuse domination? Pourquoi avons-nous été en même temps marqués du sceau et du caractère de Jésus-Christ? n'a-ce pas été pour nous revêtir de ses livrées, et pour reconnaître, à la face des autels, par une profession solennelle, que nous lui appartenions et que nous lui étions spécialement dévoués? Qu'est-ce que son Evangile? n'est-ce pas sa loi? et pourquoi l'avons-nous embrassée cette loi, si ce n'est pour dépendre du souverain Seigneur qui nous l'a imposée? Enfin, c'est la foi même qui nous enseigne que nous sommes les membres de Jésus-Christ, et qu'il est notre chef; que nous sommes son troupeau, et qu'il est notre pasteur; que nous

sommes son Eglise, et qu'il est notre pontife; que nous sommes son peuple, sa conquête, le prix de son sang, et que, nous ayant achetés de son sang, il s'est acquis un droit incontestable sur nous. Quand donc je n'aurais égard qu'à ces raisons communes et générales, je ne puis jamais, sans injustice, me départir de l'attachement inviolable et de l'entière obéissance que je dois à ce divin Sauveur; c'est à lui de parler et à moi de l'écouter. Or, il parle en effet, il ordonne; l'Evangile qu'il a prêché subsiste toujours, et c'est sa parole, ce sont ses commandements et ses ordonnances : refuser de m'y conformer, ne serait-ce pas une révolte, ne serait-ce pas en quelque sorte renoncer à mon baptême, ne serait-ce pas tomber dans une espèce d'apostasie?

Ce serait plus encore par rapport à moi, puisque j'ai un engagement particulier qui me lie à Jésus-Christ, et qui lui donne un nouveau droit sur toute ma personne : c'est la qualité de religieux. Qu'ai-je fait en me consacrant à la religion? je me suis hautement et singulièrement déclaré disciple de Jésus-Christ, son imitateur en tout, et son sujet, prêt à tout abandonner, à tout faire et à tout souffrir pour son service; j'ai considéré l'état religieux comme une sainte milice où je m'enrôlais pour combattre sous l'étendard de Jésus-Christ, et pour agir sous ses ordres, comme un soldat agit sous ceux de son général. C'est pour cela que je me suis uni à lui par trois vœux, qui sont désormais trois liens indissolubles. Par ces trois vœux, je l'ai mis dans une pleine possession de moi-même, et je lui en ai fait un don absolu et irrévocable. Je lui ai sacrifié tous les biens du monde par le vœu de pauvreté; je lui ai soumis tous mes sens par le vœu de chasteté; et par le vœu d'obéissance, je me suis dépouillé pour lui de ma propre volonté. Tellement qu'il ne me reste rien qui ne soit à lui, et qu'il n'ait en sa disposition. Or, après m'être engagé de la sorte, puis-je me rétracter? et ne serais-je pas un parjure, si je venais à lui manquer de fidélité après des serments si juridiques et si authentiques?

De quelque manière donc qu'il dispose de moi, soit qu'il m'élève, ou qu'il m'abaisse; soit qu'il me console, ou qu'il m'afflige; soit qu'il me destine à cette place, ou à telle autre; soit même, à l'égard de l'âme et des voies intérieures, qu'il me fasse marcher dans les ténèbres ou dans la lumière, dans les peines et les désolations, ou dans l'abondance des douceurs célestes : à tout cela, qu'ai-je à dire autre chose, sinon qu'il est le maître, et que je suis entre ses mains. Oui, il est le maître : il est le mien, et je n'en veux point d'autre. Je l'ai choisi, et à Dieu ne plaise que je m'en détache jamais. S'il n'a pas eu jusqu'à présent dans mon cœur toute la place qu'il y devait occuper, je la lui rends toute entière; je veux qu'il y règne seul, et qu'il y exerce tout son pouvoir; je ne veux plus rien estimer que selon son estime, plus rien désirer que selon ses inclinations, plus rien rechercher que ce qu'il a recherché lui-même. Tout ce qu'il méprise, je le veux mépriser comme lui; et tout ce qu'il condamne, je veux

comme lui le condamner. C'est ainsi que je lui garderai la foi que je lui ai jurée, et qui doit être éternelle.

TROISIÈME POINT. Ce n'est point, comme le monde se le figure, un fardeau pesant, ni un joug difficile à porter, que le règne de Jésus-Christ dans une âme religieuse. A n'en croire que les apparences, il semble que ce soit une dure servitude; mais, dès qu'on vient à en faire l'épreuve, on y goûte la plus heureuse liberté, qui est celle des enfants de Dieu, et l'on y jouit du repos le plus inaltérable. Non pas que ce ne soit toujours un fardeau et un joug; mais c'est le joug du Seigneur, auquel nous nous sommes voués : c'est son fardeau; et, selon le témoignage qu'il en a rendu lui-même, *son fardeau est léger, et son joug est doux* (Matth. 11).

Aussi ce maître si libéral nous a-t-il promis un double centuple, c'est-à-dire, une double félicité : l'une, présente et pour cette vie même; l'autre, future et pour l'éternité bienheureuse. Car c'est ainsi qu'il s'en est expliqué dans les termes les plus formels : *Quiconque aura tout quitté pour moi, père, mère, frères, sœurs, maison, héritage, en recevra le centuple, dès maintenant, et ensuite possédera la vie éternelle* (Matth. 10). Il ne dit pas seulement que nous recevrons ce centuple après la mort, mais que nous le recevrons *dès maintenant*. Le dégagement du cœur, l'affranchissement de tous les soins de la vie, le témoignage d'une bonne conscience, la paix intérieure, les impressions secrètes de l'Esprit de Dieu, qui se communique à l'âme religieuse et qui la remplit d'une joie toute pure et toute céleste : cela seul vaut mieux que tout ce que nous avons quitté dans le monde, et que tout ce que nous y aurions pu posséder.

J'en puis bien juger par moi-même. Quelque imparfait que je sois, il y a eu de temps en temps des jours de grâce et de ferveur où, plus fidèle à mes devoirs et à toutes mes observances, je vivais plus régulièrement, et j'accomplissais avec plus de zèle et plus d'ardeur les obligations de mon état. Or, n'étais-je pas alors beaucoup plus content? Trouvais-je le joug de Jésus-Christ trop fatigant pour moi, et ne sentais-je pas au contraire, à le porter, une certaine douceur, qui me dédommageait pleinement des violences qu'il fallait me faire? Je m'estimais heureux, et je l'étais en effet; mais quand ai-je cessé de l'être? C'est lorsque je me suis relâché, et que, me laissant entraîner par ma faiblesse naturelle, je me suis en quelque sorte soustrait à la conduite et à l'empire du maître qui me gouvernait. Mes passions se sont réveillées, mes inclinations ont pris le dessus, je les ai suivies; et n'ai-je pas mille fois éprouvé, qu'il m'eût été sans comparaison plus doux et plus avantageux de suivre constamment les voies de mon Sauveur, et de ne m'écarter jamais de la sainte règle qu'il m'a prescrite, et des exemples qu'il m'a donnés?

Si donc je veux retrouver ce centuple, ou ce bonheur de la vie présente, que j'ai perdu tant de fois par ma faute, je dois le chercher auprès de Jésus-Christ. C'est-à-dire, que je dois tout de nouveau

me dévouer à Jésus-Christ; que je lui dois soumettre toutes mes puissances, toutes mes vues, toutes mes œuvres : en sorte qu'il soit comme l'âme de mon âme, et que je ne vive plus que par lui et qu'en lui. Vie d'autant plus précieuse, que c'est le gage certain d'une autre vie et d'un autre centuple qui en doit être l'éternelle récompense. Car, si Jésus-Christ m'appelle à sa suite, et s'il veut que je le fasse dès à présent régner dans mon cœur, c'est afin de me faire un jour régner avec lui et de me rendre participant de sa gloire. Les rois de la terre élèvent leurs favoris et récompensent la fidélité de leurs sujets; mais non pas jusqu'à leur faire part de leur royaume. Ce n'est qu'en servant ce Seigneur des seigneurs et ce Roi du ciel, qu'on obtient une couronne, et une couronne d'immortalité. Quand je n'aurais rien à espérer de lui en ce monde, ne serait-ce pas assez de cette couronne immortelle pour payer abondamment tous mes services?

Conclusion. Venez, Seigneur, venez prendre possession d'une âme qui vous appartient par tant de titres, et qui vous est encore plus acquise que jamais par le don qu'elle vous fait d'elle-même. Rentrez dans un cœur où vous devez seul régner, et bannissez-en tout ce qui m'éloignait de vous et qui vous éloignait de moi. Vous êtes un Dieu jaloux, vous ne voulez point de partage, et vous m'avez déclaré dans votre Evangile que je ne pouvais être à deux maîtres. Quel autre puis-je choisir que vous, et à quel autre ne dois-je pas renoncer pour vous?

Ainsi l'ai-je voulu, Seigneur, lorsque je me suis retiré dans votre sainte maison, qui est proprement votre royaume sur la terre, et que j'ai commencé à porter vos livrées en portant l'habit religieux. Que ce sentiment n'a-t-il été plus ferme et plus durable! Mais il est encore temps de le renouveler et de le reprendre. *Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu* (Joan. 20) : c'est l'hommage que vous rendit un de vos apôtres en revenant de son infidélité, et c'est celui que je vous rends dans une humble confusion et un repentir véritable de mes égarements passés. Commandez : me voici prêt à tout pour vous obéir. En quelque état que vous vous présentiez à moi, soit dans la splendeur de votre gloire, ou dans l'humiliation de votre croix; et quelque route qu'il vous plaise de me faire tenir avec vous et après vous, vous me trouverez toujours également soumis, et toujours disposé à marcher. Vous m'appellerez, et je vous répondrai; vous m'inspirerez, et j'agirai; vous me ferez entendre vos divines volontés, et je m'y conformerai. Tout cela par amour; car vous êtes un Dieu d'amour, et c'est par amour que vous régnez dans les âmes fidèles, et que vous y exercez votre plus puissante domination.

TROISIÈME MÉDITATION.

De l'humilité de Jésus-Christ dans l'Incarnation.

Semetipsum exinanivit.
Il s'est anéanti lui-même (PHIL., ch. 2.)

PREMIER POINT. C'est un mystère incompréhensible à l'esprit humain, que le mystère de l'incarnation; et il n'y avait que l'esprit de Dieu qui pût nous en donner une juste idée, ni bien l'exprimer. Or, il l'a fait dans cette seule parole, qui comprend tout le fond et toutes les merveilles de ce mystère adorable : *Dieu s'est anéanti* (Philip. 2). Voilà le grand secret, caché dans Dieu durant toute l'éternité, et révélé dans le temps.

Qu'est-ce que l'incarnation du Verbe? c'est l'anéantissement d'un Dieu : cela dit tout. Il s'est anéanti, ce Dieu de majesté, comment? parce qu'étant Dieu, il s'est fait homme; et que, de l'homme à Dieu, qui est le souverain être, ou de Dieu à l'homme, qui n'est qu'un néant, il y a une distance infinie. Après cela, je ne vois plus rien qui m'étonne dans tous les autres mystères de la vie de Jésus-Christ. Car, qu'un Dieu fait homme embrasse la pauvreté, les mépris, les souffrances, la croix, ce sont les suites, et comme les engagements de l'humanité dont il s'est revêtu. Mais qu'un Dieu, tout Dieu qu'il est, ait voulu se faire homme, c'est à quoi il n'a pu être porté que par un excès d'amour, et à quoi il n'a pu avoir d'autre engagement qu'une charité sans bornes. Si un homme se réduisait à l'état d'un vil insecte, à l'état d'une fourmi, on dirait qu'il s'est détruit lui-même et qu'il s'est mis dans une espèce d'anéantissement; mais que serait-ce là néanmoins, en comparaison d'un Dieu incarné? Car enfin, entre un homme et le plus petit insecte, il y a toujours quelque proportion; au lieu qu'il n'y en eut jamais, et que jamais il n'y en aura entre l'homme et Dieu.

Encore l'Ecriture ne se contente-t-elle pas de nous apprendre que ce fils unique de Dieu s'est fait homme; mais elle se sert d'un terme qui nous donne à connaître qu'il a choisi dans l'homme ce qu'il y a de plus grossier et de plus terrestre, qui est la chair : *Le Verbe s'est fait chair* (Joan. 1). Cette chair si méprisable, cette chair sujette à tant de misères, cette chair qui nous est commune avec les bêtes, il se l'est associée et se l'est rendue commune avec nous. Mais ne devait-il pas au moins, en se faisant homme, se faire d'abord homme parfait, c'est-à-dire, se délivrer des faiblesses de l'enfance, et venir tout à coup au monde tel que fut formé le premier homme? Non : il a voulu être conçu dans les entrailles d'une vierge, il a voulu demeurer neuf mois dans le sein de sa mère comme les autres enfants, il a

voulu naître enfant comme eux, et s'assujettir à toutes les humiliations et toutes les infirmités de cet âge.

Ce n'est pas tout : car, quoiqu'il se fît enfant, il pouvait du reste se faire monarque, indépendant, souverain. Il le pouvait; mais c'est ce qu'il n'a pas voulu. Il a voulu dépendre; et, qui plus est, il a voulu se faire *esclave* (Philip. 2). Il est vrai, selon le témoignage et l'expression de l'Apôtre, qu'*il n'en a pris que la forme* (*Ibid.*), et que, sous cette forme d'esclave, il était roi en effet, et roi de l'univers; mais c'est cela même qui doit bien nous surprendre, que lui, qui était le Maître et le Roi du monde entier, il se soit abaissé jusqu'à la forme d'un esclave, pour s'humilier davantage et pour s'anéantir. O abaissements, ô anéantissements de mon Dieu, que vous êtes inconcevables!

Mais ne dois-je pas ajouter, pour ma confusion, qu'une chose est presque aussi difficile à concevoir et à croire : c'est qu'à la vue de ces abaissements d'un Dieu, je nourrisse dans mon cœur un orgueil qui ne se fait que trop sentir à moi, et qui ne se fait même que trop sentir aux autres dans les rencontres? Puis-je soutenir la moindre humiliation qui m'arrive? puis-je supporter la moindre parole qui me blesse? puis-je recevoir avec docilité et sans aigreur le moindre avis que me donnent ceux que Dieu a chargés de ma conduite? combien suis-je délicat à la plus légère répréhension? combien suis-je jaloux de certaines préférences et de certaines distinctions? combien y suis-je sensible, soit lorsqu'on me les refuse, ou lorsqu'elles me sont accordées! Bien loin de vouloir descendre, comme mon Sauveur, je voudrais toujours monter, et de degré en degré, il n'y a rien dans mon état où je ne voulusse parvenir. *Terre et cendre, pourquoi vous enorgueillissez-vous, et de quoi* (Eccli. 10)? Ce reproche du Saint-Esprit convient à tout homme, puisque tout homme, de son fonds, n'est qu'un sujet de mépris. Il convient encore plus à tout chrétien, puisque tout chrétien, par le caractère de sa foi, adore un Dieu anéanti. Mais à combien plus forte raison me convient-il, à moi religieux; à moi, spécialement obligé, comme religieux, de prendre tous les sentiments de Jésus-Christ? Hélas! sous un saint habit et sous un vêtement d'humilité, j'ai peut-être plus d'orgueil et plus d'envie de m'élever que je n'en aurais eu dans le monde. N'est-ce pas démentir ma profession? n'est-ce pas me démentir moi-même?

Second point. En même temps que le Verbe divin s'est humilié si profondément et jusqu'à s'anéantir, c'est de ce néant même où l'humilité l'a réduit, que Dieu a tiré sa plus grande gloire; et c'est par là que le Fils unique de Dieu, en réparant la gloire de son Père, a tout à la fois opéré le salut de l'homme. Combien de mérites, combien d'effets merveilleux de grâce et de sainteté ce néant a-t-il produit? car c'est là-dessus qu'est fondée toute notre justification, et c'est ce qui nous a enrichis de tous les dons célestes et de tous les trésors de la miséricorde du Seigneur. De sorte que ce néant a été

plus glorieux à Dieu, plus salutaire aux hommes, plus fécond dans ses fruits sacrés et ses admirables opérations, que tous les autres états de splendeur et de majesté où le Sauveur a paru, et où il eût pu paraître. O puissance infinie du Très-Haut! ô abîme de sagesse! que vous êtes impénétrable, Seigneur, dans vos conseils, et que vous y êtes adorable! Sur l'humiliation la plus étonnante, vous savez établir votre plus sublime grandeur, et dans le plus prodigieux abaissement, vous trouvez de quoi vous élever, et de quoi nous sauver et nous sanctifier.

Voilà quel est, par rapport à moi-même et avec une juste proportion, la vertu et le pouvoir de l'humilité. Quels que soient sur moi les desseins de Dieu, je dois être persuadé qu'il ne fera jamais rien de grand dans moi, qui n'ait le néant de mon humilité pour principe et pour fondement. Dès que je voudrai être quelque chose, je ne serai rien; et du moment que je consentirai à n'être rien, je deviendrai devant Dieu capable de tout. Voilà par quelle voie les saints sont parvenus à une si haute perfection, et voilà par où j'y puis parvenir comme eux. Sans l'humilité, point de véritable vertu, point d'œuvres vraiment saintes; car, dans toutes nos œuvres et dans toutes nos vertus, il faut bien distinguer le corps et l'esprit : le corps, qui est la substance des choses que nous faisons; et l'esprit, qui est la vue intérieure que nous nous proposons en les faisant. Or, c'est cet esprit qui vivifie nos œuvres, et qui anime nos vertus : dès-là donc qu'il vient à manquer, ou qu'il est infecté et gâté par l'orgueil, les œuvres les plus apparentes ne sont plus que des œuvres mortes, et les plus spécieuses vertus n'ont plus qu'une vaine lueur qui brille à nos yeux et qui nous éblouit, mais qui s'éclipse et qui disparaît aux yeux de Dieu.

Et en effet, de quel prix peut être auprès de lui ce que je ne fais pas pour lui, mais ce que je fais pour satisfaire ma vanité, pour m'attirer l'estime des créatures, pour avoir, dans la communauté ou dans tout l'ordre dont je suis membre, une certaine considération? Quand même je ne m'y chercherais pas si expressément moi-même et que je croirais y chercher véritablement Dieu, ne serait-ce pas non-seulement en rabaisser et en diminuer, mais en détruire toute la valeur, que d'en partager avec lui la gloire? En m'arrêtant à certains éloges qui me flattent, à certains retours sur moi-même, et à certaines complaisances d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus subtiles et que souvent elles se trouvent couvertes du voile de l'humilité, Dieu perce ce voile, il voit le fond de notre cœur; et d'ailleurs il est si jaloux de sa gloire, qu'il nous défend d'y toucher jamais et de lui en dérober la moindre partie. Il veut une gloire toute pure, et c'est l'altérer que d'y mêler la nôtre en quelque manière que ce soit.

Aussi voyons-nous qu'il a toujours fait choix des âmes les plus humbles, ou pour les porter à des degrés de sainteté extraordinaires, ou pour les employer à ses plus grands ouvrages. Ce fut la plus humble des vierges qu'il éleva jusqu'à la maternité divine; ce fut par

de pauvres pêcheurs qu'il convertit toute la terre, et qu'il y répandit son Eglise. *Il n'a choisi pour cela*, dit saint Paul, *ni les sages, ni les puissants, ni les nobles du siècle* (1. Cor. 10), parce qu'ils sont communément orgueilleux et pleins d'eux-mêmes ; *mais il a pris ce qu'il y avait de plus faible pour confondre les forts ; il a pris ce qu'il y avait de moins noble et de plus méprisable, les choses mêmes qui ne sont point, pour renverser celles qui sont.* Et par quelle raison en a-t-il ainsi usé? *Afin que nul homme n'ait de quoi se glorifier devant lui.*

Au contraire, quels jugements a-t-il exercés contre des âmes présomptueuses qui se sont laissé enfler de leurs prétendus mérites? Nous n'en avons que trop d'exemples dans des solitaires, dans des religieux, en des hommes qui passaient pour des saints et qui l'étaient du reste; mais dont il a permis les chutes malheureuses, pour les punir de leur orgueil. Si Dieu ne m'a pas encore puni avec tant d'éclat, ni avec tant de sévérité, n'est-ce pas pour moi un mal assez déplorable, que tout ce que je puis avoir pratiqué jusqu'ici dans la religion de plus pénible et de plus saint en soi, ait peut-être été perdu, parce qu'une secrète envie de paraître s'y est glissée, et qu'elle y a eu la meilleure part? que sera-ce à la fin de mes jours, si, comblé d'années et consumé de travaux, je me trouve néanmoins les mains vides et que j'aie le malheur alors qu'une fausse et vaine gloire m'ait tout enlevé?

Troisième point. Dans ce mystère d'un Dieu incarné, nous avons contracté avec lui une alliance toute particulière ; alliance en vertu de laquelle nous sommes les frères de Jésus-Christ, et Jésus-Christ est notre frère. Non-seulement même, par cette alliance, nous devenons ses frères, mais nous sommes ses membres, et nous ne faisons plus avec ce Dieu-Homme qu'un même corps; le nœud qui forme entre lui et nous une union si parfaite, c'est l'état d'humiliation et d'anéantissement où il a bien voulu descendre pour nous. S'il ne fût point sorti de sa gloire, et qu'il eût refusé de prendre une chair semblable à la nôtre, ce serait toujours notre Dieu, et nous serions toujours ses créatures; mais nous n'aurions jamais eu l'avantage de lui être liés comme frères, ni comme membres. Nous ne lui appartenons donc de si près que parce qu'il est venu à nous, et qu'il s'est fait petit comme nous.

De là, combien nous doivent être chers ses abaissements, puisqu'ils nous ont ainsi élevés, et qu'ils nous ont été si salutaires? Or, n'est-il pas étrange que nous y soyons néanmoins si opposés, et que, dans la pratique, nous n'y voulions avoir aucune part? Quand il ne s'agit que de les adorer dans la personne de Jésus-Christ, et de m'en expliquer en des termes et avec des sentiments d'admiration, j'use sur cela des expressions les plus vives et les plus touchantes. Quand il n'est question que de les méditer et de m'en entretenir intérieurement dans la prière, j'y trouve du goût, et j'en suis même attendri quelquefois jusqu'aux larmes. Mais qu'il se présente une occasion de les imiter et

d'y participer, c'est là que toute l'onction que j'y trouvais s'évanouit, et que toute l'ardeur de mon zèle vient à s'éteindre. Un mépris, fût-ce le plus léger, et ne fût-il, comme il arrive souvent, qu'imaginaire, suffit pour me serrer le cœur et pour me remplir d'amertume. Ou j'éclate avec chaleur, ou, si je dissimule mon chagrin, j'en suis continuellement occupé, et je le porte partout.

Est-ce là l'honneur et la reconnaissance que je dois à un Dieu si profondément humilié pour moi? Afin de m'égaler en quelque sorte à lui, il n'a pas dédaigné de me ressembler dans toutes mes infirmités et toutes mes misères; et il n'est rien dont j'aie plus d'horreur que de lui ressembler en cela même qui l'a approché de moi, et qui m'a donné avec lui un rapport si avantageux et si glorieux! Il faut qu'il y ait de la proportion entre le chef et les membres; et quelle proportion, quelle alliance peut-il y avoir entre son humilité et mon orgueil? Quelle indignité, disait saint Bernard, et quelle honte, que, sous un chef couronné d'épines, les membres vivent dans le plaisir et dans les délices! Je puis bien me dire de même : Quel renversement et quelle contradiction que, sous un chef qui s'est volontairement anéanti, moi qui me reconnais pour un de ses membres, et qui dois regarder comme un insigne bonheur de l'être, je me fasse toutefois un scandale de ses anéantissements, et que je les rejette si loin de moi! N'est-ce pas le renoncer lui-même, n'est-ce pas m'en séparer? Or, dès que les membres ne communiquent plus avec le chef, ils n'en reçoivent plus de vertu, et ils tombent dans une mortelle défaillance. Voilà ce que j'ai à craindre. Dieu laisse une âme vaine languir dans la tiédeur, et ne se remplir que de frivoles idées qui l'amusent toute sa vie, plutôt qu'elles ne l'occupent.

Encore est-ce un bien qu'il en demeure là, et qu'il ne l'abandonne pas en des rencontres et sur des points plus essentiels. Quoi qu'il en soit, *le Seigneur résiste aux superbes, et c'est aux humbles qu'il donne sa grâce* (Jacob. 4). Sans l'humilité, point d'esprit chrétien; à plus forte raison, point d'esprit religieux : et par le même principe, point de progrès dans les voies de Dieu, point de commerce ni d'union avec Dieu. Je ne l'ai que trop éprouvé : veux-je l'éprouver encore? Ou plutôt, n'y dois-je pas et n'y veux-je pas apporter un prompt remède?

Conclusion. C'est vous, Seigneur, qui me l'enseignez, ce moyen si nécessaire pour guérir les maux infinis que l'orgueil m'a causés jusqu'à présent, et pour arrêter les pernicieux effets qu'il produit tous les jours jusque dans les plus saints états. Le premier de tous les péchés a été l'orgueil, et c'est de cette source empoisonnée que sont venus dans la suite tant d'autres péchés. Il n'y avait que vos humiliations, Seigneur, qui pussent les réparer; et voilà pourquoi, entrant dans le monde, vous avez commencé par vous humilier.

Votre exemple est pour moi une leçon bien sensible et bien intelligible. Tout Dieu que vous êtes, vous voulez être renfermé, comme

un enfant, dans le sein d'une vierge ; vous y voulez demeurer obscur et inconnu, et par là que m'apprenez-vous autre chose, sinon que je dois moi-même, par mon humilité, me rendre aussi petit qu'un enfant? Puis-je l'ignorer, cette excellente et divine leçon ; et par quel prétexte puis-je me défendre de la pratiquer? La gloire m'est-elle plus due qu'à vous; et mon nom, sur la terre, doit-il être plus connu que le vôtre?

Ah! Seigneur, ces pensées me confondent, et j'y trouve toute ma condamnation. Maintenant que je les ai présentes à l'esprit, j'en suis touché, et il me semble que je serais en disposition de soutenir tous les outrages et de vivre comme le dernier des hommes; mais que ces idées passent bientôt de mon souvenir, et qu'il faut peu de chose pour les effacer! De toutes les vertus, il n'en est point qui s'acquière plus difficilement qu'une sincère humilité, ni qui engage à de plus grands efforts et à de plus grands sacrifices. Du moins, mon Dieu, je sens là-dessus ma faiblesse, et je m'en humilie devant vous. Ma sensibilité est extrême, et je ne puis de moi-même la vaincre : mais aidez-moi, Seigneur; fortifiez-moi dans le dessein que vous m'inspirez, de travailler enfin à déraciner de mon cœur ce fonds d'orgueil qui m'est si naturel, et qui se répand dans toutes mes actions et toute la conduite de ma vie.

CONSIDÉRATION.

Sur l'exercice de la présence de Dieu.

De tous les exercices de la vie chrétienne et religieuse, il n'en est point où les saints se soient plus adonnés, ni qu'ils aient plus recommandé que celui de la présence de Dieu. Il est important d'en bien connaître l'obligation, l'utilité et la pratique.

Premier point. L'obligation de cet exercice est fondée sur ces deux principes de foi : Dieu est partout, et Dieu voit tout. Dieu est partout : donc je lui dois partout le respect; donc je dois partout me souvenir de la prééminence de son être et de ma dépendance. En effet, il n'y a point de lieu dans l'univers qui ne soit consacré par la présence de la majesté de Dieu; et, quelque part que je me trouve, je puis dire, aussi bien que Jacob : *Ce lieu est saint, et je ne le savais pas* (Genes. 28); ou plutôt, je n'y pensais pas. Dieu est ici, et je l'oubliais, je n'y faisais nulle attention. Ainsi, l'exercice de la présence de Dieu est l'hommage légitime et le culte que je rends à l'immensité de Dieu. Saint Augustin se l'est figurée comme un vaste océan, où toutes les créatures sont, pour ainsi dire, abîmées dans Dieu, et pénétrées de l'essence de Dieu, sans pouvoir jamais sortir hors de lui,

ni se détacher de lui, parce qu'elles lui sont présentes par la nécessité de leur être. N'est-il donc pas juste que l'homme, qui est une créature intelligente et raisonnable, se fasse un devoir de religion de lui être encore présent d'esprit et de cœur, se considérant sans cesse dans Dieu, et considérant Dieu dans soi-même, puisqu'il y a des liaisons si essentielles entre Dieu et lui?

En même temps que Dieu est partout, il voit tout, il observe tout : je dois donc, autant qu'il est en mon pouvoir, ne le perdre jamais de vue, et marcher toujours comme l'ayant pour témoin, non-seulement de mes actions, mais de mes plus secrètes intentions, ce Dieu dont la pénétration est infinie, à qui, malgré moi, je sers comme d'un continuel spectacle, et à la connaissance duquel rien ne peut se soustraire ni se dérober. *Où irai-je, Seigneur,* disait David, *pour me cacher à votre entendement divin, et où fuirai-je de devant votre face? Si je monte dans le ciel, je vous y rencontre; si je descends jusqu'aux enfers, vous y êtes présent; si je prends des ailes pour voler aux extrémités de la terre, c'est votre main qui m'y conduit. J'ai dit en moi-même : Peut-être que les ténèbres me couvriront. Mais j'ai reconnu que la nuit même la plus profonde devient toute lumineuse pour me montrer à vous : car les ténèbres, ô mon Dieu! ne sont point obscures pour vous; et la nuit, pour vous, est aussi claire que le plus grand jour* (Psal. 138). Voilà comment raisonnait ce saint roi, concluant de là l'obligation où il était de se tenir toujours en la présence de son Dieu. Pourquoi ne le conclurais-je pas moi-même et pour moi-même?

Second point. L'utilité de ce même exercice de la présence de Dieu, consiste en ce que c'est un souverain préservatif contre le péché, et de plus, une voie courte et abrégée pour arriver à la perfection.

Préservatif contre le péché, car rien n'est plus propre à me contenir dans l'ordre, que de penser : Je suis devant Dieu. Rien de plus efficace pour réprimer les mouvements de mes passions, pour me faire triompher des plus violentes tentations, pour m'empêcher de succomber dans les plus dangereuses occasions, que de me dire : Je suis en présence de mon juge, en présence de celui qui va me condamner, et qui est tout prêt à prononcer contre moi l'arrêt, si je suis assez téméraire pour commettre ce péché. Il n'y a point, dis-je, de tentation que cette réflexion ne surmonte, point d'emportement qu'elle n'arrête, point de fragilité ni de chute dont elle ne préserve. Nous ne péchons communément que parce que nous perdons la vue de Dieu; et à peine pécherions-nous jamais, si nous avions toujours Dieu présent. Pécher contre Dieu, dit saint Augustin, c'est un crime; mais pécher contre Dieu, à la vue même de Dieu, c'est un monstre, et il y aurait peu de pécheurs qui en vinssent jusque-là, s'ils étaient prévenus de ce sentiment : Dieu me regarde. Aussi est-ce le reproche que se fit à soi-même l'enfant prodigue, quand il dit, dans la douleur

et dans l'amertume de son âme : *Mon père, j'ai péché contre le ciel, et devant vous* (Luc. 15).

Voie courte et abrégée pour arriver à la perfection. C'est ce que Dieu lui-même enseignait à Abraham, lorsqu'il lui disait : *Marchez en ma présence, et vous serez parfait* (Genes. 17). Car la vraie perfection de l'homme chrétien et du religieux, est de bien faire toutes ses actions ; de ne les point faire lâchement, de les faire avec application et avec ferveur. Or, qu'y a-t-il qui puisse plus m'inspirer cette ferveur dans mes actions, plus m'animer, et corriger en moi le désordre d'une vie négligente et lâche, que la vue et la présence de Dieu? Dieu m'examine, et je l'ai continuellement pour spectateur. Avec cela puis-je être tiède et languissant dans son service, et en ce que je fais pour lui? Ajoutez que cette présence de Dieu est une source de consolations pour les âmes justes, et un soutien dans les efforts et les violences que leur coûte le soin de leur perfection. Qu'y a-t-il de plus doux que cette pensée : Dieu est avec moi ; tout Dieu qu'il est, il s'applique à moi, et est occupé de moi. Cette pensée seule n'est-elle pas plus que suffisante pour adoucir toutes les peines qui peuvent se présenter, et pour affermir dans tous les combats qu'il y a à livrer? Tel est le fruit de la présence de Dieu. *Que les justes*, dit l'Ecriture, *soient remplis d'une sainte joie* (Psal. 67) ; et comment ne le seraient-ils pas, puisqu'ils *envisagent toujours Dieu, et qu'ils sont toujours eux-mêmes sous les yeux de Dieu?*

Troisième point. Quant à la pratique, l'exercice de la présence de Dieu demande deux choses : l'une est d'éviter soigneusement tout ce qui peut être un obstacle à la présence de Dieu, et l'autre, de s'assujettir avec fidélité à tout ce qu'on sait être un moyen pour l'acquérir et pour la conserver.

En éviter les obstacles. Ce sont, par exemple, les vains amusements du siècle, certains divertissements où le cœur se répand trop au dehors, certaines joies déréglées qui dissipent l'esprit, certaines sociétés qui nous détournent de nos devoirs, certaines liaisons d'amitié qui nous attachent aux créatures jusqu'à en être tout occupés, l'excès des désirs qui nous agitent et qui nous partagent, la véhémence des passions qui nous altèrent et qui nous troublent, les conversations inutiles qui nous remplissent l'imagination de bagatelles, les soins superflus qui nous embarrassent, les occupations trop grandes et trop fréquentes qui nous accablent ; mille affaires où nous nous engageons, mille sujets de distractions que nous nous attirons. Il faut retrancher tout cela, parce que tout cela est incompatible avec la présence de Dieu. Et il est bien raisonnable, ô mon Dieu ! que j'en use ainsi? car, puisque votre divine présence est pour moi un trésor si précieux, il n'y a rien que je ne doive quitter pour le posséder, et je ne l'achèterai jamais trop cher. Heureux si, par là, je parviens à l'obtenir, et si, renonçant à tout le reste, je me trouve uni à vous par cette bienheureuse présence, qui, dès cette vie, est une félicité anticipée.

S'assujettir aux moyens d'acquérir et de conserver la présence de Dieu, tels que sont : La prière, demandant tous les jours à Dieu ce riche don, et lui disant, avec le prophète royal : *Seigneur, dirigez ma voie devant vos yeux* (Psal. 5), et faites que je ne m'éloigne jamais de votre présence. Le silence et la retraite : ayant chaque jour des heures réglées pour vaquer à Dieu, et pour se séparer du bruit et du tumulte du monde. L'ordre dans ses actions : n'en faisant aucune que par esprit d'obéissance à Dieu ; accomplissant en tout la volonté et le bon plaisir de Dieu ; cherchant Dieu jusque dans les plus indifférentes, et se le proposant pour fin ; ne considérant les créatures que comme elles doivent être considérées, c'est-à-dire, que comme les images de Dieu, que comme des miroirs qui nous représentent les perfections de Dieu : le ciel comme le palais de sa gloire, la terre comme l'escabeau de ses pieds ; les hommes comme les ministres de sa providence ; les prospérités comme les effets de sa libéralité ; les adversités comme les châtiments de sa justice. Voilà le secret de ne perdre jamais la présence de Dieu ; voilà par où saint Ignace de Loyola s'élevait sans cesse à Dieu. Il ne lui fallait que la vue d'une fleur pour le ravir hors de lui-même, et pour lui donner la plus haute idée du souverain auteur de la nature. Puissions-nous de cette sorte, selon la maxime de l'Apôtre, trouver Dieu partout et en tout.

SIXIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

De la pauvreté de Jésus-Christ dans sa Nativité.

Scitis gratiam Domini nostri Jesu Christi, quoniam propter vos egenus factus est, cum esset dives.

Vous savez quelle a été la miséricorde de notre Seigneur Jésus-Christ, qui, de lui-même, étant riche, s'est fait pauvre pour nous. (II. Cor., 8.)

Premier point. C'est dès sa naissance, que Jésus-Christ commence à exécuter le dessein qu'il avait formé de vivre et de mourir pauvre. Ce Dieu de majesté, ce souverain auteur de toutes choses, et par conséquent à qui toutes choses appartenaient, pouvait naître au milieu des richesses et dans l'abondance : il semblait même que cet état convenait davantage, non-seulement à la dignité de sa personne, mais à la fin de sa mission ; car, venant sur la terre pour attirer à lui tous les hommes et pour les soumettre à sa loi, pouvait-il mieux les engager à le suivre, que par l'éclat et la pompe d'une condition opulente? Du moins les Juifs avaient-ils conçu cette idée du Messie qu'ils attendaient, et croyaient-ils qu'il se ferait voir dans la splendeur, et qu'il les comblerait de biens temporels. Mais que les vues du

Seigneur sont différentes des nôtres, et au-dessus des nôtres ! Ce Messie, ce Désiré des nations naît enfin, mais dans la pauvreté; et pourquoi? parce qu'il voulait d'abord, par son exemple, persuader au monde cette vérité, qu'il devait ensuite nous annoncer lui-même dans son Evangile : *Bienheureux les pauvres* (Matth. 5).

Voilà donc pourquoi il se fait pauvre dès sa sainte nativité; et comme la première leçon qu'il avait à nous donner était du bonheur des pauvres, voilà le premier état où il se montre à nos yeux, et où il nous représente son adorable humanité. Exemple plus puissant que tous les discours; exemple qui nous découvre sensiblement le mérite et le prix de la pauvreté, puisqu'elle a été digne du choix d'un Dieu, et qu'il l'a préférée à toutes les richesses du siècle; exemple le plus propre à nous en inspirer, non-seulement l'estime, mais l'amour et le goût, puisque nous la voyons consacrée dans la personne de ce Dieu sauveur, qui ne s'y est réduit et qui ne l'a embrassée que pour nous.

C'est à cette pauvreté qu'il m'a spécialement appelé par sa grâce; et un avantage singulier de la profession religieuse est d'y pouvoir imiter plus parfaitement la pauvreté de Jésus-Christ. Il y a des pauvres dans le monde; mais les uns ne sont pauvres que d'effet et que par la nécessité de leur condition, sans l'être de cœur et d'affection; et les autres le sont d'affection et de cœur, sans l'être réellement et en effet. La pauvreté des premiers n'est qu'une pauvreté forcée, qu'ils déplorent et dont ils se plaignent : d'où il s'ensuit que ce n'est point la pauvreté de Jésus-Christ, laquelle a été une pauvreté volontaire. La pauvreté des seconds est une pauvreté chrétienne et agréable à Dieu : leur cœur est détaché des biens qu'ils ont dans les mains, et, selon la maxime de l'Apôtre, ils les possèdent comme s'ils ne les possédaient pas; mais ce n'est pas là néanmoins toute la pauvreté de Jésus-Christ, quelel a voulu se dépouiller de toute propriété et de toute possession.

Il n'y a, à bien parler, que le religieux qui soit le vrai imitateur de la pauvreté de son Dieu. Il est pauvre en effet, et encore plus pauvre de volonté : pauvre en effet, car il a tout quitté; encore plus pauvre de volonté, car c'est lui-même, qui, par le secours et l'inspiration d'en-haut, s'est déterminé à quitter tout, et qui serait prêt de renoncer au monde entier s'il en était maître. C'est donc en vertu de ce sacrifice, que je puis dire à Jésus-Christ comme les Apôtres : *Seigneur j'ai tout abandonné pour vous suivre* (Matth. 19); et si je suis toujours fidèle à ma vocation, c'est en récompense de ce même sacrifice que je puis attendre, de la part de Jésus-Christ, cette réponse si consolante et cette grande promesse : *Vous serez assis sur des trônes de gloire* (*Ibid.*). Avec une telle espérance, et soutenu de l'exemple de mon Sauveur, ai-je lieu de regretter ce que je lui ai sacrifié ! Dois-je même le compter pour quelque chose? dois-je le regarder comme un don que j'aie fait à Dieu, ou n'est-ce pas une grâce que Dieu m'a faite de l'agréer et de vouloir bien l'accepter? La

pauvreté où je vis ne me devient-elle pas honorable, dès que c'est celle de Jésus-Christ? ne me devient-elle pas douce et aimable, dès qu'elle me lie si étroitement à Jésus-Christ? ne me devient-elle pas infiniment chère et précieuse, dès qu'elle me donne un droit particulier au royaume de Jésus-Christ et à une félicité éternelle?

Second point. Si, d'une part, la pauvreté de mon état est plus conforme à la pauvreté de Jésus-Christ, il s'en faut bien d'ailleurs qu'il n'y ait, entre l'une et l'autre, une ressemblance entière et une pleine égalité. Pour m'en convaincre, je n'ai qu'à ouvrir les yeux et qu'à contempler cet enfant-Dieu dans l'étable où il est né : cette étable, voilà sa demeure; cette crèche, voilà son berceau; cette paille où il est couché, voilà le lit de son repos; ces misérables langes qui l'enveloppent, voilà tous ses vêtements. Est-ce qu'il n'eut besoin de rien autre chose pour se défendre du froid de la nuit, de l'extrême rigueur de la saison, de toutes les injures du temps? est-ce qu'il ne fut point sujet à toutes les infirmités de l'enfance, et qu'il ne les ressentit point? Il était homme comme nous, passible comme nous, encore même plus que nous, par la délicatesse de son corps; et ses larmes, ses cris donnaient assez à entendre ce qu'il souffrait. Mais du reste, la pauvreté n'a rien de si rigoureux qu'il n'ait voulu éprouver, et il est venu sur la terre pour en porter tout le fardeau et en soutenir toute la misère.

Saint Bernard s'adresse là-dessus aux riches du monde; et, pour leur instruction ou leur condamnation, il les invite à écouter la voix de cette étable d'un Dieu naissant, de cette crèche, de ces langes. Quoique, dans ma profession, je ne puisse être mis au nombre des riches du siècle, je ne dois pas me rendre moins attentif à cette même voix; et ce qu'elle m'annonce ne doit guère me donner moins de confusion. Elle me représente l'état pauvre de mon Sauveur; et, par un juste retour sur moi-même, elle m'engage à me comparer avec lui, c'est-à-dire, à rougir en sa présence de ma faiblesse et à la reconnaître. Car il est vrai, je mène une vie pauvre; mais dans le fond, à quoi se réduit cette pauvreté? puis-je la faire entrer en quelque comparaison avec l'étable, avec la crèche, avec ces langes usés et déchirés? Ai-je les mêmes incommodités à endurer? me suis-je vu quelquefois dans les mêmes extrémités? ai-je manqué en quelques rencontres des choses nécessaires? tout pauvre que je suis, n'ai-je pas ce qui me suffit? la religion s'est chargée d'y pourvoir. Elle ne s'est pas chargée de pourvoir au superflu ni au délicieux : ce n'est point ce que j'en ai attendu, ni ce que j'en ai dû attendre; et sans doute ce serait une étrange pauvreté que la mienne, si je prétendais l'accorder avec les délices et les superfluités. Mais, quant à ce nécessaire, dont de sages instituteurs ont jugé que je ne pouvais me passer, dont tant d'autres avant moi se sont contentés, et dont tant d'autres comme moi se contentent encore présentement, m'est-il refusé, et ne me le fournit-on pas?

En cela même j'ai cet avantage, que la religion me délivre de tous les soins temporels qui occupent une infinité de gens du monde, pour s'assurer ce nécessaire et pour se le procurer. N'est-ce pas assez pour moi? Hé! c'était bien assez pour tout ce qu'il y a eu de saints et de fervents religieux, qui m'ont précédé dans la même observance et sous la même règle. Que dis-je? c'était trop pour eux; et leur pauvreté, à les en croire, était toujours trop aisée et trop commode. Bien loin de vouloir élargir ce nécessaire et l'étendre, ils ne pensaient qu'à le resserrer autant qu'il leur était permis, afin de le proportionner davantage à l'état de Jésus-Christ et de l'en approcher de plus près. Ils ne se plaignaient que d'en être encore si éloignés. Hélas! j'en suis bien plus éloigné qu'eux; mais est-ce là le sujet de mes plaintes! O que de murmures cesseraient, que de retours de l'amour-propre seraient tout d'un coup arrêtés, si je venais à mieux comprendre que je ne l'ai compris jusques à présent, ce que c'est que d'être pauvre comme Jésus-Christ; ou plutôt, si je comprenais mieux de quelle indignité il est, dans un religieux, de se dire pauvre de Jésus-Christ, et de ne vouloir pas être pauvre comme Jésus-Christ!

Troisième point. Ou c'est Jésus-Christ qui s'est trompé dans le choix qu'il a fait d'un état pauvre, ou c'est le monde qui se trompe dans l'attachement qu'il a aux biens de la terre. Mais, Jésus-Christ étant la sagesse incréée, il est incapable de se tromper en aucune chose : d'où il faut conclure que c'est donc le monde qui est dans l'erreur et qui s'égare. Voilà comment raisonnait saint Bernard, et ce raisonnement regardait en général toutes les conditions: mais on peut bien l'appliquer en particulier à la profession religieuse.

Car, entre toutes les conditions, où est-ce qu'on se trompe le plus, si ce n'est dans la religion, dès qu'on y est attaché à ses commodités et qu'on y recherche les aises de la vie? Une âme religieuse tombe alors dans les plus grossières erreurs, et sa conduite en est toute pleine. 1° Elle se flatte de suivre Jésus-Christ pauvre, parce qu'elle marche dans la voie de la pauvreté; mais autre chose est de marcher dans la voie de la pauvreté, et d'y suivre Jésus-Christ. On l'y suit par une sainte conformité de sentiments avec lui; et quelle conformité y a-t-il entre les sentiments de ce Dieu volontairement dépouillé de tout, et ceux d'une âme qui, dans la pauvreté qu'elle professe, ne pense qu'à se ménager tout ce qu'elle peut d'accommodements et de douceurs? 2° Elle croit avoir devant Dieu le mérite de la pauvreté évangélique, quoiqu'elle n'en ait pas le véritable esprit. Car ce n'est pas l'avoir, cet esprit de pauvreté, que de ne vouloir manquer de rien, et de savoir si bien se dédommager d'un côté, de ce qu'on ne peut recevoir de l'autre. 3° Comme il arrive souvent que, malgré toute son attention et toutes ses précautions, elle n'a pas, à beaucoup près, tout ce qu'elle souhaite, il s'ensuit de là qu'elle ressent tout l'effet et toute la peine de la pauvreté, sans en retirer aucun fruit, ni en pouvoir espérer aucune récompense. 4° Après avoir abandonné peut-être de grands

biens, du moins un honnête établissement dans le monde, elle se laisse occuper de bagatelles, et n'en est pas moins possédée que les mondains le sont d'une abondante fortune. 5° D'autant plus aveugle et plus dangereusement trompée, qu'elle se persuade, en bien des occasions et sur bien des sujets où elle se donne certaines libertés, qu'il n'y va pas du salut, lorsque son vœu néanmoins s'y trouve violé, et que la conscience y est grièvement blessée.

Point de matière où l'on ait plus à craindre, même dans la religion, de se faire une fausse conscience, qu'en ce qui concerne la pauvreté. Combien de fois ai-je eu sur cela moi-même des doutes, des inquiétudes, des remords? Et si je n'en ai point eu, combien ai-je eu lieu d'en avoir? Car, me suis-je toujours appuyé sur de bons principes pour me rassurer? combien peut-être ai-je fait valoir de mauvaises excuses, que je prenais pour de bonnes raisons, parce qu'elles secondaient mes désirs? de combien de permissions me suis-je autorisé, ou extorquées, ou mal interprétées, ou trop étendues? Quoi donc! ai-je renoncé aux richesses du siècle, en vue des périls qu'elles portent avec elles, pour me jeter en d'autres embarras et en d'autres dangers, du côté même de la pauvreté religieuse? L'ai-je embrassée, cette sainte pauvreté, à condition de n'en éprouver dans la pratique aucun effet? Ai-je prétendu être de ces religieux qui, dans un sens bien opposé à celui de l'apôtre saint Paul, n'ont rien en apparence, mais réellement possèdent tout? En vérité, fallait-il pour cela sortir du monde? et après avoir fait une fois le sacrifice de tous ses biens, si je veux encore user de certaines réserves, n'ai-je point peur d'attirer sur moi la malédiction dont Dieu a menacé quiconque dérobera quelque chose de l'holocauste qui lui est offert? L'expérience a souvent confirmé la menace. Malheur, si j'en devenais moi-même un exemple!

Conclusion. Dieu, créateur du ciel et de la terre, mais que j'adore sous la forme d'un enfant, et que je vois dans la misère d'une étable et d'une crèche, Seigneur, agréez le sacrifice que je renouvelle en votre présence, de tout ce que le monde me destinait et de tout ce que j'y pouvais prétendre. Dans le sentiment qui me touche, il me semble que, par votre grâce, je serais actuellement disposé à vous sacrifier un royaume, si je le possédais, et que je n'en voudrais être maître que pour vous l'offrir.

Hélas! Seigneur, vous ne m'en demandez pas tant; et voilà l'illusion ordinaire qui nous séduit. Nous formons pour vous des souhaits que nous ne pouvons exécuter; et ce qui dépend de nous, nous vous le refusons. Car il ne s'agit point, mon Dieu, de renoncer à des royaumes ni à des empires que je n'ai pas et que je n'aurai jamais; mais ce que vous voulez de moi, c'est que, par un esprit de pauvreté, je me défasse de ceci et de cela où mon cœur est attaché, et dont je sens bien que je devrais apprendre à me passer. C'est peu de chose; mais, si je vous étais fidèle en ce peu de chose, que vous ré-

pandriez sur moi de grâces et de trésors spirituels! Et parce que j'ai toujours répugné jusques à présent à vous l'accorder, que ce peu de chose a causé de dommage à mon âme et lui en peut causer dans la suite! Voilà, Seigneur, ce que je dois vous donner, et de quoi je dois me dépouiller; voilà l'offrande que je dois porter à votre crèche. Ah! si ce peu de chose m'arrête, que serait-ce, mon Dieu, s'il était question de grandes choses! En quelque dénûment que la pauvreté religieuse me réduise, il ne sera jamais tel que le vôtre; ni jamais il ne sera comparable aux dons célestes et à l'infinie récompense que vous avez promis aux pauvres évangéliques.

DEUXIÈME MÉDITATION.

De l'obéissance de Jésus-Christ dans sa fuite en Égypte.

Humiliavit semetipsum, factus obediens.
Il s'est abaissé lui-même, et s'est fait obéissant.
(Phil., 2.)

Premier point. Quoique l'ordre que reçut Joseph, de la part du ciel et par le ministère d'un ange, de s'enfuir en Egypte avec Jésus et Marie, ne s'adressât pas immédiatement à Jésus-Christ, il le regardait néanmoins, et ne regardait même que lui. Et parce que cet enfant-Dieu avait une pleine connaissance de tout ce qui se passait, on peut considérer cette fuite, si prompte et si peu préparée, comme l'effet de son obéissance.

Ce fut dans son principe une obéissance toute sainte, puisqu'elle n'était fondée que sur une conformité parfaite de sa volonté avec la volonté de son Père, à qui seul il voulait plaire, et en qui il se confiait uniquement. Il l'envisageait, non-seulement dans cet ange envoyé d'en-haut, mais dans Joseph, à qui l'ange avait parlé, et qui devait être lui-même, en cette occasion, l'agent et le ministre de Dieu. Ce divin enfant se laissa donc conduire, et n'eut point d'autre sentiment que celui d'une soumission filiale et d'un plein abandonnement de ses intérêts entre les mains de la Providence et de ceux qu'elle avait chargés du soin de sa personne. Or, telle est l'obéissance religieuse. Rien de plus saint que les principes sur quoi elle est établie : car c'est sur l'acte de foi le plus héroïque, sur l'acte de confiance le plus excellent, et sur l'acte de charité le plus parfait.

Acte de foi le plus héroïque, puisque, pour obéir en religieux, je dois croire que l'autorité de Dieu réside dans mes supérieurs, et qu'elle leur a été communiquée par Jésus-Christ : non point, à la vérité, par Jésus-Christ en personne, ni par Jésus-Christ représenté dans son vicaire et dans toutes les puissances de l'Eglise légitimement

ordonnées; de sorte que cette communication d'autorité me doit être aussi certaine que si elle s'était faite par une apparition visible de Jésus-Christ même, et qu'il s'en fût expliqué de vive voix. Je dois croire, de plus, que m'étant soumis volontairement et de gré à cette juridiction, divine et humaine tout ensemble, c'est Dieu qui me gouverne par mes supérieurs, et que je suis obligé de leur rendre obéissance, non pas en tant que ce sont des hommes comme moi, mais en tant qu'ils me tiennent la place de Dieu, qui me déclare par leur bouche ses volontés. Et parce que cette vérité subsiste indépendamment des imperfections de ces supérieurs et de leurs faiblesses, indépendamment des contradictions de mon esprit et des répugnances de mon cœur, de là vient qu'avec tout cela le même acte de foi doit toujours subsister, et que, malgré tout ce que je découvre de défauts dans un supérieur, je dois toujours également le respecter, ou plutôt reconnaître et respecter Dieu dans lui.

Acte de confiance le plus excellent : car, à n'en juger que selon les lumières naturelles, souvent je pourrais craindre de m'égarer en suivant les vues de mes supérieurs. Mais j'obéis néanmoins, parce que j'espère que Dieu, touché de mon obéissance, leur inspirera ce qui me convient; qu'il ne permettra pas que je me perde dans l'exercice, l'emploi, le lieu où ils m'auront destiné; qu'il me délivrera de tous les dangers qui pourraient s'y rencontrer pour moi, et que, supposé même qu'ils se fussent trompés, il ne me demandera point compte de leur erreur; enfin, qu'il agréera ce que j'aurai fait, dès que je l'aurai fait par un véritable esprit de dépendance, et qu'il m'en récompensera.

Acte de charité le plus parfait, parce que le plus grand sacrifice que je puisse faire à Dieu c'est celui de ma volonté; et qu'il n'y a que le plus pur amour de Dieu, qui puisse me porter à me dépouiller ainsi de moi-même, et de ce que j'ai de plus précieux parmi les biens naturels, qui est ma liberté. Quel fonds de consolation pour une âme religieuse et soumise! quel mérite de l'obéissance! Mais, au contraire, quand je me rends difficile aux ordres de mes supérieurs, et que je veux m'y soustraire, quel renversement et quel sujet de crainte pour moi! *Ce n'est point vous* (I. Reg. 8), disait Dieu à Samuel, parlant des Juifs qui demandaient d'être gouvernés par un autre que ce prophète, *ce n'est point vous qu'ils ont rejeté : c'est moi-même.* Ainsi, en désobéissant à un supérieur, c'est à Dieu même que je désobéis, c'est contre Dieu même que je m'élève, c'est de Dieu même que je me sépare, et de volonté et d'action. Or, qu'est-ce que de désobéir à Dieu, de se révolter contre Dieu, de se séparer de Dieu?

Second point. Autant que l'obéissance de Jésus-Christ fut sainte dans son principe, autant devait-elle être pénible dans l'exécution. De quoi s'agissait-il? de quitter, dès les premiers jours de sa naissance, son propre pays, et d'être transporté dans un pays étranger; de s'exposer, tout enfant et tout faible qu'il était, aux fatigues et aux

périls d'un rude voyage; de partir dès la nuit même où l'ordre est donné à Joseph, et de se mettre en chemin sans délai, sans préparatifs, sans provisions; d'aller en Egypte, parmi un peuple infidèle et ennemi des Juifs; d'y vivre obscur et inconnu, dans une pauvreté extrême, et dans un besoin absolu de toutes choses; enfin, d'y demeurer jusqu'à ce que la Providence l'en retirât : car l'ange ne marque point pour cela d'autre temps, ni ne fixe point de terme. Quelle épreuve! et jamais l'obéissance religieuse eut-elle de pareilles difficultés à surmonter?

Cependant le père, la mère, l'enfant, toute cette sainte famille obéit. Point de retardements, point d'excuses, ni de représentations : *Incontinent Joseph se leva, prit l'enfant, et s'enfuit en Egypte* (Matth. 2). A examiner la chose selon les vues humaines, par où il ne m'est que trop ordinaire de me conduire, mille raisons devaient arrêter une obéissance si prompte et si rigoureuse. Le moyen qu'un enfant encore au berceau pût soutenir une telle marche? Comment l'emporter au milieu des ténèbres, et de tant de risques qu'il y avait à courir sur la route? Où trouver de quoi fournir à sa subsistance; et Dieu ne pouvait-il pas autrement le sauver de la persécution d'Hérode? Voilà comment on raisonne jusque dans la religion; et n'est-ce pas ainsi que j'ai raisonné moi-même sur mille sujets où il n'était pas question, à beaucoup près, pour accomplir ma règle et pour satisfaire à ce qu'exigeaient des personnes supérieures, de prendre autant sur moi, ni de me faire la même violence? Le moindre effort m'étonne, le moindre obstacle me retient; tout me devient impossible, et j'ai toujours des prétextes à alléguer, ou de faiblesse, d'incommodité, d'infirmité, ou d'opposition naturelle et d'aversion, ou de quelque sorte que ce soit. Que là-dessus un supérieur ne se rende pas à mes remontrances, et qu'il ne croie pas devoir m'écouter, c'est assez pour me rejeter dans le trouble et pour m'indisposer contre lui. Je le regarde comme un homme intraitable; et sa fermeté, toute sage qu'elle peut être, me paraît rigueur outrée et dureté. Ne m'en suis-je pas expliqué bien des fois en ces termes, ou du moins ne l'ai-je pas ainsi pensé?

Ce qu'il y a de plus étrange, et ce que je ne puis trop de fois me reprocher à moi-même, ni trop reconnaître à ma condamnation, c'est que la plupart des choses sur lesquelles je murmure avec plus d'amertume, et contre lesquelles je me récrie plus hautement, ne me paraissent insoutenables que dès qu'elles me sont enjointes par l'obéissance. Du moment qu'on les laisserait à ma liberté, je ne les trouverais plus au-dessus de mes forces, et je n'en aurais plus tant d'éloignement. Si je veux me juger de bonne foi, tel est l'état de mon cœur; et c'est ce que j'ai pu remarquer dans une infinité de rencontres. Qu'un véritable esprit d'obéissance me faciliterait de devoirs, et qu'il me les adoucirait même! car voilà ce qui me manque. Avec cet esprit obéissant, il n'y a point de victoire, selon la parole de l'Ecriture, que je ne fusse en état de remporter; mais, sans ce même

esprit, il n'y a rien de si léger qui ne me semble un joug insupportable.

Quand le Fils de Dieu obéissait à son Père en s'éloignant de sa patrie, et se retirant chez les idolâtres, il était dès-lors, selon la préparation de son cœur, *obéissant jusqu'à la mort de la croix* (Phil. 2) : c'est-à-dire, que dès-lors il était disposé à être un jour crucifié, et à mourir par obéissance. Voilà, si mon obéissance est aussi parfaite qu'elle devrait l'être, la disposition où elle me doit mettre. Il ne s'agit point actuellement d'endurer la mort pour me soumettre à l'obéissance, puisque je n'en ai pas l'occasion. Mais ce que je ne puis faire maintenant, faute d'occasion, je dois toujours être prêt à le faire si elle se présentait. Or, ai-je lieu de croire que je sois ainsi préparé, lorsque l'obéissance, dans les plus petites choses, me fait tant de peine? J'ai bonne grâce de me plaindre des ordres qu'on me donne et des règles qu'on m'impose : ai-je obéi jusqu'au prix de mon sang, jusqu'au sacrifice de ma vie?

Troisième point. L'obéissance de Jésus-Christ fut bien récompensée par les merveilleux effets qu'elle produisit. Jamais il n'en fut de plus salutaire. 1° Ce divin Sauveur porta avec lui ces grâces de salut qui sanctifièrent l'Egypte, et se répandirent, dans la suite des années, sur tant de solitaires et de pénitents, dont les déserts furent remplis, et dont la vie angélique a fait l'édification et l'admiration de tout le monde chrétien. 2° Sa fuite le préserva de la fureur d'Hérode, et le déroba à la violence de ce persécuteur, qui cherchait à le perdre; tellement que, malgré toutes les mesures de ce roi barbare et impie, il échappa, par son obéissance, à cet horrible massacre où Hérode, parmi tant d'innocents, prétendait l'envelopper.

Si je comprenais tous les avantages de l'obéissance religieuse, bien loin de regarder la sujétion où elle me réduit comme un joug pesant, et de m'en plaindre, je m'y soumettrais avec joie, et je ne voudrais rien faire qu'elle n'eût réglé et ordonné. C'est cette obéissance religieuse, qui relève toutes nos actions, même les plus indifférentes. Quoi que je fasse, dès que je le fais par obéissance, fût-ce la chose la plus basse en elle-même et la plus servile, mon obéissance la consacre, et lui donne un caractère particulier de sainteté. C'est cette même obéissance religieuse, qui attire sur nous les grâces de Dieu. Du moment que j'agis par l'ordre du Seigneur, ce que je fais est proprement son œuvre; et par là il se trouve engagé à m'accorder son secours et à récompenser ma fidélité. De là vient que les entreprises où nous sommes employés par l'obéissance, sont communément celles que Dieu bénit davantage, et qui réussissent le mieux, soit pour l'édification et le bien du prochain, soit pour notre propre avancement et notre propre consolation.

C'est encore cette obéissance religieuse qui nous préserve du plus dangereux ennemi que nous ayons à craindre dans la voie du salut et de la perfection, qui est notre volonté propre. Comme c'est une vo-

lonté aveugle et portée par sa pente naturelle au relâchement, il lui faut un guide qui la conduise et un frein qui la retienne. Or, l'obéissance lui sert de l'un et de l'autre, en la tenant étroitement liée à la volonté divine. Sous la conduite et la direction de cette volonté de Dieu, toujours droite et toujours sainte, je suis en sûreté, parce que je ne puis m'égarer, tant que je marche dans le chemin où Dieu m'appelle et qu'il m'a lui-même marqué. Aussi n'y a-t-il point de vertu moins suspecte ni plus solide, que celle qui est fondée sur l'obéissance; mais toute vertu qui s'en écarte, n'est plus qu'une vertu apparente, et qu'une illusion.

Sont-ce là les avantages dont je suis touché, et que je me propose dans l'obéissance que je rends à mes supérieurs, ou que je reconnais devoir leur rendre? S'ils disposent de moi d'une manière conforme à mes vues et à mes désirs ; et si, dans les réglements qu'ils font et les ministères où ils m'emploient, je trouve de quoi flatter ma vanité et de quoi contenter mon amour-propre, voilà par où l'obéissance me plaît. Mais qu'elle n'ait point d'autre bien pour moi que de m'éprouver et de me perfectionner selon Dieu et selon mon état; que je n'aie point d'autre fruit à en retirer que d'acquérir devant Dieu de nouveaux mérites, et de me procurer de sa part une plus grande abondance de grâces toutes spirituelles ; que je n'y voie qu'une occasion favorable et un moyen très-efficace de rompre ma volonté, de l'assujettir et de me mettre en garde contre ses erreurs et ses égarements : c'est à quoi je suis peu sensible, et ce qui ne fait guère d'impression sur mon cœur. Qu'est-ce néanmoins que toute mon obéissance, si ce n'est pas là ce qui l'anime? Que me sert-il d'en avoir fait le vœu, et l'ai-je dû faire par d'autres motifs que ceux là ? Quand j'y chercherai de pareils avantages, je les y trouverai; mais dès que j'y chercherai toute autre chose, par un juste châtiment de Dieu, je n'y trouverai point ce que je cherche, et souvent n'y trouverai-je que des sujets de peine, et des occasions de péché que je ne cherchais pas.

Conclusion. C'est par une providence toute spéciale sur moi, mon Dieu, que vous voulez prendre soin de toute la disposition de ma vie, et me déclarer sur chaque chose, par l'organe de mes supérieurs, vos divines volontés. Soit que vous me parliez immédiatement, ou que vous me parliez par eux, c'est toujours vous, Seigneur, qui me parlez, et vous qui me conduisez. Or, qui peut mieux me conduire que vous, et à qui puis-je plus sûrement me confier qu'à vous-même?

C'est donc, mon Dieu, sous votre conduite que je viens me ranger tout de nouveau ; mais, pour me confirmer dans cette voie de l'obéissance où je veux désormais rentrer, et d'où je ne veux plus sortir, donnez-moi, Seigneur, toute la simplicité et toute la docilité des enfants. Toute leur simplicité dans l'esprit, et toute leur docilité dans le cœur : car voilà le modèle que vous nous avez proposé dans votre Evangile, et sur lequel nous devons nous former. Avec cette simplicité d'un enfant, je ne raisonnerai plus tant sur ce qui me sera com-

mandé; j'obéirai, et je vous laisserai examiner les vues et les intentions des personnes à qui j'obéis. Avec cette docilité d'un enfant, je n'aurai plus tant de difficultés à opposer, ni tant de représentations à faire sur ce qu'on souhaitera de moi. Quand même, dans le secret de mon cœur, j'aurais peine à l'approuver, j'agirai toutefois sans murmure, et je me tiendrai dans le respect et dans le silence.

Peut-être la prudence de la chair me fera-t-elle entendre que, de se rendre si dépendant, c'est s'exposer dans une maison à être chargé de tout ce qu'il y a de plus difficile et de plus pénible. Mais, quoi que ce soit, Seigneur, que m'importe, pourvu que mon obéissance vous honore, qu'elle me maintienne dans une sainte paix, qu'elle contribue à la satisfaction de ceux que vous avez établis pour me gouverner en votre nom, qu'elle serve à l'édification et au bon ordre de la communauté, qu'elle me porte à vous, et qu'elle m'y attache? A une âme obéissante et vraiment religieuse, tout est égal, ô mon Dieu! dès que vous l'agréez, et que vous daignez nous en tenir compte.

TROISIÈME MÉDITATION.

De la vie cachée de Jésus-Christ jusqu'au temps de sa prédication.

Et descendit cum illis, et venit Nazareth, et erat subditus illis.
S'étant mis en chemin avec Marie et Joseph, il alla à Nazareth, et il leur était soumis. (Luc, ch 2.)

Premier point. Voici sans doute un des plus grands mystères de la vie de Jésus-Christ; et quelque obscur que ce mystère puisse être, je ne dois pas moins l'admirer que ceux qui ont le plus éclaté aux yeux des hommes. C'est la retraite où vécut ce divin Maître, jusqu'au temps de sa prédication. Cet Homme-Dieu, qui était rempli de tous les trésors de la sagesse et de la science; qui possédait, dans un suprême degré, tous les dons de la nature et de la grâce; qui pouvait briller dans le monde, et s'attirer l'estime et la vénération de tous les peuples : cet Homme-Dieu qui, jusqu'à l'âge de trente ans, eût pu opérer tant d'œuvres merveilleuses pour la gloire de son Père, s'il eût pris soin de se faire connaître; qui eût pu convertir tous les pécheurs, tous les idolâtres, et répandre l'Evangile par toute la terre : cet Homme-Dieu, qui n'était même envoyé que pour cela, et qui, pour cela seul, était descendu du ciel, s'est réduit toutefois à une vie cachée; et de trente-trois ans qu'il avait à demeurer parmi nous, en a passé trente, dans le silence et la solitude, et n'en a réservé que trois pour se produire en public, et pour annoncer le royaume de Dieu.

Qu'a-t-il fait durant ces trente ans d'une vie particulière et retirée?

Il était soumis à Marie et à Joseph (Luc. 2) : voilà ce qu'on nous en a dit. Nous ne savons rien de tout le reste, et il a voulu l'ensevelir dans les ténèbres, en sorte qu'il n'y eût que Dieu qui en fût témoin. Conduite qui semble d'abord bien surprenante, mais dont le secret néanmoins n'est pas difficile à découvrir. Il a prétendu par là réprimer en nous ce désir de paraître, qui nous est si naturel, et qui cause tant de désordres dans les maisons religieuses. Il n'est pas possible qu'un religieux soit solidement à Dieu, si c'est un homme tout extérieur : et rien n'était plus capable de modérer cet empressement de se montrer au monde et de s'y distinguer, que l'exemple d'un Dieu solitaire et volontairement ignoré du monde.

Car cet exemple m'ôte tous les prétextes que je pourrais avoir, et que l'amour-propre sait si adroitement nous suggérer, en nous persuadant qu'il y va de la gloire de Dieu, et que le salut du prochain y est engagé; que c'est une nécessité, en telles et telles conjonctures; que la bienséance le veut ainsi, que cela sert à entretenir la charité, qu'il faut de la société dans la vie, qu'une si grande retraite nous rend inutiles et nous empêche de faire valoir les talents que nous avons reçus. Spécieuses raisons ; mais dont je voudrais en vain m'autoriser. Suis-je plus en état que Jésus-Christ de contribuer à la gloire de Dieu ? Dois-je plus m'intéresser que lui au salut du prochain ? Le monde a-t-il plus besoin de moi, et y suis-je plus nécessaire ? connais-je mieux ce qui convient et ce qui ne convient pas ? ai-je plus de zèle pour l'entretien de la société et de la charité ? ai-je des talents plus relevés, et dont il y ait plus de fruits à espérer ? Ame vaine, apprends à te détromper et à te confondre. Au lieu de ces maximes que m'inspire, jusque dans la religion, un esprit mondain, mon Sauveur est venu m'enseigner une route toute contraire, et à laquelle je dois m'en tenir : c'est d'aimer à être inconnu, à être oublié, à être délaissé, et délaissé même, non-seulement du reste des hommes, mais de la communauté où je vis ; n'y étant chargé d'aucun autre emploi que de l'observation de ma règle, et n'y entrant dans aucune affaire, bien loin de m'embarrasser et de m'intriguer dans les affaires du siècle.

Telle doit être ma disposition, sans préjudice néanmoins de l'obéissance que je dois à mes supérieurs. S'ils veulent se servir de moi, soit au dedans, soit au dehors, il faut leur obéir, et m'acquitter le plus parfaitement que je pourrai des ministères où ils me destineront. Mais quand j'agirai de la sorte, et quand surtout je ne me produirai au dehors que lorsque mes supérieurs me l'ordonneront, et qu'autant qu'ils me l'ordonneront, j'y paraîtrai beaucoup moins; et y paraissant moins, Dieu n'en sera que plus glorifié, le monde que plus édifié, les bienséances de mon état que mieux gardées, et toutes mes fonctions que plus fidèlement et plus saintement exercées. Je n'ai donc qu'à attendre en paix les ordres de la Providence; et tant qu'elle me permettra de rester dans l'obscurité, je dois m'en réjouir, chérir ma retraite, et dire comme le prophète royal : *J'ai choisi d'être abject et le dernier dans la maison de mon Dieu* (Psal. 83).

SECOND POINT. Quelles étaient les occupations de Jésus-Christ dans sa vie cachée? Si nous en jugeons par les apparences, ce n'étaient que des occupations basses en elles-mêmes, communes et serviles. Il travaillait avec Joseph, il partageait avec Marie les soins nécessaires pour le bon ordre de cette sainte famille, il exécutait ponctuellement ce que l'un et l'autre lui prescrivait, sans rien omettre ni rien négliger des moindres offices. Qu'était-ce là pour le Messie, pour l'envoyé de Dieu, pour le Fils unique de Dieu? Or Dieu, cependant, tirait autant de gloire de ces actions, que de tout ce que ce Sauveur des hommes devait faire dans la suite de plus grand. Dieu les agréait, et le voyant adonné à de tels exercices, il disait déjà de lui, quoiqu'avec moins de solennité et moins d'éclat qu'au jour de son baptême : *Voilà mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances* (Matth. 3). Pourquoi cela? parce qu'en toutes ces actions, Jésus-Christ se conformait au bon plaisir de son Père; parce que toutes ces actions étaient animées d'un esprit intérieur, et relevées par des vues toutes divines. De là vient qu'elles étaient si méritoires devant Dieu, et si agréables à ses yeux.

Il y avait en ce temps-là des princes sur la terre et des empereurs. Il y avait de fameux conquérants, qui remplissaient le monde de leur nom et du bruit de leurs actions héroïques. On parlait de leurs desseins, de leurs entreprises, de leurs faits mémorables. On les publiait partout, et on les exaltait : mais, dans l'estime de Dieu, ce n'était rien; et n'en étant ni le principe, ni la fin, il n'y avait nul égard. Au contraire, on ne parlait point de Jésus-Christ, on ne le connaissait point, on ne savait ni son nom, ni sa naissance, ni sa demeure, ni comment il vivait, ni à quoi il s'employait; il était dans un coin de la Judée comme s'il n'y eût point été : mais Dieu tenait ses regards sans cesse attachés sur lui, et n'en retirait pas un moment les yeux. C'était un objet digne de l'attention de tout le ciel, et il ne faisait pas une action qui ne fût d'un prix infini.

Quel soutien et quel sujet de confiance pour une personne religieuse qui, dans son état, n'est employée qu'à des exercices dont le monde ne tient nul compte! Souvent même sont-ce les dernières fonctions d'une maison, et les plus humiliantes. Mais ce qui la console, et ce qui est en effet bien consolant pour elle, c'est la parole de l'Apôtre qu'elle s'applique à elle-même : *Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu* (Coloss. 3). Car, dès que c'est une vie cachée en Dieu, c'est une vie selon le gré de Dieu, par conséquent une vie toute sainte; et puisque c'est une vie cachée avec Jésus-Christ, c'est donc une vie toute conforme à la vie de Jésus-Christ, à son esprit et à ses sentiments. Or, quelle vie est plus à souhaiter pour moi, que celle qui m'unit de la sorte à mon Dieu, et qui me donne des rapports si étroits avec mon Sauveur et mon modèle? C'est là proprement la vie intérieure; et, dans une telle vie, y a-t-il rien de si vil en apparence et de si méprisable, que je ne doive estimer au-dessus de tout? Ce serait bien dégénérer de ma profession,

si je réglais autrement l'estime que je fais des choses, que par la sainteté qui y est attachée, et par la volonté de Dieu que j'y accomplis. Avec l'un et l'autre, tout est d'une valeur inestimable, tout est grand.

Troisième point. De quel repos était accompagnée la retraite de Jésus-Christ, et quelle paix n'y goûtait-il pas? Inconnu au monde, il n'était point exposé à ses discours, ni sujet à ses contradictions. Dans l'étroite enceinte d'une maison pauvre où il se tenait renfermé, et où il se bornait à son travail, il n'avait point de part à tous les mouvements qui agitaient le reste des hommes; il jouissait tranquillement du silence et du calme de sa solitude; et s'il s'entretenait, c'était dans le secret de son âme, avec son Père, dont il recevait les plus sensibles et les plus douces communications.

De tous les biens que nous pouvons désirer sur la terre, il est constant qu'un des plus précieux, c'est la paix; mais il n'est pas moins certain que de tous les moyens pour acquérir cette paix, ou intérieure, ou extérieure, un des plus assurés, c'est une vie retirée et cachée. Le monde est comme une mer orageuse; au lieu que la retraite est comme un port et un asile où l'on est à couvert de tous les orages. Voilà par où les gens du monde estiment eux-mêmes la profession religieuse; et voilà ce qui leur fait dire en tant de rencontres, qu'un bon religieux, une bonne religieuse, sont mille fois plus contents dans leur cellule, qu'on ne l'est dans le tumulte et les embarras du siècle.

Les plus mondains le disent, et, en cela, ils disent encore plus vrai que peut-être ils ne le pensent. Mais ils le diraient bien autrement, s'ils avaient en effet connu, par quelque épreuve, les douceurs solides que goûte une âme accoutumée à vivre seule, et qui sait se borner à cette vie particulière. Elle a ses occupations, qui lui ont été marquées par l'obéissance, ou qu'elle s'est tracées elle-même. Ce ne sont point des fonctions d'éclat, et c'est par là justement qu'elles lui plaisent davantage. Elle s'en acquitte avec fidélité; mais, du reste, sans vouloir s'ingérer en aucune autre chose. Ainsi, elle est peu troublée de tout ce qui se passe dans le monde, et de mille événements qui sont, pour tant d'autres, une source d'inquiétudes et de chagrins. Souvent même n'en est-elle pas instruite, ni ne veut-elle pas s'en instruire. Et comment s'inquiéterait-elle de tout ce qui arrive au dehors, puisqu'à peine elle sait une partie de ce qui se fait auprès d'elle et dans l'intérieur de la communauté? Dès que les choses ne la regardent point, et qu'il ne s'agit ni de la charité, ni du bien commun de la maison, elle ne s'informe de rien, ni ne s'entremet en rien : car la retraite religieuse va jusque-là.

Ah! que de religieux auraient mené dans leur état, et y mèneraient une vie paisible, s'ils avaient pris de bonne heure cet esprit de retraite, et s'ils savaient se renfermer dans eux-mêmes! Mais il semble que nous nous soyons à charge à nous-mêmes, et que nous ne puissions demeurer avec nous-mêmes. On veut se mêler de tout. Pour

cela il faut se trouver partout. Si l'on est arrêté, c'est une peine, et si l'on peut suivre son impétuosité naturelle, et aller où elle nous emporte, c'est encore le principe d'un plus grand mal. Car il n'est pas possible que la diversité des objets, que les différents intérêts où l'on entre, n'excitent bien des désirs et bien des passions dont la paix du cœur est altérée. La clôture et la cellule s'adoucissent à mesure qu'on les garde ; mais c'est en les quittant trop souvent et trop longtemps, qu'on se les rend insupportables. Il y faut néanmoins revenir ; et voilà ce qui cause les dégoûts et les ennuis. N'est-ce pas peut-être ce qui m'en a causé une infinité à moi-même? Pourquoi, sur la terre, chercher si loin mon bonheur, et hors de moi, lorsqu'avec Dieu, et avec sa grâce, je puis le trouver dans moi et au milieu de moi?

Conclusion. Soyez éternellement béni, Seigneur, de la miséricorde que vous m'avez faite, en me retirant dans votre maison. Ce n'est pas seulement, pour la vie future et pour mon salut, un lieu de sûreté ; mais c'est, pour tout le cours de cette vie présente, une demeure de paix. Il est vrai, Seigneur, qu'il y faut avoir un certain attrait et un certain goût ; et ce goût de la retraite n'est pas une des moindres grâces que puisse recevoir de vous une âme religieuse. Vous me l'accorderez, cette grâce, puisque je vous la demande, et que vous savez combien elle m'est nécessaire.

Détachez mon cœur de tous les vains amusements qui peuvent le distraire et le dissiper, et qui ne l'ont en effet que trop dissipé et que trop distrait jusqu'à cette heure. Faites-le rentrer au dedans de lui-même, et inspirez-lui cet esprit intérieur, qui seul est capable de le tenir dans le recueillement et dans le calme. Toute autre chose où je voudrais établir mon repos en ce monde, peut me manquer ; mais ma retraite ne me manquera point, et ce sera toujours ma ressource et mon refuge.

Vous surtout, mon Dieu, vous ne me manquerez point dans la vie la plus obscure et la plus cachée. Je vous y trouverai, et qu'ai-je à souhaiter de plus? C'est là que l'âme s'entretient avec vous, qu'elle vous parle et qu'elle vous entend, qu'elle vous possède et qu'elle vous goûte. Mais vous n'êtes point dans le bruit : du moins vous ne vous y faites guère connaître, ni guère sentir. O mon Dieu! où serais-je bien sans vous, et où puis-je être mal avec vous? Que m'importe d'être connu du monde, honoré dans le monde, ou de ne l'être pas, si je vous ai toujours pour témoin, et si vous m'honorez de votre présence? Vous seul me tiendrez lieu de toutes choses ; et, dans mon obscurité et mes ténèbres, je serai plus en état de vous dire sans cesse, avec la même consolation que vous le disait un de vos plus fidèles serviteurs : *Mon Dieu et mon tout.*

CONSIDÉRATION.

Sur les Conversations avec le prochain.

Il y a peu d'ordres religieux où tout commerce avec le prochain soit absolument interdit. Dans la profession religieuse, comme ailleurs, on a certaines heures où l'on peut converser ensemble; et il n'est point même défendu d'avoir quelques connaissances au dehors, ni de les entretenir. Mais il est vrai, du reste, que, dans les conversations avec le prochain, il se glisse bien des abus où nous tombons très-communément, et dont nous ne pouvons mieux nous garantir que par trois règles générales, qui sont pour nous d'une extrême conséquence : la première, que nos conversations soient toujours accompagnées d'une modestie religieuse, et d'une sage retenue; la seconde, qu'elles soient solides et utiles; et la troisième, que la charité y règne, et qu'elle en éloigne tout ce qui est contraire à l'esprit d'union et de paix.

Premier point. Conversations accompagnées d'une sage retenue et d'une modestie religieuse. Car de même qu'il y a, pour les personnes du monde, des bienséances du monde, il y a, pour les religieux, des bienséances religieuses; et, par rapport à la manière de converser, il est constant que mille choses où l'on ne trouve point à dire dans un homme du monde, deviennent peu séantes dans un religieux, et sont même tout à fait répréhensibles. C'est donc particulièrement aux religieux que convient l'avis de l'Apôtre, lorsqu'il disait aux premiers fidèles : *Faites voir en tout votre modestie* (Philip. 4). Elle paraît dans l'air, dans le maintien, dans le geste, dans le ton de la voix, dans les termes et dans les expressions, dans tout l'extérieur. Ce n'est pas qu'elle ait rien d'affecté ni de trop étudié : l'affectation n'est bonne nulle part. Mais, sans aucune contrainte ni aucune gêne, elle évite certains airs trop évaporés, certains mouvements trop précipités, certains gestes trop peu mesurés, certains éclats de voix trop élevés, certaines paroles et certaines expressions trop familières, surtout avec des séculiers.

C'est une erreur dont se laissent prévenir bien des religieux, de se persuader que, par des conversations toujours enjouées et peu réservées, ils se rendent plus agréables au monde, et s'en attirent plus aisément l'estime et la confiance. Le monde est, au contraire, le censeur le plus éclairé et le plus sévère que les personnes religieuses aient à craindre. Il sait parfaitement quelles mesures elles doivent garder, et quels égards elles doivent avoir à la sainteté de leur profession. Il y fait une réflexion particulière; et, tout libertin,

tout déréglé qu'il est, il exige de leur part une régularité et une circonspection qu'il porte même quelquefois jusqu'au scrupule.

Ainsi, dans les entretiens d'un religieux, le monde veut voir de la gravité, du recueillement, de la modération, de la discrétion, de la sagesse; et s'il en rencontre quelqu'un où il remarque tous ces caractères, c'est de celui-là qu'il s'édifie, et en celui-là qu'il se confie. Tout autre ne lui est bon que pour l'amusement. On peut dire même qu'il n'est presque bon à rien autre chose dans l'intérieur d'une communauté. On le laisse parler et discourir tant qu'il lui plait, et comme il lui plait; mais ses discours, souvent sans ordre et sans règle, font peu d'mpression, et l'on n'y donne qu'une attention très-légère.

Selon la maxime ordinaire, la bouche parle de l'abondance du cœur, et c'est encore une vérité, que le cœur se répand par la bouche. De là donc on peut conclure d'une personne religieuse trop vive et trop mondaine dans ses façons de parler, qu'elle est déjà fort dissipée au dedans d'elle-même, et que, dans la suite, elle ne fera que se dissiper toujours davantage. Une âme recueillie, et qui porte partout la présence et la vue de Dieu, ne s'abandonne point de la sorte à ses vivacités naturelles. Elle est honnête et affable; mais sans s'épancher tant au dehors, ni entrer en de si grandes agitations : elle n'est ni sauvage ni mélancolique; mais, au milieu de sa joie, et dans les démonstrations qu'elle en donne, elle ne perd rien de tout le sérieux qui la doit tempérer : elle ne demeure point dans un triste et morne silence; mais elle ne cherche point aussi à tenir seule la conversation, ni à maîtriser tous ceux avec qui elle traite; elle dit simplement ce qu'elle pense, et laisse à chacun le loisir de s'expliquer à son tour, n'interrompant jamais, et toujours plus prête à écouter qu'à se faire entendre. Qu'on éviterait de fautes dans la société, si l'on se formai s ır ce modèle, et si l'on ne s'écartait jamais du respect chrétien et religieux qu'on se doit les uns aux autres!

Second point. Conversations solides et utiles. Ce n'est pas à dire qu'elles doivent toujours rouler sur des matières spirituelles et de pure piété. Cela serait à souhaiter parmi des religieux; mais, après tout, comme la religion accorde quelques heures d'entretiens pour récréer l'esprit et pour le relâcher, elle donne là-dessus un peu plus de liberté; et ne défend point de mêler dans la conversation des sujets moins relevés et moins importants. C'est une tolérance raisonnable et très-convenable.

Mais, ce qui ne conviendrait en aucune sorte, ce serait, 1° qu'entre des personnes religieuses, on ne s'entretint ordinairement que de bagatelles, et qu'on employât des temps considérables en de puérils et de vains discours; 2° qu'on ne parlât que des affaires du monde, et de ce qui s'y passe; qu'on ne s'assemblât que pour contenter sur cela sa curiosité, et pour entendre le récit de tous les bruits qui courent, et de toutes les nouvelles qui se répandent; 3° qu'aux heures

même où le silence est ordonné, on se réunît plusieurs ensemble en des lieux particuliers, et contre la règle, pour se rapporter mutuellement tout ce qui se fait dans une communauté, et pour en raisonner fort inutilement; 4° que dans toutes ces conversations, soit particulières, soit publiques, on ne dît pas, peut-être, un mot de Dieu, ni qui pût porter à Dieu; mais qu'on n'y débitât que des maximes toutes conformes à l'esprit du monde et à ses sentiments; 5° qu'on laissât tomber l'entretien dès que quelqu'un commencerait à le tourner sur les choses du ciel, et à y jeter quelques paroles d'édification; qu'on en conçut du dédain, et qu'on en témoignât du dégoût et de l'ennui. Voilà, encore une fois, ce qui ne peut s'accorder avec la sainteté de l'état religieux.

Quand, après une conversation où l'on ne s'est rempli l'esprit que d'idées frivoles, on se trouve devant Dieu et dans la prière, sans goût, sans onction, sans attention, y a-t-il lieu d'en être surpris? Une bonne réflexion qu'on eût entendue dans un entretien plus solide, eût nourri l'âme, et eût allumé toute sa ferveur : car souvent il n'en faut pas davantage. Ces deux disciples à qui Jésus-Christ ressuscité se joignit sur le chemin d'Emmaüs, se sentaient tout brûlants de zèle, pendant qu'il conversait avec eux et qu'il leur expliquait les divines Ecritures. Mais que remporte-t-on de la plupart des conversations? un cœur vide, une imagination égarée, beaucoup d'indifférence et de sécheresse dans le service de Dieu. Il n'y a que trop de personnes religieuses qui pourraient en rendre témoignage.

Ce qui paraît encore plus à déplorer, c'est que des religieux aient quelquefois de longs entretiens, même avec des séculiers, sans jamais leur rien dire des vérités du christianisme, ni qui regarde le salut. On craint de les rebuter par ces sortes de discours, et qu'ils n'en fussent bientôt fatigués. Il est vrai qu'il y faut de la prudence, et qu'on ne doit pas faire de la conversation une prédication perpétuelle. Mais d'ailleurs trois choses sont certaines. 1° Les séculiers ne se rebutent point si aisément qu'on le pense, de ce que leur dit une personne religieuse, pour les édifier et leur inspirer des sentiments chrétiens. Si c'était un homme engagé comme eux dans le monde qui leur tînt de pareils discours, peut-être en seraient-ils étonnés et en feraient-ils quelques railleries; mais ils ne reçoivent pas de même ce qui vient de la bouche d'un religieux : ils y font plus d'attention; et ils n'en ont que plus de respect pour lui, voyant qu'il parle conformément à son état, et qu'il s'acquitte en cela de son devoir. 2° Non-seulement ils ne s'en rebutent point; mais plusieurs même en sont touchés : ils s'y affectionnent et en profitent; et s'ils avaient à se scandaliser, ce serait plutôt qu'un homme aussi étroitement dévoué à Dieu que l'est un religieux par sa profession, ne les fît jamais souvenir de leurs obligations envers ce premier Maître, et du soin qu'ils doivent prendre de le servir et de se sauver. 3° Enfin, supposé que de semblables conversations ne les accommodent pas, ce qui s'ensuivra de là, c'est qu'on les verra moins; et c'était l'excellent principe de saint

Ignace de Loyola. Ou les gens du monde, disait-il, m'écouteront volontiers quand je leur parlerai sur des sujets édifiants, et alors Dieu en sera glorifié, et j'aurai ce que je demande : ou, dégoûtés de telles matières, ils s'éloigneront de moi, et alors ils me feront moins perdre de temps, et j'en irai moins perdre avec eux.

Et qu'est-il nécessaire, en effet, d'être tant dans le monde et avec le monde, si toutes les visites qu'on lui rend, ou qu'on en reçoit, ne contribuent ni à sa sanctification, ni à la nôtre? est-ce à cela que des personnes religieuses doivent passer presque toutes leurs journées? Autant, et beaucoup mieux, vaudrait-il demeurer dans la retraite, et, selon l'expression de Jésus-Christ, *laisser les morts ensevelir leurs morts* (Matth. 8). Les apôtres parcouraient le monde, mais pour y enseigner, pour y catéchiser, pour y annoncer le royaume de Dieu. Voir autrement le monde, c'est, malgré le renoncement qu'on a fait au monde, être encore tout mondain, et plus, peut-être, qu'on ne l'eût été dans le monde même.

Troisième point. Conversations charitables et sans offense de personne. Le Sage a dit en général : Que celui qui ne pèche point dans ses paroles, est un homme parfait; mais on peut dire, en particulier, au regard de la charité, que c'est une grande perfection, et une vertu bien rare, de ne la blesser jamais dans les entretiens. Car voilà, dans les maisons même religieuses, le plus commun et le plus dangereux écueil qu'elle ait à craindre. Elle s'y trouve altérée en diverses manières, dont les plus ordinaires sont :

1° Les impatiences naturelles et les chagrins de certains esprits colères et brusques, qui ne savent s'exprimer sur rien en des termes de douceur. On ne peut presque leur parler, sans s'exposer à une réponse désagréable; et l'on a beau prendre toutes les précautions possibles, il y a toujours de leur part quelque rebut à essuyer.

2° Les contestations qui naissent, et les disputes où l'on s'échauffe de part et d'autre. Cela vient surtout de deux sortes de caractères très-fâcheux dans le commerce de la vie : les premiers sont contredisants, et les seconds sont opiniâtres. D'où il arrive que les uns, par un esprit de contradiction, formant toujours des difficultés sur ce qu'on leur dit, et les autres, par un esprit d'opiniâtreté, ne voulant jamais céder, ni reconnaître qu'ils se soient trompés, on s'échappe en bien des paroles dont les cœurs sont piqués et ulcérés.

3° Les railleries, soit qu'on soit trop libre à les faire, ou qu'on soit trop délicat à s'en offenser. Car il y a des esprits d'une telle faiblesse, qu'il ne faut qu'un mot pour les choquer : comme il y en a aussi qui se laissent tellement aller à une envie démesurée de railler de toutes choses et de quiconque, qu'ils le font sans ménagement et sans égard. Pourvu qu'ils se contentent, ils n'examinent rien davantage, et ne s'inquiètent guère si quelqu'un en a de la peine. Cette peine toutefois n'est que trop réelle; et quoiqu'elle puisse être mal fondée, et que souvent, dans celui qui la ressent, ce ne soit que l'effet d'une trop

grande sensibilité, il y faudrait néanmoins prendre garde : et non-seulement la charité religieuse, mais la seule humanité le demanderait. Bien loin de cela, on prend plaisir à se jouer d'une personne; on en fait tout le sujet de l'entretien, et, à ses dépens, on se donne une récréation et un divertissement peu sortable.

4° Les jugements et les murmures, ou contre des supérieurs, ou contre ceux qui se trouvent chargés de quelque office dans la communauté, ou contre des particuliers, dès qu'on n'approuve pas une chose (et combien y en a-t-il qui soient approuvées de tout le monde?). Quoi qu'il en soit, dès qu'une chose déplait, on ne peut s'en taire. Du moins si l'on en parlait dans la vue de quelque utilité qui en dût revenir; mais on sait assez que tout ce qu'on dira ne produira rien. Pourquoi donc entre-t-on là-dessus en de si longues explications? par une maligne satisfaction qu'on goûte à déclarer ses sentiments, et par un secret penchant à condamner et à censurer.

5° Les médisances. Ce point est plus important, et les religieux n'ont pas moins à se précautionner là-dessus que les gens du monde. Sur tout autre article, on a communément dans la religion la conscience plus timorée et plus étroite; mais sur l'article de la médisance, les plus réguliers et les plus sévères ont quelquefois une conduite et des principes bien larges. Il y a peu de conversations où il ne soit parlé du prochain; et par un malheureux enchaînement, quand une fois on a commencé, on ne cesse point, qu'on n'ait dit tout ce qu'on prétend savoir, et qu'on devrait tenir secret.

La charité doit corriger tout cela, et bannir tout cela des conversations chrétiennes, à plus forte raison des conversations religieuses. Point d'amertume dans les paroles, ni de brusquerie. On n'est pas toujours maître d'empêcher que certains mouvements ne s'élèvent dans le cœur; mais au moins faut-il avoir assez d'empire sur soi pour les tenir cachés au dedans, et pour n'en rien faire paraître. Point de contradictions trop fortes, ni d'altercations. Chacun a sa pensée, et chacun peut la produire, quoique contraire à la pensée des autres; mais, du moment que la question commence à dégénérer dans une espèce de différend, et qu'on le remarque, il vaut incomparablement mieux se renfermer dans le silence et ne pas poursuivre, que de s'obstiner, par une fausse gloire, à remporter un vain avantage, et d'être par là un sujet de discorde. Point de traits railleurs et piquants. Un mot assaisonné d'un certain sel et dit agréablement, n'est pas toujours condamnable, pourvu que personne n'y soit intéressé, ou que celui qui pourrait y avoir quelque intérêt prenne bien la chose, et n'en témoigne aucun déplaisir. Mais après tout, une raillerie trop fréquente a souvent de fort mauvais effets; et il ne faut point alléguer pour excuse qu'il n'y a rien en ce qu'on dit, que d'indifférent et que d'innocent. Ce n'est plus une raillerie indifférente ni innocente, dès que la charité en souffre; or, il n'est presque pas possible qu'elle n'en souffre par l'extrême délicatesse de la plupart des esprits qui s'offensent aisément, et ressentent très-vivement les moindres atteintes.

Point de murmures ni de plaintes, du moins dans les entretiens publics. Si l'on voit quelque chose à reprendre, on peut en secret s'en expliquer avec une personne de confiance, soit supérieure, ou autre; mais de s'en déclarer hautement et devant toute une assemblée, c'est une espèce de révolte, ou c'est, en quelque manière, vouloir l'exciter. Enfin, point de médisances : car, si la médisance est un péché grief dans des séculiers, qu'est-ce dans des religieux? Parlons bien de tout le monde; ou, si nous n'avons rien de bon à dire, taisons-nous. En gardant ces règles, on se préserve d'une infinité de désordres, on rend la société religieuse également édifiante et douce, et c'est ainsi que se vérifie la parole du prophète royal : *Quel avantage et quel bonheur pour des frères, de vivre ensemble et dans une sainte union* (Psal. 132)!

SEPTIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

De la Charité de Jésus-Christ dans sa vie agissante.

Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.
Voilà mon commandement : c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. (Joan., ch. 15.)

Après avoir passé trente années dans l'obscurité de la retraite, Jésus-Christ enfin se montra au monde pour y prêcher son Evangile, et voilà ce que nous appelons sa vie agissante. Il eut à traiter avec toutes sortes de personnes, et c'est-là sans doute qu'il trouva de quoi exercer toute sa charité. Car cette vertu est plus nécessaire qu'aucune autre pour converser avec les hommes, et sans elle il n'y a point de société qui puisse subsister. Or, la charité de Jésus-Christ, dans le cours de sa prédication, eut surtout trois qualités qui doivent me servir de modèle : car ce fut une charité douce, une charité bienfaisante, et une charité universelle. Telle doit être la mienne envers le prochain; et s'il y manque un seul de ces caractères, ce n'est plus une charité chrétienne ni religieuse.

Ce fut donc d'abord une charité douce que celle de Jésus-Christ, et cette douceur parut en tout : dans ses manières extérieures, dans sa retenue et sa modération inaltérable. Que n'eut-il point à endurer de la part d'un peuple grossier et incrédule à qui il annonçait ses divines vérités? avec quelle condescendance ménageait-il tant d'esprits opposés, et s'y accommodait-il pour les persuader et pour les gagner? combien de rebuts essuya-t-il sans se plaindre, combien de

résistances et de contradictions? Qu'était-ce que ses apôtres? de pauvres pêcheurs, des hommes sans nom, sans éducation, sans étude, sans intelligence. Que ne lui en coûta-t-il point pour les former? Souvent ils ne comprenaient pas ce qu'il leur disait, et pour se faire mieux entendre à eux, il leur répétait plusieurs fois les mêmes choses, et les leur expliquait tout de nouveau; souvent ils avaient ensemble des contestations et des disputes, et il s'employait à les apaiser : vivant avec eux, malgré le dégoût qu'ils lui devaient causer, se communiquant à eux, et, bien loin de se tenir importuné de leur présence, voulant sans cesse les avoir auprès de lui.

Ainsi, il a bien pu nous dire ce qu'il dit en effet dans son Evangile: *Apprenez de moi combien je suis doux et pacifique* (Matth. 11); et en même temps, apprenez comment vous devez l'être vous-mêmes. L'ai-je appris jusques à présent? ai-je appris à supporter les faiblesses des autres? Il faut bien qu'ils supportent les miennes; et n'est-ce pas une des plus grandes injustices, quand je veux qu'ils me fassent grâce sur une infinité de choses qui m'échappent, et que je ne leur fais grâce sur rien? Ce sont leurs mauvaises qualités qui doivent servir à perfectionner et à purifier ma charité, au lieu de l'affaiblir. Car, si je n'étais obligé d'avoir de la charité et de la douceur, que pour des gens accomplis et à qui rien ne manque, tout ce que j'en aurais, ne serait de nul mérite : ou, pour mieux dire, je n'en aurais pour personne, puisqu'il n'y a personne sans défaut. Si je n'avais à vivre qu'avec des anges ou avec des hommes impeccables, cette charité douce et patiente ne me serait pas nécessaire, parce qu'elle ne me serait de nul usage. Mais j'ai à vivre avec des esprits qui ont leurs idées particulières, comme nous avons chacun les nôtres; qui ont leurs humeurs, leurs préjugés, leurs erreurs. D'entreprendre de les changer, c'est ce qui ne m'appartient pas, et de quoi je ne viendrais pas à bout. Il ne me reste donc, pour le bien de la paix et pour l'entretien de la charité, que de m'accommoder à eux, autant qu'il est possible, et de les gagner par ma douceur.

Bienheureux les débonnaires, parce qu'il posséderont toute la terre (Matth. 5), c'est-à-dire, qu'ils se concilieront tous les cœurs. Suis-je de ce nombre; ou plutôt, combien là-dessus ai-je de reproches à me faire? combien de fois, au lieu d'user envers le prochain d'une charitable indulgence, lui ai-je fait ressentir mes dédains et mes hauteurs? combien à son égard m'est-il échappé, et m'échappe-t-il sans cesse de paroles aigres, de manières brusques, de mépris? Souvent même je n'y fais nulle attention, et je ne crois pas qu'il y ait rien en tout cela dont on doive s'offenser. Ce serait bien pis si je venais, comme quelques-uns, à m'en applaudir et à m'en savoir bon gré. Voilà ce qui trouble toute une communauté; voilà ce qui y fait naître les divisions, et ce qui y cause les différends et les démêlés. Un peu plus d'empire sur moi-même préviendrait tous ces maux : et qu'y a-t-il que je ne dusse sacrifier pour les arrêter?

SECOND POINT. La même charité qui fit supporter à Jésus-Christ, avec tant de douceur et tant de patience, les imperfections de ceux avec qui il eut à converser et à traiter, lui fit encore employer son pouvoir tout divin à les combler de ses grâces. Car ce fut une charité bienfaisante. *Il parcourait les villes et les bourgades en faisant du bien à tout le monde* (Act. 10), chassant les démons, consolant les affligés, guérissant les malades, ressuscitant les morts, annonçant le royaume de Dieu, et travaillant sans relâche au salut des âmes.

Je ne suis pas en état de faire, comme Jésus-Christ, des miracles en faveur du prochain. Il ne dépend pas de moi de rendre, comme ce Dieu sauveur, la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la santé aux paralytiques et aux moribonds. Mais du reste, il y a chaque jour, surtout dans une communauté, mille occasions de se rendre des services mutuels, de s'entr'obliger et de s'entr'aider. Or, voilà ce que fait la charité chrétienne, à plus forte raison la charité religieuse. Ai-je là-dessus tout le zèle et toute l'ardeur nécessaire? ne suis-je point de ces âmes indifférentes qui ne sont occupées que d'elles-mêmes, et qui ne veulent se gêner en rien pour faire plaisir aux autres? Si, par mon office, je me trouve dans une obligation particulière de leur prêter secours et de pourvoir à leurs besoins, comment est-ce que je m'en acquitte? le fais-je avec exactitude? le fais-je volontiers et avec affection? Du moins suis-je assez charitable pour leur souhaiter le bien que je ne puis leur procurer? le suis-je assez pour prendre part à celui qui leur arrive, et pour m'en réjouir? le suis-je assez pour compatir à leurs maux et pour entrer dans leurs peines, lorsqu'il leur survient quelque affliction et quelque disgrâce? Car la charité exige tout cela de moi.

Mais n'est-ce pas en tout cela que je l'ai mille fois blessée et que je la blesse encore? Je n'ai que trop de vivacité quand il s'agit de moi-même, et je ne porte que trop loin les devoirs de la charité, quand je demande qu'on l'exerce à mon égard, et que je crois qu'on me la refuse. Je ne lui prescris point alors de bornes, et je suis si touché de ne la trouver pas toujours disposée à me servir! Est-ce ainsi que je la pratique envers les personnes à qui je la dois par tant de titres? Tout me coûte, dès qu'il est question d'autrui. Au lieu de leur faire tout le bien qui est en mon pouvoir, peut-être envié-je celui qu'on leur fait, et peut-être, en certaines rencontres, voudrais-je les traverser et y mettre obstacle. Au lieu de les prévenir sur les choses même où nul devoir propre et personnel ne m'engage, combien peut-être, dans mes fonctions et mes emplois, me suis-je rendu difficile à leur accorder ce qui était de ma règle et de mon ministère? Au lieu de m'intéresser dans leurs peines, et de chercher à les adoucir, n'en ai-je point eu peut-être une joie maligne, et n'en ai-je point même été quelquefois le sujet! Jésus-Christ nous a expressément avertis que nous serions traités de son Père, comme nous aurions traité nos frères et les siens. Suivant cette mesure, qu'aurais-je à espérer de Dieu, et avec quelle assurance pourrais-je le prier de répandre sur

moi l'abondance de ses grâces, si j'avais toujours un cœur aussi resserré que je l'ai eu à l'égard de ses membres et de ses enfants?

Troisième point. En quoi la charité de Jésus-Christ fut enfin plus admirable, c'est dans son étendue : car ce fut une charité universelle. Comme il avait été envoyé de son Père pour tous les hommes, et que c'était en vue de son Père qui les aimait, il se partageait également entre tous, et leur donnait à tous ses soins, sans acception de personne. Juifs et Gentils recevaient de lui les mêmes instructions et les mêmes guérisons, tant de l'âme que du corps. On ne le vit jamais ni se rebuter de la misère et de la pauvreté des uns, ni se laisser préoccuper en faveur des autres par leur éclat et leur opulence. Ceux-là mêmes qui se déclaraient le plus ouvertement et avec plus d'injustice contre lui, il était disposé à leur faire tout le bien qu'ils en pouvaient attendre, et il ne tenait qu'à eux, en recourant à ce divin Maître, d'en obtenir toutes les grâces dont il était le dispensateur. Non-seulement il y était disposé, mais pour cela il les appelait, il les invitait et les recherchait. Si je ne porte jusque-là ma charité pour le prochain, je n'ai qu'une charité imparfaite, où je n'ai même qu'une fausse charité, parce que ce n'est point une charité chrétienne. Car la charité chrétienne nous fait aimer le prochain par rapport à Dieu et en vue de Dieu. Or, ce motif n'est point limité, et vouloir le restreindre à certains sujets, sans l'étendre aux autres, c'est le détruire absolument et l'anéantir.

Aussi le Fils de Dieu, et après lui les apôtres, en nous recommandant la pratique de la charité comme une de nos obligations les plus essentielles, se sont-ils servis d'un terme commun : Aimez vos frères, aimez votre prochain. Cette qualité de frère, de prochain, ne convient pas moins à l'un qu'à l'autre, et par conséquent, elle ne nous oblige pas moins envers l'un qu'à l'égard de l'autre. Si vous ne faites du bien, ajoutait le Sauveur du monde, et si vous n'êtes préparés à en faire qu'à ceux avec qui vous êtes liés d'une société plus étroite, qu'à vos amis, par où différez-vous des païens? car ils ont comme vous leurs connaissances, leurs amitiés, leurs liaisons. Or, la charité évangélique doit avoir un caractère de distinction et de sainteté, qui la relève au-dessus d'une charité purement humaine, telle qu'était celle du paganisme, et telle qu'est encore celle du monde. C'est pourquoi le Sauveur des hommes, dans le commandement qu'il nous fait de nous aimer les uns les autres, et qu'il appelle son précepte et sa loi, comprend même ceux qui se tournent contre nous et dont nous avons reçu les plus sensibles offenses : *Bénissez ceux qui vous maudissent, souhaitez du bien à ceux qui vous veulent du mal, priez pour ceux qui vous persécutent* (Luc. 6). Que ce degré est éminent, mais qu'il est rare! Tout rare néanmoins et tout éminent qu'il est, c'est un devoir nécessaire : et le christianisme, ni conséquemment la religion, ne reconnaît point d'autre vraie charité que celle-là : Dieu n'en récompense point d'autre,

Où en suis-je donc, et comment est-ce que je satisfais à cette obligation? Car, ce que Jésus-Christ nous a lui-même annoncé, qu'il viendrait des temps où la charité de plusieurs se refroidirait, ne s'accomplit pas seulement parmi les gens du monde, mais parmi les religieux. Elle ne s'y refroidit en effet que trop; et autant qu'elle s'y refroidit, elle s'y rétrécit. On a ses inclinations et ses antipathies; et selon cette différence de sentiments, on tient une conduite toute différente. On a ses amis particuliers pour qui l'on n'épargne rien; mais on ne s'intéresse guère à ce qui regarde tout le reste de la communauté. Dans un office où l'on doit à chacun les mêmes soins, on a ses prédilections, et tandis qu'on est d'une attention et d'une vigilance infinie en faveur de quelques-uns, on est d'une négligence et d'une difficulté extrême envers les autres. Se sent-on blessé en quelque chose? on a ses ressentiments et ses peines dans le cœur; et au lieu que la charité devrait les étouffer, on sait bien, dans l'occasion, user de retour et les faire connaître.

Ce qui est encore très-ordinaire, et ce qui renverse tout l'ordre de la charité, c'est qu'on se montre plein de douceur et plein de zèle pour les étrangers, pour toutes les personnes du dehors; et qu'on n'a que de la froideur, et quelquefois de l'amertume pour ses frères, avec qui néanmoins on est uni par des liens si intimes et si sacrés. Où est la charité de Jésus-Christ? Car ce ne l'est pas là. Elle n'est qu'en certaines âmes, dont Dieu, pour notre édification, nous met les exemples devant les yeux. N'en ai-je pas vu moi-même, et n'en vois-je pas? Il semble que ce soit la charité même; ou il semble que leur charité se déploie sans cesse et se multiplie, à mesure qu'il se présente des sujets sur qui l'exercer. On les admire : mais y en a-t-il beaucoup qui les imitent? Que me sert toutefois de les admirer, si je ne travaille pas à les imiter?

Conclusion. Dieu de charité, Seigneur, c'est dans les maisons religieuses que vous avez voulu conserver l'esprit de votre Eglise naissante, et de ces premiers chrétiens qui la composaient. Or, ils n'étaient tous qu'un cœur et qu'une âme; et comment, sans la charité, puis-je donc être vraiment religieux? Il n'est pas en mon pouvoir de concilier ainsi tous les cœurs, et de les réduire à cette conformité parfaite et à cette sainte unité; mais j'y dois au moins disposer le mien, je l'y dois former, et ce sera l'effet de votre grâce.

Donnez-moi, mon Dieu, cette charité patiente qui ne s'altère de rien, cette charité bienfaisante qui ne refuse rien, cette charité universelle qui n'excepte rien. Ah! Seigneur, quelque patiente que puisse être ma charité envers mes frères, jamais le sera-t-elle autant que la vôtre envers moi, et jamais aurai-je autant à supporter de leur part, que vous avez eu jusques à présent à supporter de moi? Quoi que je fasse pour eux, ou que je désire de faire en vue de vous, jamais égalera-t-il tout ce que j'ai reçu de votre infinie libéralité? Et dois-je enfin compter pour beaucoup d'étendre mon zèle sur tout ce

qu'il y a de personnes avec qui j'ai à vivre, et de sujets qui me sont présents, après que vous avez rempli de votre miséricorde toute la terre, et que vous avez étendu votre amour jusqu'à ceux mêmes qui vous ont crucifié?

Si donc, sur la charité que je dois à mon prochain, aussi bien que sur toutes les autres vertus, je vous envisage, Seigneur, comme mon modèle, j'ai bien à me confondre du peu de ressemblance qui se trouve entre vous et moi. Mais ce qui redouble ma confusion, et ce qui doit y mettre le comble, c'est que je sois si froid et si lent aux exercices de la charité, quand vous voulez bien accepter tout ce qu'elle me fait faire, comme étant fait à vous-même; quand vous ne dédaignez pas d'en être le motif, que vous m'en savez gré, et que vous m'en faites un mérite auprès de vous. Hé! mon Dieu, si je vous aime, comment puis-je ne pas aimer ceux que vous avez substitués en votre place? Or, ne sont-ce pas mes frères, et n'est-ce pas vous-même que j'aime dans eux? n'est-ce pas à vous-même que je rends dans eux tous les bons offices que la charité m'inspire? Que me faut-il autre chose pour m'engager? Un cœur est bien peu sensible pour vous, Seigneur, si cette seule considération ne lui suffit pas.

DEUXIÈME MÉDITATION.

Des douleurs intérieures de J.-C. dans sa passion.

Tunc ait illis : Tristis est anima mea usque ad mortem.
Alors il leur dit : Je suis dans une tristesse mortelle.
(Matth., ch. 26.)

Premier point. Jésus-Christ devait être notre modèle en tout, et il a voulu dans sa passion nous apprendre comment nous devons nous comporter dans les peines et les afflictions de la vie. Il y en a de deux sortes : d'intérieures, qui n'affligent que l'âme, et d'extérieures, qui affligent les sens. Or, les unes et les autres me fournissent la matière de deux importantes méditations; et quant à ce qui regarde d'abord les peines intérieures du Fils de Dieu, elles se réduisent à trois espèces, que les évangélistes nous ont marquées, et qui sont, la tristesse, l'ennui, la crainte.

De quelle tristesse est-il tout à coup accablé, lorsqu'après la dernière cène, qu'il avait faite avec ses apôtres, il va au jardin de Gethsémani! A peine peut-il se soutenir lui-même, et, selon qu'il le déclare aux trois disciples qu'il a choisis pour l'accompagner, la douleur qui le presse est si violente, qu'elle serait seule capable de lui causer la mort : *Mon âme est triste*, leur dit-il, *et c'est une tristesse à en mourir.* Voilà par où a commencé cette sanglante passion qu'il a endurée

pour moi. Ce n'était point assez qu'il livrât son sacré corps au supplice de la croix : il fallait que son âme fût livrée aux plus rudes combats, et qu'elle en ressentît les plus vives et les plus douloureuses atteintes. C'était une partie, et même la principale partie de la satisfaction qu'il devait faire à son Père pour les péchés des hommes, parce que c'est dans le cœur que le péché est conçu, et que c'est proprement l'âme qui, par le déréglement de la volonté, le commet.

Quoi qu'il en soit, que fait-il dans cette tristesse qui l'abat, et qu'il ne pourrait porter sans un miracle? A-t-il recours aux vaines consolations du monde? Cherche-t-il au moins quelque soulagement et quelque appui auprès de ses apôtres? Se laisse-t-il aller à l'impatience et aux plaintes, et pour décharger son cœur du poids qui le presse, s'épanche-t-il en de longs discours? deux ou trois paroles, c'est tout ce qu'il dit de son état. Du reste, sans s'arrêter avec ses disciples, il se retire à l'écart, il va prier, il y passe trois heures entières : le ciel est tout son refuge et tout son soutien; et soit qu'il en soit écouté, ou qu'il paraise ne l'être pas, il y met toute sa confiance et n'a point d'autre sentiment que d'une soumission parfaite et d'une pleine résignation : *Mon Père, qu'il en soit comme vous l'ordonnez, et non comme je le veux* (Matth. 26).

Quelque exempte que semble la profession religieuse des chagrins de la vie, il y a dans la religion, aussi bien qu'ailleurs, des jours pénibles et des temps de tristesse. On a partout de mauvais moments, et j'ai les miens comme les autres. Nous sommes même tellement nés, que si nous n'avons pas de vrais sujets de chagrin, nous nous en faisons d'imaginaires. Sans examiner ce qui attrista le Fils de Dieu au point où il le fut et où il témoigna l'être, nous ne pouvons douter que sa douleur n'ait été aussi véritable dans son principe et aussi raisonnable, qu'elle était amère et sensible dans ses effets : au lieu que ce qui fait, en mille rencontres, toute ma peine, ce n'est qu'une idée et qu'un fantôme; ce n'est que ma délicatesse extrême, que mon humeur inquiète, que mon orgueil, que mon amour-propre. Car, si je veux bien rentrer en moi-même et sonder le fond de mon cœur, je trouverai que c'est là communément ce qui le remplit d'amertume. *Pourquoi êtes-vous triste, ô mon âme! et pourquoi vous troublez-vous* (Psal. 41) ? c'est que vous êtes ingénieuse à vous tourmenter, souvent sans raison, et même contre toute raison.

Mais, soit que mes chagrins soient bien ou mal fondés, comment est-ce que je les supporte? Combien de réflexions également inutiles et affligeantes, dont je me ronge en secret? Combien de vaines distractions que je tâche à me procurer, et au dedans, et au dehors, sous le spécieux prétexte de guérir mon imagination, et de la détourner des objets dont elle est frappée? Combien quelquefois de dépits et d'animosités contre les personnes à qui j'attribue ma peine et que j'en crois être les auteurs? A l'égard même de ceux qui, constamment et de ma propre connaissance, n'y ont nulle part, combien m'échappe-t-il d'impatiences et de termes offensants, comme si je

m'en prenais à eux, et que je fusse en droit, parce que je souffre, de les faire souffrir ?

O que ne suis-je soumis comme Jésus-Christ ! Si je savais me taire, et me tenir dans un silence chrétien et religieux ; si je me retirais dans l'intérieur de mon âme, et si j'y renfermais toutes mes peines ; si, pour répandre mon cœur, je n'allais qu'à Dieu, et je ne voulais point d'autre consolation que celle qu'on goûte dans la prière et avec Dieu, que de fautes j'éviterais ! que d'inquiétudes et d'agitations je m'épargnerais ! L'ange du Seigneur viendrait, et il me conforterait ; ou plutôt, le Seigneur descendrait lui-même avec toute l'onction de sa grâce. Il me servirait de conseil, d'ami, de confident. Il appliquerait le remède à mon mal ; et s'il ne lui plaisait pas de m'en accorder l'entière guérison, du moins il l'adoucirait et me le rendrait, non-seulement plus tolérable, mais salutaire et profitable. *J'étais dans le dernier abattement*, disait le prophète royal, *et je croyais que rien ne pouvait me consoler ; mais je me suis souvenu de Dieu, et tout à coup, cette vue de Dieu m'a remis dans le calme et dans la joie* (Psal. 76). Voilà ce que ce saint roi avait plus d'une fois éprouvé : pourqnoi ne l'éprouverais je pas de même ?

Second point. Une autre peine intérieure dont le Sauveur des hommes se sentit atteint, ce fut l'ennui. *Il commença à s'ennuyer* (Marc. 14), dit l'évangéliste : c'était une suite naturelle de la tristesse qui l'accablait ; tout lui devint insipide, et il ne prit plus de goût à rien. Ces grands motifs qui l'avaient auparavant animé et si sensiblement touché, sans rien perdre pour lui de leur première force, perdirent du reste toute leur pointe : ils le soutenaient toujours, mais sans aucun de ces sentiments, ni aucune de ces impressions secrètes qui excitent une âme et l'encouragent ; tellement qu'il se trouvait comme abandonné à lui-même et à la désolation de son cœur. Etat mille fois plus difficile à porter que toute autre peine, quelque violente d'ailleurs qu'elle puisse être ; état où se trouvent encore, de temps en temps, une infinité de personnes dévotes et religieuses.

Il y a des temps où l'on tombe dans le dégoût de tous les exercices de piété et de religion. Rien n'affectionne, rien ne plait ; on est rebuté de l'oraison, de la confession, de la communion, des lectures spirituelles, de toutes ses observances et de toutes ses pratiques ; peu s'en faut qu'on n'en vienne quelquefois jusqu'à se dégoûter même de sa vocation, et à concevoir certains regrets de ce qu'on a quitté dans le monde. N'ai-je point été bien des fois en de pareilles dispositions, et n'y suis-je point encore assez souvent ? Si ce n'est point moi qui me suis réduit là par un relâchement volontaire, je ne dois point m'en affliger ; ce sont alors des tentations qui me peuvent être très-salutaires, et dont il ne tient qu'à moi de profiter au centuple, en donnant à Dieu, par ma constance, la preuve la plus certaine de ma fidélité. Mais le mal est que ce dégoût et cet ennui ne vient communément que de moi-même, que de ma négligence et de ma tiédeur.

Je ne voudrais pas me faire la moindre violence pour me réveiller et pour m'élever à Dieu. Est-il surprenant alors que le poids de la nature m'entraîne? et dois-je m'étonner que, Dieu ne se communiquant plus à moi, parce que je m'attache si peu à lui, je ne fasse que languir dans sa maison, et que le temps que je passe auprès de lui, me semble si long? Ah! les heures me paraissent bien courtes partout où je satisfais mon inclination.

Il est vrai, néanmoins, et il peut arriver quelquefois que ce ne soit pas par ma faute que je tombe dans cette langueur, et que je sens cet éloignement des choses de Dieu; mais sais-je me rendre cette épreuve aussi utile qu'elle le peut être? Je pourrais sanctifier mon ennui même et mon dégoût; je pourrais m'en faire un moyen de pratiquer les plus excellentes vertus, la patience, la pénitence, la persévérance. Ce n'est pas un petit mérite devant Dieu, que de savoir s'ennuyer pour Dieu; ce n'est pas une petite perfection, que d'avancer toujours, malgré l'ennui, dans la voie de la perfection. C'a été le don des saints, et ce n'est guère le mien; dès qu'un exercice commence à me déplaire, ou je le laisse absolument, ou je ne m'en acquitte que très-imparfaitement; je me fais, du dégoût où je suis, une raison de me relâcher : au lieu que je devrais, avec la grâce du Dieu qui m'éprouve dans ce dégoût, et par ce dégoût, recueillir toute ma force, et m'élever au-dessus de moi-même. Jamais David ne glorifia plus Dieu qu'en lui disant : *Vous vous êtes retiré de moi, Seigneur; et moi, je ne me suis point retiré de vous ni de vos commandements* (Psal. 118). C'est là que je donnerais à Dieu plus de gloire; c'est là que j'amasserais des trésors infinis de mérites.

Troisième point. Un troisième sentiment dont le cœur de Jésus-Christ fut pressé et serré, c'est la crainte et la vive répugnance. Au milieu des ténèbres de la nuit qui l'environnaient, et dans ce lieu désert où il s'était retiré, toute l'idée de sa passion lui vint à l'esprit; et se trouvant à la veille d'une mort si ignominieuse et si douloureuse, il s'en fit une image qui le saisit de frayeur : l'impression fut telle, que tous ses sens en furent troublés; et l'extrême répugnance qu'il sentit, le porta même à demander de ne point boire un calice aussi amer que celui qui lui était préparé : *Mon Père, s'il est possible, détournez de moi ce calice* (Matth. 26). Et sans doute il n'est pas étonnant qu'à le vue de tant d'opprobres où il allait être exposé, et de tant de souffrances où son corps devait être livré, toute la nature se révoltât. Jamais combat intérieur ne dut être plus violent, ni ne le fut en effet : il en tomba dans une mortelle agonie, et il en fut tout couvert, depuis la tête jusques aux pieds, d'une sueur de sang; mais tout cela ne se passait, après tout, que dans l'appétit sensible, et, sans égard aux révoltes de la nature, la volonté demeurait toujours également ferme et constante. Aussi, dès le moment qu'il fallut en venir à l'exécution, et que ses ennemis approchèrent pour le prendre, il ne pensa point à fuir ni à se cacher; au contraire, il s'avança lui-même vers

eux, il leur déclara qui il était : *C'est moi*, leur dit-il, *que vous cherchez* (Joan. 18); *voici votre heure et l'empire des ténèbres* (Luc. 22). Vous pouvez faire de ma personne tout ce qui vous est ordonné. Quel effroi, tout ensemble, et quel courage dans cet Homme-Dieu ! quelle consternation, et quelle résolution !

Quand il se présente une occasion où j'ai à me vaincre moi-même, je ne puis d'abord arrêter certains sentiments naturels qui s'élèvent dans mon cœur et certaines répugnances involontaires; n'est-ce pas surtout ce que l'on éprouve dans une retraite ? Il n'y a point d'âme, si tiède et si endormie, qui ne se réveille en ce saint temps et ne se ranime. Dieu parle au cœur, la grâce éclaire l'esprit, on se reproche ses égarements, et l'on en découvre les principes; de là même on voit de quels remèdes on devrait user, et ce qu'il y aurait à faire. On sent qu'on n'est pas, à beaucoup près, ce qu'on devrait être, et l'on reconnaît à quoi il tient qu'on ne le soit, mais on craint de s'y engager et de l'entreprendre; on s'y propose des difficultés infinies, et l'on se défie, sur cela, de ses forces; on dispute avec soi-même, mais tout le fruit de ces longs raisonnements est une incertitude où l'on ne conclut rien, et l'on ne se détermine à rien.

N'est-ce pas là peut-être l'état où je me trouve présentement ? En vain je voudrais me tromper et m'aveugler, Dieu, malgré moi, ne me fait que trop connaître ce qu'il faudrait changer et réformer dans ma vie pour la rendre plus religieuse. Certains exemples que j'ai devant les yeux, les remords secrets de ma conscience, les avis de mes supérieurs, les réflexions que j'ai faites dans le cours de ma retraite, et que je fais encore : tout cela ne me permet pas d'ignorer à quoi je devrais mettre ordre, et tout cela m'inspire assez de bonnes vues et de bons sentiments. Mais qu'est-ce qui m'arrête ? ce qui m'a cent fois arrêté : une vaine peur, et une timidité que je n'ai pas la force de surmonter, et qui me représente les choses comme insoutenables pour moi et comme impratiquables. Ces fausses terreurs dont je me laisse préoccuper, vont même jusqu'à me faire imaginer mille raisons apparentes de différer, de ne point aller tout d'un coup si avant ni si vite. Jésus-Christ ne différa ni ne délibéra point de la sorte. Etait-il toutefois, au fond de son cœur, moins agité que moi ? avait-il moins sujet de l'être ? cette passion, qu'il envisageait de si près, et dont il s'était si vivement retracé dans l'esprit toute l'horreur, devait-elle moins lui coûter, et avait-elle moins de quoi l'étonner ? Ah ! me laisserai-je toujours intimider et déconcerter aux moindres obstacles que ma faiblesse fait naître, et qu'elle augmente dans mon idée ? ou si la crainte me prévient, n'apprendrai-je jamais à me raffermir contre ses premiers mouvements; et jamais ne me dirai-je aussi résolument et aussi efficacement que le dit Jésus-Christ à ses disciples : *Levons-nous et marchons* (Matth. 26) ?

Conclusion. Aimable Sauveur, c'est par votre sagesse et votre miséricorde infinie, que vous avez voulu paraître faible comme moi,

et être sujet aux mêmes révoltes intérieures que moi, afin que votre exemple m'instruisît et qu'il me fortifiât; sans cela, ô mon Dieu! sans cette règle et ce soutien que je trouve en vous, où en serais-je à certains moments, et que deviendrais-je? Vous voyez combien je suis différent de moi-même d'une heure à une autre, et de quelles vicissitudes je suis continuellement agité : un jour mon âme est en paix, et même dans une sainte allégresse; mes devoirs me plaisent, et je goûte le bonheur de mon état; rien ne me fait peine, et il me semble qu'il n'y a point de victoire que je ne sois en disposition de remporter sur moi-même et sur toutes les passions de mon cœur; mais, dès le jour suivant, ce n'est plus moi : mes exercices me sont à charge, je m'en fais une fatigue, et j'y sens une opposition qui me les rend, non-seulement insipides, mais très-pénibles. Ainsi, toute ma vie n'est qu'un combat perpétuel, et qu'une variation où il semble que, tour à tour, deux esprits tout contraires me gouvernent.

Pourquoi, Seigneur, le permettez-vous? vous avez en cela, comme en tout le reste, vos desseins; vous avez vos vues, et des vues de salut pour moi et de sanctification. Vous voulez que je sois éprouvé comme vous l'avez été; vous voulez que je pratique dans mon état les mêmes vertus, et que j'acquière, par proportion, les mêmes mérites; vous voulez que j'endure le même martyre du cœur, et que je fasse le même sacrifice de toutes les douceurs de l'esprit, et de toutes les consolations. Ainsi soit-il, ô mon Dieu! puisque c'est votre volonté; il me serait trop aisé et trop doux de vous suivre, si j'y sentais toujours le même attrait. Vous, cependant, Seigneur, ne cessez point de me soutenir, non-seulement de votre exemple, mais de la grâce qui l'accompagne. Que l'un et l'autre m'affermissent tellement dans vos voies, qu'il n'y ait ni tristesses, ni ennuis, ni craintes qui puissent m'en détourner; que j'y marche toujours du même pas, quoique ce ne soit pas toujours avec le même goût : plus j'aurai à prendre sur moi pour y avancer, plus ma persévérance vous sera glorieuse, et plus vous lui préparerez de couronnes pour la récompenser.

TROISIÈME MÉDITATION.

Des douleurs extérieures de J.-C. dans sa passion.

Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras attritus est propter scelera nostra.

Il a été couvert de blessures pour nos péchés, et c'est pour nos crimes qu'il a été brisé de coups. (Isaïe, 53)

Premier point. Outre que l'âme de Jésus-Christ devait servir à l'expiation de nos péchés, et, par ses peines intérieures, satisfaire à la justice divine, Dieu, qui lui avait donné un corps capable de

souffrir, voulait encore que ce sacré corps fût livré aux plus cruels tourments; c'est pour cela que le Sauveur des hommes endura une si rigoureuse passion, et qu'après avoir répandu tout son sang, il expira enfin sur la croix. Leçon bien sensible pour moi, et admirable modèle d'une des vertus les plus propres du christianisme, et surtout de la profession religieuse, qui est la mortification des sens.

Ce que j'ai premièrement à considérer, c'est ce que mon Sauveur a souffert; et pour m'en former quelque idée, il me suffit de prendre le crucifix, d'attacher mes regards sur ce corps adorable, tout ensanglanté et tout couvert de plaies, de le contempler à loisir, et d'entendre au fond de mon âme les paroles que m'adresse, par son prophète, ce Dieu mourant : *O vous tous qui passez par le chemin* de cette vie mortelle, *faites attention, et voyez si jamais il y eut des souffrances pareilles aux miennes* (Thren. 1). Je n'ai qu'à parcourir des yeux ce visage meurtri de soufflets et tout livide, cette tête couronnée d'épines, cette bouche abreuvée de fiel, ces mains et ces pieds percés de clous, ce côté ouvert d'une lance, tous ces membres déchirés et disloqués : voilà l'état où l'ont mis ses bourreaux et où il est mort. Que puis-je répondre à cet exemple, et que me dit mon cœur à ce spectacle?

Quand on me parle de pénitence, et qu'on m'exhorte, selon le langage de l'apôtre saint Paul, *à porter sur mon corps la mortification de Jésus-Christ* (II. Cor. 4), s'agit-il pour moi de tout cela, et me demande-t-on tout cela? On exige de moi une vie austère, mais à quoi se réduit cette austérité de vie? aux observances de ma règle : car il n'y a point, par rapport à moi, de plus solide mortification, et c'est là, suivant les vues de Dieu, que toute ma pénitence est renfermée. Ne donner de nourriture à mon corps, qu'autant que la règle lui en accorde, et que celle que la règle lui accorde; ne prendre de repos que dans le temps prescrit par la règle, et que selon la mesure du temps que la règle y a destiné; n'avoir, ni pour mon vêtement, ni pour ma demeure, ni pour toutes les autres choses qui servent à mon entretien, que ce qui est conforme à la règle et à la plus étroite rigueur de la règle; vaincre là-dessus toutes les révoltes de la nature, et n'écouter aucun des prétextes dont l'amour-propre a coutume de s'autoriser; du reste, soutenir, avec courage et sans m'épargner, tout le poids de la règle, dans les exercices laborieux où elle m'applique, dans les veilles de la nuit, dans le chant du chœur, dans le travail des mains, dans les fonctions et les fatigues de mon emploi, dans tout ce qui regarde mon ministère. Vivre de la sorte, non pas pour un jour, ni pour une semaine, ni pour une année; mais, sans interruption et sans relâche, jusques à la mort : voilà, de ma part, tout ce que Dieu attend, et de quoi il se contente; voilà où je puis me fixer. Il est vrai que cela est mortifiant, et il est surtout vrai que cette continuité est bien pénible et bien pesante; mais après tout, qu'y a-t-il là qui soit comparable aux douleurs et à la passion de Jésus-Christ?

Cependant ne suis-je pas obligé de reconnaître ici devant Dieu et à

ma confusion, que ma principale étude dans la vie, et mon soin le plus ordinaire, est de m'adoucir le plus qu'il m'est possible toutes ces mortifications de mon état? Combien en retranche-t-on, et combien de soulagements cherche-t-on à se procurer d'ailleurs? Les raisons, en apparence, ne manquent pas pour cela, et l'on sait bien s'en prévaloir. Je l'ai bien su moi-même jusqu'à présent; c'est-à-dire, pour ne me point flatter, et pour me juger de bonne foi, que j'ai bien su me tromper et que je prends encore plaisir à demeurer dans mes erreurs, parce qu'elles me sont commodes et qu'elles favorisent ma lâcheté. Que je changerais bientôt de sentiments et de conduite, si les souffrances de Jésus-Christ étaient bien gravées dans mon cœur! et si je les avais plus fortement imprimées dans mon souvenir, tout me deviendrait léger, tout me deviendrait au moins soutenable. Quoi que pût dire la nature, je lui répondrais que je ne souffre rien, en comparaison de mon Sauveur, et que, s'il m'en coûte quelque chose, ce n'est pas comme à lui, jusqu'à verser du sang. Je me dirais, et je dois en effet me le dire sans cesse, que si je ne puis vivre sur la croix, j'y puis mourir; et qu'il vaut mieux y mourir que de vivre et de mourir sans pénitence.

Second point. Pourquoi Jésus-Christ a-t-il tant souffert? autre considération non moins solide, ni moins touchante. Il a souffert, parce qu'il s'y était engagé pour la gloire de son Père et pour le salut des hommes. C'était un engagement libre dans son principe et pleinement volontaire; il pouvait ne pas accepter la condition qui lui avait été prescrite, de souffrir et de mourir, s'il voulait sauver le monde et réparer l'injure faite à Dieu. Mais l'honneur de son Père lui était trop cher, et il s'intéressait trop à notre salut pour ne sacrifier pas à l'un et à l'autre son sang et sa vie. Voilà de quelle manière il avait contracté de lui-même une obligation si rigoureuse. En conséquence du consentement qu'il y avait donné, cette loi, à laquelle il eût pu ne se pas soumettre, était devenue pour lui comme un devoir indispensable, et c'est ainsi qu'*il s'est fait obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix* (Philip. 2).

Quand il n'y aurait que la qualité de chrétien dont je suis revêtu, elle suffirait pour m'engager à vivre dans une continuelle pratique de la mortification de mes sens. En nous appelant au christianisme, Jésus-Christ nous a dit à tous, sans exception : *Quiconque veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, et qu'il porte sa croix tous les jours; sans cela l'on ne peut être mon disciple* (Luc. 9). Or, si c'est là la vie d'un simple chrétien, que doit être la vie d'un religieux? car, outre l'engagement commun et général que nous avons tous, comme chrétiens, à une vie pénitente et mortifiée, j'en ai un particulier, comme religieux, et je n'y puis manquer sans démentir ma profession. Mon état est essentiellement un état de pénitence; et en l'embrassant, j'ai voulu, ou j'ai dû vouloir embrasser tout ce qui s'y trouve inséparablement attaché. En prononçant mes vœux, j'ai spécialement

promis de suivre Jésus-Christ, et par conséquent de marcher dans la même voie que lui, qui est une voie de souffrance et de renoncement aux aises de la vie. J'y marche en effet, et je ne puis plus me dispenser désormais d'y marcher, ou volontairement, ou malgré moi. Ma parole est donnée; et, de force ou de gré, il faut vivre comme les autres, observer la même règle et pratiquer les mêmes austérités.

Peut-être, par ma lâcheté et par la recherche de certaines commodités, puis-je, non pas absolument secouer le joug de la mortification religieuse, mais le diminuer; et c'est ce que je n'ai que trop fait depuis bien des années. Mais qu'est-il arrivé de là? deux choses dont je ne saurais assez gémir : c'est que j'ai perdu tout le mérite de ce qu'il y a dans ma règle de plus austère et de plus mortifiant; et d'ailleurs, que j'en ai perdu toute la douceur. Car il y a dans la mortification même une douceur secrète et très-sensible, mais qui n'est que pour les âmes vraiment mortifiées : or, ce n'est pas l'être, que de se ménager autant que je fais, au milieu même des rigueurs et des mortifications dont il n'est plus en mon pouvoir de m'exempter.

Heureux engagement de la religion? elle me fournit tous les moyens de satisfaire à Dieu pour mes péchés, de purifier mon âme devant Dieu, d'avoir part aux souffrances du Fils de Dieu. Non-seulement elle me les fournit, ces moyens si salutaires, mais elle m'y assujettit. C'est une pénitence journalière, habituelle, toujours présente; toute autre pénitence, qui serait purement de mon choix, me pourrait être suspecte, parce que je craindrais, ou qu'elle ne fût pas suffisante, ou qu'elle ne fût pas conforme aux desseins de Dieu; mais je ne puis me défier de celle-ci, puisque je ne l'ai prise que par la vocation divine, et que c'est Dieu même qui me l'a marquée. Qu'il en soit éternellement béni, et que j'en sache utilement profiter.

Troisième point. Enfin, comment Jésus-Christ a-t-il souffert? Avec une patience invincible et avec une constance inaltérable. Sa patience en fit, selon la figure du prophète, comme un agneau à qui l'on enlève sa toison sans qu'il fasse nulle résistance; ou comme une brebis qu'on mène à l'autel pour y être immolée, et qui s'y laisse conduire sans se plaindre. Quel silence garda-t-il devant Pilate qui le condamna? Dit-il une parole contre les Juifs qui le traînaient, au milieu de Jérusalem, lié et garotté; contre les soldats qui le déchiraient de fouets dans le prétoire, ou qui lui enfonçaient une couronne d'épines dans la tête; contre les bourreaux qui lui perçaient de clous les pieds et les mains, et qui l'attachaient à la croix? On eût cru qu'il était insensible; mais voilà l'effet de la patience dans les maux qui affligent le corps, et dans les plus violentes douleurs. Ce n'est pas qu'on ne les ressente, et même très-vivement, mais si l'on n'est pas toujours maître d'arrêter quelques plaintes que la nature arrache, et qui lui sont une espèce de soulagement, du moins l'esprit de mortification et de patience en étouffe une grande partie, et modère l'autre.

Avec cet esprit de patience et de mortification, je ne ferais point tant de retour sur moi-même aux moindres infirmités qui m'arrivent, et je n'aurais point tant de compassion de moi-même; je ne témoignerais point tant ce que je souffre, et je n'en parlerais point en des termes si vifs, ni avec tant d'exagération ; je ne m'épancherais point en tant de murmures, ni avec tant d'aigreur, dès qu'il me manque quelque chose ; je ne m'épargnerais point tant, ni ne voudrais point tant l'être ; je me soumettrais à tout, j'endurerais tout sans rien dire, ou je dirais seulement, comme saint Paul, que je dois être tout revêtu de la mortification de mon Sauveur. Voilà comment je parlerais, et ce que je penserais : mais pourquoi est-ce que je parle et que je pense tout autrement? c'est que je ne sais guère ce que c'est que la vraie mortification, et que je ne l'ai guère dans le cœur.

Mais ce que je sais encore moins, c'est de joindre à la patience évangélique, et à la mortification religieuse, une ferme et inébranlable constance. La patience du Fils de Dieu ne se dément pas un moment jusqu'au dernier soupir qu'il rendit sur la croix. C'était là qu'il devait consommer son sacrifice, et il n'y avait que la mort qui dût mettre fin à ses douleurs. On veut bien quelquefois mortifier sa chair, et l'on est disposé à souffrir ; mais, de persévérer dans cette sainte disposition, et de soutenir sans relâche cet état, c'est de quoi il y a peu d'exemples.

Où sont maintenant ces religieux si ennemis de leur corps, qu'ils portaient toujours, jusqu'au tombeau, la même haine contre lui, et qu'ils ne cessaient de le persécuter qu'en cessant de vivre? Saint François reconnaissait, même en mourant, qu'il avait traité le sien avec un excès de rigueur : hélas ! ne tombe-t-on pas tous les jours dans un excès tout opposé? A peine ai-je fait quelque effort pour dompter mes sens, et leur ai-je une fois refusé ce qu'ils demandaient, que je me crois en droit de les dédommager dans la suite, et de condescendre à toutes leurs faiblesses. La plus légère incommodité me suffit pour m'interdire tout exercice de pénitence, et pour m'accorder des soulagements dont je me passerais fort bien, si je savais prendre un peu plus sur moi, et que je ne voulusse point tant me flatter. Plus j'avance dans mes années, plus je me persuade que je puis retrancher de la sévérité de ma règle, comme si, à tout âge, l'on n'était pas également religieux. Il est vrai qu'il y a des égards à avoir et des mesures à garder; mais ces mesures ont des bornes, et souvent on ne leur en donne point. Ah ! ne comprendrai-je jamais quel est le bonheur d'un religieux qui, après avoir vécu dans la mortification, a l'avantage d'y mourir, et expire, comme Jésus-Christ, entre les bras de la croix ?

Conclusion. Dieu rédempteur du monde, Seigneur, puisque c'est par la croix que vous m'avez sauvé, comment puis-je autrement me sauver moi-même, et quand je le pourrais, comment le voudrais-je? En vous faisant mon Sauveur, vous vous êtes fait mon guide dans le

chemin du salut; et par conséquent je ne puis prétendre à ce salut que vous m'avez mérité, qu'autant que je vous suivrai dans la voie de la croix que vous m'avez enseignée.

Mais, en supposant même que je pusse prendre une autre route, y pourrais-je consentir? Toute ma raison, toute ma religion ne s'élèverait-t-elle pas contre moi? Quoi! Seigneur, je vois votre corps, ce corps innocent, meurtri, déchiré de coups, et je voudrais flatter une chair aussi criminelle que la mienne, et n'avoir pour elle que l'indulgence! Je vous vois abreuvé de fiel et de vinaigre, et je voudrais contenter mes appétits; je me plaindrais qu'on ne leur accordât pas ce qu'ils désirent! Je vous vois finir votre vie dans le plus cruel supplice, et je voudrais passer mes jours dans une vie aisée et douce!

Hé! Seigneur, le disciple, et même le serviteur et l'esclave, doit-il donc être mieux traité que le maître? Quand, après m'être bien épargné, moi chrétien, moi religieux, moi dévoué à vous par tant de titres, je paraîtrai devant votre tribunal, comment soutiendrai-je l'affreuse différence qui se trouvera entre vous et moi? Comment la puis-je, dès maintenant, soutenir, et que faut-il autre chose, pour me combler de confusion, qu'un regard vers vous et vers votre croix? Ou plutôt, Seigneur, que faut-il autre chose pour me ranimer, pour réveiller en moi l'esprit de mortification et de pénitence, pour me revêtir d'une force toute nouvelle, et pour affermir, contre les plus rudes combats des sens et de la nature, toute ma constance? Non, mon Dieu, je ne sais plus rien, ni ne veux plus rien savoir désormais, comme votre apôtre, que Jésus crucifié. Voilà toute ma science. Ce serait peu de la posséder en spéculation, si je ne la réduisais en pratique. Vous contempler sur la croix, Seigneur, c'est un moyen de sanctification; mais porter soi-même sa croix, et la bien porter, c'est la sanctification même, et la plus sublime perfection.

CONSIDÉRATION.

Sur la Lecture.

La lecture a été de tout temps un des exercices les plus ordinaires et les plus recommandés, non-seulement aux personnes religieuses, mais en général à toutes les personnes de piété, même dans le monde. Elle a servi à la conversion d'une infinité de pécheurs, et c'est elle encore qui sert de nourriture à la vraie dévotion, et qui contribue extrêmement à l'entretenir. Mille exemples l'ont fait connaître, et voilà pourquoi, dans tous les ordres religieux, l'on a pris soin de marquer un temps particulier pour cette pratique si salutaire. Or, comme il y a de mauvais livres, qu'il y en a d'indifférents, et

qu'il y en a enfin de bons, il faut de même raisonner des lectures. Il y en a de mauvaises, qui sont défendues ; il y en a d'indifférentes, qui sont tolérées ; et il y en a de bonnes, qui sont prescrites et ordonnées. C'est par rapport à ces trois caractères, que nous pouvons considérer tout ce qui regarde la lecture.

Premier point. Lectures mauvaises et défendues. Il y en a de deux sortes. Les unes sont mauvaises, ou du moins dangereuses par rapport aux mœurs, et les autres le sont par rapport à la foi et à la vraie piété. Les premières, qui peuvent corrompre les âmes et les porter au vice, ne sont pas communes dans les maisons religieuses, et c'est un article sur lequel il y a peu de réflexions à faire. Mais, pour les lectures capables d'altérer la foi, et d'éloigner du droit chemin d'une solide piété, elles ne sont que trop fréquentes, et l'on ne peut user là-dessus de trop de vigilance, ni de trop de précaution. Combien y a-t-il de livres qui se répandent, et qui sont évidemment remplis d'erreurs condamnées par l'Eglise? Combien y en a-t-il dont la doctrine est au moins très-suspecte, et dont le poison est d'autant plus à craindre, qu'il est plus subtil et plus caché? Combien sont pleins de maximes qui ne tendent qu'à décréditer d'anciennes et de bonnes pratiques, et qu'à les abolir pour en substituer de nouvelles? On peut dire certainement que ce sont là de mauvaises lectures. Aussi l'Eglise en a-t-elle très-expressément défendu quelques-unes ; et quoiqu'elle ne se soit pas si formellement expliquée sur les autres, parce qu'il en faudrait venir à de trop longues discussions, ses ministres et ses vrais pasteurs s'en sont assez déclarés pour elle, et ont pris soin de découvrir aux âmes fidèles le venin qu'on leur présentait.

Lectures surtout nuisibles aux personnes du sexe qui, n'ayant pas certaines connaissances, se laissent plus aisément préoccuper et surprendre. Et c'est une réponse bien frivole que ce qu'elles disent ordinairement pour leur défense, savoir : qu'elles ne remarquent rien que d'édifiant dans ces lectures qu'on voudrait leur interdire, et qu'elles n'en voient pas la contagion. Voilà comment elles raisonnent ; et c'est justement raisonner comme si, prenant une liqueur empoisonnée, elles se croyaient en sûreté, parce qu'elles n'y aperçoivent rien que d'agréable à la vue et au goût. Il serait à souhaiter qu'elles la vissent, cette contagion ; car alors elles seraient plus en état de s'en préserver. Mais ne la voyant pas, et étant néanmoins d'ailleurs averties qu'il y en a, la sagesse leur dicte-t-elle autre chose, sinon qu'elles doivent absolument rejeter ce qui pourrait, sans qu'elles y prissent garde, les infecter et les égarer. Ce n'est point toutefois ainsi que la plupart en usent. Dès là que certains livres ont cours dans le monde, on veut les voir ; et, par un fonds de malignité qui nous est naturel, c'est assez que ce soient des livres notés et proscrits, pour piquer davantage la curiosité, et pour la redoubler. En vain des supérieurs sages et vigilants prennent des mesures pour leur fermer l'entrée dans une communauté : on sait les soustraire à leur vigilance et les

faire venir dans ses mains. On les lit secrètement, mais assidûment, et l'on en repaît son âme comme de la nourriture la plus exquise.

Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que tout cela se fait sans scrupule, malgré les condamnations les plus formelles et les plus rigoureuses des puissances ecclésiastiques. Elles s'uniraient toutes, et lanceraient tous leurs anathèmes, qu'on ne reviendrait pas de ses préjugés et de son entêtement. En vérité, peut-on croire alors qu'on soit conduit par l'Esprit de Dieu? peut-on espérer que Dieu répande sa bénédiction sur de semblables lectures? peut-on s'assurer qu'on n'ait rien à craindre ni rien à se reprocher du côté de la conscience? Et si l'on se le persuade, n'est-ce pas une des plus grossières illusions?

Il serait bien plus religieux d'observer les règles suivantes et de s'y attacher inviolablement : 1° de ne lire aucun livre contre le gré des supérieurs; 2° de consulter, sur chaque livre qu'on lit, ou qu'on aurait dessein de lire, un directeur éclairé, et d'une doctrine éprouvée; 3° de mortifier une démangeaison extrême qu'ont des personnes religieuses de voir tout ce qui s'écrit et qui se débite, se figurant qu'elles sont en état d'en juger, et qu'il n'y a là-dessus pour elles, ni peine à se faire, ni risque à courir; 4° de s'abstenir généralement de toute lecture suspecte : car il suffit qu'elle soit suspecte. Or, peut-on ignorer que bien des ouvrages dont on est si curieux, sont au moins des livres suspects, et très-suspects? Si l'on avait suivi ces principes en plusieurs communautés, la foi y serait plus pure, l'esprit des saints fondateurs s'y serait mieux conservé; les partis ne s'y seraient point élevés, et l'union des cœurs y aurait été par là même beaucoup mieux cimentée et mieux entretenue; on n'aurait point lieu de déplorer les brèches qui s'y sont faites à l'ancienne discipline, et à l'exacte régularité, comme à la solide piété des premiers temps.

Second point. Lectures indifférentes et tolérées. Il y a des livres qui ne sont ni mauvais ni bons, par rapport à la foi ou aux mœurs. Ce sont des ouvrages d'esprit, dont les sujets ne regardent, ni les vérités de la religion, ni les devoirs de la piété. On les lit pour passer le temps, et par une espèce de récréation, sans y chercher aucun fruit pour l'édification de son âme, mais aussi sans y craindre aucun danger. Dans les maisons bien régulières, et où l'observance est encore en sa première vigueur, on ne s'arrête guère à ces sortes de lectures. Ce sont des amusements peu profitables, surtout pour des filles qui se sont dévouées au service de Dieu, et qui n'ont nul besoin de cultiver certains talents, ni d'acquérir certaines connaissances. L'oraison, la méditation des choses saintes, le chant du chœur, quelque lecture édifiante, quelques conférences entre elles, et quelques conversations sages et utiles; du reste, le travail, selon les différentes fonctions où l'obéissance les emploie : voilà l'occupation qui leur convient, et ce qui doit remplir toute leur journée.

Aussi la règle n'en marque-t-elle pas communément davantage. Cependant, par une tolérance, qui peu à peu s'est introduite et qui

ne croît que trop, la plupart des personnes qui conduisent les communautés n'ont pas cru devoir se raidir contre ces lectures jusqu'à les défendre absolument et à les proscrire. Ainsi le silence des supérieurs, et je ne sais quel usage, semblent les autoriser.

Mais, si l'on n'a pas assez d'empire sur soi-même pour se refuser ces vains délassements d'esprit et pour s'en priver, du moins doit-on prendre garde à bien des désordres où l'on tombe sur cela, et à bien des abus qui s'y commettent. 1° Dès qu'une fois on y a pris goût, on y donne trop de temps. D'une lecture à laquelle quelques moments devraient suffire, on se fait un exercice journalier et habituel. Car le goût est toujours accompagné de quelque passion ; et quand la passion de lire s'est emparée d'un esprit, on ne connaît plus de bornes et l'on ne garde plus de mesures. 2° Ce qui arrive de là, c'est qu'on s'entête tellement d'une lecture qui plaît, qu'on en néglige ses pratiques ordinaires et ses devoirs. On en retranche une partie et l'on s'acquitte précipitamment du reste. Si, pendant le jour, on ne peut se ménager tout le temps qu'on souhaiterait, on le prend sur son repos pendant la nuit ; et pourvu que l'on se contente, on n'a égard, ni à la règle qu'on viole, ni même à sa santé qu'on endommage. 3° Ce qu'il y a encore de très-pernicieux, c'est que, par ces lectures profanes dont on se laisse vainement repaître l'imagination, et dont on se fait ou une étude ou un divertissement, on vient à se dégoûter peu à peu des livres spirituels. On ne les lit plus que par manière d'acquit et que pour ne les pas abandonner tout à fait : mais à peine en a-t-on parcouru des yeux quelques pages, qu'on retourne incessamment aux autres, et qu'on y porte toute son attention. Les meilleurs ouvrages et les plus remplis, non-seulement de religion, mais de sens et de raison, ne paraissent rien en comparaison de ceux-ci. On ne les croit propres que pour des commençants et pour des novices; et, par un renversement dont gémissent toutes les personnes sages, on préfère, comme disait l'Apôtre, de frivoles discours à la plus saine doctrine, et des fables à la vérité. 4° Encore tire-t-on de là une espèce de gloire. On se pique d'un discernement plus juste et plus fin, pour reconnaître les livres bien écrits et pour en juger. On se charge la mémoire de divers endroits qu'on a recueillis, et qu'on récite bien ou mal, mais toujours avec une certaine ostentation. On acquiert ainsi le nom de fille habile, ou l'on prétend l'acquérir. On en est jaloux, et l'on ne se souvient pas que la plus belle science d'une âme religieuse, est de savoir s'humilier, s'avancer dans les voies de Dieu, et se sanctifier. Or, voilà ce qu'on n'apprend guère dans ces livres qu'on recherche avec tant de soins, et toute autre science néanmoins, sans celle-là, n'est que vanité.

Troisième point. Bonnes lectures et expressément ordonnées. Deux choses contribuent à rendre une lecture utile et salutaire : la qualité du livre qu'on lit, et la manière dont on le lit. Quant à la qualité du livre, quoiqu'il y ait sans doute des livres de piété beau-

coup meilleurs les uns que les autres, chacun, dans le choix qu'on en doit faire, peut se consulter soi-même, et suivre là-dessus son attrait. Quelques-uns aiment mieux des livres qui les instruisent, et d'autres préfèrent les livres qui les affectionnent et qui touchent. Ceux-là prennent plus de goût aux histoires et aux vies des saints, qui leur mettent devant les yeux des exemples à imiter ; et ceux-ci en ont plus pour les traités spirituels, qui leur développent le fond des matières, et qui les convainquent par des raisonnements. Quoi qu'il en soit, il importe peu, ce semble, à quelle sorte de livres on s'attache, pourvu que ce soient de bons livres, c'est-à-dire, des livres orthodoxes, et dont on puisse tirer du profit pour son avancement et sa perfection.

Mais il ne suffit pas de les lire, il faut les bien lire : car souvent tout dépend de la manière, et il y a en toutes choses une méthode qui leur donne plus d'efficace et plus de vertu. Lire à la hâte et comme en courant, c'est s'exposer à ne rien retenir d'une lecture, et à n'en recevoir nulle impression, puisqu'il n'est pas possible qu'on y fasse alors toute l'attention nécessaire. Les viandes prises avec trop d'avidité et trop vite, causent ordinairement à la santé plus de dommage que de bien. Lire trop chaque fois et hors de mesure, c'est se remplir l'esprit d'une infinité d'idées qu'il ne peut plus arranger, et dont il ne lui reste qu'une vue confuse et superficielle. L'excès de nourriture, quelque saine qu'elle soit, charge un estomac et le met hors d'état de la digérer. Lire pour remarquer certaines sentences ou de l'Ecriture ou des Pères, certaines pensées nouvelles et moins communes, c'est faire de sa lecture une étude ; or, toute étude dessèche le cœur et le distrait. Lire, et s'arrêter en lisant à la beauté du style et à la pureté du langage, c'est prendre le change, et s'amuser à des fleurs, au lieu de cueillir les fruits.

De tout ceci il est aisé de conclure comment on doit faire la lecture spirituelle, et quelles règles il y faut observer. C'est : 1° de s'adresser d'abord à Dieu, et d'élever vers lui le cœur pour lui demander les lumières de son esprit : car il n'y a que Dieu qui donne l'accroissement, surtout à sa parole, soit lue, soit entendue ; 2° de lire posément et de bien peser les choses, afin qu'elles puissent mieux s'imprimer, et qu'elles s'insinuent doucement dans l'âme, comme une rosée qui tombe goutte à goutte, et qui pénètre ainsi dans la terre ; 3° pour cela, de lire peu chaque jour : estimant beaucoup plus une courte lecture, faite avec réflexion, qu'une autre, plus longue, mais aussi plus légère et mal digérée ; 4° de demeurer à certains endroits dont on se sent plus frappé, de les repasser et de les goûter, faisant un retour sur soi-même et se les appliquant ; de cette sorte, la lecture devient une espèce de méditation ; et c'est un avis très-sage que donnent les maîtres de la vie dévote, aux personnes qui ne sont point encore versées dans la pratique de l'oraison et qui veulent s'y former, de commencer par ces lectures, et de se contenter d'en tirer quelques bonnes résolutions ; 5° de relire de temps en temps certains

livres généralement estimés, et dont on a connu par soi-même l'utilité et la solidité. C'est une erreur dont se laissent prévenir bien des personnes, de ne vouloir jamais lire deux fois le même livre, et de se persuader qu'ayant plu dans une première lecture, il ennuiera dans la seconde. Un livre solide est comme une riche mine, où l'on trouve toujours à creuser et à profiter. Voilà tout ce qui regarde l'exercice de la lecture spirituelle. C'est à nous de mettre en œuvre un moyen de sanctification aussi efficace que celui-là, et qui nous est si aisé et si présent.

HUITIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

De la vie nouvelle de J.-C. dans sa Résurrection.

Quomodò Christus surrexit à mortuis, ita et nos in novitate vitæ ambulemus.

Comme Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts, il faut aussi que nous marchions dans une vie nouvelle. (Rom., ch. 6.)

Premier point. Jésus-Christ n'était pas descendu dans le tombeau pour y demeurer, et s'il avait subi la loi de la mort, c'était pour triompher ensuite de la mort même, et pour la soumettre à son empire. Or, ce qu'il y a d'abord de bien remarquable dans la résurrection de cet Homme-Dieu, c'est que ce fut lui-même qui se ressuscita.

Le prophète avait dit de lui qu'il serait *libre entre les morts* (Psal. 87) : c'est-à-dire, qu'il mourrait quand il voudrait, et comme il voudrait; mais qu'il saurait aussi se dégager des liens de la mort, au moment qu'il avait marqué, et qu'il ne serait pas moins puissant pour se ressusciter lui-même, qu'il l'aurait été pour ressusciter les autres. Voilà ce qui s'accomplit dès le troisième jour depuis sa passion. Sans nul secours que cette vertu divine et toute miraculeuse, qu'il avait exercée sur tant de sujets et fait éclater en tant d'occasions, l'heure venue et dès le grand matin, il ouvre le sépulcre où son corps était enfermé; il le ranime, et le tire du sein de la terre; il paraît au milieu des soldats qui le gardaient, et il les saisit d'une telle épouvante, qu'aucun d'eux n'ose faire le moindre effort pour lui résister et pour l'arrêter. *O mort, où est ta victoire? O mort? où est ton aiguillon? je serai moi-même ta mort* (II. Cor. 15); et après avoir étendu ta domination et porté tes coups jusque sur moi, ainsi que je l'ai permis, il faut à présent que tu cèdes malgré toi à mon souverain pouvoir. Paroles du prophète Osée et de l'apôtre saint Paul,

que l'Eglise applique à ce Dieu vainqueur de la mort, et qui nous font connaître par quelle vertu il opéra ce grand miracle de sa propre résurrection.

Ce serait dans moi la plus grossière de toutes les erreurs et une présomption insoutenable, si je prétendais être en état moi-même de me ressusciter selon l'esprit et selon Dieu. Aussi faible que je le suis, comment oserais-je me flatter de pouvoir, sans la grâce de mon Dieu, vaincre mes mauvaises habitudes et me défaire de toutes mes imperfections? L'exemple de Jésus-Christ ne doit donc point en cela me servir de règle, et là-dessus il n'y a nulle comparaison à faire. Mais cette grâce de Dieu, supposée comme un principe nécessaire et absolument requis; cette grâce sur laquelle je puis compter par la miséricorde du Seigneur, et qui, bien loin de se refuser à moi, vient au contraire de redoubler auprès de moi ses sollicitations, et s'est fait sentir dans ces saints jours plus fortement que jamais, il est certain du reste, que je dois agir avec elle, que j'y dois coopérer, et qu'en ce sens, c'est de moi qu'il dépend de consommer l'ouvrage de ma résurrection spirituelle et de ma sanctification.

La résurrection de Jésus-Christ fut pour lui une victoire, voudrais-je que la mienne n'en fût pas une pour moi? De même que le corps du Sauveur était lié dans le tombeau, j'ai mes liens qu'il faut briser : ce sont mes inclinations naturelles et mes passions. De même que ce corps était couvert d'une grosse pierre, j'ai une pierre bien pesante à lever : c'est le penchant de mon cœur, et la lâcheté où j'ai si longtemps vécu et qui m'est devenue si habituelle. Autour de ce corps, il y avait une garde ennemie, qui veillait sans cesse pour empêcher qu'on ne l'enlevât; et, outre les ennemis invisibles de mon salut et de ma perfection, qui n'ont que trop d'attention et de vigilance pour me retenir, combien d'autres ennemis ai-je encore à craindre? Certaines considérations humaines, certains exemples, certaines railleries et certains discours, certaines amitiés et certaines liaisons, certaines coutumes, certaines occasions fréquentes et engageantes dont il m'est si difficile de me défendre, en un mot, tout ce qui m'a servi jusqu'à présent d'obstacle, et que je n'ai pas eu la force de surmonter. Mais, malgré toutes les difficultés et tous les obstacles, le Fils de Dieu ne tarda pas à exécuter la parole qu'il avait donnée à ses apôtres, de ressusciter, et de se faire voir encore à eux; et sans aller plus loin, pendant cette retraite que je vais finir, j'ai fait tant de promesses à Dieu, je lui ai donné tant de paroles, je lui ai tant protesté de fois que, par un changement réel et véritable, je voulais vivre dans la suite comme une âme ressuscitée! Or, voici le temps de lui montrer que je suis fidèle, et c'est dès ce jour qu'il faut mettre en pratique tout ce que j'ai résolu et tout ce que j'ai promis. Y suis-je bien déterminé? J'en jugerai par l'effet. Ah! Seigneur, mon courage m'abandonnera-t-il, lorsqu'il est question de le faire paraître? Vous ne me manquerez pas, mon Dieu : malheur à moi si je venais à vous manquer!

SECOND POINT. Jésus-Christ, en se ressuscitant, reprit une vie toute nouvelle : car ce fut désormais une vie glorieuse, et toute différente de celle qu'il avait menée jusque-là sur la terre. Ce Dieu sauveur, sujet auparavant à toutes les misères d'une vie obscure et pauvre, et à toutes les ignominies et toutes les douleurs de la plus cruelle passion, parut tout brillant de lumière : tellement que la gloire de son corps surpassa la plus vive splendeur du soleil. C'était, dans sa première vie, un corps faible, sensible, capable de toutes les infirmités humaines; mais, dans cette seconde vie, il est revêtu d'une force qui le met hors d'atteinte à toutes les faiblesses de notre nature, et qui le rend invulnérable à tous les traits de ses persécuteurs. Sa clarté éblouit les yeux, son agilité le transporte dans un moment d'un lieu à un autre; et avec ce don de subtilité, qui en fait comme un corps spirituel, rien ne l'arrête. Il passe au travers des murailles, et il pénètre partout. Ainsi peut-on dire que ce mystère fut pour Jésus-Christ une espèce de transfiguration mille fois encore plus éclatante que celle du Thabor.

Si je veux que ma résurrection soit véritable, et aussi parfaite qu'elle le doit être, il faut qu'elle me transforme de la même sorte, et qu'elle produise en moi les mêmes changements. Et qu'y a-t-il en effet dans toute ma vie, qui n'ait besoin d'être réformé et renouvelé? Saint renouvellement, soit intérieur, soit extérieur! Renouvellement intérieur et dans l'esprit : c'est ce qu'il y a de plus important et de plus difficile. Car il me serait aisé, après une retraite, de garder certains dehors, et de prendre un air plus composé et des manières en apparence plus religieuses; mais tout cela, que serait-ce, si le cœur n'y répondait pas, et s'il demeurait toujours le même? Il faut donc que je règle ses désirs, que je purifie ses sentiments, que je rectifie ses vues et ses intentions, que je rabaisse ses enflures et ses hauteurs, que je ranime ses lenteurs et ses lâchetés. Il faut que je le détrompe de tant de fausses idées, et de tant d'erreurs dont il se laisse prévenir; que je le dégage de mille petites attaches, qui, tout innocentes qu'elles paraissent, ne sont ni de Dieu, ni selon Dieu; que je le déprenne de cet amour-propre qui le domine, et dont il est si esclave. En un mot, il faut que j'en fasse un cœur tout nouveau.

De ce renouvellement du cœur, suivra le renouvellement extérieur. Je m'attacherai de point en point à ma règle, et je m'acquitterai avec fidélité de tous mes exercices. Autant que ma conduite a pu mal édifier la communauté et y causer de scandales, autant y donnerai-je d'édification, lorsqu'on me verra agir avec tout une autre exactitude et tout une autre ardeur. Je me soumettrai à tout, je passerai par-dessus tout. Que dis-je, mon Dieu, et en sera-t-il ainsi? Hélas! ces sentiments coûtent peu au pied d'un oratoire, et dans une méditation où votre grâce me touche; mais dans la pratique, ce n'est pas là l'ouvrage d'une simple méditation, ni même d'une seule retraite. Du moins cette retraite en sera le fondement, et je sortirai de ma solitude en de si saintes résolutions. Ce sera beaucoup de les avoir bien

imprimées dans mon cœur. Je les renouvellerai de jour en jour; et de jour en jour elles contribueront à me renouveler moi-même.

Troisième point. La résurrection de Jésus-Christ eût été beaucoup moins parfaite, s'il n'eût pas repris, avec une vie glorieuse et nouvelle, une vie enfin immortelle. Mais *Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus* (Rom. 6). Oracle de l'Apôtre, qui s'est déjà vérifié depuis tant de siècles, et qui se vérifiera dans tous les siècles des siècles. Les morts qui sortirent de leurs sépulcres au moment que ce Dieu-Homme expira sur la croix, ne ressuscitèrent que pour quelque temps, et demeurèrent encore sujets à la mort; mais ce premier-né d'entre les morts, quittant une fois le tombeau, n'y devait plus rentrer, et en effet n'y rentrera jamais.

Bienheureuse immortalité, qui me représente une des vertus les plus nécessaires, mais en même temps les plus difficiles et les plus rares, qui est la persévérance. Il y en a bien peu qui, pour quelques jours, et même pour quelques semaines, ne profitent de la retraite. On en sort tout renouvelé, et comme ressuscité. Ce qu'on a promis à Dieu, on l'observe; et sans se borner, ni à des paroles, ni à des sentiments, on en vient aux œuvres. Mais que cette résurrection, que cette conversion est sujette à de prompts retours! N'est-ce pas ce que j'ai tant de fois éprouvé, et sans juger des autres, n'en ai-je pas eu dans moi de fréquents exemples? Quel fruit ai-je retiré de tant de retraites, et quelle différence y a-t-il de ce que je suis maintenant à ce que j'étais dans les années précédentes! Peut-être même serait-il à souhaiter que je fusse au moins tel présentement, que j'ai été en d'autres temps de ma vie; car, au lieu d'avancer et de m'élever, peut-être n'ai-je fait que déchoir d'année en année, et que me relâcher davantage.

Quoi qu'il en soit, d'où vient que j'ai si peu profité d'un moyen si saint, et dont l'usage m'a été si ordinaire? Ce n'est pas que, dans chaque retraite, je n'aie été éclairé et touché de Dieu. Combien de fois, dans la sincérité de mon repentir et l'ardeur de ma prière, lui ai-je dit intérieurement comme David : *C'est maintenant, mon Dieu, que je vais commencer* (Psal. 76). Hélas! je l'ai dit, et j'ai en effet commencé; mais je n'ai pas achevé. Le poids de la nature m'a entraîné dans mes premières voies, et fait retomber dans la même langueur. En sera-t-il donc de même encore de cette retraite? Il me semble que je suis actuellement en d'assez bonnes dispositions; mais combien dureront-elles? Quelle espérance puis-je avoir d'y être constant et de m'y maintenir? Ou plutôt, pourquoi ne l'espérerais-je pas? Malgré les vicissitudes de ma vie, le bras de Dieu n'est point raccourci, ni la source de ses grâces n'est point épuisée. Si ma volonté est changeante, il a des moyens pour la fixer, et c'est à quoi je dois appliquer désormais tous mes soins. Pour peu que je veuille examiner quels ont été les principes de mes rechutes, je les découvrirai aisément : or, c'est à cela qu'il faut mettre ordre. J'y trouverai

des difficultés; mais Dieu m'aidera. Si dans le passé j'avais eu plus de courage à les vaincre, je jouirais maintenant de mes travaux et du fruit de mes combats. N'est-il pas temps de me déterminer tout de bon et de prendre un parti ferme? Les années s'en vont, et peut-être suis-je plus près du terme que je ne pense. Est-ce trop de donner à Dieu ce qui me reste encore jusque-là? Il n'y aura d'élus que ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin.

Conclusion. Mettez, Seigneur, le comble à votre victoire. Employez, à tirer mon âme de l'état de tiédeur où je languis, la même puissance qui a tiré votre corps du tombeau où la mort l'avait réduit. Ne puis-je pas dire que l'un est un aussi grand miracle que l'autre? Votre seule vertu, sans qu'aucun y concourût avec vous, vous a ressuscité selon la chair; mais, afin que votre grâce me ressuscite selon l'esprit, vous voulez qu'il m'en coûte, et que je la seconde. Il est bien juste, mon Dieu, que je fasse pour cela quelque effort, et que je contribue, autant qu'il est en moi, à une résurrection qui m'est si nécessaire et si avantageuse. Elle m'engagera à une vie toute nouvelle; mais n'est-ce pas par ma faute, que ce sera pour moi une nouvelle vie? Car, combien y a-t-il d'années que je devrais m'y être accoutumé et m'en être fait une sainte coutume!

Grâces à votre miséricorde, il est encore temps, Seigneur, de l'embrasser, et la résolution en est prise. Oui, mon Dieu, il faut désormais que tout revive et que tout se renouvelle dans moi : mon esprit, mon cœur, toute ma conduite. Il faut que ce soit une résurrection, une réformation entière. Point de composition, ni de milieu. Je n'envisage plus l'avenir. Je n'examine plus, si je serai toujours ce que je suis à cette heure, si j'aurai toujours les mêmes sentiments, et si je les suivrai toujours. Quand j'y fais attention, ma faiblesse naturelle m'étonne; et comment aurai-je toujours la force de la surmonter? Vous y pourvoirez, Seigneur, et si je me défie de moi-même, ce ne doit être que pour redoubler ma confiance en vous et en votre secours tout-puissant. Vous ne me le refuserez point, dès que j'aurai recours à vous et que je vous le demanderai. Or, avec votre secours, de quoi ne viendrai-je point à bout? Non, ne pensons point tant à ce qui arrivera dans la suite; mais pensons bien au présent, parce que le présent me servira de préparation pour toute la suite, et qu'il me disposera à la sanctifier.

DEUXIÈME MÉDITATION.

Du retour de Jésus-Christ au ciel dans son Ascension.

Quæ sursùm sunt quærite, ubi Christus est in dextera Dei sedens ; quæ sursùm sunt sapite, non quæ super terram.

Cherchez les choses du ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu ; goûtez les choses du ciel, et non point celles la terre. (Coloss., 5.)

Premier point. J'ai commencé ma retraite par la méditation de la fin dernière, pour laquelle j'ai été créé, et l'ascension de Jésus-Christ me donne lieu de méditer encore aujourd'hui le même sujet ; car, dans cette ascension glorieuse, ce que le Fils de Dieu nous fait d'abord connaître, c'est le terme où nous devons aspirer, qui est le ciel. Depuis sa résurrection, il ne s'était fait voir à ses disciples que de temps en temps, tantôt aux uns, tantôt aux autres ; mais en ce dernier jour, où il avait enfin résolu de quitter la terre, il les assembla tous, et il voulut qu'ils le vissent tous sortir de ce monde et remonter à son Père. Que prétendait-il leur faire entendre par là ? sa principale vue fut de les convaincre sensiblement de cette grande vérité, qu'après avoir passé dans cette vie mortelle un certain nombre d'années, c'est au ciel que doit se terminer notre course, et que, dès le temps présent, nous y devons tourner toutes nos pensées et toutes nos espérances.

Il leur avait fait là-dessus de fréquentes leçons ; mais ils n'en paraissaient néanmoins encore que faiblement persuadés. Il leur fallait donc une dernière leçon, plus courte, plus persuasive que tous les discours, et ce fut de les rendre eux-mêmes témoins de son ascension, et de s'élever en leur présence à cette demeure céleste où il les appelait. A ce spectacle, tous leurs doutes s'évanouirent ; tout ce qu'il leur avait dit du royaume de Dieu, se retraça vivement dans leur souvenir, savoir : que ce royaume était leur véritable patrie, qu'il y avait des places pour chacun d'eux, et qu'il les allait préparer ; qu'il devait les précéder, comme leur chef, et qu'étant ses membres ils devaient un jour le suivre ; par conséquent, qu'il ne les laissait sur la terre que comme dans un lieu de passage, et qu'ils ne devaient s'y regarder que comme des étrangers et des voyageurs. Toutes ces pensées se réveillèrent, et les touchèrent de telle sorte, qu'ils en conçurent un parfait mépris du monde, et n'eurent plus désormais de prétentions ni de vues que pour cette autre vie, dont ils avaient dans la personne de leur Maître un gage si assuré.

Or, tout cela ne m'est pas moins propre qu'à eux, et toutes les assurances que leur donna Jésus-Christ, il me les donna dès-lors à moi-même. Il est donc vrai que le ciel doit être toute mon attente, et que

je n'ai point d'autre terme à me proposer : je le crois, car c'est un point de foi ; mais comment est-ce que je le crois ? en ai-je une certaine conviction qui se fait sentir à l'âme, qui la saisit et la possède toute entière ? Si je suis bien attaché à ce grand principe de religion, et si j'en suis bien prévenu, pourquoi est-ce que j'en tire si peu de conséquences, lorsqu'il a des conséquences qui s'étendent si loin ?

Car, la vérité de ce principe une fois reconnue, je ne dois plus tendre que vers le ciel ; je ne dois plus, en toutes choses, et par préférence à toutes choses, envisager que le ciel ; je ne dois plus, aussi bien que l'Apôtre, *avoir de conversation que dans le ciel* (Philip. 3). Tout ce qui se fait sur la terre, et qui n'a de rapport qu'à la terre, quelque part d'ailleurs que j'y puisse avoir, me doit être indifférent, ou plutôt ne doit rien être pour moi. Et en effet, dès que la terre n'est qu'un passage, quel intérêt dois-je prendre à tout ce que j'y aperçois ? J'y vois bien des mouvements, j'y vois des grandeurs et des pompes humaines, des fortunes et des prospérités dont l'éclat éblouit les yeux. Dans mon état même et dans la profession religieuse, je vois des degrés, des places, des distinctions, une diversité d'emplois qui, tout obscurs qu'ils sont selon le monde, ne laissent pas quelquefois d'exciter des sentiments tout mondains, et de former divers intérêts tout naturels ; mais là-dessus qu'ai-je à dire, que ce que disait un grand saint : *Tout cela n'est pas mon Dieu ;* tout cela n'est point le ciel, ni mon terme ? Ainsi, je dois être insensible à tout cela, je n'en dois tenir nul compte. En quelle innocence et en quel dégagement de cœur m'entretiendrait une telle disposition ! je vivrais en vrai religieux, parce que je vivrais en homme vraiment mort au monde, et comme ces solitaires de l'ancienne loi, *dont le monde n'était pas digne* (Hebr. 11). Quelle était leur continuelle occupation ? de considérer le ciel et d'y adresser tous leurs vœux. Voilà ce qu'ils faisaient dans leurs déserts et dans leurs cavernes : qu'ai-je à faire autre chose dans ma solitude et dans la maison de Dieu ?

Second point. Ce ne serait point assez que le ciel fût notre terme, si le bonheur qui nous y est promis n'avait pas de quoi combler tous nos désirs ; mais c'est un bonheur parfait, puisqu'il consiste dans la possession même du souverain bien, qui est Dieu. Aussi, quel empressement témoigna le Sauveur du monde, et quelle ardeur de retourner dans son royaume ? quelles idées en donnait-il à ses apôtres, en les disposant à son départ, et les consolant de la perte qu'ils allaient faire de sa présence visible ? Il leur représentait cette béatitude céleste comme un repos inaltérable, où ils seraient exempts de tous les troubles et de tous les maux de cette vie ; comme une gloire éternelle, que nul événement, ni nul changement ne leur pourrait jamais enlever ; comme l'assemblage de tous les biens, où rien ne leur manquerait et où ils seraient pleinement rassasiés. Il y a lieu de croire que le jour même qu'il se sépara d'eux, il leur retraça toutes ces pensées et leur confirma ces grandes promesses ; de sorte

qu'après qu'une nuée l'eut dérobé à leur vue, ils ne laissèrent pas de rester sur la montagne, ne pouvant plus retirer du ciel leurs regards, ni les abaisser vers la terre : tant ils étaient épris des beautés de ce bienheureux séjour, qu'ils ne voyaient pas encore, mais dont ils avaient néanmoins l'esprit tout rempli, et qui seul leur semblait digne de leur attention!

C'est le même royaume qui m'est destiné, c'est la même gloire. Je n'en puis avoir maintenant qu'une connaissance imparfaite : car nul homme en ce monde n'a vu, ni entendu, ni compris ce que Dieu prépare à ses élus; mais la foi m'en apprend assez. Cette seule vue même de la foi, et ces hautes espérances qu'elle me donne, ont eu déjà assez de vertu sur moi pour me faire renoncer au monde et à tous ses biens; j'ai cédé aux mondains tous les héritages temporels, dans l'attente de l'héritage éternel, et en cela *j'ai choisi la meilleure part* (Luc. 10), comme Marie. Mais, après un tel choix, qui m'a coûté tout ce que je possédais sur la terre, ou tout ce que j'y pouvais un jour posséder, ne suis-je pas bien à plaindre, si, ne m'étant réservé que le ciel, je m'occupe de quelque autre chose, et si je suis sensible à quelque autre chose?

Or, voilà toutefois ce que je suis dans la pratique, et ce que je fais. Car en vérité n'ai-je pas encore l'esprit et le cœur tout terrestres? Où se portent plus communément mes réflexions, mes affections, toutes mes prétentions? Les anges reprochèrent aux apôtres qu'ils s'arrêtaient trop à contempler le ciel; et il fallut qu'ils leur fissent une espèce de violence pour les tirer de cette profonde contemplation où ils demeuraient. Hélas! j'ai bien un autre reproche à me faire, et je puis bien me dire, tout au contraire : Pourquoi tant d'attention à de vains objets, indignes de m'attacher, comme ils sont incapables de me contenter? Il faut à mon âme un bonheur solide et un plein repos; mais où est-il? où l'ai-je cherché jusqu'à présent? l'y ai-je trouvé? puis-je compter de l'y trouver jamais? Toute ma vie se passe donc et se passera, si je n'y prends garde, en de frivoles amusements : car puis-je autrement appeler tout ce qu'on regarde, surtout dans la religion, comme de petites fortunes et de prétendus avantages? Encore si ce n'étaient que de simples amusements; mais n'a-ce pas été souvent pour moi, et n'est-ce pas pour bien d'autres, par les inquiétudes et les embarras que tout cela cause, de vrais tourments? Qu'heureuse dès ce monde est l'âme qui, détachée de tout bonheur humain et présent, ne soupire qu'après le bonheur à venir, et se met ainsi en état d'en goûter par avance la divine onction et les saintes douceurs!

Troisième point. Après nous avoir donné à connaître, et le terme où nous sommes appelés, et le bonheur qui nous y est proposé, il restait de nous apprendre à quelle condition cette souveraine félicité nous est promise, et par quelle voie nous y pouvons parvenir. Or, c'est enfin ce que nous enseigne le Fils de Dieu dans ce mystère. Il monte au ciel, et il y entre comme dans une place de conquête.

Pour l'emporter, il a fallu qu'il versât son sang, et qu'il donnât sa vie. Vérité que nous déclarent bien sensiblement les cicatrices de ses plaies qu'il conserve toujours sur son sacré corps, tout glorieux qu'il est, au milieu même de son triomphe. En nous les montrant, il nous dit : Voilà le prix que m'a coûté le royaume que je vais posséder, et voilà comment vous devez l'acheter, et à quel titre vous le devez posséder vous-mêmes : car vous ne l'aurez point autrement que moi.

Qui peut se plaindre d'une loi si raisonnable? et qui peut aspirer à la même couronne que Jésus-Christ, sans vouloir la mériter comme lui ? Cependant que fais-je pour cette éternité bienheureuse? Ce n'est pas que je ne mène une vie assez contraire aux sens et assez dure ; car toute vie religieuse est par elle-même une croix. Mais, si ce n'est pas purement pour Dieu, ni en vue de la récompense qu'il m'a préparée, que je porte cette croix, quoi que j'aie à souffrir, c'est, par rapport au ciel, comme si je ne souffrais rien, et quoi que je fasse, c'est comme si je ne faisais rien. Je ne marche point proprement après Jésus-Christ, et la malédiction de saint Bernard tombe sur moi : *Malheur à l'âme qui porte la croix de Jésus-Christ, et qui néanmoins ne suit pas Jésus-Christ !* Or, dans tous mes devoirs et dans les exercices de mon état, quel esprit me fait agir? est-ce un vrai dessein d'accomplir les volontés de Dieu et d'obtenir sa gloire? Sans cela il serait bien à craindre que la vie religieuse ne fût point pour moi la voie du ciel.

Mais pour qui l'est-elle? pour une âme fervente, plus religieuse encore d'esprit et de cœur que d'habit et de nom. C'est pour la vie éternelle qu'elle a embrassé la pauvreté de Jésus-Christ, son obéissance, ses humiliations, sa mortification; et cette espérance qu'elle n'oublie jamais, lui fait soutenir avec constance toute l'austérité et toute la sainteté de sa profession. Et est-il en effet une pensée plus touchante et plus capable de l'animer que celle-ci : Je tiens la même route que Jésus-Christ pour arriver au même terme. Autant d'observances que je pratique religieusement et constamment, ce sont autant de pas pour m'avancer vers ce saint héritage, et autant de degrés pour m'y élever. Dans cette vue, à quoi ne se résout-on pas et que trouve-t-on dans la religion de trop rigoureux et de trop pénible? quelle estime conçoit-on pour un état qu'on regarde comme la porte du royaume de Dieu? Serais-je moi-même si tiède et si négligent, si j'avais toujours cette réflexion bien imprimée dans le souvenir? O quel comble de consolation pour un religieux, quand, après s'être revêtu des livrées de son Sauveur pauvre et souffrant, il entrera en partage de la même béatitude, et de la même immortalité que son Sauveur glorieux et triomphant!

Conclusion. Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, et qui suis-je, pour avoir part à votre gloire, et pour régner éternellement avec vous dans l'assemblée de vos élus? Vous êtes un Dieu vraiment magnifique dans vos dons, et non moins fidèle dans toutes vos paroles.

Ce n'est pas seulement pour vous-même que vous êtes rentré dans le sein de votre Père ; c'est pour moi, et pour m'y recevoir au temps et au jour marqué par votre providence. Vous me l'avez ainsi annoncé, et c'est sur votre promesse, si authentique et si infaillible, que j'attends ce suprême bonheur. Mais, dans une telle attente, comment puis-je, Seigneur, rester sur la terre ? qu'y a-t-il dans le monde qui puisse me retenir ? Ou si, jusqu'à la fin de ma course, je demeure encore nécessairement, selon le corps, dans cette vie mortelle, tout mon cœur n'est-il pas déjà avec vous dans le ciel, et n'y doit-il pas être ?

Ah ! mon Dieu ! voilà ma confusion et ma condamnation. Malgré les divines espérances que vous me donnez, mon cœur est encore tout humain ; car ce n'est pas seulement aux gens du monde, dissipés par le bruit du monde et enivrés de ses douceurs, mais c'est à moi-même que convient le reproche de votre prophète, lorsqu'en votre nom, et inspiré de votre esprit, il s'écriait : *Enfants des hommes, jusques à quand votre cœur sera-t-il dans un si profond appesantissement ? Jusques à quand vous attacherez-vous à la vanité qui passe et au mensonge qui vous séduit* (Psal. 4) ? Je ne puis trop le reconnaître, ni trop m'en humilier : l'état religieux, quoique saint d'ailleurs, et très-saint, n'est pas néanmoins exempt de vanités et d'illusions, à quoi l'on se laisse surprendre. Vous m'en détromperez, Seigneur, et vous m'en détacherez : je vous le demande. Vous me ferez comprendre ces trois points essentiels, qui ne doivent jamais sortir de mon esprit. L'un, qu'il n'y a que le bonheur du ciel que je puisse compter pour un bonheur véritable. L'autre, que ce bonheur ne doit point être un don de votre miséricorde, mais la récompense de mes œuvres. Enfin, que ce n'est point précisément le mériter que d'être religieux, mais d'agir en religieux. Suivant ces maximes, je réglerai toute ma conduite, et je trouverai bien à y changer.

TROISIÈME MÉDITATION.

De la descente du Saint-Esprit, ou de l'amour de Dieu.

Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum, qui datus est nobis.

La charité de Dieu s'est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit, qui nous a été donné. (Rom., 5.)

Premier point. Toutes les créatures nous annonçaient les perfections de Dieu, et toutes les créatures étaient à notre égard autant de bienfaits de Dieu, dont nous étions, comme nous le sommes encore, redevables à sa providence, et dont il ne cessait point de nous combler ; ainsi elles nous excitaient toutes à l'amour de Dieu. Mais après

tout, cette voix des créatures ne touchait point encore assez nos cœurs, et rien, à ce qu'il semble, n'était capable de les émouvoir et de les engager. Quel est donc le moyen le plus excellent que Dieu a pris pour inspirer aux hommes son amour? ç'a été de nous envoyer le Saint-Esprit, qui est lui-même, personnellement et substantiellement, l'amour de Dieu. Aussi, comment est-ce que descendit ce divin Esprit? en forme de feu : pour nous donner à connaître qu'il était tout amour par son ardeur, et qu'il venait embraser de cette même ardeur toutes les âmes.

Or, ce n'est pas pour cette fois seulement qu'il s'est communiqué sur la terre; il s'y communique tous les jours, et il y a même des temps particuliers où il se fait sentir, et où ce feu céleste agit dans une âme avec plus de force : tel est le temps de la retraite. Ce fut à la fin de la retraite que firent les apôtres dans le Cénacle, que cet Esprit d'amour leur fut envoyé; et si je me suis bien acquitté de celle que je viens de faire, j'ai lieu de penser que je l'ai reçu tout de nouveau. Mais en veux-je un témoignage solide, je le connaîtrai par mon amour pour Dieu : car, recevoir le Saint-Esprit et aimer Dieu, c'est une même chose; et il faut que j'aime Dieu, à mesure que j'aurai reçu l'Esprit de Dieu.

Que dis-je, et pourquoi parler de mesure où il n'y en doit point avoir? c'est sans mesure que Dieu nous donne son Esprit : c'est donc sans mesure que nous devons aimer Dieu. Non, mon Dieu, point de bornes dans mon amour pour vous, puisqu'il n'y en a point dans tout ce qui vous rend si aimable pour moi. Vous êtes un Dieu infini : ma charité doit donc être en sa manière une charité infinie. Quelque étendue qu'elle puisse avoir, elle n'ira jamais au delà de ce que vous méritez; et c'est ce que votre esprit, si j'en suis animé, me représente continuellement au fond de mon âme. Il me retrace toutes vos grandeurs, toutes vos vertus, toutes vos perfections; et de là il me fait conclure, qu'à quelque degré d'amour que je me porte, je ne puis excéder en vous aimant. Dans tout le reste, il peut y avoir de l'excès, je puis user dans les rencontres de trop de circonspection et de prudence, je puis prendre garde aux choses avec trop d'attention et trop de vigilance, je puis même aller trop loin dans la pratique de la mortification et de la pénitence; mais je ne puis trop, Seigneur, vous aimer. Sur ce point, l'esprit de charité est insatiable, et ne dit jamais : C'est assez.

Hélas! je ne le dis, moi, que trop et qu'en trop d'occasions. Au moindre acte d'amour que je forme, ou que je crois former pour Dieu, dans un bon moment où le Saint-Esprit me fait goûter l'attrait de sa grâce et la douceur de sa divine onction, je m'imagine déjà être ravi au troisième ciel, et avoir marqué à Dieu l'attachement le plus parfait. Mais cette étincelle n'est pas longtemps à s'éteindre. Ah! un cœur perd-il aisément le souvenir de ce qu'il aime, et y pense-t-il si rarement? Tout homme sur cela est inexcusable; mais, entre tous les autres hommes, un religieux est sur cela même encore plus cou-

pable. Car, dans la religion, il y a beaucoup moins d'objets qui me détournent de Dieu ; et, m'étant séparé du monde, que me reste-t-il autre chose que Dieu? Heureux partage que je ne puis assez estimer! Si je n'en suis pas content, que faut-il pour me satisfaire, et que trouverai-je qui puisse me contenter? *Bien avare est une âme à qui Dieu ne suffit pas* (Augus.) ! Mais en même temps bien malheureuse et bien criminelle est cette âme, qui n'a que Dieu et qui ne s'attache pas à Dieu !

Second point. C'est dans le cœur que l'Esprit d'amour vient d'abord se répandre ; c'est là qu'il établit sa demeure, et là même aussi qu'il commence à faire sentir ses plus merveilleuses opérations. Car l'amour, avant toutes choses, consiste dans l'affection. Que n'inspire-t-il point à l'âme? de quoi ne la dégage-t-il point? à quoi ne l'élève-t-il point? On le vit dans les apôtres. Le premier effet de la descente du Saint-Esprit sur eux, fut de purifier leurs cœurs : de sorte qu'il n'y resta plus la moindre attache qui ne vînt immédiatement de Dieu, et qui ne les portât directement et uniquement à Dieu. Car ils comprirent dès-lors ce qu'a dit depuis un grand saint : *Qu'un cœur aime d'autant moins Dieu, qu'il aime quelque chose avec Dieu, s'il ne l'aime pas pour Dieu.*

De là s'ensuivit le second effet de la présence de ce même Esprit d'amour dont les apôtres furent remplis. Plus un cœur est pur et libre de tout attachement aux objets visibles, plus le divin amour le touche intérieurement, l'excite, l'embrase. Dès qu'un feu n'a plus d'obstacle qui l'arrête, quel incendie ne cause-t-il pas? Et comment aussi les apôtres sortirent-ils du Cénacle? comme des hommes transportés : jusque-là qu'on les croyait pris de vin, tant ils parurent animés et hors d'eux-mêmes. Voilà ce qu'ont éprouvé tant de saints. Tout ce que l'amour profane a de plus vif et de plus pénétrant, n'est point comparable aux mouvements affectueux qui les ravissaient. Ils en tombaient en de saintes défaillances, et ils en perdaient jusqu'à l'usage de leurs sens. *Si vous rencontrez mon bien-aimé*, disait cette fidèle Epouse des cantiques, *faites-lui connaître l'état où je suis, et la langueur où me réduit mon amour* (Cant. 5).

C'est ainsi qu'ils étaient disposés. Or, n'ai-je pas comme eux un cœur capable d'aimer Dieu? D'où vient donc que ce cœur, qu'il n'a fait que pour lui, est néanmoins toujours à son égard si froid et si peu sensible? De tout ce qui a rapport à Dieu, rien ne l'affectionne, rien ne l'émeut : ni oraisons, ni offices divins, ni sacrements, ni entretiens spirituels, ni lectures de piété. On a beau me dire que dans l'amour de Dieu la sensibilité n'est point nécessaire : cela est vrai ; mais il n'est pas moins vrai que si mon cœur était bien vide des choses humaines et bien solidement à Dieu, je me trouverais en de tout autres dispositions, et j'aurais de tout autres sentiments. Ah! j'ai tant de vivacité, et quelquefois je me laisse si aisément attendrir sur de vains sujets! n'y aura-t-il que Dieu, pour qui je serai tout de

glace? Ne lui suis-je pas assez redevable? Ne m'a-t-il pas fait assez de grâces, et ne m'en fait-il pas assez chaque jour? N'a-t-il pas pour moi des caractères assez touchants? Ces titres qu'il porte, de père, de créateur, de conservateur, de rédempteur, mille autres, sont-ils trop peu engageants pour m'attirer? Toutes ces idées ne me sont-elles pas assez présentes, et que vois-je autour de moi qui ne m'annonce incessamment les miséricordes infinies de mon Dieu? Elles sont incompréhensibles; mais, Seigneur, plus elles sont au-dessus de tout ce que j'en puis penser, plus l'indifférence de mon cœur me devient par là même inconcevable, et plus je dois me la reprocher devant vous et m'en confondre.

Troisième point. Mais encore, qu'est-ce qu'aimer Dieu, et tout mon amour doit-il se borner à des affections et à des sentiments? Afin de m'instruire là-dessus, il me suffit de considérer ce que Dieu a fait pour moi dans ce mystère. Il nous aime, et pour nous témoigner son amour, il ne se contente pas de nous avoir donné son Fils, il a fait encore descendre sur nous son Esprit; il nous le donne, et en nous le donnant, il se donne lui-même à nous. Voilà le caractère de l'amour de Dieu pour une aussi vile créature que je le suis; rien ne lui coûte dès qu'il s'agit de mes intérêts, et il n'y a rien de si grand et de si divin dont il ne me fasse part.

Faut-il bien des raisonnements pour apprendre de quel retour je dois user envers lui, et comment je le dois aimer? Il ne m'a pas seulement aimé de cœur, mais en œuvres : ou plutôt, parce qu'il m'a aimé véritablement et de cœur, son amour n'a point été oisif, mais il s'est fait connaître par les effets les plus merveilleux et les plus éclatants. Si donc je l'aime, y a-t-il rien que je lui puisse refuser? rien, dès qu'il est question de le servir et de lui plaire, que je doive épargner? car sans cela, sans cette pleine fidélité à suivre ses divines volontés, et à pratiquer généralement et ponctuellement tout ce qu'il demande de moi, comme il le demande de moi, autant qu'il le demande de moi, en vain je dis que je l'aime; ce ne sont que des paroles, et rien de plus.

Aussi l'amour de Dieu est-il *l'accomplissement de toute la loi :* accomplissement de toute la loi, parce qu'il n'y a pas un point dans la loi, ni si petit, que l'amour de Dieu nous laisse négliger, ni si relevé, dont l'amour de Dieu ne nous fasse soutenir la pratique. Que n'ai-je bien commencé à aimer Dieu! Dès-là toutes les difficultés qui m'arrêtent depuis longtemps, et tous les obstacles seraient tout à coup levés. Je m'étonne de ce que les saints ont entrepris pour Dieu, et de ce qu'ils ont soutenu jusqu'au dernier jour de leur vie; mais il n'y a rien là qui me doive surprendre, quand je pense qu'ils aimaient Dieu. Je vois encore dans le même ordre et sous la même règle que moi, de saintes âmes vivre dans une régularité, et agir en tout avec un zèle et une persévérance que j'aurais peine à croire, si je n'en étais témoin. D'où leur vient cette ferveur sans relâche et cette fer-

meté inébranlable? de l'amour de Dieu. Au lieu de la surprise où je suis en leur voyant faire ce qu'ils font, je devrais bien plus m'étonner qu'ils aimassent Dieu, et qu'ils ne fissent pas tout cela; de là même je dois voir si j'ai lieu de me flatter, en quelque sorte, d'avoir jusqu'à présent aimé Dieu. Peut-être lui ai-je assez de fois protesté que je l'aimais; mais, à juger de mes paroles par mes œuvres, puis-je compter sur toutes mes protestations? Réflexion bien humiliante et bien terrible! car je ne puis être aimé de Dieu, si je ne l'aime. Ah! mon Dieu, que ce soit du moins aujourd'hui et pour jamais, que ce saint amour s'allume dans mon cœur.

Conclusion. Divin Esprit, charité essentielle et toujours subsistante, source intarissable de ce sacré feu qui brûle les anges bienheureux et tous les élus de Dieu, descendez, ouvrez mon âme, et venez vous-même l'embraser; si elle se tient encore fermée, faites-lui une salutaire violence: vous pénétrez partout, et il ne vous faut qu'un trait pour enflammer tout un cœur, et le consumer. C'est donc par vous que je puis sortir de ma retraite, comme les apôtres sortirent du Cénacle : avec le même amour, et par conséquent, avec la même résolution, la même activité, la même force. Dans toute la suite de leurs années, rien désormais ne les put séparer de la charité de Jésus-Christ et de la charité de Dieu; qui m'en séparera moi-même? car c'est maintenant, ô Esprit d'amour! que je me livre tout entier à vous, pour m'attacher à mon Dieu d'un lien indissoluble et d'un amour éternel. Que voudrais-je encore lui dérober de ma vie; et ce que je lui déroberais, à qui le donnerais-je?

Hélas! Seigneur, je n'ai jusqu'à présent que trop partagé mon cœur entre vous et d'autres objets : mais n'étant pas à vous uniquement, il n'y était point du tout; car vous êtes un Dieu jaloux, et vous voulez un amour sans réserve. Vous le méritez bien, ô mon Dieu! et je suis bien indigne de vos grâces, si tant de grâces, que j'ai reçues de votre main libérale et paternelle, ne suffisent pas pour m'apprendre à vous aimer. Hé! Seigneur, l'ai-je su jusqu'à ce jour? mais que devais-je néanmoins savoir autre chose? avec cela seul, j'aurais su tout le reste : c'est-à-dire, que j'aurais su remplir tous les devoirs de mon état, et en pratiquer toutes les vertus. C'est ce que votre Esprit m'enseignera. Plaise au ciel qu'il m'inspire toujours; et plaise surtout au ciel que j'en suive toujours les divines inspirations, et que jamais je n'en éteigne dans mon âme les saintes ardeurs!

CONSIDÉRATION.

Sur l'usage et la fréquentation des Sacrements.

PREMIER POINT. Entre les sacrements, il y en a deux dont l'usage nous peut être plus fréquent et plus commun, savoir : celui de la Pénitence par la confession, et celui de la divine Eucharistie par la communion. Aussi est-ce de l'un et de l'autre qu'on entend parler, quand on exhorte les âmes chrétiennes et religieuses à la fréquentation des sacrements. Jésus-Christ les a établis dans son Eglise, comme deux sources abondantes de toutes les grâces ; et c'est à nous d'en retirer tout le fruit qu'il s'est proposé en les instituant pour notre sanctification.

Ils ont chacun leur vertu propre. Le sacrement de Pénitence est comme un baptême, qui nous purifie et nous lave de toutes les taches de nos péchés. Le sacrement de l'Eucharistie est comme une manne et un pain qui nourrit notre âme, qui l'engraisse, selon le terme de l'Ecriture, qui la fait croître et l'entretient dans une étroite union avec Dieu. Or, le Saint-Esprit nous témoigne que le juste même tombe et pèche jusqu'à sept fois le jour : d'où il s'ensuit que nous avons donc sans cesse besoin d'être purifiés, et par conséquent que nous devons souvent recourir à la pénitence et à son sacrement. De plus, nous ne pouvons ignorer quelle est toujours notre faiblesse, malgré toutes les résolutions que nous avons formées au saint tribunal et dans le sacrement de Pénitence. D'où suit encore cette autre maxime, qu'il nous faut un aliment solide pour nous soutenir dans le chemin de la perfection, et pour nous aider à y faire continuellement de nouveaux progrès. Cet aliment, c'est l'adorable Eucharistie; et de là nous devons juger combien il nous importe de ne nous en tenir pas longtemps éloignés, mais d'en approcher, autant qu'il nous est permis, et d'y participer.

Voilà pourquoi les maîtres de la vie spirituelle ont tant recommandé la fréquente confession et la fréquente communion. Ils recommandent l'une et l'autre aux fidèles en général; mais en particulier, et à bien plus forte raison, aux personnes religieuses. La fréquente confession est un moyen très-efficace, non-seulement pour obtenir le rémission des fautes actuelles dont nous nous rendons coupables, et pour nous maintenir par là dans l'innocence et la pureté du cœur; mais pour nous faire acquérir la connaissance de nous-mêmes ; pour nous faire prévoir les occasions dangereuses et personnelles que nous avons à éviter, pour nous apprendre à les prévenir; pour empêcher que nos imperfections, par une malheureuse prescription, ne se tournent en habitude, et qu'elles ne s'enracinent. Car tout cela, et bien d'autres avantages, c'est ce que produit la grâce du sacrement dans les âmes

qui y sont plus assidues, surtout quand la fréquente communion s'y trouve jointe. Par cet usage ordinaire et fréquent de l'Eucharistie, l'âme est comme transformée en Jésus-Christ. A chaque communion, elle reçoit de nouvelles lumières pour connaître ses devoirs ; elle sent de nouvelles pointes, qui sont autant de remords de ses relâchements et de ses infidélités, et elle prend de nouvelles forces pour se relever et pour redoubler le pas dans la voie sainte où Dieu l'appelle.

De tout ceci, je dois tirer, par rapport à moi, une conséquence particulière, et qui m'est d'une grande importance. C'est que le fréquent usage de la confession et de la communion est un des plus sûrs préservatifs contre les attiédissements et les rechutes où ma fragilité, qui est extrême, m'a si souvent entraîné, et où j'ai infiniment à craindre qu'elle ne m'entraîne encore après cette retraite. Tant que je conserverai un certain zèle pour fréquenter les sacrements, et que j'y aurai un certain attrait, ce sera un des meilleurs signes à quoi je pourrai voir la bonne disposition de mon âme ; de même qu'un bon appétit est communément une des marques les plus certaines de la bonne santé du corps. Si quelquefois la tentation me presse avec plus de péril, et que je me sente moins ferme que je n'étais, cette fréquentation des sacrements sera un frein pour me retenir ; ou, s'il m'arrive enfin de déchoir en quelque chose et de m'échapper, ce sera une prompte ressource pour me ramener de mon égarement, et pour me remettre dans l'ordre.

Mais, tout au contraire, dès que je viendrai à négliger les sacrements, et que je les fréquenterai moins, peu à peu je dégénérerai et je m'éloignerai de Dieu. Car c'est par là, dans la religion comme dans le monde, que l'on commence à se déranger. Une personne, outre ses confessions ordinaires, faisait de temps en temps des revues : elle avait, dans le mois, dans la semaine, certain nombre de communions réglées par un sage conseil ; mais dans la suite, elle se relâche. De manquer une confession, une communion, ce n'est plus pour elle une peine ; elle se fait même de son relâchement un prétexte pour se tenir plus éloignée des saints mystères. Sa piété se refroidit, et dans peu, son état est tel qu'il était avant sa retraite, et même plus mauvais. Dieu veuille que je ne l'éprouve pas moi-même tout de nouveau, après l'avoir déjà, peut-être, tant de fois éprouvé.

Second point. L'usage des sacrements ne peut être utile qu'autant qu'il est saint, et il n'est saint qu'autant qu'on y apporte les dispositions convenables. On les connaît assez, surtout parmi les personnes religieuses. Mais on n'y est pas toujours aussi attentif qu'on le devrait ; et pour descendre à quelques points particuliers, il y a, dans l'usage du sacrement de Pénitence, deux extrémités à éviter.

L'une est une timidité trop scrupuleuse et une crainte excessive d'y venir sans la préparation absolument requise. Car il faut convenir qu'il y a quelques âmes timorées qui portent là-dessus trop loin la vigilance et la précaution. Elles ne peuvent presque jamais se

persuader qu'elles soient suffisamment disposées, soit à l'égard de l'examen qu'elles doivent faire de leurs fautes, soit à l'égard de la douleur qu'elles en doivent concevoir. D'où il arrive que, pour une confession de peu de jours, elles consument un temps infini à rechercher tous les sujets d'accusation qu'elles s'imaginent avoir, et à les arranger dans leur mémoire. En sont-elles venues à bout? il faut ensuite former l'acte de contrition, et c'est pour elles un autre embarras. Elles la veulent sentir, cette contrition, et pour cela elles mettent leur esprit à la torture et se dessèchent la tête. Enfin, après bien des efforts et bien des tourments, croient-elles pouvoir procéder à la déclaration de leurs péchés? Nouvelle peine. Dès qu'il est question de parler, le trouble les saisit, et elles ne savent plus guère ce qu'elles disent. Longs discours sur des points où un mot suffirait, répétitions perpétuelles, circonstances inutiles. Encore, après être sorties du tribunal, y reviennent-elles bientôt, parce qu'elles ont peur de ne s'être pas assez expliquées, et d'avoir omis plusieurs choses. De sorte que la confession leur devient un fardeau des plus pesants, et un travail qui les fatigue, qui les dégoûte, et leur ôte toute dévotion. Le remède serait de leur faire comprendre que la prudence chrétienne et les soins raisonnables qu'exige de nous l'Eglise, ne vont point jusqu'à de pareilles inquiétudes; mais, parce que souvent elles ne sont pas même en état d'entendre là-dessus raison, le plus court et le meilleur conseil qu'elles aient à suivre, est de s'en rapporter au directeur en qui elles ont mis leur confiance, et de faire ponctuellement ce qu'il leur prescrit.

Outre cet excès d'une préparation trop scrupuleuse, il y en a un autre tout opposé et beaucoup plus dangereux : c'est celui d'une préparation trop superficielle et trop légère. Car il est vrai que les personnes, même religieuses, qui approchent souvent du sacrement de Pénitence, doivent prendre extrêmement garde à ne s'y pas tellement habituer, qu'elles ne donnent pas à chaque confession tout le temps et toute l'attention nécessaire. Il n'y va pas moins que d'un sacrilége : et ce serait un étrange renversement, que, bien loin de se purifier au saint tribunal, elles s'exposassent à en sortir plus criminelles devant Dieu, qu'elles n'y étaient venues. Les fautes qu'elles viennent confesser peuvent n'être que vénielles; et, par la miséricorde de Dieu, ce ne sont point en effet communément des fautes grièves : mais, du reste, toutes vénielles que sont ces fautes, il y a une obligation étroite, et sous peine de péché mortel, en les confessant, d'en avoir une vraie douleur, et d'être dans une vraie résolution de les éviter. Sans cela, confession nulle, et abus du sacrement. Désordre où l'on peut dire, dans un sens, qu'une âme religieuse peut plus aisément tomber que les plus grands pécheurs. Car ces fautes, par leur légèreté, n'étant pas ordinairement d'une nature à faire beaucoup d'impression sur l'esprit et sur le cœur, elle a plus de sujets, en quelque sorte, de se défier de ses sentiments et de ses dispositions. C'est pourquoi plusieurs personnes vertueuses ont cette coutume très-sage

et très-solidement fondée, de joindre toujours, ou en général, ou en particulier, aux fautes présentes dont elles s'accusent, quelques-uns des péchés passés qui peuvent exciter davantage leur repentir et l'assurer. Quoi qu'il en soit de cette pratique, qui n'est, après tout, que de surérogation et de conseil, il est certain que la fréquente confession, si louable d'ailleurs et si avantageuse, a néanmoins ses dangers, et qu'il s'y peut quelquefois glisser des défauts très-essentiels. C'est à moi de voir quelle conduite sur cela j'ai tenue jusques à présent, et d'y remédier, si j'ai lieu de craindre qu'elle n'ait pas été telle qu'il convient.

Troisième point. La bonne confession dispose à la bonne communion; et je n'ignore pas quelles sont, outre cette première préparation, les autres dispositions requises pour paraître dignement à la table de Jésus-Christ. Ce que j'ai donc surtout à examiner, c'est la manière dont je m'acquitte d'une action si importante; et de quoi je dois rougir en la présence de Dieu, c'est d'avancer si peu, quoique je mange si souvent le pain des anges et une viande toute divine. Une communion bien faite est plus que suffisante pour sanctifier une âme : et cependant, après tant de communions, je ne remarque en moi nul progrès, et je n'y vois au contraire qu'imperfections et qu'infidélités. D'où vient cela? ce ne peut être que de ma négligence et de ma tiédeur. Car il faut convenir, non pas à la honte de l'état religieux, lequel condamne toutes mes lâchetés, mais à ma propre confusion et à celle de bien d'autres comme moi, que, dans la religion même, il n'y a que trop de communions très-imparfaites, et dès-là très-infructueuses.

Je communie, mais combien de fois l'ai-je fait peut-être par un respect tout humain, ne voulant pas me séparer du reste de la communauté, ni par là me distinguer; regardant la communion comme une gêne, et n'y allant que par une espèce de contrainte.

Je communie, mais avec quelle réflexion, soit avant la communion, soit dans la communion même, soit dans l'action de grâces qui la doit suivre? La cloche m'appelle, et je marche, sans avoir peut-être un moment pensé où je vais. Au milieu de la communauté assemblée, j'assiste au sacrifice de la messe, avec un esprit distrait et sans dévotion. L'heure vient de se présenter à la sainte table : je m'y range à mon tour, après avoir précipitamment et confusément formé quelques actes. Enfin, je reviens à ma place, et là je retombe tout à coup dans ma première indifférence, ne disant rien ou presque rien à Dieu. Le temps ordinaire est-il passé, je ne tarde guère à sortir, et, de toute la journée, je ne fais nulle attention à l'avantage que j'ai eu de participer au sacré mystère.

Je communie, mais avec quelle vue particulière et quel dessein? Au lieu de me proposer dans chaque communion une fin, selon l'avis qu'en donnent les plus habiles directeurs : par exemple, au lieu de me proposer, dans ma communion, et par ma communion, d'obtenir

de Dieu la grâce, tantôt de mieux pratiquer telle vertu, tantôt de mieux supporter telle peine, tantôt de me corriger de telle habitude, tantôt de me fortifier contre telle faiblesse, tantôt de me ranimer dans l'exercice de la prière, tantôt de m'entretenir, ou dans une régularité plus fervente, ou dans un esprit plus intérieur, ou dans une union plus intime avec Jésus-Christ, ainsi du reste : au lieu, dis-je, de tout cela, je n'ai, dans toutes mes communions, qu'une idée vague et sans terme ; et ne les rapportant à rien, il arrive aussi que je n'en remporte rien.

La source du mal, c'est que je ne sais pas faire du don de Dieu toute l'estime qui lui est due ; et c'est d'ailleurs que je m'intéresse bien peu à mon avancement spirituel, et que j'ai bien peu de zèle pour la perfection de mon âme. Car si je m'appliquais sérieusement à considérer la souveraine grandeur du maître qui vient en moi, sa bonté ineffable qui l'engage à se donner lui-même à moi, les richesses inépuisables qu'il apporte avec lui, et qu'il veut répandre sur moi, comment irais-je le recevoir ? avec quel respect et quelle sainte frayeur ? avec quel bas sentiment de moi-même et quelle humilité ? avec quelle reconnaissance, avec quel amour ? Et si j'avais un vrai désir de me perfectionner et de m'élever, qu'oublierais-je de tout ce qui me peut rendre plus profitable un si riche trésor de grâces, et un sacrement si salutaire ? Voilà sur quoi j'ai à me réformer ; et en me réformant là-dessus, je prendrai l'un des plus puissants moyens de me réformer sur tout le reste de ma vie. Car ce sont deux choses incompatibles, que de bien communier et de ne pas bien vivre selon toute ma règle et tout l'esprit de ma vocation.

FIN DES ŒUVRES DE BOURDALOUE.

PIÈCES DIVERSES.

VIE DU P. BOURDALOUE [1],

PAR Mme LA COMTESSE DE PRINGY (2).

Il semble que la grâce et la nature répandent leurs trésors, quand Dieu veut mettre au jour ces lumières de l'Eglise, qui établissent son règne sur la surface de la terre.

Mais c'est un privilége sacré que le ciel accorde rarement, que celui d'élever des familles par l'illustration de la sainteté. Les perfections chrétiennes sont des ornements de l'âme dont la distribution ne se fait que par les mains de la miséricorde, et celui qui les reçoit n'a rien dont il puisse se glorifier. Aussi, l'humilité chrétienne fait-elle le principal caractère des saints. Rien n'est au-dessus de cette vertu; c'est celle qui découvrait si parfaitement en Jésus-Christ les grandeurs de sa divinité, qu'on peut dire qu'elle nous développait ce que son humanité sainte nous avait caché. C'est un sentiment si équitable et si nécessaire aux chrétiens, qu'il a toujours été le gouvernail des âmes justes, et le coin évangélique dont le ciel a marqué les saints.

Celui sur lequel nous espérons de voir ce titre, et duquel j'écris la vie, était un homme humble, marqué à ce coin d'élection si rare aujourd'hui. Il se nommait Louis Bourdaloue. Il était né à Bourges, dans la province du Berri, le vingtième du mois d'août mil six cent trente-deux. Son père était conseiller au présidial de Bourges; il y est mort doyen du présidial: c'était un homme très-recommandable par sa probité. Sa mère, femme d'un esprit distingué, après une vie très-exacte et fort exemplaire, est morte depuis peu, à quatre-vingt-neuf ans. Il n'avait qu'une sœur, qui épousa M. de Chamillart-Villate, frère cadet de M. Chamillart, maître des requêtes, et intendant de Basse-Normandie, père de l'illustre ministre qui nous prouve aujourd'hui que les grands emplois n'affaiblissent point les grands hommes, et qu'on peut conserver la vertu dans le palais de la félicité, aussi bien que sur les tribunaux de la justice. Madame de Chamillart-Villate, sœur du père Bourdaloue, est tante de M. de Chamillart, ministre d'Etat, et mère de M. de Chamillart-Villate, président à la chambre des comptes, et de trois autres fils d'un mérite distingué et très-connu, qui se sont tous trois faits jésuites.

(1) Imprimée à Paris, chez Ribou, en juillet 1705, *in*-4°, 20 pages. Elle est très-rare; je n'avais pu me la procurer encore lorsque je composai la Notice sur Bourdaloue. Cette *vie*, qui n'est, à proprement parler, qu'un *Eloge*, contient, sur la famille et sur la personne de ce célèbre orateur, quelques détails précieux qui ne se trouvent point ailleurs, qui sont comme inconnus, et dont je regrette de n'avoir pu faire usage. Mme de Pringy, dont Bourdaloue était le directeur, écrit avec force, et montre un talent très-distingué. Avant de composer cette *Vie*, elle avait déjà consacré à Bourdaloue un petit éloge, mais moins historique, qui fut inséré dans les *Essais de Littérature pour la connaissance des Livres* (Cahier de mai 1704, pag. 119—129).

(2) Mme la comtesse de Pringy était fille de M. de Mérinville, garde du trésor de la chambre des comptes, et épouse en secondes noces de M. d'Aurat, seigneur d'Entragues.

Les heureuses dispositions du jeune Bourdaloue avaient lieu de faire espérer à sa famille de grandes choses de lui. Il était vif, il avait l'esprit élevé, et d'une pénétration merveilleuse, rien n'échappait à sa perception, il ne lui fallait, pour comprendre une vérité, que le quart du temps qu'il en faut à un autre pour l'exprimer. Il avait tout ce qui promet un très-grand mérite; il était naturel, plein de feu et de bonté. Il suça la vertu avec le lait ,et ne sortit de l'enfance que pour entrer dans les routes laborieuses du christianisme. Sa première démarche, dans cette voie qui conduit à Dieu, fut le zèle de sa sainte maison. Il conçut dans ce moment le dessein d'être à Dieu sans réserve et sans partage; il se sentit pressé par une salutaire impatience de le chercher dans la retraite; il en examina toutes les obligations, et les embrassa, dans cet âge rebelle à la raison, avec autant de goût qu'on en a d'ordinaire pour les plaisirs du monde; il se déroba à sa famille pour se jeter dans la maison de saint Ignace. Il vint à Paris, sans l'aveu de ses parents. Son père ne fut pas plus tôt instruit de sa retraite, qu'il vint en poste au noviciat, et ramena son fils à Bourges; mais il ne l'eut pas trois mois avec lui, que, pénétré de la solidité de sa vocation, il se reprocha sa vivacité; et, quoiqu'il n'eut que lui de garçon, il revint à Paris le ramener au noviciat, en protestant qu'il était ravi de le voir dans un ordre où il aurait voulu être lui-même. Ce consentement paternel laissa au zèle du jeune Bourdaloue toute l'étendue dont il était capable, et l'on peut dire qu'il se donna tout entier à sa vocation. Il n'y en eut jamais une plus sûre, car elle était éclairée; il n'y en eut jamais une plus prompte, puisque la première démarche de sa raison fut pour la suivre; et jamais vocation ne fut plus ardente, puisque le feu d'un beau naturel répondait en lui au feu de la charité. Quel zèle, quelle ferveur, quel désir en choisissant la vie religieuse pour son état! Le cours des études, si dangereux pour d'autres, ne fut qu'un échantillon du cours d'une vie parfaite qu'il a remplie. Il prit les vertus de l'ordre avec l'habit. Instruit qu'il était de l'esprit du fondateur, il entra dans toutes les pieuses pratiques de son institut; et comme ses dispositions et ses inclinations avaient un grand rapport avec celles de ce saint, on vit revivre en lui le zèle et la vertu du grand Ignace. Dès qu'il se vit de la société de ces saints et savants religieux, conservateurs de ce grand trésor du salut, qui est la vérité toute pure : animé par leur exemple, soutenu par leurs conseils, fortifié par leurs prières, il commença à défricher la vigne du Seigneur, et à semer son champ Il était déjà rempli des sciences humaines, et monté, par une sublime théologie, à la connaissance des vérités les plus abstraites : aussi en développait-il toutes les circonstances avec une netteté et une précision qui surprenaient et qui charmaient tout ensemble. L'on voyait une âme qui, nouvelle dans l'exercice de ses fonctions, était déjà parfaite dans la manière de les exercer. Elle avait un courage mâle qui l'exemptait d'être susceptible de la corruption du monde, et toutes les choses séduisantes étaient sans attraits pour elle. Dans cette heureuse situation, ce nouvel apôtre passait sa vie avec joie dans l'exercice de l'étude et de la pénitence.

De toutes les constitutions, il n'en est point qui laisse moins de loisir et qui donne plus d'occupations que la règle de saint Ignace, laquelle ordonne principalement de s'instruire de toutes les vérités du christianisme, et cela d'une manière très-parfaite, afin d'être plus capable d'en instruire les autres, et de répandre la lumière de l'Evangile dans toutes les parties du monde.

Le jeune P. Bourdaloue, très-éclairé et très-convaincu, fut employé de bonne heure au ministère de l'instruction. On l'occupa pendant plusieurs années à répandre ses lumières sur cette illustre jeunesse qui vient chercher une éducation chrétienne par les soins de la société. On lui confia l'éducation de feu M. de Louvois; il s'en acquitta si dignement et si prudemment, qu'il y aurait eu de l'imprudence de l'en ôter, si le merveilleux de ses talents n'avait obligé de le mettre dans les premières fonctions de l'apostolat. L'on peut dire qu'il était moins l'observateur des lois, qu'une loi vivante, dont l'exactitude animait plutôt que de rebuter. Comme son tempérament plein de feu s'accordait avec l'ardeur et le zèle dont il était animé pour les pratiques de la religion, il les accomplissait toujours avec plus de grâce et de perfection que nul autre; et il sortait de son exemple une si vive expression de l'ordre, que nul relâchement ne pouvait tenir contre un modèle si accompli et si achevé.

Ses supérieurs, connaissant sa vertu, crurent avec justice qu'il fallait employer son zèle pour le salut public. Ils oublièrent l'âge en faveur des grandes qualités que l'on voyait en lui. Ils l'envoyèrent à la ville d'Eu, où feu Mademoiselle, qui était d'un esprit si pénétrant et si délicat, connut tout son mérite. Ensuite il alla à Amiens, à Rennes, à Rouen, et puis revint à Paris pour y commencer la carrière de l'apostolat. Son coup d'essai fut un chef-d'œuvre : il monta dans la chaire de la vérité avec toute la force d'un homme consommé; il ne brilla point, comme un orateur ordinaire, d'un feu éclatant qui éblouit, mais d'un feu consumant qui éclaire. Il était si persuadé des vérités qu'il annonçait, que sa plus grande joie était d'en convaincre les autres. Il produisait toujours la vérité avec des trais si surprenants, qu'après la répétition, elle avait encore toutes les grâces de la nouveauté. Jamais esprit n'a eu plus de force et plus de justesse. Il avait tant de fécondité dans ses expressions, qu'il présentait ses idées sous mille figures différentes; ce qui faisait que l'infirmité humaine était satisfaite. L'on variait son goût, en fixant son entendement; aussi à quel point d'élévation, de progrès, d'applaudissements, ne fut-il point, dans le ministère difficile de la prédication! Il eut le suffrage universel de tous les hommes, et fut le seul homme qui l'obtint; mais, comme il était humble, quand il connut qu'on découvrait ses talents, il se couvrit lui-même de confusion devant Dieu; et voulant montrer aux hommes que c'est Dieu seul qui les éclaire par le ministère des prédicateurs, il redoubla son zèle, et se donna tout de nouveau à la prière et à l'étude, dans lesquelles il acquit encore beaucoup de connaissance en contemplant le trône de Dieu au pied de la croix. C'est de là que, comme un autre Moïse, consultant Dieu dans le buisson, il sortait enflammé porter a peuple les oracles divins qu'il avait puisés dans leur source. Il était infatigable dans ses travaux; la nuit servait moins à son repos, qu'à sa charité; il en passait une partie à perfectionner les œuvres du jour. Il ne sortait des lieux où sa mission apostolique l'avait conduit, qu'au bruit des regrets, des gémissements et des acclamations publiques, qui ne cessaient que pour faire place au silence de l'admiration. Aussi avait-il des entrailles de compassion qui lui faisaient laisser, comme l'Apôtre, une partie de son cœur aux chrétiens qu'il avait formés. Il n'interrompait point les obligations de son état, quoiqu'il se donnât à l'instruction des peuples; il était solitaire et public; sa charité ingénieuse lui faisait remplir les devoirs de deux états différents; comme religieux, il avait les vertus d'un solitaire : attentif à l'oraison, fidèle à l'obéissance, soumis aux choses les

les plus légères des constitutions : et comme apôtre de Jésus-Christ, il sortait de la retraite pour distribuer le pain de la parole de Dieu ; pour lors ce n'était plus le règne du silence, mais celui de la vérité. L'éloquence même venait, par la bouche de ce saint religieux, présenter les devoirs sous des expressions qui en adoucissaient les rigueurs, sans en diminuer l'exactitude, et l'on était persuadé par la vérité qu'il découvrait, et attiré par l'exemple qu'il donnait.

Jamais homme n'a mieux uni l'excellence de l'esprit à la bonté du cœur; il était tout ensemble, plein d'une lumière vive, pénétrante et féconde, et plein d'une onction qui attendrissait, qui persuadait et qui attirait ; il était plein de foi, plein de charité, et nullement plein de lui-même. C'est ce que nous a si bien exprimé le vénérable père (1) qui nous a écrit une lettre sur sa mort; il dit, qu'*il avait plus de peine à se défendre du découragement que de la présomption.* Sa manière de penser, sa conduite, ses expressions, tout uniformément présentait son humilité. Rien d'ampoulé dans son style, tout y était solide et beau; rien de fastueux dans ses mœurs, il y régnait une heureuse simplicité. Beaucoup même de ses actions les plus cachées, qui ne sont connues que par certaines personnes à qui il n'a pu les soustraire, tenaient du merveilleux. Les expressions de ce grand homme, quoique les plus belles, étaient toujours les moins recherchées : ce qui faisait qu'on ne perdait point de vue l'homme chrétien dans l'homme éloquent. Sa modestie n'avait pu voiler sa capacité : l'on avait découvert la grandeur de ses talents dans l'exercice de toutes les charges de la religion : il était si profond dans la théologie, et cependant si clair et si évident dans ses discours, qu'il semblait moins un homme qui devait sa science à son travail, qu'un homme qui la devait uniquement à son propre génie ; la science et la perfection semblaient en lui deux qualités naturelles; on s'étonnait souvent qu'il pût fournir à tous les différents exercices qu'il remplissait. La prédication ne lui fut point un obstacle à la confession; il passait de la chaire au tribunal; et, sortant de confondre les pécheurs par la vérité, il passait à les absoudre par la miséricorde.

Ces deux grandes fonctions du ministère apostolique qu'il exerçait avec dignité, n'empêchaient pas qu'il ne fît lui-même des retraites tous les ans, qu'il ne dît tous les jours l'office divin avec recueillement, et qu'il ne célébrât tous les jours le sacrifice de nos autels. Cette sublime fonction du sacerdoce assujettissant toutes ses puissances, il ne l'exerçait jamais qu'avec tremblement, et comme si c'eut été le dernier acte de sa vie. Il était si pénétré de l'amour de Dieu, et des vérités qu'il annonçait, que l'habitude ne lui causait point de tiédeur. La multitude des affaires de dehors l'occupait sans le dissiper; et ses yeux étaient si peu attentifs aux objets créés, qu'il ne trouvait de plaisir dans l'arrangement des choses du monde, que lorsqu'il les examinait dans la décoration des autels, dont il aimait beaucoup l'ordre et la perfection.

Quoiqu'il fut vif, il était d'un si doux commerce, et si plein d'agréments, que l'on demeurait toujours avide et jamais rassasié de son entretien. Comme son ministère l'engageait dans le commerce des grands, il employait ses moments en économe du temps que Dieu lui confiait pour leur sanctification. Il usait et souffrait des commodités de la vie; quand

(1) Le P Martineau.

sa charité l'obligeait de s'y assujettir, c'était toujours pour conduire plu aisément les séculiers à la perfection.

Il n'entrait dans le soin qu'il prenait des âmes nul des défauts de la direction. Il était sans intérêt, sans ambition, sans curiosité, sans politique, sans égards que ceux d'une charité noblement exercée. Il n'avait nul ménagement que ceux d'une prudence purement chrétienne, et cette conduite exacte et pieuse l'a conservé exempt de toutes les attaques de la médisance ; jamais réputation ne fut plus entière que la sienne. Aussi, l'estime que ceux qu'il conduisait avaient pour lui, était moins par goût que par vénération. On ne le regardait point par les endroits brillants de son mérite, mais par sa doctrine et par sa vertu : ces deux rares qualités lui assujettissaient jusqu'aux esprits rebelles à la direction. Il était le fléau des âmes endurcies; il les confondait par la vérité, d'une manière à convaincre leur esprit, en sorte que leur cœur était troublé, s'il n'était pas converti, et c'est une salutaire inquiétude que le remords.

Pour les âmes justes que Dieu confiait à ses soins, il ne les menait point par la voie de l'étonnement. Comme il ne leur faisait voir leur force que dans la toute-puissance de Dieu, et leur espérance que dans sa miséricorde, il leur inspirait l'humilité et la confiance. Par cette sainte confiance, il leur faisait obtenir les grâces nécessaires à leur état. Aussi a-t-on vu, sous sa conduite, des âmes héroïques voguer avec intrépidité sur cette mer du monde, et arriver au port avec innocence et fidélité. Dieu accordait cette récompense au zèle qu'il avait pour le salut des âmes. Il lui donnait quelquefois la consolation d'admirer sa miséricorde dans des personnes qui, s'étant rassasiées du monde sans en être dégoûtées, semblaient être confondues avec sa corruption, et ne pouvaient plus s'élever au-dessus d'elles-mêmes; cependant, tout d'un coup, elles cherchaient le royaume de Dieu et sa justice, et elles faisaient, au milieu du siècle, des œuvres de pénitence qui pouvaient servir de modèle aux solitaires les plus retirés. Mais aussi quelle application, quelle affection ce zélé confesseur ne montrait-il pas pour ceux qui se mettaient sous sa conduite? Il ne ménageait ni ses lumières ni son temps; il se donnait très-parfaitement à ceux à qui Dieu avait ôté toutes choses. Il était si zélé pour les vrais chrétiens, qu'il leur accordait sa protection, aussi bien que son instruction. La probité, la droiture, la candeur, régnaient parfaitement dans son âme : c'étaient les seuls amis qu'il fallait employer pour s'attirer son estime et son suffrage. L'on trouvait aisément, avec ces rares qualités, un accès dans son esprit et dans son cœur, sans que la fortune en ouvrît la porte. Il était surtout le consolateur des âmes inquiètes que la mort vient surprendre. Il avait tant de foi, qu'il portait l'espérance à ces âmes troublées, quand un mal subit, qui ne donne le temps qu'à la contrition, et non à la pénitence, venait les ébranler. C'était dans ces occasions qu'on le voyait redoubler son zèle. Dans les termes exacts de la plus sévère morale, il présentait la vérité à un mourant, qui, malgré l'effroi naturel dont il était saisi à cette vue, trouvait dans l'infinie miséricorde de Dieu, et dans la charité du Rédempteur, présentée par celle du disciple, un remède à son désespoir. Jamais homme n'a eu tant de force pour persuader, tant d'onction pour consoler, tant de feu pour animer. On voyait en lui l'assemblage de toutes les qualités propres au ministère évangélique. Comme il était pénétré des vérités éternelles, il en détaillait les circonstances avec tant de facilité, qu'il semblait plutôt un oracle qu'un moniteur.

Il n'était pas moins admirable quand il formait une âme pour la

retraite, que lorsqu'il la conduisait à la bienheureuse éternité. Instruit par lui-même des grâces de la vocation, il faisait connaître aux jeunes personnes toutes les erreurs séduisantes qui les retiennent dans le monde, et toutes les vues trompeuses d'une piété ou intéressée, ou mal entendue, qui les en font quelquefois sortir; il leur développait avec onction les douceurs de la retraite, et souvent elles se sentaient attirées à l'état saint d'une perfection achevée, par l'attention sérieuse qu'il leur faisait avoir à leurs devoirs, et aux obligations de leur état.

Il est des circonstances dans la vie de ce grand homme, qui, pour n'avoir rien de singulier, n'en sont pas moins admirables. Celle qui m'a le plus touchée dans sa conduite, c'est l'uniformité de ses œuvres.

Persuadé qu'il était qu'il n'y a point de petites actions quand on les fait pour Dieu, il n'était pas plus animé en récitant une oraison publique, entendue par un monde distingué, que dans le conseil particulier qu'il donnait à des âmes affligées, qui venaient chercher leur consolation dans ses instructions. Toujours vif, il se donnait tout entier à chaque occupation différente; et il ne paraissait qu'un zèle ardent, et non pas un goût empressé dans toutes les fonctions qu'il remplissait. C'est dans ce zèle uniforme que l'on découvrait le mystère de sa charité. Il choisissait toujours les vertus les plus parfaites de son état, et dont la pratique allait à la plus grande gloire de Dieu.

Quoiqu'il eût passé plus de quarante années dans l'exercice laborieux de la pénitence, et dans les fonctions apostoliques, son zèle n'était point affaibli. S'il n'avait plus la même santé, il avait toujours la même ardeur : c'est ce qui le faisait travailler au-dessus de ses forces. Comme il avait le même talent pour la chaire, il causait toujours le même désir de l'entendre; ce qui l'engageait à plusieurs sermons particuliers, que sa charité lui faisait accorder.

Le dernier trait de son éloquence dans ce ministère saint, ce fut à la solennité des noces d'une épouse de Jésus-Christ. Ce fut là qu'il présenta à Dieu cette victime de son amour, et qu'il devint lui-même la victime du sacrifice. Ce fut par là qu'il acheva le terme glorieux de sa mission. Ce fut là que, son zèle pour le salut d'une âme lui faisant oublier le soin de son corps, il s'échauffa; et toute la force de l'art ne put rien contre la nature affaiblie. Il connut, dès le commencement de sa maladie, quel en était le danger; il consentit de bon cœur à rompre sa chaîne : et la mort étant la porte de la gloire des justes, il fut ravi de la voir ouverte pour lui. Il oublia la terre avant que de l'abandonner. Il fut sans cesse en commerce avec Jésus-Christ dans les plus grandes inquiétudes de son mal. Il s'y unit d'une manière si pleine de charité, et si digne d'admiration, qu'on peut dire que les derniers moments de sa vie ressemblèrent aux premiers instants de son éternité. C'est ainsi que le père Bourdaloue finit sa carrière, et commença sa félicité; car il est à croire que la miséricorde qui l'avait comblé des qualités naturelles les plus excellentes, et des vertus chrétiennes dans le plus éminent degré, l'a fait entrer, après ses travaux, dans le séjour des récompenses.

Si l'on trouve ma précision trop grande dans l'histoire que j'ai faite de la vie de ce grand homme, on ne doit point s'en étonner; elle ressemble à son original. La vie du père Bourdaloue nous a paru trop courte; et si la fin de son histoire paraît trop tôt, c'est pour mieux imiter la fin de son sort.

LETTRE DU P. MARTINEAU,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

CONFESSEUR DE BOURDALOUE ET DU DUC DE BOURGOGNE (1),

A M***

MON RÉVÉREND PÈRE,

Cette lettre apprendra à Votre Révérence la perte que la Maison Professe fit hier, à cinq heures du matin, dans la personne du P. Louis Bourdaloue, qu'une fièvre, accompagnée d'une violente inflammation de poitrine, nous a enlevé en moins de deux jours. Car il eut encore, dimanche dernier, fête de la Pentecôte, le bonheur de dire la messe à son ordinaire.

Nous pouvons dire que cette courte et fâcheuse maladie a été l'effet de son zèle. Il avait, depuis quelque temps, un assez gros rhume; et cependant il prêcha il n'y a pas plus de dix jours; et il s'est si peu ménagé dans la suite, qu'il semble même avoir redoublé son assiduité auprès des malades et au confessionnal. Ainsi il a eu la consolation de mourir, comme il souhaitait, les armes à la main, et avant que les années d'un âge plus avancé le missent hors de combat.

Vous pouvez juger, mon révérend Père, de la grandeur de notre affliction, par l'avantage que cette maison avait de posséder un homme en qui se trouvaient, dans un éminent degré, toutes les qualités qui peuvent rendre utiles à l'Eglise les personnes de sa profession : un génie facile et élevé, un esprit vif et pénétrant, une exacte connaissance de tout ce qu'il devait savoir, une droiture de raison qui le faisait toujours tendre au vrai, une application constante à remplir ses devoirs, une piété qui n'avait rien que de solide.

Ces qualités avaient paru en lui dès ses premières années, dans les classes où, selon nos usages, il a été, soit en qualité d'écolier de théologie, soit en qualité de professeur de grammaire, de rhétorique, de philosophie, et de théologie morale.

Mais, le temps marqué par la Providence pour le mettre sur le chandelier par les deux plus importantes fonctions du ministère évangélique, étant venu, elles parurent avec un éclat que rien n'a pu effacer, et dont on conservera longtemps le souvenir.

Nul n'ignore jusqu'où il a porté l'éloquence de la chaire. S'il avait reçu tous les talents propres pour y réussir, il les a cultivés par un travail si constant, il les a employés avec un si grand succès, pendant l'espace de quarante ans, que la France le regarde comme le premier prédicateur de son siècle. Ce qu'on peut dire de lui, sur ce point, de plus singulier, c'est que,

(1) Cette lettre fut écrite le lendemain de la mort de Bourdaloue.

comme il parlait toujours avec beaucoup de justesse et de solidité, il savait rendre la religion respectable aux libertins mêmes, les vérités chrétiennes conservant dans sa bouche toute leur dignité et toute leur force.

En effet, sans faire son capital de la politesse, qui ne lui manquait assurément pas, il donnait à ses discours une beauté majestueuse, une douceur forte et pénétrante, un tour noble et insinuant, une grandeur naturelle, et à la portée de tout le monde. Ainsi, également goûté des grands et du peuple, des savants et des simples, il se rendait maître du cœur et de l'esprit de ses auditeurs, pour les soumettre à la vérité qu'il leur annonçait. Aussi avait-il souvent la consolation de cueillir lui-même la moisson qu'il avait préparée, en jetant le bon grain de la parole de Dieu dans le champ du Père de famille. Car combien a-t-on vu de personnes, du grand monde même, aveuglées par l'enchantement du siècle, et endurcies par une longue suite de crimes, venir mettre entre ses mains leurs cœurs ébranlés par la crainte, et brisés par la componction qu'il leur avait inspirée ?

Il n'a pas moins réussi dans la conduite des âmes. Evitant toute affectation et toute singularité, il les menait, par les routes les plus sûres, à la perfection propre de leur état; et, appliqué à connaître la disposition particulière que la grâce produisait en elles, il savait parfaitement s'en servir pour avancer l'ouvrage de leur sanctification. La solide piété de tant de personnes, de toutes sortes de conditions, qui l'ont eu pour directeur, soit dans le siècle, soit dans les maisons religieuses, en est une preuve bien sensible. Mais ce don si excellent, de conduire les âmes par les voies de la justice, éclatait particulièrement quand il assistait les malades. Rien de plus capable de les instruire et de les soutenir, que ce qu'il leur disait dans ces tristes moments, où l'homme, livré à la douleur, et enveloppé des ombres de la mort, ne trouve que de faibles secours dans sa propre raison. On était si convaincu que le père Bourdaloue avait grâce pour cela, que, depuis plusieurs années, il était très-souvent appelé auprès des mourants : à quoi il répondait, de son côté, avec tous les empressements de la charité chrétienne, passant quelquefois de la chaire au lit des malades, sans se donner un moment de repos.

De si importantes fonctions, exercées avec tant de distinction, lui avaient attiré une considération si universelle, que ce qu'il y a de plus élevé dans le royaume l'honorait de son estime, et se faisait même honneur, si je l'ose dire, d'avoir quelque liaison avec lui. A peine a-t-on su sa maladie, que les personnes du premier rang, soit de la Cour ou de la ville, ont envoyé, avec des marques d'une inquiétude véritable, savoir de ses nouvelles; et dès qu'on a été informé de sa mort, tout le monde a pris part à notre affliction, et s'en est fait comme un devoir de reconnaissance, pour tout le bien qu'il a plu à Dieu d'opérer par lui, à l'avantage du public, durant le cours de tant d'années. Pour ceux qui lui avaient donné leur confiance, je ne sais si rien sera capable de les consoler. Comme ils le connaissaient encore mieux que les autres, l'entretenant plus souvent, recevant de lui des conseils très-salutaires, le trouvant toujours prêt à les secourir dans le besoin, et ne le quittant jamais sans une nouvelle conviction de son mérite, ils ont dû aussi ressentir plus vivement la grandeur de cette perte.

Mais ce qui doit, mon révérend Père, nous rendre plus précieuse la mémoire du P. Bourdaloue, ce sont les vertus solides qu'il a su joindre, selon l'esprit de nos règles, aux grands talents dont Dieu l'avait pourvu

Le zèle de la gloire de Dieu était l'âme de tout ce qu'il faisait dans l'étendue de ses emplois; la sienne ne le touchait point. Loin de s'applaudir lui-même, par une vanité dont il est si difficile de se défendre dans les grands succès, les applaudissements qu'on lui donnait le faisaient souffrir, et, toujours renfermé dans la plus exacte modestie sur ce qui le regardait, il était prodigue de louanges à l'égard de ceux en qui l'on voyait quelque mérite. Je sais d'une personne pour qui il avait beaucoup de considération, que lui ayant un jour demandé s'il n'avait point de complaisance parmi tant de choses capables d'en inspirer, il lui répondit que depuis longtemps, Dieu lui avait fait la grâce de connaître le néant de tout ce qui brille le plus aux yeux des hommes, et qu'il lui faisait encore celle de n'en être point touché. Il a dit à un autre, qu'il était si parfaitement convaincu de son incapacité pour tout bien, que, malgré tous ses succès, il avait beaucoup plus à se défendre du découragement que de la présomption.

Il n'était pas plus sensible à tous les agréments qu'il pouvait trouver dans le commerce que son ministère l'obligeait d'avoir avec le monde. Comme il servait le prochain sans intérêt, c'était aussi sans attachement: en voici une preuve qui ne peut manquer de vous édifier.

Il y a plusieurs années qu'il pressa les supérieurs de lui permettre de passer le reste de ses jours à travailler loin de Paris, dans une de nos maisons de retraite; et cette tentative n'ayant pas réussi, il en fit une, il y a trois ans, auprès de notre très-révérend Père général, pour obtenir la permission de se retirer au collége de La Flèche, afin de s'occuper uniquement de sa propre sanctification. Mais Dieu, qui voulait se servir de lui pour en sanctifier bien d'autres, ne permit pas qu'il réussît mieux cette seconde fois que la première. On peut dire néanmoins que le père Bourdaloue a eu ce qu'il souhaitait le plus en cela. Car, redoublant son attention sur lui-même, il a su se procurer, dans l'embarras où il était retenu par la Providence, les mêmes accroissements de vertu qu'il se proposait dans le saint repos après lequel il soupirait.

Au reste, cette attention sur soi-même l'a accompagné pendant toute sa vie; et c'est par ce moyen qu'il a accompli si parfaitement l'avis de l'Apôtre à Tite son disciple : « Soyez, en toutes choses, un exemple de » bonnes œuvres dans ce qui regarde la doctrine, l'intégrité, la sagesse. » Que ce que vous dites soit saint et irrépréhensible, afin que quiconque » est déclaré contre nous, demeure confus, n'ayant rien à nous reprocher. » Vous le reconnaissez assurément dans ces paroles, mon révérend Père, pour peu que vous rappelliez dans votre esprit ce que vous avez vu vous-même si souvent. Je ne parle pas ici de ses discours publics, où, de l'aveu de tout le monde, il ne lui est rien échappé que la critique la plus exacte pût justement censurer : je parle de sa conduite ordinaire, que la médisance s'est vue contrainte de respecter sous un habit qu'elle a coutume d'épargner si peu.

Au milieu des affaires dont la dissipation paraît le plus inséparable, il ne perdait point la possession de son âme, selon l'expression de l'Ecriture. Tellement qu'obligé de se communiquer au dehors, pour répondre à la confiance qu'on avait en lui, il ne s'éloignait jamais des bienséances de son état; et que, recherché de toutes sortes de personnes, il traitait avec chacun d'eux d'une manière proportionnée au rang où la Providence les avait mis. Ainsi, il était respectueux envers les grands, sans perdre la liberté de son ministère; et, sans en avilir la dignité, il était facile et

affable aux petits. Le fond de cette prudence n'était point un raffinement de politique : car il était l'homme du monde le plus solide et le plus vrai. Il n'y avait rien de frivole en tout ce qu'il faisait, rien de contraire à son caractère, et nulle considération n'altérait sa franchise et sa sincérité. C'était la droiture, le bon sens, et la foi, qui lui faisaient découvrir dans chaque chose ce que Dieu y a mis pour servir de règle à notre conduite.

C'est par de semblables principes que tous lui étaient égaux à l'égard du salut des âmes : les gens de la plus basse condition trouvant en lui les mêmes secours pour leur sanctification que les personnes de la première qualité. Il y en a qui, lui ayant marqué que sa haute réputation les empêchait de s'adresser à lui au tribunal de la pénitence, ont été convaincus, par ses manières simples et prévenantes, qu'il ne bornait pas son ministère aux gens distingnés par leur naissance et par leurs emplois; il se comportait de même quand il s'agissait de prêcher : car il le faisait aussi volontiers dans les hôpitaux, dans les prisons, dans les villages, qu'à la Cour ou dans les plus grandes villes du royaume. Le désir de rendre service au prochain lui fit toujours négliger ces ménagements de vogue et de santé qu'on craint ordinairement d'user en se prodiguant au public : ce que Dieu a tellement béni, que, par un rare exemple, on l'a vu prêcher, dans un âge avancé, avec la même vigueur et le même succès que dans ses plus belles années.

Comme c'est la piété envers Dieu qui donne le prix à toutes les vertus, je dois, après ce que je viens de dire, vous faire voir jusqu'où elle a été dans le père Bourdaloue. Il était très-religieux observateur des saintes pratiques que la règle nous prescrit, pour entretenir en nous l'esprit d'une véritable dévotion. Les premiers jours de chaque année, il les consacrait à la retraite; et afin de conserver la ferveur qu'il y avait prise, il donnait chaque jour un temps considérable à la prière. L'office divin avait pour lui un attrait particulier; il avait commencé à le réciter régulièrement, longtemps avant que d'y être obligé par les ordres sacrés; et l'obligation qu'il en eut dans la suite ne servait qu'à lui faire remplir ce devoir avec un sensible redoublement de ferveur. Pour ce qui est du sacrifice de nos autels, pénétré de la grandeur d'une fonction si sublime, il s'était fait une règle de le célébrer tous les jours, comme si chacun eût été le dernier de sa vie. Ainsi, ni l'accoutumance, qui attiédit ordinairement le cœur, ni la multitude des affaires, qui le dissipent, ne l'empêchaient point de puiser avec abondance dans cette source de grâces. D'où il arrivait que, plein des sentiments que produit, dans une âme bien disposée, la participation des divins mystères, il parlait, dans l'occasion, des choses de Dieu d'une manière également vive et touchante. Enfin, tout ce qui concerne le culte divin lui était précieux; les moindres cérémonies de l'Eglise n'avaient rien que de grand pour lui. A l'exemple du prophète, il aimait la beauté de la maison du Seigneur; et le zèle qu'il avait pour elle, lui faisait prendre un soin particulier de la décoration des autels. Sur combien d'autres choses la modestie du père Bourdaloue a-t-elle jeté un voile qu'il n'est pas possible de lever? car, content de plaire aux yeux de Dieu, scrutateur des cœurs, il cachait à ceux des hommes tout ce que la loi de l'édification ne l'obligeait pas de faire paraître. Une dévotion d'appareil n'était point de son goût, et l'on ne pouvait être plus ennemi de l'ostentation.

Je m'aperçois, mon révérend Père, que cette lettre passe de beaucoup les bornes ordinaires; il faut donc la finir, pour vous apprendre en peu

de mots quelle a été la fin d'une si belle vie. Le père Bourdaloue a vu les approches de la mort avec une tranquillité qui était beaucoup moins l'effet de la force naturelle de son esprit, que, de celle de sa foi et de l'espérance chrétienne qui le soutenait. Il l'a acceptée comme l'exécution de la sentence portée par la justice divine contre l'homme pécheur, et il l'a regardée en même temps comme le commencement des miséricordes éternelles sur lui : sentiments qu'il a exprimés en des termes si énergiques, que l'impression en demeurera longtemps gravée dans le cœur de ceux qui les ont entendus. « Je vois bien (ce sont à peu près ses propres pa» roles), je vois bien que je ne puis guérir sans miracle; mais qui suis-je, » pour que Dieu daigne faire un miracle en ma faveur?.... L'unique » chose que je demande, c'est que sa sainte volonté s'accomplisse, aux » dépens de ma vie, s'il l'ordonne ainsi.... Qu'il détruise ce corps de » péché, j'y consens de grand cœur; qu'il me sépare de ce monde où je » n'ai été que trop longtemps, et qu'il m'unisse pour jamais à lui. »

Il demanda, lundi matin, les derniers sacrements de l'Eglise, beaucoup moins par une nécessité pressante, autant qu'on en pouvait juger alors, que par le désir de les recevoir avec plus d'attention et de présence d'esprit. Aussi les reçut-il d'une manière si édifiante, que tous en furent infiniment touchés.

Tant d'illustres amis, que son mérite lui avait faits, seront peut-être bien aises de savoir qu'il ne les a pas oubliés dans ces derniers moments. Il pria de les assurer que si Dieu lui faisait miséricorde, ainsi qu'il espérait, il se souviendrait d'eux devant lui, et qu'il regardait leur séparation, comme une partie du sacrifice qu'il faisait de sa vie au souverain domaine de Dieu.

J'ajouterai, mon révérend Père, qu'après m'avoir entretenu en particulier sur quelques affaires, avec tout le bon esprit que vous lui avez connu, il me demanda ma bénédiction d'une manière qui me fit comprendre que le véritable mérite n'est pas incompatible avec la simplicité qu'inspire l'Evangile, ni avec cette foi qui découvre à l'humble religieux la personne de Jésus-Christ dans celle du supérieur, quelque méprisable qu'il puisse être. Au reste, ce n'est pas la première preuve qu'il m'en a donnée; car je ne dois pas omettre ici que, pendant toute sa vie, il a aimé la dépendance; qu'il l'a pratiquée avec exactitude, et qu'il l'a préférée à des emplois qui devaient l'en tirer, et qu'on l'a pressé plusieurs fois d'accepter.

Bien des raisons doivent le faire regretter de la Compagnie; mais la plus touchante de toutes, est le tendre et sincère attachement qu'il avait pour elle. On ne peut dire combien il l'estimait, et jusqu'à quel point cette estime le rendait sensible à ses avantages et à ses disgrâces. En vain s'est-il trouvé des gens qui, pour diminuer l'honneur qu'il lui faisait, ont voulu plus d'une fois persuader le contraire au monde. C'est dans ces occasions qu'on voyait son zèle pour elle prendre une nouvelle vivacité; avec quelle force d'expression ne protestait-il pas alors qu'il lui devait tout, et que, l'une des plus grandes grâces que Dieu lui eût faites étant de l'y avoir appelé, il eût été le plus injuste de tous les hommes, s'il eût eu la moindre indifférence pour elle?

Le père Bourdaloue était né à Bourges, le 20 août de l'année 1632, et l'an 1648 il entra dans la Compagnie, le 10 de novembre. Ainsi il a vécu soixante-douze ans, dont il a passé cinquante-six ans dans la Compagnie. Bénissons Dieu de la fidélité qu'il lui a donnée pour fournir avec tant de

distinction une si longue carrière, et prions-le, en même temps, de lui avancer la possession du bonheur éternel, s'il n'en jouit pas encore.

J'ai l'honneur d'être, avec beaucoup de respect, etc.

A Paris, ce 14 de mai 1704.

LETTRE DE M. CH.-FR. DE LAMOIGNON,

PRÉSIDENT A MORTIER AU PARLEMENT DE PARIS,

A UNE PERSONNE DE SES PROCHES (1).

La perte que nous avons faite d'un ami qui nous aimait, et que nous aimions tendrement, est si grande pour nous, qu'il n'y a qu'une entière soumission aux ordres de la Providence qui nous en puisse consoler.

Une longue habitude avait formé entre nous une parfaite union; la connaissance et l'usage de son mérite l'avait augmentée : l'utilité de ses conseils, sa prudence, l'étendue de ses lumières, son désintéressement, son attention et sa fidélité pour ses amis, m'avaient engagé à n'avoir rien de caché pour lui. Il se trouvera peu d'exemples d'un ami dont on puisse dire ce que je dis de celui-ci. Pendant quarante-cinq ans que j'ai été en commerce avec lui, mon cœur ni mon esprit n'ont rien eu pour lui de secret. Il a connu toutes mes faiblesses et mes vertus; il n'a rien ignoré des affaires les plus importantes qui sont venues jusqu'à moi : nous nous sommes souvent délassés de nos travaux par les mêmes amusements; et jamais je ne me suis repenti de la confiance que j'avais en lui.

A peine étais-je en âge de connaître les hommes, que je connus le P. Bourdaloue. J'y remarquai d'abord un génie supérieur aux autres; dès qu'il s'appliquait à quelque chose, il laissait ceux qui avaient le même objet, bien loin derrière lui. L'estime que j'avais conçue pour sa personne augmenta par le commerce que j'avais avec le monde; parce que je ne trouvais point, dans la plupart de ceux que je fréquentais, la même élévation d'esprit, la même égalité de sentiments, la même grandeur d'âme, soutenue d'un naturel bon, facile, sans art et sans affectation.

Dès qu'il revint à Paris, il eut d'abord toute la réputation qu'il a eue jusqu'à sa mort. Les applaudissements qu'eurent ses sermons, le concours infini des auditeurs, l'empressement des grands à partager son amitié, tout ce qui est capable de gâter et de corrompre le cœur, fit en lui un effet tout contraire; il connut le monde, et c'est le seul fruit qu'il voulut retirer du commerce des hommes : il se servit de cette connaissance pour exciter les hommes à la vertu. Il crut profiter assez de la considération qu'on avait pour lui, s'il faisait connaître par ses discours, à ceux qui venaient l'entendre, ce que c'était que le monde; et s'il leur apprenait, que ce qu'ils

(1) Cette lettre fut écrite l'année même de la mort de Bourdaloue.

désirent avec plus d'ardeur, est peu de chose, et qu'ils s'écartent presque toujours du véritable bien, pour chercher et pour suivre ce qui n'est qu'une simple idée et ce qui n'a qu'une apparence sans fond.

Sa sublime éloquence venait surtout de la connaissance parfaite qu'il avait du monde. Il bannit de la chaire ces pensées frivoles, plus propres pour des discours académiques que pour instruire les peuples; il en retrancha aussi ces longues dissertations de théologie, qui ennuient les auditeurs, et qui ne servent qu'à remplir le vide des sermons; il établit les vérités de la religion solidement; et jamais personne n'a su comme lui tirer de ces vérités des conséquences utiles aux auditeurs, et si naturelles, que chacun de ceux qui l'entendaient pouvait s'appliquer ce qu'il disait.

Quoiqu'il ne recherchât pas toujours dans ses discours l'exactitude des expressions, il ne lui en échappait aucune qu'on pût trouver basse et peu digne du sujet qu'il traitait. S'il s'engageait dans quelque description, ou qu'il descendît dans quelque détail, il ne tombait point dans ces sortes de discours qui ne conviennent ni aux prédicateurs, ni aux auditeurs : qualité rare dans ceux qui parlent en public, et qui vient d'une profonde méditation, et d'une juste connaissance des matières qu'on traite.

Mais pourquoi vous parler de la grande réputation que le P. Bourdaloue s'est acquise dans la prédication ? C'est un talent que tous ceux qui l'ont le moins connu n'ignorent pas. Parlons plutôt de ses vertus, que nous nous flattons d'avoir plus senties que ceux qui ne l'ont pas pratiqué aussi souvent que nous.

Il est plus rare de trouver des hommes grands dans le commerce intime et particulier, que d'en trouver de grands lorsqu'ils représentent, ou qu'ils sont, pour ainsi dire, montés sur le théâtre : car, lorsque les hommes sont en quelque fonction publique, tout ce qui s'offre à leurs yeux les excite, et les instruit de ce qu'ils doivent être. Mais lorsqu'ils sont rendus à eux-mêmes, lorsque tous les objets qui les tenaient attentifs sont écartés, qu'il est rare de les trouver aussi grands dans le repos qu'ils nous ont paru grands dans l'action ! C'est cependant en cela que consiste la véritable grandeur : car je n'appelle grand que ce qui se soutient par lui-même, et qui n'a pas besoin d'ornements empruntés. J'ai bien vu des hommes grands dans l'opinion commune, mais je n'en ai point connu d'aussi grands dans le particulier que dans le public, ou plutôt, je n'en ai guère connu qui ne perdissent, dans un commerce long et familier, beaucoup de l'estime qu'on avait pour eux.

Le P. Bourdaloue n'était pas de ce nombre : jamais personne n'a plus gagné que lui à être vu tel qu'il était. Ses moindres qualités ont été celles qui l'ont fait honorer et respecter du public.

Il était naturellement vif et vrai : il ne pouvait souffrir le déguisement et l'artifice : il aimait le commerce de ses amis, mais un commerce aisé, sans étude et sans contrainte : néanmoins, combien de fois l'avons-nous vu forcer son naturel, et vivre familièrement avec des gens d'un caractère fort opposé au sien ?

Toute sa vivacité ne lui laissait jamais échapper la moindre impatience, quand il s'agissait d'une affaire importante ; souvent même il perdait un temps aussi cher que le sien, pour remplir les devoirs d'une pure amitié, et d'une reconnaissance fondée uniquement sur les sentiments d'estime qu'on avait pour lui.

Quoiqu'il ait eu la confiance de tout ce qu'il y a de plus élevé dans la France, on ne peut pas dire qu'il l'ait jamais désirée. Il se dévouait de la

même manière à tous ceux que la Providence lui envoyait, sans rechercher les grands et sans mépriser les petits; parlant à chacun selon son caractère, et ne s'appliquant qu'à perfectionner l'ouvrage qu'il avait en ses mains.

Il avait eu l'estime d'un grand ministre dès ses premières années : il l'a conservée tant que ce ministre a vécu. En a-t-il retiré quelque utilité pour lui? s'est-il servi de son crédit pour se mêler dans les intrigues de la Cour, ou pour élever ses parents, qui, par leur naissance et par leur mérite, étaient en état de recevoir les grâces qu'il pouvait faire tomber sur eux?

Un autre ministre voulut attirer auprès de lui le P. Bourdaloue; il le connut, il l'aima, il lui confia ses prospérités et ses chagrins. Ce commerce ne diminua rien de l'estime et de la confiance du premier. Quoiqu'ils eussent l'un et l'autre des intérêts différents, tous deux le regardaient également comme un ami fidèle; il répondait à leur amitié par un sincère attachement, sans se mêler d'aucune affaire, sans même vouloir négocier entre eux : parce qu'il ne croyait pas que le temps en fût encore venu. Content de leur dire à chacun ses sentiments sur ce qu'ils lui proposaient, il faisait des vœux au ciel pour ces deux grands hommes dont l'union était si nécessaire à la France.

Il a gardé la même conduite à l'égard de tous ceux qu'il a fréquentés; et des familles entières qu'il voyait ordinairement, et qui quelquefois étaient divisées entre elles, nous n'en avons connu aucune où, malgré leur division, il n'ait été également honoré et aimé de ceux qui les composaient.

Ce n'était point par orgueil, ni par gloire, qu'il voulait qu'on le désirât, et qu'il n'allait jamais au devant des nouvelles habitudes : c'était par la crainte d'entrer dans d'autres affaires que celles de sa profession. Il donnait ses conseils à ceux qui les lui demandaient; il n'était pas jaloux qu'on les suivît, excepté sur ce qui regardait la conscience : c'était uniquement sur ce point qu'il se rendait inflexible; il fallait lui obéir, ou le quitter. En toute autre matière, il se contentait de dire son sentiment, de l'appuyer de raisons solides; mais il ne voulait point, par prudence, se charger d'aucune négociation.

Avec quelle sagesse savait-il distinguer les conseils qui pouvaient regarder sa conscience, de ceux qui n'étaient que pour des affaires du monde? L'avez-vous jamais vu, comme d'autres directeurs, faire de toutes les actions des points de conscience; vouloir gouverner partout, sous prétexte de conduire les âmes à la perfection; se rendre nécessaire entre le mari et la femme, entre le père et les enfants, entre le maître et les domestiques, et s'ériger un tribunal souverain, pour savoir et pour ordonner jusqu'aux moindres choses qui se font dans une maison?

Le P. Bourdaloue était aussi très-éloigné de ceux qui condamnent tout sans rien examiner. Il voulait réfléchir longtemps avant que de donner ses décisions. Il présumait toujours le bien, et ne croyait le mal que lorsqu'il en était pleinement convaincu. Il n'effrayait point les hommes par sa présence, ni par ses discours : il les ramenait, au contraire, par sa prudence, et par une certaine insinuation à laquelle il était difficile de résister.

Sévère et implacable contre le péché, il était doux et compatissant pour le pécheur. Loin d'affecter une austérité rebutante, et dont bien des gens de sa profession se font un mérite, il prévenait par un air honnête et affable. Austère pour lui-même, exact à observer ses devoirs, il était indulgent pour les autres, sans rien perdre de la sévérité évangélique, et

sans donner dans aucun relâchement. Ses manières ont plus attiré d'âmes dans la voie du Seigneur, que celles de bien d'autres, qui s'imaginent que la vraie dévotion consiste autant dans l'extérieur que dans l'intérieur.

Instruisait-il à contre-temps ceux qui conversaient avec lui? les reprenait-il à tout propos? en un mot, était-il prédicateur à toute heure et en tous lieux? Il prenait les temps propres pour dire à chacun ce qui lui convenait; il ne laissait jamais échapper ces moments heureux que lui donnait la Providence, et il avait un talent admirable, pour ne rien souffrir dans une conversation qui fut contre les bonnes mœurs, sans offenser néanmoins les personnes avec qui il se trouvait. Il savait se conformer à toutes les compagnies, sans rien perdre de son caractère, et sans que ce caractère éloignât de lui ceux qui, par leur conduite, y paraissaient les plus opposés.

Sa principale application, dans les conseils qu'il donnait, était à prendre garde si ce qu'il conseillait pour un bien à celui qui le consultait, n'était point nuisible à d'autres : si, sous ombre de faire une bonne œuvre, on ne cherchait point à contenter une secrète passion de haine ou de vengeance. Il considérait comme un très-grand mal, tout ce qui troublait le repos des familles : parce qu'outre le mal que fait la première action qui trouble, elle est la source d'une infinité de mauvaises actions.

Il voulait que chacun vécût et se sanctifiât dans sa profession, persuadé que Dieu nous donne des grâces proportionnées à notre état, et que c'est notre faute, si nous n'en faisons pas un bon usage. Il regardait la charité comme le fondement de la morale chrétienne; tout ce qui la blessait, ou qui la pouvait altérer le moins du monde, lui paraissait un crime.

Je ne finirais point, si je voulais vous marquer en détail toutes les actions de ce grand homme : son amour pour son état, son zèle pour le salut des âmes, tout ce qu'il a fait dans la seule vue de faire du bien. Il était aussi appliqué auprès d'un homme de la lie du peuple, qu'auprès des têtes couronnées.

Souvenez-vous combien de fois nous l'avons vu donner tous ses soins à un domestique, à un homme de campagne, et quitter pour cela une bonne et agréable compagnie. Et comment la quittait-il? était-ce en annonçant ce qu'il allait faire? lui seul savait le bien qu'il faisait : jamais personne ne s'est fait moins que lui un mérite de sa vertu.

N'espérons pas retrouver jamais tout ce que nous avons perdu dans notre illustre ami. Mais, après avoir donné quelque temps pour pleurer sa perte, disons-nous ce qu'il nous dirait lui-même si nous pouvions l'entendre. Ce n'est point par des larmes que nous devons honorer sa mémoire; imitons ses vertus, si nous voulons marquer le respect et la vénération que nous avons pour lui; remplissons nos devoirs comme nous l'avons vu remplir les siens; jugeons favorablement notre prochain, édifions-le par nos exemples; tenons-nous dans l'état où Dieu nous a mis; conservons la paix et l'union entre nos proches, même entre nos domestiques; rendons-nous aimables à ceux qui nous approchent; tâchons de gagner leur confiance par une conduite désintéressée; ne nous laissons point entraîner à notre perte naturelle; réfléchissons beaucoup avant que d'agir; recherchons avec plus d'empressement ce qui convient aux personnes avec qui nous avons à vivre, que ce que nous pouvons désirer pour nous; préférons notre prochain à ce qui nous peut plaire : mais faisons tout cela sans aucun faste, sans aucun désir de nous singulariser : nous

suivrons ainsi les instructions de notre illustre ami ; nous le ferons revivre en nous, et, profitant des exemples qu'il nous a donnés, nous espérerons le rejoindre un jour dans le ciel.

LETTRE DU P. BOURDALOUE [1],

A Mme DE MAINTENON,

Sur les livres de Mme Guyon [2].

Paris, ce 10 juillet 1694.

J'ai lu, Madame, et relu avec toute l'attention dont je suis capable, le petit livre (3) que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer ; et puisque vous m'ordonnez de vous en dire ma pensée, la voici en peu de mots. Je veux croire que la personne qui l'a composé, a eu une bonne intention. Mais, autant que j'en puis juger, son zèle n'a pas été selon la science, comme il aurait pourtant dû l'être dans une matière aussi importante que celle-ci ; car il m'a paru que ce livre n'avait rien de solide, ni qui fût fondé sur les véritables principes de la religion : au contraire, j'y ai trouvé beaucoup de propositions fausses, dangereuses, sujettes à de grands abus, et qui vont à détourner les âmes de la voie d'*oraison* que Jésus-Christ nous a enseignée, et que l'Ecriture nous recommande expressément ; à les en détourner, dis-je, jusqu'à leur en donner du mépris. En effet, la forme d'*oraison* que Jésus-Christ nous a prescrite, est de faire à Dieu plusieurs demandes particulières pour obtenir de lui, soit comme pécheurs, soit comme justes, les différentes grâces du salut dont nous avons besoin. L'*oraison* que l'Ecriture nous recommande en mille endroits, est de méditer la loi de Dieu, de nous exciter à la ferveur de son divin service, de nous imprimer une crainte respectueuse de ses jugements, de nous occuper du souvenir de ses miséricordes, de l'adorer, de l'invoquer, de le remercier, de repasser devant lui les années de notre vie dans l'amertume de notre âme, d'examiner en sa présence nos obligations et nos devoirs. Ainsi priait David, l'homme selon le cœur de Dieu ; ainsi l'ont pratiqué les saints de tous les siècles. Or, la méthode d'*oraison*, commune dans le livre dont il s'agit, est de retrancher tout cela, non-seulement comme inutile, mais comme imparfait, comme opposé à l'unité et à la simplicité de Dieu, comme une propriété de la créature, et même comme quelque chose de nuisible à l'âme, eu égard à l'état où l'on suppose qu'elle se met,

(1) J'aurais pu recueillir un plus grand nombre de lettres du P. Bourdaloue. Je me borne à publier celles qui font mieux connaître les relations de l'illustre orateur avec Mme de Maintenon, Santeuil, et la famille de Lamoignon.

(2) Cette lettre remarquable a été publiée en entier par M. de Beausset, ancien évêque d'Alais, dans la seconde édition de sa belle *Histoire de Fénelon*. Paris, 1809, tom. 1, pag. 549—553.

(3) De Mme Guyon.

quand il lui plaît de se réduire à ce simple acte de foi, par lequel elle envisage Dieu en elle-même sous la plus abstraite de toutes les idées, se bornant là, sans autre effort ni préparation, attendant que Dieu fasse tout le reste. Méthode, encore un coup, pleine d'illusion, qui roule sur ce principe mal entendu dont le quiétiste abuse, savoir, que la perfection de l'âme dans l'*oraison*, est qu'elle se dépouille de ses propres opérations surnaturelles, saintes, méritoires, et procédantes de l'Esprit de Dieu, telles que sont celles dont je viens de faire le dénombrement : car, quelle perfection peut-il y avoir à se dépouiller des plus excellents actes des vertus chrétiennes, dans lesquels, selon Jésus-Christ, et tous les livres sacrés, consiste le mérite et la sainteté de l'*oraison* même? Cependant, c'est à ce prétendu dépouillement, j'ose dire, à cette chimérique perfection, qu'aboutit toute cette doctrine du *moyen court*. Je sais bien que Dieu, dans l'état, et dans le moment de l'actuelle *contemplation*, peut se communiquer à l'âme d'une manière très-forte, qui fasse cesser en elle soudainement tous les actes particuliers, quoique bons et saints, parce qu'il tient alors les puissances de l'âme comme liées, et fixées à un seul objet ; en sorte que l'âme n'est pas libre, et qu'elle souffre l'impression de Dieu plutôt qu'elle n'agit. Je sais, dis-je, que cela arrive; car à Dieu ne plaise que je veuille ici combattre la grâce, et le don de la *contemplation infuse!* Mais que l'âme, de son chef, prévenant cet état et ce moment de *contemplation*, affecte elle-même de suspendre dans l'*oraison* les plus saintes opérations, pour s'en tenir au seul acte de foi, et que, par son choix, elle se détermine à sortir de la voie sûre que Jésus-Christ lui a marquée, pour s'engager dans une nouvelle route, qui, par la raison même qu'elle est nouvelle, doit au moins lui être suspecte, c'est ce que je ne conviendrai jamais être pour elle une perfection. On dit que l'âme n'en use ainsi, et ne se défait de ses opérations que pour s'abandonner pleinement à Dieu, et laisser agir Dieu en elle ; et moi je soutiens qu'elle ne peut mieux se disposer à laisser Dieu agir en elle, qu'en faisant elle-même fidèlement ce que Jésus-Christ lui a appris dans l'*Oraison dominicale*, ou ce que David a pratiqué dans ses entretiens avec Dieu; et j'ajoute que, si jamais l'âme avait droit d'espérer que Dieu l'élevât à la *contemplation*, ce serait dans le moment où, avec humilité, avec fidélité, il la trouverait solidement occupée du saint exercice de la *méditation*. Quoi qu'il en soit, se faire, selon le *moyen court*, une méthode et une pratique de retrancher de l'*oraison* ce que Jésns-Christ y a mis, et ce que les saints ont conçu de meilleur et de plus agréable à Dieu : les demandes, les remercîments, les offres de soi-même, les désirs, les résolutions, les actes de résignation et de componction, pour s'arrêter à une foi nue, qui n'a pour objet ni aucune vérité de l'Evangile, ni aucun mystère de Jésus-Christ, ni aucun attribut de Dieu, ni nulle chose quelconque, si ce n'est précisément Dieu; proposer indifféremment cette méthode d'*oraison* à toutes sortes de personnes, sans exception; préférer cette méthode d'*oraison* à celle que Jésus-Christ a enseignée à ses apôtres, et par eux à toute son Eglise; prétendre que cette méthode d'*oraison* est plus nécessaire au salut, plus propre à sanctifier les âmes, à acquérir les vertus, à corriger les vices, plus proportionnée aux esprits grossiers et ignorants, plus facile pour eux à pratiquer que l'*oraison* commune de *méditation* et d'*affection*; quitter pour cette méthode d'*oraison* la lecture, les prières vocales, le soin d'examiner sa conscience; substituer même cette méthode d'*oraison* aux dispositions les plus essentielles du sacrement de pénitence, jusqu'à

vouloir qu'elle puisse tenir lieu de contrition, sans qu'on ait actuellement aucune vue de ses péchés : toutes ces choses, dis-je, me paraissent autant de choses dangereuses dont le *moyen court* est rempli. Il me faudrait un volume entier, pour vous le faire remarquer suivant l'ordre des chapitres : j'en ai fait l'extrait, que je pourrai quelque jour vous porter à Saint-Cyr, aussi bien que le sermon que je fis à Saint-Eustache sur cette matière. Cependant, comme j'ai découvert que ce *moyen court* n'était qu'une répétition d'un autre ouvrage, intitulé : *Pratique facile pour élever l'âme à la contemplation*, qui parut, il y a environ vingt ans, et dont l'auteur était un prêtre de Marseille, nommé *Malaval* (1), je vous envoie la traduction française de la réfutation qui s'en fit alors par un célèbre prédicateur, nommé le père *Segneri* (2), qui vit encore, et qui a le premier combattu la secte de Molinos.

Mais je ne puis, en finissant, m'empêcher de remercier Dieu de ce qu'il vous a préservée d'avoir du goût pour ces sortes de livres, et de ce que, par une Providence particulière, vous ne leur avez donné nulle approbation. Car, dans le mouvement où sont les esprits, quels progrès cette méthode d'*oraison* ne ferait-elle pas parmi les dévots, surtout à la Cour, si elle y était encore appuyée de votre crédit? Dieu m'est témoin que je n'abonde point en mon sens, et que j'ai même la consolation que ce que je connais dans le monde de gens habiles, distingués par leur savoir et par leur piété, en jugent comme moi.

Ce qui serait à souhaiter, dans le siècle où nous sommes, ce serait qu'on parlât peu de ces matières, et que les âmes même qui pourraient être véritablement dans l'*oraison de contemplation*, ne s'en expliquassent jamais entre elles, et encore même rarement avec leurs Pères spirituels.

C'est ce que j'ai observé à l'égard de certaines personnes qui se sont adressées à moi pour leur conduite, et à qui j'ai donné pour première règle de n'avoir, sur le chapitre de leur *oraison*, nulle communication avec d'autres dévotes, sous quelque prétexte que ce soit, pour éviter les abus que l'expérience m'a appris s'ensuivre de ces confidences.

Voilà, Madame, toutes mes pensées que je vous confie, et qui ne seront peut-être pas bien éloignées des vôtres : cependant je suis, avec tout le zèle que vous savez, et avec tout le respect que dois, etc.

(1) Ce livre fut mis à l'index à Rome et censuré. Malaval se rétracta, se déclara ouvertement contre les erreurs de Molinos, et mourut le 15 mai 1719 à Marseille, où il était né le 17 décembre 1627. Il était aveugle depuis l'âge de neuf mois. On a de lui des *poésies spirituelles* et plusieurs autres ouvrages.

(2) *Paul* SEGNERI, célèbre prédicateur et missionnaire italien, né à Neptuno en 1624, mort le 9 décembre 1694. Il était jésuite. Ses *sermons* et ses méditations ont été traduits en français. Ses ouvrages, publiés en italien, forment 3 volumes *in-folio*.

A LA MÊME (1).

MADAME,

J'ai reçu la lettre qu'on m'a apportée à Fontainebleau; et puisque vous voulez qu'en y répondant, non-seulement j'entre avec vous dans le détail, mais que je décide et que j'ordonne, selon le détail même que vous me faites, je m'en vais ordonner et décider.

J'approuve tout à fait l'idée que vous avez conçue de la dévotion solide, pourvu que vous la remplissiez dans tous ses chefs, comme elle est exprimée dans votre lettre. Je ne crains pas que l'opposition que vous pourriez avoir à certains petits assujettissements, vous éloigne jamais de Dieu; car c'est alors que vous éprouverez ce que dit saint Paul : *Là où est l'Esprit du Seigneur, là est aussi la liberté* : mais je voudrais que vous la relussiez souvent, que vous vous y attachassiez exactement. Je vous la garderai pour vous la renvoyer, ou pour vous la rendre moi-même, afin qu'elle vous serve de règle, et que vous puissiez y avoir recours dans tous les états de relâchement où il vous arriverait de tomber.

Quand je vous ai parlé des exercices de piété auxquels je voulais que vous eussiez un attachement inviolable, j'ai entendu ceux dont l'ordre d'une vie chrétienne ne permet point qu'on se dispense : par exemple, la prière du matin, celle du soir, l'examen de la journée, tant pour la prévenir que pour la repasser devant Dieu, la revue du mois, le sacrifice de la messe, la préparation à la confession; en un mot, les mêmes choses que vous pratiquez, et dans lesquelles vous me marquez qu'il est rare qu'on vous dérange. Lorsqu'il sera donc question de ces devoirs, vous vous ferez un point de religion de vous y assujettir : et quoique votre naturel, vif et actif, vous persuadât alors qu'une bonne œuvre serait quelque chose de meilleur, que de vous forcer à attendre, avec un esprit distrait et un corps paresseux, que l'heure de la table soit passée, vous attendrez qu'elle s'écoule; mortifiant cependant votre esprit et votre corps; tâchant de surmonter, par votre ferveur, l'inapplication de l'un, et la paresse de l'autre, vous humiliant devant Dieu, et vous confondant de votre lâcheté à le prier. Et pour la bonne œuvre, à moins qu'elle ne fût absolument pressée et nécessaire, vous la remettrez à un autre temps; car la maxime de saint Paul : *Là où est l'esprit du Seigneur, là est aussi la liberté*, n'exclut pas la sainte violence qu'on doit se faire à soi-même pour s'appliquer à vaquer à Dieu. Sans cela, il serait impossible d'éviter que la vie d'action ne fût pleine d'imperfections, et ne se tournât en dissipation, quelque bonne intention qu'on eût de se préserver de ces désordres. Hors de ces exercices que j'appelle privilégiés, et qui tiennent, comme je l'ai dit, le premier rang dans la vie chrétienne, pour tous les autres qui seraient de votre choix, ou de votre dévotion, c'est la prudence, accompagnée de la charité, qui doit vous conduire, et qui, par conséquent, dans l'usage que vous en ferez, fera cesser vos scrupules et vos inquiétudes. Ainsi, quand il vous prendra envie de vous enfermer pour méditer et pour lire, et qu'on viendra, malgré vous, ouvrir votre porte pour une affaire dont vous serez

(1) Bourdaloue trace dans cette lettre un plan de vie chrétienne pour Mme de Maintenon.

interrompue, bien loin de vous troubler, vous vous soumettrez à l'ordre de Dieu, vous vous ferez un mérite de quitter Dieu pour Dieu; et, sans témoigner aucun chagrin, avec un esprit libre, s'il est possible, et un visage égal, vous expédierez l'affaire dont il s'agit, édifiant, par votre douceur, ceux qui ont, dans ces rencontres, à traiter avec vous, et vous persuadant que d'en user ainsi vaut mieux pour vous que la méditation et la lecture que vous auriez continuée. Quand vous aurez des lettres à écrire, et qu'elles ne seront point d'une nature à pouvoir être différées, vous abrégerez votre prière, et vous demeurerez tranquille.

Quand vous serez à Saint-Cyr, et qu'il faudra vaquer à quelque chose du réglement ou de l'intérêt de la maison, vous vous abstiendrez de vêpres, et n'en aurez aucune peine; c'est Dieu qui le veut dans cette circonstance, et il lui faut obéir : car le grand principe que vous devez établir, est que la volonté de Dieu doit être la mesure et la règle de tout ce que vous faites, et que, jusque dans les plus petites choses, ce qui vous paraît être la volonté de Dieu, soit ce qui vous détermine. Or, par là, vous serez toujours où vous devez être : qu'importe que vous agissiez ou que vous priiez, pourvu que vous fassiez actuellement ce que Dieu demande de vous?

J'entre fort dans votre sentiment, que d'avoir passé la journée à faire de bonnes œuvres, c'est avoir prié tout le jour; et c'est un des sens que les Pères de l'Eglise donnent à ce précepte de Jésus-Christ, quand il dit, dans le XVIII^e^ chapitre de saint Luc : *Qu'il faut toujours prier, sans cesser de le faire.* Mais ce que vous m'ajoutez du plaisir que votre naturel bienfaisant vous fait prendre à ces bonnes œuvres, m'oblige à vous donner deux avis qui me paraissent en ceci bien essentiels : l'un, qu'afin que ces bonnes œuvres vous tiennent lieu de prières, et soient en effet une espèce de prière, il ne s'agit pas de les faire par l'attrait du plaisir que vous y prenez : car cela devrait plutôt vous les rendre suspectes, et vous faire craindre qu'elles ne fussent purement humaines et naturelles; mais il faut que vous les rapportiez à Dieu, en les faisant par des motifs dignes de lui, dans la vue de le glorifier, de racheter vos péchés, de réparer les années malheureuses données au monde : car il est évident qu'agir avec ces intentions, c'est prier. L'autre, qu'il faut que vous fassiez ces bonnes œuvres avec discernement; c'est-à-dire, que vous ne consumiez pas les talents, l'esprit, le crédit que Dieu vous a donnés, à faire de bonnes œuvres peu considérables, pendant que vous pouvez en faire de plus importantes, que vous ne faites peut-être pas; c'est-à-dire, que les bonnes œuvres de votre goût, et qui coûtent peu, ne vous détournent pas de celles qui seraient plus utiles, mais qui vous coûteraient aussi plus de soins et plus de peines : ce qui est peut-être la cause de la répugnance que vous y avez. Car, dans la place où Dieu vous a mise, il ne se contente pas que vous fassiez du bien : il veut que vous fassiez de grands biens; et, comme saint Chrysostome disait, en parlant de l'aumône, qu'il fallait craindre qu'au lieu d'être récompensé pour avoir donné, on ne fût un jour puni pour avoir trop peu donné : aussi devez-vous prendre garde qu'après avoir fait quelque bien, vous ne soyez encore coupable de n'en avoir pas fait assez, ou plutôt de n'avoir pas fait ce que Dieu demandait plus particulièrement de vous.

Je ne dis point ceci pour vous inquiéter et pour vous embarrasser, mais pour vous encourager et pour exciter votre zèle. C'est à vous à examiner devant Dieu ce que vous pouvez, et de quoi vous êtes capable; et c'est à vous à profiter des occasions que la Providence vous fera naître pour parler et pour agir utilement. C'est dans la prière même, et dans la commu-

nication avec Dieu, que vous devez vous préparer à prendre des forces pour ce genre d'action. Quoique la posture dans laquelle on prie ne soit pas absolument de l'essence de la prière, elle ne doit pas cependant être négligée ; car le corps, aussi bien que l'esprit, doit contribuer à honorer Dieu, et à lui rendre, même extérieurement, le culte que nous lui devons, la religion que nous professons n'étant pas, dit saint Augustin, la religion des anges, mais des hommes; c'est ce que l'Écriture nous enseigne, et ce que l'expérience même nous fait sentir. Suivant ce principe, quelque faible que vous soyez, à moins que vous ne fussiez tout à fait malade, vous commencerez au moins votre prière à genoux, pour la continuer ensuite, s'il en est besoin, dans une posture plus commode, mais pourtant honnête et respectueuse, vous souvenant toujours que vous êtes devant Dieu, et que vous lui parlez : car, pour la prière du lit, vous ne vous y réduirez que dans l'état de maladie, pendant laquelle je conviens que les aspirations fréquentes sont la manière de prier, non-seulement la plus facile, mais la meilleure. Je ne dis pas qu'il ne soit bon de prier dans le lit, puisque David, qui était un homme selon le cœur de Dieu, l'a ainsi conseillé et pratiqué, comme il paraît en tant d'endroits de ses psaumes ; je dis que de prier seulement dans le lit, est une espèce de mollesse et d'irrévérence, que cela n'est excusable que dans la maladie, et nullement dans la santé, quoiqu'on se flatte de prier alors avec plus d'attention : ce qui est un prétexte ou un artifice du démon, et de l'amour-propre qui se cherche jusque dans les choses les plus saintes. Quand donc il vous arrivera de vous coucher devant la personne que vous me marquez, ne vous dispensez point pour cela de faire à Dieu une prière courte, avant de vous mettre au lit; cette régularité l'édifiera, et lui pourra être une bonne instruction.

Je trouve très-bon que, pour pouvoir fixer votre esprit dans l'oraison, vous écriviez, en la faisant, les lumières et les vues que Dieu vous donne : c'est un moyen très-propre, non-seulement à vous appliquer dans le moment au sujet que vous méditez, mais pour en conserver le souvenir, et pour en pouvoir plus longtemps profiter. Vous relirez les choses dont vous aurez été touchée. Il faut seulement prendre garde que l'application que vous aurez à écrire, à force d'occuper votre esprit, ne dessèche votre cœur, et ne l'empêche de s'unir à Dieu par des affections vives et tendres, dans lesquelles consiste l'essentiel de l'oraison ; car alors ce que vous appelez oraison, deviendrait une pénible étude : ce ne serait plus prier, mais composer. Si vous évitez cet inconvénient, l'écriture, jointe à l'oraison, à l'examen de votre conscience, et aux autres exercices ultérieurs, vous pourra être d'un grand fruit ; et je connais, en particulier, que votre dernière lettre était pour vous une véritable oraison : mais je suppose toujours que le cœur en fut occupé, aussi bien que l'esprit, et même encore plus que l'esprit ; car, encore une fois, dans l'oraison, l'esprit ne doit agir que par le cœur.

Vous voulez que je vous règle le temps que vous donnerez à la prière ; le voici : lorsque vous vous porterez bien, vous vous tiendrez à celui que vous avez jusqu'à présent observé vous-même, qui va, dites-vous, à une heure. Une heure, pour vous, c'est assez : il s'agit de la bien employer; et que Dieu n'ait pas à vous faire le reproche que Jésus-Christ fit à saint Pierre : *Vous n'avez pu veiller une heure avec moi.* Quand vous serez indisposée ou languissante, c'est l'état de vos forces qui vous règlera ; mais ce que vous ne pourrez faire alors d'une façon, vous le ferez de l'autre : car la

souffrance, avec soumission et avec résignation parfaite de votre volonté à celle de Dieu, sera une prière bien plus longue et plus continuelle que celle que vous feriez dans votre oratoire, ou au pied des autels. Quand vous ne serez pas maîtresse de votre temps, car il doit vous être indifférent que vous le soyez ou non, vous en donnerez à la prière autant que vous le pourrez, et Dieu sera content de vous. Pourquoi donc, en ce cas là seriez-vous dans le trouble?

Vous craignez que la peur d'être importunée ne vous fasse prier Dieu dans votre chambre, plutôt que d'aller aux saluts qui se disent dans les églises. En effet, vous pouvez manquer en ceci, et dans la substance de la chose, et dans les motifs : dans la chose, car il est à propos que vous alliez quelquefois à ces saluts, quand ce ne serait que pour donner l'exemple, en vous conformant à la dévotion publique; je dis quelquefois, comprenant bien que, très-souvent, vous aurez des empêchements légitimes, et de justes raisons de n'y pas aller : dans le motif, car il ne vous est pas permis d'appréhender si fort l'importunité, laquelle vous devez regarder, dans l'ordre de Dieu, comme une dépendance de votre état. Cette trop grande peur d'être importunée ne peut venir que d'un fonds d'orgueil secret, ou d'amour excessif de votre repos : il est par conséquent directement opposé à l'humilité, à la charité et à la mortification chrétienne, il faut donc la modérer en vous oubliant un peu vous-même, et en vous abandonnant d'avantage à la conduite de Dieu, dont les desseins sont souvent attachés à ce qui vous importune. En combien de manières y avez-vous peut-être manqué pour vous être sur cela trop écoutée? et combien la fuite de l'importunité vous a-t-elle fait perdre d'occasions heureuses de rendre à Dieu, au prochain, à l'Etat, au roi, les services importants que vous voudriez un jour leur avoir rendus? Il faut vous faire une vertu de souffrir qu'on vous importune : aimez à être importunée pour de bons sujets, et ne craignez que l'inutilité.

Vous avez très-bien fait d'omettre, depuis deux mois, la pénitence que vous vous étiez prescrite. Comme je suppose que vous avez pris en esprit de pénitence le mal que Dieu vous a envoyé, il vous a dû être une pénitence d'autant plus salutaire, et d'autant plus sûre, que cela n'a pas été de votre choix, mais de celui de Dieu. Cela n'empêchera pas que vous repreniez l'autre quand votre santé sera rétablie; mais il faut qu'elle le soit parfaitement : autrement je n'y consens point. Le déni de vous-même et les pratiques de la pénitence intérieure, voilà à quoi vous devez principalement vous attacher.

Il me semble que voilà à peu près les choses sur lesquelles vous m'avez consulté; et vous ne vous plaindrez pas que je ne sois pas entré dans le détail.

A LA MÊME (1).

Je conviens avec vous, Madame, qu'une dévotion qui ne consisterait que dans un certain arrangement, serait quelque chose de bien superficiel, et dont vous ne devriez être nullement contente : car, quoique l'arrangement soit bon en tout, jusqu'à un certain point, et qu'il ne faille pas le négliger, il doit pourtant supposer un certain fond plus stable, et ce

(1) Cette lettre est comme la suite et le complément de celle qui la précède.

fond doit être en vous un amour solide de la pénitence, un parfait détachement de vous-même, un zèle ardent de la gloire de Dieu, une charité tendre pour le prochain, une humilité sincère, un attachement inviolable à vos devoirs, même les plus pénibles, une entière soumission aux ordres de la Providence, une préparation à tout souffrir, et autres choses que j'y pourrais ajouter. Or, tout cela peut se pratiquer dans les états même où votre arrangement viendrait à cesser : car il est évident, par exemple, que, dans la maladie, une partie de tout cela, pour peu qu'on soit fidèle à la grâce, se pratique, non-seulement aussi bien, mais mieux, et avec moins de mélange d'amour-propre que dans la santé.

Servez-vous donc des lumières que Dieu vous donne sur ce point, et, profitant de votre expérience, faites-vous un plan de dévotion qui soit indépendant de tout, c'est-à-dire, que vous puissiez vous y maintenir, et dans l'infirmité, et dans la santé, et dans l'embarras des affaires, et dans le repos, et dans la bonne humeur, et dans le chagrin. Or, il me semble qu'un excellent moyen pour cela, est de faire consister votre dévotion à accomplir la volonté de Dieu, selon l'état où Dieu vous met; car, selon les états différents où vous vous trouverez, il demande de vous certaines choses dont votre perfection actuelle dépend, et qui valent mieux pour vous que celles qui seraient plus de votre goût, et plus conformes à vos idées : il ne s'agit donc pour lors qu'à vous appliquer à reconnaître cette volonté de Dieu, et à l'accomplir.

A M. DE SANTEUL,

CHANOINE RÉGULIER DE SAINT-VICTOR (1).

Bâville, ce 10 septembre 1695.

D'un cœur aussi bon et aussi grand que le vôtre, il n'y a rien qu'on ne doive attendre. Si cela est, Monsieur, oubliez toutes mes fautes; et pour m'en donner une marque certaine, ne vous contentez pas de m'envoyer ici les mots que vous me faites espérer. Venez les apporter vous-même, et soyez sûr que vous y serez encore mieux reçu que vos ouvrages. C'est pourtant beaucoup dire; car, quelle estime n'y a-t-on pas pour tout ce qui vient de vous? Vous n'y trouverez pas, comme à Chantilly, des princesses du sang, ni des altesses sérénissimes qui vous fassent leur cour; mais on me charge de vous dire, que vous y serez écouté comme un oracle, et qu'on se tiendra d'autant plus obligé de la bonté que vous aurez de vous abaisser jusqu'à nous. Je me réserve donc, Monsieur, à vous faire alors une réponse solennelle de tout ce que vous avez à me reprocher, et cependant je vous supplie de croire que je suis l'homme du monde qui vous honore plus sincèrement et plus cordialement et sans exception.

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

BOURDALOUE.

(1) Cette lettre et la suivante furent écrites pendant la querelle de Santeul avec les Jésuites, au sujet de l'épitaphe d'Antoine Arnauld.

AU MÊME.

Le 20 janvier 1696.

Soyez en repos, le P. de La Rue est déjà converti, et c'est lui qui me charge de vous en assurer. Vos vers lui ont paru très-beaux, et ils le sont en effet. Il n'y a point de rancune qui puisse tenir contre la poésie : j'entends contre la vôtre. Je serais ravi de voir l'hymne de saint André. Plût à Dieu que toutes celles du Bréviaire romain fussent de votre façon ! car il y en a qui ne sont pas soutenables, quoiqu'elles aient le mérite de l'antiquité. Je suis, Monsieur, plus que personne du monde, très-parfaitement et très-sincèrement à vous.

BOURDALOUE.

A M. DE LAMOIGNON,

AVOCAT-GÉNÉRAL.

Le jeudi matin, 7 d'août.

Le frère Maillard a entre les mains la démission de l'abbé de Broglie ; elle est, m'a-t-il dit, conçue en trois lignes. Si vous avez sur cela quelque ordre à lui donner, il l'exécutera ponctuellement. Le refus confirmé et réitéré me cause un double chagrin, par la raison de celui qu'il vous cause à vous-même. Mais vous savez mieux que moi, qu'en ce pays là, plus qu'en tout autre, il faut posséder son âme dans la patience, ne se rebuter de rien, et par-dessus tout, ne point tirer de conséquences des événements, parce qu'outre qu'elles attristeraient, elles seraient souvent mal tirées : c'est ce que mon peu d'expérience m'a fait connaître en plus d'une occasion. Que sera-ce, Monsieur, si vous ajoutez à cette philosophie certaines pensées plus solides et plus consolantes, dont vous voulez bien quelquefois que je prenne la liberté de vous parler, sans rien entreprendre sur les droits du P. de Montécot (1) ? Quand j'aurai l'honneur de vous voir, ce qui sera peut-être dès aujourd'hui, je vous dirai les réflexions que j'ai faites sur tout cela. Cependant, je suis, avec plus d'attachement que jamais, et pour tout le reste de ma vie,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

BOURDALOUE.

(1) Confesseur de M. de Lamoignon.

JUGEMENTS DE DIVERS AUTEURS,

SUR LES SERMONS DU P. BOURDALOUE

AUTEURS CONTEMPORAINS.

Extrait *des* Caractères *de* La Bruyère, *Amsterdam*, 1720. (Chap. xv.)

L'évêque de Meaux et le P. Bourdaloue me rappellent Démosthène et Cicéron. Tous deux, maîtres dans l'éloquence de la chaire, ont eu le destin des grands modèles : l'un a fait de mauvais censeurs, et l'autre de mauvais copistes.

Extrait *des* Lettres *de* Madame de Maintenon (publiées par *Angliviel de la Beaumelle*), 2e édit., Amst., 1756.

« Le P. Bourdaloue a fait le plus beau sermon ; il a parlé au roi sur sa santé, sur l'amour de son peuple, sur les craintes de la Cour ; il a fait verser bien des larmes, il en a versé lui-même ; c'était son cœur qui parlait, et qui perlait à tous les cœurs. »

Extrait *des* Lettres *de* Madame de Sévigné. Paris, 1805.

« J'ai entendu la passion du Mascaron..... J'avais grande envie de me jeter dans le Bourdaloue, mais l'impossibilité m'en a ôté le goût. Les laquais y étaient dès mercredi, et la presse était à mourir : je savais qu'il devait redire celle que M. de Grignan et moi nous entendîmes l'année passée aux Jésuites, et c'était pour cela que j'en avais envie ; elle était parfaitement belle, et je ne m'en souviens que comme d'un songe. »

— « J'ai été cette nuit aux Minimes, et je m'en vais en Bourdaloue ; on dit qu'il s'est mis à dépeindre les gens, et que l'autre jour il fit trois points de la retraite de Tréville ; il n'y manquait que le nom, mais il n'en était pas besoin : avec tout cela, on dit qu'il passe toutes les merveilles passées, et que personne n'a prêché jusqu'ici. »

— « Le P. Bourdaloue fit un sermon le jour de Notre-Dame, qui transporta tout le monde ; il était d'une force à faire trembler les courtisans, et jamais prédicateur évangélique n'a prêché si hautement et si généreusement les vérités chrétiennes. Il était question de faire voir que toute puissance doit être soumise à la loi, à l'exemple de Notre Seigneur, qui fut présenté au temple : enfin, ma fille, cela fut porté au point de la plus haute perfection, et certains points furent poussés comme les aurait poussés l'apôtre saint Paul. »

— « Nous entendîmes, après le dîner, le sermon du P. Bourdaloue, qui frappe toujours comme un sourd, disant des vérités à bride abattue, parlant à tort et à travers contre l'adultère; sauve qui peut, il va toujours son chemin. »

— « Le maréchal de Grammont était l'autre jour si transporté de la beauté d'un sermon du P. Bourdaloue, qu'il s'écria tout haut, en un endroit qui le toucha *M.... Il a raison!* Madame éclata de rire, et le sermon en fut tellement interrompu, qu'on ne savait ce qui en arriverait. »

Vers de Boileau à Madame la présidente DE LAMOIGNON, *qui lui avait envoyé le portrait de Bourdaloue.*

Du plus grand orateur dont la chaire se vante,
M'envoyer le portrait, illustre présidente,
C'est me faire un présent qui vaut mille présents.
J'ai connu Bourdaloue; et dès mes jeunes ans,
Je fis de ses sermons mes plus chères délices.
Mais lui, de son côté, lisant mes vains caprices,
Des censeurs de Trévoux n'eut point pour moi les yeux.
Ma franchise surtout gagna sa bienveillance.
Enfin, après Arnauld, il fut l'illustre en France
Que j'admirai le plus, et qui m'aima le mieux.

EXTRAIT *du* COMMENTAIRE *de Pierre-Daniel* HUET, *évêque d'Avranches*, DE REBUS AD EUM PERTINENTIBUS. *Amsterdam.*, 1718 (Page 405).

« Hos angores cumulavit aliàs ægritudo, gravis profectò et acerba, de morte *Ludovici* BURDALÆI, è Societate Jesu, sacrorum evangelii præconum hâc ætate longè principis, quo vel propter collata in me summæ benevolentiæ officia, vel propter amabilem quemdam animi candorem, nemo mihi fuit amicior; erat enim in eo pectus apertum, et ut ita dicam, pellucidum; neque certè jucundior quisquam, propter lepores ingenii, suavissimamque hilaritatem. Accesserat frequens ac penè quotidianus multorum annorum usus, cùm nulla penè abiret dies quin ad me veniret sub noctem, et quidquid interdiu ad se allatum esset novi, expromeret peramanter, et in medium quæsita officiosè reponeret. »

EXTRAIT *d'une* SATIRE *du* P. SANLECQUE, *chanoine régulier de Sainte-Geneviève, adressée à Bourdaloue.*

Chrysostome français, censeur évangélique;
Aussi profond docteur qu'orateur pathétique,
Bourdaloue, il est vrai qu'on voit dans tes discours
Des beautés que l'art même ignorera toujours.
Il est vrai que toi seul, tu sais te faire un style
Que l'on trouve à la Cour aussi bien qu'à la ville.
Mais tu n'es pas moins grand lorsque quelque pécheur
Te découvre en secret la lèpre de son cœur.
C'est là que, faisant taire et l'art et la nature,
Ta bouche fait parler la grâce toute pure,
Et que ta charité, pieux samaritain,
Verse sans intérêt de l'huile avec le vin.....
Mais louez donc tout ceux qui, comme Bourdaloue,
Débourbent les pécheurs sans entrer dans la boue, etc.

Extrait *de* l'Approbation *donnée aux premiers volumes de la première édition des* Sermons de Bourdaloue, le 12 mars 1705, *par* C. de Precelles, *docteur de Sorbonne.*

« Le public perd beaucoup de ne pouvoir plus entendre la voix de ce célèbre prédicateur, en qui la science et la piété, le zèle et la modestie se joignaient si parfaitement, et dont les discours pleins de feu, et prononcés avec tant de dignité, inspiraient à toutes sortes de personnes du respect pour les vérités de l'Evangile, soit dans cette ville, capitale du royaume, où il les a longtemps enseignées, soit à la Cour, où il a souvent eu l'honneur de porter la parole de Dieu devant notre grand monarque. Mais ces mêmes discours, que cet orateur vraiment chrétien a laissés par écrit, sont si pleins d'esprit, de bon sens, d'érudition sainte dans l'intelligence de l'Ecriture et des Pères, et de cette véritable éloquence dont la sagesse est la source, et qui suit en tout la sagesse, comme dit saint Augustin, que je ne doute pas qu'ils ne plaisent encore extrêmement, et qu'ils n'édifient partout lorsqu'ils seront imprimés, et qu'ainsi ils ne produisent d'aussi grands fruits dans l'Eglise après sa mort, qu'ils en ont produit pendant sa vie. »

Extrait *de* l'Approbation *donnée par le même docteur*, le 17 août 1711, *aux* Sermons pour les fêtes des Saints, et pour les vêtures et professions religieuses.

« Chacun pourra reconnaître avec fruit, que cet excellent prédicateur a vivement représenté, d'une manière digne de la chaire évangélique, les plus beaux modèles et les plus saintes maximes de la piété et de la perfection chrétienne. »

Extrait *de* l'Approbation *donnée* le 15 octobre 1721, *aux* Exhortations *et à la* Retraite spirituelle *du* P. Bourdaloue, *par l'abbé* Robuste, *docteur de la Société de Sorbonne, et censeur royal.*

« On y trouvera cette profondeur et cette force de raisonnement qui forme le caractère de l'éloquence mâle de Bourdaloue. Quelque rebelle et quelque opiniâtre qu'on puisse être, il faut se rendre et s'avouer absolument convaincu. Ce grand homme ne connaît d'autres vérités que celles qui naissent de la vérité. Le vrai seul, habilement développé, et fidèlement mis dans son jour, voilà ses charmes qui enlèvent et qui soumettent : toutefois l'autorité du vrai, présenté parfaitement, ne lui donne rien d'impérieux. Ce qu'il expose est accompagné d'autant de simplicité que de solidité; son exactitude est encore admirable : cette éloquence si vive, si sublime, si rapide, est toujours jointe à la précision la plus scrupuleuse de l'Ecole; c'est de quoi on aura une nouvelle preuve dans ces *Exhortations* et dans cette *Retraite spirituelle* du P. Bourdaloue. Le nom seul de leur auteur suffit pour faire leur éloge, et elles seules suffiraient pour faire l'éloge de leur auteur. »

EXTRAIT *de* L'INSTRUCTION SUR LES ÉTUDES PROPRES A FORMER UN MAGISTRAT, *par le chancelier* D'AGUESSEAU, *dans ses* OEUVRES. (Tome I, page 407.)

« Tels sont les ouvrages de M. Fléchier, de M. Bossuet et du P. Bourdaloue : et sans vouloir faire ici des comparaisons toujours odieuses, entre ceux qui ont excellé chacun dans leur genre, le dernier est peut-être celui qu'on peut lire avec le plus de fruit, quand on se destine à parler pour prouver et pour convaincre.

» La beauté des plans généraux, l'ordre et la distribution qui règnent dans chaque partie du discours; la clarté, et, si l'on peut parler ainsi, la popularité de l'expression simple sans bassesse, et noble sans affectation, sont des modèles qu'il est plus aisé d'appliquer à l'éloquence du barreau, que le sublime ou le pathétique de M. Bossuet, et que la justesse, la mesure ou la cadence peut-être trop uniforme de M. Fléchier. »

AUTEURS DU XVIII^e^ ET DU XIX^e^ SIÈCLE.

EXTRAIT *du* DISCOURS *du* P. DE LA SANTE, *jésuite*, sur cette question : *Utrum Galli cæteros inter Europæ populos ingenii palmam in re litterariâ sibi vindicare possint*, imprimé à Paris, chez les frères Barbou, en 1728, in-4° (Pages 25 et 27).

« Tu verò, Burdalovi, quis si absentem legat, præsentem non desideret? quem rapida, vehemens, nervosa, concitata, mascula commendavit eloquentia; quem aula et urbs, summi et imi, tonantem in pulpitis pariter venerati sunt; quem non modò *regum oratorem* (1), *sed* et *oratorum regem* appellavit Gallia; in quo quid morderet satyra vel mordacior adinvenire non potuit; mira sanè res, et prodigio par, tua si spectetur conditio, cui pauca indulget livor, impingit plurima, condonat nihil, quamque cùm otiosam velit, otio non patitur frui....

» Vultis oratores eloquentiæ dignitate conspicuos? Profana si demittis, alterum in Bossueto Tullium, sed minùs fusum, non minùs abundantem; alterum in Flexerio Plinium, sed minùs obscurum, non minùs exquisitum, alterum in *Burdalovio* Demosthenem, sed minùs pressum, non minùs efficacem, sacræ Parisiorum exedræ inhiantibus exhibuêre civibus; diù personuêre circumstantium plausibus. Tantos etiamnum viros aut hæredes dignos desiderant, requirunt, advocant. An et quando recuperaturi sint, spondere quis audeat? »

EXTRAIT *de* L'HISTOIRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, *par l'abbé* D'OLIVET. *Paris*, 1730. (Tome II, pages 172 et 355.)

« Qu'était-ce, parmi nous, que l'éloquence de la chaire, avant que les Bourdaloue nous eussent fait préférer à tout le reste la raison mise dans tout son jour? Jusqu'alors, ce qu'on appelait prêcher, c'était mettre ensemble beaucoup de pensées mal assorties, souvent frivoles, et les énoncer avec de grands mots.....

(1) *Sic appellatus est ab elegantissimo artis oratoriæ magistro.*

« Je me souviens que, dans ma jeunesse, c'était la fureur des prédicateurs mauvaises copies du P. Bourdaloue. Ce grand orateur, le premier qui ait réduit parmi nous l'éloquence à n'être que ce qu'elle doit être, je veux dire, à être l'organe de la raison et l'école de la vertu, n'avait pas seulement banni de la chaire les *Concetti*, productions d'un esprit faux; mais encore les matières vagues et de pure spéculation, amusements d'un esprit oisif, pour aller droit à la réformation des mœurs. Il commençait toujours par établir, sur des principes bien liés et bien déduits, une proposition morale : et après, de peur que l'auditeur ne se fît point l'application de ces principes, il la faisait lui-même par un détail merveilleux où la vie des hommes était peinte au naturel. Or, ce détail étant ce qu'il y avait de plus neuf, et ce qui, par conséquent, frappa d'abord le plus dans le P. Bourdaloue, ce fût aussi ce que les jeunes prédicateurs tâchèrent le plus d'imiter. On ne vit que portraits, que caractères dans leurs sermons. Ils ne songèrent pas que, dans le P. Bourdaloue, ces peintures des mœurs viennent toujours ou comme preuves, ou comme conséquences; que sans cela elles y seraient hors-d'œuvre; et qu'un sermon qui n'est qu'un tissu de caractères, ne prouve rien. De l'accessoire, ils en firent le principal, et d'une très-petite partie, le tout. »

Extrait *des* Essais sur divers sujets de littérature et de morale, *par l'abbé* Trublet, 6e *édit. Amsterdam*, 1755.

« Depuis le P. Bourdaloue, il n'est venu aucun prédicateur que le public lui ait préféré. S'il y avait quelqu'un à lui égaler, ce serait Massillon. Il me semble néanmoins qu'on ne lui accorde communément que la seconde place, et que Bourdaloue est resté seul en possession de la première. M. Massillon est assurément un très-bel esprit, une très-belle imagination, et même un très-beau génie. Il a du sentiment, de l'onction, quelquefois même du pathétique; abrégeons : il a tout, il réunit tout; et l'on ne pourrait dire avec justice d'aucune des qualités du prédicateur, qu'elle lui manque absolument..... mais il faut convenir du moins qu'il est inférieur au P. Bourdaloue, dans celle qui fait le caractère propre de celui-ci, je veux dire, celle qu'on appelle solidité. Or cette qualité est regardée, avec grande raison, comme la plus estimable de toutes; et quoique seule elle ne fasse point l'orateur, elle élèvera toujours dans l'estime publique, au-dessus de tous les autres prédicateurs, celui en qui elle se trouvera au plus haut degré, pourvu qu'il ne manque pas absolument des autres. »

Extrait *du* Siècle de Louis XIV, *et des* Questions sur l'Encyclopédie, *par* Voltaire.

« Bourdaloue, le premier modèle des bons prédicateurs en Europe.

» L'éloquence de la chaire avait été presque barbare jusqu'au P. Bourdaloue; il fut un des premiers qui firent parler la raison. Les Anglais ne vinrent qu'ensuite, comme l'avoue Burnet, évêque de Salisbury. »

Extrait *des* Principes de Littérature, *par l'abbé* Batteux. (Tome IV, chap. 5.)

« Aussi véhément que l'orage, aussi pénétrant que la foudre, aussi rapide que les torrents, le grand orateur emporte, renverse tout par les flots

de sa vive éloquence : c'est ainsi qu'en ont parlé les maîtres; et c'est par là que Démosthène a régné dans l'Aréopage, Cicéron dans les Rostres, et Bourdaloue dans nos Temples. »

EXTRAITS *des* TROIS SIÈCLES DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, *par l'abbé* SABATIER DE CASTRES, 6e *édition*. *Paris*, 1801.

« Bourdaloue, le fondateur de l'éloquence chrétienne parmi nous, est le plus parfait modèle de cette éloquence forte, convaincante et rapide qui entraîne l'esprit et triomphe de la résistance.

» La manière du P. Bourdaloue a cela de particulier, que, dans ses discours, les preuves se succèdent les unes aux autres, avec un ordre et un développement qui ajoutent un nouveau degré de lumière aux premières idées qu'il met en avant. Il ne se borne pas, comme la plupart des orateurs, dont le seul talent est de savoir raisonner, à des discussions sèches et purement méthodiques; il joint la chaleur à la netteté des pensées, et la véhémence à la justesse du raisonnement. Il sent tout ce qu'il conçoit : ce qui donne à sa dialectique une âme et une vie qui en communiquent toute l'activité, soit à l'auditeur, soit au lecteur. Son style est aussi simple que noble, aussi clair que profond, aussi nombreux qu'énergique. La lecture des saints Pères avait enrichi son esprit de cette abondance de preuves qu'il développe avec supériorité, et auxquelles son génie ajoute une nouvelle force, qui les met dans un jour nouveau et plus frappant que dans leur source même. »

EXTRAIT *de la* DÉCADENCE DES LETTRES ET DES MOEURS, *par* RIGOLEY DE JUVINY. *Paris*, 1787, in-12 (page 309).

« Combien est précieux le talent de l'orateur qui sait, sans nuire à la simplicité, la parer de fleurs; unir les grâces à l'austérité; joindre la plus grande lumière aux raisonnements les plus profonds; éclairer également tous les esprits : c'est le talent qu'on admire dans Bourdaloue. Tantôt élevé, tantôt simple, toujours noble et jamais familier, il se met à la portée de tous les hommes : ses idées se développent, se succèdent rapidement et avec netteté : d'une vérité qu'il établit, naissent mille autres vérités nouvelles, qui se soutiennent et se fortifient mutuellement; il s'abandonna rarement à ces grands mouvements qui surprennent, agitent et remuent l'auditeur : concis et serré sans sécheresse, profond sans obscurité, il raisonne, il discute, il prouve; comme c'est l'esprit qu'il veut subjuguer, il l'attaque, le combat, le suit dans tous ses détours, saisit ses subtilités, détruit ses sophismes et ses erreurs, le presse, le force enfin à se rendre à l'évidence. Nourri de la lecture des Pères de l'Eglise, on voit que son goût naturel, plus que la nécessité, l'a porté à s'enrichir de leurs trésors : son éloquence est celle des Chrysostome, des Augustin; il en a l'âme, le génie, l'abondance; son style sévère n'a rien de recherché ni d'affecté, il est nerveux et plein de force; les ornements, les fleurs, les grâces du langage s'y trouvent placés naturellement; Bourdaloue, en un mot, est, de tous les orateurs sacrés, le modèle le plus accompli, et le créateur de l'éloquence de la chaire. »

EXTRAIT *des Observations de l'abbé* BROTIER, *sur les* MAXIMES *du duc de* LA ROCHEFOUCAULD. *Paris*, 1789 (Pages 220, 243, 250.)

« Que je lise Corneille, Bossuet, Bourdaloue, La Fontaine et La Rochefoucauld, ils ont pensé, et je pense avec eux, et je ne cesse de penser, et tous les jours ils me fournissent des pensées nouvelles. Que je lise Racine, Fléchier, Neuville et Voltaire, ils ont beaucoup pensé; mais ils me laissent peu à penser après eux. Tels sont, dans les arts, Raphaël et Michel-Ange, qui ont animé et animent encore tous les artistes, tandis que le Guide et le Bernin plaisent, sans qu'il sorte de leurs ouvrages presque aucune étincelle de ce feu qui porte la lumière et la chaleur.

« Bossuet et Bourdaloue, qui ont si fort approfondi l'un et l'autre le cœur humain.....

« J'admire les Oraisons funèbres du grand Condé, par Bossuet et par Bourdaloue, chefs-d'œuvre d'éloquence entre lesquels je ne voudrais pas prononcer, tant j'y vois de traits admirables : dans l'une, c'est tout le génie de l'imagination ; dans l'autre, tout le génie de la raison. »

EXTRAIT *des* DISCOURS CHOISIS SUR DIVERS SUJETS DE RELIGION ET DE LITTÉRATURE, *par le cardinal* MAURY. *Paris*, 1777.

« Ce qui me plait, ce que j'admire principalement dans Bourdaloue, c'est qu'il se fait oublier lui-même; c'est que, dans un genre trop souvent livré à la déclamation, il n'exagère jamais les devoirs du christianisme, ne change point en préceptes les simples conseils, et que sa morale peut toujours être réduite en pratique; c'est la fécondité inépuisable de ses plans qui ne se ressemblent jamais, et l'heureux talent de disposer ses raisonnements avec cet ordre dont parle Quintilien, lorsqu'il compare le mérite d'un orateur qui compose un discours, à l'habilité d'un général qui commande une armés (1); c'est cette logique exacte et pressante qui exclut les sophismes, les contradictions, les paradoxes; c'est l'art avec lequel il fonde nos devoirs sur nos intérêts, et ce secret précieux que je ne vois guère que dans ses sermons, de convertir les détails des mœurs en preuves de son sujet; c'est cette abondance de génie qui ne laisse rien à imaginer au delà de chacun de ses discours, quoiqu'il en ait composé au moins deux, souvent trois, quelquefois même quatre, sur la même matière, et qu'on ne sache, après les avoir lus, auquel de ces sermons donner la préférence ; c'est la simplicité d'un style nerveux et touchant, naturel et noble, la connaissance la plus profonde de la religion, l'usage admirable qu'il fait de l'Ecriture et des Pères; enfin, je ne pense jamais à ce grand homme sans me dire à moi-même : « Voilà donc jusqu'où le génie peut s'élever quand il est soutenu par le travail ! Quoi de plus beau et de plus inimitable dans l'éloquence chrétienne, que les premières parties des sermons de Bourdaloue sur la Conception, sur la Passion, et sur la Résurrection ! »

(1) *Est velut imperatoria virtus* (Inst. 2)

Extrait *du* Cours de Littérature, *par* La Harpe (Tome XIV, page 25).

« Je commencerai par réparer une omission qui est une sorte d'injustice : car c'en est une dans toute espèce d'appréciation, de ne pas insister assez sur un mérite éminent. Il s'agit ici de Bourdaloue, dont j'ai parlé trop succinctement, lorsque j'ai traité de l'éloquence du dernier siècle..... Il était de l'équité de voir à quel point Bourdaloue avait atteint les différents résultats du ministère de la parole Evangélique, puisqu'il y en a de plus d'une espèce, tous essentiels, et peut-être même tous d'une égale efficacité, en proportion de la diversité des esprits. Tout ces effets étant également l'objet du prédicateur, sont également pour lui, dès qu'il les obtient, les palmes de son art, et il en est deux où j'ai trouvé Bourdaloue supérieur à tout, depuis que je l'ai lu comme j'aurais dû toujours le lire. Ces deux mérites, qui lui sont particuliers, sont l'instruction et la conviction, portées, chez lui seul, à un tel degré, qu'il ne me semble pas moins rare et moins difficile de penser et de prouver comme Bourdaloue, que de plaire et de toucher comme Massillon. Bourdaloue est donc aussi une de ces couronnes du grand siècle qui n'appartiennent qu'à lui; un de ces hommes privilégiés que la nature avait, chacun dans son genre, doués d'un génie qu'on n'a pas égalé depuis. Son Avent, son Carême, et particulièrement ses sermons sur les mystères, sont d'une supériorité de vues dont rien n'approche, sont des chefs-d'œuvre de lumière et d'instruction auxquels on ne peut rien comparer. Comme il est profond dans la science de Dieu! Qui jamais est entré aussi avant dans les mystère du salut? Quel autre en a fait connaître comme lui, la hauteur, la richesse et l'étendue? Nulle part le christianisme n'est plus grand aux yeux de la raison que dans Bourdaloue : on pourrait dire de lui, en risquant d'allier deux termes qui semblent s'exclure, qu'il est sublime en profondeur, comme Bossuet en élévation. Certes, ce n'est pas un mérite vulgaire, qu'un recueil de sermons que l'on peut appeler un cours complet de religion, tel que, bien lu et bien médité, il peut suffire pour en donner une connaissance parfaite. C'est donc, pour des chrétiens, une des meilleures lectures possibles..... Quand à la solidité des preuves, rien n'est plus irrésistible : il promet sans cesse de démontrer, mais c'est qu'il est sûr de son fait, car il tient toujours parole. Je ne serais pas surpris que, dans un pays comme l'Angleterre, où la prédication est toute en preuves, Bourdaloue parût le premier des prédicateurs; et il le serait partout, s'il avait les mouvements de Démosthène, comme il en a les moyens de raisonnement. »

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES.

Le chiffre romain marque le volume, le chiffre arabe la page. Chaque mot écrit en italiques indique le titre vrai du sujet : là sont données les divisions, et la lettre A, suivie d'un nombre, renvoie à l'Analyse. Voy. BOURDALOUE, *Distribution des Œuvres.*

A

ABANDON de quelques intérêts ne prouve pas Désintéressement : *Sévérité* évangélique, I, 190.

ABANDONNEMENT de la part de Dieu : *Communion* indigne. V. *Judas*, DÉSESPOIR.

ABSOLUTION, acte formel de juridiction : *Eloignement* de Dieu, II, 68.

ABUS. De l'impie rejetant la *Foi* (Pens. div.). V. *Communion, Grâces, Parole* de Dieu, Dévotion à la *Vierge.*

ACCORD de notre intérêt avec celui de Dieu : *Récompense*, I, 1; — de la raison avec la *Foi*, V, 504; — de la *Sainteté* avec toutes les CONDITIONS.

ACTIONS de GRACES.

ACTIONS ordinaires : faire ce qui est de notre état; le bien faire, et en vue de Dieu, VI, 407-411. — Règle de nos actions : *Incarnation.*

ADAM. Origine de son péché : *Etat* de vie, III, 86.

ADAMITES, rejetaient la *Prière*, II, 491.

ADORATION. L'état de Jésus-Christ au Très-Saint-Sacrement est celui 1. où il mérite plus nos adorations; 2. qui donne à nos adorations plus de mérite, VI, 336-341.

AFFAIRE du salut, exige la fuite du *Monde*, III, 153.

AFFAIRES humaines : leur dissipation arrêtée par les œuvres de charité : *Pauvres*, III, 357, etc.

AFFECTION, âme de la *Prière*, I, 401. V. *Oraison*

AFFECTIONS : *Incarnation.*

AFFLICTIONS des justes et prospérité des pécheurs : 1. n'ébranlent pas la foi; mais 2. la confirment, II, 320-339; A. 615. — des pécheurs, grâces de salut, 339. Recours à la *Prière* dans les afflictions, VI, 35, etc.

ALLIANCE du Verbe avec la chair, par rapport 1. à Jésus-Christ, Homme-Dieu; 2. à Marie, mère de Dieu; 3. à nous, enfants de Dieu, IV, 410-429; A. 625. Alliance de l'âme religieuse avec Dieu : 1. choisit Dieu; 2. s'engage à Dieu; 3. acquiert droit sur Dieu. V, 382-395; A. 624. Alliance de la piété avec la grandeur, VI, 17-23.

AMBITION : 1. Profane les honneurs, vocations de Dieu; 2. abuse des honneurs, obligations à servir le prochain; 3. corrompt les honneurs, obligations à travailler et souffrir, I, 458-477; A. 694. — 1. aveugle dans ses recherches; 2. présomptueuse dans ses sentiments; 3. odieuse dans ses suites, III, 188-204; A. 604. — 1. Criminelle dans ses projets; 2. malheureuse dans ses disgrâces, VI, 284-287. V. *Etat* de vie.

AME dans la Retraite : Dieu l'appelle à la solitude, surtout intérieure, pour se réformer, VI, 392-395. Ame religieuse, son retour à Dieu, figuré par l'enfant prodigue : se rappelle sa misère, les bontés de son père, et s'anime de confiance, 463-469. L'âme subit injustice de l'amour immodéré du corps : *Cendres*, I, 277. Langueur de l'âme : *Eloignement* de Dieu, II, 56, etc. V. *Choix, Jugement, Purgatoire, Règne, Résolutions.*

AMI : *Amitiés*, VI, 130, 137, 149.

AMITIÉS. 1. prétendue solide : partage intérêts, passions, erreurs; 2. sensible : criminelle par péril, scandale, impressions, chutes, VI, 130-147; — humaines, *Pensées diverses*, 147-150.

AMOUR. De Dieu : 1. de préférence ; 2. de plénitude ; 3. de perfection, II, 89-106 ; A. 587. Tel l'amour de S. *Pierre*. V, 179-184 ; — formé par l'Esprit-Saint : amour sans mesure, affectueux, agissant, VI, 532-537. AMOUR de *Madeleine* ; du prochain : *Charité* ; des ennemis : *Pardon* ; — et crainte du *Jugement*, I, 163 ; — de la *Vérité*.

ANATHÈMES contre les mauvais chrétiens : *Jugement*, I, 26 ; — contre le scandale du *Respect humain*, 177.

ANDRÉ (S.) sur la croix, 1. a fait paraître tout le zèle d'un prédicateur ; 2. a exercé la fonction de sacrificateur, V, 5-21 ; A. 601.

ANNONCIATION. *Alliance* ; *Incarnation*.

APOSTASIE du *Respect humain*. I, 171.

APOSTOLAT de S. *André*, de S. *Paul*, de S. *François Xavier*.

APÔTRES. Effets produits en eux par l'*Esprit-Saint*, IV, 327 ; 378, etc. ; V. *Amour* de Dieu.

ARIANISME, en quoi il consiste : *Loi*, I, 570.

ARIDITÉS dans la *Prière*, VI, 31.

ASCENSION. Le ciel est notre terme, le séjour du bonheur, une place de conquête, VI, 528-532. V. *Gloire*.

ASPIRATIONS. *Oraisons* jaculatoires.

ASSOMPTION, apprend 1. à mourir de la mort des saints, et à connaître ; 2. le bonheur des saints ; 3. la vraie dévotion à Marie, IV, 80-89. A. 605. — 1. principe de la gloire de Marie ; 2. mesure de son pouvoir, 491-508 ; A. 630. V. Dévotion à la *Vierge*.

ASSOUPISSEMENT, cause de mort : *Eloignement* de Dieu, II, 56, etc.

ATHÉES. V. IMPIES.

ATTACHEMENT. V. *Madeleine*, II, 137, *Richesses* ; Besoins du corps : *Tempérance*, III, 20, etc.

ATTENTION : *Prière*, I, 401 ; V. *Office divin*.

ATTILA : *Sainte-Geneviève*, V, 105.

AUGUSTIN (S.). Par quoi la grâce triompha de son cœur : *Conscience* fausse, I, 75 ; vision qui détermina sa conversion : *Sainteté*, 138.

AUMÔNE, 1. précepte, 2. matière, 3. ordre, I, 302-324 ; A. 675. — montre la Providence bienfaisante envers 1. le pauvre, 2. le riche, III, 52-66 ; A. 594. — Devoir, 1. d'obéissance, 2. de reconnaissance, 3. de pénitence, VI, 297-301, V. CHARITÉ, EXHORTATIONS.

AUSTÉRITÉ véritable : *Sévérité* évang., I, 197. — Austérités nécessaires pour la pénitence : *Cendres*, 274, etc.

AUTEURS. Jugements sur Bourdaloue, à la fin du Tome VI.

AUTORITÉ de l'*Eglise*. — AUTORITÉ : *Jugement* téméraire.

AVARICE de *Judas*, III, 513. V. *Passion*, IV, 257. — Source de crimes, 258.

AVENIR, cause de désespoir en *Enfer*, I, 512, etc.

AVENT. Voy. *Conscience* fausse ; *Gloire* de Dieu ; *Jugement*, 2 sermons ; *Nativité* de Jésus-Christ ; *Paix* dans la Nativité de Jésus-Christ ; *Pénitence*, 2 sermons ; *Récompense* du ciel ; *Respect humain* ; *Sainteté* ; *Scandale* ; *Sévérité* évangélique. — ESSAI D'AVENT. Dessein général : S. Jean précurseur, et disposant le monde à la venue du Messie, VI, 230. — Voy. pour la distribution des 4 semaines et des 24 sujets, la table du Tome VI.

AVEUGLE-NÉ. 1. Aveuglement causé par l'intérêt propre : Pharisiens ; 2. Témoignage de l'aveugle dissipant l'erreur, II, 20-36 ; A. 577.

AVEUGLEMENT spirituel : 1. péché ; 2. cause de péché ; 3. effet du péché, II, 1-20 ; A. 575. V. *Jugement* du peuple, III, 572 ; — source de prétextes contre la *Loi*. IV, 436. V. *Aveugle-né*.

AVIS pour la *Communion*, IV, 140-149.

B

BAAL, pratiques superstitieuses de ses prêtres : *Circoncision*. IV, 177.

BALS. *Divertissements*.

BAPTÊME. 1. Grâce, objet de reconnaissance ; 2. engagements demandant notre fidélité, VI, 242-246. — Mérite qu'il nous procure : *Conception*, IV, 382. — Baptême de l'*Esprit-Saint*, IV, 336.

BARABBAS : *Jugement* du peuple ; *Passion*, IV, 236.

Béatitude ou gloire de Marie; son principe : *Assomption*. V. *Bonheur*; Saints : *Assomption*, IV, 82.
Benedicite : *Tempérance*, III, 29.
Bénéfices. Changement et cumul : *Eglise* : (Pensées diverses), VI, 173.
Benoît (S.). 1. Mesures de sagesse pour former sa règle et appeler l'Esprit de Dieu : retraite, jeûne, prière. Faites de même. 2. Autorité pour faire observer sa règle : exemples, miracles spéciaux. Édifiez-vous mutuellement. 3. Succès à propager sa règle : c'est comme le miracle de l'établissement de l'Eglise, V, 255-264; A. manque.
Biens temporels et spirituels; comment les demander : *Prière*, I, 390, 395. — Cause de tourment en *Enfer*, 498; — de l'Eglise : miracle de sainteté dans S. *Etienne* qui les dispense, V, 61-63; — terrestres, source d'inquiétudes : *Paix*, I, 114. Leur inégalité nécessaire : *Aumône*, III, 53-54. V. *Renoncement*, V, 336, etc.
Bonheur du ciel 1. consommé, pour les élus qui le possèdent; 2. anticipé, pour les élus qui l'attendent, VI, 250-254. Bonheur de l'*Etat* religieux, VI, 174, etc.
Bon propos ou résolution : *Pénitence*, V, 562.
Bonté de Dieu à rappeler et recevoir le pécheur : *Retour* à Dieu, V, 553, etc.
Borgia. S. François ; *Cendres*, I, 278.
Bourbon. Henri II : 1. naissance heureuse pour le bien de la foi catholique; 2. vie consacrée au zèle de cette foi; 3. règle de conduite de ce prince honorable à cette foi. V, 396-416; A. manque. — Louis II : 1. solidité de cœur : admiration; 2. droiture de cœur : instruction; 3. piété de cœur : imitation, 417-443, A. manque.
Bourdaloue. Préface, en tête du Tome I; vie, lettres et jugements à la fin du Tome VI.
Distribution de ses œuvres. Tome I : 1er *Avent*, 6 sermons, 1-123. 2e *Avent*, 6 sermons, 124-239. — *Carême*, jusqu'au lundi de la 4e semaine, inclusivement, 240-637. — Tome II : *Carême*, suite, 1-262. Dans tout le Carême, 36 sermons. *Dominicale*, pour après l'Epiphanie, jusqu'au Carême, 9 sermons, 266-430. Pour après Pâques, 8 sermons, 432-574. — Tome III : *Dominicale*, suite, 1-346, 20 sermons. 7 *Exhortations* sur la charité, 349-423; 5 pour les communautés religieuses, 424-495; 7 pour le Carême, sur la Passion, 496-589. — Tome IV : suite des *Exhortations*, 3 Exhort., 1-43; 12 *Instructions*, 44-149. *Mystères*, 24 sermons, 154-599. — Tome V : 17 *Panégyriques*, 5-299. 6 sermons sur l'Etat religieux, pour *Vêtures*, 300-395. 2 *Oraisons funèbres*, 396-443. *Eloge* de M. de Lamoignon, 444-445. *Pensées* : Du *Salut*, 447-504. De la *Foi*, 504-553. Du *Retour* à Dieu et de la *Pénitence*, 553-600. — Tome VI : *Pensées*, suite : De la *Dévotion*, 1-27. De la *Prière*, 28-65. De l'*Humilité* et de l'*Orgueil*, 66-120. De la *Charité* et des *Amitiés*, 120-150. De l'*Eglise* et de la soumission qui lui est due, 151-174. De l'*Etat* religieux, 174-229. — *Essai* d'Avent, 230-327. — *Essai* d'Octave du Très-Saint-Sacrement, 328-387. — *Retraite* spirituelle, 392-541.

C

Caïn. Crime et remords : *Jugement*, I, 337.
Caïphe. Tribunal de passion : *Passion*, IV, 234, etc.
Calomnie des Juifs contre Jésus-Christ : *Passion*, IV, 260. — *Médisance*.
Calvaire : *Passion*. IV, 217.
Calvin et Luther : Leur doctrine. *Loi* chrétienne, II, 364, etc. — Leur présomption sur les matières de la *Foi*, IV, 116. V. sainte *Thérèse*, III, 469.
Canonisation, ce qu'elle signifie : S. *François de Sales*, V, 134-135.
Carême. Instruction sur la Pénitence, IV, 54-60; A. 603. — Exhortations sur la Passion : *Prière* au jardin, *Judas*, *Reniement*, *Injures*, *Témoignages*, *Jugement* du peuple, *Flagellation*, *Couronnement*, *Croix*, *Crucifiement*. — Ser-

MONS : *Ambition*, *Amour* de Dieu, *Aumône*, *Aveugle-né*, *Aveuglement* spirituel, *Cendres*, *Communion*, *Communion* pascale, *Délai* de la Pénitence, *Éloignement* de Dieu, *Enfer*, *Etat* du péché et de la grâce, *Grâce*, *Impénitence* finale, *Impureté*, *Jugement* de Dieu, *Jugement* téméraire, *Loi*, *Loi* chrétienne, *Madeleine*, *Messe*, *Mort* (pensée et préparation), *Paix* chrétienne, *Parole* de Dieu, *Passion*, *Persévérance*, *Prédestination*, *Prière*, *Providence*, *Religion* chrétienne, *Religion* et Probité, *Résurrection*, *Richesses*, *Tentations*, *Zèle*, I et II.

CARMÉLITES : Sainte *Thérèse*.

CATHOLIQUES dont les exemples sont un *Scandale* pour les nouveaux convertis, I, 58. V. *Nouveaux* catholiques ; *Outrages*.

CAUSE du péché à ôter : *Pénitence*.

CÉLIBAT : *Etat* de vie, IV, 139.

CENDRES, rappellent le double sacrifice que comprend la pénitence : 1. humble, anéantissant l'orgueil de l'esprit ; 2. austère, sacrifiant la mollesse du corps, I, 262-281 ; A. 670. V. *Mort* (pensée).

CENTENIER : *Communion*. I, 281.

CENTUPLE promis au *Renoncement*, V, 345.

CHAIR. *Alliance* avec le Verbe ; — de Jésus-Christ glorieuse dans le Très-Saint-Sacrement : *Gloire*, IV, 357. V. *Impureté*.

CHANTAL (Sainte Jeanne-Françoise de) : S. *François* de Sales, V, 129.

CHARITÉ de Jésus-Christ dans sa vie agissante : patiente, bienfaisante, universelle, VI, 503-508. — du prochain : Point d'intérêt : 1. propre qui ne doive céder à la charité, 2. du prochain que nous ne devions respecter pour le bien de la charité, III, 116-134 ; A. 599. — 1. précepte et obligation ; 2. pratique et caractères, IV, 102-111 ; A. 606. — Caractère de la charité chrétienne : *Pensées*, VI, 120-130. Pensées diverses, 147. — Charité de S. *Etienne* mourant, V, 74, etc. V. *Nouveaux* catholiques ; *Paix*. I, 116, etc. ; *Orphelins* ; *Pauvres* ; *Prisonniers* ; *Séminaire* ; *Sévérité* évangélique, I, 198, etc. V. *Conversations*. — *Disciples*. — *Trinité*.

CHASTETÉ religieuse : *Conformité* avec Jésus-Christ, V. 368, etc. Voy. PURETÉ.

CHATIMENT du dégoût de la *Parole* de Dieu.

CHINE : S. *François Xavier*.

CHOIX, 1. que l'âme religieuse fait de Dieu ; 2. que Dieu fait de l'âme religieuse, V, 317-333 ; A. 619. V. *Alliance*. — d'un *Etat de vie* ; d'un prédicateur : *Parole* de Dieu, II, 405.

CHRÉTIEN, son caractère : un homme par état, 1. séparé du monde ; 2. consacré à Dieu, III, 204-220 ; A. 605. — Prodige d'infidélité dans les mauvais chrétiens : *Religion* chrétienne, I, 377, etc. Mauvais chrétiens. *Reniement*. V. *Fin* du chrétien, VI, 399.

CHRISTIANISME formé par S. *Paul*, V, 208. — Dans le siècle et l'état religieux : *Opposition*. V. *Trésor*.

CIEL. *Bonheur*, *Récompense*.

CIRCONCISION : Jésus-Christ, 1. a commencé à nous sauver par la circoncision de sa chair ; 2. nous a donné moyen de nous sauver par la circoncision du cœur, IV, 171-189 ; A. 610.

COEUR. *Circoncision* ; *Eglise* ; *Paix* ; *Pénitence* ; *Sévérité* chrétienne. — Révolte du cœur : *Obéissance* de Marie, IV, 431.

COLÈRE : *Douceur*.

COMÉDIES : *Divertissements*.

COMMÉMORAISON des morts : *Purgatoire*.

COMMUNAUTÉS religieuses : *Obéissance* ; *Prêtres* ; *Règles* ; Sainte *Thérèse* ; *Vœux* ; *Gouvernement*.

COMMUNION. Éloignement des pécheurs, 1. sincères : raisons à éclaircir ; 2 aveugles : prétextes à ôter ; 3. hypocrites : abus et scandale à combattre, I, 281-302 ; A. 673. — Pascale, figurée par l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem : reçu 1. par ses Disciples : bonne communion ; 2. par les Pharisiens : communion indigne, II, 159-176 ; A. 597. — Fréquente : 1. la pureté requise ne doit point être un obstacle ; 2. la communion fréquente est le moyen de cette pureté, II, 525-542 ; A. 628. — Désir et dégoût : 1. Désir : motifs, avanta-

ges, règles ; 2. dégoût : principe, suites, remèdes, III, 313-329; A. 613. — Fréquente 1. trop chez les uns : dispositions, fruits; 2. trop peu chez d'autres : utile aux pécheurs, aux justes, VI, 356-363. — Indigne : 1. offense de Dieu la plus grièvе : abus, audace, perfidie, hypocrisie; 2. ruine du pécheur la plus funeste : responsable du corps et du sang de Jésus-Christ, il mange et boit son jugement, tombe dans l'abandonnement de Dieu, et dans l'indifférence des choses du salut, 371-379. *Avis* pour avant, pendant, après, IV, 140-149. — V. *Sacrements*.

COMPAGNIE de Jésus : S. *Ignace*.

COMPLIMENTS, I, 20, 121, 143, 181, 237, 303, 366, 558. — II, 227. — IV, 170, 297, 341, 391, 446, 464, 490, 545, 562. — V, 22, 170.

COMPONCTION. *Pénitence*.

CONCEPTION. Marie privilégiée, sanctifiée, fidèle, nous fait connaître 1. l'état où nous a réduits le péché; 2. l'état où nous élève la grâce du baptême; 3. l'obligation de conserver la grâce, IV, 370-393; A. 623.

CONCUPISCENCE. Désordres qu'elle cause : *Restitution*, III, 298. — Les trois concupiscences favorisées par les *Richesses*, 478.

CONDAMNATION (notre) dans la récitation de *l'Oraison* dominicale.

CONDÉ. *Bourbon*.

CONDITION du salut : Jésus-Christ ne nous sauvera pas sans nous : *Nativité* de Jésus-Christ, I, 228. — de l'*Obéissance* à l'Eglise, VI, 156.

CONDITIONS humaines. Toutes compatibles avec la *Sainteté*, I, 140, etc. V. S. *Louis*. — Diversité nécessaire : *Etat de vie*, III, 85. V. *Salut*, *Saints*.

CONFESSION. Par rapport 1. au passé, moyen le plus efficace pour effacer le péché; 2. à l'avenir, préservatif le plus infaillible, III, 135-151; A. 600. — Nécessaire à la réconciliation du pécheur : *Eloignement* de Dieu, II, 67. — Partie du sacrement de *Pénitence*, V, 568. — Fréquente : son importance par rapport 1. aux pécheurs; 2. aux justes, VI, 318-322. V. *Sacrements*.

CONFIANCE. Condition de la *Prière*, I, 399. V. *Renoncement*, *Salut*, *Trinité*.

CONFIANCE fausse. 1. La plus injurieuse par rapport à Dieu; 2. la plus trompeuse par rapport aux pécheurs, VI, 265-268.

CONFORMITÉ des personnes religieuses avec Jésus-Christ, 1. par rapport au corps : pureté; 2. par rapport à l'âme : éloignement du monde et union à Dieu, V, 366-382; A. 623.

CONNAISSANCE : 1. de Dieu; 2. de nous-mêmes et de ce que nous devons être, IV, 447-465; A. 628.

CONNAISSANCE : *Jugement* téméraire.

CONNAISSANCES humaines. Mieux vaut la *Simplicité* évangélique, VI, 11.

CONSCIENCE. Trouve la paix par la sévérité de la *Pénitence*, I, 95, etc. V. *Jugement* de Dieu, I, 357; *Conscience fausse*.

CONSCIENCE FAUSSE : 1. aisée à former; 2. dangereuse à suivre; 3. excuse frivole, I, 61-82; A. 645. V. *Jugement* de Dieu, I, 360.

CONSÉCRATION à Dieu, caractère du *Chrétien*. — de Jésus-Christ à Dieu : *Connaissance*.

CONSEIL : *Scandale*, I, 49.

CONSOLATION dans la *Nativité* de Jésus-Christ, I, 231, etc. — Dans la vraie *Dévotion* (Pensées diverses), VI, 24.

CONSTANCE CHLORE punissant le *Respect humain*, I, 169.

CONTAGION du scandale du *Respect humain*, I, 178.

CONTEMPLATION. *Oraison*; sainte *Thérèse*.

CONTESTATIONS de *l'Eglise* : esprit qu'il y faut garder, VI, 163-169.

CONTRITION : Sacrement de *Pénitence*, V, 557.

CONTROVERSES. *Contestations*.

CONVERSATIONS 1. avec modestie et retenue; 2. solides et utiles; 3. que la charité y règne, VI, 498-503.

CONVERSION. Modèle dans la résurrection de Jésus-Christ. Il faut 1. être converti; 2. le paraître, II, 210-229; A. 605. V. AUGUSTIN : *Sainteté*; *Madeleine*; *Délai*; *Eloignement*; *Respect humain*, I, 175.

CORPS de Jésus-Christ dans le Très-Saint-Sacrement : *Gloire*.

CORPS de l'homme. Zèle pour son innocence et sa pureté : *Gloire*, IV,

369. — à sacrifier : *Cendres*. Péché détruit dans le corps par la *Passion*. Corps réformé : sainte *Thérèse*.

COUR : Fausse *Conscience*, I, 70. V. *Ambition*, 458 ; *Tentations*, 334.

COURONNEMENT de Jésus-Christ. Royauté 1. méprisée et profanée ; 2. reconnue et solidement vérifiée, IV, 1-14 ; A. 600.

CRAINTE et amour du *Jugement*, I, 163. — Crainte des jugements du monde : *Jugement* de Dieu. La *Nativité* de Jésus-Christ, mystère de crainte, I, 225, etc. Crainte de la *Mort*. Crainte et amour de la *Vérité*. Crainte et confiance à l'égard de l'incertitude du *Salut*, VI, 464. Crainte en Jésus-Christ, *Douleurs* intérieures.

CRÉATURE, soumise au *Domaine* de Dieu.

CRÈCHE, signe, pour connaître un Dieu sauveur 1. le plus convenable ; 2. le plus efficace, IV, 154-171 ; A. 608.

CRIMES du scandalisé imputables à qui donne le *Scandale*. — CRIMINEL : *Providence*.

CROIX. 1. Nécessité, 2. facilité de porter la croix après Jésus-Christ, IV, 14-27 ; A. 601. Croix au *Jugement*, I, 27. V. S. *André* ; *Passion*, IV, 247 ; *Scandale*.

CROYANCE : *Eternité* malheureuse ; *Trinité*.

CRUAUTÉ des bourreaux : *Passion*, IV, 268.

CRUCIFIEMENT et mort de Jésus-Christ, victime 1. de la justice, 2. de la miséricorde de Dieu, IV, 27-43 ; A. 602.

CULTE. *Adoration*. — Scandale du *Respect humain* tend à la destruction du culte de Dieu, I, 177. Culte ou dévotion à la *Vierge*, culte judicieux.

CUPIDITÉ arrêtée par la pensée de la *Mort*. V. *Ambition* ; CONCUPISCENCE.

CYR (saint). S. *Louis*, V, 298.

D

DAMNATION éternelle. Dieu 1. comme souverain bien, séparé pour jamais du réprouvé ; 2. comme vengeur et souverain juge, présent pour jamais au réprouvé, VI, 252-256. — Dieu ne m'a pas fait pour me damner, mais ne m'a pas fait pour l'offenser : *Salut* (Pensées), V, 500. V. *Enfer*.

DAMNÉS. Leurs tourments : *Passion*, IV, 249.

DANGERS. V. *Mariage* ; *Réputation*.

DÉFAUTS. Les supporter : *Charité*, VI, 147. — à éviter dans la vraie *Dévotion*, VI, 13.

DÉFENSE des intérêts de Dieu. V. *Zèle*.

DÉFIANCE à cause du mystère de la *Prédestination*, I, 417, etc.

DÉGOUT. *Communion*. — *Parole* de Dieu, II, 76, etc.

DÉLAI de la pénitence : qui diffère ne peut répondre 1. du temps ; 2. de la grâce ; 3 de sa volonté, II, 176-190 ; A. 599. — 1. Forme l'habitude du péché ; 2. naît de l'habitude du péché, VI, 257-261. V. *Madeleine*, V, 225.

DÉLIBÉRATIONS. La pensée de la *Mort*, moyen de conclure sûrement, I, 242.

DÉLICATESSE dans les repas : *Tempérance*, III, 21, etc.

DÉLICES et consolations dans la vraie *Dévotion* (Pensées diverses), VI, 24, etc.

DÉPENSES, abus : *Pénitence*, I, 207.

DÉPENDANCE : *Etat* religieux, VI, 222, etc.

DESCENTE de *l'Esprit-Saint*. V. *Amour* de Dieu.

DÉSESPOIR. *Impureté*, I, 538. V. *Judas* ; DÉFIANCE.

DÉSINTÉRESSEMENT, caractère de la *Sévérité* évangélique. — de S. *Paul*, V, 210.

DÉSIR. *Richesses* ; CUPIDITÉ. — du *Salut*, V, 458. — d'une âme qui aspire à la perfection : *Dévotion*, VI, 6.

DÉSORDRE du *Respect humain*. — de l'abus de la *Parole* de Dieu. — Désordres : *Impureté*, I, 524.

DESTINÉE des mondains : *Récompense*, I, 3, etc.

DÉTACHEMENT évangélique, source de *Paix* avec nous-mêmes. — du monde : Instruction sur la *Mort*. — Du péché : *Pénitence* du cœur.

DEVOIRS : *Chrétien*, *Eglise*, *Dévotion*, *Pénitence* (*fruits*), *Prêtres*.

Dévotion. A Jésus-Christ : 1. la plus sainte en elle-même ; 2. la plus sanctifiante par rapport à nous, VI, 310-313. V. *Afflictions*, *Prière*, *Visites*. — à Marie : *Assomption*, *Vierge*. Dévotion, Voir VI, 1-27 ; détail à la Table du volume.

Dieu, *Bonté*, *Eloign*t et *Retour* ; *Connaissance* ; *Domaine* ; *Enfer* ; *Gloire* ; *Jugement* ; *Paix* avec Dieu ; *Présence* ; *Récompense* ; *Sainteté* ; *Saints*, etc.

Difficulté des choses entreprises, ne prouve pas le désintéressement qu'exige la *Sévérité* évangélique, I, 183.

Directeur. *Confession ;* sacrement de *Pénitence*, V, 575 ; *Dévotion*, VI, 26 ; *Eglise*, VI, 171.

Disciples. *Communion* pascale. — d'Emmaüs. Comment Jésus-Christ, 1. raffermit leur foi ; 2. ranime leur espérance ; 3. rallume en eux la charité, IV, 61-71. A. 604.

Discipline : *Paix* ; *Règles*.

Dissipation des affaires humaines, corrigée par la charité : *Pauvres*, III, 337, etc.

Divertissements, condamnables comme 1. impurs et défendus dans leur nature ; 2. excessifs dans leur étendue ; 3. scandaleux dans leurs effets, III, 451-470 ; A. 623.

Divinité. Outrages vengés au *Jugement*, I, 146, etc. Divinité de Jésus-Christ prouvée par sa *Résurrection*, IV, 279, etc.

Docilité de l'esprit, marque de la *Sévérité* chrétienne, II, 544, etc.

Doctrine. La règle est la décision de *l'Eglise* : *Contestations*, VI, 163. *Pensées*, 170, etc.

Domaine de Dieu 1. essentiel : oblation sincère ; 2. universel : oblation entière ; 3. éternel : oblation prompte. Jésus-Christ modèle, en la Purification, IV, 466-491 ; A. 629.

Domestiques. *Maîtres*.

Dominicale. *Oraison*.

Dominicale. Sermons : *Ambition* ; *Afflictions* ; *Aumône* ; *Charité* pour le prochain ; *Chrétien* ; *Communion*, désir et dégoût, fréquente ; *Confession* ; *Divertissements* ; *Eternité* malheureuse ; *Etat* de Vie ; *Foi* ; Œuvres de la *Foi* ; *Hypocrisie* ; *Jugement* de Dieu ; *Loi* chrétienne ; *Maîtres* ; *Mariage* ; *Médisance* ; *Monde* ; *Mort* ; *Oisiveté* ; *Pardon* des injures ; *Parole* de Dieu ; vraie et fausse *Piété* ; *Prière* ; *Rechute* ; *Remords* ; *Restitution* ; *Scandale* de la Croix ; *Sévérité* chrétienne ; *Société* des justes avec les pécheurs ; *Tempérance* ; Amour et crainte de la *Vérité* ; *Vocation* des enfants ; *Zèle* pour les intérêts de Dieu, pour la Religion, II et III.

Dommage. *Restitution*.

Douceur chrétienne : 1. mérite ; 2. fruit, VI, 290-293. — Caractère de la *Grâce*, I, 588, etc. V. *Paix*, I, 116 ; S. *François* de Sales ; *Dévotion*. VI, 24. Douceur et sagesse de la *Loi* chrétienne.

Douleur du péché, ou Contrition : Sacrement de *Pénitence*. Douleur du réprouvé : *Enfer*.

Douleurs de Jésus-Christ dans sa *Passion*, IV, 210, etc. — Intérieures : tristesse, ennui, crainte, VI, 508-513. — Extérieures : ce que Jésus-Christ a souffert, pourquoi, comment, 513-518. V. *Flagellation*.

Droit sur Dieu : *Alliance*.

Droiture et équité, leurs caractères : faire justice 1. à soi-même ; 2. au prochain, VI, 314-317.

Dureté envers les pauvres, contre nature : *Aumône*, *Pauvres*.

E

Eclairée (*Foi*), VI, 303.

Education des enfants : *Mariage*, II, 291.

Effets du péché à réparer : *Pénitence*.

Egaux : *Humilité* (Pensées). VI, 117.

Eglise. Pensées, VI, 151-174. Voir le détail à la table du volume. V. *Gloire* ; *Récompense*, I, 17 ; *Sévérité* évangélique, 190. V. *Obéissance*.

Eléazar : *Respect humain*, I, 180.

Eloignement de Dieu et retour à Dieu, figuré par Lazare. 1. Quelles démarches conduisent les amis de Dieu à la perdition : mort de Lazare ; 2. quelles voies peuvent conduire à une vraie conversion : résurrection de Lazare, II, 54-70 ; A. 582. V. *Monde*.

Elus. Leur modèle dans les Mages :

Epiphanie, IV, 192. Petit nombre : *Salut*. (Pensées), V, 493-499. V. JUSTES, *Saints* ; *Jugement*, *Récompense*.

EMPORTEMENTS : *Douceur* chrétienne.

ENDURCISSEMENT : *Parole* de Dieu, II, 85, etc.

ENFANTS : *Mariage*, *Orphelins*, *Vocation*.

ENFANT prodigue : *Ame* religieuse.

ENFER. Etat malheureux du réprouvé que 1. le passé déchire de regrets ; 2. le présent accable de douleur, 3. l'avenir désole par le désespoir, I, 497-516 ; A. 698. — Dieu 1. ne fera nulle grâce ; 2. ne se montrera jamais ; 3. feu éternel, VI, 453-458. V. *Damnation*.

ENGAGEMENTS : *Alliance* ; *Baptême*.

ENNEMIS : *Pardon* ; *Injures*.

ENNUI : *Douleurs* intérieures.

ENTÊTEMENT : *Hérésies*, V, 542.

ENTRETIENS avec Jésus-Christ dans le Très-Saint-Sacrement. Comment 1. Jésus-Christ nous parle ; 2. nous devons parler à Jésus-Christ, VI, 348-356. V. *Visite*.

ENVIE des Scribes et des Pharisiens : *Passion*, IV, 253. V. *Ambition* ; *Communion* pascale.

EPIPHANIE. 1. Sagesse vraie des élus et vrais chrétiens : Mages ; 2. sagesse fausse des réprouvés et des impies : Hérode, IV, 190-209 ; A. 611.

EQUITÉ. *Droiture*.

ERREUR : *Aveugle-né* ; *Jugement*, III, 331, etc.

ESPÉRANCE : *Assomption*, IV, 502 ; *Disciples* d'Emmaüs ; *Prédestination*.

ESPRIT-SAINT. Esprit 1. de vérité, qui nous éclaire ; 2. de sainteté, qui nous purifie ; 3. de force, qui nous anime, IV, 323-342 ; A. 619. V. *Amour* de Dieu, BAPTÊME.

ESPRIT : ATTENTION ; *Prière* ; *Office divin* ; *Aveuglement* ; *Loi* ; Obéissance : *Eglise* ; Docilité : *Sévérité* chrétienne ; *Paix* chrétienne ; *Passion*, IV, 271. Esprit de *Prière*.

ESPRIT religieux : *Etat* religieux (Pensées), VI, 181-189 ; sainte *Thérèse*.

ESTIME du *Salut*, V, 453. Estime du monde perdue par la vanité : *Humilité*, VI, 119.

ETAT du péché, souverainement malheureux ; de la grâce, souverainement heureux, II, 107-123 ; A. 589.

ETAT du *Mariage*. — Ecclésiastique : *Prêtres*.

ETAT religieux. Sermons pour les VÊTURES. Pensées, VI, 174-229. Voir le détail à la table du volume. V. *Péché* mortel et véniel.

ETAT de vie. 1. On veut être ce qu'on n'est pas ; 2. on ne veut pas être ce qu'on est, III, 85-98 ; A. 596. Instruction sur le choix d'un état de vie, IV, 134-139 ; A. 608. V. *Oisiveté*.

ETERNITÉ malheureuse. Comment 1. la foi confirme la croyance de l'éternité malheureuse ; 2. cette croyance doit exciter aux œuvres de la foi, III, 259-259 ; A. 608.

ETIENNE (saint). 1. Plein de grâce dans l'accomplissement de son ministère ; 2. plein de force dans la consommation de son martyre, V, 59-77 ; A. 605.

EUCHARISTIE. La vie de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, dessein général de l'essai d'Octave, VI, 328. Voir le détail à la table du volume, et les titres au mot OCTAVE. V. *Communion*, *Gloire*, *Messe*, Très-Saint-SACREMENT.

EVANGILE : *Loi* chrétienne, *Religion*, S. *François Xavier*.

EXACTITUDE : *Actions* ordinaires.

EXCÈS dans le jeu : *Divertissements* ; — dans les repas : *Tempérance*.

EXCUSE vaine de la *Conscience* fausse.

EXEMPLE de Jésus-Christ et des Saints, solution des difficultés du chrétien : *Sainteté*, I, 139. — Des premiers chrétiens : *Communion*, 297. Exemple de Marie : *Assomption*. IV, 81. V. *Respect humain*, I, 178 ; *Scandale* ; *Récompense* ; *Saints*.

EXERCICE de la *Présence* de Dieu.

EXHORTATIONS. Voir les titres à la table des Tomes III et IV, et sous les mots CARÊME, CHARITÉ, COMMUNAUTÉS.

EXPIATION du péché par Jésus-Christ : *Nativité*, IV, 136.

EZÉCHIAS : Pensée de la *Mort*, I, 258.

F

FACILITÉ de la *Médisance*.

FAIBLES, FAIBLESSES. V. *Jugement*,

Charité (Pens. div.). *Zèle* des intérêts de Dieu.

Fausse *Conscience*.

Femmes. Prière d'une mondaine : *Scandale*, I, 51. Femme forte, modèle de la femme chrétienne : *Maîtres*, II, 450. Faux zèle de réforme : *Eglise*, VI, 172.

Ferveur : Pensée de la *Mort*; Œuvres de la *Foi; Actions* ordinaires.

Feu : *Enfer*, I, 509.

Fidèle. Ses devoirs envers *l'Eglise*, VI, 151.

Fidélité : De Marie, principe de béatitude : *Assomption*, IV, 493. V. Observation de la *Loi*; S. *Ignace*.

Fin. De l'homme : c'est Dieu, la fin la plus excellente; et tout peut m'y conduire, hors le péché, VI, 395-399. — Du chrétien : servir et honorer Dieu, comme le veut la loi chrétienne, à l'exemple de Jésus-Christ, par les moyens que Jésus-Christ a déclarés plus efficaces, 399-403. — Du religieux : séparation, détachement, crucifiement, mort au monde, voilà la fin; fin difficile, mais nécessaire désormais; fin de choix d'ailleurs, 403-407.

Flagellation de Jésus-Christ 1. la plus honteuse; 2. la plus douloureuse, III, 576-589; A. 629.

Flatterie : Amour et crainte de la *Vérité*. Le démon nous flatte et nous vainc par les plaisirs : *Impureté*, I, 530.

Foi 1. nous sauve; 2. nous condamne, II, 303-320; A. 614. — 1. Assez éclairée pour former la persuasion; 2. assez obscure pour l'humilité de la soumission, VI, 302-306. — Instruction sur l'humilité de la Foi, IV, 111-119; A. 607. — Pensées sur la Foi, V, 504-533 : détail à la Table du volume. V. *Afflictions*, *Eternité* malheureuse, *Jugement*, *Monde*, *Paix*, S. *Pierre*, *Prière*, *Purgatoire*, *Religion* chrétienne, S. *Thomas*, *Trinité*, *Zèle*.

Force. S. *François* de Sales, *Grâce*, *Loi* chrétienne.

François d'Assise (S.) : *Indulgence*.

François de Borgia (S.) : *Cendres*, I, 278.

François de Paule (S.). 1. Ce grand saint emploie tous les efforts de son humilité pour se faire petit dans le monde; 2. Dieu emploie tous les trésors de sa magnificence pour le faire grand, V, 135-152; A. 608.

François de Sales (S.). 1. Par la force de sa douceur, a triomphé de l'hérésie; 2. par l'onction de sa douceur, a rétabli la piété dans l'Eglise, V, 114-135; A. 608.

François Xavier (S.). Pour la propagation de la foi, a fait, comme les apôtres 1. des choses au-dessus des forces humaines; 2. par des moyens qui ne tiennent rien de la sagesse humaine, V, 21-40; A. 602.

Fréquentation des *Sacrements*.

Fruits de Pénitence, par la pratique 1. fidèle; 2. fervente de ses devoirs, VI, 269-272. V. *Pénitence*. — de la *Douceur*.

Fuite du *Monde*. Fuite en Egypte : *Obéissance*.

Futur. Avenir. Temps : *Délai* de la Pénitence; *Enfer*.

G

Geneviève (Sainte). 1. Simplicité plus éclairée que toute la sagesse du monde; 2. faiblesse plus puissante que toute la force du monde; 3. bassesse plus honorée que toute la grandeur du monde, V. 95-114; A. 607.

Gentilité convertie par S. *Paul*.

Gloire. Instruction : comment Jésus-Christ vient 1. découvrir aux hommes la gloire de Dieu; 2. combattre et détruire les ennemis de la gloire de Dieu; 3. allumer le zèle pour la gloire de Dieu, IV, 44-53; A. 603. 1. Pour arriver à la gloire de Jésus-Christ, la mériter comme lui; 2. pour la mériter, souffrir comme lui, 306-322; A. 618. — La gloire 1. de Jésus-Christ en son corps, c'est d'avoir été donné à l'Eglise dans le Très-Saint-Sacrement; 2. de l'Eglise, c'est de posséder le corps de Jésus-Christ au Très-Saint-Sacrement, 356-370; A. 622. V. *Assomption*, *Paix*, *Salut*, *Humilité* et Orgueil, *Triomphe*, *Persévérance*.

Gouvernement religieux : *Etat* religieux, VI, 213-222.

Grace. 1. Douceur; 2. force, I, 587-606; A. 711. — 1. Sans la grâce,

nous ne pouvons rien; 2. avec la grâce nous pouvons tout, VI, 236-240. V. *Conception*, *Délai*, *Etat* du péché et de la grâce.

GRACES. Abus : nous rendrons compte de toutes les grâces, soit extérieures, soit intérieures, VI, 431-435. V. *Prière*; *Enfer*, I, 500; *Eglise*, VI, 160 : actions de grâces d'une âme fidèle; *Substitution*; *Triomphe*, VI, 383.

GRACES, après le repas : *Tempérance*, III, 29, etc.

GRANDEUR. Alliance avec la piété : *Dévotion*, VI, 17-23. V. *Ambition*, III, 200; *Salut*, 453; *Humilité*, VI, 94.

GRANDS du monde : *Nativité* de Jésus-Christ; *Scandale*; *Respect humain*; *Humilité* (Pensées diverses), VI, 116, etc.

GRIÈVETÉ de la *Médisance*.

H

HABIT religieux, VI, 190-194.

HABITUDE : *Impureté*, I, 539; *Délai*.

HAINE. *Pardon* des injures; *Charité* : Pensées diverses, VI, 147, etc.

HÉRÉSIES. *Foi*, V, 542 : naissance et progrès. V. *Cendres*, I, 275; *Loi*, 562; S. *François* de Sales; S. *Thomas*.

HÉRÉTIQUES. *Religion* chrétienne, I, 377, etc. *Outrages* à l'Eucharistie.

HÉRODE, roi : *Epiphanie*.

HÉRODE, tétrarque : son tribunal est celui du libertinage : *Passion*, IV, 237.

HOMICIDE spirituel, par le *Scandale*.

HOMME. Comparé à la bête : *Tempérance*, III, 25. V. *Paix*, *Fin* de l'homme.

HOMME-DIEU : *Incarnation*, *Alliance*.

HONNEUR dû à Dieu : *Fin* de l'homme, du chrétien, du religieux; — à la *Vierge*.

HONNEURS : *Ambition*.

HONTE de Jésus-Christ en sa *Flagellation* : ce qu'elle doit produire en nous.

HUMBLES glorifiés au *Jugement*, I, 159.

HUMILIATIONS de Jésus-Christ : *Scandale* de la Croix.

HUMILITÉ de Jésus-Christ : *Incarnation*, VI, 475, etc.; — de Marie : *Incarnation*, IV, 393, etc.; — de la *Foi*, IV, 111. *Humilité* et orgueil : Pensées, VI, 66-120. Voir le détail à la table du volume. V. *Paix*, I, 112; *Sévérité* évangélique, 192; *Communion*, 261; *Prière*, 398; *Pauvres*, III, 350; S. *François* de Paule.

HYPOCRISIE. 1. Le libertin mal fondé, quand il s'autorise de l'hypocrisie d'autrui; 2. le chrétien lâche, coupable dans sa faiblesse, quand il se trouble de l'hypocrisie d'autrui; 3. le chrétien ignorant, inexcusable de s'y laisser surprendre, III, 36-52; A. 592. V. *Jugement*, I, 157; III, 338.

I

IDOLATRIE; son origine : Amour et crainte de la *Vérité*, II, 482.

IGNACE de Loyola (S.). Fidélité 1. de Dieu dans la vocation d'Ignace; 2. d'Ignace à suivre sa vocation, V, 236-254; A. 614.

IGNORANCE. Vaine excuse : *Conscience* fausse, I, 78. Où elle conduit dans la discussion : *Loi*, 569. V. *Hypocrisie*. *Sainteté*.

ILLUSION : *Réputation*.

IMITATION. V. EXEMPLE; *Vierge*.

IMPÉNITENCE finale. L'impénitence de la vie conduit 1. à l'impénitence malheureuse de la mort, par voie de disposition; 2. à l'impénitence criminelle de la mort, par voie de punition; 3. à la fausse pénitence de la mort, par voie d'illusion, I, 441-457; A. 692. V. *Délai*, *Impureté*.

IMPIES : *Jugement*, I, 151; *Religion* chrétienne, 378; Crainte de la *Mort*.

IMPIÉTÉ : origine et progrès : *Loi*, I, 563.

IMPURETÉ. 1. Signe visible de la réprobation, représentant l'état des réprouvés; 2. principe efficace de réprobation, rien n'exposant plus à ce malheur, I, 516-542; A. 701; — 1. renverse toute la raison de l'homme; 2. profane toute la religion du chrétien, VI, 281-284.

INCARNATION. Marie conçut le Ver-

be 1. par l'humilité de son cœur ; 2. par la pureté de son corps, IV, 393-410 ; A. 624. — Mystère dont nous devons faire 1. le sujet le plus ordinaire de nos méditations, 2. l'objet de nos plus tendres affections ; 3. la règle universelle de nos actions, VI, 232-236. — Mystère de l'anéantissement d'un Dieu, produisant de merveilleux effets pour la gloire de Dieu et notre salut, nous obligeant à nous anéantir comme frères et membres de Jésus-Christ, 475-480.

INCERTITUDE du *Salut*, V, 464 : la craindre ; — de la *Mort*.

INCONSTANCE des Juifs, cause de la mort de Jésus-Christ : *Passion*, IV, 265.

INCRÉDULE convaincu par lui-même : *Foi*; V, 535. V. S. *Thomas*. V. *Loi, Triomphe*. VI, 384.

INDÉPENDANCE vraie : *Etat* religieux : Pensées diverses, VI, 222, etc.; — vraie et fausse : *Humilité* et orgueil : Pensées diverses, 117 ; — à l'égard de Dieu, criminelle : *Purification*, IV, 451.

NDIFFÉRENCE : *Fin* de l'homme, VI, 401.

INDULGENCE. Jubilé : 1. Ce que c'est ; 2. dispositions ; 3. ce qu'il doit opérer en nous, IV, 583-599 ; A. 638. — de Portioncule : 1. François (d'Assise) qui prie pour les pécheurs et qui mérite d'être exaucé ; 2. Marie qui intercède pour François, dirigée par les plus puissants motifs ; 3. Jésus-Christ qui accorde, en faveur des deux, une indulgence, qui est un des dons de Dieu les plus estimables, V, 265-281 ; A. 616.

INFIDÉLITÉ : *Religion* chrétienne, I, 577 ; S. *Pierre*, V, 172.

INJURES. Exhortation : 1. Supporter, comme Jésus-Christ, sans poursuivre la vengeance et sans éclater ; 2. agréer, comme Jésus-Christ, jusqu'à s'y exposer et aimer, III, 535-549; A. 627. V. *Pardon*; S. *Etienne*.

INJUSTICE des libertins niant la *Sainteté* ; — du monde à l'égard des élus, vengée au *Jugement*. V. *Richesses* ; *Monde*.

INNOCENCE, fruit de la *Pénitence*, V, 586, etc.

INSENSIBILITÉ : S. *Pierre*.

INSUFFISANCE. Ressource de l'orgueilleux dans son insuffisance : *Humilité* et orgueil (Pensées diverses), VI, 118.

INSTRUCTIONS. 12 dont le détail à la table du Tome IV. Pour les titres, V. *Assomption* ; *Carême* ; *Charité*; *Communion* ; *Disciples* d'Emmaüs; *Etat* de vie, choix ; Humilité de la *Foi* ; *Gloire* ; *Mort* ; *Outrages* ; *Paix* ; Prudence du *Salut*.

INTÉGRITÉ : *Jugement* téméraire.

INTÉRÊT. V. ABANDON, ACCORD ; *Aveugle-né*; *Charité* du prochain ; *Eglise* (Pensées diverses) ; *Œuvres* satisfactoires ; *Maîtres*.

INVOCATION de Marie : *Assomption*, IV, 502, etc. Dévotion à la *Vierge*. — des *Saints*.

IRRÉLIGIEUX, IRRÉLIGION. V. IMPIE, IMPIÉTÉ.

J

JALOUSIE : *Humilité* et orgueil (Pensées diverses), VI, 119.

JARDIN. *Prière* au jardin.

JEAN-BAPTISTE (S.). Témoignage 1. de Jean-Baptiste en faveur de Jésus-Christ; 2. de Jésus-Christ en faveur de Jean-Baptiste, V, 152-170; A. 609. V. *Sévérité* évangélique ; Essai d'Avent : Dessein général, etc.

JEAN l'évangéliste (S.) Faveur 1. parfaitement juste de la part de Jésus-Christ ; 2. humble et bienfaisante dans l'usage par S. Jean ; 3. n'ayant rien d'odieux par rapport aux autres disciples, V, 77-94 ; A. 606.

JÉRUSALEM. Prédiction de sa ruine : *Jugement* du peuple.

JÉSUS-CHRIST. *Incarnation*, *Alliance*. — *Nativité*, *Crèche*, *Gloire*, *Paix*. — *Circoncision* ; Présentation : *Connaissance*, *Domaine*, *Gloire*. — *Vie cachée*, *Obéissance*. — Vie agissante : *Charité*, *Jean-Baptiste*, *Aveugle-né*. — *Passion*, Sermons divers et Exhortations pour le *Carême*. — *Résurrection*, *Disciples* d'Emmaüs. — *Ascension*, *Gloire*. V. *Tentations*, I, 324.

JEU. *Pénitence*, I, 207 ; *Divertissements*.

JEUNE. *Tentations*, I, 341.

JOIE, fruit de la sévérité de la *Pénitence*.

Jubilé. *Indulgence.*
Judaïsme confondu par S. *Paul*, v, 205.
Judas. Exhortation sur sa trahison : 1. principe de son crime, passion mal réglée; 2. le comble, aveugle désespoir, III, 511-523; A. 625. V. *Passion*, IV, 257.
Jugement. Dieu se servira 1. de notre foi pour nous juger comme chrétiens; 2. de notre raison pour nous juger comme hommes, I, 21-39; A. 640. — Vengera 1. Dieu des outrages du monde; 2. les élus des injustices du monde, 144-163; A. 635. — 1. Le monde nous juge et nous craignons ses jugements, premier préjugé de la rigueur du jugement de Dieu; 2. nous nous jugeons nous-mêmes, et le jugement de notre conscience nous trouble, deuxième préjugé..., 344-365; A. 681. — 1. Vérité du jugement de Dieu, opposée à nos erreurs et hypocrisies; 2. équité du jugement de Dieu, opposée à nos faiblesses et relâchements, III, 330-346; A. 614. — Jugement par Jésus-Christ afin qu'il soit 1. plus sensible; 2. plus irréprochable; 3. plus rigoureux, VI, 244-248. V. *Passion*, *Renoncement*. Jugement particulier : suit la mort, examen entier, arrêt de salut ou de réprobation, VI, 447-455. Jugement du Religieux : *Etat* religieux, VI, 202-209.
Jugement du peuple contre Jésus-Christ. 1. Malice du péché; 2. peine du péché, III, 564-576; A. 628.
Jugement téméraire. 1. Défaut d'autorité; 2. défaut de connaissance; 3. défaut d'intégrité, II, 143-159; A. 594.
Juifs. Inconstance.
Justes. *Afflictions*, *Etat* du péché et de la grâce, *Jugement*, *Récompense*, *Société*. V. Elus, *Saints*.
Justice. *Crucifiement* de Jésus-Christ, *Droiture* et équité, *Jugement*, *Paix* (par la naissance de Jésus-Christ), *Passion*, *Substitution* des grâces du *Salut*.

L

Lacheté, sans prétexte devant l'exemple des saints : *Sainteté*. — du *Respect humain*, I, 168. — dont nous préserve le *Zèle* pour les intérêts de Dieu. — condamnée par Marie surmontant les difficultés de la loi : *Obéissance*. V. *Médisance*, *Opposition*.
Lamoignon (De). Son éloge, V, 444. Lettre, fin VI.
Langueur de l'âme : *Eloignement* de Dieu, II, 56.
Lazare le pauvre : *Pauvres*, III, 366.
Lazare, ami de Jésus : *Eloignement* de Dieu.
Lectures mauvaises, indifférentes, bonnes, VI, 518-523.
Libertinage insoutenable devant la *Sainteté*. V. Hérode le tétrarque.
Libertins. Crainte de la *Mort* : Impies et libertins; *Foi* (Pensées diverses); *Hypocrisie*; *Religion* chrétienne : Infidélité; *Sainteté*; saint *Louis*, V, 297.
Loi. Loi chrétienne 1. souverainement raisonnable et sage; 2. souverainement douce et aimable, I, 425-440; A. 691. — Parfaite observation, préservatif nécessaire 1. pour réprimer l'orgueil de notre cœur; 2. pour corriger les erreurs de notre esprit ou en prévenir les suites, 537-573; A. 706. — 1. Sainteté; 2. force de la loi chrétienne, II, 360-379; A. 618. V. *Obéissance*; *Paix*; Obéissance à l'*Eglise*.
Louange. Flatterie.
Louis (S.) 1. a été un grand saint, parce qu'étant né roi, il a fait servir sa dignité à sa sainteté; 2. a été un grand roi, parce qu'il a su faire servir sa sainteté à sa dignité, V, 282-299; A. 617. *Ce sermon a dû plaire à Louis XIV*. — S. Louis nourrissant les pauvres : *Tempérance*, III, 34.
Lumières divines, règles pour les attirer : Sainte *Geneviève*, V, 101.
Luther. Origine et progrès des attentats de son hérésie : *Loi*, I, 362. Erreur sur les vœux : *Trésor*, V, 315. V. sainte *Thérèse*, III, 469. V. Calvin.

M

Madeleine (Sainte Marie). Sa conversion : 1. ses péchés lui furent remis, parce qu'elle aima beaucoup d'un

amour pénitent; 2. elle aima beaucoup d'un amour reconnaissant, parce que ses péchés lui avaient été remis, II, 123-143; A. 592. — Sa pénitence 1. prompte; 2. généreuse; 3. efficace, V, 221-236: A. 613. V. *Respect humain*, I, 176; *Séminaire*.

MAGES: *Nativité* de Jésus-Christ, I, 232; *Epiphanie*.

MAÎTRES. L'intérêt 1. des domestiques; 2. de Dieu; 3. des maîtres mêmes, veut qu'ils s'emploient au salut de leurs domestiques, II, 431-451; A. 622. V. *Scandale*, I, 55.

MAL: *Conscience* fausse, dangereuse à suivre. *Enfer*, I, 501: regrets; *Pénitence* (Pensées diverses).

MALHEUR et malice de l'homme résistant au *Remords*; — des chrétiens du siècle: *Opposition*.

MALHEUREUX: *Providence*, *Scandale*.

MANNE, dégoût: *Parole* de Dieu.

MARCION, son hérésie: *Passion*, II, 203.

MARIAGE. Sans la grâce et la vocation de Dieu, on ne peut; 1. en remplir les obligations; 2. en supporter les peines; 3. en éviter les dangers, II, 285-303; A. 613.

MARIE (la Sainte Vierge). V. JÉSUS-CHRIST, et *Assomption*, *Conception*, *Incarnation*, *Obéissance*, Dévotion à la *Vierge*.

MARQUE de l'*obéissance* à l'*Eglise*, (Pensées).

MARTYRE. S. *André*, S. *Etienne*, S. *Jean* évangeliste.

MATERNITÉ divine: *Assomption*, IV, 498.

MATHATIAS, immole un Israélite idolâtre par *Respect humain*, I, 178.

MÉDISANCE. Entre les péchés, il n'en est point; 1. de plus lâche ni de plus odieux; 2. qui engage plus la conscience, ni qui impose des obligations plus rigoureuses, III, 98-115; A. 598. — 1. facilité; 2. grièveté de la médisance, VI, 295-297. V. *Témoignages* contre Jésus-Christ.

MÉDITATION (acte). *Oraison*, V. *Incarnation*.

MÉDITATIONS de la RETRAITE spirituelle.

MÉPRIS. On veut bien se mépriser, non être méprisé: *Humilité* et orgueil (Pensées diverses).

MÉRITES. *Récompense*, *Gloire*, *Do u ceur*, *Adoration*.

MESSE. Sacrifice souverainement respectable, parce que c'est: 1. à Dieu qu'il est offert; 2. un Dieu qui est offert, I, 621-637; A. 716. — 1. Sacrifice de louange, pour honorer Dieu; 2. de propitiation, pour apaiser Dieu; 3. d'impétration, pour obtenir les grâces de Dieu, VI, 341-348. V. *Purgatoire*, IV, 582.

MINIMES. S. *François* de Paule.

MINISTRES du Seigneur: *Scandale*, I, 56.

MIRACLES. S. *Etienne*, S. *François Xavier*, *Grâce*, *Religion* chrétienne, *Résurrection*.

MISÈRE de l'homme sans la Grâce: *Conception*.

MISÉRICORDE de Dieu: *Crucifiement*, *Paix*, *Remords*, *Substitution*.

MODÈLES. *Saints*.

MODESTIE. Son principe dans l'égalité des conditions: Pensée de la *Mort*.

MOEURS: *Zèle* pour l'honneur de la Religion.

MOÏSE chez Pharaon: *Parole* de Dieu, II, 87.

MONDAINS. Infidélité: *Religion* chrétienne; Crainte de la *Mort*; — figurés par Hérode: *Epiphanie*.

MONDE. 1. Eloignement du monde quelquefois nécessaire au salut; 2. fuite du monde nécessaire à plusieurs, III, 151-169; A. 601. V. *Conformité*, Retraite: Méditation préparatoire (*Ame* dans la retraite), etc. DÉTACHEMENT. — La *Foi* victorieuse du monde, V, 529. — *Récompense* du ciel comparée à celles du monde. — Jugements du Monde: *Pénitence*, I, 216; *Jugement* de Dieu. — Christianisme dans le monde et l'Etat religieux: *Opposition*. Injuste mépris des pratiques de *Dévotion*, VI, 8. V. *Etat* religieux (Pensées). V. *Mort*.

MORALE chrétienne: *Loi* chrétienne.

MORT. Pensée: 1. remède pour amortir le feu des passions; 2. règle pour conclure sûrement dans les délibérations; 3. motif efficace de ferveur dans nos actions, I, 240-261; A. 667. — Préparation: 1. Persuasion de la mort; 2. vigilance contre la mort; 3. science pratique de la mort, II, 37-53; A. 579. — Crain-

te : 1. Etat funeste de l'impie et du libertin craignant la mort parce qu'il est infidèle ; 2. état déplorable du mondain craignant la mort parce qu'il est attaché au monde ; 3 état déraisonnable de l'homme, surtout du chétien, qui ne se sert pas de sa religion contre la crainte de la mort, III, 170-188 ; A. 602. — Instruction sur la mort, IV, 89-92 ; A. 605. — Certitude et incertitude ; mort des pécheurs très-mauvaise ; mort des justes précieuse devant Dieu, VI, 442-447.

MORT de l'âme : *Etat* du péché; *Péché;* ASSOUPISSEMENT.

MORTIFICATION : *Cendres ; Sévérité* chrétienne ; *Tentations ;* Sainte *Thérèse* ; *Pénitence* (Pensées), V, 580, etc.

MORTS : *Purgatoire.*

MYSTÈRES. Sermons : *Alliance ; Assomption; Circoncision ; Conception* ; *Connaissance* ; *Crèche ; Domaine* ; *Epiphanie* ; *Esprit-Saint* ; *Gloire* (2 sermons) ; *Incarnation* ; *Indulgence* ; *Obéissance* ; *Passion* (3 sermons) ; *Purgatoire* ; *Résurrection* (2 sermons) ; *Saints* (2 sermons) ; *Trinité* ; *Vierge.* V. la table du tome IV.

N

NAISSANCE de Jésus-Christ dans l'Eucharistie 1. réelle, 2. miraculeuse, 3. avantageuse, VI, 330-335.

NATIVITÉ de Jésus-Christ, mystère 1. de crainte ; 2. de consolation, I, 222-239 ; A. 665. — Jésus-Christ nous apprend 1. à nous dégager des obstacles ; 2. à pratiquer les œuvres du salut, VI, 323-327. — Pauvreté de Jésus-Christ ; comparaison avec la pauvreté religieuse ; illusions, 483-488. V. *Crèche, Paix.*

NÉCESSITÉ du *Salut.* V, 447.

NÉGLIGENCE : *Loi*, parfaite observation ; *Soin* du *Salut*, V, 483.

NESTORIUS, son hérésie : *Alliance*, IV, 417.

NEUTRALITÉ : *Contestations.*

NOMBRE des *Elus.*

NOUVEAUX catholiques : pourvoir 1. à leurs besoins temporels ; 2. plus encore à leur salut, III, 392-400 ; A. 618. V. *Scandale*, I, 58.

O

OBÉISSANCE de Jésus-Christ dans sa fuite en Egypte : sainte dans son principe, pénible dans l'exécution, salutaire dans ses effets, VI, 488-493. — de Marie : 1. confusion de notre orgueil ; 2. condamnation de notre lâcheté (Purification), IV, 429-447 ; A. 626. — Religieuse (Exhortation) 1. de l'action ; 2. de la volonté ; 3. du jugement, III, 446-463 ; A. 621. V. *Etat* religieux, pensées diverses. — à l'Eglise : 1. de l'esprit pour croire ; 2. du cœur pour suivre les lois, V, 184-203 ; A. 611. V. *Eglise*, VI, 156 ; *Paix.* Voy. *Aumône.*

OBLATION de Jésus-Christ : *Connaissance*, *Messe.* — de nous-mêmes : *Domaine.*

OBLIGATIONS : *Mariage*, *Médisance, Opposition.*

OBSCURITÉ de la *Foi.*

OBSERVATION de la *Loi* ; des règles : *Paix.*

OBSTACLES de conversion : *Eloignement* ; II, 66, etc. — du salut : *Nativité.*

OCCASIONS du péché ; leur fuite : *Pénitence*, I, 205.

OCTAVE de *l'Assomption* ; — du Très-Saint-Sacrement : *Outrages ;* Idem essai : voir le détail à la table du tome VI, et pour les titres : *Adoration ; Communion* fréquente et indigne ; *Entretiens ; Messe ; Naissance ; Outrages ; Triomphe.*

ŒUVRES. La foi 1. se perd par le relâchement dans la pratique des bonnes œuvres ; 2. se retablit par la ferveur dans cette pratique, II, 559-574 ; A. 631. — La foi sans les œuvres, stérile, V, 513 ; les œuvres sans la foi, sans mérite, 522 : *Foi* (Pensées). V. *Nativité*, *Eternité* malheureuse, *Pauvres.*

ŒUVRES satisfactoires auxquelles nous engagent 1. l'intérêt de Dieu que nous avons à venger ; 2. notre intérêt propre que nous avons à procurer, VI, 272-275.

OFFICE divin : le réciter, bien, au chœur, et chanter, VI, 438-442.

OISIVETÉ. Nous sommes obligés au travail 1. comme pécheurs ; 2. com-

me hommes attachés à un état de vie, II, 379-395 ; A. 619.
Opiniatreté, principe d'incrédulité : S. *Thomas*.
Opinion. V. Jalousie, *Contestations*.
Opposition des religieux et des chrétiens du siècle : 1. La perfection de l'état religieux confond la lâcheté des chrétiens du siècle; 2. les malheurs et obligations de ceux-ci consolent et confirment le religieux, V, 350-365; A. 622.
Opulence : *Aumône*.
Oraison dominicale, VI, 48, etc. — *Prière*.
Oraison mentale, VI, 38, etc. — Avantage et importance, défauts, prétextes qui en détournent, 422-427. V. *Prière*; Sainte *Thérèse*.
Oraisons funèbres : *Bourbon*.
Oraisons jaculatoirés, VI, 43.
Orgueil : *Loi* : parfaite observation; *Obéissance* de Marie; *Sévérité* évangélique; *Humilité* et orgueil; *Richesses*.
Orphelins. La religion, pure et sans tache, aux yeux de Dieu notre Père, est de visiter les orphelins, dans leur affliction, III, 385-392; A. 618.
Outrages. Contre l'Eucharistie 1. comme sacrement; 2. comme sacrifice, IV, 72-79, A. 604. — 1. de la part des hérétiques; 2. de la part des catholiques, VI, 364-371. V. *Jugement*.

P

Paix. Jésus-Christ naissant apporte paix 1. avec Dieu; 2. avec nous-mêmes; 3. avec le prochain, I, 103-123; A. 650. — 1. de l'esprit dans la soumission à la foi; 2. du cœur dans l'obéissance à la loi, II, 246-262; A. 610. — 1. avec Dieu; 2. avec nous-mêmes; 3. avec le prochain, impossible sans l'observation des règles (Vêtures), III, 424-438; A. 620. — avec le prochain : 1. importance; 2. obstacles; 3. moyens, IV, 92-101; A. 606. V. *Douceur*; sévérité de la *Pénitence*.
Palmes : *Communion* pascale, II, 167.
Panégyriques. Voir la Table du tome V.
Pardon des injures. 1. Dieu a droit de nous l'ordonner; 2. en le refusant, nous donnons droit à Dieu de ne nous point pardonner, III, 277-294; A. 610.
Paris sous le rapport des mœurs : Sainte *Geneviève*, V, 107.
Parole de Dieu. 1. Dégoût, châtiment; 2. abus, désordre; 3. résistance, disposition à l'endurcissement et à la réprobation, II, 70-89; A. 584. — 1. Inutile, parce qu'on ne la reçoit point comme parole de Dieu; et dès-lors 2. sujet de notre condamnation, 395-415; A. 620.
Passé, regrets : *Enfer*.
Passion de Jésus-Christ. C'est dans ce mystère que Dieu 1. a fait paraître sa puissance; 2. a fait éclater sa sagesse, II, 190-210; A. 602. — 1. Causée, 2. renouvelée, 3. rendue inutile par le péché, IV, 209-232; A. 612. — 1. Jésus-Christ jugé par le monde; 2. le monde jugé par Jésus-Christ, 232-252; A. 614. — 1. Le péché a fait mourir Jésus-Christ; 2. Jésus-Christ a fait mourir le péché, 252-277; A. 615. V. Carême : Exhortations.
Passions. *Mortification*; Pensée de la *Mort*; Trahison de *Judas*.
Pasteurs : *Nativité, Crèche*.
Patience. S. *Etienne*, S. *Paul, Prière* au jardin. — Patrons. *Saints*.
Paul (S.). Fidèle serviteur de Jésus-Christ, parce qu'il a 1. pleinement accompli le ministère de l'apostolat; 2. parfaitement honoré ce ministère; 3. s'est continuellement immolé pour ce ministère, V, 203-220; A. 612.
Pauvres. Œuvres de la charité efficaces pour 1. défendre notre humilité de l'orgueil des richesses; 2. défendre notre pureté des attraits d'une vie sensuelle; 3. défendre notre piété de la dissipation des affaires humaines, III, 349-360; A. 615. — Pourquoi les pauvres retirent peu d'avantage des discours de charité, 361-372; A. 616. V. *Aumône*; *Jugement*; *Nativité*; *Richesses*; *Tempérance*.
Pauvreté. *Nativité*; *Etat* religieux : Pensées diverses.
Péché. Mortel : ce qu'il est, effets, facilité de le commettre dans l'état religieux même, VI, 411-415. — Vé-

niel : ce qu'il est, multiplicité, suites, 415-419. V. *Chrétien* (caractère); *Confession*; *Crèche*; *Etat* du péché; *Jugement* du peuple; *Jugement*; *Passion*; *Pénitence*, sermons et Pensées; *Rechute*; *Scandale*.

Pécheurs. *Afflictions*; *Bonté* de Dieu; *Communion*; *Mort*; *Pénitence*, sermons et Pensées.

Peines. *Aveuglement*, *Mariage*, *Opposition*.

Pélagiens, leur morale : *Sévérité* chrétienne. II, 547.

Pénitence. Sévérité 1. nécessaire; 2. douce, I, 82-103; A. 647. — 1. retrancher la cause; 2. réparer les effets; 3. s'assujettir aux remèdes, 203-222; A. 662. — Sacrement de Pénitence : dispositions et fruits, V, 557. Pensées diverses, 595. — Pénitence du cœur sans laquelle 1. point de vrai détachement du péché ou de sa matière; 2. point de vrai attachement à Dieu, ni de réconciliation, VI, 261-265. — Efficace et vertu : 1. nul péché que la pénitence ne puisse effacer; 2. nulle sainteté où elle ne puisse nous élever, 276-280. V. Carême : Instruction. V. *Cendres*; *Délai*; *Impénitence*; *Madeleine*; Pensée de la *Mort*; *Paix*; *Rechute*; *Richesses*.

Pénitents. *Pénitence* : Pensées diverses; *Eglise* : Pensées diverses.

Pensée de la *Mort*, du *Salut*.

Pensées. Voir à la Table des Tomes V et VI.

Pentecote : *Esprit-Saint*.

Pères et Mères : *Scandale*, I, 54; *Vocation*.

Perfection. *Zèle*, *Mortification*; *Désirs* d'une âme; *Actions* ordinaires; *Loi* chrétienne.

Persévérance. 1. Le mystère de Jésus-Christ ressuscité nous y engage fortement; 2. la persévérance est le titre le plus légitime et le gage le plus certain pour participer à la gloire de Jésus-Christ ressuscité, II, 229-245; A. 607. V. *Prière*.

Perte des âmes, origine et progrès : Observation parfaite de la *Loi*. — Du *Temps*.

Petitesse de génie, principe d'incrédulité : S. *Thomas*.

Petits. Conduite à leur égard : *Humilité*, VI, 117.

Pharaon endurci : *Parole* de Dieu, II, 87.

Pharisien : *Humilité* et orgueil. Pharisiens : Vraie et fausse *Piété*; *Sévérité* évangélique; *Passion*.

Pierre (S.). 1. Sa foi opposée à notre infidélité; 2. son amour opposé à notre insensibilité, V, 171-183; A. 610. V. *Obéissance* à l'Eglise; *Reniement*.

Piété vraie et fausse. Piété vraie 1. entière; 2. désintéressée; 3. intérieure, III, 1-18; A. 590. V. *Alliance*, Grandeur, *Pauvres*, *Triomphe*.

Pilate : *Jugement* du peuple; *Passion*, IV, 241.

Plaisir à soulager les *Pauvres*.

Plénitude : *Amour* de Dieu. *Récompense* du ciel.

Portioncule : *Indulgence*.

Possibilité du *Salut*, V, 473.

Pourpre : *Couronnement*, IV, 6.

Pouvoir de Marie : *Assomption*; — de l'*Eglise*.

Pratiques de *Dévotion* : Pensées.

Précepte. *Charité*; *Aumône*; *Prière*, VI, 28.

Prédestination. 1. Présomption qui nous fait oublier le soin du salut; 2. désespoir qui nous fait renoncer au salut, I, 404-424; A. 689.

Prédicateurs : *Parole* de Dieu; S. *André*.

Préférence : *Amour* de Dieu; *Salut*.

Préjugés dont nous dégage la foi : S. *Thomas*.

Préoccupation, principe d'incrédulité. S. *Thomas*.

Préparation à la *Mort*.

Présence de Dieu : obligation, utilité : pratique de cet exercice, VI, 480-483. V. *Tempérance*, III, 32. — Présence réelle : *Naissance*.

Présent, Douleur : *Enfer*.

Présentation de J.-C. V. *Connaissance*, *Domaine*, *Obéissance* de Marie.

Présomption : *Délai*; *Domaine*, IV, 489; *Grâce*; *Prédestination*.

Prétextes : *Sainteté*.

Prêtres. Doivent être saints, parce qu'ils sont 1. sacrificateurs du corps de J.-C.; 2. pasteurs de l'Eglise de J.-C., III, 482-495; A. 623. V. *Eloignement*, II, 68; *Pénitence*; S. *André*.

Prière. Inutile 1. ou parce que nous ne demandons pas ce qu'il faut; 2. ou parce que nous ne demandons pas comme il faut, I, 384-403; A. 686. — 1. Indispensable nécessité de l'oraison ordinaire; 2. abus de l'oraison extraordinaire, II, 488-506; A. 626. — De la *Prière* : Pensées, VI, 28-65. V. *Précepte*, *Sécheresses* et *Aridités*, *Afflictions*, *Oraison*, *Oraisons* jaculatoires, *Oraison* Dominicale; Pensées diverses, 62-65. — Prière de J.-C. au jardin : Soumission 1. dans le sentiment, pour vouloir ce que Dieu veut; 2. dans l'action, pour faire ce que Dieu veut, III, 496-511; A. 624. V. *Indulgence*. V, 271; *Purgatoire*; *Oraison*.

Prisonniers. Les assister, acte excellent de charité, parce que 1. J.-C. nous en a donné l'exemple; 2. J.-C. nous en a fait le commandement; 3. en soi, c'est un excellent moyen de salut, III, 372-385; A. 617.

Probité : *Religion* et probité; *Foi* : Pensées diverses, V, 550.

Processions : *Gloire*, IV, 361; *Triomphe*.

Prochain : *Charité*, *Paix*, *Zèle*.

Prodiges : S. *Etienne*; Infidélité (*Religion* chrétienne); Moïse; Signes (*Passion*).

Prodigue : *Ame* religieuse (retour à Dieu).

Promenades : *Divertissements*.

Propos. Bon propos.

Prospérité : *Afflictions*; *Charité* : Pens. div.

Providence. 1. Rien de plus criminel que l'homme du siècle qui ne veut pas se soumettre à la Providence; 2. rien de plus malheureux que l'homme du siècle qui ne veut pas se conformer à la conduite de la Providence, I, 606-621; A. 714. V. *Afflictions*; *Aumône*; Conditions (*Etat* de vie); *Jugement*, I, 133.

Prudence du salut, IV, 120-133; A. 607. — V. *Pénitence* : Pens. div.; *Zèle* des intérêts de Dieu.

Publicain : *Humilité* et orgueil : Pensées.

Pudeur : *Impureté*.

Puissance. *Passion* montre la puissance de Dieu.

Pureté : *Conformité*; *Incarnation*; *Zèle* pour l'honneur de la religion; *Pauvres*, III, 354.

Purgatoire. 1. Ne pas secourir les âmes du purgatoire, parce qu'on ne croit pas, déraisonnable autant qu'erroné; 2. Croire et ne pas secourir, dureté criminelle; 3. vouloir secourir par des moyens inefficaces, désordre commun, IV, 564-583; A. 636.

Purification : *Connaissance*; *Domaine*; *Obéissance* de Marie.

Pusillanimes relevés par la *Grâce* avec laquelle nous pouvons tout.

R

Railleries. *Pénitence* : Pensées diverses.

Raison. *Accord* avec la *Foi* (Pensées); *Impureté*; *Jugement*; Sagesse et douceur de la *Loi* chrétienne; *Paix*; *Religion* et probité.

Rechute. 1. Marque d'une fausse pénitence pour le passé; 2. obstacle à la vraie pénitence dans l'avenir, III, 220-238; A. 606. V. *Confession*; *Impureté*.

Récompense du ciel ou des saints opposée à celles du monde. 1. Sûre, incertaines; 2. abondante, défectueuses; 3. éternelle, caduques, I, 1-21; A 638.

Réconciliation. *Charité* (Pens. div.); *Paix*; *Pénitence* du cœur.

Reconnaissance. *Aumône*.

Rédemption. 1. La plus gratuite dans son principe; 2. la plus abondante dans son mérite; 3. la plus universelle dans son étendue, VI, 306-309.

Réforme par la pauvreté de J.-C. *Crèche*. V. *Sévérité* évang.; Sainte *Thérèse*; Luther et Calvin.

Règle de la vraie *Dévotion*, VI, 1.

Règles de la prédication. S. *Paul*; — du salut : Lumières. — religieuses : *Paix*.

Règne de Jésus-Christ dans l'âme religieuse : comment elle doit faire régner Jésus-Christ; combien ce règne est solidement établi; double centuple, fruit de ce règne, VI, 469-474.

Regrets : *Enfer*.

Relachement. Parfaite observation de la *Loi*; *Œuvres*.
Religieux. V. *Communautés*; *Etat* religieux; *Vêtures*, et Retraite spirituelle : voir Table des tomes III, V et VI.
Religion. 1. Miracle de foi dans la propagation de l'Evangile; 2. miracle d'infidélité que nous y opposons, I, 365-384; A. 683. — 1. Point de probité sans religion; 2. point de religion sans probité, 373-386; A. 709. V. *Bourbon* (les deux oraisons funèbres); Conditions : *Saints*; *Foi* (Pens. div.); *Impureté*; *Jugement*, I, 27; *Zèle* pour l'honneur de la religion.
Remède du péché : *Pénitence*.
Rémission du péché. Efficace et vertu de la *Pénitence*.
Remords. 1. Miséricorde de Dieu accordant la grâce du remords; 2. malice et malheur de l'homme qui y résiste, III, 67-84; A. 595. V. Pensée de la *Mort* (Résolutions).
Reniement de S. Pierre. 1. Jésus-Christ renoncé par les mauvais chrétiens; 2. les mauvais chrétiens renoncés par Jésus-Christ, III, 524-535; A. 626.
Renoncement, religieux : 1. Avoir tout quitté pour Jésus-Christ, grâce et source de grâces; 2. avoir droit aux promesses de Jésus-Christ, récompense à maintenir par la ferveur, V, 333-350; A. 620. — à la cause et matière du péché : *Pénitence*. V. *Reniement*.
Renouvellement des vœux. 1. Honore Dieu; 2. nous sanctifie; 3. Jésus-Christ a un droit spécial de l'exiger; 4. les personnes qui le font ne seront jamais mieux disposées, III, 438-446; A. 621.
Réparation des effets du péché : *Pénitence*; — des dommages : *Restitution*.
Repas : *Tempérance*.
Réprobation : *Impureté*, *Parole* de Dieu. V. *Jugement* du peuple (juif) contre Jésus-Christ.
Reproches : *Charité* (Pens. div.).
Réprouvés : *Damnation*; *Enfer*; *Epiphanie* (Hérode); *Impénitence*.
Réputation. Illusion et danger, VI, 104-113.
Résignation. *Afflictions*; *Etat* de vie (Conditions); *Prière* au jardin; *Providence*.
Résistance à la *Parole* de Dieu.
Résolution ou *Bon propos*.
Résolutions : Pensée de la *Mort* (Délibérations).
Résolutions d'une âme religieuse, VI, 210-213.
Respect humain. 1. Indignité par rapport à nous; 2. désordre par rapport à Dieu; 3. scandale par rapport au prochain, I, 164-182; A. 657. V. *Madeleine*.
Ressource unique du pécheur : *Pénitence*.
Restitution. 1. Aisé d'être coupable d'usurpation, et difficile de la réparer; 2. possibilité de la réparation, et sans elle, impossibilité du salut, III, 293-313; A. 612.
Résurrection de Jésus-Christ. 1. Miracle qui prouve sa divinité; 2. gage et exemple de notre résurrection, IV, 278-298; A. 616. — 1. Motif de croire sa divinité (c'est la première partie du sermon précédent); 2. engagement indispensable à aimer sa sainte humanité, 298-306; A. 617. — Jésus-Christ se ressuscita lui-même, pour prendre une vie toute nouvelle, et ne plus mourir, VI, 523-527. V. *Conversion*; *Persévérance*.
Résurrection des justes. V. *Résurrection* de Jésus-Christ; *Ame* religieuse; *Eloignement* et retour; *Pénitence* et retour (Pensées); *Persévérance*.
Retardement : *Délai*.
Retour de Jésus-Christ au ciel : *Ascension*.
Retour à Dieu. *Ame* religieuse; *Bonté* de Dieu; *Eloignement*; *Pénitence* (Pensées).
Retraite ou fuite du *Monde*.
Retraite spirituelle. V. *Ame* dans la Retraite, et la table du tome VI.
Retranchement de la cause et matière du péché : *Pénitence*.
Révélatons de la *Foi* (Pens. div.) auxquelles le libertin préfère les rêveries d'un nouveau philosophe.
Révolte du cœur contre la loi; *Obéissance* de Marie, IV, 431.
Riches *Aumône*; *Crèche* et *Nativité*; Pensée de la *Mort*; *Pauvres* (Lazare); *Richesses*; *Tempérance* (Mauvais riche).

Richesses. Les trois concupiscences : 1. des yeux : l'homme du siècle injuste parce qu'il veut acquérir les biens de la terre; 2. orgueil de la vie : l'homme du siècle orgueilleux parce qu'il possède les biens de la terre; 3. de la chair : l'homme du siècle voluptueux parce qu'il use mal des biens de la terre, I, 477-497; A. 695. — Attachement, passion 1. la plus vaine dans son objet; 2. la plus inquiète dans ses mouvements; 3. la plus dangereuse dans ses effets, VI, 287-290. V. S. *Jean* évangéliste (faveurs); *Pauvres*.
Roi. V. Compliments.
Romans : *Divertissements*.
Roseau : *Couronnement*.
Royauté : *Couronnement*; S. *Louis*.

S

Sacerdoce : S. *André*; *Prêtres*.
Sacrements. Fréquentation et usage des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, VI, 537-541.
Sacrement (T.-S.). *Adoration; Communion; Disciples; Entretiens; Eucharistie; Gloire; Messe; Naissance; Outrages; Triomphe; Visites*.
Sacrifice religieux : *Vœux*, VI, 194; — de son corps : S. *André*; — de patience : S. *Paul*.
Sacrifice de la *Messe*.
Sagesse de Dieu dans la *Passion*; — de la *Loi* chrétienne; — des élus : *Epiphanie* (Mages); — de S. *Etienne*.
Sainteté. Supposé l'exemple des saints; 1. libertinage insoutenable; 2. ignorance sans excuse; 3. lâcheté sans prétexte, I, 124-144; A. 652. V. *Chrétien* (caractère); S. *Etienne*; S. *Louis*; *Pénitence*; *Récompense*; *Saints*.
Saints. Dieu admirable, de nous avoir : 1. donné les Saints pour intercesseurs et patrons; 2. proposé les Saints pour modèle, IV, 528-546; A. 633. Les — ont 1. accordé leur condition avec leur religion; 2. sanctifié leur condition par leur religion; 3. profité de leur condition pour se rendre parfaits dans leur religion, 546-563; A. 635. V. *Assomption*, *Récompense*, *Sainteté*.
Salut. Pensées sur le *Salut*. V. table du tome V. Instruction sur la *Prudence* du Salut. V. Eloignement et fuite du *Monde*; *Nativité*; *Nouveaux* catholiques; *Zèle*.
Samaritaine : *Grâce*.
Satisfaction, partie du Sacrement de *Pénitence*.
Sauveur : *Circoncision*. V. Jésus-Christ.
Scandale reçu. Scandale de la croix et des humiliations de Jésus-Christ; par là 1. Dieu offensé; 2. l'homme perdu, II, 416-430; A. 621.
Scandale donné. 1. Malheureux le scandaleux; 2. doublement malheureux s'il doit le bon exemple, I, 40-61; A. 643. — Il faut qu'il y ait des scandales, et cependant malheur au scandaleux; scandale reçu, VI, 419-422. V. *Respect humain*; *Zèle* pour l'honneur de la Religion.
Science des Saints : *Connaissance; Sainteté*; *Saints*.
Scribes. V. Envie.
Sécheresses et aridités dans la *Prière*.
Sécurité fausse : *Incertitude* du salut.
Séminaire. Charité 1. plus méritoire que l'action de Madeleine; 2. d'une utilité évidente : 3. dont le fruit se répandra partout, III, 400-412; A. 619. — 1. Qui devons-nous assister? 2. pourquoi? 413-423; A. 619.
Sens : *Mortification*.
Séparation de Dieu : *Enfer*, *Damnation*.
Séparation du Monde : *Chrétien* (caractère).
Servitude : *Mariage*; *Respect humain*.
Sévérité évangélique, ses caractères : 1. Désintéressement; 2. humilité; 3. charité, I, 183-202; A. 660. — chrétienne, consiste dans 1. la docilité de l'esprit, pour en soumettre les jugements; 2. la mortification du cœur, pour en vaincre les passions, II, 542-558; A. 630. — De la *Pénitence*. V. *Jugement*.
Siège Apostolique : *Eglise*.
Signes à la mort de Jésus-Christ : *Passion*; — reparaîtront au *Jugement*.
Silence. *Ame* dans la Retraite; *Eglise* : *Contestations* et Pensées diverses.
Simplicité. *Connaissances* humaines; Sainte *Geneviève*; *Hypocrisie*.

Société des justes avec les pécheurs. Comme Dieu, nous devons 1. ne demeurer avec les pécheurs que par la nécessité de notre état; 2. rendre notre société profitable pour nous et eux, II, 340-359; A. 617.
Soin du *Salut*, V, 483. V. *Etat* du péché.
Soufflet : *Injures*.
Souffrances : S. *André*; *Afflictions*, *Douleurs*, *Gloire*, *Nativité*, I, 228.
Soumission : *Obéissance*; *Prière* au jardin.
Substitution des grâces du *Salut*, V, 487.
Superflu : *Aumône*.
Supérieur. *Gouvernement* religieux; Obéissance ou observance des règles : *Paix*.

T

Témoignages. Contre Jésus-Christ. Désordre de la médisance 1. en celui qui la fait : coupable comme les faux-témoins qui accusent Jésus-Christ; 2. en celui qui l'écoute : condamnable comme Caïphe, III, 549-563; A. 628. V. *Passion*. — Témoignage de l'*Aveugle-né*; de S. *Jean-Baptiste* en faveur de Jésus-Christ, et vice versâ; de S. *Paul*.
Témoins : *Passion*; *Témoignages*.
Tempérance. Jésus-Christ 1. nous apprend à retrancher de la réfection du corps ce qu'il y a de déréglé; 2. nous fait connaître de quelle sainteté cette réfection est susceptible, III, 19-36; A. 591.
Temps. Importance du temps; on peut le perdre dans la religion : réparer le temps perdu, VI, 435-438. V. *Délai*.
Tentations. 1. En vain, si nous ne fuyons les occasions, espérons-nous le secours de Dieu; 2. en vain (dans les tentations involontaires) aurons-nous le secours de Dieu, si nous refusons de combattre, surtout par la mortification de la chair, I, 324-344; A. 678. V. *Nécessité* du *Salut*.
Théodose, son humilité devant S. Ambroise : *Cendres*.
Thérèse (Sainte). Comment elle a 1. réformé le corps par sa mortification; 2. perfectionné l'esprit par l'usage de l'oraison, III, 463-482. A. 622.
Thomas (S.). 1. Son incrédulité sert à la justification de notre foi; 2. sa foi est le remède de notre incrédulité, V, 41-59; A. 603.
Tiédeur. Désordre et danger : causes : en moi; remèdes, VI, 427-431.
Tobie : *Respect humain* (servitude).
Tombeaux. Respect des païens : Pensée de la *Mort*, I, 251.
Tourment du feu : *Enfer*.
Trahison de *Judas* et *Passion*.
Travail : *Oisiveté*.
Trésor caché dans la religion. Trésor du parfait christianisme que l'âme religieuse 1. trouve; 2. met en sûreté, et pour lequel 3. elle donne tout. V, 300-317; A. 618.
Tribulations : *Afflictions*
Tribunal de Caïphe, Hérode, Pilate : *Passion*.
Trinité. Croire un Dieu en trois personnes, c'est 1 le plus grand hommage de foi qu'une créature puisse rendre à Dieu; 2. le plus grand sujet de confiance que la créature puisse avoir en son Dieu; 3. avoir devant les yeux le meilleur motif et modèle de la charité, IV, 342-356; A. 620.
Triomphe de l'Eucharistie dans les processions : 1. le plus glorieux; 2. le plus juste et légitimement dû, selon les intentions de l'Eglise; 3. le plus capable d'allumer le zèle et renouveler la piété, VI, 379-387.
Tristesse : *Douleurs* intérieures.
Trouble de la fausse conscience aux approches du *Jugement*, I, 361.

U

Union à Dieu : *Conformité*.
Usurpation : *Restitution*.

V

Vanité. V. Estime.
Vaudois. Leur hérésie : *Sévérité* chrétienne, II, 547.
Veau d'or réduit en *Cendres*.
Vengeance, surmontée par Jésus-Christ : *Passion*, IV, 275.
Ver de conscience : *Impureté*, I, 530.

VERBE : *Alliance*, *Incarnation*.
VÉRITÉ. Amour et crainte : point de vérité que nous devions 1. plus aimer que celle qui nous reprend, 2. plus craindre que celle qui nous flatte, II, 471-487; A. 625. V. *Esprit-Saint*; *Foi*; *Obéissance*.
VERTU. *Dévotion* (Pensées).
VÊTURES. V. *Alliance* de l'âme religieuse; *Choix*; *Conformité*; *Opposition*; *Renoncement*; *Trésor*.
VEUVES dirigées par S. *Etienne*.
VICES. Essai d'Avent, 3e semaine.
VIE cachée de Jésus-Christ, vie de retraite, occupée et ayant repos, VI. 493-497.— Vie agissante : *Charité*. — Vie Eucharistique : dessein de l'essai d'Octave. — Vie nouvelle : *Résurrection*.
VIERGE. Dévotion à la Vierge : 1. l'honorer; 2. l'invoquer; 3. l'imiter; IV, 508-527; A. 632.
VIOLENCE : *Douceur*.
VIRGINITÉ : S. *Jean* évangéliste; *Incarnation*.
VISITATION (Ordre). S. *François* de Sales
VISITES au T.-S. Sacrement : dévotion solide, conforme aux intentions de J.-C., utile, VI, 458-463.
VOCATION. 1. Le choix de la vocation des enfants n'appartient pas aux parents qui toutefois 2. en sont responsables, II, 266-285; A. 612. V. *Chrétien* (Caract.); *Etat* de vie. — Vocation religieuse, VI, 178-181. V. *Etat* religieux, et les Vêtures, et la Retraite spirituelle.
VOEUX de religion, VI, 194-201. V. *Alliance* de l'âme religieuse; *Paix* (observations règles); *Renouvellement*. — Vœu de Louis XIII. Dévotion à la *Vierge*.
VOIE étroite du *Salut*; la prendre, V, 478.
VOLONTÉ manquera au pécheur. *Délai*. — J.-C. a fait mourir le péché (dans la volonté de l'homme). *Passion*. — Volonté du *Salut* de tous en Dieu, V, 468.
VOLUPTÉ : *Richesses*.

Z

ZÈLE. C'est le zèle pour nous-mêmes qui doit 1. autoriser; 2. rectifier; 3. adoucir notre zèle pour le prochain, I, 542-557; A. 704. — Zèle pour la défense des intérêts de Dieu : dans ceux qui les abandonnent 1. prudence réprouvée ou 2. faiblesse très-préjudiciable, II, 507-524; A. 627. — pour l'honneur de la religion : nous devons honorer notre religion 1. vraie, par la profession de notre foi; 2. sainte, par la pureté de nos mœurs, III, 259-277; A. 609. — pour *l'Eglise* (Pensées diverses). — de réforme : *Sévérité* évangélique. V. Dévotion à la *Vierge* (Excès de zèle?).

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

SUJETS ET ARTICLES

contenus dans le tome sixième.

PENSÉES (DEUXIÈME PARTIE.)

DE LA VRAIE ET DE LA FAUSSE DÉVOTION.

Pages.

1. Règle fondamentale et essentielle de la vraie dévotion. 1
2. Saints désirs d'une âme qui aspire à une vie plus parfaite, et qui veut s'avancer dans les voies de la piété. 6
3. Injustice du monde dans le mépris qu'il fait des pratiques de dévotion. 8
4. Simplicité évangélique, préférable dans la dévotion à toutes les connaissances humaines 11
5. Défauts à éviter dans la dévotion, et fausses conséquences que le libertinage en prétend tirer. 13
6. Alliance de la piété et de la grandeur. 17
7. Pensées diverses sur la dévotion. 24

DE LA PRIÈRE.

1. Précepte de la prière. 28
2. Sécheresses et aridités dans la prière. Esprit de prière. 31
3. Recours à la prière dans les afflictions de la vie 35
4. Prière mentale, ou pratique de la méditation. Son importance à l'égard des gens du monde 36
5. Usage des oraisons jaculatoires ou des fréquentes aspirations vers Dieu. 43
6. Oraison dominicale. Comment elle nous condamne de la manière que nous la récitons, et dans quel esprit nous la devons réciter. 48
7. Pensées diverses sur la prière. 62

DE L'HUMILITÉ ET DE L'ORGUEIL.

1. Parabole du Pharisien et du Publicain, ou caractère de l'orgueil et de l'humilité, et les effets de l'un et de l'autre 66
2. Caractère de l'orgueil, et ses pernicieux effets dans le Pharisien. 68
3. Caractère de l'humilité, et ses effets salutaires dans le Publicain. . . 83
4. Solide et véritable grandeur de l'humilité chrétienne. 94
5. Illusion et danger d'une grande réputation 104
6. Pensées diverses sur l'humilité et l'orgueil. 113

DE LA CHARITÉ CHRÉTIENNE, ET DES AMITIÉS HUMAINES.

1. Caractère de la charité chrétienne. 120
2. Deux sortes d'amitiés : les unes solides ou prétendues solides, les autres sensibles et prétendues innocentes 130
   1. Amitiés prétendues solides. 130
   2. Amitiés sensibles et prétendues innocentes. 139
3. Pensées diverses sur la charité du prochain et sur les amitiés humaines. 147

DE L'ÉGLISE, ET DE LA SOUMISSION QUI LUI EST DUE.

Pages.
1. Devoirs indispensables de chaque fidèle envers l'Eglise. 151
2. Marque essentielle et condition nécessaire d'une vraie obéissance à l'Eglise. 156
3. Actions de grâces d'une âme fidèle et inviolablement attachée à l'Eglise . 160
4. Esprit de neutralité dans les contestations de l'Eglise. 163
5. Pensées diverses sur l'Eglise et sur la soumission qui lui est due. 170

DE L'ÉTAT RELIGIEUX.

1. Véritable bonheur de l'état religieux. 174
2. Vocation religieuse : combien il est important de s'y rendre fidèle et de la suivre. 178
3. Esprit religieux : quels biens il produit; comment il s'éteint, et comment on peut le faire revivre. 181
4. Habit religieux : ce qu'il signifie, et à quoi il engage. 190
5. Vœux de religion, ou sacrifice religieux. 194
6. Jugement du religieux, ou le religieux au jugement de Dieu. 202
7. Saintes résolutions d'une âme religieuse qui reconnaît la perfection de son état, et se confond de ses infidélités 210
8. Gouvernement religieux, et quelles vertus y sont plus nécessaires. . . . 213
9. Pensées diverses sur l'état religieux. 222

ESSAI D'AVENT.

Dessein général. Saint Jean, précurseur de Jésus-Christ, et disposant le monde à la venue du Messie 230

PREMIÈRE SEMAINE.

Jean-Baptiste annonçant aux peuples Jésus-Christ, et le faisant connaître. . 233
Dimanche. Jean-Baptiste faisant connaître J.-C. comme Dieu-Homme. Sermon sur l'Incarnation divine 233
Lundi. Jean-Baptiste faisant connaître Jésus-Christ comme auteur de la grâce et sanctificateur des âmes. Sermon sur la Grâce. 236
Mardi. Jean-Baptiste faisant connaître Jésus-Christ comme instituteur des sacrements et en particulier du baptême. Sermon sur le Baptême 240
Mercredi. Jean-Baptiste faisant connaître Jésus-Christ comme juge de l'univers. Sermon sur le Jugement universel 244
Jeudi. Jean-Baptiste faisant connaître J.-C. comme rémunérateur de la vertu dans les justes et les prédestinés. Sermon sur le Bonheur du ciel. 248
Vendredi. Jean-Baptiste faisant connaître J.-C. comme vengeur des crimes dans les pécheurs et les réprouvés. Sermon sur la Damnation éternelle. 252

SECONDE SEMAINE.

Jean-Baptiste prêchant la pénitence pour disposer les peuples à la venue de Jésus-Christ. 256
Dimanche. Jean-Baptiste prêchant une pénitence prompte et sans retardement. Sermon sur le Délai de la pénitence 256
Lundi. Jean-Baptiste prêchant une pénitence sincère et sans déguisement. Sermon sur la Pénitence du cœur. 261

Pages.

Mardi. Jean-Baptiste prêchant une pénitence humble et sans présomption. Sermon sur la fausse Confiance en la miséricorde de Dieu 265
Mercredi. Jean Baptiste prêchant une pénitence fructueuse et sans relâchement. Sermon sur les Fruits de la pénitence. 269
Jeudi. Jean-Baptiste prêchant une pénitence austère et sans ménagement. Sermon sur les OEuvres satisfactoires. 272
Vendredi. Jean-Baptiste prêchant une pénitence efficace et salutaire. Sermon sur l'Efficace et la vertu de la pénitence 276

TROISIÈME SEMAINE.

Jean-Baptiste traçant aux peuples des règles de morale et condamnant les vices les plus opposés à l'esprit de Jésus-Christ 280
Dimanche. Jean-Baptiste condamnant l'impureté. Sermon sur l'Impureté . . 280
Lundi. Jean-Baptiste condamnant l'ambition. Sermon sur l'Ambition. . . . 284
Mardi Jean-Baptiste condamnant l'attachement aux richesses. Sermon sur l'attachement aux Richesses 287
Mercredi. Jean-Baptiste condamnant les emportements et les violences. Sermon sur la Douceur chrétienne. 290
Jeudi. Jean-Baptiste condamnant la médisance. Sermon sur la Médisance. 293
Vendredi. Jean-Baptiste condamnant la dureté envers les pauvres. Sermon sur l'Aumône 297

QUATRIÈME SEMAINE.

Jean-Baptiste perfectionnant les peuples et les formant aux vertus les plus capables de les unir à Jésus-Christ 303
Dimanche. Jean-Baptiste perfectionnant les peuples par la foi en Jésus-Christ. Sermon sur la Foi. 305
Lundi. Jean-Baptiste perfectionnant les peuples par l'espérance en Jésus-Christ. Sermon sur la Rédemption des hommes par Jésus-Christ 306
Mardi. Jean-Baptiste perfectionnant les peuples par l'amour de Jésus-Christ. Sermon sur la Dévotion envers Jésus-Christ. 310
Mercredi. Jean-Baptiste perfectionnant les peuples par une vertu solide et droite. Sermon sur la Droiture et l'équité chrétienne 314
Jeudi. Jean-Baptiste perfectionnant les peuples par la confession des péchés. Sermon sur la fréquente Confession. 318

FÊTE DE NOEL.

Sermon sur la Nativité de Jésus-Christ. 323

ESSAI D'OCTAVE DU SAINT-SACREMENT.

Dessein Général. La vie de Jésus-Christ dans l'Eucharistie 328
Premier jour. Jésus-Christ prenant dans l'Eucharistie une seconde naissance. Sermon sur la Présence réelle de Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement. 330
Second jour. Jésus-Christ recevant dans l'Eucharistie nos adorations. Sermon sur le culte d'Adoration rendu à Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement. 336
Troisième jour Jésus-Christ présenté à Dieu dans l'Eucharistie. Sermon sur le sacrifice de la Messe. 341

Pages.

Quatrième jour. Jésus-Christ conversant avec les hommes dans l'Eucharistie. Sermon sur les Entretiens intérieurs avec Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement 348

Cinquième jour. J.-C. se multipliant en quelque manière dans l'Eucharistie, et nourrissant les âmes fidèles. Sermon sur la fréquente Communion. 356

Sixième jour. Jésus-Christ outragé dans l'Eucharistie. Sermon sur les Outrages faits à Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement. 364

Septième jour. Jésus-Christ crucifié dans l'Eucharistie. Sermon sur la Communion digne. 371

Huitième jour. Jésus-Christ victorieux et triomphant dans l'Eucharistie. Sermon sur les Processions du Saint-Sacrement. 379

RETRAITE SPIRITUELLE.

Avertissement. 388

Premier jour.

Méditation. *Pour la veille de la retraite.* 392
Première Méditation. *De la fin de l'homme.* 393
Deuxième Méditation. *De la fin du chrétien* 399
Troisième Méditation. *De la fin du religieux* 403
Considération. *Sur la perfection de nos actions ordinaires* 407

Deuxième jour.

Première Méditation. *Du péché mortel.* 411
Deuxième Méditation. *Du péché véniel* 415
Troisième Méditation. *Du péché de scandale ou du mauvais exemple* 419
Considération. *Sur l'oraison mentale* 422

Troisième jour.

Première Méditation. *De la tiédeur dans le service de Dieu.* 427
Deuxième Méditation. *De l'abus des grâces* 431
Troisième Méditation. *De la perte du temps* 435
Considération. *Sur l'office divin* 438

Quatrième jour.

Première Méditation. *De la mort* 442
Deuxième Méditation. *Du jugement de Dieu* 447
Troisième Méditation. *De l'enfer* 453
Considération. *Sur les visites du Saint-Sacrement* 458

Cinquième jour.

Première Méditation. *Du retour de l'enfant prodigue à son père, et de celui de l'âme religieuse à Dieu* 463
Deuxième Méditation. *Du règne de Jésus-Christ dans l'âme religieuse.* . . . 469
Troisième Méditation. *De l'humilité de Jésus-Christ dans l'incarnation* . . . 475
Considération. *Sur l'exercice de la présence de Dieu* 480

Sixième jour.

Pages.
Première Méditation *De la pauvreté de Jésus-Christ dans sa nativité.* . . . 483
Deuxième Méditation. *De l'obéissance de Jésus-Christ dans sa fuite en Egypte.* 488
Troisième Méditation. *De la vie cachée de Jésus-Christ, jusqu'au temps de sa prédication* 493
Considération. *Sur les conversations avec le prochain.* 498

Septième jour.

Première Méditation. *De la charité de Jésus-Christ dans sa vie agissante.* . 503
Deuxième Méditation. *Des douleurs intérieures de Jésus-Christ dans sa passion* 508
Troisième Méditation. *Des douleurs extérieures de Jésus-Christ dans sa passion.* 513
Considération. *Sur la lecture.* 518

Huitième jour.

Première Méditation. *De la vie nouvelle de Jésus-Christ dans sa résurrection.* 523
Deuxième Méditation. *Du retour de Jésus-Christ au ciel dans son ascension.* 528
Troisième Méditation. *De la descente du Saint-Esprit, ou de l'amour de Dieu.* 532
Considération. *Sur l'usage et la fréquentation des sacrements* 537

PIÈCES DIVERSES.

Vie de Bourdaloue, par Madame la comtesse de Pringy. i
Lettre du P. Martineau, sur la mort de Bourdaloue. . . . . vij
Lettre de M. de Lamoignon, sur les qualités personnelles de Bourdaloue . . xij
Lettre du P. Bourdaloue à M^me^ de Maintenon, sur les livres de M^me^ Guyon. xvj
Lettre du P. Bourdaloue à M^me^ de Maintenon, dans laquelle il lui trace un plan de vie chrétienne. xix
Autre à la même, servant de complément à la précédente . . . . . xxij
Lettres de Bourdaloue à M. de Santeul. . . . . xxiij
Lettre inédite du même à M. de Lamoignon. xxiv
Jugements de divers auteurs sur les Œuvres de Bourdaloue. xxv
Table générale des Matières. . . . . xxxiij

FIN DES ŒUVRES DE BOURDALOUE.

Bar-le-Duc. — Imprimerie CONTANT-LAGUERRE et Cie, rue Rousseau, 36.

252 9154
B 666 BOURDALOUE, L.
AUTHOR
Oeuvres Completes VI, Pensee
TITLE

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	ROOM NUMBER
8/7	Allbutt	
	Burman	DEC
	McNaught	
	John C. Ge	
	Jos	

9154